LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

SIXIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1899

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

L'ATTENTAT DE DAMIENS

Quand Louis XV fut frappé d'un coup de canif, le 5 janvier 1757, vers six heures du soir, au bas de l'escalier du château de Versailles, par le fanatique Damiens, qui avait profité de l'obscurité, et surtout de l'inattention des gardes, pour se mêler aux courtisans et s'approcher du roi, Choiseul était encore à Rome; il ne connut d'abord l'attentat que par les dépêches de son ministre et les lettres particulières de ses amis, c'est-à-dire que pour des raisons diverses, qui imposaient à ses correspondants une grande discrétion, il en ignora les détails les plus intéressants ; il ne put les apprendre que six semaines plus tard, à son retour à Versailles, quand déjà ils s'étaient déformés et altérés, en passant de bouche en bouche. Cette circonstance explique les légères erreurs de date que nous avons cru devoir relever; elles sont d'ailleurs sans importance et on ne saurait en tirer des arguments un peu sérieux contre l'authenticité ou même l'exactitude de ce récit; car dans tous les *Mémoires*, écrits de souvenir, assez longtemps après les événements qui y sont racontés, on trouve des erreurs bien plus fortes; après un certain intervalle, la mémoire, même la plus fidèle, trahit parfois ceux qui s'y fient.

Les erreurs de jugement, les appréciations excessives et partiales sont des fautes plus graves; cependant elles n'autorisent pas la critique à contester l'authenticité ou l'importance d'un document de ce genre. Les *Mémoires* sont loin d'être pour les historiens les sources les plus sûres; car trop souvent ils ont été composés dans un but intéressé par des hommes passionnés qui n'avaient, en les rédigeant, d'autre objet que de se défendre et d'attaquer. C'est le cas de cette partie des *Mémoires de Choiseul;* il les écrivit dans l'exil, à Chanteloup, au com-

mencement de l'année 1774, peu de temps avant la mort de Louis XV, de ce roi qui le maintenait dans une disgrâce pour lui si pénible. Il ne faut donc pas s'étonner si cet homme irascible et vindicatif présente sous le jour le plus fâcheux la conduite de son maître en cette circonstance, s'il nous le montre, pour une blessure sans la moindre gravité, une piqûre insignifiante, apeuré, tremblant et s'il en fait un poltron tombé au dernier degré de la lâcheté. On doit encore moins être surpris de la sévérité excessive des jugements qu'il porte sur les ministres disgraciés à la suite de cet événement; car ils étaient les victimes de la rancune de madame de Pompadour, sa protectrice bien-aimée, qui souvent avait dû les lui peindre avec les couleurs les plus noires, en lui racontant les motifs de leur renvoi.

Ce sont là des défauts inhérents, pour ainsi dire, à ce genre de *Mémoires*, qui a donné à notre littérature une si riche moisson d'ouvrages intéressants; quand on ne veut pas seulement se distraire en les lisant, mais connaître la vérité historique, on doit les contrôler de très près. Pour cette vérification, nous n'avons pas à notre disposition de moyens de contrôle meilleurs que les correspondances diplomatiques. En effet, elles portent date certaine et ont été expédiées peu de temps après les événements qui y sont relatés: de plus, elles émanent souvent d'hommes politiques de valeur et d'expérience qui, par état et aussi par goût, font effort pour être exactement informés et juger sainement les ministres et les princes, dont il leur importe, de connaître à fond le caractère, les qualités et les défauts.

Sur l'attentat de Damiens et ses conséquences, nous trouvons le meilleur correctif des *Mémoires de Choiseul* dans les dépêches du comte de Starhemberg, qui était alors le représentant de l'impératrice Marie-Thérèse, près de Louis XV. C'était un diplomate du plus grand mérite, assurément le meilleur élève de Kaunitz. Comme il venait de réussir à conclure, par l'entremise et avec l'appui tout puissant de madame de Pompadour, une alliance inespérée entre la France et l'Autriche, et négociait en ce moment même un traité qui devait la compléter, il avait à Versailles une situation tout à fait exceptionnelle; il était dans les meilleurs termes avec la favorite et avec son confident, l'abbé de Bernis, dont il tenait ses renseignements. Cependant il n'accepte pas leurs informations sans contrôle, comme le firent plus tard Choiseul et ses amis, entre autres le baron de Besenval en ses Mémoires si curieux; il se tient sur ses gardes, car il a vu de près la violence des passions qui agitaient la dame et l'abbé, et il n'ignore pas que son ministre, Kaunitz, qui a fait récemment un long séjour en France, en cette même qualité d'ambassadeur impérial, connaît à fond Louis XV et les ministres dont il parle; on ne peut désirer meilleure garantie d'exactitude et d'impartialité. C'est pourquoi nous avons cru devoir donner des extraits des dépêches du

comte de Starhemberg au-dessous des appréciations de Choiseul; de cette façon, ceux de nos lecteurs qui voudront bien prendre la peine de parcourir notre annotation, un peu plus copieuse qu'à l'ordinaire, auront les moyens de se faire par eux-mêmes une opinion, et de juger à leur valeur les excès de langage auxquels s'est laissé entraîner l'auteur de ce récit.

ÉTIENNE CHARAVAY — JULES FLAMMERMONT[1]

A la fin de ma négociation pour la lettre encyclique, j'avais demandé un congé pour aller en France. Trois motifs m'avaient déterminé à cette demande. Je sentais qu'il n'y avait plus rien à faire à Rome sous un pape très vieux et qui pouvait mourir d'un moment à l'autre, ce qui me forcerait à rester à Rome pendant un conclave et m'éloignerait de servir à la guerre qui était déclarée depuis un an contre l'Angleterre et qui, selon mes conjectures, par l'attaque du roi de Prusse et notre alliance avec la cour de Vienne, devait produire une guerre générale. Mon second motif était de voir par moi-même comment la cour soutiendrait la décision du pape, que je regardais comme un chef-d'œuvre parce que j'en avais été entièrement occupé pendant un an, et si le roi, comme je le pouvais craindre, faiblissait, j'aimais mieux être témoin de sa faiblesse en France que d'essuyer à Rome les reproches du pape. Enfin, j'étais instruit exactement par madame Infante[2] et madame de Pompadour des négociations du roi avec la cour de Vienne, et l'une et l'autre me pressaient de me rendre à Versailles pour aller ambassadeur à Vienne, de sorte que je calculais que je ne quittais rien en quittant Rome et que je choisirais à Versailles ce qui me serait le plus utile, ou de servir à l'armée, si la guerre de terre avait lieu, ou d'aller à Vienne comme ambassadeur.

J'allais partir[3] lorsque le pape tomba malade si sérieusement

1. Les pages qui précèdent sont sans doute les dernières qu'ait écrites M. Flammermont. Peu de jours après nous les avoir données, il mourait foudroyé dans toute la force de l'âge. Sa vie de savant et d'homme fut toute de probité, de conscience et de loyauté. N. D. L. D.

2. Louise-Élisabeth de France, fille de Louis XV et femme de l'infant d'Espagne, don Philippe, duc de Parme.

3. Le départ était fixé au 27 novembre 1756, lorsque, le 18 de ce mois, le pape fut subitement atteint d'une « hydropisie de poitrine », suivie de complications qui mirent en danger la vie du souverain pontife jusqu'au 20 décembre.

que l'on croyait qu'il ne pourrait pas vivre trois jours ; l'on fit même les préparatifs pour le conclave. Quelque contrarié que je fusse de cet événement, je retardai mon départ. Il y aurait eu de l'indécence et une marque d'incurie pour les affaires du roi à Rome si je m'étais absenté dans ce moment. Le pape au bout d'un mois se rétablit un peu, et j'attendais encore quelques jours la confirmation de sa convalescence lorsque je reçus par un courrier extraordinaire la nouvelle de l'assassinat du roi [1]. L'on ne s'attend pas à un pareil événement et, quoique je reçusse par le même courrier une lettre de madame de Pompadour, qui me rassurait sur la vie du roi, cette nouvelle me déchira le cœur. Elle arriva vers les huit heures du matin ; elle fut connue de mes domestiques par mes larmes ; elle se répandit sur-le-champ dans ma maison, où il y avait beaucoup de Français, qui sortirent en désordre de leur chambre en poussant des cris et en versant un torrent de pleurs. Je fus obligé de m'habiller pour aller chez le pape. Le domestique qui m'habillait m'inondait tellement de ses pleurs qu'il ne voyait pas ce qu'il faisait et que je fus au moment de craindre de ne pouvoir pas être habillé ni aller chez le pape.

Je crois qu'il n'y a rien eu de plus touchant que cette douleur universelle, à laquelle se joignait la honte d'être d'une nation où il arrivait un pareil crime. J'ai songé bien des fois depuis à l'impression que j'avais reçue alors quand je voyais l'homme qui l'avait occasionnée et que j'acquérais journellement la certitude que la moitié de ses sujets périraient, que ceux qui l'approchaient le plus, et moi en particulier, seraient du nombre, sans que notre perte produisît sur son cœur le plus léger effet de sentiment. Je me suis convaincu que l'on aime beaucoup plus son maître, et surtout le roi Louis XV, quand on le représente que quand on le voit.

Je ne balançai point à profiter de mon congé pour être témoin par moi-même de l'état du roi. Je partis de Rome peu de jours après cette nouvelle et arrivai à Versailles dans le mois de février 1757. Je portai en France le trouble qu'avait

1. L'attentat de Damiens eut lieu le 5 janvier, un peu avant six heures du soir, et le lendemain un courrier extraordinaire partait pour Rome avec une dépêche, dont Choiseul accusait réception le 19.

fait sur mon cœur et sur mon esprit un événement aussi funeste que celui de l'assassinat du roi. Je vis le roi chez madame de Pompadour avant que de lui être présenté chez lui. Je fus rassuré sur sa santé, mais je le fus encore davantage sur l'impression qu'un tel attentat pouvait avoir laissée dans son esprit, quand, après m'avoir fait des questions oiseuses sur Rome, il me parla de mon voyage et si j'avais vu son oncle le roi de Sardaigne. Sur ce que je lui répondis que j'étais resté un jour à Turin pour lui faire ma cour, le roi me demanda si il ne m'avait pas chargé de quelques commissions pour lui ; alors je crus ne devoir pas différer de lui dire que le roi de Sardaigne m'avait chargé de lui marquer la part sensible qu'il avait prise à son accident. Quelle fut ma surprise lorsque le roi, répétant le dernier mot accident, me dit qu'il ne savait pas ce que cela voulait dire et qu'il ne lui était pas arrivé d'accident. Il y avait cependant tout au plus un mois qu'il avait été assassiné. Je m'en tirai en balbutiant que le roi de Sardaigne désirait lui marquer dans toutes les occasions son intérêt et son attachement. Soit qu'enfin le roi comprit que je voulais lui parler de ce qui lui était arrivé le mois précédent, soit, ce qui lui est plus naturel, qu'il voulût, selon sa coutume, couper la conversation, il dit quelques niaiseries très étrangères à ce qu'il me disait, et s'en alla, me laissant très persuadé que je devais être tranquille sur son état physique et moral. Mon sentiment fut rassuré et je fus éclairé sur la différence qu'il y avait entre les événements qui intéressent la personne des princes vus de loin ou vus vis-à-vis d'eux.

J'appris avec un grand détail les circonstances de l'assassinat. Damiens me parut n'être qu'un fol féroce, dont la tête avait été échauffée vraisemblablement par des propos indiscrets. L'on me raconta la peur pusillanime du roi[1], les pardons qu'il avait demandés à toute sa famille, la lâcheté avec

1. En écrivant ses *Souvenirs*, plus de quinze ans après l'événement, sous l'empire de la haine violente qu'il ressentait pour le roi qui l'avait disgracié et le maintenait en exil à Chanteloup, Choiseul fut tout naturellement porté à exagérer la faiblesse ridicule de la conduite de Louis XV en cette occasion. Comme contre-partie, nous croyons devoir donner ici un passage inédit d'une dépêche en date du 31 janvier 1757, écrite par l'ambassadeur impérial, le comte de Starhemberg, intimement lié avec madame de Pompadour et l'abbé de Bernis, dont il tenait ses

laquelle il appelait à tous moments un confesseur et sollicitait en attendant à chaque minute son aumônier de lui donner l'absolution. Ce qu'il y eut de singulier dans cette peur, c'est que le roi n'avait qu'une égratignure, qui n'aurait pas empêché un autre, avec le courage le plus médiocre, d'aller souper à Trianon, comme il se le proposait, lorsqu'il fut blessé. La frayeur d'un danger imaginaire dure aussi longtemps dans une tête faible que celle d'un danger réel. Le roi en conséquence resta neuf jours dans son lit, enfermé dans ses quatre rideaux, sans voir la lumière et sans presque parler à personne.

Les intrigants, ainsi qu'il est d'usage à la cour à chaque événement, profitèrent de celui-ci avec d'autant plus d'avantage que le roi était plus effrayé. Le principal but de l'intrigue se tourna contre madame de Pompadour, alors maîtresse du roi. La famille royale, surtout la dauphine de Saxe, et Mesdames firent agir la dévotion avec le fanatisme le plus ardent et le moins éclairé. Elles espéraient que si le roi recevait les sacrements, il renverrait sa maîtresse. L'on fit venir

renseignements; il n'avait, en outre, aucun motif d'altérer la vérité, puisque cette dépêche, expédiée par courrier, était à l'abri de toute indiscrétion de la poste.

« Le Roi, dit-il, dès qu'il se sentit blessé, crut qu'il n'en échapperait point, mais il conserva néanmoins toute sa présence d'esprit et marqua une fermeté et une grandeur d'âme étonnantes.

» Après avoir dit que l'on arrêtât le scélérat et que l'on ne le tuât point, il recommanda qu'on prît garde à M. le Dauphin et remonta de son pied dans son appartement. Comme il devait coucher à Trianon, tout le service de la Chambre s'y était déjà rendu; on fut assez longtemps sans trouver des draps pour refaire le lit; les chirurgiens tardèrent beaucoup; il attendit que tout fût arrivé, sans donner la moindre marque d'impatience.

» Il demanda la Reine et recommanda qu'on ne lui dît point ce qui venait d'arriver; il le lui apprit lui-même, en ménageant, tant que cela était possible, l'impression qu'une pareille nouvelle devait lui faire.

» Il embrassa M. le Dauphin, lui marqua beaucoup de tendresse, lui dit ces propres mots : « *Mon fils, je ne me serais jamais consolé, si cela vous était arrivé et j'en serais mort de douleur.* » Il lui demanda pardon du scandale qu'il lui avait donné et lui recommanda de s'occuper sans cesse du bonheur de ses peuples.

» Il demanda ensuite son confesseur, qui, se trouvant précisément à Paris, n'arriva que plusieurs heures après; on lui amena, en attendant, un autre prêtre auquel il se confessa. Il ne donna pas la moindre marque de faiblesse, ni de crainte ou horreur de la mort.

» Quand il apprit, à la levée du premier appareil, que la blessure ne paraissait point dangereuse et que le coup n'avait porté que dans les chairs et la graisse, il demanda si le fer ne pouvait pas avoir été empoisonné; les médecins et les chirurgiens l'assurèrent du contraire; il se calma; mais il ne donna pas plus de marques de joie, en se voyant hors de danger, qu'il n'en avait donné de peine et d'inquiétude, lorsqu'il croyait qu'il n'en échapperait point. »

le viatique dans la chambre du roi, où il est resté plusieurs jours, et sur ce que quelqu'un fut assez raisonnable pour représenter qu'il pouvait être dangereux d'effrayer le roi par un appareil de sacrements, qui dans le fait lui ferait, par la peur qu'il lui causerait, plus de mal que la blessure qui en était le motif, puisqu'elle n'était qu'une égratignure, le roi entendit sa fille Madame Louise dire que sa santé n'était rien en comparaison du salut de son âme. Cependant, soit que le roi sentît à la fin qu'il n'était plus malade, soit que son âme fût tellement absorbée et plus qu'affaiblie par la frayeur qu'il n'eût pas la force de prendre un parti, il ne se détermina point à se confesser, et se borna à rester dans son lit sans rien dire. Il envoya chercher le lendemain le garde de sceaux Machault, qu'il savait l'ami de madame de Pompadour. J'ai tout lieu de croire qu'il lui dit d'aller chez madame de Pompadour et de lui insinuer comme de lui-même de quitter la cour. M. de Machault fit sa commission maladroitement ; au lieu de rendre en confiance à son amie la conversation qu'il venait d'avoir avec le roi, il lui parla strictement comme de lui-même et lui conseilla durement de s'en aller. Madame de Pompadour lui demanda plusieurs fois si le roi lui avait ordonné de le lui dire ; M. de Machault assura toujours que le roi ne lui en avait pas parlé, mais que c'était son sentiment particulier qu'il lui donnait.

Comme M. de Machault avait eu la tête perdue dans tout cet événement, madame de Pompadour crut d'autant plus aisément que le conseil qu'il lui donnait venait du trouble de sa tête, que ses autres amis, qui dans cette occasion lui ont été fidèles, lui conseillaient avec la plus grande instance de rester jusqu'à ce qu'il lui vînt un ordre de la main du roi. M. de Machault, qui lui devait tout, croyant qu'elle serait renvoyée et imaginant que son assiduité auprès d'elle lui ferait tort vis-à-vis de M. le Dauphin, qui avait l'air de prendre le gouvernement, parce que le roi, dans les premiers moments où la crainte de la mort lui faisait demander pardon à tout le monde, lui avait dit qu'il gouvernerait mieux que lui, M. de Machault eut la bassesse de ne plus retourner chez madame de Pompadour. Cette bassesse fut punie peu de temps après par son renvoi, comme je le dirai dans la suite.

Madame de Pompadour prit donc le parti de rester, sans avoir aucun signe de la part du roi qui put lui faire espérer qu'il la croyait en vie. Elle trouva moyen de lui faire tenir une lettre par M. de Champcenets, valet de chambre du roi, qui se chargea très honnêtement de cette commission. Elle était assez difficile, car le roi était gardé à vue par l'intrigue, et il se trouvait que le maréchal de Richelieu, le héros des intrigants, était gentilhomme d'année. Madame de Pompadour le méprisait. La famille royale intriguait contre elle, ce qui était suffisant pour que M. de Richelieu cherchât à être de quelque chose dans l'intrigue. Cependant, M. de Champcenets remit la lettre. Le roi n'y fit point de réponse. Plus ce silence durait, plus l'inquiétude de madame de Pompadour augmentait, et plus ceux qui souhaitaient son renvoi triomphaient.

M. d'Argenson, ministre de la guerre, était du nombre de ses ennemis. Ce n'est pas qu'il ne lui eût fait autrefois très bassement sa cour : il avait connu chez elle madame d'Estrades, et, quoiqu'il fût un homme d'esprit et madame d'Estrades très bête, l'intrigue, seule occupation de M. d'Argenson, avait lié leur commerce. Il s'imagina d'abord gouverner madame de Pompadour par madame d'Estrades ; il crut que le bon moyen d'être le maître de madame d'Estrades était de lui faire croire qu'il était amoureux d'elle, quoique la figure de madame d'Estrades fût dégoûtante. Elle avait des prétentions à la galanterie, elle avait même un amant, qui était M. de Saulx, depuis chevalier d'honneur de la reine[1]. Ce rival ne fut pas difficile à écarter, mais ce qu'il y eut d'extraordinaire fut que M. d'Argenson, qui comptait en s'amusant travailler à son ambition, devint réellement amoureux et fut subjugué comme un enfant par cette vilaine femme. Madame de Pompadour et surtout ses entours prirent

1. Charles-Michel de Saulx-Tavannes, comte de Saulx, né le 30 novembre 1713, avait été nommé, le 29 septembre 1747, menin du Dauphin, et, le 10 mai 1748, lieutenant général des armées. Le 8 novembre 1755, après avoir noté que la charge de chevalier d'honneur de la Reine était donnée à M. de Saulx, le marquis d'Argenson ajoutait cette observation : « L'on remarque que cela rehausse les actions de madame d'Estrades, dont il était amant, et que cela contrarie le crédit de la marquise de Pompadour. » (*Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, édition de la Société de l'Histoire de France, Paris, 1867. 8°, t. IX, p. 126.)

de l'ombrage de cette liaison. L'on éventa aisément le motif d'ambition de cette intrigue et l'on engagea madame de Pompadour à vivre avec plus de réserve avec madame d'Estrades, laquelle se persuada qu'elle pouvait mépriser le froid de madame de Pompadour et espéra d'abord que madame de Choiseul, sa nièce. la chasserait. Ce coup n'ayant pas réussi, elle se mit dans la tête qu'elle-même serait aimée du roi et qu'elle remplacerait sa bienfaitrice. Rien n'était plus absurde que cette vision. Cependant, madame d'Estrades la fit croire à M. d'Argenson, qui s'échauffa de l'idée romanesque, quoique dénuée de tous sentiments honnêtes, de faire le sacrifice de sa maîtresse au roi et, d'après cet acte de générosité, de gouverner le royaume en gouvernant la sacrifiée et celui à qui il en avait fait l'hommage. Ce projet était trop ridicule, ainsi que les afféteries que madame d'Estrades faisait au roi, pour qu'il n'échouât pas promptement. Madame d'Estrades. cependant, continuait à être admise aux voyages particuliers du roi. Un jour qu'elle allait de la Muette à Paris, elle reçut, avant que d'y arriver, un ordre du roi de ne plus venir à la cour, et que l'on lui ôtait la place de dame d'atours de Madame Adélaïde. Telle fut la fin des vastes et galants projets de madame d'Estrades, qui, depuis, a suivi M. d'Argenson dans son exil et s'y est amourachée d'un officier particulier, qui a eu la sottise de l'épouser.

M. d'Argenson regarda comme une insulte, surtout à sa faveur prétendue, le renvoi éclatant de madame d'Estrades. Son inimitié contre M. de Machault, ami de madame de Pompadour, l'avait déjà éloigné d'elle; le départ de sa maîtresse rompit toutes les mesures et il ne voyait pas madame de Pompadour, quand l'événement de l'assassinat du roi arriva. Il était instruit que le roi n'avait rien fait dire à madame de Pompadour depuis son accident, et, persuadé par M. de Richelieu et les espions qu'il avait dans l'intérieur qu'elle allait être chassée, ainsi que M. de Machault, il se croyait à merveille avec M. le dauphin et apercevait le moment où il allait enfin parvenir au plus grand crédit. Précisément. il se repaissait de ces idées flatteuses avec le président Hénault et quelques familiers quand on vint le prier, de la part de madame de Pompadour, de passer chez elle. Il hésita s'il se ren-

drait à cette invitation. Le président Hénault l'exhorta à ne la pas refuser. Il s'y rendit. Madame de Pompadour, qui était tourmentée d'inquiétude, avait pris le prétexte d'une affaire pour avoir cette conversation et pour trouver le moyen de se raccommoder avec M. d'Argenson, qui avait Paris dans son département et qui était un ennemi redoutable pour une maîtresse renvoyée.

L'usage infidèle de toutes les cours est de remettre aux ministres ou aux souverains les copies des lettres de la poste. Il est sensible qu'on ne ne copie pas toutes les lettres qui arrivent ou partent de Paris, mais l'on copie toutes celles des personnes dont le roi a donné le nom à la poste, et la liste en est fort étendue. Ces lettres sont portées au roi, qui les lit. Cette lecture, avec celle de la gazette et de la liste de ses chiens de chasse, est la seule qu'il fasse, ainsi que le seul travail qu'il se permette pour le gouvernement de son royaume. Après que le roi a lu les lettres, il les remet à sa maîtresse, car il ne lui cache ni ses secrets ni ceux de ses sujets. M. d'Argenson, comme surintendant des postes, avait connaissance du mystère infidèle de la poste, mais il ne lui était pas permis de donner des ordres à cet égard, et c'était l'intendant des postes, nommé Jannelle, qui travaillait avec le roi pour cette partie.

L'on avait affiché dans Paris différents placards injurieux pour le roi. L'on craignait que quelques indiscrets ne mandassent ces placards dans leurs lettres comme nouvelle, même en les désapprouvant. L'on était sûr que tout le monde écrivait sur l'assassinat du roi. L'on craignait avec raison que si Jannelle remettait la copie de ces lettres au roi, outre que l'on lui rappellerait le malheur qui lui était arrivé, en y joignant la copie des placards, sa tête très faible serait frappée et peut-être troublée de l'opinion que l'on avait de sa personne et des menaces que ces placards annonçaient, de sorte que madame de Pompadour avait dit à Jannelle de supprimer les copies des lettres où il serait question de placards. Elle avait l'usage de donner des ordres à Jannelle dans cette partie que le roi s'était réservée à lui seul, mais, comme le roi était dans son lit sans donner d'ordres, Jannelle crut devoir aller dire à M. d'Argenson, surintendant des postes, celui qu'il

avait reçu de madame de Pompadour. M. d'Argenson, qui se croyait le maître du royaume et n'était pas fâché de donner une marque de mépris à madame de Pompadour, défendit à Jannelle de suivre les ordres de la maîtresse et lui fit entendre combien il trouvait extraordinaire qu'elle osât en donner, et surtout dans une partie qui le regardait uniquement, quand le roi n'était pas en état de travailler. Jannelle, maltraité de tout temps et intimidé dans cette occasion par M. d'Argenson, fut rendre compte de sa conversation avec le ministre à madame de Pompadour.

Ce fut sur ce compte que madame de Pompadour envoya prier M. d'Argenson de venir chez elle[1]. Elle lui dit doucement que les autres ministres étaient convenus de prendre les précautions qu'elle avait suggérées à Jannelle sur la copie des lettres pour éviter au roi des chagrins. Elle ajouta qu'elle était étonnée qu'il se fût refusé à ces précautions, qu'elle ne prétendait pas empiéter sur les droits de ses charges, que ce qu'elle avait dit à Jannelle était une suite de conversation sur le malheur de l'événement, qu'elle n'aurait jamais cru qu'il s'y fût opposé et qu'il eût autant de répugnance qu'elle concourût avec lui au bien-être et au soulagement du roi. M. d'Argenson lui répondit qu'il ne reconnaissait point cette délibération des ministres, qu'il avait pour principe de ne rien cacher au roi dans aucun genre, et surtout dans l'administration qui lui était confiée, qu'ainsi il ne pouvait rien changer aux ordres qu'il avait donnés à l'intendant des postes, et qu'il devait lui ajouter que personne autre que lui n'était en droit de lui en donner. Madame de Pompadour voulut insister et ramener par la douceur M. d'Argenson à un rapprochement avec elle. Le ministre s'en défendit avec une dureté qui ne lui était naturelle que lorsqu'il était enivré de sa supériorité de crédit. Il dit qu'il n'avait de compte à rendre qu'au roi de sa conduite et avait fait un petit salut dédaigneux pour marquer qu'il se retirait lorsque madame de Pompadour l'arrêta en lui disant : « Monsieur, vous me

1. Toute cette scène est racontée à peu de chose près dans le même sens, mais d'une façon bien plus vive et en style direct dans les *Mémoires* (édition de 1805, t. I, pp. 306 et s.) du baron de Besenval, qui vivait dans la société la plus intime du duc de Choiseul.

poussez à bout, et il serait inutile de prolonger cette conversation. Je vois très clairement l'espérance que vous avez de ma sortie de la cour et l'avantage, insultant pour moi, que vous en tirez. Il y a cinq jours que je n'ai vu le roi; peut-être ne le reverrai-je de ma vie, mais, si je le revois, soyez sûr qu'il nous renverra, vous ou moi, incessamment de sa cour. » M. d'Argenson à ce propos lui dit : « Madame, vous n'avez plus rien à me dire », et s'en alla.

Le neuvième jour après son assassinat[1], le roi descendit chez madame de Pompadour. C'était le dieu de l'Opéra qui descendait dans la machine pour calmer toutes les inquiétudes. Elle lui marqua plus de plaisir de le voir qu'elle ne lui fit de reproches sur son silence. Elle le mit à son aise. Il fut fort content de trouver la paix au lieu de l'orage de reproches qu'il craignait, et de ce moment il reprit la même habitude d'aller une fois par jour chez elle et de lui dire tout ce qu'il savait. Madame de Pompadour en profita pour lui rendre compte de ce qu'elle avait éprouvé de la part de M. de Machault et de M. d'Argenson. Elle se plaignit de l'ingratitude du premier, qui l'avait abandonnée après lui avoir donné le conseil de quitter la Cour et lui, roi, surtout pour qui seul elle vivait. Elle fit dire au roi tant qu'elle voulut qu'elle avait bien fait de ne pas suivre un aussi mauvais conseil et qu'il en aurait été au désespoir. Pour ce qui regardait M. d'Argenson, outre l'impossibilité qu'elle lui montra qu'ils vécussent ensemble dans sa confiance, j'ai tout lieu de croire qu'elle remit au roi une lettre vraie ou supposée de ce ministre à madame

1. La date de cette première visite de Louis XV à la favorite est incertaine. Le duc de Luynes, qui était bien informé, rapporte que le roi descendit, le 13 janvier, chez madame de Pompadour pour la première fois depuis l'attentat et que cet événement mit toute la Cour « dans la plus grande fermentation ». Le marquis d'Argenson, dans son *Journal*, dit que cette première visite eut lieu le 15 janvier, et par son frère, le ministre, il devait être renseigné de première main. Enfin, l'ambassadeur impérial, dans sa dépêche du 31 janvier, écrit que l'appel du Dauphin au Conseil d'État ne fut décidé par Louis XV « que le second jour après qu'il eut revu madame de Pompadour », qui se laissait attribuer le mérite de cette résolution; or, le duc de Luynes nous apprend que le Dauphin fut appelé au Conseil le jeudi 13 janvier, ce qui mettrait la visite du roi chez la dame au 12. Ces petites variations n'ont, d'ailleurs, rien qui doive surprendre tous ceux qui savent combien est flottante, même chez les annalistes les plus exacts et les mieux informés, la chronologie de ces événements qui mettaient en ébullition la Cour de Versailles.

d'Estrades, où il traitait le roi d'imbécile. Le roi se décida à renvoyer ces deux ministres[1], M. d'Argenson parce qu'il ne pouvait pas le garder avec sa maîtresse, et que d'ailleurs il fut aussi choqué qu'humilié de la vérité de l'épithète qu'il lui donnait dans sa lettre. Il eut aussi un grand plaisir à renvoyer M. de Machault, premièrement parce qu'il ne l'aimait pas, et puis parce que son renvoi l'assurait que M. de Machault ne verrait plus madame de Pompadour et que, par conséquent, il ne lui confierait pas dans une explication que le

1. Le 3 février, l'ambassadeur impérial, en une longue dépêche, communiquait au chancelier les renseignements que venait de lui donner sur ces changements ministériels l'abbé de Bernis, le confident de madame de Pompadour. Ces informations ne sont pas tout à fait d'accord avec celles de Choiseul :

« Le motif apparent de la résolution que le Roi a prise est le mécontentement que ne pouvait manquer de lui donner la désunion ou, pour mieux dire, l'inimitié subsistante depuis si longtemps entre MM. d'Argenson et de Machault, laquelle, en effet, est la source de tous les troubles qui agitent ce royaume et des suites fâcheuses qui en ont résulté...

» Il y a longtemps que madame de Pompadour eût désiré de pouvoir parvenir à écarter M. d'Argenson, qu'elle a toujours regardé non seulement comme son ennemi déclaré, mais aussi comme un fourbe et un malhonnête homme, qui trahissait le roi et l'État, et ne suivait en tout que ses vues personnelles, presque toujours contraires, à ce qu'elle prétendait, au bien public. Elle n'a jamais pu parvenir à ce point si désiré et peut-être si désirable pour ce pays-ci, qui ne peut guère être gouverné que par l'autorité d'une seule personne, à qui le souverain donne toute sa confiance. Le roi, accoutumé au travail de M. d'Argenson et faisant, d'ailleurs, beaucoup de cas de lui, n'avait jamais paru disposé à s'en défaire et semblait se reposer entièrement sur lui dans toutes les choses qui étaient de son département.

» La circonstance présente a enfin produit l'occasion si longtemps désirée et madame de Pompadour a eu l'adresse de s'en prévaloir. Il a fallu se déterminer à sacrifier en même temps son ami M. de Machault, puisque les mêmes raisons qui conseillaient l'éloignement de l'un parlaient aussi contre l'autre, d'autant plus que celui-ci par l'imprudence de ses dernières démarches et des conseils peu sages qu'il avait donnés de son chef et sans consulter personne, était encore plus haï par le public que son adversaire et avait donné en tout de plus fortes prises contre lui. Madame de Pompadour, pour ce qui la regardait, avait personnellement sujet de s'en plaindre et d'être mécontente de lui, puisque la façon dont il avait usé de la confiance qu'elle avait mise en lui était cause qu'elle s'était vue elle-même à deux doigts de sa perte, et parce qu'enfin les obstacles qu'il avait apportés pendant longtemps à l'admission de l'abbé de Bernis dans le conseil, prouvaient bien qu'il ne songeait qu'à lui et à son propre crédit, qui lui tenait infiniment plus à cœur que l'intérêt du roi et le bien de l'État, lesquels auraient exigé absolument que l'abbé de Bernis eût été placé dans le Conseil en un temps où, par sa prudence, il aurait pu prévenir tous les maux qui sont arrivés dans l'intérieur et rendre à la fois des services essentiels pour les affaires du dehors, qui ont été si mal conduites depuis une année et au delà que, sans l'attention continuelle du maréchal de Belleisle, il en serait, selon toute apparence, résulté les inconvénients les plus grands et les plus fâcheux. »

conseil qu'il lui avait donné de sortir de la Cour n'était pas son avis particulier, mais un ordre du roi lui-même. Madame de Pompadour désirait que M. de Machault sentît son ingrate faute, mais ne se souciait pas qu'il fût renvoyé. Le roi insista de manière qu'elle n'eut pas de peine à céder sur l'un pourvu que l'autre, M. d'Argenson, fût exilé aux Ormes, ce qui arriva le 2 de février[1] environ, quinze jours après sa conversation avec madame de Pompadour. M. de Machault eut ordre de se retirer à sa terre d'Arnouville auprès de Gonesse.

Il arriva dans ce renvoi réciproque une indiscrétion qui mit du piquant dans le renvoi de M. d'Argenson. Le roi remit à M. de Saint-Florentin la veille au soir la lettre par laquelle il redemandait les sceaux à M. de Machault et lui ôtait sa charge de secrétaire d'État. Il enjoignit à M. de Saint-Florentin de garder le secret jusques au lendemain matin qu'il porterait la lettre. Le roi fit venir ensuite M. Rouillé et lui remit la lettre d'exil de M. d'Argenson en lui imposant le même secret. M. Rouillé le garda fidèlement, mais M. de Saint-Florentin ne put s'empêcher de confier sa commission à madame de Saint-Florentin, laquelle était en intrigue réglée avec M. de Machault; elle n'eut rien de si pressé que d'aller l'avertir de son renvoi. M. d'Argenson, ennemi juré du garde des Sceaux, avait des espions chez lui, par lesquels il apprit le mouvement de l'intérieur de la maison de M. de Machault et la commission que devait exécuter le lendemain M. de Saint-Florentin, de sorte qu'il passa la soirée et une partie de la nuit avec quelques-uns de ses familiers à se réjouir de la chute d'un ministre qu'il abhorrait et dont il était jaloux. Ils firent des spéculations à l'infini sur son remplacement. M. d'Argenson ne douta pas de parvenir désormais sans obstacle au crédit et au pouvoir le plus dominant; il vit madame de Pompadour renvoyée, et dans leurs châteaux en Espagne il fut discuté méthodiquement si il prendrait les Sceaux ou si il les refuserait. Le lendemain matin il se fit porter dans son cabinet, dont les fenêtres donnaient sur la porte de M. de Machault, afin de voir passer M. de Saint-Florentin, lorsqu'il irait porter la

1. Encore une petite erreur. Les deux ministres furent exilés le 1er février et non le 2; le duc de Luynes, l'avocat Barbier sont d'accord sur ce point.

lettre. Dans le temps qu'enivré de toutes les réflexions avantageuses qu'il faisait depuis la veille, il apercevait M. de Saint-Florentin entrer chez M. de Machault, on lui vint dire que M. Rouillé envoyait savoir si il pourrait lui parler. M. d'Argenson lui fit répondre qu'il ne pouvait pas le recevoir dans le moment, mais qu'il le verrait chez le roi au lever. M. Rouillé répliqua que ce qu'il avait à lui dire était instant et arriva presque en même temps que sa réponse. Il remit à M. d'Argenson sa lettre d'exil, qui était fort dure.

Il est étonnant qu'une révolution aussi subite dans l'esprit d'un ambitieux ne l'ait pas fait mourir sur-le-champ, mais il en est du renvoi du ministère comme de la fin de la vie; de même que les plus lâches meurent courageusement, il me semble que chaque ministre à son renvoi a marqué assez de fermeté. Le roi Louis XV a exercé, plus que tous les rois de sa branche, le courage du renvoi ministériel, car je crois qu'il a renvoyé plus de soixante ministres. Son grand-père, dans près de soixante ans de règne, depuis la mort du cardinal Mazarin n'en a renvoyé que trois, M. Foucquet, à qui l'on fit son procès, M. de Pomponne, qui n'a pas été exilé et est rentré au Conseil, et M. de Chamillart, quoique l'ami du roi et le plus honnête homme du monde, qui fut obligé d'abandonner la place pour incapacité.

En écrivant l'anecdote du renvoi de ses deux ministres, je réfléchis sur la multiplicité de changements qu'a faits Louis XV dans son ministère, et je pense qu'il faut être un plus grand homme qu'il n'est pour se laisser aller à une indifférence aussi variable sur les ministres de sa volonté. Il est dans l'ordre de la nature qu'un roi se dégoûte de son ministre; il est simple que ce dégoût naisse de la légèreté, de l'imbécillité du monarque, ou de l'impulsion d'un prêtre, d'une catin ou d'un valet, qui auraient du crédit sur son esprit; mais en même temps il me paraît qu'il y a de la démence de changer les principes de l'administration, parce que l'on change l'administrateur.

Les principes de l'administration intérieure de l'État sont appuyés par les lois, lesquelles ne peuvent être changées que dans un pays d'esclaves. Les principes militaires sont fondés sur l'expérience et ne peuvent varier sans mettre en compro-

mis la sûreté et la force de l'État, à moins que l'expérience n'ait prouvé que par des changements on acquiert de la force. Les principes politiques ne sont autres que le juste intérêt national, soutenu par la bonne foi, seul vrai lien de nation à nation, et par la considération, seconde base nécessaire, après la bonne foi, de toute politique.

Je ne serais pas contraire aux changements de ministres; mais il n'est pas aisé, en France, où tout le gouvernement réside dans la volonté du roi, d'être un prince capable de changer son ministère: car, pour avoir cette liberté, il faut que le prince connaisse les principes d'où dérive son administration dans toutes les parties et ait le bon sens de les faire suivre, quoiqu'il ait changé le manœuvre. Il n'en est pas de la France comme de l'Angleterre, où un corps de la nation toujours subsistant maintient les lois et les principes de l'administration du royaume, indépendamment du roi. Le roi d'Angleterre change de ministre à peu près aussi fréquemment qu'en France, mais les principes de l'Angleterre ne varient pas. Sa Majesté britannique peut n'avoir ni connaissance, ni sens commun, il n'est point à craindre qu'elle attaque les lois de la propriété et de la liberté anglaise, qu'elle lève arbitrairement des impôts, qu'elle détruise par négligence ou par intrigue la marine d'Angleterre, ni qu'elle fasse des traités avec les puissances étrangères contraires à l'intérêt de son royaume. Le roi d'Angleterre peut avoir, comme un autre, une fille de mauvaise vie pour maîtresse, laquelle serait entourée et conseillée par ce qu'il y aurait de plus méprisablement vicieux dans toute la nation; cette fille pourra acquérir dès les premiers moments le plus grand ascendant sur son imbécile amant : si elle parvenait à composer son ministère des espèces les plus décriées en tout genre des trois royaumes, les lois, les forces d'Angleterre, la sûreté, la liberté et la propriété de chaque individu anglais n'en seraient pas moins à l'abri de la sottise et de la méchanceté du roi, de la maîtresse et des ministres; de sorte que le roi d'Angleterre a l'avantage de pouvoir s'avilir, se déshonorer, sans que la puissance et la nation anglaises perdent de son lustre.

En vérité, je ne crois pas que l'on jouisse du même avantage en France.



M. d'Argenson[1], ministre de la guerre renvoyé, était un homme de condition, d'une très belle figure, qui avait de l'esprit naturellement et de la grâce dans l'esprit. Fils d'un garde des sceaux, lieutenant de police, il avait été élevé dans la robe et dans l'intrigue. Sa figure lui avait donné un grand usage des femmes; la police, dont il avait été lieutenant deux fois, avait confirmé en lui le goût de l'intrigue. Ses connaissances étaient très superficielles; son cœur n'était sensible qu'aux désirs de satisfaire son ambition et sa vanité. Il n'avait intérieurement aucun principe d'honnêteté, de probité ni de vérité, mais il savait masquer la pourriture de son cœur par des dehors aimables. La duchesse de Gontaut[2], la plus fausse et la plus profonde intrigante de la jeunesse du roi, fut séduite par M. d'Argenson, lorsqu'il devint intendant de Paris. Elle avait eu l'ambition d'être maîtresse du roi; elle avait été écartée de cette place par la crainte de la maladie que l'on lui soupçonnait. Toute son ambition se tourna à satisfaire celle de son amant, dans l'espérance de gouverner

1. Ce jugement est beaucoup trop sévère; il faut le corriger par celui que portait, dans sa dépêche du 3 février 1757, l'ambassadeur impérial, qui n'avait aucun motif d'aimer cet ancien ministre, dont, cependant, il savait reconnaître les qualités.

« Quant à M. d'Argenson, dit-il, que j'ai eu occasion de voir plus particulièrement et de lui parler même très souvent d'affaires, je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, de finesse, d'adresse, de connaissances des affaires et d'habileté dans la manière de les traiter. Il avait le ton qu'un ministre doit avoir, comprenait bien, répondait à tout, ne faisait que des objections sensées et raisonnées, ne disait pas plus qu'il ne fallait et n'affectait point de réserve mal à propos. Avec cela, il était très laborieux et porté, tant qu'il le pouvait, à rendre service. En un mot, il était ministre et avait de bonnes et grandes qualités. On l'accusait d'être intrigant, intéressé et fourbe. Il haïssait madame de Pompadour et tout ce qui avait rapport à elle; il était ennemi du nouveau système, mais il affectait de faire paraître le contraire et en raisonnait, comme s'il en eût été le partisan zélé. Il est apparent, néanmoins, que toutes ses vues tendaient à le renverser et il avait bien de la peine à cacher sa prédilection pour le roi de Prusse et sa crainte que la puissance de ce prince ne fût totalement anéantie. Il est donc incontestable que c'est un grand bonheur pour nous qu'il soit éloigné, car jamais nous n'aurions pu nous fier à lui, et plus il est leste et adroit, plus nous avions sujet de le craindre et de nous attendre à quelque mauvais office de sa part. »

2. Marie-Adélaïde de Gramont, fille d'Antoine, duc de Gramont, pair et maréchal de France, et de Marie-Christine de Noailles, avait épousé, le 30 décembre 1715, François-Armand de Gontaut, fils aîné de Charles-Armand de Gontaut, duc de Biron; elle devint veuve le 28 janvier 1736.

par lui s'il parvenait au ministère. Elle avait des liaisons avec le cardinal de Fleury, premier ministre, et une sorte d'ascendant sur son esprit, dont elle se servit pour lui donner bonne opinion de M. d'Argenson. Celui-ci employa tous les moyens de bassesse et de complaisance pour faire fructifier dans l'esprit du cardinal les impressions que madame de Gontaut avait données de lui, et effectivement il fut fait ministre d'État dans l'année 1740, et, à la mort de M. de Breteuil, en 1741, le cardinal lui procura la charge de ministre de la guerre.

Le cardinal et madame de Gontaut moururent. M. d'Argenson se suffit à lui-même pour se demêler des intrigues de la cour et même y jouer un rôle considérable. Quant à son ministère, il n'en connaissait aucune partie et ne pouvait les connaître. Il laissa pendant seize années agir les subalternes et ne s'occupa sérieusement que des objets de la partie militaire qui pouvaient servir à son intrigue et à son ambition. Il affectait à tous propos de parler de son amour pour le roi ; il croyait qu'il persuaderait au roi lui-même qu'il l'aimait du plus tendre amour, et au public qu'il était aimé du roi. Il joignait à cette protestation de sentiment tous les moyens que l'intrigue peut suggérer dans une cour où le roi a tous les défauts de la faiblesse la plus pusillanime, et aucuns de ces moyens ne répugnaient à son moral ; mais il avait le défaut de s'enivrer du plus petit succès de faveur, et alors il n'entrevoyait plus les dangers. C'est ce qui produisit sa chute. Il se croyait le premier dans la faveur du roi, il imaginait toucher au terme de son ambition et que l'obstacle de madame de Pompadour, contre lequel il avait tant lutté, était écarté. Il se trompa et s'aperçut que l'on disait inutilement à un homme que l'on l'aimait, quand il ne sait pas aimer lui-même, et qu'il ne peut avoir d'autre sentiment que de céder par faiblesse à celui qui a l'habitude de lui commander.

M. de Machault[1] était un homme de peu d'esprit, entêté,

1 Pour se convaincre combien Choiseul est injuste envers MM. de Machault et d'Argenson, il suffit de lire ce passage extrait de la dépêche de Starhemberg du 3 février 1757.

« Je ne puis, dit-il, me dispenser d'avouer malgré le peu de sujet que nous ayons de regretter l'éloignement de ces deux ministres que le Roi ne laisse pas que de perdre beaucoup en eux. Ils étaient certainement l'un et l'autre gens d'esprit

vain, sec, empesé, qui avait une petite tête qui fut tournée dans cet événement majeur de l'assassinat, et qui prouva par sa conduite personnelle que sa capacité ministérielle était fort peu regrettable. Ces deux ministres, quant aux affaires, ne l'auraient pas été, si ils avaient été remplacés au moins médiocrement, mais je crois que jamais conseil n'a été plus ridicule que celui du roi après le renvoi de MM. d'Argenson et de Machault.

Quand j'arrivai de Rome, au mois de février, je trouvai M. Rouillé ministre des affaires étrangères. Tout le monde a connu son imbécillité. M. de Saint-Florentin, depuis duc de la Vrillière, avait pour département la cour, Paris et toutes les provinces du royaume. Celui-là joint au passif des talents un grand actif de friponnerie, de méchanceté basse et sourde. Je ferai un article à part de ce ministre, que j'ai pratiqué pendant douze ans. Il est peut-être le seul homme dans le royaume qui, à la figure près, a plus de ressemblance avec le roi. M. de Paulmy remplaçait M. d'Argenson, son oncle, dans le ministère de la guerre. Rien de plus chétif en esprit, en figure, en maintien, en talents[1]. Il est fait précisément pour recevoir les coups de pied d'une parade. Enfin M. de Moras, qui avait été adjoint au contrôle général par M. de Séchelles, son beau-père, et qui par l'accident arrivé à M. de Séchelles se trouvait contrôleur général en titre, réunit les deux départements de la finance et de la marine, comme ils avaient été réunis sous M. Colbert. Ce M. de Moras ressemblait parfaitement à une grosse pièce de bœuf

et de mérite, et, sans le tort qu'ils ont eu de faire tourner leur haine et désunion personnelles au désavantage du service de leur maître et du bien de l'État, ils pouvaient certainement être d'une grande utilité.

» M. de Machault, quoique très froid et parlant peu, passait néanmoins pour un homme de fort bon sens; il m'a paru tel toutes les fois que je lui ai parlé d'affaires, ce qui pourtant n'est pas arrivé bien souvent. On blâmait beaucoup la conduite qu'il avait tenue dans la charge de Contrôleur général; mais il n'a mérité que des éloges par tout ce qu'il a fait dans le département de la Marine, qui était en bien mauvais état, lorsqu'elle lui a été confiée. »

1. Le 3 février, Starhemberg écrivait à Kaunitz, à propos du marquis de Paulmy : « Votre Excellence se souviendra que son extérieur ne prévient pas beaucoup en sa faveur. L'abbé Bernis m'a dit, cependant, qu'il est homme d'esprit, très actif, honnête homme, son ami personnel, et que madame de Pompadour croit pouvoir compter sur lui. »

et n'avait pas plus d'idées, plus de combinaison dans la tête qu'elle ne peut en avoir. J'ai demandé souvent à madame de Pompadour qui l'avait pu engager à faire des choix aussi risibles. Elle m'a répondu fort naturellement que dans cette occasion elle était pressée de faire renvoyer M. d'Argenson et que, comme il est fort aisé d'engager le roi à se défaire d'un ministre parce que c'est faire du mal à quelqu'un et quelquefois le mal de la chose, mais qu'il était difficile de le déterminer pour le remplacement, puisque ce serait faire du bien à quelqu'un, pour que l'expulsion de ceux dont elle voulait se défaire ne traînât pas, elle avait proposé de remplacer par ceux qui étaient déjà dans le ministère du roi. Je fis observer alors à madame de Pompadour que cette raison pouvait être bonne pour elle, mais que dans cette occasion. au commencement d'une guerre effrayante par l'étendue de toutes ses branches, elle n'était pas avantageuse à l'État.

Il y avait de plus deux autres ministres au Conseil : le maréchal de Belleisle, qui y avait remplacé le maréchal de Noailles, et l'abbé de Bernis[1], qui à son retour de Venise avait

1. A ce moment, l'abbé de Bernis, qui avait été appelé au Conseil d'État, le 2 janvier 1757, se tenait encore dans la coulisse ; mais il avait la réalité du pouvoir par l'ascendant qu'il exerçait sur madame de Pompadour, alors toute-puissante ; dans sa dépêche du 3 février 1757, Starhemberg s'étendait longuement sur ce succès de Bernis, dont il se réjouissait pour les intérêts de l'Autriche.

« Il était, dit-il, à supposer que le Roi remettrait M. Rouillé au département de la Marine, qu'il a eu autrefois, et donnerait celui des Affaires étrangères à l'abbé de Bernis ; mais l'un et l'autre de ces messieurs m'ont assuré le contraire. Apparemment, l'abbé de Bernis a jugé que s'il prenait dans ce moment-ci un département, tout le monde croirait que c'était là le motif qui l'avait engagé à faire renvoyer les autres ministres, et il veut que l'on croie qu'il n'y en a d'autres que la vue du bien public.

» Cet événement le met bien en avant et le rend maître de toutes les délibérations ; avec l'adresse qu'il a et le secours de madame de Pompadour, c'est autant que s'il était premier ministre. Il est intimement lié avec le maréchal de Belleisle et, selon les apparences, leur liaison se soutiendra toujours. Ni M. Rouillé, ni M. de Saint-Florentin, ni M. de Paulmy ne pourront penser à former un parti et, ce qu'ils pourront faire de plus sage, sera de se laisser conduire. Le premier des trois ne peut cacher son inquiétude et, comme sa famille désire fort qu'il puisse rester dans le Ministère, il en passera actuellement par tout ce que l'on voudra ; s'il s'y prend autrement, sa perte me paraît certaine.

» Je crois que les vues de l'abbé de Bernis sont pures et tendant principalement au bien de l'État ; mais il me paraît néanmoins que la personnalité s'en est un peu mêlée dans ces derniers temps : différents propos qu'il m'a tenus au sujet de M. de Machault... le font assez connaître, et il s'est trahi encore davantage par ce qu'il m'a dit le jour même de la disgrâce de ces deux ministres, savoir : « Voilà ce que M. de Machault a gagné en retardant de quelques mois mon entrée au

été nommé successivement ambassadeur à Madrid et à Venise et qui, au lieu d'aller en ambassade, avait négocié secrètement les traités qui unissaient la France à la cour impériale.

Dès le premier moment de mon arrivée, je m'aperçus que M. Rouillé, ministre des affaires étrangères, n'était pas instruit de ce qui se passait dans le département politique. Il avait quelque confiance en moi et je vis dans la conversation qu'il ignorait que l'on travaillait à un traité secret avec la cour de Vienne dont j'étais instruit. Je me tins sur la réserve, mais en m'informant si M. Rouillé usait d'une discrétion très naturelle de sa part vis-à-vis de moi. J'appris que cette négociation importante était un mystère pour lui, que l'abbé de Bernis seul en avait le secret et que c'était lui qui travaillait au traité avec M. de Starhemberg. On me recommanda de cacher à M. Rouillé toutes les notions que je pouvais avoir sur cette négociation, que l'on ne voulait lui confier qu'au moment où elle serait en état d'être terminée par la signature. L'abbé de Bernis et madame de Pompadour me mettaient d'autant plus facilement dans la confidence de ce traité qu'ils me disaient l'un et l'autre que le roi m'avait choisi pour son ambassadeur à Vienne et que dans quelques jours le roi le dirait à M. Rouillé.

J'étais dans cette attente, lorsqu'un jour, causant avec M. Rouillé de ses affaires, de ses projets, il me dit qu'il avait choisi le comte de Broglie pour aller ambassadeur à Vienne et me demanda ce que je pensais de ce choix. Je fus embarrassé de ma réponse à un pauvre homme qui me marquait de l'amitié et qui était assez dupe pour ne pas sentir la nullité dont il était dans sa place. Il insista pour me faire dire mon avis sur le choix du comte de Broglie[1]. Alors, je crus

« Conseil. » En effet, si l'abbé de Bernis y avait été, il se serait opposé à la tenue du lit de justice, par lequel M. de Machault a ruiné les affaires publiques et les siennes propres ; mais ce que m'a dit l'abbé de Bernis ne laisse pas pour cela de prouver qu'il a été bien aise de se venger des obstacles qui avaient été opposés à son entrée au Conseil. »

1. Charles-François de Broglie, né le 20 août 1719, était depuis le mois de mai 1752, ambassadeur près l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Dans ses *Mémoires*, (édition Fr. Masson, Paris, 1878, 8°, t. I, p. 381), Bernis dit que « M. Rouillé, toujours fort opposé par jalousie au nouveau système politique du Roi, faisait tout au monde pour placer à Vienne le comte de Broglie qui, avec beaucoup d'esprit, n'avait pas senti que M. Rouillé n'avait que le nom de ministre, et que la nomi-

devoir lui parler naturellement et lui confier que j'avais lieu d'être étonné qu'il ne fût pas instruit que c'était à moi à qui le roi destinait l'ambassade de Vienne. Je le surpris par cette confidence, mais j'en adoucis l'amertume en lui disant que, quoique je fusse prévenu de ma destination avant mon départ de Rome, quoiqu'elle m'eût été confirmée à Parme par Madame Infante, qui entrait pour beaucoup dans tous les ressorts de la politique du moment, cependant, j'étais assez reconnaissant de son amitié pour lui faire le sacrifice de l'ambassade de Vienne, si il croyait que sa considération fût intéressée à y envoyer le comte de Broglie, et de joindre mes refus à son crédit pour empêcher ma nomination. M. Rouillé refusa honnêtement et avec vérité ma proposition et me dit au contraire que, dès que je voulais bien aller à Vienne, il me donnait, par son choix, toute préférence. Je le priai de ne point parler de la confidence que je lui avais faite et d'attendre que le roi ou madame de Pompadour parlassent les premiers de ma destination, et je lui dis que j'allais presser les démarches, afin qu'il pût ouvertement me marquer sa bonne volonté.

Effectivement, madame de Pompadour parla quelque temps après à M. Rouillé; il travailla avec le roi et je fus nommé ambassadeur à Vienne[1]. J'avais exigé que ma nomination fût différée jusques au temps où l'on trouverait bon d'instruire M. Rouillé de la négociation du traité secret avec la cour de Vienne. Je ne voulais pas avoir les embarras d'une conduite fausse vis-à-vis le ministre apparent des affaires étrangères, ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver si j'avais été dans le cas de travailler avec lui sur la mission de

nation à l'ambassade de Vienne appartiendrait plus à madame de Pompadour, avec qui M. de Broglie n'était pas bien, qu'à personne... La marquise ne songeait pour cette importante ambassade, qu'au comte de Stainville. J'ai dit précédemment les obligations qu'elle croyait lui avoir et la passion violente qu'elle lui supposait pour elle: motif bien puissant sur l'esprit d'une femme qui poussait l'amour-propre de la figure jusqu'au ridicule ».

1. La nomination de Choiseul à l'ambassade de Vienne ne fut rendue publique qu'à la fin de mars 1754; le 24, Louis XV écrivit au pape pour lui annoncer ce changement, et, le lendemain, Choiseul prenait congé du souverain pontife, par une lettre que M. Boutry a publiée; mais, dès la fin de janvier, madame de Pompadour avait prévenu Starhemberg, en faisant de Choiseul un très grand éloge; mais elle paraissait douter s'il voudrait s'en charger; quant à Starhemberg, il déclarait n'en douter aucunement. (Dépêche du 31 janvier.)

Vienne, lorsqu'il ignorait l'objet véritable de cette mission, tandis que moi j'en aurais été instruit. Lorsque le traité secret fut mis à la perfection et que l'on n'attendait plus pour le signer que quelques explications de Vienne, on en fit part à M. Rouillé, afin qu'il en fît le rapport au Conseil, et on lui fit approuver le mystère dont on avait usé avec lui, en lui donnant la satisfaction de signer le traité avec M. de Starhemberg. Il fut signé le 1er mai 1757, le même jour précisément que le premier traité défensif avait été signé l'année précédente.

Je savais la négociation du traité secret, j'avais connaissance de quelques articles principaux, mais j'ignorais l'immensité de ce traité, et en tout je ne laissais pas que d'être inquiet qu'une besogne aussi vaste fût confiée à une tête aussi enivrée que l'était celle de l'abbé de Bernis. Je me rappelle que quelques jours après la signature je fus à Crécy avec madame de Pompadour et une partie du ministère. Ce fut en arrivant que l'abbé de Bernis et le maréchal de Belleisle me dirent, chez madame de Pompadour, qu'ils avaient apporté le traité pour m'en donner connaissance. Ils me le remirent, en me priant de le lire pendant les deux jours que nous restions à Crécy, parce qu'ils en avaient besoin pour le Conseil et pour le remettre au bureau, d'où j'en aurais une copie quand je partirais. Je n'ai jamais vu personne aussi enthousiaste de son ouvrage que l'abbé de Bernis me le parut. Il avait l'air de me dire, en me remettant ses papiers : « Allez, vous conviendrez, quand vous aurez lu, que je suis le plus grand homme en politique qui ait jamais existé. » Le maréchal de Belleisle applaudissait, en frappant de sa canne, à toutes les louanges que l'abbé de Bernis se donnait en frappant de sa main sur son ventre. Madame de Pompadour me faisait signe que j'étais bien heureux d'être l'instrument dont se servaient de si grands ministres, et moi, avec l'air humble et bête, je répondais : « Je vous dirai ce que j'en pense quand je l'aurai lu. »

Je passai la nuit à lire ce traité. Quel fut mon étonnement de voir tous les moyens que l'on avait entassés les uns sur les autres dans cette pièce. Il y en avait d'impossibles, d'autres étaient contradictoires, mais ce qui était de plus sensible était comment la France était sacrifiée dans tous les

points pour une illusion. Il paraissait que ce traité, immense par le nombre d'engagements, n'avait d'objet réel que le sacrifice de presque toute l'Europe à l'agrandissement de la maison d'Autriche. De bonne foi, je crus ou que je rêvais ou qu'il y avait un mystère politique dont je n'étais pas instruit, qui occasionnait les idées révoltantes qui me saisissaient à chaque article que je lisais. Je faisais d'ailleurs des réflexions très tristes sur mon ambassade ; je voyais que le ministère était la dupe en entier de celui de Vienne, et je me sentais de la répugnance à être l'ambassadeur de la duperie. Le lendemain, après m'être levé fort tard et avoir pris mon parti de tâcher dans le premier moment de ne louer ni blâmer ce que j'avais lu, je reportai le traité chez madame de Pompadour, où étaient ces messieurs. A mon arrivée, elle, ainsi que l'abbé de Bernis et M. de Belleisle vinrent à moi et, de l'air le plus riant, me dirent :

— Eh bien, comment avez-vous trouvé cette besogne?

— Elle est si immense, répondis-je, qu'il serait téméraire à moi, après une simple lecture, de donner mon avis. Il faut travailler longtemps sur ce traité avant que de pouvoir en connaître toutes les branches. Le projet est grand et très grand, mais l'exécution, je l'avoue, m'effraie.

— On vous rassurera, me dit le maréchal de Belleisle.

Et après quelques propos d'extase sur la bonté de l'ouvrage, nous ne parlâmes plus du traité.

CHOISEUL

FUMÉES D'ORIENT

Comme le crépuscule était déjà tombé, ce jour-là, quand il rentra, Jacques monta directement à la terrasse, où il était sûr de la trouver.

Un mince croissant d'or s'élevait dans le ciel, qu'il remplissait d'une clarté douce; Yamina, étendue sur ses coussins mauves, lui sembla baignée de lumière nocturne et de sérénité.

Elle avait reconnu son pas, et n'avait point bougé. Quand elle le devina près d'elle, elle dit câlinement :

— Laisse-moi... vois-tu, je me sens si bien ! Et puis, justement, la lune me regarde. Il me semble qu'à travers mes cils à demi clos elle cherche à faire entrer dans mes yeux de jolies pierreries, surtout de fines émeraudes, tu sais, les pierres que j'aime tant !...

Et, d'un geste lent, elle tendit vers lui sa main chargée de bagues : sur de larges anneaux d'or pâle brillait une plaque carrée d'émeraude entourée de perles fines. Il n'y avait pas longtemps que Jacques la lui avait donnée, et c'était sa joie, à elle, depuis lors, de la voir scintiller au moindre mouvement.

Il pelotonna cette petite main dans la sienne, la serra, l'étendit pour la caresser, et, s'étant accroupi auprès du corps allongé, il la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers fous.

Yamina restait toujours immobile.

Elle était enveloppée dans des gazes de soie blanche, d'où sortaient ses bras frêles encerclés d'argent. Ses pieds nus retenaient du bout ses petites mules de velours mauve à talon d'or, toutes brodées de perles de couleur. Elle les balançait lentement.

Elle avait autour du cou un fichu lâche à longues franges de soie mauve qui se mêlaient aux lourdes ondulations de son épaisse chevelure noire. Dénouée sur la nuque, cette masse obscure luisait de reflets glacés ; une touffe seule était tordue sur la tête, qu'elle avait retenue par un peigne de corail sanguinaire.

Des effluves troublants se dégageaient de ce calme visage à la chaude carnation, de ces lèvres vermeilles, de ce sein qui palpitait légèrement sous les étoffes légères.

Elle sentit le souffle brûlant de Jacques lui passer sur le visage, mais elle ne se trouvait pas prête au baiser ; elle était plongée dans ses rêves langoureux et tristes, et elle répéta :

— Non, laisse-moi, attends encore... C'est maintenant beaucoup d'opales irisées que je vois dans les larmes de mes yeux.

Et, d'une voix sérieuse d'enfant, elle ajouta :

— Mais j'aime moins l'opale que les émeraudes. C'est un peu triste, l'opale.

Il ne persista pas, malgré l'ardent désir la tenir dans ses bras ; il se tourna un peu, s'allongea et retira de ses poches un petit objet enveloppé simplement de papier de soie : il le mit avec douceur dans la main de Yamina.

Elle le palpa d'abord sans surprise, puis, quand elle eut compris ce que c'était, elle tressaillit de joie et releva vivement son buste, les yeux grands ouverts. Vite, elle jeta le papier, et fit danser devant elle une bourse aux mailles d'or dont les pendeloques s'entrechoquaient.

Elle ouvrit la bourse et en vida le contenu dans ses mains. C'étaient des pièces d'or, aux caractères indécis et déjà usés, monnaie des anciens temps, des beys depuis longtemps disparus.

Sans mot dire, avec une grande joie, elle maniait la bourse, elle versait d'une main dans l'autre les petites pièces qui rendaient un son clair.

Jacques la regardait avidement, jouissant de son bonheur. Il lui dit enfin :

— Ah ! Yamina, ma fleur de jasmin ténébreux, vous vous perdez, vous aimez trop les choses d'Occident, et vos bourses en beau cuir rouge lamé d'argent valent bien celle-ci.

Mais elle ne l'écoutait pas, continuant à jouer avec ces choses.

— Tu as donc deviné que j'en avais envie ? dit-elle. Mon âme souhaitait vivement une bourse d'or. Du jour où j'en avais vu dans les beaux magasins des quartiers étrangers, je ne pensais plus qu'à cela. Je ne pensais plus qu'au jour où je pourrais en acheter une. Et voilà !... sans que j'aie rien dit, tu me l'apportes, tu me donnes celle que je voulais.

Elle posa le tout sur les dalles de marbre. Elle attira vers elle, lui donnant ses lèvres, son ami qu'elle enlaça de ses bras frêles encerclés d'argent.

Le mince croissant d'or s'élevait dans le ciel, et, dans la tranquillité des nuits étoilées, ils connurent sur les coussins mauves l'éphémère et décevant bonheur.

Une brise fraîche qui leur apportait de vagues senteurs marines les tira de leur volupté. Les cimes des arbres de la cour, qui surplombaient un coin de la terrasse et le remplissaient d'ombre, s'agitèrent passagèrement. Ils décidèrent pourtant de rester là pour prendre leur repas du soir.

Jacques se leva pour ordonner aux servantes de leur monter des burnous et de les servir là.

Deux vieilles femmes, d'anciennes esclaves très épaissies, s'avancèrent. L'une portait sur la tête, le retenant d'une main, un large plateau de cuivre étincelant sur lequel étaient disposées différentes choses : un carafon d'eau claire, un verre de pur cristal, et, dans de petites assiettes, du riz, des bananes, des mandarines et des dattes, — et des gâteaux triangulaires de semoule qui baignaient dans un sirop laiteux et qu'on mangeait avec des cuillers plates à long manche boursouflé... Yamina ne se lassait jamais de ces sucreries. Et lui aussi aimait particulièrement celle-là, car il lui semblait faire fondre sous ses lèvres les lèvres de Yamina.

Aïcha, l'autre vieille servante, presque une négresse hideusement lippue, leur mit sur les épaules des burnous en fine laine blanche à gros glands de soie. Elle prépara le thé.

Elle allait se retirer quand Yamina, découvrant ses dents d'un petit rire malicieux :

— Aïcha, viens ici, ma belle! Tiens, prends cette bourse, et danse pour réjouir nos yeux ; danse-nous la danse des sequins.

Aïcha s'approcha pour obéir, mais sa figure semblait dire que sa maîtresse était folle de vouloir encore faire danser une vieille femme comme elle.

Yamina prit sous ses coussins une guitare enrubannée, et quelques notes s'envolèrent dans les cieux, entraînées par la brise.

Elle joua une mélodie primitive et traînante, et ce qu'elle aimait, c'était d'entendre le talon d'Aïcha frapper le marbre tandis qu'autour de sa tête s'agitaient les multiples anneaux de ses oreilles. Il y en avait même une paire de très lourds que la vieille était obligée de relever au-dessus de sa tête par une tresse où étaient passés des morceaux d'ambre et de corail brut.

Quand Aïcha fut partie, ils restèrent silencieux à manger, à regarder la ville blanche endormie alentour, à perdre leurs rêves dans les rayons de lune qui s'en allaient mourir en coulées capricieuses, au loin, sur les eaux tranquilles des lacs...

Jacques s'étendit aux pieds de Yamina et la contempla longuement.

Elle fumait nonchalamment une petite cigarette ; de temps à autre, elle passait la main dans sa chevelure afin de dégager sa nuque et d'y sentir glisser les souffles mystérieux du soir.

Elle sentait peser sur elle les regards obstinés de Jacques, mais elle s'efforçait de n'y pas répondre, les yeux fixés dans le vague.

Enfin, n'y pouvant plus résister, elle détourna la tête en souriant et lui dit :

— Sais-tu ce que m'a conté aujourd'hui la grande Féroudja? Que tu devrais laisser dans la poussière de sa bou-

tique ton vieux marchand de parfums. Tu les ferais venir ici plus souvent, elle et sa sœur. Elle affirme qu'avec nous trois tu apprendrais plus vite à lire le Coran.

Et Yamina se mit à rire en pensant au vieux turban du vieux marchand, et devint triste en songeant aux longues heures qu'il lui ravissait.

Jacques semblait indécis ; elle s'empressa d'ajouter :

— Tu sais comme elles dansent gentiment avec le tambourin... Demain elles viendront. Tu joueras de la guitare, n'est-ce pas ? et je prendrai la derbouka. Tu verras, tu verras...

*
* *

Dans la galerie aux colonnettes graciles de marbre laiteux, Féroudja venait de danser une danse langoureuse.

Le soleil passait à peine à travers le feuillage épais des deux arbres qui sortaient vigoureux du dallage de la cour. Dans cette cour une petite fontaine, enfouie sous la verdure, gémissait près d'un portique, et, dans une cage au-dessus, deux petits oiseaux chantaient invisibles.

Sur les tapis de haut lainage où ils étaient assis, traînaient, parmi les coussins et les instruments de musique, les livres et les cahiers qu'il étudiait quand les danseuses étaient entrées.

Négligemment, Féroudja prit un de ces livres ; elle l'ouvrit sans le regarder :

— Vois-tu, Jacques, tout cela est inutile. C'est avec des amies comme nous que tu apprendras l'arabe, pas autrement !

Elle mania encore un peu ce livre, dédaigneusement ; elle ramassa quelques feuillets épars sur lesquels étaient péniblement tracée une série de caractères, puis elle entra dans la chambre qui donnait sur la galerie. Elle passa la main entre les barreaux de la petite fenêtre ouverte et laissa tomber, en détournant la tête, livres et papiers dans la rue.

Yamina et Doudja, qui l'avaient suivie des yeux, partirent d'un tel fou rire que Jacques ne put esquisser même un geste de mécontentement : il haussa les épaules en riant

lui-même. Il se dressa ensuite et se mit à courir après cette grande mauresque, faisant mine de vouloir la frapper. Mais elle s'esquiva et monta sur la terrasse.

Là, des caisses se trouvaient alignées tout autour de la balustrade. Les plantes fleuries qui sortaient de ces caisses passaient par-dessus et retombaient en grappes vers la cour intérieure ; elles envahissaient les tuiles vertes qui couraient le long des murs en deux rangées légères, afin de protéger de la pluie les galeries au-dessous. Féroudja prit dans l'une des caisses une poignée de terre : elle se pencha un peu pour la jeter sur les autres qui étaient restés en bas. Mais la fine terre s'éparpilla bien avant de les atteindre.

Sans s'émouvoir, ils se levèrent. Ils montèrent s'installer dans le coin ombragé par les arbres, auprès de Féroudja redevenue sérieuse : les jeux étaient finis.

Elle fumait une cigarette et l'on apporta du café. Il était bouillant et parfumé : à peine deux gorgées dans des tasses minuscules et sans anses que sertissaient des supports en argent ajouré d'un travail ancien et délicat. Leur gracilité contrastait avec la cafetière en grossier cuivre rouge martelé, au long manche de fer rugueux.

De la terrasse, on découvrait une vue merveilleuse. La mer apparaissait au loin derrière les promontoires de rochers nus. Sur une mince lagune jaune, un blanc village était comme un joyau de prix resplendissant au soleil. fermoir d'une souple ceinture qui séparait des lacs gris les eaux de turquoise de la mer infinie.

Du côté des terres, c'étaient des prairies verdoyantes, des bouquets d'oliviers semés sur les collines rousses, et de-ci de-là quelque blanche maison. un marabout isolé, un village lointain avec son minaret aigu. A l'horizon. dans la brume, des chaînes de montagnes escarpées.

A leurs pieds ils voyaient toutes les terrasses rouges de la ville blanche, tachée de vert seulement par les feuillages qui débordaient les tranquilles cours de marbre. Un sourd murmure montait de tout cela, bruit des bazars, mouvement du port enchevêtré de mâts, sillonné de barques et de chalands.

Et sur les eaux scintillantes des lacs, les flamands innom-

brables semblaient de belles fleurs mouvantes de nénuphars enchantés.

Tout en fumant de petites cigarettes de tabac jaune parfumé d'opium, Yamina et Doudja étaient très absorbées : elles faisaient des colliers de fleurs.

Accroupies, elles avaient devant elles des boutons de jasmin, des corolles épanouies d'oranger, des touffes de géranium. Elles enlevaient les tiges et, avec une longue aiguille, passaient un fil de soie à travers ces fleurs embaumées. Ainsi formaient-elles des festons gracieux, des guirlandes de quelques heures, qui duraient aussi longtemps que leurs caprices.

Sur les tempes de Yamina deux boucles s'étaient échappées : Doudja lestement fit deux fins bouquets de géranium écarlate ; elle se pencha et les piqua dans les boucles. Ces fleurs rouges avec les ondulations noires formaient l'accord le plus délicieux : Yamina, séduite, après s'être longuement regardée dans un miroir à main, embrassa tendrement sa petite amie.

Yamina, lassée maintenant des fleurs, avait demandé à Féroudja une autre de ses cigarettes. Elle s'était allongée sur le dos et regardait à travers les volutes de sa fumée courir dans le ciel cru de petits nuages blancs.

Jacques, étendu à ses côtés, lisait un livre qui n'avait pas l'air de l'intéresser beaucoup. Elle coula vers lui un regard langoureux et, dans un soupir de bien-être, lui dit :

— Que ces cigarettes sont douces ! Et tu ne veux pas m'en donner à cause de l'opium qu'elles renferment. Vois pourtant nos amies : elles sont tout aussi gentilles qu'autrefois et la tristesse en leur âme n'a pas remplacé la gaieté.

Jacques sourit, car il prévoyait où elle voulait en venir :

— Et tu me demandes quand nous irons fumer l'opium chez elles ?

— Eh ! oui, c'est leur passe-temps habituel, et il me plairait d'y aller parfois, seule avec toi, le soir. J'ai peur dans les rues sombres et je me serrerais contre toi... Féroudja m'a dit qu'elles avaient passé leur dernière nuit à fumer des pipes. Mohammed y était... et mon frère n'est jamais plus gai qu'après avoir fumé un peu.

— C'est vrai, Jacques, — s'empressa d'ajouter Féroudja, — c'est vrai : si tu le voyais, mon beau Mohammed, dans ces moments-là, tu te réconcilierais tout de suite avec lui.

Yamina reprit, poursuivant son idée :

— Quand pourrai-je fumer de ces belles perles d'opium qui vous glissent des langueurs d'amour dans les veines ? Quand viendra le jour où tu me laisseras m'enivrer de ces troublantes fumées ?... Réponds-moi que ce sera bientôt.

Les deux sœurs n'avaient pas manifesté de surprise à ces discours. Le matin même, en sortant du bain maure, Yamina était venue chez elles et s'était vite fait préparer deux pipes qu'elle avait fumées coup sur coup, puis, sans attendre que la torpeur la gagnât, car elle n'y était pas du tout accoutumée, elle s'était empressée de rentrer.

Elle n'avait presque rien mangé : pour que Jacques n'eût aucun soupçon, elle n'avait point parlé de sa visite ; elle avait accusé de lassitude le bain qu'elle avait trop prolongé.

Il jugea inutile de répondre. Elle connaissait son sentiment là-dessus. Il comprenait bien aussi que ses paroles ne sauraient avoir d'effet sur l'esprit de Yamina si réellement elle voulait s'adonner à ce nouveau plaisir. Il en éprouvait une grande tristesse : il était persuadé que si jamais elle s'y livrait, avec son tempérament passionné à froid, elle y aurait vite perdu sa jeunesse et sa santé.

Les yeux de Yamina brillaient, ses beaux yeux veloutés, d'une ardeur plus vive.

— Yamina, prenez de nouveau le miroir, lui dit-il, et contemplez-y l'image de vos yeux. Si vous fumez l'opium, vous n'aurez plus besoin de passer des heures à les peindre : la fatigue se chargera d'en creuser les contours assombris, et leur éclat sera remplacé par des lueurs de fièvre. Vos cils ne seront plus si longs, et la lune ne pourra plus jouer avec les pierreries de vos larmes.

Mais Yamina demeurait incrédule.

Elle employait une préparation rare qu'on appelait *rastek* et qu'il fallait faire venir de Stamboul. Cette pâte était préférable à toutes les autres que les marchands ignorants des bazars débitaient aux femmes. On n'avait besoin de l'em-

ployer qu'une fois par mois, et le cuivre qui en était la base faisait pousser les cils...

Yamina s'était mise à causer avec ses amies, puis à jouer avec elles à deux guitares, tandis que Féroudja rythmait en sourdine, sur le tambourin, une de leurs mélodies favorites. Et lui continuait à regarder Yamina. Il l'aimait profondément, mais il n'avait jamais vu passer dans ses yeux la terreur des séparations possibles, alors que cette idée seule lui était douloureuse au point de le faire défaillir.

Il se demandait si elle l'aimait autant que lui l'aimait, — et même parfois si elle l'aimait, tout simplement.



Jacques se laissait bercer par le rythme caressant des mélodies.

Sa pensée remontait peu à peu le cours de ses souvenirs. Il se rappelait à la suite de quels événements ténus il en était arrivé à mener la vie étrange où il se complaisait.

Il comptait ne passer qu'en visiteur rapide dans la grande ville où il était installé, maintenant depuis plusieurs mois, lorsqu'un jour il se promenait désœuvré dans une des rues banales du quartier européen. Il s'était arrêté à regarder la devanture quelconque d'un magasin de bijouterie. A peine y était-il depuis quelques instants, qu'un jeune homme, richement vêtu du costume de la ville, était venu se camper à ses côtés. Il était accompagné d'une femme voilée soigneusement. Mais la fine gaze, tandis qu'elle se tenait immobile auprès de Jacques, avait laissé transparaître assez les traits d'un tout jeune visage. Et les beaux yeux expressifs, qu'on voyait seuls entre les voiles, s'étaient éclairés soudain à l'aspect du bel étranger.

C'est ainsi que Jacques avait rencontré Yamina. Mohammed n'avait pas été long à s'apercevoir de l'émoi que l'apparition de sa sœur avait produit chez ce voyageur inconnu.

Mohammed demeurait avec sa sœur chez une vieille tante qui vivait pauvrement dans un quartier éloigné. Après avoir reconduit Yamina, il avait su bien vite retrouver Jacques et

sans peine il l'avait persuadé de le suivre. Jacques avait pu voir ainsi furtivement Yamina dévoilée.

Peu après cette première entrevue, Yamina prenait possession d'une ancienne maison que Jacques avait fait reblanchir et réparer en hâte, fou qu'il était de posséder cette frêle enfant.

La vieille tante en avait éprouvé une grande colère. Elle avait chargé Mohammed de ses malédictions. Elle l'avait chassé, quand elle avait appris que c'était pour un étranger que sa nièce avait quitté son logis.

La pauvre tante allait donc vivre seule... Elle n'avait su d'abord que faire. Elle s'était cloîtrée chez elle et pleurait, n'ayant plus de courage à la vie.

Elle avait bien pensé à son frère, un vieillard casanier, indifférent à tout, le très riche et très avare Si Couider ben Amar.

Il passait ses journées dans une maison qui tombait en ruines, accroupi sur un divan à lire des versets du Coran, tandis que ses mains desséchées égrenaient un gros chapelet d'ambre et de bois de rose, à glands de soie rouge.

Elle hésitait à lui confier les récents événements, si désastreux pour elle, qui avaient bouleversé le paisible cours de son existence. L'effarement de sa solitude l'avait enfin décidée un jour à se rendre chez lui.

Le vieillard l'avait écoutée sans impatience : certes il était peiné de la fuite de Yamina, et son âme d'islam se révoltait aussi à la pensée que c'était pour suivre un chrétien... Mais il avait dédaigné de donner un conseil à Bent-Haoua, préférant ne pas se mêler de ses affaires.

Il lui avait parcimonieusement offert quelques pièces d'argent. C'était là tout ce qu'il pouvait, en vérité, pour elle; dans sa détresse, la sœur avait accepté l'aumône, faisant taire sa fierté.

Rentrée chez elle, elle avait de nouveau pleuré : elle ne pouvait croire que sa Yamina, qu'elle avait si tendrement élevée, l'eût quittée ainsi!... Plus les jours passaient, plus elle se désolait de ne plus entendre les chants et les rires de Yamina.

Elle commençait à se reprocher d'avoir été trop dure pour

cette enfant : elle en arrivait à considérer que si Yamina avait agi avec beaucoup de légèreté, ce n'était peut-être pas un crime d'avoir suivi celui qu'elle aimait.

Elle pensait encore que la misère de sa maison n'était pas faite pour la retenir ; au contraire, le luxe où maintenant vivait Yamina devait l'aider à s'épanouir en même temps que son amour printanier. Elle se la représentait très heureuse, comme elle le méritait, et chantant et jouant de la musique tout le long du jour.

Elle avait aussi peur affreusement, la triste vieille, dont le cœur saignait en son abandon, que Yamina ne l'oubliât peu à peu ; et quand cette pensée, qu'elle refoulait aussitôt, lui venait des profondeurs de son cœur, elle se sentait prête à tous les sacrifices. Et puis elle avait appris que Yamina se conduisait bien. Elle vivait tranquillement chez elle ; elle était toujours strictement voilée quand elle s'exposait aux regards des hommes, dans la rue.

Bent-Haoua savait qu'elle n'avait abandonné aucune de ses pratiques musulmanes, qu'elle disait ses prières comme elle continuait à se teindre les ongles au henné, — et qu'enfin l'étranger l'entourait de sollicitude.

Aussi avait-elle consenti, un jour, à recevoir Mohammed.

Jacques le jugeait habile : il l'avait prié de tenter une démarche auprès de sa tante pour la fléchir : il lui faisait offrir de venir partager sa demeure, où elle pourrait vivre isolée si elle le désirait.

Jacques pensait se ménager par là un avenir exempt d'inquiétudes : Yamina pour ses sorties aurait une compagne, et sa conduite, à lui, envers la famille de Si Couider ben Amar ne prêterait à aucune critique.

Et la vieille, qui voyait dans cet arrangement la fin de ses misères et de ses désespoirs, avait fait taire ses derniers scrupules : elle avait consenti. Malgré sa rancune secrète, elle était venue s'installer chez Jacques.

Pour cette négociation si adroite, Mohammed avait été fort bien payé. Il se faisait gloire d'avoir su admirablement convertir sa tante à ses vues. Il jouissait de la vie large qu'il menait chez Jacques auprès de sa sœur, et proclamait hautement qu'elle avait agi en personne sage et avisée.



Dans le souk aux parfums, près de la grande mosquée de la Kasbah, se trouvait une échoppe où, sous des cierges pendus par le bout rangés en voûte, trônait un vieillard à barbe blanche. De lourds tapis de Karamanie, que les caravanes apportent à travers les sables du désert, étaient accrochés aux murs latéraux.

Dans d'innombrables petites fioles étaient les essences délicates ou très fortes de parfums divers, mastic, rose, géranium et jasmin, et, dans des boîtes en bois, toutes sortes de poudres de différentes couleurs, le henné pour les ongles et la chevelure, le kohl pour les yeux; puis, en paquets ficelés, des écorces de noyer pour les dents, des plantes aromatiques pour des tisanes compliquées. Mais tout cela un peu pêle-mêle dans des coins très sombres, entassé bien tranquille depuis longtemps.

Le marchand avait aussi du haschich et du kief, mais il ne cherchait pas à les vendre. Sa longue philosophie de vieillard islam l'avait amené à un dégoût tranquille des excitations factices.

Très riche, il vivait pourtant là du matin au soir, un jour après l'autre, accroupi au milieu de ces choses familières. Il demeurait silencieux de longues heures, échangeait quelques paroles et des marchandises menues avec les voisins, saluait d'un geste les amis qui passaient... Il avait un gros chapelet d'ambre qu'il faisait glisser machinalement dans ses bonnes grosses mains flasques.

C'était là que Jacques venait souvent s'asseoir, avec des livres simples, pour lire l'arabe et pour causer. On buvait du café, on fumait nonchalamment, et l'on restait de grands moments sans rien dire.

Par les ruelles qui se perdaient dans l'ombre des souks, sous les toits qui suivaient leurs sinuosités, il y avait un va-et-vient continuel. Dans la poussière, au milieu des cris, défilaient des burnous, des vêtements de la ville, très riches parfois. Sous des gandouras magnifiques on apercevait des bas de soie tendus sur une jambe fine. Pour suprême élé-

gance, les pieds traînaient des babouches vernies toujours trop petites, dont le quartier, par derrière, était rabaissé sous le talon.

Des femmes vieilles, cassées, qui ne se voilaient plus, trottinaient dans cette foule, un sac à la main, pour des achats inconnus.

Mais le vendredi, jour de marché, le bazar présentait une animation inaccoutumée.

De tous côtés, s'entre-croisant avec ordre et sans jamais se confondre, débouchaient de solennelles caravanes de chameaux, chargés de marchandises qui venaient des pays lointains, de l'intérieur mystérieux. Elles étaient conduites par un seul homme, assis sur un âne et qui les précédait. Du harnachement compliqué de sa monture partait une corde qui, fuyant d'une muselière à l'autre, reliait les chameaux entre eux. Ces bêtes, en files de cinq ou six, avançaient d'un pas déhanché, majestueux, avec toujours le même regard de dédain supérieur.

Au-dessus de l'échoppe, les planches disjointes du toit branlant, où pendaient des oriflammes, laissaient tomber aussi les sarments d'une vigne florissante, venue on ne savait d'où. Et, dans la journée, quand le soleil brillait, des rais poussiéreux de lumière filtraient par là, se jouant sur les feuillages.

L'heure que Jacques aimait, entre toutes, était celle où la nuit venait peu à peu. Alors des lampes s'allumaient dans les rues et dans les boutiques ; d'autres échoppes se fermaient ; le silence et la paix se faisaient dans les souks, où ne rêvait plus que la nonchalance infinie des marchands attardés.

*
* *

Un soir qu'ils étaient restés ainsi à causer devant l'échoppe, Mohammed vint à passer.

Il y avait déjà quelque temps que Jacques ne l'avait plus rencontré. Mohammed, l'ayant reconnu, s'approcha, et, après toute la série des saluts d'usage, il dit en souriant :

— Je vais chez Féroudja... Ne veux-tu pas m'y accompagner ?

Jacques le suivit, car il savait que Yamina devait s'y

trouver. Chemin faisant, Mohammed reprit d'un air sérieux :

— Tu sais que j'ai des amis très haut placés... Ils se réunissent, le soir, dans une maison qu'ils ont louée; je vais souvent les y retrouver, et là nous lisons, nous causons, en buvant du café, en jouant aux échecs.

Peu curieux de connaître les amis de Mohammed, Jacques ne répondit rien. Aussi Mohammed se crut-il obligé d'insister : il détailla les qualités de ces jeunes gens, dénombra leurs titres et les hautes fonctions qu'ils occupaient au palais.

— Je suis chargé de t'inviter, conclut-il, car ils seraient tous heureux de te connaître.

Jacques promit vaguement de s'y rendre un soir.

Pour aller chez les danseuses, Mohammed s'était habillé luxueusement. Il avait un pantalon bouffant, de teinte vert passé, avec une veste de même couleur aux parements soutachés ; des boutons en rang serré ornaient les bords et les manches du coude au poignet. La veste ouvrait sur un gilet gris : une ceinture de grenadine grise, après de nombreux enroulements, laissait pendre sur le côté une touffe de longues franges. Enfin, passée sur l'épaule, une gandoura opulente, à pompons de soie, traînait un peu derrière lui. Elle était de couleur mauve, et c'était Yamina qui l'avait choisie, car c'était sa couleur préférée.

Mohammed se piquait d'observer les anciennes coutumes. Il laissait tomber ses bas courts sur la cheville et se chaussait de souliers vernis trop petits. Il portait aussi la chéchia, d'un rouge discret, à long gland de soie noire.

C'était un grand garçon de vingt ans environ, l'aîné de Yamina. Il était souple, tour à tour humble ou arrogant, toujours dissimulé. Il parlait avec recherche.

Il savait se faufiler partout, vivant de plusieurs métiers également vagues. Il était orphelin, fils d'une esclave noire, bien qu'il s'en défendît et se prétendît de même mère que Yamina, dont la mère était libre et de sang maure.

Lorsqu'il avait été chassé par sa tante, Jacques, tout à son ivresse du début, l'avait recueilli facilement.

Mohammed avait bientôt montré son orgueil d'avoir si bien

mené une affaire si lucrative. Il se donnait tous les jours, dans la maison, une importance plus encombrante. Il commandait en maître aux servantes, il rentrait fort tard, et quelquefois très bruyamment. Il avait même, un soir, ramené deux amis inconnus et s'était installé avec eux dans une chambre du bas, pour continuer des libations commencées dans des bouges. Plein de colère, Jacques était descendu en hâte, un bâton à la main, et avait signifié à tout ce monde d'avoir à déguerpir aussitôt.

Ils avaient fui, très dociles, et comme éperdus de repentance, devant cette manifestation peu équivoque d'autorité.

Le lendemain, Mohammed, renouvelait ses excuses, assurait Jacques de son très humble dévouement... et il continuait à vivre chez Yamina.

Mais l'argent qu'il avait obtenu de Jacques, pour prix de sa sœur, était bientôt dissipé. Il s'appliquait, par ses protestations incessantes d'amitié, par son empressement à rendre des services, la plupart du temps inutiles, à en extorquer le plus qu'il pouvait; cela ne suffisait pas, pourtant, à sa vie fastueuse.

D'abord Yamina, s'accusant de négligence, avait constaté la perte de quelques bijoux; puis d'autres objets avaient disparu. Jacques, dès lors, sans hésiter, avait soupçonné Mohammed. Comme sa présence dans la maison, maintenant que la vieille était venue s'y établir, était un embarras que rien ne compensait, Jacques avait profité de la plus prochaine occasion pour le mettre à la porte.

Il fallait cependant lui trouver un gîte, afin d'éviter des récriminations fatigantes. Jacques se résolut à l'emmener avec lui chez Si Couider ben Amar, qu'il avait déjà visité une ou deux fois. Le vieillard l'avait accueilli d'une façon aimable, et Jacques pensait qu'au moyen d'une bourse discrètement offerte, cet avare endurci consentirait sans trop de peine à recueillir chez lui Mohammed.

C'était le soir, après le repas. Dans une chambre éclairée par une suspension fumeuse, deux vieillards parlotants étaient accroupis sur de maigres banquettes. L'un était l'oncle, l'autre un voisin; devant eux, un homme brun se tenait debout, la face dure, aux yeux sournois, une matraque à la main. Il

était à peine vêtu de quelques haillons que recouvrait une gandoura raide, en grosse bure, laissant nus des bras noueux, des jambes sèches et nerveuses.

Cet homme était un marabout fameux et vénéré, d'un fanatisme sombre; il marmottait des prières continuellement; il avait la haine de l'étranger.

Sitôt qu'il avait vu entrer Jacques, il s'était retiré à l'autre bout de la pièce et s'était assis, le regard fiché en terre, obstiné dans un mutisme farouche. Il vivait généralement sous la tente, dans les solitudes des hauts plateaux, et, malgré son apparence misérable, il était riche en troupeaux de moutons. Il n'était pas venu à la ville depuis des années, car il trouvait qu'on y perdait trop les traditions d'autrefois.

Parmi les fumées rougeoyantes de la lampe qui empestait, aucun bruit du dehors ne parvenait aux oreilles; on sentait régner autour de soi la gravité des choses immobiles.

Les rares objets qui traînaient là, sous la poussière, semblaient figés dans un abandon éternel : — plantes desséchées en des pots de terre, sur une table; horloge au balancier muet, au disque terne, fixe et béant comme un œil mort; consoles branlantes, — vieilleries d'infiltration européenne, clandestine et sans raison. Sur un appui de fenêtre, quelques papiers, à portée de la main, près de la place habituelle; par le grillage on voyait cligner des scintillements d'étoiles, et le silence, de toutes parts, entrait en ondes pesantes.

Mohammed, à peine avait-il reconnu que la décision de Jacques était irrévocable, avait accepté sa combinaison d'un cœur insouciant. Il espérait, au fond, se glisser souvent chez Yamina, dont il connaissait la tendresse. Pour cela, il ne voulait pas trop s'aliéner Jacques. Il profiterait toujours de quelque douceur, par-ci par-là.

Il avait alors proposé d'arranger lui-même l'affaire avec son oncle. Il déclarait que le vieillard serait enchanté de l'avoir de nouveau sous son toit : car Mohammed, enfant, y avait déjà séjourné.

Après quelques minutes passées en propos solennels, où Mohammed s'évertuait à montrer beaucoup de déférence pour ces hommes qui parlaient peu, il s'était avancé près de son oncle et lui avait tenu un discours assez long, à voix très

basse. Le visage du vieillard était resté d'abord impassible; mais, quand Mohammed s'était redressé, il avait prononcé quelques paroles inintelligibles que Jacques avait pu interpréter comme un acquiescement.

Il en avait éprouvé un soulagement véritable. Il s'était levé alors, s'était approché de Mohammed, et lui avait remis, devant les yeux du vieillard, un petit sac de toile qui contenait de l'argent. L'oncle, sans sourciller, avait pris aussitôt des mains de son neveu, qu'il avait l'air de connaître, lui aussi, le petit sac de toile. Il l'avait fait rapidement disparaître dans les plis de ses vêtements de laine blanche.

Et l'affaire avait ainsi été conclue.

Depuis ce jour-là, Jacques avait rencontré bien des fois Mohammed, qui ne lui montrait point de rancune : Mohammed se promenait par la ville du matin au soir, et, à peine savait-il Jacques absent pour quelques heures, il allait secrètement chez Yamina.



Après avoir suivi des ruelles qui montaient ou descendaient, à ciel ouvert ou courant sous des toits bas, sous des voûtes épaisses de maisons tassées; après avoir traversé une placette où coulait une fontaine ombragée, ils arrivèrent au fond d'une impasse.

Dans un grand mur blanc, au-dessus de deux marches branlantes, était une porte entr'ouverte, à grosses ferrures : c'était là qu'habitaient les deux sœurs, Féroudja et Doudja.

Mohammed poussa la porte, qui grinça sur ses gonds massifs : Jacques le suivit. Ils se trouvèrent dans un vestibule tout noir. Ils se dirigèrent à tâtons vers une autre porte invisible et frappèrent quelques menus coups discrets. Des bruits de socques traînantes se rapprochèrent, un peu de lumière passa sous la porte, et une voix de femme demanda qui était là. Ils se firent connaître, et les loquets, tombant l'un après l'autre, rendirent un bruit sec contre la vieille porte en bois dur.

Ils traversèrent une étroite petite cour, éclairée tout en haut, entre des murs blancs sans fenêtre, par un pan de ciel sombre; ils gravirent un long escalier aux marches hautes,

qui tournait plusieurs fois à angle droit entre des faïences anciennes où la lumière se jouait.

L'escalier donnait sur une petite cour intérieure à ciel ouvert. Les murs étaient percés de fenêtres et de portes dont les volets très anciens pendaient un peu sur leurs gonds fatigués. Le bois en était fouillé de dessins bizarres, losanges et carrés. Ainsi que les colonnes de la galerie en pierre sculptée, il était recouvert de peinture brune; mais les nombreuses couches superposées avaient un peu empâté les contours.

C'était moins riche et moins gai que chez Yamina, mais tous ces bois et cette pierre de couleur sombre avaient bien leur beauté.

Yamina et quelques autres jeunes femmes se trouvaient réunies dans la chambre de Féroudja.

Il n'y avait pas d'autres meubles que des sofas bas, qui s'allongeaient contre les murs peints en bleu. Au fond régnait un lit très luxueux, matelas empilés de moire blanche, draps de fine toile, cousus à la couverture de soie à soleils d'or, petits coussins de coude brodés de perles: le tout surmonté d'une moustiquaire en gaze de Brousse bleue, lamée d'argent. Parmi d'autres coussins, sur les fines nattes dorées qui recouvraient le sol, les femmes étaient étendues sans bouger.

Elles étaient déjà engourdies. L'atmosphère de la chambre était remplie de cette odeur caractéristique de l'opium qui rappelle celle des graines huileuses rissolées: la fumerie était disposée sur les nattes: une servante préparait les pipes.

Quand parurent les deux jeunes hommes, Féroudja se leva et vint à leur rencontre d'un pas nonchalant.

Elle était vêtue d'une robe blanche brodée de soie verte dans le bas. Elle n'avait pas le moindre bijou sur son long corps déhanché. Ses cheveux roux tordus en grosses boucles s'arrêtaient court sur la nuque et cachaient les oreilles: la blancheur de son cou resplendissant, qui s'élançait de sa robe largement échancrée, s'avivait encore sous ce casque épais de chevelure ardente.

Cette coiffure fascinait Yamina: bien des fois, elle avait exprimé le désir de se teindre au henné et de se friser ainsi. Elle ne le faisait pourtant pas: elle savait que Jacques détes-

tait le roux et qu'il aimait à plonger la tête dans les ondulations de sa chevelure noire, savamment parfumée.

Souvent, d'ailleurs, elle disait ainsi des choses, quand elle était restée trop longtemps sans parler ; souvent aussi elle n'y pensait plus, tout de suite après.

Féroudja s'était prise d'une grande passion pour Mohammed, et Mohammed se faisait gloire de posséder une maîtresse pareille.

Doudja était presque encore une enfant. Toute petite et toujours sommeillante, elle avait bien les plus beaux yeux qu'il fût possible de rêver. Ils éclairaient toute la figure, tant ils étaient allongés sous une lourde paupière ; ils étaient si rapprochés du nez que leurs cils, pareils à des ailes de libellule, se touchaient presque et ne formaient qu'une double haie obscure.

Elle se plaisait aux soins de son visage ; elle peignait si lourdement les contours de ses yeux qu'avec son teint pâle, sous les touffes cuivrées de ses cheveux bouclés, son front bas et son nez impétueux, elle frappait vivement par son étrangeté. C'était une tête des temps égyptiens.

A ses oreilles pendaient deux turquoises mortes, gravées d'or ; elles étaient reliées ensemble par un fil de soie qui flottait sur la nuque. De longues épingles d'argent, incrustées de pierres brutes, étaient piquées sur une petite veste qui laissait voir une chemisette de gaze ; une ceinture de cachemire retenait autour de la taille un pantalon de soie rayée.

Les deux hommes s'assirent et se déchaussèrent ; on vint leur laver les pieds à l'eau de rose, pour les reposer de la marche.

La pièce était à peine éclairée par des cierges de couleur, très minces et tout droits, fichés sur les appuis des armoires qui se creusaient en forme de fenêtre dans l'épaisseur des murs. Leur flamme se prolongeait par une faible fumée qui filait odorante au plafond très haut. Peint de bleu pâle comme les murs, ce plafond était strié de poutrelles gauches et rectangulaires.

Rien qu'à la façon dont Yamina l'avait accueilli, Jacques s'était aperçu qu'elle aussi avait fumé. Elle n'avait pas manifesté la moindre joie de le revoir ; point d'élan spontané

comme elle en avait coutume quand il venait ainsi la surprendre.

Elle l'avait laissé s'approcher d'elle ; il avait pu la caresser sans qu'elle répondît à ses caresses... Ce n'était pas de l'indifférence : elle aurait vite pleuré, si on lui avait dit que Jacques en serait peiné : elle se trouvait dans un état de griserie passagère.

Mais Yamina n'était pas ennuyée qu'il la vît aux prises avec l'opium. Elle n'avait pas l'intention de lui cacher plus longtemps qu'elle en éprouvait chaque fois un plus grand plaisir. Elle s'y habituait peu à peu : les malaises du début allaient en s'affaiblissant ; une langueur nouvelle donnait à ses rêves un charme vague dont elle était ravie.

Il vint s'étendre à son côté ; pour qu'il fût à son aise, elle bougea ses jambes et lui appuya la tête contre l'une d'elles. Elles étaient prises dans un large pantalon blanc ; et le fin tissu laissait voir le dessin broché de celui qu'elle portait dessous... Il était d'usage, lorsqu'on sortait de chez soi, de recouvrir d'un pantalon blanc tous les autres, ainsi enfilés successivement, pour faire un paquet flottant qui dissimulait les formes et, par son volume, indiquait l'opulence.

Sur des bas de soie mauve, elle avait de petits souliers en souple cuir vert. Son manteau de soie brune, dont elle s'enveloppait pour sortir, était auprès d'elle, et ses longs cheveux noirs étaient simplement relevés sur le sommet de la tête par un nœud de rubans.

Jacques n'aimait pas cette façon de se coiffer : il avança le main, dénoua les rubans, et, dans la chevelure qu'il ramena sur lui, il passa ses doigts lentement.

Une fatigue lui venait, par bouffées lourdes, avec l'air qu'il respirait ; il lui semblait que du plomb se coulait traîtreusement dans ses veines.

De ses doigts rapides, la servante, avec une lancette, préparait les gouttelettes d'opium. Elles se brunissaient promptement, au dessus d'une petite flamme, en se boursouflant comme des perles de verre. Il fallait recommencer plusieurs fois de suite et rouler ces perles afin d'en faire une pâte assez consistante et de couleur foncée ; on fixait alors cette pâte sur le fourneau de la pipe, autour du petit orifice, et l'on faisait brûler

au-dessus de la flamme cette perle qui se réduisait très vite et dont les fumées se devaient boire tout d'un trait. Le gros tuyau de la pipe était de bambou, enrichi aux extrémités d'ivoire sculpté; le fourneau bombé était fixé à peu près au milieu, et, comme ornement, à droite et à gauche, était un petit crapaud accroupi, taillé grossièrement.

Yamina prit sur le plateau une des aiguilles d'acier et la trempa dans le flacon d'opium liquide. Elle voulait, elle aussi, préparer une perle, mais elle était encore inexpérimentée: elle approcha trop près de la flamme l'opium qui se boursoufla trop vite et brûla ne laissant, plus qu'un résidu noir. Elle en eut un peu de dépit, car elle avait déjà fait des essais plus heureux; pour la première fois qu'elle se hasardait devant lui, elle aurait voulu réussir : elle pensait que ce triomphe et l'absorption facile de la fumée, tout de suite après, aurait vaincu les dernières résistances de Jacques.

D'un geste maussade elle rejeta l'aiguille, et, lassée de l'effort, elle se cacha la tête dans les étoffes, sous son bras replié.

Jacques avait clairement compris l'intention de Yamina; il n'avait rien fait pour la contrarier.

Il la trouvait adorablement juvénile dans tous les mouvements de son âme, qui se manifestaient comme à fleur de peau. Et, dans l'attitude où il s'engourdissait maintenant, s'évanouissait toute idée de résistance inflexible aux caprices de Yamina.

Souvent il se reprochait de la faire souffrir inutilement, par quelque démonstration inopportune de son autorité. Il était pris d'angoisses à la pensée qu'il était maladroit, qu'il ne comprenait pas cette nature nonchalante : il craignait d'y rencontrer l'indifférence, alors qu'elle était, au fond, tendrement amoureuse.

Les preuves ne lui manquaient pas de ce particulier attachement ; mais il avait le cœur trop sensible et l'imagination trop vive pour calmer absolument ses craintes. Et l'amour de Yamina lui était tout.

Depuis trois mois bientôt qu'il vivait avec elle, il s'était laissé chaque jour captiver davantage. Il s'était abandonné entièrement à cette vie rêveuse et contemplative. Il avait

quitté ses livres. Sa fièvre d'apprendre s'était vite apaisée. Lorsqu'il allait voir le vieux marchand de parfums, il estimait à leur prix de ses longs silences.

Au fond de l'échoppe, sous les cierges pendus, comme il poursuivait, dans la fumée de sa cigarette ou de son chibouk, une idée, puis une autre, qui avait le temps de mûrir et de se dissoudre lentement, il ne doutait pas que ses compagnons ne fussent comme lui.

Il se rappelait pourtant un jour d'inquiétude nerveuse où un soupçon l'avait assailli. Il s'était soudain demandé si ces hommes pensaient réellement, si derrière ces yeux se déroulait quelque philosophie, si dans ces regards fixés languissamment sur le vague passaient des visions.

Dès qu'il s'était formulé cette question, il avait hésité à y répondre ; il avait même cherché à différer toute réponse trop catégorique. Une fois, il avait cru, dans une sorte de clairvoyance qui l'avait peiné, pouvoir rendre un arrêt négatif ; à la réflexion, il s'était dit qu'il lui était bien difficile de savoir ce qui se passait sous ces crânes orientaux.

Ces hommes lui paraissaient souvent agités de soucis enfantins qui les faisaient causer beaucoup trop ; d'autres fois, avec une rare concision, ils disaient des paroles pleines de sens, des maximes profondes.

Mille raisons d'importance diverse retenaient Jacques dans la grande ville. Sans parler de Yamina, qu'il aurait pu à la rigueur emmener avec lui, la douceur du climat, la beauté des sites environnants, la mer et les montagnes, le pittoresque nouveau pour lui, la couleur et le mouvement de cette population musulmane l'avaient ensorcelé.

La nonchalance du milieu flattait secrètement quelque fibre de son être. Baigné daus cette nouvelle atmosphère, il y restait avec délices et ne se demandait pas s'il aurait pu mener une autre vie. Quant à l'avenir, il n'y songeait que rarement ; il était tout à l'heure présente.

La servante venait de préparer une pipe. Jacques la lui prit des mains et l'approcha de la flamme. Il aspira la fumée jusqu'à ce que la perle se fût consumée presque entièrement.

Il se haussa sur les coussins pour rapprocher sa tête de

celle de Yamina : il écarta les cheveux qui lui voilaient la face et lui dit à l'oreille :

— Vois, Yamina, j'ai fumé.

Et, tout étourdi par l'opium, il laissa reposer lourdement sa tête sur le bras de Yamina.

Elle comprit que c'était vrai. Elle releva le front, et prit dans ses mains le visage de son amant qu'elle pressa passionnément contre ses joues empourprées de fièvre.

Deux larmes de joie et d'orgueil firent étinceler ses yeux, et, d'un mouvement brusque, elle approcha ses lèvres de la pipe qu'elle se mit à fumer avidement. Puis elle retomba.

— Te souviens-tu, murmura-t-elle, du soir étoilé où tu m'apportas cette jolie bourse d'or?... Je viens d'être aussi heureuse qu'à ce moment-là, parce que tu as fumé. Tu es bon, et je t'aime.

Il était bercé par ces douces paroles. Il somnolait vaguement ; il songeait à cette nouvelle et imprévue défaite, sans étonnement comme sans chagrin.

Il n'y avait plus de raison pour qu'il ne fumât pas, lui aussi, librement, l'opium qui l'attirait : s'il avait tardé aussi longtemps, c'est qu'au début il avait cru bon de faire des représentations à Yamina ; tant est fort l'entêtement naturel à soutenir une idée, quand même les raisons qui d'abord nous ont paru excellentes ont disparu dans l'indifférence et presque dans l'oubli !...

Assise contre la muraille, à l'écart, Doudja et l'une de ses amies avaient un moment joué de la guitare et de la mandoline. Maintenant elles dormaient enlacées, perdues au fond de leurs rêves. Elles avaient laissé glisser auprès d'elles, dans l'inachèvement d'une mélopée, leurs légers instruments.

Mohammed et Féroudja continuaient à fumer : le petit bruit des objets entre leurs mains agiles venait seul interrompre le silence qui rôdait par la pièce envahie de ténèbres.

Toute rumeur au dehors avait cessé. A peine, de temps à autre, un aboiement de chien ou le choc des gourdins que les veilleurs de nuit faisaient résonner sur les pavés de la rue. Les petits cierges achevaient de se consumer en répandant une lueur plus rouge ; dans la grande lampe de cuivre à verres de couleurs, qui pendait du plafond, mourait une

veilleuse ; par la porte ouverte on voyait, sur le marbre de la cour, la lune dessiner en ombres dures les contours de la balustrade qui régnait au long des terrasses.

Les deux sœurs avaient appris à fumer avec des marins, qui leur avaient laissé une fumerie rapportée de leurs lointains voyages ; mais Doudja était la plus ardente à ce passe-temps. Elle y consacrait des nuits entières ; elle ne sortait guère d'une torpeur que pour se plonger dans une autre. Elle avait communiqué cette habitude à plusieurs de ses amies : c'était à qui d'entre elles, méconnaissant le prix de sa jeunesse, constaterait dans le miroir sa plus grande maigreur, et les ravages plus glorieux de sa figure.

Doudja était venue, un jour, après un long bain, quand ses fards étaient partis, montrer que si elle le voulait, elle n'aurait plus besoin de se peindre les yeux... Elle n'y avait pourtant pas renoncé, car c'était pour elle une grande distraction.



Le lendemain, chez eux, quand ils se réveillèrent pâles et défaits, le jour était bien près de finir. Jacques fit apporter du thé, avec des sucreries, mais c'est à peine s'ils purent en avaler quelques gorgées.

Yamina surtout, qui avait fumé plusieurs pipes, avait un teint mat de vieux plomb et ses yeux étaient morts. A ce moment, Jacques s'en voulut d'avoir cédé si lâchement la veille au soir ; il s'assit sur le lit et contempla tristement Yamina. Son imagination lui faisait voir toutes sortes de choses extravagantes : ses tempes étaient prises dans un étau ; toute sa chair frémissait d'angoisse comme si la vie allait l'abandonner soudain, — et la pensée qu'elle-même, Yamina, pourrait mourir fit battre son cœur douloureusement.

Mais Yamina se releva lentement ; elle noua ses mains sur sa nuque ; elle laissa, d'un mouvement câlin, tomber sa tête en arrière, et ses cheveux se répandirent sur ses épaules.

Alors il comprit, avec une clairvoyance nouvelle, combien il aimait cette enfant : il tenta de la raisonner, voulant lui arracher la promesse de ne plus fumer, jamais.

— Je t'assure que je continuerai, — fit-elle d'une voix morne. — Les voluptés que j'en retire me sont trop douces, et le sentiment que j'ai pour toi s'en avive... Et tu sais bien que du jour où je t'ai vu pour la première fois, je suis devenue ton esclave et j'ai connu enfin ce que c'était que l'amour...

Elle s'exaltait; son visage se colorait, son regard devenait fixe. Elle se passa la main sur le front, d'un grand geste navré.

— Il y a des moments, reprit-elle, où je ne sais plus si je t'aime ou si je te hais... Pourquoi de si loin es-tu venu m'ensorceler? Je ne puis me lasser de chercher dans la profondeur de tes yeux tout ce qu'ils me disent et que je ne comprends pas; et quand je songe au jour où tu me quitteras lâchement pour retourner dans ton pays lointain, mon âme deviendra plus noire que le tombeau.

Elle baissa les paupières; elle se pelotonna contre lui, sans vouloir écouter ses protestations de fidélité. Sa respiration, tout à l'heure haletante, redevint plus harmonieuse et presque imperceptible. Cependant, sous les soieries de sa veste, ses colliers emmêlés semblaient trop pesants pour sa gorge frêle, et la rondeur de leurs perles empruntait des reflets bleuâtres à sa peau délicate.

Il la prit dans ses bras; il la serra contre lui au point de l'étouffer, et, s'étant levé, il la transporta pâmée sur les terrasses tout inondées des rayons mourants du soleil.

Il la déposa sur des coussins. Il alla s'appuyer sur le bord du mur extérieur, le regard perdu au loin, à suivre sur la mer des balancelles que le mouvement des vagues, souvent, paraissait engloutir.

Le long du mur, jusqu'à lui, montait une végétation touffue, lierres et lianes qui croissaient dans un vaste jardin abandonné. C'était un ancien cimetière oublié depuis longtemps. Un mur croulant de vétusté suivait la rue sur une des faces; une grille rouillée, qu'on n'ouvrait plus, disparaissait sous les hautes herbes, et d'un fouillis inextricable de verdure s'élevaient quelques oliviers centenaires. De-ci de-là, un turban de pierre sculptée gisait à côté d'une tombe usée qu'il avait couronnée jadis: des faïences et des plâtras s'étaient détachés des murs; des poteries cassées semblaient dire le

néant des espérances humaines, et tous ces débris épars sous les grands chardons bleus formaient de vagues amas funéraires. Il y avait une mélancolie affreuse à promener de vieux souvenirs au milieu de toutes ces choses mortes, et quand, dans les feuillages argentés des oliviers, les oiseaux chantaient les derniers chants du crépuscule, quand, au-dessus des cyprès rigides et couverts de poussière, apparaissaient les premières étoiles, il semblait que dans le cœur, lourdement, tombaient des larmes.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon montagneux, sous une buée d'or, et tout mollement s'éleva dans l'air une voix qui demandait aux islams de prier. C'était le muezzin du minaret voisin qui modulait d'une voix lente, en tournant sur le balcon, les paroles consacrées.

La sérénité de ce chant calme et pur avait une attirance mystérieuse; dans le silence de l'heure indécise, les prières des muezzins dont la silhouette apparaissait sur les autres minarets, se répondaient l'une à l'autre: et de ces litanies entremêlées se dégageait une harmonie poignante qui montait dans les cieux infinis.

Yamina se leva; elle se tourna vers l'Orient, elle se prosterna, et murmura ses prières qu'elle disait très vite, parmi des génuflexions.



Une petite maison bâtie dans un coin de jardin, entre de hauts murs blancs, servait de lieu de réunion aux amis de Mohammed. C'est là que, par une nuit étoilée Jacques et Mohammed se rendaient.

De grands arbres au feuillage épais remplissaient d'ombre le jardinet solitaire, où coulait doucement l'eau d'une petite fontaine dans une vasque de marbre. On entrait de plain pied dans une vaste salle aux murs nus, le long desquels étaient des banquettes. Une lampe à gros feu, posée sur une table, éclairait vivement toute la pièce.

Leur arrivée fut saluée des nombreux compliments d'usage, sans qu'un seul des habitués bougeât. Comme Jacques était nouveau venu, les présentations successives que Mohammed

se plaisait à faire étaient suivies d'inclinations du buste avec la main sur la poitrine.

Deux joueurs d'échecs, attablés en face l'un de l'autre, étaient très absorbés; leurs mouvements rares étaient saccadés, bruyants; lorsqu'ils s'emparaient d'une pièce, ils avaient l'air de vouloir la démolir.

Belkassem, l'un des joueurs, était chargé, quoique jeune, de rendre la justice dans l'intérieur des terres. Il était de famille influente et venait souvent à la ville. Malgré sa laideur, l'intelligence éclairait son visage. Son grand corps était drapé dans de vastes burnous de laine blanche; un turban volumineux enserrait sa tête, dont les cheveux étaient rasés.

Son partenaire était de petite taille. Il avait de grands yeux limpides dans une figure toute claire, d'une carnation étonnamment rose sous une peau laiteuse, et sa bouche, d'un dessin régulier, s'ouvrait sur des dents admirables, d'un blanc mat. Il portait un costume très riche, tout noir, soutaché d'or, et une ceinture orange. Ses mains étaient petites et maigres, mais, dans toute sa personne, avec la souplesse, semblaient résider la vigueur et la résistance nerveuse.

Son père était ministre et confident très écouté au palais. Lui-même avait un poste en certains bureaux où il se rendait parfois, quand le lui permettaient ses loisirs.

Deux jeunes gens, étendus à l'écart, avaient des livres ouverts devant eux, qu'ils ne regardaient pas. Ils fumaient tout simplement, et, de temps à autre, échangeaient une parole.

Mustapha, le fils du ministre, avait gagné la partie d'échecs. Il but une tasse de café bouillant, et, s'adressant à Jacques :

— Je suis excessivement heureux de faire votre connaissance. Il y a longtemps que Mohammed m'a parlé de vous, et, bien que je fréquente aussi chez Doudja, je n'ai pas encore eu le plaisir de vous y rencontrer... Je sais que vous fumez l'opium, à présent : aussi je compte bien que nous nous y verrons souvent. En tout cas, vous y viendrez la semaine prochaine : la veille du rhamadan, il y aura une grande fête chez nos amies, ainsi que vous le savez déjà, sans doute.

Jacques se contenta de répondre par un vague murmure d'acquiescement. Il n'était pas encore décidé sur ce qu'ils feraient, Yamina et lui.

Il aurait voulu aller, dès l'ouverture du rhamadan, s'installer à la campagne, dans leurs jardins de Tissemsil qui dominaient la mer. Mais Yamina avait grande envie de rester à la ville, au moins encore pour cette période de jeûne : elle savait qu'il y aurait des réjouissances, et ses amies et elle s'étaient déjà promis de beaucoup se distraire durant les longues fêtes nocturnes qui se tenaient sur la place, devant la mosquée de Si el Oulhi, à cette époque.

Au bout d'un moment, Jacques dit à Mustapha :

— N'est-ce pas votre père qui fait construire une maison sur des terres voisines de celles que je viens d'acquérir? Le site est pittoresque et surplombe la mer.

Mustapha eut comme un soupir de soulagement; il répondit aussitôt :

— En effet, mon père devient vieux; il se sent très fatigué par ses charges : cette campagne à une demi-journée de la ville l'a beaucoup séduit. Durant l'été, il espère aller souvent s'y reposer sans que ses affaires en souffrent... Nous serons enchantés de vous avoir si près de nous. Il y a un petit abri sûr pour les embarcations : nous comptons joindre les nôtres à celles que vous y avez déjà... Dans la population de pêcheurs des environs, il est possible, m'a-t-on dit, de trouver des serviteurs. Du reste, nous y emmènerons une partie de nos domestiques. Mais nous tenons à trouver des matelots habiles : mon père a toujours aimé passionnément la pêche aux lanternes.

— Rien ne me sera plus facile, dit Jacques, que de vous trouver ce que vous désirez. J'ai tiré de la misère un vieillard encore très vigoureux : c'est lui qui veille sur ma maison, là-bas, et j'ai tout lieu de croire qu'il m'est dévoué.

Mustapha répondit par un geste de reconnaissance. Il allait prochainement épouser une parente de Mohammed : il convia Jacques ainsi que Yamina, aux fêtes du mariage et déclara que ce serait un plaisir de plus pour eux tous de se retrouver à la campagne pendant la saison chaude.

Un gros homme entra, tout joyeux, et qu'on salua de rires, car on savait qu'il disait toujours des choses amusantes. Les deux jeunes gens à l'écart levèrent la tête, et le gros homme s'approcha de l'un d'eux en lui tapant familiè-

rement sur l'épaule et l'appelant par son nom : Messaoud. Il s'assit et la conversation, dont il faisait presque tous les frais, devint très animée.

La soirée s'avançait et Jacques, après avoir consulté Mohammed du regard, se leva pour partir. Mustapha se leva, à son tour, et leur proposa de les accompagner : il savait où demeurait Jacques, et c'était à peu près son chemin pour regagner son logis.

Par la grande ville endormie, ils se glissaient entre les murs blancs, comme des ombres ; la pesanteur du silence les empêchait eux-mêmes, de parler, et quand parfois, à travers le petit quadrillage de bois d'une fenêtre élevée, filtrait un peu de lumière immobile, Jacques se demandait encore ce qui pouvait se passer là derrière.

Ils s'arrêtèrent, un moment, sur une petite place ; Mohammed se rapprocha de Jacques et, d'un ton insinuant que celui-ci n'aimait pas beaucoup, il lui dit :

— Tu ne me connais pas Achmed, le gros ami qui est entré le dernier... C'est un bon vivant, qui ne se refuse aucun plaisir.

Jacques se détourna pour interroger Mustapha, ne voulant pas répondre à Mohammed :

— Est-il marié, ce gros Achmed? dit-il.

Mais Mohammed, qui tenait à parler, répondit aussitôt :

— Oui, et même il n'y a pas longtemps.

Jacques ne répondit rien.

— Pourquoi as-tu demandé cela? reprit Mohammed. Trouves-tu drôle qu'il vienne rire avec nous? Il aurait tort de s'en priver. C'est un de nos meilleurs compagnons de fête ; seulement, il n'est pas large : il accepte volontiers que les autres payent pour lui.

Ces histoires n'intéressaient pas Jacques : il se mit à parler d'autre chose. Il avait cru reconnaître en Mustapha un garçon aimable et instruit, qui lui était sympathique : il le savait l'amant de Doudja et trouvait qu'il avait bon goût.

Peut-être se serait-il laissé aller volontiers, ce soir, à disserter avec lui, mais la présence de Mohammed l'ennuyait.

C'était un bavard étourdissant, aussi vide que prolixe ; il

avait une habileté incomparable à s'emparer des idées d'autrui pour les assaisonner à sa façon. Il causait tout le temps: dans son cercle d'indolents amis, la conversation dégénérait vite en un monologue interminable, que la moindre parole jetée au milieu servait à ranimer. Il riait complaisamment de ce qu'il disait : il faisait de belles phrases et, comme il avait un peu voyagé, il éblouissait facilement ses auditeurs par des récits où ne manquaient ni la couleur ni l'imprévu.

Quand Jacques, après avoir laissé à sa porte Mustapha et Mohammed, fut monté chez Yamina, il eut l'étonnement de la trouver en compagnie de ses deux amies les danseuses. Elles avaient apporté leur fumerie, et toutes les trois, couchées sur les nattes, elles fumaient tour à tour l'opium.

C'était une surprise qu'elles lui avaient ménagé : il était dans d'excellentes dispositions, ce soir-là, et se mit à rire à la vue de ce groupe.

Sur un large plateau bas, du thé était servi ; il en but une tasse, tandis que la vieille Aïcha lui enlevait ses chaussures et ses vêtements pour les remplacer par d'autres plus frais et plus amples.

Jacques s'étendit auprès de Yamina, qu'il trouvait plus belle encore au milieu de ses belles compagnes, et, après une caresse, un enlacement où Yamina s'était abandonnée tout entière, il commença de fumer lui aussi.

Bientôt il lui fallut raconter par le menu sa soirée au dehors. Yamina fut heureuse d'apprendre que le mariage de Mustapha était décidé : elle savait que des pourparlers étaient engagés entre la famille de Mustapha et celle de son oncle, mais elle ne savait pas encore la conclusion de l'affaire. Elle voulut descendre auprès de sa tante pour lui apprendre la nouvelle ; puis elle réfléchit que sa tante, apparemment, était au courant déjà et s'était gardée de lui rien dire. Depuis que ses relations avec les danseuses s'étaient resserrées, Yamina avait cru remarquer que Bent Haoua lui témoignait un peu de froideur. Elle ne s'en inquiétait pas : elle connaissait assez le sentiment d'adoration que la vieille femme avait pour elle ; elle était sûre que sa fantaisie lui serait bientôt pardonnée.

Doudja avait commencé la soirée par des rires et des chansons. L'annonce du mariage de Mustapha l'avait fait tressaillir ; deux larmes avaient coulé sur ses joues pâlies, mais furtivement. Puis elle avait fumé plusieurs pipes d'un air sombre, et, comme d'habitude, elle s'était endormie d'un sommeil profond.

Féroudja fit des reproches à Jacques de n'avoir point ramené Mohammed avec lui. Il était convenu entre eux tous qu'on viendrait fumer chez Yamina.

Jacques ne l'écoutait pas : il était envahi déjà par l'opium.

Il trouvait délicieux maintenant cet engourdissement qui lui donnait une griserie nouvelle et diverse aux bras de Yamina. Elle, maintenant, savait boursoufler les perles avec une adresse infinie, et rouler la pâte autour des fines aiguilles. Il ne voulait plus fumer d'autres pipes que celles préparées par elle.

Toutes les poses qu'il prenait, il y trouvait justement le bien-être attendu; ses membres, endoloris quand il les remuait, se détendaient comme dans un lac de béatitude aussitôt qu'il ne bougeait plus ; il éprouvait la double sensation de percevoir qu'ils étaient siens et de les abandonner.

Il devinait aussi le bonheur qu'éprouvait Yamina : son indolence naturelle devait se fondre avec délices dans ces fumées merveilleuses, qui embrumaient le cerveau et le peuplaient de complaisantes images.



La veille du rhamadan, les deux sœurs avaient donné à leur maison un air de fête. Elles avaient convié chez elles tous leurs amis pour assister à leurs danses.

Elles s'étaient assuré le concours des Aïssaouas les plus renommés, qui devaient rehausser encore l'éclat de cette réception. Même, assurait-on, elles réservaient, pour la fin, des danses étrangères de femmes nues qui, le gros des invités parti, les délasseraient durant que les intimes fumeraient l'opium.

La grande cour de marbre était décorée de légères tentures de soie, de bannières qui flottaient, de guirlandes qui s'en-

roulaient aux colonnes, se balançaient de l'une à l'autre. Des lustres nombreux l'éclairaient, des torches parfumées.

Quand les invités avaient été à peu près tous réunis, les Aïssaouas s'étaient installés à l'une des extrémités de la cour. Ils avaient disposé devant eux, sur de petits guéridons, des feuilles de cactus à longues épines, des morceaux de verre, des coffrets ouvragés en bois de rose, qui contenaient des scorpions et des serpents ; enfin, des lancettes acérées et des sabres.

Ils avaient donné à l'une des servantes une large plaque de métal pour la faire rougir au feu. Sur des réchauds ardents, ils faisaient rissoler des parfums, des encens, des pâtes à essences fortes, dont les fumées ensorcelantes montaient en volutes subtiles vers le ciel profond.

Les spectateurs étaient en face d'eux, accroupis derrière la colonnade de pierre sculptée, sur des coussins ou sur les dalles mêmes.

Quelques femmes étaient parmi eux ; la plupart étaient montées à l'étage supérieur et se tenaient dans la galerie : peu friandes de ces spectacles, elles voulaient se retirer facilement dès que leurs nerfs seraient trop tendus.

Là-haut se trouvaient Doudja et son inséparable amie ; Yamina s'était jointe à elles, car elle était de celles à qui ne plaisait guère la brutalité de ces exercices.

Des fleurs et de fins branchages tombaient de cette galerie dans la cour, glissaient capricieusement autour des colonnes, se mêlaient aux épaisses guirlandes artificielles. Les visages de ces jeunes femmes, éclairés par les torches d'en bas, ressortaient seuls nettement sur un fond obscur.

Vêtue richement, la poitrine couverte de lourds colliers d'argent où s'incrustaient des pierres précieuses, Yamina avait la tête prise dans un voile mauve lamé d'argent qui maintenait la masse sombre de ses cheveux. Ses yeux savamment gouachés de kohl brillaient d'un éclat triste et calme, ainsi qu'ils avaient coutume en ses jours de bonheur. Elle s'était accoudée sur la balustrade, et l'une de ses mains, dont les ongles étaient teints de henné, supportait son visage : elle semblait poser sur sa joue mate cinq pétales de fleur.

Malgré son prochain mariage, Mustapha était venu ; mais

Doudja, par sa froideur, l'avait tenu à distance. Il causait avec Jacques, en bas, dans un coin de la cour, à côté de Féroudja et de Mohammed.

Les Aïssaouas avaient commencé leurs chants, d'une modulation basse et traînante, qui sortaient parfois en éclats rauques du fond de leur gorge. Ils avaient des derboukas et de grands tambourins qu'ils frappaient avec frénésie, et dont les grondements répétés faisaient vibrer sourdement jusqu'aux entrailles des assistants.

La lumière vacillante des torches agitait l'atmosphère où se jouaient les ombres; l'odeur âcre de résine, qui se dégageait de leur tournoyante fumée, se combinait aux lourds parfums des aromates qui se consumaient en crépitant sur les cassolettes, et là-haut, couvrant ce lieu d'orgie farouche, planait la sérénité des cieux où tremblaient de pures étoiles.

Soudain, un des hommes qui chantaient rejeta son tambourin et se leva, les yeux hagards. Il hurlait des monosyllabes incompréhensibles. Il dansa, les pieds nus, un pas incohérent sur les dalles de marbre.

Il s'approcha des réchauds et, d'un battement rapide des mains, il dirigea vers ses narines dilatées la chaleur et les parfums.

Les autres avaient redoublé d'énergie. Les guenilles dont ils étaient enveloppés s'agitaient à leurs gestes saccadés. Ils s'ahurissaient eux-mêmes, au bruit continu de leurs tambourins, à leur chant monotone et strident qui desséchait leur gosier.

L'homme continuait à sautiller devant les guéridons ; l'ivresse qui l'envahissait donnait à son cou une flexibilité prodigieuse. Sa tête tournait dans tous les sens et les mouvements de son corps lui imprimaient de longues oscillations brusques qui la rejetaient du dos sur la poitrine.

Quand il eut dansé jusqu'à la perte du sentiment, il s'affaissa, le buste en avant, les yeux fixes, la bouche grande ouverte. Un de ses compagnons saisit alors une feuille de cactus et la lui présenta. Il en arracha avec ses dents de grands quartiers qu'il dévora, broyant les redoutables épines. Il mâcha du verre, qu'on entendait craquer dans sa bouche ; il joua, un moment, avec des scorpions, puis les avala ; enfin, il tomba raide, étendu sur le flanc.

La musique assourdissante continuait toujours. Yamina avait conservé sa pose tranquille. Ces débuts l'avaient laissé indifférente ; elle se sentait incommodée, seulement, par les lourdes vapeurs qui montaient jusqu'à elle. A son doigt brillait sa belle émeraude, qu'elle regardait de temps à autre en baissant les yeux.

Elle songeait que Jacques, au lieu de rester en bas si longtemps, aurait mieux fait de monter auprès d'elle. Elle y songeait...

Mais un autre homme s'était levé du groupe fanatique des chanteurs. Il avait un serpent roulé autour du cou, qui restait immobile. Il saisit une pointe acérée qu'il passa dans les charbons ; il ouvrit la bouche et se transperça la joue violemment, à différentes reprises, sans que le sang coulât. Il se fit apporter la plaque de fer rougie. Il la tenait au bout d'un long manche et, après l'avoir léchée, il la posa à terre et se mit à danser dessus. Une violente odeur de chair brûlée se répandit dans l'air et y demeura.

L'homme, de plus en plus excité, avait saisi un long sabre et se l'était planté dans le ventre, qu'il avait mis à nu. Il marcha, les yeux hagards, avec cette lame dans les chairs ; il se plia en deux, de façon que la poignée du sabre touchât le sol, tandis qu'un autre grimpait sur son dos et retombait par bonds sur son échine.

A ce moment, Yamina et Doudja s'étaient retirées du balcon : elles en avaient assez vu. Deux autres femmes, au contraire, grisées par la musique et les senteurs mélangées qui montaient de toutes parts, regardaient avidement le spectacle, la tête en avant, les yeux fascinés.

Jacques, de son côté, pressé dans la foule, avait trop chaud ; il commençait à se sentir mal à l'aise. Il se dégagea et sauta par-dessus des corps mollement allongés. Il gravit à la hâte l'escalier et vint se blottir dans un coin sombre de la galerie où se trouvait Yamina.

Elle voulut sourire à la vue de son bien-aimé qu'elle n'attendait plus ; mais les émotions qu'elle venait de subir, et le bonheur même qu'elle éprouvait de l'avoir à son côté, l'empêchèrent de sourire ; elle se laissa glisser de ses bras sur les tapis, et Jacques, doucement, la baisa sur les lèvres.

Les Aïssaouas continuaient leurs exercices, à la satisfaction croissante des hôtes de Féroudja. Accoutumée à ce genre de représentation, elle ne les suivait plus que d'un œil indifférent. Elle caressait les cheveux crépus de Mohammed, qui se prélassait complaisamment à ses pieds.

Mustapha restait impassible auprès d'eux. Il était préoccupé de l'absence de Doudja. Il pensait bien qu'elle était dans les appartements du haut, lui tenant rigueur de son prochain mariage, dont sûrement elle avait dû être prévenue. Il hésitait à la rechercher ou même à demander à Féroudja dans quelles dispositions elle se trouvait : il se doutait de l'accueil qui lui était réservé.

L'un des acteurs, affreusement maigre, venait de se tirer l'œil de l'orbite, et l'avait promené dans tous les sens. Il s'était traversé le bras de plusieurs aiguilles. Il avait dansé sur un sabre effilé; puis, deux autres ayant pris ce sabre par les bouts, il s'était fait porter à la ronde, la poitrine appuyée sur le tranchant de la lame.

Cependant les chants et le bruit des tambours étaient devenus encore plus intenses; la frénésie de la bande avait peu à peu gagné une partie des spectateurs, qui mêlaient leurs voix en sourdine à celles des acteurs ; ils se grisaient, à leur tour. de ces rites barbares exécutés dans cette atmosphère trouble et pesante.

Depuis un moment. le gros Achmed était entré, détournant l'attention par une phrase joviale, une plaisanterie à l'adresse des Aïssaouas. Ceux-ci l'avaient mal prise ; Achmed, connaissant leur surexcitation, avait eu soin de se taire, pour ne point causer de rixe dans la maison d'une amie.

Il était accompagné de Messaoud, qui avait toujours son allure nonchalante. C'était un garçon tout jeune et de taille élancée. Ses traits étaient d'une grande finesse ; ses yeux surtout attiraient l'attention. largement fendus sous de fins sourcils; ses cils sombres étaient aussi longs que ceux des femmes. sans qu'il eût besoin jamais de se les peindre. La bouche seule était peut-être un peu défectueuse : la lèvre inférieure était grosse et tombait légèrement; mais elle ajoutait un charme à ce visage en lui donnant une expression de fatigue et de fierté dédaigneuse.

Aux dernières épreuves des Aïssaouas avait succédé un moment de repos ; tous, sans se l'avouer, en éprouvaient un soulagement.

Le silence était bienfaisant; une détente suivait la cessation de cette assourdissante et continuelle musique. L'air aussi devenait plus tranquille; à travers les fumées qui se dissipaient, les constellations apparaissaient plus étincelantes dans le carré du ciel noir; les lumières brillaient plus régulièrement, et les délicates faïences incrustées dans la blancheur des murs, entre les arcades ou le long du sol, reluisaient maintenant de reflets plus clairs

On apporta dans la cour, aussitôt les Aïssaouas partis avec leurs instruments, un grand plateau, bas sur pied, en cuivre magnifique. Il y avait là du café bouillant, des fruits, et toutes les sucreries accoutumées.

Tous se levèrent et vinrent s'installer autour du plateau en fumant des cigarettes. C'était comme un répit, une halte nécessaire; les danses allaient commencer : l'idée seule de ce divertissement plus aimable agréait aux hommes et les faisait causer.

Mustapha avait profité du mouvement pour monter auprès de Doudja. Il avait été stupéfait de la trouver solitaire dans sa chambre ; elle n'était éclairée que par la petite lampe au-dessus de laquelle elle préparait fiévreusement des pipes d'opium.

L'expression de son visage avait quelque chose de tragique. Tant ils étaient rapprochés par une contraction persistante, ses sourcils ne faisaient plus qu'une barre droite d'une tempe à l'autre, par-dessus le nez busqué. Sa bouche entr'ouverte était plissée d'un rictus immobile.

Elle ne fit pas la moindre attention à la venue de celui qu'elle ne considérait déjà plus comme son amant. Elle le laissa s'approcher d'elle sans interrompre ses manipulations. Quand il voulut la toucher, elle remua son corps d'un mouvement boudeur.

Mustapha resta silencieux. Il n'avait jamais cru qu'elle fût animée d'une tendresse bien particulière pour lui. Il l'avait toujours traitée en enfant : c'est pourquoi il avait négligé de

lui dire son intention de se marier. Il ne voulait annoncer la chose qu'une fois décidée, réglée absolument, mais il avait été devancé.

Il lui était pourtant très attaché ; le chagrin qu'il lui voyait dépassait de beaucoup ses prévisions. Il s'allongea en face de Doudja et lui dit :

— Mais, ma tendre amie, pourquoi me repousses-tu comme tu le fais ?

— Pourquoi te maries-tu ? fit-elle.

Il répliqua :

— Doutes-tu de mon amour, ou bien est-ce que tu m'en veux de ne pas t'avoir demandé conseil ?... Réfléchis, et je suis sûr que tu m'aurais conseillé de me marier... Tu sais bien que depuis longtemps je suis en âge de vivre dans une maison à moi ; si j'ai tant tardé, c'est justement à cause de toi... Tu sais comme on est sévère dans la maison de mon père : ce sera une bonne chose, à la fin, pour moi d'être mon maître... Mon père est vieux, il vient d'être gravement malade, et, depuis, craignant la mort prochaine, il veut à toute force me marier, car il trouve que je dépense trop d'argent.

— Si jamais tu me l'avais dit, riposta Doudja, j'aurais été la première à t'éviter des dépenses... Est-ce que, par hasard, tu ne m'en as pas jugée capable ?

Mustapha ne put s'empêcher de sourire.

— Si fait, dit-il, mais je ne vois pas quelles sont mes folies... D'ailleurs, mon père fait là un mauvais calcul. Ce n'est pas une femme chez moi qui m'empêchera de venir te voir.

— Qui épouses-tu ? répliqua Doudja d'une voix blanche.

Elle ajouta, en s'excitant un peu :

— C'est la cousine de Yamina, n'est-ce pas, c'est la fille du vieil avare chez qui Mohammed demeure ?... Je la connais, elle est belle, et je les hais tous.

— Elle est belle, dis-tu ? répliqua vivement Mustapha.

Mais il s'arrêta aussitôt et reprit :

— Qu'importe qu'elle soit belle, puisque je t'ai, Doudja !... Je t'aime, et toi seule existes pour moi.

— Non, je ne te verrai plus du jour où tu seras marié. J'aurais trop envie de te tuer.

Sa voix tremblait d'émotion. Elle poursuivit, cherchant vainement à l'assurer :

— Ah ! je voyais bien que tu ne m'aimais pas autant que je t'aimais. J'ai essayé bien des fois de te recevoir d'un air indifférent : je ne réussissais qu'à pleurer un peu plus après ton départ... Je ne te dis pas cela pour te faire changer d'idée, je sais trop que je ne pourrais pas : mais écoute-moi bien. Mustapha ! Marie-toi : du jour où tu auras vu ta femme, je n'existerai plus pour toi... Je veux assister aux fêtes du mariage ; j'irai chez ta fiancée m'installer avec les autres femmes, et j'espère m'emplir le cœur d'assez de haine. à la voir, pour arriver ensuite à te détester toi-même !

Mustapha ne savait que répondre à une telle explosion de sentiments. Il en était moins ému que surpris.

Elle ajouta, plus calme :

— Et maintenant, comme tu ne veux pas fumer ce soir, je suppose, va voir les belles danses de Féroudja qui est heureuse, et laisse-moi.

Il répondit aussi tendrement que possible :

— Nous espérons tous te voir danser aussi, et moi plus que tous les autres. Laisse là tes fumées et viens avec moi.

— Non, Mustapha, je ne danserai pas. Je l'aurais fait pour toi, et pour toi seul, dans un autre moment. Maintenant il est trop tard... Peut-être décideras-tu Yamina à me remplacer.

Et elle se remit à fumer.

Quand il fut parti, elle l'entendit causer un instant avec Yamina et Jacques, puis descendre avec eux. Alors elle abandonna sa pipe et ses aiguilles et se laissa pleurer silencieusement.

Elle retrouva enfin un peu de calme ; elle se leva et alla chercher sa compagne de jeux qui était restée dans la galerie. Hénia fumait une cigarette au balcon. Elle s'avança joyeuse au devant de Doudja ; quand elle vit ses grands yeux fatigués et pleins de larmes encore, elle la prit dans ses bras, et, sans rien lui demander, l'embrassa longuement. Doudja, dans cette heure de délaissement, goûtait une douceur particulière à se sentir aimée de sa rieuse compagne.

Elle l'entraîna dans sa chambre, elle la fit asseoir auprès d'elle et, tout en préparant les pipes, elle lui dit :

— Comme tu es heureuse, Hénia, de ne pas aimer les hommes ! J'envie ta gaieté et ton humeur toujours égale... Il est vrai que nous sommes plus douces, et que nous nous comprenons mieux entre nous... Et pourtant, — ajouta-t-elle après un moment de réflexion, — je ne sais si je voudrais n'avoir pas éprouvé ce grand amour avec toutes ses souffrances...

— Il est si facile de ne pas les regarder! répondit Hénia. Si je fume, c'est pour te tenir compagnie, et non pas, comme toi, pour les oublier. Ils s'occupent de trop de choses grossières pour s'intéresser à nous comme nous pouvons le faire l'une à l'autre. Mais quand celui-là sera parti, je suis bien sûre que ma tendresse rayonnante saura te guérir pour toujours d'eux et de leurs artifices...

Tandis qu'elles devisaient ainsi, solitaires, dans l'obscurité, toute l'assistance, en bas, suivait curieusement les danses de Féroudja, et s'émerveillait.

Quelques derboukas et des tambourins, deux longues flûtes en roseau, nasillardes, et des chants en sourdine faisaient un orchestre voluptueux qui rythmait les pas de la danseuse.

Elle n'avait gardé de ses vêtements qu'une robe traînante, roulée autour des hanches, et son corps était pris dans un filet flottant à grosses mailles de soie rouge et d'or. De lourds colliers s'étageaient sur sa poitrine; ses bras nus étaient appesantis par de nombreux bracelets.

Elle dansait sur un de ces tapis de soie qui viennent d'Asie et qui ont de grandes cassures souples quand on les soulève. Son pied apparaissait parfois sur les teintes pâles du dessin, et ses ongles de carmin semblaient y poser un vol de papillons.

Les danses de Féroudja étaient très longues et très lentes. Elle préludait par de faibles mouvements du corps et des bras, qu'elle balançait au-dessus de sa tête ; puis elle penchait la tête en arrière, faisant bomber la poitrine, et, dans cette pose, les mains ramenées derrière la nuque, elle imprimait à son ventre des saccades ou de longues oscillations.

A travers les mailles du filet lâche et sous l'amoncellement des colliers à pendeloques, la chair se montrait ou s'enfuyait. Puis c'étaient des pas en avant et en arrière, les mouvements devenaient plus vifs; dans les enroulements des étoffes légères,

la jambe se prenait comme dans un moulage, pour se noyer ensuite sous le déploiement de leurs ondes, et tout cela, suivant le rythme voluptueux de la musique, c'était comme autant de promesses rapidement évanouies.

Devant les yeux des hommes, ce n'était plus une femme seule qui dansait. Ils voyaient tour à tour des femmes nues et impudiques, de chastes jeunes filles aux attitudes harmonieuses, ou encore des idoles chamarrées, immobiles sous leurs ornements.

Jacques était absorbé dans la contemplation de ces danses si belles et si savantes. Il avait quitté peu à peu la main de Yamina, assise à ses côtés, et dans les yeux mêmes de la jeune femme passaient des lueurs d'admiration et d'envie.

Pour finir, Féroudja, qui s'animait de plus en plus, avait dénoué, d'une secousse adroite, le foulard rouge et or qui retenait ses cheveux roux; elle avait rejeté vivement la tête en arrière, et les ondulations de sa chevelure avaient coulé jusqu'à terre, s'éclaboussant de clarté.

Elle fit alors plusieurs tours sur elle-même, fouettant l'air de ses boucles parfumées, et à travers une tempête de cris et de gestes enthousiastes, elle alla s'affaisser sur des coussins auprès de Mohammed qui, tout gonflé d'orgueil, la prit dans ses bras, triomphalement.

Mustapha avait prié Jacques de se rendre auprès de Doudja pour essayer de la faire descendre : il pensait que lui-même n'avait plus aucune chance de réussir; un autre saurait peut-être la décider. Il avait conseillé à Jacques de lui dire que, si elle persistait à bouder là-haut, Yamina danserait à sa place : il espérait la rendre jalouse,

Pendant la danse de l'aînée, il n'avait pu s'empêcher tout à fait de penser à cette rupture que lui avait signifiée la petite sœur. En réalité, il éprouvait moins de dépit que d'étonnement : l'imprévu de cette aventure le laissait rêveur, mais déjà, auprès de Yamina, il se découvrait enclin à s'en consoler facilement.

Jacques avait accepté la mission pour changer un peu de place et remuer, plutôt que dans l'espoir de décider Doudja. Mustapha, bientôt, demanda d'une voix caressante à Yamina

si elle n'aimerait pas, elle aussi, danser, soit avec Doudja, soit toute seule. Yamina, sans répondre, avait montré qu'elle en mourait d'envie... Et voici que Mustapha s'était levé, entraînant Yamina au milieu de la cour.

Féroudja, très amusée, applaudit à cette décision audacieuse. Elle savait que Jacques se souciait peu de voir sa maîtresse se produire en public. Elle déclara bien haut que Yamina dansait d'une manière incomparable quand elle le voulait : toute l'assistance reprit des postures attentives, le bruit des voix s'éteignit rapidement ; c'est dans le recueillement d'un profond silence que Yamina se mit à danser.

Elle avait fait taire les tambourins, les derboukas et les flûtes ; elle n'avait voulu que le chant faiblement modulé d'une de ses mélopées favorites, avec le battement des mains que les chanteurs frappaient en cadence.

Dès le début, dans un débordement de vie et de passion, Yamina, par le brusque changement de ses poses, avait rivé tous les yeux sur elle. Son corps était secoué de frissons qui la faisaient se soulever comme malgré elle, ses pieds touchaient à peine le sol, et, sous son corselet rigide de velours mauve, largement découpé, on sentait battre violemment son sein.

Elle avait aux chevilles de gros anneaux d'ébène incrusté de corail qui faisaient un bruit sec d'osselets s'entre-choquant, et, par coquetterie, elle avait gardé aux pieds ses mules à haut talon. Ses cheveux étaient retenus sur le sommet de la tête par des épingles d'argent et des peignes de corail ; et de cette masse qui reluisait sous les feux des torches, comme des ailes de corbeau sous le soleil couchant, tombait une écharpe de soie mauve, longue et souple, à franges d'argent.

Yamina était d'une agilité surprenante. Elle se grisait de sa propre danse, et, dans ses tournoiements rapides, l'écharpe s'enroulait autour d'elle, décrivant des courbes capricieuses. Elle ne dansait pas seulement à la façon classique que lui avaient enseignée ses amies, expertes en tous les secrets de leur art ; elle mêlait aux mouvements appris des poses dont elle avait seule étudié les effets, et encore des pas qui l'avaient charmée quand des femmes étrangères étaient venues danser devant elle.

Elle s'énervait. On ne voyait plus dans son visage pâli que ses grands yeux enfiévrés au regard fixe ; de ses lèvres entr'ouvertes s'échappait son souffle court et haletant.

Les chants s'étaient animés à leur tour ; les mains frappaient plus fort et plus vite. Des effluves voluptueux s'échappaient de ce corps emporté de plaisir. Les assistants ne pouvaient plus se contenir, et des murmures d'admiration passaient comme par bouffées...

Jacques n'avait pu, malgré de pressantes supplications, entraîner Doudja. Avant de redescendre, il s'était penché au-dessus du balcon ; il avait aperçu Yamina : il s'était arrêté aussitôt, frappé de la joie intense qui jaillissait de ses yeux et illuminait son visage. Il avait vite compris qu'elle était dans un de ses moments de folle exubérance, et il était resté là-haut, immobile, perdu d'extase.

Il ne voyait personne dans l'assistance, sous les lumières des lustres et les fumées des torches : il n'y avait plus que sa Yamina, qui dansait pour lui seul, comme sur les terrasses de leur maison tranquille elle dansait parfois à la lueur des étoiles.

Tant qu'avait duré la danse, il n'avait pas bougé. Même après la fin de ses pas fantastiques, il la voyait encore tournoyer légère, dans les plis de ses voiles. Les clameurs, les cris enthousiastes qui suivirent, le tirèrent enfin de sa torpeur. Il se précipita dans la cour.

Yamina, au milieu d'un groupe, haletait de plaisir extrême. Ses traits avaient repris ce calme apparent où se trompaient toujours ceux qui ne la connaissaient pas, et les éloges qui bourdonnaient autour d'elle semblaient la laisser indifférente. Féroudja, sans aucune jalousie, la félicitait, en l'éventant, heureuse même de l'éclat imprévu que son amie avait donné à sa fête.

Jacques s'était arrêté devant elle ; il la contempla longuement. Soudain des yeux de Yamina jaillirent deux grosses larmes qui roulèrent comme des brillants sur ses joues. Elle se jeta dans ses bras.

Mustapha, qui se tenait auprès d'elle et, depuis un moment, se perdait en des compliments interminables, s'était tu aussitôt, peu satisfait du résultat de ses paroles auxquelles il attachait déjà quelque importance.

Durant ces danses, Yamina s'était révélée à lui sous un jour nouveau. Les mêmes sentiments qui l'agitaient commençaient de poindre aussi chez d'autres spectateurs, et, comme lui, ils regardaient avec envie l'heureux amant de cette fille étrange.

Jacques sentait bien ce courant de sympathie encore discrète; il en était flatté, mais il se promettait en lui-même d'éviter le plus possible à Yamina les occasions de s'exhiber ainsi.

Sans éprouver d'inquiétude, il se disait que sa qualité d'étranger l'obligeait à certaine réserve. Parmi ses nombreuses connaissances, il pensait avoir des amis sûrs, qu'il s'était acquis par ses façons ouvertes et généreuses. Il ne voulait pas avoir d'ennemis et, s'il ne pouvait se concilier tout le monde, il souhaitait au moins que l'indifférence ne se tournât chez personne, autour de lui, en humeur hostile. Sa tranquillité, songeait-il, était à ce prix, et, il tenait de tout son cœur à sa tranquillité.

Mustapha, un moment, avait oublié complètement Doudja. Quand il y pensa de nouveau, après le brusque abandon de Yamina, il se demanda lui-même avec étonnement s'il avait jamais aimé cette petite fumeuse d'opium autant qu'il le lui disait tout à l'heure. Et, sans plus de perplexité, il alla causer dans un autre groupe où la voix d'Achmed dominait. On avait servi du café et du thé sur les plateaux bas, mais les hommes buvaient surtout des anisettes enivrantes et le suave raki dont l'arôme les rendait gais et subtils. Messaoud, étendu sur le dos, fumait de petites cigarettes, la tête appuyée sur les genoux d'Achmed. Il ne disait rien, se contentant de sourire aux facéties du joyeux compère.

Il se faisait tard. Des hommes graves et déjà grisonnants partirent après mille compliments. Puis ce fut le tour des femmes : leurs servantes, des négresses pour la plupart, les chaussaient et les enveloppaient de leurs vêtements de sortie en riches tisssus de soie.

Enfin, lorsque le gros des invités se fut écoulé, Féroudja fit éteindre les lumières de la cour, où traînaient encore des senteurs d'encens et de chair grillée, et les intimes qu'elle avait retenus montèrent avec elle au premier étage.

Elle disposa elle-même, au hasard, les petits cierges parfumés dont elle aimait la pâle lumière, et l'on s'établit sur les nattes où dormaient Doudja et Hénia. A côté d'elles était la fumerie d'opium, dont la lampe brûlait toujours.

Mustapha s'approcha de Doudja. Elle dormait réellement : il ne tenta pas de la réveiller. A peine installée, Yamina s'était mise à préparer des pipes et, ce soir-là, Jacques était bien trop heureux pour la contrarier. Du reste, il était maintenant décidé à fumer, car il ne jugeait pas que l'opium lui fît grand mal : dans ses engourdissements passagers, il aimait ce vol errant de pensées tendres et de rêves voluptueux pareils à ceux de Yamina. Il commençait même à rechercher ces états de béatitude où défaillaient les moindres soucis, où se dissolvaient sa volonté propre et jusqu'au sentiment de sa personne.

Avec du thé, — car les fumeurs ne buvaient pas autre chose pour se désaltérer, — on avait apporté un vrai repas : gâteaux de semoule au miel dans des soucoupes en porcelaine transparente, salades de piment et de pourpier, bribes de poulet dans des plats de vermeil, mouton rôti dans des jattes de bois sculpté, et des sauces fortes et du lait dans des bols finement décorés d'arabesques en or.

Une aiguière en cuivre ciselé, à long col, contenait de l'eau parfumée ; un grand bassin de même métal devait servir pour les ablutions.

Yamina se contenta de grignoter quelques dattes, se rafraîchit d'une orange, et, tandis que les autres mangeaient avec appétit, appuyée sur Jacques, elle fumait tranquillement.

Féroudja essaya de réveiller sa sœur : elle aurait voulu lui faire prendre du thé pour la dégriser ; mais elle n'y parvint pas, et, sur l'avis de Mustapha qui lui raconta vivement la scène de la soirée, elle la laissa tranquille.

Dans le grand silence de la maison, deux coups retentirent à la lourde porte extérieure. Des socques traînant sur les dalles de la cour, et dont le bruit se percevait distinctement, se dirigèrent vers cette porte. Féroudja, qui s'inquiétait déjà, s'était levée aussitôt et avait disparu.

Après un moment, elle revint : quatre femmes la suivaient,

enveloppées de manteaux sombres, et derrière elles marchait un homme maigre, pommadé, aux longues moustaches cirées, qui se dandinait dans des vêtements collants. Il avait de nombreuses bagues et une énorme chaîne de montre en or rouge.

Achmed le salua comme une vieille connaissance, d'un air protecteur ; Messaoud détourna la tête pour ne pas voir cet homme.

C'était le quadrille promis et tant attendu, avec son musicien.

Debout contre le mur, d'un air suffisant, il accorda sa guitare pendant que les femmes, dans une pièce voisine, quittaient leurs vêtements. Elles revinrent, n'ayant gardé que de longs bas et des chaussures à haut talon.

Petites, elles étaient toutes quatre admirablement faites, et toutes jeunes, assurément. Leurs cheveux sombres, où des fleurs rouges étaient piquées, étaient frisés au fer en petites ondulations tout autour du visage ; elles n'avaient aucun bijou, rien qu'un large ruban de velours serré au cou et des castagnettes aux mains, dont le fil de soie rouge passé dans les doigts semblait un petit filet de sang.

Elles dansèrent d'abord séparément, accompagnées par le bruit assourdissant des castagnettes, par la mélodie de la guitare sonore, par leurs chants gutturaux au rythme endiablé.

Elles y mettaient une grande animation, elles trépignaient sur le sol, qu'elles frappaient par instants à coups redoublés de leurs talons d'or. Elles pirouettaient sur elles-mêmes, elles se renversaient dans tous les sens ; la violence de ces mouvements secouait leurs seins fermes de petits frissons qui allaient se perdre en courant sous la peau lisse et bistrée de la poitrine et des hanches.

Dans leurs tournoiements rapides, dans leurs volte-faces imprévues, elles n'avaient pas l'air de s'occuper des hôtes attentifs à ces danses lascives : elles dansaient réellement pour elles-mêmes, s'affolant de plaisir.

Puis, ensemble, elles exécutèrent des figures savantes de quadrille : tantôt elles se pliaient en arrière, ou changeaient de place, ou s'entre-croisaient, tantôt décrivaient, d'un mouvement uniforme, des courbes qui donnaient l'impression d'une vaste corbeille vivante, faite de chair et de fleurs, tantôt

encore s'accroupissaient pour rebondir toutes droites, les jambes frémissantes.

Et la guitare, sans s'interrompre, modulait des refrains saccadés et traînants, et les castagnettes vibraient sec et sans trêve.

Le rythme violent de ces danses éblouissait les spectateurs et surtout Yamina, étonnée par toute l'intensité de vie qui s'échappait de la souplesse de leurs corps.

Mais quelques-uns, quoique charmés, préféraient tout bas les danses de leur pays, surtout quand ils avaient Féroudja devant eux; Féroudja la divine danseuse, dont la grâce, la mesure et les beaux gestes voluptueux dessinés lentement portaient plus à la rêverie que ces trépignements perpétuels. Ces jeux singuliers captivaient leur attention, mais, en les fatiguant, ils les énervaient trop.

On servit alors les danseuses, et, tout de suite, sans montrer la moindre lassitude, elles riaient et mangeaient, mêlées aux hommes qui s'empressaient autour d'elles.

Yamina, qui avait retenu Jacques à ses côtés, lui dit :

— Vois comme elles dansent étrangement, ces belles filles! Mon âme voudrait bien apprendre leurs secrets : va les inviter à venir me les enseigner. Quand je saurai danser comme elles, et je saurai vite, tu connaîtras une autre Yamina encore; et mes lèvres après la danse seront plus douces que le miel parfumé du printemps.

— Vas-y toi-même, Yamina, si tu crois pouvoir t'en amuser; mais je crois bien que je préférerai toujours les seules danses que tu as inventées.

Yamina se leva et alla prier les danseuses de venir bientôt chez elle.

Elles partirent après un copieux repas, suivies de leur musicien; Achmed les accompagna. Messaoud était jaloux des amitiés que prodiguait son folâtre compagnon : Achmed, selon lui, se dissipait trop en orgies de toutes sortes, avec des gens quelconques, et ceux-ci, trop souvent, l'exploitaient sans vergogne. Il comprit bien que, ce soir, tous ses avis s'useraient en pure perte à le retenir; il ne bougea pas, mais dans sa mauvaise humeur, il se glissa auprès de la fumerie et pria Mohammed de lui préparer une pipe.

Relevée d'un épais sommeil, Doudja, depuis les dernières danses, qu'elle avait suivies d'un œil terne et indifférent, n'avait pas dit un seul mot. Mustapha ne s'était point rapproché d'elle ; il entraîna Jacques dans la galerie et lui demanda de lui fixer un jour où il pourrait le recevoir. Il avait à s'entretenir avec lui de choses sérieuses.

Jacques lui répondit qu'il irait le voir au palais, dans ses bureaux, prochainement, et ils rentrèrent dans la chambre pour fumer.

Maintenant, ils fumaient, tous chacun à son tour, étendus sur les nattes et les coussins, en des poses nonchalantes. Ils s'étaient débarrassés des vêtements qui les gênaient. Féroudja même n'avait plus qu'une chemise longue, fendue assez bas sur la poitrine, et qui laissait voir ses seins provocants.

Malgré l'opium qu'elle absorbait, l'excitation de la soirée la maintenait plus éveillée que les autres ; à un moment, elle se dégagea des bras de Mohammed et se mit à courir par la chambre, sur les mains et les genoux. Elle bondissait de travers comme un jeune chat, elle relevait la tête ou la baissait en des mouvements comiques, et soudain, poussant un grand cri, elle se redressa et se jeta dans la galerie.

Elle descendit dans la cour et ouvrit la grande porte de la rue. D'abord amusés de cette fuite imprévue, ses amis n'avaient pas bougé, mais lorsqu'ils entendirent les ferrures de la porte, ils comprirent qu'elle allait faire une imprudence, et Mohammed se précipita pour la ramener.

Elle était déjà dans la rue, qu'elle remplissait de ses gambades. A la vue de Mohammed, elle s'arrêta net et partit d'un grand rire échevelé. Puis, sans résistance, elle se laissa entraîner; il était temps ! Mohammed, qui avait eu peur un moment, riait à son tour en barricadant la porte à l'intérieur : il entendait au dehors de petits chocs espacés, les gourdins des veilleurs de nuit qui se rapprochaient.

*
* *

Mustapha était resté le dernier : il n'avait voulu partir avec personne; armé d'une solide matraque, il s'en revenait chez lui solitaire.

Il songeait aux divers incidents de la soirée qui avaient passé inaperçus des autres et qui, lui, l'avaient si fortement remué. Il éprouvait une sorte de malaise, comme une détresse morale, à constater cet émoi; mais il avait, pour lui réjouir le cœur, la vision de Yamina dansant, toujours présente à l'esprit.

Il la connaissait depuis longtemps, il l'avait vue souvent chez ses amies; mais jusqu'alors Doudja l'occupait trop, le charmait trop par la grâce de sa beauté sombre : il n'avait pu faire attention à Yamina autrement qu'à une camarade jolie et douce. Il avait fallu, ce soir, la réserve boudeuse de Doudja et les danses magiques de Yamina pour l'amener à d'autres sentiments.

Brusquement libéré d'une part, sans grande souffrance, ou, du moins, sans qu'il eût encore le temps de se demander ce qu'il lui en coûterait, il se trouvait, de l'autre, invinciblement attiré par cette jeune femme.

La pensée qu'elle appartenait à un étranger, dont il se disait l'ami, n'était pas pour l'induire à refouler sa passion naissante. Il aimait Jacques et ne lui voulait que du bien; mais sacrifier pour lui quelque avantage qui pût rentrer dans le cadre de sa vie musulmane, il n'en avait pas l'idée; venant d'un autre, elle n'eût éveillé aucun écho dans sa cervelle d'islam...

Si son inclination persistait, il ne devait plus qu'aviser aux moyens de conquérir Yamina.

R. H. DE VANDELBOURG

(A suivre.)

AVANT

"CHARLOTTE CORDAY"

Le 2 mars 1848, mon père adressait de Paris la lettre suivante à son oncle Rémy Ponsard :

« Mon cher oncle,

» Je t'écrivais quand la Révolution a commencé. Depuis, j'ai toujours été en course par-ci par-là, surtout pour M. de Lamartine.

» Les journaux t'ont donné tous les détails. La vérité est que le Gouvernement provisoire est consolidé ; tous les partis, même les ultra-radicaux, sont d'accord pour le soutenir jusqu'à l'Assemblée nationale. J'ai parcouru toutes les rues pendant les trois journées, il y a eu très peu de combats.

» La monarchie est tombée pacifiquement, par la seule attitude de la garde nationale. Quant au peuple, il ne pousse aucun cri de haine ou de colère. Il n'y a point de fureur dans les esprits. Si les ministres étaient encore ici, on ne crierait pas : « Mort aux ministres », comme en 1830. La preuve la meilleure de cet esprit de clémence et de concorde, c'est que Lamartine a été très applaudi par le peuple, quand il a proclamé l'abolition de la peine de mort en matière politique.

» Ce n'est pas à dire que d'immenses dissensions ne couvent au fond de cet accord passager. Elles éclateront quand l'Assemblée sera réunie. Il y aura les partisans de la régence

(parti très faible à l'heure qu'il est), les républicains, les ultra-radicaux et les communistes. Nous verrons.

» Quant à moi, je vais me présenter aux élections de l'Isère. Je serai fortement appuyé par Lamartine. Il y a donc des chances pour ma nomination, mais elle n'est pas assurée, il s'en faut.

» Je voulais partir plus tôt. Lamartine a pensé que je devais attendre la publication de l'arrêté qui posera les bases de l'élection. Ce sera dans quatre ou cinq jours. Lamartine voudrait l'élection à deux degrés. Je crois qu'il fera triompher son opinion, quoiqu'elle soit peu populaire. Pour, lui personnellement, il est adoré jusqu'à présent. La foule en est enthousiaste et les anciens conservateurs le saluent comme un sauveur.

» Le Théâtre-Français allait reprendre *Lucrèce*, avec Rachel[1]; il va la reprendre de plus belle, maintenant que cette reprise est favorisée par les circonstances. Je voudrais pouvoir assister à quelques répétitions ; je crois qu'on commencera à répéter lundi; mais j'ai peur d'être obligé de partir avant les répétitions sérieuses. Rachel jouera Lucrèce, et Beauvallet, Brute.

» Embrasse ma tante et ma cousine.

» Je t'embrasse.

» F. PONSARD. »

Le même jour, mon père envoyait ce mot à madame d'Agoult[2] :

« ..... Saviez-vous que c'est avec moi que Lamartine a pris pour la première fois possession de l'hôtel des Affaires étrangères? Il était midi. Nous venions de déjeuner chez lui. Nous sommes allés à pied, lui et moi, tout seuls, de la rue de l'Université au boulevard des Capucines. Nous sommes entrés

1. On sait que *Lucrèce* avait d'abord été représentée à l'Odéon (1843).

2. Quelques mois avant, le 23 octobre 1847, madame d'Agoult écrivait à mon père :

« ... Le discours de Lamartine est ce qui a été dit de plus positif, en même temps que de plus éloquent, à la monarchie de Juillet. Je lui voudrais seulement quinze ans de moins et il y aurait probablement de beaux jours pour lui dans notre révolution future. Il y en aura peut-être, malgré ses cheveux gris ; cependant c'est plus douteux, car les choses vont bien plus lentement qu'il ne semble à nos impatiences... »

dans le cabinet de Guizot, et c'est moi qui ai manié le premier le journal où Guizot avait écrit : « Répondu à M. de Lamartine. — Décidément, nous ne nous entendrons jamais. »

Ponsard, n'étant plus utile à Lamartine, retourna dans sa province, à Vienne, où il devait préparer son élection. Peu après, l'auteur des *Girondins* lui écrivit cette lettre, qui naturellement fut rendue publique :

18 avril 1848.

« Mon cher ami,

» Vous étiez, comme moi, républicain avant la République. Les noyers de Saint-Point savent depuis plusieurs années vos pensées et les miennes. Notre pensée, éclose en trois jours au feu de l'âme du peuple, veut aujourd'hui des âmes comme la vôtre pour la défendre et l'accomplir. Je fais donc les vœux les plus sincères pour que l'Assemblée nationale se fortifie d'hommes comme vous.

» Cette République ne doit ressembler qu'à elle-même ; c'est une révolution d'intelligence et de moralité. Elle a été à la fois l'idéal des hommes de lettres et l'œuvre héroïque du peuple. Il faut qu'elle rende au peuple et à l'intelligence ce qu'elle leur doit.

» Les poètes l'ont rêvée, qu'ils la sauvent ! Mais pendant les jours de sa lutte vous avez fait plus que des vœux pour elle, vous avez combattu à la fois pour qu'elle fût victorieuse et pour qu'elle fût modérée, magnanime. Venez lui donner ce double caractère dans sa législation.

» Je ne vous écris pas comme membre du Gouvernement ou comme ministre, je vous écris comme citoyen ; le Gouvernement, selon moi, ne doit peser, dans les élections, sur le pays, que par la confiance libre qu'il s'efforce de lui inspirer. Mais je reste avant tout et après tout citoyen ; et, à ce titre, rien ne m'empêchera jamais de professer l'estime, la confiance et l'amitié que j'ai pour vous.

» LAMARTINE. »

Ponsard était partisan de l'instruction primaire gratuite, de l'impôt progressif, et désirait que l'État fît preuve d'une

sollicitude spéciale pour les travailleurs. Sa profession de foi se terminait ainsi :

« ... Quelles que soient les fortunes diverses de notre République, quels que soient ses prospérités ou ses revers, ses triomphes ou ses dangers intérieurs ou extérieurs, n'oublions jamais, dans l'ardeur même des crises, qu'au-dessus des passions du moment il y a quelque chose de sacré et d'inviolable :

» La liberté de la pensée ;

» La vie du citoyen ;

» La propriété.

» Le peuple a montré, d'une manière assez éclatante, qu'il savait les respecter. Avec lui je les respecte. Je repousse cette maxime que le salut public puisse être acheté par l'oppression ou la mort d'un innocent. Ce qui n'est pas juste n'est pas utile, et, plus heureux que nos devanciers, nous avons pu inscrire la clémence et la magnanimité à la place d'une maxime enfouie dans le passé et que personne ne veut ressusciter de nos jours. »

Le patronage de Lamartine fut plutôt nuisible qu'utile à Ponsard. Le 27 avril, mon père annonçait ainsi son échec à madame d'Agoult :

« Je voulais tous les jours vous écrire, et j'attendais toujours quelque chose de certain à vous annoncer. Enfin voici à peu près du positif :

» 1° Je ne serai pas nommé.

» 2° Je pars pour Paris la semaine prochaine.

» Voulez-vous quelques explications ? Voici en quelques mots.

» Les élections ont été faites par le comité central de Grenoble, composé de trois journalistes d'un petit journal appelé *le Patriote des Alpes*. Ces messieurs n'ont pas voulu de moi. Fi ! un poète ! Fi ! un ami de Lamartine ! Il n'y a déjà que trop de poètes au gouvernement. Vous voyez que cela sent son Ledru-Rollin. Il faut que vous sachiez que notre département est très avancé et que les montagnards et les commu-

nistes y abondent. Les fabricants n'ont plus le sou, les travailleurs n'ont plus de pain.

» Figurez-vous que Lamartine est très mal vu dans nos pays ; il passe pour un aristocrate et un réactionnaire.

» Il faut que vous sachiez aussi que les révolutionnaires me repoussent comme modéré, et que les modérés me repoussent comme révolutionnaire et socialiste, parce que j'ai dit que j'étais partisan de l'impôt progressif.

» Enfin je n'ai fait aucune démarche, Je ne suis pas allé à Grenoble ; je suis resté à Vienne, et n'ai sollicité aucun électeur influent. J'ai nommé cela de la dignité. Vous penserez peut-être que cette dignité convenait fort à mon indolence.

» Malgré tout, j'aurai une belle minorité de modérés : quelque chose comme quinze mille voix[1]. Je crois que je serai le septième sur la liste. La liste est de quinze candidats, lesquels quinze candidats ont été choisis et nommés par les trois messieurs que je vous ai dit. Il paraît que cela s'est fait presque partout ainsi. Le résultat de l'élection entendue comme elle l'est aujourd'hui, est de faire nommer les représentants d'un département par trois ou quatre grands électeurs qui se sont investis eux-mêmes de cette fonction.

» C'est l'élection à deux degrés, moins l'élection.

» Comment voulez-vous qu'un paysan connaisse quinze noms et comment voulez-vous que l'administration ne distribue pas à chacun de ces paysans le bulletin imprimé qui contient les quinze noms approuvés par elle ?

» Adieu, à bientôt, Je ne suis pas trop triste et il ne faudra pas trop vous moquer de moi.

F. PONSARD.

1. La liste rouge passa tout entière. Le premier de la liste des modérés eut trente-neuf mille voix et Ponsard trente-cinq mille. — Il avait la majorité à Vienne, mais les élections se faisaient au scrutin de liste, et non au scrutin d'arrondissements.

D'après un biographe de mon père, M. Paulin Blanc, certains agriculteurs éloignés des centres étaient si peu instruits qu'ils crurent avoir affaire à un employé des postes mécontent, parce que le poète avait signé sa proclamation : « Ponsard, homme de lettres ». (*Ponsard*, par Paulin Blanc ; Vienne, 1870.) — Je donne, bien entendu, cette anecdote pour ce qu'elle peut valoir.



« L'histoire, écrivait Lamartine à mon père, est la meilleure préparation à la tribune. »

Homme de conscience, mon père, avant d'exposer publiquement ses idées politiques, avait voulu en étudier les origines et connaître l'histoire de la Révolution française ; ami de Lamartine et poète, il s'était préparé à la tribune, dans le cours de l'année précédente, en lisant avec une ferveur particulière l'*Histoire des Girondins*.

Cette lecture ne devait pas rester vaine. Mon père avait résolu de faire revivre, lui aussi, les hommes de 93 ; osant le premier porter la Révolution sur la scène, il avait résolu d'écrire une *Charlotte Corday*.

Tout le monde lui déconseillait un sujet pareil ; Ponsard n'écouta qu'une seule personne, Eugène Delacroix, qui lui écrivait :

« S'il était permis à quelqu'un qui admire excessivement votre talent de vous donner un conseil, ce serait celui de n'en jamais suivre aucun et de ne croire jamais que vous. »

Dieu sait pourtant ce qui fut tenté pour qu'il se remît à *Frédégonde*[1] et ne s'occupât plus de *Charlotte* ! Les lettres de la duchesse Decazes[2], les unes antérieures, les autres postérieures à la Révolution de 48, vont nous édifier là-dessus.

Ah ! la bonne duchesse ! ah ! l'aimable vieille ! Elle a pris en affection le provincial qui vint chez elle inconnu, timide, avant le grand jour de *Lucrèce*. Elle s'informe de ce qu'il fait à Vienne et l'informe de ce qui se dit, de ce qui se joue à Paris. Elle l'encourage et veille sur lui, cette grande dame, un peu comme une fée en cheveux blancs qui serait sa marraine.

I

[1847.]

« Vous n'avez pas abandonné Charlotte, monsieur : hélas ! on poursuit bien souvent deux amours en même temps, mais

1. Cet ouvrage est resté inachevé.
2. La seconde femme du duc Decazes, née Saint-Aulaire.

savez-vous ce qui arrive souvent? c'est que, lorsqu'on fixe son choix, on se trouve n'être pas plus aimé de celui que l'on garde que regretté de celui que l'on laisse, et vous savez qu'un amour qui n'est pas partagé n'est pas heureux. Hâtez-vous donc de quitter Charlotte ; croyez-moi, n'ayez qu'un seul amour[1]...

» Mademoiselle Rachel n'a pas autant de succès qu'on vous le dit. Le théâtre est loin d'être plein, et ceux qui y vont critiquent beaucoup en sortant mademoiselle Rachel, qui n'en sera pas moins une superbe Frédégonde, et j'espère bien que vous serez prêt l'hiver prochain. Travaillez avec courage, monsieur, et ne doutez pas de vous-même. Ce doute serait le seul triomphe de vos ennemis et le but qu'ils voulaient atteindre. Soyez confiant dans votre talent comme vos amis le sont.

» Adieu, monsieur, bon courage, conservez-nous un bon souvenir.

» M. Decazes vous fait mille compliments. »

II

[1847].

« ... Le troisième volume des *Girondins* vient de paraître. Je l'ai lu et il m'a affligée comme les autres. Mais je crois être seule à m'affliger, ou du moins à oser le dire. Le succès de cet ouvrage est immense. Jamais livre n'a été enlevé avec un pareil empressement. Le monde veut des émotions : plus elles sont violentes, plus elles lui plaisent. Donnez-lui donc une *Charlotte*, monsieur, c'est très sérieusement que je vous y engage.

» Vous voyez, monsieur, que je ne suis pas trop entêtée, et que, lorsque je reconnais que j'ai tort, je me hâte d'en convenir. Je n'ai commis aucune indiscrétion. Mais vous comprendrez facilement comment, l'histoire de la Révolution étant le sujet de toutes les conversations, j'ai eu l'occasion de modifier mon opinion et j'en suis venue à désirer que vous persistiez dans la vôtre... »

1. *Frédégonde.*

III

[1847.]

« Est-ce bien décidément Charlotte qu'il faut aimer, monsieur ? Je ne demande pas mieux, mais je doute encore.

» Je vous avais envoyé le livre de M. de Lamartine[1] avant de l'avoir lu, je ne voulais pas retarder le moment où vous liriez le passage concernant votre héroïne. Après l'avoir lu moi-même, j'ai regretté de m'être hâtée. Je n'aime pas cet article. Autrefois, M. de Salvandy a appelé Charlotte « l'héroïne du crime » ; M. de Lamartine « l'ange de l'assassinat ». Je n'aime ni l'un ni l'autre. Je préfère M. Thiers, que je viens de relire. Ce passage de son *Histoire de la Révolution* est d'une grande simplicité. Il dit l'origine, la vie, les goûts, l'esprit de la jeune fille, puis l'assassinat et la mort de Charlotte. Ce récit est court, simple : lisez-le, je vous prie. M. de Lamartine me paraît d'un style tourmenté, cherchant l'effet, et détourne, par les accessoires, de l'objet principal, qui est le sentiment qui a fait agir Charlotte. Il me semble devoir gêner votre travail dont les résultats sont toujours si nobles et si simples. J'ai probablement tort d'oser dire que cet article de M. de Lamartine ne me plaît pas, car, il y a peu de jours, M. Decazes disait qu'il l'avait lu avec grand intérêt. Mais vous savez que je crains toujours de vous voir gâter par les autres, et je ne peux résister au désir de vous demander de ne vous laisser impressionner par personne.

» J'ai été voir les *Templiers* à l'Odéon et *Andromaque* aux Français. Les *Templiers* m'ont fait grand plaisir et sont bien joués. Les artistes de l'Odéon valent mieux que ceux des Français. Là, mademoiselle Rachel est seule et j'ai le malheur de ne pas aimer mademoiselle Rachel. Il n'y a pas de tendresse dans ses expressions, et sa jalousie est de la haine. Une femme jalouse peut dire qu'elle hait, mais l'on doit sentir en l'écoutant que ce n'est pas de la haine qu'elle éprouve ; enfin, j'ai le malheur de ne rien sentir comme cette femme.

1. L'*Histoire des Girondins*. — Il s'agit ici du tome VI.

» J'ai su que l'ouvrage de M. Dufay[1] avait eu beaucoup de succès, et que les nouvelles tentatives romantiques ne sont pas heureuses. *Marion Delorme* n'attire personne aux Français[2]. On m'a raconté qu'après la première représentation Victor Hugo, voulant faire reparaître Beauvallet et ayant fait un geste pour le faire sortir de sa loge, cet acteur (*ici trois mots illisibles*) de violence. Victor Hugo répondit à ce geste par un soufflet. Alors Beauvallet, furieux, l'a jeté par terre en le poussant hors de sa loge. Voilà une histoire qui n'est peut-être qu'un conte. Elle circule parmi les professeurs classiques.

» J'espère, monsieur, que cette lettre vous trouvera à l'ouvrage. Ne vous laissez pas aller à rêver, à ce vilain sentiment si égoïste. Travaillez, parlez-moi de Charlotte, puisque c'est à elle qu'il faut s'attacher. J'avais cependant commencé à m'attacher à Galswinde[3]... »

IV

21 juin 1847.

« ... Je suis tout à fait de votre avis quant à l'importance attachée à la forme du drame. On peut faire comme on veut, pourvu que le langage soit simple et naturel. Ce langage simple et naturel et vrai, vous le possédez au plus haut degré, monsieur, mais je ne suis pas sûre qu'il sera apprécié dans *Charlotte*. Enfin, puisqu'il est décidé que nous n'aurons rien cette année, réfléchissez, monsieur, avant de donner plus de temps à *Charlotte*.

» ... Pour moi, je n'ai peur que d'une chose : c'est que les promenades, les bois, les prairies, le beau temps favorisent la paresse. Plus tard, la pluie, le ciel noir, les arbres desséchés donnent le spleen, l'année passera et rien ne sera fait... »

1. *Agnès de Méranie et les Drames de M. Hugo étudiés et comparés*, par A. Dufay ; Paris, 1847. — La seconde pièce de Ponsard, *Agnès de Méranie*, avait été représentée à l'Odéon en décembre 1846.

2. Il s'agit, d'une reprise, bien entendu : on sait que *Marion Delorme* avait d'abord été représentée à la Porte-Saint-Martin, en 1831.

3. Pour « Galswinthe » (*Frédégonde*).

V

26 juillet 1847.

« Merci, monsieur, de votre bon souvenir. J'ai lu votre lettre avec un vif intérêt, et, comme je ne suis pas égoïste, j'en ai fait part à M. Decazes et à quelques amis aussi curieux que moi de connaître les détails que nous ignorions encore de ce banquet monstre[1], au milieu duquel nous nous sommes trouvés transportés par la lecture de votre lettre. Tout dans votre récit fait image :le débit, le geste, le mouvement de M. de Lamartine : « Il se dressait de toute sa hauteur. » Oui, comme le serpent avant de lancer son dard. Pardonnez-moi si, pour mon compte, je ne puis ressentir l'enthousiasme dont vous étiez témoin et que vous avez partagé. Comme poète, vous avez raison d'admirer ce magnifique langage. Cependant je dirai, et vous en êtes un exemple, que la véritable poésie est dans la réunion de la pensée et de l'expression ; et, dans le discours de M. de Lamartine, il y a surtout grande richesse d'expression qui résonne magnifiquement à l'oreille, mais qui ne laisse rien dans l'âme. C'est ce que nous avons, mon père et moi, éprouvé à la lecture du discours de M. de Lamartine après votre lettre.

» Je ne crois pas que M. A. de Musset pense à faire une *Frédégonde*[2]. Son talent n'est pas tragique, et lui-même me disait, il y a quelque temps, s'il faisait jamais quelque chose pour le théâtre, vouloir faire une comédie pour mademoiselle Rachel... »

VI

[1847]

« ... Hier soir, il y avait au Luxembourg[3] non point une lecture, mais une répétition d'opéra. Après, MM. Cousin, Villemain, Beugnot et Latour, de chez M. le duc de Mont-

1. Le fameux banquet de Mâcon, — où mon père était assis à la droite de Lamartine.

2. Alfred de Musset a pourtant commencé une *Frédégonde ;* comme Ponsard, il l'a laissée inachevée.

3. Grand référendaire, le duc Decazes habitait le palais de Luxembourg.

pensier, se mirent à parler des (*ici un mot illisible*) de *Lucrèce* et des injustices dont *Agnès* avait été l'objet. Après avoir parlé du passé de M. Ponsard, on vint à parler de l'avenir, d'une *Charlotte*. « Ce n'est pas possible, dit l'un, lui, dont la versification est si cornélienne, ne peut pas l'employer à faire parler ces gens-là. » L'autre répondit : « Aussi il y a renoncé et a fait une pièce du temps des croisades. » Alors je dis timidement : « Croyez-vous que ce soit bien les croisades? » — « C'est un grand secret, a ajouté un troisième. Mais ce qui est certain, c'est qu'il apporte une pièce à la fin du mois et que le Théâtre-Français l'attend avec impatience... »

VII

[1848.]

« Si vous pouvez venir voir des grandeurs complètement déchues, vous nous ferez plaisir. Votre ami[1] triomphe plus qu'il n'aurait voulu, je crois : tâchez de nous dire, en venant nous voir, s'il espère nous laisser nos têtes sur nos épaules.

» Vous savez qu'il n'y a plus de duchesse, mais j'espère que vous n'abandonnerez pas vos anciennes relations, je dirais même vos anciens amis, parce qu'ils sont dans le malheur.

» SAINT-AULAIRE DECAZES.

» Nous demeurons hôtel Windsor, rue de Rivoly (*sic*). »

VIII

[1848.]

«.. En lisant les deux premiers vers que vous mettez dans la bouche de madame Rolland[2], je n'ai pu m'empêcher de sourire et de penser que, devant l'expression de pareils vœux, le général (*ici un nom illisible, peut-être* Cavaignac) répondrait qu'il respecte les mœurs, car il se lave les mains et porte des

1. Lamartine.

2. Il s'agit de la République :

Souhaitez plus encor. Pour la rendre accomplie,
Souhaitez qu'elle soit élégante et polie.

gants... N'allez pas prendre ce rapprochement pour une critique. Je crois au succès de la pièce et je crois que toutes les masses saisiront avec empressement et espoir toutes les allusions contre la République telle qu'elle est aujourd'hui. Mais aurons-nous encore la République au mois de mars? Je ne crois pas à l'empereur L. N., mais je ne crois pas non plus qu'il puisse être vulgairement président, mangeant 500 000 francs tranquillement avec ses amis. Son nom l'obligera à encourager les arts, à chercher à redonner de la pompe, des... *(ici un mot illisible)* à toutes choses. Comment s'y prendra-t-il, quel titre prendra-t-il? Je ne peux le deviner, mais il n'ira pas dans un petit coupé, ne logera pas dans un petit hôtel et ne dira pas qu'il comprend les mœurs et l'esprit du pays parce qu'il se lave les mains. Vous allez trouver que je fais de la petite opposition sur de petites choses; mais je vous assure que le ridicule a une grande influence dans notre pays et je crois que le ridicule dont se couvre le marquis de Marrast, chef de la dynastie du *National* qui nous gouverne dans ce moment, aura une grande influence sur la nomination du président. Cette nomination est le sujet de toutes les conversations : de littérature, d'art, il n'est point question.

» Comment vous trouvez-vous, monsieur, par ce froid épouvantable? Vous promenez-vous? Montez-vous toujours à cheval? Vous me parlez d'un voyage; quel voyage allez-vous faire? Je voudrais que ce fût pour revenir à Paris. Après l'élection du Président, de n'importe lequel, il me semble que la société se réorganisera; si ce n'est comme elle était autrefois, du moins de manière qu'on puisse se voir un peu...

IX

[1848.]

« Persistez-vous à rester éloigné de Paris? Quel voyage avez-vous fait qui fût plus attrayant que de venir assister à la représentation que nous donnons ici? Cette représentation, pour n'avoir pas tout l'éclat des pompes royales, n'en est pas moins curieuse. Voilà L. B. nommé président à une plus grande majorité que son oncle, en souvenir duquel il a été nommé, n'en avait obtenu, et cependant il n'ose être que

modeste président, prenant possession de ses fonctions comme quelqu'un qui se hâte pour faire un mauvais coup. Cette cérémonie s'est faite comme un de ces mariages tardifs qui sont les conséquences d'une faute : tout le monde avait l'air honteux et pressé d'en finir. La revue d'avant-hier a été froide comme le temps et il gelait très fort. Aujourd'hui on annonce des interpellations sur plusieurs sujets sérieux, mais aussi sur l'organisation de la maison du pauvre président. Il a pris deux officiers d'ordonnance, on veut qu'il soit seul, on semble craindre qu'il ne dépense plus de ses 600 000 francs. Pauvre président! Que pourra-t-il faire avec cela? Il n'encouragera ni les arts, ni le commerce, et les Parisiens vont se trouver attrapés. mais ils n'en sont pas encore là; la lune de miel n'est pas encore achevée.

» Vous aurez été affligé du très petit nombre de voix obtenu par M. de Lamartine[1]. Je l'ai été aussi. Je ne croyais pas que les Français fussent si capricieux; je croyais qu'ils pouvaient se tromper dans leur choix, mais que, ce choix résultant d'une opinion, il en resterait quelque chose: ce qui arrive à M. de Lamartine et même au général Cavaignac prouve, selon moi, que c'était un caprice seulement que l'on avait eu pour eux... »

Madame la duchesse de Castries était aussi restée en correspondance avec Ponsard. Comme la duchesse Decazes, elle avait quitté Paris par ces temps troublés; peu avant l'élection du prince Louis-Napoléon, elle écrivait à mon père :

« Voici l'hiver qui s'approche, c'était le bon moment de toutes les réunions. Les amis dispersés venaient se raconter au coin du feu leurs voyages, leurs plaisirs, parfois même leurs amours et leurs chagrins. Hélas! dans cet heureux temps de République on ne se retrouve plus. Chacun se renferme silencieux dans sa coquille; bien prospère celui qui possède même cette coquille! Cette année, pour beaucoup de gens, il n'y aura pas de retour, partant pas de fusions amicales.

» Je reste à la campagne jusqu'après l'élection du Prési-

1. Le 10 décembre, Lamartine n'avait obtenu que 7 910 voix; — le prince Louis Napoléon, 5 435 226; le général Cavaignac, 1 448 107.

dent. Dieu veuille que le nom qui sortira de l'urne ne nous apporte pas le complément de nos misères! Voter est difficile, s'abstenir est coupable et les prétendants ne donnent pas de sécurité. — J'ai horreur de notre politique! elle est confuse, incertaine, elle crie et n'agit point. Il me semble que ce n'était pas la peine de faire une République pour en revenir à ce que nous étions, sauf la sécurité, l'aisance et le bien-être. Les riches sont devenus pauvres et les pauvres ne sont pas devenus riches : à quoi servent les Révolutions? Est-ce à faire élire Louis Bonaparte? Est-ce à entendre déclamer Ledru-Rollin? Est-ce à voir M. de Lamartine réduit au silence? Est-ce à voir l'Italie et Vienne bombardées, l'Allemagne en feu, la civilisation reculer au moyen âge? Est-ce à voir enfin l'impuissance dans la politique, l'impuissance dans les lettres, l'impuissance dans les arts?

» Quand on aime son pays, on souffre profondément à chaque espérance, à chaque illusion qui s'effeuille. Toutes ces belles fleurs tombent dans un rapide courant qui les emporte, Dieu sait où.

» Je termine cette lettre qui arriverait à l'état de volume. Voici mon adresse, c'est vous demander une prompte réponse.

» Mille amitiés.

» MAILLÉ DE CASTRIES.

» Au château de Quevillon, près Rouen (Seine-Inférieure). »

*
* *

Donc, malgré les appréhensions de ses amis, Ponsard avait continué l'œuvre entreprise. Il en avait toujours vu les difficultés mieux que personne, et voici deux lettres assurément curieuses ; on y voit l'auteur écrivant d'avance, à propos de *Charlotte Corday*, ce que les critiques enseigneront doctoralement plus tard.

A M. ACHILLE RICOURT[1]

[1847]

« Mon cher Ricourt,

» Je reçois ta lettre en revenant de Mâcon[2], où j'ai passé

1. Directeur de l'*Artiste*, et qui naguère avait patronné *Lucrèce* à l'Odéon.
2. Après le banquet.

quelques jours chez M. de Lamartine. J'ai failli aller à Naples avec lui, mais ma paresse a repris le dessus et je suis rentré tout bonnement dans ma coquille de limaçon.

» Je n'ai pas beaucoup de goût au travail à présent, et tu feras bien de venir pour me remettre un peu de cœur au ventre. Tu as tort de savoir que j'ai abandonné *Charlotte*; j'ai pensé à autre chose, mais sans perdre *Charlotte* de vue, et je n'ai travaillé, quand j'ai travaillé, qu'à *Charlotte*. C'est affreusement difficile : il n'y a pas de drame; il y a mille dangers; enfin c'est effrayant. C'est égal, je continue. Ce sera plutôt une pièce sur la Révolution que sur Charlotte Corday, et il va sans dire que mon héroïne ne sera pas une amoureuse de vaudeville. Enfin la question est de savoir si la lutte de la Montagne et de la Gironde est assez intéressante par elle-même pour remplir une pièce. Je n'en sais rien; mais j'essaierai, et, dans tous les cas, si la pièce est impossible au théâtre, ce ne sera pas de la besogne perdue pour cela. Je la ferai imprimer comme poème dramatique.

» J'ai écrit à Buloz[1] pour lui annoncer que je ne pourrais pas être prêt l'hiver prochain. Tu conçois que, puisque je prends la chose au point de vue politique, il faut beaucoup d'études et de lectures et de recherches, et que cela ne se fait pas en un jour : aussi, les voyages aidant, et la paresse et les dégoûts, je vais pianissimo.

» Comme je ne puis être prêt pour janvier, il s'ensuit que Buloz n'est plus obligé de faire jouer *Lucrèce* ou *Agnès de Méranie* par Rachel au mois d'octobre.

» Parlons maintenant de mademoiselle Lévêque. Lamartine m'en a, en effet, parlé avec une grande sympathie et presque avec admiration. Mais ce que tu me dis me touche beaucoup plus que les éloges de M. de Lamartine, que je soupçonne d'être un peu facile à l'endroit de la déclamation. Puisqu'elle a beaucoup travaillé avec toi (moralement s'entend), je ne serais point du tout surpris qu'elle eût fait de très grands progrès. Tu as pu utiliser admirablement ses beaux yeux et son bel organe. Il peut très bien se faire même qu'elle fasse

1. Alors administrateur de la Comédie-Française.

sensation, en paraissant en scène, et alors je voudrais de tout mon cœur l'aider à y paraître.

» Mais, pour ce rôle d'Agnès, tu sais quelles sont nos conventions avec Buloz. Il doit faire reprendre ce rôle par Rachel quelques mois avant ma troisième pièce. Or, il est clair que si une autre actrice le joue aux Français, Rachel, qui fait déjà des difficultés à cause de la création antérieure de madame Dorval, ne manquera pas de le rejeter tout à fait comme ayant été usé par d'autres actrices. Donne-moi du reste ton avis là-dessus...

» A toi, de tout mon cœur.

» F. PONSARD. »

A MADAME D'AGOULT

« Figurez-vous que ma pièce tourne au théâtre allemand : il y a des changements de décor dans le même acte ; il y a des personnages qui paraissent et disparaissent, et dont il n'est plus question ; enfin il n'y a aucune espèce d'unité. Je ne m'en effraie pas autrement. Ce n'est pas la charpente du drame ou de la tragédie qui est à mes yeux une question d'école. Qu'on fasse comme on voudra, pourvu que le langage soit simple et naturel, pourvu que les incidents soient possibles, et que les caractères et que les passions se développent avec vérité. Mais, si je donne, à ma troisième œuvre, une *Charlotte* telle que je la conçois, on croira que je fais amende honorable, que, instruit par un échec, je cherche le succès de tous côtés, etc. Puis, il y a les difficultés sérieuses : la rigueur d'une histoire trop rapprochée, les fils ou filles encore vivants des personnages qu'il faut mettre en scène ; la censure, le danger qu'il y a pour l'auteur à faire parler des gens qui ont la réputation d'avoir très bien parlé, et bien d'autres écueils. Cependant, le sujet est beau. Je le traiterai, sauf à ne pas le destiner au théâtre, sous forme de poésie dramatique... »

Mon père se décida pourtant à risquer *Charlotte* sur la scène. Le 22 mars 1850, il écrivait à Rémy Ponsard :

« Mon cher oncle,

» C'est samedi qu'on me joue. Le ministre, après une lec-

ture de la pièce, en a complètement autorisé la représentation.

» Elle excite une curiosité inouïe. Il y a un mois déjà que les places sont retenues : hier, Rothschild offrait cinq mille francs d'une loge au directeur. On n'a pas pu la lui procurer.

» Voilà qui fera une chute bien bruyante.

» Je suis accablé de besogne, de lettres, de soucis. Je n'ai pas un moment. Il est maintenant six heures du matin. Je viens de passer la nuit à adresser mes billets, à écrire, à répondre, etc. Je suis entouré d'un monceau de lettres.

» Tout cela m'a donné une bonne fièvre. Je viens de passer cinq jours au lit.

» Rachel a redemandé le rôle, mais trop tard.

» Adieu. Je t'écrirai s'il y a un succès; — sinon, tu comprendras par mon silence; puis les journaux te chanteront assez mon oraison funèbre.

» Embrasse ma tante et ma cousine.

» Je t'embrasse.

» F. PONSARD. »

Le lendemain, 23 mars 1850, *Charlotte Corday* était représentée pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Français.

Le retentissement de la pièce fut considérable. A quelque temps de là, Victor Hugo écrivait à mon père :

« Mon cher confrère,

» Je vous remercie. J'ai lu votre livre. C'est une œuvre forte et vivante. Le souffle révolutionnaire y est mêlé au souffle humain. Vous avez su joindre un drame pathétique à l'épopée formidable que donne l'histoire. Et le style est excellent. Quand je vous verrai, j'aurai plaisir à causer avec vous de tout ce qui m'a touché et charmé.

» Recevez mon meilleur serrement de mains.

» VICTOR HUGO. »

Un demi-siècle après, ou peu s'en faut, le drame vit encore. L'histoire est-elle mieux connue?

Il y a quelques années, je me trouvais à Caen, où j'étais allé voir un de mes amis. Cet ami était absent ; je prends une voiture et dis au cocher de me promener dans la ville.

— Monsieur veut-il voir la maison de Charlotte Corday?

— Certainement, tout de suite!

La voiture s'arrête devant un logis sans caractère, ce qui ne laisse pas que de me désappointer un peu : — je me figurais une de ces vastes maisons à hautes fenêtres et à balcons ouvragés comme on les bâtissait volontiers au XVIIIe siècle.

— Prenez ce couloir, monsieur; une fois dans la cour, vous demanderez la concierge.

J'arrive dans une courette et m'entends héler par une vieille femme; elle me demande ce que je veux.

— C'est ici qu'habitait Charlotte Corday?

— Oui, monsieur, mais on ne peut pas visiter l'appartement : c'est un magasin à blé... Voici la fenêtre de la chambre de Charlotte, et en face, oui, c'est ça... où il y a un petit balcon... c'était la fenêtre de son amant.

— Ah bah ! Charlotte avait un amant ici?... voilà qui est curieux !

— Comment, monsieur ne savait pas !... Mais c'était un nommé Marat... un fameux, à ce qu'il paraît !

— Et dites-moi, madame, il vient beaucoup de monde voir votre maison?

— Mais la plupart des habitants de Caen sont venus, et pas mal d'étrangers...

Voilà des gens bien renseignés.

FRANÇOIS PONSARD

L'OPINION & LA CONVERSATION[1]

IV

Après cet aperçu d'ensemble sur l'évolution de la conversation, occupons-nous plus à loisir de la conversation cultivée comme un art spécial et un plaisir exquis[2]. A quel moment s'épanouit-elle ainsi? On en a un signe à peu près certain dans la floraison de l'art dramatique, et surtout de la comédie qui, étant tout en dialogue, ne saurait passer au premier rang de la littérature et se substituer aux récits épiques, tout en actions, avant d'avoir trouvé dans la vie réelle des modèles d'entretiens aussi brillants et aussi beaux que des combats. On s'explique par là que l'épopée ait partout précédé le drame. Remarquons que les conversations reflètent toujours la vie réelle : l'Esquimau, le Peau-Rouge ne parlent que de chasses, les soldats causent batailles, les joueurs jeux, les matelots voyages. La conduite habituelle se reproduit dans les rêves la nuit, et, le jour, dans les conversations qui sont des rêves complexes à deux ou à trois, mutuellement suggérés. Elle se reproduit aussi dans la littérature écrite, qui

1. Voir la *Revue* du 15 août.

2. « Il nous faut, écrit mademoiselle de Montpensier à madame de Motteville, toutes sortes de personnes pour pouvoir parler de toutes sortes de choses dans la *Conversation qui,* à votre goût et au mien, *est le plus grand plaisir de la vie* et *presque le seul à mon gré.* »

est la fixation de la parole. Mais l'art dramatique est quelque chose de plus, la *reproduction*, et non pas seulement la conservation de la parole. Il est donc en quelque sorte le reflet d'un reflet de la vie réelle.

Un autre signe encore plus visible du règne de la parole cultivée est l'habitude de réserver dans les maisons habitées par la classe supérieure une pièce réservée à la causerie, un *causoir*. Déjà l'existence d'un causoir public est non moins significative : chez les Grecs, les gymnases comprenaient, parmi leurs dépendances, une enceinte, couverte ou non, appelée exèdre, où les philosophes se réunissaient et qui leur servait de *cercle*. Cela valait mieux que de faire salon en plein air, comme dans nos campagnes « sous l'orme du mail ». C'est sans doute à l'exemple des Grecs que les patriciens romains, sous l'Empire, avaient dans leurs riches demeures, à côté des *triclinia* et des bibliothèques, une galerie appelée aussi exèdre où l'on recevait les philosophes, les poètes, les visiteurs distingués.

L'origine de nos salons modernes est différente. Ne procèdent-ils pas du *parloir* des monastères, bien qu'il répondît à un besoin d'autre nature, celui de faire exception quelque part, une exception nécessaire, à la règle monastique du silence[1]? Cela semble probable. Quoi qu'il en soit, inauguré dans les palais italiens du XVe siècle, le *salon* s'est répandu dans les châteaux de la Renaissance française et les hôtels parisiens. Mais sa diffusion a été lente dans les maisons de la bourgeoisie jusqu'à notre siècle où il n'est pas si petit appartement qui ne prétende avoir son salon. Dans la description que M. Delahante nous donne de la maison que son trisaïeul fit bâtir à Crécy en 1710, j'observe qu'il n'y avait pas de pièce à part pour recevoir les visites. Salon, salle à manger, chambre à coucher même, une seule salle tenait lieu de tout. Et il s'agissait d'un homme de la bonne bourgeoisie en passe de s'enrichir. On mangeait souvent à la

1. Remarquons que le vœu du silence, la renonciation à toute conversation inutile, a toujours été considéré comme la mortification la plus dure, la règle la plus rigoureuse et la plus souvent enfreinte, que l'imagination des fondateurs d'ordres monastiques ait pu inventer. Cela prouve à quel point le besoin de causer est général et irrésistible.

cuisine. Mais il y avait, dans cette maison, qui passait alors pour très confortable, un « cabinet de repos » destiné à la solitude et non aux réceptions.

Dans une société vraiment civilisée, il ne suffit pas que les meubles les plus utiles et les plus humbles soient des objets d'art, il faut encore que les moindres paroles, les moindres gestes, joignent toujours à leur caractère d'utilité, sans nulle affectation, un caractère de grâce ou de beauté propre. Il faut qu'il y ait des gestes « de style », comme des meubles « de style »[1]. En cela s'est distingué notre monde aristocratique du XVIIe et du XVIIIe siècle. Mais gardons-nous de croire que son penchant ait été exceptionnel. Sous d'autres formes, en toute société polie, ce même besoin s'est fait sentir. Il se fait sentir encore, parmi nous, dans les oasis esthétiques de notre démocratie. Ne dirait-on pas, à lire Taine, que le goût de la conversation fine et de la vie de salon a été, non pas plus intense seulement sous l'ancien régime dans les classes supérieures, mais encore une singularité caractéristique et unique de la société française à cette phase de son développement?

Là est l'erreur de cet esprit si pénétrant, et elle n'a pas été sans importance. Par exemple, il attribue à la vie de salon le goût des idées générales dans l'ancienne France. Mais Tocqueville, avec plus de vérité, ce semble, après avoir trouvé de son temps le goût des idées générales bien plus développé aux États-Unis qu'en Angleterre malgré la similitude de race et de mœurs, explique la chose par l'influence du régime égalitaire. Le plaisir de causer sur des idées générales ou des généralités morales a été goûté ailleurs aussi sans donner naissance à la vie de salon. Le salon, en effet, n'est qu'un signe comme nous l'avons dit, l'un des signes, et non le berceau de la conversation polie, qui est née sans lui en Grèce sous Périclès, à Rome sous Auguste, au moyen âge dans les cours d'amour provençales et dans les villes italiennes. Ce besoin de causer développait tantôt la vie de gymnase, tantôt la vie de forum, tantôt la vie de cloître, de cloîtres féminins surtout où la causerie devait être animée et intéressante à

1. Turgot, dit Morellet, était, dans son adolescence, rebuté de sa mère « qui le trouvait maussade parce qu'il ne faisait pas la révérence de bonne grâce ».

l'époque de Saint-Louis, quand l'évêque Eudes Rigaud les visitait scandalisé. Chez nous, au cours de ce siècle, c'est la vie de café ou de cercle qui tend à se développer surtout, malgré la multiplication imitative et vaniteuse des « salons ».

La mondanité d'ancien régime est née d'éléments complexes ; comptons, outre le plaisir de causer, celui de copier la cour ou les copies de la cour, c'est-à-dire un groupement hiérarchique d'hommes et de femmes présidés par une personne à qui tout le monde rend hommage et qui représente en petit le monarque : le maître ou la maîtresse de maison. L'art de la conduite, en un tel milieu, ne consiste pas exclusivement dans l'art de la conversation, il suppose, avant tout, la distribution aisée, sûre, délicate, des nuances de respect dues à la diversité des mérites et des rangs ; et le plaisir des amours-propres satisfaits par là dans une société éminemment hiérarchique est au moins aussi apprécié de tous que celui des idées échangées et accordées. Enfin, l'espèce d'hégémonie, de royauté de la conversation, abandonnée aux femmes dans les salons français, ne se comprandreit pas sans l'antique institution de la chevalerie dont les cours monarchiques ont recueilli les débris.

Les reproches que Taine adresse, dans son livre sur l'*Ancien régime*, à la vie du monde, ne concernent donc pas la vie de conversation en général. Il n'est pas vrai que celle-ci soit nécessairement « artificielle et sèche ». Et même cela n'est vrai de la vie de salon la plus aristocratique, que dans une certaine mesure. D'abord, la vie de salon a beau exprimer le respect de la hiérarchie sociale, comme, avant tout, elle tend à l'harmonie sociale par le ménagement réciproque des amours-propres, il doit arriver de toute nécessité que, même en exprimant les distances des rangs, elle les atténue. D'elle, comme de l'amitié, on peut dire : *pares aut facit aut invenit,* elle ne naît qu'entre égaux ou elle égalise ; elle ne naît qu'entre semblables ou elle assimile. Seulement elle n'égalise et n'assimile qu'à la longue. Mais il n'est pas douteux que l'égalité des droits et des rangs est le seul équilibre stable et définitif des amours-propres en contact prolongé. Elle est, du reste, on le sait bien, un simple masque conventionnel, une transparente voilette qui recouvre la pro-

fonde inégalité des talents et des mérites individuels et sert à la mettre en valeur. Cette fiction de l'égalité est l'éclosion finale de la sociabilité. Dans une cour royale, en dépit de toutes les barrières de l'étiquette, l'habitude de vivre et de causer avec le roi établit entre les sujets et lui une familiarité presque niveleuse. « Sire, — disait à Louis XVI le maréchal de Richelieu, témoin des deux règnes précédents, — sous Louis XIV on n'osait dire mot ; sous Louis XV, on parlait tout bas ; sous Votre Majesté, on parle tout haut. » Mais, déjà, longtemps avant que se fût amoindrie la distance des courtisans au royal maître de maison, celle qui séparait ses invités avait été s'effaçant peu à peu, et les degrés infinis de la noblesse avaient commencé à se fondre ensemble dans la fréquentation de la Cour.

« Artificielle » ? Est-il si vrai que la vie de salon — ajoutons la vie de cercle, la vie de café, etc., — soit artificielle ? La nature sociable de l'homme ne le pousse-t-elle pas toujours et partout à ces jeux en commun, à ces réunions de plaisir sous des formes variées ? Et ne lui sont-elles pas aussi naturelles que l'état *grégaire* l'est au mouton ?

Quant à la « sécheresse de cœur » que la vie de salon engendrerait nécessairement, j'en vois la cause dans l'inégalité excessive que le respect aristocratique, aussi longtemps qu'il subsiste entier, creuse entre les parents et les enfants, ou entre les amis même. Mais dès que, par l'effet même de la vie de salon, comme il vient d'être dit, cette inégalité devient moindre, l'apparition des sentiments naturels de tendresse et de passion est bien accueillie, et leur étalage peut devenir même une affectation mondaine, comme il l'a été pendant toute la seconde moitié du XVIIIe siècle, par un « retour à la nature » où tout n'était pas factice, loin de là. Ce seul fait, que la vie de salon, dans l'une de ses phases, dans sa phase finale et son embouchure pour ainsi dire, a favorisé la diffusion de la sensibilité et des effusions tendres, montre bien que la sécheresse du cœur n'est pas un caractère essentiel de la mondanité.

Il est certain que la vie de salon a nui, pendant tout l'ancien régime, à la vie de famille. Mais on en dirait autant de toute occupation absorbante, soit professionnelle, soit esthé-

tique, soit politique, soit religieuse. Ce qui fait tort à la vie de famille, à présent, ce n'est plus la vie de salon il est vrai, mais c'est la vie de cercle ou de café, c'est, pour l'ouvrier, la vie d'atelier, pour l'homme d'affaires la vie de palais, pour l'homme politique la vie électorale ou parlementaire. Ce serait plus tard, encore plus, si le rêve collectiviste était réalisable, la vie de phalanstère.

Nous ne pouvons pas compter non plus parmi les caractères essentiels de la mondanité ce que Taine signale comme un de ses traits les plus propres et les plus marqués, la répugnance aux nouveautés fortes, l'horreur des originalités. En réalité, toute vie sociale intense a pour effet de lancer un courant torrentiel de mœurs, d'opinions, d'habitudes, qu'il est difficile de remonter et où la plupart des originalités moyennes sont submergées. Les originalités fortes et exceptionnelles y parviennent seules, et alors elles deviennent le foyer d'une contagion nouvelle qui propage leur empreinte personnelle substituée, ou superposée aux anciennes marques. Telle a été la sauvagerie de Rousseau, qui, détonant au milieu de la mondanité effrénée de son temps, l'a refondue à son effigie. Dira-t-on aussi qu'un Diderot[1], un Voltaire, et tant d'autres, n'ont pu faire accepter leur personnalité qu'en l'émoussant?

V

L'évolution de la vie de salon peut nous servir à envisager par un côté différent et plus saisissable l'évolution de la conversation. — On appelle une « société » — expression excellente, car elle revient à dire que le rapport social par excellence, le seul digne de ce nom, est l'échange des idées, —

1. Morellet, entre autres contemporains de Diderot, vante fort sa conversation. « Elle avait une grande puissance et un grand charme ; sa discussion était animée d'une parfaite bonne foi, subtile sans obscurité, variée dans ses formes, brillante d'imagination, féconde en idées et réveillant celle des autres : on s'y laissait aller des heures entières comme sur une rivière. » — Ce sont les conversations privées, mondaines, à partir de la seconde moitié du dernier siècle, qui ont été les sources cachées du grand courant de la Révolution. C'est là une terrible objection au prétendu misonéisme des salons.

un groupe de gens habitués à se réunir quelque part pour causer ensemble. Dans les plus basses couches populaires il y a des « sociétés », mais elles sont très petites autant que nombreuses. Dans le fond des campagnes les plus arriérées, deux ou trois paysans prennent l'habitude de se voir aux veillées ou au cabaret, et, bien qu'on travaille aux veillées et qu'on boive au cabaret bien plus qu'on n'y cause, on y cause aussi. Ce sont là des embryons de salon et de cercle. A mesure qu'on s'élève sur l'échelle sociale, on voit le nombre des sociétés diminuer mais chacune d'elles grandir. Les cafés d'ouvriers se divisent en groupes de causeurs ou de discuteurs habituels déjà bien plus denses. Les petits commerçants ont un salon, très étroit, où l'on a la copie réduite des réunions de la classe supérieure. Celle-ci, dans la plupart des villes moyennes se fractionne à peine en deux ou trois « sociétés » et quelquefois même, fait qui a été et qui tend à redevenir général, elle ne forme qu'une seule et même sorte de corporation mondaine, « *la* société ». Même dans les plus grandes villes, la même tendance se remarque, et, à Paris, à Vienne, à Londres, partout, en dépit des progrès de la démocratie, la classe réputée encore la plus brillante, sinon la plus haute, recherche les occasions où ses fragments déjà très volumineux se rencontrent et se rejoignent pour se souder.

Ainsi, à part beaucoup d'exceptions, la règle générale est que le volume des *sociétés* est en raison inverse de l'importance numérique de la classe à laquelle elles appartiennent : elles sont d'autant plus volumineuses que leurs membres font partie d'une classe moins nombreuse. De la plèbe à l'élite, la pyramide sociale va en se rétrécissant pendant que les sociétés vont s'élargissant. — Cela s'explique par la supériorité des loisirs, des connaissances, des sujets de conversation communs à mesure qu'on gravit l'escalier social ; et cela montre en même temps l'aspiration constante du progrès social à étendre le plus possible la communion des esprits, leur mutuelle visitation et pénétration. Car c'est en causant que les esprits s'entre-visitent et s'entre-pénètrent.

Les sujets de conversation varient d'une couche sociale à l'autre. Dans les petits cercles de paysans, réunis à la veillée,

de quoi parle-t-on ? Un peu plus de la pluie et du beau temps que nulle part ailleurs, parce que ce thème, nullement oiseux ici, se lie aux espérances ou aux menaces de la récolte prochaine. Aux périodes électorales seulement, on parle politique. On s'occupe des voisins, on suppute leurs revenus, on *potine*. Ce côté professionnel et personnel des causeries est encore ce qui domine dans les conversations d'ouvriers et de petits commerçants, mais la politique considérée suivant les aspects du journal du jour remplace la pluie et le beau temps comme sujet fondamental. La météorologie politique s'est substituée à la météorologie céleste, ce qui est un progrès social. Déjà les hommes d'affaires et les médecins, quoique aimant à parler parfois de leur métier, s'en délivrent souvent l'esprit pour hasarder quelques considérations d'ordre philosophique ou scientifique[1]. Enfin, il faut arriver aux *sociétés* les plus cultivées pour voir se réduire au *minimum* les entretiens tirés de la profession et de la politique courante, et la causerie rouler sur des idées générales suggérées réciproquement par des lectures, des voyages, une instruction première étendue et solide, des réflexions personnelles.

En ce qui concerne ces derniers groupes, la Presse quotidienne, on le voit, cesse d'être le métronome et le pilote le plus habituel des conversations, ou du moins son action suggestive est moins immédiate, sinon moins profonde. Elle ne les alimente directement que les jours où quelque nouvelle sensationnelle, quelque question obsédante, remplit les journaux. Hors de là, l'entretien s'émancipe, suit un cours im-

1. Il n'en a pas toujours été ainsi, et plus nous remontons dans le passé, plus nous voyons les gens, même des classes moyennes, s'enfermer dans leurs préoccupations personnelles. Dans une de ses lettres à mademoiselle de Robinan (1644), mademoiselle de Scudéry raconte plaisamment un voyage qu'elle a fait en coche et la conversation qui s'y est engagée entre ses compagnons de voyage à savoir, un jeune *partisan* (financier), un mauvais musicien, une bourgeoise de Rouen venant de perdre un procès à Paris, une épicière de la rue Saint-Antoine et une chandelière de la rue Michel-le-Comte, désireuse de voir « la mer et le pays », un jeune écolier revenant de Bourges prendre ses licences, un bourgeois poltron, un « bel esprit » de Basse-Normandie qui disait plus de pointes que M. l'abbé de Franquetot n'en disait quand elles étaient à la mode, et qui, voulant railler toute la compagnie, en donnait plus de sujets que tous les autres. » Or tous ces gens-là, quand ils se mettent à causer, parlent chacun de ses occupations personnelles ou professionnelles. Le partisan « en revient toujours au sol par livre ». Le musi-

prévu, exhume des sujets oubliés, importe des sujets exotiques, et, de la sorte, fait de la « société » des gens *surcultivés* un cercle magique qui s'étend sans cesse dans l'espace et dans le temps, reliant entre elles toutes les élites des nations civilisées et les rattachant ensemble aux « honnêtes gens » du passé de chacune d'elles.

Ces « honnêtes gens » de tous les temps, type exemplaire de la sociabilité consommée, se reconnaissent à l'inépuisable richesse de thèmes d'entretien toujours nouveaux que leur fournit, avant tout, une instruction commune et générale, couronnement lumineux d'une instruction spéciale et technique. Je ne veux pas, en trois mots, trancher à ce propos un problème aussi grave et aussi anxieux que celui de la réforme des études classiques; mais je me permets d'observer que, si l'on avait pris garde à l'immense importance sociale de la conversation, on n'aurait pas manqué d'y puiser un argument assez solide, un argument en tout cas digne d'être discuté, en faveur du maintien de la culture traditionnelle dans une large mesure.

On aurait vu que le principal avantage de l'étude des langues et des littératures anciennes est non seulement d'entretenir la parenté sociale des générations successives, mais d'établir, à chaque époque, un lien intellectuel et spirituel étroit entre toutes les fractions de l'élite nationale, ou même entre les élites de toutes les nations, et de permettre à tous leurs membres de causer ensemble avec intérêt, avec plaisir, à quelque

cien veut toujours chanter. La chandelière pense à sa boutique, « le jeune écolier ne parle que du droit écrit, de coutumes et de Cujas » à tout propos. « Si l'on parlait de belles femmes, il disait que Cujas avait eu une belle fille. » En somme, on voit clairement que ce dialogue n'était qu'un entrelacement de monologues et qu'il n'y vient pas de sujets généraux propres à les intéresser tous à la fois, point de « conversation générale ». — De nos jours, grâce aux journaux, ces sujets généraux existent toujours entre les interlocuteurs les plus différents par la classe et la profession. Ils n'existent que trop parfois. — Aussi, mademoiselle de Scudéry appelle-t-elle une *mauvaise compagnie*, cette réunion hétéroclite de voyageurs. A son époque, en effet, pour goûter le charme d'une *conversation générale* d'un intérêt commun à tous les interlocuteurs, il fallait vivre en une coterie close et murée, composée de gens de même classe, de même éducation, comme l'Hôtel de Rambouillet. Cela nous explique le charme intense de ces asiles de l'esprit. La Fontaine aussi dans ses lettres à sa femmes, nous dit un mot des conversations de ses compagnons de voyage en coche. On voit qu'elles ont été bien insignifiantes, sauf une controverse animée entre catholiques et protestants à propos de dogmes.

profession qu'ils appartiennent et de quelque classe ou de quelque pays qu'ils proviennent.

Supposez que l'étude du latin et des auteurs latins, l'étude de la philosophie et de l'histoire de la philosophie, fût brusquement supprimée dans les écoles françaises : avant peu une solution de continuité se produirait dans la trame de l'esprit français, les nouvelles générations cesseraient d'appartenir à la même *société* que leurs aînées ; et les diverses catégories professionnelles de français, médecins, ingénieurs, avocats, militaires, industriels, exclusivement instruits en vue de leur métier, seraient *socialement* étrangers les uns aux autres. Ils n'auraient plus d'autre intérêt commun, et, par suite, d'autre conversation commune, que les questions sanitaires, la pluie et le beau temps, ou la politique journalière. C'est pour le coup que « *l'âme* de la France » serait rompue, non pas en deux mais en mille morceaux.

Je sais bien que, aux yeux des économistes d'ancienne école, l'avantage d'avoir, entre gens cultivés, un même filon de conversation à exploiter, doit être la plus improductive des futilités. Causer, pour eux, c'est perdre son temps, et il est certain que, si toute la vie sociale doit converger vers la production à outrance, vers la production pour la production, la parole n'a droit d'être tolérée qu'à titre de moyen d'échange. Mais une société qui réaliserait cet idéal, où l'on ne se parlerait que pour une affaire à traiter, achat, prêt, alliance, aurait-elle rien de vraiment social? Plus de littérature alors, plus d'art, plus de joie à discourir entre amis, même en dînant. Les repas silencieux, un buffet entre deux trains rapides, une vie affairée et muette : si l'on repousse cette perspective, si l'on songe au besoin essentiel que nous avons tous de nous comprendre de mieux en mieux les uns les autres pour nous aimer et nous excuser de plus en plus, et si l'on accorde que la satisfaction de ce besoin profond est, en somme, le fruit le plus haut et le plus savoureux de la civilisation, on reconnaîtra le devoir capital, pour les gouvernements, de ne rien faire qui puisse entraver l'extension des relations inter-spirituelles, de tout faire pour le favoriser.

VI

Après avoir parlé des variétés de la conversation, de ses transformations et de ses causes, disons quelques mots de ses effets, sujet que nous avons à peine effleuré. Classons ses effets, de peur d'en omettre aucun d'important, d'après les différentes grandes catégories de rapports sociaux. Au point de vue linguistique, elle conserve et enrichit les langues, si elle n'étend pas leur domaine territorial ; elle suscite les littératures et, en particulier, le drame. Au point de vue religieux, elle est le moyen d'apostolat le plus fécond, elle répand les dogmes et le scepticisme tour à tour. Ce n'est pas tant par les prédications que par les conversations que les religions s'établissent ou s'affaiblissent. Au point de vue politique, la conversation est, avant la presse, le seul frein des gouvernements, l'asile inexpugnable de la liberté ; elle crée les réputations et les prestiges, elle dispose de la gloire, et par elle, du pouvoir. Elle tend à égaliser les causeurs en les assimilant et détruit les hiérarchies à force de les exprimer. Au point de vue économique, elle uniformise les jugements sur l'utilité des diverses richesses, crée et précise l'idée de valeur, établit une échelle et un système de valeurs. Ainsi, ce bavardage superflu, simple perte de temps aux yeux des économistes utilitaires, est, en réalité, l'agent économique le plus indispensable, puisque, sans lui, il n'y aurait pas d'opinion, et, sans opinion, point de valeur, notion fondamentale de l'économie politique, et, nous le verrons aussi, de bien d'autres sciences sociales.

Au point de vue moral, elle lutte continuellement, et avec succès le plus souvent, contre l'égoïsme, contre le penchant de la conduite à poursuivre ses fins tout individuelles ; elle trace et creuse, l'opposant à cette téléologie individuelle, une téléologie toute sociale en faveur de laquelle, par la louange et le blâme distribués à propos et contagieusement répandus, elle accrédite des illusions salutaires ou des mensonges conventionnels. Elle contribue, par la mutuelle pénétration des

esprits et des âmes, à faire germer et progresser la psychologie non pas individuelle précisément, mais avant tout sociale et morale. Au point de vue esthétique, elle engendre la politesse, par la flatterie unilatérale d'abord puis mutualisée; elle tend à accorder les jugements du goût, y parvient à la longue et élabore ainsi un art poétique, un code esthétique, souverainement obéi à chaque époque et dans chaque pays. Elle travaille donc puissamment à l'œuvre de la civilisation, dont la politesse et l'art sont les conditions premières.

Revenons sur quelques-uns de ces effets généraux. Quand un peuple civilisé retombe, par le retour de l'insécurité, par la rupture des ponts, la désuétude des routes, des lettres, des liens sociaux, dans la barbarie, il devient relativement muet. On y parlait beaucoup, en prose et en vers, par parole et par écrit ; on n'y parle presque plus.

Le paysan isolé se tait ; le barbare, dans sa maison forte, dans son trou de rocher, ne dit mot. N'est-ce pas par ce fait si simple qu'il convient d'expliquer la décomposition du latin et la naissance des langues néo-latines? Si les cités gallo-romaines avaient continué à subsister et à communiquer entre elles après la chute du trône impérial comme elles l'avaient fait auparavant, on n'aurait probablement jamais cessé de parler latin sur tout le territoire de l'Empire. Mais, à défaut de ce perpétuel exercice de la parole dans un domaine immense, et dans les conditions les plus variées, qu'exigeait la conservation d'un idiome si riche et si compliqué, il devait arriver inévitablement que la plupart des mots périssent, devenus sans objet, et que le sentiment délicat des nuances de la déclinaison et de la conjugaison se perdît et s'oblitérât parmi des laboureurs, des pâtres, des barbares condamnés à l'isolement par le défaut de voies bien entretenues et de relations bien réglées. Alors qu'arrivait-il? Quand ces êtres d'ordinaire muets se trouvaient avoir à se communiquer quelque idée, toujours grossière, leur langue rouillée se refusait à leur fournir une expression précise, et une expression confuse les satisfaisait pleinement ; le rétrécissement de leur dictionnaire entraînait la simplification de leur grammaire ; les mots latins, les tournures et les désinences latines, ne s'offraient à leur mémoire que mutilés et corrompus, et ils devaient faire, pour être com-

pris, des efforts d'ingéniosité d'autant plus grands qu'il avaient davantage perdu l'habitude de parler avec correction et facilité. L'homme, donc, se retrouvait presque dans l'état où il s'était trouvé dans les âges préhistoriques, où, ne parlant pas encore, il avait dû, à force d'ingénieuses tentatives aussi, et en concentrant sur la satisfaction du besoin urgent de communication mentale toutes ses ressources géniales, inventer brin à brin la parole. C'est ainsi que, d'une foule d'innovations imaginées par les hommes du VIIe au Xe siècle, pour se faire comprendre facilement, jaillirent les langues romanes. C'est faute de conversations multiplées et variées que le latin s'est décomposé et que le germe des langues néo-latines a commencé à poindre, et c'est, plus tard, par le retour à la vie de société, de conversations habituelles, que les langues néo-latines ont grandi et fleuri. N'en a-t-il pas été de même de toute décomposition ou genèse d'idiome?

Les rapports de la conversation avec la psychologie sociale et morale sont évidents au XVIIe siècle français, mais ce n'est pas seulement là qu'ils sont apparents. Horace, dans l'une de ses satires, vante la vie qu'il mène à sa maison des champs. Là il reçoit souvent à sa table ses amis. « Chaque convive, affranchi des lois de l'étiquette, vide à son choix des coupes grandes ou petites. Là s'engage une conversation non sur des voisins pour en médire, ni sur leurs propriétés pour les envier, ni sur le talent de Lépos dans l'art de la danse ; mais nous nous entretenons de sujets qui nous intéressent davantage et qu'il est honteux d'ignorer : est-ce la vertu, sont-ce les richesses qui rendent l'homme heureux? faut-il, dans ses liaisons, se régler sur ce qui est utile ou ce qui est honnête? quelle est la nature du bien? En quoi consiste le souverain bien? Cependant, avec à-propos, Cervius mêle à ces graves entretiens quelque conte de bonne femme. » Par là nous voyons que les conversations à la mode parmi les gens distingués du siècle d'Auguste ressemblaient par un trait important à celles des « honnêtes gens » de notre XVIIe siècle : elles roulaient aussi sur des généralités morales, quand ce n'étaient pas sur des jugements littéraires. Seulement, la morale agitée par les contemporains d'Horace, épicuriens teintés de stoïcisme, est une morale individuelle plus

que sociale, car c'est à fortifier, à assainir l'individu pris à part, détaché de son groupe, que se sont attachés les sectateurs de Zénon aussi bien que d'Épicure. Au contraire, les questions soulevées par les chrétiens mondains et moralistes du temps de Louis XIV ont trait à la morale sociale avant tout.

Madame de Lafayette écrit à madame de Sévigné que, pendant une après-dîner, toute sa conversation avec madame Scarron et l'abbé Testu, et d'autres interlocuteurs, a roulé « sur les personnes qui ont le goût au-dessus et au-dessous de leur esprit ». « Nous nous jetâmes, dit-elle, dans des subtilités où nous n'entendions plus rien. » Quel intérêt, demandera-t-on de nos jours, peut-on trouver à traiter de sujets si vagues ? Mais c'est oublier que, à cette époque, dans les milieux aristocratiques où la sociabilité atteignait son plus haut point d'éclat, rien n'était plus à propos que d'éclaircir, de préciser, de débrouiller dans la mesure du possible la *psychologie sociale*, encore innommée. Le XVII[e] siècle, dans ses conversations entre honnêtes gens, n'a jamais paru se soucier beaucoup de psychologie individuelle. Un roman de Bourget eût fait bâiller madame de Lafayette et Larochefoucault. Ce qui les intéressait et devait les intéresser bien davantage, c'était l'étude des rapports *inter-psychiques*, et ils faisaient beaucoup d'*inter-psychologie* sans le savoir. Lisez La Bruyère, lisez les portraits que nous trace des personnages de son temps Bussy-Rabutin, ou tout autre écrivain : il ne s'agit jamais de caractériser un homme par ses rapports avec la nature ou avec soi-même, mais uniquement par ses relations sociales avec d'autres hommes, par l'accord ou le désaccord de ses jugements sur le beau avec les leurs *(goût)*, par son aptitude à leur plaire en disant une anecdote piquante ou écrivant une lettre bien tournée *(esprit)*, etc.

Il est naturel que les hommes en commençant à *psychologiser* aient fait de la psychologie sociale, et il se comprend aussi qu'ils en aient fait sans le savoir, puisqu'ils ne pouvaient s'en faire une idée précise que par opposition avec la psychologie individuelle.

Celle-ci ne s'est développée au XVII[e] siècle que par un côté, original du reste et important, le mysticisme. Encore faut-il observer que les états délicieux ou languissants de

l'âme, peints de touches si vives dans les lettres spirituelles de Fénelon et de bien d'autres mystiques du temps, sont sentis par eux comme une sourde et interne conversation avec l'interlocuteur divin, avec l'ineffable consolateur caché dans l'âme. A vrai dire, la vie mystique, sous l'ancien régime, est quelque peu faite à l'image du « monde ». Dieu y fait des *visites* à l'âme, il lui parle, elle lui répond. La *grâce*, n'est-ce pas la joie et la force que donne une voix aimée qui vous parle en dedans et vous réconforte? Les périodes de sécheresse et de langueur, dont se plaignent les « spirituels », sont les intervalles, parfois très longs, des visites et des conversations de l'hôte ineffable.

Une autre branche tout à fait à part de la psychologie sociale, et qui se rattache aussi intimement à l'individuelle, c'est la psychologie sexuelle, à laquelle les auteurs dramatiques et les romanciers se sont consacrés spécialement, et qui joue un rôle d'autant plus envahissant dans les conversations qu'elles sont plus civilisées. Elle n'est pas sans lien avec la psychologie mystique.

La conversation est mère de la politesse. Il en est ainsi même quand la politesse consiste à ne pas causer. Rien ne paraît plus singulier, plus contre nature à un provincial débarqué à Paris, que d'y voir les omnibus pleins de gens qui s'abstiennent avec soin de se parler. Le silence entre inconnus qui se rencontrent paraît naturellement une inconvenance comme le silence entre personnes qui se connaissent est un signe de mésintelligence. Tout paysan bien élevé se fait un devoir de « tenir compagnie » à ceux avec qui il chemine. En réalité, ce n'est pas que le besoin de conversation soit plus fort dans les petites villes ou aux champs que dans les grandes. Au contraire, il semble croître en raison directe de la densité de population et du degré de civilisation. Mais c'est précisément à cause de son intensité dans les grandes villes qu'on a dû y établir des digues contre le danger d'y être submergé sous le flot des paroles indiscrètes.

De la conversation sont nés les compliments aussi bien que les injures. En causant, les hommes se sont aperçus que leur bonne opinion d'eux-mêmes n'était point partagée par autrui et réciproquement.

L'illusion vaniteuse d'autrui, lorsqu'il s'agissait d'un égal, on pouvait la railler, la combattre durement en l'injuriant ; encore l'expérience apprenait-elle à éviter les conflits provoqués par ces accès de franchise. Mais quand il s'agissait d'un supérieur, d'un maître, il était prudent de flatter cette chimère. De là les compliments qui, peu à peu, s'atténuant à la fois et se mutualisant et se généralisant sous cette forme réciproque, sont devenus le fond de l'urbanité. — La nature des compliments va changeant. En Chine, pour complimenter quelqu'un, on lui dit qu'il a l'air vieux ; chez nous, qu'il a rajeuni. Au moyen âge, c'était faire à un jeune religieux, *posant* pour les mortifications sanctifiantes, l'éloge le plus délicat, que de lui dire qu'il était maigre et décharné. — Y a-t-il un sens perceptible à l'évolution des compliments comme à celle des insultes ? En comparant les invectives des héros d'Homère à celles de certains journaux diffamateurs, on dirait que le vocabulaire des insulteurs s'est plutôt enrichi que transformé. A tous les défauts physiques, maladies, difformités, qu'on imputait jadis à ses ennemis, sont venus s'ajouter simplement, les vices de la civilisation, les dépravations raffinées, les anomalies intellectuelles, qu'on leur prête aussi, qu'on leur prodigue. Mais ces injures publiques de la presse comme ses éloges sont chose à part, bien différente des injures et des éloges en usage dans les relations privées, et ont dû garder quelque chose de leur hyperbolisme primitif. Tout ce qui s'adresse à ce personnage grossier, le public, exige des couleurs criardes et grossières aussi : affiches murales, programmes électoraux, polémiques de presse. Il n'en est pas moins vrai que, comparées aux polémiques entre savants du XVIe siècle, celles de nos journaux les plus violents, conservatoires de l'injure, sont bien édulcorées. Quant aux insultes privées, leur adoucissement a été bien plus rapide encore, elles ont passé de la brutalité homérique à la plus discrète ironie, et, au lieu de porter surtout sur des défauts physiques, elles mettent l'accent de plus en plus sur des insuffisances intellectuelles ou des indélicatesses morales. Ce double progrès est certainement irréversible.

Ces deux mêmes caractères se remarquent dans l'évolution de l'éloge, et avec une égale apparence d'irréversibilité.

A coup sûr, aucun monarque, aucun grand homme de nos jours, ne supporterait les éloges extravagants que les Pharaons se faisaient adresser par leurs prêtres, ou que Pindare déversait à flots sur la tête couronnée des athlètes. Le ton des épîtres dédicatoires dans les livres d'il y a deux siècles encore nous fait sourire. Si l'on compare les conversations et les discussions privées à celles du passé, du XVIIIe, du XVIIe et du XVIe siècles, dont il nous reste des échantillons, on constate sans peine que la part du compliment direct, comme de l'injure franche, a été en déclinant ; ces lourdes pièces se sont divisées et subdivisées en menue monnaie très fine. D'autre part, la nature de ces compliments plus voilés n'a pas moins changé que celle de ces aménités déguisées. On a commencé par louer surtout la force physique de la divinité, (voir le livre de Job) puis sa sagesse et son intelligence, enfin sa bonté. On ne reviendra pas en arrière. De même, on a commencé à louer surtout la puissance des rois, puis leur habileté, leur génie d'organisation, enfin leur sollicitude pour les peuples. Tout le lyrisme des poètes complimenteurs, à qui s'adressait-il dans les plus hauts temps de la Grèce ? Aux athlètes encore plus qu'aux artistes. De nos jours, c'est l'inverse, et, malgré l'engouement pour les triomphateurs de *vélodromes* ou de *foot-ball*, il n'y a pas à redouter que cet ordre soit interverti. On peut noter cependant que les compliments à l'adresse des femmes ont évolué presque à l'inverse des précédents. On a loué d'abord les vertus des femmes, leur esprit d'ordre et d'économie, leurs talents comme *tisserandes*, puis comme musiciennes, avant de louer, au moins publiquement, leur beauté physique ; maintenant, quand on les loue, c'est encore plus d'être belles que d'être vertueuses ou même d'avoir de l'esprit, mais l'éloge qu'on fait de leur beauté a eu sa petite évolution spéciale qui se ramène à la tendance générale ; après avoir vanté leurs formes plus que leur grâce on vante leur grâce plus que leurs formes.

Considérez deux personnes, hommes ou femmes, qui se font une visite de politesse et qui causent ensemble. Elles évitent avec soin les sujets où elles risqueraient d'être divisées d'opinion ; ou, si elles ne peuvent échapper à la nécessité

d'y toucher, elles dissimulent le plus possible leur contradiction, elles vont même parfois, le plus souvent, jusqu'à faire le sacrifice partiel de leurs idées pour avoir l'air d'être d'accord. La conversation polie peut donc être regardée comme un exercice continu et universel de sociabilité, comme un effort unanime et contagieux pour accorder les esprit et les cœurs, pour effacer ou pallier leurs dysharmonies. Les causeurs sont animés d'une bonne volonté évidente de s'harmoniser en tout, et, de fait, ils se *suggèrent* l'un à l'autre inconsciemment, avec une grande force, des sentiments et des idées consonants. Le caractère réciproque de cette suggestion n'est cependant jamais parfait; d'ordinaire l'action exercée par l'un des interlocuteurs sur l'autre ou sur les autres est prédominante et réduit à peu de chose celle de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, il est certain que les usages de la politesse entretenus par les causeries de visites labourent assez profondément le sol où l'unanimité sociale doit fleurir, et en sont la préparation indispensable.

La conversation a été le berceau de la critique littéraire[1]. Au XVII[e] siècle, comme on peut le voir par les correspondances de Bussy-Rabutin avec son aimable cousine, qui sont une longue conversation écrite, les causeries de la société polie avaient trait en grande partie au mérite comparé des livres et des auteurs. On échangeait et on discutait des jugements sur les dernières tragédies de Racine, un conte de Lafontaine, une épître de Boileau, un ouvrage janséniste ; et, si l'on regarde de près à tous ces entretiens, on voit qu'ils tendaient toujours à s'accorder, après discussion, en une même manière de voir. Il en a été de même en tout temps et quel que fût le sujet dominant des conversations. Spécialement, partout où, dans un certain milieu, on a beaucoup causé littérature, on a travaillé, sans le savoir, à l'élaboration collective d'un art poétique, d'un code littéraire accepté de tous et propre à fournir des jugements tout prêts. toujours d'accord entre eux, sur toutes sortes de productions de l'esprit. Aussi, quand on voit quelque part un auteur formuler une législation esthé-

1. Effet notable, si l'on songe surtout à l'importance conquise par la critique littéraire à notre époque contemporaine, où elle tient à tout régenter de haut dans le domaine même de la critique philosophique, de la politique, des idées sociales.

tique de ce genre, soit Aristote, soit Horace, soit Boileau, on peut être assuré qu'il a été précédé par une longue période de conversation, par une vie de société intense. Soyons donc certains qu'on a beaucoup causé littérairement, avant Aristote et de son temps, dans Athènes et le reste de la Grèce, depuis les sophistes; qu'on a beaucoup causé de même à Rome depuis les Scipions, et à Paris depuis les Précieuses et avant les Précieuses. L'époque de la Restauration a fini aussi par avoir sa poétique romantique, non moins despotique pour être anonyme. De nos jours, il n'y en a pas encore une qui s'impose, mais les éléments s'en préparent, et l'on doit remarquer que, le domaine de la conversation, même littéraire, non pas seulement politique et sociale, s'étant beaucoup étendu par le nombre accru des causeurs, l'élaboration du code en voie de gestation sera plus longue qu'aux époques antérieures, par la raison que, plus la cuve est grande, plus la fermentation est prolongée. Par la discussion comme par l'échange des idées, par la concurrence et la guerre comme par le travail, nous collaborons tous et toujours à une harmonie supérieure de pensées, de paroles et d'actes, à un équilibre stable de jugements formulés en dogmes littéraires, artistiques, scientifiques, philosophiques, religieux, ou à un équilibre stable d'actions sous forme de lois et de principes moraux. La logique sociale opère, en effet, dans tous les discours et tous les actes des hommes et aboutit nécessairement à ses fins.

VII

Bien loin après la conversation, et bien au-dessous, se place la correspondance épistolaire, comme facteur de l'opinion. Mais ce second sujet, lié par le lien le plus étroit à celui qui précède, ne nous retiendra pas longtemps. L'échange des lettres est une causerie à distance, une causerie continuée malgré l'absence. Par suite, les causes qui favorisent la conversation, — accroissement des loisirs, unification du langage, diffusion des connaissances communes, égalisation des rangs, etc., — contribuent aussi à rendre plus active la cor-

respondance, mais à la condition qu'elles se rencontrent avec des causes plus spéciales d'où celle-ci dépend. Ce sont : la facilité des voyages qui rendent plus fréquents les cas d'absence, la vulgarisation de l'art d'écrire, et le bon fonctionnement du service des postes.

On pourrait croire, à première vue, que les voyages, en multipliant les lettres, devraient raréfier les entretiens. Mais la vérité manifeste est que les pays où l'on voyage le plus sont ceux à la fois où l'on cause le plus et où l'on s'écrit le plus. C'est ainsi que le développement des chemins de fer, au lieu d'entraver les progrès de la carrosserie, l'a stimulée. Si les habitudes nomades de nos contemporains interrompent trop souvent, entre vieux amis, entre compatriotes d'une même ville « ces doux babils du crépuscule » *lenes sub noctem susurri*, qui, comme dit Horace, « se répétaient à l'heure accoutumée », elles permettent à un nombre toujours croissant d'étrangers de se voir et de se parler en des entrevues plus instructives, sinon aussi délicieuses. La curiosité a gagné encore plus que l'intimité n'a perdu, et, si sensible que je sois à cette perte, je m'y résigne en pensant qu'elle ne saurait être que transitoire. Ne peut-on pas poser en principe, — très propre à éclairer notre sujet — que les correspondances écrites, les conversations et les voyages, sont en rapport de liaison étroite, de telle sorte que, si l'on vient à découvrir chez un peuple, à un certain moment, la progression de l'un de ces trois termes, par exemple des voyages, on soit en droit de conclure à la progression des deux autres, et inversement? Les temps où l'on a été le plus *épistolier* (j'entends avant l'avènement récent du journalisme, qui a un peu changé les choses à cet égard, comme nous le verrons) sont aussi ceux où l'on a le plus voyagé et le plus causé. Telle a été l'époque de Pline le Jeune. Tel a été aussi notre XVIe siècle. « Le XVIe siècle » dit un historien, est avant tout un siècle d'épistoliers. Le nombre des lettres politiques, de rois, ministres, capitaines et ambassadeurs, conservées dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, est incalculable. Il y figure aussi bien des correspondances religieuses et intimes[1] ». En Espagne, si l'on compare

1. Alors apparaît toute la hiérarchie des formules de politesse et le cérémonial épistolaire. A un supérieur on dit *Monseigneur*, à un égal *Monsieur*. On débute par:

ce pays aux autres nations occidentales de l'Europe, on voyage peu, on cause peu, on écrit peu. C'est partout et toujours dans les couches de la nation les plus voyageuses que le feu de la conversation s'est allumé et que l'on a éprouvé le besoin de s'écrire : en Grèce, parmi les rhéteurs, les sophistes, marchands ambulants de sagesse, au sein d'un peuple maritime d'ailleurs et instable ; à Rome dans l'aristocratie si volontiers nomade et touriste ; au moyen âge, dans les rangs de l'Université et de l'Église, où moines prêcheurs, évêques, légats, abbés et abbesses même (abbesses surtout) se déplaçaient si facilement et voyageaient si loin eu égard au reste de la population. Les premières postes ont commencé par être un privilège universitaire et ecclésiastique, ou plutôt, pour remonter plus haut, royal d'abord.

De cette institution importante, je ne dirai qu'un mot pour faire remarquer que son développement se conforme à la loi de la propagation des exemples *de haut en bas*. Les rois d'abord et les papes, les princes ensuite et les prélats, ont eu leurs courriers particuliers avant que les simples seigneurs, puis leurs vassaux, puis, successivement, toutes les couches de la nation jusqu'à la dernière, aient cédé à la tentation de s'écrire aussi. Quand, par son édit du 19 juin 1494, Louis XI organise les Postes, les courriers ne portaient que des lettres du monarque, mais « de spécialement royal qu'il était, dit M. du Camp, ce service ne tarde pas à devenir administratif, sous l'expresse réserve que les lettres avaient été lues et ne contenaient rien qui pût porter préjudice à l'autorité royale ». Louis XI sentait très bien l'action puissante que la correspondance des particuliers allait exercer sur l'opinion naissante. Pour la première fois sous Richelieu, ce qui montre bien leur progression numérique, les lettres sont soumises à un tarif régulier (1627). « On peut facilement se rendre compte de

« à votre bonne grâce je me recommande » en écrivant à un grand personnage. On finit par : « suppliant Notre-Seigneur vous donner en parfaite santé et longue vie ». Les degrés sont marqués par les mots précédant la signature : « Votre bon serviteur, votre obéissant serviteur, votre humble serviteur. » (Decrue de Stoutz). Ajoutons que les lettres, au XVIe siècle, sont comme les conversations dont elles nous donnent une image exacte, dépourvues de réserve et de goût, indiscrètes, indécentes et indélicates au dernier point. Le siècle suivant répandra le sentiment des nuances.

l'accroissement extraordinaire que prit ce service en France pendant le XVIII[e] siècle, en comparant le prix des baux successifs de la ferme. » Il a augmenté de deux millions et demi en 1700 à dix millions en 1777, il a quadruplé. De nos jours, la statistique des postes permet de chiffrer l'augmentation rapide et continue du nombre des lettres dans les divers États, et de mesurer ainsi la hausse inégale, mais partout régulière, du besoin général auquel elles répondent. Elle est bien propre à nous instruire ainsi sur les degrés inégaux et les progrès de la sociabilité.

Mais cette même statistique est aussi un bon spécimen de ce qu'il y a toujours de *qualités* cachées sous les quantités sociales dont la statistique en général est la mesure approximative [1]. En effet, rien de plus semblable extérieurement que les lettres, dans un même temps et un même pays, et il semble que la condition d'unités homogènes pour les calculs du statisticien ne saurait être mieux remplie. Les lettres ont à peu près même format, même mode d'enveloppe et de clôture, même espèce de suscription. Elles sont maintenant couvertes de timbres-poste identiques. La statistique criminelle et civile est bien loin, certes, de nombrer des unités à ce point similaires. Mais décachetez les lettres, que de différences caractéristiques, profondes et substantielles, malgré la constance des formules sacramentelles du commencement et de la fin ! Additionner ces choses si hétérogènes, c'est donc peu de chose. On sait leur nombre, on ne sait pas même leur longueur. Il serait curieux cependant de savoir, au moins, si, à mesure qu'elles deviennent plus nombreuses, elles ne deviendraient pas plus courtes, ce qui semble probable, et plus sèches aussi. Et, s'il existait une statistique des conversations [2], qui serait tout aussi légitime — on aimerait à être informé pareillement de leur durée, qui pourrait bien être,

1. Si c'était le lieu, je montrerais qu'il n'y a pas moins de qualitatif dissimulé sous les quantités physiques mesurées par des procédés scientifiques, analogues au fond à la statistique et non moins spécieuses qu'elle, quoique d'apparence plus solide.

2. Elle serait possible si chacun de nous tenait régulièrement un journal intime analogue à celui des Goncourt, ce qui serait déplorable assurément. Jusqu'ici on ne compte, en fait de conversations, que le nombre des séances de Congrès ou de Sociétés savantes, des audiences de Cour ou Tribunaux ; et la statistique de ce chef atteste une progression constante.

dans notre siècle affairé, en raison inverse de leur fréquence. Les villes où il pleut le plus, — qu'on me pardonne ce rapprochement — sont assez souvent celles où il pleut le moins souvent. Il serait surtout intéressant de connaître les transformations intimes de la substance des lettres aussi bien que des conversations, et la statistique ne nous offre ici aucune induction.

A cet égard, il n'est pas douteux que l'avènement du journalisme a imprimé aux transformations épistolaires une impulsion décisive. La Presse, qui a activé et nourri la conversation de tant de stimulants et d'aliments nouveaux, a au contraire tari beaucoup de sources de la correspondance détournées à son profit. Il est évident que si, en mars 1658, il y avait eu en France des gazettes quotidiennes aussi informées, aussi régulièrement expédiées en province, que le sont nos journaux, Olivier Patru n'aurait pas pris la peine, lui si occupé, d'écrire à son ami d'Ablaincourt une longue lettre où il lui donne tant de détails — qu'on trouverait à présent dans la première feuille venue — sur la visite de Christine de Suède à l'Académie française. Un grand service inaperçu que nous rendent les journaux est de nous dispenser d'écrire à nos amis une foule de nouvelles intéressantes[1] sur les affaires publiques, sur les événement du jour, qui remplissaient les lettres des siècles passés.

Dira-t-on que la presse, en délivrant et débarrassant les correspondances privées de cet encombrement de chroniques, a rendu à la littérature épistolaire le service de la pousser dans sa vraie voie, étroite mais profonde, toute phychologique et cordiale? Je crains que ce ne fût une illusion de le penser. Le caractère de plus en plus urbain de notre civilisation a cet effet que, le nombre de nos amis et connaissances ne cessant de s'accroître pendant que leur degré d'intimité diminue, ce que nous avons à dire ou à écrire s'adresse de

1. Les journalistes ont eu de très bonne heure conscience de ce genre d'utilité. Renaudot, en tête du recueil de sa Gazette en 1631, parle « du soulagement qu'elles (les gazettes) apportent à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquels ils étaient auparavant obligés, pour contenter leur curiosité, de décrire laborieusement des nouvelles le plus souvent inventées à plaisir et fondées sur l'incertitude d'un simple ouy-dire. » Ce *soulagement* n'était encore que bien partiel à cette époque comme nous le voyons par la lettre de Patru que nous venons de citer.

moins en moins à des individus isolés, et de plus en plus à des groupes et toujours plus nombreux. Notre véritable interlocuteur, notre véritable correspondant, c'est, chaque jour davantage, le Public[1]. Il n'est donc pas surprenant que les lettres de faire part imprimées[2], les annonces et réclames par la voie des journaux, aillent en progressant beaucoup plus vite que nos lettres privées. Peut-être même avons-nous le droit de regarder comme probable que, parmi celles-ci, les lettres familières, les lettres-causeries, qu'il faut naturellement mettre à part des lettres d'affaires, vont en diminuant de nombre, et encore plus de longueur, si l'on en juge par l'extraordinaire degré de simplification et d'abréviation auquel les lettres d'amour elles-mêmes sont parvenues dans la « correspondance personnelle » de certains journaux[3]. Le laconisme utilitaire des télégrammes et des conversations téléphoniques, qui vont empiétant sur le domaine de la correspondance, *déteint* sur le style des lettres les plus intimes. Envahie par la presse d'un côté, par le télégraphe et le téléphone de l'autre, rongée par ses deux bouts à la fois, si la correspondance vit encore et même, d'après la statistique des Postes, donne des signes illusoires de prospérité, cela ne peut tenir qu'à la multiplication des lettres d'affaires.

La lettre familière, personnelle, développée, a été tuée par le journal, et cela se comprend, puisqu'il en est l'équivalent supérieur, ou plutôt le prolongement et l'amplification, l'universel rayonnement. Le journal, en effet, n'a pas les mêmes

1. Le besoin de s'adresser au public est assez récent. Même les rois d'ancien régime ne s'adressaient jamais au public : ils s'adressaient à des corps, le Parlement, le clergé, jamais à la nation prise en masse ; à plus forte raison, les particuliers.

2. Les lettres de faire part de naissance, de mariage, de mort ont déchargé la correspondance privée d'un de ses sujets les plus abondants d'autrefois. On voit, par exemple, dans un volume de la correspondance de Voltaire, une enfilade de lettres consacrées à annoncer aux amis de madame du Châtelet, avec d'ingénieuses et laborieuses variantes de style, la naissance de l'enfant dont elle venait d'accoucher.

3. Ce qui va s'abrégeant et se simplifiant incontestablement dans les lettres de tout genre, c'est leur cérémonial. Que l'on compare le « votre dévoué » d'à présent aux formules finales du XVIe et du XVIIe siècles. La transformation des formes sacramentelles de la conversation dans ce même sens n'est pas douteuse, mais, comme elles n'ont guère laissé de trace durable, il est plus facile d'étudier ce progrès ou cette régression dans la correspondance du passé et du présent.

origines que le livre. Le livre procède du *discours*, du monologue et, avant tout, du poème, du chant. Le livre de poésie a précédé le livre de prose, le livre sacré le livre profane. L'origine du livre est lyrique et religieuse. Mais l'origine du journal est laïque et familière. Il procède de la lettre privée, qui procède elle-même de la causerie. Aussi les journaux ont-ils commencé par être des lettres privées adressées à des personnages et copiées à un certain nombre d'exemplaires. « Avant le journalisme imprimé, public[1], plus ou moins toléré ou même plus ou moins utilisé par les gouvernements, il y eut longtemps en Europe un journalisme manuscrit souvent clandestin », qui persista ou se survécut jusqu'au XVIIIe siècle par les lettres de Grimm ou les mémoires de Bachaumont.

Les épîtres de saint Paul, les lettres des missionnaires sont de vrais journaux. Si saint Paul avait eu à sa disposition une *Semaine religieuse* quelconque, ce sont des articles qu'il eût écrits.

En somme, le journal est une lettre publique, une conversation publique, qui, procédant de la lettre privée, de la conversation privée, devient leur grande régulatrice et leur nourriture la plus abondante, uniforme pour tous dans le monde entier, changeante pour tous profondément d'un jour à l'autre. Il a commencé par n'être qu'un écho prolongé des causeries et des correspondances, il a fini par en être la source presque unique. Les Correspondances, il en vit encore, il en vit plus que jamais, et surtout sous la forme la plus concentrée et la plus moderne qu'elles affectent, la dépêche télégraphique. D'un télégramme privé, adressé à son directeur, il fait une nouvelle à sensation d'une actualité intense, qui va instantanément, dans toutes les grandes villes d'un continent, soulever des foules ; et de ces foules dispersées, se touchant à distance intimement, par la conscience qu'il leur donne de leur simultanéité, de leur mutuelle action née de la sienne, il va faire une seule foule immense, abstraite et souveraine, qu'il baptisera l'opinion. Il a achevé de la sorte le long travail séculaire que la conversation avait commencé, que la correspondance avait prolongé, mais qui restait tou-

1. *Le Journalisme*, par Eugène Dubief. Hachette, 1892.

jours à l'état d'ébauche éparse et disjointe, le travail de fusion des opinions personnelles en opinions locales, de celles-ci en opinion nationale et en opinion *mondiale*, l'unification grandiose de l'Esprit public. — Je dis de l'Esprit *public*, je ne dis pas, il est vrai, des Esprits nationaux, *traditionnels*, qui restent distincts en leur fond sous la double invasion de cet internationalisme superficiel, verbal, et d'un internationalisme *rationnel*. plus sérieux. dont le premier n'est souvent que le retentissement et le résonnateur populaire. — Pouvoir énorme, malgré tout et qui ne saurait aller qu'en grandissant. Car le besoin de s'accorder avec le public dont on fait partie, de penser et d'agir dans le sens de l'opinion, devient d'autant plus fort et plus irrésistible que le public est plus nombreux, que l'opinion est plus imposante, et que ce besoin lui-même a été plus souvent satisfait. Il ne faut donc pas s'étonner de voir nos contemporains si fléchissants sous le vent de l'opinion qui passe, ni conclure de là. nécessairement, que les caractères se sont affaiblis. Quand les peupliers et les chênes sont abattus par l'orage, ce n'est pas qu'ils soient devenus plus faibles. mais c'est que le vent est devenu plus fort.

GABRIEL TARDE

SOUS LA TYRANNIE[1]

XII

Lorsque Sabine rentra, une heure plus tard, dans la bibliothèque où Renneval était seul de nouveau, elle lui demanda, dès le seuil :

— Tout s'est bien passé?

— Admirablement.

— Vous êtes content?

— Enchanté... L'Empereur a été charmant.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit... Il m'a dit... Dans le fait, il n'a pas dit grand chose. C'est moi, surtout, qui ai parlé. Mais il approuvait. Il faisait « hon, hon », avec un signe de tête qui voulait dire : « C'est cela, vous avez raison! » Enfin voici son dernier mot. Comme j'achevais d'esquisser à grands traits quels devaient être le rôle, le caractère, le mode d'action de l'homme nécessaire à la situation, de celui qui voudrait et qui saurait réconcilier l'empire et la liberté, il s'est levé et m'a dit en me tendant la main : « Je crois que j'ai trouvé cet homme-là. » C'était clair, n'est-ce pas? Alors...

— Alors?

— J'avais pris la main de l'Empereur et je ne savais trop qu'en faire. Une main d'empereur, ça n'est pas une main

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août.

ordinaire. Je ne pouvais pas, décemment, la lui serrer comme à un camarade, ni la lui secouer à l'anglaise... Alors je me suis penché très bas, très bas et, ma foi... je crois bien que je lui ai baisé la main... C'est un peu ridicule ?

— Mais pas du tout ! En Angleterre, les ministres baisent la main du roi ou de la reine quand ils entrent au pouvoir. Ce baiser-là est à la fois votre serment d'allégeance et votre investiture. Avant peu, vous serez premier ministre.

— Tout est possible. Seulement, j'exige un secret absolu. Il me faut le temps de motiver et de préparer mon évolution, d'entraîner, de persuader mes amis.

Il ajouta, d'un ton dictatorial :

— Vous entendez : pas d'indiscrétion ! Signifiez-le à votre cousine.

— Soyez tranquille.

— Et maintenant, adieu, ou plutôt au revoir... à ce soir, à l'Opéra. J'ai besoin d'être dans la rue et de fumer un cigare.

Comme il sortait, il croisa un petit homme qui paraissait désireux de l'éviter. Il pensa :

« On dirait Narcisse Borel... »

Depuis le jour où, sur le conseil de Pouillard, Renneval, après avoir promis le duc de Lunebourg à Borel, l'avait donné à Vernier, l'avocat-journaliste s'était éloigné, plein de rancune contre son ancien patron. Puis, une occasion s'offrant à lui, il avait changé de peau. Le réfractaire, le farouche ennemi du bourgeois, qui ne jurait que par Vallès ou Baudelaire et dont la verve cynique amusait les caboulots les plus sordides du Quartier latin, était devenu rédacteur en chef du journal *le Chic*, qui avait pour sous-titre : *Modes, Sport et Musique*, et pour devise, en manchette : *Ceci durera bien autant que nous*. Là, Borel avait inauguré la « Chronique de fumoir », dans cette note archimondaine, anti-littéraire et ultra-familière qui, quelques années après, portée à son comble de légèreté et d'impertinence, valut une heure de célébrité au nom de Fervacques. Borel fit alors des efforts désespérés pour frayer avec les leaders de la haute vie. Renneval, qui regrettait de s'en être fait un ennemi juré, conseillalui-même à Sabine de le recevoir : « Il est méchant ; mieux vaut l'avoir pour soi que contre soi. J'ai peut-être eu

tort de le sacrifier à ce puritain de Vernier, à qui j'avais donné une mine d'or et qui n'a pas su l'exploiter. »

Une visite de Borel à l'hôtel de Rimini, — si Renneval ne s'était pas trompé en croyant le reconnaître — n'avait donc rien de bien surprenant. Mais pourquoi arrivait-il justement ce jour-là, au moment où finissait cette mémorable entrevue?... Bah! une simple coïncidence! Renneval avait trop expressément recommandé le secret à Sabine pour qu'elle ou son amie osât y manquer. C'est pourquoi il eut vite oublié Borel. Il avait d'autres affaires en tête et d'une autre portée! D'abord, de quel nom s'appellerait le nouveau parti en formation? « Le parti de la conciliation? » — C'était pâle et flasque. — « Les bonapartistes libéraux, les libéraux conservateurs? » — Ces mots hurlaient d'être accouplés. — « Les libéraux de gouvernement? » — C'était un peu mieux sans être bon... Mais sur qui pouvait-il compter à la Chambre? Des hommes considérables, qui étaient avant lui dans le parlement et qui avaient tout droit de prétendre à la direction du mouvement, consentiraient-ils à l'accepter pour inspirateur? Comment, entre une gauche irréconciliable et une droite sourde-muette, se tailler une majorité?... La dissolution? Peut-être bien; mais, pour préparer le pays à accepter ce changement de politique et obtenir des élections favorables, il faudrait remanier tout le personnel administratif. Avant tout, il faudrait faire une campagne de presse, acheter des journaux, en fonder d'autres. Pour cela il fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

Donc il fallait, derrière le comité politique, un syndicat financier. La bataille gagnée, on se paierait en concessions de chemins de fer. On aurait le marché bien en main. Quand on savait s'y prendre, on faisait monter et descendre la rente comme un seau dans un puits. C'est l'affaire du ministre des finances. Pourquoi pas d'Argaud?... Renneval devait bien ça à Sabine. Et puis ce serait drôle, un ministre des finances qui fait des imitations de Gil-Pérès!... Des esquisses de programmes flottaient dans son esprit. Des lambeaux de discours, des phrases ministérielles lui venaient aux lèvres. Au coin de la rue de la Pépinière et du boulevard Malesherbes, un monsieur l'entendit murmurer ces mots : « Je crois être l'interprète fidèle de

la pensée impériale lorsque j'affirme... » Le passant se retourna stupéfait... Renneval s'asseyait à la place de M. Rouher. Un peu plus, il eût senti les perfides courants d'air qui chatouillent la nuque des ministres et coiffé la calotte du vice-empereur.

Arrivé chez lui, rue de la Chaussée-d'Antin, il trouva Alban Vernier.

— Encore ici? Que va dire madame Vernier?

— Elle est avertie. Je ne retourne pas au Mé ce soir: Pouillard est indisposé, et m'a prié de rester pour achever sa besogne.

— Je vais m'habiller, répondit Renneval. Nous irons dîner ensemble chez Bignon et, de là, si vous voulez, à l'Opéra.

— N'est-ce pas la représentation de gala donnée au Sultan?

— Demi-gala, simple « spectacle par ordre ». Vous comprenez, à cause de la mort de Maximilien... D'un autre côté, on ne pouvait pas laisser ce pauvre homme s'en retourner à Constantinople sans avoir vu les maillots de ces demoiselles. On l'envoie donc s'amuser tout seul avec sa suite, et on lui a composé un vrai spectacle de sultan : le troisième et le quatrième acte du *Trouvère* avec un ballet. Y viendrez-vous ?

— Impossible... Mais je vous accompagnerai jusqu'à la rue Le Peletier. J'ai à passer au *Figaro* pour remettre une information au rédacteur judiciaire; après quoi, je reviendrai travailler ici. Dominique me fera un lit sur le divan du fumoir.

Ainsi Marguerite serait seule jusqu'au lendemain matin. Pendant qu'il s'habillait, il songea à profiter de la circonstance. Mais il était bien tard pour la prévenir. et, d'ailleurs, ces escapades d'étudiant devenaient dangereuses. maintenant qu'il arrivait en haut de l'échelle.

Vers sept heures et demie, il entrait chez Bignon avec Vernier.

— Bonsoir, Auguste. Y a-t-il encore un cabinet?

— Il y a toujours un cabinet pour monsieur Renneval.

Renneval pensa qu'Auguste avait de bonnes manières et pourrait bien devenir le maître d'hôtel de M. le président du conseil.

— Que disent les journaux du soir? demanda Renneval à Vernier en dépliant sa serviette.

— Pas de détails encore sur Queretaro. Les officieux se taisent. Les journaux de l'opposition rappellent votre discours sur le retour des troupes et le jettent à la tête du grand coupable.

— Et qui est le grand coupable? fit Renneval, négligemment.

— Mais... Napoléon, naturellement.

— Bah! le diable n'est peut-être pas aussi noir qu'on le représente... L'Empereur a été mal renseigné, mal servi. Il avait de bonnes intentions... Entre nous, on l'a terriblement calomnié!

— Cependant, à commencer par le 2 Décembre...

— Oui, je sais, le 2 Décembre!... Cette purée Crécy est d'un velouté!... Mon cher, on a beaucoup exagéré à propos du 2 Décembre.

— Enfin, c'est un crime!

— Crime est bien gros. Savez-vous combien de Français ont pris les armes à ce moment-là? Douze cents, pas plus. Les ouvriers du faubourg riaient au nez des députés qui les excitaient à la résistance. Ils les appelaient des « vingt-cinq francs » !

— Oui, et Baudin monta sur la barricade, un drapeau à la main, en leur disant : « Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs ! »

— C'était un poseur. Il a donné sa vie pour faire un mot... Pendant ce temps-là, les autres se cachaient. Il y en avait beaucoup qui étaient trop heureux d'être sous clef, parce que cela les dispensait de se jeter dans la bagarre... Quelques jours après, la France allait au scrutin et acclamait Napoléon.

— Alors, vous justifiez... ?

— Je ne justifie rien, je rappelle les faits. Et puis, il y a seize ans... c'est une vieille histoire... Pour venger le 2 Décembre, il faudrait faire une révolution. Cela coûte, une révolution. Songez au sang versé, à l'argent perdu. Il y a un statisticien belge qui a calculé à combien revient ce divertissement-là, jour par jour, heure par heure, au commerce parisien. Mon ami, c'est effrayant !

— Sans doute, mais...

— D'ailleurs, elle est impossible, cette révolution ! L'Empire est inexpugnable. Alors, quoi ? Faut-il que le gouvernement et l'opposition se regardent indéfiniment comme des chiens de faïence ? Que d'énergie stérile ! Que d'utiles réformes empêchées !... Si le gouvernement venait à nous franchement, mettait dans nos mains la force immense dont il dispose...

— Mais il n'y songe pas !

— Il y songe peut-être au moment où nous mangeons ce perdreau... Eh bien, dans ce cas, avons-nous le droit, je dis le droit, de lui tourner le dos et de dénier à la France les avantages qui pourraient résulter pour elle d'une telle réconciliation ?

— Moi, — dit Alban avec fermeté, en repoussant le perdreau comme s'il eût été entaché de césarisme, — je suis né et je mourrai républicain.

— Oh ! évidemment... au point de vue des principes... Ce n'était qu'une simple hypothèse. Comme dit Byron, dans *Don Juan: « I Say only, suppose this supposition...* »

La fin du dîner fut un peu gênée. Les deux hommes remontèrent ensemble le boulevard jusqu'à la rue Le Peletier et se quittèrent sous la large véranda qui abritait les marches du vieil Opéra.

Renneval gagna son fauteuil et prit sa jumelle pour explorer la salle. Elle eût semblé admirablement garnie à un novice, mais un habitué comme Renneval ne pouvait manquer de s'apercevoir que, ce soir-là, la société parisienne était représentée, non par ses chefs d'emploi, mais par des doublures. La cour et l'aristocratie cosmopolite étaient en deuil. Pas de princesse de Metternich ; les beautés du temps, madame de Pourtalès et madame de Galliffet, également absentes. Pas de figures intéressantes dans la loge du Jockey ni dans celle des Aguado. En revanche, dans la loge entre les colonnes, aux deuxièmes, l'inévitable madame Musard, peinte à la céruse et immobile comme une idole, sous ses diamants. Deux sœurs, filles d'un millionnaire de New-York, dont la beauté allait faire rage l'hiver suivant. Çà et là quelques femmes, le dessus du panier de celles qu'on appelait les « dames du Tour du Lac » ; entre autres, Caroline

Hacé, une Alsacienne bonne enfant, et Cora, l'enchanteresse aux cheveux roux, qui était sortie des bouges de Londres pour venir régner sur la galanterie parisienne. A l'orchestre, pas une place vide; deux types dominants, en force presque égale : le « vieil abonné » rosé, souriant, égrillard, épanoui : le « petit crevé » à raie médiane, pâlot, grognon, dégoûté, regardant toutes choses avec de gros yeux ronds et mornes. Chaque âge a son tic. Le « dandy » fourrait ses pouces dans les entournures de son gilet ; le « crevé » tirait ses manchettes toutes les deux minutes, comme par un mouvement d'horlogerie.

On écouta distraitement le ténor Villaret et le baryton Caron, ainsi que madame Bloch et madame Gueymard. Le sultan arriva entre le troisième et le quatrième acte. Il prit place dans la loge impériale, tandis que les jeunes effendis de la suite, qui semblaient fort gais, s'entassaient dans les deux loges de service.

La toile venait de se lever sur le ballet. Le commandeur des croyants suivait, avec une attention profonde et une gravité très philosophique, les évolutions de mesdemoiselles Granzow et Laure Fonta que soutenait, dans leurs envolées audacieuses, le danseur Mérante. Sur le second plan, tout un escadron de danseuses : Morando, Parent, Sanlaville, la majestueuse Montaubry et le joli visage, tendre et enfantin, d'Eugénie Fiocre, — Nini, comme on appelait l'enfant gâtée de l'Opéra, — qui avait séduit tous les cœurs, jeunes et vieux, mais surtout les vieux, lorsqu'elle avait débuté dans le rôle de l'Amour.

Il était plus d'onze heures lorsque madame d'Argaud parut dans sa loge avec la duchesse de Rimini. Toutes deux avaient un air de triomphe qui aggravait encore l'incorrection de leur présence et dont beaucoup de gens s'étonnèrent. Seul, Renneval ne s'étonna point et envoya vers Sabine un long regard. Elle y répondit par un sourire d'une gaieté presque diabolique. A ce moment, le placeur s'insinua entre les fauteuils jusqu'à Renneval et lui glissa ces mots à l'oreille :

— Monsieur, il y a là quelqu'un qui désire vous parler tout de suite.

Renneval se retourna et reconnut Alban dans l'encadre-

ment de la porte entr'ouverte. Un peu surpris, et déjà inquiet, Renneval se leva et, sans bruit, gagna la sortie. Il s'aperçut alors qu'Alban était hors d'haleine et que sa figure semblait bouleversée par l'émotion.

— Qu'y a-t-il ?

Sans répondre à la question, Alban lui dit d'une voix qui sembla presque rude à Renneval :

— Allons plus loin, cet homme pourrait nous entendre.

Renneval crut que toute l'intrigue avec Marguerite était découverte. Un scandale! Cela venait mal à propos. N'importe! Il fallait faire tête à l'orage.

Il fut vite détrompé. Alban, qui froissait dans ses mains un lambeau de papier maculé d'encre grasse, se mit à expliquer fiévreusement ce qui l'amenait. Au *Figaro*, on l'avait fait attendre. Un des rédacteurs, son ancien camarade de Sainte-Barbe, l'avait reconnu et l'avait pris dans un coin pour causer. « Tu es secrétaire de Renneval ?... Tiens, nous avons un écho, ce soir, sur lui, et un drôle! Je te le montrerai si tu me promets de n'en pas parler jusqu'à demain. Cela va passer sous la rubrique : *Hier. — Aujourd'hui. — Demain*, tout en tête, et cela fera un bruit de tous les diables. Quand on a apporté ça à Villemessant, il y a une heure, si tu l'avais vu!... il buvait du lait. — Et qui le lui a apporté ? — M. Narcisse Borel ».

— Borel!... Je devine, — s'écria Renneval. — Ma foi, un peu plus tôt, un peu plus tard...

Alban reprit :

— Comme je lisais le placard, on l'a sonné chez le directeur. Il m'a laissé seul et j'ai couru jusqu'ici pour vous avertir.

Renneval prit le chiffon de papier et lut :

« Nos lecteurs savent qu'un de nos artistes les plus distingués, qui est en même temps un homme de beaucoup d'esprit, ressemble d'une façon extraordinaire à un auguste personnage. Cette ressemblance, toujours flatteuse, mais parfois gênante, a ses avantages et ses inconvénients. Elle a valu à l'aimable artiste des honneurs militaires qui ne lui étaient pas dûs. Elle lui a attiré, un autre jour, la sollicitude intempestive des agents de M. Hyrvoix. D'ordinaire, il s'applique à

détruire ou à atténuer cette ressemblance par tous les moyens dont il dispose. D'autres jours, il s'amuse à la compléter, il la rend saisissante par certains artifices de toilette et de coiffure que l'on devine. C'est ce qu'il appelle se déguiser en pièce de cent sous. Une cravate noire, une longue redingote ouverte, un large pantalon gris à sous-pieds, un chapeau très évasé, à bords sensiblement arqués, — le chapeau à la d'Orsay, — achèvent l'illusion. L'artiste pousse la conscience, le souci du « détail vrai » jusqu'à se munir, dans ces occasions, d'une canne qu'il a fait fabriquer exprès. C'est un jonc dont la pomme est formée d'une tête d'aigle en or, mâchant dans son bec la boule du monde : fac-similé approximatif d'un petit meuble du même genre, cher à l'auguste personnage en question, comme venant d'un oncle... auquel il doit beaucoup.

» Ainsi équipé, notre artiste a mystifié bien des gens. Sa dernière prouesse date de cette après-midi, — on voit si le *Figaro* sait offrir des nouvelles fraîches à ses abonnés, — et sa victime est un homme assez important pour que l'événement fasse beaucoup gloser et un peu sourire. Ce n'est rien moins qu'un des chefs les plus éloquents de l'opposition, un avocat député qui a été honoré d'un mandat multiple aux dernières élections. Le farouche tribun, tout le monde le remarquait, s'était fort adouci depuis quelques mois ; aujourd'hui une rencontre a été ménagée dans une maison voisine des Champs-Élysées. Elle a duré une heure. Les deux interlocuteurs se sont séparés enchantés l'un de l'autre. L'apprenti ministre avait merveilleusement parlé et le pseudo-César avait écouté dans la perfection : on sait que c'est un des talents de son modèle. On dit que, dans son entraînement de néophyte, l'orateur a baisé ou cru baiser la main du maître. Transmettons cet hommage à qui de droit. Reste à savoir si l'auguste personnage tiendra les promesses de son sosie et si cette entrevue carnavalesque aura des suites dans l'histoire. Demain, la moitié des journaux de Paris va crier à « la grande trahison de M. de Mirabeau ». Pour nous qui, à l'exemple de notre patron, refusons de prendre les choses au tragique, contentons-nous de nous divertir et de marquer les points. »

Renneval resta un moment sur la banquette de velours où

il s'était laissé tomber, blême, hagard, les traits convulsés, dans une abjecte agonie de terreur, terrassé, écrasé, incapable de mouvement, de parole et même de pensée. Cet état d'inertie dura seulement quelques secondes. Il se redressa furieux, ivre de rage, bégayant des mots sans suite et accouplant aux mots les plus grossiers et les plus injurieux de la langue du peuple le nom de la femme qui l'avait trompé.

— La misérable!... Je vais la châtier... à la face de tous!

Il s'élança comme un fou dans l'escalier qui menait aux premières loges. Alban le suivit, épouvanté à l'idée de l'effroyable scandale, de l'ignoble scène qui allait se passer là devant tout Paris... Et c'était lui qui, sans le vouloir, aurait amené la catastrophe!... Presque aussi troublé que son maître, il s'efforçait de le rejoindre, l'appelait d'une voix étranglée :

— Monsieur Renneval! monsieur Renneval!... Je vous en supplie...

Au bruit de leurs pas précipités, que l'épaisseur des tapis ne suffisait pas à assourdir, une loge s'ouvrit, des têtes curieuses se montrèrent. Deux ouvreuses qui causaient assises près d'un vestiaire se dressèrent en les voyant passer l'un derrière l'autre. Elles eurent chacune une pensée différente :

— Un voleur! cria l'une.

— Le feu! murmura l'autre.

Renneval atteignait presque la loge de Sabine. Brusquement il s'arrêta et se retourna vers Alban. La rapidité de sa course avait suffi pour dégager son cerveau et lui rendre le pouvoir de raisonner.

— Je suis stupide, dit-il. Ce n'est pas cela qu'il faut faire. Cet homme est ici : il fait partie de l'orchestre. Allons l'attendre à la porte... Mais dépêchons-nous, car le spectacle finit.

« Une provocation! un duel! pensa Vernier. Soit! Cela vaut déjà mieux. »

Sans dire mot, il accompagna Renneval jusqu'à la sortie des artistes. Moins de cinq minutes plus tard, les musiciens défilèrent un à un. Le fameux corniste arriva à son tour, sifflotant, les mains dans ses poches, n'ayant plus rien d'impé-

rial dans sa toilette ni dans son allure. A deux pas. Renneval l'apostropha gaiement :

— Votre Majesté daignera-t-elle souper avec son premier ministre ?

L'artiste eut un soubresaut et regarda Renneval d'un air incertain.

— Vous m'aviez reconnu ?

— Je ne veux pas me faire plus fin que je ne suis... J'ai deviné que c'était vous, parce que j'étais prévenu. Un des complices vous avait trahi... Sans cela, — ajouta-t-il avec une bonhomie et une aisance parfaites, — est-ce que je serais venu, voyons ?

— Alors... vous ne m'en voulez pas ?

— Moi ! J'adore les farces... quand elles sont bonnes... et celle-ci est excellente... C'est moi qui vous demande pardon de vous avoir fait poser.

— Le fait est que vous n'étiez pas trop amusant, avec votre politique... moi qui ne peux pas la souffrir !

— C'était ma petite vengeance... Maintenant, mon cher Vernier, il faut mettre un épilogue à ce joli article dont vous m'avez apporté l'épreuve... Donnez.

Avec son claque pour pupitre, sous le réverbère voisin, il griffonna quelques lignes au crayon :

« *P.-.S — Minuit.* On nous livre à l'instant le dernier mot de l'aventure. C'est le mystificateur, paraît-il, qui a été mystifié. M. Renneval — pourquoi ne pas le nommer en toutes lettres. puisqu'il nous y autorise ? — avait eu vent de la plaisanterie, et était allé au rendez-vous pour s'amuser. L'épisode du baise-main, où il avait conscience d'avoir dépassé les limites de la charge, devait. dans sa pensée, mettre fin à la bouffonnerie, mais le geste avait été exécuté avec tant de sérieux et de naturel qu'il a été accepté comme sincère. A trompeur, trompeur et demi !...

» A l'heure où nous mettons sous presse. le député et l'artiste soupent ensemble du meilleur appétit. Ainsi finit la comédie. »

Renneval tendit le papier à son secrétaire.

— Tenez, mon cher, portez cela au *Figaro* de notre part, et venez nous rejoindre chez Peter's.

Alors, passant son bras sous celui du musicien :

— Ah ! sire, lui dit-il, comme nous allons rendre la France heureuse, à nous deux !

XIII

— J'ai perdu mes illusions sur Renneval, — dit tristement Alban après avoir raconté l'affaire à Marguerite.

— Alors, cria-t-elle, il est définitivement brouillé avec madame d'Argaud ?

C'est tout ce qui l'avait frappée dans le récit qu'elle venait d'entendre. Le reste lui importait peu... Renneval lui avait affirmé bien des fois qu'il ne voyait plus Sabine. Dans d'autres circonstances, à demi sincère, il avouait la voir « de loin en loin », et il invoquait, pour se justifier, les convenances sociales, ou la toute-puissante raison d'intérêt... Maintenant, tout devait être bien fini entre Renneval et son ancienne maîtresse. Elle saurait que lui répondre, s'il lui parlait encore de « transformer tout doucement Sabine en amie, utile et désintéressée ».

— Brouillé avec madame d'Argaud ? fit Alban. Oui peut-être... Cependant, il ne faut jurer de rien. Cet homme-là se retourne avec une rapidité qui vous confond... Qui s'endort son ennemi peut se réveiller son ami, et réciproquement... Il ne me pardonnera jamais le service que je lui ai rendu, et moi, je ne peux oublier ce que je sais. La statue avait des pieds d'argile, mon grand homme était un faux grand homme. De mes deux croyances, toi seule me restes.

En disant cela, il la regardait avec une tendresse inquiète et presque timide, où il y avait comme une prière : « Console-moi, rends-moi le courage et la foi ! » Il l'attira vers lui ; elle se laissa embrasser avec un sourire contraint et s'écarta le plus tôt qu'elle put.

Il s'obstinait à l'aimer ; il s'épuisait en efforts pour se faire comprendre d'elle et pour la comprendre. Jamais il ne l'avait sentie vibrer à l'unisson de ses propres sentiments. Jamais, lorsque s'était posé devant eux un de ces cas de

conscience, un de ces problèmes, à la fois vulgaires et profonds, qui surgissent des circonstances les plus communes de la vie. elle n'avait laissé échapper le mot qu'il espérait et qu'il attendait, jamais elle n'avait eu un élan d'enthousiasme ou un geste de dégoût. Le soir, malgré sa fatigue, il avait souvent essayé de lui lire tout haut les auteurs qu'il aimait, mais il s'arrêtait, découragé, au premier bâillement de la jeune femme. Il voulait qu'elle lui fît de la musique. Elle lui dit, naïvement étonnée : « Comment !... Pour nous deux tous seuls ?... » Et il n'y revint plus.

Il était obligé de s'avouer qu'entre eux l'intimité d'âme décroissait au lieu de grandir. Même sans aucune preuve matérielle, un expert en psychologie féminine eût deviné, à mille traces subtiles, la présence et l'influence d'un autre homme dans la pensée de Marguerite. Alban n'eut pas un instant le soupçon des événements qui avaient suivi la visite de Renneval au Mé. Il mit les perpétuels voyages à Paris et à Versailles sur le compte du désœuvrement, de ce vague ennui qui la poussait à chercher des distractions hors de chez elle. Vers ce temps, il avait noté avec joie un retour de l'ancienne bonne humeur et des manières affectueuses à son égard. Puis, à mesure qu'elle s'habitua à cette double vie, elle prit moins de précautions, le trompa avec moins d'art. Alors revinrent les paroles sèches et les longues bouderies.

Un jour, il rentra de Paris inopinément, au moment où elle allait sortir.

— Il faisait si beau ! lui dit-il. Je me suis laissé tenter. Allons courir dans les bois. Nous emmènerons le petit. Nous nous asseoirons à l'ombre et je te lirai *Salammbô*, que j'ai achetée...

— Quelle drôle d'idée tu as eue de quitter ton travail ! Enfin cela te regarde !... Mais je ne veux pas que l'enfant sorte : le temps n'est pas sûr. Quant à *Salammbô*, je te remercie bien. Les journaux disent que c'est ennuyeux à périr. Tu peux le lire tout seul.

— Avoue donc que tu avais d'autres projets.

— C'est vrai. Je suis obligée d'aller à Versailles. J'ai des courses à faire rue de la Paroisse.

— Remets-les à demain.

— Ce sont des choses pressées. D'ailleurs, j'ai commandé la voiture et le père Jaudouil sera furieux qu'on ait retenu son cheval pour rien.

— Et si j'allais à Versailles avec toi?

— Ah! non par exemple!... Comme c'est agréable pour une femme qui va acheter quelque chose dans un magasin d'avoir son mari derrière elle! C'est d'un bourgeois!

— Ne sommes-nous pas des bourgeois? dit Alban avec un sourire. Et de très petits bourgeois, même!

— Soit! mais si je dois accepter l'humble situation qui m'est faite, je ne suis pas absolument forcée de me rendre ridicule dans les boutiques.

— Va seule, puisque tu y tiens!

— Certainement, j'irai seule!

Elle rentra dans la maison, laissant Alban dans la cour avec Apolline, qui avait entendu la scène.

— Tu te laisses traiter comme ça? dit la vieille bonne.

— Voyons, Pol, ne t'en mêle pas. N'envenime pas nos petites difficultés de ménage. Marguerite est aigrie, elle souffre. La vie qu'elle mène ici lui paraît mesquine. Elle est ambitieuse, ce n'est pas un crime... Moi aussi, je suis ambitieux; du moins, je l'étais... Et puis, de voir son enfant infirme, ça la rend impatiente, irritable.

— Si elle tient à son enfant, pourquoi est-elle toute la journée loin de lui?

— Précisément parce que ce mal qu'elle ne peut guérir l'exaspère... Tu ne comprends rien à ces caractères-là.

— Je ne comprends rien? Peut-être. Pourtant je savais ce qui arriverait. Car je te l'avais dit, tu te souviens, qu'elle n'était pas faite pour toi. Je savais aussi qu'elle te changerait, qu'elle te rendrait semblable à elle.

— Tu abuses, Apolline! C'est mal de parler comme tu fais là.

« Semblable à elle! » Ce mot le frappa. Était-il vrai que, ne pouvant l'élever vers lui, il descendait vers elle? La vie faisait-elle déjà en lui son œuvre détestable, minant ses convictions et emportant chaque jour un atome de sa force morale? Devenait-il un indulgent, lui qui avait toujours pensé que l'indulgence est la préface de la corruption?

A ce moment, Marguerite ouvrit la fenêtre de sa chambre :

— J'ai ordonné à Toussaint de dételer, dit-elle, je n'irai pas à Versailles.

— Tu vois? fit Alban avec un accent de reproche à sa vieille nourrice, qui rentra dans la cuisine en haussant les épaules.

Marguerite n'avait point renoncé à son voyage par esprit de soumission ou dans le désir de plaire à son mari, mais elle avait craint que l'idée ne lui vînt de la suivre et de vérifier où elle allait. Toute la journée, elle resta enfermée dans sa chambre, rongeant son frein et s'irritant à la pensée du rendez-vous manqué. Sa colère dévorée, elle baigna son visage, mit une autre robe et descendit calme, souriante, reposée, comme si elle ne se souvenait de rien.

Pendant de longs mois, aucun changement apparent ne s'était produit dans la santé du petit Henri. Mais, vers l'automne de 1868, ses forces déclinèrent visiblement. Non seulement il ne devenait pas plus habile à se servir de ses membres inférieurs, mais toutes ses fonctions semblaient se ralentir. On osait à peine manier ce pauvre petit corps, effrayant de maigreur, dont le dos s'ulcérait et dont les jambes inertes, rivées à de rigides armatures, s'ankylosaient. Ni appétit, ni sommeil. D'un imperceptible mouvement de tête il repoussait la nourriture que son père lui offrait avec des supplications et presque avec des larmes : « Rien qu'une bouchée! Rien qu'une cuillerée!... Comment veux-tu devenir grand et fort si tu ne manges pas?... Allons, mon chéri, pour obéir au bon docteur! Pour faire plaisir à ton papa!... » Rien n'y faisait. La nuit, Alban, inquiet de ne pas entendre la respiration de l'enfant, courait pieds nus vers la petite chambre où il couchait près d'eux et qu'éclairait une veilleuse enfermée dans une tour de porcelaine bleu pâle. A la clarté de cette veilleuse, Alban voyait les yeux du petit infirme grands ouverts et fixés au plafond. « Tu ne dors pas? Souffres-tu? » L'enfant ne faisait point de réponse. Alban restait là longtemps, tenant dans sa main la menotte frêle que secouaient des crispations convulsives. Quand il rentrait dans la chambre, il disait à sa femme :

— Le petit est toujours éveillé.

A quoi elle répliquait sans se retourner :

— C'est toi qui l'empêches de dormir...

Alban rapportait de Paris des jouets. Il montrait à l'enfant des images, lui racontait des histoires. Apolline faisait, pour l'amuser, des grimaces et des singeries dont personne ne l'aurait crue capable. Chéniaux — qui fuyait le spectacle de la douleur physique parce que, disait-il, « cela l'affectait trop » — ne s'approchait pas souvent du petit Henri. Olympe Chartier, au contraire, en voyant passer sous sa fenêtre le lit roulant de l'infirme, s'était prise de sympathie pour cette destinée qui ressemblait à la sienne et lui envoyait les plus belles fleurs et les meilleurs fruits de son jardin. Mais l'enfant les regardait à peine. On lui apportait Diamant pour jouer avec lui : le chat, cruellement taquiné, ne s'y laissa plus prendre. Ligotté, impuissant comme il était, le petit malade usait les ressources de son faible cerveau et les misérables forces dont il disposait à inventer de la souffrance pour autrui. Tous les martyrs ne sont pas bons.

Le médecin, ne sachant plus que dire, parla d'un séjour au bord de la mer.

— Dans cette saison? s'écria Marguerite. C'est impossible! L'été prochain, nous pourrons le conduire à Dieppe... ou à Trouville.

— Mieux vaudrait, fit observer Alban, un coin solitaire de la côte, une plage moins bruyante... et moins chère.

— C'est cela : un trou, comme tu les aimes, où tout nous manquera... les conseils, les soins, les remèdes... Cela nous a si bien réussi de vivre dans un trou!

A chaque mot, elle avait pris l'habitude de contredire son mari, hardiment, avec des allusions amères aux fautes déjà commises.

Un soir, — c'était à la fin d'octobre, — Alban, à son retour de Paris, trouva Apolline qui l'attendait sur le seuil.

— Je ne sais pas ce qu'a le petit, lui dit-elle ; il me paraît plus mal aujourd'hui.

— Il faut aller chercher le docteur.

— Je ne voulais pas laisser le petit tout seul; j'ai envoyé un homme : le docteur était en course du côté de Châ-

teaufort, mai il vient de rentrer et, dès qu'il aura dîné, il viendra.

— Tu ne voulais pas laisser le petit seul. Où donc est Marguerite?

— Elle est partie derrière toi. Elle a dit qu'elle était obligée d'aller à Paris.

— Elle ne m'en avait rien dit, Henri était donc bien... à ce moment-là?

— Non. il commençait à avoir l'air drôle... Je lui ai fait remarquer... Elle m'a répondu que je ne savais pas ce que je disais, qu'il était mieux qu'à l'ordinaire, plus calme... Moi, je n'ai rien dit... Je sais que tu m'en veux quand je lui tiens tête. Et puis, quand elle serait restée... ce n'est pas elle qui fait du bien à l'enfant!

Tout en parlant avec Apolline, Alban montait l'escalier et entrait dans la chambre du malade. Il s'assit près de son lit, le regarda longuement, et ses yeux, habitués à scruter cette pauvre face ravagée, perçurent, comme ceux d'Apolline, le changement qui s'y était produit depuis le matin.

— Tu as raison, dit-il, Henri n'est pas bien.

Et, se tournant vers l'enfant :

— Souffres-tu?

Combien de fois la lui avait-il adressée déjà, cette douloureuse question! Elle ennuyait, d'ordinaire le petit, qui y répondait à peine. Ce jour-là, il dit très doucement :

— Plus beaucoup...

— Tu l'entends. C'est peut-être nous qui nous trompons et Marguerite qui est dans le vrai. Le docteur saura bien nous dire ce qu'il en est. Mais il n'arrive pas!... Il n'en finit pas de dîner, cet homme-là!

Cela semble si étrange que des gens se mettent à table pour manger tranquillement leur dîner tandis que d'autres, à quelques pas de là, les attendent, haletants d'angoisse et comptant les minutes!

La cloche de la grille tinta. Était-ce lui? Pas encore. C'était un petit garçon qui apportait une dépêche de Marguerite. Rien que ces mots: « Retenue à dîner par père. »

— C'est singulier, fit Alban tout haut. J'ai passé moi-même rue d'Assas pour voir M. Louvet à propos d'une affaire.

Il n'y était pas; Élise m'a dit qu'il dînait en ville. Elle ne m'a pas dit un mot de la visite de Marguerite...

Plus d'une fois les absences de Marguerite avaient été accompagnées de circonstances invraisemblables et contradictoires, mais, au retour, elle expliquait tout d'une façon qui semblait si simple, si naturelle, qu'on s'étonnait de n'avoir pas deviné.

L'entrée du docteur Villette mit fin aux réflexions d'Alban.

Dès le premier regard qu'il jeta sur son malade, du seuil même de la porte, sa figure s'assombrit. D'ordinaire causeur, et des plus vifs, il marcha silencieusement vers le lit et, au lieu de se livrer à son examen habituel, resta immobile, les yeux fixés sur le visage de l'enfant. C'était un grand vieillard maigre, à tournure militaire. Il avait servi comme chirurgien en Afrique. Il avait gardé la grosse moustache grise, les cheveux coupés à l'ordonnance, la gaucherie d'allures et l'incohérence du costume qui caractérisait, il y a cinquante ans, l'officier en bourgeois, surtout il avait gardé le cœur du soldat, non du soldat de bureau ou de café, mais du soldat qui fait la guerre et connaît le dernier mot de la souffrance humaine.

— Eh bien, docteur? — interrogea Alban, effrayé de voir que le médecin ne faisait point de questions, qu'il ne se préparait ni à tâter le pouls de l'enfant, ni à s'assurer de sa température, ni à écouter le battement du cœur ou le mouvement de la respiration.

Le docteur se retourna et lui tendit la main en attachant sur lui deux gros yeux bruns pleins de sympathie :

— Mon pauvre monsieur !...

Tout le sang d'Alban reflua à son cœur et il éprouva l'effroyable sensation d'une chute dans le vide. La plus abominable des douleurs humaines, la douleur contre nature qui enchérit sur toutes les cruautés de la vie et qui viole, en quelque sorte, les lois de l'espèce, elle était là, dans cette simple phrase : « Mon pauvre monsieur !... » Elle entrait comme un coin dans sa chair saignante. Alors il arracha sa main de cette main qui le serrait d'une rude et amicale étreinte, comme si c'eût été l'étau où était prise sa destinée.

— Mais non... c'est impossible! Voyons, docteur! Il n'est rien arrivé. Ce matin, il n'était pas plus mal.

Et comme le médecin se taisait :

— Sûrement, vous ne voulez pas dire... que tout... tout soit fini?

Le docteur Villette, qui avait coupé des bras et des jambes sur le champ de bataille, annoncé leur fin à des amis qui l'interrogeaient, recula devant cette douleur exaspérée et n'osa lui signifier l'arrêt.

— Mon Dieu, dit-il, on peut toujours espérer... en un miracle. Tant que le malade est là... Je reviendrai demain matin.

Comme ils descendaient l'escalier :

— Madame Vernier n'est donc pas là?

— Non. Elle est allée à Paris... Elle ne savait pas... Je l'attends de minute en minute.

Le docteur eut encore un regard de pitié profonde, devinant d'autres douleurs dans cette jeune vie dévastée. Il serra encore la main d'Alban :

— Ayez bon courage. A demain!

Et il disparut, dans l'ombre du chemin qui descendait vers Jouy. Alban remonta vèrs la chambre de l'enfant et reprit sa place près du lit.

— Un miracle! dit-il lentement et comme s'il pensait tout haut. Tu crois aux miracles, toi, Apolline?

— Bien sûr que j'y crois!... Seulement... les miracles... c'était autrefois.

— Si Dieu a pu faire des miracles autrefois, pourquoi n'en ferait-il pas aujourd'hui?

— Bien sûr qu'il le peut... s'il veut!

— Et pourquoi ne voudrait-il pas? Les miracles sont tout aussi nécessaires qu'autrefois... plus, même! Tiens, Apolline, si Dieu sauve mon enfant cette nuit, je serai plus croyant que toi.

— Ah! dit gravement la vieille femme, il fallait croire *avant*. Rappelle-toi : Notre Seigneur Jésus-Christ a guéri la fille du centurion, parce que le centurion avait cru en lui.

Alban baissa la tête, puis la releva presque aussitôt :

— Mais toi, Pol, tu as la foi. Est-ce que tu ne pries pas?

— Je prie pour remercier Dieu des grâces qu'il nous fait.

Alban reprit avec amertume :

— Les grâces qu'il nous fait !...

— Sans doute !... C'est lui qui sait ce qu'il nous faut. Nous, nous ne le savons pas plus que le pauvre petit qui est couché là.

— Alors, s'il nous le prend, que diras-tu ?

Elle hésita un moment, puis répondit avec fermeté :

— Je dirai ce que j'ai dit lorsque j'ai perdu dans la même semaine mon homme et mon petit enfant : « Que la volonté du Seigneur soit faite et que son nom soit béni ! »

— Tais-toi. Elle est atroce, ta religion ! Tu adores un assassin. Si ton Dieu existe, sa méchanceté, sa scélératesse est infinie comme son pouvoir.

Et, s'irritant de plus en plus, arrivé au paroxysme du désespoir, il cria :

— Bourreau de tes créatures, toi qui nous donnes des enfants et qui nous les retires, toi qui crées des cœurs de père pour les déchirer, je ne suis qu'un ver de terre, mais je te maudis dans ton éternité et dans ta gloire !

De nouveau, le silence régna dans la chambre. Au dehors, les arbres du jardin pliaient, en grinçant, sous la rafale. Le vent grondait dans les cheminées ; les vieilles fenêtres avaient de brusques tressaillements, de violents soubresauts comme si une main invisible allait les ouvrir. Puis le calme se faisait, un calme profond, accablant, qui permettait d'entendre le cri d'un oiseau nocturne, au fond des bois.

Comme Alban était penché vers le lit, l'enfant murmura ce mot :

— Père !

Son petit bras essaya de se soulever et de s'accrocher au cou d'Alban, mais la force lui manqua. Alors, d'une voix haletante, faible comme un souffle :

— Père... prends-moi... embrasse-moi...

C'était la première fois qu'il appelait une caresse, le premier signe de tendresse qu'il eût jamais donné. En même temps, Alban crut voir dans ses yeux la pensée, le sentiment qu'il y avait si souvent et si vainement cherché. La petite

âme qu'on avait crue absente ou endormie s'éveillait-elle à ce moment suprême, à l'heure de partir? Le cœur d'Alban se brisait à cette pensée. Collant sa joue à la tête de l'enfant moribond, il l'étreignait convulsivement. Apolline voyait son dos, ses épaules, son corps tout entier soulevé par un énorme sanglot, régulier comme un râle d'agonie.

Ce même soir, vers minuit, M. Chéniaux, enveloppé d'une vieille houppelande, le cou pris jusqu'aux oreilles dans un épais cache-nez que rejoignait un bonnet de loutre profondément enfoncé sur la nuque, son ancien fusil de garde national dans une main et une lanterne sourde dans l'autre, se tenait à l'affût près de la haie qui séparait de la route le bout de son jardin. Deux de ses poules de Cochinchine avaient été étranglées. Un de ses plants de roses — celui où se trouvaient ses plus admirables « maréchal Niel » — avait été saccagé. Qui avait fait le coup? Un renard? Un maraudeur? Les gens du pays, à l'en croire, étaient si méchants, si désireux de faire de la peine aux bourgeois!... Pour sauver ses poules et ses roses, Chéniaux était capable de tout, même de risquer un rhume. C'est pourquoi, en dépit de tous les préceptes de Cornaro, il s'était posté dans un interstice de la haie, le feu de la lanterne bien couvert, mais prêt à darder au moment favorable un rayon aveuglant sur le malfaiteur ou l'intrus... Il était là depuis une heure; ses membres se raidissaient dans cette posture gênante; il avait froid et, de plus, commençait à avoir peur. Son fusil ne le rassurait qu'à moitié: qui sait si l'ennemi ne serait pas plus fort et mieux armé? Autant valait remettre la chose au lendemain et se faire accompagner du garde champêtre: avec une pièce de vingt sous et un verre de vin, le bonhomme serait à ses ordres... Déjà Chéniaux avait fait quelques pas vers la maison lorsqu'il entendit marcher sur le chemin. Un pas léger et comme furtif. Brusquement il s'arrêta, serrant son fusil, très mal à l'aise. Une voix l'appelait avec précaution:

— Monsieur Chéniaux! monsieur Chéniaux!

— Qui est là?

— C'est moi.

— Qui, vous?

— Votre voisine, madame Vernier. Abaissez donc votre fusil. Est-ce que vous êtes fou? Vous allez me tuer!

— Ah çà! ma chère dame, que diable faites-vous toute seule par les chemins à cette heure-ci?

— Un accident... J'étais avec Toussaint : nous avons versé.

— Ah bah!... Vous n'êtes pas blessée?

— Non, pas que je sache... Une ou deux égratignures.

— Et Toussaint? Où est-il passé?

— Je ne sais pas. Je suis revenue en courant, comme j'ai pu.

— C'est drôle!

Brusquement Chéniaux démasqua la lanterne et projeta la lumière sur la jeune femme. Sa figure était souillée de sang et de boue. Sa robe était en lambeaux, son corsage arraché, et des marques rouges marbraient sa poitrine. Vivement, Marguerite se rejeta dans l'ombre.

— Vous ne me dites pas la vérité! cria Chéniaux. Vous n'avez pas versé.

— Eh bien... non, je n'ai pas versé. C'est ce misérable Toussaint...

— Il a voulu?...

— Oui.

— En effet, dit Chéniaux, très intéressé, j'avais remarqué qu'il vous regardait d'une certaine manière.

— Cela date du jour de mon mariage, d'un baiser qu'il m'a vu donner par mon mari... Je le savais, mais je ne croyais pas qu'il oserait...

— C'est l'histoire des dompteurs : on finit toujours par être mangé... Enfin, comment est-ce arrivé?

— C'était en haut de la montée de Chaville. J'étais à peu près endormie. Je m'aperçois que nous n'avançons plus et je dis, sans ouvrir les yeux : « Eh bien, Toussaint, qu'est-ce qui arrive à Grimaud?... » Je n'avais pas fini que je sens son haleine sur ma figure. Il m'a presque étranglée. J'ai dû perdre connaissance, oui, je crois bien que j'ai perdu connaissance. Il m'a peut-être crue morte!

— Et... est-ce que?...

— Oh! assez de questions!.. Probablement, j'ai sauté

hors de la voiture... mais je ne me rappelle plus comment... J'ai couru comme une folle devant moi et j'ai eu la chance de ne rencontrer personne... Maintenant, que faire ?

— C'est bien simple. Rentrer chez vous et, demain matin, prévenir la gendarmerie. On le rattrapera dans quelque cabaret des environs.

— C'est précisément ce que je ne veux pas !

— Vous ne le dénoncerez pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce qu'il me répugne de faire envoyer au bagne un malheureux qui n'a pas conscience de ses actions.

— C'est un beau sentiment !... Et puis... Toussaint en sait un peu plus long qu'il ne faut sur tous vos petits secrets, avouez-le.

Marguerite ne pouvait voir la figure de Chéniaux, mais elle sentit, au ton acéré de sa phrase, qu'elle faisait fausse route en comptant sur son amitié. A diverses reprises, prudemment, vaguement, sans en avoir l'air ou du moins sans se compromettre à fond, avec des façons semi-plaisantes, il avait essayé de pousser sa pointe. Accueilli par un éclat de rire, il avait battu en retraite, sans laisser voir aucune mauvaise humeur. Elle l'avait cru résignée, elle s'était trompée. Elle connaissait maintenant qu'une des manières de finir, pour don Juan, c'est la haine des jolies femmes. Cependant elle tenta un effort.

— Écoutez, monsieur Chéniaux, soyez gentil. Je ne vous demande qu'une chose : laissez-moi entrer chez vous un moment, pour me laver la figure, rattacher mes cheveux, remettre mon chapeau droit, devant une glace. Et puis vous me prêterez un châle, un vêtement quelconque qui me permette de rentrer chez moi décemment, d'éviter les questions de mon mari et surtout les yeux d'Apolline... Faites cela pour moi, monsieur Chéniaux.

— Et Rose ?... Vous ne pensez pas à Rose !... Si elle entend une voix de femme dans la maison, à cette heure-ci surtout, elle est capable d'arriver et de faire du train. Vous n'aimeriez pas ça.

— Je ne savais pas que mademoiselle Rose eût le droit d'être jalouse : il paraît que c'est vous qui avez des petits secrets, et ils ne sont pas très jolis... N'en parlons plus.

Elle avait aperçu de la lumière à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, chez mademoiselle Chartier. Sur-le-champ son parti fut pris, et elle s'élança.

— Attendez donc! essaya de dire Chéniaux qui se ravisait.

Mais déjà, en quelques secondes elle avait traversé la route et, se hissant sur ses pointes, frappait doucement au volet.

Olympe Chartier habitait seule avec madame Bréchet, son ancienne habilleuse, devenue sa garde-malade et sa dame de compagnie. Dans cette profonde solitude où les deux femmes vivaient confinées depuis quinze ans, elles gardaient autant qu'elles le pouvaient les habitudes et les heures de la vie parisienne et même de la vie de théâtre. A la tombée de la nuit, madame Bréchet verrouillait toutes les portes et barricadait toutes les fenêtres. Après quoi, elle revenait s'installer dans le salon, près de la lampe, avec son tricot. On lisait religieusement les échos de théâtre jusqu'au dernier et on les commentait. On rappelait les histoires d'autrefois : «Tu te souviens, tu te souviens?... » — Les deux femmes se tutoyaient. — A minuit et demi on soupait, comme si l'on rentrait du théâtre, et c'était, l'illusion aidant, le meilleur moment de la journée pour la paralytique.

Ce soir-là, madame Bréchet s'était endormie sur son tricot pendant qu'Olympe lisait un roman de quelque élève de Gaboriau, sombre histoire pleine de crimes et d'épouvantes. Elle en était à l'endroit où un honnête policier démasque le « rajah indien », immensément riche et effroyablement dissolu, qui n'est qu'un repris de justice échappé de la maison centrale de Clairvaux, et reconnaît dans la jeune fille dont le misérable allait abuser sa propre enfant disparue depuis bien des années... Elle pleurait en silence sur ce dénouement, lorsque résonnèrent les coups légers frappés au volet. Olympe eut un cri d'étonnement et d'effroi, mêlé d'une sorte de plaisir : c'était la première fois qu'il arrivait quelque chose dans la maison depuis quinze ans.

— Bréchet! Bréchet! on a cogné... Vois donc qui c'est... Oh! que j'ai peur!

Madame Bréchet souleva le rideau, entr'ouvrit la fenêtre:

— Qui est là?

Presque tout de suite, elle entr'ouvrit les volets à leur tour, puis se retourna :

— C'est la jeune dame de là-bas, la mère du petit infirme... mais dans quel état, mon Dieu!

— Cette femme-là trompait son mari : c'était écrit sur sa figure. Il l'aura surprise, il aura voulu la tuer... Va vite ouvrir, Bréchet!

Un instant après, Marguerite entrait dans le salon :

— Excusez-moi, madame, de venir ainsi... Je voulais depuis longtemps vous remercier de vos bontés pour mon petit garçon, mais, je ne sais comment...

— Ne parlons pas de cela... Vous êtes toute tremblante. Qu'avez-vous? Asseyez-vous donc. Là... Bréchet va vous donner un verre de chartreuse. Non?... De l'eau de mélisse? Non plus?... Mais que vous est-il arrivé? Comme vous voilà faite!

— J'arrivais de Paris. A la station, je n'ai pas trouvé la voiture qui vient toujours me chercher.

— Je sais... Toussaint?

— Oui, justement, Toussaint.

Elle eut un petit frisson de dégoût en prononçant ce nom. Puis elle reprit :

— J'ai voulu revenir à pied.

— Seule, à pied, à travers les bois... mais c'est de la folie! Je serais morte de peur.

— Oh! je ne suis pas nerveuse. Malheureusement un homme m'a suivie et m'a attaquée.

Les deux femmes éclatèrent à la fois en cris et en questions : « Un homme? Quelle espèce d'homme? Grand, petit? Vieux, jeune? Un monsieur ou un homme en blouse? Qu'est-ce qu'il voulait? Lui prendre son porte-monnaie? Ou bien...? S'était-elle débattue? Était-elle tombée?... Il cherchait à l'étrangler? Oh! l'horreur!... C'était vrai, tout de même : on voyait les marques!... Et dire que ça s'était passé presque à leur porte!... »

Très énervée, très pâle, à bout de forces, Marguerite répondait ce qui lui venait à l'esprit. Lorsqu'elle se fut un peu dépêtrée de toute cette curiosité :

— Vous comprenez, madame, que j'ai hâte de rentrer chez moi. Seulement je ne veux pas y rentrer comme me voilà. Il est inutile que mon mari sache ce qui m'est arrivé...

Olympe la regarda, très étonnée.

— Je vous serais bien, bien reconnaissante — continua la jeune femme — si vous vouliez me prêter une grande mante qui cacherait toutes les traces de... de l'accident.

— Comme vous voudrez... Tu as entendu, Bréchet, ce que madame demande?

L'ancienne habilleuse sortit de la chambre pour aller chercher ce qui était nécessaire. Alors Olympe dit à Marguerite :

— Vous ne savez pas toute la chance que vous avez! Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous vous portez bien. Vous avez un bon mari, un petit enfant à soigner. Tâchez de les aimer et de les garder...

Le retour de madame Bréchet, qui revenait avec un manteau sur le bras, épargna à Marguerite la peine de répondre au sermon de la courtisane.

Quelques minutes plus tard, elle sonnait à la grille de sa maison. Elle n'était pas absolument certaine de défier toute investigation, et le cœur lui battit en voyant s'approcher, dans la nuit, la longue et maigre silhouette d'Apolline.

— C'est vous, enfin! dit la servante d'une voix rude.

Marguerite se mit à parler vivement, expliquant son retard, l'absence de la voiture, le retour à travers les bois... Apolline ne répondit pas un mot, et marcha devant elle, ouvrant les portes. Au pied de l'escalier, elle s'arrêta, la laissant monter. A mi-chemin, Marguerite aperçut Alban debout sur le seuil de la chambre de l'enfant.

— Tu m'attendais? Tu étais inquiet? Figure-toi...

Mais lui, la prenant dans ses bras et l'étreignant avec un élan de douleur et de passion :

— Notre pauvre petit! murmura-t-il, notre pauvre petit!

Elle se dégagea, haletante, regarda vers le lit, aperçut ces paupières violettes, ce visage de pierre, cette immobilité qu'il est impossible de prendre pour celle du sommeil.

— Quoi ! Quoi !

— Tout est fini.

Elle tomba à genoux. Il lui semblait qu'une main puissante l'avait saisie par la nuque et jetée à terre, brutalement. Hébétée, sans une larme dans les yeux, elle contemplait le cadavre. Elle se faisait horreur à elle-même, se sentant souillée, indigne d'approcher de ce lit funèbre, indigne de toucher aux restes de son enfant, indigne de le pleurer.

XIV

Le lendemain du jour où le petit Henri alla tenir compagnie à son grand-père le philosophe dans le coin solitaire du Père-Lachaise où il reposait depuis cinq ans, Marguerite envoya à Renneval un billet qui contenait seulement ces mots : « Adieu. Nous nous sommes vus pour la dernière fois. »

Elle était décidée à se tenir parole. De la grande secousse morale qu'elle avait éprouvée, elle s'était vite remise, car elle ne pouvait rester longtemps dans les sentiments extrêmes. Mais elle avait échappé à un danger grave et s'était promis de ne plus s'y exposer. Nature pratique, bourgeoisement ambitieuse, elle n'entendait pas livrer sa vie aux grandes aventures. Elle s'était donnée à Renneval par désœuvrement, par curiosité, par vanité, par jalousie d'une autre femme, mais tous ces sentiments s'usaient par l'habitude et, réunis ensemble, ne pouvaient prévaloir contre l'instinct de la sécurité personnelle. Elle avait mis un pied dans le drame et, vivement, s'empressait de le retirer. Dans les romans et les pièces de théâtre, elle avait toujours vu que la faute se découvre tôt ou tard, que la morale se venge, que la femme déchue reste déchue et porte jusqu'à la fin le fardeau de son passé, le sceau indélébile du péché; elle n'en croyait pas un mot, Elle était persuadée, comme la femme adultère de la Bible, qu'il suffit d'essuyer sur sa bouche la trace des baisers et de dire : « Je n'ai point fait de mal. » Est-ce qu'on se laisse prendre quand on est adroite? Telle femme qui a eu

un amant sans que personne le sût, se montre une excellente épouse pour son mari pendant le reste de ses jours ; elle arrive même très vite à mépriser « les personnes qui se conduisent mal ». Et il faut que cela soit ainsi, pensait Marguerite. Le bonheur des ménages est bâti au-dessus d'un vaste Campo Santo, où dorment, dans leurs tombes invisibles, une infinité d'adultères inconnus, que rien ne ramènera jamais au jour.

Un petit incident la troubla dans cette paisible conviction. Elle reçut une communication mystérieuse de madame Jobin, qui la priait de passer rue d'Angiviller pour une affaire urgente. Elle hésitait à s'y rendre, craignant d'y trouver Renneval, mais, sur une nouvelle missive, plus pressante, elle vit madame Jobin et apprit que deux ou trois billets, adressés par elle à son amant, étaient restés dans une petite écritoire d'ébène sur la table de la chambre à coucher.

— Donnez ! dit Marguerite en tendant la main.

Madame Jobin sourit :

— Excusez-moi, ma petite dame ! J'aime à obliger, mais c'est trop juste que j'y trouve mon compte... J'ai de la peine à vivre, et je suis bien triste depuis que je n'ai plus les bonnes visites de monsieur et de madame, car la vue de l'amour est une vraie joie quand soi-même on est sensible. Les officiers de la garnison sont trop regardants ; il n'y a rien à faire avec eux au-dessous du grade de colonel... D'ailleurs, je paie les dettes de mon pauvre mari qui a été condamné si injustement pour une malheureuse affaire... Je sais que j'ai tort, mais c'est plus fort que moi ; c'est comme qui dirait un point d'honneur.

Pour ravoir ses billets, Marguerite vendit quatre cents francs un bijou qui venait de Renneval. Un jour, Alban lui dit :

— Je ne te vois plus jamais avec ton bracelet.

Elle répondit :

— Je l'ai perdu en omnibus... Oh ! tu sais, c'était du toc. Ça valait bien douze francs...

Trois mois après, madame Jobin revint à la charge. Elle avait retrouvé d'autres billets dans un secrétaire en palissandre et, « comme les créanciers de son mari devenaient de plus en plus exigeants... » Marguerite fit savoir à Renneval le péril où elle était. Le surlendemain, elle recevait cette lettre :

« Chère, j'ai tout acheté. Dormez tranquille. Je vous aime et je souffre, mais je m'incline. Que votre volonté soit faite... »

Elle soupira et jeta le billet au feu.

Aussitôt après la mort de l'enfant, Alban avait, de lui-même, proposé le retour à Paris. C'était encore une fois le désir de tourner le feuillet où tant de déceptions et de douleurs étaient inscrites et de commencer une page blanche. Elle avait accepté avec empressement. Elle avait hâte d'échapper aux regards observateurs de Chéniaux et d'Olympe Chartier. Toussaint avait été découvert par la police dans un bouge, près de la barrière du Maine, où il s'était réfugié après avoir vendu le cheval et la voiture de son père. Il avait tenu alors des propos incohérents, confessant un crime imaginaire et parlant de la guillotine qui l'attendait : on l'avait enfermé. Mais, comme il était redevenu très tranquille, tout faisait pressentir qu'on le rendrait prochainement à sa famille, et Marguerite ne se souciait pas de le revoir. Ce fut avec un soulagement véritable qu'elle s'installa au quatrième, rue de Clichy.

Alban la regardait, avec un peu d'étonnement, s'intéresser à tous les détails de leur nouvelle vie. Il s'abandonnait lui-même, par moments, à ces impressions heureuses ; mais, d'ordinaire, il était taciturne, concentré, indifférent aux choses et aux êtres qui l'entouraient. Sa pensée était avec l'enfant qui semblait avoir emporté sa gaieté, sa foi en l'avenir. Toujours hésitant entre le barreau et le journalisme, il passait la matinée au Palais et, le soir, rédigeait le bulletin politique d'un journal fondé par Renneval et ayant pour titre : *En Avant*. Il voyait son chef le plus rarement qu'il pouvait et guettait une occasion de s'affranchir d'une protection qui, maintenant, lui pesait. La défiance que Renneval lui inspirait depuis la soirée de l'Opéra avait grandi encore, loin de disparaître. Un jour, il lui avait dit, avec un accent de surprise qui trahissait sa pensée intime :

— Vous retournez chez les d'Argaud ?

Et Renneval avait répondu :

— C'est pour la faire enrager !

Une autre fois, il le vit revenir des courses avec Narcisse Borel. Vernier éclata :

— Je ne vous comprends pas ! Comment pouvez-vous mettre votre main dans la main d'un homme qui a voulu vous déshonorer ?

— Mon cher, — dit Renneval avec un rire forcé, — je ne sais pas garder rancune aux gens d'esprit... Et puis, entre nous, cela vaut mieux ainsi : je le ménage et je le surveille. Savez-vous que ce petit misérable a une sorte d'influence ? S'il ne peut pas faire de bien, il peut faire du mal...

Aux approches des élections de 1869, Alban fit céder son sentiment personnel devant les nécessités de la situation. Ce n'est pas en pleine bataille qu'on épilogue sur le caractère moral du chef. Lorsqu'il suivait la campagne oratoire de Renneval, il lui arrivait d'être repris d'admiration et de retomber sous le joug. Et, sans le vouloir, il essayait encore, sous la triste réalité, de retrouver l'illusion perdue.

Renneval devait clore la campagne par un discours-programme où il résumerait les griefs et les menaces du parti avancé, dont il était maintenant le porte-parole le plus hardi. Alban, qui avait organisé tout le service de presse, ne pouvait manquer d'y assister. Comme il sortait de chez lui pour s'y rendre, un quart d'heure à peine avant le commencement de la séance, une femme qui était arrêtée en face de la porte cochère traversa la rue et l'aborda.

Une toilette noire fripée, qui avait quelques prétentions à l'élégance discrète ; un petit sac en main, des traits flétris et des yeux âpres sous un voile épais : on rencontre de ces figures-là rôdant sous les arbres autour de la Bourse, en conciliabule avec des courtiers véreux.

— Je ne me trompe pas ? Monsieur est bien M. Alban Vernier ? dit la dame avec un sourire aimable.

— Oui, madame, mais je suis attendu, je suis déjà en retard, et je n'ai pas une minute à perdre.

— Oh ! monsieur, rien qu'un mot... Il y a huit jours que je vous guette... Monsieur, j'ai été dans le commerce... dans le commerce des dentelles... Mon mari a eu des malheurs. Il a été victime d'une erreur de la justice. Tous les voisins le savent bien. Il y en a un qui me disait...

Alban l'interrompit. Il avait d'abord cru qu'on en voulait à sa bourse, mais il ne doutait plus qu'il n'eût affaire à une cliente.

— Madame, lui dit-il, vous viendrez me conter votre affaire demain matin entre dix et onze. En ce moment, c'est impossible. Je vous répète qu'on m'attend...

Et il fit signe à un fiacre vide qui passait. Mais la femme lui saisit le bras,

— Vous avez tort, monsieur. C'est très important... pour vous.

— Pour moi ?

— Oui, monsieur, pour vous... et pour madame Vernier.

— Vous connaissez ma femme ?

— J'ai cet honneur-là... Monsieur, je commence par vous dire qu'il ne faut pas être trop sévère pour les jeunes dames. Mon Dieu, nous savons ce que c'est, nous avons passé par là... On est jeune, on a une inclination, on se laisse entraîner... Après, on est bien fâchée... Le mieux est encore de passer l'éponge, n'est-ce pas donc ? Seulement, voilà ! On a écrit des lettres... où il y a des petites choses... ennuyeuses. Ces écritures-là, ça traîne ; c'est désagréable pour un mari... On aimerait à brûler ça soi-même, pour être sûr qu'il n'en reste rien. Alors, si une personne honnête et dévouée vous rapporte ces petits papiers, on lui dit de bonne amitié « Madame Jobin, je vous suis obligé. Vous avez du tourment. rapport aux dettes de votre mari que vous tenez à payer, parce que vous avez du cœur, et de la délicatesse, et de tout ça... Eh bien, vos dettes, je vous les paie, pour ne pas être en reste avec vous. »

— Qu'est-ce que vous me chantez là, misérable ? Qu'est-ce que le nom de ma femme vient faire dans votre stupide histoire ?

Madame Jobin ouvrit prestement son sac, y plongea la main, en tira une lettre et l'éleva vers la figure d'Alban, en lui montrant une ligne entre deux doigts : « Mon chéri, je suis sûre que tu n'as... »

Alban devint affreusement pâle. Ce fut à son tour de saisir le bras de madame Jobin.

— Montez avec moi, lui dit-il impérieusement.

La salle Barthélemy était située dans une petite rue parallèle au boulevard, près de la place du Château-d'Eau. C'était

une salle de concert ou de spectacle, avec une scène, un orchestre et deux ou trois rangs de galeries en amphithéâtre. L'hiver, on y donnait des bals masqués. La décoration de la salle, les peintures grossières et fanées, — guirlandes de fleurs, amours dansants et autres attributs carnavalesques, — suggéraient l'idée du plaisir populaire et de la débauche à bon marché. Mais, en ce moment, toute cette friperie contrastait avec le caractère sévère, l'aspect presque menaçant de l'assemblée. Deux mille hommes étaient là, entassés, du parquet au cintre. Rien que des redingotes noires, des jaquettes sombres et, en haut, quelques blouses. A mesure que la ruche s'emplissait, le bourdonnement grossissait d'autant, et le bruit de toutes ces voix mâles montait sans cesse, s'enflait en tempête. Il y avait déjà de l'émotion et de la bataille dans l'air. Les jeunes vibraient, tressaillaient de tous leurs nerfs; les vieux souriaient, semblaient dire : « Voilà les grands jours qui reviennent ! » Les hommes connus du parti venaient prendre place l'un après l'autre sur l'estrade. Quelques-uns étaient les vivants fétiches de la Révolution : ceux-là, on les acclamait. Un monsieur était assis à part, ceint d'une écharpe tricolore, l'air un peu raide et gêné. Personne ne lui parlait et, quand les regards s'arrêtaient sur lui, ils n'exprimaient que la haine et la colère. C'était le commissaire de police chargé de surveiller la réunion et d'intervenir si la loi était violée. Çà et là, couraient les reporters, le carnet à la main. Dans la salle, on criait les journaux rouges et surtout le journal de Renneval, *En Avant!*

L'heure était passée, et la salle s'impatientait, commençait à piétiner lorsque les principaux membres du comité firent ensemble leur entrée. Renneval parut le dernier et fut l'objet d'une ovation enthousiaste. Le président et les assesseurs ayant été proposés et votés au milieu du brouhaha, la parole fut donnée à l'orateur. D'un geste, il fit enlever une petite table qui avait été préparée pour lui servir de tribune, et s'avança sur le devant de la scène. Il était vêtu de noir et boutonné jusqu'au menton : la seule blancheur visible était celle du col, qui encadrait sa figure d'un étroit liséré blanc. Il se tint debout, les bras croisés, dans une attitude méditative, parcourant et maîtrisant la foule du regard pendant que le silence s'établissait, un

silence religieux qui, à lui seul, était déjà émouvant. Et sa voix s'éleva dans ce silence, pure et sonore, prenant par degrés de la chaleur et de la force.

Il parla d'abord des conquêtes accomplies depuis la dernière période électorale :

— Je sais bien, dit-il, sombrant sa voix, la chargeant d'amertume et de mépris, je sais que ces conquêtes, certains hommes s'obstinent à les appeler des bienfaits, mais je ne les écoute pas, je ne les crois pas. Citoyens, pas de respect, pas de gratitude! Vous ne devez rien qu'à vous-mêmes. Ces libertés qu'on prétend vous avoir données, elles étaient à vous et elles vous avaient été soustraites ; vous les avez reprises et vous en reprendrez bien d'autres. Il vous les faut : vous les aurez.

Ce fut là qu'éclata le premier applaudissement.

— A d'autres de pactiser avec un gouvernement pourri ! ..

Le mot, accentué violemment, souleva de furieux bravos, au milieu desquels on entendit une voix grêle qui protestait. Aussitôt la salle fut debout, insultant le représentant de la loi.

Renneval étendit le bras et calma l'orage :

— Monsieur le commissaire de police, dit-il en souriant, ne veut pas que je traite de pourri le gouvernement qui l'a envoyé dans cette enceinte. J'ai envie de lui proposer « gouvernement malade », mais je crains que ce mot ne répugne encore à sa délicatesse. En effet, c'est un gouvernement qu'il est difficile de qualifier. Je dirai : « le gouvernement » tout court, et je laisserai à vos consciences le soin de trouver l'épithète vengeresse qui lui convient. (Applaudissements frénétiques.) Je reprends. A d'autres de pactiser avec ce gouvernement qu'aucun adjectif ne peut caractériser ! A d'autres de chercher je ne sais quel terrain d'entente, de vouloir rapprocher ces deux choses que Tacite déclarait déjà inconciliables, — *res olim dissociabiles*, — l'Empire et la Liberté... J'espère que Tacite échappera aux censures de M. le commissaire de police... à moins qu'il ne se considère comme chargé de veiller sur la réputation de Tibère. (Rires ironiques. — Le commissaire fait un geste bon enfant pour désarmer la foule.) Ceux qui prennent ce long détour pour arriver à la liberté sont peut-être de bonne foi. (Voix diverses : *Non, non, ce sont des traîtres!* Ils sont peut-être de bonne foi, mais je crains qu'ils ne s'égarent en route et ne retrou-

vent jamais le vrai chemin. Or, le vrai chemin, c'est celui qui va droit au but! (Rires et applaudissements.) Pour moi, messieurs, en face de ce qui existe, je veux tracer le tableau de ce qui devrait être, de ce qui sera si vous êtes patients, si vous êtes courageux, si vous êtes unis, de ce gouvernement idéal dont il ne m'est pas permis de prononcer le beau nom. Mais, comme le héros de cette tendre chanson, née sur les lèvres du poète cher à la jeunesse, nous serions capables de mourir pour celle que nous aimons, sans la nommer.

La salle répondit par un immense cri de « Vive la République! » qui se termina en éclat de rire à la vue du petit homme à ceinture tricolore, debout et gesticulant sans parvenir à faire entendre une seule parole. Encore une fois, Renneval calma le tumulte et, se tournant vers l'infortuné magistrat, recommença à jouer avec lui comme le chat avec la souris :

— Ces messieurs, dit-il, n'ont pas la discrétion de Fortunio. Il faut leur pardonner un moment d'oubli : ils ne le feront plus!... D'ailleurs, la République dont il s'agit n'est pas une république de chair et d'os, qu'on puisse fusiller et mitrailler, c'est la Salente de Fénélon, l'Utopie de Thomas Morus, c'est le rêve, le fantôme chéri qui hante nos âmes. En un mot, c'est l'idéal, et on n'empoigne pas l'idéal, monsieur le commissaire!

Ce fut une nouvelle explosion de bravos. Alors l'orateur, en paroles ardentes, commença à tracer l'image de cette République de l'avenir :

— Et, tout d'abord, messieurs, je vois disparaître ces gros, ces énormes, ces monstrueux budgets qui nous écrasent. *(Très bien!)* Savez-vous, messieurs, que le nôtre, à l'heure où nous sommes, approche de deux milliards? (Cris : *C'est honteux! C'est intolérable!)* Oui, vous avez raison, c'est intolérable... Eh bien, messieurs, sous la... sous le gouvernement que nous ne nommons pas, mais que nous admirons et que nous aimons, ces gros budgets sont une impossibilité. *(C'est cela, bravo!)* Et pourquoi? Messieurs, c'est bien simple. D'abord le pouvoir passe des mains des riches à celles des pauvres. Or, la pauvreté est un grand maître qui nous enseigne l'économie. Tel qui a fait régner un ordre strict à

son humble foyer familial sera le meilleur ménager des deniers publics ; tel qui a senti peser lourdement l'impôt sur son modeste revenu, saura mieux qu'un autre, en atténuer la charge pour les classes souffrantes. Surtout, le pouvoir passe en des mains honnêtes. Ah ! messieurs, quelle belle chose que d'être gouverné par d'honnêtes gens !... Plus de népotisme, de favoritisme, de monopoles, de pots-de-vin, de faveurs concédées dans les antichambres ministérielles à des électeurs influents ; plus une seule de ces fraudes qui diminuent sournoisement le rendement de l'impôt et qui font retomber le fardeau, de tout son poids, sur les plus dénués. *(Très bien ! Bravo !)* Tout cela existerait-il, tout cela pourrait-il exister un seul jour sous le gouvernement de notre choix (Cris nombreux : *Non, jamais !*) Toutes ces vilaines choses seraient enterrées dans une même tombe avec la candidature officielle. (Une voix : *Requiescat in pace !* – Rires et applaudissements.)

» Il est un autre mal que supprimerait la République... Je parle de la république de Platon, monsieur le commissaire. (Hilarité.) C'est la plaie hideuse, la lèpre envahissante du fonctionnarisme... Il en est un, de ces fonctionnaires, le plus grand de tous, celui qui transmet sa fonction, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture.., Je ne le nommerai pas (nouveaux rires), mais vous le connaissez, vous êtes payés... non, vous payez pour le connaître. On a calculé qu'il gagne près de cent mille francs par jour, c'est-à-dire plus de quatre mille francs pour chacune des vingt-quatre heures de la journée — car il sert l'État même en dormant... Soixante-six francs soixante-six centimes par minute. Chaque seconde, chaque battement de pendule fait tomber plus d'un franc dans sa caisse. (Exclamations.) Ce n'est pas tout : nous avons leurs Altesses, leurs Excellences, leurs Éminences, leurs Grandeurs, les ministres à cent mille, les sénateurs à trente mille. Il faut payer à tous ces gens-là leur livrée neuve, et Dieu sait si nous en avons, des livrées de toutes les coupes et de toutes les couleurs, depuis la robe violette de l'évêque jusqu'à la soutane du prêtre de campagne !

— A bas les curés ! à bas la calotte !

— Nous avons aussi la robe noire du juge... reprit Renneval.

Une voix glapit, dans une des tribunes :

— Y en a des rouges aussi. Ils sont rien chouettes, ceux-là !

Celui qui avait parlé, c'était un pâlot, avec un accroche-cœur au-dessus de l'oreille et un plastron de clubman émergeant de sa blouse blanche. Il devait avoir ses raisons pour connaître les juges. Renneval ramassa l'interruption :

— Oui, il y en a de rouges. Elles sont très commodes : on n'y voit pas le sang des proscrits.

On applaudit avec passion.

— Enfin il est une dernière livrée : celle du soldat... Messieurs, nous entretenons trois cent mille fainéants qui seraient bien mieux occupés à cultiver nos campagnes, et on prétend que nous n'en avons pas assez. Pas assez de soldats ! Moi, je dis que nous en avons trop. *(Oui, oui !)* A quoi nous servent-ils ? A remplir nos inutiles et coûteuses casernes ? Faites-en des écoles et des hôpitaux. A garder nos maîtres ? Notre amour et notre tendresse n'y suffiraient donc pas ? (Rires ironiques.) A menacer l'Europe ? Elle ne demande qu'à vivre en paix avec nous. Mais si jamais l'étranger paraissait à nos frontières, ce jour-là, messieurs, la France serait debout, frémissante, invincible comme en 93. Pas besoin de vos prétoriens, de vos mercenaires. La République n'aurait qu'à frapper du pied le sol pour en faire sortir des héros, des géants... Croyez-moi, messieurs, la meilleure armée du monde, c'est une nation qui se lève pour venger son honneur ou pour défendre sa liberté !

Quand l'enthousiasme excité par ces paroles fut calmé, Renneval poursuivit :

— Supprimez par la pensée toutes ces sources de dépenses qui sont en même temps des causes de honte et de servitude. Quel allègement à nos misères ! Quel soulagement pour nos consciences ! Voilà pourquoi nous devons tous travailler sans relâche à l'avènement d'un temps meilleur. Pour moi, j'ai voué à cette grande œuvre tout ce que j'ai de courage et d'énergie. Tant que je vivrai, tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, je veux combattre avec vous, et s'il le faut...

— Menteur ! dit une voix tonnante.

Tous les yeux se tournèrent vers le point de la salle d'où était tombé le mot terrible. Ceux qui ne pouvaient voir de leur place se dressèrent, retournés ou penchés en avant, allongeant le cou. A la galerie supérieure, un homme se tenait dans l'attitude la plus étrange et la plus périlleuse, debout sur le rebord où s'accoudaient les autres spectateurs. accroché d'une main à une barre circulaire qui courait d'un pilier à l'autre, projetant dans le vide, d'un geste violent et raide sa main restée libre dont le poing, convulsivement fermé, menaçait l'orateur. Cet homme était saisissant à voir, blême, les pupilles dilatées. Un rictus effrayant ouvrait sa bouche, dénudait jusqu'aux gencives ses dents qui s'entrechoquaient.

Renneval leva les yeux et reconnut Alban Vernier. A son tour, il devint livide. Son gosier se sécha d'angoisse. et son front se couvrit d'une sueur glacée... Il recula et balbutia d'une voix étranglée :

— Pouillard ! Pouillard ! va vite !

Déjà Pouillard s'était levé et parlait au commissaire, lui demandant de l'aider.

Le magistrat eut un rapide sourire et répondit :

— Très volontiers.

Il fit signe à un officier de paix qui sortit précipitamment avec Pouillard.

Dans la salle, on criait :

— C'est un mouchard !... A la porte !... Enlevez-le !... Ligottez-le !... Passez-le à tabac !

Mais, loin d'obéir, ceux qui entouraient Alban s'écartaient, terrifiés, et ceux qui étaient au-dessous de lui, dans le parterre, avaient fait de même. Alors, d'une voix qui dominait le tumulte :

— Oui, cet homme ment ! cria-t-il. Il vous ment, à vous, comme il m'a menti à moi. Pendant des années il m'a souri, il m'a tendu la main, il a usé et abusé de mon dévouement et, en même temps, il me volait mon honneur : j'en ai tenu tout à l'heure la preuve dans les mains. Il est né pour trahir. Il y a deux ans, il était prêt à se vendre à ce gouvernement qu'il flétrit, Les conditions du marché étaient arrêtées, le prix de la trahison était convenu. C'est moi qui lui ai révélé qu'on s'était joué de lui. Il n'a jamais eu une parole sincère sur les

lèvres, ni un sentiment vrai dans le cœur... Judas, Deutz, Tartufe, — infligez-lui tous les noms qui expriment la bassesse, le mensonge, la félonie, et vous n'aurez pas encore donné à sa traîtrise le nom qui lui convient!

Les cris de rage éclataient, de plus en plus nombreux.

— Allons donc!... C'est Badinguet qui t'envoie!... Enlevez-le! Mais enlevez-le donc!

Quelques-uns disaient :

— Laissez-le parler!

Mais les cris hostiles noyaient ces rares manifestations. Le bruit croissait et les paroles d'Alban ne s'entendaient plus que par intervalles. D'ailleurs sa voix, rauque et brisée, ne portait plus : ses phrases devenaient incohérentes. Il répétait les mêmes mots avec une sorte de désespoir, comme si sa pensée lui échappait.

Renneval attendait toujours, guettait anxieusement l'apparition de Pouillard et des agents dans la galerie supérieure. Ils n'arriveraient donc jamais? Que faisaient-ils en route? La vérité est qu'ils montaient les escaliers en courant, suivis d'une foule furieuse qui eût volontiers lynché Alban si on le lui eût donné. Enfin on les vit paraître. Alban, quittant sa situation périlleuse, s'était assis la tête dans ses mains, en proie à une prostration inexplicable. Les agents l'emmenèrent et, de la salle où s'était fait un silence relatif, on entendit les vociférations menaçantes qui saluaient sa sortie. Pouillard remonta sur la plate-forme et glissa quelques mots à l'oreille de Renneval, dont la figure s'éclaira :

— Tu en es sûr?

— Absolument sûr.

Alors Renneval reprit la parole.

— Messieurs, le malheureux qui a troublé cette réunion fraternelle est un de mes amis les plus précieux et les plus chers en même temps qu'un des plus fermes soutiens de notre parti. Non seulement il ne mérite pas votre colère, mais il est digne de votre pitié la plus profonde : il vient d'être subitement frappé, il y a une heure, d'aliénation mentale.

Un « Ah! » de surprise et de sympathie douloureuse lui répondit.

— Pardonnez mon émotion... Et pourtant je dois la domp-

ter et trouver dans mon patriotisme la force d'achever ce que j'avais à vous dire. Quand on s'est voué à la sainte cause de la liberté, on lui appartient tout entier. On n'a plus le temps d'être homme, on n'a plus le droit de pleurer!

La fin du discours fut un triomphe.

XV

Un dimanche du printemps de 1870, Marguerite Vernier descendait, à la station de Clamart, du train qui venait de Paris.

Elle était retournée chez son père, qui l'avait reçue de mauvaise grâce et qui ne négligeait jamais une occasion de récriminer contre ce « stupide mariage ». Alban avait été enfermé dans la célèbre maison de santé du docteur Vierzon. C'était ses camarades du journal qui s'étaient cotisés pour subvenir aux frais de sa pension, et Renneval avait inscrit son nom en tête de la liste avec le plus gros chiffre. Apolline était entrée au service du docteur Vierzon ; elle s'était faite la servante des fous pour soigner encore celui auquel elle avait voué toute l'affection de son cœur obstiné et silencieux. Quant à Marguerite, elle se présentait tous les quinze jours à la maison de santé. Ne fallait-il pas pouvoir dire à tout le monde : « Je vais voir », ou : « Je viens de voir mon mari » ?

Ces visites lui coûtaient horriblement ; pourtant, elles se bornaient, d'ordinaire, à un séjour de quelques minutes dans le cabinet du docteur. Elle demandait, en arrivant : « Comment est-il ? » Quand on lui disait : « Il ne reconnaît personne », elle se risquait. Alban lui faisait de grands saluts, lui offrait une chaise, la priait d'exposer son affaire et fermait les yeux pour mieux l'écouter. Après quelques instants de cette navrante comédie, elle s'échappait.

Parfois le docteur disait : « Il a donné, cette semaine, des signes de lucidité. » Jusqu'où allait cette lucidité ? Qui peut sonder le secret de ces chambres de torture, de ces tombes où un vivant est enterré ? Qui sait s'il n'y a pas des

heures où l'intelligence, réveillée tout entière, assiste à sa propre dégradation? Ces jours-là, Marguerite disait :

— Docteur, je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas le courage...

— Comme vous voudrez, madame.

Qu'adviendrait-il si Alban recouvrait la raison? Elle n'osait même pas se le demander. Mais à quoi bon, puisque toutes les paroles du médecin faisaient pressentir, désormais inévitable, un autre dénouement?

Cette fois, comme elle sortait de la station, un homme s'approcha d'elle en se découvrant. Elle poussa un léger cri, et ses joues se colorèrent en reconnaissant Renneval. Ils restèrent, une seconde, en face l'un de l'autre, muets, hésitants.

— Vous me rendrez, dit-il, cette justice que je ne vous ai pas importunée. Vous m'avez signifié votre volonté de ne plus me voir, et, quoi qu'il m'en coûtât, je l'ai respectée.

— Vous avez bien fait, — répondit-elle sans le regarder. — Mais si vous savez où je vais...

— Je le sais.

— Alors, laissez-moi vous dire que vous avez mal choisi le lieu et le moment pour sortir de votre réserve.

Tout en parlant, elle s'était mise à marcher; il marchait à côté d'elle.

— Soit, j'ai tort. Imaginez que je suis amené ici par la sympathie envers un malheureux que j'aimais... oui, que j'aimais... par le remords, par la curiosité dangereuse et morbide qui pousse les assassins à venir rôder dans les environs de la victime. Imaginez (avec une explosion soudaine de passion) que je ne puis vivre sans vous voir, que j'en meurs. (D'une voix humble et découragée :) Imaginez tout ce que vous voudrez. J'ai obéi à une impulsion plus forte que ma volonté... La volonté! Est-ce que cela existe? Sommes-nous autre chose que les jouets du destin?

Elle le regarda de côté, et le trouva vieilli, fatigué, attristé. En ce moment, rien ne marchait au gré de ses désirs. Il avait dépassé quarante ans, et ne sentait plus en lui cette force surabondante, illimitée, qui semblait devoir suffire toujours aux journées de travail et aux nuits de plaisir. Ses créanciers le tracassaient un peu. En politique, les choses allaient mal

pour ses amis les Irréconciliables. Un homme d'un talent supérieur et d'une probité incontestée, non par ambition mesquine, mais pour servir la liberté et la grandeur de la patrie, avait pris, au grand jour, le rôle auquel lui, Renneval, avait osé songer et auquel il avait cru atteindre par de louches intrigues.

Mais, en ce moment, sous son masque de molle tristesse, il cachait des pensées toutes différentes. Il regardait le chaud reflet d'une ombrelle rouge sur la joue fine et pâle de Marguerite, sur son cou délicat et frais; il savourait la volupté d'être seul avec elle dans ce chemin solitaire, par cette journée tiède et lourde, aux dangereuses suggestions.

Après avoir cheminé quelques minutes entre deux vieux murs, sous une voûte de grands arbres, ils débouchèrent sur une petite place de village, en face d'une coquette maison qui, par son style, rappelait les premières années du XVIII[e] siècle, mais qui semblait comme honteuse de son élégance au milieu des maussades et vulgaires bâtisses qui l'entouraient et l'étouffaient.

Là vivait jadis un prince de l'Église qui avait l'honneur de gouverner la France. Que de chevaux avaient dû piaffer, que de carrosses décrire leur courbe, en cahotant, sur les pavés inégaux et pointus de l'étroite petite cour entre lesquels l'herbe croissait maintenant!

C'était là.

— Vous n'allez pas entrer avec moi? dit-elle quand ils atteignirent le seuil.

— Pourquoi pas? Pourquoi s'étonnerait-on de vous voir escortée d'un ami?

— Mais s'il vous voyait, lui?

— Il ne me verra pas.

On les introduisit dans le cabinet du docteur Vierzon. Le célèbre aliéniste, alors très âgé, se leva péniblement de son grand fauteuil à oreillettes, souleva son bonnet de velours et salua gravement. Son regard à la fois aigu et trouble, un regard de magnétiseur, se posa lentement sur la jeune femme et sur son compagnon. Il comprit. Sans doute, depuis qu'il maniait les misères de l'âme et qu'il assistait aux supplices de la pensée, ce n'était pas le premier secret de ce genre qui se révélait à lui.

— Monsieur est un ami de mon mari, expliqua Marguerite.

Le docteur s'inclina imperceptiblement.

— Comment va-t-il ?

— Mal. La prostration est très grande. Point d'appétit, peu de sommeil. L'hallucination presque continue. Depuis quelques jours, il est très excité, presque dangereux. J'ai dû le faire transporter dans le clos au bout du parc, maison n° 3. La clef est sur la porte, mais je ne vous engage pas à entrer... surtout si monsieur est avec vous... Excepté cette vieille Apolline, il ne veut personne auprès de lui... Certains rapprochements, certaines associations mentales peuvent produire un choc, réveiller pour une minute des souvenirs qui le rendraient furieux... On va vous conduire.

Ils traversèrent la cour intérieure, laissèrent derrière eux le principal corps de bâtiment et ses annexes. Ils se trouvèrent dans un parc, plein de verdure et de fleurs. Au centre, une petite rivière artificielle dont les eaux grises se cachaient à demi sous les nénuphars. A l'endroit le plus large, une petite île où l'on accédait par un pont rustique. Çà et là des statues mutilées : entre autres, une Vénus décapitée, qu'un fou obscène avait barbouillée de son crayon. Sous les arbres, de distance en distance, des maisonnettes qui portaient chacune, au-dessus de leur porte, un nom gracieux : Belvédère, Mon Repos, La Retraite, Tivoli. A chacune d'elles était annexé un jardinet bordé d'un treillage. Dans l'un de ces jardinets, un homme sarclait un plant de haricots. Il se retourna, en les entendant passer, et montra une figure rougeaude sur laquelle retombaient des cheveux blancs en désordre.

— Bonjour, bonjour ! leur dit-il d'une voix pâteuse et indécise comme un enfant qui s'essaie à parler.

L'homme qui les conduisait leur dit tout haut :

— C'est un ancien ministre du roi Louis-Philippe.

Une femme passa près d'eux, marchant vite, courant presque, tellement penchée en avant qu'elle semblait devoir tomber à chaque pas. Où allait-elle ainsi ? Marguerite et Renneval la suivaient des yeux. Arrivée au mur, elle s'arrêta brusquement et se mit à marcher dans le sens opposé avec la même hâte fiévreuse.

Leur conducteur dit, du ton d'un gardien de musée :

— C'en est une dont l'enfant a été brûlé vif... Elle va pour éteindre l'incendie... Ça, c'est Marie-Antoinette.

Marie-Antoinette était assise sur un banc ; son étrange toilette rappelait, en la parodiant, une toile bien connue que tout le monde a pu voir dans une des galeries de Versailles. Au salut de Renneval, elle répondit avec une dignité toute royale.

Ils entrèrent dans le clos. C'était un grand terrain en pente où paissaient deux ou trois chèvres. Çà et là quelques arbres fruitiers dont les fleurs blanches et roses achevaient de s'éparpiller sur le gazon. Les maisons, plus petites que celles du parc, portaient des numéros au lieu de noms... L'aspect en était triste, à cause des barreaux épais qui grillaient les croisées. Le n° 3 était tout en haut, à droite.

— La fenêtre est ouverte. Vous pouvez le voir. Il n'y a pas de danger.

Marguerite s'approcha. L'herbe drue étouffait le bruit de ses pas. Elle s'arrêta devant la fenêtre. Renneval hésita un moment, puis, lentement, la rejoignit et regarda par-dessus son épaule.

Était-ce vraiment lui, l'homme dont il avait ruiné la vie? Pouvait-il le reconnaître dans ce vieil homme à barbe grise, aux traits de cire blanche, en qui rien ne vivait, rien ne bougeait, sinon un œil inquiet et farouche qui n'avait plus le regard humain. En ce moment, il suivait avec une attention profonde les évolutions d'une pauvre mouche qui venait de tomber dans une toile d'araignée. Prise au piège, elle se débattait éperdument. A la fin, à bout de force et d'espoir, elle demeura immobile, résignée à son sort. Un affreux sourire passa sur les lèvres décolorées du fou, comme s'il se réjouissait d'avoir une compagne d'infortune, comme si, après sa noble raison éteinte, rien ne demeurait en lui sinon l'animal méchant qu'est l'homme primitif.

Muets et immobiles comme lui, retenant leur respiration, fascinés d'horreur, les deux complices considéraient leur victime.

Tout à coup, il sentit que quelque chose s'était interposé entre son épaule et le rayon de soleil qui la réchauffait. Il

leva les yeux et aperçut les deux têtes l'une auprès de l'autre dans l'ouverture de la fenêtre.

Une stupeur, un ébranlement, un éclair de pensée ; puis un paroxysme de passion et de fureur qui bouleversa cette face tout à l'heure rigide. Alban se dressa, secouant ses entraves, comme pour s'élancer. Il ouvrit la bouche. Aucune parole ne vint, mais seulement un rugissement de bête fauve.

Renneval et Marguerite, oubliant que le malheureux était garrotté, et que de solides barreaux obstruaient la fenêtre, se reculèrent, épouvantés. Ils ne le voyaient plus, mais ils entendaient encore le cri du pauvre fou qui s'étranglait et qui râlait, de plus en plus faible.

A l'angle de la petite maison apparut la silhouette d'Apolline. Elle marchait sur eux.

— Allez-vous-en ! dit-elle.

Et ils obéirent. Elle entra dans la cellule et essuya l'écume aux lèvres d'Alban qui s'était affaissé et pleurait.

Renneval et Marguerite regagnèrent, en se hâtant, la porte du clos. Dans le parc, ils marchaient sans dire mot l'un près de l'autre. Marie-Antoinette était toujours assise sur son banc comme sur un trône ; la mère folle continuait, du même pas, sa terrible course ; l'ancien ministre de Louis-Philippe leur jeta son bonjour idiot, mais ils ne voyaient, n'entendaient plus rien.

— Désirez-vous revoir monsieur le docteur ? demanda celui qui les avait conduits.

— Non, non, c'est inutile ! dirent-ils tous deux à la fois.

Dehors ils respirèrent un peu plus librement. Alors, Marguerite, à demi-voix :

— Il nous a reconnus... Il comprenait, n'est-ce pas ?

Renneval en était persuadé comme elle, mais il répondit avec calme :

— Je ne crois pas... En tout cas, ces spectacles-là vous font du mal. Et à quoi bon vous y exposer ?

— C'est vrai.

— En ce moment, vous êtes toute tremblante. Vous avez besoin de marcher un peu au grand air... Moi aussi, je suis ému... Ce malheureux m'a fait une peine !... Vraiment, c'est affreux, tout cela !... Il faut secouer ces cruelles impressions,

sans quoi, on n'aurait plus le courage de vivre. Marguerite, voulez-vous que nous prenions une voiture à Vanves et que nous allions à l'Ermitage de Villebon?

Marguerite n'ayant pas dit non, Renneval prit son silence pour un consentement. Une heure après, ils étaient assis tous deux dans un des cabinets de verdure les plus discrètement abrités. Le hasard voulut qu'aucun promeneur parisien ne se trouvât, cette après-midi-là, à Villebon. Renneval fit prendre à Marguerite quelques gouttes de madère qui rendirent à ses yeux leur éclat et ramenèrent la couleur naturelle sur ses joues.

— Voyons, dit-il, est-ce que votre père vous attend?

— Papa? Il se moque bien de moi!

— Oh! ces poètes! Toujours dans l'azur!

— Ou plutôt chez son agent de change.

Ils sourirent ensemble.

— Cela va mieux, — fit-il avec bonhomie. — Si nous dînions ici? on n'est pas mal... Voulez-vous?

— En amis, alors?

— Évidemment.

Au dessert, elle lui alluma sa cigarette comme autrefois. Il passa tout doucement son bras autour d'elle et l'attira vers lui. Alors, pendant que, machinalement, ils regardaient le café fumer dans leurs tasses pleines, elle lui dit d'une voix sourde, confidentielle, où se glissait un commencement de câlinerie :

— Dis donc!

Sans y songer peut-être, elle revenait à l'ancien tutoiement.

— Quoi, chérie?

— Si... une certaine chose arrivait...

— Quelle chose?

Elle baissa encore la voix :

— Ce... malheur... que nous craignons?

— Oui. Eh bien?

— Dans ce cas-là... nous serions libres tous les deux... et alors... rien ne t'empêcherait...

— Mais c'est mon rêve le plus ardent, c'est ma volonté bien arrêtée.

— Tu le jures?

— De tout mon cœur.

Ils se serrèrent tendrement l'un contre l'autre.

Ce soir-là, en disant adieu à Marguerite, rue d'Assas, Renneval murmura à son oreille :

— Quelle bonne journée !

XVI

— ... Et maintenant laissons-le dormir dans sa tombe, ce vaillant lutteur, ce fidèle compagnon de nos épreuves. Faut-il le plaindre ou faut-il l'envier ? Ah ! messieurs, vous la connaissez tous, la belle, la mélancolique parole qui ne pouvait naître que sur les lèvres d'un vieillard fatigué d'avoir trop vécu : « Ceux que les dieux aiment meurent jeunes ! » S'il est un lieu où il soit consolant de la redire et presque nécessaire d'y croire, c'est au bord de cette fosse où vient de descendre un jeune homme frappé avant l'heure et frappé de la plus cruelle des morts, celle qui tue l'âme avant de tuer le corps. A-t-il vraiment été aimé des dieux comme il méritait d'être aimé des hommes ? Je ne sais. Il ne verra pas le grand jour, le triomphe final de la cause à laquelle il avait voué sa vie, mais il ne connaîtra ni les angoisses du combat suprême ni les responsabilités, peut-être les déchirements du lendemain. Lui, du moins, il emporte son rêve sublime que nulle réalité n'a diminué ni avili. Plus d'une fois, quand nous sentirons nos âmes envahies par le découragement, nous évoquerons le souvenir de ce grand cœur, et quand nous aurons fait quelque humble et honnête effort pour servir la liberté, nous nous dirons : « S'il était là, il serait content de nous. » Et quand enfin viendra la victoire, n'oubliez pas, ô mes amis, de mêler une branche de laurier aux pieuses immortelles dont vous parerez sa tombe ! »

C'était au Père-Lachaise, vers le coin nord-est, au pied de la crête ombragée qui forme le sommet du cimetière, près d'un mur alors sans intérêt pour personne, mais qui devait s'appeler dans l'histoire le mur des fédérés. Plusieurs centaines d'hommes, tête nue, s'entassaient sur le chemin, dans

les étroits sentiers et presque sur les tombeaux. Le soleil de juillet éclairait la scène, qui ne manquait point de solennité ni de grandeur.

Quand Renneval eut prononcé ses dernières paroles, une sorte de murmure, douloureusement approbateur, monta de cette foule, seul genre d'applaudissement que comporte un tel lieu. Puis Louvet se posta au bord du chemin et distribua à tous ceux qui se présentèrent des serrements de main convulsifs, des hochements de tête, des airs pénétrés et des yeux au ciel. La foule s'écoula peu à peu. Narcisse Borel, debout sur le trottoir, notait les propos de ceux qui passaient, des lambeaux de phrases dont le commencement et la fin se devinaient :

— Beau discours. La péroraison a un faux air athénien qui est tout à fait...

— ... Louvet? Mais il jubile sous ses airs navrés. Il paraît que son élection est assurée. C'est la neuvième fois. Je me rappelle...

— ...la dépêche de Benedetti. En somme, c'est la guerre et je n'ai pas le moindre doute.

— ...Et le trois pour cent, de un franc vingt... C'est la réponse des primes qui va être jolie! Moi, je m'en f..., j'ai tout lâché hier !...

— C'est vous, monsieur Chéniaux ! — dit Borel, apercevant dans le flot le petit vieux qu'il avait rencontré au Mé, chez les Vernier. — Vous êtes venu voir enterrer ce pauvre diable...

— Oui. En principe, je ne vais jamais à ces machines-là, mais je savais que Renneval devait parler, et dame! c'était piquant !

Les deux hommes échangèrent un ricanement, très parisien.

— C'était donc le secret de Polichinelle, cette histoire-là? fit négligemment Borel.

— Tout se sait. Quand on est voisins de campagne !...

— Moi, c'est mon amie, madame d'Argaud, qui me l'a contée.

— Et puis, continua Chéniaux, ça ne me gênait pas de venir. J'avais des semences à acheter chez Vilmorin.

— Tiens ! Chaumontel. Bonjour, vieux. Comment va?...

Monsieur Chéniaux ; monsieur Chaumontel, sous-préfet de Manosque... Eh bien, Chaumontel, comment ça marche-t-il, là-bas ? Est-ce que ça ne vous paraît pas drôle d'avoir à frayer avec les amis du pouvoir, vous qui les avez tant blagués et chansonnés ?

Et, sans s'inquiéter du lieu où il se trouvait, Borel fredonna :

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir...

Chaumontel, aussi dédaigneux que Borel était impertinent, répondit de sa voix de basse-taille :

— Vous n'y êtes pas, mon bon. Les sous-préfets d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : je ne vois que les ennemis du gouvernement.

— A la bonne heure ! Voilà un souverain qui est bien servi !... Alors, cet habit de sous-préfet, ça ne vous gêne pas aux entournures ?

— Pas du tout... Au commencement, j'étais quelquefois un peu... étonné. Le premier jour que je suis sorti en voiture avec une escorte, pour aller à l'inauguration d'un abreuvoir, quand le portier est venu me dire : « Les gendarmes sont là ! » j'ai eu un mouvement pour me sauver... Dame ! vous comprenez, l'habitude ! Ils m'ont arrêté onze fois !... Mais on se fait à tout, allez !

— Et madame Nini ?

— Vous voulez dire madame Chaumontel.

— Vous êtes marié ?

— Oui, monsieur, à la mairie et à l'église. Il fallait ça... Du reste, madame Chaumontel a très bien pris... Elle est liée avec la baronne de Vendreville, la femme du député. Avant-hier, elle a distribué les prix aux petites-filles de l'école des sœurs... Au revoir, mon petit Borel ; on m'attend à la place Beauvau. Serviteur, monsieur !

— Ainsi finissent les bousingots ! — dit Borel, quand le vétéran des barricades fut à quelques pas... — Et vos roses, monsieur Chéniaux, comment vont-elles ?

— Couci-couci ! monsieur, vous êtes bien bon. D'abord, nous avons eu les vents d'est. Pas d'eau, pas de chaleur. J'ai

bien peur que 1870 ne soit une année terrible... oui, une année terrible pour les roses.

Renneval était monté avec Pouillard dans une voiture de deuil, au milieu de manifestations respectueuses et sympathiques qui avaient pris — ou peu s'en fallait — le caractère d'une ovation.

Dès que la portière fut refermée, Pouillard éclata :

— Tu sais, tout est fini entre nous.

— Qu'est-ce qui te prend?

— J'en ai assez. Je ne veux plus être lié à un homme qui dit des choses admirables et qui en fait d'ignobles.

— Je néglige l'insulte et j'accepte le compliment. Je suis enchanté que mon discours t'ait plu, car tu t'y connais.

— Ton discours est une pure infamie. C'est l'oraison funèbre de la victime par son bourreau.

— Moi! je suis le bourreau de Vernier?

— Certes. Tu lui as volé sa femme; tu l'as torturé, tu l'as fait mourir de chagrin.

— Volé sa femme! C'est-à-dire que c'est elle...

— Tu vas me dire que tu as été séduit, entraîné. Allons donc!

— Il y a six mois que j'ai rompu définitivement avec elle.

— Parce que tu en es las... Et puis, parce que d'Argaud est très malade et que sa veuve serait un fameux coup de filet pour un besogneux comme toi.

— Je n'ai pas besoin d'elle : il y a assez d'Américaines!... Quant à Vernier, tu es libre de ne pas me croire, mais je l'aimais beaucoup. Je suis très fâché qu'il soit mort.

— Oui, il faut le pleurer : car... sais-tu une chose? C'est la République que nous venons d'enterrer avec lui.

— La République? Elle est plus près de naître que tu ne crois. J'ai des renseignements particuliers sur les effectifs, sur l'armement, sur les approvisionnements, sur l'esprit des troupes et l'instruction des officiers. Nous pourrions bien être battus.

— Tant pis!

— Sans doute! Mais dans ce cas-là, l'Empire!...

Il fit un geste qui voulait dire : « supprimé, escamoté, évanoui ».

Puis, d'une voix tranquille et nette :

— Bismarck pourrait nous consoler de Blücher. Les Prussiens nous ont apporté la monarchie en 1815. Pourquoi ne nous apporteraient-ils pas la République en 1870?

— Et tu la prendrais de leurs mains? Sapristi! tu n'es pas dégoûté!

— Je prends mon bien où je le trouve.

— D'ailleurs, cette République-là, ce ne sera pas la mienne, ni celle du pauvre ami qui est resté là-haut. C'est la République dont on vit, et non la République pour laquelle on meurt... Tiens! il me semble que je la vois exploitée, sucée, dépecée par une nuée de tripoteurs et de parasites, pendant que des pions sans élèves, des médecins sans malades et des avocats sans clients, les décavés, les ratés de toutes ces professions et de toutes les provinces, réunis là-bas au bout du pont, dans ce temple grec que tu connais, feront des phrases et feindront de faire des lois... Cette République-là ne sera pas le coup de balai qu'on attend; elle ajoutera au tas d'ordures et elle l'élèvera à la hauteur d'une montagne.

— Tu dis des niaiseries. La République n'est pas le règne idéal de la liberté et de la justice; ce n'est pas un paradis social et politique.

— Pourtant, je t'ai entendu dire à toi-même...

— En public. La vérité vraie, celle qu'on ne dit qu'à son vieux Pouillard, c'est que le gouvernement républicain est un gouvernement comme les autres et le devoir d'un gouvernement, ne t'en déplaise, c'est de gouverner. Or, gouverner, ce n'est pas toujours facile. On fait ce qu'on peut. La grande affaire, c'est de faire bouillir le pot-au-feu. Sous la République, comme sous l'Empire et sous la Monarchie, il faudra déjeuner, il faudra dîner...

— Et souper, aussi, probablement?

— Pourquoi pas?

La voiture, après avoir descendu la rue de la Roquette et suivi le boulevard du Prince-Eugène jusqu'à la place du Château-d'Eau, roulait sur le grand boulevard. Devant la maison Vachette, ils virent une demi-douzaine de marmitons qui marchaient au pas, criant sur l'air des *Lampions* :

— A Berlin!... A Berlin!...

Autour d'eux, la foule s'amassait, indulgente, sympathique.

— Ces imbéciles-là travaillent pour nous! dit Renneval.

Et tout à coup, changeant de ton :

— On étouffe dans cette boîte funèbre... Sortons de là-dedans et allons prendre un bock au Café de Suède.

La colère de Pouillard s'était dépensée en paroles amères. Après un moment de révolte, il était déjà retombé dans sa soumission. L'œil morne, éteint, abruti, il murmura machinalement :

— C'est ça, allons prendre un bock... Ensuite, il faudra que j'aille au journal corriger l'épreuve de ton discours.

Quand tout le monde se fut éloigné, Apolline s'approcha de la fosse et s'assit sur une tombe voisine. Ceux qui allaient et venaient remarquaient cette grande femme immobile, enveloppée dans un long châle noir et dont les bandeaux gris dépassaient à peine le petit bonnet de linge.

— Ça doit être sa mère, — dit à son camarade un ouvrier qui gravait en creux des « regrets éternels ».

L'autre fit un geste de doute :

— Elle ne pleure pas...

En effet, elle ne pleurait pas. La lèvre serrée, le sourcil froncé, l'œil sombre et fixe, elle représentait la douleur irritée. Elle ne priait pas davantage, car sa foi ne lui permettait pas d'empiéter sur le domaine de la céleste Justice. Mais elle *lui* tenait compagnie, elle veillait auprès de son sommeil comme elle avait fait tant de fois depuis le jour, déjà lointain, où il avait été remis dans ses bras, pauvre enfant sans mère, dont les yeux ne s'ouvraient pas encore au jour et dont les petits bras, tâtonnant dans le vide, cherchaient quelque chose à saisir, quelqu'un à aimer. Elle l'avait nourri de son lait, elle l'avait sauvé de toutes les petites maladies d'enfance. A quoi bon tout cela ? Elle pensait que, là, dans ce trou, devant elle, sous cette boue que les hommes y avaient rejetée, avec leurs pelles, trois êtres humains, trois destinées inutiles et manquées étaient enfouies. Vaguement, obscurément, à cette âme rudimentaire, mais droite et vigoureuse, se révélait l'abominable et puéril mystère dont nous sommes les victimes : cet atelier d'où il ne sort jamais que des rebuts ou des ébau-

ches, ce gaspillage éternel de labeur, d'amour, de bonne volonté. Des âmes qui avaient été des trésors vivants de pureté, de bonté, de science, disparaissaient sans être connues du monde, comme des lumières qui ont brûlé dans la solitude sans avoir éclairé personne. Pendant ce temps-là les méchants prospéraient. Pour éprouver les élus, ce comble de misère et de persécution était-il nécessaire? Sa conscience se troublait, à la fin, devant le vice triomphant et l'hypocrisie impunie, et elle murmura à demi-voix :

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu fais donc?

Le soleil avait disparu derrière la colline de l'ouest. Le cimetière s'était vidé. Dans le grand massif d'arbres qui domine ce coin solitaire, les oiseaux s'étaient tus. Après le piétinement de tant de pas distraits ou indifférents ; après l'allée et venue des curiosités banales et des fausses douleurs, la paix du soir descendait sur le jardin de la Mort.

Un gardien s'approcha d'Apolline et lui dit doucement :

— Ma bonne dame, on va fermer.

— Ah ! fit-elle en tressaillant.

Elle se dressa, rassembla son châle et, après avoir jeté un dernier regard vers la tombe, redescendit lentement vers la ville infâme.

AUGUSTIN FILON

AU DAHOMEY

— 1892 —

On se souvient qu'en 1892 la France, résolue d'en finir avec Béhanzin, envoya au Dahomey un corps expéditionnaire sous les ordres du colonel Dodds. Dès son arrivée, au mois d'août, il organisa la campagne projetée, déblaya le littoral en faisant bombarder par l'escadrille, les villes de la côte : Ouidah, Godomey, Zobbo, Abomey-Kalavi, et refoula les Dahoméens qui l'enserraient autour de Porto-Novo, en les repoussant de Kouti, Tagon, Katagon, Sakelé, Késounou.

La colonne expéditionnaire se mit décidément en marche vers la mi-septembre, remonta la rive gauche de l'Ouémé, appuyée par les canonnières sur le fleuve, dut livrer plusieurs combats, dont l'un, le 19 septembre, à Dogba, fut acharné (mort du commandant Faurax et du lieutenant Badaire). Le 2 octobre, elle passa le fleuve pour se diriger à travers le pays inconnu, par la route de Poguessa, sur Abomey.

C'est à ce moment que s'ouvre ce récit, histoire au jour le jour de la lutte contre les troupes de Béhanzin jusqu'à l'entrée, après la victoire, dans Abomey abandonné. Il embrasse une période d'un mois et demi, presque toute l'expédition, par conséquent. Il ne faut y voir que la notation fidèle, toujours exacte, des impressions d'un témoin, qui raconte ce qu'il a vu.

D. M.

4 octobre.

Vers Poguessa. Depuis plus d'une heure la bataille dure. En plaine couverte, touffue, mangée par la brousse jamais fauchée, où se dressent au hasard, en grand nombre, des

palmiers surtout, des orangers hauts, des citronniers. Paysage uniforme, aussi loin que la vue s'étend. Les sections déployées de la Légion étrangère et de Tirailleurs sénégalais font face aux Dahoméens invisibles, dissimulés dans la hauteur des herbes, sans parvenir à les déloger. La fumée de leurs coups de fusils plane dans l'air, là-bas, à trois ou quatre cents mètres. Et c'est là, où ils sont vraisemblablement, que se concentre le feu des nôtres. Les balles pleuvent dru, faisant vibrer l'air aigrement, d'un sifflement aigu, bref.

A l'aile gauche, sur le front, la 5e compagnie des Sénégalais, à genoux, s'acharne en salves compactes, répétées sans cesse. Le sous-lieutenant Mouveaux, le grand blond, en pince-nez, aussi gentil que brave, très gentil, donc très brave, commande debout. Je fais le coup de feu avec les hommes. Du côté des Dahoméens, dans une éclaircie, terre rase, sans herbe, un nègre passe au galop preste, fusil en mains, les reins pliés, se faisant minuscule, et s'arrête derrière un palmier, quinze mètres plus loin. Ainsi à couvert, il ouvre le feu sur nous. J'ai vu son jeu. Une envie irrésistible de viser son palmier protecteur me saisit. Je tire. Et tandis que, la crosse à la cuisse, je jette l'étui de cartouche, et recharge, je regarde pour juger mon coup de fusil. Un second noir s'élance, et vient s'abriter derrière le palmier. Je l'ajuste. Un troisième guerrier dahoméen s'empresse au même poste. J'appelle Mouveaux.

— Mon lieutenant... voyez, lui dis-je, ce palmier isolé, là-bas. Il y a un noir caché derrière qui nous fusille. Je pense en avoir tué deux déjà : mais la place est reprise à chaque fois. Faites attention.

Je tire alors. De nouveau un noir s'élance. Je l'abats ; et un cinquième se risque.

— C'est un monôme, dit l'officier.

Mais voici que, après avoir tiré, le manège cesse.

— Maladroit ! dit Mouveaux.

Je vise avec attention. Le coup part. Rien. L'officier regarde avec sa lorgnette. Soudain il rit. Je me tourne vers lui.

— Il grimpe au palmier, notre nègre. Fixez bien le haut

du tronc, à l'endroit où naît la touffe des feuilles. Il va y arriver. Ajustez. Quand je dirai : « Feu ! » vous tirerez. Tenez-vous prêt.

J'obéis, et au commandement je presse la détente. Un corps éperdu, de pantin, les bras jetés, tombe de l'arbre. Mon grand singe a vécu.

Aucune silhouette ne s'aventure plus à travers l'éclaircie.

— Partie finie ! fait l'officier. Le jeu leur est trop funeste.

— Oui, ils perdent.

Je continue le feu, dirigeant mes coups dans la fumée de là-bas. Soudain autour de nous une série de sifflements.

— Brrr ! c'est nous qu'on vise maintenant, dis-je.

— Je vois bien, —dit Mouveaux, avec calme, la lorgnette aux yeux.

Et sitôt parlé, il se baisse. Son casque est tombé en arrière, troué par une balle qui l'a entraîné.

— Trop haut ! fait-il avec flegme. Je suis pourtant assez grand, morbleu !

— En effet, 1 m. 80 au moins, dis-je. Haussez-vous sur la pointe des pieds, pour leur faire plaisir.

— Bah ! les balles seraient fichues de me passer sous les talons.

Et le dialogue, haut de ton dans le fracas, continue, avec la riposte croisée des balles, au vacarme claquant très fort quand on les tire, mais, celles qui viennent, vives, pleuvant dru, cinglant l'air qu'elles font vibrer d'un sifflement bref de couleuvre.

Le tir des Dahoméens s'alentit. Leurs coups de fusil même, plus rares, ne portent plus, tirés haut, comme à dessein. Est-ce un signe de défaite ? Ou quelle ruse cela cache-t-il ? Un étonnement passe sur les troupes ; puis un calme profond et un silence d'attente. Oh ! ce silence soudain après le tumulte de la poudre ! Cela fait peur. Je ne sais quelle émotion m'étreint en ce moment, qui me tourne le sang, dirait-on, et me le fige. Est-ce la pensée des risques de mort qui me frappe, dans cette minute solennelle de recueillement, et m'épouvante, alors que je n'y ai pas pensé dans l'ardeur du combat ? C'est vrai, pourtant, que la mort est là qui rôde, que parmi tous ces vaillants pleins de vie ce matin même,

elle a déjà fauché, et — qui sait? — va faucher plusieurs de nous, moi peut-être, aujourd'hui ou demain?...

Mais un coup de clairon annonce l'assaut prochain. Les troupes à genoux se relèvent. A cinquante mètres une ample, large ondulation de la brousse donne l'éveil. On reconnaît que les Dahoméens avancent au pas de charge, courbés dans les herbes. C'est donc pour ne pas tuer les leurs qu'ils visaient si haut tout à l'heure !

— Baïonnette au canon !

Sur toute la ligne siffle le glissement des baïonnettes tirées sèchement hors du fourreau, et leur cliquetis mat claque en cascade au bout des canons de fusils, où on les fixe désordonnément au plus vite.

Une clameur, des cris féroces, cependant que se redressant, émergeant des herbes, une cohue se précipite, coupe-coupe levés, piques brandies, et fusils prêts.

Le lieutenant Ferradini, de l'état-major, apporte un ordre. Et aussitôt après, il crie :

— Allons ! courage !... cour...

Il n'achève pas. Une balle vient de lui fracasser la mâchoire. Il s'abat. On le relève, et on le porte à l'ambulance.

— Chargez !

Le commandement répété de proche en proche, toute la colonne s'ébranle avec impétuosité, baïonnette en avant, et fonce au milieu de la cohue dahoméenne. Je regarde mes hommes. Face en sueur, les yeux jaillis, la bouche ouverte, les dents serrées, ils ont l'air féroce. la chéchia rejetée sur l'occiput.

Un court engagement à l'arme blanche. C'est atroce. Avec une rage et une sauvagerie égales, les fers éventrent, sapent, les crosses assomment. Les jambes s'empêtrent dans des paquets humains, loques pantelantes qui essaient encore, de leurs bras valides maniant des coupe-coupe, de vous trancher les jambes. A la guerre, comme à la guerre, parbleu ! et, férocement, on achève ces ennemis, — ces vaillants, ma foi ! — qui vous mordent aux jarrets, hideux de haine et de douleur, enivrés de sang.

Les Dahoméens, surpris de leur ruse déjouée et d'une réplique plus furieuse qu'une attaque, lâchent pied, se dérobent,

battent en retraite. On ne les poursuit pas. On sonne le halte-là.

Et dans les milliers d'ennemis en fuite, des salves nourries, de pied ferme, portent la mort. Sans la fatigue de la poursuite, comme à un exercice, on crible ces dos qui se sauvent. Battue meurtrière. Ils s'écroulent par rideaux entiers, s'abattent par pans, laissant des trouées vers l'horizon dans le tas. Décimés, affolés, ils courent, la peur aux oreilles, flagellés, abandonnant sur place des amas de cadavres, des blessés qui râlent, une vraie bouillie humaine d'où sortent des cris affreux.

La bataille est gagnée et la plaine libre. Ces soldats de Béhanzin sont terribles. Mais les plus enragées, ce sont ces amazones, furies noires, diablesses ivres d'alcool, je n'en doute, que je suis tout étonné de ne voir pas combattre de la dent et des ongles, panthères bondissant sur leurs jarrets nus, souples et nerveux.

Au soir, le service de garde installé, on fit brûler sur d'immenses bûchers les morts ennemis, trop nombreux pour être enfouis, — à la limite du camp, du côté dernier où passait le vent, qui emporta loin, la fumée et l'âcre pestilence des chairs cuites.

Campé le soir, mes tirailleurs en riant me disaient :

— Y en a pas peur, sergent, « *anamou* »[1] peur. Y en a bon ça !

Mais il avait sommeil, le sergent, et sur l'herbe sèche, roulé dans sa couverture, un chaud café dans l'estomac, il s'endormit, un bonnet de coton ramené sur les yeux, en brave.

5 octobre.

Nous sommes repartis. Le paysage a changé. La forêt est plus épaisse. On n'avance qu'avec peine. La face d'avant fauche et débroussaille. Guerriers, faucheurs et bûcherons. On cherche une rivière, le Zoû. Le pays n'est pas sûr. Ces bois recèlent des ennemis facilement. Des reconnaissances explorent le terrain alentour et en avant, de crainte de sur-

1. Pas du tout, en *ouolof*.

prises. Lentement on avance. Une patrouille a découvert un marigot qui barre la route. Un pont, une digue de terre plutôt, permet de le franchir. Mais il est loin. Et des bandes dahoméennes, masquées, ont assailli les patrouilles. Le chemin n'est pas frayé. Le terrain ne permet pas à la colonne de se déployer à l'aise. On ne peut se risquer sûrement.

6 octobre.

La 5e des Sénégalais est sur la face avant. aujourd'hui. C'est notre tour de débroussailler. Nous sommes à la tâche depuis sept heures du matin. Du café et du biscuit dans le ventre. Soudain, derrière un taillis ouvert, arbres abattus, brousse fauchée, — et nous n'avançons pas vite, — j'aperçois un large chemin, mauvais et meuble, où des roues au passage ont creusé des ornières. Les roues de quelle voiture, grand Dieu! De canons peut-être. J'envoie, pour le prévenir, au lieutenant Mouveaux, qui fait avertir le colonel. Le groupe Gonard reçoit l'ordre de l'améliorer. après des feux qui balaient le terrain en avant. Pour nous, sur place, nous déjeunons. On ouvre des boîtes de *boiled-beef* et, avec les doigts, on puise, tandis que les marmites installées à la hâte sur des fourneaux précaires commencent à chauffer l'eau du café. On devait s'en passer du reste. Des patrouilles fouillent alentour. La route aboutit au pont aperçu hier. Une reconnaissance, s'étant risquée au bout, est reçue par une vive fusillade. Hop! un coup de pied dans les marmites qu'on ficèle en hâte. Aux faisceaux! et en avant! Le marigot barre la route, quarante mètres de large environ. D'une rive à l'autre, le combat s'engage. On aperçoit des retranchements en terre qui abritent les Dahoméens. Des tirs rasants les labourent. Une poussière roussâtre de terre vole au-dessus. Les ennemis répondent sans reculer. Leurs coups de fusils portent. Un cri. Le lieutenant Doué est tombé raide. Un galop furieux derrière nous. C'est le deuxième groupe de la colonne qui se porte sur la ligne de combat, avec quelques canons. Leur grondement et leurs obus démontent un instant les Dahoméens. On en profite. Le « Cessez le feu! » retentit dans la mêlée. La colonne entière interrompt son tir. Et alors, la

5e des Sénégalais et une compagnie de Légion s'élancent, bondissent sous le feu renouvelé de l'autre rive, passent le pont au pas de course, et chargent. Le carnage commence sur les remparts. Mais le reste de la ligne de combat accourt. Les tirailleurs de Béhanzin et ses sabreurs voient le mouvement. Ils lâchent pied, se débandent, une grêle de salves les accompagne. La position est enlevée.

On s'arrête là. La poursuite dans ce pays de forêts, à peu près inconnu, n'est pas possible. Après tous les combats, il faut laisser réchapper tous les fuyards que les balles n'atteignent pas; ils vont se reformer dans leurs maquis. Pas très loin, chaque fois. Ils ne se laissent repousser que pied à pied. Et quand, le soir et la nuit, les reconnaissances sillonnent le terrain vers eux, elles entendent venir des clameurs sourdes à qui des salves, tirées à tout hasard, imposent le silence, et refoulent les hommes sans doute davantage, — fauves traqués qui ne doivent pas troubler nos sommeils.

7, 8, 9 octobre.

Il était écrit que je devais faire tous les métiers. Soldat, cuisinier-chef souvent, infirmier, bûcheron, faucheur, c'est l'ordinaire de cette vie de campagne. J'ai mieux aujourd'hui. Oh! je ne suis pas le seul!

Nous sommes au bivouac d'Adégon, à Poguessa. C'est le pont qui s'appelle Adégon et le village, Poguessa. Quel village! Un amas de paillottes simplement, ruinées.

Je pensais me reposer un peu là. Désillusion. On établit un poste de guerre. Les nègres sont charpentiers, et nous, chefs de travaux. On met à profit ce qu'on trouve de poutres, de planches, de barres dans les cases du village. Des caisses de conserves forment le mur rempart, et on élève une maison. Les convois de l'arrière y apporteront des vivres pour douze jours. Grâce au marigot d'Adégon, on a de quoi lessiver et prendre des douches. Le soleil a vite séché le linge. Et on peut enfin, à peu près sans crainte, fumer une pipe en sirotant son café, assis par terre.

Nous avons du tabac en feuilles; nous le coupons nous-mêmes. La cavalerie fait les reconnaissances.

10 et 11 octobre.

Adieu! Poguessa, première halte tranquille dans une vie de surprises, d'oiseau sur la branche, de soldat sur la brèche, où j'ai pu, sans redouter d'importun, dormir des sommeils calmes, manger de la cuisine faite, savourer du café chaud à point juste.

Nous sommes repartis à travers les mêmes sites de végétation débauchée, compacte. Un marigot à sec.

— Kossoupa! — me dit Mouveaux, qui a une carte.

Le lendemain, on arrive à Woumbouémédi. Pas d'eau, et voilà deux jours que nous marchons. Mais, vive Dieu! — car il y a un Dieu, même pour des guerriers dont le sort est de tuer des hommes, leurs frères, — voici qu'un vent épouvantable s'élève, et une pluie torrentielle s'abat. Hop! Les toiles de tentes sont enlevées, tendues sur trois piquets fichés en terre. Ça ne traîne pas. Leur surface recueille l'eau avec abondance. Et chacun en puise aussitôt avec le quart, et la boit, sans la savourer, vite, à gorgées précipitées, mais avec délices. On a si soif!

12 octobre.

Partis dès quatre heures. Certes, il fait bon marcher à la fraîche, avant que le soleil assomme. Nous nous empêtrons dans la brousse plus fourrée, où nous n'avançons presque plus, nous frayant à mesure un passage à travers. Dans un sentier praticable on a fait passer, en éclaireurs, un peloton de cavaliers, les spahis de Dakar. Vers huit heures, des coups de feu retentissent, et la cavalerie s'arrête, tandis que toute la ligne, comme elle peut, dans les herbes et les arbres et les lianes, bondissant comme des fauves, se porte en avant pour riposter. La bataille s'engage. Quant à voir un ennemi, c'est une autre affaire. Pour ma part, j'y renonce; je tire au hasard. Les Dahoméens résistent avec ténacité; ils le peuvent. Par fractions, on se porte en avant pour les atteindre. Après quelques bonds, on arrive assez près pour voir leurs retranchements. A ma gauche, la compagnie Rilba se détache. Le

capitaine entraîne ses hommes pour un crochet offensif et va prendre les Dahoméens de flanc.

Tout en tirant, je regarde le capitaine Rilba qui s'en va. Peu de temps. Mais je puis le reconnaître, tel qu'il m'apparut à Rochefort, en novembre 1890, commandant la 1re du 2, au 3e de marine. Je venais de m'engager ; j'avais été versé à sa compagnie. Jeune et décoré, bien que passé par le rang, auréolé d'un renom de bravoure, déjà. Je le revois maintenant. Toujours le même visage sévère et résolu, tanné et bronzé, aux yeux langoureux de créole, énergiques et bons. Masque austère que, pour moi, je ne vis jamais éclairé d'un sourire, au menton proéminent. Le corps mince, un peu raide, à cause des côtes en argent remplaçant les vraies, laissées sur un champ de bataille, quelque part, dans quelque autre colonie conquise au fusil et au sabre, où toute vie était en péril.

Le capitaine Rilba agit de sa propre initiative. Et il fait un coup de maître. Cela me fait plaisir de trouver en ce chef un tacticien audacieux et habile. Les hommes criblent les Dahoméens que leurs remparts de terre et de bois, face à nous mais non face à leurs flancs, n'abritent plus. L'ennemi, traqué dans son repaire, èst obligé de déloger. Il y met de l'entrain. Les groupes de la colonne s'élancent à l'assaut et arrivent aux retranchements. Mais il n'y a que des cadavres et des blessés derrière. Le combat cesse, gagné. L'honneur en revient au capitaine Rilba.

Déjeuner en halte gardée. Il est onze heures. Des reconnaissances de cavalerie circulent. Vers une heure, de nouveaux coups de fusils. Il faut recommencer à se battre. Ce n'est pas long. L'ennemi tire de loin et recule. Quelques salves lui imposent silence. L'affaire n'est pas chaude. Une simple alerte. Une vengeance des Dahoméens pour troubler notre digestion.

A trois heures, bivouac. On souffle.

Nuit du 12 au 13 octobre.

Je suis de garde aux avant-postes. Trois groupes de sentinelles doubles détachées en avant protègent contre les surprises

le reste de ma section de Tirailleurs en petit poste. Ils dorment, eux, allongés sur l'herbe, dans leur couverture. Calmes consciences et cœurs tranquilles, ou fatalistes, par Mahomet! tout simplement! Je veille, assis par terre, le dos contre un arbre, pelotonné dans un couvre-pied, de temps en temps me levant, marchant, me remuant pour secouer toute torpeur, et le sommeil qui pèse sur mes paupières. J'entends, pas très loin, des rumeurs, des éclats de voix, des bruits d'arbres frappés qu'on entame au coupe-coupe, des craquements quand ils s'abattent, longs, pénibles, épouvantables dans cette nuit en forêt. Évidemment les Dahoméens sont là tout près qui se retranchent, fortifient leur position. Mauvais voisinage qui tient éveillé.

13 octobre.

La 5e des Sénégalais reste de garde au convoi, pour le protéger, tandis que la colonne va reprendre sa marche. Elle s'ébranle à peine qu'une fusillade nourrie l'arrête, dirigée sur tout le front. Je grimpe sur une voiture Lefèvre, pleine de caisses, et je suis les péripéties. Les porteurs nègres sont assis sous les voitures, derrière leurs ballots, se dissimulant. Ils ne sont pas braves, — ou la bataille ne les intéresse pas.

Sur le front, le premier groupe s'est agenouillé. Il ne riposte pas au feu qu'il essuie. Et soudain il se lève; soutenu par le troisième groupe, il fonce sur l'ennemi où il jette la panique par l'attaque subite.

Mais les Dahoméens se rallient; ils viennent harceler le flanc gauche du premier groupe qui s'est arrêté, obligé de riposter au tir assuré et ferme des bandes ennemies qui le criblent. La Légion accourt, heureusement, et d'un élan impétueux donne l'assaut au camp des Dahoméens. Ils fuient épouvantés dans un sauve-qui-peut de déroute.

La colonne bivouaque sur un haut plateau. Un poste de guetteur est installé dans je ne sais quel arbre élevé. Le « Mirador » scrute l'horizon en avant. Il signale, coupant la verdure épaisse, massive, une rivière, et, pour en défendre le passage trois lignes successives de retranchements à cheval sur le chemin du gué.

14 octobre.

Au matin, nous nous remettons en marche. Programme peu varié. On nous fait obliquer à gauche pour tourner les ouvrages de défense qu'il serait imprudent d'attaquer de front. Il y a, assurent les guides et les espions, un passage à trois kilomètres, sur cette rivière qu'ils appellent le Koto. L'artillerie, pour tromper l'ennemi sur ce mouvement tournant, ouvre le feu de ses batteries.

La ruse ne réussit pas. Les éclaireurs dahoméens surprennent la colonne, préviennent leurs arrières: et bientôt après toutes les hordes de Béhanzin se ruent. Comme une traînée de poudre, — c'est bien le cas de le dire, — comme on dit, l'action se répand, devient générale. Ça chauffe. Pour la première fois, moi, à la vigueur entêtée et à l'effort des feux ennemis, je sens que l'affaire est grave. Les Dahoméens sont en nombre, et ils le montrent. Nous sommes débordés. Il faudrait quatre mains et deux fusils à chacun de nous pour répondre aux grêles qui sifflent. Nous n'avançons plus. C'est nous qui nous défendons: nous n'attaquons pas. Charges sur charges, pour écarter ce cercle de Dahoméens qui nous pressent, tandis que par échelons dégagés, on recule, on bat en retraite, vers le bivouac quitté le matin, sur le haut plateau. Les ennemis ne nous y suivent pas.

Si ce n'est pas une défaite, — car l'honneur est sauf, et la colonne est sauve, — je me refuse à voir dans ce combat une victoire. Ce n'est pas drôle.

Ducros, mon camarade et mon collègue, qui fait partie de l'expédition depuis Porto-Novo, me dit en hochant la tête :

— Où allons-nous, mon vieux? C'est pis qu'à Dogba. Et ç'a été dur, pourtant.

Et il commence le récit de cette bataille, à laquelle je n'assistais pas. Pends-toi, brave Crillon!... et la suite.

15 octobre.

Le camp de la soif. Le temps est passé de rire. Pas d'eau. C'est atroce! On envoie une corvée, en nombre, sous les ordres du lieutenant Sauvage, vers le Koto. En voilà une à

qui je souhaite bonne chance! En vain. Découverte, elle est attaquée par de l'artillerie dahoméenne, tirant de Kotopa. Elle rebrousse chemin, tandis que sur son dos, depuis l'autre rive, les Dahoméens ouvrent une fusillade intense. Nous prenons la formation de combat en carré. Les quatre faces sont attaquées à la fois; mais le gros des ennemis s'acharne surtout sur la première et la deuxième faces, que la Légion vient renforcer. Avec leurs lebels, eux, ils font la besogne plus rapidement. Leurs salves multiples forcent les Dahoméens à se retirer. Il est onze heures et demie.

Déjeuner morne. Pas de quoi boire! Pas d'eau pour faire le café. Il n'y a qu'à dormir, sous la garde des petits postes.

Des coups de fusil coupent notre sieste. C'est un convoi de munitions qu'on attaque. Il se trouve qu'un peloton de la 5e des Sénégalais l'accompagne. Il déboîte, riposte et met en fuite la bande ennemie.

Mais le feu se renouvelle d'ailleurs. Balles et boulets sillonnent le camp. Les Dahoméens nous harcèlent. Quant à nous, nous ne bougeons pas. Que faisons-nous? Je ne sais pas. Nous ne songeons plus à l'offensive en tous les cas. Nous subissons. Une lassitude plane, qui n'est pas encore du découragement. Nous temporisons, ô Fabius Cunctator!

La soif aussi tourmente. Le capitaine des spahis, Fitz-James, au retour d'une reconnaissance, trouve le camp morne. Il s'offre à retourner vers Adégon avec ses cavaliers. Il en revient dans la nuit, ayant rempli onze mille bidons. Étrange ironie! la distribution d'eau commençait, lorsqu'une pluie diluvienne nous combla.

16 octobre.

Dimanche! Jour de sortie en France. Épaulettes et gants blancs. Musique militaire sur la plus belle place de la ville. Parade de toute la bourgeoisie indigène, toutes toilettes dehors... Mais le clairon sonne le rassemblement pour la lecture du rapport et des ordres.

... « La colonne va se reporter à Akpa, procéder à l'évacuation des blessés et des malades, se réapprovisionner et se

reposer. Elle reprendra le plus tôt possible la marche en avant... »

Et voilà. C'est un recul. L'heure est critique. Affaiblie par les indisponibles, morts, malades et blessés au cours de la campagne, la colonne vient se heurter ainsi contre les troupes dahoméennes au moment où leur résistance s'exaspère des défaites premières et des craintes désespérées de la déroute finale; ennemis retranchés le plus solidement et qui ont l'énergie suprême du désespoir.

Nous ne pouvons franchir le Koto. Les combats de ces derniers jours nous le montrent. Nous avons eu hier dix-huit tués et quatre-vingt-cinq blessés. Il nous faut du repos et du renfort.

19 octobre.

Une série de jours d'attente et de répit, avions-nous cru. Mais il n'y a jamais de répit dans cette vie-là, à peine une détente. C'est bien déjà quelque chose. Si l'on ne se bat pas, on ne flâne pas du moins. Il y a toujours quelque chose à faire. Cuisine, distributions de vivres, corvées d'eau à aller puiser au diable, entretien des armes et surveillance des troupes, service de reconnaissances et de gardes, voilà l'ordinaire train-train. Convois de malades, tombes à creuser, est-ce de l'extraordinaire? Depuis le début, cela revient si souvent qu'on s'y accoutume peu à peu. Pauvres corps ravagés par la fièvre et l'anémie, débris de jeunesses usées, combien en ai-je vu partir par troupes, dans la stupeur des journées! Je m'éloigne maintenant pour ne plus assister au départ de ces lugubres caravanes, après avoir serré la main des camarades que j'y connais. Le malheur est que j'en sais ou j'en comprends le grand nombre, aux brancards que l'on fabrique pour les porter dessus. Et la plupart encore vont à pied, pour peu qu'ils soient capables de se traîner sur leurs jambes. Parfois je les envie — s'il est possible! — à la pensée qu'ils reverront presque sûrement la Patrie, vers laquelle ils sont en marche de retour, vivants après tout, bien que délabrés, soutenus par l'espoir et réconfortés. Nous, qui restons, nous ne savons pas si un accès ne nous emportera pas, dans la

suite! ou quelque balle, dans un des combats prochains! Il y en a bien qui meurent. Ah! ceux-là! Les malheureux dont les tombes — les retrouverait-on seulement? — jalonnent de bornes funèbres les étapes du chemin parcouru! qui dira jamais toutes les larmes inconnues qu'on aura versées sur leur mort? Petits pioupious de la terre de France, venus des villes et des campagnes vers ce pays de désolation et de gloire!

Il reste aux vivants les épreuves et les fatigues de la vie, de cette vie. Ce n'est pas peu. Il a fallu creuser des puits pour avoir de l'eau. Un convoi de vivres est arrivé hier tout tranquillement. Notre inaction apparente a fini par intriguer les Dahoméens. Ils ne pouvaient croire à l'abandon de la partie. Quelques-uns de leurs espions ont montré leur tête noire, comme on la passe par-dessus un mur ou une balustrade pour épier d'un coup d'œil un voisin. On a par quelques coups de fusil mis trêve à leurs indiscrétions.

Demain, nous quitterons notre bivouac pour reculer sur un terrain plus sec, derrière une légère crête, emplacement préférable sanitairement, et, en cas d'attaque, stratégiquement.

20 octobre.

Le changement de bivouac allait être achevé. Il ne restait plus que quelques tirailleurs errants, enlevant leurs dernières nippes. J'avais mission de les ramener. Je les faisais se hâter pour rejoindre au plus vite, car les Dahoméens rôdaient autour de nous ; cela se sentait. Soudain, vers deux heures et demie, des coups de fusils éclatent. Les retardataires épeurés se dispersent, au galop, abandonnant tout, pour courir vers la colonne, au nouveau camp. Je n'ai, en un clin d'œil, plus personne autour de moi. Il pleut des balles. L'air vibre. Ma foi, ce n'est peut-être pas très brave, mais c'est plus sûr : je me dissimule et je pique des deux. Des cris. Devant moi, à quinze mètres, un de mes tirailleurs gît ; un Dahoméen se hâte vers lui, pour l'achever.

« Sergent! sergent! y en a coupé cou à man[1]! » hurle le

1. Ils me couperont le cou.

tirailleur, effrayant de peur. Sous ce masque défiguré, je reconnais Moussa-Konté, qui me fut particulièrement agréable par des attentions répétées, au cours de la campagne. Une rage me fait faire les bonds doubles. Et, d'un formidable coup de crosse, j'abats le Dahoméen, au moment où il se retournait vers moi, dérangé dans sa besogne de tueur de blessés. L'ai-je tué? l'ai-je étourdi? Il doit avoir une bosse. Mais je ne m'attarde pas à le savoir. Je saisis Moussa pour l'entraîner, par le bras. Il hurle. Il a le biceps criblé de chevrotine.

— *Nopil! nopil!* je lui souffle. Et *maoulen*[1], maintenant.

La fusillade crépite autour de nous. Mon blessé se lamente. Mais je l'entraîne, je le tire, ne voulant pas l'abandonner, lui répétant : « *Nopil! nopil!* » quand ses cris trop haut peuvent donner l'éveil. Et ainsi, tantôt courant, tantôt marchant, toujours baissés, quelquefois à plat ventre rampant dans les herbes, nous regagnons, par un détour, le derrière de la colonne.

C'était prudent. Car elle est attaquée, et ses feux nous auraient tués sûrement par devant. Je n'en puis plus. Cette course m'a éreinté. Je me fais grâce du combat. J'y assiste en spectateur, de l'arrière.

La Légion sur le front s'élance, refoulant des bandes ennemies qui chargent. Mais voici que la face arrière est attaquée, au moment où un lieutenant vient annoncer qu'un convoi de vivres est aux prises avec des détachements ennemis. Le capitaine Drude, avec de la Légion, va au secours du piquet d'escorte. Et, dans une section quelconque, je fais le coup de feu contre les agresseurs de l'arrière ; c'est court, relativement. Sur la ligne à l'avant, le combat continue. Il faut l'intervention de l'artillerie pour en finir, laquelle met en pièces les Dahoméens. Ils s'enfuient, poursuivis par les feux des canons et les salves des lebels de la Légion. C'est elle véritablement qui mérite les honneurs de la journée.

Il est six heures et demie du soir. Le temps de se restaurer, de recevoir les distributions de vivres, biscuit et endaubage,

1. Silence! silence! en ouolof. — *Maoulen :* vite, en annamite. Expression très usitée dans la marine, depuis l'expédition du Tonkin; les nègres d'Afrique s'en servent.

et les cartouches, et il est onze heures. Allons! dodo!... Mais voici que le convoi de vivres arrive. Les compagnies d'escorte n'ont pas mangé. Il faut bien les recevoir et leur offrir leur pitance. Il nous reste du café chaud. On partage. Et l'on va dormir cette fois.

21 octobre.

Encore un combat pour déblayer de ces moustiques l'ancien camp où les Dahoméens s'étaient rassemblés. Ils n'ont pas tenu longtemps, il est vrai. La Légion les a pris de flanc, aidée du peloton Odry, qui a fait une pointe hardie; tandis que l'artillerie, de face, commençait une canonnade précise et violente, sous les ordres du lieutenant Delestre, remplaçant Michel, tué hier.

22 octobre.

Évacuation des blessés sur l'Ouémé. Construction d'un réduit.

23 octobre.

Que se passe-t-il? Vers neuf heures et demie, des drapeaux blancs flottent sur les positions ennemies. Deux parlementaires introduits annoncent que leur « chef envoie le bonjour au colonel ». Et c'est tout. C'est l'incident comique de ce drame. Elle est bien bonne, comme dit l'autre. L'éclat de rire s'en répandait dans le camp, lorsqu'un nouveau messager, une heure après, vint dire que Béhanzin allait envoyer une lettre. On attend. Suppositions et suppositions.

On a attendu jusqu'à cinq heures et demie. Béhanzin, paraît-il, demande à traiter, protestant de ses sentiments d'amitié pour la France, mais, en revanche, se plaignant en termes amers de son cousin Toffa, roi de Porto-Novo, notre protégé et notre allié, cause de tous les malheurs. Et on sent quelle rage il a de ne pouvoir tout seul vider sa querelle avec Toffa qu'il exècre à mort.

Rhétorique inutile. Le colonel la lui renvoie. Il traitera lorsqu'il sera sur la position de Kotopa que Béhanzin devra évacuer.

24 octobre.

Béhanzin n'a pas encore répondu. Et qu'importe? Ce qui vaut mieux, c'est l'arrivée à dix heures et demie du commandant Audéoud, avec la 10e des Sénégalais et une section d'Haoussas. Il apporte le courrier de France.

On grignotait du biscuit, en faisant le café. Une grande rumeur frémit dans le camp. Courrier de France !... Et tous les blancs, frénétiques, courent à leurs vaguemestres qui dépouillent la correspondance par compagnie pour la distribuer. Courrier de France qui donnait un hoquet de joie au cœur.

25 octobre.

Après deux nuits et un jour de réflexion, Béhanzin a envoyé sa réponse. Il refuse d'évacuer Koto. C'est net. Et tant pis pour lui ! La colonne est ravitaillée et les renforts attendus sont arrivés. Il n'y a plus qu'à aller de l'avant. La marche est reprise en carré, et dès les premières décharges d'attaque, les hommes savent qu'ils devront s'agenouiller. De plus, comme on a remarqué, au pour cent des blessés et des morts, que les tireurs dahoméens visent plutôt les Européens, reconnaissables à la blancheur des casques. — Béhanzin n'en veut, n'est-ce pas? qu'à Toffa, — tous les casques ont été tachés, salis, noircis, gribouillés d'huile et de terre.

26 octobre.

Un brouillard à couper au couteau s'appesantit sur tout. La colonne se forme dans les nuages. Trois pièces d'artillerie restent au réduit. Trois autres sont envoyées à un petit village fortifié.

Telle est la disposition de la colonne.

Le quatrième groupe forme la première face en ligne du carré. Il comprend : la 2e compagnie de la Légion ; la 3e et la 10e des Sénégalais.

Le troisième groupe forme la deuxième face (flanc droit). Il comprend : la 4e compagnie de la Légion ; la 1re des volon-

taires sénégalais ; la 9e des Sénégalais (tirailleurs); la 3e section d'artillerie.

Le second groupe forme la troisième face (flanc gauche). Il comprend : la 11e compagnie des Sénégalais, et après la 3e de la Légion, la 5e des Sénégalais.

Le premier groupe, devant le réduit, appuie en perpendiculaire le 3e groupe.

Le brouillard est moins épais. Des haillons de brumes traînent encore, denses, dans l'air, s'attardent dans les arbres qui les retiennent, — et peu à peu fondent sous le soleil. Et l'on aperçoit les Dahoméens installés dans un ancien bivouac qu'ils ont fortifié pendant les pourparlers. Le drapeau blanc flotte sur leurs retranchements. Mais le colonel leur fait annoncer que les négociations sont rompues. Le drapeau blanc disparaît. La bataille commence aussitôt. C'est une vraie bataille rangée. L'artillerie du village bombarde les Dahoméens, tandis que la première face exécute des feux à commandement.

Après cette attaque en coup de foudre, la sonnerie en avant retentit. La batterie du village se tait. La première face fait un bond de soixante-quinze mètres, lâche ses feux rapides et charge à la baïonnette. La 10e compagnie, capitaine Collinet, arrive la première. Le terrain est nettoyé. L'artillerie du réduit, attaquée elle-même, repousse l'ennemi, aidée des troupes qui l'appuient. Le ralliement est sonné. On évacue les blessés sur le réduit avec l'infanterie de marine. Et on repart. C'est une marche pénible, lente, obliquant vers l'ouest, et que quelques escarmouches rendent plus difficile.

A onze heures trente, la colonne arrivée à Kotopa-Fétiche, nous nous installons en halte gardée, tandis que des patrouilles vont brûler des tatas en avant. Avec quelques escouades, j'explore un sentier sous bois. Il aboutit à une patte d'oie, un peu clairière. Nous y sommes reçus par un groupe de statues, si l'on peut dire, bois taillés et sculptés, en forme de mâles trapus et nains, grossièrement. C'est grotesque !

Si ce sont des dieux, qu'ils nous pardonnent ! mais nous les arrachons irrévérencieusement, et nous les emportons, les culbutant sous notre bras. Tout auprès, — est-ce un fétiche aussi ? — sur un socle, un énorme phallos bandé, tendu vers

le ciel comme un bras : il est en terre rougeâtre, parfaitement moulé d'ailleurs. J'évoque la Grèce, les temps lointains de l'Hellade, avec une fraîcheur et un ravissement exquis. Impudeur des civilisations rudimentaires et primitives ! adoration naïve de la chair ! candeur païenne des races de nature, si près d'elle encore que rien de leurs gestes n'est impur. Pour la première fois, je bénis ce Dahomey, au nom de l'émotion nostalgique des siècles antiques que je ressens, avec un attendrissement sacré. O Hellas ! pays des ciels de lumière, des azurs lumineux et flambants, dans l'air léger, suave aux poitrines !...

...Marche reprise à deux heures et demie, vers le sud-ouest, pour franchir le Koto. Le 3e et le 4e groupe franchissent un ruisseau rencontré, et s'installent sur un haut plateau qui le borde. Jusqu'à dix heures du soir, on fauche, on abat, on débroussaille. On découvre une large route et une passerelle.

27 octobre.

Nouveau parlementaire. Béhanzin, pour négocier, donne rendez-vous à Aylamé, à trois heures. La colonne n'y sera pas. Elle y va cependant, dévalant les pentes du Koto, aux arbres gigantesques, dont les racines, serpents noueux, à fleur du sol rongé par les pluies, forment des marches irrégulières d'escaliers. C'est beau ! Ah ! que ce pays est beau !

Des reconnaissances vers la rivière sont attaquées. Elles se rabattent. Ainsi, c'est une trahison de Béhanzin. Son rendez-vous, c'était un guet-apens. Heureusement, les précautions étaient prises. Il en est pour sa mauvaise foi.

Le 4e groupe concentre son feu sur le point de passage de rivière, puis franchit d'un bond une centaine de mètres, tire un peu encore, aborde la rivière, la passe, et gagne du terrain en avant contre les Dahoméens délogés qui se débandent, et elle ouvre le feu pendant que la colonne traverse à son tour en pleine eau.

28 octobre — 1er novembre.

Trois jours pour s'établir fortement sur cette position de Kotopa, enfin conquise, après huit gros combats, des escar-

mouches sans trêve, en quatorze jours. Ravitaillement. On jette un pont sur le Koto ; on crée un poste solide, au bout de la longue belle route découverte hier. Je la vois encore cette route, avec sa bordure d'arbres rejoignant leurs cimes dans les nues. Je crois qu'un richard paierait cher pour en avoir une pareille dans son parc. Il aurait raison. La magnifique avenue !

Des reconnaissances se risquent vers Avlamé. Elles le peuvent. Béhanzin n'y est plus.

2 novembre.

Départ vers Kana, dès six heures du matin, en laissant Avlamé à gauche. Le paysage a changé du tout au tout. Ce n'est plus la forêt tropicale, luxuriante, couvrant le terrain, bornant la vue, entravant la marche, et si belle à voir, — c'est seulement, sur une plaine à peine accidentée, de la brousse, de la brousse encore, mangeant le sol, avec des arbres beaucoup plus rares, orangers aux fruits verts quoique mûrs, des bouquets isolés. Il n'est plus nécessaire de débroussailler. La dure fatigue seulement de fendre des jambes et du genou les herbes drues et fortes que l'on couche, résistantes.

Halte à neuf heures et demie. Là-bas, au sud, très loin sur la gauche, un immense tata s'empâte, épais, trapu, face au troisième groupe : Ouakon, M'ouakon, disent les guides, qui prononcent le mot différemment avec un aboiement intraduisible. M'ouakon, Ouakon, peu importe. Plus au loin à l'ouest, en avant, ils signalent, à une lieue face au deuxième groupe, celui de Dioxoué ou Yokoué, devine le vrai nom. A entendre les guides, j'y renonce. C'est notre groupe qui l'enlèvera vraisemblablement. Nous éclaircirons la prononciation avec les Dahoméens, les hôtes, s'ils y restent et nous y attendent.

A une heure et demie, la marche est reprise. Les Dahoméens attaquent de M'ouakon. La colonne prend ses dispositions de combat en se rabattant sur le tata. L'artillerie d'Yokoué s'avance à huit cents mètres. Elle est démontée par les canons de la colonne et se replie. Le crépuscule tombe, le feu

s'alentit et voici la nuit qui interrompt la bataille. Les Dahoméens ne se retirent pas. On dort sur place. Les deux armées couchent sur leurs positions. Nous n'avions pas de Josué, ô soleil qui t'es couché malgré nous!

3 novembre.

Dès l'aube à peine levée, le carré est attaqué sur toutes ses faces. Les Dahoméens, durant trois heures, s'acharnent, défendant les abords de Kana, leur ville sainte. Le premier groupe, à la baïonnette, charge l'ennemi qu'il repousse et disperse vers le nord. La 10e des Sénégalais, se détachant du groupe Audéoud, se précipite vers M'ouakon, refoule les Dahoméens la baïonnette dans les reins jusqu'au tata, où elle entre à leur suite, les en chasse, et de là les crible de feux. Un peloton de la Légion l'y rejoint. Et les trois compagnies s'y retranchent, tandis que, victorieuses, les autres troupes rentrent au bivouac installé sur un plateau dominant les alentours. Il est trois heures. Des patrouilles vont se succéder d'heure en heure, de jour et de nuit, pour explorer.

4 novembre.

Dès le jour, la lutte reprend. On aperçoit parfaitement les masses dahoméennes qui évoluent à un kilomètre. Le deuxième groupe, arrivé au plateau de M'ouakon, ouvre la journée en les fusillant. Il leur sonne le chant du coq à sa manière. Le premier groupe se met en ligne à la suite de la première face. L'attaque matinale dérange un peu les Dahoméens qui n'y comptaient pas aussi tôt. C'est grand dommage! Notre artillerie joint son effort. Malheureusement la fumée des canons trahit notre position exacte. Et l'ennemi, pour qui nos balles semblaient tomber des nues, riposte alors ; et la bataille devient chaude. Un moment seulement, car les ennemis ne tirent plus bientôt. Ce répit nous permet d'avancer en tournant le tata d'Yokoué que nous laissons assez loin au sud-ouest, et nous faisons halte pour le repos nécessaire avant l'assaut de Kana. Il est neuf heures.

Nous repartons à deux heures sous un soleil implacable :

nous nous rapprochons peu à peu d'Yokoué. Soudain, sur la deuxième face, des coups de fusils partent. La réplique est donnée aussitôt. On avance. De plus en plus meurtriers les coups s'échangent, jusqu'à cinquante mètres. On sonne enfin l'assaut; les Dahoméens battent en retraite, évitant d'être culbutés, et vont se reformer plus loin. La colonne un instant s'arrête.

L'immense plaine d'herbe fuit derrière, sur les côtés, rampe à perte de vue, coupant d'un trait noir à l'horizon lointain la coupole de l'azur clair. Dans la torpeur chaude de l'atmosphère, figée comme si rien ne vivait, le soleil troue le bleuissement du ciel, et ses rayons ruissellent en éblouissements de clartés. L'air ne palpite pas, sans frisson.

Là-bas, devant, plus loin que Yokoué, et à droite, un bout de forêt, à cheval sur un sentier, profile l'épais écran de son vert intense, sombre et mystérieux. Des paillottes et des tatas alentour. Le lieutenant Menou, ses lorgnettes braquées, fouille de toute l'acuité de sa vision la masse suspecte des arbres feuillus, impénétrables. Rien n'y bouge. C'est l'énigme avec son épouvante.

Le lieutenant appelle le caporal Bergès. En gouaillant, et du ton familier des chefs envers le soldat en campagne, il lui dit :

— Cette forêt est louche. S'il y a des Dahoméens, ils doivent rire à nous guetter. Il ne faut pas tomber dans le guêpier. Emmène ton escouade, et va dénicher les frelons. Maoulen, moutard !...

Crâne, le caporal salua. C'était un enfant, imberbe. Le lieutenant l'avait bien nommé. Il détacha ses hommes, se mit à leur tête. Et ils partirent, l'arme à la main, l'oreille tendue, l'œil en éveil, et, pour atténuer leur taille, les reins tordus. Un moment leur glissement s'entendit à travers les herbes frôlées au passage, froissées sous les pas. Fondus bientôt, sans plus les voir, on devinait leur place encore à la houle des tiges oscillantes. Et ils se défilèrent, lointains, à ne plus laisser perceptible même, dans le recul, le moutonnement des brousses foulées. Soudain le groupe réapparut, à peine. Devant la forêt, des fumées s'éparpillèrent en mousselines flottantes, s'élevant du ras du sol. Et presque aussitôt,

un crépitement de coups de feu broya, de heurts stridents, le calme.

Des sections de la première face se détachèrent, bondirent en avant. La fusillade drue cassa leur élan. Le lieutenant ordonna la défense sur place. Claquantes comme des coups de fouets, les salves tonnèrent, crachant en jets les grêles de balles vers la forêt fumante, d'où ripostaient des décharges désordonnées. Protégés et masqués par le rempart des arbres, les ennemis tiraillaient sur la troupe à découvert, sans parvenir à la refouler. Avec un entêtement de bravade, le lieutenant soutenait la lutte inégale, ne cédant pas d'une semelle, mais n'osant pas prendre l'offensive téméraire : la distance jusqu'à la forêt était trop grande pour les bonds d'assaut ; il eût fait tuer, à tenter de la franchir, la moitié de sa troupe, avec l'incertitude en définitive de la victoire dans le corps-à-corps. — Une demi-heure durant. Enfin trois pièces d'artillerie arrivèrent, au galop dur des mulets. Immédiatement mises en ligne, elles donnèrent à grands fracas. Les boulets dans la forêt sapaient les arbres, qui s'effondraient avec des gémissements longs et sifflants. Les noirs, découverts désormais, se débandèrent, battirent en retraite. La charge sonna, l'assaut fut commandé. Et tandis que le groupe, à la cadence exultante des cuivres, se hâtait vers la forêt à enlever, en route, il retrouva les corps gisants de l'escouade de reconnaissance. Le caporal seul vivait encore. Il était couché sur le dos, une jambe allongée, l'autre enfouie en terre, jusqu'au genou. Il somnolait, la face exsangue, une petite pelle à son côté. Un sergent le secoua doucement.

— Eh bien quoi ! y a plus d'amour ?...

Bergès redressa le torse péniblement, se frotta les yeux.

— Tiens ! te voilà ! Je dormais... J'ai du plomb dans la patte. Je l'ai mise en terre pour arrêter le sang, en attendant qu'on me ramasse. Flûte ! vous y avez mis le temps.

— Ne te désole pas, mon cher. On va t'emporter.

— Oui, mais c'est pas tout ça. Voilà trois heures que je m'embête là, pipe vide. Tu n'aurais pas un peu de tabac à m'offrir ?

Le lieutenant, accouru, se penchait vers lui, lui jetant sa blague. Une balle l'atteignit au ventre : il s'affaissa, mortelle-

ment frappé. On se précipite pour les transporter à l'ambulance, tandis que le premier groupe, chargeant à la baïonnette, par échelons, entre sous bois, gagne Yokoué qu'il traverse au pas de course, pour s'établir devant. Le deuxième groupe l'y rejoint, par ses salves disperse des bandes dahoméennes, et toute la colonne se reforme. Une attaque sur la deuxième face est repoussée à la baïonnette.

5 novembre.

Est-ce fini de combattre? Béhanzin s'avoue vaincu et demande la paix. Il promet d'évacuer Kana. Et Abomey?...

6 novembre.

Nous sommes entrés à Kana en ligne de colonne de compagnies à intervalles de déploiement. Des reconnaissances nous y précédaient ; le guet-apens d'Avlamé nous servait de leçon. Pour une fois Béhanzin a tenu parole. La ville est abandonnée.

C'est dans une double, triple et quadruple enceinte, murs en terre rouge, hauts de quinze mètres et larges de cinq à six, une agglomération de paillottes. Quelques bâtiments, décorés du nom pompeux de palais, présentent seuls une idée d'architecture. Le palais des Rois, au temps des Grandes Coutumes servant de résidence à la famille royale probablement, est une immense chaumière, au toit de paille, très épais qui surplombe les murs extérieurs, en prolongeant son oblique assez près de terre pour forcer à s'incliner quand on y entre ; la pente du toit s'élève très haut, hardiment, jusqu'au faîte. Les murs sont en terre, crépis à la chaux. Les pièces intérieures ont un plafond fuyant, en pain de sucre ; c'est le dessous même du toit, que soutiennent des entrelacements de troncs d'arbres non équarris.

Assez près, les tombeaux de la dynastie royale. Des murs en terre, toujours blanchis, partagent ou entourent le cimetière. Pas d'arbre. Sur les murs en grattage, des rosaces, avec divers ornements. Après la sculpture, la terre moulée, voici maintenant le dessin. Ces Dahoméens sont des artistes.

D'immenses portes « mastoc », comme des portes de han-

gar, ferment les trouées des remparts, passages de sortie et d'entrée. Par endroits, des terrains nus, des coins de végétation : des jardins et d'anciens vergers.

7 novembre.

Corvées sur corvées. Reconnaissances sur reconnaissances. Patrouilles et flâneries. Quoi qu'il en soit, il fait bon fumer des pipes sans que des coups de feu viennent interrompre la douce besogne !

Nous recommençons le métier de charpentier. Sur la large route qui va de Kana à Abomey, nous construisons un camp, un vrai. Les palmiers et les arbres du voisinage servent à l'édification de paillottes qui seront le poste de Kana. Un vaste emplacement va être enceint de clôtures. Et, sur la face avant vers Abomey, nous renouvelons les prodigieux travaux de César devant Alésia : fossés pleins de verres cassés et de vaisselle en morceaux ; pieux appointés, fichés dans des trous. Installation d'une cabine de mirador au haut d'un grand arbre, avec un escalier le long du tronc pour y grimper. Cela rappelle Robinson, dans la banlieue de Paris.

Pour ne plus coucher par terre, nous construisons des sommiers, si l'on peut dire, en côtes de palmiers treillageant un cadre de bois monté sur des piquets. Des sacs de couchage garnis d'herbes sèches font des matelas.

Cependant Béhanzin, d'Abomey négocie. Il ne cesse de témoigner de ses sentiments d'amitié pour la France. Autrefois, avant sa défaite, potentat cruel et terrorisant son coin d'Afrique, — le monde entier pour lui — il affectait un certain mépris pour le peuple français, et ses militaires, qui n'avaient pas de roi à leur tête. Entrer en pourparlers, lui monarque, avec les représentants d'un M. Carnot, président de la République ! Quelle déchéance et quel affront lui faisait-on ? Que la France nomme un roi, descendant des anciens, et l'envoie pour traiter de pair à égal, avec lui, altesse. Tel était le protocole. — Aujourd'hui, vaincu, traqué, il n'est plus question de formes princières. Il remercierait même la République de M. Carnot si elle voulait lui laisser son royaume. Trop tard, il a comblé la mesure. Il sent qu'il

est fini. Il a envoyé un parlementaire. Un grand diable de nègre, avec une suite de lieutenants tous plus chamarrés les uns que les autres, et vêtus de velours multicolores. Le colonel Dodds les a reçus. Un piquet de Sénégalais rendait les honneurs à ces noirs dignitaires. Nos soldats avaient arboré leurs costumes de grande tenue de service, le turban enroulé autour de la chéchia. Ils étaient un peu fripés, ces costumes, d'être restés pliés durant la campagne, mais enfin, beaux encore, ils montraient aux envoyés de Béhanzin que nous avions du linge. Je ne comprends pas autrement cette exhibition. Faire habiller nos hommes pour les honneurs de ces messieurs, était-ce bien la peine?

8 novembre.

Ce Béhanzin me plaît. Franchement. A quels sentiments il obéit, je l'ignore. Qu'il aime les fêtes sanguinaires et qu'il fasse décapiter des esclaves dans les sacrifices, au point de vue de notre morale, strictement, c'est mal. Comme excuse, il a, ce sauvage, les exemples de ses aïeux et l'éducation qu'on lui a faite. Il faut être juste. Où je le trouve supérieur, c'est d'abord dans sa bravoure. Car il est brave. Toffa, roi de Porto-Novo, notre allié et notre protégé, en pourrait-il dire autant? Et surtout c'est un pince-sans-rire extraordinaire. Ses messages au colonel le prouvent. Celui d'hier dépasse tout. Il paraît qu'il a écrit au colonel pour le prier de vouloir bien accepter neuf bœufs, de la bonne chair vivante, cadeau aux troupes qui meurent de faim, prétend-il[1]. Faut-il en rire? ou faut-il admirer cet homme narquois? Est-ce ruse? Est-il naïf au point de croire qu'avec neuf bœufs il va apaiser les ressentiments de la France? Le coût, — argent et hommes, — de cette campagne, ça se compense donc par neuf bœufs? En vérité!... Béhanzin demande que les troupes françaises n'entrent pas à Abomey.

1. Je l'ai vue, cette lettre, mais plus tard, avec beaucoup d'autres, dont j'ai pris copie, à l'État-Major de Wydah, dans une deuxième campagne au Dahomey entre l'expédition de 1892 et celle de 1893. Elles prendraient place ensemble dans un travail complet dont ceci n'est qu'un épisode.

9 novembre.

Le colonel Dodds reçoit sa nomination au grade de général de brigade. Bien gagné, vieux!

12 novembre.

Kana toujours. Qu'y faisons-nous? Nous nous reposons en tous les cas. La diplomatie remplace les arguments à coups de fusil. Le lieutenant-gouverneur, M. Ballot, est arrivé hier pour achever les négociations. Béhanzin se soumet aux conditions qu'on lui impose, mais refuse l'entrée d'Abomey. On lui fera remettre demain le traité qui lui signifiera les volontés de la France.

15 novembre.

Béhanzin a envoyé deux canons, une mitrailleuse, cent fusils et cinq mille francs avec deux inconnus. Le général lui avait demandé dans les vingt-quatre heures la remise de toutes ses armes et de sept millions sur les quinze de l'indemnité fixée, en attendant la ratification des autres clauses. C'est la rupture des négociations. Demain, en route pour Abomey qui n'est qu'à neuf kilomètres. On désigne les troupes qui resteront à Kana.

16 novembre.

Nous montons vers Abomey. Du moins la route est belle. C'est un plaisir après les marches, en débroussaillant, des semaines précédentes. Halte gardée à dix heures et demie à Aouagdra, si j'ai bien entendu. On aperçoit, quatre kilomètres plus loin, un pâté de ruches. C'est Bécon, faubourg d'Abomey, vu d'ici.

Nous sommes repartis avec la fièvre d'arriver. Vers quatre heures, des colonnes denses de fumées s'élèvent, embrumant l'horizon. C'est Abomey qui brûle. Béhanzin, comme les Russes à Moscou, a préféré détruire sa capitale que de la livrer. D'immenses flammes s'élèvent de trois foyers distincts. Le crépuscule s'illumine. Tout le ciel est rouge. C'est tragique. Nous nous arrêtons. Nous n'entrerons à Abomey que demain. Nous dormirons encore sans le connaître, pareils aux Hébreux devant la terre promise.

17 novembre.

Dès sept heures, un convoi de vivres et une corvée d'eau nous ont ravitaillés. A huit heures nous sommes partis ; à Bécon, désert, nous avons fait halte à onze heures. Pendant le temps de cette halte, une reconnaissance, sous les ordres du capitaine Lombard, a exploré Abomey. Elle revient. La ville est vide et consumée. A trois heures on lève le camp. Et à quatre heures nous formions les faisceaux devant les murs noircis et léchés par l'incendie d'hier de ce qui fut le palais de Sambodgi, demeure de la dynastie dahoméenne « cassée ».

18 novembre.

Des reconnaissances fouillent le pays. Une mare d'eau a reçu un poste de garde. Tout est vide, abandonné. A trois kilomètres en avant d'Abomey on va fonder un poste de guerre, celui de Goho. La capitale est trop grande pour être munie de troupes. Elles y seraient noyées, comme dans les rues d'une nécropole. Et c'est bien l'impression qu'on ressent, celle d'une ville déserte, trop vaste, avec ses maisons vides, pour le peu de peuple qui y reviendra. Il y faudrait vingt mille hommes pour l'animer. Et où les prendre?

C'est donc fini. Béhanzin est déchu. S'il n'est pas pris, on verra plus tard. C'est assez pour nous, en une fois, de la fatigue et de l'effort de cette brève campagne. D'autres, qui viendront, dispos, pourront plus tard reprendre la chasse vers Atcherigui, chez les Mahis, à cinquante kilomètres au nord, sur la montagne de G'baoute, aux sources du Zoû, et traquer Béhanzin qui nous échappe avec les débris de son armée, ce qui lui reste de fidèles et de féticheurs ; et ce n'est plus d'ailleurs le roi qui règne, ce n'est même pas un chef de bande, c'est un brigand dans le maquis.

DANIEL MASSÉ

LES

CONTES DE MA MÈRE L'OYE

La féerie au théâtre est montée en grade. La voilà passée du Châtelet et de la Gaîté à l'Opéra-Comique, où M. Massenet a réchauffé des sons de sa musique la légende de *Cendrillon* et prouvé, le librettiste aidant, qu'elle était susceptible d'ornements plus ou moins égayés.

La naïveté originelle, dont plus d'un trait persistait sous les enjolivements du livret et sous le luxe du spectacle, me mit en goût de relire les *Contes de ma mère l'Oye*, avec l'espoir que, comme l'inimitable bonhomme,

> Si *Peau d'Ane* m'était contée
> J'y prendrais un plaisir extrême.

C'était une expérience à faire en vacances. Elle est faite et m'a induit à des réflexions qui donneront peut-être au lecteur en villégiature la même curiosité suivie du même plaisir.

I

Le grand siècle finissait : semblable aux vieillards désireux de plaire et d'instruire, il s'avisa de conter. Ce fut le passe-temps favori de ces salons où l'on vieillissait ensemble

et sans bouder la jeunesse, où mademoiselle de Scudéry nonagénaire personnifiait, aux yeux attentifs de la marquise de Lambert, les traditions lointaines de l'hôtel de Rambouillet et résumait, dans ses *Conversations morales*, pour les générations nouvelles, avec la bonne grâce indulgente d'une aïeule, tout un siècle de politesse. Une fois de plus dans cet âge privilégié la mode devait profiter à la littérature. Cette société mondaine qui, dans sa jeunesse, avait idolâtré les amusettes rimées d'un Voiture ou d'un Benserade, où Corneille, Racine et Molière avaient recruté de sérieux auditeurs, trouvé de vivants modèles et suscité d'utiles censeurs ; qui avait donné plus tard à La Rochefoucauld le goût des maximes, à La Bruyère celui des portraits, inspira enfin Charles Perrault et fit éclore à son déclin les *Contes de ma mère l'Oye*. Heureux temps où la bonne compagnie était la muse des auteurs, où les jeux de société s'érigeaient discrètement en genres littéraires, et avaient pour enjeu l'immortalité.

Perrault concède, non sans malice, à la gravité de certains détracteurs que ses contes sont « faits à plaisir et que la matière n'en est pas fort importante ». Qui lui eût dit les poétiques origines, la haute antiquité, les prodigieuses migrations des légendes dont son fils lui bégayait l'écho sous l'œil de sa bonne mie, attentive à secourir sa mémoire troublée, — qui lui eût dit cela et tout ce qu'on bâtit là-dessus l'eût fort étonné et quelque peu gêné. Il consentait bien à être le secrétaire des mères-grands et des gouvernantes, mais il eût hésité à se faire, devant l'érudition des âges futurs, l'abréviateur responsable de ces rapsodies cosmopolites ; à consacrer, dans des contes d'enfants, la déchéance de toute cette poésie tombée en quenouille. S'il eût passé outre, cette science lui aurait coûté sa naïveté, et que fussent devenues ses moralités? N'eût-il pas cherché encore dans le trésor de ces légendes populaires quelque bon argument en faveur des Modernes, une occasion de triompher une fois de plus des *Contes milésiaques* et de ceux qui les prônaient dans le camp des Anciens, au risque de se faire dire et plus sérieusement qu'à La Fontaine :

Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant ?

Quoi qu'il en soit, il nous paraît certain qu'il n'eut qu'à gagner à son ignorance.

Il serait facile de se montrer beaucoup plus savant que lui, mais cela ne nous apprendrait rien sur ses mérites originaux, car, selon son mot si fin, « être savant, n'est pas une chose qui rende un homme d'une autre espèce que les autres ».

Nous n'en sommes que plus à l'aise pour rendre hommage à l'intérêt très relevé et à la valeur scientifique des recherches dont les contes de Perrault ont été l'objet ou l'occasion.

Les métamorphoses de leurs héros et héroïnes, de Petit Poucet, par exemple, analysées et suivies par des érudits depuis l'Inde jusqu'au Languedoc en passant par la grande Ourse, à travers les dogmes des religions sidérales et les amalgames de toutes les mythologies européennes, ont permis au grand public de mesurer quelle somme de savoir, d'esprit et d'imagination exige de ses fidèles ce culte des traditions populaires qui est une des formes les plus aimables de l'universelle curiosité de notre temps. Grâce à elle les *Contes de ma mère l'Oye* ont retrouvé leurs titres de noblesse et, pour tous les âges, un regain de jeunesse. N'a-t-on pas recueilli, par exemple, de la bouche d'une nourrice indienne, la légende de Cendrillon, que l'on a pu suivre en dépit de ses variantes, à travers Strabon, Élien, le *Pentaméron* de Basile et les conteurs bretons, gaulois et russes, pour aboutir aux frères Grimm, qui l'ont écrite sous la dictée de leur mère l'Oye, la vieille filandière de Cassel ?

Nous restituer ainsi le patrimoine de naïveté commun à toutes les races humaines, c'est rendre son ignorante et espiègle enfance, une partie de son âme et de son innocence à cet homme aujourd'hui si grave et si inquiet, dont parle Pascal, « qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Certes, la tâche est assez haute pour qu'on y emploie toutes les ressources de l'érudition, et c'est un grand honneur pour les contes de Perrault, que d'avoir suscité une si vaste et si curieuse enquête.

Il ne la prévoyait guère : il savait seulement qu'il allait répéter des histoires du temps passé, des « contes de vieilles », et, soucieux surtout de moraliser avec la triple sagesse d'un père,

d'un précepteur et d'un chrétien, il se répétait avec la bonhomie du fabuliste :

> Ce monde est vieux, dit-on : je le crois. Cependant
> Il le faut amuser encor comme un enfant.

Le succès de sa morale était à ce prix. Il emprunta donc des sujets à la tradition et des conseils à La Fontaine. Ce ne fut pas sans quelques hésitations qu'il se borna à ces deux maîtres.

De son propre aveu, il compila d'abord la *Bibliothèque Bleue* et même Boccace. La nouvelle de *Grisélidis*, — unique et honnête fruit de ces lectures, quoi qu'on ait insinué d'ailleurs, en lui attribuant certains contes grivois, indignes de son caractère et même de son talent, — obtint à l'Académie le même succès d'estime que ses précédents poèmes. La facilité des vers, la verve des satires, le pittoresque des descriptions, un certain tour galant, une sensibilité qui, devançant le goût du siècle prochain, plaidait déjà pour les mères nourrices, et prêchait la grâce et la toute-puissance des larmes, triomphèrent à la lecture de la bizarrerie du sujet, de l'indigence de la moralité, de la prolixité de certains développements et d'une recherche de l'esprit qui confinait parfois à la préciosité. Mais le succès de cette nouvelle attira les critiques qui mirent tous ces défauts au jour.

Perrault n'en convint pas publiquement; toutefois, couvrant sa retraite d'une spirituelle réplique, il laissa désormais les *Nouvelles* dans « leur papier bleu », pour prêter l'oreille à cette mère l'Oye dont il avait déjà invoqué la naïveté dans ses *Parallèles*. Il ne se souvint même pas de Bonaventure des Périers pour rimer *Peau d'Ane*, et, dans la préface de cette œuvre il déclara son nouveau goût à son amie, la marquise de Lambert, avec la raison enjouée et la sécurité d'esprit d'un auteur qui a enfin trouvé sa veine. Il rencontra du même coup l'aisance de l'allure et la vérité du ton, mais il n'avait pas encore appris de La Fontaine que « la brièveté est l'âme du conte ». Il s'en avisa, en écrivant les *Souhaits ridicules*, le meilleur de ses contes en vers.

Il lui restait à conter en prose, pour toucher à la perfection du genre. Il s'en aperçut, son bon sens et celui de Boileau

aidant. On ne se pique pas impunément de mettre en la langue des dieux des traditions populaires, et si les robes couleur du temps peuvent fournir quelques jolis traits descriptifs, le récit fidèle des occupations et du costume d'une *souillon* condamne la poésie la plus flexible à des bassesses de termes qui paraissaient alors inacceptables. Certains sarcasmes de Boileau sur la femme au nez de boudin en avertirent rudement Perrault, et La Fontaine a achevé de lui dessiller les yeux.

Il l'admirait fort et le pratiquait assidument, mais il n'avait jamais dérobé à son modèle plus d'esprit, de style et de rapidité que dans son conte des *Trois Souhaits*. Or, il dut lui suffire de relire la fable du maître, sur un sujet semblable, celle des *Souhaits*, pour voir combien le bonhomme était inimitable en vers. Après cette dernière expérience, il n'avait plus qu'à prendre conseil de lui-même et à se bien pénétrer des avantages de ce « style médiocre, si loué des anciens, si facile en apparence, si difficile en réalité », qu'il recommande dans une de ses dissertations à « ceux qui ne regardent pas moins au bon sens qu'à la poésie ».

II

Perrault, dans les préfaces de ses *Contes de ma mère l'Oye*, fait bon marché de leurs mérites littéraires, comme pour mettre à plus haut prix l'excellence de leur morale. Ce serait lui faire tort que l'en croire là-dessus. D'ailleurs, faut-il prendre des préfaces à la lettre, et lui-même n'a-t-il pas écrit, à propos des *Souhaits ridicules* :

... C'est la manière
Dont quelque chose est inventé
Qui, beaucoup plus que la matière,
De tout récit fait la beauté.

Il a donc laissé percer au moins une fois sa coquetterie d'auteur, en dépit de ses préoccupations de moraliste. Elle était fort légitime, comme le prouvent le tour et le ton de ses contes.

La meilleure critique qu'on en puisse faire est d'observer

les enfants qui les écoutent et de deviner leurs impressions. En vain le crayon et la scène s'ingénient depuis deux siècles à leur traduire le pittoresque et l'intérêt dramatique de *Cendrillon* ou du *Petit Poucet*. Laissez-les se jouer tout seuls le texte de Perrault sur le théâtre de leur imagination et vous verrez qu'ils ont alors plus de naïveté que les enlumineurs et les forains, plus d'art que les maîtres du dessin ou de la féerie à grand spectacle. Chacun de ces contes y devient une tragicomédie qui provoque en eux d'incroyables élans de terreur, de pitié et d'allégresse, ou une comédie qui ravit leur malice naissante, tout en la corrigeant.

L'ogresse de *la Belle au Bois dormant* donnant ordre de jeter dans la cuve remplie de crapauds et de vipères la reine, la petite Aurore et le petit Jour, les mains liées derrière le dos ; Barbe-Bleue, criant à sa femme de descendre pour qu'il l'égorge, — portent ces jeunes âmes à un degré d'épouvante et de commisération où n'atteindra pas plus tard leur sensibilité adulte, même au spectacle de Cléopâtre présentant à son fils la coupe empoisonnée ou d'Othello étouffant les râles de Desdémone ; et la tache de sang imaginaire qui brûle et dénonce la main de lady Macbeth les effrayera moins que celle qui s'attache à la clef de Barbe-Bleue. Jamais le personnage sympathique, au théâtre ou dans le roman, ne sera désiré et salué avec une allégresse pareille à celle du public de Perrault quand il introduit enfin ses justiciers : le roi de *la Belle au Bois dormant*, ou les deux frères qui passent leur épée de mousquetaires à travers le corps de Barbe-Bleue.

Il n'en faudrait pas conclure avec malignité que l'imagination et la sensibilité des enfants font presque tous les frais du spectacle. Perrault a beau rester dans la coulisse, il n'en est pas moins le premier et principal auteur de toute cette magie dramatique. Il y a beaucoup d'art dans la préparation des crises, par exemple dans l'interrogatoire que Barbe-Bleue fait subir à sa femme coupable. Qu'on y regarde de près, et partout la coupe des scènes et leur conduite trahiront une véritable rouerie de dramaturge. Quel dialogue de Sophocle ou de Shakespeare n'est pas égalé, pour l'ironie scénique, par celui du pauvre petit Chaperon rouge couché avec le loup ? Courier n'aurait-il pas imité, dans sa fameuse lettre du

Voyage en Calabre, l'allure de ce récit : « Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ! et levant son bras... Dans ce moment, etc... » ? Les facéties de l'ogre vous glacent, comme celles de Polyphème dans son antre, et Homère n'a pas mieux joué avec l'horreur de son sujet quand il arrête, sous la main du terrible Cyclope, le bélier qui porte Ulysse, que Perrault faisant tâter dans l'ombre la tête de Poucet par l'ogre. ou le cachant avec ses frères sous la roche même où ronfle le monstre.

Ailleurs, il nous donne la comédie avec la verve de Molière, la malice de Beaumarchais ou la délicatesse de Marivaux. Le sac du maître chat vaut bien celui de Scapin, et même le drôle par sa rouerie, sa jactance et son sans-gène en face des puissances, pourrait bien être le Figaro de ce petit monde, comme Poucet en est l'Ulysse et Riquet à la Houppe le Dorante. L'aventure de ce dernier n'est-elle pas un fort joli jeu de l'amour et du hasard ?

Aussi bien ce n'est pas seulement par leurs actes que les héros de ces petits récits se caractérisent. Grâce à quelques traits d'une touche savante, Perrault sait intéresser ses lecteurs à leurs personnes presque autant qu'à leurs aventures. Toute cette naïveté de ton cache d'abord à l'enfant une extrême finesse d'observation, mais la lui suggère et lui en donne le goût à mesure qu'il avance en âge.

L'entretien de la *Belle au Bois dormant* et du prince qui l'a réveillée a duré quatre heures, bien qu'ils se vissent pour la première fois, « et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire », — comme les amoureux de la comédie et de tous les temps. — Marivaux n'eut pas désavoué ce mot sur les mères confidentes : « La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie. » Un dramatique vif et ingénu sort de cette psychologie prompte et sûre. Ainsi la femme de Barbe-Bleue a couru jusqu'à la porte de la chambre interdite « avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois » ; mais, avant de faire jouer la clef fatale, elle s'arrête quelque temps et essaie contre la tentation un suprême effort. C'est à la lecture de pareils traits que le fuseau s'échappait des mains de madame de Maintenon.

Mais les personnages de Perrault ne sont pas seulement de rapides et vivantes esquisses : tragiques ou comiques, ils ont tous cette vérité dramatique que donne la marche progressive et exactement nuancée des sentiments. Ainsi le maître chat ne se risque pas, pour son coup d'essai, à intimider les faibles et à mystifier les puissants ; il ne s'enhardit que peu à peu, « ravi de voir que son dessein commence à réussir ». Peau d'Ane et Cendrillon ont beau être des personnes modestes, elles sont femmes et il vient un moment où elles ne sauraient résister à l'envie d'intriguer leur monde ou de ménager un coup de théâtre : et l'une glisse son anneau dans le pâté du prince, et l'autre tire ouvertement de sa poche la petite pantoufle qui va la faire reine.

Observons enfin que, tout curieux qu'il soit de peindre d'après nature, jamais Perrault ne sacrifie à cette curiosité la vitesse de son récit. Voyez par exemple comme il se hâte de prendre sur le vif et de jeter en scène la bêtise de la belle princesse : « J'aimerais mieux, dit-elle, être aussi laide que vous et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai et être bête autant que je le suis. »

III

Ainsi parle et s'agite ce petit monde tandis que les fées le mènent.

Il n'est pas besoin qu'on vous die,
Ce qu'était une fée en ces bienheureux temps,
Car je suis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.

Certes ces fées populaires sont bien modestes et bien sages auprès des coquettes enchanteresses dont nos vieux trouvères et le Tasse, et l'Arioste et Spencer, et Shakespeare et Quinault, un ami personnel de notre auteur, avaient célébré les charmes perfides et les passions capricieuses. Elles ont oublié jusqu'à ces jolis noms si français de Mélusine, Viviane, Mélior, Morgane, qu'avaient murmurés avec ivresse les Lusignan, les Raimondin, les Parthénopé de Blois, les Arthur et que ce

naïf Wace s'en alla jeter éperdument à tous les échos de la mystérieuse forêt de Brocéliande. Ont-elles même gardé cette beauté que célèbre un lai de Marie de France :

> Dedenz ont la dame trovée
> Ki de biauté ressembloit fée... ?

On ne sait trop. Qu'en feraient-elles ? Ce sont de bonnes marraines dont l'âge et la figure importent assez peu et qui s'emploient de leur mieux pour leurs filleules et filleuls, mais qui n'ont aucun intérêt personnel dans les intrigues amoureuses qu'elles nouent et dénouent.

De leur humeur fantasque un trait seul leur est resté : une irritabilité extrême, qui se manifeste surtout quand on oublie de les prier à une naissance, ainsi que l'avaient éprouvé jadis Obéron le Fayé et Ogier le Danois. Mais, cette formalité de l'invitation une fois remplie, elles se chargent du reste, et quelles auxiliaires du dénoûment et de la morale ! comme elles accélèrent l'un et souvent l'autre ! Pour mener ainsi tout à la baguette, il ne fallait rien moins que des fées !

Il est vrai que leur intervention, coûtant aux enfants un effort de crédulité, pouvait éveiller leur défiance et compromettre ainsi le succès de la moralité finale. Perrault emploie beaucoup d'art à tourner cet écueil, à « bercer ingénieusement la raison », comme il dit quelque part. Il rachète le merveilleux des faits par la vérité relative de certains détails, leur à-propos et leur esprit.

La marraine de Cendrillon, ayant à changer une citrouille en carrosse, a bien soin de la creuser d'abord et de n'en laisser que l'écorce, ce qui aide singulièrement au succès de l'opération. De six souris elle fait six chevaux, mais dont la robe reste « d'un beau gris pommelé », et ce trait ne laisse plus de place au doute. Vous pourriez vous demander comment le Petit Poucet chausse les bottes de l'ogre ; Perrault a prévu l'objection : « Comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait. » Mais se peut-il qu'un chat mange un ogre doué de l'effrayante faculté de se changer en lion ? Rien de plus aisé : il suffit, quand on est chat, de conserver assez de présence d'esprit, à la vue de cette métamorphose, pour

mettre le vaniteux sorcier au défi de prendre la forme d'une souris. Si ravissante personne que soit la Belle au Bois dormant on ne manquera pas de nous faire remarquer, à l'occasion, qu'elle a cent ans et plus, et « que sa peau est un peu dure quoique belle et blanche ». Et quelle verve dans cette naïveté, quelle intrépidité dans cette fantaisie ! « Les broches même qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent et le feu aussi... » Regardez l'enfant sauter d'aise et battre des mains à de pareilles trouvailles, qui déconcertent ses défiances et séduisent sa raison novice.

L'esprit qui circule si discrètement à travers ces contes d'ogres et de fées sert en outre à atténuer, à « purger » la terreur de certaines situations. « Je le veux, dit la reine (et elle le dit sur un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche) et je la veux manger *à la sauce Robert.* » L'ogre du *Petit Poucet*, assassin de ses filles, joue, en cuisinier anthropophage sur le double sens du mot *habiller*, et jette « une potée d'eau dans le nez de sa femme » évanouie d'horreur. Quand le prince pénètre dans la cour du palais de la Belle au Bois dormant, où « l'image de la mort se présentait partout », il y aurait là de quoi nous glacer de crainte, si nous ne reconnaissions bien vite avec lui, « au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses » qu'ils ne sont qu'endormis.

IV

Grâce à l'adresse de cette fantaisie et de cet esprit, grâce à la flexibilité et à la vérité soutenue du ton, il n'y a pas trace de disparate dans le style. Les termes familiers, qui bigarraient désagréablement certains passages des contes en vers, se fondent très bien dans la prose de Perrault avec sa verve et en augmentent la saveur. En vers, Peau d'Ane,

> Le visage couvert d'une vilaine crasse,

nous choquait un peu, et *Cucendron* nous amuse dans la bouche

de « ma mère l'Oye ». Certaines locutions archaïques ajoutent encore à la naïveté des narrations. La grand'mère qui « a cuit », l'ogresse qui « halène » la chair fraîche, Grisélidis et Riquet à la Houppe « braves » dans leurs beaux habits, les fées qui « donnent pour don », — comme dans *Huon de Bordeaux*, textuellement, — sentent leur vieux temps et trahissent l'origine populaire de ces récits. Le rythme de certaines expressions, comme « la Belle au bois dormant ». « le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie », ou leur précision familière : « Tire la chevillette, la bobinette cherra », leur donnent en outre un tour et un accent inoubliables.

Mais ce qui achève de caractériser l'aimable simplicité de notre auteur, c'est l'emploi des expressions répétées mot pour mot, aux changements près qu'exige la différence des circonstances. La fée se déguisera, « pour voir jusqu'où ira la malhonnêteté de cette fille », comme elle s'était déguisée aux yeux de la sœur cadette, « pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille ». Le dialogue de la mère-grand et du loup, puis celui du Chaperon rouge et du loup, s'engageront en termes identiques et d'autant plus pathétiques : « Toc, toc ! — Qui est là ? — C'est votre fille le petit Chaperon rouge, etc... » Cet art primitif qui consiste à rappeler les situations et les sentiments analogues par la répétition des termes, et à soulager la mémoire en réveillant l'attention, c'était déjà celui d'Homère, c'est celui de tous les conteurs populaires : grands ou petits enfants, ne les faut-il pas tous bercer sur le même rythme ?

On entrevoit maintenant avec quelle adroite docilité Perrault s'inspira de la tradition populaire pour le tour et le ton de ses contes. Il lui dut surtout cette naïveté qui rivalise avec la bonhomie calculée de La Fontaine. D'ailleurs, la coupe dramatique de ses récits, l'art de peindre d'après nature les mœurs et les caractères ; l'alliance si fine de la féerie et de la vérité accessoire dans les détails ; la limpidité, l'enjouement et l'esprit de son style, étaient des qualités qu'il ne devait guère qu'à lui-même.

Elles servaient toutes à un même dessein : envelopper les vérités solides qu'il voulait, suivant sa propre expression, « faire avaler » à ses jeunes lecteurs.

V

Ces contes pour les enfants expriment ou récèlent des moralités à l'adresse de tous les âges. Leur auteur le savait bien, puisqu'il a écrit : « Ils renferment tous une morale très sensée et qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent. » Suivons la gradation de cette morale, comme Perrault nous y invite.

L'enfant repose dans son berceau. A l'appel des parents, les belles fées sont venues : elles se penchent souriantes sur le nouveau-né et lui « donnent pour dons » la beauté, l'esprit, la richesse et toutes les grâces, et le cercle de famille se récrie sur chaque don. Mais on a oublié une vieille fée. O fatalité ! O prudence humaine ! On oublie toujours une fée, même aux naissances royales, et, avec celle-là, le malheur, qu'on n'avait pas invité, entre dans la maison en fête. Dors bien, filleul des fées, sous l'œil des bonnes dames, car demain te guette !

Demain, c'est l'entrée dans ce monde qui te réserve encore plus d'épreuves que n'en sauraient prévoir tous les faiseurs d'horoscope, où l'on quitte de gré ou de force les fées et les mères-grands, où la misère va parfois jusqu'à forcer les parents à perdre leurs enfants, « pour ne pas les voir mourir de faim devant leurs yeux », et où l'on n'évite le grand couteau de l'ogre et la dent du loup qu'à force de vertus de tout genre, témoin le Petit Chaperon rouge, le Petit Poucet et tant d'autres.

Chaperon rouge a pris le chemin le plus long pour muser, et le loup l'a devancée pour la manger ; le petit Jour pleurait après avoir été méchant, et l'ogresse l'a entendu. Mais le Petit Poucet, qui parle peu et écoute beaucoup, pénètre les desseins de ses parents et ceux de l'ogre : il laisse pleurer et crier ses frères, mais il cherche son chemin : il craint le coutelas de son ennemi et non les ronflements ; il a souvent bien peur, mais il veille toujours et saisit, au cœur même des dangers, l'occasion d'y échapper. Voilà certes des leçons que les plus jeunes lecteurs de Perrault saisissent à merveille,

au cours de ses récits, sans qu'il ait à les leur répéter dans les moralités en vers de la fin.

Il en est d'autres qui dépassent leur portée, mais c'est à bon escient qu'il les risque : « Ce sont, dit-il, des semences qu'on jette, qui ne produisent d'abord que des mouvements de joie et de tristesse, mais dont il ne manque guère d'éclore de bonnes inclinations. » Le maître chat, par exemple, après avoir fort diverti l'enfant, pourra souffler d'utiles conseils au jeune homme qui cherche à s'avancer dans le monde. Il lui apprendra qu'une politesse adroite peut mener loin, et qu'il arrive de conquérir la fille d'un roi avec un lapin de garenne en s'y prenant bien. Notre jeune homme devra même trouver que le maître chat s'y prend trop bien, et l'exemple de Riquet à la Houppe lui prouvera qu'il n'y a pas que les marquis de Carabas qui gagnent les cœurs. Il se souviendra seulement que :

> Aux jeunes gens pour l'ordinaire,
> L'industrie et le savoir-faire
> Valent mieux que des biens acquis.

D'ailleurs, quelque séduisants que soient l'habit, la mine et la jeunesse, les demoiselles à marier devront exiger d'autres garants. Elles sauront que souvent on ne perd rien pour attendre, témoin la Belle au Bois dormant, que cela vaut mieux surtout que d'écouter toutes sortes de gens, comme le Petit Chaperon rouge,

> Et que ce n'est pas chose étrange
> S'il en est tant que le loup mange ;

qu'il ne faut pas trop s'empresser de trouver aux Barbes-Bleues la barbe moins bleue dès qu'ils sont les maîtres d'un riche et beau logis ; que la beauté, d'ailleurs, ne dispense pas d'avoir de l'esprit et que, si l'« on va d'abord à la plus belle pour la voir et l'admirer », bientôt après on va à celle qui a le plus d'esprit, « pour lui entendre dire mille choses agréables », — et qu'enfin, l'amour eût-il mené la noce, fût-on prince et princesse, il reste de par le monde, pour gâter les romans les mieux commencés, des belles-mères et qui sont « de race ogresse ».

D'autre part, en redisant ces contes à leurs enfants, les

parents pourront y saisir plus d'un conseil à leur usage. Ils devront se garder de laisser les Petits Chaperons rouges courir les champs tout seuls ; c'est aux mères de fermer leur porte aux Barbes-Bleues; aux pères de protéger leurs filles contre les marâtres. S'ils viennent à oublier que l'amour des parents pour leurs enfants doit être ce pain merveilleux et divin dont le poète a dit :

> Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

ils éviteront, au moins par intérêt, de malmener les Cendrillons et les Petits Poucets, car souvent

> c'est ce petit marmot
> Qui fera le bonheur de toute la famille.

Telle m'a paru être, en substance, la morale de ces contes, et l'auteur a bien l'air de la trouver irréprochable quand il s'écrie : « Partout la vertu y est récompensée et partout le vice y est puni. » Objectera-t-on qu'il y a excès dans la récompense ou dans la peine, quand Cendrillon épouse le fils du roi et que le Petit Chaperon rouge est mangé ; ou encore, quand celle des deux sœurs qui a donné à boire à une fée monte sur un trône, tandis que l'autre, « la brutale orgueilleuse », va mourir au coin d'un bois? Mais quoi! quand il s'agit d'incliner pour la première fois l'automate, suivant le mot énergique du moraliste, on ne saurait exagérer le désir du bien et la peur du mal.

Sans doute, tous les actes des héros de ces contes ne sont pas irréprochables, et le marquis de Carabas est bien un peu trop complaisant pour le charlatanisme du maître chat ; et les princes qui choisissent leur femme sur le vu d'une petite bague ou d'une petite pantoufle sont bien imprudents ; mais une morale qui serait parfaite éviterait-elle toujours l'ennui, mortel aux contes? D'ailleurs, la fin corrige tout, grâce aux fées.

On s'est élevé contre le merveilleux de leur intervention, au nom du droit qu'a l'enfant de n'être pas trompé. Perrault avait prévu cette critique et la réfutait adroitement : « La louable impatience d'instruire les enfants fait imaginer des histoires dépourvues de raison, pour s'accommoder à ces

mêmes enfants qui n'en ont pas encore. » De bonne foi, aurait-il pu, comme il l'a fait, montrer la vertu toujours récompensée et le vice toujours puni dans ce monde sans quelque invraisemblance ? Et ne voit-on pas que le merveilleux même de ces contes est le correctif de leur optimisme ? Hélas ! les adultes reconnaîtront assez tôt que ce sont là des contes du temps passé : ils apprendront bien vite que s'il y a des ogres dans le monde, les fées y sont rares ; qu'on ne trouve pas juste à point des bottes de sept lieues pour fuir ceux-là et que celles-ci oublient souvent les Cendrillons à la cuisine.

Il n'y a donc en ces contes qu'un optimisme très provisoire, et même Perrault a eu la précaution d'y mêler une amertume que l'enfant sentira plus tard.

On y voit par endroits quelques traits de satire. Il y en a contre les casuistes peu scrupuleux et contre les grands seigneurs qui oublient de payer leurs dettes au pauvre monde : contre les offices de nouvelle création et contre les mauvais ménages. On y voit démasquer l'hypocrisie des regrets :

Il pleurait ses défuntes amours
Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.

On y est même averti que tous les talents du monde ne sont pas les plus sûrs garants du succès dans la mêlée des intérêts :

Vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce seront choses vaines,
Si vous n'avez pour les faire valoir
Ou des parrains ou des marraines.

Il est vrai que chez Perrault on n'a que ceux qu'on mérite. Mais pouvait-il aller plus loin et poser devant des enfants le problème de la vertu malheureuse et du vice triomphant ? Il faut le louer, au contraire, d'avoir senti le point délicat où des contes ne sauraient remplacer le catéchisme, content d'ailleurs d'avoir, selon le mot de Montaigne, « emmiellé la viande salubre à l'enfant ».

EUGÈNE LINTILHAC

LES RUSSES

SUR

LA MER LIBRE

La Russie travaille avec une infatigable énergie à mettre en valeur les parties lointaines de son immense empire demeurées inexploitées. Après avoir exécuté en Asie centrale ces grands travaux de colonisation qui excitent la juste admiration de tous les voyageurs, elle a commencé la gigantesque entreprise du transsibérien, et tandis que, en Chine, elle poursuivait son vaste programme d'annexion, à l'autre bout de l'ancien continent, sur les bords de l'Océan Glacial, elle accomplissait en silence une œuvre qui, avec des apparences plus modestes, n'a pas une moindre importance pour l'avenir de la puissance slave. A l'extrémité de l'Europe, dans les régions de la Laponie que nous considérons à tort comme des terres vagues, sans utilité économique ni militaire, l'Empire des Tsars vient de se frayer enfin un débouché sur la mer libre. Entre le cap Nord et la mer Blanche, au prix d'un long et opiniâtre travail, la Russie a créé un port accessible en toutes saisons, et dont la sortie n'est commandée par le canon d'aucune puissance étrangère. Désormais la flotte impériale n'est plus « embouteillée » dans les mers intérieures, en hiver bloquées par les glaces, en tout temps susceptibles d'être fermées par des voisins.



Examinez une carte de l'Europe septentrionale : au premier coup d'œil, votre attention est attirée par une épaisse gibbosité arrondie entre l'Océan Glacial et les méandres de la mer Blanche, qui fait l'effet d'une énorme verrue poussée sur le corps massif de la Russie. Cette excroissance continentale est la presqu'île de Kola, ou Laponie russe.

Dépendance géologique de la Scandinavie, cette région offre dans ses traits généraux le même aspect que la Norvège. Dans l'intérieur, des massifs d'âpres plateaux et de hautes montagnes enveloppées de forêts vierges et de lacs immenses ; sur le littoral, un feston de fjords aux mille ramifications bizarres. Partout, la côte nord de la presqu'île — la côte mourmane, comme on l'appelle en souvenir des navigations des anciens Normands dans ces parages — est entaillée par de longs et étroits goulets, tout à la fois si pittoresques et si propices au développement des industries maritimes. Derrière chaque cap, au travers d'épaisses falaises, des bras de mer pénètrent au milieu du continent, tantôt en longs replis sinueux, pareils à des fleuves, tantôt en larges nappes semblables à des lacs, et renferment en abondance des mouillages spacieux, complètement protégés des vents comme des vagues de la pleine mer, où des flottes entières pourraient trouver un abri.

Quoique située à l'extrémité septentrionale du continent, la côte mourmane jouit d'un climat privilégié. Tout le monde sait que l'Europe occidentale est baignée par des nappes d'eau tiède, d'origine atlantique, par le *Gulf-Stream*, pour les désigner sous leur nom habituel mais inexact, et tout le monde sait que ces courants produisent un relèvement de température extraordinaire à cette latitude. Aussi, tandis que le Groënland oriental est bloqué par une des banquises les plus redoutables de l'Océan Arctique et recouvert par d'immenses glaciers, sous le même parallèle la côte ouest de la Scandinavie demeure toujours libre de glaces, et montre au fond de ses fjords une végétation très riche. Les nombreux touristes qui, chaque été, vont au cap Nord admirer le soleil de minuit, reviennent tout étonnés de l'aspect de la Norvège arctique. Dans ce pays où ils s'attendaient à grelotter, ils ont

trouvé une douce température, sur la mer ils n'ont vu aucune trace de la banquise dont ils rêvaient, et même sur les montagnes ils n'ont aperçu que peu ou point de neige. Partout où le Gulf-Stream fait sentir son influence, se manifeste cette remarquable anomalie du climat. Après avoir atteint le cap Nord, une branche de ce courant s'épanche vers l'est, et, venant baigner le littoral mourman, étend jusqu'à cette région la zone de la mer toujours libre. Grâce à cette circonstance, hiver comme été, la côte nord de la presqu'île de Kola n'est jamais prise par les glaces, et reste aussi librement ouverte à la navigation que la Manche, alors que la mer Blanche toute voisine est fermée cinq ou six mois par une banquise compacte. Aucune glace du bassin polaire ne penche dans le voisinage du littoral de Kola ; à mesure qu'elles descendent vers le sud, elles fondent rapidement au contact du Gulf-Stream. Les nappes d'eaux tièdes échauffent par rayonnement l'air ambiant,et jamais le thermomètre ne s'abaisse à plus de dix ou douze degrés au-dessous de zéro. Dans cette partie de la Laponie, le territoire le plus septentrional de la Russie d'Europe, les hivers sont singulièrement plus doux qu'à Saint-Pétersbourg. situé à onze cents kilomètres plus au sud.

Il est vrai de dire que, pendant les hivers excessifs, quelques baies, complètement abritées par un rempart d'îles et de terres, et par suite entièrement soustraites aux agitations du large, se couvrent d'une pellicule de glace ; mais elle est si frêle que les faibles vapeurs qui fréquentent ces parages la brisent sans la moindre difficulté. De même, au fond des fjords où débouchent de puissantes rivières, la présence d'une couche d'eau douce superficielle détermine la formation d'une nappe cristalline plus ou moins épaisse, plus ou moins étendue. Ainsi la partie supérieure du fjord de Kola, qui reçoit les apports de deux larges fleuves, est obstruée par les glaces pendant plusieurs mois. Mais ce sont là, si je puis m'exprimer ainsi, des accidents exceptionnels ; et, du reste, pas plus ici qu'au fond des fjords norvégiens, les minces nappes de glace qui recouvrent quelques-unes de ces baies n'ont jamais entravé les relations maritimes si actives. dans cette région, même en hiver.

A un autre point de vue encore, le territoire qui nous

occupe est une région favorisée. Dans ce pays, où la nature du sol interdit toute culture, la mer est d'une inépuisable fécondité. Du cap Nord à l'embouchure de la mer Blanche, la côte de l'Océan Arctique est une des zones les plus poissonneuses du monde. Chaque printemps, comme à Terre-Neuve, comme en Islande, des bancs épaix de morues s'approchent de terre à la poursuite du capelan, un petit poisson dont les gades sont très friands et qui recherche les rivages pour y déposer son frai; et, chaque printemps, se renouvellent les prodiges de la pêche miraculeuse. Sur la côte russe, la morue est aussi abondante qu'autour de la grande île américaine et que dans les eaux de l'archipel des Loffoten, les deux principaux centres de production de ce poisson. Suivant l'expression très juste d'un auteur, la côte mourmane pourrait fournir de morue toute l'Europe et d'huile toutes les machines du vieux monde. Néanmoins, longtemps les Russes n'ont pas tiré de cette industrie tout le profit possible. Alors qu'en Norvège, dans la zone maritime comprise entre Hammerfest et la frontière, ces pêcheries occupent quinze mille marins et donnent un produit net de cinq millions de francs, le rendement dans la presqu'île de Kola ne dépasse guère un million, et l'effectif des pêcheurs est à peine de trois ou quatre mille.

On apprendra sans doute avec étonnement que la plupart de ces « morutiers » sont non point des marins, mais des « terriens », des Caréliens résidant dans les forêts de la partie centrale du gouvernement d'Arkhangelsk, à plus de cent cinquante et même deux cents lieues de la mer. Ces Finnois vivent dans la plus profonde misère. Le pays qu'ils habitent appartient à la zone la plus froide de l'Europe ; le thermomètre y descend parfois à quarante degrés au-dessous de zéro, et souvent l'hiver se prolonge jusqu'à la fin de juin. Avec cela, point de route. Sous un tel climat les cultures ne peuvent produire de récolte, et, faute de voies de communication, la farine devient une denrée chère et rare. Pour s'alimenter, les Caréliens n'ont d'autre ressource qu'une pâte grossière faite d'un mélange d'orge et d'écorce. Encore, certaines années, cette ressource fait-elle défaut, et d'atroces famines déciment alors la population. Afin d'échapper à la disette

toujours imminente, les indigènes vont chercher leur subsistance sur la côte mourmane. En quelques mois, comme marins ou comme ouvriers, ils gagnent là une somme de quelques centaines de francs, qui leur assure le nécessaire. De leurs villages à l'Océan Glacial le trajet est long et dangereux : six à huit semaines d'épreuves auxquelles peuvent seuls résister ces hommes endurcis depuis l'enfance à toutes les rigueurs d'une nature implacable. Pour arriver à la côte avant l'apparition des morues, les pêcheurs partent de chez eux à la fin de janvier, à l'époque la plus rigoureuse de l'année, et pendant six semaines, sans un jour de repos, en dépit des tempêtes, du froid et de la faim, ils poursuivent leur route à travers le blanc désert hivernal. Malheur à l'infortuné qui, épuisé, se couche sur la neige, ou qui, enveloppé par les tourbillons de la tourmente, perd sa route.

Sur la côte, d'autres souffrances attendent les Caréliens. Il faut maintenant qu'ils luttent contre l'Océan. Au printemps la mer est terrible : des semaines durant, la tempête ne s'apaise jamais, si bien que certaines années, pendant les quatre mois de la saison de pêche, les morutiers ne peuvent sortir qu'une vingtaine de jours. Cet Océan terrible, les Caréliens l'affrontent sur des canots non pontés. A cette rude école, ces « terriens » deviennent rapidement d'excellents marins. La race à laquelle ils appartiennent est du reste remarquable par la facilité avec laquelle elle s'adapte aux milieux les plus différents. Aux Finnois de Finlande, population agricole et forestière, de même qu'aux Lapons qui vivent sur le bord des lacs et des rivières, il suffit, pour les transformer en de solides matelots, d'un séjour de quelques années au bord de la mer.

Les Caréliens demeurent, pour la plupart, sur la côte mourmane jusqu'au milieu d'août, et regagnent ensuite l'intérieur des terres, accomplissant en sens inverse leur long voyage du printemps. Au commencement de septembre, le pays redevient désert. Il y a quatorze ans, lorsque je visitai pour la première fois la presqu'île de Kola, cette région était une lugubre solitude. De la frontière norvégienne à l'entrée de la mer Blanche, on ne rencontrait que quelques misérables hameaux occupés par six ou huit cents indigènes. De longues sections de littoral ne renfermaient même pas une habitation

permanente. Cette presqu'île, grande comme un quart de la France, ne comptait guère alors que huit mille habitants. Aucune voie de communication, aucun entrepôt, aucun chantier de construction navale; seul, pendant les trois mois d'été, un service bimensuel de mauvais paquebots reliait les principales stations de pêche à Arkhangelsk et à la ville norvégienne de Vardö. Passé le 15 septembre, le service était interrompu, et, pendant huit ou neuf mois, le pays de Kola demeurait séparé du reste du monde. Dans ce désert, au milieu de populations qui ignoraient presque l'usage du fer, on revivait les premiers âges de l'humanité. Comme aux temps préhistoriques, les indigènes tiraient leur subsistance des produits de la chasse et de la pêche, façonnaient des instruments en os, et naviguaient dans des canots semblables aux embarcations de l'âge de la pierre, découvertes dans les tourbières du Danemark. Jusqu'à une époque toute récente, ce pays est resté dans ce lamentable état d'abandon.

Pour un État comme la Russie, qui aspire à devenir une puissance maritime, la côte mourmane a néanmoins une importance de premier ordre. Tandis que les rivages de la mer Blanche, de la Baltique et de la mer Noire, et même ceux qu'elle a récemment acquis en Extrême-Orient, sont fermés par les glaces pendant une période plus ou moins longue, les nombreux mouillages de la côte nord de Kola sont toujours libres. Une base d'opérations navales et un grand port commercial peuvent donc être créés dans cette région. D'autre part, la Russie demande chaque année à l'étranger pour quinze ou vingt millions de poisson séché ou salé, or : la mer de Mourmanie pourrait lui fournir toute la provision qui lui est nécessaire et même davantage. Enfin, en favorisant le développement de cette industrie et en fixant dans la région les pêcheurs jusqu'ici nomades, le gouvernement pourrait trouver un jour, parmi cette population maritime, de précieuses recrues pour la flotte impériale.



Depuis longtemps les ressources de la côte mourmane sont connues des Russes. Dès le XVI[e] siècle, sous Ivan le Terrible.

un monastère avait été fondé sur les bords du fjord de Petchenga pour asseoir la domination moscovite dans ces pays lointains. Aux termes des privilèges qui leur avaient été accordés, les moines devaient non pas seulement travailler au salut des âmes, mais pratiquer la pêche à la morue et la chasse à la morue. Cet établissement devint très vite florissant, et étendait ses relations commerciales jusqu'en Hollande, lorsqu'il fut détruit par une troupe de Suédois. Cet événement arrêta pour longtemps les progrès des Slaves dans ces parages.

Devinant, avec sa perspicacité géniale, l'importance maritime de cette côte, la Grande Catherine prescrivit la fondation d'un arsenal à l'entrée du fjord de Kola, mais, après la mort de l'impératrice, les difficultés d'accès de la région firent abandonner ce projet. Les Anglais se chargèrent de rappeler l'attention des Russes sur ces territoires. Prévoyant qu'un jour cette terre abandonnée fournirait à leur ennemi le moyen de développer sa marine, ils tentèrent, pendant la guerre de Crimée, de retarder cette éventualité par une destruction barbare. En 1854, Kola, Kandalaks, tous les pauvres villages de pêcheurs furent impitoyablement bombardés et incendiés. Sous le règne d'Alexandre III le projet de Catherine fut repris à nouveau. Aujourd'hui seulement la période des tâtonnements a pris fin, et, grâce à l'énergique impulsion du gouverneur actuel d'Arkhangelsk, le général Engelhard, une œuvre d'une portée considérable a été accomplie sur les rives de l'Océan Glacial.

En premier lieu le gouvernement impérial a appliqué toute son énergie à la colonisation de la côte mourmane et au développement des pêcheries. On ne peut attirer des étrangers dans un pays que si on leur fournit les moyens de gagner facilement leur vie. A toutes les familles qui viennent s'établir dans la contrée, d'importants privilèges sont concédés, tels que l'exemption de tout impôt et de tout service militaire. Ils reçoivent en outre des secours en argent. Des magasins ont été organisés pour les approvisionner de farines et de denrées. Des œuvres de prévoyance et d'économie populaire ont été fondées au profit des pêcheurs. Une caisse d'assurances a été créée pour les veuves et les orphelins des marins, et une

banque de crédit fournit aux matelots les moyens de vendre directement le produit de leur travail sans le concours onéreux d'intermédiaires. Pour améliorer la pratique des industries maritimes, des écoles de pêche ont été ouvertes, et des subventions données aux indigènes leur permettent l'achat de canots et d'engins perfectionnés.

En même temps que le gouvernement travaillait à coloniser cette terre lointaine, il entreprenait un vaste programme de travaux publics destinés à en faciliter l'accès. Des services de paquebots réguliers et fréquents étaient organisés entre Arkhangelsk et la ville norvégienne de Vardö, le grand port d'exportation de la morue sur les bords de l'Océan Glacial. Pour diminuer les dangers de la navigation dans cette mer, la côte de Kola était éclairée et balisée. Six phares étaient allumés entre la Norvège et la mer Blanche. Enfin, une ligne télégraphique était établie, reliant les différentes stations de pêche à Arkhangelsk et à Vardö.

Pour compléter cette entreprise grandiose, un grand port, le port Catherine, a été créé près de l'embouchure du fjord de Kola, sur la rive gauche de ce défilé marin. Situé à plus de vingt kilomètres de la pleine mer, derrière un archipel qui forme un brise-lames naturel, ce mouillage est protégé contre tous les vents. Long de plus de trois kilomètres, large de quatre cents mètres environ, le port peut recevoir toute une flotte. Des quais ont été construits, des magasins se sont édifiés, et, en arrière, un gros village a été bâti de toutes pièces, où sont transférés les services administratifs, précédemment installés à Kola. Éclairée à la lumière électrique, reliée au port par un tramway à traction mécanique, la nouvelle capitale de la Laponie russe est devenue une ville moderne. Et ces travaux considérables ont été exécutés dans le court espace de deux fugitifs étés polaires, sur un sol difficile, où le granit le plus dur alterne avec des tourbes instables. Mais ici, comme en Sibérie, comme en Transcaspie, la ténacité russe a su triompher des obstacles naturels, et, il y a quelques semaines, cette nouvelle création du génie colonisateur des Slaves était inaugurée en grande pompe.



Ce port, créé à grands frais aux confins extrêmes de l'Empire, ne sera vraiment utile à la puissance russe que le jour où il sera relié au centre du pays par des voies de communication rapide.

Actuellement le réseau russe va jusqu'à Arkhangelsk, et dès à présent, l'été, en quelques jours, voyageurs et marchandises sont transportés de Pétersbourg ou de Moscou au port Catherine. Mais cette voie est insuffisante : l'hiver, elle est coupée par les glaces de la mer Blanche, et en toute saison elle oblige à de coûteux transbordements. La construction d'un chemin de fer reliant directement Pétersbourg à Kola a donc été résolue. Contournant le Ladoga, puis l'Onéga, il passera à Olonetz, et aboutira à Kem, sur la mer Blanche; puis, après avoir atteint à Kandalaks l'extrémité occidentale de ce golfe, il se dirigera au nord vers l'Océan Glacial. La ligne aura une longueur de treize cents kilomètres environ. Entre Pétersbourg et Kem, en raison de la nature spongieuse du sol, les travaux d'infrastructure seront peut-être laborieux. La traversée de la presqu'île de Kola présentera de moindres obstacles. De Kandalaks à Kola, c'est-à-dire de la mer Blanche à l'Océan, la péninsule est découpée dans toute sa largeur par une dépression lacustre, très basse et à peu près plane. D'après mes observations barométriques, le point culminant du seuil se rencontre à l'altitude de 125 mètres, à cent cinquante kilomètres de la mer Blanche environ, et à cent vingt kilomètres de l'Océan. De part et d'autre de ce long fossé se dressent de hautes montagnes, dont les plus élevées sont situées entièrement sur le territoire de la Russie d'Europe ; à leur pied, et sur la rive orientale du fjord de Kola, la voie sera établie sur des terrains solides. Ajoutons que sur toute l'étendue de la ligne le ballast est abondant, et que les matériaux de construction pourront être aisément transportés par le réseau des voies fluviales de la région. Les travaux sont déjà commencés, et l'on espère que, dans trois ou quatre ans, les locomotives atteindront la côte de l'Océan Glacial.

Lorsque ce travail grandiose sera terminé, la rade Catherine deviendra, durant les mois où la Baltique est fermée par les glaces, l'entrepôt maritime de Pétersbourg et de Moscou. En plein hiver, il est vrai, la Laponie est plongée pendant près de deux mois dans l'obscurité la plus complète. A la latitude du port Catherine, le soleil disparaît dans les premiers jours de novembre et ne se montre de nouveau que le 9 janvier. C'est un inconvénient, mais non un obstacle au développement du mouvement commercial. L'expérience acquise sur la côte de Norvège et dans la Laponie suédoise établit que la nuit polaire n'entrave ni la navigation, ni la marche des trains; quant au transbordement des marchandises, il sera effectué à la lumière électrique.

Une fois le chemin de fer achevé, la Russie projette d'installer un arsenal maritime au port Catherine, ou, si la place fait défaut, dans le fjord voisin d'Oura, qui présente les mêmes avantages. Depuis trois ans déjà la division de la Mer Blanche prend ses quartiers d'hiver dans le nouveau port, et il est question d'y construire de suite une cale sèche. Le port Catherine et la rade d'Oura constituent l'une et l'autre des positions militaires de premier ordre. Situées dans l'intérieur des terres, ne communiquant avec la mer que par d'étroits goulets, elles peuvent être facilement défendues et rendues imprenables au moyen de quelques batteries et de quelques lignes de torpilles. Elles deviendront les bases d'opérations offensives de la marine russe. Actuellement, en Europe, les escadres impériales sont bloquées dans la mer Noire et dans la Baltique. De la mer Noire elles ne peuvent sortir sans l'agrément du Sultan, et au nord leur situation n'est pas meilleure. Si le Belt et le Sund appartiennent au Danemark, ils sont sous le canon de l'Allemagne : quatre heures après la déclaration de guerre, une flotte partie de Kiel peut occuper le Grand-Belt, et deux heures plus tard se présenter devant Copenhague. Du port Catherine, hiver comme été, une flotte pourra sortir et gagner la grande mer sans la permission d'aucune puissance étrangère. Elle aura la complète liberté de ses mouvements. Le port Catherine est situé à treize cent quatre-vingt-quatorze milles marins de Leith, alors que le port d'Édimbourg est à seize cent quatre-vingt-dix de Londres.

Marchant à la vitesse de quinze nœuds, une escadre partie de la côte mourmane arriverait en quatre jours environ dans la mer du Nord.



Tandis que la Russie poursuivait l'exécution de ce programme dans la presqu'île de Kola, elle s'occupait énergiquement de créer un centre d'activité maritime dans la mer Blanche. Jusqu'ici Arkhangelsk était une place de commerce d'importance très secondaire, exportant principalement en Angleterre et en Allemagne des bois et des céréales de la vallée de la Dvina. Le gouvernement russe se propose de faire de ce port la tête de ligne d'une nouvelle voie de pénétration commerciale en Sibérie et dans les districts industriels de l'Oural. Le Transsibérien débouche en Europe dans le bassin de la Volga, par conséquent à une très grande distance de la mer, et les marchandises destinées à l'exportation qu'il apportera seront, avant d'arriver dans un port d'embarquement, grevées de frais très élevés de transport par terre ou par rivières. Les objets manufacturés provenant d'Europe, destinés à la Sibérie, se trouvent dans les mêmes conditions. Par Arkhangelsk il est, au contraire, possible d'ouvrir une voie commerciale économique vers la Sibérie occidentale. Depuis longtemps déjà une voie ferrée traverse l'Oural central et dessert l'important district industriel de cette région, reliant le bassin de l'Obi à la vallée de la Kama, le principal tributaire de la Volga. Ce chemin de fer a été prolongé dans l'ouest jusqu'à Kotla, sur les bords de la Vytchegda, une des principales branches du grand réseau fluvial qui débouche à Arkhangelsk dans la mer Blanche. Par cette voie, les céréales de la Sibérie occidentale et les produits des usines de l'Oural peuvent être exportés et les marchandises d'Europe importées à meilleur compte que par la route de la Volga. En vue de donner l'impulsion à ce trafic, des négociations ont été ouvertes avec de grandes compagnies de navigation anglaises et hollandaises pour les amener à créer des services réguliers entre Arkhangelsk et leurs ports d'attache.

En présence des efforts faits par la Russie pour assurer à

ses escadres et à son commerce un libre débouché sur l'Océan Glacial, on comprend l'émotion qu'a soulevée dans ce pays l'occupation de l'île aux Ours par l'explorateur allemand Lerner. Un des principaux journaux de Pétersbourg a même déclaré sans ambage que la prise de possession de cet îlot, situé entre la Norvège et le Spitzberg, constituait une menace pour la sûreté de l'Empire et ne pouvait être tolérée. Finalement, à la fin de juillet, un cuirassé russe s'est rendu à l'île aux Ours pour protester contre la présence des Allemands et pour hisser le pavillon impérial sur cette terre où, du reste, les pêcheurs d'Arkhangelsk possédaient jadis des stations.

L'île aux Ours semble, en effet, commander l'Océan Glacial, et, en la prenant comme centre de croisière, une escadre pourrait, pense-t-on, couper les communications du port Catherine avec l'Océan, et prendre la flotte impériale dans une souricière. Or, à qui les connaît, ces craintes apparaissent chimériques. Baignée par le courant polaire, elle est enveloppée par les glaces jusqu'à une époque avancée de l'été — je l'ai vue bloquée par une banquise à la fin d'août — et le seul mouillage qu'elle renferme, le port Sud, n'offre qu'un abri précaire. Le fond, comme disent les marins, est mauvais, c'est-à-dire que les ancres n'y adhèrent pas solidement, et, par les tempêtes de sud-ouest contre lesquelles cette anse n'est point protégée, un bâtiment est exposé à être jeté à la côte. Il serait vain de songer à l'améliorer par la construction de jetées : les glaces en dérive raseraient ces travaux au fur et à mesure de leur construction. Cette terre polaire ne peut donc, à notre avis, servir de base d'opérations à une force navale.

A la suite des réclamations formulées par le cabinet de Saint-Pétersbourg, le gouvernement allemand a déclaré se désintéresser de la question. Mais Lerner n'en demeure pas moins à l'île aux Ours, et la Société des Pêcheries allemandes a également annoncé son intention d'y fonder un établissement de pêche et de chasse à la baleine. Dès à présent, les Allemands ont commencé l'exploitation d'un des nombreux gisements de charbon que renferme cette terre polaire. Si l'abatage en est facile, il n'est, du moins, possible que pendant quelques semaines. En admettant même que les filons

atteignent une très grande puissance, l'entreprise ne paraît devoir donner qu'un bénéfice très incertain.

Le projet de la Société des Pêcheries allemandes ne me paraît pas moins singulier. Autour de l'île aux Ours les baleines sont rares, et l'établissement des huileries et des chantiers de dépècement serait très difficile, peut-être même impossible, sur le bord de la baie entourée de tous côtés par des escarpements rocheux. L'idée semble d'autant plus étrange que le marché des huiles de baleine est écrasé par la production et que la baisse des prix a amené la fermeture de plusieurs établissements. Quant à la capture des morses et des ours, elle est absolument illusoire ; il y a beau temps que ces animaux ont été exterminés dans ces parages par les Norvégiens. Toutes ces entreprises soi-disant commerciales semblent donc très extraordinaires de la part des Allemands, qui connaissent parfaitement l'Océan Glacial et dont les travaux sur cette région sont une précieuse source d'informations.

Quel que doive être le résultat de cette occupation de l'île aux Ours, le conflit qu'il a suscité entre les deux grands empires montre l'importance que la Russie attache à la possession incontestée de l'Océan Arctique. C'est, en effet, sur cette mer qu'elle accomplira le programme assigné par Pierre le Grand à son activité.

CHARLES RABOT.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

AUTOUR D'UN ENFANT

AVANT-PROPOS

Les premières lettres que nous publions ici sont datées de 1861 et de 1862. Madame Sand approchait alors de la soixantaine, M. Édouard Rodrigues l'atteignait, M. Francis Laur avait seize ou dix-sept ans.

M. Édouard Rodrigues était associé d'agent de change et, comme l'écrivait Alexandre Dumas fils, « très honorablement considéré même de ses confrères ». Avec cela, musicien, artiste au possible, et très humain, très généreux. Il avait pour l'œuvre de George Sand une admiration dont il donnait ainsi lui-même la raison la plus personnelle et la plus profonde : « Madame Sand, disait-il, m'a rendu meilleur. »

Cet éloge parut particulièrement flatteur à Dumas fils, leur ami commun. Il blâma M. Rodrigues d'être demeuré dans son coin doré à estimer, admirer, aimer madame Sand, — qui lui avait ouvert le cœur et l'esprit, — sans lui déclarer sa reconnaissance. Il fit ce que n'avait pas fait M. Rodrigues, il écrivit à madame Sand : « Voilà un vrai succès, chère maman, disait-il en terminant, et moi qui vois tous les mondes, je retrouve partout cette unanimité d'admiration et d'estime autour de votre nom. Vous seule vous ne vous doutez pas de ce que vous êtes, ou vous ne voulez pas vous en douter. Le bien que vous faites est immense : toute la race humaine a besoin de l'image du bien, même lorsqu'elle ne le fait pas, surtout dans des temps où le mal triomphe ou a l'air de triompher, car son règne ne peut pas être éternel. »

Au moment où madame Sand reçut la lettre de Dumas fils, elle était très préoccupée d'un pauvre enfant qui végétait dans son voisinage, au Coudray, chez un vieil ami à elle, aveugle, M. Robin

Duvernet. Cet enfant se nommait Francis Laur. Il était très désireux de s'instruire et doué d'une intelligence très vive. La nécessité de venir en aide à sa mère l'avait réduit à un emploi qui lui convenait mal : il servait de secrétaire et aussi de guide à l'aveugle ; il ne le quittait pas.

Francis allait à Nohant une ou deux fois par semaine. Là seulement il vivait vraiment. Il y rencontra Dumas fils. — Madame Sand et Dumas lui apparurent comme deux bons génies, qui pouvaient d'un mot changer son existence. Après bien des hésitations, il leur écrivit et leur confessa ses désirs, ses rêves de gloire et d'amour. La réponse de madame Sand est la première de ces lettres. Dumas répondit aussi à l'enfant, mais il lui répondit en homme. De cette lettre, que nous n'avons pas le droit de reproduire entière, nous citerons seulement quelques phrases : « ... Si vous êtes vierge comme vous le dites, et, dans ce cas, vous êtes bien heureux, vous ne manquerez pas de créatures de toutes les classes qui voudront s'approprier votre première sensation. — La virginité d'un adolescent est aussi tentante pour certaines femmes que la virginité d'une jeune fille pour certains vieillards. — C'est du libertinage, et vous y perdrez votre force et votre foi.

A votre âge on n'est aimé que de sa mère *(bis)*.

Toute femme qui se laissera faire la cour par vous d'ici à trois ans sera une coquine qui vous prendra pour elle et non pour vous. — Attendez donc... Les économies faites de ce côté-là se retrouvent toute la vie, — ne cassez pas trop tôt la tirelire. Quand vous voyez un homme de cinquante ans ferme, noble, intelligent, gai, vigoureux, — soyez sûr qu'il vit encore de ce revenu-là, et que sa jeunesse a été contenue... C'est la sève du tronc qui fait les fortes branches, et c'est cette sève qui vous monte à la tête aujourd'hui et qui met votre imagination en fleurs... Le bonheur n'est ni dans la gloire, — ni dans la fortune, — ni dans le génie. Il est dans la conscience d'abord, dans l'obscurité ensuite, — dans l'estime et l'affection de deux êtres nobles l'un pour l'autre. — Vous ne direz pas que vous n'êtes pas prévenu. »

Quelque temps après, madame Sand recueillait Francis. Elle comprit bien vite qu'il ne pourrait pas travailler à Nohant comme il en avait l'ambition. Sachant par Dumas fils l'admiration fervente que M. Rodrigues lui avait vouée, elle espéra trouver en cet homme charitable un soutien pour Francis ; on verra que son espoir ne fut pas déçu.

Dès que M. Rodrigues, — surnommé joliment par Dumas « le bon riche », — et madame Sand se connurent, il s'établit entre eux comme un ministère de charité. Une infortune est-elle signalée par madame Sand à M. Rodrigues, elle est aussitôt secourue par lui.

Et cette association d'humaine pitié dura des années sans un mécompte, sans une mésintelligence du cœur.

On demeure surpris en voyant à quel point la bonté de George Sand s'est étendue à toutes les misères. Ceux qui souffrent le plus sont les humbles : c'est vers eux que sa pitié va de préférence. Ce qu'elle ne peut pas faire, elle prie M. Rodrigues de le faire à sa place, et jamais celui-ci ne refuse ; tout au contraire, il fait souvent plus qu'elle ne réclame. Il est en droit de lui écrire : « Que vous êtes heureuse, chère et adorable grand'maman, par le bien que vous faites et par le bien que vous faites faire ! » Et l'on est tenté d'appeler avec lui cette femme de génie : « Soleil de bonté ! »



Je tiens à remercier non seulement madame Maurice Sand et M. Francis Laur, mais encore MM. Eugène d'Eichthal et Jules Gouin, petits-fils de M. Édouard Rodrigues, qui ont bien voulu me communiquer la correspondance de George Sand et de leur aïeul. C'est grâce à leur complaisance que j'ai pu accomplir ce travail.

Et maintenant, puisque la mémoire de George Sand a trouvé des détracteurs, qu'ils lisent ces lettres. Et, s'il s'en trouve un qui ne soit point convaincu, nous lui dirons simplement : « Que celui qui fut plus généreux et meilleur lui jette la première pierre ! »

HENRI AMIC

I

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

Nohant, 24 août 1861.

Mon enfant, ta lettre est d'un bon cœur d'enfant... Tu dis et tu sens que tu commences ta vie par une bonne action : voilà ce qu'il y a de meilleur dans tes pensées. Continue encore cette bonne action, elle te portera bonheur. Je comprends très bien que ce soit une impasse et que tu aies soif de liberté ; mais il n'y a pas de temps perdu, tu es trop jeune pour entrer avec succès dans une carrière intelligente. — Trop jeune pour être acteur, dans le cas où tu découvrirais en toi des dispositions (c'est ce que personne ne sait). — Trop jeune pour écrire, trop jeune pour entrer secrétaire chez un savant, un artiste ou un littérateur célèbre.

Si tu me demandes ce que je pense de toi, je te dirai que je te crois capable de très bien écrire un jour, car, malgré la confusion de tes aspirations, on sent que tu as en toi de la vie, et on voit que tu peux l'exprimer. L'absence d'études classiques te gênera beaucoup dans les diverses professions auxquelles aspirent les fils de bourgeois. D'ailleurs, étant doué pour les choses de sentiment, je ne vois pas pourquoi tu ne chercherais pas à vivre d'un art qui est l'expansion du sentiment. C'est une carrière matériellement difficile, au commencement surtout ; mais toutes les carrières que l'on se fait soi-même sont difficiles, et il ne faut pas commencer sans t'assurer en même temps un gagne-pain pour une dizaine d'années. Celui que tu as te permet d'attendre un peu. Quand tu seras plus instruit, on peut t'en trouver un analogue, plus lucratif et moins assujettissant, ce qui te permettra de travailler davantage pour ton compte. Ce ne sera pas encore la liberté, mais l'absolue liberté est un rêve, et une demi-liberté est déjà une grande conquête. Si on peut te trouver un emploi à Paris, tu seras à même de tâter tes ressources intellectuelles et de sentir mieux ta vocation se développer. Tu pourras aller trouver des acteurs de talent et de cœur, j'en connais; ils te donneront un rôle à apprendre, tu le leur réciteras et, au bout d'un mois, ils sauront te dire franchement si tu es doué pour le théâtre ou si tu ne l'es pas. Ce n'est pas plus difficile que ça à savoir. Mais ne te fais pas d'illusions, le théâtre est une spécialité. On peut être plus intelligent que tous les acteurs du monde et ne pas faire plus d'effet que le plus mauvais d'entre eux. Cela tient à une nature particulière qui se développe ou se refuse sans qu'on sache pourquoi, et, pour être un mauvais cabotin, il vaut mieux tout de suite se faire laquais ou chiffonnier. C'est le dernier des métiers quand on n'a pas de véritable talent, puisqu'on a pour juge toute une foule qui vous rit au nez et vous outrage à bout portant. Le talent et la dignité sont donc là absolument liés l'un à l'autre.

La littérature est plus honorable pour un commençant sans expérience. Il peut se hasarder et faire ses premières armes sous un nom qu'il peut changer ensuite. Rien ne t'empêchera, quand tu auras le gagne-pain nécessaire, de t'essayer à écrire

pour ton compte, et tu ne manqueras pas de bons conseils pour t'arrêter si tu ne fais rien de bon et pour te lancer si tu vas bien.

Si tu échoues après un certain nombre d'essais, le gagne-pain te restera et tu pourras être encore très heureux en occupant tes loisirs avec les sciences pour lesquelles tu as également de l'aptitude; celles-là ne trompent pas. Ce sont de saintes amies qui n'ont pas besoin du public, qui nous parlent de Dieu sans intermédiaires, et qui, sans enfler notre vanité, peuvent toujours nous donner une attitude digne et indépendante devant les hommes.

Voilà, je crois, l'espèce de plan que tu peux te tracer, car il faut un plan, et ce qu'il y a de plus mauvais, de plus épuisant pour l'esprit, c'est l'indécision et l'incertitude.

Si tu adoptes cette idée, il faut songer dès à présent à la réaliser, c'est-à-dire qu'il faut en parler à cœur ouvert à M. Duvernet, qui me paraît très bien comprendre que ton avenir doit bientôt commencer. Il est trop bon et trop intelligent pour ne pas t'aider à devenir un homme. Il t'aime et il t'estime, et il ne faut jamais songer à le quitter sans emporter de lui une bénédiction paternelle qui sera ton passeport et ton entrée dans une existence honorable et digne.

Il ne faut jamais songer non plus à t'en aller seul et sans appuis courir les aventures de la vie parisienne. Là, tu serais perdu sans ressources, — esprit, cœur, santé et honneur peut-être, — au bout de trois mois, quelque pur, quelque fort, que tu puisses être. On ne tombe pas en pleine boue sans se salir. Pour ce qui est de ce genre de réalité, Dumas a mille fois raison. Il sait et il te dit ce qui est, ce que tes illusions ne peuvent changer, ce que ta volonté ne saurait vaincre.

Maintenant, je suppose que tu ouvres ton cœur à l'ami auquel ta vie présente est liée : tu dois prolonger le plus possible ton séjour auprès de lui, et apprendre de lui, avec lui, sans lui et de toutes façons, tout ce qu'il te sera possible d'apprendre. De l'anglais, du latin tout ce que tu pourras, du dessin, un peu de musique si tu peux ; enfin, travaille comme un nègre afin de mettre en toi le plus de notions possible.

Il te fait beaucoup lire, c'est un grand bien. Ne rechigne à

aucune lecture, tout est dans tout, c'est-à-dire qu'il n'y a rien qui ne renferme quelque chose. Perfectionne surtout ta langue, ta ponctuation. Dis-toi que c'est l'instrument universel : c'est ce qui sert le plus à tout et avant tout. Apprends à écrire correctement du premier jet, de manière qu'il te devienne impossible de mal écrire même en écrivant à la hâte et sans relire. Tu ne peux pas encore avoir le fond, aie la forme. Le reste viendra avec le temps et la vie.

Mais qu'écriras-tu un jour? Tu n'en sais rien, et il est très bon que tu ne le saches pas. Si tu le savais, l'inspiration ne se ferait pas; ne cherche pas même à le savoir. Apprends beaucoup de choses et sache bien que toutes ces choses te serviront, quelque chose que tu écrives un jour.

La plupart des littérateurs sont ignorants et se meuvent dans un cadre vite épuisé; fais le tien très vaste, peut-être qu'un jour le dessin s'y placera d'une façon heureuse. S'il ne se fait pas, tu n'en auras pas moins une provision de ressources qui trouveront un emploi quelconque.

Tu as l'esprit poétique? Tant mieux! Poétise tout ce que tu vois, c'est-à-dire regarde-le bien, car la poésie est dans tout. Ce n'est pas nous qui la faisons. Nous la surprenons où elle est et nous sommes bien heureux quand nous la sentons assez vivement pour arriver à l'exprimer.

Ne t'use pas le cerveau à penser trop à ton avenir, à chercher le mot de ta destinée : c'est du temps perdu, tu ne le trouveras pas et personne ne peut te le dire. On ne peut te prédire *à coup sûr* que ceci : fais-toi de plus en plus *intelligent, logique, bon, religieux* et *pur*. Cela, tu le peux, et, si tu le veux fortement, personne ne peut t'en empêcher dans le milieu où tu es et à l'âge que tu as. Quand tu seras ainsi, sois bien tranquille, tu auras des amis, des soutiens et du bonheur. Si à tous ces dons tu joins une véritable modestie, ta carrière se fera toute seule, et tout ce qui te paraît aujourd'hui impossible sera facile.

Si tu es le contraire de tout cela, les amis n'y feront rien, tu n'auras qu'une sotte et déplorable existence.

Si tu te presses trop et que tu veuilles prendre ta volée avant d'avoir du mérite, tu arriveras peut-être quand même, mais beaucoup plus tard, et les années que tu peux consacrer

maintenant à avancer seront des pas en arrière très dangereux et très pénibles.

Tu dis que tu as de la force, je n'en veux rien savoir. Je le saurai dans un an ou deux, si tu continues à t'enrichir au lieu de te dépenser.

Si tu veux que je parle de toi et de tout cela avec M. Duvernet, je le veux bien, sinon je te garde ton secret.

Bonsoir, mon cher petit.

II

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 27 mars 1862.

Mon cœur est tout pénétré, monsieur, de cette amitié si bonne et si vraie que vous me témoignez. En me la révélant, mon cher Alexandre[1] savait bien que, dans la vie littéraire digne et croyante, *le public* n'est pour nous qu'un très petit nombre d'âmes choisies auxquelles nous sommes heureux de plaire. Le reste profite s'il peut et s'il veut de ce que nous tâchons de dire de bon ou de vrai, mais nous ne le connaissons pas, et, si nous le consultions, il nous égarerait comme il égare tous ceux qui lui font des concessions intéressées. Mais le petit nombre qui pense comme nous et qui dirait comme nous s'il voulait dire, celui-là nous soutient et nous donne une force intérieure dont nous devons le remercier. Aussi, monsieur, je vous remercie de cœur, ainsi que cette chère malade[2], dont Alexandre m'a parlé. Mais ce n'est pas moi qui vous ai rendus bons, c'est tout au plus si je vous ai fait sentir que vous l'étiez. Pour cette bonté je chéris votre suffrage, et j'y penserai désormais pour me rendre meilleure moi-même. Vous voyez que l'échange sera égal et complet, et que si je vous ai fait du bien, vous me le rendez pleinement.

1. Alexandre Dumas fils.

2. Madame de B..., fille de M. Édouard Rodrigues.

III

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD[1]

Nohant, 15 avril 1862.

Voilà, mon cher Maillard, la lettre pour M. Laugel. Elle vous mettra en rapport avec un des hommes les plus éminents de la science. Je n'ai pas son adresse ; vous pourrez la demander à *la Revue des Deux Mondes*, rue Saint-Benoît, 20. Ajoutez aux renseignements et aux questions de ma lettre tout ce qui est nécessaire. Vous pouvez nommer M. Rodrigues, le *bienfaiteur*.

L'enfant se nomme *Francis Laur* (dix-sept ans et demi). Il est solide de cervelle et de santé. Il a de la persévérance et de l'enthousiasme ; il écrit et rédige bien. Il connaît bien sa langue; il a été au collège jusqu'en quatrième. Il n'a pas oublié et, ne manquant pas de facilité pour les langues, il répond d'apprendre vite ce qu'il devra savoir de latin pour le baccalauréat, avec un maître intelligent. Il a appris tout seul l'anglais, ne sait, par conséquent, pas le prononcer, mais le lit bien. Il est assez fort en botanique, un peu musicien. Il a commencé récemment la géologie et y voit clair déjà. Il ne dessine pas mal des fleurs, des coquillages, etc... Il est adroit de ses mains et fait de la menuiserie par passe-temps. Il a beaucoup lu : il sait *très bien* l'histoire et pourrait déjà faire, à certains égards, l'éducation d'un enfant ou être un secrétaire distingué. Mais il ne faut pas le laisser dans ces sortes d'*impasses*, il ne faut pas l'occuper de travaux de détail qui lui prendraient le temps — *court déjà* en raison de son âge — qu'il doit consacrer exclusivement à son instruction. Il faudra lui rappeler sans cesse qu'on paie pour lui et qu'il doit se hâter de se rendre indépendant.

Quant aux questions, vous savez celles qu'il faut faire à M. Laugel. Qu'est-ce que c'est que l'École des mines dont vous avez eu l'idée? Que faut-il savoir pour y être admis? Tout le monde peut-il y être admis? Jusqu'à quel âge? Que

1. Ingénieur. (Voir plus loin, lettre XII.)

faut-il savoir pour cela? Et, ce qu'il faut savoir, quelle est la meilleure manière de l'apprendre? Il y a des écoles préparatoires au baccalauréat, c'est à coup sûr moins cher qu'un professeur particulier. Il faudrait savoir un peu les dépenses à faire en tout genre et le mode de toutes choses. Va-t-on à ces écoles tous les jours? Y est-on logé? Calculer aussi, à part vous, les dépenses que cet hôte vous coûterait. Enfin établir approximativement, — pour le vivre, les leçons, un *très petit peu* d'argent de poche, le blanchissage, logement, vêtements, chaussures, etc., etc., — l'argent que M. Rodrigues aura à débourser, sauf à lui en présenter l'excédent si vos prévisions restaient au-dessous de la réalité. Je vous mettrai en rapport avec lui dès que vous m'aurez fixée sur quelque chose.

Faites vite, mon ami, car j'ai idée que Francis est mûr pour commencer une véritable éducation et qu'il n'a pas de temps à perdre. Je suis certaine qu'il vous plaira et que cette éducation vous créera de bons rapports avec M. Rodrigues et d'autres, et qu'elle ne vous causera pas d'ennuis. Si les ennuis venaient d'ailleurs, ils ne dureraient pas. Il est arrêté dans ma pensée, et *je ne l'ai pas caché à votre futur élève*, que s'il venait à se rendre indigne de nos soins, tout serait dit une fois pour toutes. Nous ne lui devons rien : il n'est ni notre parent, ni celui d'aucun ami à nous. Nous en faisons l'objet de nos sollicitudes à cause de son intelligence et de son caractère jusqu'ici très intéressants. Le jour où il ferait mauvais usage de ses dons naturels, nous n'aurions plus aucune raison de nous intéresser à lui.

Il faudra songer aussi à son logement, lui trouver une petite chambre à feu où il puisse travailler le soir selon son habitude. Il est très fort et bien portant, mais, vivant toujours à la campagne, il pourra être éprouvé un peu par le climat de Paris et l'étroitesse des habitations. Malade, il nous causerait de l'embarras. Il est habitué au bien-être dans une maison riche. Il n'y songe guère et ne s'en rend même pas compte ; mais il sera prudent de l'habituer par degrés à une vie plus rude.

Voilà tous mes avis, ne les perdez pas de vue, non plus que mes questions sur la marche à suivre, le temps à éche-

lonner et à mettre strictement à profit, les dépenses, le but spécial vers lequel il y aura à le pousser, car il ne sait rien de la vie pratique et il ne faut pas le laisser hésiter et chercher une issue qu'il ne trouverait probablement pas de lui-même ou qu'il trouverait mal.

Bonsoir, mon ami. Dites à madame Maillard tous mes compliments affectueux et mes amitiés plus familières aux enfants noirs [1].

IV

FRANCIS LAUR A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 17 avril 1862.

Monsieur,

Madame Sand vous a intéressé au sort d'un enfant que vous ne connaissez pas. Vous lui donnez le moyen d'acquérir du savoir, de devenir un homme utile et, pour toute récompense, vous n'exigez que du travail.

J'ai pris une ferme détermination : « Je veux. » Avec cela on peut tenter l'impossible. Dieu veuille que je pense toujours ainsi et que je marche dans la bonne voie.

Avant de commencer la nouvelle vie que vous me préparez, permettez-moi de vous adresser une prière.

Si vous me voyez faiblir et céder à des entraînements blâmables, abandonnez-moi, laissez-moi sans pitié retomber dans l'ornière. Ce sera le seul moyen de me rappeler au bien.

A mon âge, on n'a pas de mérites, on en acquiert. Je ne suis pas votre parent. Je n'ai donc aucune valeur à vos yeux.

Mais, présenté par madame Sand, soutenu par vous, je contracte un grand engagement. Si j'en méconnais la gravité, je ne mérite l'intérêt de personne.

Merci, monsieur, de votre bienfaisante bonté.

La reconnaissance ne doit se traduire qu'en actions, mais

1. Un fils et une fille, que le père de madame Maillard, propriétaire à l'île Bourbon, avait eus de deux esclaves. Après la mort de son père, madame Maillard, d'accord avec son mari, avait pris soin d'eux et les avait emmenés avec elle à Paris.

elle naît spontanément, et permettez-moi de l'offrir tout entière à madame Sand et à vous.

Agréez, monsieur, mes respects et mon dévouement.

V

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 19 avril 1862.

Cher monsieur,

Permettez-moi de mettre sous vos yeux une lettre d'un digne et excellent ami à moi, que j'avais chargé, en quittant Paris, de prendre des informations exactes relativement aux études du jeune enfant que vous avez bien voulu protéger et secourir. Il résulte de cette lettre que le temps du noviciat sera beaucoup plus long et les dépenses beaucoup plus considérables que je ne l'avais pressenti et je ne veux nullement donner suite au projet sans vous l'avoir soumis dans sa réalité. Je ne voudrais pour rien au monde vous engager dans un sacrifice que je croyais beaucoup moindre, et tirer à vue sur votre bienfaisante générosité. Je vous ai dit et vous répète que l'enfant m'intéresse par lui-même, à cause de son intelligence et de la noblesse de ses sentiments, mais qu'il n'appartient à aucune famille amie envers qui j'aie des devoirs à remplir ; enfin que lui-même ne m'a jamais rendu aucun service. Vous pouvez donc dire *non* sans me créer le plus léger préjudice moral ou matériel. L'enfant peut encore, à moins de frais, vous avoir pour bienfaiteur, en s'appliquant à un travail moins brillant et en occupant un emploi qui serait plus vite fructueux pour lui-même, par conséquent moins longtemps dispendieux pour vous. Vous prononcerez donc en toute liberté sur l'avenir du néophyte. Quoi que vous fassiez pour lui, ce sera une bonne action bien placée, il vous devra tout, il le sentira et il se rendra digne de vos bontés.

VI

ÉDOUARD RODRIGUES A FRANCIS LAUR

Paris, 20 avril 1862.

Un jeune homme qui, à l'entrée de la vie, éprouve vos louables sentiments et les exprime déjà comme vous ne peut manquer, s'il persévère, d'être l'objet de l'intérêt et plus tard de l'affection, de l'amitié des personnes qui pourront le connaître et l'apprécier.

Vous avez une chance dont il est impossible à votre âge d'apprécier tout le bonheur. Cela viendra plus tard, de même que plus tard aussi vous comprendrez qu'en me fournissant l'occasion de m'associer à la bonne entreprise d'une patronne que vous ne pouvez encore qu'aimer et respecter comme bienveillante et généreuse, vous méritez de ma part tout autant de remerciements que vous m'en adressez.

En attendant, suivez avec une confiante reconnaissance cette main puissante et protectrice qui vous guide et vous soutient, remplissez l'engagement que vous contractez, suivant vos expressions, et croyez bien que nous serons tous quittes les uns envers les autres.

VII

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

25 avril 1862.

Mon cher ami,

Je vous remercie de tous vos bons renseignements. Je suis effrayée du temps et de la dépense. J'avais prévu moitié moins. En présence de cette grosse affaire, je crois devoir consulter M. Rodrigues pour savoir s'il ne recule pas devant un chiffre d'années et de *dollars* qui dépasse tellement mes appréciations et peut-être les siennes. Je lui ai donc envoyé votre lettre qui est très complète et très claire, et je vous ferai part de sa réponse.

VIII

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

30 avril 1862.

Cher ami, notre *bienfaiteur* recule, comme je m'y attendais, devant une si grosse dépense. Il faut chercher quelque chose de moins, de *beaucoup moins*. Encore dans les sciences, si l'on peut, et, sinon, dans l'industrie. Voyez et cherchez dans votre bon esprit pratique et proposez. Après quoi, je proposerai à M. Rodrigues. Le pis-aller serait un emploi dans un ministère ; je pourrais bien trouver cela, mais le but du développement intellectuel ne serait pas rempli. On me dit qu'à l'École centrale on fait de bonnes études et que ce n'est pas cher ; — qu'est-ce que c'est ? Faites-moi la même enquête que pour l'École des mines et dites-m'en un peu le programme.

IX

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, [mai 1862].

Mon cher ami, voilà mes chers enfants mariés [1]. J'en suis bien heureuse, mais j'ai été si émue et si occupée tous ces derniers jours que j'ai dû remettre à vous parler de Francis Laur. L'École centrale, c'est-à-dire les 10 000 francs à demander à M. Rodrigues, c'est encore trop. A. Dumas fils, qui avait emmanché l'affaire, m'a écrit qu'il ne fallait pas demander tant, qu'il avait parlé de beaucoup moins en présentant ce projet en manière de supplique à son riche ami, et que d'ailleurs il valait mieux demander année par année que de présenter tout à coup ce gros chiffre à sa pensée. Il résulte pour moi que plus les gens sont riches, plus il faut se montrer discret.

1. Maurice Sand venait d'épouser mademoiselle Marcellina Calamatta.

Mais je vois un grand danger à suivre le conseil de Dumas. Quand nous aurons lancé l'enfant dans cette carrière d'études, si, la deuxième année, on nous dit que c'est assez, nous serons penauds. Je voudrai continuer et je sais d'avance que, pour mon compte je ne le pourrai pas. Cherchons donc quelque chose qui ne dépasse pas le chiffre de 5 000 francs, — et qui assure une position à Francis dans la voie plus ou moins scientifique.

Il est parti pour aller voir à Moulins un oncle à lui qui est conducteur de travaux de routes. C'est une place de 4 000 francs qui lui laisse le loisir de s'occuper avec ardeur d'histoire naturelle. L'ambition et les goûts de l'enfant seraient très satisfaits s'il pouvait arriver dans plus ou moins d'années à cette position dans les ponts et chaussées. Il va demander audit oncle la marche à suivre et les études à faire. Il y passera huit jours et nous verrons quels renseignements il nous apportera. Je crois qu'il se trompe sur le chiffre et que ce traitement de conducteur de travaux est beaucoup moindre. Nous verrons aussi si l'oncle peut et veut l'aider quelque peu.

De votre côté, si vous avez ou si vous pouvez avoir des notions sur ces emplois et les connaissances qu'ils exigent, faites m'en part *tout de suite* et, au retour de Francis, je prendrai un parti. Je le vois maintenant et j'en suis encore plus sûre : c'est un excellent sujet, très capable — piochant du matin au soir et très gentil sous tous les rapports. Ne vous arrêtez donc pas précisément et uniquement à mon idée des ponts et chaussées ; si vous voyez autre chose, dites-le-moi.

X

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Paris, jeudi soir, 29 mai 1862.

Cher monsieur,

Voilà mes enfants mariés, heureux, et moi tranquille jusqu'à nouvel ordre. *L'avenir !* dites-vous ! — Sans doute, il est le grand mystère pour tous, et l'homme n'a qu'une vraie

formule de foi et d'amour : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Quand on a, de part et d'autre, engagé sa vie sans arrière-pensée et sans aucun calcul égoïste, on n'a pas conjuré magiquement les éventualités de la vie, mais on s'est rendu plus fort pour les traverser.

Je peux donc à présent m'occuper de Francis Laur, que, du reste, je n'ai pas perdu de vue, puisqu'il a travaillé chez moi sans désemparer. A présent que je l'ai observé du matin au soir depuis cinq semaines, je suis complètement convaincue de la très grande et très réelle capacité de cet enfant. C'est une nature portée vers les sciences naturelles et c'est un brave enfant, un bon sujet, aimable, doux, sincère, courageux. Il *pioche* sans relâche dix heures de suite : il a une ardeur inépuisable au travail. Rien ne l'en distrait et pourtant ce n'est pas un ours, c'est une nature vive et sensible. — Il mérite donc bien vraiment d'être l'objet d'une de vos belles et bonnes actions, et, si la quantité d'argent dont vous pouvez disposer pour vos nombreuses charités n'est pas dépassée en ce moment, je vous propose sérieusement mon petit bonhomme comme digne d'être un de vos obligés, un de ceux qui vous feront le plus d'honneur et dont la reconnaissance sera la plus entière et la plus sentie.

Je joins à cette lettre une lettre de mon ami Maillard, à qui j'avais demandé de chercher une grande réduction de dépenses sans abandonner le but scientique. D'après sa réponse, 6 000 francs assureraient cet avenir, 6 000 francs à verser en trois ans. Pour le dernier paragraphe de la lettre parlant d'*une foule de menues dépenses*, je m'en chargerais seule, car je n'ai pas d'amis riches qui connaissent cet enfant et qui, par conséquent, s'y intéressent. Et puis, vous savez bien que tous les riches ne sont pas généreux comme vous l'êtes, comme je le serais si j'avais de la fortune. — Je ne dois pas oublier de vous dire que Francis Laur est exempté du service militaire par la présence de son frère aîné sous les drapeaux. Ce frère aîné est un brave garçon qui n'a pas voulu se faire libérer afin d'assurer à son jeune frère, intelligent et travailleur, la liberté nécessaire à son éducation.

Cette éducation peut se faire chez moi, je lui offre de grand cœur l'asile et l'entretien pour plusieurs années. Après quoi

je peux le faire entrer dans un bureau quelconque. Vous voyez que, *sans me désobliger* et sans être *inhumain*, vous pouvez me le laisser sur les bras. C'est une belle et bonne nature, il ne me pèse pas, mais je ne peux lui donner l'éducation scientifique, et seul, sans guide, à la campagne, il ne peut l'acquérir que d'une certaine façon. C'est-à-dire que, ne ne pouvant deviner la méthode officielle courante, il peut devenir très instruit et n'être pourtant pas en état de répondre à un examen. De là, pas de carrière scientifique ouverte — les bureaux quelconques où il gagnera sa vie honnêtement; mais une belle intelligence perdue pour la science et la société. C'est donc la charité à l'intelligence que je vous offre de faire. Si ce n'était que le pain du corps, ma pauvreté relative trouverait moyen de le lui procurer et je n'irais pas encombrer d'un estomac de plus votre liste probablement effrayante.

Je suis à Paris pour vingt-quatre heures, cher monsieur, et je n'aurai pas le temps d'aller vous voir. Ce sera pour une autre échappée. Maintenant, il faut que je retourne à mon travail qui est bien en retard, grâce aux émotions et aux joies de notre événement matrimonial.

Répondez-moi un mot à Nohant : oui ou non. Si c'est non, rien de changé aux sentiments que je vous porte. Je saurai que cela ne se peut pas et vous n'avez pas besoin de m'expliquer le pourquoi. — Si c'est oui, j'enverrai Francis vous remercier et commencer son travail. Je le regretterai, car c'est un enfant très aimé chez nous, mais il s'agit d'aimer les gens pour eux et non pour soi.

XI

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, 1er juin 1862.

Cher ami, nous sommes arrivés en bonne santé, hier soir, et dès ce matin j'ai reçu la réponse de M. Rodrigues, que je vous envoie avec un mot d'introduction auprès de lui[1], afin

1. Voir la lettre suivante.

qu'il vous connaisse comme intermédiaire entre nous et père putatif de Francis Laur.

Je crois que le mieux est de nous arrêter à l'école des mineurs de Saint-Étienne, parce qu'il n'y a pas de baccalauréat ès sciences à faire et que véritablement le programme de l'examen peut être abordé et complété par lui en moins d'une année. Puisqu'on nous assure ces dépenses d'une année de préparation, tant mieux. Francis dépassera, je n'en doute pas, la somme de connaissances obligatoires.

Mais je ne suis pas de votre avis : je ne trouve pas qu'il doive aller tout de suite à Paris, parce que plusieurs mois en sus d'une année dépasseraient notre budget, et que ces quelques mois qui nous séparent des examens de 1862 ne suffiraient peut-être pas pour le rendre compétent.

Je pense donc que c'est assez tôt de l'envoyer à Paris cet automne, pour qu'il soit prêt, et largement, à l'automne de 1863.

D'ailleurs vous allez faire une excursion en Auvergne et en Velay durant laquelle Francis ne serait pas assez tenu à Paris. Il est sage, raisonnable et gentil, pourtant il n'a pas dix-huit ans, et Paris lui causera une sorte d'ivresse, probablement, durant laquelle la surveillance et *les bons conseils d'un homme* lui seront nécessaires dans les commencements.

Madame Maillard lui sera une tendre sœur, j'en suis bien sûre, mais vous savez qu'une femme ne peut guère s'enquérir de la conduite d'un jeune garçon sous certains rapports.

Arrêtons-nous, croyez-moi, à cette école de mineurs. En lisant le programme avec lui, j'ai vu que les deux seules connaissances qui lui manquent sont l'algèbre et le dessin linéaire. Pour le reste, il ira bien et assez vite. L'éducation en province lui vaudra mieux qu'à Paris et il y prendra moins d'ambitions difficiles à réaliser.

XII

GEORGE SAND A M. ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 1er juin 1862.

Cher monsieur, la personne que je vous envoie est mon ami, M. Maillard, un ingénieur colonial, qui veut bien, après

avoir fait toutes les démarches et pris toutes les informations relatives à l'éducation de Francis Laur, se charger d'être son père putatif à Paris et son guide auprès de vous. C'est donc à lui que vous aurez, en temps et lieu, toute sécurité pour verser votre large subvention consacrée à l'avenir de cet enfant (de dix-sept ans et demi). M. Maillard lui donne son temps, son zèle, sa sollicitude soutenue et contribue ainsi à cette bonne œuvre où vous avez la meilleure part.

M. Maillard mettra au service de vos vues sur les autres enfants dont vous êtes le bienfaiteur les renseignements pratiques qu'il a obtenus de toutes parts en s'occupant de Francis Laur.

En ce moment, M. Maillard s'occupe encore de trouver le meilleur mode pour abréger le noviciat de Francis sans détriment pour son instruction.

Je pense que lorsqu'il vous verra, il sera fixé et n'aura plus qu'à vous demander le jour où vous voudrez bien donner audience à votre protégé, pour qu'en arrivant à Paris il aille vous exprimer sa reconnaissance profonde.

XIII

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, 10 juin 1862.

Cher ami, je ne suis pas d'avis d'envoyer Francis pour faire sa visite de remerciement et revenir, car ce sera encore une cinquantaine de francs à dépenser en dehors du budget strictement réglé par vous. Il n'a pas un sou, le pauvre enfant, et moi je suis gênée au point de regarder cinquante francs comme une affaire. Il partira pour Paris dès que vous serez revenu d'Auvergne, car je vous répète que pour son début je n'aimerais pas qu'il fût livré à lui-même. Il est trop jeune et trop inexpérimenté. De plus il est passablement distrait, et sur ce point, il faudra le forcer à mener de front l'ardeur au travail et la pratique de la vie. Je m'occupe de lui faire rassembler et réparer ses nippes ; je paierai son voyage définitif, — et d'autres plus tard quand ce sera *nécessaire*, mais pas de

superflu. Je ne peux pas et il n'est pas bon de l'y habituer. Songez bien, vous, à ne pas aller au delà de sa subvention, et que votre bon cœur ne vous rende pas cette éducation onéreuse, même à votre insu.

Je vous envoie pour M. Rodrigues les détails que je peux avoir sur la position de famille de l'enfant.

Son père est *absent* : il est occupé comme ingénieur, je crois, en Espagne. On dit que c'est un homme très capable, mais il n'a pas vécu en bonne intelligence avec sa femme et on dit qu'il l'a quittée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il gagne fort bien sa vie et ne s'occupe en aucune façon de sa femme et de ses enfants. Ils sont de Nevers, et je ne les connais ni les uns ni les autres. Je ne peux pas interroger Francis sur ces faits domestiques, qu'il paraît ignorer entièrement. Il est fils légitime. Sa mère gagne son pain bien sec à Nevers, où elle donne des leçons de piano. Francis aurait eu des dispositions pour la musique et il *jouaille* un peu. Il aurait chanté : il a une jolie voix, mais la mère, occupée à ses élèves du matin au soir n'a pu donner suite à ses études ; elle a dû s'occuper davantage de sa fille, qu'elle destine à donner aussi des leçons. Il y a un autre frère qui s'est engagé pour libérer Francis et qui est au service.

Francis a été au collège, à Nevers, jusqu'en quatrième. Il paraît qu'à cette époque les ressources ont manqué et qu'on l'a retiré de là pour le mettre dans une étude de notaire. Il y était depuis peu de temps quand un de mes amis, M. Duvernet, étant devenu subitement aveugle, et passant les hivers à Nevers où il a sa fille mariée, le prit pour *guide* d'abord, pour secrétaire ensuite. Il l'a gardé cinq ans environ et c'est ainsi que je l'ai connu. Il l'aimait beaucoup et m'en a toujours fait le plus grand éloge. Il l'a beaucoup regretté, mais je lui ai fait comprendre qu'il devait ou le rétribuer davantage, ce que, apparemment, il n'avait pas le moyen de faire, car il s'y est refusé nettement, — ou le laisser libre de s'instruire et de se préparer une carrière. Comme sur ce point il était parfaitement d'accord avec moi, il m'a demandé si je pouvais le placer dans quelque bureau ou dans un ministère. A cela j'ai répondu oui, et je m'en occupais à Paris, quand M. Duvernet s'est fâché à Nevers avec la mère de Francis (je ne

sais pas à propos de quoi) et m'a écrit qu'il me priait de me hâter parce qu'il avait remplacé Francis. C'était un peu brusque, et je ne suis pas juge des motifs, mais je sais que Francis n'y était pour rien, et qu'il se louait des soins, du dévouement, de l'intelligence et du cœur de l'enfant, comme il s'en loue encore : sur ce point il n'a pas varié. Il m'a dit du mal de la mère : ce qu'il y a de vrai là-dessus, je l'ignore. Francis adore sa mère et lui donne raison. Le fond de la bisbille était une petite question d'argent que l'on aurait pu, je le crois aussi, résoudre sans combat, tant elle était minime : je n'ai pas voulu savoir les détails.

Tant il y a que je connais Francis depuis cinq ans, parce qu'il passait avec M. Duvernet neuf mois chaque année à la campagne, à une lieue de chez moi, et qu'ils venaient dîner à Nohant au moins une fois par semaine. En outre, Francis venait seul de temps en temps passer la journée pour ranger et entretenir mes herbiers, ou il m'écrivait de longues lettres sur ses recherches et trouvailles en histoire naturelle. J'ai vu qu'il était remarquablement doué un peu *pour tout*, mais surtout pour les sciences naturelles qu'il aime passionnément. Il avait bien aussi quelque velléité de littérature ou de théâtre. Je l'ai détourné du théâtre qui est la voie la plus dangereuse à son âge et pour lequel, d'ailleurs, je ne le vois pas pourvu — malgré sa jolie figure — de moyens suffisants. Il n'annonce pas devoir être assez grand ; sa voix en mue n'est pas bonne. Il n'a pas de grâce, et puis, et puis lancer un enfant encore pur sur les planches, c'est trop chanceux, et, du moment qu'il me demandait conseil, j'ai dit : « Non, c'est un mauvais état pour qui n'a pas le génie dramatique et rien chez toi ne le révèle. »

Quant à la littérature, je l'ai essayé, je lui ai donné des appréciations à faire. Il écrit extrêmement bien pour son âge, mais il est sans fond et sans portée comme on l'est à dix-sept ans, et l'*extrêmement bien* dont on est capable à cet âge-là n'est pas supportable pour les gens de goût ; c'est emphatique et imité de tout ce qu'on a lu. Il pourra écrire très remarquablement un jour sur un sujet donné, mais quel sera ce sujet ? Le puisera-t-il en lui-même ou dans l'analyse des sentiments humains ? Aura-t-il une bonne philosophie et en

même temps l'imagination féconde? C'est ce que nul ne peut savoir et ce que lui-même ne sait pas.

Ces avenirs littéraires ou artistes sont toujours un *peut-être*, et, dans sa position, n'ayant rien, n'étant assisté et soutenu moralement jusqu'ici que par moi, de temps en temps, car je ne peux pas m'occuper de lui souvent, il fallait songer à gagner sa vie tout de suite par un petit emploi quelconque, ou trouver quelque part le bienfait de l'éducation pratique avec un but bien fixe. Des nombreuses facultés de cet enfant, celle que j'ai vue nette et certaine dès à présent, c'est donc l'aptitude aux sciences naturelles et pratiques, et j'ai cherché comment je pourrais faire cette dépense. Mais j'ai vu pour moi la chose tout à fait impossible, et comme Alexandre Dumas fils me parlait des nombreux bienfaits du riche M. Rodrigues, l'idée m'est venue de lui faire parler par lui de Francis. Vous savez le reste, que je crois avoir résumé dans ma dernière lettre à M. Rodrigues. Francis n'est pas un *pauvre* à nourrir. Dès à présent il gagnerait fort bien le nécessaire; mais son avenir me paraît digne du plus réel intérêt et je vois, à son travail assidu, à sa bonté, à sa bonne éducation, à sa facilité et à sa mémoire, enfin à toutes ses facultés d'application et de déduction, que, nanti d'une instruction et d'une occupation pratiques, il pourra être un jour un sujet distingué en même temps qu'un très bon sujet. Seulement il est jeune, il a l'imagination vive, il lui faut *un ami*, un père qui le conseille bien et le pousse dans sa voie, sans regarder ni à gauche, ni à droite. Je crois que vous serez pour lui cette providence et je vous remercie mille fois d'avoir consenti à l'être.

Il va écrire encore, ainsi que moi, à M. Rodrigues. En attendant, voyez celui-ci pour lui donner tous les détails qu'il demande, et pour lui expliquer le retard (causé par votre voyage en Auvergne) du voyage de Francis à Paris. Certes, je compte bien, quand je pourrai y aller moi-même, accepter la bonne invitation que m'adresse M. Rodrigues. Je lui dois la plus cordiale reconnaissance pour Francis et pour moi-même, car il me témoigne une confiante et réelle amitié à laquelle je ne serai pas ingrate.

Bonsoir, cher ami, je me porte bien; Maurice travaille.

Ma nouvelle fille est charmante et nous nous aimons toutes deux à la folie. Nous vous envoyons tous mille amitiés ainsi qu'à madame Maillard.

XIV

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 15 juin 1862.

Monsieur et ami,

Maillard doit vous avoir donné sur Francis tous les renseignements qui étaient à ma connaissance. Depuis, il m'en est venu un plus sûr à propos de son père. Je tiens à rectifier une erreur. Ce père est un homme honorable et un bon père, savant et intelligent. Il avait de l'aisance, mais il avait le malheur de vouloir *inventer*, et il s'est ruiné, comme tous les inventeurs. Il travaille toujours, il voyage, il entreprend, il *invente* et se croit toujours à la veille de réaliser des millions pour sa famille ; mais s'il réussit à gagner de l'argent, il trouvera le moyen d'en dépenser davantage pour perfectionner ou refaire. C'est un de ces esprits ardents et ingénieux auxquels la sagesse manque. Vous devez connaître ce type-là.

La situation de Francis est donc, comme je vous l'ai dit, le dénuement absolu. Mais si, par miracle, son père faisait fortune, sans aucun doute il vous prierait de vouloir bien consentir à ce qu'il s'acquittât envers vous et sa reconnaissance n'en serait pas moins vive pour vos bontés.

Ainsi que Maillard vous l'a sans doute annoncé, je crois devoir attendre, pour envoyer Francis à Paris, que Maillard soit de retour d'une excursion géologique qu'il doit faire en Auvergne avec plusieurs savants. Francis veut vous écrire de nouveau, mais je pense que vous ne doutez pas des sentiments de gratitude enthousiaste de cet enfant, dont le cœur est digne de comprendre ce que vous êtes pour lui.

Je viens, moi, vous demander encore un bienfait ; mais celui-ci consiste à dire quelques mots à M. G..., votre gendre, pour que, par sa protection, une injustice soit

réparée. Il s'agit d'un fait minime, une véritable misère qui est pourtant toute la vie d'un pauvre honnête homme.

Avez-vous lu mon dernier roman, *Tamaris*, dans la *Revue des Deux Mondes*? Dans ce roman, il y a un pauvre loueur de pataches, qui s'appelle Marescat, et qui joue un rôle tout fictif; mais, sous un autre nom, ce bonhomme existe et son portrait est assez exact. Il s'appelle Matherou. C'était le guide et le compagnon indispensable de toutes mes excursions, et il était si bon, si dévoué et si désintéressé que j'avais pris une réelle amitié pour lui. Il y a de cela un an, et il m'a toujours écrit depuis pour me prier de mener à bien une affaire bien modeste d'où dépend son existence.

Je me suis adressée à plusieurs personnes qui n'ont rien pu obtenir. Pour vous mettre plus clairement au courant, je vous envoie une lettre qu'il avait destinée au préfet du Var, mais que j'ai gardée, le préfet m'ayant fait dire qu'il ne pouvait absolument rien auprès de la compagnie des chemins de fer.

Voyez, cher monsieur, si ce qu'il demande est possible. Je sais que les pertes dont il se plaint sont très réelles, et que, plusieurs fois, n'ayant pas de voyageurs, il a essayé d'abandonner le service de cet omnibus. Mais, comme il avait contracté un engagement de plusieurs années, la compagnie exige qu'il le tienne, quelque désastre qui puisse en résulter pour lui. Est-ce juste? et attendra-t-on que ce malheureux soit en prison ou à l'hôpital pour le dispenser d'un service impossible ou pour l'indemniser tant soit peu?

Plaidez sa cause et pardonnez-moi de vous en parler si longuement, mais toute bonne et honnête créature ne mérite-t-elle pas qu'on lui donne un peu de son temps et de son vouloir quand on n'a que cela à donner pour la secourir?... Oui, vous me pardonnerez et vous m'ôterez ce souci d'avoir échoué jusqu'à présent à sauver mon ami Marescat (c'est-à-dire Matherou), un être excellent, à la fois attendrissant et comique.

Certainement, j'irai vous voir dans votre somptueux Nohant, et si vous faites quelque voyage vers le centre, vous viendrez vous reposer dans mon modeste Boispréau[1]! — Vous

1. M. Édouard Rodrigues possédait, à Rueil, le château de Boispréau.

me devez cette promesse en échange de la mienne, comme vous me devez votre bonne amitié que la mienne mérite et réclame.

XV

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 22 juin 1862.

Merci, cher monsieur, merci pour Francis qui vous bénira toute sa vie et dont le cœur, cela, je vous en réponds, sera digne de votre bienfait. Merci pour moi, qui vous dois une de ces satisfactions au-dessus de toutes celles qu'on éprouve pour soi-même. Merci pour ce *grand bon* Dieu auquel je crois de toute mon âme et qui doit une bénédiction particulière à ceux qui protègent et sauvent les enfants. Donner l'instruction à ceux qui ont reçu de lui l'aptitude, c'est compléter son œuvre et le servir grandement.

Je vous écris deux fois, moi aussi. Mon autre lettre, contenant quelques détails, vous sera remise par M. Maillard aussitôt qu'il aura complété quelques démarches pour fixer le début des études de Francis Laur. En attendant, cet enfant dont je croyais vous avoir dit l'âge (dix-sept ans et demi) travaille avec ardeur et vous aime avec toute la sincérité d'une belle et bonne nature.

Et moi aussi, cher monsieur, je vous aime et je serai bien heureuse si vous me fournissez l'occasion de servir, dans ma sphère d'action, quelqu'un de vos protégés. Je m'endors ce soir en répétant ce que je faisais dire en pleine révolution à un de mes personnages de *Claudie*: « Dieu bénisse les bons riches ! »

XVI

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 23 juin 1862.

Non, cher monsieur, ce n'était pas mon idée. Je me serai mal expliquée sans doute, mais je croyais vous avoir dit seu-

lement que le père de Francis Laur serait homme à vouloir s'acquitter envers vous *s'il le pouvait*. C'est ce que l'on m'a dit et affirmé, et comme, d'après d'autres renseignements, je vous avais mal présenté cet homme, j'étais contente, j'avais à cœur de le disculper. Quant à l'enfant, aucun calcul d'avenir ne paralyse, Dieu merci, l'élan de sa reconnaissance. Mais si la fortune souriait un jour à cette famille, dans quelles mains plus fécondes et plus sûres reporterait-elle le bienfait consacré à d'autres bienfaits? Ce n'est qu'une idée romanesque après tout. car, pour faire fortune, il faut plus que le vouloir et le labeur. Il faut les spécialités plus rares d'une certaine sagesse et d'une certaine science. Il y aussi probablement les chances favorables. Enfin il y a tout un monde de faits que je ne sais pas et qu'il serait pourtant fort intéressant de savoir, car cela tient à tout le problème social. Mais les femmes n'y entendent rien et les artistes sont tous un peu fous. C'est leur bonheur à eux.

Comme vous êtes bon de vous être occupé de la grande affaire de mon pauvre Matherou *Marescat!* Eh bien! l'histoire de son *ornibus*, comme il dit, est aussi grosse pour lui que les cent millions de M. Réal. Il n'y a pas de petits désastres pour les pauvres gens, et ce bonhomme-là vous bénira si vous le sauvez; et son cheval, M. Botte, mangera une meilleure ration d'avoine. Ce cheval-là était mon ami aussi. Il me conduisait dans des endroits impossibles et, quand il était fatigué, j'étais obligée de m'attendrir avec Matherou. Je me souviens de m'être éreintée dans la montagne à chercher une source pour le faire boire, pendant que Matherou cherchait de son côté. M. Pasquali existe aussi à peu près tel que je l'ai dépeint sous ce pseudonyme. Quant aux autres, ils n'existent pas. que je sache, du moins je ne les ai rencontrés que dans mon roman. Mais je connais quelques natures aussi bonnes que celles que j'invente et c'est là ce qui soutient ma foi.

On ne rêve pas ce qui n'est pas, et à ceux qui me reprochent d'être optimiste je réponds qu'ils sont bien malheureux de n'avoir pas rencontré des cœurs d'or dans leur triste vie. Dans la jeunesse, j'étais sceptique aussi: c'était frayeur de l'inconnu et manque d'expérience, ou expérience mal faite. Quand on a vécu, il n'est plus permis de juger ainsi, et

c'est à recouvrer le sens de la justice que la vieillesse est bonne.

Vous voyez bien que j'ai raison de croire, puisque vous voilà devant moi, cher monsieur, et si, en vous écrivant, je me rappelais qu'il existe des égoïstes, Dieu me crierait : « A quoi songes-tu? C'est bien le moment! »

J'ai reçu enfin un mot d'Alexandre Dumas ; je lui ai écrit ce que vous faisiez pour Francis. Il me répondra : « Je vous le disais bien! »

A vous de tout mon cœur, mon brave et respectable ami. Croyez en moi comme je crois en vous.

G. SAND.

Maillard vous dira que l'excellent chef d'institution M. Barbey offre de prendre Francis et de le mettre à même de subir ses examens à un prix très réduit.

Ce M, Barbey est un homme de cœur et de dévouement, qui fait profiter les jeunes gens pauvres du produit qu'apportent les riches. Je lui écris pour savoir si l'enfant doit se rendre tout de suite chez lui ou seulement à la rentrée des classes.

XVII

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, 28 juin 1862.

Cher ami, voilà mon petit bonhomme. J'espère que vous l'aimerez comme nous l'aimons, car c'est une bonne et honnête nature. Il sera reconnaissant, il l'est déjà, et madame Maillard peut compter sur son dévouement comme vous-même.

Je lui mets cent francs en poche pour payer son voyage et ne pas rester les mains vides. Il n'y aura donc, d'ici à longtemps, aucun *sou de poche* à lui donner, et généralement il faudra lui en donner fort peu et lui en faire rendre compte, et même ne lui rien laisser acheter d'utile, comme souliers et autres objets d'usage, sans le diriger et l'obliger à en savoir

le prix et la valeur, car, sous ce rapport, il est très étourdi, distrait, confiant, et il paierait très bien dix francs ce qui vaut vingt sous.

La guerre continuelle à sa distraction et à son oubli de toute prévoyance dans les petites choses personnelles, voilà ce que vous aurez à faire. Mais dans les grandes choses, le travail, la douceur, la bonté, la délicatesse, vous serez content de lui.

Il est fort peu *nippé* : je ne m'en suis pas occupée, pensant qu'il ne partait pas tout de suite. Vous verrez ce qui lui est nécessaire et vous l'aurez à Paris à meilleur marché que je ne l'aurais eu ici. Vous combinerez ces dépenses pour le mieux et vous m'en direz l'excédent s'il y a lieu.

Je pense que la première chose à faire sera de le conduire chez M. Rodrigues.

Bonsoir, mon bon ami, accusez-moi réception de mon gamin. Je vous embrasse de cœur.

XVIII

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, 8 juillet 1862,

Cher ami, j'ai reçu votre collection de fougères comme un docte et précieux bouquet pour ma fête. C'est un choix très intéressant, et me voilà en train de les transporter sur beau papier blanc et de l'étudier à la veillée.

Merci pour cela et merci pour mon petit Francis, que vous aimez et qui, j'espère, sera toujours digne de votre affection ainsi que des bontés du grand chef d'orchestre de Rueil. Je savais qu'il était plus qu'amateur éclairé, c'est-à-dire très véritable et savant musicien.

Vous faites très bien de ne pas laisser trotter Francis avec son frère sous-officier. Outre le temps perdu, nous ne connaissons pas assez cet *élève de Mars* pour être sûrs de l'utilité de ces relations la bride sur le cou. Je pense que Francis se soumet aveuglément et même joyeusement à tout ce que vous

décrétez. S'il en était autrement, il faudrait me le dire, et je lui ferais entendre raison.

Embrassez pour moi Francis et dites-lui de m'écrire toutes les semaines pour me tenir au courant de ses études et de tout ce qui le concerne.

XIX

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 12 juillet 1862.

Cher monsieur et ami,

Je vous remercie mille fois de la peine que vous vous êtes donnée pour mon *farceur* de Marescat. Est-il farceur? Je n'en crois rien ; il est bien plutôt imbécile, car je suis persuadée qu'il se croit lié par un engagement. Il est trop naïf pour avoir imaginé cela, et il y a un malentendu inexplicable que je veux tirer au clair sans que vous ayez à vous en occuper davantage, car vous avez fait tout votre possible, et la réponse que vous m'envoyez est nette et précise. Mais moi, je veux savoir le fin mot de l'*imbroglio*. Lorsque le bonhomme m'a raconté ses peines, c'était si embrouillé que je n'y ai rien compris. Je lui ai dépêché quelqu'un dont je suis parfaitement sûre, qui est employé à la ville et mairie de Toulon, et qui est très versé dans les questions administratives de tout genre. Cette personne, chargée par moi de bien examiner la requête et de voir clair dans la position, a rédigé la lettre que l'on m'avait dit de faire adresser au préfet et que je vous ai envoyée. Cette personne n'aurait pas été dupe d'une carotte de paysan, d'autant plus que le paysan ne demandait aucun secours. Comment expliquer le fait? N'y pensez plus, je le répète. C'est à moi de m'enquérir et de faire tranquilliser Marescat sur ses inquiétudes chimériques, mais bien réelles.

Voyez donc comme la réalité est une chose vague et insaisissable pour moi! Je vois plus clair dans mes romans.

Francis m'écrit qu'il est confondu et charmé de vos bontés et de celles de votre famille. Vous m'écrivez qu'il vous

plaît et que vous augurez bien de lui. Cette fois, j'espère bien ne m'être pas trompée par trop de bienveillance et de crédulité. J'ai toujours vu cet enfant si bon, si honnête et si studieux, que si l'avenir me trompe, je ne saurai plus à qui l'on peut croire. Tous ceux qui m'entourent partagent la bonne opinion que j'ai de lui. Il plaît à son père adoptif Maillard et à son excellente femme. Il m'écrit des lettres charmantes. Il est reconnaissant, attaché, heureux. Que Dieu maintienne dans la bonne voie ceux qui ont bonne envie d'y marcher! — Et s'il y a dans la vie beaucoup de mécomptes et de tricheries, allons toujours ! — Vous donnez le grand exemple de la foi quand même, et c'est elle qui sauve tout.

Oui, Francis et Maillard m'ont raconté leurs bonnes journées et la musique que vous dirigez en maître et toutes les bontés charmantes de votre famille : je les envie de vous voir et de vous connaître plus que moi. Mais j'espère bien, comme on dit, *me rattraper*.

A vous de tout mon cœur, cher ami. Pardonnez-moi de vous avoir ennuyé de mon Marescat, et croyez que je suis bien touchée de voir que vous ne dédaignez rien quand il s'agit d'être bon.

J'attends demain mon ami Alexandre Dumas fils, avec qui je vais bien parler de vous.

XX

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

Nohant, 20 juillet 1862.

Cher enfant, je te vois aux prises avec les mathématiques. La nature, belle et riante, t'attire par le côté pittoresque et descriptif. Mais il faut regarder cette étude-là comme la récompense du travail aride, et il ne faut pas songer à vivre de la rosée du ciel et du parfum des bois. Tu ne le peux pas, et il faut devenir pratique. Ton petit fond de philosophie sociale et de moralité sévère te le commande. Il faut être utile à la société et à ta famille en suivant la carrière droite et prompte que l'amitié t'ouvre et te trace. Maillard a mille fois

raison de ne pas te laisser enivrer par la contemplation. Tu auras ce plaisir-là bien vif par la suite, mais il faut le mériter.

Courage donc ! Je vois avec plaisir, et sans surprise d'ailleurs, que tu adores ce bon et brave Maillard. Montre-toi gentil et dévoué comme tu es, et reconnaissant envers M. Rodrigues. Qu'une sotte timidité ne t'empêche pas de le manifester, car la gaucherie peut ressembler à de l'ingratitude ou à de l'insensibilité, et c'est une maladie d'enfance qu'il faut vaincre. Embrasse bien pour moi nos amis.

J'ai reçu une lettre, très aimable, de ta mère ; j'ai répondu. Écris-moi toujours toutes les semaines. Ne m'oublie pas auprès de M. Contejean qui est si obligeant pour moi. Tu ne t'étais pas trompé sur le genre de la *lujula nivea*. Dumas te bénit et t'exhorte, il dit que tu es né *coiffé* et que, si tu vas de travers, tu n'as pas d'excuses. Tu te l'es dit aussi ? Je compte sur toi et je t'embrasse.

XXI

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 19 août 1862.

Cher et digne ami,

Comme vous êtes bon de vous occuper de moi ! Je vas très très bien, sauf d'assez fréquentes reprises du mal d'estomac, mais comme j'ai de bons intervalles d'une santé parfaite, je crois que ce n'est rien de grave et que le grand remède est de n'y plus penser quand c'est fini. Les indispositions, même légères, me terrassent tout d'un coup extraordinairement ; c'est apparemment dans ma nature. Je me remets avec la même promptitude et mon travail n'en est guère interrompu.

Vous me dites, de la part de personnes bien distinguées et de la vôtre, qui est ma bonne part à moi, des choses bien affectueuses et bien touchantes. J'en suis tout étonnée, car je ne trouve en moi rien d'assez fort et d'assez concluant dans le temps d'hypocrisie et de lâcheté où nous vivons. Je suis mécontente de moi, à vous dire le vrai, et, si je causais

avec vous, vous verriez que le fond de mon âme n'est pas si vieilli que le moment où nous sommes. Si le réveil doit venir, Dieu me donnera des forces nouvelles ou me laissera tomber, et ceci seulement prouvera si je suis utile ou non.

Notre petit Francis me paraît le plus heureux et le plus content des étudiants. C'est à vous qu'il doit cela et il ne l'oublie pas, cher excellent homme que vous êtes. Vivez heureux, vous aussi, vous l'avez bien mérité, et croyez que, si l'estime et l'affection contribuent au bonheur, je vous en réserve un bon fonds en ce qui me concerne.

XXII

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, 27 août 1862.

Merci pour tous vos envois, mon bon ami.

Maurice vous renouvelle ses remerciements pour vos dédicaces d'insectes, et j'y joins les miens bien affectueux.

Quant à Francis, je ne pense pas qu'il doive tant courir seul et voir ses parents, — des parents que ni vous ni moi ne connaissons, — avec cette fréquence de sorties. Si ces personnes s'intéressaient beaucoup à lui, elles se seraient cotisées pour ne pas le laisser chercher et trouver l'assistance des étrangers. Il a accepté cette assistance de l'amitié désintéressée et il a bien fait : c'était son devoir envers lui-même et envers la société. Mais il doit se dire que cela impose des devoirs réciproques. A vous la surveillance et la responsabilité, à lui l'abandon momentané de ses goûts, de ses relations et de son indépendance.

Dites-lui cela de ma part.

Il a du cœur et de la raison, il sentira qu'il doit se soumettre, et ses parents, le sachant enchaîné au travail, ne lui en voudront pas de les fréquenter rarement. S'il a le courage méritoire de sacrifier les courses botaniques et les amusements sérieux pour le travail pratique, plus sérieux encore, — ce n'est pas pour mener la vie *de relations*, qui est une vie de flânerie et de temps perdu à son âge. Et puis enfin, ne con-

naissant pas ces relations, nous devons dire *non* et mener très ferme dans la voie rigide cette jeunesse sans expérience.

Ce gaillard-là, isolé de tout appui et de toute ressource dans la vie, est bien heureux de trouver des familles d'adoption, et des amis sincères pour le contrarier au besoin. L'autre famille, celle que la nature lui a donnée et qui ne le sert en rien, n'a pas de droits sur lui puisqu'elle n'a pas trouvé de devoirs à remplir envers lui. Il est très facile de caresser et d'amuser un enfant, plus difficile de veiller sur lui à toute heure et de l'empêcher de s'amuser. Nous avons la tâche lourde, c'est à lui de l'alléger par sa douceur.

A vous de cœur, mon bon ami. Toutes mes amitiés à madame Adeline et aux enfants blancs et noirs.

XXIII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 29 août 1862.

J'apprends, cher ami, la proposition que vous avez faite au brave Maillard et il m'apprend en même temps qu'après mûre réflexion il l'a acceptée. Ce digne homme est si consciencieux qu'il hésitait d'abord, craignant de ne pas être assez parfait pour cette tâche de paternité multiple, et Francis dans son langage naïf m'écrit pourtant : « C'est l'homme *le plus également meilleur* que je connaisse. » Il a sous les yeux l'exemple d'un ménage très pauvre qui se tire d'affaire avec une sagesse et une fierté extrêmes, et qui trouve moyen d'être aussi honorable que possible. Je vous dirai même que vous devez vous méfier d'un excès de discrétion, je le sais par expérience, et j'ai dû aller à la découverte de débours pour moi dont on ne m'eût point parlé. Ceci entre nous.

Oui, je crois bien que vous en savez long sur la vie, sur les hommes, sur le bien et le mal des choses humaines. Et si avec cette expérience et ce jugement, vous avez encore l'amour de bien faire, honneur à vous trois fois, car il y a dans la marche des idées humaines des reculades qui affec-

tent et découragent, mais vous avez raison, il faut s'en prendre à l'estomac et dire : « En avant quand même ! »

Vous êtes fier de votre race et vous avez raison. Il y manque quelque chose que vous y mettez, mais la nôtre *manque de tout* et d'énergie d'abord, ce qui est la cheville ouvrière. Nous ne faisons que sauter, nous marchons mal.

Cher ami, je voudrais bien être plus jeune et plus riche pour aller vous voir, mais, d'un côté, le budget très juste qui ne permet pas d'imprévu, de l'autre, le temps qui suffit à peine à ce qui me reste de forces pour le travail font que je m'absente difficilement. Il faudra quelque jour que vous soyez le plus jeune de nous deux et que vous veniez à moi. Mais comme vous devez être occupé et entouré aussi ! J'ose à peine vous le demander.

XXIV

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 17 octobre 1862.

Cher ami, il faut que vous me pardonniez mon long silence. J'ai été prise par le travail huit et dix heures par jour, et après les grandes corvées les yeux et la main sont si fatigués que la correspondance est forcément ajournée. Traitez-moi en véritable ami, ne doutez jamais de moi et qu'à vos yeux le silence ne prouve jamais l'oubli. L'oubli, je ne connais pas cela, et comment, d'ailleurs, serais-je oublieuse avec vous ? Toutes les semaines, j'ai des nouvelles par Francis ou par Maillard, et chaque semaine, par conséquent, je lis votre nom avec des expressions d'attachement vif et sincère.

J'ai reçu une charmante lettre de votre jeune protégée Emma F..., lettre bien touchante et qui me parle de vous avec une effusion digne d'un vrai bon cœur. Je n'ai pu encore lui répondre. Soyez mon interprète auprès d'elle. Dites à madame F... que je l'estime de vous aimer si bien.

J'aurais voulu vous dédier, non pas le roman d'*Antonia*[1], mais celui qui m'absorbe maintenant et qui exprime mieux une idée générale et personnelle en même temps. Je vous dirai en temps et lieu pourquoi je n'ai pas osé. *Antonia* n'est qu'une fleur de mon herbier, c'est comme un souvenir de promenade que je vous envoie. Ne m'en remerciez pas. Il en est de cette fleurette comme de tous les bouquets, l'intention en fait tout le prix. La mienne (mon intention) est de vous dire que, vous rencontrant sur le tard de ma vie et passant près de vous par le hasard des circonstances, j'ai compris votre belle âme et suis restée à jamais pénétrée de ce rayonnement de franchise qui est la suprême intelligence. Je ne vous connais pas et il me semble que je vous ai toujours connu. Vous êtes un riche. Je ne connais pas les riches *avantageusement*, mais je vois qu'on vous aime, je vous tends la main pour un pauvre, et je vous vois si content que je vous sais par cœur. La bonté ne s'explique pas, elle se montre. Donc je vous connais mieux après vous avoir vu cinq minutes que bien des gens dont j'ai côtoyé toute la vie. Ce n'est pas l'argent que vous donnez, — on donne beaucoup par ostentation ou par complaisance ou par calcul, — mais c'est l'affection que vous donnez qui fait que l'argent sort de votre cœur et non pas seulement de votre caisse.

Francis va bien et mord au travail. Son esprit a déjà pris, je le vois, une teinte plus sérieuse. Il a eu un peu de peine à laisser les études attrayantes et curieuses de la nature pour la partie exacte et rigide, mais le voilà soumis lui-même à lui-même. Je l'envie! Heureux l'âge où l'on apprend tout.

Avez-vous — oui, vous avez de charmantes petites-filles, plus jolies les unes que les autres, m'a dit Francis, — mais avez-vous besoin de bonnes leçons pour elles? Voici la nouvelle bonne action que je vous propose, en même temps que la bonne rencontre que je vous indique. J'ai à Paris une grande filleule de vingt-quatre à vingt-cinq ans, grande comme un grenadier, douce et simple comme un enfant, une belle et bonne fille d'une instruction et d'une intelligence supérieures. Il vous suffirait de la voir un quart d'heure pour l'estimer et

1. Ce roman est dédié à M. Édouard Rodrigues.

pour l'aimer véritablement. Elle sait tout, l'histoire, les langues, la philosophie, tout ce qu'une femme peut savoir de sérieux et de bien compris, avec un grand charme d'esprit dans l'enseignement. Elle a fait des cours, elle en cherche encore; elle a quelques élèves. Elle a fait des traductions, des travaux sérieux pour l'éducation. Son père est mon ami intime, l'homme le plus digne et le meilleur, remarquablement intelligent. La mère est à l'avenant. La sœur, parfaite aussi, musicienne, — une famille d'anges; — le père, commissaire, puis député, sous la République, a été exilé dix ans en Belgique, ruiné par conséquent; revenu en France, il s'est mis dans le commerce. Il y gagne peu. On travaille au jour le jour dans cette famille gênée, muette et laborieuse. Ma pauvre filleule, active, gaie quand même, courageuse, apporte sa bonne part de travail; mais on est encore très nouveau à Paris et on a des amis pas riches, pour ne pas dire pauvres, des leçons misérablement payées. Si vous aviez un peu d'aisance à jeter sur ce rude labeur, vous en seriez récompensé dans vos enfants par un enseignement *exceptionnellement* bon, j'ose en répondre. Je vous donnerais plus de détails si vous me répondiez : « J'ai l'occasion et j'ai confiance. » Ce n'est pas une place de gouvernante que je vous demande. La jeune fille ne quitterait à aucun prix sa famille. C'est un cours fait à des enfants une ou deux fois par semaine : on s'entendrait sur le genre d'études à professer. Elle a fait des cours d'histoire et de littérature dans des pensions. Les parents y assistaient avec empressement, émerveillés de la méthode de ce jeune professeur femelle si aimable et si docte; enfin, c'est un trésor, mais un trésor un peu enfoui pour le moment dans ce grand tohu-bohu de Paris où il faudrait de l'intrigue et de l'audace, — qu'on n'a pas, — ou des protecteurs à la fois puissants et généreux qui ne s'improvisent pas dans une vie retirée et gênée.

Il y aurait encore une ressource pour elle : ce serait d'avoir une enfant ou une jeune personne à élever, chez elle, dans sa famille. Heureuse celle qui vivrait parmi ces braves cœurs avec une institutrice si parfaite! Mais tout ce que je vous dis là, je n'en espère pas le succès, car il faudrait avoir la main sur l'occasion et je suppose que pour le *cours* ou pour des

leçons particulières tous les enfants de votre famille sont déjà pourvus le mieux possible. Je vous signale donc l'existence et les réelles perfections de ma filleule pour le cas échéant, le cas où la Providence vous ferait avoir besoin de son mérite appliqué à l'éducation de jeunes êtres féminins. Dans ce cas-là, vous m'écririez et je vous enverrais ma *Nancy* avec sa mère.

Ceci est une offre, et vous me dites de vous faire une demande. Ah! mon ami, je répugne beaucoup à vous demander l'aumône pour mes pauvres : vous en avez plus que moi, et moi je devrais venir à bout de sauver les miens! Je devrais faire des miracles de travail et je ne peux pas arriver à dépasser une certaine mesure. J'ai peur de tomber tout à coup de fatigue et de laisser dans l'embarras cinq ou six existences que je soutiens tout doucement, sans parvenir à les libérer. Des privations, je ne puis pas m'en imposer à moi personnellement, puisque je n'ai pas de besoins et que le tout petit bien-être de ma famille et de ma maison est la condition d'existence des gens qui nous servent ou qui nous fournissent, espèce d'humble *clientèle* très honnête et digne d'intérêt. Mais n'est-ce pas en grand la même chose qu'en petit et n'avez-vous pas aussi des dépenses qui sont des devoirs, des jouissances dont vous ne jouissez que par les autres? Celles dont on jouit pour soi, un livre, une partition, ce n'est guère plus coûteux qu'une matinée de soleil!

Ce que je vous demanderais donc serait une satisfaction personnelle. Cela consisterait à vous dire : « Voilà quelques pauvres amis que je ne suis pas sûre de sauver avant de mourir à la peine; mille francs à l'un, mille francs à l'autre, quelques billets de mille francs devant moi, et j'aurai une amertume par-ci et une autre par-là qui seront soulagées. » Mais ai-je ce droit-là? Vos malheureux sont-ils moins intéressants que les miens? — Et, de ce que j'ai du chagrin de mon impuissance, résulte-t-il que je puisse vous dire : « Débarrassez-moi de mes petits chagrins? » — Non, je ne le crois pas. Il faut que chacun souffre sa part. Pourtant, si je devenais infirme, je ne serais pas fière, je vous demanderais résolument l'aumône de temps en temps pour ceux que je ne pourrais pas aider, et alors ce serait à mon cœur que le vôtre ferait la charité.

Bonsoir, mon ami; voilà, j'espère, une longue lettre. J'aime mieux ne pas vous écrire que de ne pas causer avec vous. Pardonnez-moi donc le retard et m'aimez toujours.

XXV

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 23 octobre 1862.

Cher excellent ami,

Vous êtes donc la providence, que vous trouvez l'*occasion* quand vous voulez? Je suis heureuse comme tout de votre lettre, et je viens d'écrire à ma Nancy d'aller vite vous trouver. Elle s'appelle Fleury. Vous aimerez ses parents : son père est un homme de grand mérite[1]; leur dignité, leur grande distinction vous frapperont et vous les rendront sympathiques à première vue. Ils ne vous parleront pas d'argent : ils sont d'une fierté excessive et ils savent qu'ils n'ont qu'à s'en rapporter à vous. Sa mère est une amie d'enfance à moi qui a épousé mon ami d'enfance. C'est un peu moi qui les ai mariés. Il était avocat. Il s'est associé à un banquier et il avait redonné un grand essor dans notre province à cette maison dont il avait élevé la considération et étendu les relations, grâce à la très grande considération dont il jouit lui-même. Il faisait là sa fortune quand la révolution de Février l'a emporté dans le mouvement politique à une préfecture, à la députation et à l'exil. C'est vous dire à la ruine, car dans l'exil il a tout partagé avec ses frères malheureux...

Parlons de Nancy. C'est un vrai trésor de savoir, de haute intelligence, de vertu et de bonté que cette grande fille. Je ne dis rien de trop, vous savez voir et vous verrez. Ils sont liés avec tant de personnes d'élite que certainement vous vous trouverez quelque ami commun qui, le premier venu, vous parlera d'elle et de sa famille comme je vous en parle.

1. M. Fleury était « le Gaulois » des *Lettres d'un Voyageur*,

Pour le reste, cher ami, je ne comprends pas ce que vous cherchez à faire pour moi et mes pauvres. Ne faites rien qui prive les vôtres. Vous me comblez de joie en sauvant des existences qui me sont chères, et la richesse est si bien dans vos mains que personne ne peut se flatter d'employer l'argent mieux que vous.

A vous de cœur et merci toujours.

Ah ! je rouvre ma lettre, que je vous dise donc... Ce roman auquel je travaille[1] fera beaucoup crier contre moi. C'est une réaction contre l'hypocrisie, et, l'hypocrisie gouvernant le monde actuel, j'ai craint de mêler votre nom au torrent d'injures que certaine presse va vomir contre moi. *Voilà tout.* Gardez-moi le secret. On répand la nouvelle que je me convertis aux idées du passé. Ceci me réveille. Il faut que je fasse ce livre et que je déchaîne les furies qui me guettent. Soit, nous ne gagnerons le ciel, le vrai ciel du vrai Dieu qu'en nous dévouant à tout ce que la terre a de mauvais à subir.

Que votre amitié me soutienne, — et gardez-moi le secret provisoirement.

XXVI

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, 24 octobre 1862.

Cher ami,

Merci d'avance pour les papillons et pour tous vos bons souvenirs. Merci de nous dire que votre sœur est sauvée. Vous étiez dans cette inquiétude et nous ne le savions pas!... Si votre sœur est en convalescence et que vous ne soyez plus si occupé, est-ce que vous ne pourriez pas venir nous voir, ne fût-ce que quelques jours? Avez-vous toujours *passe* au

1. *Mademoiselle de la Quintinie.*

chemin de fer? Et, sinon, ne l'auriez-vous pas facilement par M. Rodrigues? Voyez cela. Nous jouons la comédie, le fameux *Pied sanglant*, anniversaire (à peu près) de ma maladie d'il y a deux ans, et qui n'avait pas été repris : on le joue dimanche et mercredi prochains. Si vous pouviez avoir *la passe* pour Francis aussi et l'enlever quarante-huit heures à ses études, serait-il heureux ! Mais, si ça ne se peut pas, ne lui en parlez pas. Laissez-lui casser un peu de cailloux, à ce pauvre martyr des mathématiques, et habillez-le chaudement sans rien épargner. Chaussez-le aussi, car c'est par les pieds qu'on meurt à Paris. Si les fonds Rodrigues sont courts, mettez-y du mien.

Bonsoir, cher ami, faites-nous la bonne surprise d'arriver mardi soir ou mercredi matin ; mercredi soir, ce serait trop tard.

A vous de cœur et toutes mes tendresses chez vous.

GEORGE SAND

(A suivre.)

FUMÉES D'ORIENT[1]

Par une claire matinée inondée de soleil, Jacques cheminait à travers les ruelles des souks. Il se rendait au palais. Les murs blancs des maisons se découpaient en arêtes nettes sur le bleu intense du ciel; toute couleur vibrait étrangement.

De ruelles lumineuses et chaudes il passait dans des puits d'ombre; et quelquefois, par une porte cochère largement ouverte, il voyait de grandes cours pleines de fraîcheur. Sous de lourds ombrages où grimpaient des fleurs, des cafés étaient installés : là se groupaient des fumeurs de narghilé, des joueurs d'échecs, pour qui les heures fuyaient, délicieuses, et de petits marchands, avec toute leur fortune étalée sur un vieux tapis, qui sommeillaient, impassibles, accroupis contre le mur, les jambes croisées.

Maintenant c'étaient les faubourgs, avec de pauvres échoppes et tout un monde en guenilles; le long d'humbles masures, des êtres dormaient sur des nattes en lambeaux; les rues zigzaguaient à l'aventure et, parmi des débris de toutes sortes, coulaient des ruisseaux, couraient de petits sentiers plus propres où les passants se suivaient à la file.

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

A l'approche du palais, qui dominait la ville, les rues n'étaient plus que solitude, bordées de maisons en bois, aux fenêtres soigneusement grillagées. En un endroit, par-dessus les toits plats de ces maisons basses, s'étalaient, massifs, d'anciens murs, de vieux bastions, où toute une végétation s'accrochait, fleurs jaunes, rameaux verts agités par le vent. Dans un renfoncement, on bâtissait une maison et déjà, comme ses voisines, avant même d'être terminée, elle avait l'air toute vieille, couverte de poussière.

Jacques trouva Mustapha dans une vaste salle blanchie à la chaux. Sur des rayons, le long des murs, de rares paperasses étaient éparpillées en désordre. Mustapha avait devant lui, sur une table noire, des livres et des papiers qu'il ne regardait pas; de la fenêtre, dont le grillage était relevé, on découvrait une vue merveilleuse et, la cigarette aux lèvres, il rêvait devant ce panorama familier.

A l'arrivée de Jacques, il se leva et lui proposa, pour pouvoir causer à l'aise, de monter sur les terrasses.

Il l'entraîna dans l'intérieur du palais, désert à cette époque : le souverain était installé à la campagne depuis le commencement du rhamadan. Ils passèrent par de longs couloirs déserts où des ouvriers, sur des échelles, refaisaient les peintures, blanchissaient à la chaux les parties écaillées des murs.

La plupart des salles n'avaient rien que de très banal : c'était un ramassis de bric-à-brac européen, toute une friperie de soie qui pendait aux fenêtres, aux baldaquins des lits de fer, prétentieusement couronnés de plumes lasses.

Dans la salle du trône, une série de consoles étaient alignées contre les murs entre les fenêtres, où des pendules sous globe dormaient entre des candélabres en verroterie. Sur l'une de ces consoles, trois cages dorées contenaient des oiseaux éclatants, des chanteurs mécaniques... La voûte, très haute, était pourtant belle, avec des arabesques délicates, d'un travail ancien. Dans une grande salle à manger, des faïences qui tombaient par morceaux, de vieux ornements de plâtre, étaient dissimulés sous des images, de couleurs criardes, accrochées sans symétrie.

Il se dégageait de là ce malaise que Jacques avait ressenti déjà en visitant ces demeures où l'insouciance régnait en maîtresse. Elles avaient presque toujours une apparence d'abandon définitif, avec ces entassements d'objets et de meubles sans signification : ils ne bougeaient plus jamais de la place qui leur avait été assignée à l'arrivée, ici ou là, au hasard des cadeaux.

Mustapha dit à Jacques :

— Oh! ici, c'est vieux, et l'on ne prend plus soin de rien, mais le palais d'été est très beau. Quand nous serons à la campagne, j'y aurai mes occupations, car Tissemsil n'en est pas éloigné. Il faudra que tu y viennes un jour...

Ils étaient parvenus sur les terrasses. Ils parlèrent d'abord de choses indifférentes, admirant le paysage.

Sous le soleil du matin, les massifs montagneux baignaient à l'orient leurs pieds dans d'immobiles vapeurs laiteuses, tandis que les sommets s'élançaient dans l'air pur ; aux creux d'ombre des rochers, l'azur semblait s'accumuler ; des pans de murailles verticales luisaient uniformément, comme une coulée de métal en fusion, jamais tarie. Plus près, les eaux des lacs avaient mille écailles d'or, d'où s'échappaient des flèches de lumière, et dans les plaines verdoyantes les bouquets d'oliviers traînaient leurs ombres.

Après un silence, Mustapha se rapprocha de Jacques.

— Je te tiens pour un homme loyal, dit-il. Promets-moi que jamais personne ne saura ce que je vais te confier. Je voudrais être sûr que tu ne me trahiras pas.

A ce début solennel, Jacques ouvrit de grands yeux et répondit :

— Certes, tu m'as toujours très bien accueilli, et, tu le sais, je ne cherche qu'à vivre aussi retiré que possible chez moi, heureux d'habiter votre beau pays.

— Je sais... aussi personne ne songe à troubler ta paix.

— Mais, si tu as quelque chose à confier, pourquoi t'adresses-tu à moi? Mes conseils ne sauraient t'être bien précieux : je connais encore trop peu vos mœurs, et, si tu as besoin d'aide, je ne vois pas en quoi je pourrais te secourir.

— Cela peut te paraître étrange, en effet, et la sagesse sort de ta bouche... Mais écoute-moi...

— Alors, soit! puisque tu juges bon de me prendre pour confident, je suis prêt à t'écouter. Je te jure de garder le secret sur notre entretien.

Mustapha alla s'assurer qu'il n'y avait personne dans l'escalier de la terrasse. Il en ferma la porte et revint s'asseoir auprès de Jacques, à l'ombre du mur.

Il reprit :

— Mon père, qui, pendant de longues années, a été très écouté au palais, a amassé une grosse fortune que nous tenons à garder. Il a compris que depuis quelque temps, à cause même de l'indépendance que lui valaient son âge et sa fortune, la faveur du souverain l'abandonnait. Sa situation et ses richesses lui ont attiré beaucoup d'ennemis. Il a résolu de se retirer des affaires publiques. C'est pour cela qu'il fait construire un palais au bord de la mer. Jusqu'à présent, il avait joui d'une excellente santé qui laissait fleurir en lui tous les charmes d'une belle vieillesse. Mais je le vois s'affaiblissant tous les jours; il se rend compte de son état, il craint de s'en aller bientôt : et voilà pourquoi j'ai cédé à ses vœux les plus chers, j'ai consenti à me marier. Sa mort me mettrait en péril. Je sais qu'il faut compter avec les caprices du maître. Écarté du pouvoir, ignorant des intrigues, je ne serais pas longtemps en sûreté ; selon la coutume en ces pays que tu connais peu, on pourrait bien me faire disparaître pour s'emparer de mes biens. Tu sais que je suis fils unique.

— Oui, répondit Jacques, et c'est vite fait de vous donner un mauvais café.

Mustapha sourit légèrement et répliqua :

— Voici donc ce que j'ai décidé. Je prendrai toutes mes dispositions afin d'être prêt à quitter sans bruit le pays, dès que la mort de mon père sera connue... L'endroit qu'a choisi mon père ne pouvait être plus favorable à mes projets. L'embarquement rapide et secret de tous mes biens me sera des plus faciles, et, lorsqu'on apprendra la chose, je serai déjà loin... Mon mariage, qui me fait perdre Doudja, est en somme un bon moyen d'inspirer la confiance. J'ai même annoncé que je demeurerais, comme il est du reste convenu, dans la maison de ma femme... Puisque tu vas bientôt t'in-

staller à Tissemsil, il est impossible que tu ne remarques pas certaines barques qui viendront de nuit au moment choisi. Voilà pourquoi je te parle de mes projets : si, par hasard, on t'interroge, car nous avons une police admirable, tu sauras ce qu'il faut répondre, n'est-ce pas ? Tu n'auras rien vu d'extraordinaire.

Il s'agitait un peu.

— C'est entendu, n'est-ce pas? Et, pour tes serviteurs, il te sera facile de t'assurer de leur fidélité : tu n'auras qu'à me laisser les acheter moi-même. Leurs exigences seront satisfaites.

Jacques, très étonné de ces confidences, ne répondit rien. Il n'avait aucune objection à faire, dès lors qu'on ne lui demandait pas d'agir, et sa sympathie était toute acquise à Mustapha.

Une seule chose l'inquiétait. Par suite de ce mariage et de ce voisinage au bord de la mer, on pourrait penser qu'il avait été au courant de ces desseins, et, une fois la fuite connue, peut-être viendrait-on lui demander des explications gênantes, lui rendre la vie impossible.

Mais tout cela était bien douteux, dans un avenir encore éloigné : Jacques, en prenant congé, promit de nouveau sa discrétion.



Comme il marchait à pas lents, par les ruelles enfiévrées de mouvement, de bruit et de lumière, Jacques ne voyait rien, profondément absorbé dans ses réflexions.

Il trouvait piquant d'être ainsi mêlé à cette aventure un peu fantastique. Il ne pensait pas aux dangers qu'il pourrait courir en ces pays d'exécutions sommaires, de disparitions mystérieuses. Il se voyait déjà prenant une part active à ces embarquements nocturnes, il soupesait déjà en imagination les sacs d'écus et les lingots d'or qu'on entasserait au fond des galères. Il voyait une flottille silencieuse que des matelots intrépides, par les sombres nuits sans lune, feraient voguer, insouciants, vers les terres d'exil.

Il trouvait ce plan très audacieux dans sa simplicité ; son étonnement redoublait à la pensée qu'il avait été conçu dans

une tête d'oriental, dont l'apparence flegmatique lui semblait incompatible avec l'élaboration de hardiesses aussi subtiles.

Il s'étonnait encore d'une confidence aussi grave, à lui, un étranger ; il était presque sûr d'être le seul averti.

Mohammed, très certainement, ne savait rien. Jacques l'avait vu tous les jours précédents, et, quand il cherchait à se représenter ses attitudes, il ne se rappelait pas y avoir remarqué rien d'anormal. Or, mis dans le secret, Mohammed n'aurait pu s'empêcher de prendre des poses théâtrales en frisant sa moustache d'un air d'importance ; il aurait cherché des entretiens à voix basse devant les camarades. Il n'aurait pu résister à la tentation de montrer qu'il savait quelque chose, qu'il savait beaucoup de choses, qu'il y avait du nouveau dans l'air, et que, s'il voulait, il pourrait en dire long.

Non, Jacques n'avait rien remarqué de tout cela, rien non plus chez l'ami Belkassem, le cadi, qui avait prolongé son séjour à la ville pour le mariage de Mustapha, et dont la pâle figure un peu huileuse ne réflétait que le calme parfait d'une conscience bien tranquille.

Et, par cette chaude matinée, dans les souks grouillant de populace affairée et bariolée, Jacques percevait de nouveau, comme avec des sens rajeunis, tout ce que l'accoutumance avait émoussé pour lui.

C'était d'abord cette odeur des foules orientales, comme un mélange d'huile rance et de sueur, avec des aromates vieillis. Parmi la poussière qui s'enlevait légère du sol, les rayons du soleil se jouaient en les dorant sur les vêtements qui passaient. Jacques prêtait plus d'attention à ces visages impassibles, à ces yeux où la vie semblait affluer toute quand ils le regardaient, pour s'évanouir dans une contemplation intérieure dès qu'ils l'avaient quitté, indifférents.

Les rues et les boutiques sans âge précis, toutes semblables et toutes aussi vieilles, lui disaient tout bas la perpétuité, l'immutabilité des pensées que roulaient leurs habitants. Comme au jour déjà lointain de son arrivée, il sentait de nouveau, très vivement, le charme et le pittoresque, la couleur et le mystère de ces vies orientales, avec la mélancolie de se savoir tout aussi étranger à leur véritable essence, à leur intimité.



Il jouissait de sa promenade matinale. Depuis longtemps il ne s'était senti la tête aussi libre, aussi dégagée des ténèbres que l'opium y entretenait sournoisement.

Il était arrivé sur une grande place, bordée de bâtiments à façades prétentieuses. C'étaient des ministères, pour la plupart, à porches monumentaux. Les frontons étaient décorés de moulures en plâtre, attributs guerriers lourdement assemblés ou corbeilles débordantes de fleurs et de fruits. Des couleurs crues recouvraient tous ces ornements, du rose et du rouge, du vert trop vif, de larges encadrements d'or.

Des arbres malingres, un peu piqués au hasard, s'élevaient sur cette place où dormaient des chiens et des hommes, parmi des tas d'ordures, des flaques d'eau stagnante. Entre ces squelettes d'arbres, sous un soleil de plomb, des baraques en toile ou en planches s'élevaient pour la plus grande joie du peuple.

C'était la grande place de Si el Oulhi, dont la mosquée en retrait fermait de sa masse sombre tout un côté de cette esplanade. Sur un soubassement robuste en pierre brune, gros blocs taillés d'une façon rudimentaire, le mur de la façade s'élevait très haut, sans fenêtre. Au milieu, à demi incrustée dans ce mur, était une colonnade de pierre, de même couleur uniforme, sans sculptures. Auprès de la mosquée, le pied caché derrière un mur, un minaret tout blanc, élevé, jaillissait d'entre des figuiers vigoureux dont les larges feuilles vertes luisaient en s'étageant sous le soleil de midi.

C'était sur cette place qu'en temps de rhamadan, les fêtes nocturnes avaient le plus d'éclat ; jusque dans les rues adjacentes, il y avait, à l'intérieur des maisons, des théâtres montés en hâte, des exhibitions de toutes sortes, danseuses et marionnettes.

Durant le jour, la place, un peu en dehors des quartiers commerçants, était encore assez tranquille. Des musulmans le long des murs, sur des nattes ou sur la terre nue, reposaient sans fumer : ils attendaient l'heure du Moghreb, l'heure sainte du crépuscule, où la voix du muezzin, du haut des minarets qui s'illumineraient, leur annoncerait la rupture du jeûne.

Des gamins bronzés, nus, en guenilles, jouaient au soleil

entre les longs burnous impassibles qui passaient gravement; des fillettes aussi, rieuses, en oripeaux de couleurs vives, regardaient d'un œil d'envie les pâtisseries des marchands ambulants. Des charmeurs de serpents attiraient autour d'eux toute une foule de désœuvrés, attentifs à leurs boniments et à leurs exercices.

Un peu plus loin, c'était un groupe de chanteurs accroupis qui modulaient à voix alternées leurs mélopées tristes. Indéfiniment les mêmes, elles envahissaient tout l'être, à la longue, d'un engourdissement douloureux, sous le martelage rythmé d'un vieux tambourin sourd. Une longue flûte primitive en roseau lançait ses vibrations traînantes, accompagnée de grosses castagnettes en chaudronnerie noire.

Tous les chanteurs étaient aveugles et vieux, sauf un, qui dans ses yeux sombres et fixes, semblait avoir concentré les regards perdus de ses compagnons. Il avait un visage singulièrement maigre et énergique, avec des plis durs d'ascète qui, partant des pommettes, creusaient d'un profond sillon les deux joues. Les lèvres épaisses et exsangues, dans une face tannée, découvraient des dents blanches, mais d'un blanc mat de chaux vive; sous une calotte graisseuse, entre des touffes de cheveux crépus qui avançaient sur les tempes, luisait un front proéminent.

Jeune encore, cette figure avait quelque chose d'énigmatique et de très vieux, comme si des songes séculaires avaient pétri ces traits, avaient laissé là un peu de leur trace indélébile avant d'aller façonner d'autres masques.

Un de ses voisins, avec des yeux blancs, hagards, agrandis par le khol, chantait en ouvrant une bouche énorme qui bavait sur ses mains longues et maigres, croisées sur la poitrine. Ses larges dents en dehors, rares et mal plantées, donnaient à sa figure un air bestial. Sa tête en avant tirait son cou décharné, où tous les tendons faisaient comme des faisceaux de cordelettes. Il fronçait les sourcils et plissait de rides immobiles son vaste front, dégagé du turban qu'il avait rejeté sur le dos. Sa voix rauque et nasillarde dominait celle des autres vieux, et la mélopée continuait toujours.

De temps en temps une piécette de cuivre tombait dans la sébile des chanteurs.



Après s'être abandonné aux incantations de cette musique, Jacques se décidait à regagner sa maison, lorsqu'il aperçut Mohammed en costume éblouissant.

Il allait à la mosquée; il entraîna Jacques. L'entrée n'était pas sur la place : il fallait s'engager dans une rue étroite qui longeait le sanctuaire.

Après avoir gravi quelques marches de marbre entre lesquelles poussaient des fleurettes, ils se trouvèrent dans un petit jardin. Des allées dallées de marbre conduisaient à un jet d'eau qui bruissait mollement sous les feuillages. Des bouquets d'oranges pendaient aux branches, des jasmins et des roses fleurissaient dans les massifs, et des géraniums s'enroulaient aux piliers, grimpaient le long des murs.

Ils franchirent un portique encadré de marbre jauni aux inscriptions à demi effacées; ils passèrent dans une vaste cour ombragée par des treilles séculaires, où des fidèles autour d'une vasque faisaient leurs ablutions.

Le sol de la mosquée était recouvert de riches tapis aux couleurs sombres et de nattes en longues fibres d'alfa qui étouffaient le bruit des pas et reposaient les pieds nus. Des colonnes nombreuses, élancées, de beau marbre contourné, soutenaient une série de coupoles. A travers les vitrages multicolores des petites fenêtres, le jour filtrait, venant se jouer sur les tentures qui recouvraient le bas des murs. Une chaire en bois sculpté se perdait dans l'ombre des colonnades, et des lampadaires suspendus très bas, en cuivre ciselé, un peu terni, semblaient un vol immobilisé de grands oiseaux las. Dans la tranquillité de ce lieu recueilli, dans cette atmosphère un peu lourde d'encens, les murmures des hommes en prière se propageaient comme un lent bercement confus.

Lorsque Mohammed eut terminé ses génuflexions, ils se dirigèrent tous deux vers une autre issue. Ils passèrent par une cour dallée, elle aussi, de marbre; des bancs en retrait dans les murs se dissimulaient à moitié derrière de lourds branchages, en des coins frais bien à l'ombre, où des figuiers antiques répandaient leur parfum troublant.

Par de lourdes portes ouvertes, on voyait, dans de petits réduits blancs où des manuscrits étaient empilés, de doctes vieillards assemblés, au regard placide sous de grosses lunettes, et qui dissertaient paisiblement tandis qu'au dehors les oiseaux chantaient invisibles dans les fleurs. Il se dégageait d'eux comme une béatitude, une âme de sagesse et de sérénité.



Dans la rue, marchant côte à côte, ils se taisaient... Soudain Jacques s'étonna de ne pas entendre les discours accoutumés de son compagnon.

Il avait assez joui de sa longue méditation ; et, comme il avait des raisons de croire que le mutisme de Mohammed était moins philosophique, il songea subitement aux confidences que Mustapha lui avait faites : il se demanda si Mohammed ne serait pas au courant de ces projets, et s'il n'attendait pas un moment favorable pour en parler.

Il voulut tout de suite le savoir ; il dit, d'un ton indifférent, pour amener la conversation sur leur ami :

— Ce palais que le père de Mustapha fait construire au bord de la mer est très beau n'est-ce pas, et bientôt il sera fini?

— Oui, répondit Mohammed, il doit être fini pour le mariage de Mustapha, qui veut y aller demeurer, cet été, avec sa femme. En attendant, ses appartements sont prêts chez mon oncle, où se donneront les fêtes.

— Il se fait prochainement, ce mariage...

— Dans quelques jours... Maintenant, c'est à peine si je puis vivre chez mon oncle. Tu connais son avarice ; eh bien, ce mariage le flatte tellement qu'il a consenti à commander des peintures nouvelles, à faire reblanchir les couloirs et même les terrasses. Je n'y suis pas allé depuis plusieurs jours... tiens, depuis la fête chez Féroudja ; depuis ce soir-là, je n'ai pas quitté les deux sœurs. Tu regardais mes vêtements : ils sont un peu fripés, car je les ai à peine quittés, et je suis tout endormi ; nous avons beaucoup fumé... Au moment où je sortais, j'ai vu arriver Yamina, accompagnée d'Aïcha. Elle venait sans doute fumer et tâcher de consoler un peu Doudja,

qui ne cause plus et mange à peine depuis qu'elle sait que Mustapha se marie... Elle fume et elle dort, voilà comment se passent ses journées. Je crains bien que si elle continue ainsi, elle n'en ait pas pour longtemps.

Mohammed se tut, les paupières lourdes. Dès lors, Jacques comprenait son silence.

Il songeait à Yamina, se demandant si cette étrange fille serait capable de se laisser mourir d'amour pour lui, comme la sombre petite au regard trouble le faisait tout simplement pour l'autre.

Mais il se reprit et ne voulut pas s'inquiéter davantage, heureux du bonheur présent. Il n'avait pas à chercher ce que l'avenir pouvait lui réserver de souffrances. Les premiers temps de folle passion écoulés, il pouvait se dire que Yamina l'aimait toujours plus que tout autre ; quant à lui, dans la quiétude des longues heures à deux, quand ils rêvaient l'un contre l'autre par les nuits lumineuses, il revivait à loisir les beaux jours envolés, il en espérait vaguement le retour...

A la manière dont Mohammed lui avait répondu, parlant de Mustapha, il lui apparaissait maintenant qu'il ne savait rien. Près des souks, Mohammed le quitta pour aller acheter des parfums que Féroudja désirait avoir tout de suite, et Jacques, poursuivant le cours de ses réflexions, à travers un quartier silencieux, par des ruelles grimpantes, se dirigea vers sa maison.

Yamina était de retour, étendue sur des sofas bas, dans sa chambre aux enluminures d'un bleu discret. Elle était encore aux soins de ses femmes qui la parfumaient, lui passaient d'amples vêtements d'intérieur. D'un rapide mouvement, elle se dégagea de leurs mains à la vue de Jacques, et, avec une grâce espiègle et juvénile qui lui était particulière en ses moments de joie, elle vint se jeter dans les bras de son ami qui la couvrit de baisers.

Elle leva vers lui ses yeux profonds, éperdus, et murmura :

— Viens t'asseoir à côté de moi, je t'envelopperai de ma chevelure avec laquelle tu joueras, et je te dirai de jolis projets. Tu sais, — continua-t-elle en l'entraînant, — nous allons ce soir nous réjouir les yeux. Nous avons décidé tout

à l'heure chez Féroudja d'aller aux fêtes de Si el Oulhi, et mon âme veut tout voir. Nous entrerons dans toutes les boutiques.

— Je veux bien, dit Jacques, mais combien serons-nous? Je ne pourrais à moi tout seul me charger de vous trois ; et vous devrez soigneusement vous voiler, et vous vêtir modestement.

— Je sais, — reprit Yamina, toute heureuse que Jacques eût si vite consenti, — je sais tout cela, — dit-elle en le caressant. — Mustapha et Mohammed viendront avec nous... Doudja même a promis qu'elle nous accompagnerait : pour s'enlever toute tentation de fumer avant ce soir, elle a donné à la vieille Aïcha, que j'avais emmenée, ses pipes et son opium.

Jacques approuva de la tête.

— Alors, si tu veux, — ajouta-t-elle après un silence, — nous pourrons fumer un peu dans la journée. Il fait bien chaud pour sortir...

Aussitôt, Jacques se leva et courut chercher la fumerie. Il ne pouvait plus résister. Sa longue promenade du matin l'avait débarrassé des germes de mort que l'opium roulait dans ses veines, mais il sentait obscurément qu'il lui manquait quelque chose ; il avait un besoin de fumer qui soudain, aux paroles de Yamina, se révélait, impérieux.

Des toiles étaient tendues au-dessus de la cour, sous les cimes des arbres, pour arrêter les rayons du soleil, et par les ouvertures, le long des murs, le ciel apparaissait bleu, incroyablement bleu ; c'était comme si de l'azur liquide s'était glissé par là, pour baigner de ses ondes légères la demeure de Yamina...



Ils avaient tous dîné chez Jacques, mais Doudja n'était pas venue. Pour la première fois depuis longtemps, Mohammed savourait l'hospitalité de sa sœur.

Les femmes étaient simplement vêtues de blanc. Jacques avait endossé des vêtements pareils à ceux de Mohammed pour passer inaperçu, et, pour se rendre gai, on avait bu un peu de raki.

Aux abords de la place, les rues étaient d'une animation extraordinaire. La foule bigarrée des orientaux y

répandait son odeur caractéristique. De nombreux quinquets fumants, de grosses lumières qui sortaient des étroites boutiques éclairaient un va-et-vient incessant. Et toutes ces lueurs rougeâtres et tremblotantes, ou ces feux directs, n'arrivaient pourtant pas à dissiper les ombres.

Parmi ces cris, dans ce brouhaha poussiéreux, on promenait toutes sortes de mets étranges, des fruits empilés, des pâtisseries et des boissons ; les cafés maures étaient pleins de peuple qui se livrait à des orgies nocturnes pour compenser le jeûne de la journée.

Et cela durait ainsi toutes les nuits d'une lunaison.

La vénérable mosquée dominait de sa masse sombre ces agapes religieuses ; les galeries supérieures des minarets, illuminées de verres de couleur, apparaissaient au milieu des étoiles comme des constellations tombées du ciel.

Les femmes, en modeste ajustement, sans bijoux et voilées, n'étaient pas remarquées dans la foule. Elles grignotaient des sucreries qui leur semblaient délicieuses. Elles jouissaient infiniment de leur sortie nocturne ; elles riaient pour un rien, riaient pour rire, pour le plaisir.

Ils longeaient une maison basse quand le gros Achmed, accompagné de Messaoud, apparut sur le seuil. La porte était ouverte, mais une toile tombante cachait aux passants le spectacle qui se déroulait à l'intérieur. Des ombres s'agitaient, on entendait de la musique : Achmed les entraîna, déclarant qu'ils s'amuseraient beaucoup.

Dans le fond de ce bouge enfumé, des femelles juives hurlaient sur une estrade, tandis que l'une d'elles simulait les danses du ventre, les belles danses langoureuses des filles d'Orient, qui n'étaient là que des contorsions grotesques.

Elles étaient exténuées, les malheureuses, elles buvaient constamment des anisettes enivrantes, et, la bouche béante, elles poussaient du fond de leur gosier leur voix éraillée. Elles avaient aux doigts des castagnettes, sur le cou des colliers cliquetants ; elles faisaient vibrer des tambourins, résonner des derboukas, qui rendaient un bruit assourdissant. Devant l'estrade, un piano avec une clarinette à quatre ou cinq notes criardes, reprenait continuellement ces traînantes mélopées arabes qui dans ce lieu d'opprobre étaient dépaysées.

Ah! quelle différence avec celles-là, les mêmes cependant, que la brise leur apportait sur les terrasses par les nuits silencieuses! Tout leur grand charme simple, quand elles étaient chantonnées, faiblement soutenues par les longs roseaux nasillards, semblait un murmure des jardins environnants, semblait sourdre des campagnes apaisées, des solitudes... Mais comme ces filles étaient habillées de couleurs choquantes et qu'elles secouaient violemment leur poitrine effondrée, Achmed était séduit. Et puis il connaissait le pianiste, le musicien qu'il avait salué l'autre soir, chez Féroudja : il en profitait pour aller s'accouder au piano, pour frôler presque les danseuses et se faire voir.

Yamina trouva que ces danses étaient médiocres : ils n'y restèrent pas longtemps, ils abandonnèrent Achmed à ses admirations faciles. Une fois dehors, Mohammed dit aussitôt :

— C'est un rusé, Achmed. Il n'a pas manqué de nous faire entrer là!... On dit qu'il a monté l'affaire, ou du moins qu'il a avancé de l'argent... Il a ainsi tout intérêt à trouver le spectacle admirable et à s'y prélasser pour attirer ses amis. Mais si j'y retourne, ce sera avec lui et sans payer.

Mustapha, cependant, veillait sur les deux femmes, qui se faufilaient au milieu des groupes.

Les plus nombreuses baraques étaient celles où Karagheuz, le polichinelle obscène de l'Islam, multipliait ses exploits. Elles regorgeaient toujours et l'on se pressait surtout dans quelques-unes dont les boniments fameux et les audaces acrobatiques soulevaient de gros rires dans l'assistance. L'appareil en était des plus primitifs : une simple toile légère ou un papier était tendu dans le fond de la salle, et, par derrière, une main d'homme tenait une bougie devant laquelle les personnages dansaient, retenus par une ficelle. Les ombres s'étendaient trop obliques et sans contours précis dès que le pantin s'éloignait un peu de la bougie, mais l'intérêt n'en était pas diminué; parfois même l'ampleur des formes prêtait à des interprétations comiques.

Yamina, parce qu'il y avait trop de monde, craignait d'être bousculée dans ces baraques, ou pincée grossièrement : elle ne voulut pas y entrer.

Deux nègres qui faisaient un vacarme épouvantable avec

des tam-tams, à la porte d'une maison basse, les engagèrent à venir voir la danse des chameaux. Désireuses d'assister aux espiègleries de ces bêtes, les femmes se glissèrent dans un étroit couloir en terre battue qui menait à la salle de spectacle, sans demander l'avis de leurs compagnons.

Ils s'installèrent sur des bancs qui basculaient. Un orchestre de cuivres se mit à jouer devant eux aussi vite et aussi fort qu'il le pouvait, rehaussé par les sons aigres d'une clarinette, martelé par le cliquetis redoublé d'une de ces castagnettes énormes qui viennent des pays noirs. L'un des nègres, tout jeune, avait un visage épanoui sous une calotte d'un rouge provocant. Il soufflait des pan-pans sourds dans une grosse machine de cuivre qu'il avait dû fourbir avec amour, tant elle reluisait.

D'un petit réduit fermé par une toile, sortit alors un chameau chancelant. C'était un grossier assemblage de bouts d'étoffe sous lesquels deux hommes étaient cachés. Le dos de l'animal était matelassé ; une corde flasque simulait la queue qui frétillait au hasard, et la tête du chameau, en haut d'une longue perche habillée de brun, était articulée : elle roulait de gros yeux blancs, elle ouvrait une bouche démesurée aux dents plates et branlantes.

Les pieds nus, là-dessous, s'affolaient à gambader sur les dalles, et, plus les instruments faisaient de charivari, plus le chameau tressautait, se trémoussait en oscillations contraires de la tête à la queue.

Il avait des arrêts brusques : sa tête se penchait vers les spectateurs comme pour les dévisager ou les dévorer ; il coulait, en passant devant les deux femmes, des œillades galantes ; mais, intéressées vivement par cette agilité hardie, elles s'effrayaient vite quand la bête se rapprochait trop d'elles. Alors elles détournaient la tête, se blottissaient chacune contre son ami, et de petits rires nerveux les secouaient.

Jacques cependant restait sérieux. Il venait de percevoir avec intensité quelle âme d'enfant sommeillait en ses rieuses compagnes. Il en demeurait tout rêveur, un peu troublé aussi. Et si des fibres tendrement amoureuses en étaient remuées au fond de son être, il avait aussi le sentiment qu'on ne pouvait guère être sûr de ces objets si frêles et de leurs caprices changeants.

Mustapha, que de pareils problèmes n'agitaient pas, s'amusait sans réserve, aussi bien du spectacle même que de cette joie puérile, et comme Doudja n'était pas là pour le rendre soucieux, il contemplait à loisir Yamina qui le captivait.

Après une retraite noble du chameau, après une série de saluts majestueux, auxquels répondaient les cris d'admiration de l'assistance, deux hommes passés dans des chevaux en carton s'avancèrent à leur tour. Les têtes bonasses de ces animaux, à l'encolure puissante et fortement cambrée, étaient secouées dans tous les sens, au moyen de rênes en cuir rouge ; leur crinière volait à l'aventure et les deux coursiers fringants, dans une fantasia échevelée, se précipitaient l'un contre l'autre ou se fuyaient pour rebondir plus loin, tout essoufflés.

Dans une autre salle plus grande et mieux éclairée, avec des gradins à un bout et une petite scène en face, des marionnettes luxueuses jouaient une pièce très naïve et très émouvante. C'était l'histoire d'un pauvre homme particulièrement effrayé par un ogre géant qui dévastait le pays et le mettait à rançon, exigeant des sommes énormes. Les armées régulières n'avaient rien pu contre lui ; on était allé finalement demander aide et protection à un souverain allié. Ce valeureux prince, en armure éclatante, était aussitôt accouru avec une poignée de braves. Après des poursuites héroïques, il était parvenu à traquer l'ogre, il l'avait provoqué en combat singulier, lui faisait mordre la poussière.

Tout cela pour quelques sous... Yamina n'avait rien perdu du spectacle. Les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, elle haletait de malaise aux moments périlleux, elle se laissait envahir d'un doux réconfort dès que son ami le roi avait le dessus. Assise auprès de Jacques, parfois elle le poussait vivement du coude, ou bien lui lançait en hâte quelques mots, une explication, de peur qu'il ne fût distrait ou ne comprît pas tout de suite.

Ils commençaient à ressentir un peu de fatigue ; avant de rentrer pourtant, les femmes voulurent encore faire un tour sur la place.

Les boutiques se fermaient, les lumières s'éteignaient, ce

n'était plus la bruyante animation du début ; un peu de sommeil rôdait dans l'air, lourd de fumées.

Elles éprouvaient un regret d'abandonner toutes ces réjouissances auxquelles, depuis si longtemps, elles avaient songé; elles enviaient le bonheur de ces femmes moins sévèrement tenues, qui pouvaient à leur fantaisie venir se réjouir l'âme en ces lieux réputés...

Cependant, par la nuit claire et sans lune, ils avaient cheminé lentement, en silence, dans les ruelles endormies. Ils avaient rencontré de sombres hommes, pourvus de lanternes, qui, de porte en porte, allaient réveillant les familles pour le repas qui précédait le lever du soleil.

Un repas les attendait eux-mêmes, chez Féroudja, et Jacques, soutenant Yamina par la taille, se réjouissait des pipes délicieuses qu'il allait fumer.



Aux premières heures du jour, par une matinée vaporeuse, ils chevauchaient allègrement tous trois, Jacques, Mustapha et Mohammed.

Ils se dirigeaient vers Tissemsil, Jacques pour hâter les préparatifs de son installation prochaine, Mustapha pour surveiller, par un semblant de sollicitude, l'achèvement du palais de son père. Mohammed s'était joint à eux pour occuper son désœuvrement.

De beaux oiseaux blancs casqués de noir, des loriots ruisselants d'or étincelaient au soleil dans les ombres des jardins.

Ils s'engagèrent dans des ravins touffus; de vieux arbres fleuris agitaient leurs jeunes feuilles d'un vert tendre, à la brise qui passait. Ils humaient avec délices le parfum des gazons humides, des orangers en fleurs, des amandiers roses.

Ils avaient maintenant gravi une éminence rousse où des bouquets d'oliviers étaient parsemés. Sous une brume traînante et brune, la blanche ville commençait à se réveiller. Les collines riantes qui l'entouraient, parmi les scintillements de la rosée, montraient leurs maisons blanches et bleues nichées dans la verdure et les fleurs. Elles semblaient, ces collines, se tapir aux pieds d'un énorme pan

de muraille, éboulis de terre rouge qui faisait comme une grande draperie d'ocre sombre, immobile.

De la ville on ne percevait que, çà et là, un dôme vert au croissant d'or, un minaret tout éblouissant de blancheur qui pointait hors de la brume avec ses ceintures de faïence polychrome.

Les lacs étaient invisibles encore, mais par delà les promontoires l'air était pur au-dessus de la mer, bleue à l'infini; et les voiles blanches des barques de pêche, qui rentraient au port, faisaient de petits points qui remuaient incessamment comme des albatros sur les vagues.

La grande chaîne majestueuse des montagnes se développait à droite en gigantesque amphithéâtre; un massif plus escarpé, derrière, étincelait de neiges récentes au milieu du ciel bleuâtre, et par les creux d'ombre erraient des coulées de pâle améthyste.

En deux heures de course rapide, ils parvinrent aux premiers contreforts. Ils avaient traversé de vastes plaines caillouteuses, où les iris et les asphodèles se mêlaient aux petites plantes aromatiques qui faisaient un sillage odorant sous les pieds des chevaux.

Le sentier, toujours tout droit, s'engageait dans une gorge au fond de laquelle un lit de rivière desséché se contournait sans verdure. Pourtant, dans les échancrures de la montagne, qui s'abaissait en pente rapide, des cascades dégringolaient; dans le haut, parmi des arbres, une légère vapeur s'élevait d'une cuvette invisible où quelque chose tombait avec un bruit sourd. Une végétation très dense et très délicate, toutes sortes de jolies herbes, marquaient en ces endroits, d'une ligne foncée, le chemin capricieux des eaux; de chaque petite feuille pleurait sans cesse une grosse goutte dans le clair ruisseau qui longeait le sentier, sur un lit de sable jaune.

Alors la montée commença. Ils auraient pu éviter ces mamelons et côtoyer la mer, mais la route qu'ils suivaient était plus belle et plus brève. La mer s'apercevait de temps à autre, en nappe d'un bleu profond, par échappées.

Maintenant la broussaille et les asphodèles avaient disparu; tout était cultivé, l'aspect était riant comme d'un vaste jar-

din. Des oliviers, des frênes et des pins entremêlaient leurs feuillages : des figuiers, sans feuilles encore, en cette saison printanière, étendaient leurs branches lourdes et blanchâtres. Des villages compacts comme des ruches d'abeilles étaient semés çà et là sur les crêtes ; rien de sauvage ne venait alarmer l'esprit : les vallons semblaient un immense déploiement de peluche délicate, brune et verte, terre et feuillage, posée mollement, retenue aux sommets par les petites maisonnettes qui étaient des clous mis là pour les fixer.

Des femmes en costumes voyants descendaient à la file, par des sentiers en escalier, vers une source lointaine ; elles portaient sur le dos, légères, d'énormes cruches en poterie. Beaucoup d'entre elles étaient jeunes et belles sous le casque épais de leurs cheveux noirs retenus par un bandeau d'étoffe rouge. Et, sans curiosité, leurs grands yeux se fixaient sur les beaux cavaliers qui passaient...

Autour des villages, des haies de cactus, dont quelques-uns étaient de vrais arbres, s'alignaient en rangs serrés. Par places, auprès des maisons, le sol était noirci de taches rondes, depuis le temps qu'on y mettait les olives ; à côté se dressait la lourde machinerie des moulins à huile, et des femmes, en jasant, courant perpétuellement l'une après l'autre, faisaient tourner la grosse meule de pierre. Un de ces moulins avait un mouton qui, sans être attaché, suivait le mouvement, et ce mouton faisait beaucoup rire un groupe de petites filles et de femmes.

C'était jour de marché, là-haut, très loin dans la montagne : des gens à pied ou à cheval descendaient avec des mules chargées lourdement, qu'ils poussaient à grands coups de gaule. Des hommes portaient sur le dos des carcasses de bête à moitié dépecées, des choses de boucherie invraisemblables, et la plupart, sur la nuque, une grande cruche brune, toute neuve, qu'ils retenaient d'une main. Et puis c'étaient des chèvres qui gambadaient sur les talus ; des troupeaux de moutons, très sages, dont le trottinement s'entendait de loin comme un crépitement sur la terre trop sèche : et quelquefois, rarement, des chameaux qui s'avançaient en file, avec des burnous impassibles sur le dos.

La physionomie de tous ces montagnards n'avait rien de

farouche ni de sombre, et Jacques se sentait reporté vers d'autres âges, vers une vie très belle et très simple, où l'on avait la claire intelligence et le grand amour de la nature.

Ils venaient de franchir un dernier contrefort. La mer s'étendait au loin, parfaitement unie, dans le calme d'une belle journée. Le soleil la faisait reluire comme du métal en fusion, un peu huileuse; elle venait mourir sans une vaguelette au pied des dunes.

Sur une éminence, au milieu des sables, ils voyaient se dresser le palais neuf de Mustapha : au-dessous quelques rocs en éboulis baignaient dans les eaux irisées.

Avant d'y atteindre, au bord de la même baie, dans des jardins clos de murs blancs où des orangers étaient cultivés, où des massifs de hauts arbres s'élevaient sur des tapis de mousse, ils trouvèrent l'habitation de Jacques.

C'était une ancienne maison luxueuse, avec des bassins en brique, de vastes cours de marbre où d'énormes troncs de vigne lançaient de tous côtés leurs ramures, et de belles chambres hautes ornées de faïences précieuses, de moulures en plâtre.

Jacques n'aurait pu songer à tout réparer en même temps. Il avait fait soigneusement restaurer et tendre de tapisseries les plus belles chambres. Il avait commandé qu'on refît les conduites d'eau, et, dans les bassins, des poissons argentés, au milieu de plantes aquatiques, nageaient sur un fond de sable doré.

Il était venu pour hâter les travaux des ouvriers ; il était agréablement surpris de les trouver plus avancés qu'il ne croyait. Aussitôt l'idée lui apparut qu'ils pourrait s'installer dans quelques jours. Il avait là pour serviteur un vieux nègre qu'on appelait l'Égyptien. Très attaché à Jacques, cet homme insistait pour qu'il revînt le plus tôt possible et s'établît. Cela ne dépendait que de Yamina ; mais elle devait assister au mariage de sa cousine, elle y tenait beaucoup, et, sans doute, elle ne voudrait pas céder.

Mustapha, qui les avait laissés pour aller voir le palais de son père, était revenu satisfait lui aussi de sa visite. Ils déjeunèrent ensemble et laissèrent passer dans une longue sieste les heures chaudes de la journée : au réveil, ils pensèrent

qu'avant de partir ils avaient le temps de faire une petite promenade en barque. En réalité, cette promenade était depuis longtemps décidée entre Mustapha et Jacques, mais ils feignaient de l'improviser maintenant pour ne rien laisser deviner à Mohammed de leurs projets.

Par des sentiers capricieux, au milieu des ronces fleuries et des cailloux, ils se dirigèrent vers les dunes ; le vieux nègre les avait précédés, il les attendait dans une barque dont la voile était hissée.

La côte, en cet endroit, était toute unie, et il fallait toujours retirer la barque sur le sable pour la garer des lames ; mais, un peu plus loin, sous le palais de Mustapha, quelques rochers pouvaient donner abri aux petites embarcations. Il n'y avait qu'à sceller des anneaux dans la pierre pour les amarrer ; de la terre on pouvait y accéder aisément. Mustapha se déclara satisfait de ce petit tour dans la baie.

Comme ils pouvaient revenir de nuit, connaissant parfaitement les chemins, ils choisirent pour le retour celui qui longeait la mer.

Le soleil baissait à l'horizon, dans un ciel d'un bleu opalin, tout léger. Très haut, dans le grand azur pâle, flottait une longue écharpe de gaze irisée, vapeur molle qui se dorait aux contours. Les sommets des montagnes devenaient roses ; des nuées qui venaient de la mer passaient vite au-dessus, allaient s'entasser dans les creux des vallées. L'heure était exquise.

Des coteaux, des ravins, montait vers le ciel comme une vaste symphonie silencieuse. Des fumées s'étalaient dans l'atmosphère limpide au-dessus des villages ; des feux s'allumaient sur les flancs sombres des montagnes ; le bruit clair d'une cascade se faisait entendre au loin, délicatement, et des chiens aboyaient à la nuit.

Ils passèrent auprès d'une *zaouia*[1] éblouissamment blanche qui se détachait sur le couchant. De hauts cactus, en rangs épais, veillaient alentour ; ils étaient coupés par endroits pour laisser de vagues sentiers courir parmi les cailloux. Près d'un puits voisin, se dressait une femme brune, en haillons,

1. Couvent arabe.

grandie dans le crépuscule et d'aspect biblique, qui remplissait des outres.

Ils étaient arrivés dans les vastes étendues où les oliviers paraissaient de tout petits points obscurs. Ils passèrent auprès d'un grand *fondouk* animé de la vie du soir. Tout autour, de hauts palmiers bruissaient au vent frais des plaines, et des avenues de cyprès haut serrées faisaient une masse très noire sur le ciel foncé de la nuit, barrant soudain la vue, libre d'obstacles partout ailleurs.

Il faisait maintenant très froid. Les étoiles commençaient à scintiller et, de temps en temps, filaient dans le ciel, en triangle indécis, des bandes d'oiseaux silencieux, vers un but inconnu.

Enfin ils aperçurent les murs épais de la ville.

La lourde porte à peine franchie, ils se trouvèrent tout à coup dans le bruit, dans le grouillement affairé d'un quartier commerçant. Ils galopaient néanmoins par les rues sinueuses, entre les maisons basses et plates, entre deux files indéfinies d'échoppes éclairées crûment, où les marchands étaient accroupis, poursuivant leur rêve.

L'âcre senteur des cuisines en plein vent les prenait à la gorge. Ils traversaient des carrefours où se réunissaient les industries les plus diverses, où passaient des véhicules de toutes sortes ; et c'était pour Jacques des visions rapides et charmeuses, toujours nouvelles, d'une impression profonde.



Le mariage de Mustapha s'était célébré selon les traditions d'autrefois. Les fêtes avaient duré trois jours dans la maison de Si Couider ben Amar, le vieux père avare de la jeune fiancée.

Ce mariage était un grand honneur pour sa famille, et, cette fois, il avait cédé sans trop de peine aux exigences fastueuses de Mohammed. Pour avoir la paix, il lui avait abandonné sa maison, se réservant seulement la chambre où il avait coutume de se tenir : Mohammed avait orné les cours de riches tentures, d'orillammes et de vélums en pourpre.

Yamina aussi, durant cette semaine, avait eu de graves

préoccupations. Depuis quelque temps, grâce aux instances de Bent Haoua, son oncle avait consenti à la revoir ; pour les cérémonies, elle avait même obtenu la permission de se rendre chez lui, afin d'assister sa jeune cousine.

Dans les appartements des femmes, il y avait eu un défilé incessant de jeunes amies, de complimenteuses de toute classe qui cherchaient à se mettre en faveur auprès de l'épousée.

La fiancée, après avoir passé de longues heures au bain, s'était livrée aux mains des masseuses. Puis sa longue chevelure, dégagée des bandelettes qui l'enserraient, avait été parfumée avec soin d'essences rares ; pour épiler complètement le visage, on l'avait d'abord enduit d'une pâte spéciale, très adhérente, et, l'opération achevée non sans douleur, on avait peint de beaux sourcils, on avait allongé les yeux avec du khol ; sur le front, sur le menton et sur les joues, par-dessus le fard, on avait collé des fleurettes de diamant et de pierres précieuses.

Elle avait teint ses ongles et l'intérieur de ses mains au henné, elle avait mis de nombreuses bagues à ses doigts, et ses bras nus étaient chargés, plus haut que le coude, de bracelets très riches, de larges cercles d'or à chaînettes. Pardessus sa veste de velours grenat, qui s'ouvrait sur une chemisette de soie, s'étageaient autant de colliers qu'elle en pouvait porter. Pour ajouter à ses bijoux, ses amies lui avaient prêté les leurs, comme il était convenable.

Ainsi parée de vêtements somptueux, sous l'amoncellement de richesses qui recouvrait de métal et de cabochons la partie supérieure de son corps, elle trônait assise sur de hauts coussins : telle on se représente une divinité favorable.

Au mur, derrière elle, des tapisseries tombaient lourdement ; le ravissant ovale de son visage se devinait à peine à travers son voile de fils d'or. Elle était tenue au silence le plus absolu ; les jeunes femmes qui passaient devant elle pour la contempler, les petites filles qui s'attardaient éblouies, marchaient sans bruit sur les tapis de haute laine, comme autant de prêtresses

Dans son isolement recueilli, l'idole s'efforçait de bouger le moins possible. Une servante avait charge de s'occuper d'elle. Quand elle voulait boire ou manger, elle le faisait sous

son voile d'or, en détournant la tête, afin qu'on ne la vît pas. La servante, après l'avoir débarrassée, reformait les plis harmonieux de ses vêtements, démêlait avec soin les fils d'or du long voile et se retirait à distance.

Le soir du troisième jour, l'iman était venu pour consacrer la nouvelle union. Il était simplement monté avec Mustapha dans une pièce d'où les femmes étaient exclues. On était allé chercher la jeune fille, on l'avait amenée dans la chambre voisine; elle avait attendu, un moment, derrière la porte entrebâillée.

Elle avait répondu par un oui à peine perceptible à la question que lui avait posée l'iman, — si elle voulait prendre Mustapha pour époux. Le jeune homme avait fait la même réponse. Le mariage était accompli.

L'épousée, toujours avec la même modestie silencieuse, était retournée s'asseoir à la place qu'elle venait de quitter. Une minute après, Mustapha l'avait rejointe; elle s'était levée alors, et avait traversé au bras de son mari les appartement des femmes.

Mustapha, pour ne pas voir celles qui s'étaient mises sur leur passage, baissait les yeux. Elles étaient nombreuses, en deux rangs serrés. Il leur jetait des poignées de piécettes qu'elles ramassaient en se bousculant un peu, mais comme des personnes de bonne compagnie.

Toutes en voulaient avoir, car elles portaient bonheur, ces petites pièces d'argent, ainsi jetées en ces jours d'allégresse.

Mustapha avait conduit sa femme dans la chambre où elle devait se tenir désormais; il l'avait fait asseoir sur un sofa et l'avait laissée avec ses parentes. Il était allé rejoindre les hommes, qui étaient réunis en bas dans le sélamlik.

Le soir seulement, après la fin de ces fêtes, Mustapha pourrait monter auprès de sa femme, il écarterait le voile d'or et la verrait pour la première fois.

L'hospitalité la plus large était pratiquée, selon l'usage. Toutes les femmes qui se présentaient étaient reçues avec la même bonne grâce. Des dames de haut rang, dignes matrones, épouses de fonctionnaires considérables, étaient venues, suivies de leurs servantes, s'installer avec leur lit et leurs menus objets de toilette. Pour celles-là, des places d'honneur étaient

réservées. D'autres encore, par groupes de deux ou trois, et parmi lesquelles de toutes vieilles, arrivaient simplement avec un petit sac. On ne leur demandait rien, ni qui elles étaient, ni combien de temps elles comptaient séjourner. Elles s'établissaient dans des coins, disposaient une natte sur le dallage, où elles seraient contentes de reposer, la nuit venue. C'étaient des femmes du voisinage, qu'on apercevait parfois sur les terrasses, vaquant à leurs occupations quotidiennes ; c'étaient même des inconnues tout à fait, sans bijoux mais très propres, des pauvresses qui venaient rompre ainsi leur dure existence de labeur : elles se sentaient heureuses de ce luxe qui régnait autour d'elles, et savouraient d'avance les festins délicats dont elles avaient leur part aussi bien que les plus proches parentes.

Pour distraire les invités, on avait fait venir toute espèce de gens habiles.

Il y avait des prestidigitateurs qui accomplissaient leurs tours de passe-passe devant les femmes voilées : les grands yeux, qu'on voyait seuls, suivaient avec attention les moindres gestes de ces sorciers. Puis c'étaient des chanteuses célèbres : elles pouvaient chanter du matin au soir, pendant plusieurs jours de suite, des séries d'histoires toujours nouvelles. La plupart étaient des filles de la lointaine Arabie, de l'Hedjaz. On les louait fort cher parfois, en raison de leur mémoire, et de la manière dont elles savaient moduler, avec une voix vibrante et chaude de contralto. Dans les maisons riches, il y en avait souvent plusieurs, — toujours une, au moins, — à demeure ; et, dans ces occasions, leurs maîtresses les emmenaient avec elles.

A l'intention des jeunes filles et des enfants, on avait mandé Karagheuz ; il les amusait beaucoup par ses farces et ses gestes imprévus, mais, il gardait ici une décence qu'il ne connaissait guère dans les représentations publiques.

Les danseuses aussi étaient conviées pour l'embellissement de ces fêtes ; et Mohammed, sans se vanter de ses relations, avait engagé ses amies Féroudja et Doudja.

Toutes deux étaient venues : Doudja n'y aurait pas manqué pour beaucoup d'or ; mais leur condition de danseuses les obligeait à une extrême réserve.

Elles n'avaient pu défiler devant la mariée, s'appliquer à distinguer ses traits : Doudja la connaissait pourtant : elle l'avait vue aux cimetières et aux bains ; quand son tour était venu de montrer ses talents, elle s'était arrangée pour l'apercevoir à travers les colonnes et les portes ouvertes.

Tandis qu'elle dansait, ses yeux étaient obstinément tournés dans la même direction ; ils lançaient des regards de colère et de désespoir vers cette femme qui, sans le savoir, la faisait tant souffrir depuis des jours.

Yamina, par sa tenue et sa bonne entente avec Bent Haoua qui la suivait partout, avait pu dissimuler sa conduite ; on ne savait pas qu'elle habitait avec un étranger, ce qui l'aurait fait résolument exclure de sa famille. Elle était très fière de se trouver au milieu de ses parentes ; elle avait assisté impassible à ce petit drame dont elle n'avait rien perdu.

Les mêmes spectacles se donnaient ensuite dans le sélamlik, devant tous les hommes. Là, des chanteurs s'avançaient par groupes de deux ou trois. L'un d'eux tirait d'une peau de bouc, qu'il gonflait sans cesse, une série de quelques notes mineures qui revenaient éternellement ; seul ou à deux voix, l'autre ou les deux autres contaient les aventures des ancêtres. On se les léguait de génération en génération ces pieux souvenirs que l'imagination de chacun amplifiait ou transformait à son gré ; si bien que, plus il remontait le cours des âges, plus le récit devenait fabuleux et par là-même intéressant.

Le chanteur, quand une histoire était finie, levait un bras, poussait un cri rapide et guttural, et, la musique continuant sans répit, il en commençait une autre.

Silencieux, les auditeurs pouvaient passer des heures à écouter ces hommes dont la mémoire, exercée dès la plus tendre enfance, était prodigieuse.

Mais, ce qui donnait surtout un caractère d'allégresse à ces fêtes, c'étaient les repas copieux dont les nombreux services se succédaient presque sans interruption tout le long du jour, et même très avant dans la nuit,

Le père de Mustapha, le puissant ministre, avait fait tirer de ses coffres, pour la circonstance, une série de six plateaux d'argent tous pareils ; on ne se lassait pas de les admirer. Les bords étaient incrustés de cabochons de rubis et d'émeraude

et, dans le fond, un arbre en or rouge ressortait avec des fleurs en diamant. Autour du tronc, un serpent d'or jaune s'enroulait, et la tête, posée sur une des racines, avait deux gros yeux de rubis taillé.

Il y avait encore bien d'autres choses merveilleuses. On présentait les mets dans des plats somptueusement décorés, dans de gigantesques plateaux d'or, ciselés admirablement, dans des services en vieille porcelaine de Chine dont nul ne savait l'âge.



Comme d'habitude, ils avaient passé une partie de la nuit à fumer. Les deux sœurs ne les quittaient plus guère depuis le gros chagrin que ce mariage avait donné à Doudja. Elle avait amené avec elle son inséparable amie, la tendre Hénia, qui n'était pas encore parvenue à la consoler tout à fait malgré ses caresses.

L'aube les avait surpris, et Jacques, pour se remettre, était monté sur la terrasse avant que le soleil se fût levé de derrière les montagnes. Dans la nuit finissante, la masse des maisons apparaissait indistincte et confuse. Sur les terrasses, des choses blanchâtres remuaient comme de grandes ailes.

Le vent soufflait par bouffées, sans violence, et le rafraîchissait ; une odeur douce et continue lui venait de toutes parts, mélange compliqué de senteurs marines et d'aromes printaniers, où persistait l'odeur des foules fleurant l'ébène et l'encens.

Dans le silence de la ville montait parfois, distinct et clair, le chant d'un coq.

Le ciel, au levant, était strié de nuages blancs qui prenaient peu à peu des teintes orangées ; ils allèrent en s'ourlant d'or jusqu'à ce qu'enfin le globe de feu apparût magnifique et répandît partout sa lumière éblouissante.

Les masses rocheuses, lentement, sortaient de l'ombre. Un large brouillard blanc s'élevait des plaines et des lacs, et les bouquets de pins semés par la ville étincelaient de mille feux sous la rosée, comme sous une poussière de diamant.

Jacques fut tiré de sa rêverie par un bruit de pas qui se

rapprochaient. En détournant un peu la tête, il aperçut Bent Haoua qui montait sur la terrasse, elle aussi, pour faire ses prières. Elle eut un mouvement de recul à la vue de Jacques, un moment d'hésitation, puis elle disparut dans l'ombre de l'escalier.

Et lui, mécontent d'avoir été troublé, irritable et faible après cette nuit d'insomnie, ne put retenir son imagination de vagabonder follement, se figura que cette apparition muette était un signe de malheur.

Bent Haoua vivait à l'écart, solitaire dans une partie de la maison, laissant à peine deviner sa présence.

Elle était toute dévouée à Yamina, elle l'accompagnait dans toutes ses sorties : mais elle n'avait jamais pu s'accoutumer à l'étranger, elle le détestait au fond du cœur. Jamais elle n'avait consenti à se tenir avec eux dans les appartements du haut. Il lui suffisait de vivre sous le même toit que son enfant chérie.

Pourtant, depuis qu'elle avait été bien accueillie chez son frère, au mariage de Mustapha, elle se montrait moins farouche, et, quand Jacques n'était pas là, elle attirait Yamina auprès d'elle pour causer et lui faire manger des pâtisseries qu'elle avait préparées avec amour.

Elle s'appliquait à la détacher de Jacques et des deux sœurs, fumeuses d'opium ; elle jugeait leur influence néfaste.

Ce qui l'avait décidée surtout à rejoindre Yamina chez Jacques, c'était l'idée qu'un jour elle pourrait la reprendre toute : si, au contraire, elle la laissait livrée à elle-même, sa Yamina serait vite considérée comme déchue, et si l'étranger venait à l'abandonner, les danseuses seraient là pour l'entraîner dans leur société perverse.

La vieille ne gênait point Jacques. Il avait observé que maintenant elle causait plus volontiers avec Yamina ; mais comme celle-ci ne paraissait pas moins aimante, il avait cru, sans plus d'enquête, à un heureux apaisement.

Il ne cherchait point à se rapprocher de cette femme qui lui était indifférente. Il vivait en paix avec elle et ne lui demandait pas davantage.



C'était jour de fête aux environs, près d'un marabout célèbre, et comme la promenade était agréable, ils avaient résolu d'assister aux processions qui s'y déployaient en grande pompe.

Jacques, afin de n'être pas remarqué, avait mis ses vêtements orientaux. Mohammed, chargé de s'assurer des chevaux, était venu, dès la première heure, frapper à leur porte. Yamina était prête depuis longtemps, toute à la joie de cette chevauchée. Tous trois, ils sortirent de la ville par la porte voisine des lacs. Sur les eaux ternes et tranquilles passaient des vols ras et rapides ; des flamands aux ailes roses tournoyaient dans les airs avant de se baigner.

Ils se rapprochèrent des coteaux par une fraîche petite route en lacet, avec des montées et des descentes brusques, entre deux talus qui portaient une verdure touffue. Des grappes de houblon en fleur, des liserons s'accrochaient aux oliviers sauvages, escaladaient les cyprès solennels, formaient un long berceau où des oiseaux chantaient. Des lentisques en broussailles descendaient dans les rigoles qui bordaient le chemin ; des bouquets d'iris se mêlaient aux belles feuilles d'acanthe et le délicat panache des fenouils argentés semblait d'énormes plumes d'autruche.

Çà et là, un massif métallique d'aloès menaçants dardait une fleur desséchée, gigantesque, entourée de feuilles mortes en amas noir.

Ils croisaient des bandes de campagnards qui marchaient les jambes nues en chantonnant de vieux airs et, de leur lourde matraque, abattaient des branches ou des fleurs au passage.

Ils abandonnèrent enfin ce chemin de fraîcheur, et soudain toute végétation cessa. Ils gravissaient parmi des rocs, des herbes roussies, de pauvres terres incultes ; le vent faisait voler leurs vêtements autour d'eux. Ils voyaient en haut le marabout tout blanc, édifice carré surmonté d'un dôme, et qui portait aux angles des boules en verroterie bleue et verte. Quelques arbres rabougris, qui retenaient des loques, restes de pieuses offrandes, se mouraient alentour.

Un petit berger très sale, tout en gardant ses brebis, arrachait des plantes qui poussaient là pour en croquer les bulbes blancs. Yamina voulut en goûter ; on donna quelque monnaie au misérable enfant, dont les yeux s'éclairèrent de convoitise. C'était frais, ces racines, avec un goût fin de noisette, et Yamina descendit de cheval pour en arracher, elle aussi, heureuse de faire quelques pas.

Sur des perches, à l'intérieur du monument, pendaient des fichus de soie, des morceaux d'étoffe ; dans les creux du mur, des bougies à demi consumées avaient fait de longues traînées noires, et des sortes de lézards sans queue étaient fixés contre la coupole, rigides et mornes.

Ils n'étaient pas là depuis longtemps, lorsqu'ils virent arriver, montant par les sentiers rocailleux, de longs cortèges de musulmans graves. Ils étaient précédés de bannières aux couleurs voyantes, et de musiques étranges ; parmi les tambours assourdissants, toutes sortes d'instruments qui ne s'accordaient pas très bien lançaient chacun sa note avec une conviction religieuse.

Il y avait des vieillards qui s'aidaient de bâtons, des hommes maigres au visage morose, des nègres corpulents dont la peau luisait au soleil, — et la procession s'éclaircissait à la fin, les jeunes hommes s'attardant à jouer avec la multitude d'enfants qui les suivait.

Jacques et Yamina s'étaient tenus à l'écart, pour ne pas gêner la procession ; mais Mohammed, dont la piété se manifestait par élans imprévus, avait reconnu là quelques-uns de ses parents : il s'était approché, s'était prosterné presque, devant des personnages aussi pieux, les avait baisés au front, puis avait tiré un chapelet de sa poche et s'était joint au cortège, plein de ferveur.

Quand la procession se fut déroulée plusieurs fois autour du lieu vénéré, elle s'arrêta. On se tourna vers l'orient et l'on récita de longues prières entremêlées de génuflexions, durant lesquelles on touchait du front la poussière.

Un murmure profond, d'où se dégageaient parfois des syllabes mieux articulées, s'élevait de cette foule ; une même prière montait de ce sol ingrat dans la pureté des cieux, une même solennelle oraison vers Allah.

Les chefs de la procession, les plus vénérés parmi les vieillards, tous ceux qui avaient fait le saint pèlerinage de la Mecque, entrèrent dans le monument pour accomplir certains rites, pour disposer sur les perches, ou le long des murs, des morceaux d'étoffes consacrés, de légères offrandes.

Après ces diverses cérémonies, la plupart s'enveloppèrent dans leurs burnous et s'étendirent sur la terre pour reposer. Les jeunes gens, en beaux costumes tout neufs, passaient le temps à différents jeux où il fallait déployer beaucoup d'agilité.

On avait apporté quelque nourriture, figues et galettes, et la procession ne devait se reformer qu'au soir, après les prières du couchant.

Mohammed, comme dans toutes les réunions d'hommes, avait retrouvé des camarades ; il avait laissé partir Jacques et Yamina, préférant rester là, maintenant qu'il y était.

Tous deux, ils descendirent le versant de la colline opposé à celui qu'ils avaient gravi ; leurs chevaux faisaient rouler des cailloux sur la terre brune, et les scilles et les asphodèles mettaient seules un peu de vert dans la sécheresse environnante. Ils arrivèrent ainsi non loin de la ville, auprès d'un cimetière qui s'abaissait tout le long d'un coteau.

Devant un petit bois odorant et clair de jeunes eucalyptus, se dressait une mosquée entourée de murs; il fallait, pour y accéder, traverser de nombreuses cours, séparées par des murs bas aux larges ouvertures, qui permettaient de les voir toutes en passant de l'une à l'autre. Là se trouvaient les tombeaux des familles riches de la ville. Des arbres séculaires, oliviers au tronc creux, pins opulents, figuiers aux feuilles luisantes, étendaient leurs ombrages sur les mausolées. Des fontaines coulaient dans des vasques de marbre, et l'eau qui en sortait allait se perdre sous l'herbe, entre les dallages.

Yamina se souvint qu'elle avait des membres de sa famille enterrés là : aussitôt elle voulut retrouver leurs tombes. Ils confièrent leurs chevaux à des enfants qui jouaient dans ce champ de repos, et parcoururent le cimetière sous le chaud soleil de midi qui faisait taire les oiseaux dans les arbres.

Ils firent beaucoup de détours avant de retrouver les places où dormaient les parents de Yamina; elle ne vit pas sans

tristesse l'état négligé des tombes et l'endroit même qu'elles occupaient. C'était à mi-flanc du coteau, où les arbres se faisaient de plus en plus rares ; il ne restait plus que des alignements de cyprès à moitié morts, des arbustes chétifs qui, sans abri, luttaient misérablement contre les vents de la plaine.

Les carrelages et la maçonnerie s'étaient disjoints ; à peine si l'on pouvait lire les inscriptions usées sur les dalles à moitié enfouies dans les herbes. Les godets creusés aux extrémités pour y baigner des bouquets étaient remplis de terre ; un maigre géranium, débris de plantations soigneuses, avait seul résisté au temps, piquant de mauve cette jonchée de pierres mélancoliques.

On avait trop enterré là ; toutes les places étant prises, on avait peu à peu délaissé l'endroit : les visites se portaient ailleurs, vers le haut, vers les nouvelles tombes. Celles-ci, apparemment, des vivants les soignaient, — jusqu'au jour où ils disparaîtraient sous les pelletées de terre : et cette terre elle-même serait honorée, un temps, puis délaissée à son tour ainsi que les pauvres vieilles tombes.

Yamina, très instruite, avait reconnu aux versets encore lisibles que ceux qui dormaient là avaient été des personnages vénérés. Elle était penchée sur le marbre et Jacques suivait sa lecture avec attention, comme s'il l'avait comprise à mesure. Elle inclina la tête et le regarda de bas en haut :

— Jacques, dit-elle, lis-moi donc ce passage : il n'est pas difficile... Ton vieux marchand a dû te l'apprendre, il y a longtemps déjà.

Mais il ne s'en tira qu'avec de grandes difficultés ; Yamina sourit de sa confusion, puis elle se remit à lire.

Elle se rappela que jadis on l'avait conduite en ce lieu, quelquefois ; mais quand sa mère était morte, on l'avait inhumée dans un autre cimetière et, depuis, on avait reporté tous les soins, avec toutes les larmes, sur la nouvelle sépulture.

Elle eut un profond regret de cet oubli ; prise d'une tendresse dévote, elle se jura de le réparer dans l'avenir. Et son ami l'approuva.

Il l'aida même à arracher quelques herbes par trop envahissantes, à remettre en place des morceaux de faïence peinte

qui faisaient un joli cadre aux dalles de marbre ; mais leurs efforts furent vains lorsqu'ils voulurent redresser la pierre couronnée d'un turban qui peu à peu s'était penchée...

*
* *

Le vendredi suivant, dans la matinée, Yamina, suivie de sa tante Bent Haoua comme d'habitude, alla chez son oncle chercher deux de ses cousines, qui avaient promis de l'accompagner.

Et, toutes quatre, elles prirent le chemin du cimetière ; elles avaient emporté quelques provisions, car elles comptaient y passer de longues heures, ainsi qu'il est d'usage en ce jour consacré.

Des groupes de femmes et d'enfants étaient déjà installés auprès de leurs morts, dans l'herbe et sous les ombrages. Des jeunes femmes entouraient les fontaines; elles s'en retournaient silencieuses dans leurs longs voiles blancs, avec des brocs d'eau pour laver leurs tombes. pour remplir les godets creusés dans le marbre, où elles trempaient ensuite des fleurs et du buis.

Yamina et ses compagnes allèrent d'abord vers la vieille chapelle sombre. De riches tapis étaient jetés par-dessus les nattes qu'on ne voyait presque plus ; des rangées de perches supportaient des draperies luxueuses ; dans le fond se trouvait un enclos réservé, surélevé d'une marche, où, derrière une barrière en bois, on voyait des drapeaux roulés. Là sommeillait un corps étendu sur le dos, et qu'on distinguait à peine en cette obscurité : c'était le vieillard qui avait la garde de ces reliques.

Elles se déchaussèrent avant d'entrer ; elles voulaient baiser les saintes oriflammes ; mais Yamina, qui s'avançait la première, se retira presque aussitôt en poussant un cri : elle avait vu les deux pieds du dormeur auprès de la barrière. et, ne s'attendant pas qu'il y eût là personne, elle avait eu peur. Le saint homme se leva et vint les rassurer.

Il avait une curieuse figure de tout vieux. Sa barbe blanche et clairsemée frisait en deux pointes, rougies au henné. Il avait un sourire continuel ; sa tête était prise dans un turban

vert aux vastes enroulements : il se croyait descendant du prophète.

Les femmes ôtèrent leurs voiles ; il les conduisit auprès des bannières qu'elles baisèrent longuement, la tête enfouie dans les plis soyeux.

Elles firent ensuite leurs ablutions dans de petites chambres, où l'eau coulait sur le marbre même ; après avoir rempli leurs cruches, elles se dirigèrent vers leurs tombes.

Non loin d'elles, une très vieille femme, sous un figuier, près d'une tombe isolée, poussait des cris de perruche à perdre haleine ; elle n'avait plus de dents, et ses lèvres rentraient dans la bouche. Elle brandissait des touffes de géranium : une autre vieille, qui s'en allait indifférente sous ce déluge d'imprécations, les avait brisées en passant trop près, ou les avait cueillies, croyant la place abandonnée.

Yamina, qui avait bon cœur, jeta quelques paroles de consolation à cette inconnue dont le grief était si bruyant. Sa compassion s'était éveillée à la vue de cette tombe, entourée de débris poussiéreux et d'herbes folles, aussi négligée que celle des siens.

Toutes les quatre, elles mirent des soins minutieux à restaurer leur petit coin, et, malgré le soleil qui brûlait le coteau, elles restèrent là tout le long du jour, à manger leurs gâteaux et leurs fruits, agréable occupation où l'ennui ne pouvait se mêler.

Au retour, après avoir laissé chez elles les deux cousines, très reconnaissantes à Yamina de cette sortie qu'elle leur avait procurée, Bent Haoua dit à sa nièce :

— Comme il fume, cet homme avec qui tu vis !... A ta place, je ne pourrais supporter cela.

Yamina n'aimait pas que sa tante lui fît la plus légère observation. Elle répondit :

— Mais c'est lui qui ne voulait pas, au début !... Je l'ai tant pressé de faire comme moi qu'il a fini par s'y décider. Mais ne crains rien, ce n'est pas dangereux.

— Je ne m'occupe pas de sa santé ! dit la tante.

Et, après un silence, elle ajouta, regardant Yamina en face :

— L'aimes-tu, cet étranger ? Je ne puis croire que tu l'aimes vraiment !... Quand je pense que Mustapha était

plein d'amour pour toi et qu'il t'avait vue avant l'autre, je ne puis comprendre que tu l'aies dédaigné. Tu serais tout aussi riche que maintenant, si c'est la richesse qui t'a plu... et, au moins, tu appartiendrais à l'un des nôtres!

Yamina avait pris le parti de ne plus répondre; et comme, ce soir-là, elle laissait percer un peu d'humeur, Bent Haoua reprit :

— Mon âme ne veut que ton bonheur, tu le sais, ma Yamina. Laisse-moi parler quand même : cela me soulage... Je songe parfois qu'il est mort et que je t'ai reprise, ou bien que tu t'es enfuie loin de lui, pour toujours, seule ou avec un homme de notre race. Alors je me réveille... et je pleure et je ris jusqu'à ce que j'aie compris de nouveau que rien n'est changé dans ton cœur et que tu dors au-dessus de moi, dans ses bras.

R. H. DE VANDELBOURG

(*La fin au prochain numéro.*)

VINGT-CINQ ANS

DE

FINANCES ANGLAISES

I

De même que les budgets des autres nations européennes, le budget de l'Angleterre n'a cessé d'aller en augmentant pendant ce dernier quart de siècle, et ce n'est pas sans inquiétude qu'à diverses reprises déjà les chanceliers de l'Échiquier ont constaté l'allure rapide de l'accroissement des dépenses : constatations toutes platoniques d'ailleurs, dont aucune n'a eu pour effet d'arrêter cette ascension vertigineuse. Le même chancelier, qui se plaint, se voit obligé, malgré ses regrets, d'ajouter à son tour au chiffre des dépenses de son prédécesseur[1].

Suivant le *Statistical abstract*, les dépenses pour l'année financière 1873-74 s'élevaient à 1880 millions de francs. Dans ce total figurent, il est vrai, deux dépenses extraordinaires : une somme de 80 millions et demi, montant de l'indemnité payée aux États-Unis en réparation des dommages

1. Nous nous sommes servi particulièrement pour cette étude, indépendamment des *Statistical abstracts*, des *Finance accounts* pour les années financières 1873-74 et 1897-98, que nous avons prises comme terme de comparaison, et des *budget-speeches* des chanceliers de l'Échiquier, des ouvrages de : S. Dowell, *History of taxation*; S. Buxton, *Finance and politics*, 1783-1885 ; et des articles suivants : A. Calmon, *Finances anglaises, 1842-1870* (*Revue des Deux Mondes*, 1870) ; Joseph Ackland, *25 years' financial policy* (*Fortnightly review*, juin 1899) ; N***, *Twenty years' finances* (*The Times*, février-mars 1899).

causés par le navire confédéré l'*Alabama* pendant la guerre de Sécession, et une somme de 20 millions, crédit voté pour la guerre contre les Ashantees. En déduisant ces sommes du chiffre précédent, les dépenses ordinaires, pour cette année, ressortent à 1 780 millions de francs.

Pour l'année fiscale 1897-98, ces mêmes dépenses s'élèveraient, suivant le *Statistical abstract*, à 2 590 millions. Mais ce chiffre, qui paraît cependant fort élevé, ne permet pas de mesurer exactement l'accroissement du budget; il ne peut être comparé à celui que nous venons de donner pour 1873-74. Une note, mise au bas du tableau qui donne le montant des dépenses impériales, met le lecteur en garde contre cette erreur bien facile à commettre. Rien n'est délicat, en effet, comme les comparaisons de ce genre faites à des époques assez éloignées les unes des autres. Il est rare que, dans l'intervalle, quelque modification n'ait pas été apportée dans la manière d'exposer les comptes. Rarement aussi, ces changements ont pour effet de grossir les chiffres aux dépens des dernières années. Presque toujours, au contraire, le résultat est d'escamoter aux yeux du public un accroissement sur lequel on ne désire pas attirer son attention.

Dans le montant des dépenses de 1873-74 figurent, pour une quarantaine de millions, des subventions accordées à divers titres par le gouvernement impérial aux administrations locales. Dans le chiffre donné par le *Statistical abstract* pour le budget de 1897-98, sont aussi comprises, pour une centaine de millions, des subventions analogues. Mais à celles-ci sont venues s'ajouter depuis 1889 d'autres subventions, bien plus importantes encore, et dont on est obligé d'aller chercher le chiffre quelques pages plus loin. La raison alléguée pour les distraire ainsi du budget impérial est que, au lieu d'être prises sur les ressources totales du budget, elles proviennent d'abandons successifs faits, en vertu de lois spéciales, d'une portion fixe de certains impôts impériaux. Il n'en est pas moins vrai que, pour comparer les chiffres des dépenses aux deux époques choisies, force est bien de faire entrer ces sommes en ligne de compte : quelle que soit leur destination ultérieure, les contribuables les paient sous la forme d'impôts impériaux aux agents du gouvernement impérial, et rien ne les différencie,

en définitive, des autres subventions. C'est, de ce chef, une somme de 237 millions à ajouter aux dépenses pour 1897-98, dont le total se trouve ainsi porté à 2 827 millions de francs.

Nous voilà bien loin de la modeste somme de 1 250 millions que John Bright regardait en 1850 comme un maximum qu'aucune raison ne devrait jamais permettre de dépasser. « Aucun homme politique, disait-il alors, ne serait digne du titre d'homme d'État, qui ne parviendrait pas à gouverner le pays avec une dépense de 50 millions de livres sterling. » Bien des hommes politiques se sont succédé au pouvoir depuis cette époque, aucun, parmi les plus grands, parmi ceux-là mêmes auxquels n'a pas été refusé le titre d'hommes d'État, n'a eu la force nécessaire pour s'opposer au flot toujours croissant des dépenses dont l'augmentation, pendant ce dernier quart de siècle seulement, a été supérieure à un milliard de francs.

Ce dernier chiffre est cependant quelque peu grossi, et nécessite une légère correction. Dans les chiffres de dépenses donnés plus haut figurent pour les deux années, celles afférentes aux services postaux. Or, si le coût de ces services a fort augmenté, l'augmentation a été plus que compensée par l'élévation correspondante de leurs recettes. Pour connaître le montant réel de l'accroissement des dépenses, il est donc juste de défalquer l'augmentation provenant de ces services rémunérateurs, soit 165 millions environ. Par contre, il faut tenir compte, en sens inverse, de la diminution de 45 millions effectuée au détriment des crédits affectés au service de la dette. L'augmentation réelle des dépenses, de 1873-74 à 1897-98, ressort ainsi à 920 millions environ, soit un peu plus de 55 p. 100.

A cette somme, les services militaires ont contribué pour 425 millions, — les services civils pour 257, — et les subventions aux administrations locales pour 237. Nous allons passer en revue successivement ces trois natures de dépenses, pour voir la marche et les causes de l'augmentation.



A tout seigneur, tout honneur. Nous commencerons par les services militaires.

Après les guerres de la Révolution et de l'Empire, l'Angleterre, de même que les autres puissances européennes, avait pu réduire considérablement ses dépenses militaires. Il lui avait été cependant impossible de revenir aux modestes effectifs antérieurs : ses acquisitions coloniales nouvelles lui rendaient nécessaire le maintien de forces militaires plus importantes. En 1814, elle avait sous les armes 345 000 hommes de troupes de terre, et elle entretenait 145 000 hommes sur ses vaisseaux. En 1828, après douze années de paix, ses troupes de terre étaient réduites à 116 000 hommes. Cette armée lui coûtait annuellement 220 millions de francs; c'était à peu près le double de ce qu'elle dépensait pour le même service en 1792. Les dépenses de la marine avaient subi une augmentation plus grande encore. En 1790, la marine coûtait 55 millions; en 1828, elle en absorbait plus de 150.

De 1816 à 1853, la moyenne des dépenses militaires se maintint entre 375 et 400 millions de francs par an. La guerre de Crimée fut le commencement d'une ère nouvelle pour le développement du militarisme en Europe. L'Angleterre ne demeura pas en arrière; elle éleva rapidement les effectifs de son armée et de sa marine. Au même moment, les navires à vapeur remplacèrent dans les escadres les anciens voiliers; puis les bateaux en bois, obligés de céder le pas aux navires en fer, allèrent moisir dans les arsenaux, ou ne furent plus employés que dans les stations lointaines; dans l'artillerie, les pièces légères employées jusqu'alors furent remplacées par des pièces d'un calibre supérieur. Cet accroissement des forces, ces transformations se traduisirent fatalement par une augmentation du chiffre des dépenses, et, en 1869-70, l'Angleterre inscrivait à son budget 540 millions pour ses services militaires : 300 pour l'armée, 240 pour la marine.

Ces dépenses s'élevèrent encore après la guerre franco-allemande, à la suite de laquelle s'établit en Europe cet état de paix armée que supportent avec tant de peine les nations les plus riches. En 1873-74, l'armée et la marine réunies coûtaient à l'Angleterre 590 millions. Depuis lors, chaque année ajoute au fardeau antérieur, et, au budget de 1897-98, les dépenses militaires figuraient pour un milliard de francs.

C'est, en vingt-cinq ans, une augmentation de 70 p. 100. Et rien ne fait prévoir un arrêt dans ce développement ininterrompu. Dans ses prévisions pour l'année 1899-1900, le chancelier de l'Échiquier évalue les dépenses de ce chef à 1 190 millions. Ce n'est pas sans quelque effroi, d'ailleurs, qu'il a annoncé ce nouvel accroissement. Mais la grandeur et la sécurité nationales ne dépendent-elles pas des améliorations constantes apportées à l'armée et à la marine? Non sans mélancolie, sir Michael Hicks-Beach avouait que le seul espoir, bien faible, qu'il eût de voir se modérer ce chapitre de plus en plus lourd des dépenses, était dans un heureux résultat de cette Conférence de la Paix, qui allait prochainement se réunir. La Conférence a achevé ses travaux; elle n'a certes pas été inutile, mais il a été impossible de se mettre d'accord sur un moyen pratique pour entraver la folle progression des armements, et, pendant de longues années encore, les grandes puissances devront se résigner à voir croître leurs dépenses militaires.

Dans quelle proportion l'armée et la marine ont-elles contribué au développement de ces dépenses depuis 1873?

L'armée qui, en 1873-74, ne coûtait que 340 millions, en coûtait, en 1897-98, 485. Cet accroissement est dû, pour la plus grande part, aux dépenses pour la construction de fortifications nouvelles, et aussi aux nombreuses améliorations apportées à la vie des soldats. L'effectif des troupes est loin, en effet, d'avoir augmenté dans les mêmes proportions que les dépenses. En 1869, on estimait à 180 000 hommes l'effectif de l'Angleterre sur le pied de paix; on l'estime aujourd'hui à 220 000. Cette armée, dont l'entretien pèse d'un poids si lourd sur le contribuable, et que le système des engagements et le service aux colonies, particulièrement aux Indes, contribuent à rendre plus coûteuse que les armées continentales, remplit-elle du moins les *desiderata* des spécialistes? Il s'en faut, et plus d'un personnage autorisé n'a pas craint de faire entendre qu'au jour d'un conflit, l'armée britannique, même augmentée de l'appoint des troupes indigènes, pourrait se trouver insuffisante pour la tâche colossale qu'elle aurait à remplir.

Bien plus forte encore a été la progression des dépenses de

la marine : pour celle-ci, dans le même laps de temps, elles ont plus que doublé. En 1873-74, elles étaient de 250 millions ; en 1897-98, elles se sont élevées à 525 millions, et les prévisions pour 1899-1900 les évaluent à près de 600 millions. Dans son effort continu pour conserver la suprématie navale, et s'assurer une prépondérance certaine sur les flottes réunies d'au moins deux puissances étrangères, l'Angleterre, au prix de ces sacrifices considérables, a-t-elle réussi ? Sans mettre en doute la puissance de leur marine, et bien qu'ils soient convaincus de pouvoir maintenir longtemps encore leur supériorité maritime, nos voisins ne sont pas sans manifester quelque inquiétude devant l'importance des sacrifices que s'imposent de leur côté leurs adversaires éventuels. Ces inquiétudes se sont fait jour tout récemment dans la dernière édition du *Naval Annual* ; un des collaborateurs de lord Brassey, sous la haute autorité duquel paraît, depuis plus de dix ans, cette publication très estimée dans les milieux spéciaux, M. Charles Gleig, écrit : « Sans qu'il soit nécessaire d'examiner en détail les forces navales des puissances contre lesquelles l'Angleterre pourra avoir prochainement à lutter, il importe de faire remarquer que, bien que l'Angleterre ait développé sa marine et augmenté considérablement sa flotte, particulièrement pendant les dix dernières années, sa puissance maritime relative a décliné, par suite du grand développement des autres marines[1]. » Ces inquiétudes ne manqueront pas de se traduire par des demandes d'augmentation de crédits.

A ce formidable accroissement des dépenses militaires, les deux grands partis politiques ont d'ailleurs également participé. De 1869 à 1874, période pendant laquelle les libéraux furent au pouvoir, la moyenne de ces dépenses avait été de 580 millions. Sous le gouvernement conservateur de Disraeli, de 1874 à 1880, cette moyenne s'éleva à 680 millions. De 1880 à 1886, pendant la gestion des libéraux, elle passa à 760 millions. A leur retour au pouvoir, de 1886 à 1892, les conservateurs la portèrent à 800 millions. Sous le dernier gouvernement libéral, de 1892 à 1896, elle s'est élevée à 895 millions ; enfin, le gouvernement unioniste qui, depuis

1. Cité par le *Financial reform almanack*, 1899, p. 19.

cette époque, dirige les affaires du pays, lui a fait dépasser le milliard. Et, pour si lourd que paraisse un semblable fardeau, tous, libéraux aussi bien que conservateurs, sont prêts à l'augmenter encore si la nécessité en est reconnue; seules, quelques voix isolées se font entendre contre cet accroissement incessant. Tout ce que se borne à discuter l'opposition, c'est la bonne utilisation des crédits votés. Dans un discours récent, sir Henry Fowler[1], ardent libéral, après avoir passé rapidement en revue les principales dépenses impériales, a nettement déclaré qu'il se séparait du petit nombre de radicaux qui s'opposent à l'élévation des crédits pour la marine. Il a rappelé les paroles de Cobden, le grand radical, qui était si convaincu de la nécessité pour l'Angleterre de conserver une suprématie navale incontestée, qu'il se déclarait prêt, plutôt que de la lui voir perdre, à voter un crédit de 100 millions de liv. st. (deux milliards et demi de francs) pour prévenir une semblable calamité.



Les services civils ont contribué pour une grande part, pendant ce dernier quart de siècle, à l'augmentation des dépenses. Proportionnellement même, leur accroissement a été plus élevé encore que celui des services militaires. Tandis que ceux-ci augmentaient de 70 p. 100, les premiers s'élevaient de 80 p. 100.

En 1873-74, les services civils entraient pour 320 millions de francs dans le total des dépenses; en 1897-98, ils ont coûté 580 millions. Une partie de cette augmentation provient, sans doute, des élévations de traitements accordées pendant cette période au personnel, et du développement de certains services anciens, mais la plus grande part en est due aux services nouveaux très nombreux, dont a été chargé, dans ces dernières années, le gouvernement impérial.

Le plus important de ces services, celui qui a entraîné l'augmentation de dépenses de beaucoup la plus considérable, est le service de l'éducation, création jeune encore, et qui est loin d'avoir atteint son plein développement.

1. A Willenhall, 6 avril 1899.

C'est en 1833 que le Parlement manifesta, pour la première fois, sous une forme matérielle, l'intérêt qu'il portait à la question de l'éducation populaire. Il le faisait par l'octroi d'une faible subvention de 500 000 francs à deux associations privées qui s'en occupaient particulièrement. En 1838, cette subvention était portée à 750 000 francs par an. L'année suivante, un « département de l'éducation » était créé. Mais ce n'est qu'à partir de 1867 que l'attention publique se porte de plus en plus sur cette question, et que les dons du gouvernement, destinés à venir en aide aux corps locaux et volontaires qui, jusqu'alors, soutenaient presque uniquement de leurs deniers les écoles, prennent une réelle importance. En 1870, enfin, la loi Forster engage définitivement l'État dans une voie nouvelle. Elle décidait l'établissement d'écoles, aux frais de l'État, dans tous les districts où la diffusion de l'instruction était reconnue insuffisante. Les dépenses nées de cette loi s'accrurent rapidement. En 1873-74, c'est pour près de 50 millions que sont inscrites au budget les dépenses afférentes à l'instruction publique. Dès 1888-89, elles y figurent déjà pour 120 millions. La loi de 1891, en adoptant le principe de la gratuité de l'éducation, a été une cause nouvelle d'augmentation de ces dépenses, qui, dans le budget de 1897-98, s'élevaient à 260 millions. En dépit de leur rapide accroissement, d'ailleurs, aucun dissentiment n'existe entre les partis politiques quant à leur nécessité. Le dernier rapport du Conseil de l'éducation traduit bien l'unanimité de l'opinion sur ce point : « Un excellent système d'éducation publique, dit-il, est une des formes les meilleures de placement national. Dans le développement des aptitudes industrielles et commerciales, dans l'élévation du sentiment des devoirs civiques, et, plus encore, dans la diffusion de plus en plus grande de la culture morale et du sentiment religieux, le pays trouve amplement la compensation de ses sacrifices. »

Il est certain que ces dépenses continueront à augmenter encore avec rapidité. A la gratuité de l'instruction, un parti de plus en plus nombreux désire voir ajouter la gratuité des livres d'étude nécessaires aux écoliers, et l'octroi à ceux-ci d'au moins un repas gratuit pendant les heures d'école. D'autres demandent que l'État s'intéresse plus qu'il ne l'a fait

jusqu'ici à l'instruction technique, et contribue largement à la création d'écoles professionnelles et commerciales, voie dans laquelle l'Angleterre s'est laissé distancer depuis plusieurs années déjà, en particulier par sa grande rivale sur le terrain économique, l'Allemagne.

Aux dépenses d'éducation sont venues s'ajouter, dans ces dernières années, celles que nécessite l'application des lois hygiéniques et des lois ouvrières, dont le nombre s'accroît presque à chaque session.

Pour les services civils, un accroissement de plus en plus rapide est inévitable. Quel que soit le parti politique qui se trouve au pouvoir, il ne pourra que se laisser aller au courant qui entraîne dans le même sens tous les pays. C'est ce qu'a reconnu, comme un homme qui, lui, ne se sent pas le courage de lutter contre une force aussi puissante, sir Michael Hicks-Beach, dans son dernier *budget-speech*.

La preuve ne s'en fera vraisemblablement pas attendre, et un nouveau chapitre sera bientôt sans doute ajouté aux dépenses des services civils. Le comité de la Chambre des Communes, chargé d'étudier la question des retraites pour la vieillesse, a déposé son rapport ces jours derniers. La majorité s'est déclarée favorable à la création de ces retraites, et a proposé de pourvoir à leur paiement à l'aide de dons du Parlement et de taxes locales. Voilà, en perspective, une charge nouvelle qui, assurément, ne tardera pas à être lourde.

Parmi les services civils, il est encore un chapitre qui s'est fort développé pendant ces vingt-cinq dernières années et qui, grâce à la politique conquérante de l'Angleterre à notre époque, ne saurait demeurer longtemps à son taux actuel : c'est le chapitre des dépenses coloniales. En 1873-74, ces dépenses ne figuraient au budget que pour 2 millions et demi de francs à peine. En 1897-98, nous les trouvons portées pour 17 millions, dont les protectorats récents de l'Uganda et de l'Afrique centrale et orientale ont absorbé, à eux seuls, le tiers environ.



C'est également dans ce dernier quart de siècle que les subventions accordées sur les fonds de l'Échiquier impérial

aux administrations locales ont pris un grand développement. De l'avis général, la taxation locale est, en Angleterre, des plus défectueuses : la répartition des charges entre le gouvernement central et les gouvernements locaux aurait besoin d'être profondément remaniée. Les libéraux et les conservateurs ont reconnu tour à tour la nécessité d'une réforme radicale en cette matière. Jusqu'ici, cependant, ni les uns ni les autres n'ont osé aborder cette réforme importante, et c'est ainsi qu'on a continué et aggravé le simple mais défectueux palliatif des subventions. En 1873, celles-ci, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, ne figuraient au budget, perdues au milieu de l'ensemble des services civils, que pour une quarantaine de millions. L'année suivante, le ministère Disraeli doublait presque ce chiffre. En 1877, sous le même ministère, le coût et les frais d'entretien des prisons étaient transférés au budget impérial. En 1882 et 1887, le chiffre de ces crédits est encore élevé. Puis, en 1888, M. Goschen, alors chancelier de l'Échiquier, fait adopter, en même temps qu'une loi sur le gouvernement local, la mesure nouvelle qui devait se développer d'une manière si inattendue. On avait espéré un moment qu'il profiterait du vote de cette loi organique pour modifier profondément le système de la taxation locale ; mais il recula devant cette tâche et se borna à proposer l'abandon aux autorités locales d'un tiers du produit du *probate duty*. Ce mode de procéder a été étendu successivement, en 1890 et en 1896, à d'autres impôts.

Le montant des paiements faits aux autorités locales par l'Échiquier impérial, du chef de ces abandons d'impôts, s'est élevé, en 1897-98, à 237 millions. Comme il figurait en outre, dans l'ensemble du budget, une somme d'une centaine de millions, représentant les charges successivement transférées des fonds locaux au fonds impérial, c'est, on le voit, de 300 millions environ que s'est augmenté, en réalité, le chiffre des subventions accordées aux administrations locales par le gouvernement impérial. Si la raison principale en est une mauvaise répartition des charges entre les deux administrations, il en est une autre, moins visible, niée souvent, qui plus d'une fois, cependant, a joué un rôle. La presque totalité des taxes locales portent sur la propriété ; or

le développement considérable pris par les services du gouvernement local en a rendu la charge de plus en plus pesante, et cette charge s'est trouvée aggravée encore dans les districts ruraux par la crise agricole. C'est alors que les propriétaires ont demandé au gouvernement impérial de leur venir en aide, et celui-ci n'y a point failli quand les conservateurs se sont trouvés au pouvoir.

II

Comment le pays a-t-il pu faire face à un accroissement semblable? Comment s'est-il procuré les 920 millions de plus qui, dans une aussi courte période, lui sont devenus nécessaires?

L'augmentation naturelle du produit des impôts, due à l'accroissement de la population et encore plus au développement de la richesse, qui a été considérable depuis 1870, et dont les effets se sont fait sentir dans toutes les classes de la société, a été d'un grand secours, mais elle n'a pas suffi. L'élévation des bénéfices provenant de l'exploitation des services postaux, et les réductions opérées sur le service de la dette n'y ont pas ajouté grand'chose. Force a donc été de recourir à une augmentation du taux des anciens impôts, et à la création d'impôts nouveaux.

Le service de la dette figurait au budget de 1873-74 pour 670 millions de francs. En 1875, sir Stafford Northcote, fit décider l'inscription au budget, pour ce service, — compris, on le sait, dans le « fonds consolidé », qui échappe au vote annuel du budget, — d'une somme fixe. L'excédent de cette somme non utilisé pour le paiement des intérêts et la gestion de la dette devait être affecté à l'amortissement. Un certain nombre d'annuités imputées sur ce crédit devant expirer à des périodes assez proches, les commissaires de la dette verraient ainsi augmenter automatiquement les sommes mises à leur disposition pour le rachat des titres de la dette publique. Primitivement de 700 millions, cette somme fixe a été ramenée successivement à 650 millions en 1887, puis à 625 millions en 1889. A ces deux dates, M. Goschen, obligé

de faire face à des augmentations de dépenses, préféra réduire l'amortissement, plutôt que de faire appel aux contribuables. La dernière réduction, d'ailleurs, était justifiée par la grande conversion qu'il avait su mener à bien en 1888. Grâce à cette opération, il avait fait réaliser au budget une économie annuelle de 35 millions[1].

Ces réductions successives ont rendu disponible, pour le Trésor, une somme de 45 millions environ.

Pendant la même période, le revenu net des services postaux s'est élevé de 50 à 90 millions, laissant ainsi 40 millions de plus à la disposition du chancelier de l'Échiquier. Restait à trouver 830 millions environ qu'il a fallu demander à l'impôt.

En 1873-74, le revenu total provenant des impôts s'élevait à 1 630 millions; en 1897-98, il a atteint le chiffre de 2 450 millions. Cet accroissement considérable, qui représente plus de 50 p. 100 du produit perçu il y a vingt-cinq ans, a été demandé pour les deux tiers aux impôts qui frappent la propriété, et pour un tiers seulement à ceux qui atteignent les consommations. Si on tient compte de ce que l'accroissement de ces derniers a été le résultat normal du développement des consommations, on voit que le poids des charges nouvelles a pesé presque entièrement sur les classes aisées et riches, et que la classe populaire n'en a que très légèrement senti le poids.

La politique fiscale suivie par l'Angleterre depuis 1875 a eu pour résultat, si on compare la situation actuelle à celle du commencement de ce siècle, de modifier complètement la base de la taxation. Tandis que celle-ci, vers 1820, pesait pour la plus grande part sur les consommations, frappant les produits de première nécessité plus encore que les articles de luxe, et ne portant que faiblement sur la propriété, aujourd'hui, les impôts sur la propriété figurent dans les recettes budgétaires pour une part presque égale à celle des impôts sur les consommations, et des rares produits que frappe encore le fisc, il n'en est pas qui puisse être regardé comme étant de première nécessité.

1. La même économie sera réalisée en 1903, époque où l'intérêt des anciens consolidés 3 p. 100, ramené aujourd'hui à 2 3/4 p. 100, se trouvera réduit, suivant les termes mêmes de la conversion, en 2 1/2 p. 100.

Cette réforme si importante est le résultat de la transformation politique survenue en Angleterre pendant cette même période. L'aristocratique Angleterre du début de ce siècle a fait place à une Angleterre démocratique nouvelle, qui marque de plus en plus de son empreinte toutes les institutions, et surtout, comme il est naturel, le régime des impôts.

Nous allons esquisser rapidement les phases successives de cette évolution depuis le début du siècle. Cela nous permettra de mieux comprendre les raisons et l'importance de la politique suivie depuis 1875.



La lutte entreprise par l'Angleterre contre Napoléon Ier l'avait obligée à faire appel à toutes ses ressources, et les classes riches s'étaient soumises à l'income-tax proposé par Pitt, avec l'idée de le rejeter après la guerre.

En 1815, sur un total de 1 850 millions réclamés à l'impôt, 725 millions, soit 40 p. 100, provenaient de droits frappant la propriété. Les dégrèvements effectués après le retour de la paix ne portèrent pour la plus grande part que sur les impôts qui atteignaient la propriété. Sur un total d'environ 600 millions de dégrèvements opérés de 1816 à 1829, plus de 450 millions bénéficièrent aux impôts directs, dont 350 environ à l'income-tax. Dès 150 millions dont étaient dégrevés les impôts indirects, 110 seulement intéressaient directement les classes populaires : 40 environ, affectés au droit sur le sel, complètement aboli en 1825, et 65 affectés au droit spécial additionnel établi sur le malt pendant la guerre.

Vers 1830, les impôts de consommation contribuaient pour 78 p. 100 environ au total des recettes, tandis que les impôts sur la propriété n'y contribuaient plus que pour 22 p. 100. En quinze ans, leur part respective avait été fortement modifiée; mais, à cette époque, de vives réclamations en faveur d'une réforme financière se faisaient entendre. Elles venaient des membres de la nouvelle classe industrielle à laquelle avaient donné naissance les inventions mécaniques de la fin du XVIIIe siècle. Leur richesse, qui se développait rapidement, leur permettait de prendre dans la société une place de plus en plus importante. Ils se refusaient à subir davantage le joug de la

petite oligarchie rurale qui gouvernait encore en souveraine, et profitait de son autorité pour rejeter le principal poids des charges fiscales sur les autres classes de la société. Ils supportaient surtout avec impatience la politique commerciale qui, au grand avantage des propriétaires fonciers, frappait les matières premières de droits exorbitants à leur entrée sur le territoire britannique, et entravait ainsi le développement de l'industrie et du commerce.

Pour agir efficacement sur cette politique, les classes industrielles et commerciales n'avaient qu'un moyen : conquérir le droit de participer au gouvernement. Elles l'obtinrent par la réforme électorale de 1832, et s'empressèrent d'en profiter pour modifier le système fiscal dans le sens qui leur parut devoir être le plus profitable pour elles. Dans son *Traité de la Réforme financière*, publié en 1830, et qui fit beaucoup de bruit, sir Henry Parnell, plus tard lord Congleton, se fit le propagateur des idées nouvelles dans les classes manufacturières. Il demandait le rappel de tous les droits imposés sur les matières premières, et de ceux qui, frappant des produits achevés, tels que les droits sur le verre, le papier, les étoffes imprimées, entravaient la liberté de l'industrie. Il réclamait aussi une réduction des droits sur les spiritueux et le tabac, afin d'arrêter la contrebande, sollicitée par leur exagération. Ces projets furent agréés par les parlements issus de la réforme de 1832, et les revisions successives du tarif douanier, effectuées en 1842, 1845, 1853 et 1860, réalisèrent les *desiderata* des classes industrielles et commerciales. En trente ans, la vieille politique protectionniste avait fait place à la politique du libre-échange, la doctrine nouvelle enseignée par l'école de Manchester.

Il faut noter que cette première grande réforme n'eut, à aucun degré, le caractère démocratique. Pour la réaliser, dans l'impossibilité où l'on était de relever les droits déjà exagérés qui frappaient les objets de grande consommation, il fallut, il est vrai, conserver l'income-tax, l'impôt détesté des classes riches, et surtout des grands propriétaires fonciers. Mais on ne doutait pas, et les chanceliers de l'Échiquier qui se succédèrent à cette époque ne cessèrent de le répéter, que, la réforme en cours une fois accomplie, les résultats qu'on en

attendait réalisés, l'income-tax devait disparaître à son tour. En attendant, quand des dépenses extraordinaires, ou même l'accroissement des dépenses ordinaires obligeaient à recourir à des ressources nouvelles, c'est sur les impôts de consommation qu'on en faisait de préférence porter le poids. En 1840, par exemple, on dut demander à une augmentation d'impôts une soixantaine de millions; on en demanda 50 aux droits d'importation et à l'excise, et on ne recourut aux impôts directs que pour 12 millions. Lorsque, en 1855, il fallut faire face aux dépenses nécessitées par la guerre de Crimée, sir George Cornewall Lewis ayant demandé 125 millions de recettes extraordinaires aux impôts, 50 millions furent prélevés sur l'income-tax, et le reste fut réparti entre les droits sur les spiritueux, le sucre, le thé et le café; et tandis que, dès la fin de la guerre, on s'empressait de ramener l'income-tax au taux antérieur, on conservait les nouveaux droits sur les impôts indirects.

La grande mesure libérale de la période, elle-même, l'abolition des droits sur les céréales, en 1846, arrachée si difficilement à l'aristocratie et à la gentry, n'eut pas pour but principal, comme on l'a dit souvent, l'amélioration du sort des classes ouvrières. Seuls, quelques esprits élevés, comme Robert Peel, R. Cobden, J. Bright, l'eurent directement en vue. Pour la masse des partisans de la réforme, il s'agissait de faire adopter une mesure dont le résultat serait de permettre aux industriels une réduction des salaires, et, par suite, un abaissement des prix de revient. En somme, jusque-là, l'aristocratie industrielle et commerciale était entrée en lutte avec la gentry ; l'ère vraiment démocratique n'est pas commencée.



De 1850 à 1860, une nouvelle modification se dessine dans la société, qui va avoir sa répercussion sur la politique financière. Les classes ouvrières, de plus en plus nombreuses, enhardies par le bien-être dont elles commencent à jouir, ont acquis assez de puissance pour que les partis politiques craignent d'exciter leur mécontentement. On hésite à faire peser uniquement sur elles le poids des charges nouvelles, et la

faveur intéressée des gouvernants pour les impôts indirects s'atténue. La méthode, d'ailleurs, a prouvé trop souvent son peu d'efficacité : l'exagération de ces impôts, loin d'être favorable au trésor, diminue ses ressources ; elle produit une restriction de la consommation et un développement de la contrebande. Ce devient dès lors un principe reconnu en finances que l'ensemble des impôts doit être regardé comme faisant un tout. Lorsque quelque addition considérable de revenu est devenue nécessaire, ou qu'une réduction importante de la taxation est rendue possible, les impôts directs ou indirects doivent en supporter le poids ou en bénéficier également. En 1861, Gladstone, alors chancelier de l'Échiquier, exposa cette doctrine aux Communes sous une forme humoristique. « L'impôt direct et l'impôt indirect, dit-il, sont comme deux sœurs aimables qui ont été présentées dans le monde de Londres où l'on s'amuse. Toutes deux ont une belle dot : toutes deux ont les mêmes parents, car ils se nomment, je crois, pour l'une comme pour l'autre, la Nécessité et l'Invention. Elles ne diffèrent que comme il arrive entre deux sœurs, dont l'une est blonde et l'autre brune, dont l'une est d'allures un peu maniérées, et l'autre d'un caractère plus libre et plus ouvert. Pourquoi y aurait-il quelque rivalité hostile entre les admirateurs de ces deux demoiselles ? J'ai toujours pensé qu'un chancelier de l'Échiquier, et même un membre de cette Chambre, doivent leur rendre à toutes deux des hommages absolument semblables, et se bien garder d'avoir quelque préférence pour l'une d'elles. »

En 1863 et en 1864, des excédents de recettes permirent à Gladstone de diminuer les impôts : il en fit bénéficier chaque fois, également, les impôts directs et les impôts indirects. L'income-tax bénéficia de deux réductions successives, en même temps que le droit sur le thé, en 1863, et celui sur le sucre, en 1864, étaient abaissés. Quelques années après, en 1869, M. Robert Lowe abolissait définitivement, au nom des principes libre-échangistes, le droit d'entrée de 1 shilling sur les céréales, qui avait survécu à la réforme de 1846. La raison invoquée pour se priver de cette source de revenus était uniquement la possibilité pour l'Angleterre, grâce à la

franchise accordée aux céréales, de devenir le marché universel du commerce des grains.

Quand eut éclaté la guerre entre la France et l'Allemagne, l'Angleterre dut, pour être prête à toute éventualité, prendre des mesures de précaution. Pour faire face à ces dépenses, qui n'avaient qu'un caractère temporaire, on se borna à élever simplement le taux de l'income-tax qui, dès l'année suivante, d'ailleurs, en 1872, fut ramené au taux antérieur de 4 pence.

Les fameuses « années miraculeuses » de 1872-73 et de 1873-74, si extraordinaires par le chiffre des excédents qu'elles laissèrent au chancelier de l'Échiquier, permirent d'effectuer des remises de taxation importantes. En 1873, les libéraux, alors au pouvoir, partagèrent l'excédent disponible également entre l'income-tax et le droit sur le sucre, qui fut diminué de moitié. L'année suivante, l'administration conservatrice, qui avait, dans l'intervalle, succédé à l'administration libérale, en usa de même avec l'excédent dont elle disposait. Une moitié servit à rappeler définitivement le droit qui restait sur le sucre ; le reste permit d'abaisser l'income-tax à 2 pence, taux que cet impôt n'a plus revu depuis, et que, très vraisemblablement, il ne reverra jamais plus.



La doctrine de l'égalité des taxes directes et indirectes paraissait donc passée définitivement dans la pratique et était admise, sans contestation, par les deux grands partis politiques qui alternaient au pouvoir ; mais le dernier quart du siècle allait voir une orientation nouvelle de la politique financière. La réforme électorale de 1867, étendant jusqu'aux classes ouvrières le droit de vote, leur donnait le moyen de faire sentir directement leur action au Gouvernement et de lui imposer leur volonté.

Sous cette influence, les chanceliers de l'Échiquier, depuis 1875, ont de plus en plus délaissé les taxes indirectes, pour adresser uniquement leurs hommages aux taxes directes. La démocratie est devenue si puissante et son déplaisir est si redouté, que plus d'un gouvernement même n'a pas dédaigné d'aller au-devant de ses désirs.

Le mouvement de démocratisation du système fiscal s'est opéré de trois façons différentes. Et d'abord, chaque fois qu'un excédent de revenu est devenu nécessaire, c'est aux impôts sur la propriété seuls que l'on s'est invariablement adressé : à l'income-tax en premier lieu, ensuite aux droits de succession. Par contre, toutes les fois qu'un dégrèvement a été possible, on n'en a fait bénéficier, sauf de rares exceptions, que les impôts de consommation, et, quand l'income-tax a été appelé à en profiter, ce n'a été que pour une période de fort courte durée. Enfin un principe nouveau a été introduit dans les impôts directs : le principe de la progression qui, assurément, ne manquera pas de s'y développer.

Par une coïncidence ironique, comme en offre souvent l'histoire, le premier pas fait dans le sens des nouvelles pratiques financières l'a été en 1876, par un gouvernement conservateur. Sir Stafford Northcote, ayant à se procurer un supplément de ressources pour l'année 1876-77, les demanda uniquement à l'income-tax, qu'il porta de 2 pence à 3 pence. C'était la première fois depuis 1842 que le taux de cet impôt était élevé sans qu'il y eût aucune menace de guerre à l'horizon. Jusqu'alors, on avait regardé l'income-tax comme la ressource suprême des périodes critiques, et on s'accordait à reconnaître l'utilité de le maintenir au taux le plus réduit possible pendant les temps ordinaires. A cette condition seulement, on pouvait faire supporter ses nombreux défauts. La mesure de 1876 prouvait qu'on le regardait désormais comme pouvant être appelé à concourir seul aux besoins nécessités par une augmentation des dépenses permanentes. Et le ministère qui présentait cette mesure était présidé par Disraeli, qui, cinq ans plus tôt, promettait fidélité aux traditions du parti conservateur et s'engageait « à ne jamais consentir à ce que l'on eût exclusivement recours aux taxes directes pour subvenir aux besoins financiers d'une année[1] ». La crainte de l'impopularité à laquelle une élévation des taxes indirectes eût pu exposer le gouvernement explique sans doute que Disraeli eût oublié ses promesses.

En 1878, obligé de recourir de nouveau à une élévation

1. Cité par S. Buxton, *op. cit.*, II, 228.

d'impôts, le même chancelier de l'Échiquier, sir Stafford Northcote, parut revenir à l'ancienne doctrine de l'égalité des taxes. Mais la précaution avec laquelle il s'adressa à l'impôt indirect ne marque que plus nettement l'évolution qui s'était déjà faite dans les esprits. Il demandait à peine 20 millions à une élévation du droit sur le tabac, tandis qu'il en demandait 90 à l'income-tax.

Le grand débat financier auquel donna lieu le budget de 1885 fut plus significatif encore. M. Gladstone était premier ministre. La situation politique extérieure semblait pleine de dangers : le conflit avec la Russie, si longtemps reculé, paraissait ne pouvoir être plus que difficilement évité, et l'attitude de la France au sujet de la question d'Égypte donnait de sérieuses inquiétudes. Le budget ressentit le contre-coup de ces appréhensions, et le chancelier de l'Échiquier, M. H. C. E. Childers, dut se procurer une partie des sommes dont il avait besoin en suspendant temporairement l'amortissement. Pour le surplus, il proposait de recourir à la fois aux impôts directs et aux impôts indirects, demandant 140 millions à l'income-tax et aux droits de succession, et 50 millions aux droits sur le vin et à un droit sur la bière, que, en 1880, Gladstone avait substitué à l'ancien droit sur le malt. Après un long débat sur ces propositions, le 8 juin, le ministère était mis en minorité : la Chambre se refusait à accorder l'élévation des droits sur le vin et sur la bière, qu'elle regardait comme très élevés déjà. Cette décision sonnait, ainsi qu'on l'a dit à l'époque, « le glas de l'impôt indirect ».

Un mois plus tard, sir Michael Hicks-Beach présentait le budget du ministère conservateur. Toute augmentation des impôts de consommation en avait disparu : seul le taux de l'income-tax était élevé. Et cependant, peu de temps avant, alors qu'il était dans l'opposition, sir Michael Hicks-Beach avait proposé au Trésor l'élévation du droit sur le thé. Revenu au banc ministériel, il reconnut lui-même que sa proposition était irréalisable. Le gouvernement qui serait assez imprudent pour adopter une semblable mesure succomberait bientôt sous l'impopularité.

Lorsque, en 1889, M. Goschen eut à faire face à son tour à une insuffisance de revenus, il se souvint de la leçon de

1885, et, voulant éviter une élévation de l'income-tax, il s'adressa aux droits de succession. Mis dans la même nécessité en 1893, sir William Harcourt recourut, au procédé, devenu courant, d'une augmentation du taux de l'income-tax. L'année suivante, il l'élevait de nouveau, le portant à 8 pence, et il demandait le complément qui lui était nécessaire aux droits de succession, qu'il remaniait profondément. Tandis qu'il se procurait ainsi 80 millions par l'élévation des impôts directs, il ne réclamait aux impôts indirects que la modique somme de 2 millions, produit d'une modification insignifiante apportée aux droits sur les spiritueux.

Tout opposée a été la conduite des chanceliers de l'Échiquier à l'égard des impôts de consommation. Dès 1888, M. Goschen, disposant d'un surplus, rappelait le droit additionnel sur le tabac imposé dix ans plus tôt par sir Stafford Northcote. En 1890, comme il avait de nouveau à disposer d'un excédent considérable, il fut sollicité d'abaisser le taux de l'income-tax. Contre toute attente, et malgré le déplaisir que sa décision devait causer à un grand nombre de membres du parti conservateur alors au pouvoir, seuls les impôts indirects furent l'objet de ses faveurs, et il se borna à réduire les droits sur le thé et sur les raisins secs. L'année dernière, enfin, sir Michael Hicks-Beach faisait remise de 35 millions environ aux droits sur le tabac.

Ce sont les classes populaires qui profitent des dégrèvements successifs des taxes indirectes, les seules, ou à peu près, qu'elles paient. Mais, au-dessus d'elles, il est une autre classe de la société qui, depuis quelques années, attire à son tour la sollicitude des chanceliers de l'Échiquier. C'est cette classe de gagne-petit qui forme les derniers échelons de la bourgeoisie : petits artisans, modestes commerçants, employés, dont la situation matérielle, un peu meilleure peut-être que celle des ouvriers, sujette à moins d'aléas, n'en demeure pas moins fort précaire. C'est à leur bénéfice qu'ont été effectués toute une série de dégrèvements à la base des impôts directs.

Depuis le rétablissement de l'income-tax en 1803, les très petits revenus ont toujours été exemptés de cet impôt, et une diminution a été consentie aux petits revenus. Mais, pendant

longtemps, ces exemptions ont été très limitées. En 1875, les revenus de 2 500 francs et au-dessous étaient exonérés de l'impôt, et une déduction de 2 000 francs était autorisée pour les revenus entre 2 500 et 7 500 francs. La loi de finances de l'année 1875 releva la limite d'exemption totale de 2 500 à 3 750 francs et étendit à 10 000 francs la limite de modération, en élevant à 3 000 francs le chiffre de la déduction. En 1894, sir William Harcourt développa le principe de la graduation, jusqu'alors demeuré dans des bornes assez étroites. Il porta à 4 000 francs la limite d'exemption totale, fixa à 4 000 francs la déduction pour les revenus de 4 000 à 10 000 francs, et autorisa une déduction nouvelle de 2 500 francs pour les revenus entre 10 000 et 12 500 francs. En 1898, enfin, sir Michael Hicks-Beach faisait de l'income-tax un véritable impôt dégressif. Rien n'est changé pour les revenus inférieurs à 10 000 francs; mais, pour ceux de 10 000 à 12 500 francs, le chiffre de la déduction est porté 3 750 francs et deux échelons nouveaux sont créés : les revenus de 12 500 à 15 000 francs bénéficient d'une déduction de 2 500 francs, et ceux de 15 000 à 17 500 francs, d'une déduction de 1 750 francs. C'est, on le voit, une extension singulièrement forte des exemptions modestes qui existaient il y a vingt-cinq ans. L'exemption totale, qui ne profitait alors qu'aux revenus de 2 500 francs, a été étendue jusqu'aux revenus de 4 000 francs, et le bénéfice de la déduction a été accordé jusqu'aux revenus de 17 500 francs, que l'on peut assurément regarder comme placés à la limite extrême des petits revenus.

Deux autres impôts directs ont été l'objet de modifications analogues, quoique plus modestes. En 1890, le principe de la graduation a été introduit par M. Goschen dans l'impôt sur les maisons. Antérieurement, les maisons d'un loyer inférieur à 500 francs étaient seules exonérées du droit, les autres payaient le droit entier. Depuis la réforme, les maisons d'un loyer de 500 à 1 000 francs ne sont plus assujetties qu'à la moitié du droit; celles d'un loyer de 1 000 à 1 500 francs n'en paient que les deux tiers, et seules les maisons d'un loyer supérieur à 1 500 francs paient à présent le droit intégral.

L'année dernière, sir Michael Hicks-Beach modifiait dans

le même sens l'impôt foncier. Cet impôt, dont Pitt avait fait autoriser le rachat, figure cependant encore dans les recettes du budget anglais, tous les assujettis n'ayant pas usé de ce droit. Désormais, les assujettis à cet impôt qui présentent un certificat d'exemption totale de l'income-tax en sont également exonérés, et ceux qui présentent un certificat constatant que leur revenu est inférieur à 10 000 francs ne paient plus que la moitié de l'impôt foncier.

Une des dernières réformes financières, la plus importante à coup sûr par la répercussion qu'elle ne manquera pas d'avoir, est la réforme des droits de succession, à l'occasion de laquelle le principe de la progression a fait au grand jour son entrée dans le système fiscal anglais. En 1889, M. Goschen, ayant besoin d'un supplément de revenu de 25 millions, les avait demandés aux riches héritages, en frappant d'un droit nouveau de 1 p. 100 les successions supérieures à 250 000 francs.

En 1894, sir William Harcourt s'attaquait courageusement à la réforme depuis si longtemps réclamée de ces droits : il s'agissait de faire enfin disparaître les derniers avantages dont jouissait encore à leur égard la propriété foncière. Il la mena à bien, et établit l'égalité presque complète de la propriété mobilière et immobilière devant le fisc. Mais là ne se borna pas sa réforme. Soucieux, en présence de l'augmentation ininterrompue des dépenses, de procurer au trésor une source nouvelle de revenus, il crut la trouver précisément dans ces droits, et n'hésita pas à faire du *New estate duty* un impôt progressif, dont l'échelle, partant de 1 p. 100, pour les successions de 2 500 à 12 500 francs, atteint 8 p. 100 pour celles qui sont supérieures à 25 millions de francs. Pour justifier cette innovation, sir William Harcourt déclarait que « le titre de l'État à une part de la propriété du décédé est antérieur au titre de ceux qui concourent avec lui au partage », et que, « le droit du mort à disposer de son bien étant une pure création de la loi, l'État peut prescrire les conditions auxquelles ce droit pourra être exercé, et imposer à son exercice les limites qu'il juge convenables[1] ». Et il ajoutait : « Le principe de la

1. Aux Communes, 17 avril 1894.

taxation graduée, appliqué avec honnêteté et justice, est un principe des plus équitables et essentiellement politique. » Malgré une opposition très vive du parti conservateur, le Parlement accepta la réforme proposée. Cette innovation si importante paraît d'ailleurs avoir été subie avec résignation par ceux qu'elle atteignait; les fraudes ont été bien moindres qu'on ne l'avait craint, et, depuis 1895, le produit des droits de succession a été en augmentant sans discontinuer, déjouant toutes les prévisions pessimistes et dépassant de beaucoup celles des plus optimistes. Revenus au pouvoir depuis trois ans, et malgré la majorité imposante dont ils jouissent aux Communes, les conservateurs n'ont fait aucune tentative pour revenir sur cette réforme, aujourd'hui définitivement acceptée.

*
* *

L'effet de ces réformes ininterrompues pendant un quart de siècle a été des plus remarquables sur la composition des recettes budgétaires provenant des impôts. La comparaison des budgets des années 1873-74 et 1897-98 est frappante à cet égard.

Recettes provenant d'impôts :

	1873-74		1897-98	
Impôts sur la propriété.	Millions de francs.		Millions de francs.	
Income-tax	140		430	
Droits de succession. . . .	135		387	
Impôt foncier, impôt sur les habitations, etc.	215	490	270	1 090
Impôts de consommation :				
Droits sur les spiritueux . .	495		540	
— le malt	190		»	
— la bière	»		295	
— le tabac.	180		285	
— le thé.	80		95	
— le café	5		4	
— le sucre.	50		»	
— de licence, etc. .	140	1 140	140	1 360
		1 630		2 450

Pendant que le produit des impôts sur la propriété faisait

plus que doubler, malgré les dégrèvements opérés. nous l'avons vu, à leur base, celui des impôts de consommation augmentait à peine d'un cinquième. Les premiers qui, en 1873-74, ne fournissaient encore que 30 p. 100 du revenu total provenant de la taxation, y contribuent aujourd'hui pour 70 p. 100; la part des seconds a été réduite de 70 p. 100 à 55 p. 100.

La classe ouvrière a tiré un large profit de la merveilleuse prospérité de l'Angleterre industrielle et commerciale. Et cependant, tandis que l'État, pour faire face à l'augmentation de ses dépenses, dont une partie était due à la création de services intéressant particulièrement les ouvriers, frappait sans discontinuer les moyens et les gros revenus, et le capital, il évitait de recourir aux impôts indirects. Il se bornait à recevoir d'eux les augmentations de rendement qui étaient le résultat naturel du développement de la consommation et de l'accroissement du bien-être.

L'ouvrier échappe aujourd'hui presque complètement à la taxation. La fameuse formule du « déjeuner franc d'impôt » est, sinon entièrement, du moins bien près d'être réalisée. Le thé seul est encore frappé par le fisc. Mais des droits sur la consommation, c'est le seul qui puisse soulever une objection sérieuse. Personne, à coup sûr, n'oserait réclamer l'abolition des droits sur les spiritueux ou sur le tabac, ou même de celui sur la bière. Enfin, ceux qui sont placés aux derniers échelons de la classe moyenne sont dans une situation à peu près analogue, grâce aux réformes récentes opérées dans les impôts directs. En somme, à mesure que s'est étendu le droit politique, la surface d'action de l'impôt est allée en se rétrécissant, suivant un mouvement inverse. Et un très grand nombre des électeurs qui envoient des représentants aux Communes, et dont l'opinion pèse d'un poids si grand sur la politique du pays, sont exonérés entièrement ou presque des charges financières qui sont le résultat direct de cette politique.

De même que les deux grands partis politiques ont participé chacun à l'accroissement des dépenses militaires et civiles, depuis un quart de siècle, de même ils ont, — nous venons de le voir — participé tous deux à cette orientation nouvelle de la politique fiscale. Nous avons rencontré les noms de M. Goschen et de sir Michael Hicks-Beach, à côté de ceux

de M. H. C. E. Childers et de sir William Harcourt. Au-dessus des conservateurs comme au-dessus des libéraux, c'est la démocratie qui règne en souveraine exigeante et absolue. « Devant la démocratie, — écrivait récemment M. W. E. H. Lecky, dans l'introduction à une nouvelle édition de son grand ouvrage *Democracy and Liberty*, — les deux partis politiques se meuvent dans la même direction ; ils ressemblent plutôt à des concurrents dans une course, qu'à des adversaires en champ-clos.[1] »

III

Cette politique fiscale est-elle sage : sera-t-il possible, le voulût-on, de la continuer longtemps encore ?

Dans son budget-speech du 14 avril dernier, sir Michael Hicks-Beach a appelé l'attention du pays sur ces graves questions, et donné son opinion à ce sujet.

« L'accroissement des dépenses pour 1899-1900, a dit le chancelier de l'Échiquier, sera de 150 millions de francs sur l'année 1898-99, et cette augmentation en suit une de plus de 125 millions sur l'année précédente. Pour les quatre dernières années, l'accroissement total, en y comprenant les contributions du gouvernement impérial aux charges locales, n'est pas moindre de 475 millions. Il semble impossible, quelle que soit la prospérité du pays, de pouvoir faire face à de semblables accroissements par le seul développement automatique du rendement des impôts existants. Si ce taux d'augmentation doit continuer, le Parlement et le pays devront s'accoutumer à l'idée, non seulement d'élever considérablement le taux des taxes actuelles, mais encore d'avoir recours à des sources nouvelles de revenus. »

Nous avons vu combien paraissait peu vraisemblable, pour ne pas dire chimérique, un ralentissement dans le taux d'augmentation des dépenses. Force sera donc, soit de rétablir des impôts abolis, soit d'en chercher de nouveaux.

Sir Michael Hicks-Beach, d'ailleurs, s'est contenté de poser

1. *Cabinet edition*, vol. I, p. XIII.

ce délicat problème ; il n'a pas voulu entrer dans la voie qu'il a indiquée comme nécessaire. En établissant ses prévisions pour l'année 1899-1900, il a dû se préoccuper de faire face à un déficit de 65 millions. Allait-il recourir au procédé devenu classique de l'élévation de l'income-tax? Il ne l'a pas osé. C'eût été s'exposer à la mauvaise humeur d'un grand nombre de membres de son propre parti. D'ailleurs, l'income-tax a été, a dit Gladstone, « le bouclier de l'Angleterre aux périodes critiques », il faut qu'il le soit encore ; il ne le peut être qu'à la condition que les contribuables à l'income-tax ne soient pas surchargés en temps de paix, et que son taux conserve une certaine élasticité. Le taux de 8 pence peut-il être dépassé? Le chancelier de l'Échiquier ne l'a pas pensé. Comme, d'autre part, il n'a pas osé s'en prendre aux impôts indirects, sir Michael Hicks-Beach s'est vu réduit à demander au Parlement l'autorisation de diminuer le crédit affecté à l'amortissement de la dette. Il s'est procuré ainsi 30 millions environ ; il a demandé le reste à une extension des droits de timbre et à une élévation des droits d'entrée sur les vins, deux impôts qui ne pèsent pas directement sur les classes populaires. L'opposition libérale a vivement attaqué ce budget, lui reprochant de manquer d'héroïsme. La réduction de l'amortissement, dit-elle, aura pour effet de limiter, en cas de guerre, les facultés d'emprunt de l'Angleterre, chargée encore d'une si énorme dette. Pour se défendre, sir Michael Hicks-Beach a invoqué le coût élevé de cet amortissement, par suite du cours actuel des Consolidés, qui sont cotés bien au-dessus du pair, alors qu'à partir de 1923 le rachat pourra s'effectuer au pair. Il a rappelé aussi le montant du crédit restant affecté à ce service, sous la forme d'annuités terminables, après la réduction demandée ; ce crédit sera encore, pour 1899-1900, de 145 millions de francs. En dépit des critiques de l'opposition, les propositions du chancelier ont été acceptées, et les contribuables ne se plaindront certainement pas d'avoir échappé, pour cette fois, à une forte augmentation d'impôts. Cependant on n'a fait qu'éloigner ainsi l'époque où il faudra bien se résoudre à aborder cette question. En attendant, les polémiques sur ce sujet ont commencé entre libéraux et conservateurs.

Les conservateurs arguent habilement du danger qu'offre la base étroite du système fiscal actuel, et des plaintes émises à ce sujet par les chanceliers de l'Échiquier des deux partis. Les impôts de consommation sont en réalité réduits aujourd'hui à quatre : les droits sur les spiritueux, la bière, le tabac et le thé. De l'avis commun, il serait impossible pour les trois premiers, dangereux pour le dernier, de tenter d'en élever le taux. Par suite, les impôts directs sont les seuls auxquels on puisse faire appel ; mais on ne peut continuer à demander ainsi au seul capital les ressources nouvelles nécessaires, sous peine d'arriver à compromettre le développement même de la richesse. La prudence conseille donc de chercher parmi les impôts indirects supprimés pendant le dernier quart de ce siècle, ceux qui pourraient être rétablis. Aussi bien, disent les conservateurs, il y a deux droits qui ont été imprudemment supprimés et qu'on pourrait rétablir. Pourquoi ne pas rétablir le droit d'entrée de 1 shilling sur les céréales, aboli en 1869 au nom des principes libre-échangistes? Un droit aussi faible aurait-il une répercussion sensible sur le prix du pain? Pourquoi ne pas rétablir aussi le droit sur le sucre, de 1/2 penny par livre, aboli en 1874? Le premier produisait près de 25 millions de francs quand on l'a aboli, et le second ne rapporterait aujourd'hui pas moins de 150 millions. Le rétablissement de ces droits permettrait, d'ailleurs, grâce à l'exemption dont on pourrait faire bénéficier les produits coloniaux, auxquels la métropole ne peut actuellement accorder aucune faveur, de réaliser enfin l'union douanière impériale, et de grouper solidement autour de la métropole, par la force d'intérêts communs, les membres quelque peu isolés maintenant de l'Empire.

Sans nier les défectuosités du système fiscal actuel, les libéraux s'opposent à toute extension des droits indirects. Ce serait, disent-ils, abandonner, pour la satisfaction d'intérêts particuliers, la politique libre-échangiste qui a fait la grandeur et la prospérité de l'Angleterre, et déserter la cause de la démocratie. Sir William Harcourt a rappelé dernièrement la politique du parti libéral sur cette question. « Le principe des libéraux en matière de finances, dit-il, a été d'établir la justice égale pour tous, de soumettre aux impôts la propriété, sous

quelque forme qu'elle se présente, sans aucune distinction, et de faire en sorte que chacun supporte sa part des charges en proportion de ses capacités[1]. » Les réformes fiscales, suivant eux, ne sont pas d'ailleurs, encore toutes accomplies. Il en est une qu'ils ont à cœur de réaliser : c'est l'établissement d'une taxe spéciale sur les rentes foncières, qui fera participer la communauté à la plus-value des biens fonciers. La plus grande partie de cette plus-value n'est-elle pas due aux travaux publics réalisés aux frais des contribuables? Très vraisemblablement aussi, ils escomptent la transformation de l'income-tax en impôt nettement progressif, amorcée déjà par les modifications apportées à cet impôt en 1898 par les conservateurs eux-mêmes.

Il serait à coup sûr hasardeux de vouloir prédire dans quel sens la question sera résolue. Peut-être, d'ailleurs, une période de prospérité inattendue permettra-t-elle d'éloigner l'époque où il deviendra impossible de ne pas choisir l'une ou l'autre des solutions proposées. Il paraît peu probable cependant qu'une atteinte sérieuse puisse être portée à la politique financière qu'ont suivie conjointement libéraux et conservateurs. Comment les classes ouvrières accueilleraient-elles l'élévation ou l'extension des impôts indirects? Une seule hypothèse, si elle se réalisait, permettrait de modifier l'attitude adoptée à l'égard de ces impôts : si l'opinion publique, un peu ébranlée depuis quelque temps par la crainte de la concurrence étrangère, abandonnait les principes du libre-échange pour retourner à la politique protectionniste, si le mouvement en faveur d'une union douanière impériale réussissait enfin à prendre quelque consistance, alors le retour des taxes indirectes disparues redeviendrait possible. On les verrait renaître sous la forme de droits de douane que l'on rétablirait en invoquant l'intérêt même des ouvriers, auxquels ils auraient pour but d'assurer un travail rémunérateur.

ACHILLE VIALLATE

1. A Nantyglo, 30 mai 1899.

LE CAPITAINE « ZÉRO »

ÉTAT-MAJOR DU CROISEUR *DANAÉ*

Commandant	Capitaine Zéro.
Officier en second .	Capitaine Forestier.
Officier	Lieutenant De Bray.
—	Lieutenant Villers.
—	Lieutenant Vigile.
Médecin	Docteur Le Noir.
Commissaire	Clercq.

I

ZÉRO ! ZÉRO !

La matinée était lumineuse et charmante. La *Danaé*, bateau de guerre de la République, avait mouillé pour quelques heures à l'entrée de la vaste baie, formée par les coraux, qui sert de port à cette île de l'Océanie.

La mer immense était plus bleue que le ciel, plus polie et plus calme qu'un miroir. La masse noire du croiseur mirait son ombre claire dans l'eau brillante ; et ses trois mâts gris semblaient trois longs bambous, immobiles dans une brume limpide. En face, l'île se déroulait en courbes vertes et mollement gracieuses ; la lumière matinale émaillait de nacre et d'or la verdure sombre des collines.

Du mouillage, où la *Danaé* attendait, feux allumés, une baleinière partit, où le commandant, le commissaire Clercq et le lieutenant Villers prirent place avec des matelots. Peu

de temps après, on aborda la terre, qui formait en cet endroit un petit isthme, entre la grande baie d'où l'on venait et une baie plus petite où l'on devait se rendre : il s'agissait de gagner certaine maison de missionnaires, sans faire le tour de l'île.

On fit alors passer d'une baie à l'autre la baleinière, en la laissant glisser sur des rouleaux. Puis de nouveau, l'on s'embarqua, et l'on se dirigea vers la maison délabrée où vivaient ces hommes séparés du monde depuis dix ans peut-être, sans visites et presque sans nouvelles. Un guide indigène était entré dans l'embarcation pour donner l'éveil sur les récifs et les écueils, dont ces eaux sont pleines. On avait deux ou trois milles à faire de la sorte, à l'aviron.

Le commandant tenait les tire-veilles ; et, tout en suivant les indications du guide, il prêtait l'oreille aux rares paroles qu'échangeaient Villers et Clercq.

Clercq revenait sur les incidents de la traversée :

— En somme, nous avons eu gros temps.

— Mais oui, fit Villers, une assez forte brise et beaucoup de houle.

— Quoi ? quoi ? que dites-vous, commissaire ? s'informa le commandant.

— Je parlais, commandant, du coup de vent que nous avons eu en...

A ces mots, le commandant se gonfla comme une vessie où l'air se précipite ; il haussa violemment l'épaule contre le cou, ferma l'œil, et rond de tout le corps il éclata en *Peuh ! Peuh !* précipités : il se moquait.

— Peuh ! peuh ! commissaire, un coup de vent ? Vous appelez ça un coup de vent ? Peuh ! vous en verrez bien d'autres...

Clercq, qui n'entend pas raillerie, et mâche mal les morceaux trop gros pour son amour-propre, se tut et pensa seulement en lui-même : « Qu'il aille au diable ! Voilà un Jean-Bart, s'il en fut jamais. Mais ce Jean Bart-là a le poil bien discourtois. »

Plusieurs fois déjà, on avait donné contre des roches, dont on s'était tiré sans beaucoup de peine, quand tout à coup on toucha avec violence sur un pâté d'écueils, qu'on ne distinguait plus aisément les uns des autres. Le guide samoan, bon nageur et bon chrétien, qui tenait à remplir sa mission,

se lança à l'eau, tentant de dégager la baleinière et de reconnaître la passe; mais le commandant, soudain :

— Nous sommes perdus ! s'écria-t-il.

Et, oubliant que lui-même tenait la barre, il commanda plusieurs fois de suite :

— Cinq à droite ! Zéro ! Zéro !

Clercq, surpris, ne savait pas encore s'il devait triompher du capitaine ; Villers sourit avec calme. Les hommes se regardèrent. Pendant ce temps l'indigène, rapide et suant, faisait effort des pieds, des genoux, de la tête et des mains ; il finit par dégager l'embarcation, la remit dans la passe, et l'on ne tarda pas à toucher terre.

Mais le commandant avait repris ses esprits, et, déjà joyeux, il dit à ses compagnons muets :

— *Zéro*? j'ai dit *zéro*?... Oh! que je suis bête ! Mon Dieu, que je suis bête...

Le respect dû au rang empêcha personne de le contredire, Au retour cependant, le capitaine, quoique plus longue, préféra la route de terre.

II

SILHOUETTE NÉGATIVE

— Que dis-tu là, Bray? Zéro n'a pas les yeux noirs...

— Mais il ne les a pas bleus.

— Il ne les a même pas gris.

— Il n'a peut-être pas d'yeux du tout! dit Villers. Qu'en pensez-vous? demanda-t-il à Le Noir. Il les a si petits!

— Je n'en pense rien. C'est le plus sûr.

— Ma foi, dit Le Noir, cela est vrai : on l'oublie dès qu'on le quitte.

Il est moyen de taille ; il n'est ni gras ni maigre ; sa corpulence est moyenne; il est moyen en tout. Au premier abord, il ne semble pas trop abattu par l'âge ; on le dirait, au contraire, assez vert pour le sien. Il ne l'est pas, à beaucoup près. A peine gris, il a encore du cheveu. Son teint est assez blanc. Ses yeux n'ont pas l'air mort : ce n'est donc guère le

miroir de l'âme? Il a la barbe et les moustaches claires; il a peut-être été blond.

Il est nerveux; il a des gestes automatiques. Ses jambes divergent; il n'a pas d'axe dans la marche. Il se tire à tout moment le bout de l'oreille, après avoir passé sous son nez l'index et le pouce qui lui servent de pinces. Il donne naturellement de l'importance à ce qu'il veut dire; une petite importance, cela va de soi. Il a un petit souffle préliminaire: *hffs! hffs!* il aspire l'attention; dès lors, on ne peut plus le méconnaître : la niaiserie ne passera pas inaperçue. Tout son être est pauvre ou plutôt serré : il y transparaît de son fond, qui est tout égoïste; mais son moi est trop mince pour être odieux : ce qu'il a de sec et de personnel lui échappe à lui-même.

Vu de loin, ou dans le demi-jour, il peut faire illusion. De près, en lui tout s'éteint. Il ne s'est jamais fatigué à rien, à vouloir ou à en penser moins qu'au reste. Et pourtant, quand on le pratique, tout ce qu'on voit de lui donne l'idée de la fatigue. Il est sans doute né tout fatigué.

Il a la voix faible, petite, un peu pleurante. Souvent, c'est un marmot qui va au-devant des reproches, et se console d'avoir mérité le fouet. D'autres fois, sur sa figure, erre une expression d'ennui sans cause : il en a peut-être assez d'être lui-même, mais n'en convient pas. Il aime à se moquer, il le tente du moins. Alors le bonhomme met de la malice sur son visage comme avec un pinceau. Pour celui à qui il parle, il a un petit rire goguenard, à mi-chemin entre la gorge et le nez : un rien qui chevrote, un bêlement imperceptible. C'est toute son ironie. Il lui est arrivé ainsi, étant ridicule, de rire de sa propre personne, mais à son insu.

Son plus grand caractère est de n'en avoir aucun.

III

ZÉRO TRITON

« Arrondissez les pointes!... Saluez les grains! » disait Zéro, à la manière des vieux routiers qui ont passé leur vie sur

l'Océan. Et il avait encore des adages du même ordre, vraie sagesse des loups de mer, comme : « Ciel pommelé, femme fardée. sont tous deux de peu de durée. »

Dévoilerai-je pourtant cette disposition admirable pour commander à la mer? A peine sorti du port, le commandant devient vert; et avant tout c'est le cœur qu'il a sur l'eau. Un peu de roulis. et le voilà forcé de méditer chez lui sur les fâcheux rapports des mouvements en lacet et de la digestion. Nelson, dit-on, était ainsi, et c'est par où Zéro rappelle Nelson. Une fois dans sa chambre, on l'entend lutter de la gorge avec de terribles difficultés intérieures. Il fait des efforts d'une extrême violence. Et il geint, il soupire, il larmoie.

Il a le malheur, quelquefois, de ressembler de la sorte à Nelson plusieurs jours de suite. Il n'en est pas plus glorieux. Quand la gloire lui laisse du répit. il sort de l'obscur salon qui la contemple, disant d'un petit air vert :

— L'estomac!.. Voilà ce que c'est!... A Sydney, à San-Francisco, ils me l'ont détraqué... Je ne sais pas ce que j'ai mangé là-bas; mais ils m'ont ruiné l'estomac...

Et il accuse les villes d'Australie ou d'Amérique. Cependant il ne prenait jamais ses repas qu'à bord.

N'importe : il n'avoue pas. On ne l'entendra pas dire, comme Nelson : « J'ai le mal de mer. » Non, non : il ne l'a pas, il ne craint pas la mer. La craindre? Lui?

Mais voici que Neptune, le dieu à l'humeur tour à tour sombre et joviale, riant plus fort, est secoué de nouveaux soubresauts. Et le capitaine, pâle de la lutte prochaine, rentre chez lui, disant :

— Je ne sais pas ce que j'ai... Je suis mal disposé, aujourd'hui... il me semble.

IV

IL COMMANDE

— Bon, bon! le consul!... Ah bien! s'il ne vient pas en uniforme, je ne lui donnerai pas du canon... Non, il n'en

aura pas... Il n'y a pas droit... Il peut y compter..., il n'aura pas du canon !..,

Là-dessus, le consul fait sa visite; il est vêtu comme le premier venu, et n'a pas ses insignes. Au moment où il s'en va, Zéro lui dit, avec un aimable sourire :

— Vous savez, vous savez, je vais vous donner onze coups de canon.

Et, loin qu'il en retranche rien, sa façon de les offrir y ajoute; il semble dire : « Prenez-en note : vous avez eu du canon ; mettez cela sur vos papiers ! »

Quand Zéro parle beaucoup de ce qu'il veut faire, on a un gage qu'il ne le fera pas.

Il se coiffe à la Jean Bart, et s'enfonce la casquette sur la nuque. Mais jamais homme ne fut si peu fait pour commander. Il n'a ni le sens, ni l'idée du commandement. Il semble toujours aspirer à un conseil. Il est né irrésolu, et à côté de l'action.

Or, commander c'est se décider. Il n'est pas une bête; il sait ce qu'il faut faire en bien des cas, mais il lui est impossible de l'exécuter. A tout instant, en marine, il faut prendre un parti. C'est plus difficile qu'on ne croit : là se manifeste la race de ceux qui sont nés pour vouloir. Lui, de deux fois, il y en a une où il fait juste le contraire de ce qu'il fallait : il ne prévoit que pour manquer à ce qu'il a prévu.

S'il s'agit d'aller d'un endroit à un autre, et de faire à la vapeur une petite traversée, où l'on ne peut s'astreindre à user de la voile, il hésite jusqu'au moment où il ne gagne rien à ne plus hésiter. Il consulte tout le monde; il bavarde, et l'on donne les ordres pour lui. La mouche du coche, ici, c'est le cocher. Pour un peu de bon vent, il ferait éteindre ses feux : quand il se décide, il n'est plus temps. On ne sera jamais au nouveau mouillage avant la nuit. Une nuit de plus à la mer! Du reste, il va se coucher. Les autres, eux, feront le quart.

« *En cas de rencontre, manœuvrer de bonne heure, s'il y a lieu... Autant que possible, ne pas rétablir le grand foc...* » Villers lisait le journal de bord. « Parbleu, se dit-il, s'il n'y a pas lieu, je ne manœuvrerai pas. » Rien ne l'ennuie comme cette indécision, qui se trahit en ponctuant chaque ordre

d'une réserve. Elle n'est pas particulière à Zéro, d'ailleurs; beaucoup d'hommes de son âge sont aussi timides.

« Pour le reste, je n'ai pas besoin d'y jeter les yeux : Gageons que *les perroquets sont mûrs !* »

Il lut, et rit silencieusement :

« *Veiller les perroquets; les perroquets sont mûrs.* »

Une heure plus tard, le commandant montait sur la passerelle. La voilure était orientée à bloc. Zéro, à qui l'envie de parler ne laissait plus de repos, s'adressa à Villers :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas ouvrir un peu derrière encore?

— Non, commandant, c'est à bloc et plus ouvert même derrière que devant.

— Mais enfin, on pourrait essayer. Essayez donc un peu...

— Soit : si vous en donnez l'ordre!... Mais, pour moi, quelque chose va casser.

— Essayez... essayez... doucement... bien entendu...

— Bien.

Villers fait brasser derrière. Après trois ou quatre coups, les hommes qui tirent dessus et ne voient rien venir se regardent en souriant; une drosse casse.

— Vous voyez, commandant, c'était à bloc.

Villers sourit. Zéro pleurniche :

— Ramassez la voile.

Et il s'en va.

Il y a pourtant des circonstances où il a la voix et le geste du commandement : c'est au 14 Juillet, ou dans les dîners de fête. Au dessert, il se réveille soudain, et porte un toast de l'air le plus mâle. Il a la force du grand devoir qu'il remplit : « On doit dire quelques paroles bien senties dans les occasions solennelles. » Telle est sa règle; où l'a-t-il prise? Le fait est qu'elle est bonne, et de beaucoup supérieure à ce qu'on attend de lui :

— Je bois, dit-il, à la France, à la République, à notre chère patrie, à nos familles!

Chose inouïe, il le fait comme il le dit.

— Diable! disent ceux qui ne l'ont jamais vu, voilà un capitaine qui a l'habitude du commandement.

Aux liqueurs, il se rappelle à propos quelques chansons du

Caveau, et il fredonne du Béranger, ce noble poète. Et ceux qui le rencontrent pour la première fois se réjouissent, disant les uns aux autres :

— Diable ! voilà un capitaine qui est un vrai boute-en-train.

V

VIE DE ZÉRO

Il attend !

Nuit noire. Zéro attend le jour. Dans son lit, il compte les heures. Il se tourne et se retourne. Il ne dort pas, ne veille pas ; il ne rêve point, ni ne suit ses pensées : il s'agite. Pour occuper ses insomnies, il aime qu'on chante le quart : « *Bon quart tribord !... Bon quart devant !...* » Et, soudain, on l'entend qui crie ; il appelle le timonier :

— Demandez au maître de quart, dit-il, pourquoi le factionnaire n'a pas chanté, quand on a piqué l'heure ?... Ah ! l'animal, — grogne-t-il, du reste sans colère, — il doit dormir !... Je ne dors pas, moi...

Enfin voici les clartés timides, puis la hardie lumière du matin. Assez tôt, Zéro se lève ; il fait sa toilette : ni beaucoup, ni trop peu. Il s'assoit dans son tub, car le roulis lui ôte tout équilibre ; et il crapaude un moment dans l'eau. Puis il monte sur le pont, et il attend il ne sait quoi, qui ne vient jamais, et qu'il n'espère pas.

Il se promène ; il s'assied ; il parle ; on ne lui répond guère. Il descend chez lui. Il signe quelques pièces, grande opération. Il remonte sur le pont. Il attend le déjeuner. A la mer, il y ajoute l'étude infinie du journal de bord et les propos forcés avec l'un ou l'autre : « On a rencontré des marsouins... On a vu des albatros... On a changé partie de la voilure, sans le lui dire ; pourquoi ne l'avoir pas prévenu ? » Grands bavardages sur ces grands événements.

Bon ! Il déjeune : et ce déjeuner n'est qu'une pauvre chose. Ensuite il fume ; il sieste. Si l'on est en rade, il va parfois se promener, et mettre la main sur quelqu'un, sa victime : il passe deux ou trois heures à terre. Il y attend de rentrer.

Il rentre à bord. Il y attend de dîner. Il dîne, et il attend de se coucher.

C'est toujours seul qu'il se met à table. Il mange sans goût, et son indifférence à avoir des convives suffirait seule à le prouver. Son repas est médiocre ; sa vaisselle est médiocre, médiocre le service. Il n'a jamais dîné à terre. Cela coûte ; et, du reste, il n'y tient pas.

Après le dîner, il fume la pipe. Il l'allume, en attendant qu'elle soit finie. Il va sur le banc ; là il est seul : l'officier de garde se tient sur l'autre banc, et ne se soucie pas de distraire le bonhomme. On ne cause donc pas. Le capitaine appelle à lui le chien du carré, le caresse sans plaisir, et s'en voit promptement quitté : le chien lui-même s'ennuie du voisinage.

Le timonier abaisse la claire-voie. Ou bien, s'il fait très chaud :

— Timonier, la claire-voie horizontale ! — dit le capitaine, afin d'avoir un peu d'air dans sa chambre.

En attendant qu'il y descende, là-haut il commence un petit sommeil, qui puisse le mener jusque vers les neuf heures.

Le Noir montre le capitaine qui somnole sur son banc, et dit à Villers :

— Voyez-le, il dort. Il est à cueillir sur sa couche : *Cryptogamus fregatæ*. Voilà sa vie.

— Hran ! fait Zéro qui s'éveille avec un râle, à grand bruit.

Mais il se hâte de nier qu'il ait dormi. Puis, brusquement :

— Bonsoir, messieurs, je vais me coucher.

Tout le jour, il n'a attendu que la nuit ; et maintenant qu'il se couche, il ne dort même pas. L'insomnie l'achève. Toute la nuit, il va attendre le jour ; et dès l'aube, il attendra le lit.

VI

POLITIQUE

Zéro n'aime pas l'étranger. Des rapports des peuples et de leur action réciproque les uns sur les autres, il n'a pas le

plus vague soupçon. Son esprit traite les plus grandes affaires, à la façon de ses petits intérêts propres. Son côté le plus chétif est peut-être le peu de cas qu'il fait de ce qui le passe. Il fait naturellement fi de ce qu'il ignore : il n'a rien moins que la noble faculté d'admirer.

Les Anglais le préoccupent ordinairement. Autant qu'il peut haïr, il les hait. Il est permis de n'aimer pas les Anglais : eux-mêmes souvent vous y forcent. Mais un marin n'a d'esprit qu'en proportion de l'estime qu'il a pour eux. Quant à Zéro, il ne les connaît nullement. Il se borne à s'en moquer, et le croit d'un goût bien fin.

Il a des Anglais la même idée qu'un épicier de Nanterre et un barbier de village. Pour lui, ce ne sont tous que des demi-fous ridicules et des aventuriers féconds en intrigues. Ou bien, c'est l'égoïste à son comble, toujours en veston à carreaux, qui allume sa pipe aux cierges des églises, qui met ses pieds sur la tête des femmes en chemin de fer, et la brute qui, ivrogne tout le jour, est saoule dès le soir. Il a deux ou trois mots pour les désigner tous : « Peuh! flegmatique! »; « Peuh! c'est un égoïste! » ou bien : « Peuh! il est fou, fou! » — Un homme, il est vrai, n'est jamais pour lui qu'une chose à la fois, — et une très petite chose, si l'on en juge par la trace qu'elle lui laisse dans l'esprit.

Cette hostilité ne l'empêche pas, après en avoir très médit, d'être fier outre mesure des bonnes grâces qu'un Anglais de haut rang lui accorde, ou même des marques de politesse qu'un consul britannique lui doit. Et comme on avait aidé, plus d'une fois, des navires anglais en détresse, Zéro en ayant reçu des compliments de l'Angleterre, il accoutuma de répéter ces mots : « On nous appelle le bateau terre-neuve!... Le bateau terre-neuve ! »

Au fond, ce qui le fâche d'instinct chez l'Anglais, c'est qu'il fait partout ce qui lui plaît et qu'il en a l'audace. Il est blessé, malgré lui, de voir chez les autres la décision qu'il n'a pas et la volonté précise. De la sorte, plus d'un Français lui paraît Anglais, en France même.

Il a passé partout et n'a vu de différences nulle part. Il a vu le monde entier comme s'il n'était pas sorti de son village.

VII

CONFÉRENCE

Dans ce coin perdu du Pacifique, on est venu tirer d'affaire un grand croiseur de Sa Gracieuse Majesté, qui s'est jeté sur des coraux et y est resté.

C'est une opération plus difficile qu'on ne le croit. Le capitaine s'en donne beaucoup d'importance à ses propres yeux. Tout autre que lui en serait fort occupé; mais le souci ne prend presque jamais une forme exacte ni sérieuse en cet esprit flottant et vide. Tantôt il s'imagine la chose impossible : tantôt il l'espère plus faisable qu'elle ne l'est. Il n'a pas l'idée juste de ce qu'il peut attendre de lui-même, ni de ce qu'en attendent les autres.

Il ignore la langue des marins à qui il porte son aide. Mais Villers parlera pour lui et lui traduira les réponses. Il n'imagine pas le cas où il ne pourrait se faire comprendre : et quel besoin a-t-on d'être compris? Ses petites raisons lui suffisent depuis un demi-siècle, même quand elles ne sont pas raisonnables. Au surplus, il a le dédain de tous les étrangers : il ne les connaît pas, et cela lui suffit. Non sans un certain orgueil, il se défend de les connaître : car il abonde volontiers dans son sens. C'est à l'Anglais de l'entendre, et non pas à lui d'être compris. Il est comme l'enfant qui s'étonne qu'on ne parle pas sa langue. Il a, du reste, une méthode fort originale de parler les langues étrangères, c'est d'être inintelligible dans la sienne.

Il a fait son plan : « L'Anglais viendra à bord... Saluts... M. Villers sera là... je mouillerai des ancres... je dirai à l'Anglais : « Voilà des chaînes... tirez dessus... » Parfait! c'est cela... »

On voit arriver à bord le commandant Thomson. C'est un grand homme sec, au grand nez régulier, qui fait cap dans un visage rouge, le teint couperosé. Grande tache claire, il s'avance dans son uniforme blanc. Haut sur les yeux

il porte des lunettes noires. Il vient se concerter une dernière fois avec Zéro pour se *tirer du plein*. Ils ont eu déjà deux ou trois entrevues ; ils ont essayé de deux ou trois moyens, mais ils n'ont pas réussi. Thomson vient en proposer un autre, et il essaie d'expliquer ce qu'il veut.

Le capitaine Zéro se garde de lui prêter l'oreille. Ce n'est pas son affaire : et, du reste, il n'est pas là pour qu'on lui parle anglais. Il prend lui-même la parole avec une extrême volubilité, et il expose en courant son plan et son idée.

— Eh bien, je m'en vais mouiller une ancre... n'est-ce pas ?... je vous donnerai l'aussière... vous tirerez dessus... je m'attellerai sur vous... et je mettrai à toute vitesse... à toute vitesse, vous comprenez ?... pendant que vous... ferez en arrière à toute vitesse aussi... vous comprenez ? Oui, n'est-ce pas ?... Mouiller, mouiller... (et il plonge du doigt) ; tirer, tirer... (et il ramène violemment son bras vers la poitrine) ; l'ancre... là, là... là-bas (et il indique une direction), là-bas... chaîne... vous comprenez ?...

L'Anglais s'est tu et a écouté avec une calme attention, immobile et d'un beau sang-froid. Quand Zéro a fini, il se tourne du côté de Villers, et, avec un petit rire aimable et poli comme une excuse :

— *I don't understand*... Pàdon mé, je né concprends pas eune moot... *because* le kèptn pàle troo vitt... Je n'ai pas bòcou de *practice*. J'ai ou... *forgotten* le francçais... *Will you tell your captain, please, that*[1]...

Et il explique lui-même son idée.

Zéro attend, d'un air où perce une sorte de pitié et de patience, qu'on lui traduise ce jargon et, à la fin, il conclut à sa manière :

— Oui, oui... parfaitement... C'est ce que j'avais dit.

Quand la conférence se termine, nul ne sait ce qui est convenu entre eux. Eux, moins que personne : l'Anglais, « *because* le képtn pàle troo vitt... » ; et Zéro, parce que : « Oui, oui, parfaitement... C'est ce que j'avais dit ».

1. « Je ne comprends pas... Pardon, mais je ne comprends pas un mot... parce que le capitaine parle trop vite... Je n'ai pas beaucoup de pratique. J'ai ou... oublié le français... Voulez-vous, je vous prie, dire à votre commandant que... »

VIII

LA PASSE

Un *alignement* des plus simples, établi par les Anglais, dans cette rade d'Océanie, conduit au milieu de la passe. Deux tours de feux le donnent, très visibles et très blanches sur le fond de verdure sombre des bois et de la montagne.

C'était le matin. Le temps était lumineux et admirable. Calme plat. Le ciel profond ruisselait de bleu, à une hauteur infinie. L'air vibrait et portait joyeusement la lumière alanguie.

On avait appareillé. On allait sortir de cette rade en forme de cercle, et l'on avançait vers la passe. Il ne s'agit que de suivre l'*alignement par l'arrière*. On marchait tranquillement, et d'une assez bonne vitesse. Mais on n'était pas le moins du monde sur l'alignement. Chaque officier, à son poste, regardait le commandant sur la passerelle, et se demandait ce qu'il voulait faire.

Or, les récifs se dressaient droit devant : et la passe s'ouvrait, étroite, à gauche. On était encore assez loin des écueils.

Villers, à côté de Forestier, s'étonnant, lui murmura :

— Mais que fait-il? Il tarde bien à se mettre sur l'alignement.

On continue de courir en zigzag; on est un instant sur la ligne; on en sort; on ne la suit pas du tout... Les récifs se rapprochent, ou plutôt le commandant mène son bateau à leur rencontre.

Les officiers se regardaient avec stupéfaction, et non sans une sorte de crainte.

« Il veut ouvrir une passe dans le récif », pensait Villers à part soi.

« Mais où va-t-il? — maugréait Vigile en colère; — il court sur la terre, quand il s'agit de sortir de la rade ! »

« Pas de doute, — se dit Bray, qui était de quart, — il

faut que je commande à sa place... Il n'y a pas de temps à perdre. C'est inouï...

A la fin, on se vit si près des récifs, que Bray, tout à coup :

— Mais enfin, voyez, commandant, nous ne sommes pas du tout sur la ligne. Il faut nous y mettre!... et nous y tenir!... et au plus vite!

— Quoi?... que dites-vous?

— Nous allons sur les récifs...

— Et bien... *20 à droite!...*

— Non, pas du tout! *20 à gauche!* Bon Dieu, il faut se hâter... Nous sommes dessus.

— Ah! oui, oui... *20 à gauche!* cria le commandant.

Puis il n'ouvrit plus la bouche. On n'entendait que la voix de Bray :

— *15 à gauche... Dressez... Cinq!... Zéro!... Comme ça...*

Bray manœuvrait. Il se mit sur la ligne, la suivit, entra dans la passe et en sortit. Ce que tout autre eût fait comme lui.

Très rouge, troublé, secouant la tête, avec des gestes violents, et se frappant le front deux ou trois fois du plat des doigts, le commandant dit alors :

— Tiens, c'est curieux! c'est extraordinaire... Je croyais que la passe était là...

Et du bras il indiquait le récif. Puis, tout d'un coup :

— *J'avais piqué l'étrangère!...*

IX

ZÉRO PARLE AUX ROIS

Un grand, un énorme gaillard, monte les degrés de la frêle échelle qui mène à la coupée, avec lenteur et gravité. C'est le roi d'un peuple de l'Océanie : il rend la visite qu'on lui a faite la veille. Lui-même et ses États sont sous la tutelle des Anglais ; mais ce peuple, le plus doux de la Polynésie, n'a pas de passions politiques,

Le roi est un homme jeune : de moins de trente ans. De stature colossale, mais gras et plein de chair comme ceux de sa race. Il est bouffi, sans être obèse ; peu de muscles et

beaucoup de viande. Il porte un uniforme de fantaisie, habit d'amiral ou de colonel des gardes, venu d'Angleterre, de couleur foncée, chamarré d'or et de broderies, du haut en bas. Sur sa large tête, un casque de métal brille.

Le roi comprend l'anglais, mais ne s'en sert qu'avec peine. Enfant, il a fait un séjour en Angleterre. Il a reçu l'empreinte anglaise que rien n'efface. Il est suivi d'un interprète maori, indigène vêtu de peu, et les pieds nus, à la mode des naturels. Les sujets du roi de Tonga ne sont pas encore si *swells* que lui.

On l'attend à bord. Le commandant a l'air qui convient à qui reçoit un roi. Comme toujours, Villers est là pour parler l'anglais à sa place. Villers fait l'impénétrable, et semble ne rien accorder de lui que la voix et les gestes prescrits par la politesse. Au fond, il s'amuse du rôle qu'il joue, et de ce qu'il voit. Déjà il s'est dit à lui-même : « Le roi ne paraît pas si mal à l'aise de l'être. » Or, Villers en a vu plus d'un, et même de ceux d'Europe.

On prend place. Un fauteuil tourne le dos à la porte : c'est celui du roi. Un autre fauteuil est placé bien en face ; Zéro s'y assied. Villers est entre Zéro et le roi. On échange des vœux de bienvenue et des compliments. Le commandant dit qu'il remercie pour la réception qui lui a été faite ; il remercie encore pour les bons traitements éprouvés par les missionnaires. Le roi accepte avec bonne grâce les remerciements et répond avec dignité.

Il se tient très bien. Il est calme, doux, et ne manque pas d'une certaine majesté. Même aux antipodes, on sent l'homme qui sort d'une hutte où l'on donne des ordres et n'en reçoit pas.

Zéro s'est assis et posé de la bonne manière, convaincu qu'il doit frapper de son prestige l'esprit de Sa Majesté. Il s'est légèrement renversé contre le dossier de son siège ; il tient le sabre droit en terre, écarté ; il a le bras tendu, et la main placée sur la garde. L'air guerrier d'une image de 1820 donne un grand lustre à sa molle figure. On cherche le baril de poudre sous les pieds de ce corsaire, en guise de tabouret, et le drapeau à fleurs de lis contre la glace. — Le commandant n'offre rien. Il fait pourtant très chaud.

LE ROI. — Je suis en vérité charmé d'avoir fait la connaissance de Monsieur le capitaine.

ZÉRO. — C'est un plaisir partagé!... et un honneur.

LE ROI. — Je sais que les Français ont soutenu, il y quelques années, une grande guerre avec les Chinois. Je serais heureux de savoir si Monsieur le capitaine y a pris part.

ZÉRO (d'un ton bref et péremptoire, l'index coupant). — Oui, je puis dire à Votre Majesté que j'y fus. J'ai pris part à la campagne de Chine.

LE ROI. — *All right!* Je fais compliment à Monsieur le capitaine d'avoir été à cette guerre, dont j'ai entendu parler. Pourrait-il m'apprendre quelle est la décoration qu'il porte là?

ZÉRO. (Il se renverse et frappe plusieurs fois sur son cœur.) — C'est la médaille du Cambodge! Je l'ai gagnée sur les champs de bataille.

— *All right!* dit le roi, et il salue.

La conversation tombe. Le roi se déclare, une fois de plus, fort content. Zéro, plus solennel que jamais, répond qu'il se félicite de la satisfaction de Sa Majesté; Villers, qui traduit en anglais ces mots pour la troisième fois, a envie de conclure par un brusque éclat de rire.

— *All right!* dit le roi.

On se lève enfin, pour lui faire visiter le bord. Et Zéro offre au roi de lui faire tirer un coup de canon.

— *All right!* dit le roi.

X

FOND DE ZÉRO

Il avait apporté d'Europe un grand caban, large, fort, fait à dessein pour les nuits froides. On le savait; il en avait parlé; il était fier de ce caban.

Quand on fut dans les mers du sud, sous le vent du pôle, le froid se fit aigrement sentir.

— Je gèle, disait Zéro, je gèle, j'ai froid.

Mais il ne tira pas le beau caban de son coffre. Il en vint à se jeter sur les épaules un vieux veston en peluche.

— Je gèle, j'ai froid, répétait-il sans cesse.

— Il me semble vous avoir entendu dire, — lui fit observer Le Noir un matin, — que vous aviez un caban superbe.

— Oui, fait Zéro d'une voix dolente, j'en ai un. *Mais il est tout neuf.*

Tout neuf il l'a rapporté comme il l'avait pris dans son bagage. Il ne l'a jamais mis, Dieu merci.



Quelquefois, d'aventure, il était de nuit sur la passerelle, par mauvais temps. Grand vent, grande pluie : on est trempé jusqu'aux os. On sent l'eau qui vous perce ; il semble qu'elle mouille les moelles. Depuis une heure on travaille avec lui sur la carte. Il se fait apporter à boire. Jamais il ne lui vient à l'esprit d'offrir de ce qu'il va prendre. On souffrirait, à sa place, qu'une règle quelconque vous forçât à agir de la sorte. On souffre même, pour lui, du dédain que sa conduite inspire ; et on se le reproche, car lui-même n'en souffre pas. Au reste, c'est un bol de vin chaud, tiré à la cambuse, qu'on lui apporte. Voilà son grog, dans une grosse tasse où il est déplaisant de mettre les lèvres, qu'il saisit à deux mains, et où il cache sa tête.



— Quand j'étais enseigne, dit-il à un ambassadeur de France et à sa femme, quand j'étais enseigne, ah ! c'était le bon temps. Je me payais alors de bons cigares, et parfois de petites loges à la Comédie. Mais plus tard, la famille...

Son avarice est une passion : elle le rend insensible au ridicule. Il n'est pas pauvre ; il n'a qu'un enfant. Sa famille, ce sont ses manies.



A ses yeux, le sorbet représente le luxe de Sardanapale. Il en est friand et s'en prive. D'autre part, le chapeau haut de forme est comme le sorbet, entre les vêtements : un comble de fortune.

Il a donc un *tube*, et il croit utile d'en donner la raison. Il l'explique par des motifs profonds, comme la race :

— L'habitude du *tube* me vient de mon père. « Mon fils, me répétait-il, tu auras un chapeau haut de forme et des gants... »

Il a un *tube*, mais il n'a pas d'habit. Le frac est, selon sa morale, un meuble de famille, qu'on laisse à la maison et qui n'est même pas d'un bon présage. On le met pour prendre femme ou pour aller en terre ; ou, à la rigueur, quand on y mène quelqu'un qui a de grands droits sur vous.

*
* *

Il a adressé un superbe cadeau à la reine des Wallis, vieille dame à peau de serpent, à l'air déçu et triste. Ce sont dix boîtes de sardines, et quelques pains de munition.

Il y a joint du vin de la cambuse...

— Dans ce pays-là, j'ai fort bien fait les choses ! dit-il.

*
* *

Les œufs frais lui plaisent : car enfin sa langue a des goûts, sinon lui-même. Mais il ne se les prodigue guère.

— Cela coûte trop cher, dit-il.

Tout est fort cher au delà de deux sous.

Aussi bien, il n'est pas gourmand. Il aime surtout « ce qui n'est pas fort », et les conserves de viandes « molles ». Mais rien dans la bouche ne vaut un écu de poche.

*
* *

A la façon des vrais avares que leur rang ne laisse pas libres d'être cyniques, il n'aime pas qu'on lui donne : il craint trop d'être forcé au retour. Quand il ne peut faire autrement, il s'arrange pour se délivrer en une seule fois de toutes ses obligations. Il a un système : dans les grands mouillages, il réunit ensemble à dîner tous les commandants des bateaux de guerre en rade. Puis, c'est le tour du consul et des nationaux de marque. En voilà pour six mois. Il hait du reste qu'on l'invite. Car il ne s'intéresse à rien, il n'entend pas les propos qui ne lui sont pas familiers, il est empêché d'aller au lit sur les neuf heures ; — et *il faut rendre !*

*
* *

Pour tous ses menus besoins, il use des moyens du bord. Il lit les livres de l'équipage. Et le charpentier qui répare la mâture, lui fait tous les cadres de ses photographies.

*
* *

Le champagne, pour lui, n'est pas un vin : c'est un luxe. Il noie dans ce préjugé mesquin la verve même de cette mousse joyeuse. Sa parcimonie n'a pas les formes de l'usure, et n'est pas celle du paysan avare, qui est un tigre. C'est l'épargne et les voies étroites du petit bourgeois. A tout dîner d'apparat, il croit nécessaire de donner trois vins : il faut qu'il y ait un peu du rouge mauvais, du blanc pire, et du champagne de cabaret. Il ne sait pas le prix et la dignité d'un bon vin, qui s'accroît encore s'il est seul à table. Mais sa piquette gazeuse a le nom de champagne : « C'est du champagne !... Nous allons finir par une bouteille de champagne !... »

*
* *

Dans les maisons où on l'a le mieux reçu, il passe sans laisser la moindre marque de cette gentillesse qui est la courtoisie du cœur : pour les femmes les plus aimables, il n'a jamais trouvé une botte de fleurs ; pas un jouet, pas un bonbon pour les plus jolis enfants. — Toutefois, il ne doute point qu'il sache les usages de la politesse. Il a celle qui ne coûte rien et ne vaut pas plus qu'elle ne coûte.

*
* *

La recherche dans le vêtement l'étonne beaucoup, et le rend maussade. A quoi cela est-il bon ? La première fois, il a été frappé du *smoking* plus que de raison. Il ne savait guère à quoi servent ces petits vestons doublés de soie, qu'il appelle obstinément des *smoquinges*. « C'est encore une invention des Anglais ! » Il n'aime pas les Anglais.

*
* *

La bière lui va. Une fois, en pays australien, il lui est

arrivé d'en boire une bouteille à ses frais, et, qui plus est, de n'être pas seul quand il l'a fait : Forestier se trouvait avec lui. Débauche vraiment inouïe, et qu'il n'a pu encore s'expliquer. Là-bas, de l'autre côté du globe, l'*ale* vaut trois fois son prix d'Europe. Il en a parlé pendant deux ans. Souvent il dit : « Vous vous rappelez cette bouteille de bière?... Vous vous vous souvenez? c'est quand nous avons bu cette bière qui était si chère ! » Il date par là.

XI

FAIRE GRAND !

Par moments, il force à le traiter pour ce qu'il est. C'est quand sa faiblesse naturelle, et son instinct de petitesse remontent à la surface du caractère : alors les assises grossières s'en découvrent. Entre tant de mots de lui où l'on ne prend pas garde, il en est qu'on a de la peine à lui pardonner ; à plus d'un on dédaigne de s'arrêter : ce n'est que l'étourderie d'une cervelle débile. Mais de cette tête étroite, il sort trop souvent des paroles qui blessent, et sans doute y parviennent sans l'avoir prétendu. Les âmes vulgaires ont la touche abaissante.

Un jour, dans son irrésolution, il cherchait l'avis de Villers. On ne marchait plus du tout : on avait encore perdu du temps, et il semblait impossible d'arriver à l'heure dite.

— Je n'hésiterais pas, lui déclara Villers ; j'allumerais aussitôt la deuxième chaudière et j'irais à dix nœuds.

— La deuxième chaudière? fit Zéro d'un air bas. Vous êtes riche, vous !... *Vous faites grand !*

Faire grand ! C'est son mot pour dire qu'on ne marchande pas, liard à liard, le nécessaire. Lui-même est si naturellement petit, que ce soupçon de la grandeur lui paraît une sorte d'injure. Il a peur de ce qui est grand ; il pense l'abaisser en en parlant, et il y réussit. Toutefois, il s'y glisse une envie incertaine. Quand cette émulation le pique, il offre un de ses cigares à quelqu'un, sans balancer ; une fois, même il a fait l'aumône. Ces jours-là, lui aussi *a fait grand*.

XII

ZÉRO ET LES HOMMES

Ce matin-là, Villers était de garde. Les hommes, la veille, étaient allés à terre. Le Pape, maître voilier, admirable en son métier, plein de ressources,—mais qui ne peut quitter le bord que pour boire, et ne peut boire sans s'enivrer à mort, — n'était pas rentré. Le lendemain, on le vit revenir en pirogue, sans sa casquette, les souliers à la main. Sur le pont, tout le monde se mit à rire. Les hommes sont heureux de voir aux gradés leurs faiblesses : elles prennent du galon à leurs yeux.

Dans la barque, Le Pape pérore. En parlant, il tombe à l'eau. Grands éclats de rire. L'eau le dégrise. Il sort de là fort vite, il monte à bord, tout ruisselant, et, s'adressant à Villers :

— Capitaine, je rentre en pirogue.

— Je le vois.

— Il m'est arrivé, hier soir, un petit malheur, et...

— Bon, dit Villers ; je vois que ce bain vous a fait du bien.

— Mais oui ! répond le vieux maître avec naïveté.

Ce qu'il y a d'enfantin et de sincère dans ces âmes simples échappe à Zéro plus qu'à personne. Il n'est ni assez près du peuple pour l'entendre à demi-mot, ni assez loin pour s'y intéresser. Il n'est pas méchant pour les hommes ; il ne les comprend pas. Il punit très peu, mais la timidité est pour beaucoup dans son indulgence. Il ne sait surtout pas rendre justice à ses matelots, et c'est par là qu'on leur prend le mieux le cœur. L'homme de mer n'est tout à fait homme que pour celui qui pénètre son étrange composé de force et d'enfance. La sympathie seule le discerne. Il faut qu'elle aille le chercher parfois bien loin. L'ivrognerie des Bretons est, à la vérité, hideuse et rebutante. Cependant, le vrai marin étant Breton, il est bon de ne pas oublier que le Breton est deux fois marin quand il a bu : les vertus de l'homme se font connaître aussi à la clarté de ses vices.

A l'inspection. — Le capitaine examine les « effets » des matelots. Il remarque la chaussure encore neuve de l'un d'eux :

— Ces souliers? du « magasin »?...

— Non, commandant...

— Achetés? oui?

— Oui, commandant...

— Où ça! au Callao?... Chers?... chers?

Le matelot sourit, se dandine, et répond avec l'accent bref du Finistère, ponctuant les phrases de : ah!... oh!... donc...

— Dix francs donc, commandant, une pièce de dix francs.

— Ils sont solides?

— Mais oui, donc, commandant... Je les mets depuis assez longtemps ; ils tiennent assez bien donc...

— Ah! il faudra que j'en essaie! — dit Zéro en se tournant vers Forestier. — Je dirai à Kervellec de m'en prendre une paire...

Aux hommes punis, qui sont toujours les mêmes, il adresse toujours les mêmes paroles. On les attend, et chacun rit en lui-même de les entendre. A ceux qui se sont battus :

— Ah! vous voulez vous battre? Vous avez l'esprit belliqueux? Vous êtes guerriers, vous!... Eh bien, je vous donnerai un sabre et vous irez vous battre!

Il l'a dit cent fois et ne l'a pas fait une.

Aux ivrognes :

— On vous a payé votre solde ; vous êtes descendu à terre... Vous avez tout bu!... Vous n'avez plus le sou, maintenant, hein?... Vous avez tout bu... tout bu!... Ah! on voit bien que vous ne savez pas la valeur de l'argent, vous...

XII

ZÉRO DESPOTE

Grand branle-bas de sonnette électrique. Zéro presse à dix reprises sur le bouton. Le timonier arrive.

— Ah! vous voilà!...

— Commandant, à vos ordres...

— Où étiez-vous? Eh bien! je ne compte plus, moi, à bord?

Et il se plaint, avec une moue de marmot qui boude. Le matelot s'en tire par un conte à dormir debout; le *trembleur* vibre encore, qu'il dit au commandant :

— La sonnerie ne marche pas.

En séance, à la *grand'chambre*[1], quand tout l'équipage défile sous les yeux du commandant. — Voici l'énorme clairon Le Bihan, grosse boule rouge, à petits yeux bleus de cochon, brave homme, d'un appétit terrible, mais qui ne peut faire un appel sans lâcher des couacs à donner le frisson. Zéro le contemple d'un œil maussade, puis :

— Toujours gras? toujours plus gras! Vous vous portez bien, hein? Mais vous sonnez rudement mal... Si cela continue, je vous enlèverai votre brevet; je vous l'enlèverai!...

Le Bihan, l'air contrit et la tête navrée, marmotte :

— Les dents gâtées, co... co... commandant... Quand je sonne, l'air entre de... de... dedans... Un poil dans la bbbouche...

Moal, petit, trapu, qui avait beaucoup grossi et pris du ventre, mais sans grandir d'une ligne, — un de ces bons petits hommes, qui semblent des enfants patauds en arrivant à la mer, et s'éveillent bientôt à bord, où ils sont comme chez eux. — Pour lui dire quelque chose :

— Ah! fait Zéro, vous allez bien?

Puis il le regarde et ajoute :

— Il faut grandir! Il faut grandir!...

Le petit Moal, abasourdi, réfléchit, craint d'avoir mal entendu ou même d'avoir compris. Mais quand il est sûr de ne s'être pas trompé :

— Oui, oui, oui! répond-il.

Et il part d'un fou rire qui gagne tout le monde. Cette fois, Zéro rit lui-même, non sans bonhomie. Le petit Moal

1. Les matelots désignent sous le nom caractéristique de *grand'chambre* le salon des officiers où se réunit deux fois par an le « conseil d'avancement ».

s'en va bedonnant, large et rond, oscillant sur ses jambes courtes.

Toujours désœuvré à l'arrière, tantôt il crie à la chienne :

— Miss, Miss, attrape-le ! Cours après !

Tantôt il fait lui-même la chasse aux matelots :

— Ah ! vous vous promenez ! ah ! vous lisez le journal !... Regardez ce timonier : au lieu de se tenir bien, quand son commandant lui parle...

— Heu ! Heu !... fait l'homme avec un air de sourire. Mais non... je suis à mon affaire, commandant...

— Ne discutez pas, ne répondez pas à votre commandant, entendez-vous ?

Avec son cuisinier, il n'a que des disputes. On entend leurs cris dans la chambre. Ce cuisinier est un ivrogne, mauvaise tête. Il serait bon à ses fourneaux, si on l'y tenait d'une main raide, — et si on lui donnait les moyens de la bonne cuisine. L'avare lui mesure tout, et le cuisinier le querelle :

— Eh !... je n'avais pas d'argent...

— Qu'avez-vous fait des quarante sous que je vous ai donnés hier ?

— Eh !... où est-ce que j'en ai, du beurre ? Eh ! commandant, dites à votre maître d'hôtel de m'en donner...

Ce « eh ! » est toute l'injure ; il veut dire : « F...-moi la paix ».

— Je vous f.....ai aux fers ! Je vais vous faire mettre aux fers ! crie le commandant de sa chambre.

Il n'en fera rien.

Glon, le maître coq, remonte en haussant les épaules ; il balance largement tout son corps goguenard :

— Il me dégoûte, ce vieux !...

Cependant le commandant sort de la chambre, attrape Forestier au passage :

— Ce cuisinier !... c'est un cochon ! Il m'a fait une scène !... Rien à manger !... pas deux œufs... rien à manger !...

XII

OPINIONS

Chez lui, pas un livre. Il n'en a pas mis un dans ses malles; on ne lui en a pas envoyé un d'Europe en trente mois; il n'en a pas acheté un. Il porte tout son bagage d'idées avec lui. Quand les heures lui ont paru longues, il a pris sa nourriture intellectuelle à la bibliothèque de l'équipage : — c'est toujours à la cambuse qu'il recourt d'abord.

Monte-Cristo l'a ravi. Ce livre lui a donné l'impression réjouissante de la nouveauté. Jules Verne le séduit beaucoup : il n'a pas perdu tout à fait le goût des sciences. Ni la littérature, ni la peinture ne l'occupent. Cela ne compte pas dans sa vie ; il n'en parle jamais ; il ne demande pas qu'on lui en parle. Il bâille ses loisirs, il ne les emploie pas. Il connaît le nom de Victor Hugo ; du moins, on le suppose ; car on n'a là-dessus aucun renseignement certain. Celui de Musset ne sonne pas bien à ses oreilles : c'est un buveur d'absinthe qui a mal tourné, ayant de bonne heure fait des vers. Il est sans doute le seul dans la marine qui puisse passer trois ans sans nommer Loti. Il n'avait jamais lu un roman de Bourget ; il n'en pense rien, mais cet auteur est nouveau pour lui. Il y en a bien d'autres, et les plus grands, et le premier, j'imagine : Homère.

Il n'aime pas la musique : « Je ne sais ce que c'est. » Son goût va aux opérettes et aux vaudevilles : « On rit ; on ne se fatigue pas ». Cela ne donne pas de peine. Au fond, il doit être étonné qu'il y ait une musique et des musiciens : car à quoi bon ?

Il n'a pas de morale : il n'a que des mœurs et des formules. Tout en lui n'est qu'alluvions. Il est le résidu des âges, de ce qui ne vaut plus la peine d'être vécu, d'être senti ou d'être pensé. Ses mille petites manies sont peut-être des vertus, aux yeux du monde, et il a les apparences de l'homme d'honneur. Il n'est pas capable de forfaire ; mais il l'est aussi

peu d'être héroïque. De soi-même, ni intelligent, ni sensible. Tous ses sentiments sont ceux de tout le monde, — par où il semble n'être personne.

Il n'est pas religieux, et plutôt le contraire. Il a été *voltairien*. Il est de ceux qui feraient mourir Voltaire de dépit, de leur avoir laissé son nom. Il n'aime pas les prêtres; mais, comme tant d'autres, il les servirait peut-être, le cas échéant. Il a surtout contre eux ces fines railleries qui tombent sur la paix du moine, le bon dîner du chanoine, les trésors du denier de Saint-Pierre, et la ruse papelarde des jésuites. Mais non la solide haine, vigilante et armée. En cela, comme dans le reste, il fait nombre. C'est à quoi sert un être de cette sorte dans le monde : il sert un dessein immense, qu'il ne compromet même pas.

XIII

ZÉRO COLOMB

En mer. On court l'Océan depuis près de deux mois. Enfin l'on sera demain au port. Impatient, Bray, qui sent quelles questions oiseuses le menacent, donne son calcul au commandant, et se retire :

— Voilà où nous sommes... Nous verrons la terre à neuf heures.

Dès six heures, en effet, le commandant est sur la passerelle à découvrir la terre. Il y a cependant cinquante jours que nous cherchons l'Amérique, n'arrivant d'Australie qu'à ce seul dessein de la trouver. Mais, pour Zéro, le continent est toujours un mystère; et il connaît toutes les émotions de la découverte. Lorsque le temps arrive d'atterrir dans ces contrées inconnues qu'on appelle New-York, Sydney ou San-Francisco, sa préoccupation est si forte que le nouveau Magellan ne laisse plus de repos à personne.

On fuit Zéro, ces jours-là. Il fait les cent pas. Il s'arrête; il considère longuement l'horizon; il fronce les sourcils et serre les prunelles. Il met la main en abat-jour au bas de son

front ; il règle sa vue, qui est bonne, mais dont il se vante, comme s'il l'avait d'une portée extraordinaire. Il se penche violemment sur la passerelle. Il a vu ! Enfin, il n'y tient plus et il s'adresse au timonier.

— Chef, regardez un peu, à la longue-vue. Ne voyez-vous rien?

Le Braz, timonier à l'échine docile, qui n'a rien à refuser à son maître, répond :

— Commandant, je crois... que je vois quelque chose...

« Quelque chose ! » Cela ne suffit pas à Zéro. C'est la terre qu'il lui faut. En attendant, il brûle d'en parler à l'un ou l'autre des officiers. Sans aucun doute, il est dans la fièvre de la découverte. Il met donc la main sur Vigile, qui ne le ménage jamais et ne prend même plus la peine, en ces cas-là, de le railler.

— Monsieur Vigile, je crois que je vois la terre! dit Zéro.

— Comment, la terre? La terre est à trente milles...

Et Vigile s'en va.

Un moment après. Zéro se tourne vers l'officier de quart :

— Dites donc, monsieur Villers, il me semble... que je vois la terre...

Silence. Villers sait qu'il n'a rien à dire et le laisse parler.

— Hum (il tousse) ! Là, là... est-ce que vous ne voyez pas un peu la terre?... Il me semble que je vois quelque chose.

— Vois rien, commandant.

— C'est extraordinaire. Êtes-vous bien sûr? Tenez (il lui passe les jumelles par-dessus l'épaule), suivez-moi bien, là... un peu plus à gauche... vous y êtes !

— Vois rien, commandant.

— Il me semble bien, pourtant, que tout à l'heure... Je verrai mieux sans jumelles. Ça ne se maintient pas, à la jumelle... C'est un nuage...

— Un nuage, en effet.

Et Villers lui tourne doucement le dos, opposant ses larges épaules aux explications prochaines.

Mais le capitaine n'en reste pas là. Il s'agit de ne pas manquer un continent; et, plus encore, de ne pas s'y briser

sans l'avoir vu. Car sa crainte va jusque-là. Il communique sa peur de la terre aux timoniers. Le Braz finit par en perdre la tête, et accourt de minute en minute donner la grande nouvelle : « Terre ! Terre !... » Villers, irrité, lui rabat son zèle ; la bêtise et les sottes chaleurs de tête répugnent à sa pensée froide, et il renvoie le timonier avec une dureté soudaine :

— Allez-vous me laisser la paix ?

Enfin la terre apparaît. La joie de Zéro est immense, ridicule, enfantine, hors de toute mesure :

— Voilà la terre, la voilà !... Je l'avais bien vue... M. Villers, c'était là... Que vous avais-je dit ?

Ce qui domine en lui, c'est une surprise profonde. En lui-même il se dit : « C'est elle ! » Il est sauvé ; il a toujours peur de quelque empêchement bizarre. Sa joie puérile trahit son étonnement. Car il n'est jamais sûr d'atterrir. Il découvre toujours l'Amérique, et, s'il rentre à Toulon, la France. Il se rend grâces de la découverte. Après tout, si l'Océan n'avait pas eu de fin ?... La navigation est pour lui, comme pour le pêcheur antique, un hasard immense. Un hasard propice l'a sauvé : un funeste hasard aurait pu le perdre. Louons les dieux ! Terre ! Terre !... Heureux homme. il aborde ! Il reconnaît le Chili. Il voit les Andes. Quelle découverte !... Quelle navigation ! Quel voyage !... Cela est surprenant... Terre ! Terre !...

JEAN VILLERS.

LES DERNIERS JOURS

DE

LOUIS XVIII[1]

24 mars 1824.

Aujourd'hui Sa Majesté a voulu présider elle-même au Louvre, comme de coutume, l'ouverture de la session des Chambres. Elle a prononcé tout d'abord, d'un ton fort net, les premiers mots de son discours, puis sa voix s'est voilée, elle a ânonné et bredouillé d'une façon lamentable. On avait pris la précaution pourtant d'écrire son discours sur un très grand papier qu'elle tenait à la main, et où étaient tracées des lettres énormes; mais le roi n'y voit maintenant presque plus et cela n'a servi de rien. Il serait resté tout à fait court si M. de Blacas, qui avait en mains une autre copie de son discours, ne lui était venu en aide; mais le roi entendait mal, et il fallait lui souffler si fort les phrases à l'oreille, qu'on l'entendait jusqu'au fond de la salle. Chacun écoutait au milieu d'un profond silence, qui rendait cette situation encore plus

1. Dès le printemps de 1824, il devint évident que la santé de Louis XVIII, depuis longtemps compromise, déclinait rapidement. Quoique âgé de plus de soixante-huit ans et accablé de douloureuses infirmités, le roi tint bon jusqu'au bout, et, voulant mourir en souverain, se raidit contre la maladie, dont il savait exactement les progrès et l'issue prochaine. Le vicomte de Reiset, lieutenant général, commandant des gardes du corps et gentilhomme de la chambre, était appelé aux Tuileries par son service d'une façon presque quotidienne; il put donc noter au jour le jour l'état alarmant du vieux monarque, auquel il avait voué un culte profond. Nous devons à l'obligeance de M. le vicomte de Reiset, son petit-fils, de pouvoir publier ces pages exactes et dramatiques.

pénible. Sa Majesté est dans un état qui fait vraiment pitié, elle a eu grand'peine à parvenir jusqu'à la fin et chacun a poussé un soupir de soulagement lorsque la harangue a été terminée.

6 août 1824.

En revenant tantôt d'une promenade aux environs de Saint-Cloud, le roi a été atteint brusquement par un malaise qui n'a pas tardé à prendre un caractère alarmant. On a dû ralentir l'allure des chevaux, et c'est au pas que le cortège est rentré aux Tuileries. C'est ainsi qu'on a traversé tout le faubourg Saint-Honoré à la stupéfaction générale.

Tout le monde sait, en effet, que Sa Majesté ne trouve jamais l'allure assez rapide et que c'est au galop de ses huit chevaux que se font les promenades ; mais un coup d'œil jeté dans la voiture montrait le pauvre prince si déprimé et si souffrant que chacun s'expliquait de reste cette dérogation aux habitudes de Sa Majesté ; aussi un respectueux silence a remplacé sur le parcours les acclamations ordinaires.

17 août.

La santé du roi empire chaque jour, et son esprit, resté si précis et si vif jusqu'à ces derniers temps, semble s'affaiblir en même temps que son corps : souvent il demeure assoupi ou dormant dans son fauteuil, et lorsqu'il paraît se réveiller, les paroles lentes et embarrassées qu'il prononce avec peine feraient croire que ses idées ne sont pas toujours nettes, si parfois un éclair de gaieté inattendu ou une fine répartie ne venaient pour un un instant montrer qu'il n'a rien perdu de sa lucidité d'esprit habituelle. Mais malgré tout on sent qu'il fait effort, et, malgré son énergie, il retombe bientôt dans sa torpeur.

Août 1824.

Nous avons eu, il y a quelques jours, une terrible émotion. J'étais de service à Saint-Cloud, lorsque le comte Charles de Damas vint me faire part de l'inquiétude que commençait à lui causer le silence profond qui régnait dans le cabinet de Sa Majesté. Depuis un temps fort long, elle n'avait point appelé et l'on n'y entendait absolument aucun bruit. — Je n'eusse point osé tout seul enfreindre la consigne, mais M. de

Damas, en qualité de premier gentilhomme, prit sur lui de pénétrer chez le roi. Après avoir gratté à plusieurs reprises, il entr'ouvrit la porte : Sa Majesté était affaissée sur son bureau, la tête tombée sur des papiers épars devant elle, et semblait complètement privée de sentiment. M. de Damas, s'approchant, l'appela à voix basse d'abord, puis sur un ton plus élevé : ne recevant pas de réponse, il se hasarda à lui toucher le bras doucement, puis plus brusquement, sans souci de l'étiquette. Le roi resta immobile et absolument inerte. C'était une violente attaque. Complètement affolé, je courus d'abord chez Monsieur, puis chez Madame, pendant qu'on appelait en toute hâte les médecins de service. De retour près de Sa Majesté, je trouvai les médecins qui semblaient consternés et cherchaient vainement le pouls qui ne battait plus que d'une façon imperceptible. Le roi était toujours sans connaissance, on avait déboutonné son habit et son gilet blanc, et son cordon bleu gisait par terre, sa figure était presque violette et sa pauvre tête, en frappant sur le bureau, avait déterminé à la base du nez une plaie saignante. Ses cheveux, qui pendaient décoiffés, achevaient de lui donner un aspect pitoyable. L'alarme s'était répandue en un instant dans le château ; Madame, qui était à sa toilette, avait tout quitté pour accourir, sa robe était entr'ouverte et elle n'avait passé qu'une manche ; une de ses femmes lui avait jeté sur les épaules un châle dont elle s'enveloppait tant bien que mal.

Monsieur était arrivé en toute hâte et, voyant l'état dans lequel était son frère, il adjurait les médecins de ne pas perdre un instant pour donner de l'émétique ou pratiquer une saignée. L'un des médecins avait déjà tiré une lancette lorsque le roi sembla reprendre ses esprits ; les premiers mots qu'il prononça furent pour exprimer son mécontentement : il avait saisi les mots d'émétique et de saignée, et, comme il ne veut jamais entendre parler ni de l'un ni de l'autre, il est entré dans une grande colère. Il a rabroué, en jurant, Monsieur qui s'empressait, et il a congédié tout le monde d'un ton fort brusque en disant qu'il voulait rester seul avec ses médecins. Je m'étais écarté par respect et n'ai pu entendre exactement les paroles du roi qui s'exprimait difficilement, mais on prétend qu'il a dit à Monsieur : « Ah ! ah ! monsieur, vous avez

cru être roi, vous êtes trop pressé, c'est partie remise. » — Monsieur s'est retiré, et cette scène pénible semblait l'avoir beaucoup impressionné[1].

26 août 1824.

La présentation a eu lieu hier comme le roi l'avait voulu, mais il était impossible même aux moins clairvoyants de ne pas s'apercevoir de l'état dans lequel il se trouve. C'est à peine s'il pouvait se soutenir sur son trône où on l'avait assis, couché en deux et regardant de côté. Sa tête, qu'il a toujours eue très forte, a diminué de moitié ; elle est maintenant de la grosseur de celle d'un enfant, et est ployée au point de toucher presque ses genoux. Il a voulu répondre quand même à la harangue du préfet, mais on sentait avec quelle difficulté les paroles s'échappaient de ses lèvres : « Ma bonne ville de Paris, lui a-t-il dit, connaît mon amour pour elle ; je suis bien sûr que quand elle célèbre ma fête, c'est du fond du cœur. » C'est dans cet état qu'il a voulu se faire voir à tout Paris alors que les gazettes n'avaient même pas annoncé qu'il était malade ! — Cela a été pour lui une fatigue excessive, et c'est à peine s'il a pu ensuite articuler quelques mots aux personnes qu'il se faisait nommer. Il n'en a pas moins essayé de parler à toutes les femmes, mais, malgré la plus extrême attention, on avait toutes les peines du monde à l'entendre. Cependant il a tenu encore à recevoir les ambassadeurs et il a dit un mot à chacun d'eux. Après avoir fait introduire les officiers de la garde nationale et toutes les autorités civiles et militaires, il a voulu travailler avec le garde des sceaux, et, après avoir examiné un dossier relatif aux grâces qu'il accorde d'ordinaire pour sa fête, il les a toutes signées sans exception en ajoutant, paraît-il : « C'est la première fois qu'il m'en coûte d'user de mon droit de grâce, je voudrais laisser cette besogne à mon frère, car c'est par là que doit commencer le règne d'un roi. » Le soir, à l'ordre, il a montré la même force morale. Ce matin, il n'est ni mieux, ni plus mal, mais cela ne tient à rien. Madame la duchesse de Berry était

1. Quelques jours plus tard, Louis XVIII quittait Saint-Cloud pour n'y plus revenir, et, malgré les observations de son entourage, se faisait transporter aux Tuileries. Le 25 août il présida, comme de coutume, la cérémonie et la réception de la Saint-Louis.

revenue de Dieppe pour souhaiter la fête de Sa Majesté; elle a été très frappée de l'aggravation du mal depuis son départ.

27 août.

Depuis plus d'un mois le roi n'était pas sorti et n'avait pu faire la promenade en voiture qu'il a coutume de faire régulièrement depuis des années lorsque le temps n'est pas trop mauvais. Mais ce matin, informé des bruits qui se répandaient dans le peuple, il voulut absolument rassurer le public, et, quoiqu'il n'y eût aucune amélioration, il donna l'ordre de préparer les équipages. Il est allé jusqu'à Choisy, tantôt, avec son escorte ordinaire.

28 août.

Le roi a encore voulu sortir aujourd'hui, malgré sa faiblesse; il est allé jusqu'à Saint-Cloud. Je l'ai vu au moment où il rentrait : il était d'une pâleur livide; sa pauvre tête qu'il ne peut plus porter retombait sur sa poitrine. La promenade a eu lieu contre l'avis de Portal qui avait conseillé au roi de ne pas sortir et de se coucher.

29 août.

Le roi devait retourner aujourd'hui à Saint-Cloud. Les ordres étaient donnés, les équipages et les voitures étaient tout attelés avec l'escorte des gardes du corps, lorsque après une attente de plus d'une heure, on est venu dire que le roi ne sortirait pas. Il s'était en effet trouvé si mal que malgré son énergie il a dû renoncer à sortir; le mouvement de la voiture lui est très mauvais et ses douleurs en sont augmentées. Le roi, du reste, s'est trompé dans ses prévisions; ces promenades qu'il s'est imposées n'ont pas rassuré le public qui, en le voyant passer si pâle et si affaissé, a pu constater à quel point il est changé depuis quelques jours.

30 août.

Les journaux annoncent ce matin que le roi n'est pas sorti hier par suite de la prolongation du Conseil qui a duré plus tard que de coutume. Cela n'a donné le change à personne, et l'on connaît si bien la fermeté du Roi que cette promenade manquée a fait mauvais effet; aussi les inquiétudes ne font que s'accroître.

1er septembre.

Le roi me donne l'ouvrage d'Égypte; il est plus faible encore que les jours précédents, mais, à force de volonté, il garde encore toute sa connaissance et sa présence d'esprit. Il m'a adressé, en me le remettant, quelques mots gracieux qui pour moi doublent encore le prix de cette belle publication.

4 septembre.

On dit que depuis trois jours le mal a fait beaucoup de progrès : la vue s'affaiblit; Sa Majesté a un œil dont elle ne voit presque plus.

7 septembre.

Ce pauvre Roi a encore voulu recevoir aujourd'hui le corps diplomatique; il est dans un état qui fait peine à voir.

8 septembre.

Le roi a paru au Conseil la tête reposée sur deux oreillers; ce n'est qu'aujourd'hui qu'il a consenti à s'en servir malgré le soulagement que cela a dû lui apporter.

Vendredi 10 septembre.

Le roi est toujours plus mal, son état empire d'une façon très sensible, sa tête se courbe de plus en plus, la décomposition monte et augmente avec une rapidité effrayante, la gangrène dévore les pieds ; l'autre soir, à l'heure du coucher, Baptiste, en retirant les bas de Sa Majesté, y a trouvé des fragments de doigts du pied gauche ; l'orteil et un autre doigt sont presque tombés. Cet excellent homme, qui lui est très attaché, a failli se trouver mal d'émotion, mais le roi ne s'en est pas aperçu; toutes les chairs sont comme mortes et insensibles. Il est vraiment épouvantable de se voir ainsi s'en aller tout vivant par morceaux. *Non pedes, sed caput faciunt regem*, se plaisait-il souvent à répéter en souriant. Cette sentence d'Horace prend aujourd'hui une triste réalité. On dit que c'est dans les neiges de Russie, lorsqu'il fut obligé de quitter brusquement Mittau sur l'ordre inique de l'empereur de Russie, qu'il a eu les pieds gelés et qu'il a contracté cette pénible maladie qui l'a rendu infirme pendant tout le reste de son existence. La moindre chaussure de cuir le faisait cruellement

souffrir, et il avait dû adopter les bottes de velours qu'on lui a toujours vues. Ce n'est pas à Napoléon seulement que la Russie a été funeste! Tant que le père Élysée a vécu, le roi n'avait point perdu l'espoir de guérir ses pauvres jambes; il venait lui faire à propos des pansements fort simples qui apportaient au roi beaucoup de soulagement. Les médecins, qui le regardaient avec dédain, n'avaient voulu ni appliquer, ni même connaître sa méthode; aussi, à sa mort, a-t-il été impossible de continuer les mêmes soins à Sa Majesté. Le mal a fait alors des progrès rapides.

On s'occupe déjà des mesures à prendre pour l'événement, le Conseil s'est réuni chez Monsieur pour délibérer. On discute beaucoup sur le nom que prendra Monsieur à son avènement au trône. Les uns, et c'est le plus grand nombre, veulent qu'il s'appelle Charles X; les autres soutiennent, au contraire, que c'est impossible et qu'il doit s'appeler Philippe VII. Le nom de Charles X a été porté à la mort de Henri III par le vieux cardinal de Bourbon, proclamé roi par les ligueurs qui se refusaient à accepter Henri IV, et reconnu par le pape d'alors, dont je ne sais plus le nom. De pareils arguments ne me paraissent pas bien sérieux et il n'est pas probable que Monsieur veuille en tenir compte.

Samedi 11 septembre.

Le roi est plus mal encore, il vient pourtant prendre sa place au déjeuner comme de coutume, mais il perd la mémoire et a des moments d'absence : au déjeuner, il croit être au dîner; cependant il montre toujours la même force de volonté et semble ne pas vouloir se rendre compte de son état. Pendant le repas, la douleur de Madame était si vive qu'elle n'a pu contenir ses sanglots : le roi, alors, l'a appelée avec tendresse et, lui prenant la main, l'a pressée en silence contre ses lèvres avec l'émotion la plus touchante. Nous avions tous les yeux mouillés de larmes.

Croyant bien faire et après mille hésitations, monseigneur d'Hermopolis s'est hasardé aujourd'hui à lui parler de confession, mais le roi lui a répondu sèchement : « Vous êtes bien pressé. » Ce soir, pourtant, il a oublié de donner l'ordre, ce qu'il avait fait ponctuellement jusque-là.

Dimanche 12 septembre.

Le roi est dans un état déplorable; on a essayé de nouveau ce matin de lui parler de confession : il a répliqué aussitôt avec énergie : « Mais je n'en suis pas encore là, prenez garde de trop vous presser, je ne suis pas si mal que vous croyez; je serais fâché qu'on me crût plus malade que je ne suis. Lorsque le moment viendra. il faudra fermer les spectacles et la Bourse. Cela peut influer sur le bien-être de quelques-uns et je ne voudrais que le plus tard possible être la cause du moindre malheur. » Sa Majesté semblait fort mécontente et personne n'a songé à insister.

Le soir, malgré cela, il s'est décidé, mais on raconte tout bas que l'on a dû recourir à l'intervention de madame du Cayla et que c'est la famille royale elle-même qui s'est résignée à s'adresser à elle pour lui demander d'user de son influence. La favorite aurait été introduite dans la chambre du Roi qui l'aurait accueillie tout d'abord d'une façon peu encourageante. On dit pourtant qu'elle a fini par obtenir gain de cause et que le pauvre roi, par une dernière coquetterie, lui a fait ses adieux avec la grâce qu'il savait mettre à toutes choses lorsqu'il le voulait. J'avais quitté le château hier pendant quelques instants, je ne l'ai donc vue ni entrer ni sortir et je ne sais cela que par ouï-dire : mais. ce qui est certain, c'est qu'on a fait appeler l'abbé Rocher, le confesseur ordinaire. qui est arrivé aussitôt. C'est un bon et saint prêtre qui vit à l'écart, étranger à la politique et ne s'occupant que de faire du bien. Il habite une modeste chambre à l'étage supérieur des Tuileries et il est plus connu des misérables que des gens de cour qu'il ne fréquente guère. Le roi ne s'est pas aperçu que c'était dimanche et on le lui a caché dans la crainte que, malgré tout, il ne voulût quand même recevoir.

Cependant, l'événement peut arriver d'un instant à l'autre; monseigneur de Frayssinous a adressé un mandement aux évêques pour ordonner des prières publiques, et, en même temps, on a rédigé un bulletin de la santé du roi, signé par les six médecins et le comte de Damas.

Voici en quels termes le bulletin est conçu :

Les infirmités anciennes et permanentes du roi ayant augmenté

sensiblement dans ces derniers temps, sa santé a paru plus profondément altérée et est devenue l'objet de consultations plus fréquentes. La constitution de Sa Majesté et les soins qui lui sont donnés ont entretenu pendant plusieurs jours l'espérance de voir sa santé se rétablir dans son état habituel : mais on ne peut se dissimuler aujourd'hui que ses forces n'aient considérablement diminué et que l'espoir qu'on avait conçu ne doive aussi s'affaiblir.

Signé : PORTAL, ALIBERT, MONTAIGU, DISTEL, DUPUYTREN, THÉVENOT.

Le premier gentilhomme de la chambre :
COMTE DE DAMAS.

A neuf heures du soir, a paru un deuxième bulletin plus inquiétant encore :

La fièvre augmente dans cette journée, il est survenu un grand froid dans les extrémités; la faiblesse s'est accrue ainsi que l'assoupissement ; le pouls a été constamment faible et irrégulier.

Les spectacles et les salles de fêtes publiques ont été fermés par ordre de M. de Corbières, ministre de l'Intérieur. M. de Villèle, de son côté, a donné des instructions pour que la Bourse ne s'ouvre pas. Ces deux bulletins ont produit une profonde impression dans le public qui se demande comment on a attendu si longtemps pour faire connaître l'état alarmant de Sa Majesté. Le Carrousel et le jardin sont pleins de monde, l'inquiétude se lit sur tous les visages. On surveille avec angoisse le mouvement des lumières qu'on voit passer aux fenêtres des appartements des Tuileries ; beaucoup prennent leurs dispositions pour passer la nuit dehors. Les rumeurs du dehors doivent arriver sûrement jusqu'au roi qui se rend compte de tout et a conservé ses facultés entières ; pauvre prince, ces témoignages d'amour, qui lui sont bien dus, doivent être pour lui un adoucissement aux cruelles souffrances qu'il endure !

Lundi 13 septembre, au matin.

Le roi est toujours plus mal, il a reçu ce matin les derniers sacrements comme il en avait exprimé le désir hier

soir. De bonne heure, il a envoyé de nouveau chercher son confesseur et prévenir le grand aumônier, disant : « Que tout se prépare, je m'en sens la force. »

Puis, au moment où l'abbé Rocher s'approchait de son lit : « Mon frère, a-t-il dit en s'adressant à Monsieur, vous avez des affaires qui vous réclament, moi des devoirs à remplir. » A 8 heures, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse des rois de France, revêtu des ornements sacerdotaux, est sorti de son église accompagné du premier aumônier et du prince de Croy. Pour arriver jusqu'au château il a dû passer à pied au milieu de la foule énorme qui stationnait dans les cours et dans les rues avoisinantes et jusque sous les fenêtres du roi; mais tous ont gardé l'attitude la plus respectueuse, se découvrant et restant agenouillés, pendant tout le temps que le roi a reçu les sacrements.

Après avoir pris le viatique dans la chapelle du château, on a porté processionnellement les huiles saintes à la chambre de Sa Majesté en passant par le péristyle du grand appartement. Monsieur, madame la duchesse d'Angoulême et madame la duchesse de Berry portaient des cierges à la main et suivaient le cortège avec recueillement. C'est ce matin même à la première heure que madame la duchesse de Berry était arrivée de Rosny, où un courrier lui avait été dépêché dans la nuit. Monsieur ne pouvait contenir ses larmes; le roi avait toute sa présence d'esprit, il indiquait lui-même les parties qu'il fallait oindre.

Il a fait ensuite rentrer sa famille qui avait été assister à la messe des malades et leur a dit : « Je veux avant de vous quitter vous donner ma bénédiction : mettez-vous à genoux, mes enfants », et sortant la main du lit il les a bénis. Puis il a ajouté : « Je vous fais mes adieux, venez m'embrasser. Dieu soit avec vous ! » Après quoi, il s'est tu et a fermé les yeux. La famille royale était dans la chambre ; dans le salon d'attente, dont on avait ouvert toutes grandes les portes de communication, se tenaient avec moi tout le service et les grands officiers de la maison. Il y en avait bien peu qui ne fussent profondément émus par le spectacle de ce roi s'apprêtant à la mort avec tant de grandeur et de résignation ; quant à moi, je songeais à toutes les preuves de bonté qu'il

m'a données tant de fois, à toutes les grâces que j'en ai reçues, et mes larmes coulaient malgré moi.

Ce pauvre prince a dû se souvenir de la fin touchante de la reine Marie-Joséphine, sa femme ; le duc de Blacas m'a raconté que lorsqu'elle mourut en Angleterre, à Gosfield, le 13 novembre 1810, l'archevêque qui lui donnait les derniers sacrements se trompa plusieurs fois dans son émotion, et ce fut cette pieuse princesse qui le reprit elle-même avec douceur à chacune de ses omissions. Et c'est ainsi que tous les deux ont montré le même calme devant la mort.

Devant ce sang-froid et ce calme admirables au moment de la mort, que reste-t-il de cette accusation d'esprit fort et de voltairien qu'on a portée si souvent contre le roi ? et quelle meilleure preuve de la sincérité de ses sentiments religieux : *Nulla est mihi religio*, lui faisait-on dire ; je crois que c'est le seul principe d'Horace qu'il n'ait jamais goûté ni mis en pratique. Cette sotte invention vient, je crois, de la résistance que le roi opposa à ceux qui voulaient rétablir une foule de fêtes inutiles qu'on célébrait autrefois dans la semaine et que Napoléon fort sagement avait remises au dimanche. Comment, du reste, peut-on accuser sérieusement de scepticisme un prince qui pas un jour de sa vie ne manqua la messe ?

On a publié à neuf heures un troisième bulletin qui annonce simplement *que le roi, toujours plus faible, a encore sa connaissance*. On l'a levé un instant, mais il n'a pas tardé à redemander son lit.

Lundi 13 septembre, midi.

Quatrième bulletin : *Le roi est tranquille, il a pris trois fois du bouillon, il n'a pas de fièvre, sa faiblesse est très grande.*

13 septembre, à quatre heures de l'après-midi.

Je sors des Tuileries avec M. de Damas. Le roi vient de prendre une cuillerée de sirop, après laquelle il a dit : « C'est assez. » Il souffre moins depuis qu'il est dans son lit, et s'y trouve bien. Portal m'a dit que, s'il consentait à y rester, il pourrait aller encore trois ou quatre jours. Il a demandé à voir Mademoiselle et le duc de Bordeaux ; on les a envoyé

chercher en toute hâte à Saint-Cloud, d'où madame de Gontaud les a amenés au roi, qui les a embrassés. La foule augmente de plus en plus dans le jardin et les cours, qui sont remplis maintenant d'une foule compacte ; chacun se questionne, en quête de nouvelles, se demandant avec inquiétude si le roi n'a pas déjà cessé d'exister. On entoure et on presse de questions tous ceux qui sortent du château. Je vais aller tout à l'heure aux prières ; on n'a pas idée de l'état où l'on est, dans l'attente d'un pareil événement ; je suis assailli chaque fois que je quitte les Tuileries.

13 septembre, minuit.

A quatre heures, je me suis rendu aux prières des quarante heures ordonnées par l'archevêque de Paris. Tous les corps constitués s'y sont rendus en grand costume, la Cour de cassation en robes rouges, ainsi que la cour royale et le tribunal de première instance.

A sept heures du soir, a paru un cinquième bulletin constatant *une augmentation de fièvre et une diminution de forces.*

A neuf heures, sixième bulletin encore plus alarmant :

Le roi est agité, il a une forte fièvre avec une température très élevée; une soif ardente le dévore.

A onze heures du soir, le duc d'Orléans est arrivé du château d'Eu ; Monsieur lui a accordé immédiatement une audience.

Mardi 14 septembre.

La maladie du roi, qui se prolonge plus qu'on ne le supposait, ne ralentit en rien les témoignages touchants de la douleur publique ; un septième bulletin a paru ce matin à cinq heures, constatant *que l'état était le même*, et, à huit heures, un huitième bulletin annonçait *que les forces s'affaiblissaient progressivement ;* on se précipite sur toutes ces feuilles volantes qu'on s'arrache et qu'on se passe de main en main.

A neuf heures, les grands officiers de la maison du roi, les ministres, les maréchaux viennent prendre connaissance du bulletin. L'infant don Miguel se rend aussi au château : il est venu trois fois en personne, dans la journée d'hier lundi.

L'attitude de l'armée est digne d'éloges ; malgré la popularité de Monsieur, tous se rendent compte de la perte que nous allons faire lorsque va disparaître ce bon prince si sage et si prudent. Tout ce qui tient au service s'est montré admirable, ni veilles, ni fatigues n'ont eu raison du zèle et du dévouement que tous ont montré jusqu'ici, et toute la maison tiendra à honneur de faire son devoir jusqu'au dernier moment. Pour moi, je n'ai pris presque aucun repos depuis quatre jours. Le Saint-Sacrement continue d'être exposé dans toutes les églises de Paris où l'on récite les prières.

En voyant le pouls baisser de plus en plus on a demandé au roi à réciter les prières des agonisants, mais il a répondu avec brusquerie : « C'est trop tôt, je ne sens pas ma fin aussi près. »

Pourtant, vers une heure, il a eu un assoupissement si profond qu'on a cru le dernier moment arrivé ; le pouls avait cessé presque complètement de battre et la respiration ne s'entendait plus ; son sommeil ressemblait à la mort. Les princes étaient accourus et l'on commençait à réciter les prières quand le roi sortant de cette crise léthargique s'est réveillé tout d'un coup et soulevant la tête a regardé autour de lui. Il semblait avoir retrouvé toute sa connaissance. Tout le monde s'était tu brusquement gardant un silence embarrassé craignant l'irritation de Sa Majesté qui ne supporte guère qu'on contrevienne à ses ordres, quand s'adressant à l'archevêque qui restait interdit : « Continuez donc, monsieur puisque vous avez cru devoir commencer, je n'ai pas peur de la mort, il n'y a qu'un mauvais roi qui ne sache pas mourir. » S'associant alors aux prières, le roi s'efforce de suivre les psaumes et répond aux prêtres d'un voix éteinte. Le pauvre prélat était si ému qu'il laissa dans son trouble échapper un verset. Cela frappa Sa Majesté qui l'a interrompu en lui disant : « Vous passez un verset, Monsieur l'Archevêque ! » Nous sommes tous restés confondus devant cette force de volonté et cette intelligence qui reste si vivace dans ce pauvre corps qui s'en va en lambeaux !

La duchesse d'Angoulême, qui ne l'a pas quitté depuis le 27, reste constamment à son chevet, elle est admirable de dévouement, nulle douleur ne pouvait atteindre davantage

cette princesse qui d'habitude ne se livre guère, que de perdre celui qui lui a servi de père !

Un dixième bulletin a été publié ce soir à neuf heures.

La syncope avait amené une période de calme qui n'a malheureusement pas continué, on a de nouveau les plus grandes inquiétudes.

Le pansement du soir a été particulièrement pénible et douloureux, le roi perd un œil qui coule, et tout le corps se décompose insensiblement. Il se rend compte toujours malgré tout de ce qui se passe autour de lui et s'apercevant que Portal s'apprêtait à passer la nuit auprès de son lit il lui a dit avec bonté : « J'espère que vous allez dormir M. Portal, ménagez vos forces, votre vie est trop précieuse pour l'humanité. »

Les ministres et les grands officiers quittent le château à dix heures. Tous les cultes s'unissent pour faire des prières ; les israélites, les ministres protestants en ont ordonné dans les temples et les synagogues.

Mercredi 15.

Je quitte la chambre du roi, il a l'extrémité des mains froides, le pouls est plus faible et la gangrène monte, mais toute sa tête y est encore. Ce matin avant cinq heures, nous avons tous couru, il lui était venu encore une nouvelle crise de laquelle on ne pensait pas qu'il pût revenir. Il était comme la veille, sans connaissance et on a cru encore cette fois la fin arrivée. Monsieur avait passé la nuit couché sur un canapé chez monseigneur le duc d'Angoulême et est arrivé le premier, puis le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, les princes, le chancelier, le grand chambellan, l'archevêque de Paris. l'évêque d'Hermopolis et tous les grands officiers ont été admis dans la chambre du roi, car tout le monde avait été sur pieds toute la nuit.

Cependant la crise s'est calmée, le roi est revenu à lui et il a demandé qu'on recommençât les prières des agonisants, mais sa voix était éteinte et il ne pouvait répondre comme hier. Il a fait malgré cela signe de continuer disant : « Je vous

suis, je vous suis. » Quelques instants après il a demandé le crucifix, qu'il a baisé avec dévotion.

Le onzième bulletin a paru à sept heures, il ne contient que quelques mots: *Nuit orageuse, la respiration devient de plus en plus difficile.*

Quelques instants après un douzième bulletin a été affiché constatant que *toutes les fonctions s'affaiblissent peu à peu.*

Mercredi, trois heures.

Les églises sont toujours pleines de monde, on prie avec ferveur pour le roi, mais, à moins d'un miracle, cet état ne peut se prolonger, et, s'il vient une nouvelle crise, ce sera la dernière.

A neuf heures du soir, il a paru un treizième bulletin annonçant que *la respiration est devenue râleuse et le pouls intermittent.*

Alibert, avec lequel je viens de causer, dit qu'il peut encore aller quelques heures, il conserve sa connaissance, il regarde, veut ouvrir la bouche et ne fait entendre que des sons inarticulés. Tout à l'heure il a essayé de parler à Monsieur, mais malgré ses efforts il n'a pu prononcer que des paroles inintelligibles que n'ont pu distinguer ni lui ni les princes rangés autour de son lit. On n'a pas idée de la cruelle situation dans laquelle il se trouve ; en lui retirant ses linges, des morceaux de chair entiers quittent le corps, il a perdu un œil qui a fondu et tout son corps s'en va. Il n'y a que son âme qui résiste. On ne peut comprendre une pareille force vitale ; la position de la famille est cruelle, celle de Monsieur surtout qui a tant de sujets de préoccupations ! Tout est déjà réglé, le roi mort, toute la famille partira pour Saint-Cloud, Monsieur recevra le lendemain tout le monde. Les dames seront admises le soir seulement. On dit qu'on ne fera que passer et qu'il ne parlera à personne. Le surlendemain il viendra passer la revue des troupes et on prêtera serment. Quant au défunt, aussitôt expiré on l'arrangera un peu et l'on criera : « Le Roi est mort, vive le Roi ! » Des hérauts d'armes parcourront Paris en disant la même chose et en proclamant Charles X. La chambre du roi, où il est mort, sera ouverte à tout le

monde pendant quelques heures. — Le lendemain il sera embaumé et placé dans la salle du trône pour l'eau bénite des autorités. De là le corps sera conduit à Saint-Denis et restera exposé dans la chapelle ardente pendant quarante jours. Le peuple se conduit à merveille. pas une plainte ; les guinguettes hors des barrières sont fermées ainsi que les spectacles, on n'a pas entendu un murmure, une foule considérable assiège toujours les Tuileries des deux côtés pour avoir des nouvelles, enfin on ne lit sur tous les visages qu'un grand intérêt. Au moment où l'on embaumera ce pauvre roi, il faudra deux gentilshommes de la chambre qui seront commandés de service, j'ai prié M. de Damas de vouloir bien m'en dispenser, ce devoir me serait si pénible que je ne sais si j'aurais la force de le soutenir. On a arrêté les conditions dans lesquelles le deuil serait porté, tout est prévu pour chacun, de la façon la plus méticuleuse. Je me suis procuré une copie de ce qui a été décidé, en voici l'abrégé :

La Cour prendra le deuil le lendemain de la mort du roi et le gardera pendant sept mois.

Le deuil sera divisé en trois périodes, la première de trois mois, la deuxième de deux mois ainsi que la troisième.

Pendant cette première période les hommes porteront le crêpe à l'épée, la veste et la culotte de drap noir. le jabot et les manchettes de batiste plate, l'épée et les boucles bronzées, les bas de laine noire et les gants noirs. Le tout pour les costumes de cour aussi bien que les costumes civils.

Les militaires porteront le crêpe au bras, à l'épée et au chapeau.

Les hommes en habit à la française porteront l'habit de drap noir complet sans boutons avec de grandes pleureuses pendant le premier mois et des petites pendant le deuxième et le troisième, jabot et manchettes de batiste plate, épée et boucles bronzées, bas de laine noire, chapeau uni avec long crêpe

Pour les dames, pendant le premier mois, vêtement de laine noire garni de crêpe, coiffe et fichu de crêpe noir. Pendant les deux autres mois, vêtement de laine noire garni de crêpe, coiffe et fichu de crêpe blanc, bas et gants de soie noire, parure en jayet.

Pendant la seconde et la troisième période, on prendra suc-

cessivement des bas de soie et des boucles d'acier, puis d'argent, les femmes des perles et des diamants. Pour les vêtements, on supprimera d'abord le crêpe, puis on remplacera la laine par de la soie.

Les voitures drapées seront sans armoieries pendant les trois premiers mois, mais il n'y aura à draper que les pairs et les grands officiers de la maison du roi. Cependant nous ferons prendre à nos gens la livrée de deuil comme tout ce qui tient à la maison et nous ne pourrons nous présenter autrement aux Tuileries ou à Saint-Cloud.

Jeudi 16 septembre.

Hier soir, vers onze heures, le roi s'est trouvé de nouveau au plus mal ; il a fait signe qu'on lui donne le crucifix; mais ses pauvres mains ne pouvaient plus le soutenir, on l'a porté jusqu'à ses lèvres et il l'a baisé à plusieurs reprises.

L'agonie commencée déjà était horrible, le roi, par intervalles, tombait en des syncopes si complètes qu'on croyait que c'était la mort, puis, au bout d'un long temps, le bruit sourd que faisait sa respiration courte et entrecoupée venait apprendre que le malheureux prince était encore vivant. Le râle était affreux et il est impossible d'avoir eu une agonie plus longue et plus épouvantable. Tous les princes s'étaient réunis dans la chambre et contemplaient en silence ce lugubre spectacle. A trois heures du matin, le râle s'éteignit et les pieds et les mains devinrent tout à fait froids. M. Portal a pris la main du roi, puis a approché une bougie de sa bouche pour s'assurer si Sa Majesté avait cessé de vivre ; voyant la flamme rester toute droite, il s'est tourné vers Monsieur en disant à haute voix : « Messieurs, le roi est mort, vive le roi ! »

A ces mots, Monsieur s'est jeté à genoux près du lit et a baisé en sanglotant la main de son frère, puis il a embrassé Madame la dauphine, qui a pieusement, à son tour, baisé la main du feu roi. M. le dauphin et madame la duchesse de Berry se sont jetés dans ses bras en fondant en larmes et se sont agenouillés près de lui. Monsieur a également embrassé Mgr le duc d'Orléans, ce qui a été très remarqué.

La chambre et le salon d'attente dont les portes étaient

ouvertes, étaient remplis de monde, car Monsieur et ses enfants n'avaient pas été seuls à assister à la mort du roi, il y avait encore le duc et la duchesse d'Orléans, le duc de Bourbon et mademoiselle d'Orléans, puis venaient le prince de Talleyrand et les quatre premiers gentilshommes, MM. de Damas, de Duras, de Blacas et d'Aumont, et MM. de Boisgelin et d'Avaray, maîtres de la garde-robe. Le baron Hüe, le chevalier de Chamilly, M. de Perronnet et le baron de la Ville-d'Avray étaient également présents vu leur qualité de quatre premiers valets de chambre. Je me tenais dans le fond avec les autres personnes du service d'honneur. Aussitôt qu'on eut annoncé que le roi avait cessé de vivre, tout le monde a passé dans le salon voisin ; puis Monsieur est sorti, précédé de M. de Damas, qui a ouvert la porte à deux battants et a annoncé : « Le roi! messieurs! » Les princes alors, les grands-officiers et les gentilshommes se sont prosternés et la famille est sortie avec le roi Charles X.

A six heures du matin le nouveau roi est parti pour Saint-Cloud, avec les princes, dans deux voitures à huit chevaux. Le roi Charles X était assis dans le fond de la première avec Madame la dauphine; Mgr le duc d'Angoulême étant sur la banquette de devant avec madame la duchesse de Berry.

Les ducs de Gramont et d'Aumont suivaient dans la deuxième voiture avec le comte de Damas. Un détachement de la garde royale, des cuirassiers et des gardes du corps escortait les deux carrosses. A neuf heures du matin, on a disposé un lit de parade et on y a porté le corps du roi défunt qui était mort dans son petit lit à baldaquin vert très simple dont il avait coutume de se servir, sa tête est recouverte d'un linge garni de dentelles et un bandeau lui soutient provisoirement le menton. Le visage qui, il y a quelques heures, était ravagé par la souffrance, a déjà repris l'expression de calme et de sérénité majestueuse qui lui était habituelle, mais il est très maigri et a certainement diminué de moitié. Les mains sont décolorées, elles sont jointes sur un crucifix qui repose sur sa poitrine.

Vendredi 17 septembre.

L'autopsie et l'ouverture du corps ont eu lieu ce matin, vingt-huit heures après la mort du Roi, en présence de plu-

sieurs grands officiers de la couronne; ce sont : le prince de Talleyrand, grand chambellan; le duc d'Aumont, premier gentilhomme; le marquis de Boisgelin, grand maître de la garde-robe. Deux gentilshommes de la chambre avaient, de plus, été désignés; bien heureusement j'ai pu éviter ce service qui m'eût été réellement trop pénible.

Le baron Portal, premier médecin; le baron Alibert, deuxième médecin, et M. Dupuytren, premier chirurgien, s'étaient fait assister de plusieurs confrères et c'est l'un d'eux qui a pratiqué l'opération, sous la direction de M. Portal.

Le procès-verbal a révélé les cruelles souffrances que le malheureux Roi a endurées avec un si étonnant courage. Voici les passages les plus saillants :

Il existait dans les reins un ulcère très profond et la peau des jambes était comme morte et desséchée à partir du mollet. Elle était rugueuse et sèche, d'une couleur jaunâtre tirant sur le brun; les jambes étaient couvertes, en outre, de grosseurs tuberculeuses.

Le pied droit était atteint de gangrène avec une plaie au talon; trois phalanges du petit doigt étaient tombées, et les extrémités de tous les doigts étaient à vif, ne montrant plus que des fragments d'os à moitié cariés. Deux doigts seulement restaient entiers. Le genou droit était ouvert, une plaie en suppuration le couvrait tout entier.

Au bras gauche, un large cautère entretenait un écoulement que les médecins surveillaient avec le plus grand soin. S'il s'était arrêté, le roi aurait immédiatement cessé de vivre.

Le cœur lui-même était malade et on a trouvé dans le ventre une tumeur de la grosseur d'un œuf.

Tous les viscères ont été enlevés et remis en place après avoir été trempés dans du vinaigre mélangé d'alcool. On a enduit ensuite tous les organes d'une pommade composée de baumes orientaux et de poudres aromatiques. Le cerveau avait un volume considérable; il a été préparé de la même façon, mais avec des poudres plus fines et plus précieuses. Puis on a enlevé le cœur qu'on a placé dans de l'alcool aromatique et qui doit être plus tard déposé dans une urne d'argent. Enfin, on a enveloppé de taffetas blanc ses pauvres pieds difformes

et les os cariés de ses malheureuses jambes, puis on les a entourés de bandelettes.

Le nez portait une petite plaie provenant de la chute qu'il avait faite quelque temps auparavant en tombant sur le rebord de son bureau.

Les membres inférieurs, avec les hanches très écartées, étaient légèrement atrophiés, sans être pourtant contrefaits; mais ils n'étaient pas en proportion avec le buste et la tête, qui auraient pu convenir à un homme beaucoup plus grand. Certains organes offraient peu de développement, mais n'en étaient pas moins absolument complets. C'est ainsi que disparaît cette absurde légende qui voulait faire croire que non seulement le Roi était impuissant, mais que les attributs de la virilité lui manquaient. Comme la calomnie ne perd jamais ses droits, cela n'a pas empêché, maintes fois, de faire sur le compte de Sa Majesté mille sottes inventions. Sans parler de madame de Balby et de madame du Cayla, n'avait-on pas prétendu, il y a quatre ou cinq ans, qu'il faisait venir à Saint-Cloud, dans son cabinet, la petite Linzinska pour tout autre chose que pour faire son portrait!

On n'a pas trouvé la trace de la cicatrice de cette balle qui lui avait éraflé la partie supérieure gauche de la tête un jour qu'il était à une fenêtre, dans une petite ville d'Allemagne, pendant la Révolution. Son sang-froid, dans cette circonstance, est resté proverbial : « Deux pouces plus bas, — s'était-il contenté de répliquer tranquillement en se voyant couvert de sang, — et Monsieur était roi! »

Samedi 18 septembre.

Le corps est maintenant déposé sur le lit de parade, aux quatre coins duquel se trouvent des hérauts d'armes.

Gardés par deux massiers en grand costume, sont déposés sur des coussins de drap d'or les attributs de la royauté : la couronne, le sceptre et l'épée. A la tête du lit on a drapé le manteau royal, sur lequel se détachent les ordres.

Des banquettes, garnies de galons d'or et d'argent, sont occupées à droite par les aumôniers de la maison, et à gauche par les grands dignitaires qui s'y succèdent à tour de rôle.

Les portes de l'appartement du Roi sont ouvertes au public

de dix heures à six heures du soir, le peuple se presse en foule pour le voir une dernière fois et chacun, religieusement, défile en silence. Il y a une immense queue de monde depuis l'entrée du grand escalier jusqu'au guichet du pont Royal, par lequel on sort après avoir traversé les appartements. Les gardes du corps font le service.

Dimanche 19.

Louis XVIII était âgé de soixante-huit ans et dix mois, et chacun fait des rapprochements sur ce douloureux événement, il est mort le 16 septembre, jour anniversaire de celle de Charles V, il y a quatre cent quarante-quatre ans. C'est une similitude de plus entre Charles *le Sage* et Louis *le Désiré*. Il paraît qu'il n'y a pas de testament, cela n'a du reste étonné personne, car le prince avait coutume de dire qu'un roi n'en doit pas faire, tant il est rare qu'après sa mort on tienne compte de sa volonté. Le fait est que Monsieur et lui étaient loin d'avoir toujours la même manière de voir. Monsieur ne se faisait pas faute de lui faire des observations qui provoquaient souvent de grandes colères de part et d'autre, car Sa Majesté n'était guère patiente. Le roi Charles X est parti ce matin de Saint-Cloud avec les princes pour venir jeter l'eau bénite au feu roi. Il a assisté à la messe avant de se mettre en route. Les trois voitures, drapées en violet, étaient comme toujours attelées de huit chevaux et escortées par un détachement de cuirassiers et de gardes du corps. — Il est arrivé aux Tuileries à deux heures trois quarts et a trouvé pour le recevoir, au pied du grand escalier, les ducs d'Orléans et de Bourbon. Les ministres, les ambassadeurs et les préfets se tenaient derrière eux. Le roi Charles s'est rendu dans la chambre de parade et s'est agenouillé quelques instants près de l'estrade, il paraissait très affecté et m'a semblé accablé et vieilli, il n'a adressé la parole à personne, il est reparti aussitôt pour Saint-Cloud où il est rentré à quatre heures. Il portait un habit de grand deuil entièrement violet.

Il n'a pas parlé davantage à la réception officielle qui a eu lieu vendredi 17, à Saint-Cloud ; il a dit seulement : « Messieurs, je suis tout à ma douleur, plus tard je serai à mes devoirs. » Après la messe, il est monté sur son trône,

entouré de la famille royale, des princes du sang, des officiers de sa maison et de tous ceux de celles des princes et princesses. Auprès du trône se sont rangés les grands dignitaires, les ministres, les maréchaux, les ambassadeurs, le clergé et les douze maires de Paris. Une foule de lieutenants généraux, de pairs et de fonctionnaires de toutes sortes étaient là, impatients de faire leur cour. Il y avait certainement plus de mille cinq cents personnes. J'étais venu aussi, comme c'était mon devoir ; certes, j'ai depuis longtemps une respectueuse sympathie pour Monsieur, qui a toujours daigné me témoigner une affectueuse bienveillance : mais, en voyant tout ce monde empressé à se faire voir et à se pousser sous les yeux du nouveau roi, je faisais, malgré moi, de tristes réflexions. Je pensais à ce pauvre vieux monarque, tout-puissant encore il y a si peu d'heures, et autour duquel s'agitaient les mêmes vanités et les mêmes ambitions. Il est encore dans son palais, entouré de toutes les pompes de la royauté, et, avant même qu'il ait quitté les Tuileries, il est déjà délaissé et oublié par ceux qui l'ont le plus adulé et le plus entouré.

VICOMTE DE REISET

LES CROQUE-MORTS

— *Respect aux vieillards !*

C'était une voix épaisse... une voix fangeuse qui vous eût donné le frisson... une voix comme le bruit de quelque chose de mou qui se casserait en deux. Il y avait en elle un tremblement : elle tenait du coassement et de la plainte.

— *Respect aux vieillards! O compagnons de la rivière... respect aux vieillards!*

On ne voyait rien sur la vaste étendue de la rivière, rien que les voiles carrées d'une flottille de gabares chargées de pierres à bâtir : elles venaient d'apparaître sous le pont du chemin de fer et descendaient le courant. Elles mirent toute la barre de leurs pesants gouvernails pour éviter un banc de sable formé par le remous de l'eau en aval des piles, et, juste au moment où elles passaient, trois de front, l'horrible voix reprit :

— *O bramines de la rivière... respect aux vieillards et aux infirmes!*

Un batelier se retourna sur le plat-bord où il était assis, leva la main, dit quelque chose qui n'était pas précisément une bénédiction, et les bateaux s'éloignèrent, avec des craquements, dans le crépuscule.

La large rivière indienne, qui ressemblait à un chapelet de

petits lacs plutôt qu'à un fleuve, était polie comme un miroir : elle reflétait en son milieu le rouge sablonneux du ciel, tandis que le long des rives basses et sous leur ombre elle s'éclaboussait d'ocre et de pourpre foncée. De petits cours d'eau s'y déversaient dans la saison des pluies, mais maintenant leurs bouches desséchées bâillaient bien au-dessus de l'eau. Sur la rive gauche, presque sous le pont du chemin de fer, s'élevait un village de boue, de briques, de chaume et de menu bois, dont la rue principale, remplie de bétail rentrant aux étables, arrivait droit à la rivière et se terminait par une sorte de grossière jetée en briques : là les gens qui voulaient se laver pouvaient entrer pas à pas dans l'eau. C'était le *ghaut* du village de Mugger-Ghaut.

La nuit tombait rapidement sur les champs de lentilles, de riz et de coton situés en contre-bas et que la rivière inondait tous les ans, sur les joncs qui la bordaient au long de ce coude et sur la brousse enchevêtrée des pâturages derrière les roseaux dormants. Les perroquets et les corneilles, après avoir bu, jacassé, crié tout leur soûl, s'étaient envolés vers l'intérieur des terres afin de se percher pour la nuit, croisant les bataillons de vampires qui se mettaient en campagne; et des nuées d'oiseaux aquatiques se suivaient et se pressaient en sifflant et huant vers l'abri des roseaux.

Il y avait des oies, à grosse tête et à dos noir, des sarcelles, des canards siffleurs, des malards et des tadornes, avec des courlis, et, par-ci par-là, un flamant.

Une gruc-adjudant, fermait pesamment la marche, volant comme si chacun de ses lents coups d'aile dût être le dernier.

— *Respect aux vieillards ! Bramines de la rivière... respect aux vieillards !*

L'adjudant tourna à demi la tête, fit une petite embardée dans la direction de la voix, et prit terre avec raideur sur le banc de sable. On pouvait distinguer maintenant quelle espèce de brigand c'était. De dos, il offrait une apparence éminemment respectable, car il avait près de six pieds de hauteur et ressemblait plutôt à un pasteur très correct et chauve. De face, c'était autre chose, car sa tête et son cou ne portaient pas une plume, et l'on voyait pendre, sous son menton, un horrible sac de peau nue, réceptacle de tout ce

que son bec en pioche pouvait voler. Les jambes étaient longues, maigres et coriaces, mais il les remuait avec précaution, et les contemplait avec orgueil en lissant les plumes gris-cendré de sa queue. Après quoi, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et se raidit comme au port d'armes.

Un petit chacal galeux, qui jappait, le ventre vide, sur une langue de terre basse, dressa les oreilles et la queue, et partit en barbotant vers l'adjudant.

C'était le plus vil de sa caste : — non pas que le meilleur des chacals vaille grand'chose, mais celui-ci, moitié mendiant, moitié malfaiteur, était particulièrement vil : un nettoyeur de tas d'ordures à travers les villages, désespérément timide ou follement hardi, éternellement affamé, plein de ruse qui ne lui profitait pas.

— *Heugh!* dit-il en se secouant d'un air dolent lorsqu'il prit terre. Puisse la gale rouge détruire tous les chiens de ce village! J'ai trois fois plus de morsures que de puces, et cela, parce que j'ai jeté un coup d'œil, — un simple coup d'œil, notez bien! — sur un vieux soulier dans une étable à vaches... Est-ce que je peux manger de la boue?

Il se gratta sous l'oreille gauche.

— J'ai entendu dire, — fit l'adjudant, d'une voix de scie émoussée dans une planche épaisse, — j'ai entendu dire qu'il y avait un petit chien nouveau-né dans ce soulier-là!

— Entendre et savoir font deux! — répliqua le chacal, qui possédait une jolie provision de proverbes ramassés à écouter les hommes, dans les villages, le soir, autour des feux.

— Parfaitement juste! Aussi, pour être sûr, j'ai pris soin du petit pendant que les chiens étaient occupés ailleurs.

— Ils n'étaient que trop occupés! dit le chacal. Bon, je ferai bien de ne pas aller à la chasse aux rogatons dans ce village d'ici à quelque temps... Ainsi, il y avait réellement dans ce soulier un petit chien qui n'avait pas encore ouvert les yeux?

— Il est ici, — dit l'adjudant, en louchant par-dessus son bec vers sa poche pleine. — Peu de chose, mais appréciable, en ces jours où la charité semble avoir disparu du monde...

— Hélas! aujourd'hui le monde est de fer! gémit le chacal.

Puis, tandis que ses yeux inquiets saisissaient le moindre soupçon de ride sur l'eau :

— La vie est dure pour nous tous, et je ne doute pas que notre excellent maître lui-même, l'orgueil du *ghaut* et l'envie de la rivière...

— Menteur, flatteur et chacal ont été couvés dans le même œuf! — prononça l'adjudant, sans avoir l'air de s'adresser à personne, car il était pour son compte assez beau menteur quand il voulait s'en donner la peine.

— Oui, l'envie de la rivière! — répéta le chacal, en élevant la voix. — Lui-même, j'en suis bien sûr, il trouve que, depuis la construction du pont, la bonne nourriture est devenue plus rare. Mais, d'un autre côté... je n'oserais jamais le dire s'il était là, mais il est si sage et si vertueux... et moi hélas! je ne le suis pas...

— Quand le chacal dit qu'il est gris, combien il faut qu'il soit noir! — fit l'adjudant à demi-voix, sans voir qui arrivait.

— Il est si sage et si vertueux que pour lui la nourriture ne manque jamais... et par conséquent...

On entendit un raclement léger, comme si un bateau venait de toucher dans l'eau peu profonde. Le chacal se retourna vivement et fit face (il vaut toujours mieux faire face) au personnage dont il venait de parler. C'était un crocodile de vingt-quatre pieds, enfermé dans une cuirasse qu'on eût dite de tôle à chaudière et garnie de triples rivets, clouté, caréné, crêté, les dents du haut dépassant de leurs pointes jaunes la mâchoire inférieure qui s'effilait avec élégance. C'était le *mugger* de Mugger-Ghaut, plus vieux que personne du village, et qui au village même avait donné son nom; le démon du gué avant que le pont de chemin de fer existât. — meurtrier, mangeur de chair humaine et fétiche local tout ensemble. — Il restait le menton allongé dans l'eau basse, se maintenant à la même place d'un imperceptible mouvement de queue; et le chacal n'ignorait pas qu'un seul coup de cette même queue pouvait amener le *mugger* sur le bord avec la vitesse d'une machine à vapeur.

— Béni soit ta rencontre, ô protecteur du pauvre! — dit-il en se reculant à chaque mot. — Une voix délicieuse a passé dans l'air et nous sommes venus avec l'espoir de quelque

doux entretien. Ma présomption sans bornes, pendant que j'attendais ici, m'a induit, sans doute, à parler de toi. Mais je me flatte de l'idée que tu n'as pas surpris mon discours.

Or le chacal n'avait parlé que pour être entendu, car il savait que la flatterie était le meilleur moyen d'attraper quelque bon morceau, et le *mugger* savait que le chacal n'avait pas parlé pour autre chose, et le chacal savait que le *mugger* savait, et le *mugger* savait que le chacal savait que le *mugger* savait; — et, de cette manière, ils étaient tous les deux contents.

Soufflant et grognant, le vieux monstre se hissa sur le banc de sable, mâchonnant une fois de plus :

— *Respect aux vieillards et aux infirmes !*

Et, tout le temps, ses petits yeux brillaient comme des charbons, sous les lourdes paupières de corne, au sommet de sa tête triangulaire, tandis qu'il poussait en avant, entre ses jambes torses, son corps gonflé en forme de baril.

Enfin il s'arrêta, et tout habitué que fût le chacal à ses façons, il ne put s'empêcher, pour la centième fois, de tressaillir en voyant avec quelle perfection le *mugger* prenait l'aspect d'un tronc d'arbre à la dérive. Il avait même soigneusement choisi l'angle exact qu'un tronc d'arbre échoué aurait dû former avec l'eau, étant donné le courant, l'époque et l'endroit. Tout cela n'était, d'ailleurs, qu'affaire d'habitude, car le *mugger* ne venait là que pour son plaisir; mais un crocodile n'est jamais rassasié : et si le chacal s'était trompé à la ressemblance il n'aurait pas survécu pour en disserter.

— Je n'ai rien entendu, mon enfant, — dit le *mugger*, en fermant un œil. — J'avais l'eau dans les oreilles, et je mourais de faim. Depuis que le pont du chemin de fer a été construit, les gens de mon village ne m'aiment plus, et cela me fend le cœur.

— Ah ! quelle honte ! dit le chacal. Un si noble cœur ! Mais les hommes sont tous les mêmes...

— Non, non, il y a de grandes différences, — répondit le *mugger* avec douceur. — Les uns sont aussi maigres que des gaffes, les autres sont aussi gras que de jeunes chac... chiens. Je ne me permettrai jamais de dire du mal des hommes sans motif. Il y en a de toutes sortes. Mais, avec le temps, j'ai reconnu que l'un dans l'autre, ils sont très bons.

Hommes, femmes et enfants... je n'ai rien à leur reprocher. Et rappelle-toi cela, petit! celui qui blâme le monde; le monde le blâme.

— La flatterie est pire qu'un pot d'étain vide dans le ventre; mais ce que nous venons d'entendre est la sagesse même, — dit l'adjudant, en abaissant une patte.

— Considère cependant leur ingratitude envers un être excellent..., commença le chacal d'un ton attendri.

— Non, non, ce n'est pas de l'ingratitude, fit le *mugger* Ils ne songent pas à autrui, voilà tout. Mais j'ai remarqué, de mon poste habituel, au-dessous du gué, que les escaliers du nouveau pont sont cruellement durs à grimper, autant pour les vieilles gens que pour les jeunes enfants. Les vieux, il est vrai, ne méritent pas autant de sollicitude, mais j'en suis peiné... j'en suis vraiment peiné pour les petits enfants gras. Enfin, au bout de quelque temps, j'espère, quand ce pont ne sera plus une nouveauté, nous verrons les jambes nues et les mollets bruns de mon peuple patauger bravement à travers le gué comme devant. Alors le vieux *mugger* sera derechef honoré.

— Mais je suis sûr d'avoir vu des guirlandes de soucis flotter sur les bords du *ghaut* cette après-midi même! dit l'adjudant.

Les guirlandes de soucis sont une marque de vénération par toute l'Inde.

— Bah! c'était la femme du marchand de bonbons. Elle perd la vue d'année en année, et ne peut pas faire la différence entre un tronc d'arbre et moi... le *mugger du ghaut!* Je m'en suis bien aperçu quand elle a jeté la guirlande, car je reposais au pied même du *ghaut*, et, si elle avait fait un pas de plus, j'aurais pu lui montrer qu'il y avait une petite différence... Toutefois, l'intention était bonne, et nous devons considérer l'esprit de l'offrande.

— A quoi bon les guirlandes de soucis, lorsqu'on est sur le tas d'ordures? — dit le chacal, en faisant la chasse à ses puces, mais sans quitter d'un œil prudent le protecteur du pauvre.

— C'est vrai, mais ils n'ont pas commencé encore le tas d'ordures qui me portera... Cinq fois j'ai vu la rivière se retirer du village et laisser de nouvelles terres à l'entrée de la rue.

Cinq fois, j'ai vu le village reconstruit sur les berges, et je le verrai reconstruire encore cinq fois de plus. Je ne suis pas un gavial sans foi, un amateur de poisson, moi, à Kasi aujourd'hui et à Prayag demain, comme on dit, mais le fidèle et constant gardien du gué. Ce n'est pas pour rien, petit, que le village porte mon nom, et « celui qui sait attendre », comme on dit, « finira par avoir sa récompense ».

— Eh bien, j'ai attendu longtemps... très longtemps... presque toute ma vie, et ma récompense n'a été que des morsures et des coups ! fit le chacal.

— Oh ! oh ! oh ! cria l'adjudant :

Le chacal naquit à l'août ;
Lorsqu'en septembre vint la pluie,
Il dit : « Je n'ai pas vu tel déluge dans tout
L'espace de ma vie !... »

L'adjudant a une particularité fort désagréable. Aux moments où l'on s'y attend le moins, il est pris de crampes aiguës ou de fourmis dans les jambes, et, malgré ses dehors de personnage vertueux entre toutes les grues, qui toutes ont l'air prodigieusement respectable, il part tout à coup en folles danses de guerre sur ses échasses maladroites, les ailes à demi déployées, sa tête chauve oscillant de haut en bas ; et, suivant des raisons connues de lui seul, il prend soin de régler ses pires attaques sur ses paroles les plus malhonnêtes.

Au dernier mot de sa chanson, il se remit au port d'armes, dix fois plus adjudant que jamais.

Le chacal recula : il comptait déjà trois bonnes années, mais le moyen de relever l'insulte d'un personnage qui a un mètre de bec à lancer comme un javelot ! L'adjudant était un fieffé poltron, mais le chacal était pire.

— Il faut vivre avant de savoir, — déclara la *mugger*, — et l'on peut dire ceci : les petits chacals sont très communs, mon enfant, un *mugger* tel que moi ne l'est pas. Malgré cela, je n'éprouve aucun orgueil, car tout orgueil est ruine ; mais, prends-y garde, c'est le destin, et contre son destin, nul de ceux qui nagent, marchent ou courent, ne devrait parler. Je suis satisfait de mon destin. Avec un peu de chance, du coup d'œil, et l'habitude de s'assurer d'une issue

avant de s'engager dans une crique ou dans un bras mort, on peut faire bien des choses.

— J'ai entendu dire une fois que le protecteur du pauvre, lui-même, s'était trompé! fit le chacal sournoisement.

— C'est vrai, mais dans cette conjoncture, mon destin me secourut... C'était avant que je fusse à ma pleine croissance... au temps de la troisième famine avant la dernière (ah! par la droite et par la gauche du Gange! les rivières étaient peuplées, au moins, en ce temps-là!... Oui, j'étais jeune, étourdi, et, lorsque vint l'inondation, personne n'en fut plus content que moi... Il me suffisait alors de peu pour être heureux. Le village était inondé jusqu'aux toits: je nageai par-dessus le *ghaut* et remontai loin dans les terres, jusqu'aux champs de riz, que recouvrait une bonne couche de vase... Je me souviens aussi d'avoir trouvé une paire de bracelets, ce soir-là: ils étaient en verroterie, et m'incommodèrent quelque peu... Oui, des bracelets en verroterie, et puis, si j'ai bonne mémoire, un soulier: j'aurais dû ôter, d'une secousse, les deux souliers, mais j'avais faim. J'appris plus tard à mieux faire. Oui... Puis, bien repu, je me reposai; mais, quand je m'apprêtai à regagner la rivière, l'inondation avait baissé, et il me fallut marcher à travers la boue de la grand'rue. Oui, moi, qui vous parle!... Tout mon peuple sortit, prêtres, femmes, enfants, et je les regardai avec bienveillance: la boue n'est pas un bon terrain pour se battre. « Prenez des haches, et tuez-le, dit un batelier, c'est le *mugger* du gué! — Non pas, dit le bramine: voyez, il chasse l'inondation devant lui! C'est le génie du village. » Alors, ils me jetèrent des fleurs et l'un d'eux eut l'heureuse idée de mettre sur ma route une chèvre.

— Comme c'est bon... comme c'est savoureux, la chèvre! dit le chacal.

— Du poil... trop de poil, et quand, par hasard, on en trouve dans l'eau, elles cachent trop souvent un hameçon en croix... Mais, cette chèvre-là, je l'acceptai, puis redescendis au *ghaut*, comblé d'honneurs... Plus tard, mon destin m'envoya le batelier qui avait exprimé le désir de me couper la queue avec une hache. Son bateau échoua sur un vieux banc dont vous ne pouvez vous souvenir.

— Nous ne sommes pas tous chacals, ici! fit l'adjudant. Était-ce le banc qui se forma à l'endroit où coulèrent les bateaux chargés de pierres, l'année de la grande sécheresse... un banc très allongé qui a résisté à trois inondations?

— Il y en avait deux, — répondit le *mugger*, — un en amont, l'autre en aval.

— Ah! oui, j'oubliais... Ils étaient séparés par un chenal qui se dessécha plus tard, — dit l'adjudant qui se piquait d'avoir de la mémoire.

— C'est sur le banc d'aval que s'échoua le bateau de mon ami, l'homme qui me voulait du bien... Il dormait à l'avant, et, à moitié réveillé, sauta dans l'eau jusqu'à la ceinture... non, jusqu'aux genoux, à peine... pour dégager son bateau. Le bateau, allégé, se remit en marche et alla toucher encore au-dessous du biez voisin, comme le voulait en ce temps-là le cours de la rivière... Je suivis, car je savais qu'il viendrait des hommes pour le tirer à terre.

— Et il en vint? dit le chacal avec un petit frisson.

La chasse sur une pareille échelle, cela l'impressionnait.

— Il en vint là, et, d'autres encore en aval. Et, sans aller plus loin, cela m'en fit trois en un jour... tous bateliers bien nourris, et, sauf le dernier (mais là, ce fut ma faute), pas un cri pour donner l'éveil à ceux de la berge.

— Ah! voilà un sport! un sport vraiment noble!... Mais quelle habileté, quel jugement il faut! dit le chacal.

— Pas d'habileté, mon enfant, mais de la réflexion. « Un peu de réflexion dans la vie, c'est comme du sel sur le riz », disent les bateliers, et j'ai toujours réfléchi profondément. Le gavial, mon cousin, le mangeur de poisson, m'a raconté quel rude métier c'est pour lui que de suivre son poisson, comment un poisson diffère d'un autre, et comment il lui faut les connaître tous, ensemble et séparément. J'appelle cela de la sagesse; mais, d'un autre côté, mon cousin, le gavial, vit au milieu de son peuple. Tandis que mon peuple, à moi, ne nage pas en bandes, la bouche hors de l'eau, comme fait Rewa, ni ne monte constamment à la surface de l'eau et ne se tourne sur le côté, comme Mohoo ou le petit Chapta; ni ne se rassemble en bancs après les inondations, comme Batchua et Chilwa...

— Tout cela est très bon à manger! fit l'adjudant en claquant du bec.

— C'est ce que dit mon cousin, et il se donne beaucoup de mal pour leur faire la chasse, mais ils ne grimpent pas, eux, sur la rive pour échapper à son nez tranchant... Mon peuple, à moi, est tout autre. Sa vie se passe à terre, dans les maisons, parmi le bétail. Il me faut savoir ce qu'ils font, ces gens-là, et ce qu'ils vont faire, et c'est en ajoutant la queue à la trompe, comme on dit, que je construis tout l'éléphant... A-t-on mis une branche verte ou un anneau de fer au-dessus d'une porte, le vieux *mugger* sait qu'un garçon est né dans cette maison, et qu'un jour il descendra jouer sur le *ghaut*. Une jeune fille est-elle sur le point de se marier, le vieux *mugger* le sait, car il voit les hommes apporter et remporter des présents; puis, elle aussi, s'en vient vers le *ghaut* pour se baigner avant les noces, et il est là... La rivière a-t-elle changé son cours et créé de nouvelles terres où il n'y avait que sable auparavant, le *mugger* sait.

— Pour cela, dit le chacal, à quoi sert de le savoir ? La rivière s'est déplacée même pendant ma courte vie.

Les rivières, en effet, indiennes ne cessent presque jamais de bouger dans leurs lits : elles se déplaceront parfois de deux ou trois milles dans une saison, noyant les champs sur une rive, et couvrant l'autre de limon fertile.

— Il n'y a rien de plus utile à savoir, répondit le *mugger* : qui dit terres nouvelles, dit querelles nouvelles. Et le *mugger* le sait. Oh ! le *mugger* le sait bien ! Aussitôt que l'eau a été bue par le sol, il gagne en rampant les petites criques où les hommes ne croiraient pas qu'un chien pût se cacher, et là, il attend. Arrive un fermier : il plantera ici des concombres, dit-il, et là des melons dans la nouvelle terre que la rivière lui a donnée. Du bout de son pied nu, il tâte la bonne vase. Un autre vient, disant qu'il mettra des oignons, des carottes, des cannes à sucre à tel et tel endroit. Ils s'abordent comme des bateaux en dérive, et se regardent en roulant les yeux sous leur gros turban bleu... Le vieux *mugger* est là qui voit et qui écoute... Chacun appelle l'autre « frère », et ils s'en vont marquer les limites du nouveau domaine. Vite, bien vite, le *mugger* les suit, de place en place, en se rasant le plus pos-

sible à travers la vase. Et maintenant voilà qu'ils se mettent à se quereller!... Ils en viennent aux gros mots; ils ôtent leurs turbans! Ils lèvent leurs matraques!... Et, à la fin, l'un d'eux tombe les quatre fers en l'air dans la vase... Après quoi, on accourt, on crie : « A l'assassin! » et les familles se battent avec des bâtons, une vingtaine dans chaque camp. Mon peuple est un peuple de braves : Jats des hautes terres, Malwais du Bêt. On ne s'y donne pas de coups pour rire, et, quand la bataille est finie, le vieux *mugger* est posté en aval, loin du village, derrière le fourré, là-bas. Alors, les voilà qui descendent, mes Jats aux larges épaules, huit ou neuf ensemble, au clair des étoiles, portant le mort sur une civière. Ce sont des vieux à barbes grises, à voix aussi graves que la mienne. Ils allument un petit feu... Ah! comme je le connais, ce feu!... Et ils avalent du tabac, et se mettent à hocher la tête en avant, assis en cercle, ou de côté, vers le mort étendu sur la berge. Ils disent que la justice anglaise viendra avec une potence pour régler cette affaire, et que la famille d'un tel sera déshonorée parce qu'un tel aura été pendu dans la grande cour de la prison. Alors, les amis du mort disent : « Qu'on le pende! » Et la même conversation recommence... une fois, deux fois, vingt fois tout le long de la nuit. A la fin, quelqu'un dit : « Le combat fut loyal. Prenons le prix du sang, un peu plus que le meurtrier ne propose, et n'en parlons plus. » Puis ils discutent le prix du sang, car le mort était un homme vigoureux, et laisse plus d'un fils. Enfin, avant le lever du jour, ils lui mettent un peu le feu, comme c'est la coutume, et le mort vient à moi; et lui du moins, il n'en parle plus... Ah! ah! mes enfants, le *mugger* sait son affaire... le *mugger* sait son affaire... et mon peuple est un bon peuple!

— Ils sont trop avares.... ils ont la main trop fermée pour mon sac! croassa l'adjudant. Ils ne gaspillent pas le vernis sur les cornes d'une vache, comme on dit, et, encore une fois, qui trouverait à glaner derrière un Malwai?

— Ah! quant à moi... c'est eux que je glane, dit le *mugger*.

— Eh bien, à Calcutta du Sud, au temps passé, — continua l'adjudant, — on jetait tout dans les rues, et nous n'avions qu'à piquer du bec et à choisir. C'était le bon

temps. Mais aujourd'hui, ils tiennent leurs rues aussi nettes qu'une coquille d'œuf, et les gens de ma race n'ont plus qu'à s'envoler... Qu'on soit propre, bon ! mais épousseter, balayer, arroser sept fois par jour, il y a de quoi fatiguer les dieux eux-mêmes...

— J'ai entendu dire par un chacal des bas pays, qui le tenait d'un de ses frères, que, dans Calcutta du Sud, tous les chacals étaient gras comme des loutres pendant les pluies ! reprit le chacal à qui cette seule pensée faisait venir l'eau à la bouche.

— Peuh ! il y a là les visages blancs... les Anglais... et ils amènent des chiens de je ne sais quel endroit qui est au bas de la rivière, dans des bateaux..., de gros chiens bien nourris..., pour empêcher ces mêmes chacals d'engraisser à l'aise ! fit l'adjudant.

— Ils ont donc le cœur aussi dur que les gens d'ici ? J'aurais dû m'en douter. Il n'y a de pitié pour le chacal ni sur terre ni sur l'eau ni dans le ciel !... J'ai vu les tentes d'un homme blanc, la saison dernière, après les pluies, et j'y ai pris même une bride jaune, toute neuve, pour la manger. Les visages blancs ne préparent pas leur cuir de la bonne manière. J'en ai eu très mal à l'estomac.

— Vous avez eu encore plus de chance que moi ! dit l'adjudant. J'étais alors dans ma troisième saison, un oiseau jeune et hardi ; je descendis à l'endroit de la rivière jusqu'où remontent les grands bateaux... Les bateaux des Anglais sont trois fois grands comme ce village.

— Il est allé aussi loin que Delhi, et va nous raconter que les gens y marchent sur la tête ! murmura le chacal.

Le *mugger* ouvrit l'œil gauche, et fixa sur l'adjudant un regard perçant.

— Je dis la vérité, insista le gros oiseau. Un menteur même ne ment que s'il espère être cru. Or, qui n'a pas vu ces bateaux-là ne pourra jamais croire ce que je dis.

— Voilà qui est plus raisonnable, fit le *mugger*. Et alors ?...

— De l'intérieur de ce bateau, ils retiraient de gros morceaux d'une matière blanche qui, au bout d'un moment, se changeait en eau. Une bonne partie se brisait en miettes, et se répandait sur le bord ; et le reste, ils le mettaient bien

vite dans une maison qui avait des murs épais. Mais un batelier, en riant, prit un morceau pas plus gros qu'un petit chien, et me le jeta. J'ai l'habitude — comme tous mes pareils — d'avaler sans réfléchir, et j'avalai ce morceau, naturellement... Aussitôt, j'éprouvai un froid excessif, qui, de ma poche descendit jusqu'au bout de mes pattes, et m'ôta même la parole, tandis que les bateliers se moquaient de moi. Je n'ai jamais ressenti un pareil froid. Je trépignai de douleur et de surprise jusqu'à ce que j'eusse repris ma respiration, et alors, je sautai de nouveau en criant contre la fausseté de ce monde. Et les bateliers rirent de moi, tant qu'à la fin ils se roulaient par terre. Mais le plus étonnant de l'affaire, à part ce froid merveilleux, fut qu'il n'y avait rien du tout dans ma poche quand j'eus fini mes lamentations!

L'adjudant avait fait de son mieux pour décrire ses impressions : n'avait-il pas avalé un bloc de glace, un bloc de sept livres, de la glace du lac Wenham, apportée par un navire américain, au temps où Calcutta ne fabriquait pas encore sa glace à la machine? Mais, comme il ne savait pas ce que c'était que la glace, et que le *mugger* et le chacal le savaient encore moins, l'histoire fit long feu.

— Bon! — dit le *mugger*, en refermant son œil gauche, — tout est possible... et qu'est-ce qui ne sortirait pas d'un bateau trois fois grand comme Mugger-Ghaut?... Mon village n'est déjà pas si petit!

Tout à coup un sifflement partit du pont, et la malle de Delhi passa, tous ses wagons éclatants de lumière, tandis que leurs ombres suivaient fidèlement sur l'eau. Le train se perdit de nouveau dans l'obscurité avec un bruit de ferraille; mais le *mugger* et le chacal y étaient si bien habitués qu'ils ne tournèrent pas même la tête.

— Et cela, est-ce moins étonnant qu'un bateau trois fois grand comme Mugger-Ghaut? — dit l'oiseau, en levant les yeux.

— J'ai vu construire cela, mon enfant. Pierre par pierre j'ai vu s'élever les piles du pont, et quand par hasard il tombait un homme..., ils avaient le pied étonnamment sûr pour la plupart, mais enfin quand il leur arrivait de tomber... j'étais là tout prêt. La première pile n'était pas terminée, qu'ils ne

pensaient déjà plus à chercher les corps en aval pour les brûler. Oui, ce fut encore, une occasion où je leur épargnai bien de la peine.,. Il n'y avait rien d'extraordinaire dans la construction de ce pont.

— Mais ce qui passe dessus en traînant ces chariots, voilà qui est extraordinaire ! répliqua l'adjudant.

— C'est, sans aucun doute. un bœuf d'une nouvelle espèce. Un jour, il lui arrivera de perdre l'équilibre à son tour, il tombera comme firent les hommes. Et le vieux *mugger* sera là tout prêt.

Le chacal regarda l'adjudant, et l'adjudant regarda le chacal. S'il y avait pour eux quelque chose de certain. c'était que la machine pouvait être tout au monde, hormis un bœuf! Le chacal l'avait observée maintes fois, posté dans les haies d'aloès qui bordaient la ligne, et l'adjudant avait vu bien d'autres machines depuis la première qui avait traversé l'Inde. Mais le *mugger* n'avait regardé la chose que d'en bas, d'où le petit dôme de cuivre, en effet, ressemblait assez à la bosse d'un buffle.

— Heu! oui. une nouvelle espèce de bœuf..., répéta pesamment le *mugger*, comme pour s'en convaincre lui-même.

— Certainement, c'est un bœuf! dit le chacal.

— Cela pourrait aussi être..., commença de bougonner le *mugger*.

— Oui, oui, certainement!... dit le chacal, sans attendre la fin.

— Quoi? — dit le *mugger* en colère. car il sentait que les autres en savaient plus que lui ; — qu'est-ce que cela pourrait être? Je n'ai pas fini ma phrase. Et vous disiez que c'était un bœuf.

— C'est tout ce qu'il plaira au protecteur du pauvre... Je suis son serviteur, à lui... et non le serviteur de la chose qui traverse la rivière.

— Quoi que ce puisse être, c'est œuvre de blancs ! — fit l'adjudant ; — et, pour ma part, je ne voudrais pas coucher aussi près de là qu'est ce banc de sable.

— Vous ne connaissez pas les Anglais comme moi. dit le *mugger*. Il y avait ici, quand on bâtit le pont, un visage blanc qui, le soir, prenait un bateau et se démenait sur

les planches du fond, en chuchotant : « Est-il là? Est-il là? Donnez-moi mon fusil. » Je l'entendais avant de le voir... j'entendais le moindre bruit qu'il faisait... craquements, souffles courts, heurts de son fusil... du haut en bas de la rivière. Dès que j'avais cueilli l'un de ses hommes, lui épargnant ainsi les grands frais de bois qu'auraient entraînés les funérailles, j'étais sûr de le voir descendre au *ghaut*, et, là, il criait d'une voix retentissante qu'il me tuerait, moi, le *mugger* de Mugger-Ghaut, qu'il débarrasserait la rivière de ma personne!... Moi, mes enfants, je nageais sous son bateau des heures entières, je l'entendais tirer sur des troncs d'arbre, et, quand j'étais bien sûr qu'il était fatigué, j'apparaissais le long de la barque et faisais claquer mes mâchoires à son nez. Lorsque le pont fut fini, il s'en alla. Tous les Anglais chassent de même... excepté quand c'est eux qu'on chasse!

— Qui donc fait la chasse aux visages blancs? jappa le chacal, très excité.

— Personne à présent, mais je leur ai fait la chasse en mon temps.

— Je me souviens un peu de cette chasse. J'étais jeune, alors! dit l'adjudant, en faisant claquer son bec d'une manière significative.

— J'étais établi tranquillement ici. Mon village venait d'être rebâti pour la seconde fois, si je me rappelle bien, lorsque mon cousin, le gavial, m'apporta des nouvelles : il s'agissait d'eaux richement peuplées au-dessus de Bénarès. D'abord, je ne voulais pas partir, car mon cousin, qui est un mangeur de poisson, ne sait pas toujours discerner le bon du mauvais; mais j'entendis les gens de mon peuple causer le soir, et ce qu'ils disaient me confirma la chose.

— Et que disaient-ils? demanda le chacal.

— Ils en dirent assez long pour me décider, moi, le *mugger* de Mugger-Ghaut, à quitter l'eau et à m'en aller à pied. Je partis la nuit, utilisant les plus petits rusiseaux à l'occasion; mais c'était le commencement des chaleurs, et toutes les eaux étaient fort basses. Je coupai des routes poudreuses, je traversai de hautes herbes, je grimpai des côtes au clair de lune. Je dus même escalader des rochers, mes enfants... pensez-y! Je franchis la pointe de Sirhind, qui est sans eau,

avant de tomber sur le réseau de petites rivières qui se déversent dans le Gange. Je me trouvais à un mois de mon peuple et de mes berges familières. N'était-ce pas merveilleux?

— Et que mangiez-vous en chemin? — dit le chacal, qui faisait tenir toute son âme dans son petit estomac et n'était pas le moins du monde impressionné par le voyage du crocodile à travers les terres.

— Ce que je trouvais... *cousin!* — dit le *mugger* avec lenteur, en appuyant sur chaque mot.

Or on ne traite pas quelqu'un de « cousin », dans l'Inde, à moins qu'on ne pense pouvoir établir entre soi et lui quelque lien de parenté; et dans les vieux contes de fées on voit bien le *mugger* s'allier au chacal, mais là seulement; le chacal savait donc ce que signifiait cet honneur imprévu : admis par le *mugger* dans son cercle de famille!... S'ils avaient été seuls, cela ne lui aurait rien fait, mais les yeux de l'adjudant brillèrent de plaisir à cette mauvaise plaisanterie.

— Assurément, mon père, j'aurais dû m'en douter! fit le chacal.

Un *mugger* ne se soucie pas de s'entendre appeler père de chacals, — et le *mugger* de Mugger-Ghaut en dit alors tant et plus qu'il est inutile de répéter ici.

— Le protecteur du pauvre a proclamé notre parenté. Comment puis-je me souvenir du degré précis? D'ailleurs, notre nourriture est la même. Le protecteur l'a dit!

Telle fut la réponse du chacal. Elle ne pouvait qu'empirer les choses : ce qu'insinuait le chacal, en effet, c'était que le *mugger*, durant cette marche à travers les terres, avait dû manger de la viande fraîche, au jour le jour, au lieu de la garder avec lui jusqu'à ce qu'elle fût à point, comme tout *mugger* qui se respecte et comme la plupart des bêtes fauves quand elles le peuvent. En fait, l'un des pires termes de mépris le long de la rivière, c'est « mangeur de chair fraîche ». L'injure est presque aussi forte que d'appeler un homme « cannibale ».

— Il s'agit de choses mangées, il y a de cela trente saisons, — dit l'adjudant avec tranquillité. — Nous en parlerions trente saisons de plus, que cela ne les ferait pas revenir!... Dis-nous maintenant ce qui arriva quand tu atteignis ces eaux bienheureuses après cet extraordinaire voyage à pied.

S'il fallait écouter chaque hurlement de chacal, les affaires de la ville s'arrêteraient, comme dit le proverbe.

Le *mugger* fut, sans doute, reconnaissant de l'interruption, car il continua précipitamment :

— Par la droite et la gauche du Gange ! lorsque j'arrivai là, je n'avais jamais vu des eaux pareilles !

— Cela valait mieux vraiment que la grande inondation de la saison dernière ? demanda le chacal.

— Beaucoup mieux ! Des inondations comme celle-là, il en vient une tous les cinq ans : une poignée de noyés qui arrivent on ne sait d'où, quelques poulets, un bœuf mort, dans des courants contraires d'eau trouble... Mais l'année dont je parle, la rivière était basse, unie, et, tout de même, comme le gavial m'en avait prévenu, les Anglais morts descendaient le courant, serrés à se toucher... C'est alors que j'ai pris mon tour de taille et ma carrure. Cela me vient d'Agra, des environs d'Etawah, et d'Allahabad où s'élargit le fleuve...

— Oh ! ce tourbillon sous les murs du fort, à Allahabad ! fit l'adjudant. Ils s'en venaient là comme des canards dans les roseaux, et ils tournaient en rond, en rond... comme cela !

Il recommença de plus belle son horrible danse, tandis que le chacal ouvrait un œil d'envie. Il ne pouvait se rappeler, naturellement, l'année dont ils parlaient, l'année terrible de l'Insurrection.

Le *mugger* continua :

— Oui, près d'Allahabad, il n'y avait qu'à rester tranquille dans l'eau paresseuse : on en gardait un sur vingt qu'on laissait aller... Et le mieux, c'est que les Anglais n'étaient pas embarrassés de bijoux, ils n'avaient pas d'anneaux dans le nez ni aux chevilles, comme mes femmes en portent aujourd'hui. « Qui trop aime la parure finit par un collier de chanvre », dit le proverbe... Tous les *muggers* de toutes les rivières devinrent gras, alors, mais mon destin voulut que je fusse le plus gras de tous. Le bruit courait que l'on jetait tous les Anglais dans les rivières, et, par la droite et la gauche du Gange ! nous crûmes bien que c'était vrai ! Aussi loin que je poussai dans le sud, j'eus des raisons de le croire, et je descendis le courant jusqu'au delà de Monghyr et des tombeaux qui dominent la rivière.

— Je connais l'endroit, dit l'adjudant. Depuis cette époque,

Monghyr est une ville morte. Il y a peu de gens qui demeurent là, maintenant!

— Après cela, je remontai le courant sans me presser, en flânant, et, un peu au-dessus de Monghyr, je vis descendre un bateau plein de visages blancs, mais en vie! C'étaient, je m'en souviens, des femmes couchées sous une étoffe que supportaient des perches : elles pleuraient très fort... A cette époque, jamais on ne tirait un coup de feu sur nous autres, gardiens des digues. Tous les fusils étaient occupés ailleurs. Nous les entendions, jour et nuit, à l'intérieur des terres, proches ou lointains, selon les changements de vent... Je me dressai juste en face du bateau : je n'avais jamais vu de visages blancs comme ceux-là, en vie... autrement, je les connaissais bien!... Un enfant blanc, tout nu, était à genoux sur le bordage, et, se penchant par-dessus, se croyait obligé, naturellement, de laisser traîner ses mains dans la rivière. C'est une jolie chose à voir, la passion des enfants pour l'eau courante... J'avais mangé, ce jour-là, mais il me restait bien une petite place. Pourtant, ce fut par manière de jeu, pas même par gourmandise, que je levai la tête vers les mains de l'enfant. Elles faisaient une tache si claire que je refermai la bouche sans regarder; mais elles étaient si petites (mes mâchoires avaient claqué d'aplomb pourtant, j'en suis bien sûr), si petites que l'enfant les retira vite, sans aucun mal. Elles devaient avoir passé entre deux dents, ces petites mains blanches... J'aurais pu le saisir en travers par les coudes, mais, je vous l'ai dit, c'était seulement pour voir du nouveau, pour m'amuser, que j'avais levé la tête. Dans le bateau, les femmes se mirent à crier l'une après l'autre, et, un moment après, je vins encore à la surface pour les observer. Le bateau était trop lourd pour le faire chavirer. Ce n'étaient que des femmes, mais celui qui se fie à la femme peut aussi bien traverser les mares en marchant sur la lentille d'eau, comme dit le proverbe ; et, par la droite et la gauche du Gange! c'est la vérité.

— Une fois, une femme me donna une peau de poisson toute sèche, — fit le chacal. — J'avais compté sur son bébé, mais pitance de cheval vaut encore mieux que ruade, comme dit le proverbe. Et que fit la femme alors?

— Elle tira sur moi avec un fusil très court, d'une espèce que je n'ai jamais vue ni avant ni depuis... Cinq fois, coup sur coup (le *mugger* avait eu affaire, sans doute, à un revolver d'ancien modèle); et je restai bouche bée, tout ébahi, la tête dans la fumée. Je n'ai jamais vu pareille chose... Cinq fois de suite, aussi vite que je donne un coup de queue... comme cela, tenez !

Le chacal, qui avait pris un intérêt de plus en plus vif à l'histoire, n'eut que juste le temps de sauter en arrière, au moment où la terrible queue volait comme une faux.

— Ce n'est qu'au cinquième coup, — dit le *mugger*, avec la même tranquillité que s'il n'avait jamais eu l'idée d'assommer un de ses auditeurs, — ce n'est qu'au cinquième coup, ma foi, que je plongeai, et je remontai pour entendre un batelier dire à toutes ces femmes blanches que j'étais mort, bien certainement. L'une des balles s'était logée sous une des plaques de mon cou. Je ne sais si elle y est encore, pour la raison que je ne puis tourner la tête. Cherche et vois, mon enfant. Cela te prouvera que mon histoire est vraie.

— Moi ? dit le chacal. Est-ce qu'un mangeur de vieux souliers, un croqueur d'os comme moi, aurait la présomption de mettre en doute la parole de celui-là qui fait l'envie de la rivière ? Puisse ma queue rester aux dents des petits chiens qui n'y voient pas encore, si l'ombre d'une telle pensée a traversé mon humble esprit ! Le protecteur du pauvre a daigné m'informer, moi son esclave, qu'une fois dans sa vie il a été blessé par une femme. Il suffit, et je transmettrai l'histoire à tous mes enfants, sans demander de preuve.

— Trop de civilité ne vaut pas mieux, parfois, que trop d'impolitesse : comme dit le proverbe, on peut étouffer son hôte avec du lait caillé. Je ne tiens pas le moins du monde à ce que personne de tes enfants sache qu'une seule fois dans sa vie le *mugger* de Mugger-Ghaut a été blessé, par une femme. Ils auront bien d'autres soucis en tête, s'ils gagnent leur provende aussi misérablement que leur père.

— C'est oublié depuis longtemps !... Cela n'a jamais été dit !... Il n'y a jamais eu de femme blanche !... Il n'y avait pas de bateau !... Il n'est jamais rien arrivé du tout !

Le chacal remua la queue en tous sens, pour montrer à

quel point il avait tout balayé de sa mémoire, et s'assit en faisant des mines.

— Si fait, il arriva beaucoup de choses ! — dit le *mugger*, battu pour la seconde fois, cette nuit-là, comme il essayait de prendre l'avantage sur son ami.

De rancune pourtant, il n'y en avait ni d'un côté ni de l'autre : manger, être mangé, c'était la loi naturelle le long de la rivière, et le chacal venait prendre sa part de butin quand le *mugger* avait fini son repas.

— J'abandonnai ce bateau et remontai le courant, j'atteignis Arrah et les eaux qui sont derrière : là, il n'y avait plus d'Anglais morts. La rivière resta vide, un moment. Puis vinrent un ou deux morts, en habits rouges, non pas Anglais ceux-là, mais tous de la même race... Hindous et Purbeeahs... Ensuite ils arrivèrent par cinq et six de front, et à la fin, depuis Arrah jusqu'au nord d'Agra, c'était comme si des villages tout entiers s'étaient promenés dans l'eau. Il sortait des cadavres des petits affluents l'un après l'autre, comme descendent les troncs d'arbre après les pluies. Quand le niveau montait, ils montaient aussi par compagnies, des bancs de sable où ils avaient reposé ; et la crue, en baissant, les traînait avec elle par leurs longs cheveux à travers les champs et la jungle. Toute la nuit encore allant vers le nord, j'entendis des coups de fusil, et, vers le jour, des pieds d'hommes bottés qui traversaient les gués, et ce grincement du sable sous l'eau au passage des roues pesantes ; et chaque flot apportait plus de morts. A la fin moi-même j'eus peur : « Si pareille chose arrive aux hommes, me disais-je, comment le *mugger* de Mugger-Ghaut va-t-il échapper !... » Il y avait aussi des bateaux qui remontaient derrière moi, sans voiles, brûlant continuellement, comme brûlent parfois les bateaux chargés de coton, mais sans couler jamais.

— Ah ! dit l'adjudant. Des bateaux comme cela, il en vient à Calcutta du Sud. Ils sont hauts et noirs, ils font écumer l'eau derrière eux avec une queue, et puis...

— Ils sont trois fois grands comme mon village, oui !... Mes bateaux, à moi, étaient bas et de couleur blanche, ils faisaient écumer l'eau sur leurs côtés, et n'étaient pas plus grands qu'il ne convient aux bateaux des gens qui ne mentent pas. Ils me

firent grand'peur, et je sortis de l'eau pour revenir à ma rivière que voici, me cachant le jour et marchant la nuit, quand je ne trouvais pas des ruisseaux pour m'aider. Je revins à mon village, mais je n'espérais pas y retrouver personne de mon peuple. Ils étaient là cependant, qui labouraient, semaient, moissonnaient, allaient et venaient dans leurs champs aussi tranquillement que leurs bestiaux.

— Y avait-il encore beaucoup à manger dans la rivière? demanda le chacal.

— Plus qu'il ne m'en fallait. Moi-même — et je ne me nourris pas de vase — moi-même je me sentais las, et, je m'en souviens, un peu inquiet de cette descente continuelle et silencieuse... J'entendais mon peuple, dans le village, dire que tous les Anglais étaient morts; mais cependant, ceux qui descendaient, le nez en bas, au fil de l'eau, n'étaient pas des Anglais, on le voyait bien. Alors, mon peuple dit que le mieux était de ne rien dire, de payer l'impôt et de labourer la terre. Après un assez long temps, la rivière s'éclaircit, et ceux qui la descendaient n'étaient plus que des gens noyés par les inondations, je le voyais bien : il ne fut plus, alors, aussi facile de se nourrir ; et, ma foi, j'en fus bien aise. Tuer un peu, de temps en temps, n'est pas une mauvaise chose... mais le *mugger* lui-même est quelquefois satisfait, comme dit le proverbe !

— Étonnant ! étonnant ! dit le chacal. Je suis devenu gras rien qu'à entendre parler de tant de bombances... Et ensuite, s'il est permis de le demander, que fit le protecteur du pauvre?

— Je me dis à moi-même — et, par la droite et la gauche du Gange ! j'ai tenu mes mâchoires bien rivées sur ce vœu-là — je me dis que jamais plus je ne chercherais aventure. Ainsi ai-je vécu aux abords du *ghaut*, tout près de mon peuple ; j'ai veillé sur lui d'année en année; et l'on m'aimait tant qu'on me jetait des guirlandes de soucis chaque fois que je montrais la tête. Oui, mon destin me fut propice, et toute la rivière est assez bonne pour respecter la présence d'un pauvre infirme comme moi ; seulement...

— Personne n'est tout à fait heureux du bec à la queue, — dit l'adjudant avec sympathie : — que manque-t-il au *mugger* de Mugger-Ghaut?

— Ce petit enfant blanc que je ne pus avoir, — dit le *mugger* avec un profond soupir. — Il était bien petit, mais je ne l'ai pas oublié. Je suis vieux maintenant, mais, avant de mourir, il y a une chose que j'ai bien envie d'essayer... Il est vrai que ces gens-là ont les pieds lourds, la langue légère et la tête folle, et ce ne serait qu'un sport assez médiocre, en somme; mais je me rappelle le vieux temps, là-bas, au-dessus de Bénarès, et, si l'enfant vit encore, il doit se le rappeler aussi. Il se promène peut-être le long de quelque rivière en racontant qu'un jour il passa ses mains entre mes dents, les dents du *mugger* de Mugger-Ghaut, et survécut pour le raconter!... Mon destin m'a été propice, mais elle me tourmente parfois dans mes rêves, la pensée de ce petit enfant blanc sur le bord du bateau.

Il bâilla et referma ses mâchoires.

— Et, maintenant, je vais me reposer et réfléchir. Gardez le silence, mes enfants, et respectez les vieillards.

Il fit demi-tour avec raideur, et se traîna vers le haut du banc de sable, tandis que le chacal se retirait avec l'adjudant à l'abri d'un arbre échoué, sur la pointe la plus rapprochée du pont du chemin de fer.

— Voilà une belle vie et bien utile! — ricana le chacal, en levant un regard interrogateur vers l'oiseau qui le dominait de toute sa hauteur. — Et pas une fois, notez-le bien, il n'a jugé à propos de m'indiquer un morceau oublié le long de la berge. Cependant je lui ai cent fois signalé, à lui, de bonnes choses qui s'en allaient à la dérive. Comme il est vrai le proverbe : « Une fois les nouvelles données, le monde entier oublie le barbier et le chacal!... » A présent, il va dormir! *Arrah!*

— Comment un chacal peut-il chasser avec un *mugger*? déclara l'adjudant froidement. Gros voleur et petit voleur, il est facile de prévoir à qui va le butin.

La chacal se retourna avec un glapissement d'impatience, et il allait se rouler en boule sous le tronc d'arbre, lorsque tout à coup il se tapit et leva les yeux, à travers le fouillis des branches, vers le pont qui se trouvait presque au-dessus de sa tête.

— Qu'y a-t-il encore? — dit l'adjudant, ouvrant une aile inquiète.

— Attendez, que l'on voie : le vent ne porte pas... au contraire! Mais ce n'est pas nous qu'ils cherchent... Il y a deux hommes.

— Des hommes, n'est-ce que cela? Mes fonctions me protègent. Toute l'Inde sait que je suis sacré.

L'adjudant, comme agent de la propreté publique, est un fonctionnaire de premier ordre ; il a le droit d'aller partout où bon lui semble : aussi le nôtre ne broncha pas.

— Et moi, je ne vaux pas un coup, si ce n'est d'un vieux soulier! dit le chacal.

Et il se remit à écouter.

— Entendez-vous ce pas? continua-t-il. Ce n'est pas le cuir du pays, c'est le pied chaussé d'un visage blanc... Écoutez encore. Voilà un bruit de fer, là-haut, sur le fer.... c'est un fusil! Ami, ce sont les Anglais, vous savez, ces pieds lourds, ces têtes folle, qui viennent dire deux mots au *mugger*.

— Prévenez-le, alors!... Quelqu'un l'appelait protecteur du pauvre, tout à l'heure, qui ressemblait assez à un chacal affamé...

— Que mon cousin protège sa peau lui-même... Il m'a répété bien des fois qu'il n'y a rien à craindre des visages blancs... Ce doivent être des visages blancs. Pas un villageois de Mugger-Ghaut n'oserait venir le chercher... Voyez, je l'avais dit que c'était un fusil! Maintenant, avec un peu de chance, nous aurons à manger avant le jour. Hors de l'eau, il n'entend pas bien... et, cette fois, ce n'est pas une femme!

Un canon de fusil brilla, un moment, au clair de lune, sur le treillis métallique. Le *mugger* reposait sur le banc de sable, aussi tranquille que son ombre, les pattes de devant un peu écartées, la tête enfoncée entre les deux, et ronflant... comme un *mugger*.

Une voix sur le pont chuchota :

— C'est un drôle de coup de fusil... presque en ligne perpendiculaire... mais sûr comme tout, un coup de père de famille... Visez de préférence derrière le cou. Diable! quel monstre! Les villageois seront furieux, pourtant, s'il est tué. C'est le *deota*, le génie de ces parages.

— Je m'en moque, dit une autre voix. Il m'a pris une quinzaine de mes meilleurs coolies pendant la construction

du pont : il est temps de lui faire une fin. J'ai couru après lui, en bateau, pendant des semaines. Tenez-vous prêt avec le Martini dès que je lui aurai envoyé mes deux coups.

— Gare à la gifle, hein! Il ne faut pas plaisanter avec un double *four-bore*[1].

— Il va bien le voir!... Je tire...

Il y eut un fracas pareil au bruit d'un petit canon (la plus grosse espèce de carabine à éléphant ne diffère pas beaucoup d'une pièce d'artillerie), un double trait de feu, puis la détonation perçante du Martini, dont la longue balle troue facilement le blindage d'un crocodile. Mais les balles explosives avaient fait la besogne. L'une d'elles toucha le *mugger* juste derrière le cou, à une largeur de main sur la gauche de l'épine dorsale; l'autre éclata un peu plus bas, à la naissance de la queue. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, un crocodile blessé à mort peut ramper jusqu'en eau profonde et disparaître; mais le *mugger* de Mugger-Ghaut était littéralement brisé en trois morceaux. Il put à peine remuer la tête avant que la vie l'eût quitté, et resta sur place aussi plat que le chacal.

— Tonnerre et foudre! Foudre et tonnerre! — s'écria cette misérable petite bête. — Est-ce que la chose qui traîne les chariots couverts sur le pont a fini par tomber?

— Ce n'est qu'un fusil, — dit l'adjudant, qui tremblait pourtant jusqu'au bout des plumes de sa queue. — Ce n'est qu'un fusil, rien de plus... Il est mort, bien sûr... Voici les visages blancs.

Les deux Anglais étaient descendus précipitamment et coururent au banc de sable, où ils restèrent à admirer la longueur du *mugger*. Puis un indigène, avec une hache, coupa l'énorme tête, et quatre hommes la tirèrent en travers de la langue de terre.

— La dernière fois que je mis la main dans la gueule d'un *mugger*, — dit l'un des Anglais, en se baissant (c'était l'homme qui avait construit le pont), — j'avais alors cinq ans, à peu près... je descendais la rivière en bateau pour aller à

1. « Calibre 4 », — le plus gros fusil de chasse, à balles explosives, avec lequel on tire l'éléphant, le crocodile, le rhinocéros, etc.

Monghyr. J'étais un bébé de l'Insurrection, comme on disait. Ma pauvre mère était dans le bateau, elle aussi, et elle m'a souvent raconté comme quoi elle déchargea le vieux revolver de papa sur la tête de l'animal.

— Eh bien ! vous avez pris certainement votre revanche sur le chef de la tribu... N'importe si le fusil vous a fait saigner du nez.!... Hé ! là-bas, les bateliers ! Tirez-moi cette tête sur la berge. Nous la ferons bouillir pour avoir le crâne. La peau est trop abîmée pour qu'on la garde... Allons nous coucher maintenant. Cela valait bien la peine de passer une nuit à l'affût, n'est-ce pas ?...

Chose curieuse, le chacal et l'adjudant firent exactement la même remarque, trois minutes à peine après que les hommes furent partis.

RUDYARD KIPLING

Traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES.

Mlle SAVALETTE DE LANGE

— 1786-1858 —

Dans ses *Mémoires des autres*, la comtesse Dash, parlant d'un séjour qu'elle fit à Versailles en 1823, et dépeignant les différents groupes de la société versaillaise, consacre quelques pages aux habitants du château, anciens émigrés, vieux serviteurs de la royauté, ruinés par la Révolution, auxquels on octroyait, comme faveur secourable, un logement dans la royale demeure abandonnée le 6 octobre 1789.

Il s'y trouvait entre autres, dit-elle, une personne fort étrange, dont la destinée n'a jamais été parfaitement éclaircie, mais sur laquelle des renseignements pris depuis sa mort laisseraient planer une teinte de mélodrame et de fatalité tout à fait intéressante. C'était une vieille demoiselle de ***, fille d'un émigré, émigrée elle-même, et qui menait une vie bizarre. On la savait très gênée : elle portait noblement sa misère. Elle faisait tout elle-même chez elle ; nul n'y mettait jamais le pied. Elle se levait dès l'aube, s'en allait chercher son eau, ses provisions, tout ce qui lui était nécessaire. Passé cette heure matinale, on ne l'apercevait plus jusqu'au moment où, sa toilette faite, elle allait chez ses voisins. Elle y était plutôt soufferte que désirée. On la recevait à cause de son nom, de sa misère, de l'estime qu'elle inspirait. Autrement, rien n'était moins agréable. Elle avait une grosse voix, des manières de grenadier. Elle marchait comme un gendarme. On assurait même que la barbe lui poussait au point d'être obligée de se raser. Elle prenait du tabac, et son nez, orné de roupies, avait l'ampleur d'une grosse pomme de terre.

Cette étrange personne était mademoiselle Henriette-Genny Savalette de Lange. Qu'était-ce que mademoiselle Savalette de Lange?



Le 7 novembre 1820, dans des circonstances sur lesquelles nous aurons à revenir, sept amis de mademoiselle Savalette de Lange comparaissent devant le juge de paix du dixième arrondissement de Paris, pour affirmer « qu'ils connaissent parfaitement mademoiselle Jenny Savalette, dont le dernier domicile était à Paris, rue de Sèvres, dixième arrondissement, maison des Dames hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve; qu'ils savent qu'elle est née hors mariage, en l'année 1786, de M. Charles-Pierre-Paul Savalette Delange, décédé depuis fort longtemps, et pendant que ladite demoiselle sa fille était encore en très bas âge, et qu'on n'a jamais pu savoir ni le lieu où elle est née, ni les noms et demeure de sa mère, ce qui met ladite demoiselle dans l'impossibilité de produire son acte de naissance, quoiqu'elle ait fait et fait faire toutes les démarches nécessaires pour se le procurer. » Le comte Savalette de Lange, que cet acte de notoriété indiquait comme le père de mademoiselle Savalette de Lange, avait été, avant la Révolution, conseiller au Parlement, intendant de Tours et garde du Trésor royal.

Le portrait que la comtesse Dash a tracé de mademoiselle Savalette de Lange est, sans doute, amusant; mais il est certainement inexact. Lorsque l'aimable auteur écrivait le premier volume de ses *Mémoires des autres*, de très nombreuses années s'étaient écoulées depuis l'époque où elle avait vu mademoiselle Savalette de Lange au château de Versailles : et surtout, elle avait appris qu'en 1858, lors de la mort de ladite demoiselle, on s'était aperçu qu'elle était un homme. Cette révélation avait eu, nécessairement, une grande influence sur les souvenirs déjà très anciens de la comtesse Dash, elle les avait, en quelque sorte, masculinisés. Mais il est certain, comme on le verra plus loin, qu'en 1823, ou plus exactement, en 1824, date à laquelle le mystérieux personnage que nous continuerons à appeler mademoiselle Savalette de Lange,

vint habiter le château de Versailles, il n'avait pas l'aspect d'une vieille demoiselle ayant des manières de grenadier et marchant comme un gendarme.

La comtesse Dash cherche la clef du mystère. Des cinq ou six versions qu'elle a recueillies, elle admet, comme la plus vraisemblable, celle qui représente la pseudo-demoiselle comme un ancien domestique de confiance du comte Savalette de Lange, qui aurait suivi dans l'émigration son maître et sa fille, et, après la mort du comte, aurait assassiné l'orpheline, se serait emparé des papiers de la famille et se serait substitué à sa victime. Il faut écarter cette version. Au temps de l'émigration, mademoiselle Savalette de Lange aurait eu six ou sept ans, ce qui supposerait le même âge environ pour le personnage qui se serait substitué à elle. On admettra difficilement que, si le comte avait émigré, il eût emmené, comme domestique de confiance, un enfant de sept ans. D'ailleurs le comte de Lange n'avait pas émigré. Enfin la perfection avec laquelle la prétendue mademoiselle Savalette de Lange joua son rôle de femme, entourée par de très aristocratiques et très fidèles amitiés, ne permet pas de croire qu'elle n'ait eu que l'éducation et l'instruction d'un laquais.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter aux bruits qui coururent, un instant, après la mort de cet homme, et qui l'ajoutaient à la liste des faux Louis XVII : rien, dans la longue existence de mademoiselle Savalette de Lange, ne pouvait donner le moindre prétexte à ces bruits.

Dans son intéressant recueil *Le Curieux*, M. Charles Nauroy cite, comme s'appliquant à notre personnage, un acte de baptême de la paroisse de Saint-Roch, du 12 mai 1790, constatant le baptême de :

Augustin-Charles-Théophile, né ce jour, fils naturel de M. Charles-Pierre-Paul Savalette de Langes, administrateur du Trésor royal, capitaine des gardes nationales parisiennes du bataillon de Saint-Roch et aide de camp du général, et de Geneviève-Louise Hatry, fille mineure, rue de Richelieu, près la cour Saint-Guillaume, maison du notaire en cette paroisse...

Si cet acte de baptême concernait bien la prétendue mademoiselle Savalette de Lange et établissait réellement sa filiation, il laisserait toujours dans le mystère et la date et les

motifs de la substitution de sexe. Mais la pièce n'est pas applicable à notre personnage. Si, en effet, celui-ci était né en 1790, il aurait eu quatorze ans en 1804. Or le 24 frimaire an 13 (15 décembre 1804), une lettre était adressée à « Mademoiselle Savalette, rue des Vieux-Augustins, n° 281, à Paris », lettre qui l'invitait à se rendre rue Cerutty, n° 4, pour objet pouvant la concerner. Pareille communication eût-elle été faite à une enfant de quatorze ans qui n'aurait pas eu alors une personnalité effective et une adresse individuelle dans Paris ?

La date de 1786, que mademoiselle Savalette de Lange indiquait pour sa naissance, a plus de vraisemblance. Née en 1786, elle aurait, en 1804, dix-huit ans : et l'on comprend alors qu'elle ait pu recevoir, à ce moment, la très tendre lettre que voici :

A MADEMOISELLE JENNY SAVALETTE, A PARIS.

Ce 8 messidor an XII (27 juin 1804).

Je n'avois pas osé, mon aimable amie, vous porter moi-même votre voile ; mais je comptois vous le renvoyer ce matin. Je suis bien fâché de vous l'avoir fait attendre. Il retourne à sa maîtresse couvert de mille baisers que je croyois presque donner à celle que j'aime.

Je serai ce soir, à huit heures précises, assis sur le boulevard, entre la rue Montmartre et la rue du Sentier, à l'endroit où vous avez vu l'autre jour mon oncle ; nous pourrons aller de là partout où vous l'ordonnerez.

Adieu, ma bonne amie, je ne puis vous en dire davantage. Je vous embrasse comme je vous aime.

J. D.

Ces deux lettres de 1804 ont-elles été réellement reçues par l'inconnu qui se faisait passer pour mademoiselle Savalette de Lange, ou bien les a-t-il prises avec les papiers de la véritable fille du comte Paul Savalette de Lange, si tant est qu'il en ait jamais existé une ?

Vingt ans plus tard, mademoiselle Savalette de Lange recevait de semblables lettres : et alors, il n'y a plus de doute possible, c'est bien l'homme caché sous des vêtements de femme qui reçoit cette correspondance. De 1812 à 1858, il n'y a pas de place pour une substitution de personne, parce

qu'on ne perd plus de vue la fausse demoiselle Savalette de Lange.

Il y aurait peut-être place pour cette substitution entre 1804 et 1812, période pendant laquelle nous n'avons aucune indication sur mademoiselle Savalette de Lange. Mais combien il eût été difficile de prendre le rôle d'une jeune fille qui s'était déjà créé des relations dans Paris, dont il eût fallu rappeler les traits, la voix, les habitudes, l'écriture.

On peut émettre l'hypothèse d'un enfant naturel du comte Paul Savalette de Lange, dont on aurait caché la naissance en le faisant baptiser et élever dans quelque village ignoré, dont on aurait dissimulé le sexe pour mieux tromper des recherches auxquelles on tenait vivement à le soustraire, que des amis de M. Savalette de Lange auraient pu connaître à une certaine époque de son enfance sous un nom et des vêtements de fille, et qui, engagé dans cette voie de mensonge, y aurait persisté après son enfance, d'abord pour échapper aux réquisitions militaires, puis pour profiter des amitiés qui, acquises à mademoiselle Savalette de Lange, se seraient peut-être refroidies en présence d'un changement de sexe.



En résumé, on est réduit à des conjectures. Mais ce qui, dans l'histoire de ce personnage, nous a paru au moins aussi curieux que la recherche de son identité, c'est l'inaltérable assurance avec laquelle il a joué pendant plus de cinquante ans son rôle difficile.

Au commencement de l'année 1812, mademoiselle Savalette de Lange, était à Paris, patronnée, semble-t-il, par madame de Bourbonne, et, très probablement, ayant ou ayant eu auprès de cette dame une situation salariée. Elle cherchait alors une position dans une autre famille. Le 23 février 1812, elle reçoit cette lettre :

Je viens, mademoiselle, de recevoir de madame de Sommesnil une lettre très aimable pour vous qu'il me tarde de vous communiquer si vous pouviez me faire l'honneur de passer demain chez moi vers midi. Votre départ est fixé au mardi 3 mars. On vous engage en attendant à faire faire robes et chapeaux selon que vous en aurez

besoin et on m'autorise à vous avancer pour cela 200 ou 300 francs si cela est nécessaire, vous prévenant de ne pas acheter de linge ni de jupons de dessous, ni camisole de nuit parce que vous trouverez tout cela en abondance.

Agréez, mademoiselle, l'hommage de mon respect.

L'ABBÉ DE LA MYRE.

Le même jour, 23 février, mademoiselle Savalette de Lange se fait délivrer par le préfet de police, baron Pasquier, un passeport au nom de « mademoiselle Desavalette (Henriette-Jenny), profession de propriétaire, native de Paris » pour circuler librement de Paris à Rouen. Elle le signe « Genny De Savalette ». Le signalement est rédigé avec la banalité habituelle : « Agée de 26 ans, taille de 1 mètre 68 centimètres, cheveux bruns, front moyen, sourcils bruns, yeux id., nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, teint ordinaire ». Qu'advint-il, chez madame de Sommesnil, à ce jeune homme de vingt-six ans faisant, probablement, fonction de dame de compagnie ou de gouvernante ? Le 12 mars 1812, madame de Bourbonne lui faisait écrire, au château de Sommesnil, qu'elle lui avait bien prédit ce qui lui était arrivé, qu'elle l'engageait à revenir tout de suite, lui promettant de lui continuer « le même traitement qu'elle avait éprouvé avant son départ ».

Dans les premiers jours de juillet 1812, mademoiselle Savalette de Lange était de retour à Paris : elle habitait rue Taranne, maison des bains. M. Savalette de Lange et son père M. Savalette de Magnanville étaient morts depuis plusieurs années. En outre du « traitement » sur lequel elle pouvait compter de la part de madame de Bourbonne, mademoiselle Savalette de Lange touchait une pension du gouvernement impérial. Le 1er juillet 1812, une lettre signée : « Isoard, anc. aud. d. r. » lui faisait savoir que, renseignements pris auprès de M. de Stadler, chef du secrétariat de la Grande Aumônerie, sa pension n'avait pas été supprimée ainsi qu'elle l'avait cru par erreur.

A quel titre mademoiselle Savalette de Lange, qui devait se prévaloir avec tant d'insistance, auprès de la famille royale, des immenses services rendus aux Bourbons par son père et son grand-père, était-elle pensionnée par le gouvernement de

Napoléon Ier? Quel lien faut-il voir entre les causes de cette faveur impériale et ce que, quarante ans plus tard, sous la présidence du prince Louis-Napoléon, une amie de mademoiselle Savalette de Lange, madame Butler, lui écrivait de Brentwood : « Je pense souvent à vous, et j'ai désiré fort que M. le Président voudrait augmenter votre pension. Est-ce que Louis Bonaparte s'est prouvé un ami envers vous? J'ai chéri l'espérance qu'il a bien songé à vous à cause de son ancienne amitié. »

Si elle vivait sans famille, ou du moins reniée par ce qui restait de sa famille, mademoiselle Savalette de Lange n'était pas sans amis. Les rares lettres qu'elle a gardées de la période qui s'étend de 1804 à la Restauration sont des souvenirs d'amitiés masculines.

Alors qu'elle habitait encore la rue des Vieux-Augustins, c'est-à-dire vers le commencement de l'Empire, elle recevait un billet, signé seulement de deux initiales, et dans lequel on lui disait :

Il y a un moyen facile pour m'écrire d'où vous êtes, c'est d'attacher une petite pierre à votre lettre et de la jeter par dessus le treillage. Si j'étais plus jeune je dirais que l'amour est toujours fertile en expédiens. Mais l'amitié, quoique plus calme, a bien aussi ses petites inventions.

...En rentrant chez moi à neuf heures si vous êtes chez vous, je paraîtrai à ma fenêtre et nous pourrons nous rejoindre à votre porte où je me rendrai. Je vous ferai signe que je vais sortir et vous sortirez aussi. Quelques sons de mon violon vous préviendront.

Quelle surveillance fallait-il déjouer par ces petites inventions de l'amitié? Peut-être celle d'une famille où mademoiselle Savalette de Lange avait une situation tenant, plus ou moins, à la domesticité, comme celle qu'elle allait chercher au château de Sommesnil.

C'est, sans doute, à ces années de jeunesse qu'il faut attribuer la lettre passionnée dont elle avait conservé le brouillon, et dans laquelle elle disait :

Je suis vivement affectée de la distance que vous mettez à me voir. Quel plaisir prenez-vous à me rendre la plus malheureuse de toutes les femmes?... Mon unique ami, je n'ai pas à me reprocher un seul instant de ma vie où vous ne soyez ma seule pensée, mon seul sen-

timent. Le reste n'est plus rien pour moi ; ce ne sont que pensées, sentimens accessoires et souvent importuns. Quand vous verrai-je? ce soir, mais pas chez vous, je suis souffrante... Mon seul bien, mon seul espoir et unique objet de toutes les affections de mon âme, ne me refusez pas les consolations que j'espère de vous. Adieu, je vous aime plus que je ne puis vous le dire ; le langage a des bornes, le sentiment n'en a pas, et c'est encore un tourment que de ne pouvoir exprimer ce que l'on éprouve...

GENNY DE SAVALETTE

Il est difficile de s'expliquer à quel sentiment, à quel mobile, à quelle étrange et dangereuse fantaisie cédait l'énigmatique personnage, lorsqu'il provoquait des situations scabreuses qu'il avait, au contraire, tant d'intérêt à éviter.

En 1813, nous trouvons les premières traces d'une amitié qui devait rester fidèle à mademoiselle Savalette de Lange pendant toute sa vie, celle de M. Aulnette du Vautenet, amitié qui, pendant longtemps, se servit des formules de la tendresse fraternelle. Le 1er avril 1813, M. du Vautenet écrivait : « Je suis désolé, ma bonne sœur, de n'avoir pu vous aller voir pendant le court séjour que j'ai fait à Paris... J'ai reçu votre lettre en arrivant ici. Calmez donc un peu la tête qui l'a dictée. Je ne puis que vous dire toujours la même chose et vous plaindre comme la personne à laquelle je m'intéresse le plus et qui aura toujours toute l'affection fraternelle que lui a vouée pour la vie son serviteur. » Cette correspondance continua jusqu'à la mort de M. du Vautenet, qui précéda de quelques années celle de mademoiselle Savalette de Lange, dont le véritable sexe resta toujours ignoré de son ami.

*
* *

Avec l'Empire disparut la pension inscrite à la Grande Aumônerie. La famille royale n'allait pas tarder à entendre parler de mademoiselle Savalette de Lange. Quels titres celle-ci avait-elle à la bienveillance des Bourbons ? Elle les expose ainsi dans une des pétitions qu'elle adressa à Louis XVIII et à Charles X, et qui ne diffèrent entre elles que par de légères variantes :

Elle prétendait que son père et son grand-père avaient fait

des avances au comte d'Artois, en employant non seulement leur fortune personnelle, mais encore des capitaux considérables placés chez eux par un grand nombre de particuliers. En 1791, ils auraient été créanciers du prince : d'une somme de cinq millions montant d'une obligation passée devant Pérignon, notaire à Paris, le 15 octobre 1790 ; d'une assignation de 1 400 000 francs sur le trésor du comte d'Artois, en date du 18 novembre 1791, et de six bons souscrits à leur profit, s'élevant à 50 166 fr. 13 c. soit au total : 6 450 166 fr. 13 c.

Ces avances auraient été cause de l'arrestation de MM. de Savalette sous la Terreur. Pendant leur détention, le désordre s'était mis dans leurs affaires : il avait été porté au comble par les poursuites des créanciers effrayés sur le sort de leurs créances. Mis en liberté, MM. de Savalette avaient demandé au gouvernement républicain le paiement de leur créance. Un arrêté du 25 fructidor an IV leur avait accordé une somme payée en valeurs dépréciées qu'ils n'avaient pu réaliser qu'avec des pertes énormes. Ils étaient morts complètement ruinés. Sur l'une des pétitions on lit cette annotation : « C'est à l'époque de la Convention que le roi Louis Seize pria mon père de satisfaire une dernière lettre de créance pour le compte de M. le comte d'Artois, et ce fut à monsieur de Montchevreuil. Cette somme était d'un million quatre cent mille francs. »

Si le grand-père et le père de mademoiselle Savalette de Lange avaient été ruinés par leur dévouement à Louis XVI et au comte d'Artois, ils ne devaient cependant pas être tout à fait sans ressources au moment de leur mort. Porté, par erreur, sur la liste des émigrés du département de Seine-et-Oise, M. Savalette de Magnanville en avait été rayé, et le séquestre mis sur ses biens avait été levé en l'an III. Quant au comte Paul Savalette de Lange, il était, au moment de sa mort, survenue à Paris le 22 frimaire an VI (12 décembre 1897), commissaire de la Trésorerie nationale à Paris.

Ce fut d'abord au comte d'Artois que mademoiselle Savalette de Lange demanda du secours. Dès 1814, elle lui adressa une pétition qui n'eut pas de suite, à cause des événements. Ce ne fut qu'au mois de juin 1821 qu'elle adressa une nou-

velle pétition à Monsieur, « la première, lui disait-elle, n'ayant pas eu d'effet par les circonstances fâcheuses qui survinrent à cette époque et qui forcèrent votre A. R. à se retirer à Gand ». Le succès de cette seconde pétition fut annoncé à mademoiselle Savalette de Lange par une lettre de la duchesse de Doudeauville qui l'informait que Monsieur lui avait accordé la somme de cinq cents francs, sous la condition qu'elle se retirerait dans un couvent. Le comte d'Artois ne se montrait pas très généreux envers la fille et la petite-fille de deux hommes qui s'étaient ruinés pour payer ses dettes.

Ce n'était pas de lui, d'ailleurs, qu'elle avait reçu les premiers secours. A la fin de 1814, elle s'était adressée à la duchesse d'Angoulême, qui, dans le courant de l'année 1815, lui avait envoyé six cents francs. L'année suivante, elle écrivait encore à la duchesse, lui demandant un nouveau secours qui l'aidât à vivre au couvent de l'Abbaye-au-Bois; elle se recommandait du vicomte de Montmorency, chevalier d'honneur de la duchesse d'Angoulême, « qui l'honorait depuis longtemps de son intérêt ». La duchesse d'Angoulême ne tarda pas à accorder à la solliciteuse une petite pension qu'elle toucha jusqu'en 1830.

A la fin de 1815, mademoiselle Savalette de Lange obtenait, de Louis XVIII, une pension de trois cents francs. Elle en était avisée le 4 décembre par une lettre des premiers valets de chambre du roi, le chevalier de Peronnet, le baron de la Ville-d'Avray, et le chevalier de Chamilly. On l'informait qu'elle devait remettre au premier valet de chambre de service l'extrait authentique de son acte de naissance et un certificat de vie; pièces indispensables pour le paiement de la pension. On comprend combien l'obligation de fournir un extrait authentique de l'acte de naissance devait être embarrassante pour mademoiselle de Lange. Elle se tira cependant de ce mauvais pas, grâce à une démarche que le marquis de Vernon fit pour elle auprès de M. de Peronnet. M. de Vernon dit à ce dernier que mademoiselle Savalette de Lange avait été baptisée « extrêmement loin » et qu'elle ne pouvait pas être munie de son acte de baptême. Il fut convenu que madame l'abbesse de l'Abbaye-au-Bois constaterait par écrit que mademoiselle Savalette de Lange habitait dans sa maison, et

que cette pièce serait revêtue de trois autres signatures, dont celle du marquis de Vernon. Puis, le 19 décembre, le certificat de vie était rédigé à la mairie du Xe arrondissement au nom de « mademoiselle Jenny de Savalette, petite-fille de monsieur de Savalette, ancien garde du Trésor Royal ». Tout conspirait pour faciliter à mademoiselle Savalette de Lange la tenue de son rôle.

Le 10 avril 1816, elle reçoit avis du comte de Pradel, directeur général au ministère de la maison du roi, que Louis XVIII, « prenant en considération sa position et les services de sa famille », lui accorde, sur ses fonds particuliers, une somme annuelle de cinq cents francs, indépendamment de la pension déjà accordée.

Avec ce qu'elle avait obtenu du roi et de la duchesse d'Angoulême, mademoiselle Savalette de Lange était désormais en mesure de payer la modique pension qu'on lui demandait à l'Abbaye-au-Bois. Elle y resta jusqu'en 1820. Quelques mots d'une lettre qu'elle recevait, une vingtaine d'années plus tard, alors qu'elle cherchait à y rentrer, indiquent qu'elle y connut madame Récamier pendant son premier séjour.

*
* *

Lorsqu'elle quitta l'Abbaye-au-Bois, en 1820, « elle » était « fiancée » à un M. Le Frotter de Lezeverne. Le mariage était chose arrêtée : elle en avait fait part à ses amis et aux personnes qui s'intéressaient à elle. Le 11 octobre 1820, madame Cardon, une de ses plus fidèles amies, lui écrivait :

D'après tous les renseignements que vous me dites avoir pris et l'éloge que vous me faites de M. de Lezeverne, je ne puis que vous engager à l'épouser, car je pense que vous avez fait toutes les réflexions que suggère la position de l'un et de l'autre. Vous êtes seule, vous n'avez qu'à vous à penser et que vos peines à supporter ; étant mariée, si votre mari éprouve des peines et des contrariétés, vous les partagerez, et ainsi vous doublerez les vôtres. Vous sentez-vous assez forte pour cela ? Vos deux avoirs réunis sont bien peu dans un ménage ; l'homme le meilleur, le plus délicat, n'est pas sans défauts ; il faudra les supporter, se conformer à son caractère, enfin le rendre heureux...

Madame Cardon écrivait en même temps à M. de Lezeverne qu'elle n'était point étonnée de l'attachement qu'il avait pris pour mademoiselle de Savalette, que celle-ci réunissait des qualités bien rares et qui pouvaient faire le bonheur d'une personne sachant les apprécier.

Enfin c'était la marquise de Vernon qui félicitait mademoiselle Savalette de Lange en ces termes :

Je ne puis, mademoiselle, que vous renouveler ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, qu'il paraissoit que c'était à M. de Lezeverne à qui il étoit attaché de rendre votre existence heureuse : plus de doute sur votre bonheur; les personnes à qui j'ai parlé de lui m'en ont dit tout le bien possible. Veuillez bien, mademoiselle, recevoir l'assurance de mes sincères sentimens.

DAMPIERRE, MARQUISE DE VERNON.

La marquise de Vernon s'emploie très activement en faveur des deux fiancés : elle promet de recommander à M. de Montmorency M. de Lezeverne qui est employé à la comptabilité de Saint-Lazare ; elle s'occupe des formalités à remplir pour le mariage civil. Une grosse difficulté devait naître de l'irrégularité de l'état civil de la fiancée. Celle-ci prend conseil de maître Lefèvre, le notaire de la marquise de Vernon. Il est convenu qu'on fera un acte de notoriété pour suppléer à l'acte de naissance. Le 7 novembre 1820, est signé l'acte dont nous avons rapporté plus haut la teneur. Les sept témoins sont : le marquis de Vernon, écuyer, commandant des écuries du roi ; la marquise de Vernon, née Picot de Dampierre ; M. Corbin de Saint-Marc, propriétaire à Paris ; madame Corbin de Saint-Marc, née de Saint-Alde ; M. Le Frotter de Lezeverne ; M. et madame Delaby, rentiers à Paris. Le 28 novembre, un jugement rendu en chambre du conseil de la première chambre du tribunal civil de la Seine homologue cet acte de notoriété en disant toutefois que la désignation du père de la « requérante » demeurera comme non avenue. Cette homologation n'avait pas été obtenue sans opposition. La marquise de Vernon écrivait à mademoiselle Savalette de Lange : « Le procureur du roi ne voulant point consentir l'homologation de notre acte de notoriété, j'ai fait plaider contre lui, et j'ai gagné... » En même temps elle lui indi-

quait les dernières formalités à remplir pour la publication des bans.

Il était temps d'arrêter cette comédie. Il est impossible d'admettre qu'en la poussant si avant, la prétendue demoiselle Savalette de Lange n'ait eu d'autre intention que de mystifier ses amis : la plaisanterie lui eût coûté trop cher. Elle avait alors trente-quatre ans et n'était plus d'âge, par conséquent, à compromettre par un enfantillage le rôle qu'elle jouait si parfaitement, depuis longtemps, et dans lequel elle avait donné, dès sa jeunesse, des preuves de présence d'esprit et de persévérante volonté. Dans cette comédie du mariage, il faut plutôt voir le désir de dissiper tous les doutes qui auraient pu s'élever à propos du sexe qu'elle s'attribuait, et peut-être aussi une occasion de se procurer cet acte de notoriété qui allait lui constituer un état civil presque régulier.

La rupture vint de M. Lezeverne. Mademoiselle Savalette de Lange avait-elle eu l'habileté de lui en fournir le prétexte? En tout cas, elle sut prendre une attitude de victime. La marquise de Vernon lui écrivait, le 23 décembre 1820 : « ... Vous ajoutez une générosité de sentimens pour M. de Lezeverne qui doit le confondre ; et s'il n'avoit pas été susceptible de se laisser entraîner par des personnes qui ne vous connaissent pas, il auroit des regrets... » — Ce qui est inexplicable, c'est de voir la demoiselle continuant à s'intéresser à M. de Lezeverne et sollicitant pour lui. Sur sa demande, la marquise de Vernon s'emploie auprès de madame de La Rochefoucauld et du vicomte de Montmorency, pour améliorer la situation de l'ancien fiancé.

Au mois de mai 1822, grâce à la protection du duc de Doudeauville, directeur général des postes, dont la nièce, madame Alexandrine de S..., resta longtemps en correspondance avec mademoiselle Savalette de Lange, celle-ci fut nommée directrice des postes dans le Jura, à Poligny : elle ne paraît pas avoir pris possession de cet emploi.

A la fin de 1823, elle obtint la même fonction près de Paris, à Villejuif. Là elle vivait avec « une compagne » qui associait son sort au sien. Madame Alexandrine de S... lui écrivait que leur accord mutuel pourrait seul adoucir de pénibles com-

mencements, et que toutes deux devaient s'ingénier pour faire aller le ménage.

Mademoiselle Savalette de Lange commençait déjà à mettre à l'épreuve, par son humeur fantasque et ses exigences, la bienveillance de ses protecteurs. Soit mauvaise volonté de sa part, soit à cause de sa santé, dont elle devait se plaindre pendant toute sa vie, il fut impossible de la maintenir dans ses fonctions : elle avait indisposé contre elle toute l'administration des postes. Sa protectrice, madame de S..., lui écrivait qu'elle était chargée de lui demander sa démission, en l'avertissant que l'administration entière la congédierait le jour où le duc de Doudeauville cesserait d'être aux Postes, et elle lui reprochait le ton aigre de ses lettres, ainsi que le peu de reconnaissance qu'elle témoignait pour le bien qu'on lui avait fait.

La directrice congédiée cherche de nouvelles faveurs. Dès 1822, elle avait demandé au ministre de la Maison du Roi de lui accorder un logement dans le château de Versailles : la marquise de Vernon appuyait la demande auprès du ministre. Le logement fut accordé en 1824, d'abord rue de la Surintendance, dans le bâtiment du Grand-Commun, puis dans le château lui-même, où l'adresse de mademoiselle Savalette de Lange était « Cour de marbre, nº 13 ». Elle y resta jusqu'en 1832.



La mort de Louis XVIII lui fit perdre ses deux pensions, mais elle ne tarda pas à recevoir l'équivalent de Charles X. Le 1er février 1825, le duc de Doudeauville, ministre de la maison du roi lui annonçait qu'elle recevrait une pension annuelle de cinq cents francs. « Je profite avec plaisir de cette occasion, disait-il en terminant, pour vous offrir l'assurance du dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur. » En 1829, elle obtenait du roi une seconde pension de cinq cents francs. Le brevet de la première était ainsi libellé: « Le roi voulant récompenser les services de mademoiselle Savalette de Lange... ». Pour la seconde, la formule était celle-ci: « Le roi voulant récompenser les services

de M. Savalette a accordé à Henriette-Genny, demoiselle Savalette Delange, sa fille, née le..... mil sept cent quatre-vingt-six... »

Elle était donc alors pourvue de deux pensions royales, d'une pension de la duchesse d'Angoulême, d'un logement gratuit au château de Versailles. Elle avait, en outre, obtenu de plusieurs familles des secours plus ou moins réguliers. Elle commençait à amasser des économies, et faisait à quelques amis des prêts qui, même pour les plus intimes, n'étaient que des placements dont elle savait réclamer exactement les intérêts. Parmi les amis qu'elle « obligeait » ainsi, il en était un avec lequel ses relations remontent, à peu près, à la date où s'étaient rompus ses projets de mariage avec M. de Lezeverne. C'était un officier de la garnison de Paris, M. Delpy de Lacipière, avec lequel elle poursuivit, pendant plus de quinze ans, un invraisemblable et pénible roman.

Le 10 mars 1823, l'officier lui écrivait :

Je m'empresse, ma chère Jenny, de vous apprendre que je viens de trouver à l'instant même les cent francs qui me manquoient pour me tirer des griffes de ce grippe-sol de Versailles. Quoi qu'il en soit, je ne puis assez vous remercier de vos bonnes intentions à mon égard et des marques d'amitié que vous m'avez données. Je sens (quoi que vous en disiez) que mon cœur n'est pas muet ; ce que j'éprouve pour vous est bien loin de ressembler à l'indifférence. Si je ne suis pas aussi démonstratif que vous seriez en droit de l'exiger d'après vos bons procédés à mon égard, ne l'attribués qu'à la position où je me trouve, qui est toute différente de celle où je me suis toujours vu, quoique je n'ai jamais été riche.

Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, vos reproches seroient moins fréquents parce que vous auriez l'intime conviction que je ne vous mens pas.

Adieu, ma chère amie, je vous quitte pour endosser le casque et l'épée. Vous savez pourquoi. Mais ce que vous ne savez pas parce que vous ne voulez pas le savoir, c'est que je vous aime de tout mon cœur.

La correspondance continue sur cette note tendre. L'officier refuse les offres d'argent que mademoiselle Savalette de Lange lui fait pour l'aider à payer des dettes. Il craint que son attachement ne paraisse intéressé. Elle insiste : on dirait qu'elle veut avoir une sorte de main mise sur M. de Laci-

pière. Celui-ci finit par accepter : « ... Vous m'avez fait tant d'instances hier au soir, ma chère Jenny, lui écrit-il, que je n'ai pas osé vous refuser le nouveau prêt d'argent que vous avez bien voulu me faire... » Puis les deux « amoureux » se querellent : mademoiselle est jalouse. Enfin ses intentions matrimoniales se précisent. M. de Lacipière n'y fait pas d'abord bon accueil :

Je suis désolé, ma chère Jenny, écrit-il, de n'avoir pas été assez heureux pour vous faire lire au fond de mon cœur : vous y auriez vu que mes sentiments pour vous sont vrais et sincères et que, si je ne vous en donne pas les preuves que vous paraissez désirer, c'est que je ne suis pas libre de disposer de moi, et que je ne suis pas en position de prendre un parti sans le consentement de mes parents. D'ailleurs, dans ce moment, il m'est impossible de me résoudre à vos désirs pour bien d'autres raisons que je vous communiquerai de vive voix. Il m'en coûtait beaucoup, ma chère amie, d'aborder cet article de votre lettre, mais j'aurais cru manquer à la franchise si j'avais gardé le silence sur un sujet qui d'après vous, fait l'objet de vos plus douces espérances. Croyez, ma chère Jenny, que de mon côté je serais enchanté de vous appartenir...

La question d'argent apparaît et devient bientôt dominante. Les lettres sont plus rares. M. de Lacipière a quitté Paris pour la Corse. Mais ses relations ne cessent pas avec l'incompréhensible personnage qui s'est, pour ainsi dire, emparé de lui en l'obligeant à puiser dans sa bourse. La correspondance continue pendant des années, avec des intermittences, des refroidissements d'amitié, des retours plus ou moins sincères d'affection, des projets de mariage sans cesse repris et abandonnés de part et d'autre, des règlements de comptes dans lesquels mademoiselle Savalette de Lange se montre âpre et insultante.

Les pensions et le logement ne lui suffisent pas : elle cherche à obtenir la survivance d'un bureau de papier timbré à Paris. C'est à la famille de la Rochefoucauld qu'elle s'adresse d'abord pour solliciter en sa faveur. La vicomtesse de la Rochefoucauld lui écrit que son mari a dit dans le temps à Monsieur tout ce qu'il a cru devoir le plus l'intéresser en sa faveur. « Il trouve, dit-elle, que vous mettez un peu d'agitation et d'insistance dans vos démarches. » La vicomtesse lui conseille

de profiter d'une visite du roi à Versailles, pour lui remettre un mémoire : « Je crois, ajoute-t-elle, qu'il faut rappeler, avec une sorte de discrétion, les dettes de M. le comte d'Artois. »

Mademoiselle Savalette de Lange emploie également, pour cette affaire, les bons offices de la famille de Saint-Roman. M. de Saint-Roman lui fait écrire par sa femme qu'il l'accompagnera avec plaisir chez M. le directeur du timbre. Mais la faveur demandée est réservée aux veuves d'employés de l'administration des domaines, et le comte de la Bouillerie, ministre d'État, intendant général de la maison du roi, laisse peu d'espoir à la solliciteuse. De hautes influences intercèdent auprès du roi. M. de la Bouillerie écrit, inutilement d'ailleurs, au ministre des finances, *de la part du Roi*. Il est convenu que le comte de Pradel et le comte de la Bouillerie parleront au ministre des finances, le comte de Chabrol, des circonstances qui plaçaient mademoiselle Savalette de Lange « dans un cas d'exception ». M. de la Bouillerie doit demander au ministre des finances pour mademoiselle Savalette de Lange, « de la part du roi », un bureau de loterie. Quelques jours après, le comte de Pradel écrit à mademoiselle Savalette de Lange que le Roi lui accorde « en attendant » un secours de 600 francs. Le ton de ces lettres, l'insistance mise dans les démarches, indiquent qu'on ne la traitait pas comme une solliciteuse ordinaire, et qu'elle était parvenue à se créer de puissantes relations.

Dans les dernières lettres que lui écrit M. de Pradel, l'amitié et la déférence s'accentuent. Le trône des Bourbons vient d'être renversé, une seconde fois, par la Révolution :

... J'ai été bien sensible, mademoiselle, aux témoignages de votre intérêt, écrit-il le 7 mars 1831 ; et j'espérois vous en remercier moi-même à Versailles, où j'espérois faire un voyage... Vous ne pouvez douter de l'empressement avec lequel je me serois acquitté plus tôt du devoir que m'imposent, envers vous, toutes les preuves de bienveillance que vous voulez bien me donner... Après les désastreux événemens dont j'ai été le témoin, je n'ai songé qu'à m'ensevelir dans ma retraite où, jusqu'à présent, je suis demeuré tranquille. L'avenir est si incertain qu'on ne peut guères compter sur la continuation de ce repos qu'empoisonnent d'ailleurs tant de sentimens douloureux. C'est

dans la résignation la plus complète aux dispensations de la Providence qu'on peut uniquement trouver la force nécessaire pour traverser de telles épreuves... Agréez, mademoiselle, les témoignages de mon respectueux attachement.

Le 16 décembre 1831, nouvelle lettre :

Vous devez vous douter à quel point je partage les vœux que vous m'exprimez, mais ils sont accompagnés pour moi d'une triste défiance dont je ne veux pas vous communiquer les importunes impressions. J'espérerai un meilleur avenir quand je verrai la France moins subjugée par les fausses idées et les mauvais penchans qui l'éloignent des véritables sources du bonheur public; mais que nous ne sommes guères rapprochés, jusqu'à présent, de ces favorables symptômes! Dieu seul peut mettre un terme au déluge d'erreurs et de corruption qui menace de nous engloutir.

***

La révolution de 1830 faisait une brèche considérable dans les ressources de mademoiselle Savalette de Lange. Dans une pétition adressée à la reine Marie-Amélie, elle exposait que les derniers événements lui avaient fait perdre les deux pensions que lui servait Charles X, ainsi que celle de la duchesse d'Angoulême : elle se disait plongée dans une affreuse détresse et accablée d'infirmités. Elle s'adressait à ses protecteurs ordinaires qui avaient, malheureusement, perdu leur crédit. De Montmirail, le duc de Doudeauville lui répondait, le 15 octobre 1830, qu'il ne se mêlait de rien dans ce moment et ne pouvait faire que des vœux pour les personnes qui le méritaient. Il lui faisait espérer que les petites pensions de la liste civile seraient conservées.

En mai 1831, la duchesse de Liancourt lui transmettait une lettre dans laquelle le baron Delaître, chargé de l'administration provisoire de l'ancienne dotation de la couronne, lui disait que mademoiselle Savalette de Lange avait droit, pour sa pension, au secours accordé par la loi du 14 mars 1831. Elle toucha ce secours, dont le chiffre n'était pas fixe, jusqu'à la veille de sa mort. Quant au logement dans le château de Versailles, elle le conserva encore pendant près de deux ans. Elle craignait si peu de le perdre qu'elle deman-

dait qu'on lui en donnât un meilleur que celui qu'elle occupait : « ...Je ne sais précisément ce que vous désirez, lui écrit le duc de Doudeauville. Il paraîtrait que c'est un autre logement, et je ne pourrais faire pareille sollicitation. C'est beaucoup de demander à conserver celui que l'on a. » Elle n'en continue pas moins à solliciter. Mais la transformation du château de Versailles en musée historique amène la suppression des logements. Vers la fin de mai 1832, mademoiselle Savalette de Lange est obligée de déménager et va s'installer à Paris.

En 1842, elle devait, mais sans succès, chercher de nouveau à obtenir un logement gratuit dans un château royal. Elle avait prié madame de Saint-Roman d'appuyer sa demande auprès du baron Pasquier. Mais madame de Saint-Roman est sans influence auprès du baron Pasquier qui refuse de satisfaire à aucune de ses demandes de service, en donnant pour motif de sa conduite peu obligeante qu'il ne veut pas user son crédit.

Mademoiselle Savalette de Lange devait renoncer désormais à solliciter les faveurs gouvernementales, et se contenter de ce qu'elle avait tiré, de ce qu'elle pouvait tirer encore de ses amis. Nombreuses et bien placées, comme on a déjà pu le voir, étaient ses amitiés dont les unes remontaient aux premières années de sa jeunesse, dont les autres dataient de son séjour à l'Abbaye-au-Bois ou des voisinages du château de Versailles. Elle n'avait garde de se laisser oublier et n'était point avare de ses lettres. Se souvenant que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, elle distribuait, avec discernement, de menus présents, ouvrages de femme, tableaux, pots de beurre, fromages, etc. « Que vous êtes bonne, mademoiselle, de vouloir bien toujours vous occuper de moi ! écrivait la marquise de Vernon. La bourse est charmante, et j'aurai bien de l'empressement de vous aller remercier. » Mademoiselle Corbin de Saint-Marc la remercie du « charmant petit fichu » qu'elle lui a envoyé. Pour madame de Saint-Roman, elle écrit des couplets à l'occasion de sa fête. Ces couplets étaient d'ailleurs des plus plats ; et ils avaient déjà servi pour la fête d'une autre amie. Elle se piquait de cultiver les muses : on applaudissait et l'on répondait à ses

petits vers. Voici un des moins mauvais échantillons de sa poésie :

Garde soi d'aimer qui pourra,
Pour moi ne saurois m'en défendre.
Sensible, force est de me rendre,
Bien qu'ignore qu'en adviendra.
Sages, en vain, me font entendre
Qu'en amour à mal faut s'attendre. —
Garde soi d'aimer qui pourra.

Mon cœur, devant hier, rencontra
Celui qui si bien sait le prendre
Que de lui, lui faudra dépendre,
C'est fait ; il est sien et sera.
Sages, en vain, me font entendre
Qu'en amour à mal faut s'attendre. —
Garde soi d'aimer qui pourra.

Elle peint un tableau pour le duc de Doudeauville qui félicite « le peintre d'un talent qui couronne ses soins, et peut lui donner d'agréables moments en chassant l'ennui qui assiège trop souvent la solitude ».

A l'envoi d'un bonnet, on répond :

Une petite incommodité m'a empêchée, mademoiselle, de vous remercier aussi vite que je l'aurais voulu de votre joli bonnet. J'ai été touchée et reconnaissante de cette marque de votre souvenir. Et coiffée ou non coiffée de vous et par vous, vous pouvez compter, mademoiselle, sur mon attachement.

RASTIGNAC LA ROCHEFOUCAULD.

Madame de Wismes, née de Polignac, accuse réception d'excellents pots de beurre : « Ces petits *bretons*, écrit-elle, ont été trouvés bons comme tout ce qui sort de ce bon pays». Non seulement ces cadeaux étaient, presque toujours, des placements faits à gros intérêt ; mais ces ouvrages de femme, cravates brodées, fichus, bourses, ajoutaient à la vraisemblance du rôle de mademoiselle Savalette de Lange. Elle n'était pas « homme» à négliger ces détails.

Dans sa correspondance, le placement de cuisinières, de femmes de chambre, d'institutrices, est une question qui revient si souvent qu'on peut presque se demander si, au

désir de rendre service à des gens intéressants et d'obliger des amis, ne se joignait pas l'occasion de faire quelques « petits bénéfices ».

Madame Cardon refuse, au nom de sa fille, une négresse dont la couleur est « trop remarquable ».

« J'ai tenté hier à Lorette pour votre jeune anglaise, écrit la vicomtesse de Wismes ; la chose n'est pas possible... »

Madame de Livry répond à sa demande : « Je vous aurais répondu plus tôt, ma chère, si j'avais eu une place à donner à votre protégée ; mais, dans ce moment, je ne connais personne cherchant une femme de chambre... »

Plus nombreuses encore sont les lettres où il ne s'agit que des incessants déménagements de mademoiselle Savalette de Lange. Lorsqu'elle avait été obligée de quitter le château de Versailles, en 1832, elle était venue habiter Paris. Là, en dehors d'un nouveau séjour de deux ou trois ans à l'Abbaye-au-Bois, de 1839 à 1841, elle changeait constamment de logement, sous mille prétextes, soit par le fait de son humeur capricieuse, soit pour ne pas donner le temps à des voisins trop curieux de surprendre quelque défaillance dans son rôle de femme. Dans les dernières années de sa vie, cette crainte devint très vive : elle prenait ombrage du moindre mot équivoque. Tous ses amis s'employaient, avec une inépuisable complaisance, à lui chercher des appartements qui pussent lui convenir. L'amie dont le dévouement restait le plus infatigable était mademoiselle Sidonie de Polignac, qui entretint avec mademoiselle Savalette de Lange, pendant de longues années, et jusqu'à sa mort, une correspondance très active et véritablement affectueuse. Non seulement on lui cherchait des appartements, mais on lui donnait l'hospitalité à la campagne. Et, de temps en temps, d'agréables villégiatures dans différents châteaux venaient au secours de sa santé et de sa bourse.

Il n'était pas de petit secours qu'elle n'acceptât et ne demandât. Plusieurs amis pourvoyaient à sa garde-robe. Les cadeaux étaient quelquefois anonymes. Un jour, elle reçoit une robe avec un petit mot, disant que la robe est faite depuis plusieurs années, mais qu'elle est encore vierge. L'auteur de l'envoi ne veut pas que mademoiselle Savalette la connaisse

et encore moins qu'elle la devine. A sa mort, on devait trouver chez elle un nombre considérable de robes.

De différentes familles, elle recevait des secours en argent, presque toujours sous forme de rentes régulièrement servies dont elle ne laissait pas oublier les échéances. Dans un codicille à son testament, en date du 15 juin 1828, la vicomtesse de la Rochefoucauld disait : « Je serai bien aise qu'il soit continué un cadeau d'une centaine de francs tous les ans à mademoiselle Savalette de Lange, demeurant à Paris. » Et mademoiselle Savalette de Lange réclamait, avec une précipitation peu convenable, l'exécution de cette disposition dont elle bénéficia jusqu'à sa mort.

Elle faisait aussi des emprunts pour le remboursement desquels elle trouvait plus de complaisance qu'elle n'en montrait elle-même vis-à-vis de ses débiteurs. Au moment même où elle empruntait d'un côté, de l'autre elle faisait des prêts dont elle avait toujours soin de stipuler et de réclamer les intérêts. Elle gérait les fonds de quelques personnes, et il est permis de supposer que ce genre de service ne devait pas être toujours gratuit. Elle avait son agent de change chez lequel elle faisait des opérations d'achats et de ventes de titres de rente tantôt sous son nom, tantôt sous le couvert de son ami, M. Aulnette du Vautenet.

***

Les services rendus ne protégeaient personne contre la mauvaise humeur et souvent les grossièretés de mademoiselle Savalette de Lange. Ces « incartades », comme les appelait un de ses amis, n'étaient, quelquefois, que l'expression amère de défiances injustifiées, ou d'une susceptibilité exagérée. En 1841, madame Thérèse de Vaux, dame de Saint-Louis, lui écrivait à l'Abbaye-au-Bois qu'elle ignorait complètement en quoi elle avait pu lui faire de la peine; qu'il n'était jamais entré dans sa pensée d'en faire à personne, et que, par conséquent, elle n'avait pu le vouloir pour une ancienne compagne dont les malheurs n'avaient fait qu'augmenter son estime et sa considération pour elle.

A chaque instant, dans les lettres de ses amis, on retrouve des reproches motivés par cette humeur fantasque, et qui font

voir, sous un aspect étrange, le caractère de ce personnage, solliciteur ingrat, quémandeur et hautain, et ne déméritant jamais ni de l'affection ni de l'estime de ses amis. Une des filles de madame Cardon, qui avait épousé un notaire de Paris, Me Grandidier, et qui se montrait très généreuse envers mademoiselle Savalette de Lange, lui écrivait : « Oh, que je voudrais vous voir plus indulgente, moins pessimiste sur les personnes et les choses de ce siècle ! »

Dès les premières années de leurs relations, M. du Vautenet lui écrivait :

Vos bonnes qualités qui m'ont attaché à vous, auront toujours le même empire, mais je ne puis plus souffrir la tyrannie de votre caractère... Si vous voulez donc entretenir les rapports d'une amitié que votre caractère et vos incartades n'ont jamais altérée, soyez bonne ; que votre cœur fasse taire la tête, que votre amitié soit égale et douce... Alors vous obtiendrez tout ce que vous n'exigerez point.

Vingt ans plus tard il lui reprochait ses soupçons injurieux et les épithètes qu'elle distribuait avec une légèreté toujours la même. Il lui disait que si elle avait acquis l'estime des gens de bien, c'est qu'elle ne leur avait montré que le beau côté de son caractère ; et que, dans un grand nombre de cas, sa tête avait gâté et détruit les sympathies que son cœur avait pu faire naître.

Un autre de ses amis, M. du Bois-du-Bair, se plaignait, en termes plus vifs, de ses impertinences habituelles, trouvant inouï, inconcevable, qu'à propos de tout et même des services rendus, il fallût être régenté, censuré et même vilipendé par elle.

Un brouillon de lettre peut donner une idée de ce que mademoiselle Savalette de Lange était capable d'écrire sous l'influence de la colère et de la haine ; en voici les dernières lignes :

Maintenant que je t'ai exprimé, quoique faiblement, l'horreur que tu m'inspires, laisse-moi te donner des conseils pour prolonger ta maudite existence, afin qu'il te reste le temps de chasser de ton cœur l'infection qui le gangrène, et travailler à ton salut. Écoute et profite : tu es horriblement dégoûtante ; la saleté qui entoure ton hideux corps le fera tomber en lambeaux dans peu. Je te conseille donc de

te décrasser, et tes yeux chassieux, tes dents pourries et ta puante embouchure. Adieu, vieux monstre que tous les démons ont vomi sur la terre pour les péchés du genre humain. Retourne à Orléans, vendre tes fromages et ta salade.

Quel contraste entre ces ignobles invectives, et la lettre qu'elle écrivait à une amie, lettre pleine d'un joli badinage, dans une note très féminine, et qui, changeant de ton, se terminait ainsi :

Tout bien pesé, nous devons nous arrêter à cette vérité que nous ne devons chercher notre bonheur qu'en nous-mêmes, c'est-à-dire dans la pureté de nos intentions, dans l'entier accomplissement de nos devoirs, et dans le témoignage secret de notre conscience. Je ne sais si vous allez me trouver maintenant atteinte d'un peu de philosophie; mais si telle étoit votre opinion, songez bien toujours que je suis et ne pourrois jamais être accessible qu'à la saine philosophie, c'est-à-dire à celle de la croix...

La personne qui eut le plus à souffrir des façons d'agir de mademoiselle Savalette de Lange dut être le pauvre capitaine Delpy de Lacipière que nous avons vu, en 1823, battant en retraite devant les projets matrimoniaux de sa créancière. Bien que la vivacité de leur affection se fût alors refroidie, elle ne se refusait pas à lui rendre service. Elle avait employé, en sa faveur, l'amitié qui la liait à la maréchale Mac-Donald. M. de Lacipière lui écrivait de Corse, le 13 mars 1825, pour la remercier de lui avoir transmis une lettre de madame la Maréchale, et de lui avoir été utile « auprès de la susdite dignité ». Et il espère qu'elle voudra bien faire de nouvelles démarches pour qu'il obtienne la croix de la Légion d'honneur, à l'époque du sacre de Charles X, « notre bien-aimé monarque ». Mais ce ne fut pas par le bien-aimé monarque que M. de Lacipière fut décoré; il reçut la croix du roi Louis-Philippe, ce qui lui valut d'assez mauvais compliments de la part de mademoiselle Savalette de Lange.

Celle-ci n'a point renoncé à ses invraisemblables projets de mariage :

Je ne balancerais pas, mademoiselle, écrit l'officier le 27 novembre 1825, à accepter l'offre que vous m'avez déjà faite depuis quelque

temps et que vous voulez bien me renouveler encore, si ma santé et mes affaires de famille me permettaient de contracter des liens aussi indissolubles que ceux du mariage.

Mais la question d'argent rend les rapports plus tendus. M. de Lacipière se plaint des reproches injustes et inconvenants que lui adresse mademoiselle de Lange, parce qu'il a tardé à lui envoyer le reçu d'une somme de cinq cents francs.

L'échange de lettres n'en continue pas moins. Celles de l'officier reflètent toutes les fluctuations de cette capricieuse liaison : elles contiennent quelquefois des détails que la situation rend assez piquants. En 1829, M. de Lacipière est rapporteur d'un conseil de guerre, à Lille :

Je vous écris à la hâte, dit-il, et pendant des débats à l'occasion d'une affaire peu sérieuse : mais, après qu'elle sera jugée, il y en a une autre très grave, et dénoncée par une personne de votre sexe qui se plaint d'un attentat à la pudeur.

En 1831, les relations sont rompues, à la suite, semble-t-il, du refus par mademoiselle Savalette de Lange de faire de nouveaux prêts. Alors celle-ci joue auprès de ses amis la comédie du désespoir. Puis les projets de mariage sont repris de part et d'autre, après une active correspondance dans laquelle la question d'argent donne lieu à de pénibles débats. Mademoiselle Savalette de Lange a pris ou paru prendre l'engagement de payer les dettes de l'officier. Elle semble si bien décidée à conclure ce mariage qu'elle avoue à son fiancé l'irrégularité de sa naissance. Le coup est rude pour l'officier :

Je n'en persiste pas moins, dit-il, dans la résolution que j'ai prise d'associer désormais mon sort au vôtre.

A quelle stupéfaction eût fait place son chagrin, s'il avait alors découvert le véritable secret de « sa fiancée » !

Celle-ci demande conseil à madame Cardon, qu'elle a déjà consultée lors de ses projets de mariage avec M. de Lezeverne. Madame Cardon lui répond par de sages conseils qui empruntent aux circonstances une note absolument comique :

Vous avez beaucoup de délicatesse, et les hommes qui en ont sont si rares qu'il ne faut pas y compter : vous serez souvent choquée de

ses discours, de ses manières et enfin de ses procédés. Son âge le met dans le cas d'être très exigeant sur des choses qui ne vous conviendront pas toujours, vu votre santé délicate : il ne vous écoutera pas; les hommes sont très égoïstes sur cet article : il vous traitera militairement, malgré tout ce qu'il vous dira avant votre mariage.

Le 11 avril 1832, M. de Lacipière écrit à mademoiselle Savalette de Lange qu'il l'autorise à faire publier les bans à Paris. Mais une rupture définitive se produit, au moment où le régiment de M. de Lacipière part pour l'Afrique. Mademoiselle Savalette de Lange réclame ce qui lui est dû : elle menace l'officier de poursuites. Puis, après avoir obtenu qu'il lui envoie l'état de ses dettes, sous prétexte de liquider sa situation, elle envoie cet état à sa famille, le brouille avec sa mère et son frère. Le malheureux officier lui reproche en termes amers les « tortures morales » qu'elle lui inflige.

M. de Lacipière accuse mademoiselle Savalette de Lange de réclamer plus qu'il ne lui est dû. Dans une dernière lettre du 20 septembre 1836, il lui écrit d'Oran qu'il prévient son colonel des intentions malveillantes qu'elle témoigne, pour le prémunir contre les demarches qu'elle menace de faire. Il l'avertit qu'elle ne parviendra pas à lui nuire dans l'esprit de ses chefs et à détruire l'effet de deux mises à l'ordre du jour de l'armée. Ce qu'il désire avant tout, c'est qu'elle ne soit pas sa dupe, pas plus qu'il n'a voulu ni ne veut être la sienne.

La mort de M. de Lacipière mit fin à ce triste roman qui avait duré plus de quinze ans, et dans lequel mademoiselle Savalette de Lange avait joué un rôle inexplicable, à moins que ce fût un rôle odieux s'il n'avait d'autre but que de faire tomber l'officier dans les filets d'un usurier. Ce rôle, elle continua à le jouer vis-à-vis de la famille de M. de Lacipière qu'elle poursuivait encore de ses réclamations en 1845. Quelques mois après la mort de M. de Lacipière, elle écrivait : « Je ne savais pas la mort de celui qui a fait le malheur de ma vie, et auquel cependant j'appartenais, par une promesse sur la croix du Seigneur, ce qui m'a fait repousser toute proposition avantageuse de nom et de fortune. »

Quel qu'ait été le but de ces étranges fiançailles, avec M. de Lacipière, comme avec M. de Lazeverne, on comprend com-

ment un jeu si parfaitement conduit défendait le secret que la mort seule devait révéler. Ce secret, mademoiselle Savalette de Lange en avait trouvé le symbole dans les armes parlantes avec lesquelles elle scellait ses lettres, armes qui étaient celles de la famille Savalette de Lange. C'était son ami, M. du Bois-du-Bair, qui lui avait procuré ce cachet, sur lequel figure un sphinx au-dessus duquel plane une étoile ; le tout est surmonté de la couronne comtale. Ces armes n'étaient pas déplacées dans les nobles demeures où pénétrait la correspondance de mademoiselle Savalette de Lange, qui n'était pas sans tirer vanité de ses hautes relations, de ses aristocratiques amitiés. Elle gardait soigneusement tous les billets de faire part de mariage, de naissance, de décès, sur lesquels figurent les noms de Luynes, de Chevreuse, de Polignac, de Quelen, de Serre, de Tinténiac, de Chabrol, de Regnauld de Saint-Jean d'Angely, de Crèvecœur, d'Oilliamson, de Jobal, de Cornulier, de Sainte-Aldegonde, de Sesmaisons, de Maillé, de Wismes, de Plaisance, de Vandeuil, d'Osmont, de Villequier, de Caumont, de Cubières, etc.

Dans sa très volumineuse correspondance, on ne trouve que de rares allusions faites à sa famille.

M. Corbin de Saint-Marc lui écrit qu'il ne doute pas qu'elle n'obtienne une place qu'elle sollicite « par l'entremise de M. Dieudonné qui a mille raisons pour lui être plus favorable qu'à tout autre ». Et il lui transmet, comme venant de son frère, une lettre signée « Dieudonné » et portant l'entête de la Comptabilité générale des finances, avec la date du 16 septembre 1829.

En 1828, madame Corbin de Saint-Marc, en invitant mademoiselle Savalette de Lange à une réunion qui doit avoir lieu chez elle à propos du mariage de son fils, la prévient que « M. de Savalette et M. Desbœuf y sont aussi engagés » afin qu'elle ne soit pas surprise de les voir. Le statuaire Desbœuf était allié à la famille de Savalette.

Dans les papiers de mademoiselle Savalette de Lange figure le brouillon d'une lettre dans laquelle elle disait :

Vous n'avez assurément pas présumé que je fusse la dupe de l'expédient que prend mon très cher frère pour se soustraire à ma visite.

Il a donc étouffé tout sentiment de principes, et s'est affranchi des droits du sang. C'est donc aussi au mépris de ses promesses et des vôtres, monsieur, qu'il tient une pareille conduite. C'est donc lorsque je succombe à la douleur causée par les événemens qui seront mon désastre complet, qu'au lieu de m'ouvrir les bras, il s'éloigne et veut ma chute, je dis plus, ma mort. Ah, qu'il daigne au moins, à cet instant si désiré, venir fermer les yeux de sa trop malheureuse sœur qui, depuis vingt ans, ont à son sujet versé tant de larmes...

La mauvaise humeur. les impertinences, l'ingratitude de mademoiselle Savalette de Lange étaient attribuées à ses malheurs, à sa mauvaise santé : on les lui pardonnait facilement. Il fallait qu'elle eût de réelles qualités pour conserver jusqu'à la fin de sa vie des amitiés qu'elle ne devait ni à sa fortune, ni à l'éclat de sa situation dans le monde. Elle avait gardé des centaines de lettres qui permettent de compter combien de vives affections et de respectueux attachements elle avait su inspirer. En 1833, elle s'offrait pour soigner la vicomtesse de la Rochefoucauld; et le duc de Doudeauville lui répondait : « Nous sommes très sensibles, mademoiselle, à votre obligeante proposition, et nous y reconnaissons votre attachement pour ma belle-fille : mais pour la soigner, elle n'admet aucune personne étrangère. » Après la mort de la vicomtesse, M. de la Rochefoucauld lui écrit : « Je remercie mademoiselle de Lange de son souvenir, et je ne pouvais douter de celui qu'elle conserve à celle qui avait pour elle une amitié sincère. » Elle prend part à tous les deuils qui frappent cette famille. « J'arrive à l'instant le cœur navré de douleur, lui écrit encore le vicomte de La Rochefoucauld. Merci mille fois des regrets que vous accordez à mon vénérable père, ainsi que des consolations que votre amitié veut bien m'offrir. Je suis profondément malheureux, mais mon digne père jouit du bonheur des saints. »

Il serait vraisemblablement injuste de croire que les protestations d'amitié de mademoiselle Savalette de Lange étaient toujours dictées par son intérêt, et que, si elle sut mettre à profit les affections qu'elles inspirait, elle-même n'en ressentît jamais de désintéressées. Quelque absorbante qu'ait dû être pour ce personnage, à chaque instant de sa vie, la préoccupation du rôle à jouer, on ne saurait admettre qu'elle ait tué

chez lui tout sentiment sincère. Une constante hypocrisie, si bien jouée fût-elle, n'eût pas toujours réussi à tromper tout le monde. Les lettres conservées par mademoiselle Savalette de Lange témoignent d'amitiés sans défiances, sans arrière-pensées.

J'ai reçu vos deux lettres, ma chère Jenny, écrivait mademoiselle de Livry. J'ai été charmée d'apprendre que vous aviez obtenu ce que vous désiriez. Je vous quitte pour la messe : vous ne serez pas jalouse du bon Dieu : je n'ai que le temps de vous dire adieu et de vous embrasser à la hâte.

Madame de L... lui écrivait :

Mon cher ange, depuis la charmante journée que j'ai passée chez vous, je n'ai pas eu un moment pour vous écrire... Je ne puis aujourd'hui que vous embrasser et vous renouveler l'assurance de toute mon amitié pour vous, aimable, très aimable amie. »

De Paris, de la campagne, d'Italie, madame Grandidier ne cessait de lui adresser de longues et charmantes lettres remplies de détails sur sa famille et sur celle de ses sœurs, mesdames de Vandeuil et de Plaisance.

Ce n'était pas seulement par des billets de faire part, mais par d'affectueuses et respectueuses lettres qu'on la tenait au courant de tous les événements heureux ou malheureux survenus dans les familles dont elle s'honorait d'avoir obtenu et conservé l'amitié. Une de ses plus fidèles correspondantes était mademoiselle Sidonie de Polignac qui la traita toujours comme une vieille amie de sa famille, et qui resta en relations avec elle jusqu'aux dernières années de sa vie. Le 10 décembre 1851, après la mort de son frère, le comte Héracle-Charles-Alexandre de Polignac, survenue au château d'Outrelaise, dans le Calvados, mademoiselle de Polignac donnait à mademoiselle Savalette de Lange de longs détails sur la mort du comte et les honneurs rendus à sa mémoire. « Je suis entrée dans beaucoup de détails, disait-elle, pour répondre à votre intérêt... Croyez à tout mon attachement. »



Depuis 1853, mademoiselle Savalette de Lange avait quitté

Paris pour venir habiter Versailles où, pendant les cinq dernières années de sa vie, elle changea maintes fois de logement. Elle occupait en dernier lieu un petit appartement dans le quartier Saint-Louis, rue du Marché-Neuf, n° 11.

On la rencontrait assez souvent dans les rues et les promenades. Grande, maigre, le corps inclinant un peu d'un côté, s'appuyant sur un parapluie ou une ombrelle, elle avait une démarche lente et raide. Son visage gardait une expression sévère. Ses yeux noirs, très vifs, ombragés d'épais sourcils, ne se fixaient sur rien de ce qui l'entourait : elle semblait en proie à d'absorbantes préoccupations. Cette grande femme, à la figure rébarbative, qui faisait peur aux enfants, était bien alors la vieille fille, ayant des manières de grenadier, et marchant comme un gendarme, prématurément dépeinte par la comtesse Dash. La coupe de sa robe datait du premier Empire ou de la Restauration. Un châle court tombait en plis disgracieux de ses épaules anguleuses. Elle portait un bonnet noir dont les plis tuyautés encadraient étroitement son visage. Sur ce bonnet, était posé un énorme chapeau aux larges ailes.

L'âge lui avait donné des apparences si masculines, que les gens étonnés se retournaient sur son passage : « Comme cette femme ressemble à un homme ! » disait-on. Lorsqu'un propos de cette nature arrivait à ses oreilles dans la maison qu'elle habitait, elle déménageait. Et cependant jamais la vérité ne fut soupçonnée avant sa mort, qui survint subitement sans qu'un médecin eût été appelé à lui donner des soins.

Pendant toute sa vie, elle s'était sans cesse plainte de sa santé et avait eu souvent recours à des médecins. Parvint-elle à ne pas laisser surprendre, même par eux, le mystère de son sexe, ou bien son long mensonge fut-il protégé par le secret professionnel ?

Mademoiselle Savalette de Lange mourut le 6 mai 1858, à deux heures du matin. La déclaration du décès fut faite dans la matinée, à la mairie de Versailles. On rédigeait l'acte de décès lorsque, à la maison mortuaire, les derniers soins de la toilette funèbre firent découvrir le véritable sexe du « défunt ». Le médecin de l'état-civil fut appelé de nouveau : et ses constatations ne laissèrent planer aucun doute sur le sexe de la personne qui venait de mourir. On courut à la

mairie. Déjà l'acte était inscrit sur l'un des registres: on fit les rectifications nécessaires ; et, sur le second registre, on transcrivit, sans ratures cette fois, l'acte suivant :

Du jeudi six mai mil huit cent cinquante-huit, heure de midi, acte de décès d'un inconnu ayant porté les noms de Henriette-Genny Savalette Delange, célibataire sans profession, née *(sic)* à (on n'a pas pu indiquer le lieu de naissance) en l'année mil sept cent quatre-vingt-six, décédé ce jourd'hui, deux heures du matin, en sa demeure à Versailles, rue du Marché-Neuf, n° 11...

Le 19 mai, l'administration de l'Enregistrement et des Domaines adressait une requête au Tribunal civil de Versailles, pour qu'il fût donné acte à l'État de ce qu'il se présentait pour recueillir la succession de l'inconnu mort sous les noms de Henriette-Jenny Savalette de Lange. La requête exposait « qu'aucun héritier ne se présentait pour recueillir la succession de ce mystérieux personnage qui paraissait n'avoir laissé d'autre fortune qu'une somme de 301 francs 80 centimes en deniers comptants et quelques objets mobiliers trouvés au domicile mortuaire ».

Le convoi des pauvres et la fosse commune, tels furent les derniers devoirs rendus à la pseudo-demoiselle Savalette de Lange.

La levée des scellés réservait à l'État une agréable surprise. Dans un secrétaire on trouva 21 900 francs en billets de banque ; dans une caisse enfermée dans une malle, 8 940 francs en or et 15 francs en argent. D'autres recherches amenèrent la découverte de cinq inscriptions de rentes 3 0/0 sur l'État français, au porteur, formant au total 5 350 francs de rente. Avec le mobilier dont l'estimation fut de 1 554 francs, la succession qui allait échoir à l'État s'élevait à plus de 150 000 francs. Cette petite fortune avait été longuement, laborieusement amassée. Pour l'édifier, mademoiselle Savalette de Lange s'était imposé, pendant la plus grande partie de sa vie, de dures privations ; elle avait vécu sordidement, exagérant sa misère pour apitoyer ses protecteurs, spéculant sur toutes ses amitiés, âpre au gain comme un usurier, achetant des rentes sur l'État dans les moments même où elle se disait dénuée de toutes ressources, entassant de l'or et des billets de ban-

que, soit pour satisfaire une avarice sénile, soit pour n'être pas prise au dépourvu par une de ces tourmentes politiques qu'elle avait si souvent traversées.

Sa succession réservait à l'État une autre surprise. Parmi les objets inventoriés, il en était un que l'inventaire décrivait ainsi : « Un grand couvre-pieds en fine guipure ancienne avec médaillon ovale contenant des armoiries et les lettres C et T entrelacées, prisé cinquante francs. » Dans l'affiche de la vente annoncée pour le 17 août, ce couvre-pieds était désigné dans les termes suivants : « Magnifique dessus de lit en fine guipure ancienne, en parfait état, provenant de la famille royale de France, avec armoiries, écussons, dauphins et allégories se trouvant dans le dessin de cette guipure qui peut être considérée comme un morceau unique. »

L'attention du Directeur général des musées impériaux, intendant des Beaux-Arts et de la Maison de l'empereur, fut attirée sur ce couvre-pieds : il demanda qu'on le mît à sa disposition pour en assurer la possession au Musée des Souverains, et l'administration des Domaines le fit distraire des objets mis en vente. Une décision du Ministre des finances, du 13 septembre 1858, autorisa la remise du couvre-pieds entre les mains d'un agent du Ministère d'État et de la maison de l'empereur. Ce couvre-pieds était celui qui figurait sur le lit de Louis XIV au château de Versailles. Ce fut sous cette désignation qu'on l'inscrivit au catalogue du musée des Souverains, Après la suppression de ce musée, il fut envoyé au Musée National de Versailles, et reprit sa place dans la chambre de Louis XIV, où on le voit encore aujourd'hui.

Comment ce couvre-pieds, qui avait disparu de Versailles au moment de la Révolution, était-il venu en possession de mademoiselle Savalette de Lange ? C'est un mystère qui s'ajoute à celui de la naissance et de la vie de cet étrange personnage.

GEORGES MOUSSOIR

PARLEMENTARISME JAPONAIS

L'année 1898 marquera une date décisive dans l'histoire de la politique intérieure du Japon. Ni les graves événements qui se sont déroulés en Extrême-Orient, ni les effets plus directs et plus sensibles d'une crise économique intense qui désorganisait les affaires n'ont pu arrêter un instant les politiciens japonais passionnés à la lutte et décidés à vaincre. Leur obstination a eu raison de tout : ils ont obtenu le pouvoir direct de contrôle sur le gouvernement que la Constitution japonaise n'avait pas eu, à l'origine, l'intention de leur donner. En moins de dix ans, le Japon se trouve ainsi être passé de la monarchie absolue, qui fut son lot pendant vingt siècles, au gouvernement parlementaire. Ici, comme toujours et partout, les Japonais aiment à brûler les étapes.

Après la révolution de 1868, qui restaura le Mikado dans la plénitude de ses pouvoirs, le pays fut partiellement ouvert aux étrangers : un des premiers sentiments qui se manifesta dès lors au contact des idées occidentales fut l'aspiration vers une forme européenne de gouvernement. Sans perdre rien de son loyalisme envers la dynastie régnante, le peuple japonais désirait participer en quelque mesure aux affaires. Itagaki, Goto et d'autres, dans un mémoire adressé à l'empereur, demandèrent l'établissement d'une Diète. Le gouvernement estima que l'heure n'était pas venue, mais, pour

montrer qu'il n'entendait pas résister toujours à l'opinion il organisa un embryon d'assemblée délibérante : les gouverneurs de province furent réunis une fois par an à Tokyo en une sorte de conseil national. En 1875 on fit un pas de plus : l'empereur décréta l'institution d'un sénat composé de membres choisis parmi les hommes de mérite du pays, et cette assemblée reçut une part de pouvoir législatif. Mais la presse naissante trouvait ces concessions insuffisantes et réclamait à grands cris une constitution.

En 1880, un groupement politique, le *Jiyou-to* ou parti libéral, était organisé par Itagaki, qui en est encore le chef aujourd'hui. Peu après, le comte Okouma, alors conseiller d'État, donna sa démission pour former le *Kaishin-to* ou parti progressiste dont il a gardé la direction à travers les péripéties diverses de l'histoire des dix-huit dernières années. Puis furent fondés le *Kokoumin Kyokai* ou parti national-unioniste, et un autre groupement qui vécut peu de temps, le *Daïdo Danketsou* ou Grande Affiliation, fondé par Goto Shodjiro.

Conduite désormais par des politiciens de métier, la campagne devint plus active et plus méthodique ; aussi, dès octobre 1881, le souverain, cédant une fois encore à la pression, annonça par un rescrit impérial qu'il réunissait un comité de jurisconsultes et d'hommes d'État chargés d'élaborer une constitution ; la promulgation fut promise pour 1890. Devançant le terme fixé, la charte japonaise fut donnée le 11 février 1889 et célébrée par une grande fête nationale.

Aux termes de cette constitution, « l'empereur est le chef suprême de l'État ; il détient tous les droits de la souveraineté ». Il exerce le pouvoir législatif avec le concours d'une Diète, formée de deux chambres : une Chambre des pairs, composée de membres de la famille impériale, de nobles et d'hommes de mérite choisis par l'empereur, et la Chambre des représentants, qui se compose de membres élus conformément à la loi électorale. L'empereur sanctionne les lois, il en ordonne la publication et l'exécution ; mais toute loi exige le consentement des deux chambres. Ainsi un projet voté par les Chambres ne deviendra une loi que si l'empereur veut bien donner sa sanction, mais, par contre,

l'empereur ne peut se passer du concours des Chambres pour faire la loi.

L'article 55 établit la responsabilité des ministres, mais envers le souverain seulement. Jusqu'à maintenant les ministres japonais sont indépendants des chambres qui n'ont pas le droit d'interpeller le cabinet et de clore le débat par un vote de défiance, ayant pour conséquence la retraite des ministres. Tout ce que peut faire le Parlement, c'est de questionner les ministres; s'ils ne répondent pas ou si la réponse n'est pas jugée satisfaisante, on leur transmet une *représentation*. Si elle demeure sans résultat, on présente une *adresse* à l'empereur qui est fait juge du différend. Lorsque le conflit devient aigu entre la Chambre et le cabinet, l'empereur dissout la Chambre. C'est un droit dont il a usé largement jusqu'ici. Depuis la réunion de la première Diète en 1890 aucune Chambre n'est allée au bout de son mandat, et cinq dissolutions sont intervenues coup sur coup. Il y a là un état de choses déplorable qu'explique l'état d'anarchie dans lequel ont toujours vécu les partis politiques japonais.

Il n'est jamais aisé d'établir d'une façon satisfaisante l'histoire des partis politiques dans un pays quelconque, mais cette tâche est particulièrement difficile quand il s'agit du Japon. Jusqu'à ces derniers temps, en effet, les divers groupements entre lesquels se partagent les politiciens japonais n'ont jamais eu d'un parti que le nom. Il leur a manqué toujours un programme net et bien défini. Ce qui vient compliquer la vie politique japonaise, c'est une survivance, en fait, de la féodalité abolie, en droit, l'année 1871. Depuis cette abolition, quatre grands clans — les *Satsouma*, les *Choshou*, les *Toza* et les *Hizen* — ont tenu le gouvernement. La puissance de ces clans s'explique par la persistance des vieilles idées et mœurs féodales qu'on ne pouvait supprimer d'un trait de plume, et aussi par la part active que leurs membres ont prise dans la restauration du Mikado en 1868. Les deux plus puissants de ces clans sont ceux des *Satsouma* et des *Choshou*. Saïgo, Oyama, Kouroda, Matsoukata, Kabayama, etc., sont les grands noms actuels des *Satsouma*; les *Choshou* s'enorgueillissent d'avoir pour chefs Ito, Inouyé, Yamada, Yamagata, Aoki, etc.

Pendant les cinq premières années qui suivirent la mise en vigueur des institutions parlementaires, les vieux hommes d'État que la confiance de l'empereur chargeait du pouvoir purent gouverner sans tenir compte des partis. Mais bientôt les exigences de la vie parlementaire les contraignirent à conclure des alliances avec ces partis. Le marquis Ito dut s'unir avec les libéraux lorsqu'il voulut faire passer son fameux programme d'expansion militaire après la guerre de Chine. Le comte Matsoukata, à son tour, s'allia avec les progressistes, puis Ito, en janvier 1898, avec les libéraux et les nationaux-unionistes. Ainsi s'opéra une combinaison étrange des anciens clans avec les nouveaux partis ; elle produisit le gâchis. Une grance crise commencée en juin 1898 modifia, comme nous allons le voir, la situation des partis et le régime même du pays.



Depuis longtemps la presse et les hommes politiques demandaient qu'on accordât enfin à la Chambre des représentants le droit absolu de contrôle sur la politique générale, comme en France ou en Angleterre, où les ministres sont responsables devant le pays. Les vieux hommes d'État refusaient d'accéder à ces vœux des politiciens : ils estimaient que l'éducation de la nation n'était pas encore assez avancée pour qu'on pût mettre en œuvre un rouage aussi délicat que le gouvernement de Cabinet. De là, ces luttes continuelles entre le Parlement et le ministère, qui toujours se terminaient par la dissolution de la Chambre, et entretenaient dans le pays l'agitation dangereuse des campagnes électorales. Les affaires en souffraient, et le Parlement, presque toujours prorogé, ne venait pas à bout de sa besogne législative. Pour ne citer qu'un exemple, il y a trois ans que les Chambres n'ont pas voté un budget complet ; depuis trois ans on vit sur des comptes arrêtés pour 1896 ! Aussi la nation partagea-t-elle bientôt le sentiment de ceux qui demandaient la responsabilité effective des ministres vis-à-vis de la Diète.

Le cabinet Ito, arrivé aux affaires, comme nous avons vu, dans les premiers jours de janvier 1898, fut un moment soutenu par le parti libéral et quelques autres groupes de la

Chambre des représentants, mais ne tarda pas à s'aliéner ses partisans. Fort de la confiance de l'empereur, il voulut gouverner en se passant de l'appui du Parlement. Tout marcha assez bien pendant quelques semaines, mais, le président du Conseil s'étant avisé un jour de présenter un grand programme de réforme financière qui, entre autres mesures, comportait une augmentation de l'impôt foncier, la presque unanimité de la Chambre repoussa son projet. Persuadé avec raison que cette mesure financière est de toute justice — car la situation des agriculteurs japonais est absolument privilégiée devant le fisc, — le Cabinet maintint son projet, et, devant l'attitude nettement hostile de la Chambre, n'hésita pas à en arriver aux grands moyens : le 10 juin, le président du Conseil lisait à la tribune de la Chambre le décret impérial de dissolution.

Cette mesure eut le résultat le plus inattendu. Les deux grands partis politiques de la Chambre, les libéraux et les progressistes, qui, pour une fois, s'étaient trouvés unis dans leur opposition commune au ministère, décidèrent de se fondre en un groupe unique. Cette idée paraît fantasque et extraordinaire quand on songe que ces deux groupements professaient sur certaines questions capitales des idées absolument opposées. Mais au Japon on ne s'arrête pas pour si peu. Les négociations furent menées rapidement : on oublia les vieilles querelles, et, le 23 juin, le nouveau parti était définitivement constitué sous le nom de *Kensei-to* ou parti constitutionnel. L'article fondamental du programme du *Kensei-to* était l'établissement du gouvernement parlementaire : on ne voulait plus de cabinets indépendants de la Diète, et on déclarait la guerre aux vieux hommes d'État des clans.

Le président du Conseil se résolut alors à opérer la transformation tant désirée. Il voulut d'abord opposer à la coalition de ses adversaires un groupement qu'on décora, même avant sa naissance, du nom de *parti de gouvernement*. Quelques nationaux-unionistes et les députés élus sous le nom de candidats du commerce et de l'industrie qui tiennent toujours pour le gouvernement quel qu'il soit, devaient former le premier noyau de ce parti. Un grand conseil fut alors réuni au palais, sous la présidence de l'empereur. On y convoqua

quelques-uns des vétérans de la politique japonaise, ceux qu'on appelle « les hommes d'État de Meiji », et parmi eux le maréchal Yamagata. Le marquis Ito dit sa résolution de céder sur la réforme constitutionnelle. Il offrait d'abandonner le pouvoir à un de ses amis politiques et de se mettre en personne à la tête du nouveau parti. Mais les vieux hommes d'État se déclarèrent hostiles à toute concession qui modifierait le régime politique du pays et entamerait à quelque degré les prérogatives constitutionnelles de l'empereur. Quelques-uns même proposèrent l'abrogation pure et simple de la Constitution et le retour au pouvoir absolu.

Cette opposition détermina le président du Conseil à abandonner le pouvoir ; mais lorsqu'il porta la démission du cabinet à l'empereur, il indiqua loyalement au souverain, comme étant les seuls hommes capables de former utilement un ministère, les deux chefs mêmes du *Kensei-to*, le comte Okouma, leader des progressistes, et le comte Itagaki, leader des libéraux. L'empereur fit immédiatement appeler les deux chefs du *Kensei-to ;* vingt-quatre heures après, le cabinet était constitué, et le comte Okouma en prenait la direction.

Les politiciens japonais pouvaient se croire arrivés enfin au but tant désiré. Mais ils comptaient sans les querelles des partis, qui vinrent cette fois encore tout compromettre.

Libéraux et progressistes s'étaient unis un jour dans une même idée, pour une action commune, mais de trop radicales oppositions séparaient les deux groupes pour que leur accord fût durable. Pour m'en tenir aux questions capitales, alors que les libéraux réclament la réalisation du grand programme d'armements élaboré après la guerre de Chine, les progressistes tiennent pour la restriction des dépenses militaires. Tandis que les libéraux soutiennent le grand projet, imaginé par leur leader, le comte Itagaki, du rachat par l'État de tout le réseau ferré, les progressistes refusent de se lancer dans une pareille aventure.

Les divisions ne tardèrent donc pas à reparaître dans le *Kensei-to*, et elles eurent une répercussion immédiate au sein du cabinet. Les chefs des deux groupes, ministres l'un et l'autre, se contredisaient sans cesse dans leurs communications à la presse. Or on sait que les ministres japonais aiment à

faire le public confident de leurs pensées. Le comte Okouma, qui est la providence des interviewers, confia plus d'une fois aux journaux de la capitale ses griefs contre les libéraux ses collègues. Le comte Itagaki de son côté écrivait et signait dans le *Tokyo Shimboun* du 26 août un article, où il exposait tout au long ses vues sur la situation. C'était l'anarchie pure. La discorde se mit très vite au sein du *Kensei-to* qui se morcela en une foule de sections jalouses et bruyantes : *Doshi-club, Kwanto-club, Johokou-Kai, Kaga-club, Hokoushin-hasshiou-Kai, Hokourikou-club, Nihombashi-club, Chiougokou-club, Kinki-club, Yéhimé-club, Kioushiou-Kai, Hyogo-Ken Dantai*, etc., etc...

Aussi, quelques semaines après la formation du cabinet que la grande majorité avait saluée avec joie, les journaux commencèrent-ils à annoncer un inévitable échec. Pour donner une idée de ce revirement d'opinion, je citerai deux courtes appréciations empruntées aux journaux qui furent tout d'abord absolument favorables au cabinet.

« Les deux comtes qui ont assumé la charge d'organiser le gouvernement parlementaire, disait le *Nichi Nichi Shimboun*, n'y ont en aucune façon réussi. Leur œuvre a été absolument nulle dans le domaine des finances particulièrement. La plus grande partie de leur temps se passe à aplanir les difficultés qui s'élèvent à tout propos entre les deux groupes qui sont sous leurs ordres. D'ailleurs le cabinet n'est pas indépendant. Il exécute servilement les ordres du comité général du *Kensei-to* qui, une ou deux fois par semaine, fait connaître ses vues aux ministres et dicte les mesures à prendre. Les nominations et révocations des hauts fonctionnaires sont faites par ce comité. Dans de pareilles conditions le cabinet ne mérite aucunement le nom de gouvernement. »

Le *Kokoumin Shimboun* était encore plus incisif :

« Le gouvernement, disait-il, est bien plutôt une délégation des partis qu'un cabinet formé de ministres d'État, car ses membres ne sont que les humbles valets des politiciens. Tout est dirigé et ordonné par le comité général du *Kensei-to*, et le cabinet ne peut même pas se réunir en conseil sans la sanction de ce comité. Un tel état de choses n'a jamais existé dans un pays qu'à l'aube des révolutions. »

Pendant les élections, qui eurent lieu en août dernier, libéraux et progressistes luttèrent comme aux anciens jours, et on eut le spectacle peu banal de candidats se présentant devant les électeurs sous le même drapeau, et se combattant avec une violence extraordinaire. Cependant aucun des deux partis ne voulait prendre la responsabilité de la rupture. Ni l'un ni l'autre ne voulait abandonner à son rival les avantages de son organisation, de son nom et de son prestige. Les journaux japonais définissaient très heureusement la situation. « Les libéraux et les progressistes, disait le *Osaka Asahi*, sont comme deux époux mal assortis qui se querellent sans cesse, mais qui ne peuvent se décider à une séparation.» Le *Kokoumin* comparait le *Kensei-to* « à un serpent qui a été coupé en deux, et qui ne peut ni avancer, ni reculer, ni rester tranquille. »

Un incident singulier, soulevé par un membre progressiste du cabinet, fit éclater enfin la crise.

M. Ozaki, avant d'être ministre de l'Instruction publique, était l'un des premiers journalistes du Japon : il fait partie de cette brillante phalange de Japonais qui ont vécu longtemps en Europe, y ont pris au contact de nos mœurs et de notre civilisation des goûts éclairés et généreux, tout en restant de bons patriotes. Or il arriva qu'ayant à parler devant les principaux chefs de service de son département, M. Ozaki engagea les maîtres de la jeunesse à prêter la plus vive attention au développement, parmi leurs élèves, de l'éducation du caractère. « Les mœurs s'avilissent, disait-il, et, avec le bien-être nouveau qui accompagne l'essor économique du pays, nous voyons surgir le règne de l'argent. Nulle part au monde l'argent ne semble exercer autant de fascination que chez nous, et il est probable que si dans mille ans le Japon devenait une république, il n'hésiterait pas à se choisir pour chef un Mitsouï ou un Iwasaki, alors que dans les démocraties qui se respectent, comme les États-Unis, il ne viendrait à l'esprit de personne d'élire à la présidence un Vanderbilt ou un Astor. »

Cette évocation d'une république, même située dans un si lointain avenir, mit hors d'eux les vieux Japonais conservateurs et chauvins. Travestissant la pensée du jeune ministre,

ils en firent un acte direct de lèse-majesté. Une campagne acharnée commença contre M. Ozaki, et son « discours républicain » devint le thème favori de l'opposition. Les libéraux ne manquèrent pas cette occasion d'attaquer leurs alliés, et le comte Itagaki, en leur nom, demanda la démission immédiate de son collègue de l'Instruction publique. Celui-ci, énergiquement soutenu par son chef, le comte Okouma, résista longtemps à ces attaques, mais il dut donner sa démission quelques semaines plus tard, lorsque le souverain, pressé par ses adversaires, la lui demanda.

Les libéraux prétendirent alors faire attribuer à l'un des leurs le portefeuille vacant. Mais le président du Conseil proposa le nom d'un progressiste à l'approbation de l'empereur. Alors éclata le conflit, qui donna lieu à des incidents bizarres.

Résolus à prendre l'initiative de la rupture, les libéraux imaginèrent une ingénieuse combinaison. Comme ils étaient un peu plus nombreux que les progressistes, ils pouvaient à eux seuls tenir valablement une réunion du parti. Aussi, sans attendre l'assemblée générale qui avait été primitivement fixée au 1er novembre, ils se réunirent le 30 octobre, et votèrent à l'unanimité la dissolution du *Kensei-to*. Puis ils décidèrent que le *Kensei-to* serait reconstitué à l'exclusion des progressistes. Ceux-ci protestèrent, criant que le parti constitutionnel ne pouvait être dissous sans leur consentement. Ce fut la police qui trancha la question quelques heures après. La loi porte, en effet, que tout parti nouvellement organisé doit faire enregistrer à la police le procès-verbal d'inauguration, et que de même la police doit recevoir avis de toute dissolution. Les libéraux s'empressèrent de se mettre en règle avec la loi en allant remplir auprès des autorités les formalités d'usage. La police, les ayant agréées, déclarait par cela même valables les opérations faites. Alors, les libéraux s'installèrent dans les bureaux du parti et refusèrent d'y laisser pénétrer les progressistes. De part et d'autre on s'était muni de *soshi*. C'est le nom qu'on donne à des jeunes gens qui ont pour profession le tapage politique, avec accompagnement de coups de gourdin ou de coups de couteau. Il y en a quinze cents ou deux mille à Tokio, qui

servent de gardes du corps aux politiciens, et travaillent surtout en temps d'élection, ce qui explique le grand nombre des actes de violence pendant les périodes électorales. Dans la circonstance dont nous venons de parler, les progressistes envoyèrent des *soshi* attaquer le local où s'étaient retranchés leurs adversaires ; mais ceux-ci, défendus par d'autres *soshi*, restèrent maîtres de la place.

Le lendemain, au moment où les progressistes se disposaient à aller tenir la grande réunion annoncée, ils reçurent communication d'un ordre du ministre de l'intérieur (le leader des libéraux !) enjoignant à la police d'interdire comme illégale la réunion de l'ancien *Kensei-to* qui avait été dissous. Obligés de céder à la force, les progressistes rédigèrent une protestation dont les termes étaient très violents pour leurs anciens alliés, et décidèrent la fondation immédiate d'un nouveau groupe, le *Kensei-hon-to*, ou « vrai parti constitutionnel ». On vit donc un groupement politique, dirigé par le premier ministre et comprenant parmi ses adhérents deux autres membres du cabinet, accuser publiquement un autre parti, ayant à sa tête le ministre de l'intérieur, « d'une action injuste, arbitraire et illégale ».

Cependant, les libéraux, ayant tiré pleine vengeance de leurs adversaires, abandonnèrent la partie. Le comte Itagaki et deux de ses collègues allèrent porter leur démission à l'empereur. Le comte Okouma, persuadé qu'il trouverait une majorité progressiste à la Chambre, saisit cette occasion de former un cabinet homogène, et alla proposer à l'empereur de remplacer les ministres démissionnaires par des progressistes. Mais le souverain ne crut pas devoir accéder à ce désir. Dans ces conditions, il ne restait plus au comte Okouma qu'à remettre ses pouvoirs, avec tous ses collègues du cabinet. Et ainsi se trouva lamentablement terminée, sans qu'elle eût même subi l'épreuve d'une lutte à la Diète, cette première expérience du gouvernement parlementaire, entreprise à la légère par les politiciens japonais.

L'empereur, ne sachant à quel groupe confier le pouvoir, puisque les forces des deux partis adverses semblaient à peu près égales, en fut réduit à constituer, sous la présidence du maréchal marquis Yamagata, un cabinet d'affaires composé

d'hommes pris en dehors des partis. J'ai indiqué déjà l'attitude des vieux hommes d'État de Meiji et spécialement du maréchal Yamagata. Ils se refusaient à toute concession et rejetaient le gouvernement parlementaire. Le maréchal Yamagata, décidé à soutenir la lutte contre la Chambre, composa son cabinet d'hommes énergiques, dévoués à ses vues et résolus à ne pas céder devant les partis. La majorité des portefeuilles furent attribués à des militaires ; même le ministère de l'instruction publique fut donné à un amiral.

Ce cabinet avait contre lui tous les groupes de la Chambre. On allait donc à un conflit, et qui était très prochain, car, formé dans les premiers jours de novembre, le ministère devait se présenter devant le Parlement le 7, jour de l'ouverture de la Diète. Fort heureusement, cette cérémonie fut renvoyée au 3 décembre par suite du départ de l'empereur pour les grandes manœuvres. Ce retard apporté à la reprise des travaux du Parlement sauva la situation. Le cabinet profita du répit pour assurer son existence. Il se trouvait dans l'alternative ou de disparaître, ou de dissoudre la Chambre qui ne pouvait manquer de contrecarrer dès l'abord tous ses projets. Le maréchal Yamagata se rendit compte que ni l'une ni l'autre de ces solutions n'étaient de nature à satisfaire l'opinion, pas plus d'ailleurs qu'elle n'était conforme aux intérêts généraux du pays. Il abandonna donc l'attitude intransigeante qu'il avait eue jusque-là, et se mit en quête d'alliés. Il pensa d'abord aux libéraux, dont les vues s'accordaient le mieux avec les siennes, mais les libéraux ne voulurent accorder leur appui qu'en échange d'un nombre respectable de portefeuilles. C'est alors qu'intervinrent quelques hommes considérables du monde des affaires que la prolongation de la crise inquiétait.

Une députation composée de négociants et d'industriels alla voir le maréchal Yagamata et lui exposa le désastreux effet qu'une nouvelle dissolution de la Chambre aurait sur le commerce du pays qui justement commencait à s'améliorer : car l'excédent des importations sur les exportations diminuait, et la récolte du riz avait été excellente. Dès le lendemain de cette visite, le président du Conseil partit pour conférer avec le marquis Ito, qui rentrait de Chine. C'est au retour de cette

entrevue que s'accomplit l'entente désirée. Du coup le cabinet s'assurait à la Chambre une majorité d'une trentaine de voix.



Les politiciens japonais avaient obtenu la satisfaction désirée, l'établissement du régime parlementaire. Il semble bien, en effet, qu'il ne reste plus la moindre équivoque sur ce point. Pour qu'un homme comme le maréchal Yamagata ait consenti à agir ainsi qu'il vient de le faire, il faut qu'il ait reconnu, lui aussi, la nécessité de céder à leurs exigences.

Est-ce à dire que les politiciens japonais soient au bout de leurs peines? Évidemment non. L'Alliance actuelle des libéraux et du clan Yamagata consacre sans doute un rapprochement entre les « hommes de Meiji » et les partis, mais elle laisse cependant subsister un fossé entre eux. Les politiciens ne pourront longtemps s'accorder avec les clans.

Le politicien japonais est une création du régime nouveau. Aussitôt après la Restauration de 1868, lorsque le pays fut ouvert à l'invasion des idées européennes, une foule de jeunes gens des classes intermédiaires, fils de riches fermiers ou de marchands, se lancèrent dans l'étude des nouveautés occidentales ; ils y furent encouragés par le gouvernement lui-même. Ils acquirent ainsi, en même temps qu'une vague instruction, cet incommensurable orgueil qui est le propre des Japonais quelque peu teintés de connaissances. Puis, lorsque, leurs études finies et leurs diplômes en poche, ils voulurent mettre leurs talents au service de l'État, ils s'aperçurent que, sans nom, sans naissance, sans passé, ils ne pouvaient espérer arriver aux postes supérieurs de l'administration ou de l'armée, réservés avant tout aux fils des familles affiliées aux clans. Alors, ils entrèrent dans la politique pour y faire de l'opposition et ruiner la puissance des clans. Lorsqu'ils refusèrent les crédits demandés pour les constructions navales, en 1893, les orateurs de l'opposition prirent soin de déclarer que le projet en lui-même leur paraissait excellent, et qu'ils le repoussaient simplement parce qu'ils n'avaient aucune confiance dans les hommes placés à la tête de la marine. « Avant toute réforme, disait-on, il importe de délivrer la

marine de la tyrannie absorbante du clan des *Satsouma*. Il est à peu près impossible à un citoyen d'arriver à un poste important dans les services civils s'il n'appartient pas aux *Choshou*, ou à un grade élevé dans l'armée et la marine s'il n'est pas *Satsouma*. C'est cela que nous ne voulons plus.»

Il est incontestable que, malgré l'influence des idées européennes et les apparences de vie moderne, et les idées qui courent et les mots que l'on emploie, le Japon continue d'être dominé par les clans, ce qui n'a rien d'étonnant : il était encore gouverné, il y a trente ans à peine, par des *Daïmyo*, ou seigneurs féodaux, qui avaient fait de leur souverain une ombre muette, vivant dans une majestueuse réclusion. « Notre empereur, dit un historien japonais, a vécu des siècles derrière un paravent, sans jamais poser les pieds par terre ; rien de ce qui se passait au dehors n'arrivait jusqu'à ses oreilles sacrées.» Ces deux cent cinquante *Daïmyo* possédaient d'énormes domaines et avaient à leur service de véritables armées. Ce régime n'existe plus, mais la puissance des clans survit grâce à une hiérarchie civile et militaire largement organisée sur le privilège de la naissance. L'armée et plus encore la marine, qui jouent un rôle si important dans la politique du Japon moderne et qui sont le soutien le plus sûr du gouvernement contre les tendances subversives des majorités parlementaires, sont commandées en grande partie par des hommes appartenant aux *Satsouma*.

Ainsi, le conflit dont nous venons de raconter les phases récentes n'est pas un simple conflit entre des partis politiques et parlementaires ; c'est la forme japonaise du duel classique entre une oligarchie puissante et fortement disciplinée et une démocratie ambitieuse mais mal organisée encore. C'est la lutte des Gracques et du Sénat dans les derniers temps de la République romaine ; c'est aussi la campagne entreprise en Angleterre au commencement de ce siècle, contre ce qu'on appelait la suprématie des Whigs[1].

La guerre que les politiciens font aux hommes de clans est certainement légitime, mais à la condition de n'être point excessive. Le Japon moderne ne doit pas oublier tout ce qu'il

1. George N. Curzon. *Problems of the Far East*.

doit aux « hommes de Meiji », à ces « *Genro* » qu'on voudrait aujourd'hui rejeter dans le néant. Ils ont le prestige de la noblesse, l'habitude de commander; les partis politiques ne sauraient trouver aujourd'hui des hommes capables de gouverner, à moins de faire place parmi eux aux « *Genro* », et de s'entendre avec des hommes tels que le marquis Ito, qui jouit actuellement de la plus grande faveur auprès de l'empereur et d'une réelle autorité dans le pays. Il faut donc que les politiciens ne compromettent pas leur victoire en en abusant; et il faut aussi que les hommes des clans acceptent les conditions nouvelles de la vie politique.

Ce serait un bel idéal, la réconciliation du passé avec le présent, pour le plus grand bien du Japon. Cet idéal sera-t-il atteint? Cela dépend beaucoup de la sagesse des politiciens. Ceux-ci devraient tenir compte de certains avertissements. L'opinion japonaise, en effet, malgré ses aspirations vers un régime de liberté beaucoup plus large, semble fatiguée des agitations politiciennes. Et de fait, si l'on compare la situation actuelle au régime antérieur, le bilan du parlementarisme japonais, est inquiétant. Jusqu'en 1890, la contrée a réalisé d'admirables progrès. Ses destinées étaient entre les mains d'un groupe de brillants hommes d'État réveillés par les extraordinaires circonstances de la Restauration et qui avaient conquis la confiance du pays par la façon dont ils s'étaient tirés de ce pas difficile. Qu'a-t-on fait depuis 1890? Le Japon a abandonné son action en Corée; en Chine il n'a suivi que faiblement la marche des autres puissances. Il est loin de jouer à l'heure actuelle, dans le concert des nations, le rôle qu'on attendait de lui après la guerre de Chine. Quant à la situation intérieure, elle est moins brillante encore. Les crises ont empêché de mettre les finances sur un pied solide, et les affaires souffrent de la crise économique provoquée par la folie d'entreprises où l'on a jeté le pays à la légère.

Ajoutons que ce nouveau régime a produit des mœurs inconnues jusque-là, et dont s'inquiètent avec raison des écrivains éclairés. « Les hommes politiques, disait ces temps-ci le *Mainichi Shimboun*, journal progressiste de Tokyo, ne se croient jamais responsables ni de leurs paroles, ni de leurs

actes. Ils disent une chose un jour et font le contraire le lendemain quand ils sont parvenus au pouvoir. Aussi la nation a-t-elle cessé de les prendre au sérieux. Itagaki, qui se posa si longtemps en défenseur des droits des individus, est partisan maintenant de la toute-puissance de l'État. Yamagata était jusqu'à présent le champion du principe des cabinets indépendants, et voici qu'aujourd'hui il quémande l'appui d'un parti. Les hommes qui faisaient sonner si haut la trompette de la liberté et de l'égalité sont devenus les esclaves des clans. Fourousawa, qui rédigea la pétition demandant la représentation populaire, a été métamorphosé en un avocat de la monarchie absolue. Matsouda qui, lorsqu'il était simple député, prêchait la nationalisation des chemins de fer, a soigneusement évité de parler de ce projet lorsqu'il a pris le portefeuille des Finances, et maintenant qu'il vient d'être renversé du pouvoir il se hâte de revenir à ses anciennes idées, en considération des spéculations qu'il vise. Comment le peuple pourrait-il placer sa confiance dans de tels pantins? Une société dans laquelle aucune responsabilité ne s'attache aux déclarations d'un homme politique est une société où la fourberie, la corruption et l'absence de sens moral prévalent et où le droit n'existe pas. Qu'on nous débarrasse de ces éhontés individus (*hareno-hikan*)! »

En somme, très incertain est à l'heure présente l'avenir du Japon. L'expérience qui s'y fait est très curieuse en elle-même, mais elle a un grand intérêt — il n'est pas inutile de le dire en terminant — pour le monde entier. A l'heure où tant de compétitions se donnent carrière dans ces lointains parages, et où l'Extrême-Orient passe au premier plan de la politique universelle, il ne saurait être indifférent aux puissances occidentales de voir le gouvernement du Japon passer des mains d'un souverain réservé et prudent, conseillé par de vieux hommes d'État rompus aux affaires, à celles de politiciens sans passé, sans expérience, et auxquels les excitations d'un chauvinisme grossier servent trop souvent de raisons.

FAR EAST.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

A REIMS[1]

1825-1838

La première fois que j'ai entendu le nom de Shakespeare, c'est à Reims, de la bouche de Charles Nodier. Ce fut en 1825, pendant le sacre de Charles X.

Ce nom, personne alors ne le prononçait tout à fait sérieusement. La raillerie de Voltaire faisait loi. Madame de Staël, très noble esprit, avait adopté l'Allemagne, la grande patrie de Kant, de Schiller et de Beethoven. Ducis était en plein triomphe : il était assis, côte à côte avec Delille, dans une gloire d'académie, chose assez semblable à une gloire d'opéra. Ducis avait réussi à faire quelque chose de Shakespeare ; il l'avait rendu possible ; il en avait extrait des « tragédies » ; Ducis faisait l'effet d'un homme qui aurait taillé un Apollon dans Moloch. C'était le temps où Iago se nommait Pézare, Horatio Norceste, et Desdémone Hédelmone. Une charmante femme et fort spirituelle, madame la duchesse de Duras, disait : « Desdémona, quel vilain nom ! fi ! » Talma, prince de Danemark, en tunique de satin lilas bordée de fourrures, criait : « Fuis, spectre épouvantable ! » Le pauvre spectre, en effet, n'était toléré que dans la coulisse. S'il se fût permis la moindre apparition, M. Évariste Dumoulin l'eût tancé sévère-

1. Ces souvenirs de Reims appartiennent à une nouvelle série de *Choses vues*, qui paraîtra prochainement.

ment. Un Génin quelconque lui eût jeté à la tête le premier pavé venu, un vers de Boileau :

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Il était remplacé sur la scène par une « urne » que Talma portait sous son bras. Un spectre est ridicule ; des « cendres », à la bonne heure. Ne dit-on pas encore actuellement « les cendres » de Napoléon ? la translation du cercueil de Sainte-Hélène aux Invalides ne s'appelle-t-elle pas « le retour des cendres » ? Quant aux sorcières de Macbeth, elles étaient sévèrement consignées. Le portier du Théâtre-Français avait des ordres. C'est avec leur balai qu'on les eût reçues. — Je me trompe, du reste, en disant que je ne connaissais pas Shakespeare. Je le connaissais comme tout le monde, pour n'en avoir rien lu, et pour en rire. Mon enfance a commencé, comme toutes les enfances, par des préjugés. L'homme trouve les préjugés près de son berceau, les rejette un peu pendant la vie, et, souvent, hélas ! les reprend dans la vieillesse.

Dans ce voyage de 1825, nous passions notre temps, Charles Nodier et moi, à nous raconter les histoires et les romans gothiques qui ont fait souche à Reims. Nos mémoires, et quelquefois nos imaginations, se cotisaient. Chacun fournissait sa légende. Reims est une des plus invraisemblables villes de la géographie du conte. Elle a eu des marquis païens, dont un donnait en dot à sa fille les langues de terre du Borysthène, dites les courses d'Achille. Le duc de Guyenne, dans les fabliaux, passe par Reims pour aller assiéger Babylone ; Babylone, d'ailleurs, fort digne de Reims, est la capitale de l'amiral Gaudisse. C'est à Reims que « débarque » la députation envoyée par les Locres-Ozoles à Apollonius de Tyane, « grand prêtre de Bellone ». Tout en narrant le débarquement, nous discutions sur les Locres-Ozoles : ces peuples étaient ainsi nommés, les Fétides, — selon Nodier, parce que c'étaient des demi-singes ; selon moi, tout simplement, parce qu'ils habitaient les marais de la Phocide. Nous reconstruisions sur place la tradition de saint Remy et ses aventures avec la fée Mazelane. Les contes pullulent dans

cette Champagne. Presque toute la vieille fable gauloise y est née. Reims est le pays des chimères. C'est pour cela peut-être qu'on y sacrait les rois.

La légende est si naturelle à ce pays, et en si bonne terre là, qu'elle germait déjà sur le sacre même de Charles X. Le duc de Northumberland, ambassadeur d'Angleterre au sacre, avait cette renommée d'être fabuleusement riche. Cela, et Anglais, comment ne pas être à la mode? Les Anglais, à cette époque, avaient en France toute la popularité qu'on peut avoir en dehors du peuple. Certains salons les aimaient à cause de Waterloo, dont on était encore assez près, et c'était une recommandation dans le monde ultra que d'*anglaiser* la langue française. Lord Northumberland fut donc, bien long-temps avant sa venue, populaire et légendaire à Reims. Un sacre, pour Reims était une aubaine. Un flot de foule opulente venait inonder la ville. C'était le Nil qui passait. Les propriétaires se frottaient les mains.

Il y avait à Reims en ce temps-là, et il y a probablement encore aujourd'hui, à l'angle de la rue débouchant sur la place, une assez grande maison à porte cochère et à balcon, bâtie en pierre dans le style royal de Louis XIV, et qui fait face à la cathédrale. Au sujet de cette maison et de lord Northumberland, on contait ceci :

En janvier 1825, le balcon de cette maison portait l'écriteau : *Maison à vendre*. Tout à coup le *Moniteur* annonce le sacre de Charles X pour le printemps. Rumeur joyeuse dans la ville. On affiche immédiatement toutes les chambres à louer. La moindre devait rapporter pour vingt-quatre heures au moins soixante francs. Un matin, un homme en habit noir, en cravate blanche, Anglais, baragouinant, irréprochable, se présente à la maison à vendre sur la place. Il s'adresse au propriétaire, qui le considère attentivement.

— Vous voulez vendre votre maison? demande l'Anglais.

— Oui.

— Combien?

— Dix mille francs.

— Mais je ne veux pas l'acheter.

— Que voulez-vous?

— La louer, seulement.

— C'est différent. Pour une année?

— Non.

— Pour six mois?

— Non. Je voudrais la louer pour trois jours.

— Ah!

— Combien me demanderez-vous?

— Trente mille francs.

Ce gentleman était l'intendant de lord Northumberland en quête d'un gîte pour son maître pendant le sacre. Le propriétaire avait flairé l'Anglais et deviné l'intendant. La maison convenait, le propriétaire tint bon ; devant un Champenois, l'Anglais, n'étant qu'un Normand, céda : le duc paya les trente mille francs, et passa trois jours dans cette maison, à raison de quatre cents francs l'heure.

Nous étions, Nodier et moi, deux fureteurs. Quand nous voyagions ensemble, ce qui arrivait quelquefois, nous allions à la découverte, lui des bouquins, moi des masures; il s'extasiait sur un *Cymbalum Mundi* avec marges, et moi sur un portail fruste. Nous nous étions donné à chacun un diable. Il me disait : « Vous avez au corps le démon Ogive. — Et vous, lui disais-je, le diable Elzévir. »

A Soissons pendant que j'explorais Saint-Jean-des-Vignes, il avait fait dans un faubourg cette trouvaille, un chiffonnier. La hotte est le trait d'union entre le chiffon et le papier, et le chiffonnier est le trait d'union entre le mendiant et le philosophe. Nodier, qui donnait aux pauvres et parfois aux philosophes, était entré chez ce chiffonnier. Ce chiffonnier s'était trouvé être un négociant : il vendait des livres. Parmi ces livres, Nodier avait aperçu un assez gros volume de six à huit cents pages imprimé en espagnol sur deux colonnes, n'ayant plus de sa reliure que le dos, et fort entamé par les mites. Le chiffonnier, interrogé sur le prix, avait répondu, en tremblant de peur d'être refusé : « Cinq francs », — que Nodier avait donnés, en tremblant aussi, mais de joie. Ce livre était le *Romancero* complet. Il ne reste aujourd'hui de cette édition complète que trois exemplaires. Un de ces exemplaires s'est vendu, il y a quelques années, sept mille sept cents

francs. Du reste, les vers mangent à qui mieux mieux ces trois exemplaires. Les peuples, nourrisseurs de princes, ont mieux à faire que de dépenser leur argent à conserver, pour des éditions nouvelles, les testaments de l'esprit humain et le *Romancero* ne se réimprime pas, n'étant qu'une Iliade.

Pendant les trois jours du sacre, la foule se pressait dans les rues de Reims, à l'archevêché, aux promenades sur la Vesle, pour voir passer Charles X ; je disais à Nodier :

— Allons voir Sa Majesté la cathédrale.

Reims fait proverbe dans l'art gothique chrétien, on dit : *nef d'Amiens, clocher de Chartres, façade de Reims.* Un mois avant le couronnement de Charles X, une fourmilière d'ouvriers maçons, grimpée à des échelles et à des cordes à nœuds, employa toute une semaine à briser à coups de marteaux sur cette façade toutes les sculptures faisant saillie, de peur qu'il ne se détachât de ces reliefs quelque pierre sur la tête du roi. Ces décombres couvrirent le pavé, et on les balaya. J'ai longtemps eu en ma possession une tête de Christ tombée de cette façon. On me l'a volée en 1851. Cette tête n'a pas eu de bonheur, cassée par un roi, elle a été perdue par un proscrit.

Nodier était un admirable antiquaire, et nous explorions la cathédrale du haut en bas, tout encombrée qu'elle était d'échafaudages, de châssis peints et de portants de coulisse. La nef n'étant que de pierre, on l'avait remplacée à l'intérieur par un édifice de carton, pour plus de ressemblance probablement avec la monarchie d'alors ; on avait, pour le couronnement du roi de France, inséré un théâtre dans l'église : si bien qu'on a pu raconter avec une exactitude parfaite qu'en arrivant au portail j'avais pu demander au garde du corps de faction :

— Où est ma loge ?

Cette cathédrale de Reims est belle entre toutes. Sur la façade, les rois ; à l'abside, les énervés : les bourreaux ayant derrière eux le supplice. Sacre des rois avec accompagnement de victimes. La façade est une des plus magnifiques symphonies qu'ait chantées cette musique, l'architecture. On rêve longtemps devant cet oratorio. De la place, en levant

la tête, on voit, à une hauteur de vertige, à la base des deux clochers, une rangée de colosses, qui sont les rois de France. Ils ont au poing le sceptre, l'épée, la main de justice, le globe, et sur la tête l'antique couronne pharamonde, non fermée, à fleurons évasés. Cela est superbe et farouche. On pousse la porte du sonneur, on gravit la vis de Saint-Gilles, on monte dans les tours, on arrive dans la haute région de la prière, on baisse les yeux, et on a au-dessous de soi les colosses. La rangée des rois s'enfonce dans l'abîme. On entend, aux vibrations des vagues souffles du ciel, le chuchotement des cloches énormes.

Un jour, j'étais accoudé sur un auvent du clocher, je fixais mes yeux en bas par une embrasure. Toute la façade se dérobait à pic sous moi. J'aperçus dans cette profondeur, pas très loin de mon regard, tout au sommet d'un support de pierre long et debout adossé à la muraille, et dont la forme fuyait, raccourcie par l'escarpement, une sorte de cuvette ronde. L'eau des pluies s'y était amassée et faisait un étroit miroir au fond, une touffe d'herbes mêlée de fleurs y avait poussé et remuait au vent, une hirondelle s'y était nichée. C'était, dans moins de deux pieds de diamètre, un lac, un jardin et une habitation, un paradis d'oiseaux. Au moment où je regardais, l'hirondelle faisait boire sa couvée. La cuvette avait, tout autour de son bord supérieur, des espèces de créneaux entre lesquels l'hirondelle avait fait son nid. J'examinai ces créneaux : ils avaient la figure d'une fleur de lys. Le support était une statue. Ce petit monde heureux était la couronne de pierre d'un vieux roi.

Et, si l'on demandait à Dieu : « A quoi donc a servi ce Lothaire, ce Philippe, ce Charles, ce Louis, cet empereur, ce roi? » Dieu répondrait peut-être : « A faire faire cette statue, et à loger cette hirondelle. »

Le sacre eut lieu. Ce n'est point ici l'endroit d'en parler.

Aussi bien, mes souvenirs sur cette solennité du 27 mai 1825 ont été racontés ailleurs par un autre que moi, mieux qu'ils ne pourraient l'être par moi[1].

1. Voir *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Disons-le seulement, ce fut une journée radieuse. Dieu semblait avoir consenti à cette fête. Les longues fenêtres claires, car il n'y a plus de vitraux à Reims, laissaient entrer dans la cathédrale un jour éblouissant, toute la lumière de mai était dans l'église. L'archevêque était couvert de dorures, et l'autel de rayons. Le maréchal de Lauriston, ministre de la maison du roi, était content du soleil. Il allait et venait, affairé, parlant bas aux architectes Lecointe et Hittorf. Cette belle matinée donna occasion de dire : « le soleil du sacre », comme on avait dit : « le soleil d'Austerlitz ». Et une profusion de lampes et de cierges trouvait moyen de rayonner dans ce resplendissement.

Il y eut un moment où Charles X, habillé d'une simarre de satin cerise galonnée d'or, se coucha tout de son long aux pieds de l'archevêque. Les pairs de France, à droite, brodés d'or, empanachés à la Henri IV et vêtus de grands manteaux de velours et d'hermine, les députés à gauche en frac de drap bleu fleurdelisé d'argent au collet, le regardaient faire.

Toutes les formes du hasard étaient un peu représentées là, la bénédiction papale par les cardinaux dont quelques-uns avaient vu le sacre de Napoléon, la victoire par les maréchaux, l'hérédité par M. le duc d'Angoulême, dauphin, le bonheur par M. de Talleyrand, boiteux et debout, la hausse et la baisse par M. de Villèle, la joie par des oiseaux qu'on lâcha et qui s'envolèrent, et les valets du jeu de cartes par les quatre hérauts d'armes.

Un vaste tapis fleurdelysé, fait exprès pour l'occasion et appelé le « tapis du sacre », couvrait d'un bout à l'autre les vieilles dalles et cachait les tombes mêlées au pavé de la cathédrale. Une lumineuse épaisseur d'encens emplissait la nef. Les oiseaux, mis en liberté, erraient dans ce nuage, effarouchés.

Le roi changea six ou sept fois de costume. Le premier prince du sang, Louis-Philippe, duc d'Orléans, l'assistait. M. le duc de Bordeaux avait cinq ans et était dans une tribune.

Le compartiment où nous étions, Charles Nodier et moi, touchait aux bancs des députés. Au milieu de la cérémonie, vers l'instant où le roi s'étendit à terre, un député du Doubs,

nommé M. Hémonin, se tourna vers Nodier dont il était tout proche et, en posant le doigt sur sa bouche pour ne pas troubler l'oraison de l'archevêque, lui mit quelque chose dans la main. Ce quelque chose était un livre. Nodier prit le livre et l'entr'ouvrit.

— Qu'est-ce? lui demandai-je tout bas.

— Rien de bien précieux, me dit-il. Un volume dépareillé de Shakespeare, édition de Glascow.

Une des tapisseries du trésor de l'église, accrochée précisément en face de nous, représentait une entrevue peu historique de Jean-Sans-Terre et de Philippe-Auguste. Nodier feuilleta le livre quelques minutes, puis me montra la tapisserie :

— Vous voyez bien cette tapisserie?

— Oui.

— Savez-vous ce qu'elle représente?

— Non.

— Jean-Sans-Terre.

— Eh bien?

— Jean-Sans-Terre est aussi dans ce livre.

Le volume en effet, relié en basane usée aux coins, contenait *le Roi Jean*.

M. Hémonin se tourna vers Nodier :

— J'ai payé ce livre-là six sous, dit-il.

Le soir du sacre, le duc de Northumberland donna un bal. Ce fut un faste féerique. Cet ambassadeur des Mille et une Nuits en apporta une à Reims. Chaque femme trouva un diamant dans son bouquet.

Je ne dansais pas ; Nodier ne dansait plus depuis l'âge de seize ans où il avait été félicité d'une danse par une grand'tante extasiée en ces termes : « Tu es charmant, tu danses comme un chou !... » Nous n'allâmes point au bal de lord Northumberland.

— Que ferons-nous ce soir? demandai-je à Nodier.

Il me montra son bouquin anglais dépareillé, et me dit :

— Lisons ça.

Nous lûmes.

C'est-à-dire Nodier lut. Il savait l'anglais (sans le parler, je crois) assez pour déchiffer. Il lisait à haute voix et, tout en

lisant, traduisait. Dans les intervalles, quand il se reposait, je prenais l'autre bouquin conquis sur le chiffonnier de Soissons, et je lisais du *Romancero*. Comme Nodier, je traduisais en lisant. Nous comparions le livre anglais au livre castillan ; nous confrontions le dramatique avec l'épique. Chacun vantait son livre. Nodier tenait pour Shakespeare, qu'il pouvait lire en anglais, et moi pour le *Romancero*, que je pouvais lire en espagnol. Nous mettions en présence, lui le bâtard Falconbridge, moi le bâtard Mudarra. Et peu à peu, en nous contredisant, nous nous convainquions, et l'enthousiasme du *Romancero* gagnait Nodier, et l'admiration de Shakespeare me gagnait.

Des auditeurs nous étaient venus : — on passe la soirée comme on peut dans une ville de province, un jour de sacre, quand on ne va pas au bal ; — nous finîmes par être un petit cercle : il y avait un académicien, M. Roger ; un lettré, M. d'Eckstein ; M. de Marcellus, ami et voisin de campagne de mon père, lequel raillait son royalisme et le mien ; le bon vieux marquis d'Herbouville, — et M. Hémonin, donateur du livre payé six sous.

— Il ne les vaut pas ! s'écriait M. Roger.

La conversation devint discussion. On jugea le *Roi Jean*. M. de Marcellus déclarait l'assassinat d'Arthur invraisemblable. On lui fit observer que c'était de l'histoire. Il se résigna difficilement. Des rois s'entre-tuant, c'était impossible. Pour M. de Marcellus, le meurtre des rois commençait au 21 janvier. Régicide était synonyme de 93. Tuer un roi était une chose inouïe que « la populace » seule était capable de faire. Il n'y avait jamais eu d'autre roi violemment mis à mort que Louis XVI. Il admettait pourtant un peu Charles Ier. Il voyait là aussi la populace. Le reste était mensonge et calomnie démagogique.

Quoique aussi bon royaliste que lui, je me hasardai à lui insinuer que le XVIe siècle existait, et que c'était l'époque où les jésuites avaient nettement posé la question de « la saignée à la veine basilique », c'est-à-dire des cas où l'on doit tuer le roi ; question qui, une fois posée, eut tant de succès qu'elle fit poignarder deux rois, Henri III et Henri IV, et pendre un jésuite, le Père Guignard.

Puis on passa aux détails du drame, aux situations, aux

scènes, aux personnages. Nodier faisait remarquer que Falconbridge est le même dont parle Mathieu Pàris sous le nom de Falcasius de Trente, bàtard de Richard Cœur-de-Lion. Le baron d'Eckstein, à l'appui, rappelait, que, selon Hollinshed, Falconbridge ou Falcasius tua le vicomte de Limoges pour venger son père Richard blessé à mort au siège de Chalus ; lequel château de Chalus étant au vicomte de Limoges, il était juste que le vicomte, quoique absent, répondît sur sa tête d'une flèche ou d'une pierre tombée de ce château sur le roi. M. Roger riait de Shakespeare faisant crier : « *Autriche Limoges!* » et confondant le vicomte de Limoges avec le duc d'Autriche. M. Roger eut tout le succès, et son rire fut le dernier mot.

La discussion ayant ainsi tourné, je n'avais plus rien dit. Cette révélation de Shakespeare m'avait ému. Je trouvais cela grand. *Le Roi Jean* n'est pas un chef-d'œuvre, mais certaines scènes sont hautes et puissantes, et dans la maternité de Constance il y a des cris de génie.

Les deux livres, ouverts et renversés, restèrent posés sur la table. On cessa de lire, pour rire. Nodier avait fini par se taire aussi. Nous étions battus. Le dernier éclat de rire jeté, on s'en alla. Nous restâmes seuls, Nodier et moi, et pensifs, songeant aux grandes œuvres méconnues, et stupéfaits que l'éducation intellectuelle des peuples civilisés, et la nôtre même à lui et à moi, en fût là.

Enfin Nodier rompit le silence. Je me souviens de son sourire. Il me dit :

— On ignore le *Romancero!*

Je lui répondis :

— Et l'on se moque de Shakespeare !



Treize ans après, un hasard me ramena à Reims.

C'était le 28 août 1838. On verra plus loin pourquoi cette date s'est précisée dans mon esprit.

Je revenais de Vouziers. Les deux tours de Reims m'étaient apparues à l'horizon, et l'envie m'avait pris de revoir la cathédrale. Je m'étais dirigé vers Reims.

En arrivant sur la place de la cathédrale, j'aperçus une

pièce de canon braquée près du portail, avec les canonniers mèche allumée. Comme j'avais vu de l'artillerie là le 27 mai 1825, je crus que c'était l'habitude de cette place d'avoir du canon, et j'y fis à peine attention. Je passai outre, et j'entrai dans l'église.

Un bedeau à manches violettes, espèce de demi-abbé, s'empara de moi et me conduisit. Je revis toute l'église. Elle était solitaire. Les pierres étaient noires, les statues tristes, l'autel mystérieux. Aucune lampe ne faisait concurrence au soleil. Il allongeait sur les pierres sépulcrales du pavé les longues silhouettes blanches des fenêtres, et, à travers l'obscurité mélancolique du reste de l'église, on eût dit des fantômes couchés sur ces tombes. Personne dans l'église. Pas une voix ne chuchotait, aucun pas ne marchait.

Cette solitude serrait le cœur et ravissait l'âme. Il y avait là de l'abandon, du délaissement, de l'oubli, de l'exil, de la sublimité. Ce n'était plus le tourbillon de 1825. L'église avait repris sa dignité et son calme. Aucune parure, aucun vêtement, rien. Elle était toute nue, et belle. La haute voûte n'avait plus de dais à porter. Les cérémonies de palais ne vont point à ces demeures sévères ; un sacre est une complaisance ; ces masures augustes ne sont pas faites pour être courtisanes ; il y a accroissement de majesté pour un temple à le débarrasser du trône et à retirer le roi de devant Dieu. Louis XIV masque Jéhovah.

Retirez aussi le prêtre : tout ce qui faisait éclipse étant ôté, vous verrez le jour direct. Les oraisons, les rites, les bibles, les formules, réfractent et décomposent la lumière sacrée. Un dogme est une chambre noire. A travers une religion vous voyez le spectre solaire de Dieu, mais non Dieu. La désuétude et l'écroulement grandissent un temple. A mesure que la religion humaine se retire de ce mystérieux et jaloux édifice, la religion divine y entre. Faites-y la solitude, vous y sentez le ciel. Un sanctuaire désert et en ruine, comme Jumièges, comme Saint-Bertin, comme Villers, comme Holyrood, comme l'abbaye de Montrose, comme le temple de Pæstum, comme l'hypogée de Thèbes, devient presque un élément et a la grandeur virginale et religieuse d'une savane ou d'une forêt. Il y a là de la présence réelle.

Ces lieux-là sont vraiment saints ; l'homme s'y est recueilli. Ce qu'ils ont contenu de vérité est resté et a grandi. L'à-peu-près n'y a plus la parole. Les dogmes éteints n'y ont point déposé leur cendre, la prière passée y a laissé son parfum. Il y a de l'absolu dans la prière. Ce qui fut une synagogue, ce qui fut une mosquée, ce qui fut une pagode, est vénérable par ce côté-là. Une pierre quelconque où cette grande anxiété qu'on appelle la prière a marqué son empreinte n'est jamais raillée par le penseur La trace des agenouillements devant l'infini est toujours auguste. Qui suis-je? que sais-je?

Tout en cheminant dans la cathédrale, j'étais monté dans les travées, puis sous les arcs-boutants, puis dans les combles. Il y a là sous le haut toit aigu une admirable charpente d'essence de châtaignier, moins extraordinaire pourtant que « la forêt » d'Amiens.

Ces greniers de cathédrales sont farouches. Il y a presque de quoi s'égarer. Ce sont des labyrinthes de chevrons, d'équerres, de potences, des superpositions de solives, des étages d'architraves et d'étraves, des enchevêtrements de lignes et de courbes, toute une ossature de poutres et de madriers ; on dirait le dedans du squelette de Babel. C'est démeublé comme un galetas et sauvage comme une caverne. Le vent fait un bruit lugubre. Les rats sont chez eux. Les araignées, chassées de la charpente par l'odeur du châtaignier, se réfugient dans la pierre du soubassement où l'église finit et où le toit commence, et font très bas dans l'obscurité leur toile où vous vous prenez le visage. On respire on ne sait quelle poudre sombre, il semble qu'on ait les siècles mêlés à son haleine. La poussière des églises est plus sévère que celle des maisons ; elle rappelle la tombe ; elle est cendre.

Le plancher de ces mansardes colossales a des crevasses par où l'on voit en bas au-dessous de soi l'église, l'abîme. Il y a, dans des angles où l'on ne pénètre point, des espèces d'étangs de ténèbres. Les oiseaux de proie entrent par une lucarne et sortent par l'autre. Le tonnerre vient aussi là familièrement ; quelquefois trop près : et cela fait l'incendie de Rouen, de Chartres ou de Saint-Paul de Londres.

Mon guide, le bedeau, me précédait. Il regardait les fientes

sur le plancher, et hochait la tête. A l'ordure il reconnaissait la bête. Il grommelait dans ses dents :

— Ceci est un corbeau... Ceci est épervier.,. Ceci est une chouette...

Je lui disais :

— Vous devriez étudier le cœur humain.

Une chauve-souris effarée volait devant nous.

En marchant presque au hasard, en suivant cette chauve-souris, en regardant ces fumiers d'oiseaux, en respirant cette poussière dans cette obscurité, parmi ces toiles d'araignées, parmi ces rats en fuite, nous arrivâmes à un recoin noir, où je distinguai confusément, sur une grande brouette, une sorte de long paquet qui était lié d'une corde et qui ressemblait à une étoffe roulée.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je au bedeau.

Il me répondit :

— C'est le tapis du sacre de Charles X.

Je regardai cette chose. En ce moment, — je n'arrange rien, je raconte, — il y eut tout à coup sous la voûte une sorte de coup de foudre. Seulement cela venait d'en bas. Toute la charpente remua, les profonds échos de l'église multiplièrent le roulement. Un second coup éclata, puis un troisième, à intervalles égaux. Je reconnus le canon. Je songeai à la pièce que j'avais vue en batterie sur la place.

Je me tournai vers mon guide :

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit?

— C'est le télégraphe qui vient de jouer, et c'est le canon qu'on tire.

Je repris :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, répondit le bedeau, qu'il vient de naître un petit-fils à Louis-Philippe.

C'était en effet le canon qui annonçait la naissance du comte de Paris.

Voilà mes souvenirs de Reims.

VICTOR HUGO.

CŒURS PURITAINS[1]

I

Ce dimanche-là, à six heures et demie du soir. Barnabé sortit de sa chambre. La maison Thayer n'était haute que d'un étage et ne contenait point de vastes appartements ; un certain nombre de petites chambres étaient groupées autour de trois pièces carrées : une salle au nord, une autre au midi, et la grande cuisine. Barnabé, en sortant de sa chambre, alla droit à la cuisine, où la famille était réunie.

Caleb Thayer, sa femme Déborah, son fils Éphraïm et sa fille Rébecca étaient assis en demi-cercle autour du foyer. On était au mois de mai, déjà. mais le temps était aigre et l'on avait des craintes pour les fleurs des pommiers. En dépit du feu qui brûlait dans l'âtre, le froid pénétrait dans la cuisine.

Caleb Thayer tenait sur ses genoux une grande Bible de cuir; il la lisait à haute voix, d'un ton solennel. Droite sur son séant, sa large figure penchée, Déborah Thayer avait une expression juridique et raisonneuse. La chaleur de la flamme rendait encore plus éclatantes les joues roses de Rébecca; elle était assise auprès de sa mère ; sa chevelure brune et luisante, retenue par un peigne dentelé, dominait avec

1. L'original a paru sous ce titre : *Pembroke* (Harper et Cie, éditeurs, New-York); — Pembroke est le nom du village où l'auteur a placé l'action du roman. — *Tous droits réservés.*

une sorte de dignité son fichu des dimanches. Sa mère et elle ne se ressemblaient pas ; mais leurs gestes étaient les mêmes et prouvaient peut-être une ressemblance morale plus profonde. Éphraïm, petit pour son âge, habillé de vêtements gauchement faits à domicile, se tortilla quand Barnabé entra, puis le considéra d'un regard lent. Il examina les cheveux lissés et parfumés, le gilet de satin noir à fleurs bleues, l'habit à boutons de cuivre et les bottes brillantes de son frère, et se mit à siffloter entre ses dents.

— Éphraïm ! dit sévèrement sa mère.

Elle avait une voix lourde, à laquelle un léger bégaiement donnait un accent plus pénétrant et plus personnel.

Caleb continuait à lire pesamment.

— Où allez-vous, Barney? demanda Éphraïm, avec une grimace et un ricanement adressés à Barnabé par-dessus le dossier de sa chaise.

— Éphraïm ! répéta sa mère.

Elle fronçait, en même temps, ses épais sourcils roux ; et le regard de ses yeux bleus, par delà la sœur, atteignait le frère.

Éphraïm se remit en position, il murmura :

— C'était seulement pour savoir où il allait.

Barnabé, debout devant la fenêtre, brossait son joli chapeau melon avec une aile de canard blanc. C'était un grand et beau gars ; son profil se découpait, net et régulier, sur la lumière, entre les deux pointes aiguës de son col, et sa chemise moulait un corps bien découplé. Ses joues étaient aussi colorées que celles de sa sœur.

Lorsqu'il mit son chapeau et ouvrit la porte, sa mère elle-même interrompit la lecture de Caleb :

— Ne restez pas plus tard que neuf heures, Barnabé.

Le jeune homme murmura d'un ton grognon quelque chose d'inintelligible.

— Je ne suis pas disposée à vous voir rester dehors aussi longtemps que dimanche dernier, répliqua sa mère.

Elle secoua de haut en bas, lourdement, son menton, comme s'il eût été de fer.

Barnabé se hâta de sortir en faisant claquer la porte.

— S'il avait seulement quelques années de moins, je le ferais revenir pour refermer cette porte! dit la mère.

Caleb reprit sa lecture. Il lisait maintenant un des psaumes les plus remplis d'imprécations, et les yeux bleus de Déborah flamboyaient d'une énergie guerrière en l'écoutant : elle confondait les ennemis du roi David avec ceux qui bravaient sa propre autorité.

Barnabé sortit de la cour, qui s'étendait large et profonde au midi. Sur la jeune herbe fraîche, les fleurs des cerisiers avaient neigé. Les trois grands cerisiers du milieu commençaient à verdir, après avoir été blancs de fleurs; les pommiers étaient fleuris.

Il y avait des pommiers encore derrière le mur de pierres qui longeait la route ; leurs douces branches fleuries, dans l'air froid, avaient un aspect étrange. Le couchant était clair et jaune, traversé de quelques nuages violacés.

Barnabé regarda les fleurs au-dessus de sa tête et se demanda s'il ne surviendrait pas une gelée. Une large part de leurs revenus était fournie aux Thayer par les pommes, et Barnabé avait maintenant un intérêt vital en ces affaires, puisqu'il devait, le 30 juin, épouser Charlotte Barnard. Il prenait souvent un crayon et un bout de papier et calculait, au moyen de chiffres embrouillés, à combien se monteraient leurs revenus et leurs dépenses probables.

Il avait arrêté dans sa tête que Charlotte aurait tous les ans une robe de soie neuve et deux chapeaux neufs, l'un pour l'hiver, l'autre pour l'été. Sa mère avait souvent remarqué, avec dédain, que Charlotte Barnard portait, pendant l'hiver, son chapeau d'été, dont elle changeait le ruban, et que, de plus, depuis trois ans, elle n'avait pas eu un chapeau neuf.

— Si elle n'en a pas, cela ne l'empêche pas d'être plus jolie que n'importe quelle jeune fille de la ville! avait répondu Barnabé, profondément blessé.

Il était resté, pourtant, préoccupé de cette question : les chapeaux de Charlotte ; il avait décidé qu'elle en aurait un blanc, garni de rubans de gaze, pour l'été, et une capote de soie foncée pour l'hiver, pareille à celle de Rébecca ; seulement, la soie serait bleue au lieu d'être rose, parce que Charlotte était blonde. Barnabé s'était même demandé, avec une tendre hésitation, avant d'acheter son beau gilet de satin à fleurs, s'il ne pourrait pas faire un autre emploi de cet

argent, acheter un chapeau à Charlotte ; mais il n'avait pas osé. Un jour, il lui avait donné un petit châle bleu à ramages, et le père de Charlotte l'avait forcée à le rendre :

— Je n'admets pas que de jeunes galantins vous achètent des vêtements pendant que vous êtes sous mon toit !

Charlotte avait rendu le châle à son fiancé en lui disant, avec des larmes de regret dans les yeux :

— Papa trouve que je ne dois pas le prendre... Vous ferez mieux de le garder jusqu'à nouvel ordre, Barney.

Barnabé avait soigneusement plié le châle et l'avait rangé dans le fond d'une petite malle qu'il fermait toujours à clef.

Après un quart de mille environ, le mur de pierres et les pommiers cessaient. On avait devant soi un bout de clôture neuve et une maisonnette neuve en construction. La cour était pleine de plâtras et une échelle montait jusqu'au toit, tout brillant de ce jaune rose et frais qui est la couleur du bois de pin naturel.

Barnabé, debout devant la maison, la contempla quelques minutes ; puis il en fit lentement le tour, la tête levée ; puis il marcha vers la porte, et franchit le seuil en sautant, car il n'y avait pas encore de marches. Une fois entré, il secoua de ses habits la sciure de bois, soigneusement, puis il parcourut la maison, grimpa au second par une échelle et couva des yeux avec orgueil les deux chambres placées sous la pente du toit neuf. Il avait repoussé avec dédain l'idée émise par son père que la maison pourrait n'avoir qu'un étage au lieu d'un étage et demi. Caleb Thayer avait une horreur et une peur extrêmes du vent. Son père, qui avait bâti la maison où il demeurait, avait éprouvé avant lui cette même frayeur. Déborah s'indignait souvent contre cette folie de coucher dans de petites niches étouffées, au lieu d'avoir de vastes chambres, parce que les ancêtres avaient craint le vent comme la peste ; et Barnabé, là-dessus, était d'accord avec elle.

Au rez-de-chaussée de la maison neuve se trouvaient en façade deux pièces carrées, comme celles de la maison Thayer ; par derrière était la grande cuisine, suivie d'une chambre, avec son toit particulier.

Barnabé entra dans la cuisine et s'y arrêta, le dos appuyé

à l'embrasure d'une fenêtre. Les vitres n'étaient pas posées, l'air froid et la lumière du soir pénétraient librement. Au dehors, un champ d'une belle étendue montait en pente douce; et plus loin, au sommet de la colline, un angle de toit et une grande cheminée se dessinaient en noir sur le ciel. Une mince colonne de fumée en sortait, droite et sombre : là demeurait Charlotte Barnard.

Barnabé vit cette fumée. Il y avait dans le champ un petit creux tout bleu de violettes; il le remarqua machinalement. Une charrette passa sur la route. Il allait partir, mais soudain il resta immobile au milieu de la cuisine, comme si quelqu'un l'eût arrêté. Il regarda le foyer neuf, sans feu, puis, à travers la porte ouverte, la chambre à coucher qu'il devait occuper lorsqu'il serait marié avec Charlotte, puis les salles de la façade, qui ne seraient que des appartements de cérémonie, sans relation aussi étroite avec la vie de tous les jours.

Les fenêtres de la cuisine seraient ensoleillées, Charlotte trouverait la pièce agréable à habiter :

— On pourra mettre ici son *rocking-chair*, — dit Barnabé à haute voix.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Il avança de quelques pas, appuya sa joue fraîche et jeune contre un pan de mur de cette maison neuve et y mit un baiser... C'était, — sans qu'il s'en rendît compte — un témoignage de ferveur adressé non seulement à Charlotte, à la joie de la voir venir à lui dans ces murs, mais aussi à toute la Vie, à l'Amour, à la Nature. Il sanglotait presque, en sortant de la maison, les pensées se pressaient en foule dans son cerveau, il ne posait pas sur le sol.

« J'épouserai Charlotte et nous vivrons ici toute notre vie et nous mourrons ici, — se disait Barnabé en montant la colline. — C'est dans la salle du nord que sera placé mon cercueil quand tout sera fini !... » Malgré cette idée funèbre, son cœur bondissait de joie ; il marchait fièrement comme un soldat dans le rang, ses épaules se carraient sous son habit des dimanches.

Les nuages dorés pâlissaient au couchant : l'air du soir lui soufflait froidement au visage; à mesure qu'il approchait de la maison Barnard, il voyait la lueur du feu flamboyer sur

le mur de la cuisine. Il entra dans la cour, et il aperçut une tête blonde éclairée par un rayon vermeil. Il y avait un marteau à la porte : il le souleva doucement et le laissa retomber. Ce ne fut qu'un léger bruit, mais une ombre de femme aussitôt se dirigea vers la cour, et Barnabé entendit ouvrir la porte intérieure. Il ouvrit lui-même la porte extérieure : Charlotte était là, debout, calme et souriante. Ils ne se parlèrent pas. Barnabé s'assura que la porte était fermée derrière elle, puis il prit Charlotte par les mains et l'embrassa.

— Il ne faut pas faire cela, Barnabé ! murmura Charlotte en détournant la tête.

Elle était aussi grande que lui, et aussi belle.

— Et si je veux le faire !... — répondit Barnabé radieux.

Et sa figure poursuivit celle de la jeune fille jusque sur l'épaule.

— Il fait vraiment froid, n'est-ce pas? demanda Charlotte d'une voix qu'elle avait peine à rendre grondeuse.

— J'ai été voir notre maison. Donnez-moi encore un baiser, Charlotte !

— Charlotte ! cria une voix sonore.

Et les amoureux tressaillirent.

— Je viens, père !

Charlotte ouvrit la porte et entra paisiblement dans la cuisine, ayant Barnabé sur les talons. Son père, sa mère et sa tante, Sylvia Crane, étaient assis là, éclairés par la rouge lueur du feu et par le dernier rayon du crépuscule. Sylvia était placée un peu en arrière des autres ; sa silhouette, avec sa figure délicate, encadrée d'un chapeau blanc, rappelait une de ces branches de pommier fleuries.

— Comment vous portez-vous? dit Barnabé d'une voix forte, légèrement irritée.

La mère et la tante de Charlotte répondirent un peu nerveusement.

— Comment va votre mère ? ajouta madame Barnard.

— Très bien, je vous remercie.

Charlotte avança une chaise à son amoureux. Il venait de s'asseoir quand Céphas Barnard prit la parole, d'une voix aussi brusque et aussi rude qu'un aboiement de chien : Barney sursauta et sa chaise racla le sol sablé.

— Allumez la chandelle, Charlotte! disait Céphas.

Charlotte obéit : elle alluma une chandelle sur la haute cheminée, puis s'assit auprès de Barnabé; Céphas les regardait.

C'était un petit homme, avec la figure mince entourée de mèches blanches et d'une barbe également blanche, mais dont les yeux noirs brillaient aigus et fixes. Barnabé le regardait, à son tour, d'un air résolu : il y avait une curieuse ressemblance entre ces deux paires d'yeux. Par le fait, il y avait eu jadis une parenté assez proche entre les Thayer et les Barnard : il n'était pas extraordinaire qu'un point commun se retrouvât chez ceux d'aujourd'hui.

Céphas avait craint que Barnabé, profitant de l'obscurité, ne prît la main de Charlotte ou ne hasardât quelque autre familiarité amoureuse. C'est pourquoi il avait ordonné d'allumer la chandelle, bien que la nuit ne fût pas complètement venue. Barnabé, assis auprès de sa fiancée, semblait à peine la regarder, et pourtant, par un phénomène de vision subtil, peut-être immatériel, aucun mouvement de sa tête, aucune expression fugitive de son visage, reflet de son âme, ne lui échappaient. Il avait toujours devant les yeux les traits bien-aimés de Charlotte, purs et dignes, presque sévères, mais adoucis par une fleur de jeunesse, et ses cheveux blonds nattés en couronne, avec une longue boucle derrière chaque oreille. Charlotte n'aurait pas pu dire si Barney l'avait regardée, et cependant il savait que, sur une robe neuve en mousseline de laine, d'un rouge mélangé, elle portait une collerette en broderie, avec la chaîne d'or de sa mère, que celle-ci lui avait donnée.

Barnabé attendait anxieusement le bruit que ferait le pétillement du feu dans la grande salle à côté : il espérait que Charlotte l'avait allumé et que, bientôt, ils pourraient y aller tous les deux seuls. Il en était ainsi d'habitude, le dimanche soir; quelquefois, cependant, avant l'arrivée du jeune homme, Céphas défendait à sa fille d'allumer le feu et interdisait ainsi toute espèce de tête-à-tête aux amoureux.

— Si Barnabé Thayer ne peut pas rester assis avec le reste de la famille, il peut s'en retourner chez lui! — proclamait-il, ces jours-là.

Il l'avait proclamé, ce soir, et Charlotte, désolée, avait obéi.

Elle n'avait pas autre chose à faire : tout enfant elle avait appris, en même temps que son alphabet, à connaître à fond le caractère de son père et les obligations que ce caractère lui imposait.

— Il faut être une bonne fille et faire attention : c'est la manière de votre père!...

Madame Barnard avait elle-même épelé le caractère de son mari comme un dur et cruel texte de la Bible. Elle s'étonnait de son obscurité, mais elle y croyait avec respect ; elle le défendait même, au besoin. Cette femme grasse et molle, d'une allure lourde, traînante, devenait résolue, ses yeux doux, aux paupières épaisses, flamboyaient, quand sa sœur aînée, Hannah, osait blâmer Céphas.

— Je vous dis que c'est sa manière ! déclarait Rachel Barnard.

Elle prononçait ces mots comme s'il s'était agi du roi.

— Sa manière ! — ricanait Hannah. — Je la connais, sa manière !... Vous bourrer de seigle, et encore de seigle, sans vous laisser manger une parcelle de maïs, et après cela, vous bourrer de maïs, et encore de maïs, sans même un grain de seigle ! Ne vous laisser rien manger, pendant un temps, que des légumes verts et des produits du jardin, vous faire brouter et ruminer votre pâture comme des bêtes à cornes, puis, après cela, ne vous nourrir que de viande ! Vous laisser sortir quand cela lui passe par la tête et puis vous garder à la maison, Charlotte et toi, toute une année !...

— C'est sa manière, et je n'entends pas qu'on la critique ! ripostait avec fermeté Rachel Barnard, tandis que sa sœur continuait à ricaner.

Charlotte était aussi loyalement soumise que sa mère ; elle n'aimait pas que son fiancé lui-même insinuât la moindre chose contre son père. Que son acquiescement aux volontés de ce père la rendît malheureuse, peu lui importait ; elle n'en obéissait pas moins.

Ce soir, elle savait que Barnabé attendait impatiemment son signal pour quitter le reste de la compagnie et s'en aller avec elle dans la salle du devant : elle-même sentait dans tous les nerfs de son corps une impatience et un désir involontaires, mais personne ne pouvait s'en douter : elle était aussi calme en apparence que si Barnabé eût été le vieux squire

Payne, qui venait quelquefois les voir le dimanche soir. Elle semblait écouter attentivement la conversation de sa mère et de sa tante sur le grand nettoyage de printemps.

Céphas et Barnabé gardaient un silence maussade. Le jeune homme soupçonnait que Céphas avait défendu d'allumer le feu ; il était indigné aussi de la façon dont Charlotte avait été rappelée par son père, — et il n'avait aucune diplomatie.

Charlotte, sous son calme apparent, devenait inquiète. Elle regardait sa mère, dont les yeux étaient baissés. Les deux femmes pressentaient une tempête. Charlotte, sans bruit, rapprocha un peu sa chaise de celle de son amoureux ; sa robe toucha le genou de Barnabé. Tous deux rougirent et tremblèrent : les yeux de Céphas étaient fixés sur eux.

Charlotte ne sut jamais comment cela commença, mais son père aborda soudain un dangereux sujet, sur lequel lui et Barnabé se jetèrent comme sur un os à ronger. Barnabé était démocrate, Céphas était whig. Aucune des deux femmes ne comprenait bien l'objet de la discussion ; mais Charlotte pâlissait de plus en plus et jetait à sa mère des regards navrés.

— Pas cela, père, pas cela ! hasarda une ou deux fois Rachel Barnard.

Elle faisait l'effet d'un moineau voulant lutter contre le vent.

Charlotte posa sa main sur le bras de son amoureux et l'y laissa, mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Non, dit-elle, non, Barnabé... Il me semble qu'il va geler cette nuit ; ne le croyez-vous pas ?

Personne ne l'entendit. Sylvia Crane, à l'arrière-plan, pressait de ses mains fines les bras de son *rocking-chair*.

Tout à coup, les deux hommes commencèrent à hurler l'un contre l'autre des épithètes injurieuses. Céphas s'était levé, agitant le bras droit avec fureur ; Barnabé secoua la main de Charlotte et se dressa.

— Sortez d'ici ! cria Céphas d'une voix rauque ; sortez d'ici ! Sortez de cette maison et n'ayez jamais l'audace d'en revenir souiller le seuil tant que le Seigneur tout-puissant régnera !

Le vieillard pouvait avec peine articuler ses mots ; il remuait

les bras, branlait la tête, frappait du pied ; il était blanc de rage.

— Je n'y reviendrai jamais, par le Seigneur tout-puissant ! répondit Barnabé d'une voix solennelle.

Et la porte retentit derrière lui. Charlotte se leva précipitamment.

— Asseyez-vous ! cria Céphas.

Charlotte s'élança vers la porte.

— Asseyez-vous ! répéta son père.

Sa mère saisit sa robe.

— Charlotte, asseyez-vous, — murmura-t-elle, regardant son mari avec terreur.

Mais Charlotte lui fit lâcher prise :

— Ne m'arrêtez pas, mère : je ne supporterai pas qu'on le renvoie de cette façon ! dit-elle.

Son père s'avança, menaçant, mais elle lui opposa ses jeunes et fortes épaules et, le repoussant, elle s'élança dehors. La porte fut refermée derrière elle et verrouillée sans que seulement elle y prît garde. Elle traversa la cour en courant, elle criait :

— Barney ! Barney ! Barney ! revenez !

Barnabé était déjà dehors, sur la route ; il ne tourna pas la tête et continua son chemin. Charlotte pressa le pas.

— Barney ! cria-t-elle d'une voix brisée par les sanglots. Barney, revenez ! Vous n'êtes pas fâché contre moi, n'est-ce pas ?

Barney ne tournait toujours pas la tête ; la distance augmentait entre eux tandis que Charlotte le suivait en l'appelant.

Soudain, elle s'arrêta ; elle regarda son fiancé qui s'éloignait d'elle et s'enfonçait à grands pas dans l'obscurité.

— Barney Thayer ? — cria-t-elle d'une voix irritée, impérieuse ; — si jamais vous devez revenir, revenez tout de suite !

Mais Barney continua comme s'il n'entendait pas. Elle tenait encore ses yeux attachés sur lui et respirait avec effort. Elle pouvait à peine empêcher ses pieds de courir après lui, mais elle ne voulait pas le suivre plus longtemps. Elle ne l'appela plus. En un clin d'œil, elle fit volte-face et, la tête haute, dans la nuit, elle se dirigea vers la maison.

Elle n'essaya pas d'ouvrir la porte : elle était certaine

qu'on avait mis le verrou, et elle avait de l'orgueil. Elle s'assit sur la pierre plate et froide, et elle resta là, appuyée contre le vieux panneau de la porte, immobile autant que l'ombre de quelque objet inanimé. Le vent commença de s'élever et, en même temps, la pleine lune apparut. La tête blonde de Charlotte, brusquement éclairée, ressemblait à une fleur pâle, mais les plis de sa robe rouge restaient aussi sombres et vagues que le feuillage du lilas à côté d'elle. Les branches fleuries d'un large pommier, seules au milieu des ténèbres, étaient comme les ailes argentées d'un grand oiseau couvant son nid; l'herbe de la cour brillait comme une toison d'argent. Charlotte ne fit pas plus attention à tout cela qu'aux battements de son cœur. Elle avait dans la poitrine un mouvement d'horloge et ne l'entendait pas.

Une voix faible, un murmure, l'appela; une forme souple et mince tourna le coin de la maison comme un rameau de vigne.

— Charlotte, êtes-vous là?

Charlotte n'entendit pas.

Le souffle répéta :

— Charlotte!

Charlotte regarda autour d'elle : une main blanche et mignonne émergea des ténèbres, au coin de la maison, et lui fit signe.

— Charlotte, venez, venez vite.

Charlotte ne bougea pas.

— Venez, Charlotte! Votre mère a une peur affreuse que vous ne preniez froid. Venez, la grande porte est ouverte.

Charlotte restait immobile. Alors la forme souple et mince se dirigea mystérieusement vers elle, sans quitter l'appui de la maison et, pareille à un oiseau prudent, avec de fréquentes pauses. Quand elle fut tout près de Charlotte, elle lui toucha timidement l'épaule :

— Oh! Charlotte, êtes-vous si désolée?... Il aurait dû cependant connaître votre père, depuis le temps!... Sa colère passera et il reviendra.

— Je ne lui demande pas de revenir.

Ainsi répondit Charlotte, sur un ton de colère. Sylvia la regardait avec découragement : la figure de Charlotte paraissait étrange et dure, au clair de lune.

— Votre mère est affreusement inquiète, — répliqua sa tante à voix basse. — Elle a peur que vous ne preniez froid. Je suis sortie par la grande porte pour que vous puissiez rentrer par là. Votre père dort dans son fauteuil ; il a défendu à votre mère d'ouvrir l'autre porte, et elle n'a pas osé le faire, mais nous n'avons pas besoin de passer près de lui : vous pouvez très bien vous glisser par là et gagner votre chambre sans qu'il s'en doute... Oh ! Charlotte ! venez vite !

Charlotte se leva. Sylvia côtoyait toujours la maison, tandis que Charlotte allait hardiment en pleine lumière.

— Charlotte, j'ai une peur affreuse qu'il ne vous aperçoive !

Mais la jeune fille ne recula pas. Au moment où elles atteignaient la porte, elle fut refermée devant elles si violemment qu'elles en reçurent le vent au visage. Elles entendirent la voix désolée de madame Barnard :

— Oh ! père, laissez-la rentrer !

— Ne vous inquiétez pas, mère ! cria Charlotte. Je vais aller chez tante Sylvia.

— Oh ! Charlotte !

Et la voix de la mère se brisa dans un sanglot.

— Ne vous inquiétez pas, mère, — répéta Charlotte avec une sécheresse de ton moins réconfortante que ses paroles. — Je serai très bien chez tante Sylvia... Venez ! — dit-elle impérieusement à sa tante, — je ne veux pas rester ici plus longtemps.

Elle s'en alla, d'un pas rapide, comme avait fait Barnabé.

— Je vais l'emmener chez moi, — dit Sylvia à sa sœur d'une voix tremblante.

Puis elle suivit Charlotte.

Sylvia demeurait sur une vieille route qui partait de la grande un peu après la maison neuve : — il fallait donc passer devant. — Charlotte marchait d'un tel pas que Sylvia pouvait à grand'peine la suivre ; elle glissait dans son sillage, soufflant doucement et relevant sa robe, afin d'éviter la rosée du soir. Elle tremblait de sympathie pour Charlotte ; elle avait, de plus, une inquiétude pour son propre compte.

Quand elles atteignirent la maison neuve, elle se mit à sangloter ; mais Charlotte passa vite, sans un murmure.

— Oh! Charlotte, ne soyez pas si désolée! — dit la pauvre tante. — Je suis sûre que tout s'arrangera.

Charlotte ne répondit pas. Les plis sombres de sa robe frôlaient les buissons au bord de la route, et Sylvia, tremblante, se hâtait derrière elle.

Ni l'une ni l'autre ne se douta que Barnabé les surveillait, debout dans une fenêtre de la maison neuve. Après s'être enfui de chez Céphas, il était venu là. Il reconnut la démarche de Charlotte aussi facilement que son visage, et entendit la voix de Sylvia sans distinguer ses paroles. Il les vit tourner le coin de la route, et il pensa que Charlotte, pour une raison ou pour une autre, allait passer la nuit chez sa tante. Il avait résolu de rester où il était, dans sa maison déserte, et de ne plus retourner au logis paternel.

Une grande douleur et une grande colère contre le monde entier et contre la vie s'étaient emparées de lui. Il ne pensait pas à ses ennemis personnels : c'était la vie elle-même qu'il aurait voulu frapper au visage, parce qu'il existait. Après le bonheur exalté, presque céleste, où il avait plané, ce soir-là même, il se trouvait plongé dans des abîmes d'autant plus profonds. Sa joie, tout à l'heure, avait recherché les causes premières, atteint jusqu'à l'éternité; de même, à présent, sa misère. L'esprit religieux que lui avaient transmis naturellement plusieurs générations de puritains et que toute son éducation, depuis l'enfance, avait développé, lui rendait impossible toute sympathie ou antipathie essentielle en dehors de Dieu.

Assis sur un tas de copeaux, dans un coin, il s'étreignait les bras avec des mains crispées et plaidait sa propre cause avec violence.

— Qu'ai-je fait pour être ainsi traité? se demandait-il, en levant la tête dans les ténèbres.

Et ce n'était point la figure menaçante de Céphas Barnard qu'il voyait devant lui, mais bien une autre figure gigantesque, dont son imagination ne pouvait définir les contours et qui, semblable à une statue de pierre, le regardait avec une terrible puissance négative. Barnabé essayait de la frapper, mais ses coups retombaient sur son propre cœur.

— Qu'ai-je fait? — demandait-il infatigablement à la grande, rigide et silencieuse Conscience qui se dressait devant lui. —

N'ai-je pas, depuis mon enfance, suivi tous Tes commandements? Ai-je jamais manqué de Te louer comme l'auteur de mon bonheur, et ne T'ai-je pas demandé de le bénir?... Qu'ai-je fait pour que ce bonheur me soit enlevé? Il ne m'a été donné que pour m'être enlevé. Pourquoi me l'avoir donné, alors?... Pour se moquer de moi!... Oui, oui, se moquer de moi! — cria-t-il avec rage.

Il distribuait des coups dans les ténèbres, et son cœur bondissait douloureusement. La possibilité que son malheur ne fût pas définitif ne se présenta pas même à sa pensée. Il n'eut pas l'idée, un seul instant, qu'il pût rentrer dans la maison de Céphas Barnard, implorer son pardon et épouser Charlotte. Tout lui paraissait réglé, irréparable, il n'y avait plus à y revenir,

Barnabé finit par s'étendre sur le tas de copeaux et par y rester immobile. De froides bouffées de vent entraient de temps en temps par les fenêtres, une planche mal attachée battait quelque part dans la maison, les arbres au dehors gémissaient lourdement.

« Il n'y aura pas de gelée », se dit Barnabé, sa pensée suivant malgré tout la routine habituelle. Après quoi, il s'affirma, avec la force d'un serment, que la gelée lui était indifférente... C'était pour Charlotte et pour lui que tous les arbres avaient fleuri, ce printemps: les fleurs pouvaient bien se flétrir et tomber: que lui importait maintenant?

II

La maison de Sylvia Crane était celle où sa grand'mère était née; c'était la plus vieille du village. On l'appelait « la vieille maison Crane ». Elle n'avait jamais été repeinte; elle était bâtie en cailloux grisâtres qui s'effritaient par écailles. Le toit fléchissant formait devant la cheminée un enfoncement moussu; les fenêtres et les portes allaient de travers, et l'ensemble de la bâtisse ondulait de telle façon qu'en plein jour elle avait un aspect déjà fantastique; au clair de lune, elle semblait un édifice de rêve.

Quand Sylvia et Charlotte arrivèrent devant la porte, il semblait qu'elles allaient y pénétrer doucement, comme à travers les grisailles de l'ombre. Mais Sylvia s'arrêta, les épaules tendues avec un air d'énergie singulière, comme si elle s'apprêtait à lutter contre un fantôme. Sur la marche était posée une large pierre ronde, soigneusement poussée contre la porte. Il n'y avait ni serrures ni clefs dans « la vieille maison Crane », des verrous seulement. Sylvia ne pouvait, lorsqu'elle sortait, fermer la porte du dehors : elle avait donc adopté un expédient déjà en faveur du temps de sa mère et de son aïeule, et qui montrait bien des natures pleines d'illusions peu faites pour rendre la vie confortable.

De tout temps, lorsqu'elles laissaient la maison vide, les dames Crane avaient verrouillé en dedans la porte de côté, celle qui servait d'habitude, puis, une fois sorties par la grande porte, elles avaient laborieusement roulé devant elle cette même grosse pierre. Sylvia raisonnait avec la même simplicité que sa mère et son aïeule : « Quand la pierre est devant la porte, les gens comprennent bien qu'il n'y a personne dans la maison, puisqu'on n'a pu poser la pierre que du dehors. » Et si, par hasard, quelque voisin faisait observer qu'un individu malintentionné pouvait enlever la pierre et entrer à son gré dans la maison, Sylvia répondait, avec l'innocence de son raisonnement traditionnel : « Personne ne l'a jamais fait. »

Ce soir, elle roula la pierre dans le coin où elle séjournait depuis trois générations, quand les dames Crane étaient au logis, et elle regretta, en poussant un gros soupir, de l'avoir mise devant la porte : « Quel malheur ! pensa-t-elle. Si je ne l'avais pas mise, il serait entré et m'aurait attendue... » Elle ouvrit la porte : l'obscurité de la maison apparut plus noire que celle de la nuit.

— Attendez une minute, je vais allumer une chandelle.

Charlotte attendit, appuyée contre le battant de la porte. Il restait dans l'âtre une petite flamme qui voltigeait. Tante Sylvia en approcha la chandelle, puis la tendit vers sa nièce :

— Entrez ! fit-elle.

Avant d'aller chez sa sœur, elle avait allumé un petit feu de charbon qui avait brûlé lentement et durait encore. La lueur

pâle de ce feu et celle de la chandelle fumeuse éclairaient la pièce d'une façon incertaine, éparpillant les ombres au lieu de les dissiper.

La pièce avait un air de fête : les fauteuils, au siège aplati, étaient rangés contre la muraille deux par deux, se regardant ; le grand *rocking-chair* en crin était placé tout en avant, face à la cheminée, le canapé de crin étincelait dans toute sa longueur, barrant la fenêtre, au-dessous des plis rigides des rideaux blancs à frange. Les livres, posés sur la table à jeu toute reluisante, se regardaient l'un l'autre, — comme les fauteuils, — leurs tranches dorées tournées vers la lumière. Et Sylvia avait aussi mis sur la table un broc de cuivre vermeil, resplendissant, d'où jaillissaient des fleurs de pommier.

Ce fut lui qu'elle regarda tout de suite après avoir posé le chandelier sur la cheminée. Il lui sembla que toute la lumière de la chambre se concentrait en lui ; il éclairait, à ses yeux, comme une lampe de cuivre.

Charlotte aussi le regarda :

— Richard doit être venu ici pendant que vous étiez à la maison, dit-elle.

— S'il est venu, cela ne fait rien ! répondit Sylvia en rougissant un peu et redressant la tête.

Sylvia était beaucoup plus jeune que sa sœur : debout dans la lumière, elle paraissait même plus jeune que sa nièce. Sa silhouette avait la sveltesse un peu anguleuse et affectée souvent particulière aux femmes qui mûrissent sans être mères. A trente ans, elle avait arboré un petit bonnet de dentelle blanche, mais sa figure conservait une fraîcheur délicate et l'expression de curiosité étonnée qui appartient à la jeunesse. Cependant elle regardait Charlotte comme une enfant à côté d'elle; elle se sentait d'autant plus vieille qu'elle accueillait les années à contre-cœur et avec peine. Elle remua un peu le feu, en ayant soin de relever en arrière sa robe de soie noire. Charlotte restait debout ; appuyée à la cheminée, elle regardait le feu tristement.

— Si j'étais vous, Charlotte, je ne me ferais pas de chagrin ! hasarda timidement Sylvia.

— Je crois que nous ferions bien d'aller nous coucher, répondit Charlotte ; il doit être tard.

— Aimez-vous mieux coucher avec moi, ou bien dans la chambre d'amis ?

— Dans la chambre d'amis, je crois.

— Bien : je vais vous donner une chemise de nuit.

Leurs deux visages étaient graves et calmes; elles se souhaitèrent l'une à l'autre une bonne nuit, d'une voix ferme. Mais Charlotte, après avoir dit, avec soumission, sa prière, que rien ne pouvait lui faire négliger, éclata en sanglots :

— Pauvre Barney ! murmurait-elle, pauvre Barney !

Toutes les portes étaient ouvertes; elle crut, un moment, entendre pleurer au-dessous d'elle, puis elle pensa qu'elle s'était trompée. Mais non, ce n'était pas une erreur; Sylvia Crane se lamentait aussi douloureusement que sa jeune nièce :

— Pauvre Richard ! — répétait-elle dans son chagrin, — pauvre Richard ! il est venu, il a trouvé la pierre et il est reparti !

Ces deux figures, si chères au cœur des deux femmes qu'elles étaient comme présentes à leurs yeux, offraient une réelle ressemblance. Richard Alger et Barnabé Thayer étaient parents éloignés par leurs mères : on disait souvent qu'on les aurait pris pour deux frères. Sylvia voyait donc en esprit le même type que Charlotte; seulement, le visage de Richard était plus âgé : il avait six ans de plus qu'elle.

— Si je n'avais pas mis la pierre, il aurait pu croire que je ne l'avais pas entendu frapper : il serait entré et m'aurait attendu... Pauvre Richard! Qu'aura-t-il pensé? C'est la première fois que cela arrive depuis dix-huit ans.

Pour Sylvia, lorsqu'elle regardait en arrière, ces dix-huit années se résumaient dans les soirées du dimanche où Richard venait chez elle; c'était ce qui rendait ces années impérissables et les rachetait du passé mort.

Elle avait supporté bien des peines, mais l'amour seul donnait au passé du relief dans sa mémoire. En les revoyant, ces dix-huit années, elle oubliait qu'elle avait perdu, pendant ce temps-là, son père, sa mère et une sœur; à peine si leurs funérailles passaient devant ses yeux comme des ombres. Elle oubliait leurs soucis et les siens, elle oubliait que pendant dix années, elle avait soigné sa mère clouée dans son lit par la maladie; elle oubliait tout, excepté ces soirées bénies où Richard était venu !

Elle se souvenait des plus petits détails : comment, petit à petit, elle avait orné la plus belle pièce de la maison, économisant pour cela quelques sous, sur ses faibles revenus, parce qu'il s'asseyait là tous les dimanches ; comment, la mode ayant changé, elle avait enlevé le lit que sa mère et son aïeule y avaient laissé, avec quelle audace elle s'était permis d'acheter un canapé de crin pour le mettre à la place du lit... Ces embellissements étaient devenus un culte pour Sylvia Crane. Aussi fidèlement que jamais aucun adorateur du dieu antique, elle déposait ses offrandes, — un canapé de crin, un *rocking-chair*, un broc de cuivre rempli de fleurs, — sur l'autel de l'Amour.

Sylvia sanglotait dans les ténèbres en évoquant des rêves qui ne s'étaient jamais réalisés. Elle se voyait sur le canapé, assise à côté de Richard, la main dans la main, comme deux fiancés.

Richard Alger, pendant ces dix-huit années, n'avait jamais fait la cour à Sylvia, à moins que la constance de sa visite hebdomadaire ne fût considérée — c'était le cas, d'ailleurs, chez ses voisins de campagne, et dans le simple cœur de Sylvia — comme une preuve d'amour.

Dans son parfait décorum et sa réserve de vieille fille, Sylvia ne s'était peut-être pas doutée que Richard Alger ne lui avait jamais fait la cour. Si son vieil admirateur avait réellement essayé de s'asseoir à ses côtés sur le canapé de crin et de lui prendre la main, sûrement elle se serait reculée. Elle ignorait, à vrai dire, s'il ne lui faisait pas la cour de la façon la plus orthodoxe et la plus honorable, sans un mot de tendresse, sans une caresse, car on l'avait élevée à regarder l'amour comme une des lois les plus secrètes de la nature, qu'on doit se cacher à soi-même avec confusion. Ce qu'elle savait, c'est que Richard ne lui avait jamais demandé de l'épouser et, à ce propos, elle ne se défendait pas d'une certaine impatience. Elle s'en était ouverte une fois à sa sœur, la mère de Charlotte.

— Je ne veux pas lui en parler, avait-elle dit ; mais je crois que cela vaudrait bien mieux pour lui si nous étions établis. On prend à peine soin de lui depuis la mort de sa mère.

— Il a pourtant assez d'argent.

— L'argent n'achète pas tout.

— Possible, mais je ne le plains pas du tout ; c'est vous que je plains !

— Alors, j'attendrai encore un peu ! répondit fièrement Sylvia à sa sœur. Ce n'est pas de moi que je suis préoccupée.

— Les femmes ont beau ne pas se préoccuper de leurs propres intérêts, elles n'en souffrent pas moins, — avait répliqué madame Barnard avec plus de mépris qu'elle n'en avait jamais témoigné à sa sœur. Vous vieillissez, Sylvia !

— Je le sais bien.

Et Sylvia tressaillait comme si elle avait reçu un coup. Les années, en passant, la blessaient comme des essaims d'abeilles. Elle en ressentait une amère humiliation, non pas pour elle, mais pour Richard. Personne ne savait avec quelle douleur elle les comptait, ces terribles années, comme elle aurait voulu retenir le temps, de ses petites mains transparentes, par quel effort pitoyable et vain elle lui opposait son tendre cœur, non pour elle-même ou par vanité, mais pour l'amour de lui. Elle en était arrivée, dans la sincérité de son âme, à se considérer comme une espèce de monnaie précieuse qui ne devait être dépensée que pour le bonheur et au profit d'un seul homme. Une diminution de sa valeur ne l'affectait que pour lui.

Quand Sylvia Crane voyait passer, le dimanche, se rendant au service, les jeunes filles de Pembroke, brillantes et pures comme des fleurs nouvelles, dans leurs plus beaux ajustements, elle ressentait un mélange d'admiration et d'envie qui ne leur faisait aucun mal, mais qui lui déchirait le cœur. Au lieu de comparer la perversité de son âme à la grâce de son Divin Modèle, elle comparait son visage fatigué à l'éclat de ces jeunes filles : « Pourquoi n'épouserait-il pas l'une d'elles ? il aurait le droit de le faire ! » Il ne venait pas à l'idée de Sylvia que Richard vieillissait aussi, qu'il avait quelques années de plus qu'elle : d'ailleurs, elle le considérait comme un jeune immortel ; à ses yeux, il était toujours tel qu'elle l'avait aperçu pour la première fois...

— Il est venu, il a vu la pierre et il est parti ! soupirait-elle dans l'obscurité.

Souvent elle avait plaint Richard de n'avoir pas autour de

lui les petits soins féminins qu'il faut à un homme : elle souffrait à l'idée que ses bas pouvaient ne pas être bien raccommodés, sa nourriture bien préparée... Mais aujourd'hui elle souffrait d'une anxiété nouvelle : elle craignait de l'avoir blessé, elle craignait qu'il ne fût rentré chez lui le cœur ulcéré.

Jusqu'à ces derniers jours, le visage de Sylvia n'avait rien perdu de son calme ; il gardait son air irresponsable et doux comme un pois de senteur. Et, le mercredi soir, elle était presque parvenue au comble de ses désirs. Richard était arrivé, dérogeant ainsi à son habitude, — il ne lui faisait jamais de visites que le dimanche, — et il était resté plus tard que de coutume. Il était dix heures quand il s'en retourna chez lui. Il avait été silencieux toute la soirée, assis dans le grand *rocking-chair*, qui était en quelque sorte son trône ; Sylvia était assise à droite, sur le canapé. Bien des fois elle avait rêvé qu'il arrivait et s'asseyait auprès d'elle ; ce soir-là, ce n'était plus un rêve.

Au moment où dix heures allaient sonner, il s'était levé avec hésitation : elle crut que c'était pour prendre congé, mais elle ne bougea pas : elle attendait et tremblait. Ils avaient passé toute la soirée sans autre lumière que celle du crépuscule d'abord, puis du clair de lune. Richard l'avait arrêtée lorsqu'elle avait voulu allumer la chandelle. Il y avait près de deux heures qu'ils étaient assis là, presque sans parler, quand Richard se leva et se dirigea, comme mû par une force involontaire, vers le canapé : il toussa légèrement et s'y laissa tomber : involontairement aussi, par un simple mouvement de pudeur, Sylvia se recula un peu.

— Il se fait tard ! — dit-il d'une voix qu'il essayait de rendre indifférente, mais qui, malgré lui, sonnait avec une profondeur singulière.

— Il me semble qu'il n'est pas très tard, répondit Sylvia toute tremblante.

— Je devrais m'en aller.

Puis il y eut un silence. Sylvia regardait de côté, timidement, mais avec adoration, la face rasée de Richard, pâle comme un marbre au clair de lune. Elle attendait, son cœur battant à se rompre.

— Je viens ici depuis bien des années, finit par dire Richard.

Et sa voix, elle aussi, tremblait d'émotion.

Sylvia l'approuva par des mots inarticulés.

— J'ai pensé, ces temps-ci..., fit Richard.

Puis il s'arrêta.

Ils entendaient le tic tac de la grande horloge dans la cuisine. Sylvia attendait, toute son âme tendue, à la fois désireuse et anxieuse des paroles qui allaient venir.

— J'ai pensé, ces temps-ci..., — répéta Richard, — que... peut-être... il serait sage pour... nous deux... de prendre un autre arrangement.

Sylvia baissa la tête. Richard s'arrêta pour la seconde fois.

— J'ai toujours eu l'intention..., reprit-il.

Juste à ce moment, l'horloge sonna, dans la cuisine, le premier coup de dix heures. Richard respira fortement et se leva. Jamais, durant ses longues années de stage, il n'était resté aussi tard chez Sylvia. La vieille routine l'avertissait tout autant que l'horloge et décidait de ses actions.

— Il faut que je m'en aille! dit-il pendant que l'horloge sonnait.

Sylvia se leva, sans dire un mot, mais Richard ajouta, pour s'excuser, comme s'il eût senti un reproche :

— Je reviendrai dimanche soir.

Sylvia le reconduisit jusqu'à la porte : ils se souhaitèrent une bonne nuit, très convenablement, sans un baiser d'adieu, comme ils faisaient toujours. Richard disparut sur la route blanche de lumière; Sylvia rentra et se coucha, le cœur violemment agité d'une appréhension joyeuse.

Elle avait tâché d'attendre avec sang-froid cette soirée du dimanche. Elle avait rempli sa tâche de bonne ménagère comme de coutume : sa figure et son attitude semblaient aussi paisibles qu'à l'ordinaire ; mais, dans son âme, flottaient des arcs-en-ciel dont elle était éblouie chaque fois que s'y heurtait sa pensée. Il lui semblait que ses pieds la portaient vers l'avenir et elle pouvait à peine dire si elle vivait dans le présent ou dans ses rêves, devenus soudain une réalité.

Le dimanche matin, elle avait frisé ses jolis cheveux blonds et fait tomber négligemment, le long de ses joues, deux

boucles légères ; elle avait noué sous le menton le ruban vert de son chapeau : un petit bord de plumes vertes encadrait son visage. Son ample robe de soie, tramée de vert et de bleu, bruissait par le bas-côté de la chapelle quand elle se rendit à son banc. Des gens la regardèrent avec étonnement sans savoir pourquoi. Elle n'avait rien de changé en apparence. Elle avait déjà porté cette robe bien souvent, le dimanche, et son chapeau avait trois ans de date. Les boucles qui tombaient le long de ses joues étaient seules une innovation, mais ce ne fut pas à elles qu'on attribua son changement. Sylvia elle-même avait regardé son visage dans la glace avec surprise et avec joie; semblable à une rose fanée qui reprend sa fraîcheur dans l'eau, la beauté de sa jeunesse lui était soudainement revenue. « Je ne serai pas trop vieille ni laide quand nous irons nous marier ! » se dit-elle avec un sourire bienveillant. Tout le long du chemin, ce matin-là, elle vit sa figure telle qu'elle lui était apparue dans la glace : elle croyait marcher accompagnée d'une jeune fille beaucoup plus jolie qu'elle.

Richard Alger était assis dans un banc derrière la chaire, à angle droit avec les autres chanteurs. Il avait une jolie voix de ténor et chantait à la chapelle depuis son enfance.

Quand Sylvia s'assit à sa place, il la regarda sans tourner la tête. Il avait l'intention de recommencer tout à l'heure, à la dérobée, mais le visage de Sylvia retint ses regards; ses joues brunes et pâles se colorèrent lentement ; ses yeux devinrent fixes et rêveurs. Une chanteuse, à côté de lui, poussa du coude sa voisine ; toutes deux l'examinèrent en riant du bout des lèvres : il ne s'en aperçut pas.

Sylvia sentait qu'il la regardait, mais elle ne leva pas les yeux de son côté. Elle agitait un petit éventail devant son visage; ses boucles légères se soulevaient doucement. Elle se demandait ce qu'il en pensait, de ces boucles, s'il les considérait comme une fantaisie trop jeune pour elle... Il ne les avait pas seulement vues : il ne remarquait pas les détails. Elle, de son côté, n'entendit pas sa jolie voix de ténor, toujours douce et puissante, qui menait toutes les autres voix d'hommes... Elle ne pensait qu'à Richard lui-même.

A la sortie, plusieurs femmes lui parlèrent, s'enquérant de sa santé, lui disant qu'elle avait bonne mine.

Il marchait loin derrière; elle ne se retourna pas. Ils se parlaient rarement dans un lieu public, à moins que ce ne fût inévitable. Mais Sylvia, dans sa belle robe de soie verte à volants, savait parfaitement que Richard la suivait des yeux et que sa pensée l'accompagnait.

Une fois rentrée chez elle, Sylvia Crane ne sut comment occuper son temps jusqu'au soir. Elle ne pouvait pas rester calme et recueillie comme elle avait coutume de le faire chaque dimanche. Elle retira sa robe de soie, pour en mettre une autre plus ordinaire, puis elle essaya de lire la Bible avec attention; mais cela lui fut impossible.

Elle prit le Cantique des Cantiques et lut une page ou deux. Elle avait toujours honnêtement et pieusement fait l'application de ce texte au Christ et à son Église: mais aujourd'hui, tout à coup, pendant qu'elle lisait, le plain-chant modeste et décent de la Nouvelle-Angleterre se changeait dans son cœur de vierge en strophes ardentes, — le chant d'amour du monarque oriental... Elle ferma violemment sa Bible.

— Je ne lui donne pas son vrai sens! dit-elle à haute voix.

Elle mit la Bible de côté, alla chercher un peu de pain et de fromage pour son goûter, mais elle ne put manger. Elle cueillit des branches de pommier, les arrangea dans le broc de cuivre vermeil et le posa sur la table. Elle épousseta même le canapé de crin et le grand fauteuil, — avec de grands scrupules, car c'était dimanche.

— Je sais que je ne devrais pas le faire aujourd'hui, — murmurait-elle en s'excusant, — mais ils sont bien poussiéreux et ont besoin d'être époussetés chaque jour. Richard est très soigneux, et puis il aura ses plus beaux habits.

Vers la fin de la journée, Sylvia, incapable de rester plus longtemps tranquille, s'en alla faire une petite visite à sa sœur. — Richard ne venait jamais avant huit heures, excepté en hiver, quand la nuit tombait vite. Il gardait, en pareille matière, une espèce de prudence timide. Il savait fort bien que les gens le regardaient passer de leurs fenêtres et disaient en plaisantant : « Voilà le bon Richard Alger qui va faire sa cour à Sylvia Crane... »

Il aimait mieux attendre la nuit pour se mettre en route: comme il se voyait alors moins distinctement, il espérait que les voisins le verraient moins distinctement aussi.

Retenue chez sa sœur par la querelle de Céphas et de Barnabé, Sylvia s'était levée plusieurs fois pour partir; elle palpitait d'impatience; mais, avec un murmure de détresse, sa sœur l'avait suppliée de rester.

— Ne pouvez-vous pas vivre sans voir Richard Alger un dimanche soir ? — avait-elle fini par dire tout haut et presque durement. — Il me semble que votre propre sœur a autant de droits que lui sur vous !... Je ne sais pas ce qui va se passer pour Charlotte : je ne crois pas que son père la laisse rentrer cette nuit !

La pauvre Sylvia était retombée dans son fauteuil. Pour sa conscience délicate, le devoir le plus rapproché l'emportait toujours. Les instants précieux avaient fui; Richard était venu, avait trouvé la porte fermée par la pierre, s'en était allé. — et avec lui s'en était allé le doux espoir si anxieusement caressé !...

Sylvia, pendant cette nuit d'insomnie, se remémora l'évènement : elle ne douta pas que ce ne fût la fin de tout. Sans être bien habile à pénétrer les caractères, elle en était arrivée à connaître celui de Richard tellement à fond que le résultat de certaines combinaisons de circonstances dans sa vie était pour elle aussi clair et inévitable que celui d'une addition l'est en mathématiques.

— Il est sorti une fois de son ornière, gémissait-elle, mais, à présent, il s'y trouve repoussé si durement qu'il ne pourra plus en sortir, même s'il en avait envie... Je ne sais pas ce qu'il va devenir.

Sylvia, couchée sous son toit branlant, n'ayant guère alentour, sur quelques arpents stériles, que de quoi nourrir des oiseaux ou des abeilles, d'autant plus meurtrie qu'elle était précipitée d'un plus haut sommet de félicité, ne se lamentait pas sur elle-même, non plus que sur l'autre femme qui souffrait comme elle à l'étage supérieur; elle se lamentait sur Richard condamné à vivre seul, mal servi jusqu'à sa mort.

De grand matin elle se leva, s'habilla et prépara le déjeuner ; Charlotte la rejoignit avant qu'il fût prêt.

— Laissez-moi vous aider! fit-elle avec un effort d'énergie.

Elle était debout sur le seuil de la cuisine, vêtue de sa jolie robe rouge qui lui seyait à ravir. En dépit d'une nuit sans sommeil, ses fraîches couleurs ne s'étaient pas fanées, elle était pour cela trop jeune, trop forte et trop pleine de résistance involontaire. Elle avait relevé ses beaux cheveux en une masse compacte ; son menton se redressait aussi fièrement que d'habitude.

Sylvia la regardait avec colère, reculant comme devant un ennemi caché. Elle, qui avait le visage défait et blême, se disait : « Certainement, elle n'a pas passé une nuit comme la mienne! Ces jeunes filles ne connaissent pas cela... »

— Non, je n'ai pas besoin d'aide! répondit-elle. Je n'ai rien à faire qu'à tourner un gâteau de maïs. Vous avez votre plus belle robe : vous ferez mieux de rester dans un fauteuil.

— Je n'abîmerai pas ma robe...

Charlotte regarda tristement sa robe rouge qui avait perdu tous ses charmes à ses yeux. Elle n'était même pas certaine que Barnabé l'eût bien vue.

— Asseyez-vous, le déjeuner va être prêt! répéta Sylvia sur un ton sec.

Charlotte s'assit dans un *rocking-chair* à dossier courbe, à côté de la fenêtre. Elle pencha la tête et regarda distraitement au dehors, à travers les buissons de lilas, parés de touffes à peine écloses. La cour de Sylvia rejoignait la route par un large talus, le terrain était dur et verdi par l'humidité que donnait l'ombre d'un grand ormeau. L'herbe ne poussait pas par-dessus les racines qui sillonnaient la cour en tous sens, pareilles à des membres tordus, sous une couche de moisissure.

De l'autre côté de la route on apercevait, à travers les branches de l'ormeau, un verger de vieux pommiers qui avaient bravement fleuri ce printemps. Charlotte regardait les masses de fleurs blanches et roses.

— Il me semble après tout, qu'il n'a pas gelé cette nuit! dit-elle.

— Je n'en sais rien, — répondit Sylvia d'une voix qui fit retourner sa nièce.

Cette voix sonnait l'impatience d'une façon qui ne lui était pas naturelle. Il y avait deux sourcils froncés au-dessus des

yeux de Sylvia; elle marchait par saccades nerveuses, posant rudement les plats comme s'ils étaient des enfants désobéissants, et brandissant les cuillers comme des verges. Ce long et pénible effort de patience n'avait pas altéré son caractère : mais, à la fin, il s'y découvrait un mauvais élément de violence que personne n'eût soupçonné en elle, — elle moins que tout autre.

Comme si quelque instinct primitif et méchant eût pris possession d'elle, elle se sentait, ce matin-là, disposée à sortir de ses habitudes et à devenir agressive. Elle en était honteuse, mais n'en restait pas moins provocante et disposée à la résistance.

— Le déjeuner est prêt, dit-elle enfin. Si vous ne vous dérangez pas pour le manger, il sera froid. Je ne donnerais pas un clou d'un gâteau de maïs refroidi.

Charlotte se leva rapidement et apporta une chaise près de la table que Sylvia tirait toujours au milieu de la cuisine comme pour un repas de famille.

— Ne traînez pas votre chaise par terre de cette façon-là ! dit Sylvia aigrement ; cela les abîme.

Charlotte leva de nouveau les yeux, mais ne répondit rien. Elle s'assit et se mit à manger distraitement. Sylvia la surveillait avec colère entre deux cuillerées que, pour son compte, elle avalait d'un air de défi, comme une médecine.

— Je n'ai pas l'habitude de faire la cuisine pour des gens qui ne mangent pas ! dit-elle.

— Je mange, répondit Charlotte.

— Vraiment !... Avaler du gâteau de maïs comme si c'était de la sciure de bois ! Je n'appelle pas cela manger. Vous n'avez pas l'air seulement de sentir le goût.

— Tante Sylvia, qu'est-ce qui vous prend ? dit Charlotte.

— Ce qui me prend ? Je pense que vous feriez mieux de ne pas me le demander, quand vous êtes là raide comme un bâton. Il me semble que vous n'êtes pas la seule à avoir quelque chose à supporter dans la vie !...

— Je n'ai jamais dit cela !

— Bon ! Je dis, moi, que vous n'êtes pas la seule.

Elles continuèrent à avaler péniblement leur déjeuner, en silence : le balancier de la grande horloge battait avec len-

teur ; au dehors, les oiseaux printaniers chantaient, mais elles n'entendaient rien ; les jeunes feuilles de l'ormeau faisaient danser leurs ombres sur le parquet et sur la nappe blanche. Il faisait plus chaud que la veille et les ombres étaient plus douces.

Avant la fin de leur déjeuner, marchant gravement à petits pas, la mère de Charlotte traversa la cour et ouvrit la porte de côté :

— Vous êtes là? dit-elle, examinant leur visage avec une anxiété suppliante.

— Ne pourriez-vous pas entrer, au lieu de rester dans la porte en la laissant ouverte? Je sens le vent sur mon dos, qui me fait déjà bien assez mal !

Madame Barnard entra, ferma rapidement la porte d'un air alarmé.

— Est-ce que vous êtes malade ce matin, Sylvia? dit-elle.

— Oh ! non, je vais à merveille. Il ne s'agit pas de savoir comment je vais, mais plutôt comment vont d'autres personnes.

Rachel Barnard tomba dans le *rocking-chair* et les regarda l'une après l'autre, hésitante, comme si elle n'osait pas entamer la conversation.

Tout à coup Sylvia se leva et se précipita hors de la cuisine, avec une pleine assiette de gâteau de maïs pour les poules.

— Je ne peux pas rester ici toute la journée, j'ai à faire ! dit-elle en sortant.

Quand la porte retomba sur elle, madame Barnard se tourna vers Charlotte.

— Qu'est-ce qu'elle a?

— Je n'en sais rien.

— J'espère qu'elle n'est pas malade... Je ne l'ai jamais vue ainsi; elle est, en général, douce comme un mouton. Vous ne croyez pas qu'elle va commencer une fièvre?

— Je n'en sais rien.

Charlotte, qui était encore à table, eut alors un geste désespéré; puis, joignant ses deux mains elle y cacha son visage.

— Eh bien, ma pauvre enfant ! — dit sa mère dont les yeux devinrent subitement rouges. — Il ne s'est pas même retourné quand vous l'avez rappelé hier soir?

Charlotte secoua la tête sans parler.

— Vous ne croyez pas qu'il reviendra ?

Charlotte secoua la tête :

— Mon Dieu, peut-être... Mais je sais qu'il est terriblement obstiné.

— Qui est-ce qui est obstiné ? — demanda Sylvia qui rentrait avec son assiette vide.

— Oh ! je disais seulement que j'aurais cru Barnabé plus gentil. — répondit sa sœur avec mansuétude.

— Il n'est pas plus obstiné que Céphas, répliqua Sylvia.

— Céphas n'est pas obstiné. Il a sa manière. voilà tout.

Sylvia renifla d'abord, et puis regarda d'un air méprisant Charlotte, qui avait relevé la tête et dont les yeux étaient rouges.

— Alors, il vaudrait mieux que les gens n'eussent pas de manière ! dit-elle : qu'ils fussent nés comme cela, sans idées personnelles... Il vaudrait mieux qu'ils fussent nés esclaves : ils seraient plus heureux, ils rendraient plus heureux les autres, autour d'eux, qu'avec tant de manières avec lesquelles ils n'ont pas le bon sens de savoir s'arranger dans la vie... Pour ma part, je ne crois pas au libre arbitre.

— Sylvia Crane, vous n'allez pas, à votre âge, renier une des doctrines de l'Église ? demanda une nouvelle voix.

L'autre sœur de Sylvia, Hannah Berry, était debout dans la porte.

Sylvia, d'ordinaire, était très petite fille avec elle, mais aujourd'hui elle la regarda en face.

— Eh bien, si ! dit-elle. Je ne crois pas au libre arbitre et je ne me gênerai pas pour le dire.

Sylvia avait toujours été jugée très différente d'Hannah Berry, au moral comme au physique. Aujourd'hui, face à face, éclatait une curieuse ressemblance ; et tout à coup, leurs voix avaient le même timbre.

— Mais, pour Dieu, qu'est-ce qui vous prend, Sylvia ? demanda madame Berry qui ne savait pas de quoi il s'agissait.

— Rien du tout. Je ne pense rien de bon du libre arbitre, et je ne dirai pas le contraire de ce que je pense.

— Alors, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que vous

devriez être honteuse de vous élever contre la doctrine des saintes Écritures ! C'est à croire, Sylvia Crane, que vous devenez folle ! Je me demande un peu ce que vous y comprenez !

— J'en sais assez pour voir l'effet de ces doctrines ! répliqua l'indomptable Sylvia. Et je ne ferai pas semblant d'être aveugle, quand j'y vois clair.

Le front blanc et pur de Sylvia était rétréci par un froncement de sourcils désespéré, les coins de sa jolie bouche s'abaissaient amèrement, ses lèvres étaient serrées. Son bonnet blanc était de travers et une des boucles de la veille pendait piteusement sur la joue gauche.

— Vous avez vraiment l'air d'une folle ! dit Hannah Berry, la regardant avec une stupeur indignée.

Elle traversa la chambre, s'assit dans un autre *rocking-chair*, où elle parut balancer un poids imprévu : elle était en réalité aussi forte que sa sœur Rachel, mais elle avait une figure longue, étroite et comme réduite, qui trompait les gens.

— Voyons, dit-elle, je ne suis pas venue ici pour discuter sur le libre arbitre. Il faut que je sache ce que tout cela veut dire.

— Tout quoi ? répondit madame Barnard d'une voix faible.

Elle était visiblement effrayée par l'air impérieux de sa sœur.

— Tout ce tapage avec Barnabé Thayer ! dit Hannah Berry.

— Comment avez-vous pu entendre parler de cela ? — demanda madame Barnard, avec un regard vers Charlotte qui se tenait très raide sur sa chaise, les joues très rouges et les lèvres jointes.

— Peu importe comment j'en ai entendu parler ! j'ai entendu, cela suffit. Maintenant il faut que je sache si réellement vous allez tout abandonner, tout lâcher, comme une poule mouillée, si vous allez souffrir que le mariage de Charlotte avec un brave et beau garçon comme Barnabé Thayer soit brisé pour une lubie de Céphas Barnard !

Rachel dressa son cou :

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi, Hannah. Ils se sont mis à discuter sur l'élection présidentielle.

— L'élection ! je voudrais savoir quel besoin ils avaient

de parler de cela un dimanche soir! Je ne blâme pas autant Barnabé : il est plus jeune et se laisse entraîner plus facilement; mais Céphas Barnard est un homme d'âge, il est membre de l'Église depuis quarante ans : il devrait en savoir assez pour donner un meilleur exemple... Je voudrais savoir quelle influence il peut avoir sur l'élection? Qu'importe, d'ailleurs, celui qu'on nommera président, pourvu qu'il gouverne bien! Et cela, on n'en sait rien avant de l'avoir vu à l'œuvre un certain temps. Mais j'ai idée qu'ils se moquent bien du pays : ils veulent dire leur mot, voilà tout... Je voudrais savoir quelle différence capitale cela peut faire pour Barnabé Thayer ou Céphas Barnard que celui-ci soit président ou celui-là! Il n'entendra jamais parler d'eux et jamais, une fois qu'il sera nommé, ils ne lui feront faire ceci plutôt que cela... Ils m'ont l'air de deux petits enfants : l'un veut jouer aux billes parce que l'autre veut jouer au chat perché, et c'est la seule raison qu'ils aient de se disputer... Les hommes, quand vous y regardez de près, n'ont guère de bon sens. Le meilleur d'entre eux n'en a qu'une très petite dose... Je voudrais savoir ce que Céphas Barnard pourrait bien dire pour se justifier d'avoir chassé un brave et beau garçon comme Barnabé Thayer et d'avoir rompu le mariage de sa fille. Je n'ai pas idée qu'elle en retrouve un pareil : des jeunes gens comme celui-là, offrant à leur femme une maison neuve pour s'établir, ne se rencontrent pas souvent; il n'en pousse pas sur tous les buissons. Charlotte n'a pas d'argent à elle, et ce n'est pas son père qui lui en donnera pour se construire une maison. Je voudrais savoir ce qu'il pourrait répondre à cela!...

Madame Barnard prit son tablier et fondit en larmes.

— Ne pleurez pas, mère, dit Charlotte à demi-voix.

Mais sa mère commença, sur un ton lamentable :

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi de Céphas! C'est mon mari. Je suppose que vous ne seriez pas contente, si quelqu'un parlait ainsi de votre mari!... Céphas n'est pas pire qu'un autre; seulement, il a sa manière. Il n'est pas plus à blâmer que Barney : ils en ont dit autant l'un que l'autre. Je sais que Céphas est terriblement bouleversé, ce matin. Il ne me l'a pas dit, mais je le vois... Ce matin, il m'a déclaré que sans doute nous avions eu un mauvais

régime... Ces derniers temps, il avait eu l'idée que peut-être il fallait manger plus de viande, que ce serait plus fortifiant, et qu'il fallait manger des choses aussi fortifiantes que possible. Alors, j'ai fait beaucoup de soupe avec des os... Et maintenant il se dit que peut-être il s'est trompé, que le régime animal éveille en nous l'instinct animal, et que nous ferions mieux de manger des légumes et des herbes potagères.

— Ces herbes-là, je le parierais, fortifieront la mauvaise herbe que Céphas porte en lui-même, tout comme l'a fait la soupe aux os! interrompit Hannah avec un reniflement sarcastique.

— Et moi, je trouve qu'il a raison, dit madame Barnard. Céphas réfléchit beaucoup et va au fond des choses. J'espère seulement qu'il attendra jusqu'à ce que le jardin ait été retourné : car, pour le moment, nous n'aurions à manger que des pommes de terre, des navets et des pissenlits.

— Si vous désirez vous nourrir de pommes de terre, de navets et de pissenlits, vous le pouvez! — cria Hannah Berry : — tout ce que je veux savoir, c'est si vous êtes résignée à laisser aller les choses sans rien dire, à voir Charlotte perdre ainsi la meilleure chance qu'elle puisse avoir dans toute sa vie, vécût elle cent...

Tout à coup Charlotte ouvrit la bouche. Ses yeux bleus brillaient comme l'acier; elle releva la tête et regarda sa tante en face :

— Je désire qu'on ne parle plus de cela, tante Hannah, dit-elle.

— Hein?

— Je désire qu'on ne parle plus de cela.

— Très bien! J'ai idée, moi, qu'on en parlera longtemps; en général, on parle beaucoup de ces choses-là... J'ai idée qu'il faudra vous y faire, malgré les airs que vous prenez avec votre tante, qui a quitté sa lessive pour venir ici. Je pense que si l'on reste une demi-heure sur la route à rappeler un jeune homme qui ne revient pas, les gens peuvent en parler!... Qui est-ce qui vient là?

— C'est Céphas! murmura madame Barnard en jetant un regard effrayé à Charlotte.

Céphas Barnard entra brusquement et resta une seconde à

examiner la compagnie, qui lui rendait la pareille. Ses yeux étaient provocants et stupides, mais il recula jusqu'à la porte : il y avait des éclairs dans les yeux de Sylvia et d'Hannah, fixés sur lui.

Il se tourna vers sa femme :

— Quand est-ce que vous rentrez ?

— Oh ! Céphas, je ne suis là que pour une minute. Je suis venue voir si... si ma sœur avait quelques restes... Désirez-vous que Charlotte et moi, nous rentrions maintenant ?

Céphas pivota sur les talons.

— Il me semble qu'il est temps que vous rentriez toutes les deux à la maison ! grommela-t-il.

Rachel Barnard se leva et regarda Charlotte d'un air suppliant.

Charlotte hésita une seconde, puis elle se leva sans dire un mot et suivit sa mère, qui suivait Céphas. Ils traversèrent la cour à la file, Céphas en tête, comme un général. Sylvia et Hannah, debout dans la fenêtre, les regardaient s'en aller.

— Eh bien, fit Hannah Berry, tout ce que je peux dire, c'est que je suis reconnaissante de n'avoir pas un mari comme celui-là... Et vous, Sylvia Crane, vous pouvez l'être encore bien plus de n'avoir pas de mari du tout !

III

Quand Céphas, sa femme et sa fille tournèrent sur la grande route en vue de la maison neuve, aucun d'eux n'eut l'air de la regarder, mais ils virent très bien que pas un ouvrier n'y travaillait ; ils virent aussi Barnabé qui labourait au loin avec un cheval blanc, dans un champ à gauche de sa maison.

Personne ne dit mot. Charlotte pâlit un peu lorsqu'elle aperçut Barnabé, mais sa figure resta impassible.

— Relevez un peu plus votre robe, l'herbe est terriblement humide ! lui dit une fois sa mère.

Ce furent les seules paroles prononcées jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés chez eux.

Charlotte monta tout droit à sa chambre ; elle retira sa robe rouge, l'accrocha dans une armoire, et mit une robe ordinaire. La robe rouge faisait partie de son trousseau ; elle l'avait portée d'avance, non sans de certains scrupules.

— Vous pouvez bien la porter quelques dimanches, — avait dit sa mère, — puisque vous aurez votre robe de soie pour le jour du mariage. Je ne vois pas pourquoi vous auriez l'air, tout ce printemps, d'un épouvantail à moineaux, sous prétexte que vous allez vous marier.

Charlotte avait donc mis, la veille, sa belle robe rouge, toute neuve, qui maintenant, accrochée au pendoir, lui semblait une autre elle-même, plus heureuse.

Quand elle descendit, elle trouva sa mère déployant beaucoup plus d'énergie que de coutume dans une altercation avec son père. Rachel Barnard était debout vis-à-vis de son mari, sa face placide tout agitée par l'embarras de lui faire des remontrances.

— Mais je ne peux pas, Céphas ! dit-elle. On ne peut pas faire des tourtes comme cela !

— Je vous dis qu'on le peut.

— On ne le peut pas, Céphas; il n'y a pas besoin d'essayer : ce serait gâcher la farine.

— Pourquoi ne peut-on pas ? Je serais curieux de le savoir.

— On n'a jamais fait de croûte sans graisse, Céphas.

— Pourquoi cela ?

— Mais, parce qu'elle ne serait pas... Vous ne pourriez pas la manger, Céphas !... Je ne sais pas ce que seraient des tourtes à l'oseille : personne n'a jamais eu l'idée de faire des tourtes à l'oseille. Peut-être les Indiens en font-ils... je ne sais pas, d'ailleurs, s'ils ont jamais fait n'importe quelle espèce de tourtes... Peut-être que l'oseille, s'il y avait un peu de mélasse pour faire du jus, n'aurait pas mauvais goût. Je crois pourtant que cela n'irait guère ensemble... Je ne peux pas faire des tourtes mangeables sans graisse ou sans beurre, ou sans quelque chose comme cela, Céphas.

— Je vous dis qu'on peut en faire sans cela ! — riposta Céphas, dont les yeux étincelaient comme une pierre à fusil.

Madame Barnard fit appel à sa fille :

— Charlotte, voulez-vous dire à votre père qu'il est impos-

sible de faire une croûte mangeable sans y mettre quelque chose pour faire réduire la pâte?

— Non, père! on ne peut pas, dit Charlotte.

— Il veut que je fasse des tourtes à l'oseille, Charlotte! — continua madame Barnard, d'un ton de reproche qu'elle employait rarement contre Céphas. — Il est allé dans les champs et il a cueilli toute cette oseille: — elle montrait une terrine posée sur la table et remplie de petites feuilles vertes, — et je lui dis que je ne sais pas ce que cela donnera... mais il veut que je fasse la croûte sans un atome de graisse, et c'est impossible, n'est-ce pas?

— Je ne vois pas comment vous feriez! répondit froidement Charlotte.

Céphas bondit vers le garde-manger.

— Je les ferai moi-même! cria-t-il.

Madame Barnard soupira et regarda piteusement sa fille.

— Qu'est-ce que vous allez faire, Céphas? demanda-t-elle d'une voix faible.

On entendait Céphas remuer les plats: c'était un vacarme effroyable.

— Je vais faire moi-même les tourtes à l'oseille, hurla-t-il, puisque, vous autres femmes, vous n'y connaissez rien!

— Oh! Céphas, vous ne pourrez pas!

Céphas rentra, portant la planche et le rouleau comme un bouclier et une massue; il les posa sur la table bruyamment.

Madame Barnard le regardait, tout effarée; Charlotte s'assit, prit un bout de dentelle qui sortait de sa poche et se mit à le raccommoder. Elle avait l'air dur et indifférent.

— Oh! Charlotte, n'est-ce pas terrible? murmura sa mère pendant que Céphas retournait au garde-manger.

— Il peut bien faire des tourtes à l'oseille, s'il veut: cela m'est égal! répondit Charlotte froidement, assez haut pour être entendue.

— Je ne crois pas que l'oseille vaille jamais le ris de veau! — dit sa mère; — mais, en tout cas, il ne peut pas faire de croûte sans graisse.

Céphas revenait maintenant avec une grande terrine pleine de farine et une cuiller.

— Il ne l'a pas passée au tamis! dit madame Barnard à l'oreille de Charlotte.

Elle se tourna vers Céphas :

— Vous avez passé la farine au tamis, n'est-ce pas, Céphas? dit-elle.

— Laissez-moi tranquille! — dit Céphas d'un air renfrogné. — Je vais faire les tourtes et je ne demande rien à personne... J'ai épluché l'oseille et j'ai chauffé le four à point, je sais ce que j'ai à faire et je vais le faire.

— J'ai là un potiron qui ferait aussi bien que l'oseille, Céphas! Après cela... peut-être que l'oseille aura bon goût, en effet... Je ne dis pas que ce sera mauvais, quoique je n'aie jamais entendu parler de tourtes à l'oseille, mais vous savez que le potiron a bon goût, Céphas.

— Je sais que les tourtes au potiron se font avec du lait, répondit Céphas, et je vous ai dit que je ne veux rien employer d'animal. J'y ai bien réfléchi, j'ai bien étudié la question, et, j'ai reconnu que j'avais, depuis longtemps, commis une erreur : nous avons eu un régime beaucoup trop animal. Nous avons consommé cet hiver un cochon tout entier et la moitié d'un bœuf, sans parler des œufs et du lait qui, d'après mes idées, sont une nourriture aussi animale que la viande. Je m'étais dit qu'étant nous-mêmes des animaux, nous devions fortifier en nous l'animal et que pour cela, nécessairement, il nous fallait manger de l'animal. Il me semblait que la nature en avait décidé ainsi. Et puis, me disais-je, d'autres animaux que l'homme se nourrissent d'animaux... Je ne parle pas des vaches : on ne peut les comparer à l'homme, puisqu'elles sont des ruminants.

— J'ai idée que nous finirons par leur ressembler, si nous mangeons cela! fit madame Barnard, en désignant l'oseille.

— C'est le principe que j'étudie! fit Céphas.

Il mit un peu de sel dans la farine, avec soin : il n'en tomba pas un grain sur le bord de la terrine.

— Les chevaux non plus ne mangent pas de viande! et ils ne remâchent pas leurs aliments! objecta encore madame Barnard.

De sa vie, elle n'avait discuté avec Céphas, mais les tourtes

à l'oseille, après les émotions de la nuit dernière, la surexcitaient horriblement.

Céphas prit de l'eau dans le seau de l'évier et posa le pot rempli, toujours avec soin, sur la table.

— Les chevaux sont des exceptions, — répliqua-t-il avec une âpre dignité. — Voici où je voulais en venir... Je m'étais trompé, en quelque sorte, dans mon raisonnement... c'est-à-dire que je ne l'avais pas poussé assez loin... j'avais raison jusqu'au point où je m'étais arrêté.

Céphas versa un peu d'eau dans la farine et commença à tourner. Rachel en perdit la respiration.

— Il fait... il fait de la pâte! s'écria-t-elle en suffoquant. Il fait de la pâte avec de la farine!

— Jusqu'au point où je m'étais arrêté, j'avais raison — répéta Céphas en ajoutant un peu d'eau d'un air judicieux. — J'ai dit que l'homme est un animal et, si vous ne prenez pas autre chose en considération, il doit avoir un régime animal : voilà comment j'avais raisonné. Mais il faut bien tenir compte d'autre chose. L'homme est un animal, mais il n'est pas seulement animal, il est quelque chose d'autre : il est spirituel. L'homme commande à tous les animaux, à toutes les bêtes qu'on trouve dans les champs; et ce n'est pas parce qu'il est un animal meilleur et plus fort, car il ne l'est pas... Qu'est-ce que serait un homme en face d'un cheval, si le cheval savait cela? Mais le cheval ne le sait pas, et c'est pourquoi l'homme a l'avantage... C'est le savoir et l'esprit qui font que l'homme règne sur les autres animaux. Donc, ce qu'il nous faut, c'est adopter un régime qui puisse fortifier le savoir, l'esprit et l'empire sur soi-même, parce que les deux premiers ne sont rien sans le troisième... Par malheur, on ne connaît pas d'aliment qui puisse avoir cet effet-là. En tout cas, s'il existe, je n'en ai jamais entendu parler.

Céphas versa toute la masse de pâte sur la planche et y plongea ses poings. Rachel fit un mouvement involontaire, mais elle s'arrêta avec un grand soupir.

— Mais, ce que nous pouvons faire, continua Céphas, c'est adopter un régime qui ne fortifiera pas la nature animale aux dépens de la spirituelle. Nous savons comment agit le régime animal : nous pouvons voir son effet chez les

lions et les tigres. Or, c'est notre partie spirituelle que nous avons besoin de fortifier, parce que c'est notre plus grande force, celle qui a le plus de valeur et qui nous donne la supériorité sur les animaux. Il vaut mieux, pour nous, adopter un autre régime, même s'il nous affaiblit, au lieu de celui qui développe notre nature animale et la fait dominer sur la spirituelle, si bien que nous ne vaudrions pas mieux que les lions et les tigres et que nous perdrions notre pouvoir sur les autres animaux.

Céphas saisit le rouleau et le passa lourdement sur la masse compacte qui recouvrait la planche. Rachel frémit et tressaillit comme s'il l'avait frappée.

— Eh bien, si nous ne pouvons pas manger de nourriture animale, dit Céphas, que pouvons-nous manger d'autre? L'homme ne connaît qu'une autre nourriture : les végétaux, produits de la terre. Il y en a deux sortes : l'une est mûre et bonne à manger au déclin de l'année, l'autre pousse plus tôt, au printemps et en été. Pour favoriser les plans de la nature, nous devons, autant que possible, manger ces produits de la terre dans leur saison : les uns doivent être mangés en automne et en hiver ; les autres, au printemps et en été. D'après mon raisonnement, si nous avions vécu ainsi, nous nous en trouverions beaucoup mieux ; nous aurions fortifié notre nature spirituelle, nous aurions plus de pouvoir sur les autres animaux et nous aurions meilleur caractère.

— J'ai vu des chevaux terriblement méchants, et ils ne mangent pas un atome de viande ! fit Rachel en tremblant de sa hardiesse.

Malgré elle, elle avait avancé la main droite pour prendre le rouleau, mais elle la retira bien vite.

— Ne vous ai-je pas déjà dit que les chevaux sont des exceptions? — fit Céphas d'un ton sévère. — Il y a des exceptions : s'il n'y en avait pas... il n'y aurait pas de règles ; ce sont les exceptions qui confirment la règle... Les femmes ne peuvent jamais avoir le jugement droit. Leur esprit s'en va de biais, comme leur bras quand elles jettent une pierre.

Céphas remit le rouleau sur la pâte avec une violente secousse.

— Vous allez le casser ! dit Rachel à demi-voix.

Céphas recommença. Sa bouche était contractée, sa figure ressortait en rouge de sa barbe blanche, les veines de son front étaient gonflées, ses sourcils froncés. La pâte adhérait au rouleau : il fit un effort pour l'enlever, mais ses mains elles-mêmes y restaient irrémédiablement collées. Rachel ne put se tenir plus longtemps : elle alla au garde-manger, y prit un plat de farine et en saupoudra la planche et les mains de Céphas.

— Vous auriez dû prendre un peu de farine à part, dit-elle d'un ton désespéré.

Les yeux noirs de Céphas la foudroyèrent :

— Je vous prie de vous occuper de votre ouvrage et de me laisser tranquille !

Mais il réussit enfin à passer le rouleau sur la pâte comme il l'avait vu faire à sa femme.

— Il n'a pas graissé le plateau, — dit Rachel quand Céphas, par une adroite secousse, y fit sauter un morceau de pâte : — il n'y a pourtant pas beaucoup d'animal dans ce qu'il faut de lard pour graisser un plateau !

Céphas répandit des poignées d'oseille sur la pâte, puis alla chercher dans le garde-manger le pot de mélasse et versa de la mélasse sur l'oseille, avec un sang-froid imperturbable.

Rachel le regarda faire, puis, se tournant vers Charlotte :

—Penser qu'on va manger cela ! — grogna-t-elle presque à haute voix : — cela ressemble à du poison !

Charlotte ne répondit pas ; elle cousait comme les Parques autrefois ont dû filer. Rachel s'assit et regarda du côté opposé à Céphas et à sa pâtisserie, comme si elle était épuisée et brisée par tant de remontrances.

Jamais elle n'avait fait pareille opposition à un caprice de son mari, mais cette incursion impitoyable dans son domaine lui avait donné la hardiesse de faire un effort pour l'en chasser.

Quelqu'un passa devant la fenêtre, la porte s'ouvrit brusquement et madame Déborah Thayer entra.

— Bonjour ! dit-elle.

Et sa voix sonnait comme le défi d'un héraut.

Rachel Barnard se leva et s'avança vivement.

— Bonjour, — répondit-elle avec un empressement ner-

veux. — Bonjour, madame Thayer. Entrez et asseyez-vous, voulez-vous ?

— Je ne suis pas venue ici pour m'asseoir, — répondit la voix profonde de Déborah.

Droite sur ses hanches, l'allure imposante, le visage à demi caché dans un grand capuchon de barège vert, elle s'avança jusqu'au milieu de la pièce et resta là, dans une attitude qui aurait convenu à une statue du Jugement dernier. Sa tête encapuchonnée se tourna vers chacun des assistants, examinant l'un après l'autre. Rachel attendait, les yeux dilatés. Céphas roulait paisiblement la pâte d'une seconde tourte. Charlotte cousait rapidement ; elle était très pâle :

— Je suis venue jusqu'ici, dit Déborah Thayer, pour savoir ce qu'a fait mon fils.

Et, là-dessus, on n'entendit plus rien que le rouleau de Céphas.

— Monsieur Barnard ! fit Déborah.

Céphas eut l'air d'un sourd.

— Monsieur Barnard ! fit-elle de nouveau.

Sa voix avait ce ton de commandement si particulier aux femmes, ce ton où demeure la suprématie maternelle qui éveille chez l'homme le premier instinct d'obéissance et qui a plus de pouvoir que la voix d'un général pendant la bataille. Céphas ne tourna pas la tête, mais il fut contraint de parler :

— Que voulez-vous ? demanda-t-il rudement.

— Je veux savoir ce qu'a fait mon fils, et je vous prie de me le dire tout au long. Je ne crains pas de l'apprendre. Qu'est-ce qu'a fait mon fils ?

Céphas grommela quelques mots inarticulés.

— Quoi ? dit Déborah. Je n'entends pas ce que vous dites. Je veux savoir ce que mon fils a fait. J'ai appris que vous l'aviez mis à la porte hier soir, et j'en veux savoir la cause. Je veux savoir ce qu'il a fait... Vous êtes un vieillard et vous craignez Dieu, bien que vous ayez vos idées sur certains sujets. Barnabé est jeune, enclin à l'entêtement. Il n'a pas toujours été aussi soumis qu'il l'aurait dû. J'ai fait de mon mieux avec lui, mais mes leçons n'ont pas toujours porté fruit. Je ne crains pas de le dire, quoiqu'il soit mon fils... Je veux savoir ce qu'il a fait. Si c'est quelque chose de mal,

je serai aussi sévère pour lui que le Seigneur. Je suis sa mère, mais je sais voir ses fautes et je suis juste. Je veux savoir ce qu'il a fait.

Charlotte jeta un grand cri :

— Oh! madame Thayer, il n'a rien fait de mal! Barney n'a rien fait de mal.

Mais Déborah ne fit pas attention à elle. Elle regardait fixement Céphas.

— Qu'est-ce que mon fils a fait? dit-elle encore une fois. S'il a fait quelque chose de mal, je veux le savoir. Je n'ai pas peur de lui... Vous l'avez chassé de votre maison, et il n'est pas rentré cette nuit. Je ne sais pas où il a été. Il n'a pas voulu me répondre un seul mot, ce matin. J'ai été le trouver dans le champ où il labourait, et j'ai essayé de le faire parler, mais je n'en ai pas tiré une parole... Je ne m'étais pas couchée: je l'ai attendu toute la nuit, il n'est pas rentré; je veux savoir où il a été, et ce qu'il a fait, et pourquoi vous l'avez renvoyé... S'il a juré, s'il a pris quelque chose qui ne lui appartenait pas, s'il a bu, je veux le savoir et il aura affaire à moi, comme il convient, puisque je suis sa mère.

— Il n'a rien fait de mal! répéta Charlotte avec énergie Vous devriez être honteuse, vous qui êtes sa mère, de parler ainsi de lui !

Déborah Thayer ne daigna pas regarder Charlotte. Ses yeux ne quittaient pas Céphas.

— Qu'est-ce qu'il a fait?

— Je crois qu'il n'a pas fait grand'chose, murmura faiblement madame Barnard.

Mais Déborah ne s'occupait pas d'elle. Enfin Céphas ouvrit la bouche, comme contraint et forcé :

— Voici, dit-il avec lenteur. Nous nous sommes mis à parler...

— A parler de quoi?

— De l'élection... Je crois, d'après mon raisonnement, que notre régime est pour beaucoup dans l'affaire.

— Quoi?

— Je crois que si vous aviez donné à manger à votre famille moins de viande et plus de végétaux, Barney n'aurait

pas été si violent. C'est ce qu'il a mangé qui l'a fait ce qu'il est.

Déborah considéra Céphas avec un étonnement sévère.

— Si je vous comprends bien, vous cherchez à me prouver que ce que mon fils a fait de mal est dû à ce qu'il a mangé, et non au péché originel... Je savais que vous aviez des idées étranges, Céphas Barnard, mais je vous croyais sain d'esprit en matière de foi... Ce que je veux savoir maintenant est ceci : qu'est-ce qu'il a fait?

Charlotte fit un bond et vint se placer entre son père et madame Thayer : debout devant Déborah, elle l'obligea de la regarder.

— Je vais vous dire ce qu'il a fait, reprit-elle violemment. Je sais ce qu'il a fait, écoutez-moi... Il n'a rien fait, rien que vous puissiez lui reprocher. Père et lui se sont mis à parler de l'élection, et ils ont eu des mots. Il n'en a pas dit plus que père, pas un mot de plus. Père l'excitait, visiblement. Il savait combien Barnabé est absolu dans ses opinions, et lui-même dans les siennes : il cherchait une querelle.

— Charlotte! cria Céphas.

— Laissez-moi parler, père, — répondit Charlotte avec une implacable fermeté. — De toute ma vie, je n'ai jamais élevé la voix contre vous : mais je le fais aujourd'hui parce que c'est juste et honnête. Père cherchait une querelle, — répéta-t-elle en se tournant vers Déborah. — Depuis quelque temps, il était avec Barnabé comme un mur de pierre. Je ne sais pas pourquoi : c'était son idée, voilà tout! Quand ils se sont querellés à propos de l'élection, c'est père qui a commencé. Je l'ai entendu. Barney lui a répondu ; et je ne l'en blâme pas : j'en aurais fait autant à sa place. Alors père lui a ordonné de sortir de la maison, et il est parti. Je ne vois pas comment il aurait pu faire autrement. Et je ne le blâme pas de ne pas être rentré chez vous, s'il n'en avait pas envie.

— N'est-il pas parti d'ici avant neuf heures? demanda Déborah, qui s'adressait enfin à Charlotte.

— Oui, un peu avant neuf heures; il avait largement le temps de rentrer s'il l'avait voulu.

— Où a-t-il été? Je serais curieuse de le savoir.

— Je ne le sais pas et je ne lèverais pas un doigt pour le

savoir. Je ne crains pas qu'il ait été là où il ne doit pas aller, ni qu'il ait fait rien de mal.

— N'êtes-vous pas allée sur la route pour le rappeler et n'a-t-il pas refusé de revenir, sans même tourner la tête pour vous voir? demanda Déborah.

— Oui, je l'ai fait, — répondit Charlotte sans faiblir. — Et je ne le blâme pas de ne pas être revenu et de n'avoir pas tourné la tête. Je ne l'aurais pas fait plus que lui si j'avais été à sa place.

— En ce cas, vous pourrez l'attendre longtemps, je vous en réponds! fit Déborah. S'il a dit qu'il ne reviendrait pas, il ne reviendra jamais. Je le connais. Il tient de moi.

— Je l'attendrai aussi longtemps que je vivrai, fit Charlotte.

— Je m'étonne que vous ne soyez pas honteuse de dire cela !

— Je ne le suis pas.

Déborah regarda Charlotte comme si elle eût voulu la pulvériser, puis elle détourna la tête.

— Vous êtes une femme cruelle, madame Thayer, et je plains Barney de vous avoir pour mère !

C'est ainsi que l'indomptable Charlotte répondit au regard de Déborah.

— Vous n'aurez jamais à vous plaindre de cela pour votre compte! répliqua Déborah sans retourner la tête.

La porte s'ouvrit encore : une jeune fille, à peu près de l'âge de Charlotte, entra. Personne, excepté madame Barnard, qui dit machinalement : « Comment allez-vous, Rose? » personne n'eut l'air de la voir. Elle s'assit sur une chaise près de la porte, et attendit. Ses yeux bleus regardaient les autres avec une flamme si intense qu'ils semblaient dévorer le reste du visage. Elle tenait son tablier bleu étroitement roulé autour de ses deux mains.

Déborah Thayer, en s'en allant, la regarda comme si elle eût fait partie de la muraille, mais soudain elle s'arrêta, et, jetant les yeux sur Céphas :

— Qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-elle avec une espèce de mépris pour lui en même temps que pour sa propre curiosité.

Céphas ne répondit pas; il avait l'air féroce en appliquant d'une lourde gifle un autre morceau de pâte sur un plateau.

Déborah, comme malgré elle, se rapprocha de la table et se pencha sur la terrine d'oseille. Elle la renifla, puis elle prit une feuille et la goûta avec précaution. Elle fit la grimace.

— C'est de l'oseille, dit-elle. Vous faites des tourtes à l'oseille !

Elle regarda Céphas comme un juge inflexible. Il lui lança un coup d'œil farouche, mais il ne dit rien. Il étendait les feuilles d'oseille sur la pâte.

— Enfin, dit Déborah, je suis pour la justice ; et si mon fils ou n'importe qui a demandé en mariage une jeune fille qui a préparé son trousseau, j'espère qu'il fera son devoir, autant que possible... Je dois dire pourtant que, si ce n'était ça, j'aimerais mieux le voir entrer dans une famille un peu plus pareille à tout le monde... Je vais faire de mon mieux, que vous fassiez ou non la moitié du chemin. Je vais essayer de décider mon fils à faire son devoir : je ne pense pas qu'il y consente; mais, j'aurai fait le mien, moi, de bon cœur ou non, avec ou sans tourte à l'oseille!...

Et Déborah sortit, et referma bruyamment la porte derrière elle.

MARY E. WILKINS

(Traduction de Pierre Mercieux.)

(A suivre.)

LE CANAL DE SUEZ

— 1854-1898 —

On va célébrer dans un mois le trentième anniversaire de l'inauguration du canal de Suez et élever une statue à M. Ferdinand de Lesseps, son fondateur. Peut-être n'est-il pas inutile, à cette occasion, de rappeler les diverses phases par lesquelles a passé cette entreprise, qui est la plus grande du siècle, non seulement par l'importance des capitaux engagés et les bénéfices considérables qu'elle a procurés à ses souscripteurs, mais surtout par ses conséquences économiques et politiques.

I

M. Renan, répondant au discours de réception de M. de Lesseps à l'Académie française, lui disait dans son beau et spirituel langage :

L'isthme de Suez était depuis longtemps désigné comme celui dont la section était la plus urgente. L'antiquité l'avait voulu et tenté par des moyens insuffisants. Leibniz désignait cette entreprise à Louis XIV comme digne de sa puissance. Mais il fallait pour une telle œuvre une croyance à l'instinct que le XVIIe siècle n'avait pas. Ce fut la Révolution française qui, en ramenant l'âge des expéditions fabu-

leuses et un état d'enfance héroïque où l'homme, dans ses aventures, s'inspire du vol des oiseaux et des signes du ciel, posa le problème de telle manière qu'il ne fut plus possible de le laisser dormir. Le percement de l'isthme figurait au programme que le Directoire donna à l'expédition d'Égypte. Comme au temps d'Alexandre, la conquête des armes fut une conquête de la science. Le 24 décembre 1798, notre illustre confrère, le général Bonaparte, partait du Caire, accompagné de Berthier, de Monge, de Berthollet, de quelques autres membres de l'Institut, et de négociants qui avaient obtenu de marcher dans son escorte. Le 30, il retrouvait, au nord de Suez, les vestiges de l'ancien canal, et il les suivait pendant cinq lieues; le 3 janvier 1799, il voyait, près de Belbeys, l'autre extrémité du canal des Pharaons. Les recherches de la Commission d'Égypte ont été la base de tous les travaux postérieurs. Une seule erreur, celle de l'inégalité du niveau des deux mers, toujours combattue par Laplace et Fourier, se mêla à des recherches précieuses et retarda d'un demi-siècle l'exécution de l'œuvre rêvée par les ingénieurs héroïques de 1798.

L'origine de votre entreprise se rattache aux débuts de cette dynastie de Mehemet-Ali, née sous les auspices de la France, et que, par contre-coup, un abaissement passager de la fortune de la France a dû faire chanceler.

Ce fut, en effet, sous le règne de Mohammed-Saïd, en 1854, que M. de Lesseps, qui méditait depuis longues années son projet, après avoir lu le travail de Lepère sur la jonction des deux Mers, et qui n'avait pas jugé opportun d'en saisir Abbas-Pacha, de triste mémoire, obtint la concession du canal de Suez. Voici comment :

Le vice-roi était dans le désert lybique avec une armée de onze mille hommes et avait installé son camp sur les ruines de Maréa, au delà du lac Maréotis ; M. de Lesseps, qui avait connu intimement le jeune prince en Égypte et plus tard quand il vint à Paris y faire son éducation, n'hésita pas à aller le rejoindre.

Lié avec Zulfikar-Pacha, ancien compagnon d'enfance de Saïd et son ministre, et qui avait reçu une éducation française, M. de Lesseps l'initia à son projet, et il fut convenu que Zulfikar-Pacha l'avertirait le jour où il trouverait opportun qu'il en parlât à son maître.

Deux semaines se passèrent et, le jour indiqué (30 novembre 1854), dit M. de Lesseps, je me présentai devant la tente du vice-roi placée

sur une éminence, entourée d'une muraille en pierres sèches et formant une petite fortification avec embrasure de canons. J'avais remarqué qu'il y avait un endroit où l'on pouvait sauter à cheval par-dessus le parapet, en trouvant au dehors un terre-plein où la monture avait chance de prendre pied.

Le vice-roi accueillit mon projet, m'engagea à aller dans ma tente pour lui préparer un rapport qu'il avait hâte de connaître. Ses conseillers et généraux étaient autour de lui. Je m'élançai sur mon cheval qui franchit le parapet, descendit la pente au galop et me ramena ensuite dans l'enceinte, lorsque j'eus pris le temps nécessaire pour rédiger le rapport, qui était prêt depuis plusieurs années. Toute la question se trouvait résumée clairement dans une page et demie, et, lorsque le prince en fit lui-même la lecture à son entourage en l'accompagnant d'une traduction en turc, et qu'il demanda les avis, il lui fut unanimement répondu que la proposition de l'hôte, dont le dévouement à la famille de Mehemet-Ali était depuis longtemps connu, ne pouvait être que favorable, et qu'il y avait lieu de l'accepter.

La concession fut accordée séance tenante, et le firman, rédigé dès le retour du vice-roi au Caire, était conçu en ces termes :

Notre ami, M. Ferdinand de Lesseps, ayant appelé notre attention sur les avantages qui résulteraient pour l'Egypte de la jonction de la mer Méditerranée et de la mer Rouge par une voie navigable pour les grands navires, et nous ayant fait connaître la possibilité de constituer à cet effet une Compagnie formée de capitalistes de toutes les nations, nous avons accueilli les combinaisons qu'il nous a soumises, et lui avons donné, par ces présentes, POUVOIR EXCLUSIF de constituer et de diriger une Compagnie universelle pour le percement de l'isthme de Suez et l'exploitation d'un canal entre les deux mers, avec faculté d'entreprendre ou de faire entreprendre tous travaux et constructions, à la charge par la Compagnie de donner préalablement toute indemnité aux particuliers en cas d'expropriation pour cause d'utilité publique[1].

M. de Lesseps fit alors une première exploration de l'isthme avec Mougel et Linant-Bey : on constata l'égalité de niveau des deux mers — déjà démontrée par les ingénieurs Paulin Talabot, le créateur du chemin de fer de P.-L.-M. et Bourdaloue, — et la possibilité d'un canal de Péluse à Suez, sans

1. Suivent douze articles déterminant les conditions et les charges de la concession.

recourir aux eaux du Nil. Un avant-projet établi sur ces bases fut communiqué au Sultan, et M. de Lesseps alla à Constantinople, pour fournir toutes les explications à l'appui. Malgré l'opposition de lord Stratford de Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre, la Porte Ottomane se montra favorable et donna une approbation vizirielle.

Le cabinet anglais, désagréablement impressionné par cet heureux début, s'empressa de faire une tentative pour entraîner le Gouvernement français à empêcher l'accord entre la Porte Ottomane et l'Égypte. Il ne faut pas oublier que les relations entre la France et l'Angleterre étaient excellentes à cette époque, puisque les deux peuples étaient alliés et venaient de combattre côte à côte sous les murs de Sébastopol.

Lord Clarendon chargea donc lord Cowley, ambassadeur de sa Majesté Britannique à Paris, de faire observer à notre Gouvernement, que le canal de Suez était *physiquement* impossible ; qu'en admettant qu'il pût être exécuté, ce serait au prix de telles dépenses qu'il n'en résulterait aucun profit comme spéculation commerciale ; qu'il ne pouvait donc être entrepris que pour des motifs politiques. Il ajoutait que le projet du canal, qui exigerait, en tout cas, un temps fort long pour l'exécution, retarderait considérablement, s'il ne l'empêchait pas, l'achèvement du chemin de fer entre le Caire et Suez, ce qui serait essentiellement nuisible aux intérêts anglais relatifs à l'Inde.

Notre ministre des Affaires Étrangères, le comte Walewski, répondit que, si le canal était impossible, il n'y avait pas à s'en préoccuper ; que s'il n'était possible qu'au moyen de dépenses en complet désaccord avec les profits à recueillir, il était probable que les capitalistes, auxquels il serait fait appel, n'apporteraient pas leur argent à l'entreprise ; que les deux Gouvernements de France et d'Angleterre n'avaient pas à s'occuper du côté scientifique ni de la question matérielle de l'exécution ; que le projet de canal, tel qu'il avait été conçu par le vice-roi d'Égypte, excluait toute idée d'un mobile politique, soit de sa part, soit de celle d'aucun Gouvernement européen ; que, pour ce qui concerne le chemin de fer du Caire à Suez, l'appui qu'avait donné à cette entreprise le Gouvernement français était la meilleure preuve que la vieille

politique de jalousie nationale et d'antagonisme avait été loyalement écartée, et que la crainte de voir l'achèvement du railway retardé par l'exécution du canal n'avait aucun fondement.

A la suite de cet échange d'observations qui indiquaient nettement les tendances des deux Gouvernements, il fut verbalement convenu que : *ni la France, ni l'Angleterre ne pèseraient sur les décisions de la Turquie ou de l'Égypte et qu'elles laisseraient l'affaire de Suez suivre en toute liberté son cours commercial et industriel.*

Les mauvaises dispositions du Foreign-Office n'étant cependant pas douteuses, M. de Lesseps partit pour l'Angleterre, où les gens de commerce lui firent bon accueil ; mais, ainsi qu'il s'y attendait, l'attitude du ministère et des lords fut franchement hostile. Lord Palmerston faisait valoir les prétendues difficultés techniques de l'entreprise : les vents du désert et les sables voyageurs, l'impossibilité d'établir un port sur la plage ouverte de Péluse et un chenal solide à travers le lac Mensaleh; il objectait même l'inondation probable de la Basse-Égypte, l'obstacle insurmontable des moussons et l'innavigabilité de la mer Rouge. M. de Lesseps répondit qu'il n'avait pas la prétention de trancher ces questions à lui seul, qu'elles étaient du ressort des ingénieurs et des savants et qu'il avait l'intention, pour les résoudre, de recourir à leur compétence et à leur autorité.

Il décida donc de réunir une commission scientifique et, à l'appel d'un simple particulier, accoururent les ingénieurs les plus distingués de toutes les grandes nations [1].

Au jour fixé, tous ces savants et spécialistes se trouvèrent réunis dans le cabinet de travail de M. de Lesseps, au troisième étage de la maison n° 9 de la rue Richepanse. Ils décidèrent de se rendre sans tarder en Égypte, où Mohammed-Saïd les accueillit avec une grande bienveillance et pourvut à toutes les dépenses d'exploration et d'études. Du reste, M. de

1. L'Autriche fournit M. de Négrelli; — l'Italie, M. Paleocapa; — l'Espagne, M. Montesinos; — la Hollande, M. Conrad ; — la Prusse, M. Lentze, *l'alter ego* de l'illustre Humboldt; — l'Angleterre, MM. Rendel, Mac-Clean, Manby et le capitaine Harris; — la France était représentée par M. Lieussou, ingénieur-hydrographe, M. Renaud, inspecteur des Ponts et Chaussées, MM. Rigault de Genouilly et Jaurès, membres du Conseil de l'Amirauté.

Lesseps ne possédant qu'une fortune modeste et ne pouvant, à lui seul, supporter la charge et faire les avances des frais relativement importants qu'entraînaient les travaux préparatoires, avait formé une sorte de Société d'Études composée de cent personnes qui avaient versé chacune cinq mille francs, et il s'était inscrit en tête. C'est là une des origines des *Parts de Fondateur*.

Le rapport de la Commission fut en tout conforme à l'opinion émise par les premiers explorateurs. Muni de ce précieux document, M. de Lesseps retourna en Angleterre ; il y retrouva le même accueil bienveillant chez les lettrés et les commerçants : les étudiants des universités et les dames se montrèrent également sympathiques. « Quand on a pour soi la jeunesse et les femmes, on est sûr de réussir », disait-il. Mais lord Palmerston n'en continuait pas moins à ourdir ses trames diplomatiques.

Comment voulez-vous, écrivait M. de Lesseps à Richard Cobden, que l'on puisse croire, sur le continent, à la sincérité de l'Angleterre, à son amour du progrès universel, de la civilisation et de la richesse publique, s'il est constaté que l'Angleterre, où l'opinion est souveraine, laisse son Gouvernement maintenir son incroyable opposition au canal de Suez?... Comment les apôtres du libre-échange et de la concurrence pourront-ils propager leurs doctrines, lorsque les deux membres les plus importants du cabinet, qui figuraient naguère dans leurs rangs, ne consentent point, par crainte et par horreur de la concurrence, à laisser supprimer une langue de terre qui oppose une faible barrière à toutes les marines du globe?...

Il vous appartient aujourd'hui, armé de l'expérience des dix dernières années de prospérité et de progrès assurés à l'empire britannique par le triomphe de votre système, de maintenir le principe de la libre concurrence, déserté par quelques-uns de vos anciens compagnons de lutte, et de poser de nouveau à vos compatriotes le dilemme : *Avance ou recule*. La force de vos convictions et de l'opinion publique ne manquera pas de vous faire remporter un succès auquel sont certainement intéressés l'honneur et le profit de l'Angleterre.

M. de Lesseps usa de tous les moyens pour séduire Richard Cobden ; il lui parla même latin, et une de ses lettres commençait pas ces mots qui figurent sur le monument qui va lui être élevé : *Aperire terram gentibus*... Mais l'apôtre du

libre-échange resta inébranlable, quelle que fût la langue employée, et refusa tout concours à M. de Lesseps.

La pression du Gouvernement anglais en Égypte était telle que Mohammed-Saïd en tomba malade et était presque découragé ; aussi, M. de Lesseps s'empressa-t-il de retourner auprès de lui. Il le trouva sur le point d'entreprendre un voyage dans le Soudan égyptien, et lui demanda de l'accompagner jusqu'à Kartoum. A son retour au Caire, il obtint, le 5 janvier 1856, que le vice-roi octroyât une nouvelle concession confirmative de celle de 1854. Les charges et les avantages de l'entreprise furent détaillés dans ce second acte qui fit loi et qui posait en principe : la neutralité du canal maritime, la cession gratuite des terrains incultes qui seraient mis en valeur par le canal d'eau douce, et l'obligation, de la part de la Compagnie, d'employer, pour l'exécution des travaux, quatre cinquièmes, au moins, d'ouvriers indigènes.

Le mémoire favorable des ingénieurs et le nouvel acte solennel de Mohammed-Saïd donnaient au projet une incontestable autorité ; aussi, M. de Lesseps retourna-t-il en Angleterre, espérant cette fois triompher de l'hostilité des lords. Il parcourut les trois royaumes unis et tint, en quarante-cinq jours, vingt-deux meetings. Les Chambres de commerce de Manchester, de Birmingham, de Hull, de Belfast, de Dublin, d'Édimbourg, de Newcastle et de Liverpool votèrent des adresses d'adhésion. Mais lord Palmerston, questionné à la Chambre des communes par M. Berkeley sur le point de savoir si le Gouvernement avait l'intention d'appuyer auprès du sultan la ratification du firman rendu par le vice-roi, lui répondit que le Gouvernement n'appuierait pas à Constantinople un projet qu'il avait combattu depuis quinze ans.

Ce projet, disait-il, n'est autre chose qu'un de ces nombreux pièges tendus de temps en temps par des imposteurs à la crédulité des capitalistes gobe-mouches. Il a le double inconvénient d'être matériellement inexécutable et d'être contraire à la politique suivie de tout temps par l'Angleterre dans ses relations avec l'Égypte et la Turquie. L'idée de construire un canal à travers l'Isthme de Suez est une combinaison machiavélique, imaginée pour arracher l'Égypte à la Turquie en même temps qu'elle favoriserait je ne sais quel plan d'agression et d'envahissement prémédité contre l'Empire anglais de l'Inde.

Et lord Palmerston, joignant les actes aux paroles, transporta ses batteries à Constantinople où M. de Lesseps courut pour les démasquer. Le grand vizir, qui venait de succéder à Reschid-Pacha, promit de continuer à l'entreprise la protection accordée par son prédécesseur, mais l'acquiescement était tacite. La Porte, tout en reconnaissant l'utilité du canal, n'osait pas se prononcer ouvertement, intimidée par la menace d'un *casus belli*.

Des discussions violentes eurent lieu à cette occasion à la Chambre des communes, où des voix généreuses se firent entendre. MM. Gladstone, Babuck, Milner Gibson et lord John Russell qualifièrent de déloyale la guerre faite à la France, à propos du percement de l'isthme de Suez, et dénoncèrent ce qu'ils appelaient « l'hydrophobie de la mer Rouge ». Le cabinet Derby, vivement interpellé, fit amende honorable et dut aller jusqu'à déclarer qu'il n'avait pas à s'opposer à une entreprise d'une utilité incontestable.

Après quatre années de luttes ininterrompues, la cause paraissait donc gagnée devant la science, l'opinion publique et la diplomatie : le moment était venu de faire appel aux capitaux et de réunir deux cents millions pour mettre la main à l'œuvre, bien que la Porte ottomane n'eût pas encore donné son approbation officielle au firman khédivial [1].

M. de Lesseps songea tout d'abord à s'adresser aux banquiers ; mais les conditions auxquelles ces messieurs vendaient leur protection lui parurent exagérées ; aussi, se décida-t-il à

1. Depuis la Convention européenne de 1841, qui avait réglé les rapports de Mehemet-Ali et du Sultan, le vice-roi d'Égypte jouissait d'une complète indépendance administrative ; même avant cette convention, Mehemet-Ali n'avait pas eu recours à son suzerain lorsqu'il avait autorisé le barrage du Nil et le canal de Mahmoudieh. — Abbas-Pacha n'avait pas consulté le divan pour la construction du chemin de fer d'Alexandrie au Caire, et Mohammed-Saïd lui-même n'avait pas cru devoir excéder ses pouvoirs, lorsqu'il avait ouvert le chemin de fer du Caire à Suez.

Le titre de vice-roi accordé au *grand pacha*, était moins une concession honorifique qu'une conséquence et une preuve de la nouvelle situation de l'Égypte, sous la suzeraineté de la Turquie. Si l'Égypte, *diplomatiquement*, ne cessait pas de figurer au nombre des provinces de l'Empire ottoman, *politiquement*, il s'en fallait de beaucoup que l'on pût considérer Mehemet-Ali et ses descendants comme de simples gouverneurs, ou, ainsi que le voulait la presse anglaise, comme de simples préfets. L'indépendance administrative de l'Égypte n'était plus à contester. Les questions extérieures demeuraient, il est vrai, réservées au Sultan ; pour les questions intérieures, elles ne regardaient et ne pouvaient regarder que le gouvernement égyptien

procéder lui-même à l'émission. Il s'installa avec quelques expéditionnaires dans un modeste local, place Vendôme, et fit appel aux capitaux. Le capital de la Compagnie était fixé à deux cents millions de francs, divisé en 400 000 actions de 500 francs. La souscription, ouverte le 5 novembre 1858, fut close le 30, et se répartissait de la façon suivante :

La France	207 111	actions.
La Belgique	324	—
Le Danemark.	7	—
Naples	97	—
L'Empire ottoman	96 517	—
L'Espagne (Barcelone)	4 046	—
Rome.	54	—
Pays-Bas	2 615	—
Portugal.	5	—
Prusse	15	—
Tunis.	1 714	—
Piémont.	1 353	—
Suisse.	460	—
Toscane	176	—
Restaient 85 506 actions qui avaient été réservées à l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et les États-Unis, car M. de Lesseps voulait donner à sa souscription un caractère nettement international; mais, aucune de ces nations n'ayant souscrit une seule action, le vice-roi se chargea de leur part, en dehors des actions qu'il avait souscrites dans celles attribuées à l'empire ottoman.		
Vice-roi d'Égypte	85 506	—
TOTAL des actions formant le capital de la Compagnie	400 000	actions [1].

1. Nous avons recherché dans nos notes de quels éléments la souscription française était composée : on y trouve la représentation de tout ce qui, dans notre société, médite, gouverne, enseigne, produit, épargne, agit, combat et travaille. C'était véritablement la souscription de la France de la base au sommet.

Corps des Ponts et Chaussées	249	actions.
Magistrature	267	—
Banquiers et Agents de change	369	—
Médecins	433	—
Instituteurs et Professeurs	434	—
Clergé.	480	—

Lord Palmerston, désagréablement surpris en voyant la souscription couverte, traduisit dédaigneusement sa mauvaise humeur en disant « que *l'entreprise du canal de Suez n'était qu'une association de petites gens* »[1]. Les banquiers éliminés n'étaient pas plus satisfaits; chaque jour, des agioteurs colportaient à la Bourse les bruits les plus sinistres :

Partout, même en Égypte, lisait-on dans un des journaux les plus autorisés de l'Europe, règne cette opinion, que le canal, *s'il est jamais praticable*, ne saurait en tout cas être susceptible de produit. Beaucoup de personnes assurent qu'il ne pourra jamais donner un intérêt de 4 1/2 p. 100 au capital qui sera dépensé.

Quel peut donc être le motif qui a poussé un homme aussi habile que M. de Lesseps à entreprendre et exécuter un pareil travail avec tant d'ardeur? Comme d'autres il a dû en prévoir les résultats; il doit donc avoir d'autres desseins, et ces desseins ne sauraient échapper aux regards de personne...

Les ingénieurs employés sur les lieux avouent qu'avec les ressources dont on dispose actuellement, en travaillant, il faudra au moins *cinquante ans* pour mener les travaux à bonne fin.

Combien faudra-t-il consacrer de millions pour arriver au but, c'est ce qu'il serait difficile de calculer; mais, *ce qui est certain*, c'est qu'il y a des actions offrant plus de garanties de sécurité que n'en offrent celles du canal de Suez.

M. de Lesseps n'engagea pas de polémique. Le 7 mars 1859,

Notaires, Avocats et Avoués.	819	actions
Artisans et mécaniciens	910	—
Armée et marine	973	—
Fonctionnaires publics	1 309	—
Employés	2 195	—
Commerçants et industriels.	4 763	—
Propriétaires et rentiers	6 929	—
Souscripteurs non classés.	1 099	—

1. Voici du reste quelques échantillons des paroles prononcées par Lord Palmerston à la Chambre des communes au sujet du canal de Suez :

« C'est la plus grande duperie qui ait été jamais proposée à la crédulité et à la simplicité des gens de notre pays, et elle ne relève plus que du banc de justice de la reine. » (Séance du 1er juin 1858.) « La Compagnie de Suez, ainsi que je l'ai souvent dit, est une des plus remarquables tentatives de tromperie qui ait été mise en pratique dans les temps modernes. C'est un leurre complet depuis le commencement jusqu'à la fin. Beaucoup de personnes en France, de petites gens, ont été induites à prendre de petites actions sous l'impression que l'affaire serait profitable. — La marche des travaux en Égypte, toutefois, a été telle qu'elle a montré que, si l'entreprise n'est pas impossible, elle exigera des sacrifices d'argent, de temps et de travail, tout à fait au-dessus des forces de toute Compagnie. » (Séance du 23 août 1860.)

il écrivit au vice-roi, au nom du Conseil d'administration, pour lui annoncer que la Société était légalement constituée, et l'informer que le Conseil avait décidé qu'il serait immédiatement procédé à la continuation des études et opérations préparatoires du canal maritime, jusqu'ici exécutées par les soins et aux frais de Son Altesse, et dont les dépenses lui seraient remboursées par la Compagnie, conformément à l'article 5 de ses statuts; qu'en conséquence, une commission administrative allait se rendre sur les lieux avec les ingénieurs de la Compagnie et l'entrepreneur qui avait traité avec elle pour cette phase préparatoire.

Il faisait enfin observer au vice-roi, en ce qui concernait ses droits et ceux de la Sublime-Porte à l'égard des intérêts étrangers, que le chemin de fer du Caire à Suez, entreprise égyptienne comme celle du canal, réalisait également une communication entre la Méditerranée et la mer Rouge, et que, malgré l'absence de l'autorisation de la Porte, elle s'était exécutée sans aucune réclamation de qui que ce fût. En conséquence, il sollicitait de Son Altesse l'autorisation d'exécuter les travaux.

Le vice-roi fut tout d'abord assez embarrassé pour répondre à cette communication, parce que MM. Odilon-Barrot, Dufaure et Jules Favre, qu'il avait consultés, n'avaient pas hésité à répondre qu'ils considéraient la compagnie comme irrégulièrement constituée. Mais M. de Lesseps, fort de la concession du 30 novembre 1854, de l'acte complémentaire du 5 janvier 1856, de la loi du 30 mai 1857 et du décret impérial rendu en Conseil d'État le 7 mai 1859, — fort de la délibération du conseil judiciaire de la Compagnie, composé de notabilités judiciaires et administratives [1], se rendit auprès de Mohammed-Saïd qui l'accueillit avec sa bienveillance accou-

1. Le conseil judiciaire de la Compagnie était composé de : MM. Sénart, ancien ministre de l'intérieur, avocat à la Cour de Paris ; Paul Fabre, avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'État; Champetier de Ribes, avocat à la Cour de Paris; Morot, avoué d'appel ; Denormandie, avoué de première instance ; Mocquart, notaire à Paris, et Fréville, agréé au tribunal de Commerce de la Seine. Il avait recouru, pour la circonstance, aux lumières de quatre membres éminents du barreau de Paris : MM. Crémieux, ancien ministre de la justice, membre du conseil de l'ordre ; Marie, ancien ministre de la justice, ancien bâtonnier et membre du conseil de l'ordre; Flocque, bâtonnier de l'ordre, et Vatismesnil, ancien ministre de l'instruction publique, ancien conseiller d'État, ancien avocat général à la Cour de cassation.

tumée et lui dit, en lui montrant les vides de son vêtement que sa corpulence ne remplissait plus : « Voyez comme ces Anglais m'ont fait maigrir... J'adopte cependant l'opinion de vos avocats, et je rejette celle des miens. »

La commission administrative, chargée de prendre officiellement possession du domaine de la Compagnie, se mit alors en route, et M. de Lesseps la présenta au vice-roi le 9 mars 1859.

Au retour de sa laborieuse exploration, — car des émissaires provocateurs avaient été envoyés (on devine par qui) pour agiter les populations avoisinant le désert, sur le passage de la commission, — le premier coup de pioche fut donné sur le Lido de Port-Saïd, entre le lac Mensaleh et la Méditerranée, le 25 avril 1859 (le lundi de Pâques). M. de Lesseps, entouré des membres du conseil, des ingénieurs, de l'entrepreneur, des agents et des employés de l'administration et de cent cinquante marins et ouvriers, fit déployer le drapeau égyptien à la tête des chantiers et prononça les paroles suivantes :

Au nom de la Compagnie universelle du Canal maritime de Suez, et en vertu des décisions du Conseil d'administration, nous allons donner le premier coup de pioche sur ce terrain qui ouvre l'accès de l'Orient au commerce et à la civilisation de l'Occident. Nous sommes tous ici unis dans une même pensée de dévouement pour les intérêts des associés de la Compagnie et ceux de son auguste créateur et bienfaiteur, le prince Mohammed-Saïd.

L'exploration complète que nous venons de faire vous donne la certitude que l'entreprise, dont l'exécution commence aujourd'hui, ne sera pas seulement une œuvre de progrès, mais qu'elle donnera une immense valeur aux capitaux qui l'auront réalisée.

Puis, s'adressant spécialement aux ouvriers égyptiens :

Chacun de vous va donner son premier coup de pioche, comme nous venons de le faire; rappelez-vous que ce n'est pas seulement la terre que vous allez remuer, mais que vos travaux apporteront la prospérité dans vos familles et dans votre beau pays. Honneur à Mohammed-Saïd pacha! qu'il vive de longues années!

Ce coup de pioche eut un retentissement dans toute l'Europe, et, un mois après, les contingents égyptiens vinrent planter leurs tentes sur la plage de Péluse, sous la conduite des ingénieurs Larousse et Laroche et de l'entrepreneur Hardon.



Le percement à effectuer s'étendait sur une longueur de 130 kilomètres (32 lieues et demie). Le tracé du canal maritime suivait presque en ligne droite une vallée qui avait été occupée sans doute, avant les âges historiques, par les eaux de la mer et dont certaines parties s'étaient élevées successivement au-dessus du niveau par l'apport des inondations du Nil et peut-être également par des soulèvements partiels[1]. Les dépressions formant le lit primitif de la vallée étaient surtout remarquables sur trois points : le premier, du côté de Suez, formait un bassin desséché de douze kilomètres de longueur sur huit de largeur, et s'appelaient les lacs « Amers ». — Le second était le lac *Timsah*, au centre de l'Isthme. — Le troisième était le bassin des lacs Ballah et Mensaleh, bordant la Méditerranée sur toute l'étendue de la baie de Dibeh.

Dans le reste de son parcours, la vallée était à peu près au niveau de la mer, sauf sur deux points où elle était coupée transversalement par deux *seuils* assez élevés : le *Seuil du Serapœum*, situé entre les lacs Amers et le lac Timsah, avait une hauteur de neuf mètres et une largeur de six kilomètres ; le *Seuil d'El Guisr*, qui avait sept mètres de hauteur et deux kilomètres de largeur, séparait le lac Timsah des lagunes desséchées du lac Ballah.

La Commission internationale, dont les principaux membres furent appelés à former un Conseil supérieur des travaux siégeant à côté du Conseil d'administration, apprécia que cinq années seraient nécessaires pour creuser le Canal Maritime à 56 mètres de largeur à la ligne d'eau et à six mètres de profondeur ; la profondeur devait être portée à huit mètres par des dragages successifs. La dépense était évaluée à deux cents millions. Un chenal de service de vingt-quatre mètres de largeur sur deux mètres et demie de profondeur, propre au service des barques, pouvait être ouvert d'une mer à l'autre en dix-huit mois. Le canal d'eau douce de jonction

1. Lire, dans la *Face de la Terre* (*Das Antlitz der Erde*), par Ed. Suess, professeur de géologie à l'université de Vienne (Autriche) : Suez et le Nil (Armand Colin et Cie, éditeurs).

au Nil et les rigoles d'irrigation latérales devaient être exécutés dans le même délai.

Il fallut de plus s'assurer que le mouillage, qui devait s'appeler Port-Saïd, offrait aux navires une sûreté suffisante. Le capitaine Philligret, du port de Marseille, fut chargé de cette mission de confiance, et le vice-roi mit à sa disposition la corvette *Yand-Becker* qui stationna pendant tout l'hiver de 1857, à 4 300 mètres de la côte. Le rapport du capitaine Philligret répondit à toutes les objections et constata la sécurité du mouillage.

On ne peut s'imaginer aujourd'hui les difficultés qu'eurent à vaincre les ouvriers de la première heure. Il fallait aller chercher les vivres et l'eau à Damiette, c'est-à-dire à soixante kilomètres de distance, et les amener par le lac Mensaleh, qui, dans les gros temps, n'est pas toujours navigable. De plus, le gouvernement anglais avait envoyé en Égypte un de ses agents, Mouktar-Bey, pour demander la suspension des travaux, et ces avertissements étaient appuyés par la présence d'une flotte mouillée dans les eaux d'Alexandrie. M. de Lesseps décida de ne céder qu'à la force, en se réservant le droit de protester vis-à-vis de l'Europe, et Mouktar-Bey recula. Il est vrai que ces événements coïncidaient avec la paix de Villafranca, c'est-à-dire avec l'apogée de la puissance du second Empire en France, et il n'est pas douteux que l'appui de Napoléon III ne fit jamais défaut à l'œuvre du percement de l'isthme de Suez.

M. de Lesseps fit alors mettre la main au creusement du canal d'eau douce, sans lequel il n'y avait pas de grand fonctionnement d'ouvriers possible. Ce canal, qui fut un grand bienfait pour la contrée qu'il traverse, relie le Caire, Ismaïlia et Suez; comme nous le verrons, il fut plus tard prolongé jusqu'à Port-Saïd.

Une consultation d'ingénieurs et de jurisconsultes approuva la conduite suivie et la déclara conforme aux règles de l'art et du droit. La Société des Ingénieurs civils de Londres, présidée par M. Hawkshaw, donna son entière adhésion aux plans adoptés et aux travaux accomplis et effaça ainsi la mauvaise impression qu'avait produite, dans le principe, la critique passionnée de Stephenson, qui avait osé dire que *le canal ne*

pourrait jamais être qu'un fossé vaseux et stagnant, appréciation incompréhensible dans la bouche d'un ingénieur de son mérite.

En janvier 1863, Mohammed-Saïd mourut et fut remplacé par Ismaïl-Pacha dont les dispositions, au début de son règne, ne paraissaient pas aussi favorables que celles de son regretté prédécesseur. « *Personne n'est plus canaliste que moi*, disait-il, *mais je veux que le Canal soit à l'Égypte, et non pas l'Égypte au Canal.* » Le Sultan vint rendre visite à son vassal, qu'il éleva au rang de Khédive, et constata la marche progressive des travaux. Sir Henri Bulwer, après une tournée dans l'Isthme, fut obligé de rendre lui-même justice à l'œuvre accomplie.

Le gouvernement anglais avait évidemment perdu beaucoup de terrain et s'en rendait compte ; mais il ne désarma pas pour cela et essaya d'enrayer l'entreprise par un procédé qui fait honneur à son ingéniosité : empruntant le masque de la philanthropie, il dénonça les corvées comme une barbarie, en demanda l'abolition, et trouva dans le nouveau ministre d'Égypte, Nubar-Pacha, fort expert en matières d'intrigues, le disciple le plus fervent et le plus actif. Cette prétention était d'autant moins justifiée que, si la Compagnie avait usé d'une institution égyptienne, elle l'avait singulièrement adoucie, car elle donnait une paye relativement élevée, elle avait supprimé les châtiments corporels, organisé un service de santé et des hôpitaux pour les malades ; tandis que les Anglais avaient eu recours à la corvée à maintes reprises et l'avaient exercée dans toute sa rigueur, notamment dans la construction du chemin de fer d'Alexandrie.

Nubar-Pacha partit donc en guerre et se dirigea d'abord vers Constantinople. La question de la corvée n'était qu'un prétexte pour obtenir des modifications profondes au firman de concession, faire rétrocéder au gouvernement égyptien les terres concédées par le précédent vice-roi, faire reviser par une commission d'ingénieurs les dimensions du Canal fixées par la Compagnie, et lui signifier que, si elle ne souscrivait pas à ces conditions dans le délai de six mois, les travaux seraient interrompus par la force. Nubar déployait d'autant plus d'audace qu'il se sentait puissamment soutenu. Il s'enhardit au point de venir à Paris même, où il entama une fort habile campagne de presse, dont les échos se reprodui-

saient fidèlement en Angleterre, et *vice versa*, et il fit même la conquête du président du Corps législatif, le duc de Morny.

M. de Lesseps protestait de son mieux, — et certes il en avait quelque peu l'habitude, — il défendait *unguibus et rostro* son firman et ses actionnaires, mais il se rendit compte que la corde se tendait de plus en plus ; et, sur les conseils du prince Napoléon et du baron Dupin, procureur général à la Cour de cassation, il prit le parti de s'adresser à l'Empereur et de recourir à son arbitrage, qui fut accueilli favorablement par l'Égypte. Sur la proposition de M. Drouyn de Lhuys, une commission fut nommée par l'Empereur à l'effet de lui donner son avis motivé sur la question, ou plutôt sur les diverses questions qui étaient l'objet du litige, et de préparer les bases de la décision qu'il avait à rendre. La commission se mit à l'œuvre, et, après un examen de trois mois, elle soumit ses conclusions à l'Empereur qui rendit sa sentence le 6 juillet 1866.

La décision arbitrale anéantissait le contrat primitif sur les principaux points en discussion. La Compagnie était dépossédée du droit, que lui donnait ce contrat, d'obliger le gouvernement égyptien à lui fournir les ouvriers nécessaires à l'exécution des travaux. En outre, elle était tenue de rétrocéder au gouvernement égyptien les 60 000 hectares de terres qu'elle possédait à titre de concession dans l'isthme. Elle perdait aussi son droit de propriété sur le canal d'eau douce, mais elle en conservait la jouissance pour toute la durée de la concession. En échange, et comme compensation des droits qui lui étaient retirés, elle recevait du gouvernement égyptien, à titre d'indemnité, la somme de 84 millions. Comme on le voit, sauf l'indemnité, qui ne devait pas être désagréable à M. de Lesseps, des modifications profondes étaient apportées par l'arbitrage au firman de concession, et la suppression des contingents égyptiens était un coup droit dont il est inutile de signaler la portée, tant elle est évidente.

En Angleterre, on considéra la suppression de la corvée comme le signal d'une ruine certaine. On lisait dans le *Standard* :

Le travail ne pourra être obtenu dans l'avenir qu'au moyen de dépenses énormes. Que diront alors les actionnaires, ces pauvres spé-

culateurs, en France, en Égypte et en Turquie? Ils seront ruinés. Lorsque les deux cents millions auront été dépensés, l'entreprise tombera d'elle-même faute de fonds. M. de Lesseps et les aventuriers qui l'auront soutenu de leur argent feront bien de se tirer promptement d'une mauvaise affaire et de faire le meilleur marché qu'ils pourront avec le pacha, car l'entreprise, sur laquelle ils ont fondé tant d'espérances, se trouvera aussi vide de résultats économiques que le tunnel de la Tamise.

Le *Spectator* s'écrie à son tour : « Le travail forcé doit cesser : ce qui est la prohibition du Canal. »

Après le *Spectator*, la *Saturday Review* et le savant *Economist* exprimèrent les mêmes espérances. Mais tous ces journaux comptaient sans l'habileté et l'énergie de nos ingénieurs qui redoublèrent d'efforts et surent approprier leurs moyens d'action à la situation nouvelle qui leur était imposée. Le mérite de la haute direction des travaux revient, en grande partie, à notre excellent et vénéré collègue, M. Voisin-Bey, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, qui séjourna en Égypte de 1861 à 1870 et n'a pas cessé, depuis son retour en France, de prêter à la Compagnie le plus utile concours, d'abord comme membre de la Commission internationale des travaux, puis comme administrateur et membre du Comité de Direction.

L'entreprise à forfait fut substituée au travail à la tâche; la vapeur, les excavateurs à sec et les dragues à long couloir remplacèrent les bras, et le canal fut divisé en quatre lots. Le premier, concédé aux frères Dussaud, portait sur une fourniture de 250 000 mètres cubes de blocs artificiels pour les jetées de Port-Saïd. Le deuxième, adjugé à M. Aïton, dragueur de la Clyde à Glascow, comprenait l'achèvement des 60 premiers kilomètres du canal maritime, soit l'enlèvement de 22 millions de mètres cubes de sable ou de vase. M. Couvreux, chargé du troisième lot, devait, sur une longueur de 13 kilomètres, dans la partie culminante de l'isthme, pourvoir à l'élargissement et à l'approfondissement de la tranchée d'El-Guisr, représentant un déblai de 9 millions de mètres cubes. Enfin, MM. Borel et Lavalley prirent à leur charge la continuation et l'achèvement de toute la partie comprise entre le lac Timsah et la mer Rouge. Ce quatrième lot

était le plus considérable et s'accrut plus tard bien davantage encore par suite de la résiliation du contrat de M. Aïton. MM. Borel et Lavalley n'hésitèrent pas à prendre son lieu et place, et leur énorme entreprise représentait une somme de 160 millions. L'importance des chantiers installés par ces entrepreneurs était telle que leurs machines consommaient 10 000 tonnes de charbon par mois; leurs feuilles de paye portaient plus de 22 000 hommes; et ils extrayaient mensuellement deux millions de mètres cubes de sable ou de vase. Ce sont eux également qui ont effectué le remplissage des lacs Amers (1 900 millions de mètres cubes d'eau).

En 1865, les chantiers étaient en pleine activité ; la rigole d'eau douce apportait le tribut de ses eaux bienfaisantes, et le problème semblait à moitié résolu. Cependant, les détracteurs allaient toujours leur train et se livraient à mille insinuations malveillantes ; aussi, M. de Lesseps crut devoir former une Commission internationale, pour se rendre sur les lieux et constater l'état des travaux. La Chambre de commerce de Marseille me fit l'honneur de me déléguer avec son secrétaire général, M. Sébastien Berteaut, pour la représenter dans cette Commission cosmopolite.

En arrivant à Alexandrie, et à notre grand étonnement, nous nous aperçûmes que cette ville était un foyer ardent d'opposition. La plupart des représentants des grandes maisons de commerce européennes et même françaises déblatéraient à qui mieux mieux contre le canal, qu'ils traitaient d'entreprise chimérique, comme lord Palmerston. La crainte de voir un jour Port-Saïd détrôner Alexandrie et drainer à son profit une partie de son courant commercial, était la véritable raison de cette hostilité qui existe encore aujourd'hui. Il est facile de s'en convaincre par les efforts que font les Alexandrins pour isoler Port-Saïd du reste de l'Égypte et empêcher que cette ville soit raccordée, par une véritable voie ferrée, au réseau des chemins de fer égyptiens.

Nous effectuâmes en barque le trajet presque entier de l'isthme, en empruntant tantôt le canal d'eau douce, tantôt le canal maritime. Sans doute, les profondeurs étaient loin d'avoir atteint leur maximum, et il restait encore beaucoup de mètres cubes de sable et de vase à extraire ; mais, par ce

qui avait été accompli, il était facile de prévoir le prochain achèvement du canal. A notre retour en France, notre rapport traduisit fidèlement cette impression ; nous y joignîmes quelques considérations sur les conséquences du percement de l'isthme de Suez pour le port que nous représentions, et, le croira-t-on ? quand nous en donnâmes lecture à nos mandants, nous fûmes très fraîchement accueillis, et la politesse seule les empêcha de nous traiter d'optimistes et de visionnaires.

Peu de temps après, la Porte ottomane se décida à envoyer le fameux firman confirmatif réclamé pendant douze ans et qui avait provoqué tant de négociations internationales. M. de Lesseps nous a raconté comment s'opéra le miracle.

Lorsque l'empereur Napoléon III vint à Marseille, le 30 avril 1865, s'embarquer pour l'Algérie, le grand vizir Fuad-Pacha, qui se trouvait dans le midi de la France pour y rétablir sa santé, s'empressa de venir saluer l'Empereur. Pénible fut sa surprise en constatant que l'Empereur ne faisait aucune atttention à lui et ne répondait même pas à son salut, Il demanda alors si l'Empereur avait quelque grief contre lui ou son gouvernement, et il lui fut simplement répondu par un geste expressif et par ce seul mot : « *Firman.* » La pièce tant attendue ne tarda pas, en effet, à arriver, et M. de Lesseps ajoutait :

— Décidément le proverbe arabe a du bon : *Une once de crainte fait plus qu'un quintal d'amitié.*

Les événements donnèrent heureusement raison aux conclusions de notre rapport, et dès 1868, M. Borel disait dans une conférence qu'il fit à la salle des Capucines :

> Pour nous, le canal est fini ; à telles enseignes qu'ayant à prendre, en vue de son achèvement prochain, divers engagements avec la Compagnie de Suez, nous n'avons pas hésité à contracter celui d'avoir terminé les travaux et livré le canal à la grande navigation, en octobre 1869.

M. Borel tint parole ; il succomba malheureusement à la peine et n'assista pas à son triomphe. L'inauguration fut fixée au 17 novembre 1869, et la Chambre de commerce de Marseille me fit le grand honneur de me déléguer à nouveau pour la représenter, ainsi qu'au Congrès international du Caire.

Avant de mettre le canal maritime en exploitation, il fallait

procéder avec le gouvernement égyptien à une sorte de liquidation du passé, revenir sur les franchises douanières dont jouissait la Compagnie et qui n'avaient plus de raison d'être, créer en un mot un nouveau *modus vivendi* adapté à la nouvelle période dans laquelle on allait entrer. Ce fut l'objet des deux conventions du 23 avril 1869, qui constituent, avec nos statuts et les accords intervenus à la suite de l'arbitrage de l'empereur Napoléon III, notre code actuel.

Par ces conventions, la Compagnie abandonnait au gouvernement égyptien toutes les constructions, hôpitaux, magasins et établissements divers qu'elle avait construits pour ses besoins et dont elle avait usé pendant l'exécution des travaux, moyennant une indemnité de trente millions. La Compagnie s'assurait le paiement de cette somme en obtenant du khédive l'aliénation à son profit, pendant vingt-cinq ans, des coupons des 176 602 actions appartenant au gouvernement égyptien. La deuxième convention réglait la question des terrains dépendant du canal maritime, soit 10 214 hectares, plus 300 hectares à ajouter à la superficie de Port-Saïd et 200 hectares à ajouter à celle d'Ismaïlia. Tous ces terrains réunis devaient être mis en commun entre le gouvernement et la Compagnie, et le prix des ventes partagé en égale portion entre les deux parties contractantes. C'est l'origine de ce qu'on appelle *le Domaine commun*.

En signant ces conventions, dont je me borne à indiquer les deux clauses principales, mais dont l'ensemble était incontestablement avantageux pour la Compagnie et présentait le grand intérêt de lui créer une situation bien nette à l'égard du gouvernement égyptien, Ismaïl-Pacha disait au duc d'Albuféra : « qu'en travaillant pour le canal, il travaillait pour l'Égypte et pour lui-même; qu'il n'avait rien tant à cœur que d'assurer le succès d'une œuvre aussi grande, et qu'il était heureux d'en donner de nouveau le témoignage aux actionnaires auxquels il était si intimement associé. »

L'inauguration eut lieu au jour fixé (17 novembre 1869)[1],

1. Que de souvenirs se rattachent pour moi à ce voyage, entrepris sur le *Touareg*, charmant yacht de la Compagnie marseillaise des Transports Maritimes, à bord duquel mon collègue, M. Émile Darier et bien des amis, et des meilleurs, se trouvaient réunis! Combien d'entre eux, hélas! manquent à l'appel!

Les dimensions de cette étude ne me permettent pas de rappeler les fantasias, bals et banquets somptueux que le vice-roi Ismaïl offrit aux souverains et aux princes qui avaient répondu à son invitation; mais le fourmillement d'hommes et de femmes de toutes couleurs et de tous rangs, d'ulémas, de derviches tourneurs et hurleurs, d'almées, de cheiks, de fellahs, de bédouins, venus de tous les points de l'Égypte et du désert, avec leurs chevaux, chameaux, dromadaires, buffles, moutons, gazelles, ces milliers de tentes plantées en plein désert, où grouillaient tous ces êtres, présentaient un spectacle unique.

La cérémonie de la bénédiction du canal fut originale entre toutes. Trois pavillons avaient été élevés sur la plage de Port-Saïd, faisant face à la Méditerranée : celui du centre était réservé aux têtes couronnées; les deux autres étaient occupés, l'un par les popes grecs, les imans et les ulémas; l'autre, par les prêtres catholiques. Pour se rendre à la cérémonie, l'impératrice Eugénie, donnant le bras à l'empereur d'Autriche, ouvrait la marche; le khédive Ismaïl venait ensuite, conduisant la princesse de Hollande, et suivi par les héritiers présomptifs des couronnes de Prusse et des Pays-Bas. Puis arrivaient, à la file, plusieurs princes russes et allemands et divers hauts personnages chamarrés de décorations. Au milieu de ce scintillement de costumes, se détachait l'austère et énergique figure de l'émir Abd-el-Kader, drapé dans un burnous de laine blanche et portant, en sautoir, pour tout insigne, le grand cordon de la Légion d'honneur.

M. de Lesseps avait eu la généreuse pensée de faire assister cet héroïque vaincu à l'union de l'Orient et de l'Occident, et l'impératrice avait mis à sa disposition la frégate *le Forbin*, qui était ancrée à côté de notre yacht. Nous avons donc pu voir l'émir de près pendant plusieurs jours, assister à ses prières du soir et du matin, qu'il venait faire régulièrement

J'ai sous les yeux le compte rendu de notre croisière en Méditerranée et de l'inauguration du Canal de Suez, que nous fîmes en collaboration avec Henri de Montricher, le fils de l'ingénieur éminent auquel nous devons le canal de la Durance, et, en feuilletant cette œuvre de jeunesse, je ne peux me défendre d'une réflexion que bien d'autres ont faite avant moi et que l'on fera certainement encore, c'est qu'en avançant en âge, le plus pénible n'est pas de se sentir vieillir, mais de voir s'en aller, un à un, ceux avec qui on avait commencé l'existence et pris la douce habitude de vivre et de penser.

sur le pont du *Forbin* et nous avons été profondément frappés de sa grande courtoisie, et de la noblesse de ses allures. Le vice-roi Ismaïl lui avait toujours fait grise mine et la solennité du moment ne modifia en rien son attitude. Il était préoccupé et même jaloux de l'ascendant que l'émir avait sur les Arabes et du respect qu'il leur inspirait.

Le 18 novembre au matin, l'impératrice Eugénie, à bord de *l'Aigle*, prit la tête d'une flotille de souverains, suivie de soixante navires qui arrivèrent trois jours après à Suez, après s'être arrêtés à Ismaïlia. Je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvais en naviguant à toute vapeur sur les lacs Amers, formant une véritable mer de trente lieues de tour, et qui n'étaient, quatre ans auparavant, qu'un vaste banc de sel que j'avais traversé à pied sec.

En arrivant à Suez, M. de Lesseps trouva la dépêche suivante que lui avaient adressée les Anglais de Bombay : « Succès au gigantesque ouvrage de la paix si bien exécuté par les Français, dans l'intérêt de l'Univers. » Après le banquet offert à bord de *l'Hoogly* par la Compagnie des Messageries Maritimes, tous les souverains et princes télégraphièrent dans leurs pays respectifs qu'ils avaient bien réellement passé, en bateau, de la Méditerranée à la Mer Rouge, et ils entouraient d'hommages l'impératrice Eugénie, rayonnante de beauté et justement fière de son rôle. Qui aurait dit que quelques mois après, cette souveraine quitterait son palais en fugitive et prendrait le chemin de l'exil accompagnée de M. de Lesseps ; — que notre pays, lancé à l'aventure dans une guerre pour laquelle il n'était pas préparé, en sortirait vaincu et mutilé!

Mais passons... et abordons la deuxième phase, celle de l'exploitation du canal, en signalant les principaux incidents de cette période, aussi mouvementée que celle que nous venons de traverser.

II

Du 17 novembre 1869 à la fin de 1870, 486 navires, jaugeant 436 609 tonneaux, passèrent par le canal et produisirent une recette de 4 345 758 francs.

Le premier bateau qui se présenta à Port-Saïd et qui inaugurait une ligne régulière sur les Indes, fut *l'Asie*, appartenant à la Compagnie Fraissinet de Marseille. *L'Europe*, de la même Compagnie, qui avait pris part aux fêtes de l'inauguration, fit en soixante-dix jours, toutes opérations de débarquement et d'embarquement comprises, le voyage de Marseille à Bombay et de Bombay à Marseille. C'est à Marseille que vint jeter l'ancre le premier paquebot postal venu directement de la Chine et du Japon : *l'Hoogly* des Messageries Maritimes, à bord duquel nous avions déjeuné, en rade de Suez, le jour de l'inauguration. C'est de Marseille encore, que partit en mars 1870 le vapeur *l'Explorateur* expédié à Zanzibar par MM. Rabaud et Pastré pour explorer la côte orientale d'Afrique et y établir des comptoirs. Le premier rapport de mer, qui parvint à la Compagnie sur la navigation de la Mer Rouge, est signé du capitaine Guiraud, commandant un voilier français, *la Ville-d'Aigues-Mortes*, qui avait effectué un voyage de Marseille à Mahé. Le premier voilier qui vint prendre charge à Ismaïlia était un voilier français *la Jeanne-d'Arc*.

De leur côté, les armateurs anglais faisaient construire sur leurs chantiers de nombreux vapeurs destinés à des lignes régulières sur l'Extrême-Orient. L'avenir se présentait donc sous un jour favorable. Mais il fallait laisser aux armateurs le temps nécessaire pour mettre en service leur nouveau matériel, et on ne doit pas oublier, ainsi qu'on l'a vu par les pages précédentes, qu'on avait systématiquement douté, jusqu'à l'inauguration, du succès de l'entreprise. Il était donc impossible d'espérer, dès le premier exercice, de rémunérer les capitaux engagés, par le seul produit du transit.

D'après les comptes arrêtés au 31 décembre 1869 et le rapport présenté à l'Assemblée générale des actionnaires du 30 mai 1870, la Compagnie avait employé en dépenses de toute nature, tant pour travaux et matériel que pour appropriation de terrains à bâtir, intérêts servis aux actions et obligations et frais administratifs, la somme de 432 807 882 francs.

Les prévisions de la première Commission avaient donc été fortement dépassées, puisqu'elle avait évalué à DEUX CENTS MILLIONS le coût du canal ; mais elle n'avait pas prévu les

intérêts intercalaires et elle pouvait prévoir moins encore la suppression des contingents égyptiens et les complications qui ont résulté des difficultés diplomatiques dont nos lecteurs ont suivi le long calvaire. Le capital à rémunérer était donc fort lourd. Comme la presse financière ne se gênait guère pour exagérer la gravité de la situation, la Compagnie traversa une période des plus critiques et dut recourir à un emprunt de vingt millions. Elle obtint du Khédive la faculté de percevoir temporairement une surtaxe de un franc par tonneau, affectée spécialement au service de cet emprunt et devant disparaître après son amortissement. Cette surtaxe devait s'ajouter aux droits de transit de dix francs par tonne.

Dès le début de l'exploitation, on sent naître une querelle, qui s'envenimera de plus en plus, entre les deux éléments essentiels de la prospérité et même de l'existence de la Compagnie : les actionnaires, d'une part, qui réclament à bon droit la juste rémunération de leurs capitaux, et, d'autre part, les clients du canal, les armateurs ; ceux-ci fournissent, il est vrai, la principale source des recettes, mais, s'inspirant uniquement de leurs intérêts directs, ils vont s'efforcer de faire modifier les bases sur lesquelles la Compagnie avait établi le taux et le mode de perception des droits de transit. Ainsi qu'on l'a vu déjà, la Compagnie était autorisée par le firman de concession à exiger une taxe ne dépassant pas dix francs par tonne de capacité. Comment devait être entendue la tonne de capacité et par quel système légal et pratique pouvait-on la définir? La taxe devait-elle être perçue sur la capacité utilisable des navires ou d'après les papiers officiels de bord? La Compagnie avait-elle réellement le droit, ainsi qu'elle le faisait, d'asseoir sa taxe sur la capacité réelle des navires, et non pas sur la capacité officielle, qui variait d'un pays à l'autre et qui représentait les deux tiers environ de la capacité réelle? Telles étaient les questions que se posaient les armateurs.

Peu après l'inauguration, des négociations entamées par le gouvernement français permettaient d'espérer que les divers gouvernements s'entendraient pour l'unification du tonnage et l'application d'un tarif unique et égal pour tous; mais la guerre avait forcément enrayé les pourparlers, et la Compagnie

se trouva en butte à de nombreuses réclamations. Le premier coup de feu fut tiré par les Messageries Maritimes, qui formulèrent nettement leurs griefs. La Compagnie de Suez répondit en maintenant énergiquement ses prétentions, et les Messageries lui intentèrent un procès, qu'elles perdirent devant la Cour de Paris et en Cassation. La Cour de Paris jugea que les mots « tonne de capacité » *s'entendent d'une mesure de vide ou de volume, par opposition à la tonne effective et matérielle de marchandises; que cette mesure de la tonne, qui n'a jamais varié en France, depuis l'ordonnance de 1681, de Colbert, est, dans le système métrique actuel, le cube d'un mètre 44 centièmes; que telle est, définition donnée, la capacité de la tonne, ou la tonne de capacité.* Il était décidé ensuite par l'arrêt que la Compagnie de Suez, en percevant sur ces bases, était dans l'esprit du firman de concession et du paragraphe 7 de l'article 34 des statuts; que la Compagnie était dans son droit en appliquant le *gross tonnage* anglais, lequel représentait aussi exactement que possible, d'après le système Moorson, la capacité réelle et utilisable des navires.

M. de Lesseps ne triompha pas longtemps, car les armateurs anglais, allemands, italiens, autrichiens, hollandais, n'étant pas liés par les arrêts des Cours françaises, firent agir leurs gouvernements auprès du Sultan. On prétend même que les Messageries ne négligèrent rien pour favoriser ce mouvement, et M. de Lesseps l'a déclaré dans l'Assemblée générale de 1874. Je suis, du reste, d'autant plus à mon aise pour parler du passé sur ce point, que les rapports sont actuellement des plus cordiaux entre la Compagnie de Suez et les Messageries, et qu'un des membres les plus justement estimés de son Conseil d'administration, M. Cambefort, est entré dans le nôtre en 1896.

Le Sultan, obsédé et harcelé par les ambassadeurs étrangers, consentit qu'une commission internationale, composée exclusivement des délégués des puissances maritimes, examinât la question. Sans que la Compagnie fût représentée, ni consultée, ni entendue, cette Commission, se prononçant en faveur du tonnage dit *danubien*, prétendit lui imposer un mode de jaugeage qui ne donnait qu'un tonnage très inférieur au tonnage réel et faisait perdre à la Compagnie de Suez une

part importante des recettes sur lesquelles elle croyait avoir le droit de compter.

M. de Lesseps déclara qu'il refusait de se soumettre aux injonctions de la Commission internationale, mais la Porte Ottomane oublia qu'un contrat ne peut être modifié que par l'accord des parties contractantes et que, si l'une des parties veut arbitrairement imposer sa volonté contre les termes de la convention, il y a violation du contrat; poussée par les gouvernements étrangers, elle signifia donc à la Compagnie d'avoir à appliquer immédiatement le nouveau tarif, et elle déclara qu'au besoin, elle l'imposerait par la force. Dix mille hommes furent en effet expédiés sur la ligne du canal et les troupes ne furent retirées que sur la parole donnée par M. de Lesseps qu'il se soumettrait aux injonctions de la Porte. M. de Lesseps télégraphia dans ce sens du Caire à Paris, le 26 avril 1874 :

Considérant les ordres donnés par la Porte Ottomane pour prendre possession du Canal et sous protestation réservant tous les droits des actionnaires, notre service du transit appliquera, à partir du 29 avril, le tarif du droit spécial de navigation imposé par la Turquie. Il en sera rendu compte à l'Assemblée générale.

Il fallut que M. de Lesseps usât de toute son autorité pour triompher de la résistance des actionnaires et leur faire approuver le nouveau mode de perception.

Les recettes, cependant, avaient graduellement augmenté. Elles avaient passé de 4 345 758 francs en 1870 à 7 595 000 francs en 1871, à 14 377 000 francs en 1872, à 20 850 000 francs en 1873 et à 22 667 000 francs en 1874. Les progrès étaient donc sensibles malgré les obstacles qui se renouvelaient sans cesse et derrière lesquels on voyait toujours la main du gouvernement anglais.

L'année 1875 nous réservait encore une plus grande surprise, un véritable coup de théâtre. Le Khédive Ismaïl, dont les dépenses étaient excessives et qui, ainsi que nous l'avons vu, avait déjà aliéné en 1869, et jusqu'en 1894, les coupons des 176 602 actions de la Compagnie qu'il possédait, se décida à les vendre, et on apprit un beau matin que le gouvernement anglais s'en était rendu acquéreur, moyennant la

somme de CENT MILLIONS, ce qui représentait une valeur de 568 francs par action.

J'ai entendu soutenir à ce sujet que cette affaire avait été traitée sous le manteau de la cheminée entre l'Angleterre et le Khédive et complètement à l'insu du gouvernement français. Cette version n'est pas exacte; car notre gouvernement était parfaitement au courant des intentions du Khédive, et l'affaire est restée plus de huit jours à la disposition d'un preneur quel qu'il fût. C'est également à tort qu'on accuse M. le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, d'y avoir été personnellement hostile. De tous les membres du Ministère que présidait M. Buffet, M. le duc Decazes y était au contraire le plus favorable. Mais reste à savoir si l'état d'âme qui régnait à ce moment en France, et qui y règne peut-être encore aujourd'hui, autorisait un ministre à procéder comme l'a fait Lord Beaconsfield. — Le Parlement anglais n'étant pas en session, au moment où lui furent offertes les 176 602 actions du vice-roi, Lord Beaconsfield acheta les titres, fit payer les cent millions par Rothschild frères de Londres, et attendit tranquillement, pour régulariser l'affaire, le retour du Parlement. Je ne suis pas très certain que cette façon de procéder eût été approuvée par notre Chambre des députés.

Quoi qu'il en soit, la prétendue insouciance du Cabinet fut sévèrement jugée, car, en admettant que le gouvernement ne voulût pas réaliser lui-même cette acquisition, il ne lui aurait pas été difficile de trouver un groupe de financiers qui s'en serait chargé, d'autant plus volontiers que l'affaire, en dehors de toute considération politique, était fort séduisante par elle-même. Les journaux et revues, à la dévotion du Ministère, firent de leur mieux pour le défendre. M. Cherbuliez alla même jusqu'à écrire : « Lorsqu'on déplore l'affaiblissement de l'influence ou du prestige français en Orient, on ne saurait être sûr que ce qu'on regrette fût toujours regrettable. La France doit devenir résolument utilitaire, suivre une politique réaliste, parce qu'elle n'a plus de temps et d'argent à dépenser pour faire et défaire des pachas, pour diriger les consciences ou pour épouser des querelles de moines. » Quant à M. de Mazade, dont les sympathies pour le Ministère

n'étaient pas douteuses, il était visiblement gêné, car il écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* :

Le gouvernement anglais n'est qu'un gros actionnaire de plus qui, dans les affaires du canal, n'a qu'une faculté d'immixtion et un nombre de voix limitées. Mais il serait parfaitement inutile — ce serait même montrer de la naïveté — de se faire illusion sur la gravité et les conséquences possibles de ce coup de théâtre qui vient d'éclater en Europe. Oui, assurément, l'acte est tout politique et c'est là précisément ce qui en fait la gravité... Que va-t-il résulter de tout cela ?

Il en est résulté pour la Compagnie l'obligation de créer un nouveau *modus vivendi* entre elle et le gouvernement anglais et d'accepter dans le Conseil d'administration trois représentants du gouvernement de la reine. Mais, à côté de cette innovation, il nous sera bien permis de juger l'affaire au point de vue financier et d'apprécier les bénéfices purement matériels qu'en a retirés le gouvernement anglais, et qui se traduisent pour nous par un manque à gagner, puisqu'il dépendait de nous de devenir acquéreurs. Le gouvernement anglais a touché 5 p. 100 d'intérêts de 1870 à 1894, 5 millions par an, soit 5 × 24 = 120 millions. A partir de 1894, il a encaissé son dividende comme les autres actionnaires, dividende qui a varié entre 16 et 17 millions par an, soit 66 millions en chiffres ronds. Enfin, s'il désirait réaliser ses actions, comme il les a achetées 568 francs et comme elles en valent 3560, il gagnerait :

3 560 — 568 = 2 992 francs × 176 602 = *Cinq cent vingt-huit millions, trois cent quatre-vingt-treize mille, cent quatre-vingt-quatre francs.*

Comme on le voit, l'opération ne pouvait pas être plus brillante.

Le gouvernement britannique ne se montra pas satisfait de l'entrée pure et simple de ses trois délégués dans le Conseil et prétendit leur attribuer un caractère spécial et un rôle distinct de celui des autres membres, ce qui était inadmissible. M. Charles de Lesseps fut alors envoyé à Londres pour essayer de convaincre le chancelier de l'Échiquier, sir Stafford Northcote. Il fit valoir que les termes de nos statuts, annexés par le gouvernement égyptien à l'acte de concession, ne permettaient pas d'accueillir des commissaires ayant un

rôle différent de celui joué par les autres administrateurs, que tout administrateur devait posséder cent actions déposées en son nom dans la caisse sociale, en garantie de sa gestion, et que les actions du gouvernement anglais ne pouvaient être prêtées à cet effet, puisqu'elles étaient notoirement sa propriété. Sir Stafford Northcote n'entendit pas tout d'abord de cette oreille ; on finit cependant par se mettre d'accord et il fut convenu que le gouvernement anglais aurait le droit de présenter trois administrateurs ; qu'ils seraient nommés, comme leurs collègues, par l'Assemblée générale des actionnaires, mais que les places créées pour eux ne sauraient être attribuées qu'à des candidats proposés par le gouvernement britannique.

Les trois nouveaux administrateurs entrèrent en fonctions en 1877. Les rapports avec leurs collègues, un peu froids au début, ne tardèrent pas à s'améliorer et à devenir même cordiaux, et les choses marchaient régulièrement quand survint, en 1881-1882, la révolte d'Arabi, et se posa d'une façon plus aiguë que jamais la question de la neutralité du canal. L'état insurrectionnel de l'Égypte et d'une partie de son armée faisait forcément redouter une intervention étrangère. M. Ferdinand de Lesseps fut-il bien inspiré en entrant en pourparlers avec Arabi ? Nous l'avons souvent entendu blâmer sur ce point... Comme Arabi était à la tête des soldats révoltés, il crut, sans doute, agir prudemment en l'éloignant du canal et en enlevant ainsi tout semblant de raison pour qu'on l'occupât militairement, sous prétexte de combattre Arabi. L'Angleterre en avait du reste un désir immodéré ; car, à la date du 8 juillet, l'amiral anglais, sir Hamilton Seymour, demanda à faire entrer des vaisseaux de guerre dans le canal. M. Victor de Lesseps, alors agent général en Égypte, s'y opposa de toutes ses forces ; M. Ferdinand de Lesseps protesta énergiquement, de son côté, auprès de toutes les puissances. Lord Granville ordonna à l'amiral Seymour de s'abstenir et invita les divers gouvernements étrangers à étudier la question du canal de Suez.

La Commission internationale, qui siégea à Constantinople, n'aboutit à aucune solution, car chaque puissance donnait un avis différent ; les événements se précipitèrent et notre minis-

tre, M. de Freycinet, déposa sur le bureau de la Chambre une demande de crédits en vue des mesures à prendre pour la protection du canal. M. Clemenceau et plusieurs de ses collègues la combattirent avec ardeur dans la séance du 29 juillet ; les crédits furent repoussés par 416 voix contre 75, le cabinet de Freycinet donna sa démission, et notre flotte se retira des eaux égyptiennes. On connaît le reste : la flotte anglaise bombarde Alexandrie, les Anglais interrompent le transit sur le canal, débarquent à Ismaïlia et remportent la fameuse victoire de Tell-el-Kébir. A dater de ce moment, ils étaient maîtres de l'Égypte. Le prologue du drame avait été l'acquisition des actions du vice-roi. Le développement fut l'intervention directe en Égypte et sur le canal ; nous verrons dans un moment l'épilogue.

Ne nous décourageons pas, cependant, et ayons confiance dans l'avenir. Ainsi que l'écrivait Renan :

L'Égypte a une place exceptionnelle dans l'histoire du monde. Clef de l'Afrique intérieure par le Nil ; par son isthme, gardienne du point le plus important de l'empire des mers, l'Égypte n'est pas une nation, c'est un enjeu, tantôt récompense d'une domination maritime légitimement conquise, tantôt châtiment d'une ambition qui n'a pas mesuré ses forces. Quand on a un rôle touchant aux intérêts généraux de l'humanité, on y est toujours sacrifié. Une terre qui importe à ce point au reste du monde ne saurait s'appartenir à elle-même ; elle est neutralisée au profit de l'humanité ; le principe national y est tué... L'Égypte sera toujours gouvernée par l'ensemble des nations civilisées. L'exploitation rationnelle et scientifique du monde tournera sans cesse vers cette étrange vallée ses regards curieux, avides ou attentifs.

Je l'espère, avec Renan, mais il faut avoir le courage d'avouer que nos divers et multiples gouvernements, depuis 1870, ont fait ou ont laissé faire tout ce qu'il fallait pour nous amener au point où nous en sommes. Nos adversaires ont eu beau jeu, et sir Evelyn Baring, résident d'Angleterre au Caire, avait grandement raison de dire à M. de Réverseaux : « Vous êtes un singulier pays en France ; vous n'attendez pas que nous vous demandions quelque chose, vous nous l'apportez. » Il résulte, en effet, de cet historique que, si la diplomatie anglaise a fait preuve d'un esprit de suite

inébranlable, il n'en est pas de même de la nôtre. Quant au rôle joué par certains de nos hommes politiques, il est inexplicable; et l'on ne peut que regretter qu'ils aient employé leur éloquence, leur talent et leur influence à entraîner dans le mauvais chemin des majorités inconscientes et trop dociles. Toute la politique de M. Clemenceau se trouve résumée dans les quelques lignes suivantes que j'ai extraites de son discours du 29 juillet 1882, à la Chambre des députés. M. John Lemoinne, dans un article du *Journal des Débats*, blâma l'attitude de la Chambre et écrivit : « Il paraît que nous allons être désormais très heureux; nous ne voulons plus avoir d'histoire. »

Cette phrase excita la verve de M. Clémenceau :

Il faudrait savoir, s'écriait-il, ce que c'est que l'histoire. Assurément, si l'histoire n'est qu'une succession de conflits sanglants, d'aventures, de guerres, s'il ne faut considérer que les alliances, les combinaisons personnelles des monarques, et ne voir l'histoire des peuples que sur les champs de bataille, où triomphe le hasard des forces militaires ou la science de tel ou tel général illustre, il est certain qu'en ce moment nous n'avons pas d'histoire, et j'en félicite grandement mon pays. Mais n'est-ce rien pour un peuple qui a été réduit à l'état de démembrement par la monarchie, que de se replier sur lui-même, de refaire ses forces et, pendant que ce grand travail s'accomplit — et vous savez ce qu'il y faut d'efforts et de temps — de trouver en soi assez de patiente énergie pour faire sa réforme intérieure, pour se donner des institutions qui le fassent passer de l'état monarchique à l'état démocratique, qui lui permettent de donner au plus grand nombre — je me servirais volontiers de cette expression — au plus grand nombre de citoyens, — les satisfactions légitimes qu'ils réclament, et dans l'ordre politique, et dans l'ordre économique, et dans l'ordre social; pour fonder, en un mot, le véritable ordre démocratique : — n'est-ce pas là une assez haute ambition?

C'est bien le cas d'opposer à ces paroles celles que Berryer prononça dans une circonstance analogue et que Gambetta n'hésita pas à rappeler, du haut de la tribune de la Chambre, en cette même année 1882 : « *Ne parlez pas ainsi! On ne parle pas ainsi de la France.* »

Les hommes qui ont fait repousser les crédits pour la protection du Canal sont les mêmes qui traitaient Jules Ferry de *Tonkinois* et ont abreuvé ce grand citoyen des plus san-

glantes injures. Si le bon sens et le patriotisme de la nation, si l'opinion publique, notre maîtresse à tous, ne leur avaient pas imposé silence, ils auraient étouffé dans l'œuf cette renaissance coloniale qui nous a puissamment aidés à nous relever moralement de nos désastres de 1870 et à reconquérir notre place dans le monde.

Je ne crois pas que cette courte digression soit étrangère à mon sujet, mais je reviens au trafic du canal qui, malgré vent et marée, malgré les troubles et l'invasion, allait toujours progressant. Nous avons vu que les recettes, en 1874, s'étaient élevées à 22 667 791 fr. ; elles atteignirent 55 181 039 fr. en 1882.

III

La victoire de Tell-el-Kebir, qui ne fut certes pas achetée au prix de grands efforts ni de beaucoup de sang versé, avait porté cependant l'exaltation des Anglais à un degré extrême. D'un bout à l'autre de l'Angleterre retentissait une immense clameur contre l'administration française du canal de Suez, et l'élévation des tarifs. On demandait que le Conseil d'administration fût en majorité composé d'Anglais, puisque l'Angleterre possédait la moitié des actions, et que sa marine représentait les sept ou huit dixièmes du trafic du canal. Un comité composé des armateurs anglais les plus considérables fut constitué pour élaborer un vaste programme de réformes et les réaliser; et, si la Compagnie s'y refusait, on parlait de construire un second canal, bien anglais, celui-là, au mépris des droits exclusifs du créateur et des propriétaires du canal existant.

Au mois d'août 1883, après une longue négociation avec le gouvernement anglais, M. de Lesseps était parvenu à établir une entente très satisfaisante, qui allait être soumise au Parlement anglais. Presque tous les membres du Cabinet, parmi lesquels lord Granville, ministre des Affaires étrangères, M. Childers, chancelier de l'Échiquier, et l'honorable M. Gladstone, avaient déclaré nettement aux Communes que le firman de 1854 concédait à M. de Lesseps un privilège

exclusif. « Définissez ce privilège », demanda un membre du Parlement ; M. Gladstone répondit : « Un pouvoir donné pour empêcher d'autres personnes de percer l'isthme par un canal », et il ajouta :

Nous pensons qu'il est de notre devoir de rendre justice, autant qu'il est en notre pouvoir, à cette grande Compagnie du canal et à son éminent et énergique promoteur. Nous ne cachons pas et nous essaierons, si nous le pouvons, de faire savoir et sentir dans le monde anglais, qu'ils ont des droits envers eux, non pas des droits au sacrifice d'un intérêt précieux, mais des droits au respect et à l'honneur, parce qu'ils ont conféré un grand bienfait à l'humanité, qu'ils l'ont conféré par des travaux immenses, au milieu de grands dangers et des difficultés incomparables, et ces *difficultés incomparables ont été malheureusement, en quelque sorte, dues à l'action fâcheuse de ce pays dans les temps passés*. Nous devons aussi, de notre part, désavouer toute communauté de sentiments avec ceux qui nous semblent affirmer une sorte de suprématie anglaise sur la voie maritime de l'isthme : et nous devons faire savoir que nous, au moins, nous ne participerons pas à ce qu'on emploie l'influence qui peut s'attacher, et justement s'attacher, à notre position temporaire et exceptionnelle en Égypte, en vue d'obtenir une violation ou une diminution d'aucun droit légitimement exercé. Et, en dernier lieu, tout en rappelant, et tout en pensant que l'on conserve présent à l'esprit que je parle pour nous-mêmes, et en ne cherchant à engager personne que nous-mêmes, je désire faire connaître que nous ne pouvons entreprendre de faire aucun acte incompatible avec l'aveu, indubitable, et sacré à nos yeux, que le canal a été fait pour l'avantage de toutes les nations en général, et que les droits qui s'y rattachent sont des affaires d'un intérêt commun à toute l'Europe.

Il était difficile de tenir un langage plus noble, plus loyal, plus correct et plus élevé. Cependant, le déchaînement de l'opinion publique contre un acte consolidant la Compagnie française par un traité, passé sans l'intervention des classes maritimes et commerciales, fut tel que le premier ministre, M. Gladstone, dut, sous peine d'être renversé, abandonner son projet et renoncer à en aborder la discussion.

MM. Ferdinand et Charles de Lesseps partirent alors pour l'Angleterre, en novembre 1883, pour se rendre compte *de visu* de ce qu'il y avait à faire. Ils ne tardèrent pas à acquérir la conviction que l'influence anglaise sur le gouvernement du Khédive était plus que jamais dominante. L'Égypte, en

effet, avait successivement aliéné et ses actions et la part de bénéfice qu'elle s'était réservée dans l'exploitation de l'entreprise, à raison de 15 p. 100 des produits nets. Elle n'avait donc plus rien à attendre de la Compagnie et pouvait se laisser facilement tenter par toute autre combinaison lui réservant de nouveaux avantages. Le gouvernement français venait de prouver, comme le Parlement, qu'il se désintéressait des choses de l'Égypte, et les autres nations jouaient également le rôle de simples spectatrices. MM. de Lesseps se trouvaient donc absolument isolés en face de l'Angleterre; la lutte était trop inégale, et il fallut songer à une nouvelle transaction. — C'est l'épilogue du drame dont nous venons de suivre le développement.

A la fin de 1883, après trois semaines de véritables batailles avec le monde maritime et commercial, à Liverpool, à Manchester, à Newcastle et à Londres, M. Charles de Lesseps rédigea avec les principaux armateurs anglais le compte rendu d'un échange de vues communes sur l'exploitation du canal. Il était projeté que le nombre des administrateurs serait élevé à trente-deux, que sept armateurs ou commerçants anglais viendraient se joindre aux trois représentants de la Reine, ce qui porterait à dix le nombre des Anglais figurant dans le conseil. — La Compagnie était tenue d'avoir une agence à Londres et un comité permanent consultatif composé de dix administrateurs anglais. — La taxe de pilotage était supprimée. — A partir du 1er janvier 1885, le tarif devait être réduit à 9 fr. 50. Puis, au delà de 90 francs de revenu par action, la moitié de l'excédent devait être employée à la diminution du tarif. Au delà de 125 francs de dividende, on appliquerait les excédents à la détaxe, tant que le droit n'aurait pas été ramené à 5 francs par tonne. La réduction de 2 fr. 50 par tonne déjà consentie en faveur des navires sur lest était confirmée. La Compagnie supporterait désormais les dépenses résultant des échouages et des accidents dans le canal, sauf celles qui proviendraient des collisions et des avaries causées à son matériel par la faute des capitaines. La Compagnie serait enfin tenue d'améliorer les conditions de la navigation en doublant et en élargissant le canal.

Telle est l'économie générale de cet accord, qui fut ratifié,

non sans protestations et difficultés, dans les assemblées générales des actionnaires des 12 mars et 20 mai 1884, et qu'on a appelé « le programme de Londres ». J'y reviendrai, du reste, dans un moment ; et, pour en terminer avec la partie historique de mon étude, il me reste à dire quelques mots d'une question qui était encore en suspens et dont l'importance ne faisait que s'accroître, celle de la neutralité du canal.

Le 3 janvier 1883, Lord Granville avait adressé une circulaire aux puissances à ce sujet ; le 17 janvier 1885, le gouvernement français insista sur l'urgence de règlement et, trois mois après, la Turquie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie signèrent la « déclaration de Londres », par laquelle il était convenu qu'une commission se réunirait le 30 mars pour « préparer et rédiger un acte établissant et garantissant en tout temps et à toutes les puissances le libre usage du canal de Suez ».

La première réunion eut lieu à Paris, et la discussion dura trois ans. Ce ne fut que le 25 juin 1888 qu'on arriva à se mettre d'accord, et la convention internationale fut définitivement signée à Constantinople par toutes les puissances, le 22 décembre 1888. La neutralité du canal de Suez était formellement reconnue, et l'Angleterre, malgré sa situation particulière en Égypte, ne jouit d'aucun avantage spécial sur le canal et ne possède aucun droit sur la police à y exercer.

Tels sont les faits principaux de l'histoire de l'œuvre de Suez.

Quant au programme de Londres, je désire exprimer ma pensée à ce sujet, parce qu'il a été violemment attaqué et qu'il fournit depuis quinze ans matière à de nombreuses et acerbes récriminations.

M. Paul Leroy-Beaulieu blâma cet accord, dès sa conclusion. Il disait dans *l'Économiste français* :

A la Compagnie de Suez, on a commis une grave faute de tactique. Après le retrait de l'accord signé entre M. de Lesseps et M. Gladstone, après la reconnaissance formelle du monopole de la Compagnie, la conduite qui paraissait la plus prudente, c'était l'attente, l'expectative. La Compagnie se fût efforcée de faire disparaître la

plupart des griefs de détail des armateurs anglais. Mais elle eût attendu pour faire des propositions nouvelles qu'un certain temps se fût écoulé. Dans un an, dans dix-huit mois, l'émotion se fût probablement calmée en Angleterre, et on eût pu alors renouer des négociations pour une convention qui satisfît tous ses intérêts.

Je ne suis pas certain que M. Paul Leroy-Beaulieu ne se soit pas trompé ; car les esprits étaient tellement montés de l'autre côté du détroit qu'il fallait être sur place pour bien juger le danger. La situation était absolument différente de celle des époques antérieures. Ce n'était plus le gouvernement anglais qui était surexcité et de mauvaise humeur, c'étaient les commerçants et les armateurs, ceux-là mêmes qui faisaient gracieux accueil à M. de Lesseps pendant sa lutte avec Lord Palmerston ; et cette opposition, à mon sens, était singulièrement inquiétante, dans un pays comme l'Angleterre. M. Léon Say écrivait, du reste, dans la *Fortnightly Review* : « Le respect des contrats est le fondement des gouvernements parlementaires, et le mode le plus simple de proportionner les tarifs aux affaires, qui ait encore été trouvé, c'est la participation des clients aux bénéfices dont ils sont eux-mêmes la source. » — Je crois donc très sincèrement que M. Charles de Lesseps a tiré le parti le moins mauvais possible d'une situation particulièrement délicate et difficile, résultant d'événements que la Compagnie n'avait en aucune façon provoqués et qu'elle devait malheureusement subir.

L'accord intervenu entre la Compagnie du canal de Suez et les armateurs anglais — accord qui s'est traduit non pas par un contrat (il n'y a pas eu, il ne pouvait pas y avoir de contrat), mais par un simple programme d'exploitation, instrument de paix loyalement accepté de part et d'autre — a été établi sur les principes énoncés à l'origine de la concession. Il a pour but de faire participer les clients du canal aux bénéfices de la Compagnie, dès que ces bénéfices fourniraient aux actions un dividende de 90 francs. Il avait été stipulé que toute augmentation de bénéfice, quelle qu'en fût l'importance, devait être attribuée pour la moitié aux armateurs sous la forme d'une réduction de taxe. On ne se préoccupait même pas de subordonner la réduction de taxe à la réalisation d'un bénéfice assez ample pour que cette réduction eût

elle-même quelque importance et devînt un encouragement au développement des transports. Si faible que pût être l'augmentation des revenus, les armateurs devaient en bénéficier. On est revenu plus tard sur cette conception du mode d'application de la détaxe. L'intérêt fort respectable des actionnaires a été pris en considération, et, comme on reconnaissait qu'une détaxe inférieure à cinquante centimes ne devait être pour la Compagnie qu'une perte sèche, il a été admis, d'un commun accord, que les détaxes seraient appliquées par fractions de cinquante centimes.

Il faut donc considérer non point la lettre seulement, mais l'esprit du programme de Londres, et on risque de s'écarter de la vérité et de la justice si, pour accorder une réduction de tarif, on envisage uniquement l'importance de la plus-value réalisée, sans en rechercher l'origine et le caractère. On serait fondé à contester la légitimité d'une nouvelle détaxe, si on atteignait le revenu qui doit en être le point de départ, non par une progression régulière et normale du trafic, mais par une brusque poussée provenant de circonstances fortuites, et il ne me paraît pas douteux que les signataires du programme de Londres, avec la loyauté dont ils ont toujours fait preuve, en accepteraient cette interprétation, comme ils ont accepté l'application des détaxes successives par fractions de cinquante centimes.

Je suis d'autant plus encouragé à tenir ce langage que l'accord le plus parfait règne parmi les membres du Conseil, et que tous les administrateurs, quelle que soit leur nationalité, n'ont d'autre préoccupation que de se prêter un mutuel appui et de mettre en commun leurs efforts pour assurer la prospérité de l'œuvre dont ils ont la direction et la charge.

Suivant la très juste expression employée par M. Anatole France, dans son discours à l'Académie française, M. Ferdinand de Lesseps *acheva de mourir* le 7 décembre 1894, car les dernières années de sa vie furent une longue agonie morale. Depuis plus d'un an, il avait cessé de participer aux travaux de la Compagnie et avait été nommé président honoraire. Il a rendu le dernier soupir, dans sa quatre-vingt-dixième année, dans ce château de la Chesnaie, d'où il était

parti en toute hâte, quarante ans auparavant, plein de fougue et d'espoir, à la nouvelle que son ami Mohammed-Saïd venait de monter sur le trône d'Égypte.

Il résulte de l'historique fidèle que je viens de tracer que l'homme qui a fait le canal de Suez, qui a donné tant de preuves de son indomptable énergie et de son ardent patriotisme, est digne de notre respect et de notre reconnaissance, et il ne peut y avoir qu'une voix sur ce point. Quant au canal de Panama, il est impossible de ne pas partager la profonde et douloureuse émotion causée par les ruines que cette lamentable catastrophe a provoquées. Mais on est en droit de se demander si les partis politiques ont été bien inspirés en empêchant une prompte reconstitution de l'entreprise qui seule aurait pu atténuer les pertes subies par les premiers souscripteurs. Quoi qu'il en soit, je crois, avec M. Gréard,

qu'il ne faut pas fermer l'oreille au murmure d'une espérance que l'avenir ne nous interdit pas, et que les travaux seront achevés. Par qui et pour qui?... Les intérêts, les passions de la politique le décideront. *Mais le jour où les premiers pavillons franchiront les espaces qui séparent les deux océans, oubliant les défaillances de l'âge et de la fortune, les malheurs et les fautes,* le monde entier se souviendra que l'homme qui avait repris, pour l'accomplir au profit du monde, la pensée de Leibniz et de Gœthe, était celui qu'une popularité universelle avait surnommé le *Grand Français*[1].

M. Jules Guichard, qui était, avec M. Voisin-Bey et M. Daubrée, un des plus anciens et des plus fidèles collaborateurs de M. de Lesseps, lui succéda à la présidence du Conseil d'administration. Arrivé au pouvoir dans un moment difficile, il a su l'exercer avec autant d'intelligence que de désintéressement et de tact. Il était bien un des ouvriers de la première heure, car, dès 1862, il avait dirigé et mis en valeur le domaine de l'Ouady. Puis quand cette propriété fut vendue par la Compagnie, il avait organisé l'important service du transit et l'avait établi sur d'excellentes bases. J'ai retrouvé, dans la bibliothèque de la Compagnie, un article publié par Jules Guichard dans la *Nouvelle Revue* du

1. Réponse de M. Gréard, directeur, au discours de M. Anatole France (Séance de l'Académie française du jeudi 24 décembre 1896. *Journal Officiel*, p. 7131.)

15 janvier 1882, sur *La Colonisation en Égypte*. En le relisant, j'ai constaté une fois de plus combien sont injustes les doutes que l'on émet sur notre « génie colonisateur ». Mais, si l'on avait laissé M. Guichard tranquille, il aurait non seulement colonisé l'Ouady — ce à quoi du reste il était parvenu — mais toute la partie du désert qui avait été concédée à la Compagnie et qui était susceptible d'être arrosée par le canal d'eau douce. M. Guichard connaissait à fond les mœurs et le caractère des Arabes. Ayant vécu de leur vie, il les aimait et savait s'en faire adorer.

C'est ce que Nubar-Pacha et ses amis ne voulaient pas, et c'est pour cela qu'ils nous ont obligés de rétrocéder au vice-roi les terrains primitivement donnés, et à revendre même le domaine de l'Ouady.

Le but de M. de Lesseps, en acquérant le domaine de l'Ouady pour la somme de *deux millions*[1], avait été de s'assurer la jouissance du canal d'eau douce dérivé du Bar-Moès, à Zagazig, grossi à Saft et à Abou-Akdar par le Zafranieh (ancienne branche Pélusiaque) et côtoyant l'Ouady jusqu'à Gassassine ou Raz-el-Ouady. Là commençait le désert. Au lieu de laisser perdre les eaux du Nil dans le lac Maxamah, la Compagnie prolongea rapidement la canalisation d'abord jusqu'au lac Timsah, centre des travaux du canal maritime, à 36 kilomètres au delà du Raz-el-Ouady, et ensuite jusqu'à Suez, 94 kilomètres plus loin. En même temps, elle songeait à tirer parti des avantages que lui conférait l'article 10 de l'acte de concession du 5 janvier 1856, abandonnant à la Compagnie « la propriété de tous les terrains incultes qui seront arrosés et mis en culture par ses soins ». Le domaine agricole n'était plus limité à l'Ouady ; il s'étendait, grâce au nouveau canal, jusqu'à Suez, c'est-à-dire sur toute l'étendue de l'ancienne terre de Gessen, occupée jadis par les Hébreux.

Dès le mois de mars 1862, M. Guichard, escorté des cheihs des principales tribus qui errent dans le désert entre la Syrie, les montagnes du Sinaï et l'Égypte, parcourait les bassins cultivables, depuis Raz-el-Ouady jusqu'à Toussoun. Il échan-

1. Le domaine de l'Ouady fut revendu au gouvernement égyptien pour la somme de *dix millions*.

geait des contrats avec les Bédouins pour des locations de quatre ans, assignant à chacun ses limites, ses prises d'eau. C'était le point de départ de la fertilisation de l'isthme, au moyen d'une population nomade qui allait se mettre au travail sous la protection de la Compagnie. Les premières redevances fixées étaient minimes; le programme, très bien compris par ces colons primitifs, était : « Enrichissez-vous d'abord, vous enrichirez la Compagnie ensuite. »

Les Bédouins Anadis et Toumilat, éclairés par les résultats de l'administration suivie dans l'Ouady, étaient devenus les amis et les fidèles serviteurs de la Compagnie. Ils encourageaient par leur exemple et leurs conseils les autres Bédouins hésitants, qui se considéraient comme destinés à fuir éternellement le contact des Turcs, qu'ils redoutaient, et celui des Européens, qu'ils ne connaissaient pas. Pour augmenter la confiance de cette population à demi sauvage, M. de Lesseps invita l'émir Abd-el-Kader à visiter les travaux du canal en revenant de la Mecque, et lui céda le bassin de Bir-Abou-Ballah (le Puits du Père des Dattes), dans l'ancienne terre de Gessen[1]. Au centre de ce bassin, contenant 2 000 hectares, était la première habitation construite par les ingénieurs chargés des études du canal maritime et dont M. de Lesseps se proposait de faire la demeure de l'émir. Par ses nombreux pèlerinages à la ville sainte de l'islamisme, Abd-el-Kader était devenu le chérif vénéré des Arabes. Ils accouraient en foule pour le saluer chaque fois qu'il visitait le domaine de Bir-Abou-Ballah; lui les exhortait à se grouper autour de la Compagnie et il leur annonça qu'un de ses fils viendrait se fixer au milieu d'eux. Le vice-roi, dont nous avons dit les sentiments à l'égard de l'émir, s'opposa au séjour d'Abd-el-Kader et des siens en Égypte; mais le bon vouloir des Arabes per-

1. Bir-Abou-Ballah est un anciens puits dont l'origine remonte aux temps bibliques. C'est le lieu où les commerçants égyptiens et syriens se donnaient rendez-vous pour l'échange de leurs marchandises, et où l'on croit que Joseph vint à la rencontre de son père Jacob. C'est à tort qu'on fixe à Héliopolis, où Platon a étudié pendant dix-sept ans les archives des prêtres égyptiens, la résidence de Joseph, fils de Jacob. La dynastie des Pasteurs, sous laquelle Joseph est venu en Égypte, régnait à San, près du lac Mensaleh où le premier ministre de Pharaon, le seigneur Putiphar, cumulait ses fonctions avec celles d'eunuque, comme nous le dit l'Écriture, circonstance rendant excusables les prévenances de madame Putiphar, et plus méritoire encore la ⁵ serve du fils de Jacob.

mettait d'espérer que l'isthme de Suez se transformerait rapidement en sol fertile et se peuplerait, surtout aux abords du canal maritime, d'une population dense, laborieuse et s'initiant peu à peu à la civilisation.

Un pareil précédent doit être opposé au système qui consiste, pour coloniser, à refouler les indigènes. L'Arabe, indépendant de caractère, ne supporte ni l'oppression, ni l'injustice; il pille son ennemi, mais il est dévoué à son ami jusqu'à la mort. Les habitants de l'Égypte sont, il est vrai, asservis de longue main; mais ce n'étaient pas des fellahs égyptiens seulement que M. Guichard avait groupés autour de la Compagnie, c'étaient des Bédouins qui, de tout temps, avaient vécu en hostilité avec les gouvernants qui les méprisaient et les maltraitaient. A l'origine des études et des premiers travaux exécutés dans le désert, M. de Lesseps n'avait recruté chez les Égyptiens qu'un personnel très restreint, et il a toujours trouvé chez les Bédouins la meilleure volonté à mettre à son service les ressources dont ils disposaient. Ils ont formé des caravanes de milliers de chameaux pour assurer le ravitaillement régulier des divers chantiers, en vivres et en eau. Les courriers à dromadaires, chargés de la poste et des communications rapides, venaient de la vallée du Jourdain, où les agents de la Compagnie, envoyés en mission, circulaient en pleine sécurité, au milieu des tribus en guerre éternelle contre les Turcs. Les Arabes de Syrie, du pays des Philistins, si mal famés, ont formé des contingents d'ouvriers nombreux jusqu'à la fin des travaux.

Et M. Guichard termine par une réflexion qui mérite nos méditations :

Sur la terre africaine si dépeuplée, disait-il, il y a place pour tous, musulmans et chrétiens; l'intérêt commun fait disparaître promptement les préjugés : l'expérience en a été faite à l'isthme de Suez. Le jour où les administrateurs de notre belle colonie d'Algérie jugeront que le moment est venu d'adopter vis-à-vis des indigènes un système d'autorité impartial et tutélaire, ils n'auront plus à recourir, comme par le passé, aux ressources financières et militaires de la France pour lutter contre les insurrections; ils trouveront dans la population arabe, à côté des colons français et européens, un élément certain de production et de richesse.

M. Jules Guichard fut subitement ravi à notre affection le 18 juillet 1896, au château de Forges, où il était allé prendre quelques jours de repos. Le souvenir qu'il avait laissé parmi les Arabes était si vivace que tous les cheiks accoururent à Ismaïlia le jour où nous inaugurâmes son buste, placé en face des bureaux de la Compagnie, au milieu de ces employés dévoués qu'il avait dirigés si longtemps et qui l'entouraient d'une respectueuse amitié.

Après Jules Guichard, personne, mieux que le prince Auguste d'Arenberg, ne pouvait prétendre au périlleux honneur de présider aux destinées de notre compagnie. Il était du reste le successeur désigné par M. Guichard qui, ayant sans doute le pressentiment de sa mort prochaine, ne cessait de nous répéter : « Si je venais à disparaître subitement, n'oubliez pas que c'est le prince d'Arenberg qu'il faut nommer. » Et j'avoue que, pour mon compte, il avait peu à faire pour me convaincre.

Une des principales préoccupations de notre président paraît être de ne manquer aucune occasion pour affirmer très haut le caractère international de la Compagnie. Il vient d'en donner une preuve éclatante en faisant entrer dans le conseil d'administration M. Plate, président du *Norddeutscher Loyd*, et en indiquant ainsi que nos rangs sont ouverts, sans distinction de nationalité, aux grandes puissances maritimes et à nos principaux clients.

J'ai mené jusqu'à nos jours l'histoire du canal de Suez. Il me reste à étudier l'état actuel du canal, les progrès accomplis pour faciliter le transit, et les espérances qu'on est en droit de fonder sur l'avenir.

J. CHARLES-ROUX
ancien Député.

(La fin prochainement.)

HENRI DE TREITSCHKE

De 1875 à 1895, on vit professer à l'Université de Berlin un homme étrange, une sorte de prédicateur ou mieux d'apôtre, dont l'orthodoxie consistait à prêcher l'excellence des institutions de Hohenzollern. Et cela, il le faisait avec un luxe d'images, une richesse de forme qui contrastait avec la sécheresse du sujet. Pour l'éclat et la passion, sa langue rappelait celle de Carlyle, avec, en plus, une verdeur d'expression telle qu'un de ses auditeurs nous assure que la moitié de ses paroles n'aurait jamais pu souffrir l'imprimé.

Cet homme se nommait Henri de Treitschke : il était historiographe de Sa Majesté le roi de Prusse et professait l'histoire moderne et contemporaine à l'Université.

Lorsqu'il paraissait en chaire, grand, bien découplé, avec son visage sympathique, empreint d'une bonhomie un peu grave, son regard limpide, qui respirait la loyauté, il produisait une grande impression. Mais dès qu'il ouvrait la bouche, on était déconcerté : une voix anxieuse, rauque, étranglée, comme celle des sourds-muets, s'échappait de sa gorge; ses gestes étaient uniformes; sa tête oscillait continuellement, comme prise d'un tremblement nerveux; avec cela, un débit saccadé, qui ne semblait connaître ni points ni virgules, des arrêts bizarres au milieu d'une phrase, comme

si l'orateur était obligé de s'arrêter brusquement pour reprendre son souffle. Vous vous demandiez, étonné, ce que cela signifiait. Enfin, vous aviez le mot de l'énigme : cet orateur était un sourd qui ne s'entendait pas parler.

Cependant l'auditoire était plein; on applaudissait avec frénésie. Vous-même, si vous parveniez à vaincre l'étrange impression du début, et si vous vous habituiez à son organe défectueux, vous vous sentiez invinciblement attaché à ses paroles. Ce n'était certes pas un orateur de race. Il n'avait rien d'attique ni de cicéronien. Lui-même disait de son éloquence : « Je ne parle nullement d'une manière fluide et je ne rends pas facile la tâche de mes auditeurs. Mais du moins avec moi sont-ils assurés de ne rencontrer jamais de trivialité. Ma parole vient du cœur, et c'est là qu'en définitive je dois mettre mon espérance. Orateur élégant, je ne le serai jamais, et les sots panégyriques des feuilles d'ici ne m'abusent nullement [1]. »

Mais s'il n'était pas un orateur disert, Treitschke enchaînait par la vigueur de sa dialectique et par l'originalité de sa forme. Personne ne connaissait comme lui le secret de remplir un auditoire. Étudiants, officiers, fonctionnaires se pressaient à ses leçons. Il n'y avait que les femmes qui n'y parussent pas : ce Prussien galant homme professait, paraît-il, à l'égard du beau sexe, les opinions de Schopenhauer et les exprimait avec une crudité qui mettait en joie son auditoire de jeunes Teutons.

Ce qui faisait son succès, c'est qu'au travers de ses discours. toujours enflammés et très montés de ton, on sentait un ardent souffle patriotique et l'écho des fanfares de 1870. C'était la note qui vibrait en permanence dans ses cours. Treitschke vivait, positivement, sous le coup des grandes victoires prussiennes. A cela il joignait un don de forme tout à fait extraordinaire. Ce sourd avait des yeux qui savaient voir. En des tableaux charmants, il évoquait tous les lieux où se déroulait l'histoire : les villes, les campagnes, les champs de bataille.

Il nous montrait Cologne et sa cathédrale merveilleuse;

1. Th. Schieman, *H. von Treitschke*, p. 188.

Bonn au bord du Rhin mélancolique et superbe avec ses sept collines lui faisant ceinture; Heidelberg avec son château. « couvert de lierre et comme découpé dans les floraisons des arbres »; Dresde « moitié résidence, moitié ville d'étrangers, avec la beauté harmonique de son style baroque »; l'Erzgebirge « avec ses châteaux des princes électeurs surplombant l'abîme, ses petites villes montagnardes aux jolies maisons grimpant sur les flancs des collines, avec leurs ateliers bourdonnants de tisserands et d'horlogers »; la Souabe « avec son sol varié, ses hauts plateaux rudes, ses vallées alpestres couvertes de forêts et de vignes riantes ».

Ailleurs, il nous faisait voir, dans une charmante aquarelle, le roi Frédéric-Guillaume III jouant avec ses bambins « sous les antiques arbres de son parc, au bord du bleu lac de Havel, se dégelant au milieu d'eux, et faisant même rire par ses drôleries la comtesse de Voss, rigide gardienne de l'étiquette ». Plus loin, c'était le tableau des funérailles du même souverain : « La foule faisait haie, silencieuse, lorsque dans la nuit du 11 juin le cadavre passa la longue avenue des Tilleuls pour se rendre au mausolée de Charlottenbourg, où le défunt avait voulu reposer à côté de sa chère épouse Louise. Les lanternes étaient éteintes; seule la lune, qui sortait des nuages, jetait sa pâle clarté sur les voitures noires qui, sans bruit, glissaient sur le sable mou. »

En écoutant cet orateur si habile dans l'art de faire revivre les choses de l'histoire, vous vous disiez qu'il devait certainement être un écrivain. Et vous ne vous trompiez pas. Dès 1879, avec une sage lenteur, il écrivait une œuvre considérable, l'*Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle*, qu'il poussa en cinq volumes jusqu'en 1848.

Avec cette œuvre, Treitschke donnait à ses compatriotes ce qui leur avait manqué jusqu'alors : une histoire nationale, écrite dans un style populaire et vivant. Les tableaux y sont bien parfois chargés de couleurs. Le point de vue ultra-prussien y domine aussi avec une brutalité qui vous choque. D'un bout à l'autre, on y respire une odeur de combat. Mais cela sans doute ne contribua pas peu au succès de l'œuvre, dans cette Allemagne impériale, bardée de fer et hérissée de canons. Tout de suite, elle reconnut dans Treitschke son historien.

Le monde universitaire fut plus lent à se rendre aux mérites de l'ouvrage. Habitués à tenir en médiocre estime les histoires trop littéraires ou attrayantes de forme, les savants allemands ne virent d'abord dans cette œuvre que le parti pris et l'outrance. Plus tard, ils sont revenus à récipiscence. Aujourd'hui, on dirait même qu'ils veulent se faire pardonner leur lenteur en faisant de Treitschke une sorte de Dieu. L'historien était à peine descendu dans la tombe[1], que des éloges hyperboliques partaient de tous côtés. Un comité présidé par le prince de Bismarck se forma aussitôt pour lui élever un monument. A entendre ces hommes, l'historien prussien éclipsait tous les historiens de son pays. On oubliait que, dans le domaine scientifique, il en est de plus grands que lui, pour ne citer que Léopold de Ranke. Mais, comme artiste, Treitschke n'a été surpassé par aucun des historiens allemands.

D'où venait cet homme et comment s'était-il formé?



Treitschke, le grand historien prussien, n'était Prussien ni d'origine ni d'éducation. Né dans une vieille famille saxonne de l'aristocratie, de sentiments à la fois très particularistes et très conservateurs[2], élevé par un père et par une mère profondément attachés à leur roi et à leur pays, il n'avait dans son enfance, comme il le dit lui-même, sucé que « le doux lait de la patrie saxonne ». Pourtant, sa mère, qui avait grandi pendant les guerres de l'Indépendance et qui ne rêvait que des héros de ce temps, Bülow, Blücher et Gneisenau, développa chez ses enfants des sentiments patriotiques allemands. Elle leur faisait lire les fameux vers des poètes guerriers d'alors :

Vaterland, ich muss versinken
Hier, in deiner Herrlichkeit.

Comment cet amour patriotique allemand, qui fut le senti-

1. Treitschke est mort en mai 1896.

2. H. de Treitschke est né à Dresde en 1834. Son père est le général Édouard de Treitschke qui fut au service du roi de Saxe, et dont il est fréquemment question dans les Mémoires du duc de Saxe-Cobourg-Gotha.

ment le plus fort de Treitschke, arriva-t-il à s'identifier avec la politique prussienne? C'est ce qu'explique l'éducation qu'il reçut dans les écoles.

Ce n'est pas seulement dans les universités qu'enseignaient les apôtres de l'idée prussienne. On en trouvait aussi dans les collèges. Treitschke, à Dresde, eut pour maître, en 1849, un de ces hommes, le docteur Böttiger. Celui-ci apprenait à ses élèves à ne point considérer la France comme la terre classique de la liberté, ainsi que l'enseignaient alors les radicaux allemands ; qu'au contraire, « rien n'était plus mortel à la liberté que l'esprit du peuple français ». Et pour leur prouver cela, il leur racontait l'histoire de la Révolution française à la manière de Sybel. Quand cet enseignement était terminé, il leur montrait alors l'État qui seul était capable de donner à l'Allemagne ce qui lui manquait : la liberté et l'unité ; pour cela il leur faisait l'histoire de la Prusse.

Treitschke profita admirablement de ses leçons. A quatorze ans, en pleine crise de 1848, il avait manifesté des velléités républicaines. Sans aller aussi loin que ses camarades, qui, dit-il, «portaient sur leur cœur le portrait de Robert Blum, ce Christ offert en sacrifice à la tyrannie», il nous raconte qu'il faisait des vœux pour l'élection du général Cavaignac en France. Mais, une année après, tout était changé. Le mentor chargé de redresser son jugement l'avait converti à d'autres idées. A seize ans, Treitschke dénonce avec passion « les fautes du Parlement de Francfort » et condamne avec sévérité la « politique néfaste du roi Frédéric-Guillaume IV qui, en refusant de reconnaître la constitution impériale, fournit aux radicaux le prétexte de crier à la trahison ».

L'Université acheva l'éducation politique du jeune homme. Étudiant itinérant, comme on l'est encore aujourd'hui dans son pays, il alla, de 1850 à 1855, cueillir la manne céleste tour à tour à Bonn, à Leipzig, à Tubingue, à Heidelberg et à Gœttingue. Ce fut à Bonn, où il fit le stage le plus long, qu'il rencontra son maître, l'historien Dahlmann, l'homme, dit-il, qui eut « sur sa carrière l'influence la plus décisive ».

Le professeur Dahlmann, qui a laissé en Allemagne un nom plutôt que des œuvres et le souvenir d'un enseignement plus encore qu'un nom, était un de ces esprits solides, un

peu dogmatiques et doctrinaires, qui résolvaient par l'histoire les questions politiques. Ardent patriote allemand, Prussien, sinon de naissance, du moins de goûts et d'aspiration [1], il avait d'abord professé à Kiel, dans cette Université qu'il appelait une sentinelle avancée de la culture germanique dans le Nord », pour réveiller chez ce peuple trop prompt à l'oublier « le sentiment de sa nationalité allemande ».

Mais ses débuts n'avaient pas été heureux. Les habitants des duchés ne voulaient pas se laisser convaincre. Ils sifflèrent le professeur lorsqu'il voulut leur prouver que le « Schleswig et le Holstein étaient des terres allemandes », de même qu'ils sifflèrent un peu plus tard un de ses collègues, le docteur Welcker, qui avait voulu, dans la même Université, célébrer le vingtième anniversaire de la bataille de Leipzig. Les étudiants, fidèles sujets de Sa Majesté le roi de Danemark, ne se contentèrent pas de cela; à la place de cet anniversaire, ils fêtèrent le souvenir d'un obscur combat — Schesteit — où quelques régiments danois avaient culbuté des Allemands ligués avec des Suédois.

Dahlmann n'en était pas moins resté à Kiel un des fervents apôtres de l'idée prussienne, et la bonne semence, à la longue, avait fini par lever. Plus tard, il prêcha cette idée dans le Hanovre, à l'Université de Gœttingue, où il fut un des fameux « sept » que le roi Ernest-Auguste destitua pour avoir protesté contre la suppression de la Constitution octroyée par son frère. Après quelques années, nous le retrouvons à Bonn, où une activité féconde l'attendait. Ce fut là que Treitschke le rencontra, en 1852.

Dahlmann était un libéral national avant la lettre, qui combattait l'influence des idées françaises et préconisait pour l'Allemagne un empire libéral avec la Prusse à sa tête. Un instant, en 1848, il avait cru que cette heure avait sonné. Membre du Parlement de Francfort, ce fut lui qui rédigea cette fameuse Constitution impériale à laquelle le prince de Bismarck devait rendre plus tard un bel hommage, en la copiant pour sa Constitution de l'Allemagne du Nord.

1. Il était né en 1785 à Wismar en Poméranie, alors sous la domination suédoise.

L'avortement de cette entreprise causa à l'historien un chagrin dont il ne se remit jamais. Retiré à Bonn, il écrivait à son ami Gervinus : « Les meilleurs conseils du monde venant de quelqu'un qui n'a pas la force à sa disposition ne peuvent plus nous être utiles. Il faut auparavant qu'un maître s'affirme, d'où qu'il vienne. » En attendant que ce maître vînt — et Dahlmann était sûr qu'il viendrait — il y préparait la jeunesse. Orateur puissant, il avait une chaleur d'âme communicative. Ce qui frappait, dans tout ce qu'il disait, c'était la force de sa conviction. C'est par là qu'il agit sur la jeune génération. Il la pénétra de sa foi. Treitschke fut un des premiers à se laisser séduire. Il adopta tout à fait les idées de son maître. Il devint un libéral prussien. Il est vrai qu'il était plus prussien que libéral. Il disait : « La mission allemande de la Prusse a commencé le jour où cette puissance s'incorpora les États allemands pour lesquels l'heure de la mort avait sonné. » Il disait aussi : « Les institutions de la Prusse, son droit, son armée, sa marine, ses postes, ses télégraphes, sa banque, doivent s'élargir jusqu'à devenir celles de l'Allemagne entière. »

Ce sont là les idées qu'il défendit comme professeur, comme publiciste et comme historien.



La carrière professorale de Treitschke se coupe en trois parties, de durée et d'importance inégales. La première, celle qu'on pourrait appeler la période d'initiation, va de 1859 à 1866 ; elle a pour théâtres successifs les universités de Leipzig et de Fribourg-en-Brisgau. La deuxième comprend les années que Treitschke passa à Kiel et à Heidelberg jusqu'en 1875. La troisième, qui s'étend jusqu'à sa mort en 1896, embrasse l'enseignement à l'Université de Berlin.

Treitschke n'appartenait pas à la vieille race des savants allemands qui vivaient dans leur tour d'ivoire. Au contraire, il invectivait dans ses lettres « la vieille science germanique qui a si peu fait pour le développement de la vie nationale. » « L'Allemagne n'a que trop pensé, disait-il, il est temps qu'elle agisse. » Il disait aussi : « Je veux voir les hommes, vivre de leur

vie, visiter des instituts techniques ou agricoles. » Treitschke, ainsi, ne cultiva pas l'histoire dans le silence de son cabinet. Il la mit en contact avec la réalité. Tout ce qui se passait à la rue ou sur les champs de bataille avait immédiatement son contrecoup dans ses cours. Il fut par excellence l'homme de l'actualité politique. Jour à jour, dans ses idées, on peut suivre l'influence du dehors. Avec les événements ses opinions se modifient et il est tout prêt ainsi à devenir le conducteur de l'opinion publique. C'est de lui surtout que Lord Acton a pu dire avec vérité : « Les historiens prussiens ont mis l'histoire en contact avec la vie. Ils lui ont donné une influence qu'elle n'a possédé nulle part ailleurs, si ce n'est en France ; leur gain est d'avoir créé l'opinion publique, plus puissante que les lois. »

On comprend dès lors que Sadowa ait joué un grand rôle dans la vie de l'historien. Au moment où le conflit austro-prussien éclata, Treitschke professait à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Là, à vrai dire, il avait trouvé le « terrain singulièrement dur à labourer » et « la semence bien lente à lever ». Ses cours sur l'histoire de la réforme en Allemagne et sur l'histoire de la République des Pays-Bas, qu'il appelait l'histoire des héros néerlandais, avaient fait scandale dans cette ville catholique. L'évêque avait interdit ses cours à ses fidèles. Treitschke, de son côté, s'était emporté contre « l'épaisse stupidité ultramontaine et les capucinades de théologiens indignes d'un honnête homme ». Aussi, lorsque la guerre fut déclarée, l'excitation du public était-elle fort grande contre l'historien. La populace menaçante s'attroupait devant sa maison. Des affiches injurieuses contre « le Prussien » étaient placardées à sa porte. Il eut juste le temps de boucler sa valise et de filer sur Berlin.

La victoire de la Prusse eut pour résultat de faire de Treitschke un autre homme. Au point de vue politique, il se sépara définitivement des libéraux, ses anciens amis, et se convertit entièrement à la politique prussienne, qu'il avait jusqu'alors toujours plus ou moins combattue. Sa volte-face fut aussi complète que rapide. Il le dit du reste sans ambages : « Un roi qui a fait si vite un si beau coup a raison contre tous. » « Il faut reconnaître, disait-il, que les glorieux

résultats de cette journée ont été atteints, non, comme le croyaient les réactionnaires, par le parti conservateur, mais par le peuple en armes ; non pas non plus avec les moyens du libéralisme, mais par la discipline monarchique de l'armée. Voilà ce qu'on ne doit pas oublier. »

Treitschke, du reste, avait toujours prôné la guerre comme solution de la question allemande. « Ce que je veux, disait-il, c'est une Allemagne monarchique sous les Hohenzollern ; c'est l'exclusion des maisons princières ; ce sont des annexions pour la Prusse ; or, qui peut prétendre que tout cela se fasse pacifiquement ? » Là-dessus, en des phrases vibrantes et vigoureuses, qui sonnent comme des appels de clairons, il flétrissait les « aspirations pacifiques des peuples industriels ». « Chez les Anglais, disait-il, l'amour de l'argent a tué tout sentiment d'honneur et toute distinction du juste et de l'injuste. Ils cachent leur poltronnerie et leur matérialisme derrière de grandes phrases de théologie onctueuses. En voyant la presse anglaise lever les yeux au ciel, effarée de l'audace de ces peuples guerriers du continent sans foi, on croirait entendre nasiller un vénérable révérend. Comme si le Dieu puissant au nom duquel les chevaliers bardés de fer de Cromwell combattaient, nous ordonnait, à nous, Allemands, de laisser l'ennemi marcher tranquillement sur Berlin ! O hypocrisie ! ô cant ! cant, cant ! »

Puis, sur un ton lyrique, parlant des grandes boucheries humaines et de leur signification morale, il mettait ses auditeurs en garde contre « la sensiblerie bourgeoise » qui prêche la paix universelle, à ses yeux la « plus dangereuse des utopies ». « Tout théologien intelligent comprend, ajoutait-il, que le mot biblique : « Tu ne tueras point » ne doit pas plus être pris à la lettre que la recommandation apostolique de donner son bien aux pauvres. Il n'y a que quelques *quakers rêveurs* qui ne voient pas sur quel ton lyrique l'Ancien Testament célèbre la splendeur des guerres saintes et justes... Tant qu'il y aura des hommes sur la terre, ils lutteront ; la doctrine de la pomme de discorde et le péché originel sont des faits que l'histoire déroule à toutes ses pages. »

Ailleurs, sous une forme sombre qui rappelle l'implacabilité des poètes hébraïques, Treitschke célébrait la guerre : « Ce n'est pas aux Allemands, s'écriait-il, qu'il convient de

répéter les lieux communs des apôtres de la paix ou des prêtres de Mammon, ni de fermer les yeux devant les cruelles nécessités de l'âge. Oui, notre époque est une époque de guerre, notre âge est un âge de fer... Si le fort l'emporte sur le faible, c'est une loi inéluctable de la vie... Ces guerres de faim que nous voyons encore aujourd'hui parmi les tribus nègres sont aussi nécessaires pour les conditions économiques du cœur de l'Afrique que la guerre sacrée qu'un peuple entreprend pour sauver les biens les plus précieux de sa culture morale. Là-bas comme ici, c'est la lutte pour la vie : ici pour un bien moral, là-bas pour un bien matériel .»

Sadowa vint à point pour donner une éclatante confirmation à la thèse de l'historien. « Longtemps, dit celui-ci, nous nous sommes escrimés à montrer que la Prusse seule possédait la force morale nécessaire pour organiser sur un nouveau plan l'Allemagne : la preuve vient d'en être faite sur les champs de bataille de la Bohême. Le rêveur peut gémir de voir la Grèce raffinée tomber sous la rude patte du Romain, mais la tête claire du politique admire dans cette conjoncture la justice supérieure de l'histoire. »

Un tel homme évidemment devait être une précieuse recrue pour le gouvernement prussien. Bismarck vit tout de suite le parti qu'il en pourrait tirer pour sa politique. Il fit tout pour s'attacher Treitschke. Mais il n'y réussit pas. L'historien n'avait certes pas de rancune. « A une époque où le ministère revient aux meilleures traditions frédériciennes, disait-il, tout bon Prussien doit être gouvernemental. » Mais il était fier. Il venait de combattre la politique de Bismarck. Il s'en souvenait. Il ne voulait pas non plus aliéner sa liberté. « J'ai refusé deux fois les offres de Bismarck, dit-il dans une de ses lettres, parce que je n'ai pas voulu perdre la réputation d'un homme indépendant et que je ne voulais pas servir un gouvernement dont j'avais combattu la politique intérieure. » Du reste, après Sadowa, il jugeait le métier d'écrivain un peu méprisable. « L'homme qui tient la plume, écrivait-il, sent amèrement le peu de valeur de son œuvre. Chaque dragon qui frappe un Croate fait en ce moment plus pour la cause allemande que la plus fine tête politique avec la plume la mieux taillée. »

1870 devait naturellement fortifier Treitschke dans son point de vue. Au bruit des préparatifs militaires, le guerrier qui était en lui se réveilla, et il écrivit la plus belle poésie que la campagne de 1870 ait inspirée aux Allemands : l'*Ode de l'Aigle noir*. Lorsque les victoires succédèrent aux victoires, la joie de Treitschke n'eut plus de bornes. Enfin il voyait la réalisation de ses rêves. Cette guerre prenait une signification symbolique. Lui, qui s'était écrié un jour : « Dans les grandes crises de la vie des peuples, la guerre est toujours un remède moins violent que les révolutions, car elle garantit la fidélité, et son issue apparaît comme un jugement de Dieu », il voit maintenant pour l'Allemagne s'ouvrir des perspectives infinies. Pour lui, « le rôle historique universel de son pays commence ». Il l'aperçoit déjà « balayant les lourdes exhalaisons, les immondices et les dégoûtantes débauches du Second Empire ». Cette victoire, ce n'est pas à ses yeux le triomphe brutal de la force, mais le triomphe de l'idée. Une ère nouvelle s'ouvre pour l'humanité, et l'Allemagne, « avec sa riche culture morale, va devenir l'institutrice des peuples ».

Mais l'illusion devait être de courte durée. A peine l'Empire était-il proclamé, que déjà Treitschke manifestait des signes d'inquiétude. Il constatait avec effroi que ces victoires, sur lesquelles il avait tant compté pour donner des exemples de vertu au monde, aboutissaient juste à fin contraire. L'Allemagne triomphante voyait se lever une société nouvelle composée d'éléments fort hétérogènes. Une tourbe d'hommes d'affaires plus ou moins véreux, financiers, boursiers interlopes, se ruèrent sur la capitale de la Prusse, dont ils firent un champ de spéculations. Tous ces gens, naturellement, vinrent grossir les rangs du parti vainqueur, si bien que libéral-national signifia un peu en Allemagne ce qu'opportuniste signifia plus tard en France : des hommes qui s'appuyaient sur le gouvernement pour faire des affaires. Le vieux Ranke, de sa solitude, observait avec angoisse cette transformation de mœurs dont la soudaineté le stupéfiait : « Tout s'écroule, disait-il, la religion est battue en brèche ; bientôt on ne baptisera plus et l'on ne fera plus bénir les mariages ; la sainteté du serment n'est plus respectée... Tout

n'est plus qu'industrie et argent... L'origine de tout ce mal est dans nos institutions nouvelles, et pourtant nous ne pouvons pas les changer. »

Treitschke était arrivé à une constatation semblable. Lui qui avait appelé de tous ses vœux l'avènement de cette classe libérale et éclairée, « il trouvait que le résultat ne répondait point à l'attente ». Dans cette société nouvelle, pressée de jouir, il lisait déjà des signes de décadence. En face de cette société libérale, par contre, il voyait que c'était les vieux conservateurs prussiens, ceux dont il avait autrefois combattu les idées étroites et bornées, l'esprit sectaire, la raideur gourmée, qui maintenant réalisaient le mieux son idéal moral. Comme ce libéral Allemand qui disait un jour à Victor Cherbuliez : « Oui, ces hommes sont tout d'une pièce, entiers dans leurs idées, raides comme des barres de fer ; mais ils possèdent la plupart une grande qualité, bien rare dans ce siècle de maquignonnage, une parfaite droiture qui me confond ; nous autres démocrates, la politique nous a tous plus ou moins gauchis », — comme ce libéral, Treitschke trouvait que c'était encore ces hommes qui représentaient le mieux dans son pays les vieilles idées de droiture et de moralité. De là à s'identifier avec la politique de ces hommes, il n'y avait qu'un pas, et Treitschke était d'autant mieux porté à le franchir qu'en 1867 il écrivait déjà : « La tendance conservatrice, dont la haine seule peut nier en Prusse la légitimité, va trouver maintenant un sol d'action fécond ». Et ceci, non moins significatif : « Les vrais conservateurs prussiens sont plus près de nous que les flasques bavards qui se bornent à faire l'unité dans leurs discours patriotiques ». Il ne s'agissait alors que du dévouement des hobereaux aux Hohenzollern. Maintenant, ce que Treitschke admire en eux c'est leur haine du Libéralisme et des Parlements : « Qu'est-il besoin d'un Parlement ? s'écrie-t-il. Cette assemblée a-t-elle réalisé les espérances qu'on avait fondées sur elle ? N'avons-nous pas notre roi ? Et ce roi, est-il entre les mains des financiers un instrument docile comme le fut ce marchand de la race boutiquière des d'Orléans, qui manquait si totalement de prestige royal. Notre État dépend-il de quelques gros banquiers ? »

C'est là le dernier terme de l'évolution politique de Treitschke. L'homme qui avait débuté dans sa carrière par être un libéral de Gotha : l'homme qui, plus tard, sous l'influence de la victoire de Sadowa et de la politique bismarckienne, s'était transformé en unitarien impérial et radical, devient, sur la fin de sa vie, un monarchiste réactionnaire anti-libéral et anti-parlementaire. Il lâche les uns après les autres tous ses vieux amis libéraux, auxquels il reproche de manquer « de cette solidité un peu massive qui seule fait les vrais hommes d'État » ; il devient le partisan de toutes les réactions religieuses, politiques et littéraires. Emporté par la logique de ses idées, il en vient à détester toutes les manifestations de la vie moderne, et finit par proposer à notre imitation l'idéal teuton du moyen âge, du roi « chevalier sans peur et sans reproche, redresseur des torts et défenseur des faibles ».

Avec cet idéal, on comprend que Treitschke, dans son pays, ait peu à peu versé dans les idées les plus rétrogrades. Il devint antisémite. Et la chose était à prévoir. Le Juif est à l'antipode de cette conception de la vie féodale. N'est-il pas l'homme moderne par excellence, exempt de préjugés, révolté par les abus et les violences? Rationaliste en politique et en religion, il est bien le fils de cette Révolution française, qu'il n'a point faite, mais qui répondait aux deux grands dogmes de son histoire : « l'unité divine et le messianisme, c'est-à-dire l'unité de loi dans le monde et le triomphe terrestre de la justice dans l'humanité[1] ».

Treitschke avait flairé, dans cet homme moderne et émancipé qui, dans tous les pays, est un élément de réforme et de progrès, le grand ennemi de cette Allemagne teutonne et féodale qu'il essayait de ressusciter. Dès lors le Juif devint son ennemi. Il le combattit avec l'acharnement du sectaire. Il s'enrôla dans la bande du pasteur Stöcker. Il écrivit, pour justifier l'odieux antisémitisme, une brochure où l'on lit entre autres : « Si l'on considère tout ce que les Juifs ont fait, cette agitation puissante qui se manifeste aujourd'hui n'est que la réaction naturelle du sentiment populaire allemand contre un

1. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*. Paris, 1881.

élément étranger qui n'a pris qu'une trop large place dans notre vie... Ne nous y trompons pas ; le mouvement est profond et puissant... Il a pénétré jusque dans les cercles les plus cultivés et aujourd'hui, parmi les hommes qui repousseraient avec horreur toute idée d'intolérance religieuse et d'orgueil national, il n'y a plus qu'un cri : « Le Juif est notre malheur[1] ! »

Ce fut un spectacle étrange de voir professer l'histoire, dans la première université de l'Allemagne, par un homme qui appelait l'israélite « un Oriental sans patrie, dont les idées sont funestes à toute vie nationale supérieure, n'ayant d'autre passion que l'intérêt, jamais celle de la politique ou de la patrie, et corrompant les pures vertus germaniques par son ironie corrosive et par sa presse vénale et sans scrupules ».

Dès ce moment, Treitschke perd toute valeur comme historien scientifique. L'écrivain politique qui avait débuté quelques années auparavant par des études approfondies où l'on sentait l'heureuse influence de Tocqueville, devient une sorte de sectaire haineux, un outrancier du nationalisme, et c'est dans cet esprit qu'il écrivit son grand ouvrage, l'*Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle.*



Le paradoxe de Treitschke, dans cette Histoire, est de vouloir que la Prusse seule ait fait l'unité germanique, « moins encore par l'action réfléchie de ses gouvernants que par la force inhérente à ses institutions, ou, ce qui revient au même, par l'esprit qui a présidé à son évolution politique ».

Deux choses ayant fait la force de la Prusse, le soin des intérêts matériels et le souci de l'armée, dit-il, ce sont ces deux choses *qui ont dû créer* l'Allemagne nouvelle, ce qui revient à dire que la Prusse était une machine si supérieurement montée qu'elle a agi pour ainsi dire d'une manière automatique, sans même avoir besoin de la volonté de tel ou

1. *Ein Wort über unser Judenthum.* « C'est faire injure à un Hohenzollern, écrivait-il à la mort de l'empereur Frédéric III, que de croire qu'il eût été capable de devenir l'empereur des libéraux, c'est-à-dire de Berlinois frondeurs, de professeurs égarés dans la politique, de quelques marchands dépités et de la grande puissance internationale juive. » (*Zwei Kaiser*, Berlin, 1888.)

tel homme. Et, de déduction en déduction, Treitschke en arrive à la conclusion que le Zollverein et la réforme de l'armée prussienne furent les deux grands ouvriers de l'unité allemande ; que cette unité s'est donc faite uniquement dans les chancelleries et sur les champs de bataille ; qu'elle n'est par conséquent l'œuvre que des fonctionnaires et des officiers, c'est-à-dire, en définitive, de l'aristocratie prussienne. C'est pour aboutir à ce paradoxe : « les hobereaux ont fait l'unité germanique », que Treitschke a écrit ces cinq gros volumes. Il le dit presque à chaque ligne de cette œuvre : « Dans les choses allemandes, notre haute noblesse s'est montrée bien plus clairvoyante et mieux prête au sacrifice que la bourgeoisie. »

Mais que devient alors l'œuvre des libéraux, dans lesquels Treitschke, en 1861, voyait « les auteurs de tout ce qui s'est fait de grand dans la vie nationale au XIXe siècle » ? Dans son *Histoire*, il réduit leur part à rien ou presque rien. Il reconnaît bien, à vrai dire, les services qu'ont rendus à la cause allemande ces hommes de plume et de pensée, qui n'étaient pas de la noblesse, Fichte, Niebuhr et Schleiermacher. Il parle même avec une certaine effusion des libéraux qui avaient foi dans la Prusse, comme ce Pfizer, un Souabe qui, « n'ayant pas même vu Berlin », écrivait dès 1830 un plaidoyer en faveur de la politique des Hohenzollern. Dahlmann aussi, le père des libéraux nationaux, et ses successeurs, les Sybel, les Duncker et les Freytag, qui devaient, vingt ans plus tard, devenir des impérialistes, trouvent grâce devant ses yeux. Mais tous les autres libéraux, surtout ceux d'une teinte un peu foncée, il nie qu'ils aient eu une part quelconque à l'œuvre de l'unité. Au contraire, il se moque de leurs efforts, de l'exhibition qu'ils faisaient des couleurs nationales, comme s'il suffisait, dit-il ironiquement, « de hisser un drapeau ou de prononcer des discours patriotiques pour faire l'unité ».

En dépit de Treitschke, ce fut bien la nation qui créa l'unité germanique. L'idée de la patrie allemande n'était point une idée prussienne. Née au lendemain de Iéna, elle fut surtout vivante dans les cercles éclairés de la nation, dans les universités, chez les étudiants. Ce sont les professeurs qui l'ont pro-

pagée et qui l'ont fait pénétrer dans les couches les plus profondes du peuple. Si l'on en doute encore, qu'on se rappelle la fameuse séance de la Chambre de la Confédération de l'Allemagne du Nord, dans laquelle Bismarck se fait interpeller par Benningsen sur la question du Luxembourg. C'était en 1867, moins d'une année après Sadowa. A cette minute, on put se rendre compte de la vraie signification de la victoire de la Prusse. Malgré ses succès, celle-ci n'était plus libre, ou plutôt, pour rendre ses succès réels, elle était obligée de se mettre à la remorque de l'opinion publique allemande. C'est cette opinion maintenant qui commandait.

Prussien réactionnaire et fermé, Treitschke n'admet pour cette unité que deux facteurs : la noblesse et les rois de Prusse. Et il veut encore que ces rois et ces nobles aient été en tous points irréprochables. De ces hobereaux « tant décriés comme des conservateurs bornés », il fait « des hommes plus libéraux que les soi-disant libéraux », n'ayant ni « le doctrinarisme de ceux-ci ni leur égoïsme bourgeois », étant pratiques et ayant le sens des choses politiques et diplomatiques. Évidemment, en 1881, il voyait tous les nobles prussiens au travers de Moltke et de Bismarck.

Quant aux rois de Prusse, Treitschke ignore totalement leurs défauts de caractère. S'ils furent lâches, dissolus et sans volonté comme Frédéric-Guillaume II, il s'en prend aux difficultés du temps ; s'ils furent pusillanimes, obstinés et peu clairvoyants dans leur politique, comme Frédéric-Guillaume III, l'historien laisse prudemment dans l'ombre ces défauts et se rattrape en faisant l'éloge des vertus de l'homme privé, « du bon père de famille » ; si décidément il ne peut dissimuler les fautes énormes de la politique du souverain, il le fait avec une touche si légère qu'on se demande où commence le blâme et où finit l'éloge. Quelle mansuétude par exemple dans ce portrait du plus pitoyable des rois de Prusse, Frédéric-Guillaume IV.

« C'était un monde de plans magnifiques qu'avec sa fantaisie d'artiste Frédéric-Guillaume avait imaginés, et, maintenant qu'il était le maître, la bonté naturelle de son cœur, qui ne lui permettait pas de voir autour de lui des visages soucieux, le poussait à les réaliser... Toutes les duretés de l'an-

cien régime, il songeait à les adoucir : pardon aux démagogues, pardon aux Polonais qu'il plaignait comme de pauvres opprimés ; liberté de la presse et, avant tout, liberté religieuse. La colère des catholiques, au sujet de la querelle épiscopale de Cologne, il espérait la calmer par des concessions magnanimes... Depuis longtemps, il souffrait des habitudes parcimonieuses de la cour de Berlin : pour entretenir une cour somptueuse et digne des Hohenzollern, il espérait réunir autour de lui tout ce que l'Allemagne comptait de grand dans les arts et dans les sciences... Hélas ! si seulement, entre tant de plans, il s'en fût trouvé un seul d'un peu mûr, un seul dont on pût entreprendre la réalisation ! Mais la réalisation pratique d'un plan était ce qui importait le moins à ce rêveur. Tout au jeu idéal de ses combinaisons, il se décourageait au premier obstacle rencontré sur sa route, et il ne terminait rien.

» De tous les Hohenzollern, il fut le moins guerrier, le plus désireux de conserver la paix, plus pacifique encore que son père, et il fut aussi le seul qui, durant son règne, ne fit aucune guerre. Sur le fronton d'un de ses musées, il fit graver cette sentence des Césars : *Melius bene imperare quam imperia ampliare*, parole qui pouvait bien convenir au maître d'un empire universel, mais qui était peu à sa place dans la bouche du roi d'un jeune État inachevé, avec des frontières ridicules. »

Mais, quand il ne s'agit plus de la Prusse, Treitschke est impitoyable pour la royauté. Dans son œuvre, il n'y a pas moins de quatre-vingts portraits de souverains, allemands et étrangers : je ne sais s'il en est un seul qui soit présenté sous un jour sympathique. Ce royaliste de conviction, qui se faisait des rois l'idée pieuse qu'on en avait au moyen âge, s'exprime sur tous les rois étrangers avec la passion sectaire d'un démagogue de 1848. Jamais on ne vit pareille hécatombe de têtes couronnées. Ce ne sont que coquins, êtres pervers ou vicieux, débauchés, maniaques, ou fous furieux qui semblent sortir des petites maisons ; rois sournois qui, dans cette position qui devrait les élever au-dessus du commun des mortels, ne voient qu'une occasion d'exercer en grand leur méchanceté originelle (le duc Charles de Bruns-

wick, le roi Louis de Wurtemberg, l'empereur d'Autriche François II); ivrognes comme Georges IV d'Angleterre, dont il fait une des natures les plus viles qui aient jamais déshonoré un trône; cerveaux étroits, incapables de comprendre les aspirations de leurs peuples et n'ayant jamais révélé sur le trône que les qualités de fonctionnaires médiocres ou de caporaux (tsar Nicolas Ier); fantoches et vaniteux inoffensifs qui, dans le métier de souverain, n'ont jamais vu qu'une occasion de briller (Frédéric-Auguste de Saxe); enfin, « bons garçons » comme le roi Maximilien de Bavière, faits pour « tout ce qu'on voudra sauf pour le métier de roi ».

Parmi toutes ces catégories de souverains, il en est une que Treitschke exècre tout particulièrement, c'est celle qu'il appelle les « rois bourgeois ». Deux maisons princières lui paraissent surtout incarner cet esprit, les d'Orléans et les Cobourg.

« Avec les maisons d'Orléans et de Cobourg, dit-il, s'insinue dans la haute noblesse européenne une nouvelle génération d'hommes qui se sont frottés aux affaires et qui ont toujours dans leur poche le cours de la Bourse... Aussi réfractaires aux sentiments d'honneur et de piété historique que les tyrans italiens du XVe siècle, ils sont, au fond, plus hautains encore que les princes de la vieille aristocratie. »

Parmi les Cobourg, il en est un sur lequel Treitschke a spécialement déversé sa bile, c'est le *prince-consort*.

« Le prince Albert, dit-il, était, comme tous les Cobourg, une nature prosaïque, sans élan, dénuée de sentiment religieux, et qui n'avait pas eu de peine à s'habituer à la coutume anglaise de tout trouver *very interesting* : à Bruxelles, il s'était initié à la conception mécanique du monde du statisticien Quételet, qui expliquait tous les phénomènes de la vie sociale, même les phénomènes moraux, comme l'œuvre de forces naturelles aveugles. Il prisait les arts mécaniques plus que les beaux-arts, la technique plus que la science, l'ingénieux plus que l'idéal... A la cour d'Angleterre, du reste, le petit prince allemand était dans la position d'une princesse mariée à l'étranger : il n'appartenait plus à sa nation et ne pouvait s'en prévaloir. Il devint même tout à fait Anglais. Bien qu'il parlât encore sa langue maternelle dans le cercle de sa famille.

et bien que sa tendre épouse lui permît de se servir de son couteau pour manger son poisson, au grand scandale des purs cœurs britanniques, il avait tout à fait oublié les mœurs de son pays. Et lorsque, quelques années après son mariage, il visita de nouveau l'Allemagne, il affectait si bien les mœurs britanniques qu'il passa en revue la garnison de Mayence en pardessus gris, à la grande indignation des généraux prussiens, qui se demandaient si ce jeune homme avait réellement oublié que les princes allemands ont coutume d'honorer le drapeau en uniforme. La vie anglaise, froide et sans joie, lui fit perdre ce caractère jovial qui distingue l'Allemand comme il faut. Il devint raide, pédant, grossier et sans indulgence dans ses jugements, tellement que, malgré toutes les peines qu'il se donna pour bien élever ses enfants, il ne réussit que pour quelques-unes de ses filles et absolument pas pour l'héritier du trône. »

On sent que, pour Treitschke, le grand grief contre ce Cobourg, c'est qu'il est devenu Anglais. Prussien renforcé, notre historien était un des chefs de ce groupe, assez nombreux en Allemagne, qui voyait dans l'Anglais l'ennemi national. Il détestait les Anglais. S'il reconnaissait encore au Français certaines qualités, « l'idéalisme hardi de la race, le caractère chevaleresque et généreux », s'il admirait, comme il disait, le « peuple de Molière et de Mirabeau », chez l'Anglais il ne voyait qu' « un Bâconien, un plat utilitaire, un insulaire étroit et égoïste, un hypocrite qui, la Bible dans une main, une pipe d'opium dans l'autre, répand sur l'univers les bienfaits de la civilisation ».

Dans son Histoire, dès qu'un Anglais apparaît, il le ridiculise ou l'injurie. Il ne fait d'exception que pour Carlyle, « le seul Anglais, dit-il, qui ait absolument compris les Allemands et le premier étranger qui se soit élevé à la hauteur de la pensée germanique ». S'il s'agit de la politique anglaise, l'historien prussien ne voit plus que mercantilisme et qu'immoralité; qu'orgueil impitoyable aux faibles. « C'est la Grande-Bretagne, dit-il, qui a fait la guerre la plus hideuse qu'un peuple chrétien ait jamais faite : la guerre de l'opium. » Ailleurs, parlant de la question d'Orient, il avoue que l'Europe aurait dû « saisir cette occasion de mettre le holà à

l'ambition britannique en faisant cesser la domination écrasante des flottes anglaises sur la Méditerranée. »

Quand il parle de l'Anglais mercantile qui « sacrifie tout à la considération du profit et qui méprise tout ce qui n'a pas un rapport direct avec l'avancement dans la vie », on sent que Treitschke lui oppose en pensée l'idéalisme de la race germanique. Son œuvre, en effet, n'est qu'un hymne en l'honneur des vertus allemandes. Seule, la race germanique a vraiment connu « l'idéalisme, la franchise, la fierté, l'absolu oubli de soi-même, l'attachement invincible au droit ». Et cette histoire est là pour prouver que tous les vrais grands hommes de l'Allemagne ont répondu à cet idéal. Chez tous, Treitschke cherche à mettre en lumière l'une de ces qualités. Chez le baron Stein, il trouve la « franchise impitoyable du rude jouteur tudesque » ; chez Scharnhorst, « la profondeur du sentiment et l'inflexibilité du caractère qui se cachent sous la simplicité des mœurs et la bonhomie modeste »: chez Grimm et chez Niebuhr, la « science germanique sincère et profonde, avec ses intuitions de génie qui s'ignorent elles-mêmes ».

Malheur par contre aux Allemands qui ont profané ce idéal! Treitschke est impitoyable pour eux. Le prince de Hardenderg même ne trouve pas grâce devant ses yeux. Il ne voit rien de germanique dans « cette fine nature de dilettante et de diplomate au travail facile, qui écrivait, d'une écriture, élégante et claire, dans un allemand très moderne, des choses parfaitement sensées, mais auquel manquait cette force un peu massive, ce goût du détail et de ce travail en profondeur dont sont seulement capables les fortes natures germaniques ».

On reconnaît dans l'idéal de Treitschke le type du Germain de Tacite, l'homme des forêts, au courage indomptable, rude et dur, chaste, sans élégance et sans raffinements, mais solide et n'ayant qu'un vice : l'ivrognerie. Cet idéal, il essaie constamment de le ressusciter dans son histoire. S'y prend-il toujours bien? On en pourrait douter. Il nous raconte quelque part que lorsque les Alliés pénétrèrent en France, en 1814, on voyait se promener dans les rues de Paris un petit homme qui excitait l'hilarité des gamins par l'étrangeté de son costume. Il portait un large col rabattu sur un habit graisseux.

Ses cheveux longs et mal peignés tombaient sur ses épaules. Il avait à la main un gros bâton noueux. « C'était le Vater Jahn, le père des gymnastes allemands, qui voulait ressusciter les mœurs des Germains du temps des aurochs, et qui, par son accoutrement bizarre, entendait montrer aux Français civilisés et corrompus, ce qu'était la vraie nature germanique *(die reine deutsche Eigenart).* » Je crains que Treitschke ne fasse un peu comme Vater Jahn : en étalant dans son œuvre sa grossièreté et sa rudesse, en déblatérant contre tout ce qui pourrait « adultérer la pureté allemande », en dénonçant tous les méfaits « des cosmopolites », il a ressuscité dans son pays toutes les vieilles haines de race contre les Moscovites, les Sarmates, les Danois, les Français, les Anglais et les Juifs.

Et cette œuvre a été aussi vaine que criminelle. L'Allemagne qui, au début du siècle, se piquait du plus large esprit de tolérance, du cosmopolitisme le plus humain et le plus compréhensif, semble avoir perdu ces belles vertus. Ce sont ses nouveaux prophètes prussiens qui l'ont égarée. Dès 1870, Ernest Renan dénonçait le mal : « L'excès du patriotisme, disait-il, nuit à ces œuvres universelles dont la base est le mot de saint Paul : *Non est Judæus neque Græcus*. C'est justement parce que vos grands hommes, il y a quatre-vingts ans, n'étaient pas trop patriotes, qu'ils ouvrirent cette large voie, où nous sommes leurs disciples. Je crains que votre génération ultra-patriotique, en repoussant ce qui n'est pas germanique pur, ne se prépare un auditoire beaucoup plus restreint. Jésus et les fondateurs du Christianisme n'étaient pas des Allemands... Votre Gœthe reconnaissait devoir quelque chose à cette France « corrompue » de Voltaire, de Diderot. Laissons ces fanatismes étroits aux régions inférieures de l'opinion. Permettez-moi de vous le dire : vous avez déchu. »

Treitschke est au premier rang de ces prophètes de malheur. C'est lui surtout qui a poussé le plus fort le cri du nationaliste barbare : « Nous ne nous sommes que trop laissé séduire par les grands noms de tolérance et de lumière *(Aufklärung)* ». Il a été le père nourricier de cette génération qui disait déjà avec Herwegh : « Assez d'amour comme cela ;

essayons maintenant de la haine. » Et c'est pourquoi son œuvre a été néfaste.

Son tort avec cela a été de vouloir écrire l'histoire. Treitschke était une sorte de Veuillot à rebours, un polémiste de grand talent, un moraliste âpre et éloquent. Mais, pour la grande histoire, il n'avait — si l'on excepte la beauté de la forme — que des qualités négatives. Or, voyez ce qui advint. Lui qui par principe prétendait que l'histoire doit être « scientifique pour la méthode et pratique pour l'objet », lui qui voulait que cette histoire fût purement politique, et qui se moquait de ces historiens de la civilisation qui regardent « Volta penché sur ses cuisses de grenouille ou comptent les lampes ou les vieux pots au fond des nécropoles », il l'a surtout traitée en historien des mœurs, en chroniqueur. Tandis qu'il narre copieusement en vingt-six pages le scandale de Lola Montès et du roi de Bavière, il n'en trouve que cinquante — pas même le double — pour raconter l'acte le plus important de la politique allemande entre 1840 et 1848, la réunion du Landtag prussien.

Il est vrai que Treitschke est un chroniqueur incomparable. Nul ne sait narrer comme lui « les séances orageuses du Landtag wurtembergeois, le côté pittoresque et amusant de la vie des *Bursch*, l'histoire des dessous des Congrès, les rivalités des grands hommes des petits pays ». Il connaît à fond la chronique scandaleuse, la vie des théâtres de Berlin, les mœurs philistines des radicaux de la Jeune Allemagne. Son histoire du Congrès de Vienne, par exemple, est une merveille. On y voit non seulement défiler tous les ministres et les diplomates, les grands comme Metternich, Nesselrode, Capodistrias, Consalvi « et le riche groupe des cléricaux »; mais aussi les petits, tels que les représentants des villes hanséatiques « avec leur bande d'intrigants, d'écornifleurs et de quémandeurs »; et encore les personnages d'arrière-plan, comme cette énorme lady Castlereagh qu'il nous montre « avec ses bigoudis, ses airs langoureux et ses toilettes criardes ». Et, derrière tout ce monde brillant qui s'agite, une amusante peinture de la vie viennoise, « cette ville de Phéaciens, avec ses éternels dimanches, ses tourne-broche tournant toujours ».

Et tout cela, Treitschke ne le peint point seulement en traits généraux, plus ou moins vagues ; il aime à surprendre la vie dans ses détails familiers. Son procédé est celui des peintres réalistes. Vous voyez le baron Stein avec « son petit corps ramassé, sa nuque large, ses fortes épaules, ses yeux bruns profonds et brillants, son nez de hibou sur ses lèvres minces » ; Talleyrand avec « sa haute cravate, sa bouche affreuse, aux dents noires, ses petits yeux gris enfoncés, sans expression, ses traits effroyablement communs, froids et impassibles, incapables de rougir et de trahir les mouvements de son âme » ; le roi Léopold de Belgique « mince, les traits fatigués et distingués, avec un regard sournois et mélancolique, parlant d'une voix basse et lente, taciturne toujours, aussi bien dans ses affaires que dans ses amours » ; le roi Maximilien de Bavière « le plus bourgeois de tous les rois, avec sa tête qui rappelait à la fois le colonel français en retraite ou le brasseur bavarois, arrêtant les gens à la rue et causant familièrement avec eux ».

Et si vous songez que d'un bout à l'autre de cette vaste histoire qui remplit cinq volumes il en est ainsi : qu'il y a la description de toutes les villes allemandes, au fur et à mesure que leur histoire se déroule ; celle des universités, des cours, même celles des principautés minuscules, avec d'amusants détails sur les mœurs gothiques de ces débris d'un autre âge ; celle de toutes les grandes fêtes allemandes, même des mascarades historiques organisées pour tel ou tel anniversaire, vous comprendrez le charme qui s'attache à cette œuvre. La vie allemande y est représentée avec une puissance de rendu qui égale celle de Macaulay, avec quelque chose de plus fouillé dans le détail et de plus éclatant dans la forme.

A ces qualités Treitschke en joignait une autre : c'était un Allemand d'esprit. Si l'on cherche même à déterminer sa qualité maîtresse comme narrateur, on trouve que c'est l'humour. Son humour, il est vrai, est d'espèce bien germanique : il ressemble à l'humour du poète badois J.-V. Scheffel ou à celui du prince de Bismarck dans ses propos de table. Tout ce qui s'éloigne de son idéal teutonique de pureté des mœurs, de solidité militaire, de bon sens prussien, d'esprit réaliste, il le raille avec une grande belle humeur. Voici, par exemple,

un tableau assez amusant des exercices militaires des milices hambourgeoises.

« Le plaisir le plus goûté des citoyens de la ville était d'assister aux exercices de la milice bourgeoise qui se composait de sept bataillons de ligne, de chasseurs, de cavalerie et d'artillerie. Ces troupes regardaient du haut de leur grandeur les Hanséates, ces pauvres diables qui formaient l'armée permanente. Quelle fête lorsqu'au matin, au travers des rues de la ville, on voyait défiler ces troupes ! Le tambour battait : « Camarade, viens ». Le bourgmestre, coiffé de son tricorne, son épée d'opéra-comique au côté, passait les troupes en revue sous les portes de la ville. Après la parade venait une beuverie monstre : les guerriers, un peu éméchés, les vivandières au bras, rentraient dans la ville, marchant au pas, tandis que les gamins qui les précédaient chantaient, sur l'air de : *Apportez le cochon au marché*, le vieux chant national :

Les Hambourgeois ont gagné la victoire
Ho ! ho ! ho ! »

Mais, malgré toutes ses qualités de forme, Treitschke n'est pas un véritable historien. Homme de sentiment et d'imagination, il a besoin de s'éprendre, de s'enthousiasmer, de fulminer ou de maudire. Il est incapable d'étudier scientifiquement une question en elle-même : il faut qu'il haïsse ou qu'il aime. Au fond, Treitschke rappelle Carlyle, — un Carlyle de plus de bon sens, peut-être, moins fumeux, plus direct, plus bonhomme, d'une verve plus franche et plus savoureuse (il y a d'exquis tableaux d'une note attendrie que Carlyle, toujours sur son trépied, ne connut jamais), moins agaçant aussi parce qu'il ne pose pas, mais somme toute un Carlyle, c'est-à-dire plutôt un moraliste qu'un historien.

ANTOINE GUILLAND

AUTOUR D'UN ENFANT

XVII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 27 octobre 1862.

Je ne comprends pas ce que vous me dites, mon ami : une fondation pour mes pauvres? Non, il ne faut pas! — Je ne suis pas un administrateur. Je suis trop tendre et trop bête pour ne pas me laisser tromper. Il n'y a rien de si difficile que de bien donner, vous devez le savoir mieux que moi. Vous connaissez la vie, la société; moi, j'ai vécu dans mon coin, voyant bien certains faits, creusant certaines idées, mais ne sachant pas bien gouverner l'existence des autres. Saurais-je faire un bon emploi des ressources que vous m'offririez? Non, je ne crois pas. Cela me créerait des devoirs nouveaux et j'en ai déjà tant!... Non, non. Ces devoirs-là, vous les connaissez et votre cœur est aidé de raison et d'expérience. Si j'ai le chagrin de ne pouvoir arracher au malheur quelques individus *à moi bien connus* et vraiment dignes de vos bienfaits, je vous le dirai, je vous l'ai promis. Ce sera bien modeste, car ceux à qui il faut beaucoup ne s'adressent pas à moi : ils savent que j'ai peu. Et je n'abuserai pas de votre cœur généreux; surtout je tâcherai que cela serve à sauver réellement et à ne pas entretenir ces découragements paresseux que rien ne sauve.

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

Vous avez bien assez fait pour Francis pour que je vous laisse tranquille pour le moment, car ceci est une grosse affaire. Et vous n'êtes pas encore content de vous, cher ami? Mais moi, j'en suis très contente, je vous le déclare!

J'ai donc bien fait de ne pas vous dédier ce roman qui va m'attirer des *horions*[1]? Vous voyez, je n'ai pas été trop bête, cette fois, *pour moi*. Vous vous inquiétez de me voir rentrer en campagne, mais c'est mon état, cher ami. Je suis soldat et mon devoir est la guerre quand l'on envahit la patrie de mon idée. Mais ce n'est pas de politique que je m'occupe, sachez-le.

Aimez-moi quand même et croyez-moi bien à vous de cœur et toujours.

Il n'y a pas de préjugé, ni d'idée socialiste, dans ce que je vous disais des riches : c'est une vérité philosophique et un lieu commun. La richesse corrompt l'homme. Il faut être *très fort* pour qu'elle vous rende meilleur, c'est donc l'exception. L'homme est enfant, en général, et quand il est enfant gâté par la puissance du siècle, il devient personnel et dur. Vous vous sentez puissant et bon, vous réclamez pour vous, vous avez bien raison. Vous êtes quelques-uns comme ça, je le veux bien, mais j'en sais d'autres qui sont très différents. Et croyez bien que c'est le grand nombre. Il y a modestie de votre part à l'ignorer.

XVIII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 3 novembre 1862.

Mon ami, tout ce que vous faites est bien fait, et c'est moi qui ai tort d'en avoir peur. Le bon Maillard m'a expliqué ce que je ne comprenais pas du tout. Je croyais que vous vouliez me faire prendre la gouverne d'un capital dont j'aurais

1. *Mademoiselle de la Quintinie.*

été tenue de faire un emploi sage, ingénieux, solidement utile, et j'ai été effrayée de ma complète incapacité à découvrir et à distinguer les vrais pauvres. Du moment qu'on aurait pu savoir que je disposais d'un petit fonds quelconque, j'aurais été tiraillée, obsédée encore plus que je ne le suis déjà, et Dieu sait si je le suis! J'ai été trop trompée pour ne pas savoir qu'il faut se méfier beaucoup des demandes, et le bien que je crois pouvoir faire *à coup sûr* est celui que vous me mettez à même de faire en tenant à ma disposition une tirelire que l'on ne me forcera pas de casser à tout instant et à laquelle je n'aurai pas recours sous le coup de telle ou telle harangue attendrissante, mais en présence de malheurs bien constatés. J'en ai autour de moi dont je ne peux pas douter. J'en sais d'autres dont la cause est bien respectable. Je vous en rendrai compte, *à vous*, avec grand plaisir; et pourtant, s'il fallait que les noms eussent à figurer sur *des comptes*, je sais des gens fiers, — outre mesure peut-être, car le malheur honorable n'est pas une tache, bien au contraire, — qui ne me le pardonneraient pas. C'est une chose si difficile et si délicate quelquefois! Je sais des gens réduits à la dernière extrémité à qui j'envoie de temps en temps par la poste un billet de banque anonyme. Ils le reçoivent, ils s'en servent, cela les sauve du dernier désespoir. Eh bien, s'ils savaient que cela vient de moi qui ne suis pas riche, ils me le renverraient. A vous dire vrai, je n'approuve pas cet excès de sensibilité. Si, après avoir travaillé trente ans comme un nègre et avoir fait preuve de beaucoup de dévouement pour les autres, je me trouvais sans soupe et sans feu, j'aimerais à le dire à un ami comme vous et je n'en rougirais pas du tout. Cela ne peut pas m'arriver parce que j'ai *le nécessaire* assuré, mais je me suppose dans le dénuement. Je ne sens pas que cela dégrade quand on n'y a été poussé ni par le vice, ni par les mauvaises passions, ni par l'ostentation et la sottise. Nous entendons-nous maintenant et trouvez-vous que j'apprécie l'argent trop haut ou trop bas? Je ne crois pas avoir de fausse fierté, je ne voudrais pas en avoir à mon insu: celle des autres m'a fait quelquefois bien souffrir. Et pourtant il y a tant de cynisme dans ceux qui manquent de fierté que je sens devoir du respect à ceux qui en ont trop.

Chacun fait comme il peut et comme il sait. Je ne suis pas *bienfaitrice*. Je l'ai été quand je n'avais pas du tout d'argent à moi. Je provoquais la charité des autres, je donnais tout mon temps, je ne pouvais mieux faire. Je n'avais pas de succès : j'étais trop sensible et trop crédule et on me disait que j'entretenais des sangsues aux dépens d'autrui. Ce n'était pas ma faute, mais il y avait du vrai ; voilà ce que je ne voudrais pas recommencer, — voilà ce qui m'effrayait devant l'idée d'une *fondation*, mot sur lequel je me suis absolument méprise, Maillard me l'a démontré de votre part.

A présent, je donne en cachette, cela réussit mieux ; ces secours anonymes n'ont pas l'inconvénient d'entretenir le découragement, le grand ennemi, l'artisan du malheur ! On ne s'habitue pas à y compter comme sur la sollicitude d'une personne connue. J'ai un bon médecin de campagne [1], un véritable ami qui, soignant les pauvres, connaît bien les maladies qui viennent de la faim. Il me les signale et, sans qu'on sache d'où cela vient, le boulanger est averti de fournir et fournit. Autrefois, je donnais du blé : on le vendait pour payer le logis arriéré et on n'avait plus le pain. Mieux vaut avertir le propriétaire de patienter et lui faire tenir un acompte. Le malheureux voit qu'il est aidé, mais il ne sait pas si c'est pour un an ou pour deux. Il se ranime, il s'efforce, il travaille et il arrive. Si l'on se fût donné le plaisir de le remettre tout d'un coup sur ses pieds, il se serait recouché, car si la puissance de l'argent *corrompt* ou *dévoile*, comme nous disions l'autre jour, les privations et la souffrance diminuent et usent l'âme à coup sûr, du moins chez le grand nombre.

Je voulais vous dire *ma manière*, non pour vous prouver qu'elle est la meilleure, mais pour me justifier de ne pas mieux faire. Les fondations, les salles d'asile, les infirmeries, etc., exigent de véritables capitaux ou des rentes assurées. C'est bien quand on est administrateur, et je ne le suis pas. Je sue sang et eau pour faire une addition, et la mémoire des détails me manque absolument. Je veille trop. Si j'administrais quoi que ce soit, il me faudrait cesser d'écrire.

1. Le docteur Dercky.

Faites donc la tirelire! Si j'y ai recours pour moi, ce ne sera que pour payer de petites dettes que j'ai contractées pour le même objet et qui viendraient à me paralyser pour d'autres assistances. Jusqu'ici, en me privant de ma *toquade* de voyages, je suffis à tout. Avec la tirelire, je ferai certainement plus et mieux. Si, malgré tous mes scrupules, je suis encore quelquefois trompée, vous ne m'en voudrez pas; vous saurez que j'ai fait de mon mieux. Vous me faites là un beau cadeau, mon ami, et cela ne s'appelle plus de l'argent mais l'or du bon Dieu.

Le brave Matherou était de bonne foi. Il y a eu certes un malentendu entre quelque sous-administrateur et lui, à un moment donné. Il s'est arrangé pour n'avoir plus qu'un cheval, qui suffit au petit nombre des voyageurs. mais il est certain qu'il a perdu beaucoup d'argent (relativement à ses moyens) avant de savoir s'il pouvait réduire sa dépense. Il avait donc raison de se plaindre, en même temps qu'il avait tort, mais il ne se plaint plus et il est très reconnaissant de la sollicitude que vous avez bien voulu lui accorder, car je ne veux pas laisser ignorer d'où vient le bien que je peux faire.

Nous avons été bien contents de voir notre bon Maillard et notre Francis, qui est ici l'enfant de la maison. Ils nous ont bien parlé de vous. Ils nous ont dit que vous seriez peut-être venu voir notre comédie si vous n'étiez tenu tous les jours par un devoir sans trêve. Comment! vous aussi, pas de liberté? — Et le vendredi est-il au moins un jour de repos?

Remerciez pour moi votre chère malade, et croyez que je fais pour vous deux grandes provisions de dévouement et de gratitude dans mon cœur.

XIX

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 28 novembre 1862

Si vous croyez, mon ami, que j'aie un *éloignement* contre certains potentats de la finance, détrompez-vous. J'en ai connu deux seulement et tous deux ont mal tourné. Je n'ai

jamais vu clair dans des affaires que je ne comprenais pas, et, ne pouvant vérifier des faits en dehors de ma compétence, j'ai préféré les absoudre dans ma pensée et ne jamais dire ni écrire un mot contre eux.

Mirès était un de ces deux-là et j'avais de l'amitié pour lui, bien qu'il ne m'eût jamais rendu le plus petit service personnel. Il était bon, amusant, volontiers charitable, et personne n'avait plus de franchise apparente. Son désastre m'a fait de la peine. Est-il réellement un fripon exécrable? J'aime mieux ne pas le savoir. Vous voyez que je suis bien loin d'avoir un parti pris contre les personnes, puisque Mirès le banni et le lapidé n'a et n'aura jamais de moi la plus petite pierre. Quant au grand fait des opérations qui enrichissent soudainement des hommes habiles, autant que j'ai pu le comprendre, il ouvre la porte au mal et au bien. C'est le Mercure antique, Dieu des voleurs et des honnêtes gens. Mais croyez bien que je sais que cette porte s'ouvre également à tous les étages et dans les plus humbles recoins de la vie industrielle, depuis le paysan qui compte mal *exprès* les fagots, jusqu'aux souverains qui font leurs affaires privées dans les affaires publiques.

Le monde crie contre les grandes dilapidations parce qu'il ne voit pas les petites, et il a raison de crier surtout contre cette tendance du siècle présent qui fait que l'agriculture et tous les arts libéraux sont négligés et méprisés devant les promesses décevantes de la spéculation. Je crois qu'il ne faut pas encourager les rêves d'or qui font l'homme oublieux de ses aptitudes nécessaires et réelles. Les anciens disaient : « Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe. » Je crois qu'il est malheureux de se persuader que tout le monde aujourd'hui peut et doit conquérir la fortune. Qu'elle soit au plus habile, s'il en est digne ; rien de mieux dans l'état présent de la société. Mais cette conquête du bien-être et de l'indépendance pour tous, qui est le rêve des socialistes, le mien par conséquent (pour un avenir que je crois, hélas! très éloigné), ne peut choisir pour son point de départ l'ambition d'une grande fortune pour chacun, car c'est un rêve insensé chez les incapables, un rêve dangereux pour les consciences vulgaires, un rêve égoïste chez la plupart des hommes. Non,

le rêve de l'argent ne moralise pas les masses, parce qu'elles n'y voient pas, comme les hommes d'exception, la création de grandes choses et le progrès des idées.

Voilà mon sentiment : discutez-le, je le veux bien, mais voyez combien il est sincère et différent du sentiment d'envie et de dépit qui fait la base de tant de déclamations. Je viens de traduire en français une traduction en vilain français du *Plutus* d'Aristophane et j'y ai mis une fable, une sauce dans la couleur, pour en faire une de ces pièces de fantaisie que nous jouons ici en famille. C'est assez curieux à la lecture et je le publierai. On y voit, dans tout ce qui est réellement d'Aristophane, une poésie terre à terre, toute de bon sens pratique et dans le goût du stoïcisme antique mitigé, qui est fort curieuse et toujours acceptable par beaucoup d'endroits. Pourtant cela est suranné et va trop loin, dans le sens de la proscription des richesses. Il ne serait pas bon que l'homme actuel se condamnât à ne pas sortir de la possession du strict nécessaire. Les arts et les sciences n'y gagneraient pas et la civilisation se trouverait fort entravée. C'est ce que j'ai fait entendre dans un prologue de ma façon.

XX

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 16 décembre 1862.

Enfin, mon ami, j'ai un moment de répit, et je viens causer avec vous. J'ai été un peu malade de fatigue, ces jours derniers, et j'ai eu des malades à soigner. Tout le monde va bien et mon travail avance. Et vous, êtes-vous bien? votre chère fille est-elle debout?

Mon roman vous intrigue un peu, me dites-vous? Il m'intrigue bien davantage, moi! Tenir un sujet, ce n'est pas tenir la manière de le présenter. Il s'en présente mille à l'esprit, et cette grande abondance que donne la longue pratique des choses littéraires est un mal aussi inopportun que la stérilité. Chaque jour amène un aperçu nouveau

dans le développement, et, si l'on s'écoutait, on referait tous les soirs ce qu'on a fait le matin. Il est peut-être bon d'être forcé d'aller devant soi par des engagements à remplir. Pourtant j'ai toujours rêvé d'avoir une année à moi pour faire ce que je m'imagine pouvoir faire. Je me trompe peut-être, et le doute me console de n'avoir pas à compter sur cette année-là. Tant il y a que ma fatigue m'est douce et que je ne m'en plains pas. Je ne sais pas comment existent ceux qui ne connaissent pas les émotions de la vie de travail, et je suis sûre que vous ne le comprenez pas non plus. A quoi pense-t-on quand la pensée n'est pas forcée de se concentrer vers un but noble et sérieux? La vie doit être un rêve plus fatigant encore. — Vous me demandiez aussi le sujet de ce roman qui m'occupe si fort? Je vous l'ai dit, je crois. C'est la guerre aux hypocrites. Cela vous inquiétait pour moi. Pourquoi cela, mon ami? La mission douce et persuasive que vous m'attribuez n'a de valeur que si elle est sincère et brave à l'occasion. Vous en jugerez, puisque vous êtes un de mes bons lecteurs et un de mes juges les plus bienveillants. Vous me dites que nous ne nous connaissons pas tout à fait. Il me semble que si et que la préoccupation qui nous lie, celle de donner du bonheur aux autres, est la mise en commun de ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus important.

XXI

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

17 décembre 1863.

Le fait est, mon *bouricoïdès*, que tu ne m'écris pas assez souvent. Si tu travailles bien, je te le pardonne. Pour moi, je suis depuis quelques jours tellement écrasée d'un extra d'occupations que je n'ai même pas le temps de confier à l'ami Maillard une gifle à ton adresse. Mais tu ne perdras rien pour attendre : gare à toi si tu n'es pas bientôt parfait! Pour le moment, le père Maillard a l'air d'être content de toi, et je compte que ce sera toujours ainsi. Tu n'es pas mal-

heureux d'aller rendre visite à des gars comme Fromentin. Tu trouves qu'il a bon cœur, c'est la vérité, mais j'espère que tu ôtes ton chapeau tout à fait devant une si vaste et si noble intelligence et que tu seras fier si je te dis qu'il t'a pris en grande sympathie.

Tâche de faire spécifier ma sauge et de trancher la question qui nous intrigue. Je suis intriguée, moi aussi, de savoir d'où elle me vient.

Nohant est encore très joli ; depuis deux jours nous avons le ciel rose et la lune bleue, en même temps, à cinq heures du soir. Les maurandias courent toujours dans les branches, et les daturas s'épanouissent dans la terre.

Jean s'est fait un trou dans la tête, ce qui l'a empêché de courir les champs. Le voilà guéri, et il va se mettre à la recherche des coquilles fossiles. S'il ne s'agissait que de t'envoyer des fragments ou des objets ébréchés, il n'y aurait qu'à se baisser, mais trouver quelque chose de présentable est bien rare. Dis à madame Maillard toutes mes amitiés ainsi qu'à toute la jeunesse. J'espère que tu auras pour compagnon, l'année prochaine, Simonnet[1] et Antoine[2] et que tu leur donneras le bon exemple de la pioche.

XXII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 30 décembre 1862.

Voici venir, mon ami, le jour où l'on s'embrasse, et je vous embrasse de tout mon cœur. Je n'ai pas le temps de vous dire tout ce que me suggère votre lettre. Je suis dans la fin de mon travail et dans la recrudescence des petites occupations du jour de l'an. Mais votre idée d'un petit *catéchisme*[3]

1. René Simonnet, petit-fils d'Hippolyte Chatiron, le frère naturel de madame Sand, fille légitime, elle, de Maurice Dupin de Francueil.

2. Antoine Ludre, fils du notaire de la famille Sand à la Châtre.

3. Ce « Catéchisme » social, rédigé par George Sand, sous forme de lettres à M. Édouard Rodrigues, a été publié, par les soins de M. Eugène d'Eichthal, dans la *Revue Bleue* des 28 janvier et 11 février 1899.

est bien tentante. Je sens le besoin de résumer tant de choses qui sont en nous tous, en vous et en moi. Ah! si j'avais le temps! — Mais nous tâcherons d'esquisser au moins l'idée. Que diriez-vous d'y travailler aussi? de poser les questions, de faire les objections? — Nous verrons, si Dieu veut me donner de temps en temps une journée de liberté.

XXIII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 16 janvier 1863.

Mon excellent ami,

Tout ce que vous faites sera bien fait et je vais rendre Ursule bien heureuse. C'est une pauvre ouvrière, une sainte créature qui a soigné un mari infirme pendant dix ans, qui s'y est tuée, travaillant nuit et jour, et qui a pleuré son fardeau comme on pleure la plus grande des félicités. Elle a bien élevé son fils, instituteur primaire à cinq cents francs d'appointements avec femme et enfants. C'est mon filleul. Jugez ce qu'une dette de quinze cents francs pouvait être pour cette laborieuse famille! — Quel soulagement pour eux! Merci pour eux, merci pour moi qui les aime tant et qui les sais si complètement dignes de votre bonté.

Je suis dans la fin de mon roman *anti-masque*, et je travaille jusqu'à quatre heures du matin toutes les nuits.

Il faut bien vivre un peu pour la famille dans le jour et je ne peux pas faire que la journée ait plus de vingt-quatre heures.

XXIV

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

Nohant, 7 février 1863.

S'il est vrai que tu fasses de ton mieux, mon enfant, — et M. Maillard me l'affirme, — je retire mon reproche, mais

dans ses dernières lettres, il disait, en réponse à mes questions, que tu n'étais pas dans les premiers, et j'aurais voulu que tu y fusses. Il m'explique aujourd'hui que tu ne peux pas rattraper les vétérans et que ce n'est pas ta faute. Quant à ta grande connaissance du cœur humain, c'est bien naïvement et de bonne foi que mon grand René qui est, lui, modeste à l'excès, t'admirait en me parlant de toi, et je me suis dit, mon *bouricoïdès*, que tu avais épaté mon neveu par un peu de blague, comme je t'ai vu souvent porté à le faire. C'est un ridicule à ton âge, et je veux que tu t'en guérisses tout de suite et *en un tour de main*, vu que cela dépend de toi et qu'il ne faut pas porter ce ridicule dans le début de ta vie. Il s'attacherait à toi, ne ferait que croître et embellir, et quand tu aurais réussi à être un petit grand homme pour d'autres jeunes gens plus timides, plus sages, et généreux dans l'enthousiasme comme le sont les braves natures, tu te trouverais un beau matin en face d'un plus fort que toi, ou d'une personne mûre et de bon sens qui dirait de toi sinon à toi, mais à toutes les autres : « Voilà un jeune sot. » Cette épithète attachée à un jeune homme est mortelle. Il ne faut la mériter ni en fait, ni en apparence. Je t'ai vu, de quatorze à quinze ans, au Coudray, très disposé à te l'attirer, et beaucoup de gens autour de nous te l'appliquaient. J'ai toujours répondu : « Ce n'est rien, c'est l'enfance ; ça passsera. » Et à Nohant, tu as été très gentil, je croyais que c'était tout à fait passé. Peut-être que c'est tout passé, en effet, et que je me suis trompée sur l'impression admirative que tu as produite à dessein sur René. Tu es seul juge compétent de toi-même ; ne t'épargne pas, et ne nourris pas ce polype de la vanité qui en a tué tant d'autres. — Rappelle-toi ce que je t'ai rabâché cent fois : le jour où l'on est enchanté de soi, on n'est plus bon à rien, et le jour où on le laisse voir, les autres sont à jamais désenchantés.

Ne prends pas ce que je te dis pour des sermons et des marques de mécontentement. Je ne demande qu'à penser de toi mieux que tu n'en penses toi-même. Mais je t'avertis des dangers qu'avec la vie la meilleure et la plus pure on trouve souvent en soi.

Sur ce, je t'embrasse ; embrasse René pour moi. Donne-lui de bons conseils et reçois-en de lui.

XXV

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 8 février 1863.

Mon brave et bon ami,

J'ai fini ma grosse tâche et, avant que j'en commence une autre, je viens causer avec vous. Qu'est-ce que nous disions ? — Si la liberté de droit et la liberté de fait pouvaient exister simultanément ? Hélas ! tout ce qu'il y a de beau et de bon pourra exister quand on le voudra, mais il faut d'abord que tous le comprennent, et le meilleur des gouvernements, de quelque nom qu'il s'appelle, sera celui qui enseignera aux hommes à s'affranchir eux-mêmes en voulant affranchir les autres au même degré.

Vous vouliez me faire des questions : faites-m'en, afin que je vous demande de m'aider à vous répondre, car je ne crois pas savoir rien de plus que vous, et tout ce que j'ai essayé de savoir, c'est de mettre de l'ordre dans mes idées, par conséquent de l'ensemble dans mes croyances. Si vous me parlez philosophie et religion, ce qui, pour moi, est une seule et même chose, je saurai vous dire ce que je crois. *Politique*, c'est autre chose. C'est là une science au jour le jour qui n'a d'ensemble et d'unité qu'autant qu'elle est dirigée par des principes plus élevés que le courant des choses et les mœurs du moment. Cette science, dans son application, consiste donc à tâter chaque jour le pouls à la société et à savoir quelle dose d'amélioration sa maladie est capable de supporter sans crise trop violente et trop périlleuse. Pour être ce bon médecin, il faut plus que la science des principes, il faut une science pratique qui se trouve dans de fortes têtes et dans des assemblées libres, inspirées par une grande bonne foi. Je ne peux pas avoir cette science-là, vivant avec les idées plus qu'avec les hommes. Et, si je vous dis mon idéal, vous ne tiendrez pas pour cela les moyens pratiques ; vous ne les jugerez réellement, ces moyens, que par les tentatives qui passeront devant vos yeux et qui vous feront peser la force ou la faiblesse de l'humanité

à un moment donné. Pour être un sage politique, il faudrait, je crois, être imbu avant tout et par-dessus tout de la foi au progrès et ne pas s'embarrasser des pas en arrière qui n'empêchent point le pas en avant du lendemain. Mais cette foi n'éclaire presque jamais les monarchies, et c'est pour cela que je leur préfère les républiques, où les plus grandes fautes ont en elles un principe réparateur, le besoin, la nécessité d'avancer ou de tomber. Elles tombent lourdement, me direz-vous... Oui, elles tombent plus vite que les monarchies, et toujours pour la même cause: c'est qu'elles veulent s'arrêter, et que l'esprit humain qui s'arrête se brise.

Regardez en vous-même, voyez ce qui vous soutient, ce qui vous fait vivre fortement, ce qui vous fera vivre très longtemps: c'est votre incessante activité. Les sociétés ne diffèrent pas des individus. Pourtant, vous êtes prudent et vous savez que si votre activité dépasse la mesure de vos forces, elle vous tuera. Même danger pour le travail des rénovations sociales, — et impossible, je crois, de préserver la marche de l'humanité de ces *trop* et de ces *trop peu* alternatifs qui la menacent et l'éprouvent sans cesse. — Que faire? direz-vous. — Croire qu'il y a toujours quand même une bonne route à chercher et que l'humanité la trouvera, et ne jamais dire : *il n'y en a pas, il n'y en aura pas*. Rien au monde n'est si difficile que de manier de l'argent, d'en faire, d'en créer par la science des affaires, et de rester honnête homme et généreux. Et, encore une fois, regardez en vous-même; vous vous êtes dit pour vous-même: *cela peut être et cela sera*; vous pouvez vous dire: *cela est*, et vous me le disiez dernièrement de certains de vos amis et proches. Grandes capacités, grandes habiletés et grandes probités, — et grand besoin d'associer la société aux bienfaits de la réussite. Et même, je vous entends ajouter: « Cela est bien facile, l'instinct aide les principes. »

Je crois que l'humanité est aussi capable de grandir en science, en raison et en vertu, que quelques individus qui prennent l'avance. Je la vois, je la sais très corrompue, affreusement malade, je ne doute pas d'elle pourtant. Elle m'impatiente tous les matins, mais je me réconcilie avec elle tous les soirs. Aussi n'ai-je pas de rancune contre ses fautes, et mes colères ne m'empêcheront jamais d'être jour et nuit à son service.

Passons donc l'éponge sur les misères, les erreurs, les fautes de tels ou tels, de quelque opinion qu'ils soient ou qu'ils aient été, s'ils ont dans le cœur des principes de progrès ardents et sincères. — Quant aux hypocrites et aux exploiteurs, qu'en peut-on dire? Rien! C'est le fléau dont il faut se préserver, mais ce qu'ils font sous une bannière ou sous une autre ne peut pas être attribué à la cause qu'ils proclament et qu'ils feignent de servir.

Quand nous mettrons de l'ordre dans notre *catéchisme* par causeries, il faudra bien que nous commencions par le commencement et qu'avant de nous demander quels sont les droits de l'homme en société, nous nous demandions quels sont les devoirs de l'homme sur la terre. Et cela nous fera remonter plus haut que république et monarchie, vous verrez! Il nous faudra aller jusqu'à Dieu, sans la notion duquel rien ne s'explique et ne se résout. Nous voilà embarqués sur un rude chemin, prenez-y garde, mais je ne recule pas si le cœur vous en dit.

XXVI

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 20 février 1863.

Merci, merci pour changer!... Mon excellent ami, vous avez pris bonne note des aptitudes de S... Je lui écris de mon côté dans le même sens que vous avez indiqué à sa femme et je me tiens prête à faire la cour à M. Péreire[1] quand il y aura lieu. Je la lui ferai volontiers. Je sais par vous et par bien d'autres que, de tous les potentats de ce monde, il est un des seuls *légitimés* par l'opinion publique. A ce propos, je dois vous dire que j'ai reçu une copie lithographiée d'une lettre ou d'un discours (je ne sais) de M. Enfantin, envoyée par M. Maillard, lequel ajoutait que M. Péreire paraissait favorable au projet dont cette lettre ou ce discours est l'objet principal, à savoir la création d'une encyclopédie secondée par une banque du *Crédit intellectuel*. Cette lettre d'Enfantin est fort belle.

1. Isaac Péreire.

L'idée est grandiose. Est-ce réalisable? Oui. Mais réalisable en combien de temps? J'ignore. Le temps ne fait rien à l'affaire.

Vous êtes sans doute au courant de ce projet qui a besoin de la sanction de M. Péreire pour devenir pratique, et je fais des vœux pour qu'il en soit ainsi. L'énorme bienfait qui me frappe, c'est une possibilité de moralisation pour la classe des lettrés et des artistes; et on aura beau prêcher les vertus morales, on n'obtiendra rien si on ne peut assurer l'*indépendance* au talent. Or cette indépendance est impossible au temps où nous vivons, à moins d'un courage exceptionnel, et l'exception a toujours confirmé la règle.

Vous me direz, quand vous m'écrirez, si réellement M. Péreire adopte tout ou partie de l'idée très vaste et encore vague lancée par M. Enfantin. — Maillard, tout occupé de mille soins pour sa petite colonie, m'écrit si en abrégé que je n'en sais rien au juste.

On est toujours content de Francis, Ursule est toujours heureuse, et je pense voir arriver demain une lettre des X... qui me dira toute leur joie de vos bontés pour eux et tout *l'effroi rétrospectif* de N... d'avoir chanté devant la grande Falcon. Ah! mon ami, quels souvenirs elle m'a laissés et que vous avez donc raison d'être fier d'elle! — Encore une juive, je crois? — Eh bien! pourquoi une artiste de ce mérite n'est-elle pas à la tête de quelque grand enseignement qui lui ferait dans le monde une position digne de son nom? Les artistes et les lettrés, et les savants encore plus, sont une caste abandonnée au hasard des événements, et on trouve mauvais qu'ils se fassent payer cher quand ils peuvent! — Que fait-on pour eux quand ils ne peuvent plus? — Je crois que c'est *la Tesi* qui demandait à Catherine II beaucoup de roubles pour chanter à sa cour. L'impératrice se récriait, disant qu'elle ne donnait pas tant à ses grands-officiers et maréchaux. « Eh bien! lui répondit l'artiste, que Votre Majesté fasse chanter ses maréchaux! » Elle avait raison. Mais les savants, les inventeurs? — S'ils n'ont pas d'aide et de crédit, que deviennent-ils?

Bonsoir, mon ami. Quel beau temps! Quel soleil tous les jours! Est-ce que tous les jours vous êtes enfermé à votre bureau?

XXVII

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

22 février 1863.

Mon cher enfant, je n'accusais personne de vous pousser à la dévotion. C'est M. Maillard qui, me parlant d'une messe pendant laquelle « tu crevais de faim », disait-il en riant, m'a fait penser à lui parler en général du peu de plaisir que j'aurais à vous voir donner dans cette mode qui fait razzia de toutes les spontanéités de la jeunesse par le temps qui court. Je ne me souviens plus de ce que je lui ai dit ; mais en somme, puisque nous en parlons, je t'engage à te préserver (si l'occasion venait à se rencontrer) d'un certain faux spiritualisme qui s'habille aujourd'hui de tous les costumes et qui conduit à l'idiotie. Tu n'as pas à t'occuper encore de philosophie et de religion, c'est une étude dont je ne t'ai pas parlé et qui demande une certaine maturité d'esprit. Je tiens en réserve pour toi une méthode de certitude excellente, dont je ne suis pas l'auteur, mais qu'il sera de mon devoir de t'indiquer plus tard. Je n'aime pas qu'on se nourrisse trop tôt d'aliments trop forts, et pour toi il s'agit de conquérir un état sans te permettre encore les loisirs de l'esprit de courtoisie. Ah fichtre! tu as bien le temps. Commence par diriger toute ta volonté vers le but tracé, et apprends à raisonner seulement des choses qu'on t'enseigne. Je t'envie les leçons que tu prends et l'âge que tu as pour apprendre. Ce sont là des trésors dont on ne sent le prix que plus tard...

Qu'est-ce que ces maux d'estomac que tu as eus? Il paraît que tu vas mieux; mais il faut tout de même voir le médecin et faire ce qu'il te dira. La maladie retarde et la vie n'est pas trop longue pour vivre.

Je pense que tu ne négliges pas ton père Rodrigues?...

XXVIII

GEORGE SAND A ROBIN DUVERNET[1]

Nohant, 7 mars 1863.

Cher ami,

J'avais lu aujourd'hui ton roman, je n'ai pu t'en parler au milieu du débordement philosophique qui s'est emparé de nous. Il est très joli, ce roman, bien pensé et bien conduit dans le peu d'événements qu'il embrasse. Il y a toujours la question du style dont tu devrais confier le repassage à quelqu'un du métier. Sans cela, malgré des progrès évidents, mais qui ne suffisent pas encore, les meilleures pensées manquent de netteté et ne rendent pas le son clair qu'elles ont en toi-même. Ce qu'il y a de plus joli et de mieux dit, c'est l'analyse des facultés révélatrices de la cécité. Je regrette, à te dire vrai, que ce ne soit qu'un incident et que cela soit raconté par une personne fictive et non par toi-même.

Tu me diras que cela n'empêche pas d'y revenir dans un autre ouvrage. Eh bien, il faudra y revenir; c'est intéressant au point de vue physiologique et psychologique, au point de vue artiste et moral. On sent que c'est vrai et que cela ouvre à l'esprit des horizons très touchants, très religieux et très vastes.

Quant à la jalousie paternelle ou maternelle, je ne la comprends pas par moi-même, mais elle est ici bien racontée et surmontée par des sentiments si généreux que le père ainsi affligé est intéressant.

J'embrasse Eugénie[2] et vous envoie un beau bonsoir.

XXIX

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 13 mars 1863.

Mon excellent ami, j'étais inquiète de vous. Vous n'aviez

1. L'ami aveugle à qui le jeune Francis Laur avait servi de secrétaire.
2. Madame Duvernet.

pas répondu à ma dernière lettre où je parlais de l'idée de M. Enfantin. Je sais bien que cela ne demandait aucune réponse : j'en causais avec vous, comme d'une bonne idée, mais sans y voir une application prochaine. Pourtant votre silence me faisait craindre que vous ne fussiez malade, et hier soir j'écrivais à Francis pour lui demander s'il y avait longtemps qu'il ne vous avait vu. Je sais qu'il est tellement assujetti au travail qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudrait. (On est content de lui! par parenthèse.)

Enfin voilà de vos nouvelles et la preuve que vous vous occupiez de moi plus vite que je ne m'y attendais. Merci encore pour Ursule et merci pour moi surtout qui suis si heureuse de voir ses vieux jours allégés et comme rajeunis. Envoyez tout simplement la somme en billets de banque dans une lettre chargée. Le jour même, la dette sera payée, car nous arrivons juste à l'échéance du créancier de ma vieille amie. Ce bonheur m'est doux, puisqu'il vient de vous et de votre sollicitude pour ceux que j'aime.

Je veux vous dire à quoi serviront les cinq cents francs restants, car c'est une histoire touchante, et dont je ferai peut-être une nouvelle. Ils solderont un arriéré dont voici la cause.

Un pauvre paysan et sa femme avaient cinq enfants. L'aîné (un fils), dix-huit ans : le second (une fille), quatorze ans ; deux plus jeunes et un à la mamelle. Le mari tombe malade ; la femme aussi, pas de lait. On nourrit le nouveau-né au biberon. Mais la pauvre mère meurt, le mari la suit de près. Ils se cachaient de la misère, parce qu'ils avaient une maison et un champ ; mais je savais leur position, et ils n'ont pas manqué de soins et de secours. Après eux, le fils obtient la survivance du poste de cantonnier, et la petite de quatorze ans continue à nourrir le dernier-né au biberon et à soigner les deux autres petits. N'est-ce pas touchant de voir ces deux enfants père et mère de famille? — La longue maladie du père avait amené la misère, mais j'ai pu la conjurer, et je continuerai à veiller sur ces orphelins si admirablement résignés à des devoirs au-dessus de leur âge. Il n'y a que les paysans pour ces vertus passives et mornes qui ont leur côté sublime et qu'ils pratiquent sans étonnement et sans effroi.

Le catéchisme, disons-nous? — Eh bien, oui, je peux très bien, mais vous avez le rôle le plus difficile, qui est de poser les questions et de les poser nettes et dans leur ordre, car si nous allons à bâtons rompus, nous n'irons pas loin. Vous m'avez parlé de l'égalité. « Qu'est-ce que l'égalité? disiez-vous. » — Ne faudrait-il pas se demander d'abord *pourquoi l'égalité*? Sachons si c'est un devoir ou un droit, ou si c'est l'un et l'autre. C'est une question sociale et philosophique. Est-ce par là que nous commençons? — Dites, et je tâcherai de résumer en peu de mots mes idées à ce sujet, idées qui sont les vôtres, j'en jurerais d'avance.

XXX

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

Nohant, 22 mars 1863.

Mon cher enfant, j'approuve ta visite à ta mère. Si les fonds destinés à ton année ne comportent pas cette petite dépense, dis à M. Maillard que je m'en charge, puisque lui-même approuve et ne juge pas cette petite absence préjudiciable à ton travail.

Ton mode de raisonnement par les mathématiques n'est pas du tout relié à celui que te fournit l'imagination? Tu serais bien fort si tu avais trouvé ce lien à ton âge. Il existe en toi pourtant, comme dans tous et dans tout, mais ce n'est ni la *mathematica* ni l'imagination qui peuvent le créer. C'est la philosophie, la science des sciences, et le moment n'est pas venu pour toi de t'en nourrir : ce n'est pas que la vérité doive être fermée aux enfants, mais elle doit être mise à leur portée, et, malheureusement, la philosophie la plus avancée de ce temps-ci (la seule bonne est toujours la plus nouvelle *en tant que dogmatisme*, puisqu'elle est l'emploi des procédés les plus perfectionnés), cette philosophie qu'il faut aux hommes d'aujourd'hui et qu'on commence à si bien formuler, n'a pas encore trouvé son cathéchisme vulgarisateur. Elle est donc encore peu abordable à ceux qui n'ont pas le

temps de s'y plonger tout entiers pendant le temps voulu, par conséquent aux jeunes gens, que ne servent encore ni les forces de la raison *positive* ni celles de la raison *hypothétique*, en d'autres termes les mathématiques et l'imagination. Ne t'inquiète pas de cela. et laisse-toi conduire ; chaque chose arrivera dans son temps. Tu aurais aujourd'hui celui de lire ce que je te ferai lire plus tard, que tu n'aurais pas en toi-même les moyens de vérification qui portent la conviction avec eux.

Donc, et *retiens ceci*, sois mathématicien, il le faut, et reste imaginatif, il le faut tout aussi essentiellement, pour arriver à la notion du vrai. Ceci te paraît aujourd'hui un paradoxe, et beaucoup de gens plus forts que toi se l'imaginent aussi. C'est qu'on est obligé de partir de l'analyse pour arriver à la synthèse et que nous ne sommes plus dans le temps d'orthodoxie où la synthèse s'imposait d'emblée aux esprits crédules. En passant par les différentes faces de l'analyse, il arrive souvent qu'on s'arrête à une étape qui plaît. Certains mathématiciens s'y figent absolument, et, dans le domaine de l'imagination, certains esprits se perdent en fumée. Tu as un critérium pour t'assurer que tu es dans la voie qui évite ces deux écueils, c'est de te demander tous les matins si tu crois au progrès. Il est heureusement dans l'air, le progrès, et toute jeunesse y croit, même avant de pouvoir le définir et le démontrer ; tu l'as pourtant saisi dans l'histoire, puisque tu as eu la chance de faire de bonnes lectures historiques. Eh bien, garde ce que tu as acquis de ce côté-là, et sache que la certitude historique (en philosophie cela s'appelle, je crois, *preuve par la tradition*) n'est qu'un des éléments de la certitude. La preuve mathématique doit être faite aussi : *c'est la preuve expérimentale ;* et aussi la preuve par l'imagination : c'est la preuve du *sentiment*. Tout cela doit concorder un jour en toi pour te donner le progrès-certitude. Prends patience : pour travailler il faut des outils, et tu es en train de fabriquer les tiens. Or le progrès bien compris nous donne Dieu et l'avenir, aussi bien que nous le présent, il nous donne tout ce que nous pouvons rêver de bon, de vrai et de sain.

Je n'ai pu envoyer chercher des mousses, ni en chercher

moi-même. Nous avons donné quelques jours à la géologie et le temps a manqué pour la botanique. Nous envoyons à M. Maillard des cailloux qui t'intéresseront.

Mais j'ai quelque chose de plus pressé à te dire, c'est à propos de ton désir de prolonger d'un an tes études. C'était aussi la pensée de M. Maillard, il m'en avait parlé le printemps dernier. Eh bien, causes-en avec lui de nouveau, sache s'il serait disposé encore à partager cette vue et prie-le de m'en écrire. Je désire certainement que ton esprit reçoive le développement auquel je pourrai contribuer, et, s'il faut ou obtenir de M. Rodrigues un peu plus de latitude, ou la trouver dans mes propres ressources, beaucoup plus bornées malheureusement, je verrai et je ferai pour le mieux; mais il faut que cela sourie à M. Maillard, car tu es trop jeune et encore trop *bourricoïdès* pour rester à Paris tout seul.

XXXI

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 8 avril 1863.

Cher ami, je ne puis songer à aller à Paris. Mon fils ne peut quitter sa chère petite femme qui est ronde comme une boule et qui ne peut plus voyager avant ses couches. Je ne la quitte pas non plus sans qu'on croie tout perdu. C'est une adoration que nous avons ici les uns pour les autres, et cela nous rend bêtes et casaniers au possible. Croyez pourtant que je m'absenterais bien pour vous serrer les mains. Je suis bien triste aujourd'hui, je viens de perdre un vieux ami : après avoir rêvé qu'il était guéri, j'apprends qu'il n'est plus. Tous les jours il faut quitter quelqu'un de bon, et il en reste tant de mauvais!... Restez-moi longtemps, et étudions notre philosophie qui nous porte à endurer le mal et à compter sur le bien *éternel !*

A vous de cœur, mon excellent ami, je me porte mieux depuis quelques jours et je *retravaille*. Parlez-moi de vous.

XXXII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 11 avril 1863.

Mon ami, nous *discourons*, nous ne *discutons* pas. Si je pressentais en vous des préjugés et des instincts en opposition avec ma croyance, je n'aurais pas le cœur à l'expansion; je n'ai jamais su disputer. — Et puis je ne vous aimerais pas assez pour prendre cette peine qui serait probablement inutile, et je me méfierais de la confiance que vous accordez à mon caractère.

Il n'est donc pas question de cela. Vous me posez une question; j'y réponds dans les termes où elle est posée, sachant bien que vous êtes convaincu d'avance et que je n'ai pas à vous *convertir*, mais à vous *confirmer* en m'éclairant moi-même par quelques développements que vous provoquez. C'est ainsi que procède tout catéchisme : celui qui pose les questions est justement celui qui enseigne, et même il tend des pièges à celui qui doit répondre. Exemple : dans le catéchisme catholique, cette question *insidieuse* du professeur à propos de la Trinité : « Il y a donc trois Dieux? »

Cette méthode est bonne, ne la rejetons pas. Ma seconde lettre commence ainsi : « Puisque vous avez voulu éprouver mes convictions sur la doctrine de l'égalité et que vous en êtes satisfait, nous allons passer à votre seconde question... » Quant à vous excuser de ne pas être ce que vous êtes, pour le coup, c'est vous qui mériteriez des reproches. Mais je ne veux pas. Ce que nous faisons est plus sérieux que cela n'en a l'air, pour moi, surtout, qui ai si rarement l'occasion de me résumer les bonnes raisons dont ma cervelle s'est nourrie au jour le jour et sous le coup des éternels dérangements de la vie courante. Je parie bien qu'il y a de cela en vous aussi. Vous avez lu et réfléchi; vous avez éprouvé et conclu, mais vous avez dit mille fois comme moi : « Je crois parce que je crois. Je sais que là est le vrai parce que je le sens. » Cela suffit

aux âmes bien trempées pour ne pas s'égarer. Mais le temps, le travail et les devoirs pratiques qui les pressent, les privent souvent de la satisfaction de se dire : « Je crois et je sens parce que je sais. » C'est pour cela que vous m'avez demandé ces réflexions en réponse aux vôtres, et c'est pour cela que vos questions, de quelque façon qu'elles soient posées, m'aident à réfléchir aussi.

A bientôt donc une seconde *tartine*, quand j'aurai mûri la question sans trop de distraction extérieure, car la vie de famille emporte chez moi les trois quarts et demi de la vie et il n'y a pas moyen que cela soit autrement, mais j'ai envoyé beaucoup à la *Revue des Deux-Mondes* pour tenir mon engagement annuel et j'espère avoir encore quelque répit de ce côté.

XXXIII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 16 avril 1863.

Mon ami,

Je ne suis pas contente des définitions auxquelles je suis arrivée sur *l'égalité*, parce que, en nous tenant à un point de vue purement moral et social, nous n'embrassons pas le problème tout entier. Mais il se présentera, j'en suis sûre, et tout naturellement, quand vous me ferez étudier une autre question.

Vous êtes dans votre grande musique, et ma philosophie arrive peut-être à contre-temps. Pensez à moi, si privée de musique d'ensemble à Nohant, et chantez pour moi de cœur avec votre orchestre. Racontez-moi cela, quand vous aurez le loisir, et les belles madames de l'ancien régime marchant sous le bâton, non pas du *juif* comme vous dites, mais du *socialiste*, ce qui est bien pire.

En fait de jouissance musicale, je n'ai que le chant de ma petite belle-fille italienne, mais elle en vaut cent. C'est la voix la plus délicieusement fraîche et veloutée qui existe et un sentiment d'une individualité exquise. Chez elle le chant révèle tout l'être. Avec cela, elle coud elle-même

toute une layette à elle seule. Elle s'occupe d'histoire naturelle avec son mari et moi, et elle s'apprête bravement à nourrir son enfant.

Bonsoir, mon excellent ami. Travaillons *pour vivre*, c'est-à-dire pour entretenir et renouveler la vie, belle parole que je redis à présent tous les jours et qui, vous le voyez, m'a beaucoup frappée.

XXXIV

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 28 avril 1863.

Mon ami,

C'est de la préface des *Évangiles*[1] que vous m'avez envoyée que je veux vous parler. Ce n'est pas seulement remarquable, c'est beau et grand. C'est admirablement dit, parce que c'est clair, simple, modeste et bien digéré. Vous avez là le fond de ma propre pensée sur l'interprétation qu'il faudrait donner au christianisme actuel ; et je n'ai que faire de traiter ce point dans notre *catéchisme*, car personne ne peut le traiter mieux. J'ai eu, il y a une vingtaine d'années, l'idée de faire aussi un livre sur la comparaison des Évangiles. Je n'avais pas l'instruction nécessaire, j'ai remis cela ; voilà le livre fait, et je suis sûre qu'il l'est admirablement. J'en ai donc la conscience débarrassée et l'esprit satisfait autant que le cœur. Oui, certainement, je veux le lire et je vous le demande. Ces idées-là ont eu plus de place dans ma vie que mes romans, et j'ai grand besoin des choses qui les entretiennent et les ravivent. J'ignore si j'aurai des réserves à faire sur l'ouvrage entier. Je ne crois pas à la divinité de Jésus : je n'y crois en aucune façon, et s'il faut y croire pour appartenir au christianisme, je ne lui appartiens pas. Mais j'espère que *le livre* n'y croit pas non plus, si je comprends bien la conclusion de la préface. Je sens du reste l'auteur plus calme et meilleur que moi.

Merci pour ces belles pages que vous m'avez fait lire et je vous fais mon compliment du gendre que vous avez.

1. *Les Évangiles*, — 1re partie, — par Gustave d'Eichthal ; 2 vol. in-8°, Paris, 1863.

XXXV

ÉDOUARD RODRIGUES A GEORGE SAND.

Paris, 8 mai 1863.

Mais, ma chère grande bonne amie, vous me rendriez trop heureux si je pouvais penser que vous êtes sensible à ce point à ce que vous appelez mes encouragements et qui n'est en réalité que l'expression de mon admiration passionnée pour vous et vos œuvres, et si ces témoignages si vrais pouvaient être cause que vous nous dotiez de quelque nouveau chef-d'œuvre !

Je ne trouve à réclamer que contre une seule de vos expressions. Vous charmez, dites-vous, *mes loisirs* ; mais ce n'est pas vrai ! — Lorsque je m'occupe du *train-train* de la vie terre à terre, des affaires, puisqu'il faut les appeler par leur nom, la mécanique fonctionne. Mais c'est véritablement alors que le cœur, l'imagination, la passion du beau, l'enthousiasme, la sensibilité sont *de loisir* : tout cela dort paisiblement, tout cela est en vacances. Mais que je revienne à mes livres favoris, aux vôtres surtout, mon amie, c'est alors que tout mon être se réveille, entre en vie, en mouvement, c'est alors que je médite avec joie, que vos pensées, vos maximes, vos grandes idées, votre morale pure et sublime me pénètrent. Non ce ne sont pas des loisirs, mais un véritable, un noble travail d'assimilation, car vous ne savez pas l'influence salutaire que vous avez exercée sur toute ma vie !

Je verrai *notre fils* (merci du mot), je causerai avec lui, je tâcherai de le réconforter. Je puis dire avec vérité que je lui citerai ma vie entière passée au milieu des plus grandes affaires, et souvent en contact inévitable avec des hommes peu estimables, et qui est demeurée *immaculée*. Comme lui, quand j'étais jeune, je n'ai pas été le maître de mon indignation à la vue de certains faits répréhensibles ; je l'ai souvent laissé paraître à mon détriment, je ne le regrette pas. Mais avec l'âge, bien que l'indignation reste la même en moi, j'en contiens davantage l'expression. Heureusement, et c'est aussi

à vous que je le dois, cette indignation ne me rend pas misanthrope; au contraire, plus je vois de moralité douteuse, de délicatesse peu scrupuleuse, de sens moral *au moins* incertain chez beaucoup d'hommes, plus j'éprouve d'estime, d'admiration, de dévouement et d'amitié pour les hommes droits et honnêtes, et, Dieu merci, il y en a beaucoup. On les rencontre sur sa route; il faut savoir les reconnaître et s'attacher fortement à eux : c'est la consolation et le soutien de la vie. Vous m'avez appelé *un trouveur*; eh bien, j'ai du bonheur à ce point de vue : je trouve qui mérite toutes mes affections et je les donne.

Et n'êtes-vous pas, quant à moi, la plus précieuse, la plus inestimable de mes trouvailles !

XXXVI

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES.

Nohant, 10 juin 1863.

Cher ami, ce n'est pas du public que je m'inquiète. Il me discute et il m'aime, malgré tout, et, ne m'aimât-il pas, je ne le craindrais pas. Le public, c'est l'humanité dans ce qu'elle a d'intelligent ou d'aspirant à l'être. On ne craint pas ce dont on est soi-même. Et pourtant j'ai peur chaque fois que je me dispose à donner la forme à une idée couvée en silence, peur comme ces vieux acteurs qui ne sont jamais blasés sur l'éclat de la rampe et dont le cœur bat en entrant en scène pour la millième fois. C'est une peur d'être au-dessous de ma tâche et de me mécontenter moi-même. C'est un respect enthousiaste, tendre et religieux à la fois pour le thème sacré dont je ne suis qu'un interprète à qui la puissance peut manquer. Tous les sujets ne m'inspirent pas cette terreur-là. Il en est que je regarde comme de simples délassements pour le public et pour moi-même, mais quelques-uns me troublent en même temps qu'ils me charment. C'est ceux qui, comme *Mademoiselle la Quintinie* s'attaquent à une idée plus haute que moi et dont la grandeur me fait sentir le peu que je suis

pour en être le champion. A présent, je veux m'essayer à quelque chose de plus complexe comme idée et de plus difficile par conséquent. C'est une émotion intérieure que je sais mal expliquer, mais qui est plus attendrie que chagrine et dont je ne parle à personne qu'à vous, parce que vous êtes là comme un bon génie, vous occupant de mon existence pour m'alléger des inquiétudes du cœur et me mettre l'esprit en repos. Vous pensez à cette *tirelire* que j'oublie, vous y pensez souvent, puisque vous la remplissez, et quand je m'éveille de mes songes en me disant : « Ah ! mon Dieu, et l'argent ! et ces pauvres amis qui attendent mon aide, et mes petites dettes qui m'empêchent ! » — vous arrivez, vous, et vous me dites : « Travaillez donc en paix, philosophez, rêvez, cherchez l'art et le vrai à votre aise ; moi, je pense à vos pauvres et à vous, et à vos amis à placer, et à vos orphelins à élever... » Comment voulez-vous, que je ne vous parle pas de moi ? Et vous voyez que je vous en parle à l'excès, puisque je vous demande même du courage !

Mais, cette fois, je ne pensais pas à la *tirelire*, et puisque vous me mettez la conscience en repos, j'y puiserai, quand vous me direz de le faire, sans anticiper sur les époques que vous jugerez convenables et qui ne vous sembleront pas trop rapprochées. J'y ai été de ma petite bourse, comme vous me l'avez conseillé, pour ce que je devais donner au jour le jour. Ce que vous m'enverrez paiera les petites dettes que vous m'avez dit de ne pas éteindre tout de suite et dont, grâce à vous, je serai aisément débarrassée.

On me dérange ; je ne veux pas manquer le courrier. Je vous dis et redis de tout mon cœur que mon cœur est à vous.

XXXVII

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, 12 juin 1863.

Cher ami,

Est-on toujours content de Francis ?

L'envoyez-vous de temps en temps chez M. Rodrigues, et

avez-vous décidé, Francis et vous, ce qu'il doit faire au bout de son année de travail? Entrera-t-il à l'école des mineurs ou travaillera-t-il encore à Paris? — Un sentiment de délicatesse et de courage lui a fait dire *non*. Pourtant il faut savoir s'il est mûr pour se conduire tout seul et si son petit bagage d'études est suffisant.

XXXVIII

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

5 juillet 1863.

Bon courage, mon enfant, tu vas te trouver bien seul en quittant cette bonne et chère famille qui t'aimait bien[1]. Rends-toi de plus en plus digne de tant de bons amis qui prennent soin et souci de ta vie. Que cette vie soit donc noble, aimante et aussi sage que l'exigent la logique et la conscience. Ne manque pas de m'écrire souvent, à présent que je n'aurai plus de tes nouvelles presque chaque jour par M. Maillard. Écris aussi tous les mois à M. Rodrigues, ne fût-ce qu'un mot. A moi, le plus souvent et avec le plus de détails que tu pourras, sans te déranger de ton travail.

Amitiés et bons souhaits de toute la famille d'ici. Je t'embrasse, aie bon courage, grande volonté et foi solide au vrai.

GEORGE SAND

(A suivre.)

1. Suivant le conseil de M. Barbey, son chef d'institution, il était décidé que Francis Laur se présenterait, cette année, à l'École des mines de Saint Étienne.

NOTES

SUR

LE PEUPLE D'ITALIE

Décidément ce qui m'intéresse le plus en Italie, c'est le peuple. Les philosophes, les politiciens, les hommes universels foisonnent parmi les employés à douze cents francs, les *parruchieri*, les patrons de *trattorie*, les boutiquiers. Chacun se construit naïvement et sans effort un microcosme de sentiments et d'idées ; chacun invente sa vie et la déploie au soleil, content des pensées qui lui viennent, sensible à tous les biens et à tous les maux naturels, bénissant le beau vin de Sicile, plein de tendresse pour l'eau glacée de Naples, détestant le sirocco romain, et ne préférant que l'amour à l'oisiveté. J'aime ces petites gens ; j'entrevois dans leur foule beaucoup d'âmes d'une ingénuité délicieuse ; il me semble quelquefois que des yeux d'enfant me regardent dans des visages d'homme. Ma « propriétaire », a soixante ans, mais elle parle et rit si frais qu'on dirait une fillette ; elle a peur du noir et adore les confitures. Dans ce monde-là, on est bon comme on est méchant, naturellement ; on ne pense pas à se définir ses devoirs et on n'a point l'idée de ses droits ; — les cochers ne se disputent presque jamais : point de querelles aux guichets des gares. On ne conteste pas ; on se haïrait plutôt. Généralement on s'arrange pour vivre sans se gêner les uns les autres ; on « combine ». La société n'impose pas sa hiérarchie ; les chaises manquent dans les églises ; et tout contre

les petites bourgeoises enrubannées les pauvres paysannes, que le marché amène dans la ville, vont s'accroupir sur leurs talons. La nature mène tout : elle éclate dans les attitudes. et dans les paroles. Le dimanche matin, à Rome, sur le *Campo dei Fiori*, les « contadines » sont rassemblées devant un mur, au soleil, comme les poules. Des mères, assises sur des paniers de roseau, allaitent leur nourrisson ; des petites filles, couchées pêle-mêle, dorment à leurs pieds.



Quand on parle, chez nous, c'est avec l'intention de faire entendre un sens au moyen de mots. En Italie, le langage reste souvent un réflexe ou un signe spontané. Ainsi s'expliquent le rôle de l'accent et la peine qu'ont les gens du peuple à comprendre leur langue parlée même correctement par un étranger. Les Romaines s'entendent plus par les sons que par les mots. Les cris modulés en disent long dans les campagnes sonores. Le geste est expressif autant que la parole. Deux Italiens du peuple qui s'entretiennent n'ont guère besoin de s'écouter : ils se passent ainsi d'attention même dans les relations de société, et en viennent à se tuer sans avoir eu ni l'idée ni le loisir de s'expliquer. J'ai assisté à une dispute sur le pont de Tarente. Des mariniers réclamaient plus que le prix convenu à un homme dont ils avaient ramené la famille. Les propos ont duré à peine ; les cris ont éclaté tout de suite, violents, rauques, pareils à des aboiements. L'homme, qui avait perdu son chapeau en gesticulant, tira de sa poche un couteau *fuor di misura* et, les yeux égarés, se précipita sur les mariniers ; un ami l'étreignit à bras-le-corps, lutta contre lui parmi les paniers de poissons, et le contint à grand'peine. Des gens regardaient, indécis et fascinés : la fille de l'homme se mit à sangloter sur l'épaule de sa mère, et aussitôt des voix perçantes s'élevèrent ; un Italien dit : « Si les femmes crient, cela tournera mal. » Par bonheur, le père, furieux, se retourna contre sa fille, la saisit et la secoua en lui hurlant sur les yeux de se taire. La jeune fille, folle de peur, se débattait, et la mère essayait de l'arracher ; pendant un quart d'heure le père cria « basta, basta ! » il fallut

une demi-heure pour apaiser les spasmes de la « ragazza ». Mon hôtelier, qui lisait la *Tribuna* sans se déranger, me dit en tournant la page : « Cet homme est colère ».



La vie des Italiens est plus libre que la nôtre ; elle est plus spontanée et développe naturellement des âmes inattendues. Les fillettes de France apprennent leurs occupations de ménagère, de maîtresse de maison, ou de mère avant d'être des femmes. Ma petite amie, Giustina, n'a point grandi de cette façon-là. L'autre jour, elle est venue me trouver et m'a dit qu'elle s'ennuyait. « J'ai passé l'âge de jouer ; je m'occupe : je dessine, mais je m'ennuie. » Elle me montre son cahier, de petits dessins ridicules et très laids. Le plus souvent, une grosse dame, couverte de chaînes et de colliers, une ombrelle à la main. Puis des profils de jeunes gens, dont les moustaches sont frisées *con amore* ; au-dessus, des noms propres. Par-ci par-là, quelques phrases entendues et transcrites : « Émile disait : Elle est *inamorata.* » Paul répondait : « Je sais qui *fa l'amore* avec elle », etc. — Oh ! ce n'est pas bien fait, me dit Giustina, mais cela me distrait un peu ; je voudrais pouvoir lire davantage ; je ne sens pas l'ennui quand je lis. » — Elle me fait voir ses livres : trois ou quatre gros feuilletons traduits de Montépin ou de Richebourg : « C'est peu, n'est-ce pas ? » Puis, d'un ton lassé : « *La vita e tanto brutta !* » Il est vrai que Giustina aura bientôt treize ans.



La condition sociale, la profession fait chez nous partie de la personne même ; les métiers marquent les petites gens de France : ceux qui les pratiquent s'y façonnent ; des attitudes prises en public se gardent dans la solitude, et tel commerçant retiré qui pourrait, comme on dit, « vivre » de ses rentes, languit du regret de son comptoir : il n'était plus que boutiquier. Les Italiens n'entendent pas se laisser prendre ainsi. Ils préfèrent les métiers pour lesquels il faut un bref apprentissage et ne prêtent que peu de temps au métier qu'ils exercent. Ils conçoivent mal qu'on ensevelisse toute sa vie en une

seule occupation, comme de métrer du drap. Je porte des plaques à développer chez mon photographe. Je suis pressé, j'ai besoin des clichés demain matin. « Impossible, monsieur, il est midi ; j'ai déjà travaillé deux heures aujourd'hui. Je vais me reposer jusqu'à trois. — Et ensuite? — Oh! ensuite, il faut que j'aille voir des amis. » Je repasse par hasard à six heures ; mon photographe est en train d'arroser son jardin et se réjouit visiblement que la fraîcheur du soir approche. J'entre et je renouvelle ma demande. Lui se désole : « Mais, monsieur, je les développerai demain — je vous en donne ma parole — ne vous tourmentez pas. Tenez, asseyez-vous là, sous cette vigne, et parlez-moi un peu de Paris. »

Le métier n'est pas seulement une habitude du corps, c'est surtout une règle morale acceptée naturellement. De pareilles règles n'ont pas prise sur l'Italien ou le trouvent rebelle. Il se pliera, sans trop de peine, à une formule, à un geste, à un signe ; mais avoir la tête bien rangée et le cœur en ordre, il n'y songe pas. Notre théâtre, presque toute notre littérature classique, supposant la stabilité de notre nature morale, le caractère, l'ordinaire répétition des actes, des sentiments et des pensées, finit par nous accoutumer à la certitude légitime que nous nous connaissons et nous possédons nous-mêmes. L'amour reste volontiers chez nous un sentiment domestique: on joue avec lui dans nos chansons et dans nos vaudevilles, comme avec un animal familier. Les Italiens se possèdent beaucoup moins, ils sont souvent plus étrangers à eux-mêmes que nous à nos voisins ; leurs sensations les fascinent; leurs sentiments les maîtrisent ; et leurs idées les plus fines leur jaillissent brusquement. Dans leur chanson — celle de Rome ou de Naples — l'amour apparaît fatal et puissant, pareil à un maître capricieux, qui ne permet guère de plaisanter ou de sourire. On ne peut demander aux Italiens de se considérer eux-mêmes sans trouble ni de croire comme nous à l'autorité de la volonté ou à la permanence de l'habitude ; leur vie est trop mouvante pour qu'ils aient un caractère.

Ils ne savent pas bien non plus ce que c'est que l'expérience. Ils n'ont pas l'idée qu'une méthode patiente est nécessaire pour trouver et retenir la vérité. Il s'agit dans tous les

cas de « rencontrer juste ». La chance, l'inspiration font plus que tous les efforts du monde. Les enfants sont consultés et écoutés ; la nature leur souffle parfois d'excellents conseils, bien plus, toute une série de conseils, car la raison même s'improvise en Italie comme chez nous le sentiment. J'ai lu la lettre d'un garçon de douze ans, qui cherchait à convaincre ses parents de le retirer du collège. Ses arguments étaient bien choisis ; sa démontration menée jusqu'au bout de ses quatre grandes pages très serrées, sans défaillance dans la pensée et sans rhétorique. On avait, en lisant, l'impression qu'un homme avait plaidé par pitié la cause d'un enfant.

* * *

Comparé à nous, un Italien est toujours naturel et naïf, même dans la ruse et la perfidie. Une discipline inconsciente brise constamment notre énergie ; la sienne marche nue. De là, des malentendus perpétuels entre Français et Italiens. Un d'eux me disait un jour : « Nous autres, nous sommes plus sincères que vous, nous donnons tout de suite le sentiment ; vous, vous êtes surtout en paroles. » Il fut très surpris d'apprendre que nous retournions sa pensée.

Quinze jours en Italie suffisent pour nouer des amitiés sincères et profondes, qui vont jusqu'à la confiance, jusqu'au dévouement. Au bout de trois semaines, un brave homme d'une petite ville m'a remis de la main à la main environ trois cents francs d'objets anciens en me priant d'essayer de les lui vendre. — Quand vous revoyez un Italien après une très longue absence, ou bien il ne vous reconnaît pas, ou bien il reprend la conversation au point où vous l'aviez laissée. En quelques secondes, l'ancien état d'âme est ressuscité.

* * *

Rien de plus gracieux, parfois même de plus touchant qu'un Italien intéressé. J'ai pris quelque temps pension chez une bourgeoise de Rome. Quand j'ai débattu les conditions, elle ne m'a point caché sa joie : « Ah ! signora, quel bonheur pour ma famille ! Je vous soignerai bien ; à ce prix-là, vous aurez de la viande saignante à chaque repas, et des *dolce*

tant que vous voudrez ! » Lorsqu'il s'est agi de compter à la fin du mois, elle m'a laissé faire les additions et n'a pas vérifié : avec le temps, il m'apparut qu'elle s'attristait. Les *bistecche* diminuèrent, les *dolce* disparurent; au bout de trois mois, elle vint un jour pleurer au dessert. La *combinazione* merveilleuse qu'elle avait acceptée en battant des mains, elle y perdait ! ou du moins elle croyait y perdre ; car elle ne sait pas compter.



Pour nous, mendier c'est paresser, pour les Italiens c'est demander ce qu'on désire. Quand je revenais par les rues de Rome, rapportant des asphodèles cueillies dans la campagne, des *bambini* se jetaient toujours dans mes jambes, les mains levées et la face éclairée d'un bon sourire de convoitise : *Da mi un fiore ! Da mi un fiore !* Un jour des petits garçons m'ont demandé le livre que je portais sous le bras.



L'admiration naïve des belles idées ou des belles sensations est un des fondements de la morale populaire en Italie. Un jeune homme, le fils d'un patron d'auberge, m'a déclaré que si l'illusion de l'amour l'abandonnait, il serait le pire scélérat et se ferait une joie de jeter la honte dans les plus honnêtes familles. Voulez-vous blesser à vif un commis de magasin, un gardien de Musée, un facchino, dites-lui froidement qu'il offense la *civiltà*.



L'homme du peuple, en Italie, se sent le cousin germain du grand homme, et, dans son cœur, il le tutoie :

— Moi aussi, j'ai étudié le dessin à Urbino, m'a dit mon garçon coiffeur.

J'avais traversé le *mare Piccolo* qui sert de rade à Tarente et, du haut d'une petite falaise, je regardais couler, parmi des roseaux où rappelaient des bécassines, les maigres filets du Galèse, que Virgile a chanté. Près de moi, rêvait, debout, le fils d'un commerçant du pays, avec qui j'avais fait l'excursion ;

c'était un jeune homme de vingt ans, svelte et intelligent. Des yeux ardents et impérieux ; le profil, le nez busqué, les lèvres sèches rappelaient Bonaparte après Brienne. Sans un mot, il examinait les collinettes pierreuses que nous dominions.

— Si l'ennemi débouche là, me dit-il, je le foudroie d'ici avec mon artillerie... oui... mais il y a ces hauteurs... : s'il les occupe, je ne pourrai pas tenir, — et il réfléchit.



Je ne sais si l'on rencontrerait dans le peuple de France d'aussi beaux exemples de franchise que celui-ci : Comme je revenais de Naples, un soldat qui portait le costume colonial se mit à raconter de manière à être entendu par tout le compartiment, la panique d'Adua. Il ne cherchait pas à faire admirer l'héroïsme de l'armée.

— Quand on nous a dit qu'il allait y avoir bataille, nous avons tous changé de couleur. Jamais peut-être des soldats n'avaient fui si résolument, sans se retourner, je vous jure, sans s'arrêter.

Trois jours il avait marché ou couru ; d'abord il avait rencontré un officier blessé d'un coup de lance et lui avait porté secours, mais, l'ennemi survenant, il l'avait abandonné pour fuir encore. Alors il avait erré seul dans un pays inconnu, mourant de soif; il avait trouvé un puits, mais plein de sang ; enfin, à bout de forces, ayant perdu tous ses habits en route, il était arrivé à un poste italien, « nu comme sa mère l'avait fait ». Un officier vêtu lui aussi du costume colonial assistait à ce récit.



Parmi leurs palais et leurs églises, les Romains du peuple ont gardé quelque chose de sauvage. J'ai vu des enfants frapper à coups de pieds devant des hommes indifférents un cheval qui mourait dans la rue; on m'a cité l'exemple d'enfants brûlant sur une place, avec de la paille ou du papier, un chien malade. Les colères surtout sont terribles ; elles ressemblent à des épilepsies. Deux garçons s'étreignent d'une main, et de l'autre se déchirent le visage : le vaincu crie à ses

camarades : « *Un coltello, date mi un coltello.* » Un père, irrité contre son enfant de deux ans, qu'il porte sur le bras, vocifère et blasphème, la main levée : il finit par poser brusquement le bambin à terre, au beau milieu de la rue, et s'éloigne avec des cris. Un autre homme, un ouvrier, s'approche, relève le marmot, le rassure, lui essuie les yeux et lui paie une orange. La plus délicate bonté n'est pas moins naturelle que la rage aux Italiens du peuple.

Je suis dans un compartiment de troisième classe. A Brindisi monte un homme d'une quarantaine d'années, large d'épaules, poil noir court et frisé sur un front bas. Il a l'air satisfait ; on cause. L'homme raconte qu'il sort, le matin même, du bagne de Brindisi. Il y a fait vingt ans. Pourquoi? — Oh ! pour pas grand'chose. Il voulait vendre sa marchandise à une foire ; il était libre, n'est-ce pas? Un agent de la police lui a commandé de s'en aller, et l'a touché, lui, à ce geste, a vu rouge, et, pan, une *coltellata* à l'agent, en plein cœur, puis une autre, l'agent tombé : quinze ans pour le premier coup, cinq ans pour le second ; total, vingt ans. L'homme conte tout cela comme s'il s'agissait d'un autre ; il nous parle de sa famille qu'il aime beaucoup, de son petit frère qui est forçat, puis il fond en larmes :

— Il n'y a qu'une chose que je regrette ; pendant mon temps de chaîne, le juge est mort ; je ne pourrai pas lui régler son compte.

On l'entoure et on le console.



De ce tempérament trop violent naît la croyance du peuple italien à la fatalité. Cette force mystérieuse l'attire et l'hypnotise, et c'est le désir d'entrer en lutte avec elle qui explique en partie la popularité du *lotto*. Le *lotto* n'apparaît pas seulement comme un moyen de s'enrichir, c'est surtout un corps à corps avec le Destin. Quand on gagne, on dit qu'on a « vaincu ». On sait que les Italiens essaient de déterminer à l'aide des événements de la vie ordinaire, accidents, rencontres, songes, les numéros qui sortiront. Cette habitude repose sur l'idée obscure que la même cause amène les uns

et les autres. Comme cette cause est mystérieuse, la foule admet que les moines sont plus capables que personne de la connaître, et c'est à eux qu'on demande de choisir des numéros ; si le moine se trompe, on ne lui en veut pas ; mais on ne lui pardonnerait pas de refuser son conseil. Chez les petites gens d'Italie, le *lotto* est une forme laïque du sentiment religieux.

Dans les rues étroites qui serpentent le long du Tibre, à la lueur d'un réverbère, quelques Romains sont rassemblés. Une dizaine fait cercle ; au milieu, deux autres, face à face, ont l'air de se battre au couteau ; ils ne se battent pas, ils jouent : « *Otto!... Quattro!... Tutti!...* » La morra va son train. Entre les cris, de longs silences ; on laisse à la fatalité le temps de reprendre son cours ; puis, quand elle amène un nouveau nombre, chacun se hâte, essaie de l'étreindre et de la jouer et, les jarrets fléchis, les regards rivés, les deux adversaires semblent deux chiens qui se fascinent en grondant.



Sans cesse éblouis et dupés par leurs espérances, leurs imaginations et leurs sensations, les Italiens s'abandonnent à leur nature, mais sans y croire.

Qu'importe du reste que la vie soit une éternelle illusion, pourvu qu'elle soit belle. Cette pensée qui leur est familière, les dispose à juger de tout en artistes, et de l'art, d'après l'effet. Dans la vie ordinaire, elle les rend sceptiques. Sceptiques et crédules, leur imagination les conduit droit au merveilleux et au fatalisme. C'est leur fatalisme qui soutient le culte des saints. Le peuple distingue mal l'idée de Dieu de celle du destin. Aussi, la prière humaine lui semblerait-elle impuissante à changer l'ordre des choses, si elle s'adressait directement à celui qui le représente. Ce n'est pas à Dieu le Père qu'on demande les miracles. Mais Jésus qui s'est fait homme, la Madone dont on connaît le cœur maternel, les saints, surtout, parmi lesquels on peut se créer des amis, sont des puissances plus accessibles. Au fond de ce culte se cache une crainte dont l'origine est vieille sur le sol même de l'Italie.

La ville de Lecce est dans la joie : elle vient de s'assurer un nouveau protecteur. Jusqu'ici son unique patron était Saint-Oronze, Le vénérable évêque donnait son nom à beaucoup d'enfants de la ville, et sa statue de bronze vert dressée sur la grande place, au faîte d'une haute colonne apportée de Brindisi, bénissait dans le ciel, parmi des vols d'éperviers roux, les flâneurs, les cafés et la musique municipale. Saint-Oronze a maintenant un second : le bienheureux Bernardo Realino, un jésuite. Lecce se pavoise en son honneur, on plante des mâts, on ferme les boutiques, une procession promène par toute la ville et jusque dans la Préfecture les capuches multicolores des confrères et les surplis à large ruban des séminaristes. Tous les habitants vont à la gare recevoir en grande pompe monsignor Ferrata, qui vient inaugurer dans cette cérémonie sa pourpre cardinalice. Le cortège rentre en ville, au milieu des pétards et sous des pluies de roses. On ne parle que du saint et de sa statue. C'est une merveille, un *capo-lavoro;* on sait faire le carton-pierre à Lecce. Eh bien, de toutes les statues qu'on a fabriquées depuis vingt ans, de tous les saints et de toutes les madones qu'on a mis à sécher au soleil dans les rues et sur les places, il n'en est pas de plus accomplie que l'image de Bernardo Realino. Une seconde procession la fait admirer au peuple, puis elle revient à la cathédrale prendre possession de son autel. Le nouveau patron de la ville tient le lys d'une main et porte sur le bras Jésus enfant. Les chairs sont d'un rose tendre : les sourcils bien marqués et noirs : jusqu'aux boutons de la robe, tout est parfait. La foule s'extasie. « On croirait qu'il va parler. » Elle s'attendrit : « *Come è carino !* » elle voudrait toucher la statue et fait brûler des cierges devant elle. Tout le monde est content, depuis la pauvre marchande de pois chiches à genoux par terre et qui prie très vite en poussant de grands soupirs, jusqu'au commis du pharmacien, qui regarde d'un air de connaisseur, la tête en arrière, les yeux presque fermés, son petit éventail à la main.



Oraison, *oratio*, la prière est un discours pour le peuple d'Italie. Il s'agit de persuader le saint ou la madone. Tous

les moyens sont bons, supplications, baisers, injures même; un des plus sûrs est de caresser la statue. Tel est le secret désir des Napolitains. Aussi les statues des églises de Naples sont-elles souvent enfermées dans des vitrines. Des hommes s'approchent, touchent la vitre trois fois ou gémissent, les lèvres collées contre elle. On sacre et on jure chez nous; on blasphème en Italie. L'Italien outrage Dieu et tâche de l'avilir; il soufflette la madone de noms ignobles; la haine ou la colère l'affolent, et l'on comprend ces mots écrits à la porte des églises de Rome : « Ne blasphémez pas; le blasphème est le langage du diable. » L'homme du peuple a peur du diable, il surveille donc sa langue; mais souvent la passion l'emporte; il maudit le Christ. Alors, pour sauver le péché, il ajoute : « ...ophe Colomb, »

***

La religion est pour nous soit un devoir, soit une convenance, soit une habitude; c'est souvent pour le peuple d'Italie une nécessité. Il court vers l'église comme un enfant pris de peur à sa nourrice; il lui demande des choses qui guérissent, qui calment, qui égayent; des miracles, des formules, des indulgences et des fêtes. Il n'exige donc pas du clergé l'exemple d'une vie parfaite, et il ne se croit pas obligé de le respecter. — Dans les boutiques rassemblées sur la place Navone, à l'occasion de la « Befana » (Epiphanie), on voit à côté des Rois mages et des bergers des figurines représentant des curés grotesques en bonne fortune. Un des mes voisins, à Rome, était un vieux prêtre à culottes courtes, qui passait sa vie au cabaret; on semblait l'estimer; le peuple lui faisait bon accueil. — Peu de spectacles sont plus rebutants pour un Français, qui a, comme on dit, de la religion, qu'une messe dans une petite église de Rome. Le prêtre, sale, ni peigné ni rasé, crache devant l'autel; le servant répond en sommeillant sur une chaise et crache de son côté. Personne ne se scandalise. Le peuple prend part aux cérémonies, répond et chante; il joue son rôle dans le culte. Souvent aucune barrière ne sépare les fidèles de l'officiant. J'ai vu, dans une église de Florence, un religieux malade dire la messe, soutenu sous chaque bras par un frère; des femmes du peuple, rangées au

pied même de l'autel, regardaient en silence. Le dernier évangile lu et le religieux emporté, elles sont restées là, sans pouvoir s'en aller, muettes et immobiles.



Les églises de Rome sont souvent hospitalières aux pauvres gens et les abritent dans des dépendances. Je connais une vieille femme qui habite un étroit logement le long de San Venanzio, au pied du Capitole. De chaque côté de sa chambre des fenêtres se font face ; l'une est ornée de fleurs, des giroflées, des lys de Saint-Louis, de petites roses ; elle s'ouvre sur la rue ; l'autre donne dans la nef même de l'église. La pauvre femme vient s'y accouder quand elle entend sonner la clochette ; elle s'assied au pied de son lit, suit sa messe au milieu de son ménage et, pendant qu'elle prie, sa chambre s'emplit de parfum d'encens. L'office terminé, elle ferme sa fenêtre et gagne sa vie à plisser avec l'ongle de fins surplis.



Le prince Massimo offre au public une fois l'an son palazzo du Corso Vittorio Emanuele, en souvenir d'un miracle qui fut, dit-on, accompli là par saint Philippe de Neri. Toutes les petites gens du quartier montent chez le prince ; beaucoup de paysans aussi, attirés à Rome par la Saint-Philippe ; de vieux hommes barbus, chaussés de bandelettes et de cuirs grossiers, un énorme parapluie vert sous le bras ; de jeunes gars portant la chemise blanche sans col, tout vêtus de bleu cru, la face et les mains couleur de miel ; des femmes lentes, gauches et silencieuses, de grands anneaux d'argent dans les oreilles, et leurs cheveux noirs nattés serré sur leur nuque découverte. La foule défile respectueusement, tête nue, à travers les salons, et trouve au fond de l'appartement une chapelle emplie de reliquaires. Elle s'agenouille, prie et s'en va, pénétrée de respect pour un homme qui garde sous sa clef tant de gages contre le malheur.



Les associations funéraires des anciens ne sont pas mortes en Italie. Parmi les statuts des innombrables confréries du

royaume, les plus importants sont ceux qui se rapportent à la sépulture. Quand un confrère est décédé, les autres doivent aller chercher le corps, l'accompagner ou même le porter à l'église et au Campo Santo. La plus grande partie des cotisations est consacrée aux enterrements. J'ai vu dans une petite ville du Sud passer un convoi funèbre. Le défunt était porté sur les épaules, sous un velum noir brodé d'or ; devant lui, quatre chevaux caparaçonnés traînaient le char vide ; ce char monumental semblait un grand lit de parade ; quatre colonnettes supportaient le dais, orné à chaque angle d'une urne argentée et surmonté d'une statue dorée du Temps. Je demandai qui était mort. On m'indiqua dans une ruelle une misérable boutique : « C'est le cordonnier qui habitait là, un confrère. »

La mort est la seule dépense pour laquelle les petites gens d'Italie montrent quelque prévoyance.



L'antique trinité du pape, de l'empereur et du roi hante encore quelques imaginations : j'ai vu dans une petite auberge de Chiusi une chromolithographie représentant Léon XIII entre Guillaume II et Humbert.

Le souvenir de Pie IX est vivant. Il n'est pas rare de rencontrer de vieux prêtres qui vous parlent de lui avec émotion, avec tendresse : « Ah ! monsieur, vous êtes heureux, vous êtes jeune : vous verrez sa canonisation ; *era un' anima santa.* » Léon XIII est moins populaire ; ce n'est pas encore un homme miraculeux ; si on le plaint, c'est de son âge et de ses fatigues : « *Povero vecchio !* » On regrette volontiers dans le peuple de Rome le temps du pape-roi. En ce temps-là, les couvents faisaient aux pauvres beaucoup plus de distributions, et, même sans travail, on était sûr de ne pas souffrir de la faim ; en ce temps-là, le carnaval *era una cosa*, et les confetti étaient en sucre.



Le peuple d'Italie apporte à la politique les mêmes passions et le même scepticisme qu'à la religion. Comme toutes ses idées s'offrent à lui sous une forme concrète et vivante,

il ne cesse d'« imaginer » l'Italie : c'est une femme, belle et jeune : tout le monde la désire, la courtise — ou la trahit ; pendant longtemps les journaux illustrés ont fait veiller à ses pieds Ciccio. Les Italiens adorent la politique extérieure ; c'est le roman de leur héroïne : « L'Italie est jeune, me disait un épicier de Bari ; elle a besoin d'enthousiasme ; la gloire seule peut la faire vivre. Occuper notre place, jouer notre rôle parmi les puissances, cela nous tiendrait lieu de richesse. Le roi ne l'a pas compris, quand il a rappelé les troupes d'Afrique. J'ai le cœur en deuil lorsque je songe à la figure que l'Italie a faite devant l'Europe. Tout est vain dans le monde, ajouta-t-il, chacun y joue son rôle ; il faut s'en choisir un superbe et le soutenir. »

L'attachement au sol, ce sentiment fait de douces habitudes et de relations réciproques entre l'homme et la terre, est rare en Italie. Le patriotisme, même local, est plutôt un amour de tête.

Les gens du Nord méprisent ceux du Sud à cause de leur paresse ; et ceux-ci répondent : « Avant l'unité, nous avions deux biens : l'abondance et l'honnêteté. »

J'ai eu l'occasion de causer politique avec un hôtelier de Lecce. Nous parlions de la Tunisie ; il était informé, citait des faits et des dates ; peu à peu, l'animation lui vint et je vis qu'il allait récriminer contre l'ambition et l'activité de la France. Mais il tourna court : « Laissons ces sottises. »

Si le peuple se soumet aisément à la défense faite par Léon XIII de prendre part aux élections législatives, c'est qu'il attache généralement peu d'importance à l'exercice de ses droits politiques. Mon concierge ne veut pas voter ; il aime mieux vivre en homme libre qu'en citoyen ; sa place lui rapporte assez pour vivre, et pour s'accorder quelque plaisir comme d'envoyer des cartes au Jour de l'an et d'aller chaque dimanche en voiture manger « *colla moglie* » une « salade d'herbe » dans une ostérie de la campagne romaine.

Quand un intérêt politique et une fête religieuse sont aux prises, le peuple d'Italie s'occupe de la fête. J'ai vu coïncider à Rome les élections législatives et la Saint-Philippe-de-Néri. La foule allait à l'église et se promenait parmi les petits étalages d'objets de piété : « Demandez la « vera imagine »

de saint Philippe de Néri (une horrible chromo). Demandez le dernier miracle accompli par la madone de Pompéi : une enfant sauvée des brigands par la protection de la Vierge ! » On achetait. — A côté, les *trattorie* étaient pleines de gens endimanchés, des crieurs annonçaient le résultat des élections. On n'achetait pas. — Quand le monument de la Porta Pia fut inauguré, le peuple se montra peu curieux et froid. « A quoi sert-il? Si les autres reviennent, ils jetteront la colonne par terre, ou bien ils écriront autre chose dessus. »

On sait gré à la reine d'être gracieuse et de sourire ; le roi ferait bien de rafraîchir sa popularité. En épousant une femme qui ressemble à une « contadine », le prince de Naples fut imprudent : on lui reprochait déjà d'avoir les jambes trop courtes.



Les étrangers sont bien reçus du peuple d'Italie, moins dans l'espoir d'un gain que par une « gentillezza » naturelle ; d'abord, on a l'habitude de les voir ; puis, on est curieux de les connaître. Le sentiment de répulsion qui rend suspect l'hôte inconnu est assez rare. Les Italiens acquièrent vite un sens psychologique très délié. Un bambin de Rome en sait long sur le caractère comparé du Français et de l'Allemand.



Les Allemands ont envahi la Péninsule et formé d'importantes colonies à Rome, à Florence, à Naples. A Rome, l'étudiant domine ; on ne se réunit pas à la brasserie, mais au cabaret ; ce n'est point la bière qui coule, c'est le chianti ; et quelquefois, grisés par le voisinage de l'antique, les buveurs se couronnent de lierre et de roses. A Naples, les artistes règnent ; ils cherchent des mers bleues et des rochers brûlés, avec le projet d'y faire cheminer des symboles. Les Italiens regardent ces gens du Nord avec bienveillance, en les trouvant un peu laids.



Ma qualité de Français ne m'a point attiré d'ennui. Pourtant on n'a pas l'air de nous aimer beaucoup dans le pays

des Volsques; pourquoi? Les enfants surtout paraissent nous en vouloir. A l'auberge où je déjeune, le fils du patron refuse obstinément de me servir. Son père lui promet des coups et lui met mon omelette dans les mains; le garçon pose le plat sur une table et déclare qu'il ne donnera pas à manger à un Français. — L'école a-t-elle son rôle dans le fanatisme de ces petits gallophobes? Du reste, ces manifestations sont très rares; presque toujours j'ai rencontré dans le peuple la bienveillance et la courtoisie. Un caporal que je connaissais de la veille m'a mené visiter sa caserne, sa chambrée et m'a expliqué pièces en main le mécanisme de son fusil. Dans une ville du sud, un papetier m'a reçu comme un ami, et au bout de quelques minutes m'a prié de lui écrire les vers de *la Marseillaise*, qui le transportent. Cependant son petit garçon, installé sur mes genoux, me demandait mon prénom, sa femme m'apportait une photographie d'elle pour me faire voir quels beaux cheveux elle avait eus, et toute la famille en chœur me suppliait d'accepter sans façon une salade.

*
* *

— Ah! monsieur, vous êtes de Paris! Vous avez sans doute connu M. Lenormant, le très illustre archéologue. Voilà un brave cœur! Quelle voix il vous avait! Quel morceau d'homme c'était! Mais puisque vous êtes de Paris, venez donc visiter ma pharmacie, vous me direz votre opinion... N'est-elle pas jolie? J'ai installé le laboratoire par derrière, là, contre cette grosse colonne dorique du temple de Neptune... Mais je bavarde; parlez-moi plutôt de Paris. Ah! monsieur, quel mois j'ai passé dans votre Paris! Quelle ville! quelles pharmacies!... Vous connaissez peut-être M. X... chez qui je logeais, rue Croix-des-Petites-Jambes?... Pour moi, je ne suis pas jeune et j'habite le bout de la botte, mais j'espère bien aller voir l'Exposition de 1900.

G. GASTINEL

FUMÉES D'ORIENT[1]

Un peu plus tard, Yamina monta dans sa chambre. Elle y trouva Jacques : il fumait l'opium, seul et l'air sombre. Elle comprit tout de suite qu'il n'était pas sorti ; elle s'en étonna : il lui avait dit, le matin, qu'il irait chez son vieux marchand pour causer et lire avec lui.

Elle se baissa et, silencieusement, elle embrassa son ami. Jacques, en réalité, n'avait pas de raisons de lui en vouloir, mais il avait trouvé le temps bien long tandis qu'elle était absente ; il avait été triste et il se figurait qu'elle non plus n'avait pas dû être heureuse loin de lui.

— Ah ! Yamina, lui dit-il, mes heures ont été lentes aujourd'hui et je me suis mis à fumer pour tromper mon attente... Et toi, ne penses-tu pas que c'est mal user de notre bonheur, que de nous séparer si longtemps ?

Elle sourit et répondit seulement par ce joli « non » des Orientaux qui consiste à relever un peu les sourcils et à faire claquer la langue contre les dents.

Mais en même temps, pour affirmer le contraire, elle s'étendait à ses côtés et l'enlaçait de ses bras.

Elle semblait réfléchir, remuer des idées dans sa petite tête,

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.

sous sa chevelure de jais, et Jacques, lorsqu'il entr'ouvrit les yeux pour la contempler, fut frappé de la fixité de ses yeux qui ne regardaient rien.

Elle lui dit entre deux caresses :

— Tu as fumé l'opium ce soir, parce que tu as été peiné de mon absence alors que j'accomplissais un devoir pieux... Ah! tu ne peux comprendre la tendresse que nous avons pour nos tombes, puisque tu n'es pas islam.

— Mais si, reprit Jacques, je sais bien que tu faisais ton devoir, et nous-mêmes n'agissons pas autrement. Ce que je t'en ai dit n'était pas pour te reprocher ta conduite, mais seulement pour te montrer combien ton absence me fait mal.

Yamina répéta, comme poursuivant sa pensée :

— Oui, c'est bien dommage que tu ne sois pas islam: tu n'es pas comme nous, vois-tu, tu ne peux pas comprendre tout ce que nous pensons... Mais, — ajouta-t-elle avec tendresse, — mon amour est si grand que je ne fais pas de différence. Je réfléchis à cela quand je suis loin de toi, mais dès que je te retrouve, je sens bourdonner le sang dans mes tempes et n'ai pas d'autre bonheur que de me réchauffer à ton amour.

— Tu te troubles inutilement, ma Yamina. Je crains bien que ta tante ne te donne de mauvaises idées. Elle ferait bien mieux de vivre plus à l'écart, comme autrefois.

Yamina, de nouveau, eut le regard étrangement fixe ; un pli se creusa entre ses lèvres serrées. Enfin son visage se détendit, et, après un effort, elle se décida à parler :

— Je suis sûre, mon ami, que tu me caches quelque chose. Ne me dis pas non, je sais que tu as un secret ; je voudrais que tu me le dises. Oh ! oui, raconte-moi ce que Mustapha t'a confié.

Jacques avait été pris sans défense ; il n'avait pu retenir un geste de surprise. Jamais Yamina ne s'était montrée aussi curieuse et il se demandait comment elle avait pu se douter de quelque mystère.

Elle reprit :

— Depuis le soir où Mustapha t'a parlé chez Féroudja, surtout depuis le jour où tu t'es rendu auprès de lui au palais, je t'ai trouvé changé. Ce n'était pas pour t'entretenir de son

mariage, puisque nous le savions ; ce devait être pour une chose plus grave, qu'il faut que tu me contes. Pourquoi est-il allé avec toi à Tissemsil? Il n'avait rien à y faire? Et Mohammed m'a raconté que vous aviez été en bateau, ce que tu ne m'avais pas dit.

Jacques était sans volonté. Tout flottait dans son cerveau embrumé d'opium. Yamina le pressait de questions et il ne voyait pas très bien pourquoi il ne confierait pas à son amie, pour lui faire plaisir, ou la distraire simplement, un secret dont le poids lui était lourd.

Et il révéla les intentions de Mustapha à la jeune femme, qui l'écoutait avec surprise.

Il aurait voulu être bref, car les paroles le fatiguaient : il sentait aussi, confusément, qu'il aurait mieux fait de se taire, mais Yamina voulait tout savoir, et les moindres détails et même ce qu'il ignorait, et comme, à chaque phrase, elle lui promettait que, pourvu qu'il continuât, jamais personne ne saurait rien d'elle, il continuait, docilement.

Elle retrouvait enfin son ami, elle voyait se dissiper ce malaise qui, depuis quelque temps, embarrassait les paroles de Jacques, plus ou moins, chaque fois qu'on parlait de Tissemsil ; maintenant qu'elle savait tout, elle se trouvait plus disposée à aller là-bas.

Et, plus aimante que jamais, elle s'abandonna aux étreintes de Jacques ; il s'endormit en des rêves d'or, dans la paix des lourdes fumées.



Mustapha, depuis son mariage, s'était installé dans la maison du vieux Si Couider ben Amar, où demeurait toujours Mohammed. Il était peu sorti durant les premières semaines qui avaient suivi les fêtes et la cérémonie : s'il ne s'était pas attaché à sa jeune femme, il avait complètement oublié Doudja. Un autre amour grandissant lui tenait au cœur.

Son père, dont la santé lui inspirait les plus vives inquiétudes, avait cédé à ses instances, était parti pour Tissemsil. Après avoir hâté la fin des travaux, il avait pris soin d'y faire transporter les tentures et le mobilier de leur maison et, en même temps, dissimulé dans des coffres, tout ce qu'ils

avaient de précieux : monnaies d'or, bijoux et pièces d'orfèvrerie.

Il n'avait parlé de ses préparatifs à personne dans sa nouvelle famille, pas même à Mohammed. Il lui suffisait de s'être confié à Jacques ; il ne regrettait point de lui avoir communiqué ses projets, il s'en félicitait plutôt : plus le moment de son départ était proche, — il estimait que son père ne tarderait pas à mourir, — et plus il pensait que le concours du voisin lui servirait. Il se félicitait d'être tombé sur un ami dont la discrétion était aussi grande.

Jacques aurait bien aimé habiter déjà Tissemsil, mais Yamina, sans refuser de s'y rendre, ajournait sans cesse leur départ.

Depuis le mariage de sa cousine, cédant aux exhortations de sa tante Bent Haoua, elle allait souvent chez son oncle et y passait une partie de ses journées.

Elle était toujours bien accueillie par ses parents, et cet accueil la flattait. Le vieillard, pour n'être pas troublé, n'avait jamais parlé de la vie que pouvait mener Yamina au dehors ; le complaisant Mohammed n'avait aucune raison d'en jaser : nul autre membre de la famille n'avait le moindre soupçon. On avait remarqué, sans doute, que les deux femmes paraissaient plus heureuses et toujours habillées soigneusement, mais on attribuait ce petit changement à quelque largesse du vieil oncle : il avait pu se laisser attendrir à l'occasion du beau mariage de sa fille. Quand Yamina venait, on la recevait avec joie ; comme elle était très discrète elle-même, on ne se serait pas hasardé à lui poser la moindre question, alors qu'elle n'éprouvait pas le besoin de prendre des confidentes.

Jacques, cependant, s'était de plus en plus adonné à l'opium, et cette passion le tenait maintenant comme il n'aurait jamais pu l'imaginer. Il ne tentait rien pour s'en délivrer, au contraire : il avait des vertiges dès que l'heure de fumer était dépassée ; il avait des inquiétudes nerveuses qui ne s'apaisaient que par la grâce du bienfaisant narcotique.

Alors, il se sentait envahi par un bien-être magique ; il pouvait à son gré diriger ses rêves parmi des visions délicieuses, où passait toujours sa Yamina.

Souvent les petites danseuses venaient partager son ivresse. Doudja et lui consumaient ainsi des nuits entières; Doudja, surtout, qui n'avait plus revu Mustapha et pensait le haïr.

Quant à Yamina, elle ne fumait presque plus. Elle n'y trouvait plus la même saveur, puisqu'elle pouvait le faire à sa fantaisie. Elle leur tenait compagnie, s'occupait tendrement de Jacques, lui préparait ses pipes, et, tandis qu'ils restaient étendus, presque sans vie, dans cette lourde atmosphère enfumée, elle faisait un peu de musique, s'appliquant à jouer de la guitare.



Yamina revint de chez son oncle, un soir, plus gaie que de coutume. Elle trouva Jacques fumant avec les deux sœurs.

Elle était sûre de lui faire plaisir, mais elle attendit un instant avant de lui dire ce qu'il souhaitait si fort. Elle se dévêtit longuement et se mit à rire avec les danseuses de choses frivoles et sans à-propos.

Enfin, après s'être étirée mollement, après avoir dénoué sa belle chevelure qu'elle promenait dans la chambre, la tête rejetée en arrière, elle vint s'asseoir auprès de Jacques. Elle lui retira la pipe des mains, le regarda tranquillement, les yeux dans les yeux, ce qui le bouleversait toujours, et lui dit :

— Quand veux-tu que nous quittions la ville pour aller vivre dans les jardins que tu m'as promis, au bord de la mer? Je ne les connais pas encore, et mon âme souhaite qu'ils soient beaux.

Jacques ne la laissa pas achever. Il faillit répondre : « Demain », mais il se reprit et, l'attirant contre lui, il murmura dans ses cheveux :

— Le plus tôt possible, ma Yamina. Le jour que tu m'indiqueras, tout sera prêt. Mais maintenant, puisque c'est toi qui me proposes de partir, ne me fais plus attendre. Nous serons plus heureux là-bas, parmi les fleurs du nouveau printemps, qu'ici où la chaleur est trop forte ; surtout nous serons plus libres de nous promener ensemble, d'aller courir au bord de la mer ou de grimper dans la montagne... Je te prendrai sur mon cheval et, tous les deux seuls, nous irons très loin.

— Mon âme sourit à ces projets, fit Yamina d'une voix basse.

— Tiens, reprit Jacques, je sens que je laisserai l'opium : si je fume tant, c'est que tes absences me peinent : je laisserai tout cela à nos amies, et je t'aurai de nouveau pour moi tout seul.

Ils convinrent de partir à la fin de la semaine.

Féroudja, bien qu'elle fût chagrinée de ce départ, approuva grandement leur décision. Elle avait une véritable affection pour Jacques et s'inquiétait de le voir si triste quand son amie n'était pas là.

Elle savait bien que Yamina éprouvait du plaisir à voir sa cousine nouvellement mariée, et surtout ses bijoux, et tout ce qu'il y avait de changé dans la maison de son oncle. Elle comprenait aussi combien elle était satisfaite de s'y voir accueillie sans froideur ; une fois ou deux pourtant, elle avait pensé que Yamina aurait pu rester avec eux tous comme autrefois quand elle apprenait à danser, ou qu'elle jouait si légèrement les mélodies inventées par son caprice.

Doudja, au contraire, avait tressailli à l'annonce de ce prochain départ. C'était donc la fin de tout : après avoir perdu l'amant qui tenait une si grande place au fond de son cœur, elle allait perdre encore ses meilleurs amis, auprès desquels elle trouvait, avec un oubli passager, quelque légère consolation.

Et, dans le désarroi de sa douleur, elle ne pouvait même se demander ce qu'elle allait devenir. Elle ne murmura pas la moindre plainte, mais de ses yeux mi-clos des larmes coulèrent, silencieusement.

Elle cacha sa tête dans ses bras repliés. Yamina comprit sa détresse. Elle attira Doudja près d'elle, et, la caressant comme une mère, elle dit à Jacques :

— Il nous sera facile de recevoir nos amies, n'est-ce pas? Tu m'as dit que la maison était grande. Bientôt elles pourront venir nous rejoindre.

— Tes désirs sont les miens, tu le sais, Yamina. La maison est grande, en effet ; mais, serait-elle petite, il y aurait toujours de la place pour tes amies.

— Bien, fit-elle : il ne faut pas les abandonner en ce

moment : elles sont tristes, et mon cœur saignerait si nous étions durs pour ceux qui souffrent.

Yamina releva la tête de Doudja, déjà rieuse, et passa ses mains dans les boucles épaisses de sa chevelure rousse.

Elle l'aimait tendrement, cette petite danseuse. Elle avait presque de l'admiration pour elle depuis qu'elle n'avait plus voulu revoir Mustapha. Elle sentait peut-être confusément qu'elle-même n'aurait pas eu la force de tenir une promesse aussi dure si l'amour avait persisté dans son cœur, ou bien qu'elle ne serait pas restée inerte et qu'elle aurait cherché de cruelles représailles.

Féroudja fut toute heureuse de ces projets formés si vite, et, pour témoigner de sa joie, elle pria Jacques de lui jouer une mélodie, et elle se mit à danser.



Le lendemain, Jacques rentrait chez lui, à la fin de la journée, quand Mohammed vint le chercher de la part de Mustapha... Un domestique de Mustapha était arrivé en toute hâte de Tissemsil pour l'avertir que son père était à l'agonie.

Jacques, aussitôt, ressortit avec Mohammed. D'un air indifférent, celui-ci lui parla des projets de Mustapha comme s'il les avait connus de longue date. Il ne laissait pas à Jacques le temps de lui répondre, accumulant les détails, y mêlant ses opinions personnelles, dans un fatras de paroles inutiles, heureux de montrer qu'il possédait tout entier, lui aussi, le plan du coup hardi que leur ami allait tenter. Il le trouvait très simple et bien combiné. Il avait promis son aide, sans réserve, au succès d'une entreprise qu'il approuvait de tout son cœur. Il voulait accompagner Mustapha partout où il irait; la perspective d'un voyage en mer, loin de lui faire peur, le séduisait infiniment.

Il négligeait de dire que s'il savait tout cela, c'était depuis une heure, depuis que Mustapha, pris à l'improviste, avait cru bon de faire appeler Jacques.

Mustapha, tout de suite, avait jugé qu'il ne pouvait plus longtemps laisser Mohammed, son ami, son cousin, dans l'ignorance de ses projets ; il l'avait pris à part et avait causé

délibérément avec lui : par des paroles énergiques, et par une forte somme de belle monnaie, il s'était assuré de son silence.

Arrivés chez Si Gouider ben Amar, ils furent conduits dans une salle basse. Le messager, accroupi sur des nattes, à côté d'un vaste plateau, mangeait avec appétit. Mustapha, seul auprès de lui, ne disait rien.

Le serviteur. — peu de vêtements sur un corps tanné, — paraissait las. Il avait fait la route en grande hâte. Son visage exprimait toujours la même tristesse.

Il avait des rides immuables et profondes, une barbe mi-partie brune et blanche, inculte et frisée. ses dents longues apparaissaient mal plantées sous de grosses lèvres entr'ouvertes.

Mustapha. dès l'entrée de Jacques, lui avait annoncé de nouveau les graves événements qui se préparaient. Il se demandait s'il partirait seul, tout à l'heure, avec son domestique, ou s'il remettrait au lendemain et s'il emmènerait alors avec lui sa femme et toute sa maison, Jacques n'avait pas répondu grand'chose. Il pensait qu'il vaudrait mieux partir maintenant, quitte à revenir après les funérailles, si la mort, comme on avait tout lieu de le craindre, était prochaine. Admettant même que l'on dût inquiéter Mustapha, il ne croyait pas qu'on le fît sur l'heure ; on ne le ferait pas, aussitôt son père disparu.

Mustapha ne répliquait pas, plongé dans ses réflexions ; Jacques se tut, ne cherchant pas à l'en distraire.

La chambre, éclairée par une grosse lampe, était longue, étroite, avec des rideaux blancs aux deux extrémités. En face de la porte, contre le mur, s'étendait un sofa ; derrière les coussins s'étalaient des peaux de mouton toutes blanches, épaisses et soyeuses. L'heure de la prière était passée, mais Mohammed, ayant couru chez Jacques, n'avait pu encore accomplir ses devoirs. Il s'était retiré au bout de la chambre, et, les pieds nus sur une peau de mouton, il faisait ses génuflexions en marmottant très vite, avec beaucoup de ferveur, ses litanies accoutumées.

Une toile tombante fermait seule la porte qui donnait sur la cour. De temps à autre on entendait approcher un bruit de socques traînantes, une main de femme passait sous la

toile et déposait par terre une assiette pleine ou un bol de lait : puis les socques s'éloignaient, paisibles, à travers l'obscurité de la cour où bruissaient des feuillages.

Mustapha résolut enfin de partir. Il pria Mohammed d'aller lui querir des chevaux rapides et se fit apporter ses vêtements de voyage. La lune était à son plein : avec cet homme, qui connaissait admirablement les sentiers et les moindres chemins de traverse, il atteindrait vite et sans encombre le palais de Tissemsil où se mourait son père.

Après un court adieu à Jacques qu'il espérait bientôt revoir, il monta en selle. Il portait un long burnous de drap bleu à glands de soie noire. Ses jambes étaient prises dans des bottes molles en cuir rouge, gaufré d'arabesques noires, et la selle à fauteuil sur laquelle il s'assit était aussi en cuir rouge lamellé d'or fin.



De retour chez lui, Jacques trouva Yamina et sa tante réunies dans la cour. A son approche, Bent Haoua se retira ; sans plus s'inquiéter d'elle, il entraîna Yamina sur les terrasses.

Il lui raconta ce qui venait de se passer, et quand il lui proposa de partir dès le lendemain pour Tissemsil, elle ne fit pas la moindre objection. Peut-être, à son avis, eût-il mieux valu attendre le retour de Mustapha, savoir si les craintes qu'on avait pour son père étaient justifiées : mais elle n'insista point là-dessus.

Aïcha leur apporta du thé ; Jacques la pria d'aller dire à Bent Haoua qu'ils partaient le lendemain matin, afin qu'elle eût le temps de se préparer : car il était convenu qu'elle les accompagnerait.

C'était, pour cette saison, leur dernière soirée sur les terrasses. La lune les enveloppait de sa douce lumière ; ils sentaient peser la mélancolie des abandons.

Yamina, étendue sur ses coussins mauves, poursuivait ses rêves langoureux et tristes. Elle songeait aux paroles haineuses de sa tante, si souvent entendues et si souvent dédaignées. Elle songeait au grand amour qu'elle avait inspiré à Mustapha : — « Un de ceux de ta race, au moins ! » lui répé-

tait sans cesse Bent Haoua. — Elle trouvait aussi que Jacques maintenant fumait trop d'opium. Toutes ces choses passaient et repassaient dans sa tête; elle les laissait flotter comme autant de questions qu'elle ne pouvait résoudre, elle en était fatiguée singulièrement.

Jacques se demandait avec une anxiété sourde, s'ils reviendraient jamais dans cette maison où tant de jours heureux s'étaient écoulés. Maintenant que le départ était proche, il était pris d'une fièvre nouvelle : c'était le désir de rester, — afin de voir encore les choses familières où ses yeux se posaient rassurés, afin de respirer cet air où demeurait épars un peu de lui et de sa Yamina. Ici son esprit n'était pas inquiet de nouvelles découvertes à faire, de coins ignorés à connaître; une couleur particulière des tapis, un jeu de lumière sur les miroirs, un parfum accoutumé, il savait ici pouvoir les retrouver quand il le voulait, sans que ses nerfs fussent mis en éveil.

Il pensait, dans son émoi des apprêts, que Yamina était hantée des mêmes idées ; il attribuait aux mêmes craintes les retards successifs qu'elle avait sollicités par indolence ou par simple caprice.

Si, véritablement, elle avait eu envie de rester encore dans leur maison bien close, si, à cette heure favorable, elle avait laissé échapper le moindre regret, il aurait été sans force pour la contredire; bien mieux, il aurait cédé de grand cœur à ce désir qui l'avait contrarié naguère et qui maintenant devenait le sien, qui renaissait en lui-même, en son être bouleversé, avec une violence presque douloureuse.

Dans la sérénité de ces nuits, un afflux de vie lui parcourait les veines; une lucidité nouvelle montait à son cerveau paresseux embrumé d'opium, et son éternelle angoisse était près de se résoudre en paroles, en questions qui mouraient toujours sur ses lèvres..,

Quelles étaient les ordinaires pensées de ces femmes, dans quel cercle se mouvaient-elles ? Il était obligé de s'avouer qu'il l'ignorait encore. Il y avait une telle puissance de silence chez cette petite qu'il possédait depuis des mois que, malgré son violent amour, il n'avait rien pu en tirer. Et ce silence n'était fait ni de dédain apparent, ni de crainte, ni de sottise;

il n'avait pu lui trouver aucun sens qui le satisfît entièrement.

Il avait vite pris l'habitude de rester silencieux lui-même en compagnie des hommes. Il y sentait la quiétude des esprits et comprenait la vanité des paroles inutiles; il aimait la profonde sagesse de ces réponses négatives, pas même formulées, qui n'invitaient pas à des questions suivantes, mais qui mettaient au contraire un terme aux conversations.

Pourtant, lorsqu'il était de nouveau seul avec elle, le silence de Yamina le déconcertait; il se trouvait sans paroles pour lui communiquer ses impressions; il avait peur de la lasser ou de n'être pas compris.

Rarement elle le regardait en face, et, quand elle le faisait, passagèrement, il aurait préféré ne pas sentir pénétrer ses yeux dans les siens; il percevait, en ces instants fugitifs, quelque chose de très vague et d'indéterminé sous l'éclat de ces prunelles, qu'il ne saurait jamais saisir. Il n'y avait aucune intimité d'âme entre eux; tous ses efforts avaient été vains pour créer un peu de cette amitié qui rend l'amour durable et fort, mieux que toutes les caresses; et, par cette soirée qui l'oppressait, aux côtés de sa nonchalante amie, dans le désarroi de ses pensées qu'il ressassait sans trêve, son cœur se faisait lourd et gros de désespoir.

Elle ne savait presque rien de son passé à lui; elle ne lui avait jamais posé que d'insouciantes et brèves questions, comme pour se distraire: elle semblait alors ne pas même attendre de réponse. Et, quand il l'interrogeait à son tour, elle le regardait avec de grands yeux étonnés et ne parlait plus. Elle s'inquiétait encore moins de l'avenir, toute à l'heure présente, rieuse ou impassible, selon son humeur, qu'elle montrait avec une franchise de toute jeune enfant choyée.

Certes, elle était amoureuse du luxe, des belles étoffes, des bijoux et des sucreries, toutes choses dont il l'avait comblée; jamais, pourtant, elle n'avait fait allusion à sa misère passée. Elle avait accepté ce changement avec naturel, avec bonheur même, mais sans reconnaissance bien certaine et qui parût solide; elle profitait de l'aubaine et voilà tout. Jacques, d'autre part, n'avait jamais pu savoir quels

étaient ses entretiens avec sa tante. Il avait, au début, dédaigné absolument de s'en occuper. Son attention n'avait été éveillée que par quelques paroles de Féroudja : oui, sans doute, Yamina faisait de fréquentes visites à sa jeune cousine, la femme de Mustapha... Mais l'opium endormait chaque fois ses inquiétudes et l'empêchait de poursuivre longtemps la même idée.

Oh ! l'énigmatique petite personne qui, justement, par tout ce qu'elle avait d'insondable entretenait son désir, et renouvelait sa souffrance à chaque effort inutile fait pour la comprendre enfin !...

La nuit passait sur eux, à grands coups d'ailes ténébreuses, et, des minarets jaillissant vers les cieux infinis, il sentait s'échapper comme un souffle mystérieux, qui serait venu lui murmurer de décevantes réponses.



Dans leurs jardins de Tissemsil, entourés de hauts cactus, Jacques et Yamina se promenaient un soir, à l'heure où le soleil teint de pourpre les nuées.

Ils s'étaient grisés du parfum des orangers en fleurs. Ils avaient longé un grand bassin en briques, disposé jadis pour le bain ; ses marches d'accès tombaient de vétusté. L'eau n'y entrait plus depuis longtemps ; elle était remplacée par une végétation touffue ; un carré de vieux arbres maladifs et sombres encadrait le tout. Près de là, une folle glycine avait envahi une rangée de cyprès délabrés ; ses grappes, d'un jaune clair et délicat, jetaient une gaieté inattendue dans ce coin abandonné.

Ils étaient sortis de leurs jardins, ils étaient montés sur les dunes où poussaient des lentisques et des jujubiers.

Il y avait, dans ces radieuses soirées de printemps, une magie de lumière orange qui transfigurait tout le paysage. Des nuages blancs s'étaient levés de la mer et couraient très vite, comme de grands oiseaux pressés ; dans la plaine s'acheminaient vers les gourbis des troupeaux de bêtes lasses conduits par des bergers déguenillés aux pieds nus ; des burnous solitaires s'avançaient lentement on voyait au loin.

des chiens errants, la queue basse, qui trottinaient par les sentiers, sans but.

Leur maison s'apercevait à peine, enfouie dans les arbres. Des palmiers orgueilleux balançaient leur tête au-dessus des massifs, laissaient pendre des grappes jaunes; des araucarias s'élançaient, isolés, comme de grands jets d'eau hors de vasques délicates. Et, tout autour de leur jardin, c'était le sol inculte et caillouteux, avec des oliviers sauvages, à travers lesquels ils voyaient, sur le promontoire, le palais de Mustapha.

Celui-ci, lorsqu'il était arrivé la nuit, à Tissemsil, avait trouvé son père mort. Deux jours après, on avait célébré les funérailles, en grande pompe, et Jacques y avait assisté. Le lendemain, Mustapha était retourné à la ville pour y chercher sa femme et régler les derniers préparatifs de sa fuite.

Yamina contemplait la petite baie, où l'eau se jouait en flots d'azur transparent; elle y voyait réunies de nombreuses barques, dont les voiles enroulées se développeraient bientôt pour emmener ses parents et leur fortune vers des rivages plus sûrs.

Jacques s'était pris d'amitié sincère pour Mustapha. Il faisait des vœux pour que ses plans ne fussent pas déjoués; il ne s'inquiétait plus des ennuis que cette fuite pourrait lui susciter, mais il regrettait le départ de cet agréable voisin. Et puis, quand il se rappelait que Mohammed était décidé à l'accompagner, il n'était pas sans inquiétude au sujet des deux danseuses... Il allait se faire, en somme, un grand changement dans sa vie, et malgré tout, bien que Yamina lui restât, il ne pouvait, au fond de lui-même, étouffer de tristes pressentiments.

***

Ils avaient recueilli, depuis quelques jours, un petit nègre qui faisait leur joie, tant il était rieur et empressé. Il était venu à pied des profondeurs du pays noir, entraîné par une caravane. Ces hommes, de même race et de même pays, avaient un iman dans la grande ville, chez lequel ils se

rendaient dès leur arrivée. C'était là que le vieux serviteur égyptien de Jacques avait rencontré cet enfant avec un de ses parents qu'il avait engagé comme jardinier.

Tous ces hommes étaient attirés par la richesse du pays; ils trouvaient facilement à s'occuper aux travaux de la terre. Ils étaient laborieux, infatigables, très sobres et d'humeur égale. Ils restaient peu d'années dans ces montagnes cultivées. Dès qu'ils avaient pu, à force d'économies et de privations, amasser un peu d'argent, ils s'en retournaient dans leurs oasis lointaines. Là, ils achetaient des palmiers à l'ombre desquels ils finissaient leurs jours, exempts d'inquiétudes.

Pour décider cet enfant à partir, on lui avait dit qu'on lui ferait voir la mer, à trois jours de là. Et ses grands yeux, qui ne connaissaient que les mirages du désert, avaient ri de cette vision si proche.

Mais l'exode avait duré plusieurs mois. Les chameaux étaient très chargés; il avait dû aller comme les autres : il avait fait toute la route à pied, restant des jours sans boire, à travers les sables brûlants, sous le soleil. Et puis des lignes de montagnes étaient apparues à l'horizon du nord et s'étaient rapprochées peu à peu. Ils avaient dressé la tente dans le froid des nuits tropicales, alors que les chacals hurlaient sinistrement, que les courlis filaient en rasant la terre, poussaient leur cri sec. Ils avaient côtoyé des lacs d'eau saumâtre sur les berges desquels le sel scintillait au soleil. Sur les mamelons dénudés couverts de cailloux et d'herbes sèches, ils avaient aperçu de loin en loin un arbre isolé qui indiquait une source. Puis ils avaient traversé des forêts opulentes, ils avaient suivi des oueds, minces filets d'eau coulant sur un lit caillouteux, parmi d'innombrables lauriers roses, à l'ombre desquels, le matin, venaient boire les perdrix.

Triste au début, cet enfant s'était vite consolé chez ses bons maîtres, et ses grosses lèvres écarlates, qui tranchaient sur le noir brillant de son visage, s'ouvraient souvent pour un rire facile. Elles découvraient une double rangée de crocs admirables.

Pourtant, le soir, quand le soleil s'en allait derrière les collines, on le surprenait parfois encore, assis sur les marches de marbre, qui pleurait, songeant à sa mère.



Yamina, un soir, avait entraîné Jacques sur les dunes. Ils s'étaient arrêtés au sommet; elle avait laissé errer ses regards sur le bleu des ondulations calmes, et dans ses yeux profonds la mer venait se refléter.

L'Égyptien passa, suivi du petit nègre : il voulait pêcher. Alors Yamina fut prise d'un soudain désir d'aller avec eux et de se faire promener sur la mer. Elle pria Jacques d'appeler cet homme pour qu'il les attendît. Ils envoyèrent l'enfant chercher des coussins et des lanternes, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'anse où dormaient les barques. Le petit nègre les rejoignit bientôt, et, sautant facilement d'un rocher à l'autre, ils s'embarquèrent.

Jacques se trouvait tout heureux de cette promenade nocturne. A l'orient qui rougeoyait, parmi des bandes immobiles de nuages noirs, la lune montait péniblement. Les feux vacillants des lanternes, sur la moire froissée des eaux, remuaient des lacets d'or. L'Égyptien, debout, faisait avancer sans secousses le frêle esquif, et des perles de phosphore tombaient en lueurs fugitives des rames silencieuses. Les deux amants, dans les ténèbres de l'arrière, se laissaient bercer côte à côte.

L'enfant, qu'ils ne voyaient pas, sans doute ému lui aussi par la solennité de l'heure et par la nouveauté de la scène, se mit à chantonner, d'abord faiblement. Ces chants appris sous d'autres cieux avaient des phrases gutturales qui semblaient une plainte douloureuse des anciens âges.

Il s'enhardit peu à peu, et l'Égyptien, qui ramait, entraîné par le rythme de ses propres gestes, l'accompagna en sourdine.

De ces deux voix si dissemblables, un timbre grave de vieil homme et les notes hautes de l'enfant, se dégageait un mystère. Ces mélopées se traînaient sur les eaux, comme égarées dans le silence des alentours.

L'Égyptien n'allait pas vite. Il n'avait qu'à promener ses maîtres. Souvent il se reposait. Il tirait de sa ceinture une longue pipe à tout petit fourneau qu'il remplissait d'un mélange de kief et de tabac. Il en aspirait à peine quelques

bouffées, la pipe était fumée, puis il reprenait son mouvement las et monotone.

La lune se dégageait des nuages ; elle montait claire dans le grand ciel pur: ses reflets, sur la mer, faisaient comme un long chemin irisé qui les aurait suivis, et les yeux de Yamina ne se lassaient pas de s'y jouer.

Tout bas, elle dit à Jacques, dans un soupir de bonheur:

— Voici de douces heures qui passent trop vite... Bientôt Mustapha doit connaître à son tour, dans la sécurité de sa fuite, un plaisir pareil. Au plus tard nous le verrons demain, n'est-ce pas? et il nous dira comment nous pouvons lui venir en aide...

— D'après ce qu'ils m'ont raconté, lui et Mohammed, nous pouvons les attendre demain.

— Nous allons perdre là un ami sûr, fit Yamina. C'est dommage qu'ils partent si tôt : c'étaient, pour tout l'été, d'aimables parents à notre porte... Je peux te prédire aussi que tu sentiras l'absence de Mohammed. Malgré ses défauts, il a bon cœur et c'est un gai compagnon.

Yamina continuait à jaser, tandis que le visage de son ami se rembrunissait. Soudain il répondit :

— Que m'importe, à moi, leur départ, pourvu que tu me restes ! Jamais auprès de toi je ne me sentirai seul.

Il la serra fortement contre lui et reprit bien vite :

— Si, un jour, je devais te perdre, je ne sais ce que je deviendrais.

Il avait peine à s'exprimer.

— Il y a des soirées comme celle-ci où l'on pense à des choses absurdes, — ajouta-t-il en souriant, — et l'eau sur laquelle nous glissons vous conseille des résolutions tragiques... Dis-moi seulement que tu m'aimes comme je t'adore, et je sens que je pleurerais dans tes bras.

Yamina n'éprouvait que du malaise chaque fois qu'il s'abandonnait à ces craintes désordonnées ; elle estimait que les discours, les paroles brûlantes ne signifiaient rien du tout.

Pour ne pas rompre le charme de cette heure exquise par une explosion redoublée de sentiments chimériques, elle le laissa sans réponse. Elle se contenta d'exhaler un faible et

long soupir, où Jacques pouvait trouver, aussi bien qu'une réplique apaisante à ses doutes, une cause nouvelle d'anxiété.

Lorsqu'ils revinrent dans la baie, l'Égyptien manœuvrant avec précaution, ils accostèrent sans peine. Yamina sauta légère sur les pierres plates qu'on avait jetées là ; elle s'attarda un moment, regardant l'homme attacher la barque à l'un des anneaux qu'on avait scellés dans le roc. Ce moment d'attention, Jacques s'en étonna : d'ordinaire, elle n'attachait aucune importance aux détails qui ne la concernaient pas directement.

Et tous maintenant silencieux, sous les rayons de la lune, ils s'en revenaient vers leur demeure. Dans les arbres des jardins, des rossignols chantaient à la nuit, et les jets d'eau dans les vasques murmurantes, égrenaient aussi leur petit chant continu.

Là-haut, sur les terrasses, ils trouvèrent la fidèle Aïcha qui les attendait, déjà inquiète. Elle les servit avec empressement, et disparut après avoir préparé le thé, la boisson favorite de Jacques. Yamina prit sa guitare, inspirée par sa promenade ; elle joua les mélodies dont elle avait le secret, et Jacques, en l'écoutant, se mit à fumer l'opium.



Le surlendemain seulement, au matin, Mustapha et Mohammed se présentèrent chez Jacques.

Depuis plusieurs jours, un mouvement inaccoutumé de chariots et des files d'ânons chargés de ballots s'étaient dirigés vers le palais qui dominait la grève. Enfin, la veille au soir, Mustapha, escorté de Mohammed, avait amené là sa jeune épouse.

Ils trouvèrent Jacques étendu sur des nattes ; un vélum de toile ombrageait la vaste cour de marbre au milieu de laquelle était un bassin rempli d'eau claire : il venait de s'y baigner. Le long des murs tout blancs, grimpaient des géraniums en fleur, des glycines et des ramures vigoureuses de vignes. Aux angles, des orangers en caisse, chargés de fleurs et de fruits, exhalaient leur enivrant parfum. Tandis que le soleil, au dehors, luisait dans un ciel d'une pureté absolue, le grand

silence des matinées chaudes se répandait partout. Imprégné de béatitude et recueilli, Jacques fumait lentement une des cigarettes douces de Yamina.

Il se leva aussitôt et manifesta quelque joie à la vue de Mustapha. Il avait aussi oublié depuis longtemps ses griefs contre Mohammed, et l'annonce de son départ avait fini par le lui faire considérer d'un œil indifférent.

Il les pria, s'ils n'étaient pas trop fatigués, de l'accompagner dans les jardins où ils seraient plus tranquilles et plus seuls pour causer. Des bandes d'oiseaux pillards caquetaient dans les arbres, s'enfouissaient dans l'abri des roseaux. Les promeneurs croisaient seulement, à brefs intervalles, des hommes qui, pour éloigner ces oiseaux des jeunes plantations, parcouraient la propriété d'un bout à l'autre en poussant un cri strident, toujours le même.

Bientôt Mustapha se mit à parler avec animation :

— Nous voilà enfin, et nous partirons le plus tôt possible. Je pense que vers la fin de la semaine, dans cinq jours, tout sera prêt.

— Oh ! certainement, fit Mohammed qui ne pouvait se retenir ; nous n'attendons plus qu'un dernier convoi : il doit arriver après-demain.

— J'espère qu'il n'aura aucun retard, reprit Mustapha. Pour le moment, nous préparons nos bagages de telle sorte qu'ils prennent le moins de place possible. Un grand voilier nous attendra en pleine mer, dans la nuit. Quatre barques, avec celles qui sont déjà dans la baie, nous suffiront. Parmi les hommes que j'ai amenés avec moi comme serviteurs, il y a des matelots du voilier ; cela simplifiera beaucoup les choses : si nous ne pouvons hisser les bateaux à bord, eh bien, nous les abandonnerons. Tu vois, — ajouta-t-il après un moment de silence, — tu vois que, de cette façon, tu n'auras aucunement à te mêler de cette affaire, et, au moins, tu n'auras rien à craindre ensuite pour ta tranquillité.

— Tu sais pourtant, répondit Jacques, que j'aurais fait pour toi, de grand cœur, tout ce que tu m'aurais demandé.

Mustapha s'inclina légèrement pour témoigner de sa reconnaissance, et poursuivit :

— Dès ce soir, j'ai l'intention d'aller pêcher. Le Palais a

une police admirablement faite, et, de cette manière, si l'on nous surveillait, j'égarerais les soupçons, puisqu'on nous verra revenir bientôt.

Jacques demanda vers quels bords ils feraient voile, et si l'on aurait bientôt de leurs nouvelles. Mustapha réfléchit quelques secondes et répondit enfin qu'il préférait tenir secrète leur destination.

— Surtout, ne t'en étonne pas, dit-il, et ne va pas te figurer que je doute de ta discrétion ! Je sais que j'y peux compter même après notre départ. Je t'ai déjà donné de grandes preuves de confiance et je n'ai pas eu lieu de m'en repentir ; mais c'est un point que je me suis promis de ne revéler à personne, et je crois même que Mohammed, qui m'accompagne, n'en sait rien non plus.

Mohammed haussa les épaules ; et cela pouvait signifier que, s'il n'en savait rien, il s'en doutait peut-être, ou que cette marque de défiance était bien inutile avec lui.

— Je te prierai donc, en ami, de ne pas insister là-dessus... Mais tu seras au moins informé de notre heureuse arrivée, à moins pourtant que tu ne quittes le pays toi-même avant que la nouvelle ait pu te parvenir.

Jacques ne songea qu'à rire à cette idée saugrenue.

— Pourquoi imaginer de telles choses ? Quitter ton beau pays ! mais tu n'y penses pas... Ah ! oui, peut-être, si Yamina consentait à me suivre, or vous savez tous deux combien peu elle aime les voyages !... Oui, dans les premiers temps quand nous vivions seuls, j'aurais pu la décider. Mais, depuis que Bent Haoua est venue demeurer avec nous, je n'ai plus même songé à lui parler de ces projets. Sa tante a regagné peu à peu de l'autorité sur elle. Heureusement, elle n'a pu entamer notre amour.

— Je connais ma tante, interrompit Mohammed ; elle aime trop Yamina pour la contrarier ; jamais pareille idée ne lui serait venue.

— Je suppose que d'autres raisons encore ont pu la retenir, fit Jacques. Elle sait que je la chasserais sans pitié si je lui voyais prendre une trop mauvaise influence sur celle qui est toute ma vie... et, comme elle ne tient pas à perdre sa Yamina, elle reste prudente soigneusement.

Mustapha l'avait écouté. La mobilité de sa physionomie aurait pu révéler à Jacques, s'il y avait prêté attention, que des sentiments divers l'agitaient : sans y attacher d'importance, Jacques remarqua seulement que son ami fondait un petit sourire de gêne dans un silence définitif.



De la terrasse où elle se délassait, nonchalante, parmi les feuillages, Yamina les regardait se promener. La brise agitait autour de sa tête les boucles parfumées de ses cheveux dénoués ; elle quittait parfois ses mules brodées d'or pour brûler son pied nu sur les dalles de marbre. Elle s'amusait ainsi. Elle avait sur ses épaules deux pigeons familiers auxquels distraitement elle donnait à manger.

Elle attendait, légèrement impatiente, le moment où Jacques rentrerait, où elle pourrait voir son frère et surtout Mustapha.

Elle n'osait appeler ni trop se montrer, à cause des crieurs qui parcouraient les jardins, et, comme elle comprenait que les trois hommes causaient avec intérêt, elle aimait encore mieux leur laisser le temps de se dire tout ce qu'ils avaient à se communiquer. Sans doute elle tirerait aisément de Jacques ce qu'elle désirerait savoir... Enfin elle les avait vus ne plus rien se dire, puis se diriger vers la maison.

Alors elle était descendue précipitamment, donnant le vol à ses deux oiseaux, et avait passé devant son miroir pour arranger sa chevelure. Elle avait piqué dans ses boucles des géraniums et des coraux.

Elle portait, ce matin-là, une robe de moire blanche toute brodée de bouquets de fleurs en perles; et de petites tiges de perles vertes couraient sinueuses de l'un à l'autre. Ce long fourreau blanc, sans bijoux, d'où ses bras sortaient, délicats et blancs, laissait toute son intensité d'expression à son beau visage, et le bistre de ses paupières augmentait encore l'éclat de ses yeux profonds.

L'air vivifiant des campagnes maritimes avait donné une nouvelle fraîcheur à son teint : on aurait pu dire qu'elle s'en trouvait toute rajeunie, si elle n'avait pas été, elle-même, une

image vivante de la souple et gracieuse jeunesse, et les trois hommes, quand ils la virent apparaître dans l'encadrement de marbre et de faïences claires, sur le seuil de sa chambre, ne purent contenir un mouvement d'admiration.

Elle avait conscience de sa beauté ; un sourire d'orgueil et de reconnaissance éclaira son visage. Elle était désirable infiniment, avec sa gentillesse. Jacques sentit bouillonner en son cœur le souvenir des voluptés passées.

Ce ne fut pas sans trouble non plus que Mustapha s'approcha d'elle. Il y avait plusieurs jours qu'il ne l'avait vue, et ces journées, malgré ses graves préoccupations, lui avaient paru ternes et plus longues que des siècles. Il n'était pas sans inquiétude sur la manière dont elle l'accueillerait après cette séparation ; mais, pour dissimuler, elle avait une grande force d'âme, et, tout en se laissant prendre par la taille par Jacques, qui l'entraînait à l'intérieur, elle détourna un peu la tête vers Mustapha et lui tendit gracieusement sa petite main chargée de bagues.

Lorsqu'ils furent assis sur des coussins bas, Mohammed dit à sa sœur :

— Nos amies sont tristes de t'avoir perdue, Yamina. Elles déclarent qu'elles ne peuvent plus rester loin de toi ; Doudja surtout, qui passe son temps à pleurer ton absence... Elles savent bien que tu penses toujours à elles ; pourtant, elles craignent que tu n'oublies ta promesse de les faire venir auprès de toi. Elles ne sortent plus, elles ne veulent plus aller danser nulle part, et, comme je pars avec Mustapha, elles vont probablement tomber dans la misère... L'opium, il est vrai, les console de tout, mais c'est dommage, car c'étaient assurément nos meilleures danseuses.

Jacques l'interrompit :

— Voilà bien Mohammed ! Tu me fais rire, avec ton air détaché. Tu n'as pas l'air d'être bien affligé de quitter Féroudja. Pourtant elle a toujours été tendre avec toi et je croyais que tu l'aimais beaucoup.

— C'est vrai, je l'ai beaucoup aimée, beaucoup...

Et Mohammed fit un geste large pour dire qu'il y avait longtemps de cela.

— Nous sommes, malgré mon départ, restés bons amis...

Et puis, surtout, je n'ai plus d'argent! — ajouta-t-il sur un ton de reproche auquel Jacques ne voulut pas prendre garde. — Enfin tu dois comprendre que je n'aurais pas souvent l'occasion de quitter le pays en aussi bonne compagnie, pour faire un voyage dont la perspective m'enchante.

Yamina, étendue un peu en arrière de Jacques, avait regardé plusieurs fois Mustapha fixement; mais celui-ci avait laissé passer ces regards sans chercher à y répondre ou sans le pouvoir : il se trouvait en face de Jacques, et le visage éclairé en plein par la lumière qui entrait de la cour dans la pièce, partout ailleurs très sombre.

Yamina dit à Jacques, tout près de son oreille :

— Es-tu encore disposé à retourner en ville, pour y prendre nos amies? Mon âme est triste de les savoir tristes. Je suis sûre que la joie refleurira sur leur visages quand elles seront de nouveau avec nous.

Jacques répondit seulement par un geste affirmatif, accompagné d'un sourire pour tant de grâce et de bonté. La joie qu'en ressentit Yamina la fit se lever et danser un peu par la chambre.

— Alors, fit Mustapha, tu devrais t'y rendre bien vite, afin que tu soies de retour avant notre départ; je te l'ai dit, nous partirons à la fin de la semaine : vous seriez moins seuls pendant les jours qui suivront... Je te dis cela, — continua-t-il avec aisance, — car j'éprouverai de la peine à vous quitter, et je puis croire, d'après les nombreuses marques d'intérêt que vous nous avez données, je puis croire que vous éprouverez de la peine aussi... D'autre part, ton absence, qui pourra ne durer que deux jours, sera suffisante pour faire penser que tu n'étais mêlé en rien à notre entreprise. Et pendant ces deux jours, si tu crains qu'en ces campagnes éloignées Yamina ne se trouve trop isolée chez toi, même avec sa tante dans la maison, c'est avec bonheur, tu le sais, que nous lui offrirons l'hospitalité.

— C'est la raison même qui sort de ta bouche, dit Jacques, et, si Yamina y consent, je ne m'y oppose pas.

Yamina avait été toute surprise en apprenant que le départ de Mustapha était si proche; et ce ne fut pas sans une légère émotion, vite maîtrisée, qu'elle agréa à ces projets.

Elle revint se mettre aux pieds de Jacques et lui dit :

— Je n'aurais jamais osé te demander cette grâce de retourner, même avec ma tante, auprès de ma cousine, dans la maison de Mustapha ; mais c'est avec joie que je m'y rendrai. Mon âme ne se sent pas à l'aise dans cette grande maison silencieuse, elle-même ensevelie dans l'ombre des jardins profonds.

Elle avait d'abord appréhendé l'absence de son ami. Mais cet arrangement était fort simple et sauvait tout. Elle se réjouissait de recevoir bientôt les deux sœurs ; elle avoua pourtant qu'elle aurait préféré presque attendre un peu ce plaisir jusqu'à telle ou telle occasion ; — d'autres amis, quelque jour, seraient venus de la ville et les danseuses auraient pu se joindre à eux — plutôt que de laisser partir Jacques et de rester seule à entendre, à la nuit tombante, les paons crier dans les arbres parmi les vols effarés des chauves-souris.

Il fut convenu que Jacques partirait le surlendemain ; il serait de retour le soir du jour suivant : Il aurait encore le temps de voir Mustapha et Mohammed avant leur fuite.



Une fois qu'il eut franchi les portes massives et basses de la ville, Jacques sentit un malaise l'envahir à la pensée qu'il allait rentrer dans sa demeure close et n'y trouverait point Yamina.

Il marcherait dans de l'obscur, les portes grinceraient péniblement sur leurs vieux gonds rouillés ; au lieu du doux parfum des fleurs qu'elle répandait toujours dans leurs chambres accoutumées, l'air endormi aurait des senteurs d'abandon et de choses mortes. Du haut même des terrasses, s'il avait le courage de monter jusque-là, il savait d'avance que la vue merveilleuse le laisserait indifférent et las. Il regarderait sans voir, tout entier aux écoutes d'un chant imaginaire, la voix de son aimée, qui reviendrait là pour lui, ou l'écho de ses anciens rires.

Indécis et peu pressé, il marchait à pas lents, ayant remis son cheval aux mains de son domestique. Il arriva à la place

de Si-el-Oulhi. qui avait repris son aspect morne et presque délaissé des jours ordinaires. Le soleil dardait amplement ses rayons sur la terre poussiéreuse, où des dormeurs étendus enfouissaient dans les plis immobiles de leurs burnous des songes paisibles et très longs.

Devant lui, les hauts murs de la mosquée vibraient de chaleur dans l'azur intense. Il voulut entrer dans le sanctuaire pour s'y rafraîchir et pour y méditer; mais il resta longtemps à contempler l'édifice, immobile et sans désir.

Il s'était adossé contre un arbre maladif, déjà vieillot sous la poussière, bien que jeune et de plantation récente. Il regardait passer avec nonchalance des indifférents.

C'étaient tous, hier, des indifférents, oui, sans doute, ces gens qui défilaient devant lui. ces inconnus dont le visage ne lui rappelait rien. qui ne le regardaient même pas. Il s'en était peu soucié. il ne l'avait pas même remarqué, autrefois, dans ses jours de bonheur; maintenant qu'il était triste. il s'en étonnait péniblement. Presque à son insu. il dévisageait tous ces passants avec une attention nouvelle. pour y trouver un ancien ami, un camarade, même une relation vague et déjà oubliée, peut-être aussi un regard qui se lierait au sien et lui rappellerait celui de sa Yamina.

Mais ses recherches demeuraient vaines, ses perceptions s'émoussaient, malgré son effort, au lieu de s'aiguiser; rien décidément ne flottait d'elle dans l'atmosphère qu'il respirait.

La transition était trop brusque des paisibles campagnes à la ville bruyante. pour qu'il pût reprendre aisément le cours de ses pensées familières. Il se trouvait désorienté, avec un grand trou vide dans la tête.

— L'opium, l'opium me manque! murmura-t-il.

Cette phrase était venue d'elle-même expirer sur ses lèvres: il répéta :

— L'opium, l'opium...

Alors son esprit s'éclaircit; il se remua et se mit à marcher plus allègrement : il était décidé. Il irait directement chez les danseuses et ne rentrerait chez lui qu'au soir. pour y dormir, comme il l'avait promis à Yamina.

A l'idée seule de retarder un peu le retour dans sa mai-

son, qu'il jugeait douloureux. il lui sembla qu'on l'avait débarrassé d'un grand poids. L'avenir immédiat, cette visite à leurs amies, le rasséréna. Il s'en fut plus joyeux sous le soleil éclatant, par le dédale des rues tortueuses et blanches, encombrées de populace.

Il fit un léger détour et s'engagea dans la partie des souks où les subtils aromes alourdissaient l'air paisible : il voulait revoir son vieux marchand de parfums et lui acheter des essences rares pour les deux sœurs.

Une déception l'attendait. La boutique était fermée par des planches disjointes sur lesquelles se montrait encore une peinture, une main à demi effacée. Jacques apprit des voisins que le vieillard était mort.

Il n'avait jamais songé que ce patriarche, un jour, ne reviendrait plus dans sa boutique, n'y ferait plus ses longues stations immobiles, en poursuivant avec son commerce, ses méditations indéterminées.

Il était mort. C'était tout ce que les voisins avaient répondu à l'étranger, tout ce qu'il en saurait. Où et comment était-il mort? De quelle façon les siens l'avaient-ils porté en terre; dans quel joyeux cimetière dévalant à flanc de coteau, sous quels arbres l'avait-on couché, bercé par le chant des oiseaux dans le parfum des fleurettes?

Jacques aurait voulu savoir tout cela, connaître un peu la peine de sa famille. Devant lui, quelques planches usées renfermaient, dans un étroit espace enténébré comme un tombeau, tout ce qui avait été la vie de cet homme et sa raison d'être. Et pour répondre à ses regrets, à sa sympathie curieuse, rien que cette façade close et muette.

Ce manque nécessaire de renseignements l'inquiétait jusqu'à l'angoisse. Il y avait pour lui toujours tant de parties mystérieuses dans ces vies d'islam, jalousement fermées au monde extérieur! tant d'actions et de démarches dont les vrais mobiles lui restaient inconnus, tant de silences dont il ne comprenait pas le sens!

Souvent il s'était laissé gagner par le découragement à ne pas pénétrer plus avant dans les pensées de Yamina vers qui se tendaient sans cesse toutes les forces de son être. Son grand amour, s'il le rendait parfois aveugle, aurait pu le rendre clair-

voyant; mais non, il était obligé de s'avouer qu'elle lui était encore totalement étrangère.

Elle n'avait jamais consenti à parler de son enfance, — non par gêne, mais c'était inutile, pensait-elle, et très loin déjà. Jacques devait se contenter du moment présent, savoir accepter ce qu'on voulait bien lui dire et ne pas se montrer indiscret.

Il s'était de nouveau laissé envahir par le souvenir de Yamina. Il fit un effort pour n'y plus songer. Il entra chez un autre marchand de parfums, dont l'étalage propret lui parut banal. Il acheta au hasard quelques petits flacons d'essence et se dirigea vers la demeure de ses amies.



Les deux sœurs ne l'attendaient pas. Elles l'accueillirent avec de grandes marques de joie et de reconnaissance. Elles s'empressèrent auprès de lui pour lui offrir des rafraîchissements, pour lui faire passer des vêtements amples et frais, pour lui faire baigner les pieds dans de l'eau parfumée.

Quand elles apprirent qu'il venait les chercher et les emmener avec lui dès le lendemain, elles se regardèrent, saisies d'une telle joie, qu'elles ne trouvèrent rien à lui répondre. Elles doutaient presque de leur bonheur. Elles allaient donc revoir Yamina, elles ne seraient plus abandonnées; elles pourraient donc reprendre goût à leurs jeux et à la vie, après les douloureux moments qu'elles venaient de passer. L'arrivée de Jacques avait déjà rendu à Féroudja toute sa gaieté; elle affirmait hautement la vertu de ses amulettes.

Elle ramassa une guitare qu'elle avait oubliée dans un coin, et, de ses doigts qu'elle traînait sur les cordes, elle agitait en même temps les colliers de fleurs odorantes qui s'étageaient sur sa jeune poitrine.

Jacques les engagea vivement à faire leurs apprêts sans tarder. Il était pressé de repartir avec elles, de sentir autour de lui une petite fièvre, une agitation qui ne rappellerait pas les jours anciens, mais lui donnerait bien la sensation d'autre chose, d'une heure trépidante et brève, après laquelle

il se retrouverait dans le calme bonheur de la campagne, auprès de sa Yamina.

Doudja, elle, n'avait pas bougé. Elle lui parut très abattue, les traits encore plus tirés. Tandis que Féroudja courait joyeusement par toute la maison, égrenant des chants et des rires dans les escaliers tortueux et sonores, il resta longtemps à lui tenir compagnie.

Il apprit qu'elle fumait de plus en plus l'opium; cette communauté de goûts le rapprocha un peu d'elle. Il se rappela la dernière pensée qui l'avait décidé à venir chez les danseuses; un besoin de fumer grandit en lui, très impérieux, mais il ne vit pas dans la chambre la fumerie qu'il connaissait bien. Il n'osait pas avouer sa faiblesse à Doudja ; il n'osait pas lui demander de faire apporter les petites fioles dont l'odeur le grisait d'avance, ni les pipes qui versaient l'oubli dans son âme ; — il n'osait pas, et pourtant il se disait qu'en vérité, quelques bouffées seulement, par cette lourde après-midi de soleil, lui feraient grand plaisir, et tempéreraient un peu ses nerfs. Mais Doudja se contentait de dormir dans la journée, préférant les nuits sombres et paisibles pour se livrer à son passe-temps de découragement.

Les servantes allaient et venaient par les chambres dont les portes n'étaient fermées que par des toiles ; quand elles traversaient en bas la grande cour de marbre, elles faisaient traîner, par petits coups secs, leurs socques sous leurs pieds nus. Jacques percevait tous les bruits caractéristiques des heures chaudes : les petits cris des oiseaux captifs dans leurs cages et qui voletaient, les ailes entr'ouvertes, d'un barreau à l'autre : l'égrènement du jet d'eau, plus distinct; le frottement de deux branches quand la brise passait sur les arbres de la cour. Au dehors, c'était l'appel d'un marchand ambulant qui faisait sa tournée habituelle, ou l'ébrouement d'un cheval au repos qui s'irritait contre les mouches.

La journée s'avançait ; Féroudja reparut, apportant la fumerie. Une servante la suivait avec un grand plateau sur lequel leur repas du soir était servi. Les deux sœurs avaient coutume de le prendre tôt quand elles étaient seules, afin d'avoir toutes les longues heures nocturnes pour s'engourdir dans les lourdes fumées. Elles insistèrent vivement auprès

de Jacques pour qu'il restât chez elles, et partageât au moins leur dîner, s'il ne voulait absolument pas leur tenir compagnie jusqu'au lendemain.

Doudja, sans perdre de temps, s'était déjà préparé une pipe, et, quand il eut pensé au bonheur qui était là si près, il ne sut pas résister. Il n'avait pas à s'inquiéter de son domestique : cet homme devait passer la nuit au fondouk, avec les chevaux, et, le lendemain seulement, à la première heure, il viendrait l'attendre à sa porte

Après le dîner, Jacques monta un instant sur les terrasses pour fumer une cigarette, mais, malgré la majesté de l'heure silencieuse et la beauté du décor il ne s'y attarda guère. Il ne se disait même plus qu'il serait temps pour lui de regagner sa maison solitaire ; il se sentait invinciblement attiré par l'opium, et bientôt il descendit auprès des deux sœurs, qui fumaient tranquillement.



Le cerveau vague et las encore des terribles fumées, Jacques se réveilla lentement. Il était tout endolori, la tête affreusement lourde et la bouche pâteuse, sans aucune notion de l'heure ni de l'endroit où il se trouvait. Ses yeux erraient autour de la pièce, et ne pouvaient se fixer. Il fit un grand effort pour se mettre sur son séant, et se passa la main sur le front, où ses cheveux tombaient embroussaillés. Puis il vit une forme à côté de lui, une forme immobile, qui dormait profondément. C'était Doudja, qu'il reconnut enfin.

Peu à peu il se rappela tout ce qui s'était passé la veille, toutes les pipes qu'il avait fumées l'une après l'autre, en proie à une véritable frénésie. Comme il entrait dans la chambre une faible lumière, il en conclut que le jour commençait à se lever. Il avait donc passé la nuit là, au lieu de retourner chez lui selon sa promesse ; mais cette idée, en ce moment, ne le gênait pas, au contraire : il avait ainsi évité, sans le vouloir, des heures de malaise et de tristesse.

Il se leva machinalement, et, tout chancelant, alla s'accouder sur le balcon de la galerie. Il lui fallait maintenant songer au départ, s'occuper des chevaux et du domestique

qui devaient déjà l'attendre à sa porte, là-bas, devant la maison qu'il ne cherchait pas à revoir. Il devait penser à un tas de choses et tout cela roulait dans sa tête, sans le décider à vouloir ni même à remuer.

En face de lui, soudain, il vit apparaître Féroudja et la considéra d'un œil morne. Il ne comprenait pas pourquoi elle riait si fort. Elle vint s'accouder auprès de lui. Elle lui passa amicalement la main sur la tête afin de réparer un peu le désordre de sa chevelure.

— Mon ami, lui dit-elle, si tu avais un miroir devant toi, c'est à peine si tu te reconnaîtrais. Combien de pipes as-tu fumées pour dormir aussi longtemps? Tu ne me parais pas bien préparé, à présent, pour voyager à travers les grandes plaines.

Jacques restait sans répondre.

— Sais-tu l'heure qu'il est? reprit-elle.

— Tu n'es donc pas restée tout le temps avec nous? Je croyais que tu avais fumé autant que nous... Fais-moi seulement préparer du thé très fort et tu verras comme je serai vite remis. Pendant que j'irai chercher les chevaux, réveille Doudja et habille-la.

Féroudja ne riait plus. Elle le regardait avec un peu d'anxiété, pendant qu'il articulait péniblement ces paroles. Elle hésitait à répliquer.

— J'ai été bien folle, dit-elle enfin, de ne pas t'enlever la fumerie quand je suis allée me coucher. Te voilà complètement abattu. Quant à partir maintenant, il n'y faut plus songer; nous avons du temps devant nous : tu ne vois pas que le jour tombe?... J'ai tout essayé aujourd'hui pour te réveiller sans y parvenir. Tu peux te reposer jusqu'à demain... Seulement, Yamina nous attendait; nous devrions être auprès d'elle, à présent, elle sera sans doute bien inquiète. Je n'ai pu savoir où ton domestique se trouvait, et, quand j'ai envoyé ma servante chez toi, les voisins lui ont dit qu'un homme avec des chevaux avait attendu toute la matinée, puis qu'il était reparti.

Tandis qu'elle parlait, Jacques l'écoutait distraitement. Il comprenait peu à peu tout ce qu'elle lui disait, mais ne sentait pas ce que l'aventure avait de fâcheux. Il n'aspirait qu'à

un profond repos, où ne flotterait aucun souci. La nuit venait rapidement.

Féroudja n'insista pas. Elle s'en fut lui préparer la boisson réparatrice et le laissa tout à sa torpeur. Cependant, couché sur les coussins, il éprouvait maintenant un grand dégoût de lui-même.

Il but avidemment, dévoré par une soif ardente, le thé fort et brûlant que Féroudja lui servait avec sollicitude. Il se sentit mieux et se mit à causer.

Il voulait tout de suite aller au fondouk, pour voir son domestique, lui donner de nouveaux ordres : il lui dirait de venir les attendre devant la porte des danseuses, le lendemain matin, à l'aube. Il voulait aussi chercher un homme qui, moyennant une forte récompense, galoperait dans la nuit jusqu'à Tissemsil, pour rassurer Yamina et sa tante.

Il se sentait horriblement coupable. Il soumettait humblement ses projets à Féroudja, attendant qu'elle se prononçât pour se conformer à ce qu'elle lui dirait.

La danseuse n'avait pas une vue aussi tragique des choses. Elle estima qu'il ne serait pas mauvais d'envoyer aussitôt un courrier à Tissemsil; mais, pour cela, il n'était pas nécessaire qu'il sortît. Au contraire, il ferait bien même de dormir, afin d'être complètement rétabli pour la longue route du lendemain. Il n'avait qu'à lui indiquer le fondouk où ses chevaux étaient remisés; elle s'occuperait de tout.

Il accéda volontiers à ces propositions. Tout, en somme, s'arrangeait pour le mieux... Féroudja descendit et il se remit à boire du thé.

Il reprenait peu à peu conscience de lui-même. Il se figurait Yamina dévorée d'inquiétude. Il mesurait, à son chagrin naissant de la faire souffrir, la peine qu'elle devait ressentir de ce retard inexplicable. Et comme les attaques, même de plein jour, n'étaient pas rares en certaines gorges abruptes où passait la route, il se dit que Yamina devait les croire victimes d'un guet-apens.

Et, plus il y pensait, plus il se trouvait impardonnable de s'être ainsi abandonné à son vice : et le remords qui le tenaillait ravivait son amour. La veille, en arrivant, il avait déclaré aux deux sœurs qu'il voulait retourner chez lui pour y

passer la nuit; elles n'avaient pas trop insisté pour le retenir, suffisamment heureuses de le voir et de partir avec lui dès le lendemain. S'il était resté, c'était de son plein gré en somme, pour éprouver des sensations dont il n'avait pas le courage de se priver plus longtemps, par crainte aussi de se retrouver solitaire dans la maison où tant de jours heureux s'étaient écoulés.

Féroudja avait envoyé au fondouk indiqué par Jacques un enfant de la rue habitué à faire ses commissions; puis elle était remontée. Doudja s'était réveillée à son tour; elle buvait du thé sans rien dire. Comme autrefois les longs cierges grêles répandaient, avec leur fumée odorante, une faible lumière dans la pièce.

Ils attendaient, silencieux, le retour de l'enfant.



Quelques légers coups frappés à la porte extérieure résonnèrent dans la maison. C'était l'enfant qui revenait, sans doute; mais Jacques, tiré de son apaisement par ce choc, sentit son cœur battre à grands coups dans sa poitrine.

Les socques de la servante menèrent leur petit bruit régulier et non pressé sous les épais feuillages de la cour. Sitôt les loquets de la porte tombés, Jacques perçut confusément deux voix de femme qui discutaient. Féroudja reconnut à certains éclats la voix de sa servante, mais l'autre, qui ne lui était pas familière, attira son attention. Elle se précipita en bas pour savoir ce que cela voulait dire. Jacques se leva aussi, et, plongeant ses regards dans la cour, s'efforça de comprendre ou de deviner ce qui pouvait amener une femme à cette heure tardive et provoquer dès le début un échange de paroles aussi hautes. Il faisait trop sombre au-dessous de lui, malgré les feux bas d'une lanterne rougeoyante, pour qu'il pût rien voir, mais il entendit nettement Féroudja pousser un grand cri de surprise auquel succéda un silence. Et de nouveau une vive conversation à demi-voix s'engagea entre les deux femmes, qui restaient immobiles dans la pénombre. Il ne pouvait rien saisir de leurs chuchotements ni de leurs gestes; enfin elles montèrent l'escalier tournant. Une terrible

angoisse étreignait Jacques à la gorge. Il ne doutait plus qu'un malheur lui fût arrivé.

Féroudja apparut la première. Elle tenait d'une main crispée la lanterne qui vacillait : de-ci de-là une longue traînée de falotte lumière faisait scintiller au passage les faïences claires du mur et du sol. Derrière Féroudja venait une femme soigneusement voilée.

Elles entrèrent dans la chambre et Jacques les suivit. L'inconnue, rapidement, laissa tomber ses voiles. Il se trouvait en présence de Bent-Haoua. Il se demanda s'il ne rêvait pas : Bent-Haoua, la tante de Yamina, dans cette maison, à cette heure! Où donc était Yamina?

L'attendait-elle chez lui? Mais pourquoi cette surprise et ce brusque retour? Que s'était-il passé à Tissemsil?... Avait-on découvert le plan de Mustapha et les avait-on, lui et les siens, emmenés prisonniers? Dans ce cas, Yamina et sa tante, surprises, auraient été, elles aussi, contraintes de le suivre...

Toutes ces questions, avec leurs réponses immédiates et contradictoires, se pressaient dans sa tête; et tantôt il était rassuré, et tantôt inquiété atrocement. Devant le visage immobile de la vieille, il ne trouvait pas les mots pour formuler ses pensées. L'émotion, jointe à l'opium dont il était encore saturé, l'avait paralysé pour ainsi dire.

Enfin il s'avança vers Bent Haoua et lui demanda rapidement, d'une voix altérée :

— Où est Yamina? Parlez vite; qu'est-il arrivé pendant mon absence?

La vieille ne se pressait pas de répondre. Elle conserva son attitude impassible, mais ses yeux s'éclairèrent d'une grande haine où perçait de la joie mauvaise. Elle redressa son corps voûté par l'âge, et les rudes plis de son visage se contractèrent en une indicible expression de mépris pour son adversaire.

— Yamina est tranquille où elle est, à présent! fit-elle.

Et, sans ajouter un mot, elle s'assit. Jacques avait une envie folle de se précipiter sur cette atroce vieille, qui le faisait tant souffrir, et de l'étrangler; puis, soudain, il crut à une plaisanterie combinée pour le punir d'être resté chez les danseuses, et plus longtemps qu'il ne l'avait dit.

Bent Haoua le considéra de ses yeux perçants, tout chargés de fiel, et poursuivit :

— Tu veux savoir où est Yamina? Eh bien! sache que tu ne la reverras plus jamais!... Où elle est? — ricana-t-elle. — Elle est partie avec sa cousine et Mustapha, et toute sa famille. Nous t'avons trompé, mon ami; ils se sont tous embarqués, hier au soir, comme c'était convenu depuis longtemps. Si je suis restée, moi seule, ici, c'est que je suis trop vieille, et que je voulais aussi un peu avoir le plaisir de te l'apprendre.

Jacques, anéanti, n'écoutait plus. Il était tombé dans un état de prostration où la douleur même se percevait à peine. Impitoyable, Bent Haoua laissait couler un flot de paroles outrageantes :

— Tu croyais donc que je te laisserais toujours le maître de garder Yamina, ma fille, après que tu me l'avais prise? Tu t'imaginais donc qu'un étranger, avec son or, pourrait s'installer chez moi sans avoir à redouter ma haine, ni craindre ma rancune. Si la pauvrette a jamais eu la faiblesse de t'aimer, ce que je ne veux pas croire, c'est qu'elle était jeune et amoureuse du luxe que je ne pouvais lui procurer. Mais je t'ai toujours maudit pour deux!... Quand j'ai compris qu'elle était perdue, quand tu me l'as ravie, je n'ai accepté d'aller vivre sous ton toit que pour tâcher de la ramener à moi. Mais quand j'ai su que Mustapha l'aimait en silence, alors j'ai conçu le plan qui vient de réussir... Tout lui est pardonné maintenant, à ma Yamina chérie! Elle est redevenue islam comme nous tous, et, même si je ne devais plus la revoir, elle qui a été toute ma vie et toute ma joie, je m'endormirais tranquille de mon dernier sommeil, à savoir qu'elle n'est plus ta chose.

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

— On est venu ce matin, reprit-elle, te chercher à Tissemsil : on connaissait déjà leur fuite; on te soupçonnait de l'avoir préparée... Mais je n'ai rien voulu dire. Va-t'en ou demeure, peu m'importe; je ne t'en veux plus, je te remercierai plutôt d'avoir aidé ma vengeance!

R. H. DE VANDELBOURG

LA

RÉCONCILIATION NATIONALE

L'« Affaire » est au procès comme la mer au navire : elle le déborde à l'infini. Elle est une mêlée de sentiments, de passions et d'idées où se révèle la France comme elle est, incertaine et troublée. Je voudrais chercher les causes de ce trouble et de cette incertitude.

C'est une enquête difficile ; nous n'y demanderons pas le témoignage de ceux qui furent engagés dans le procès comme accusateurs ou comme défenseurs, ni de ceux qui plaidèrent devant le public pour ou contre l'accusé. Ceux-là ont été déterminés par des raisons de conscience ou par des raisons d'intérêt. Mais la masse prit parti pour ou contre l'accusé, d'un mouvement instinctif, ne sachant rien du procès, ou se contentant d'y prendre ce qui flattait et confirmait une conviction arrêtée d'avance : c'est en elle qu'il faut chercher l'état politique et moral de notre pays. Elle est partagée en deux camps, dont ni l'un ni l'autre n'est homogène. Aussi faut-il employer, pour les désigner, les deux termes que l'usage a consacrés : anti-dreyfusards et dreyfusards. Mieux vaudrait ne pas faire usage de ces mots, qui sont barbares, mais il est impossible d'en trouver de meilleurs pour désigner ces deux rassemblements.



Si l'on cherche le caractère le plus général qui les distingue l'un de l'autre, on trouve que, sauf des exceptions à faire pour des individus ou pour de petits groupements, le camp anti-dreyfusard réunit les conservateurs de toutes nuances, depuis le gentilhomme royaliste et catholique jusqu'aux républicains les plus modérés, c'est-à-dire jusqu'à ceux qui veulent une République aussi semblable que possible à la monarchie, s'appuyant sur les mêmes forces, respectant et défendant la hiérarchie sociale, une république *minima*, sorte de monarchie constitutionnelle à tête diminuée. L'autre camp contient (sauf, comme tout à l'heure, quelques exceptions) les républicains qu'on appelle avancés, des socialistes, des révolutionnaires et des anarchistes. Il a été facile de constater, au cours de la crise, que l'opinion politique, de plus en plus, a fait ce classement. Beaucoup de républicains et de socialistes, anti-dreyfusards à l'origine, ont changé de camp lorsqu'ils ont vu le procès exploité contre la République par presque tous ses ennemis : et, à mesure que s'opérait ce mouvement des républicains, le parti adverse se renforçait et devenait plus actif et plus violent. Un autre phénomène très curieux s'est produit. Des deux côtés les plus modérés se sont rapprochés des extrêmes. Dans des réunions publiques, des intellectuels ont donné la main à des anarchistes, aux applaudissements d'un auditoire mêlé d'intellectuels et d'anarchistes : de même, il est visible que des républicains de l'autre camp se résigneraient vite à la monarchie : ils n'ont plus qu'une très faible répugnance pour « l'opération de police un peu rude » qu'on nomme un coup d'État.

Somme toute, l'opinion politique préalable a décidé le plus grand nombre d'opinions sur le procès. Par opinion politique, on entend ici non pas, comme c'est l'ordinaire, la préférence pour telle ou telle forme de gouvernement, mais une façon de concevoir la France. Peu importe que cette conception générale soit très vague et confuse en beaucoup d'esprits ; elle les domine et les conduit. Et c'est ici justement qu'apparaît la grandeur et la capitale importance

de l'Affaire : elle met aux prises deux façons différentes de comprendre notre vie nationale.

La différence entre ces conceptions est naturelle et fatale, dans un pays qui a vécu une longue existence, et n'a point perdu son énergie — car nier l'énergie de ce pays est une audace paradoxale. Sa vitalité même crée et maintient en lui le mouvement et l'effort. A notre long passé, succédera un long avenir. L' « Affaire », comme nous l'avons définie, est un épisode du conflit entre ce qui est et ce qui veut être.

I

Pour comprendre ce qui est, et. en même temps, l'état, en grande partie inconscient, de beaucoup d'esprits, il faut interroger le passé.

Dans le passé, l'autel et le trône étaient inséparables. Un pacte inexprimé liait le Roi et l'Église depuis les premiers jours de la monarchie. Comme l'Église, le Roi croyait venir de Dieu, et s'appuyait en Dieu. Les deux pouvoirs se querellaient quelquefois, mais l'accord était la règle. L'Église avait besoin du Roi pour la défendre contre les violences et les convoitises des laïques, grands et petits, et contre les hérétiques, les blasphémateurs et les « libertins ». Son langage était une doléance perpétuelle avec perpétuel recours au bras du Roi. Si le Roi n'avait pas été là, et un Roi ami, allié. parent en Dieu, à qui aurait-elle tendu ses mains suppliantes ? Le Roi recevait de l'Église, au jour du sacre, le « huitième sacrement », le sacrement de la royauté ; son droit divin était attesté par l'Église ; elle l'enseignait par les Écritures, par la tradition, et par l'exemple de son obéissance. De l'Église au Roi, du Roi à l'Église, l'échange de services était continuel. C'était le « *Do ut des* ». « Donne-moi et je te donnerai », principe et fin dernière des alliances. La théorie de l'accord des deux pouvoirs était sublime ; elle venait du ciel, mais elle s'appuyait en terre solidement sur des intérêts. Bref, l'autel et le trône tenaient ensemble si bien que la jointure n'apparaissait pas.

L'Armée procédait de l'Église et du Roi, et, à la fin de l'ancien régime, du Roi surtout. L'Église a fait revivre, l'allant chercher par delà l'Évangile qui ne le connaissait plus, le Dieu de l'ancien Testament, « le Seigneur qui promet au Seigneur de lui faire un escabeau avec les têtes de ses ennemis », le Dieu qui « cassera sur la terre les têtes de beaucoup » ; « le Dieu des armées », qu'on prie avant le combat et qu'après la victoire on remercie par des *Te Deum*. Elle bénissait la force pour l'employer, consacrait les armes du chevalier, ordonnait la Croisade contre les infidèles et contre les hérétiques. Les temps héroïques passés, l'armée devint la chose du Roi. Elle fut monarchique, elle fut royale. Elle comptait beaucoup d'étrangers. Mais qu'importait? Elle n'était pas à la nation ; elle était au Roi. Nous ne savons pas assez que le Roi distinguait entre lui et la nation et qu'il se concevait en dehors et au-dessus de tout et de tous. Louis XIV mettait tranquillement lui d'un côté, et ses peuples de l'autre. S'il lui arrivait de sacrifier sa « gloire » pour donner la paix à ses sujets, il s'en vantait comme d'une bienveillance. L'Armée était le signe de sa force et le moyen de sa gloire ; il lui donnait en don royal la guerre presque perpétuelle : près de cinquante années de guerre pendant son règne. Il lui donnait argent et honneurs. En échange, elle l'adorait. Nous ne pouvons nous représenter l'amplitude de ce mot prononcé par un officier : le Roi.



Les révolutions sont venues ; cette trinité, Église, Roi, Armée, fut disjointe ; à l'ancien régime succéda le nouveau ; mais peut-on dire jamais d'un régime qu'il est ancien ou qu'il est nouveau? Il faut le dire au moins avec de grandes précautions. Sans doute, cent années se sont écoulées, et plus, depuis la Révolution. Mais qu'est-ce que cent années dans une si longue vie nationale?

Considérez, d'ailleurs, que l'Armée et l'Église ont, l'une et l'autre, dans la nation, des conditions de vie particulières. Un régime spécial d'éducation, une séparation, une distinction d'avec le reste des hommes par le genre de vie, par

la physionomie et par le vêtement, les isolent pour ainsi dire à l'intérieur, les font réfractaires aux influences nouvelles, et renforcent en elles les conceptions anciennes. Elles ont la mémoire du passé bien plus que le reste du peuple. Un prêtre et un officier connaissent, tant bien que mal, mais enfin connaissent l'histoire de l'Église et l'histoire de l'Armée : ils se voient dans le passé : malgré la différence des temps et des mœurs, que, pour la plupart, ils ne perçoivent pas nettement, ils s'y reconnaissent à des caractères permanents ; — au lieu qu'un bourgeois s'égarerait, s'il s'aventurait dans les complexités de l'histoire sociale : il fait dater l'histoire de lui-même ou tout au plus de son arrière-grand-père. L'Église et l'Armée sont des corporations de mémoire longue, et elles aiment le passé, qui fut le domicile de leur puissance et de leur gloire. Considérez encore, je vous prie, que, même tous souvenirs effacés, l'Église et l'Armée, fondées sur l'obéissance, ne peuvent aimer la discussion ni tout le désordre de la liberté, et enfin, qu'organisées en hiérarchie, c'est-à-dire en degrés montant vers un sommet, elles n'admettent pas volontiers un régime où il n'y a pas de sommet visible.

Qui est le chef de l'Armée? « Le Président de la République commande les armées de terre et de mer, » dit la Constitution. Le Président de la République ne commande rien du tout : tout le monde le sait, et lui, mieux que personne. Mais, l'Armée a besoin d'un chef suprême. Sans rien préjuger des sentiments positifs de notre armée actuelle, sans ouvrir un procès de tendance, considérant seulement la nature des choses, demandez-vous quel doit être pour des soldats l'idéal du chef. Ce chef monte à cheval, vêtu de l'uniforme, coiffé du képi ou du chapeau à galons d'or et plume blanche. Il n'a au-dessus de lui personne ; il est le chef de l'État, comme de l'Armée, assez haut placé pour qu'elle lui offre fièrement l'hommage de son respect, de son obéissance et de son dévouement, le salut des tambours, des trompettes et des canons, le salut de l'épée, le salut du drapeau. Et ce chef, qui est un soldat, aime la guerre. Or, c'est une chose inquiétante pour l'Armée, cette aspiration générale à la paix, ces attendrissements de philosophes, cette philosophie des banquiers et des marchands.

D'une guerre à l'autre, les intervalles s'allongent, n'en finissent plus. La guerre est une fonction dont l'organe est l'Armée; la fonction disparue, que deviendra l'organe? Jadis, des Ordres militaires furent établis pour subvenir à la Croisade ; la Croisade finie, ils dépérirent ou bien moururent de mort violente. Au XVIe siècle, les Chevaliers teutoniques de Sainte-Marie de Jérusalem vivaient encore et même ils possédaient une principauté, la Prusse. « Mais, demanda Luther, qu'est-ce donc que des croisés qui ne font pas de croisades? » Et l'Ordre teutonique en mourut.

Les causes que nous avons dites — similitude générale de condition et d'organisation, communauté de souvenirs — expliquent qu'il y ait une sympathie entre l'Église et l'Armée. Ajoutez que, de part et d'autre, l'idéal de profession est très élevé. Enfin les professions impliquant le péril de mort sont religieuses : si la religion se retirait de la terre, ses derniers refuges seraient des âmes de soldats et de marins.

L'Église et l'Armée ne peuvent pas ne pas regretter le Roi. Entendons-nous. Le pape Léon XIII commande l'obéissance à la République, et l'Église, en France, paraît lui obéir ; et il se trouve dans l'Armée de très bons républicains, et personne n'a le droit d'affirmer qu'elle conspire ou conspirera jamais pour ramener le Roi. Nous avons dit « regrettent », et peut-être serait-il plus exact encore de dire que l'Église et l'Armée, longtemps accoutumées à vivre en communauté avec le Roi, sentent qu'il leur manque quelque chose et se trouvent en état vague de malaise. Toutes les fois que le Roi reparaît, — tantôt roi, tantôt empereur, — elles le reconnaissent tout de suite; l'Armée devient son appui ; l'Église s'empresse aux *Te Deum* et au *Domine, salvum fac... nostrum...* Dans les intervalles que font les républiques, elles parent de leur magnificence le chef d'État provisoire. C'est, dit-on, la maison militaire des Présidents qui rêve d'un Président équestre en uniforme. L'évêque, mitre en tête et crosse en main, devance le Président au seuil de la cathédrale, lui donne l'eau bénite, et le conduit par delà la grille sainte, au trône réservé sur la droite de l'autel. Le Président reçoit les hommages adressés à l'absent, dont il est l'image intérimaire.

Cet état d'esprit des soldats et des clercs s'explique par

l'histoire de l'humanité : il est fondé sur une longue tradition vénérable ; il est légitime absolument. Ceux qui plaisantent en cette matière sont de médiocres esprits, ou bien qui s'aveuglent. « Sabre et goupillon », c'est bientôt dit, mais cela ne dit rien. Et ces plaisanteries sont dangereuses pour ceux qui les font ; elles les trompent sur la force de leurs adversaires, qu'elles feraient croire négligeables. Un politique qui la négligerait mènerait sa politique aux abîmes.



Les monarchistes des deux sortes, royale et impériale, se groupent autour de l'Église et de l'Armée, les derniers plus militaires, les premiers militaires et cléricaux. Les républicains minimistes se placent à quelque distance, qui, par moments, se rétrécit.

Ce sont des hommes d'ordre, et ils conçoivent l'ordre sous les formes anciennes, transmises par la monarchie. La machine, comme elle est, je veux dire l'organisation générale, un point central et des rayons, leur paraît bonne. Ils regrettent seulement qu'elle fonctionne mal. Ils disent qu'elle fonctionnerait très bien, si on les laissait faire : le malheur, c'est qu'on ne les laisse pas faire. Alors, ils se fatiguent et s'irritent. Tous, nous connaissons des républicains qui aimèrent la République, la vénérèrent et chantèrent ses hymnes sous l'Empire ; puis se fièrent à elle du relèvement national et la défendirent contre les coalitions. Mais, dès qu'elle fut maîtresse du terrain, la République rompit les rangs et se débanda ; en elle, des partis se formèrent, se heurtèrent et se détestèrent. Avec le désordre commença l'incertitude. C'est un grand sujet de découragement, si l'avenir se dérobe ; le marcheur s'arrête, ne sachant où il va ; bientôt une force l'attire en arrière ; il cède. Nous voyons les représentants de ce parti au Parlement s'accorder avec la droite, et l'ancienne bourgeoisie libérale se rapprocher de l'Église. Sans doute, les causes de cette réconciliation sont nombreuses et diverses, mais le retour à l'Église, puissance conservatrice, est pour partie, une préférence donnée à l'eau bénite sur le pétrole.



Dans les groupes qui viennent d'être nommés, les premiers surtout, le patriotisme est inquiet et intransigeant. Cette sorte de patriotisme, poussé à l'extrême, est le programme d'un groupe particulier. Les nationalistes professent pour la nation un culte enthousiaste, et, pour le reste du monde, l'indifférence ou la haine. La France est pour eux une aristocratie très vieille, qu'ils veulent pure d'alliage ; un nom de désinence étrangère leur est suspect. Ils sont antisémites presque tous (tous peut-être à l'exception de M. Déroulède), parce que, pour eux, le Sémite est un étranger. Ils n'aiment pas les protestants, parce que les protestants créèrent une dissidence. Sans qu'ils s'expliquent clairement sur ce point, ils semblent croire qu'on ne peut être vraiment Français que si l'on a été baptisé par un prêtre catholique. Par cette conception de l'unité, ce mépris et cette haine de l'étranger, ce « moi seul et c'est assez », ils sont des contemporains du roi Louis XIV.

II

Les groupes que nous venons de passer en revue se rapprochent les uns des autres en quelques points : ils convergent tous vers l'ordre à façon monarchique. L'autre camp est beaucoup plus divisé. Entre les groupes s'y dressent des barrières qui semblent aujourd'hui insurmontables. Laissons de côté les anarchistes, qui ne frayent avec personne : l'accord entre les républicains non socialistes et les socialistes paraît impossible. Point de commune idée d'un « ordre républicain », qui rallierait tous les adversaires de l'ordre monarchique. Pour les socialistes, le gouvernement sera une résultante de l'organisation sociale rêvée. une chose toute neuve. Les républicains non socialistes gardent, pour ainsi dire, une idée abstraite du gouvernement. Par là, ils tiennent au passé, mais ils marquent une défiance plus ou moins accentuée à l'égard du pouvoir exécutif : d'où les propositions de sup-

primer la Présidence de la République ou de diminuer la durée du mandat, de supprimer ou d'amoindrir les ministres. Ils répugnent aux contrepoids : d'où les propositions de supprimer le Sénat ou d'en restreindre les attributions. Ils sont les fervents de la souveraineté populaire et, par conséquent, les adversaires du suffrage restreint : d'où la proposition de faire élire les sénateurs par le suffrage universel. J'ai dit qu'ils tenaient au passé, mais ils mettent la scie dans les câbles. Et c'est pourquoi les socialistes peuvent s'entendre avec eux, malgré la divergence profonde. Ils espèrent que, les câbles coupés, ils seront les pilotes sur les mers nouvelles.



Dans ces groupes, l'Église est considérée comme le plus redoutable adversaire.

L'Église, en sa philosophie, considère l'existence comme une attente douloureuse, un passage à travers la vallée des larmes vers la vraie vie dans l'au-delà. Les conséquences pratiques de cette idée sont innombrables. D'abord, une limitation de l'activité humaine : — de l'activité scientifique, réduite à l'état de curiosité vaine, quand elle n'est pas dangereuse, et de l'activité sociale. — L'homme travaille par arrêt de la justice divine irritée : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »; le travail n'est donc qu'un châtiment. La charité envers les misérables est un devoir, parce qu'elle est un moyen de procurer le salut, mais la misère intellectuelle et morale, à l'égard du salut, est une condition privilégiée : les « béatitudes » du sermon sur la montagne énumèrent toutes les misères humaines. Et les misères dureront jusqu'à la fin des temps : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous ». Mais une autre philosophie enseigne que la vie vaut d'être vécue par elle-même, et que le devoir social est de la rendre de plus en plus tolérable à l'humanité. Ainsi, d'une part, à l'origine, le paradis terrestre, perdu à jamais, et, pour consolation, l'espoir du paradis céleste ; de l'autre, la misère animale à l'origine, et l'effort perpétuel vers un paradis à réaliser sur terre : voilà les termes de l'antinomie. Elle est absolue. Cette opposition philo-

sophique, cette essentielle contradiction, pour être vaguement sentie, n'en est pas moins réelle, effective, efficace. Les obscures raisons et les instincts sont les grands conducteurs d'hommes. Ils agissent à la façon de la nature, irrésistiblement. Mais l'opposition politique est plus claire, concrète et véhémente : l'Église est conservatrice.

C'est pourquoi, les uns veulent la brider : ils garderaient le Concordat comme un moyen de contrainte, et l'appliqueraient en toute sa rigueur. D'autres couperaient le lien entre l'Église et l'État; les deux antiques compagnons, l'un à l'autre attachés depuis les lointaines origines, seraient disjoints, et chacun d'eux poursuivrait sa fortune. A d'autres, sans aucun doute, cet acte si grave ne suffirait pas. Ils sont prêts et résolus aux actes de rigueur et de persécution.



Quelques-uns haïssent l'Armée, parce qu'elle est une école d'obéissance passive, où le citoyen, disent-ils, se déforme, parce que, disent-ils encore, elle est un lieu de corruption, où règnent l'arbitraire et la faveur, et se fait l'apprentissage des vices et de la fainéantise. Ils n'ajoutent pas, mais ils pensent qu'elle est la grande force conservatrice et l'obstacle aux révolutions espérées. Ils demandent la suppression pure et simple, ou bien la transformation en milices, qui, dans notre pays comme il est aujourd'hui, équivaudrait à la suppression.

Les autres ont consenti avec joie, sans compter, sans examiner, tous les sacrifices pour entretenir et pour accroître la force de l'Armée. Comme l'idée de guerre civile et de répression violente leur est odieuse, ils ne s'y arrêtent point, et ils considèrent l'Armée non pas comme une force défensive à l'intérieur, mais comme la sauvegarde de notre indépendance, de nos intérêts, de nos droits et de notre honneur. Ils aiment l'Armée. Longtemps, pendant la période du grand deuil national et de l'heureuse concorde dans l'effort et l'espérance, aucune inquiétude, aucune préoccupation même n'a troublé cette affection. Mais des crises sont venues ; la pleine confiance, ébranlée par l'aventure boulangiste, a disparu. La preuve,

c'est le besoin senti d'affirmer le principe de la supériorité du pouvoir civil, par des déclarations et des ordres du jour. Cette affirmation, autrefois jugée inutile, prouve bien que le doute est venu. On se demande : le principe proclamé par le pouvoir civil est-il accepté par la force militaire ? Ou bien des chefs de l'armée sont-ils capables d'ordres contraires à la loi républicaine ? Ces ordres ne seraient-ils pas exécutés sur l'heure ? L'hypothèse est invraisemblable : l'Armée est restée sourde aux appels à la révolte, mais ces appels, qu'une partie de la presse répète tous les jours, inquiètent des républicains. Ils cherchent des garanties contre la sédition militaire possible. Que faire ? Il ne faut point permettre à l'inférieur de discuter son obéissance ; ce serait supprimer le commandement. Le seul moyen que l'on propose est d'obliger les futurs officiers à recevoir une éducation républicaine dans les collèges de l'État. Mais ce moyen, d'une très douteuse efficacité, de nulle efficacité à mon avis, et qui prête à de capitales objections, ne peut avoir d'effet immédiat.

En somme, chez les uns, la haine de l'Armée qu'ils veulent détruire ; chez les autres, la croyance ferme à la nécessité de l'Armée, le dévouement à l'Armée, mais une tristesse et une inquiétude.



Laissons de côté les sans-patrie, très peu nombreux, s'il en existe vraiment. Ne croyons pas que les internationalistes, qui essaient de constituer par-dessus les frontières une classe sociale, comprenant tous les travailleurs unis contre le patronat capitaliste, aillent jusqu'à nier la patrie et refuseraient de la défendre. Mais il est certain que, d'une façon générale, le patriotisme, dans le deuxième camp, s'éloigne beaucoup de celui des nationalistes. Il est moins concret. La patrie n'est plus seulement le pays où les ancêtres ont vécu et dorment le dernier sommeil, plus seulement un sol et des habitants, de la terre, des hommes et des souvenirs. Elle est un lieu dans l'humanité. On la veut humaine en elle-même, égale et juste pour tous ses enfants, humaine envers les autres patries, respectant leurs droits comme elle veut qu'on respecte les siens, réglant ses sympathies extérieures sur l'idée qu'elle se fait de

la justice, réparant les injustices quand elle peut, et, si elle ne peut, les réprouvant, en souffrant. Dans le passé, on aime par préférence les manifestations de raison humaine que fit la raison française ; entre les gloires, on préfère cette grande gloire d'avoir brisé toutes les vieilles tyrannies, affranchi des millions d'hommes et changé le monde, car, au commencement du monde moderne, il y a la France : *In principio erat Gallia.* On sait bien qu'aujourd'hui la France doit avant tout penser à elle-même et que disperser sa force en entreprises de chevalerie serait une coupable folie. Mais on ne comprend point comment la France pourrait grandir à perdre son originalité entre les nations. On croit, au contraire, que ce serait, sans compensation, la déchéance. Bref, on prend la charge du double devoir de Français et d'homme, et, si l'on aime d'un naturel amour le sol natal, si l'on tient pour une noblesse la qualité d'être Français, on ne pense pas qu'il suffise, pour la mériter, de s'être donné la peine de naître en France.

III

Deux Frances entre les mêmes frontières ! C'est donc la guerre civile ? Non ; ce sera la lutte entre deux partis, acharnée par moments et très longue.

Le rêve le plus beau qu'on puisse faire pour notre France est que la lutte se poursuive dans la liberté, par la liberté, qu'elle soit comme un grand procès plaidé devant le pays, et aboutissant par de mutuelles concessions à la réconciliation nationale tant souhaitée. Et pourquoi ce rêve ne se réaliserait-il pas ? Ma conviction profonde est qu'il se réalisera. C'est une chimère ? C'en serait une en effet, si nous supposions que le miracle s'accomplira par notre sagesse, par notre volonté raisonnée, par notre générosité. Mais ce n'est point en nos vertus qu'il faut mettre notre espérance ; c'est en la force des choses.

Considérez, dans les deux camps, les extrêmes : d'un côté la royauté légitime absolue, avec ses contreforts, l'Église catholique d'État et l'Armée du Roi ; de l'autre, l'annulation

du pouvoir exécutif, la suppression de l'Église et de l'Armée. Admettrez-vous un moment que l'un ou l'autre programme puisse être appliqué ?

Jamais une restauration n'a réussi. On a vu en notre pays des réactions, des accidents : on en verra peut-être encore. La monarchie est revenue, mais, bien qu'elle fût toute transformée sous la vieille étiquette, elle n'a pas duré. Une vraie restauration n'est pas possible sans un retour complet à l'état d'esprit qui légitimait et soutenait jadis la chose que l'on voudrait restaurer. Il a fallu pendant des siècles un concours de circonstances pour produire l'esprit et la foi monarchiques. Ces siècles sont lointains et les circonstances oubliées.

D'autre part, la suppression de l'Église, la suppression de l'Armée, quelles folies !

L'Église ? Mais elle donne à l'immense foule des préceptes, des espérances, des terreurs, une explication de l'existence, et, somme toute, le peu de vie morale qui l'élève au-dessus de l'animalité ; l'Église supprimée, qui donc et quoi la remplacerait ? L'éducation de la raison est à peine commencée dans notre pays. Nos écoles gardent les enfants du peuple jusqu'à la douzième année au plus, et trop souvent entassés dans une école où le maître, à grand peine, les distingue les uns des autres ; puis nous lâchons dans la vie leur pauvre volée qui s'éparpille ; nous en reprenons quelques-uns par-ci par-là pendant quelques heures, arrachés au désœuvrement et peut-être déjà au cabaret. Or il s'agirait de préparer une conception toute nouvelle de la vie humaine. Certes, je crois à l'émancipation finale de la raison. Mais la date ? Oh ! la date ! Il m'arrive, aux heures de lassitude et d'inquiétude, d'ajouter en pensée un zéro au chiffre de l'année : 1900 devient 19 000 ; c'est une belle carrière aux hypothèses du rêve.

Il est insensé de prétendre que la France puisse se contenter d'une armée qui n'en soit pas une. L'exemple de l'admirable petite Suisse est allégué à tort ; nous ne sommes pas un pays neutre, et l'on ne naît pas chez nous avec la prédisposition à la discipline. Nous avons une certaine idée très précise du soldat, qui ne s'effacera pas de sitôt. L'imi-

tation du soldat nous amuse comme une parodie. Depuis longtemps, en France, le pompier et le garde national sont d'inépuisables sujets de gaieté.

La France, occupée à fonder un empire, entourée de flottes et d'armées adverses, a besoin d'une armée et d'une flotte militaire. Il faut une force organisée et toujours prête à la France mutilée.

Entre les deux extrêmes que nous avons considérés, une transaction est donc nécessaire.



La transaction se trouvera.

Une des choses les plus certaines du monde, c'est que l'Église ne demeurera pas unie à l'État éternellement. Leur union, toute naturelle autrefois, n'est plus qu'une hypocrisie, à la longue insoutenable. Tous deux ont à perdre, mais aussi à gagner, en se séparant. Sans doute, le Concordat est un moyen de surveiller et de contenir l'Église, mais entretenir la hiérarchie ecclésiastique à côté de la hiérarchie laïque, un prêtre auprès du maire, un évêque auprès du préfet, un archevêque auprès du premier président, n'est-ce point la nécessité de l'Église démontrée par l'État? Et, d'autre part, sans doute le Concordat assure au clergé la vie matérielle et lui donne cette autorité qui s'attache en notre pays à toute fonction officielle, mais c'est au prix de son énergie, de sa dignité, de sa sainteté. Au XVIIe siècle, l'abbé de Saint-Cyran déplorait « la plaie que le Concordat (celui de François Ier) avait faite à l'Église de France » ; « depuis cela, disait-il, on n'a pas encore vu d'évêque en France, qui ait été reconnu saint après sa mort ». En notre siècle, Joseph de Maistre a flétri les servitudes de l'Église gallicane concordataire. Le régime inauguré par le Premier Consul n'est point meilleur pour l'Église ; l'antichambre de M. le directeur des cultes, en la vieille maison administrative de la rue Bellechasse, est une entrée médiocre dans l'épiscopat de France.

L'Église deviendra un jour une grande association libre. Des hommes politiques craignent qu'elle ne soit alors plus redoutable à l'État : mais, d'abord, elle sera, comme toutes

les autres, soumise aux lois. Puis, en face des chaires et des écoles de l'Église, la concurrence contraindra l'État à vivifier les écoles publiques, dont l'action sera centuplée dès qu'on le voudra. Enfin, et surtout, à mesure que durera la République et que s'élargira l'éloignement du passé, l'Église s'accoutumera aux conditions de sa vie nouvelle. Jamais elle ne fut longtemps intransigeante ni entêtée à l'impossible. C'est un des secrets de sa durée à travers ce long passé.



Le problème militaire est plus difficile. On a beau dire que l'Armée est la nation même : elle disparaîtrait, le jour où elle n'aurait plus un régime à part dans la nation. Nous verrons certainement modifier l'organisation et le fonctionnement des conseils de guerre, mais la discipline restera dans sa rigueur avec sa condition essentielle, l'obéissance passive. Dès lors, n'est-il pas à craindre que l'Armée demeure hors des institutions et mœurs générales? Mais déjà, dans l'Armée même, des réformes sont désirées et proposées discrètement, dont l'effet serait considérable ; en premier lieu, une réforme dans l'éducation des officiers.

Élève d'un collège de l'État, élève d'un collège libre, le futur officier est mis à part du reste des écoliers. Ce n'est pas seulement par des études particulières qu'il se distingue, c'est par le régime moral qu'il se donne à lui-même. Il a son nom dans l'argot de collège, qu'il porte avec orgueil. Du temps que nos collégiens étaient coiffés du képi, le candidat à Saint-Cyr s'en donnait un tout semblable à celui de l'officier, et qui, le soir, quelquefois, lui valait le salut d'un soldat naïf rencontré. Le candidat à Saint-Cyr se refuse à l'éducation générale ; il méprise le « laïus », où l'écolier apprend à déduire des raisons; la philosophie lui semble un exercice intellectuel à l'usage de gens qui n'ont rien de mieux à faire ; qu'a-t-il besoin de logique, lui qui obéira sans raisonner, et commandera sans admettre la réplique d'un raisonneur? Dans l'histoire, — qui pourrait lui apprendre comment les institutions et mœurs militaires évoluent avec les institutions et les mœurs politiques, — rien ne l'intéresse que les campagnes et

les batailles. Il vit dans le cercle étroit des programmes et le rétrécit. Il arrive à l'École, au fond du triste vallon de Saint-Cyr. Bien plus qu'au collège, il y est séparé du reste du monde. Les exercices physiques, l'assouplissement à la discipline, — choses nécessaires, — l'abus des cours et des interrogations, un travail de mémoire insensé ne permettent aucune curiosité d'esprit. La seule joie, et elle est grande, c'est de se passionner pour la vieille tradition glorieuse; à l'égard du reste, l'habitude se prend d'une sorte d'indifférence hautaine.

A la fin de l'année 1898, étant directeur des conférences d'histoire et de littérature militaires à Saint-Cyr, j'avais donné comme sujet de composition une comparaison entre l'armée de la Révolution et celle de l'Empire; il s'agissait de résumer les deux leçons faites par M. Albert Sorel et par M. Albert Vandal. Mon jugement fut sévère pour ceux des jeunes écrivains qui, dédaignant le sujet proposé, c'est-à-dire un chapitre de sociologie militaire, s'étaient égarés en divagations généreuses où apparaissaient Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Dieu lui-même, et aussi des aphorismes très louables, mais qui n'étaient pas à leur place. Le lendemain de la communication des notes aux élèves, je reçus une pièce de vers anonyme :

Je hais ces gens de lettre et ces faux historiens
Ennuyeux et grognons, *cherchant à tout des causes*,
Se servant avec art de mille petits riens
Pour démolir les grandes choses...

. . . .

Hélas ! jeune homme, chercher les causes, c'est justement le propre de l'homme.

Ainsi le futur officier est marqué d'un pli, et ce pli demeure; un officier de haut rang m'a dit cette parole : « Le Saint-Cyrien reste collégien, et l'officier reste Saint-Cyrien. » Car il y a dans l'Armée, au ministère de la Guerre, à Saint-Cyr, des hommes que ne satisfait pas ce régime d'éducation. Ils désirent et ils ont obtenu quelques réformes dans les examens d'entrée, où ils voudraient une plus grande place pour les humanités, avec raison : tout le monde comprendra sans doute un jour que précisément parce qu'une école est *spéciale*, l'éducation *générale* doit être demandée aux candidats.

L' « aparté » des candidats à Saint-Cyr, cet entraînement au mépris de ce qui n'est pas soi. n'est nullement nécessaire. A l'École même, où tant d'heures sont mal employées, de l'aveu d'à peu près tout le monde, il serait facile de faire une place à cette éducation générale. Le temps qu'on y donnerait ne serait pas le moins agréable à ces jeunes gens. Toutes les fois qu'on s'adresse à l'humanité qui est en lui, le jeune Français, habitué à l'aride besogne des préparations aux examens et concours, lève le nez, ouvre l'oreille; d'abord surpris et défiant, il est gagné bien vite, et il devient le plus charmant auditeur qu'il y ait au monde.

Des militaires encore proposent une réforme plus considérable : au lieu d'aller tout droit à l'École, en sortant du collège, le futur officier passerait, après l'examen, une année au régiment. Il y entrerait avec la promotion des jeunes Français requis pour le service militaire. Il les verrait arriver : quelles dispositions d'esprit apportent-ils? Savent-ils ce qu'ils viennent faire? Cette difficile éducation du soldat, qui la dirige, et comment? Il étudierait sur le vif les naturelles qualités et les défauts du petit troupier. Il apprendrait à connaître « les hommes, » beaucoup mieux qu'il ne peut le faire après que le galon a marqué entre eux et lui une distance si grande. Bien connaître des hommes par une longue pratique, dans la sincérité de la vie en commun, c'est une utile préparation à les bien commander. En même temps, le futur officier, à sa place dans le rang, parmi ces jeunes gens de tous pays et de toute condition, prendrait le sentiment de la solidarité générale.

Des réformes peuvent être accomplies par des lois, décrets et règlements, mais elles seraient impuissantes, si le temps ne faisait son œuvre ici encore.

Voici à peine trente années que l'Armée en France est vraiment la nation en armes. Avant la guerre, le contingent était fourni par le sort; ceux qui tiraient un bon numéro, comme on disait, étaient exemptés à tout jamais de servir; ceux qui en prenaient un mauvais se rachetaient, à bon compte. Le service militaire était réservé aux pauvres gens qui n'avaient pas eu de chance à la loterie; il était une charge, un impôt,

une corvée, et le soldat, un corvéable. Aujourd'hui, de par la loi, de par la conscience nationale, le service est un devoir, et le soldat un citoyen qui accomplit le devoir militaire. Si le droit de commandement et le devoir d'obéissance subsistent en leur intégrité, la relation entre celui qui commande et celui qui obéit a changé. L'officier et le soldat ne sont plus gens de sortes différentes; l'un et l'autre servent la patrie par devoir envers elle. Ensemble ils doivent former une grande personne morale. Toute survivance de l'ancien état de choses, où le soldat n'était qu'un outil de guerre, a donc disparu de nos lois : peu à peu, elle s'effacera dans les esprits. Toutes les conséquences de cette révolution ne se sont point produites encore, mais ceux qui savent la lenteur de l'acquiescement aux choses nouvelles ne s'en étonnent ni ne s'en inquiètent. Bien plutôt ils se réjouissent de voir qu'un si grand nombre d'officiers comprennent leurs obligations envers le soldat d'aujourd'hui ; des idées très élevées et très pratiques ont été exprimées par eux sur « le devoir social » de l'officier.

Peu à peu s'atténuera la résistance à cette conception nouvelle. La durée même de la paix y pliera les esprits les plus récalcitrants. La guerre, dont chaque printemps jadis refleurissait l'espérance, reculant et reculant toujours, l'Armée ne s'énerverait-elle pas dans l'attente et comme dans le vide, si elle n'achevait pas de devenir, ce qu'elle commence d'être, ce qu'elle est déjà en d'admirables régiments, une école d'éducation nationale ? Ni la discipline, ni les vertus militaires ne sont menacées par cette grande transformation. Le temps prélevé sur l'oisiveté, trop souvent vicieuse, ne réduira pas d'une minute la durée des exercices préparatoires à la guerre. Entre l'officier et ses hommes, le lien se resserrera ; la force morale de l'Armée s'accroîtra. Or, la force morale, sans laquelle aucune armée ne put jamais résister ni vaincre, est plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Pour ne pas remonter aux temps lointains, notre Armée, il y a trente ans, par le mode de recrutement, par la longue durée du service, présentait quelques-uns des caractères d'une armée professionnelle ; elle avait la longue accoutumance à la discipline ; elle était moins nombreuse, plus facile à rassembler sous l'œil et dans la main. Pour que l'Armée d'aujourd'hui tienne ensemble

sous le feu, dans les futures immenses batailles, il faut que la valeur morale de chaque homme soit accrue, que la conscience de son devoir lui apparaisse plus nette, que sa confiance en ses chefs et son dévouement soient absolus ; qu'un même sentiment anime tout ce grand corps. Cette sorte d'intimité, cette « amitié », disait Michelet, qui naît de l'éducation, achèvera la cohésion de notre Armée. Respectée de tous, unie en elle-même, unie à la nation, elle attendra l'heure où quelque juste cause nous commandera la guerre, — car, malgré les efforts des philosophes, malgré la répugnance des intérêts, malgré l'appréhension de l'inconnu, cette heure viendra.

*
* *

Voilà, certes, une étrange audace de prophète optimiste. Cette conciliation du passé et de l'avenir, où prendre le droit de l'espérer? Est-ce dans son excellence même et dans sa beauté?

Considérons un instant cette baeuté dans l'âme d'un patriote philosophe. Il aime le pays où ses yeux se sont ouverts à la chère lumière. Il sait ce que doit sa fugitive personne au sol et au ciel du pays, aux peines et à l'effort des ancêtres. Comme les ancêtres vivent en lui, il vit en eux : il se reporte en arrière, dans les siècles. Il y a deux cents ans, il y a trois cents ans, vivait en France un homme dont il descend en droite ligne, qui était lui à cette date, dont il est peut-être exacte image revivante. Les croyances de ce père, la foi en Dieu et en son Église, la foi au Roi, comment les haïrait-il, puisqu'il sait bien qu'elles auraient conduit sa vie, en ces temps-là? Il comprend et admet, il aime ce passé, en esprit de solidarité filiale, nationale et humaine. Mais il redescend le chemin des siècles ; à mesure qu'il avance, il se dévêt des idées et des mœurs anciennes. Le voilà contemporain de lui-même, et, ne s'arrêtant pas à lui, tourné vers l'avenir, marchant toujours. Non, cet homme n'a point de haine. Il accommode les survivances aux conditions nouvelles et à l'idéal nouveau. C'est lui qui fait le rêve que la transaction s'accomplisse dans la paix par la liberté, le passé plaidant sa cause et l'avenir aussi, l'avenir gagnant la sienne devant la raison.

C'est un trop beau rêve ; descendons vite dans la réalité. La transaction se fera prosaïquement, à la façon d'un marché. Remarquez que, dans la bataille, ce ne sont point les extrêmes qui commandent. Le gentilhomme catholique et royaliste n'est pas aux avant-postes de l'une des armées, ni le socialiste révolutionnaire aux avant-postes de l'autre. Le monarchiste est derrière M. Méline, par exemple ; le socialiste révolutionnaire derrière M. Brisson ou M. Bourgeois. Le débat s'établit entre ceux qui sont le moins éloignés de s'entendre. Les extrêmes s'effacent, observent les règles de la discipline. Ce renoncement est-il l'effet de la sagesse? Oui, d'une sagesse involontaire. Il est le consentement obligé aux choses comme elles sont, une soumission à la force sourde du réel.

Oh! il n'est pas beau à voir, le spectacle de la lutte! La politique y mêle les ruses de ses compromissions, la bassesse des intérêts de personnes et de coteries, les vilenies de ses mensonges ; mais, à la fin, il se trouve qu'on aboutit où la raison vous aurait conduits. Restauration de l'Église! crie l'arrière-garde conservatrice ; destruction de l'Église! crie l'arrière-garde révolutionnaire! Aux avant-postes, on traitera, on transigera : l'Église demeurera, mais sous un autre régime ; ainsi de l'Armée, ainsi du reste. Et la France continuera.



Vous tous qui, pendant cette terrible année, sans intérêt égoïste, honnêtement, avez tant souffert en vos loyales consciences francaises ; vous qui, l'Armée et la Justice étant opposées l'une à l'autre par un effroyable malentendu, avez pris parti pour l'une ou pour l'autre, convaincus également que vous défendiez la patrie mise en danger ; vous qui avez suivi les préférences de vos instincts, soit que le passé vous charme et vous détienne dans sa grande ombre projetée, soit que, malgré son désordre, vous aimiez le présent et croyiez en l'avenir de la France républicaine ; vous qui vous êtes emportés, exaspérés les uns contre les autres, commencez, frères ennemis, par rendre à votre pays cette justice qu'il est le seul au monde peut-être où tant d'hommes soient capables

de se torturer pour des sentiments nobles. Et puis, apaisez-vous en cette idée que, tous ensemble, vous êtes la France, une personne historique très grande, animée de passions dont chacune prend sa source en son histoire, et qu'ainsi vos querelles sont d'inévitables manifestations de notre vie nationale. Et puis, comprenez, vous qui avez défendu ce que vous croyez en concience être le bien et l'honneur de la patrie, comprenez que la haine des citoyens les uns contre les autres est, pour la patrie, le péril de mort. Jadis, dans la fureur des guerres de religion, le chancelier Michel de l'Hôpital, s'interposant entre les combattants, les adjurait de se souvenir qu'ils étaient Français : « Otons, disait-il, ces mots diaboliques de huguenots et de papistes. » Les mots dreyfusards et anti-dreyfusards sont plus diaboliques encore : ôtez-les. Continuez à plaider en liberté devant le pays vos causes politiques adverses, qui dépassent le procès et lui survivent : mais, patriotes, offrez à la patrie le sacrifice de vos haines.

Le pays vous jugera, et son jugement sera juste. Car d'autres crises viendront, peut-être des coups de réaction, peut-être des coups de révolution, et encore des vilenies et des laideurs — vilenies et laideurs sont des maux constitutionnels dans l'histoire des hommes — mais la résistance du passé et l'effort révolutionnaire, l'un contenant et l'autre poussant, travaillent à composer une France où il y aura plus de liberté, plus de justice, moins de misères. Notre pays, libéré du passé, sans le renier, résolvant des problèmes que d'autres à peine commencent à poser, retrouvera sa force et son élan, et en même temps, il rendra service par son exemple, une fois de plus, au reste des hommes.

ERNEST LAVISSE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

ŒUVRES INÉDITES

D'ANDRÉ CHÉNIER

— AVANT-PROPOS —

Le 10 mai 1892, fut déposé à la Bibliothèque nationale un carton dont l'entrée dans les collections fut enregistrée de la manière suivante :

« Carton renfermant les manuscrits d'André Chénier tels que les a publiés son neveu Gabriel de Chénier. Les manuscrits inédits sont également renfermés dans ce même carton. Ni les uns ni les autres ne devront être dérangés de la place qu'ils y occupent. On ne brisera pas les cachets pour en faire l'inventaire ; je ne le veux point. Le directeur de la Bibliothèque nationale, à qui ce carton sera remis tel qu'on le trouvera après ma mort, aura seul le droit de l'ouvrir et d'en briser les cachets. Telle est ma volonté. » *Signé :* « ÉLISA, Veuve DE CHÉNIER. »

« M. l'Administrateur général a transmis ce carton, aujourd'hui 10 mai 1892, au département des manuscrits, avec cette mention : *Papiers de Chénier.* A ne pas communiquer pendant sept ans. »

Ces simples lignes contenaient l'épilogue d'une étrange querelle, commencée il y a plus de quatre-vingts ans, et dont les manuscrits d'André Chénier fournirent l'inépuisable matière. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la longue et curieuse histoire de ce débat, qui restera mémorable dans les fastes de la république des lettres, quelques piquants détails qu'elle dût présenter. On pourrait caractériser d'un mot le destin de ces précieux feuillets en disant qu'ils ont éprouvé, dans une certaine mesure, le contre-coup de la fin tragique de leur auteur. C'est, pour ainsi dire, fragment par fragment que l'œuvre du

noble et charmant poète, enlevé à trente et un ans aux lettres françaises, est sortie des portefeuilles où elle reposait, pieusement et jalousement gardée par la famille, depuis le 7 thermidor an II. Certes, les concours enthousiastes ne firent point défaut, depuis ceux de Chateaubriand, de Chênedollé, de Daunou, de Sainte-Beuve, du bibliophile Jacob, jusqu'à ceux de Boissonade, de Charles Labitte, d'Egger, de Guillaume Guizot et de Louis Moland; à partir de 1819, les éditions se succédèrent, nombreuses et savantes, préparées avec un soin et une méthode vraiment admirables, et ce ne fut pas en vain que les Latouche et les Becq de Fouquières, pour ne citer que les deux noms d'éditeurs auxquels les amis de la gloire d'André Chénier sont le plus redevables, mirent au service de cette grande mémoire une activité aussi éclairée qu'infatigable. Toutefois, lorsque M. Gabriel de Chénier, détenteur, par droit d'héritage, du principal groupe des manuscrits, se décida, en 1874, à publier les œuvres poétiques de son oncle, le monde des lettrés put constater, avec autant de surprise que de joie, que l'œuvre de l'auteur de l'*Hermès* se révélait encore plus riche, plus variée, plus grande, qu'on ne l'eût jamais imaginée.

Si l'apparition de ces trois volumes, trop longtemps attendus, fut saluée avec reconnaissance par tous les fervents des lettres, elle donna d'autre part, le signal des plus vives critiques dirigées contre l'auteur de l'édition et son inexpérience dans ce genre de travail. De nombreuses erreurs, surtout dans le classement des pièces et des fragments, tâche délicate entre toutes, et parfois aussi dans l'établissement du texte, furent relevées par le docte Becq de Fouquières, dont les éditions antérieures (1862 et 1872), quoique naturellement moins complètes, n'en demeuraient pas moins, au point de vue de l'érudition et de la rigueur scientifique, comme des modèles que l'édition de M. Gabriel de Chénier ne pouvait prétendre ni remplacer ni faire oublier, quelques nouveaux trésors qu'elle apportât. Deux volumes successifs furent consacrés par Becq de Fouquières à l'étude approfondie des morceaux inédits révélés en 1874 et à la critique du texte donné par le neveu du poète. Après comme avant cette date, il n'y eut entre ces deux hommes ni rapprochement ni entente. Observons toutefois qu'on ne saurait mettre tous les torts du même côté, puisque Becq de Fouquières, lui aussi, dont on pouvait comprendre en principe la légitime irritation, se laissa aller à faire preuve d'une acrimonie parfois injuste. La querelle, tant s'en faut, ne demeura donc point courtoise. Après toutes ces critiques, en grande partie justifiées, je le répète, M. de Chénier se refusa constamment, et avec une obstination plus irréductible que jamais, à communiquer à son pénétrant contradicteur, aussi bien qu'à tout autre, les manuscrits autographes, qui seuls eussent permis aux érudits les vérifications et les contrôles reconnus nécessaires. Nombre de questions contestées restèrent

ainsi sans solution possible. Le fils de Sauveur Chénier eut grand tort en cela : car, comme il m'a été donné de le constater sur les manuscrits si longtemps tenus cachés, plusieurs de ces vérifications, et non des moins importantes, eussent tourné avec éclat à son avantage. Devant le refus absolu de son adversaire d'entr'ouvrir, ne fût-ce qu'une seule fois, son trésor mystérieux, M. Becq de Fouquières crut devoir l'adjurer, dans la conclusion de son *Examen critique*, paru en 1875, de se résigner à faire à la Bibliothèque nationale le dépôt de tous les manuscrits qu'il possédait.

M. Gabriel de Chénier, né avec le siècle, mourut au commencement de 1880. Son contradicteur le suivit quelques années plus tard, en 1887, après avoir donné, en manière de testament littéraire, une dernière édition du poète aimé, dégagée de tout savant appareil, chef-d'œuvre amoureusement élaboré de correction et d'arrangement ; il ne se doutait guère, probablement, que son vœu le plus cher n'allait pas tarder à être réalisé. En effet, la veuve de M. Gabriel de Chénier, s'inspirant, selon toute évidence, des intentions de son mari, prit les dispositions testamentaires citées plus haut, et c'est ainsi que la Bibliothèque nationale entra en possession, au mois de mai 1892, de tous les manuscrits d'André, — et de son frère Marie-Joseph, — conservés depuis l'an II dans la famille de Chénier.

Le délai de sept années spécifié pour la communication des manuscrits expirait il y a quelques mois. Une bienveillante indication de l'éminent administrateur du Collège de France, M. Gaston Paris, m'avait appris, dès l'année dernière, que le moment n'était pas éloigné où les scellés du précieux carton pourraient être brisés. Je me présentais alors, en mai 1898, au département des manuscrits ; j'y appris que la réserve stipulée par la testatrice restait en vigueur jusqu'à l'année suivante. Dès que les sept ans furent révolus, le carton fut ouvert à ma demande : il contenait cinq liasses, composées de feuillets séparés, soigneusement numérotés. Chacune des trois premières correspondait exactement aux trois volumes de l'édition des *Œuvres poétiques* donnée en 1874 par Gabriel de Chénier ; la quatrième liasse renfermait, dans ses 379 feuillets, la totalité des pièces et ouvrages inédits d'André Chénier, tous autographes, — formant la partie la plus considérable de ce groupe — et, accessoirement, les manuscrits originaux de divers ouvrages politiques publiés par le poète lui-même, au cours de la Révolution, notamment dans le *Journal de Paris* et dans le *Mercure français*, puis quelques morceaux poétiques de sa jeunesse insérés dans l'introduction de l'édition de 1874 ; enfin, divers fragments littéraires ou politiques, publiés en 1840 par Paul Lacroix, grâce à une communication exceptionnelle faite par la famille. La cinquième liasse, moins importante, était réservée exclusivement aux papiers de Marie-Joseph Chénier.

Le département des manuscrits a, comme il convenait, respecté l'ordre établi, et les cinq liasses ont été reliées aussitôt avec le plus grand soin. Elles forment aujourd'hui cinq volumes du *Fonds français*, — *Nouvelles acquisitions*. — J'ai pu étudier à loisir tous les volumes et transcrire intégralement les œuvres inédites contenues dans le quatrième. Ces dernières forment un ensemble considérable, et de plus complètement inconnu. Je compte publier prochainement, dans une édition spéciale, toutes ces pages nouvelles, dont j'ai achevé le classement, avec un examen détaillé des œuvres qu'elles permettent de reconstituer. Ce volume comprendra également les observations nombreuses auxquelles donne lieu l'examen des autographes contenus dans les trois premiers volumes de poésies, si jalousement cachés à tous les yeux par leur dernier possesseur. Grâce à cette étude, plus d'un problème posé par Becq de Fouquières ou par tel autre érudit sagace a pu être complètement résolu. Mais on ne saurait entrer ici dans cet ordre de questions. Il vaut mieux laisser, le plus tôt possible, la parole à l'écrivain exquis qu'on a pu appeler, à juste raison, le dernier des grands classiques.

Parmi les œuvres inédites, il faut signaler, en première ligne, le groupe à la fois nombreux et bien délimité des fragments en prose destinés à une histoire générale des littératures. Chénier, on l'entrevoit par plusieurs passages, attachait une extrême importance à la réalisation de cette entreprise; il en avait pendant longtemps caressé le projet avec une prédilection toute particulière. La presque totalité des feuillets relatifs à cet ouvrage se trouve marquée du signe ω. On sait que le poète avait pour habitude de distinguer par une lettre ou par un mot grec (ϑ pour *l'Hermès*; βουκ. pour les *Bucoliques*; ἐλεγ. pour les *Élégies*, etc.) les pages qu'il écrivait chaque jour au gré des fantaisies de son inspiration, et parfois sous le coup d'une impression ou d'une réflexion fugitive. Ces signes nous fournissent aujourd'hui de précieux et sûrs points de repère. La plupart des morceaux préparés en vue de ce travail ont été recopiés avec le plus grand soin par l'auteur lui-même, sans ratures ni lacunes ; on peut donc en inférer que la rédaction de ces pages offre un caractère définitif et que beaucoup d'entre elles auraient figuré sous cette forme dans le livre, s'il avait été donné à Chénier de le conduire à complet achèvement.

Le poète observe quelque part, sur un feuillet inédit marqué de l'ω (manuscrits, tome IV, folio 172) : « Tout cela peut être traité, soit en prose, soit en vers, dans cette espèce de roman sur la perfection des arts. » C'est là probablement le titre, ou à peu près, qu'il comptait donner à son ouvrage. Ailleurs, dans un morceau assez étendu publié par Latouche, en 1819, et que j'ai toute raison de considérer comme faisant partie de l'œuvre qui nous occupe ici, l'auteur des

Iambes a écrit ceci : « Ainsi, même dans les chaleurs de l'âge et des passions, et même dans les instants où la dure nécessité a interrompu mon indépendance, toujours occupé de ces idées favorites, et, chez moi, en voyage, le long des rues, dans les promenades, méditant toujours sur l'espoir, peut-être insensé, de voir renaître les bonnes disciplines, et cherchant, à la fois, dans les histoires et dans la nature des choses, *les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres*, j'ai cru qu'il serait bien de resserrer, en un livre simple et persuasif, ce que nombre d'années m'ont fait mûrir de réflexions sur ces matières. »

Le livre, fruit de tant de méditations, d'observations et de lectures, qu'on pouvait croire perdu, est maintenant retrouvé. J'ai pu, non sans un travail délicat, parvenir à en reconstituer le plan et l'ordonnance générale. Il n'est certes pas impossible que certains fragments susceptibles de s'y rattacher aient été égarés, — Chénier ayant toujours écrit sur des feuilles volantes, de format et d'aspect variables, — mais il y a tout lieu de croire que nous possédons, en somme, les parties essentielles de l'œuvre. Chose singulière, dans le morceau si curieux consacré par Chénier à ses relations littéraires avec Alfiéri, morceau qu'on lira plus loin, l'auteur semble présenter son ouvrage sur l'histoire des littératures comme entièrement terminé. Mais si l'on songe que le poète a risqué, ou peu s'en faut, la même déclaration prématurée dans l'épilogue de l'*Hermès*, on s'abstiendra de prendre à la lettre cette formule exagérée, que Chénier n'a sans doute employée que pour se donner une nouvelle raison de hâter l'achèvement de son travail. La matière de cette histoire peut se répartir en trois grandes divisions : les vues générales, les morceaux relatifs à l'antiquité, ceux qui traitent des temps modernes et de l'époque contemporaine de l'auteur. On trouvera plus loin d'importants extraits de cet ouvrage, empruntés à chacune de ses trois parties.

On donnerait, je crois, une idée assez exacte de cette œuvre en disant que Chénier, fortement épris des formules de Montesquieu, a tenté de faire une application originale des théories de *l'Esprit des lois*, en les transportant du domaine de la politique et de la philosophie sociale dans celui de l'histoire de l'art et de la littérature. C'était là une entreprise qui devait ouvrir à ces études si considérables des horizons magnifiques et inattendus. En cela, comme en bien d'autres choses, du reste, le poète devançait audacieusement, et par une intuition extraordinaire, quelques-uns des penseurs les plus caractéristiques de notre temps, c'est-à-dire l'auteur de *l'Histoire du Christianisme* et celui de *l'Histoire de la littérature anglaise*, tous deux intimement pénétrés, comme le fut Chénier, du goût et de la connaissance de la culture hellénique. Cet ouvrage,

mieux que tout autre peut-être, permet de saisir les divers aspects de Chénier. C'est un homme du XVIII[e] siècle, et c'est un nourrisson de la Grèce antique : si profondément que diffère son âme de l'esprit voltairien, il n'aime la théologie ni hébraïque ni chrétienne, ni les rois ni leur cour (Voltaire à l'occasion leur serait plus indulgent), ni la barbarie « gothique » ni Shakespeare.

Les feuillets inédits, au nombre de plusieurs centaines, sont tous autographes, je le répète. Ils avaient été rangés par la famille du poète dans un ordre très défectueux. J'ai dû en refaire complètement le classement, et l'on pourra se rendre compte que ce travail, sûrement fort attrayant, présentait de sérieuses difficultés.

Les manuscrits de Chénier offrent, en général, une écriture ferme et régulière. Si, par suite de corrections ultérieures, ou en raison des exigences de l'inspiration comme de l'idée soudaine qu'un auteur craint de voir s'évanouir, certaines pages imposent un déchiffrement pénible, il en est d'autres, en grand nombre, écrites avec un soin minutieux. Des morceaux entiers sont même absolument calligraphiés. Tels fragments d'auteurs anciens, surtout de poètes, transcrits avec amour sur de jolis petits feuillets de carnet, en lettres capitales imitées d'inscriptions antiques, semblent l'avoir accompagné dans ses promenades et ses voyages. Partout, on retrouve à travers ces feuillets vénérables, la trace d'un esprit harmonieux, méthodique, ami de l'ordre et de la beauté. Quelques pièces figurent au dos d'adresses de lettres envoyées au poète à Londres et à Paris[1]. Entre toutes les poésies autographes contenues dans les trois premiers volumes, il faut signaler les célèbres feuillets, si minces qu'ils en sont presque transparents, où l'immortelle victime écrivit ses derniers *Iambes* dont on a pu dire récemment qu'ils sont le plus sublime cri d'indignation, d'ironie, de colère et de pitié qu'ait poussé la poésie française :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour...

. . . .

Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,

1. Voici deux de ces adresses : *A Monsieur, Monsieur Chenié de S[t] André, rue Culture S[te]-Catherine, au Marais.* — *A Monsieur, Monsieur de S[t] André, Portman Square (à Londres).* — Une rose des vents de l'antiquité a été dessinée par André sur un feuillet où il a noté l'adresse de M. Charles Curtis, Clarendon street, n° 8, Oxford. Des vers grecs et latins de « André le Français Byzantin » datés de Londres, le 31 janvier 1789, sont transcrits sur une vieille page de livre, — une feuille de garde.

Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats
Emplissant de mon nom ces longs corridors sombres.
. . . .
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime.

Ces feuillets, au nombre de trois, d'une écriture microscopique mais cependant très lisible, furent envoyés par André à son père, de la prison de Saint-Lazare, dissimulés dans un paquet de linge sale, peu d'heures avant l'exécution... Il est peu de reliques au monde qui puissent éveiller plus d'émotion, de tristesse et de regrets.

ABEL LEFRANC

SUR LA PERFECTION DES ARTS

Homo sum : voilà le principe, le but, l'objet de tous les arts... Et lorsque des préjugés, des institutions fausses ont écarté de là..., on n'a point vu les vrais rapports des choses, on en a trouvé d'imaginaires... on a tiré des conséquences fausses... on a fait des crimes des choses qui sont dans la nature et qu'elle prescrit... Les auteurs qui ont eu le malheur d'écrire d'après ces fausses notions passent, parce que la nature et la vérité sont seules éternelles... C'est [ce] qui a perdu beaucoup de beaux génies qu'on ne peut plus lire que pour admirer leurs talents, leurs belles expressions et déplorer leur sagacité à chercher des sophismes pour prouver des absurdités... Pascal, Bossuet... (développer *tout cela*).. suite du même principe.

Quel est l'homme un peu familier avec les écrits polémiques des missionnaires du christianisme, qui nie que tel est toujours le ton et la manière d'argumenter et d'Augustin et d'Hiéronyme, et surtout de ce véhément Tertullien? Et

pour citer de plus illustres exemples, quel lecteur judicieux et vrai méconnaîtra dans ce tableau cet écrivain de parti qu'un chef-d'œuvre de style et de plaisanterie rendit formidable aux ennemis du Port-Royal : ce Pascal qui depuis employa beaucoup de talents et de génie à maudire le bon sens qui examine, et à se révolter contre le doute ; homme arrogant et orgueilleux sous les formules de l'humilité, indigné qu'aucun mortel se crût permis de secouer un joug qu'il voulait porter lui-même ; homme né pour la gloire et l'utilité de son siècle, s'il ne se fût étudié à perdre sa vie dans des minuties tristes et sauvages, et s'il n'eût préféré au sage honneur de perfectionner les lettres et les sciences le dur plaisir d'humilier l'espèce humaine devant les chimères qu'elle-même inventa dans son délire ; et d'insulter ou par la pitié, ou par les injures, ou par des menaces célestes, quiconque oserait aimer mieux des raisons que des sophismes et des preuves que des assertions !

C'est dans cet esprit que sont faits presque tous les morceaux qui composent le recueil des *Pensées* de Pascal. Ceux qui ne peuvent se résoudre à penser. et qui croient et répètent sans examen ce qu'ils ont jadis ouï dire, nous les vantent sans cesse comme un livre admirable. Il y a en effet des endroits éloquents, mais combien c'est peu de chose que de l'éloquence employée à soutenir du ton le plus arrogant les plus impitoyables sophismes !



Il ne suffit pas dans les arts de ne jamais s'écarter grossièrement de la vérité ; il faut être vrai avec force et précision. c'est-à-dire être naïf. Quoique plusieurs auteurs estimés aient donné des notions excellentes et écrit les choses les plus sensées sur cette matière, cependant les personnes qui y ont moins réfléchi semblent n'entendre par naïveté qu'une franchise innocente et presque enfantine à dire de petites choses. Ce n'est pas assez à beaucoup près : la naïveté est le point de perfection de tous les arts et de chaque genre dans tous les arts. Vous pouvez avoir un beau choix de mots, des

phrases bien arrondies, des périodes sonores et harmonieuses; si vous n'êtes point naïf, vous ne toucherez point. L'oreille retiendra vos sons, l'âme ne retiendra point vos pensées; elles n'iront pas jusqu'à l'âme, elles se perdront dans l'oreille. Vous serez comme le poète Rousseau, toujours pompeux et jamais sublime... Un sentiment noble n'est sublime que par naïveté; un sentiment tendre, c'est par la naïveté qu'il vous remplit les yeux de larmes; la naïveté d'une plainte la rend déchirante et nous fait souffrir à l'entendre, et souffrir avec délices lorsque nous pouvons l'apaiser. C'est donc la naïveté seule qui produit en nous des émotions vives, profondes et rapides. Un peintre, un auteur seulement pompeux et noble sera copié par tout le monde; celui qui est naïf est à jamais inimitable : sa naïveté est le sceau qu'il imprime à toutes ses pensées, à toutes ses expressions, qui fait que son ouvrage est le sien et ne saurait être celui d'un autre. Vingt autres peuvent être aussi naïfs, aussi excellents que lui : ils ne le seront pas comme lui; ce seront de nouveaux originaux...

Qu'est-ce qui rend si beau le morceau du comte Ugolin? C'est la naïveté sublime, c'est ce malheureux père qui, entendant murer la tour, regarde ses quatre enfants sans dire un seul mot; c'est son expression : « *Sì dentro impietrai* »; c'est l'étonnement de ces quatre enfants qui ignorent la cause de ce regard effaré : « *Tu guardi sì, padre: che hai?* » C'est le désespoir avec lequel il se mord les mains; c'est le cri déchirant de Gaddo qui expire de faim à ses pieds : « *Padre mio, chè non m'aiuti?* » Voilà des traits pour lesquels on pardonne des volumes d'absurdités. Sont-ce de beaux discours qui vous touchent dans *Zaïre* et dans *Mérope*, ou si c'est la naïveté aimable de cette jeune fille séduite et la naïveté plus touchante et plus auguste de cette mère prête à tuer son fils? Est-ce la scène de Ptolémée et de ses confidents, ou les vers enflés qui ouvrent le chef-d'œuvre de *Cinna*, qui ont fait de Corneille le grand Corneille? Non : ce sont les cris et les sublimes naïvetés de tout genre dont le *Cid* est rempli, dont *Héraclius* et *Rodogune* fourmillent; c'est Polyeucte disant : « Je suis chrétien »; c'est : « Qu'il mourût »; c'est : « Rome eût été du moins un peu plus tard sujette »; c'est : « Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays! »

c'est : « Mais quoi! toujours du sang et toujours des supplices! », et mille autres passages d'une grandeur à laquelle nul poète moderne n'atteignit jamais. Et Roxane et Andromaque, Hermione, Agrippine, Esther, Athalie, Phèdre : n'est-ce pas leur exquise naïveté à exprimer tous les sentiments dont elles sont occupées qui fait leur sublime perfection ? Bérénice est-elle jamais plus intéressante que dans ce morceau :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur...

où son cœur plein de Titus se déborde en un bavardage amoureux au-dessus de l'éloge et au-dessus de l'imitation ? Et la seconde idylle de Théocrite et la dixième de Virgile, et vingt morceaux des *Géorgiques*, et Didon s'écriant :

Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles...

Malheur au cœur de pierre qui ne préfère point cela à vingt volumes de belles phrases! Et que serait-ce (car je ne veux point entasser des noms et des passages), si j'allais vous chercher Hector et Andromaque, et Ajax défiant Jupiter, et Diomède pleurant en voyant tomber son fouet, et toute l'*Odyssée*, et le *Philoctète*, et l'*Œdipe à Colone*, et les naïvetés héroïques d'Étéocle dans les *Sept Chefs devant Thèbes*, dans la scène du courrier, et la tragédie des *Perses*, et les naïvetés aimables de Térence, et les naïvetés républicaines du grand Tacite, et notre divin La Fontaine, et Montaigne, et Jean-Jacques Rousseau, et Montesquieu montrant la vérité pour la prouver, Montesquieu qui força des mots usés et rebattus à dire des choses nouvelles, qui, en s'exprimant comme nous, nous fit croire que nous pouvions penser comme lui, qui nous frappa d'étonnement, en nous faisant voir les expressions qui nous sortent chaque jour de la bouche, dans les conversations les plus vulgaires, employées à dire de si grandes choses et à les dire si bien... (Ensuite la naïveté dans les détails du style).



...Tout dans la nature l'inspire et lui donne à rêver : toute la nature lui appartient... Il voit tout, il sent tout, il peint

tout... depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Il n'est aucun objet si méconnu, si abandonné, qui ne lui fournisse quelque image nouvelle, quelque expression vivante, quelque allusion délicate, quelque emblème ingénieux... Il veut connaître la nature humaine... il se tâte, il s'étudie dans tous les sens... il veut que chaque homme, à tout âge, dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les circonstances possibles, puisse en le lisant se retrouver dans quelque endroit de ses ouvrages, s'en appliquer quelque morceau, se dire à lui-même : « Je ne suis pas seul au monde et cet auteur a pensé à moi. »

Qu'un auteur, dans son cabinet, s'étudie à disposer magnifiquement d'harmonieuses périodes, c'est bien : on admire le beau diseur, on achève son livre, on le loue, on se vante de l'avoir lu, mais on ne le relit guère. L'auteur qui demeure éternellement, l'auteur qui fait l'étude et les délices de tous les âges, c'est Virgile, c'est Horace, c'est La Fontaine, c'est Montaigne, c'est enfin (car je ne veux pas entasser des noms) quiconque, sans apprêt, dit à mesure qu'il pense, écrit comme malgré lui, et pressé de l'abondance de ses idées semble contraint de leur ouvrir une issue et de les répandre dans un ouvrage ; quiconque enfin, dans la moindre chose qu'il dit, montre une vaste connaissance, une infaillible érudition de la nature, une profonde et naïve expérience du cœur humain. Quel lecteur peut quitter un livre où il se retrouve partout, un livre qu'il lui semble avoir fait lui-même, où il dit à chaque page : *J'ai éprouvé cela... J'avais pensé cela mille fois...* ou bien : *Oh que cela est vrai ! J'aurais dû le trouver !* Il y a des sentiments si purs, si simples, des pensées si éternelles, si humaines, si nôtres, si profondément innées dans l'âme, que les âmes de tous les lecteurs les reconnaissent à l'instant ; elles se réunissent à celle de l'auteur, elles semblent se reconnaître toutes et se souvenir qu'elles ont une origine commune.

(Le poète homme d'esprit mais sans génie, et sans cette cette vraie philosophie fondée sur la connaissance du cœur humain :)

... Il est accablé sous le poids du beau sujet qu'il a choisi ; il se perd dans la foule des caractères qu'il a inventés ou qu'il trouve dans l'histoire ; il ne peut plus s'entendre à travers le bruit qu'ils font autour de lui ; il ne reconnaît plus personne ; il ne peut plus les suivre ni les guider ; il les perd de vue à chaque pas ; il les laisse arriver comme ils pourront ; il oublie ce qu'il doit leur faire dire ; il les laisse muets pour parler et déclamer lui-même, pour s'égarer dans des amplifications vagues et inutiles...

(Au lieu que l'autre :)

Il a un regard sûr et vaste : tout est lumineux et clair autour de lui ; il dispose sa matière à volonté ; il choisit ses campements : il arrange son armée, la réunit, la divise, la ralentit, l'accélère à son gré ; il n'oublie aucun de ses acteurs : il les place chacun dans le poste qui leur convient le mieux ; il les fait parler quand et comme ils doivent ; il change de style en changeant de personnage ; il a toujours l'œil sur chacun et sur tous ; soit qu'il resserre ses forces, soit qu'il les étende, il les fait toujours avancer ensemble. Il est vrai, sûr, infaillible comme la nature ; il crée, il imite en tout l'ouvrage de Dieu. Comme un philosophe se vantait de le pouvoir, avec de la matière et du mouvement, il fait un monde.



Si chacun avait pu s'observer, dès l'enfance, assez pour se souvenir de lui tout entier, pour n'avoir rien fait qui ne fût une expérience, pour se rappeler sur quoi ses premières idées étaient fondées, d'où naquirent ses premiers jugements, ses premières opinions, comment et pourquoi il en a changé, de quelles manières les nouvelles opinions qu'il a adoptées se sont développées dans son cerveau, quelle et combien forte a été la première impression des objets sur lui : je tiens que cette histoire ne serait pas moins importante qu'une autre à étudier, ni moins efficace à nous enseigner l'art de douter, de tolérer, de ne point nous presser d'assigner à tout les premières causes venues, pour peu qu'elles semblent vraisemblables, de ne point être si prompts à siffler des actions d'au-

trui qui ne semblent guère raisonnables, à la vérité, mais qui peuvent partir d'un principe qui n'est pas aussi absurde.

Je me souviens qu'étant à Montigny, à l'âge de quatorze ou quinze ans, la veille de notre départ, je trouvai sous ma main les *Lettres persanes*. Je me mets à lire ; à la fin de la première lettre, arrivant à cette phrase : *Sois sûr qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidèle*, j'en fus ému et frappé fortement, et j'aurais donné tout au monde pour avoir un ami Rustan dont il fallût me séparer, afin de la lui répéter. Il y avait là un bon et honnête curé qui me voulait beaucoup de bien, mais qui, sûrement, n'avait jamais trouvé sous sa main les *Lettres persanes*. Au moment que je montais en voiture, il arrive pour m'embrasser et me souhaiter bon voyage. Je me retourne, je l'embrasse et, lui serrant la main, je lui récite d'un ton sublime et pathétique la phrase de Montesquieu, et je pars[1].

Quand j'étais bien enfant, je faisais de belles chapelles... beaucoup de bougies... Je furetais partout pour m'emparer de quelques petits morceaux de satin, rouges, bleus, pour en faire une belle chasuble galonnée de papier doré. Je chantais la messe, je prêchais, on m'écoutait, on se signait ; et, quand, le soir, au salut, à la lueur de cent petites bougies, après bien des génuflexions et des antiennes, j'élevais un petit Saint-Sacrement de plomb, mon vieux père nourricier, ôtant son chapeau, et ma tante Juliette et ses amis se mettaient à genoux. Je croyais qu'à un certain âge on ne faisait plus de chapelles... mais... je vis... Partout ce que je voyais faire me rappelait ma petite chapelle... : un orateur au barreau... faisait des pathos (exemple)... et alors je me rappelais mon sermon... et les vieux magistrats le trouvaient sublime... et alors mon vieux père nourricier ôtait son chapeau... et les femmes le cajolaient et l'admiraient... et alors ma tante Juliette me revenait en mémoire. Cette chapelle m'ennuya bientôt... un guerrier... un prêtre... mais celui-là, je ne l'examinais guère, il faisait la même chapelle que j'avais faite autrefois... un mi-

1. Ce passage — depuis les mots : « étant à Montigny », jusqu'à la fin du paragraphe — a été déjà publié par Gabriel de Chénier (*Œuvres poétiques* d'André Chénier, t. I, p. VIII.)

nistre dans sa maison... « J'ai beaucoup d'affaires ; il faut que j'aille au conseil ». O la belle chasuble! « L'intention du roi... » O le joli morceau de satin! « La confiance dont le roi m'honore... » O le beau galon de papier doré! « ... Le bonheur d'une nation entière remis entre nos mains... » Je l'écoutais, j'ouvrais la bouche, je le regardais élever son petit Saint-Sacrement de plomb ; et alors chacun autour de lui : « Oh! oui, monseigneur, quel travail! Accablé d'affaires, vous êtes bien à plaindre! le bienfaiteur de l'humanité... » Et bon, et bon, me disais-je, toujours ma tante Juliette qui se met à genoux... Un poète... Une académie ... O la ridicule chapelle!

. . . .

Les hommes qui devraient être sages et qui... imaginent de faire la roue et d'aller à cheval sur un bâton.



Les ouvrages ont une physionomie ; ils font connaître non seulement les humeurs et le caractère, mais même la figure. Je suis sûr de connaître des hommes morts depuis des siècles, comme si j'avais vécu avec eux ; s'ils renaissaient, je les reconnaîtrais dans la rue. Je suis sûr que Platon, Cicéron, Montesquieu se promenaient souvent à grands pas, l'âme et le front toujours occupés de quelque grande pensée. Je sais bien aussi que Virgile, Tibulle, La Fontaine aimaient à vagabonder çà et là lentement, l'œil doucement mélancolique, la tête penchée sur l'épaule, rêvant à tout et ne pensant à rien. Ils haïssaient les scélérats par l'amour et la pitié que leur inspiraient les gens de bien qu'ils oppriment. Lucrèce les haïssait parce qu'ils troublent l'ordre. Je ne veux pas dire par là que celui-ci n'avait point d'entrailles, ni les autres d'amour pour l'ordre : je dis seulement que l'on peut voir dans leurs écrits quel sentiment dominait sur leur visage et dans leur caractère. Car, enfin, avouez-moi que de certains écrits excluent dans l'auteur telle ou telle physionomie, telle ou telle figure, et n'admettent que telle ou telle autre. Avouez-moi qu'il est impossible que ce Lucrèce eût une figure de fantaisie et fût un petit maître. Convenez que Plutarque n'était pas un joli homme, ni Pline l'Ancien non plus. Con-

venez que Newton n'avait pas un nez obtus et de grosses lèvres ; que Voltaire ne pouvait avoir que des traits étincelants et fins ; Malebranche, Locke, le poète Pope, que des traits grands et forts; qu'un front épais, un gros nez, de grosses joues, une grosse bouche n'ont point dicté les écrits de Sterne, de Lucien, de Cervantès, de l'Arioste, de Molière; que rien de commun, de bas ni d'impudent n'était sur le visage de Corneille ou de Milton. Qu'on vous dise que Racine, dont les vers sont si beaux, si parfaits, si achevés, portait un visage tronqué, des traits mal assortis, ou à demi formés : le croirez-vous? Qu'un homme vienne me dire qu'il a vu Tacite et que Tacite avait des yeux ronds et éveillés, un nez retroussé, de grosses lèvres rouges, je lui dirai qu'il n'a point vu Tacite, et que le bon Cagliostro, en évoquant cette ombre des enfers pour la leur faire voir, aura pris un mort pour un autre... Je vois bien que Bayle avait une figure noble, humaine, pleine de calme et de sérénité, mais je suis bien sûr qu'elle n'avait pas cette philanthropie active et tendre qui brillait sans doute sur celle de Montaigne et devait lui donner une attraction irrésistible. D'autres écrits montrent de mauvaises figures... l'orgueil hébété... la bonne opinion... D'autres montrent une physionomie vague et nulle: par exemple... mais ici je ne veux nommer personne.



Puisqu'il est certain que beaucoup d'objets de la nature physique et même morale n'ont pas été traités par nos grands poètes, et que, d'ailleurs, tous les hommes de génie ne saisissent pas toutes choses de la même manière et ne les envisagent pas sous les mêmes rapports, il est certain aussi qu'il y a encore à trouver une infinité d'images nouvelles et de nouvelles combinaisons de mots ; et non seulement la langue française en est susceptible, mais la langue la plus barbare devient nécessairement éloquente et énergique dans la bouche d'un homme éloquent et passionné. Il faut donc, pour les trouver, avoir une imagination pénétrante et vive, de la netteté et de la précision dans l'esprit et une profonde étude de la langue et de ses principes, être remonté à sa

source, l'avoir vue naître. C'est alors qu'on la possède tout entière, que l'on connaît son génie, ses humeurs et quelles richesses lui sont propres, comment il faut lui présenter des richesses nouvelles pour qu'elle les accepte et se les rende propres, et comment aussi, quelquefois, mais très rarement, il faut savoir lui faire une heureuse violence pour qu'elle s'attache après une langue étrangère, et lui ravisse quelque tournure forte et originale qui l'effarouche d'abord, mais que l'habitude lui fera bientôt aimer.

Un homme sans génie, sans imagination, sans justesse d'esprit, se met à lire les grands poètes, et son oreille en est charmée ; il ne voit en eux ni la force ni la finesse des pensées, ni la variété des images, ni l'abondance, la vérité, la clarté des expressions, ni le fil d'une logique exacte et facile qui unit et enchaîne le tout ; non, rien de tout cela. C'est un vain bruit, c'est le nombre, la cadence, le rythme qui plaît à son oreille. Des mots pris au hasard et arrangés harmonieusement sur les mêmes mesures, sans produire aucun sens, lui feraient le même plaisir. Il lit ces beaux vers, il les retient, il les récite ; il faut qu'il en fasse aussi. La même envie ne lui est jamais venue en lisant de la prose ; d'autant que la prose lui est familière, et que, d'ailleurs, pour écrire en prose, il faut penser, au lieu qu'en vers il n'en voit pas la nécessité. Il commence donc : les mots lui arrivent en foule, car en ayant surchargé sa tête et n'ayant pourtant aucune idée, il n'y a point de raison pour que tout un dictionnaire ne lui vienne pas à la bouche ; puis il apprend que les grands poètes ont toujours une harmonie imitative qui peint à l'oreille tous les objets dont ils parlent, et il veut l'avoir aussi ; et il la cherche, ignorant que ceux qui la trouvent ne l'ont pas cherchée ; et il entasse des mots qui lui semblent représenter par les sons la chose qu'il veut peindre, et il croit avoir peint quelque chose, et il se dit qu'il est bien beau d'être poète ; ou, s'il est vain et entreprenant, il annonce qu'il a fait de grandes découvertes en poésie, il lasse la renommée, il prône l'ouvrage qu'il va faire. Il paraît enfin, cet ouvrage, et alors la renommée se tait : on trouve son livre monotone et trivial, ou grimacier et sautillant, ou gigantesque, bouffi de descriptions monstrueuses et fausses,

écrit en style brutal et amphigourique, en vers barbares, coupés gauchement, pendants tout de travers, disloqués en césures incohérentes ; et, après nous avoir fatigué la bouche à prononcer tout cela, à grimper d'hémistiche dur en hémistiche plus dur, à gravir sur un tas de consonnes bien âpres et bien escarpées, il nous fait admirer dans la note combien tout cela est beau. Et si on le siffle, il se plaint, il dit que c'est notre faute, la faute de la langue française qui n'admet rien de grand, rien de neuf. Si fait, si fait ; elle admet tout, mais elle refuse les présents de ceux qu'elle ne connaît point et qui la maltraitent. Jetez dans son moule les richesses étrangères que vous lui offrez, pour qu'elle leur donne sa forme et qu'elle leur imprime son cachet. Faites-lui concevoir ce que vous voulez lui faire enfanter. Mais si vous nous donnez vos vers épais et difformes pour de la poésie riche et facile et achevée, nous vous dirons : « Vous vous moquez de nous ; c'est un fœtus à peine né, c'est une masse lourde : reprenez votre marteau et remettez-la sur l'enclume. Peut-être tirerez-vous de là une belle statue, mais jusqu'ici ce n'est qu'un bloc énorme que le sculpteur a livré à ses écoliers pour le tailler grossièrement et à peu près en une espèce de figure humaine. »



(En parlant de l'imitation :) Mais ici je ne veux point passer outre sans mentionner et montrer combien est vaine et insensée l'idée de plusieurs qui, dès qu'ils rencontrent dans un livre des pensées ou des expressions semblables à d'autres qu'ils ont déjà rencontrées dans d'autres livres, crient aussitôt au pillage et au plagiat. Et d'abord je demanderai s'il n'y a pas un grand nombre de pensées fécondes et universelles qui, étant liées par leurs rapports à une multitude de choses, étant la suite, l'origine ou le nœud d'une multitude de notions, doivent entrer nécessairement dans beaucoup de matières diverses, et par conséquent se trouver sur le droit chemin de tous les divers auteurs qui les traitent, si ces auteurs ont un esprit exact et un discernement juste. Or, je dis que s'éloigner de ces pensées lorsqu'on y est précipité

par la pente de son sujet, sur cette seule raison qu'un autre auteur, en écrivant d'autre chose, aurait dû les avoir aussi et les aurait employées, serait puéril et contre le bon sens : car elles sont nécessaires au fil du discours et la conséquence de ce qui a été dit, et le passage à des conséquences ultérieures ; et il est clair que leur absence laisserait dans l'enchaînement des idées une interruption impossible à bien remplir. Quant aux expressions, comme c'est surtout alors qu'elles naissent avec la pensée, et plus vives, plus vraies, plus naïves, plus exclusives, il est clair que la même ou presque la même peut naître séparément dans plusieurs têtes fortes.

Celui qui n'ayant point de but, de plan, de série d'idées qui le conduise, d'impulsion secrète qui le domine, n'écrit que pour tenir une plume, et va cherchant de côté et d'autre quelques perles incohérentes et parasites, quelques riches lambeaux, pour les coudre à sa robe qui les ternit et n'en paraît que plus pauvre, celui-là est un plagiaire ou au plus un compilateur. Mais celui qui embrasse un projet étendu, le poursuit, avance dans son vaste plan, ne perd de vue aucune partie et, recueillant dans ses souvenirs et dans ses lectures quelques beautés qui se trouvent devant lui, grossit son fleuve déjà grand, et mêle de l'or avec de l'or, celui-là ne mérite pas les mêmes noms. Car l'un ne fait que transposer des mots d'un papier sur un autre ; il emprunte sans devenir riche ; et les bonnes choses qu'il rencontre ne font que passer sur ses lèvres et le laissent maigre et décharné ; tandis que l'autre les goûte, les savoure, les digère et leur suc devient sa propre substance. Et comme il est certain que tous les hommes reçoivent toutes leurs idées par les sens, et ensuite par la mémoire et le raisonnement les combinent, les rapprochent, les divisent et se composent chacun un cercle qui lui appartient de notions plus ou moins générales, d'expériences plus ou moins étendues, suivant son plus ou moins de force et de capacité d'esprit ; ainsi peut-on dire que les penseurs lettrés ont en plus grand nombre que les autres hommes des sens ouverts à toutes les impressions étrangères, qui, réunies à ce que leur nature leur avait donné, leur forment une habitude de penser, de sentir et de s'exprimer, qui est leur,

quoique en partie de sources empruntées. D'où l'on peut assez conclure, ce me semble, que cette plainte si fréquente chez plusieurs auteurs, même anciens, que tout a été dit et qu'on ne peut plus écrire rien de nouveau, est moins fondée sur la vérité et sur la nature des choses que sur la stérilité des écrivains.

J'avoue que, plusieurs choses simples et bonnes à dire en commençant ayant été bannies pour leur trivialité, l'art d'écrire est plus difficile : mais cet amas d'idées et d'affections primitives et vraies, et leurs conséquences, et ce long enchaînement de pensées morales, dont la base est la connaissance de l'homme, agrandi de siècle en siècle et qu'on peut appeler le patrimoine de toutes les générations et de toute l'espèce humaine, ne mourra qu'avec elle, et s'alimente de lui-même ; les objets qui le composent se travaillent et se grossissent dans chaque cerveau où ils passent. Les mœurs et l'esprit général indiquent ce qu'il est plus à propos de développer dans un temps que dans un autre ; les mêmes choses transmises, autrement présentées sous un nouveau jour, finissent par frapper les hommes, qui ont besoin d'être imbibés lentement. Ainsi cette filiation de bons ouvrages, quoiqu'elle rende le talent plus épineux, bien loin d'en tarir la source, l'entretient et la reproduit, puisque les formes des esprits humains sont aussi variées et inépuisables que celles des visages : et de fait, parmi nous, au milieu de ces plaintes que *tout est dit*, il a paru plusieurs écrits pleins de choses grandes et neuves.

Et toujours cette sorte d'imitation inventrice dont j'ai parlé enrichit les auteurs les plus justement renommés pour leur originalité. Certes, qui sera familier avec Démosthène et Thucydide reconnaîtra combien véritablement Quintilien a dit que le plus souvent Salluste traduit du grec ; et cependant il n'a pas si fort épuisé cette mine que l'imitation de ces deux auteurs et de Salluste lui-même ne brille plus d'une fois dans les sublimes pages de Tacite : et moi, pour oser aussi parler de moi, l'on me surprendra souvent à me nourrir chez tous les quatre et chez Tite Live, Cicéron et d'autres encore. Et quand on verra étinceler chez moi quelqu'un de leurs traits, ou de Montaigne ou de Montesquieu,

qu'on juge que j'aurais pu les créer moi-même, ou que je les dois seulement à mon commerce avec ces hommes divins, il ne m'importe, si pourtant je pouvais mériter qu'on dît que mes pensées et mes expressions entrelacées avec les leurs ne déshonorent pas un si noble voisinage. Je veux de plus que l'on sache qu'avant que cet ouvrage entièrement fait fût entièrement écrit, Vittorio Alfieri d'Asti, qui dans ses tragédies et dans tous ses vers et sa prose a ressuscité l'énergie de la langue toscane et la noblesse et majesté de la pensée romaine, me lut ses trois livres du *Prince et des Lettres* qui n'étaient pas encore imprimés. Comme l'unanimité de sentiments et d'opinions avait été la première cause qui nous lia d'amitié, je ne fus pas si étonné que flatté de voir souvent une honorable ressemblance entre ce qu'il avait écrit et ce que j'écrivais. Je l'interrompis quelquefois pour en faire la remarque, mais comme je n'ai terminé cet écrit que depuis cette excellente lecture, il est possible qu'elle eût laissé dans mon esprit des traces assez profondes pour que, sans le vouloir et sans le savoir, je tienne de lui plus d'un passage éclatant. Je déclare donc avec joie que l'on pourra retrouver ici plusieurs choses déjà lues chez lui, soit que notre conformité de principes me les eût dictées sans lui, soit qu'une utile réminiscence les ait fait couler de ma plume.

Les objets auxquels on est familiarisé frappent l'esprit et le dirigent de telle et telle manière, ce qui n'empêche pas que chaque génie ne digère cela à sa façon et n'en fasse sa nourriture propre... Ainsi, il y a un peu d'oriental dans les hymnes grecs..., puis les Attiques n'eurent rien de pareil... Chez nous, les peuples de la religion réformée eurent la Bible en langue vulgaire... leurs poètes en prirent un peu le ton, témoin le grand Milton. Un poète qui vient après, qui les connaît tous et sait les sentir tous, peut... se composer une manière d'après toutes celles-là, une manière à lui... Ils l'ont aidé à se faire sa manière qui n'est celle d'aucun d'eux, qui est aussi, tout comme la leur, celle de la nature, originale comme la leur, puisqu'elle est vraie, pittoresque, facile, imprévue, et difficile à imiter.



Bien des gens s'imaginent, à tort, qu'en attaquant non la mythologie elle-même, mais l'abus de la mythologie, — par exemple un poète qui suivrait la *Théogonie* d'Hésiode pour son unique système, — on veut proscrire aussi les allégories antiques... L'allégorie est la langue de l'esprit... il faut encore en inventer de nouvelles... La poésie donne un corps, un visage à tous les vices, à toutes les vertus, aux passions... elle transporte sur le visage même qu'elle leur donne les traits, les marques, les signes par où elles se manifestent sur les visages des hommes... par exemple, Cybèle n'est que la Terre, Cérès est le nom du blé; Mars, Bellone, Erinnys ne sont que des noms de la guerre; Neptune, Amphitrite sont des synonymes de la mer: Vénus est le besoin de jouir, Apollon, les Muses désignent le penchant et le goût de la poésie...

Tout cela peut être traité soit en prose, soit en vers, dans cette espèce de Roman sur la perfection des arts.



Ce recueil (la Bible) renferme les ouvrages d'un grand nombre de poètes qui, tous, avaient leur génie particulier... digne d'être connu... Ces monuments ont un ton... qui montre leur antiquité... (Détailler leurs différentes vertus.)

Ces ouvrages n'ont jamais été connus ni envisagés sous leur véritable point de vue... Déjà, très anciennement, les Hébreux, ayant perdu dans leurs longues captivités, etc... jusqu'aux traces du génie de ces auteurs, ne faisaient plus que les adorer sans même oser songer à les imiter... Ils en avaient perdu et dédaigné la simple intelligence; ils les ont expliqués de siècle en siècle par des allégories stupides, des fables grossières et dégoûtantes; et tout ce que l'Évangile ou le Coran ont inspiré de folles rêveries aux théologiens chrétiens ou musulmans n'égale peut-être pas l'absurdité de ce que les rabbins ont écrit sur les livres antiques de leur nation. Ensuite, lorsque le christianisme, s'appuyant de ces mêmes livres et faisant des progrès dans l'Empire, les offrit

aux regards des hommes..., les travaux déjà anciens des septante vieillards et ensuite d'Origène, de Symmaque, d'Hiéronyme, etc... qui auraient pu être utiles... comme ces livres étaient dans les mains de tous les néophytes, comme chacun les étudiait sans les examiner, sans les entendre, comme le sacerdoce en donnait et la garde et l'intelligence, on vit paraître des foules de docteurs qui, sans avoir aucune connaissance des langues, des mœurs, du génie des peuples orientaux, expliquaient..., tordaient le sens et les paroles..., pour les citer et donner par là de l'autorité à leurs propres opinions... Tout fut altéré, perverti; confusion, etc... Bientôt les passions et les intérêts particuliers... Ces livres servirent à tout... et devinrent le seul code du genre humain. Les faits contenus dans ces histoires furent des exemples et des règles de la vie; les exagérations des poètes, des..., les emportements féroces d'une populace ou d'une armée, des règles de conduite et des sentences de morale. L'ignorance, l'avarice, l'ambition monacales et royales les firent servir de texte aux plus ridicules visions et d'excuse à la rapine, au parjure, au meurtre, à la tyrannie, à tous les crimes; et l'on peut dire que pendant plusieurs siècles, ils ont été l'arme des méchants et de la misère publique. Ce n'est pas alors qu'on les aurait examinés d'un œil critique, puisque la plus grande partie du genre humain tremblait à leur nom seulement, etc..., et que l'autre y avait intérêt... et se prosternait peut-être aussi devant l'idole qu'elle avait formée...

Puis, quand les lettres renaissantes tournèrent les esprits vers des études, etc.... ce livre ne fit plus l'unique occupation des hommes, mais il perdit peu de son crédit et de son autorité... Il est vrai qu'il fut négligé, car la littérature, voyant que la dévotion s'en était emparée, le lui laissa et crut qu'il n'était bon que pour elle. Les prêtres crièrent, le public regarda les lettrés comme des novateurs dangereux... La plupart ne lisaient pas la Bible... parmi ceux qui la lisaient, ceux qui la méprisaient n'osaient pas le dire... les autres, gens de goût qui l'auraient admirée comme poésie, n'osaient pas même se familiariser jusqu'à l'admirer... ils tremblaient devant chaque syllabe... Ainsi, toujours adorée ou négligée, jamais pesée, jamais lue, le res-

pect qu'elle inspirait nuisit à son juste et véritable succès, et l'asseyait sur un trône usurpé qu'elle devait bientôt perdre et qui l'éloignerait même de celui qui lui était dû... Car aujourd'hui que l'on a scruté et examiné toutes les questions aux yeux de la raison... Voltaire, soit, comme je l'ai pensé, qu'il n'aimât ni ne connût la poésie haute et sublime, soit qu'il eût des préventions qui venaient de l'horreur pour les atrocités dont ces livres avaient été la cause, l'excuse ou le prétexte, les couvrit de mépris et de ridicule, les fit passer pour détestables; peut-être eût-il mieux valu... et éclairer ses nombreux lecteurs... peut-être aussi cela est-il impossible : peut-être est-il impossible que lorsqu'on pousse fortement le genre humain égaré pour le remettre dans la voie, il ne la franchisse pas pour s'égarer du côté opposé : une fois ébranlé, il faut qu'il chancelle et vacille longtemps de droite à gauche avant de s'asseoir sur sa base et de trouver l'équilibre. Quoi qu'il en soit, tous les rieurs ont été du parti de Voltaire... et ces livres, dont le destin était de n'être jamais jugés que sur parole et de n'inspirer jamais qu'une crédulité quelconque, ont été tour à tour l'objet d'une risée ou d'une idolâtrie également insensées...

Maintenant qu'aucune de ces opinions n'a pour nous l'amorce de la nouveauté... et que nous pouvons un peu revenir de ce flux et reflux..., je pense qu'il serait bon qu'un littérateur profond, qui serait familier aussi avec les langues orientales..., sans discussions théologiques, etc..., en critique et géographe, nous reproduisît ces livres tels qu'ils sont... Beaucoup de gens qui les ont beaucoup lus pendant que c'étaient des livres saints, et qui croient les connaître, seraient bien étonnés... Les doctes et respectables travaux de plusieurs savants de toutes les nations de l'Europe, et, entre autres, de Schultens, et l'ouvrage sur la poésie sacrée des Hébreux éloquemment écrit en latin par un évêque anglais [1], ont beaucoup facilité cette entreprise qui rendrait à la littérature plusieurs écrits précieux que de longues superstitions lui avaient enlevés.

1. Il s'agit de l'ouvrage de R. Lowth, *De Sacra poesi Hebræorum*, 1753, et 1770.

J'ai peur que nous ne jugions les anciens ouvrages des Orientaux avec notre justesse d'esprit et notre imagination septentrionale... De tout temps et encore aujourd'hui, les Orientaux ont mêlé dans leurs histoires les fables les plus ridicules... ils ont toujours eu un amas de miracles et de sortilèges dont ils ont embelli la vie de Moïse, de Zoroastre, de Brame, de Salomon, et, jusqu'à nos jours, de tous ceux qui se sont distingués dans les sciences... Je sais bien qu'il y a de certaines traditions qui, répandues chez tous les peuples et se montrant sous mille formes différentes, doivent, bien que mêlées de fables, être fondées sur la vérité, comme le déluge, les premières émigrations venues du Nord... mais, d'un tas de contes de magie, qui ne sont fondés sans doute que sur l'envie qu'ont toujours eue les hommes d'opérer des prodiges, de connaître l'avenir, les secrets de la nature, le langage des animaux..., et sur leur amour pour les merveilles..., de ces contes-là, dis-je, vouloir retirer des traces des sciences occultes des anciens, c'est se livrer, ce me semble, à des conjectures très hasardées, soutenues avec plus ou moins d'esprit et d'érudition... Quelques personnes d'esprit et de savoir m'ont dit avoir trouvé dans les livres hébreux que les anciens connaissaient l'électricité : elles allèguent pour témoignage Coré, Dathan et Abiron renversés devant l'arche, ainsi que les dieux des Philistins, et aussi les roues de verre d'Ézéchiel. C'est, selon moi, comme si l'on voulait extraire la physique des Orientaux des prodiges attribués à Avicenne et à l'anneau de Salomon dans les contes persans et arabes... Tout ce que j'y vois c'est qu'il y a eu beaucoup de justesse et de vivacité d'esprit à appliquer si exactement les passages des historiens et du poète hébreu aux découvertes de nos physiciens. Je ne puis y voir que cette application allégorique : mais, sans vouloir les offenser par cette comparaison, Rabelais applique tout aussi justement des morceaux d'un psaume aux pèlerins mangés en salade...



Remarquez combien la diversité de fortune présente les mêmes hommes sous des points de vue différents ; Guys et

d'autres voyageurs ont remarqué que le caractère des Grecs n'a pas beaucoup changé. On les regardait jadis comme fourbes, mais adroits politiques ; on ne leur trouve aujourd'hui qu'une astuce méprisable et petite, dénuée de courage, et qui les fait juger dignes du joug affreux qui les opprime et qu'ils semblent révérer.

Quand on songe cependant à la fertilité de ce pays, je veux dire les îles, le Péloponnèse et l'Attique, aux grands génies, aux sages qu'il a produits, car il a été le foyer d'où la lumière s'est répandue dans tout l'Occident, on ne saurait s'empêcher de gémir de leur esclavage. Les barbares ont éteint le flambeau, la nature même y semble écrasée, anéantie sous leurs chaînes ; ce sol autrefois si riche suffit à peine pour entretenir la misère de ses habitants :

O ubi campi
Spercheosque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta !

...Lorsque les Romains et les Carthaginois, encore dans leur berceau et mutuellement inconnus, ne songeaient point encore à lutter pour l'empire du monde et à écraser dans leur choc toutes les nations qui se trouveraient entre eux, une multitude de peuplades grecques se partageaient paisiblement la Sicile et le midi de l'Italie. Tout ce que l'imagination humaine a de brillant, tout ce que le travail a de durable, le commerce, l'agriculture, les arts, la philosophie, les lois, choses fécondes en plaisirs et en vertu, vinrent offrir à l'envie et à l'admiration des hommes la prospérité de ces délicieuses contrées, douées d'un sol inépuisable, favorisées par le ciel et par la mer, et par le nombre et par le génie des habitants, partout couvertes de moissons et de fruits, partout de cités et de temples ; et qui ne s'attendaient pas à revoir un jour des déserts abandonnés aux voleurs, aux seigneurs suzerains et aux moines, gens plus propres que le volcan de l'Etna à dépeupler et dévaster un pays...

...Les langues premières, et parlées par des peuples sous un beau ciel et entourés d'une nature vivante et forte, sont plus

pittoresques, plus pleines d'onomatopées que les autres : parce que l'imagination tendre de ceux qui les créent... Ensuite elles passent dans l'alambic : on défigure les mots : ils ne peignent plus rien, mais on les garde traditionnellement.

Langue grecque... beaucoup d'épithètes y sont des tableaux tout entiers comme *αἰγίλιπον*[1], *ἠλίβατον*[2].

Faire entièrement, avec soin, toute l'histoire de la littérature grecque, surtout poétique... Faire observer par quelles nuances elle passa, tous les tons qu'elle prit, depuis la noble, majestueuse, attachante, naïve simplicité d'Homère, d'Hésiode, d'Orphée, Mimnerme... puis le ton des poètes lyriques les plus vieux... Alcmane..., Stésichore..., Alcée..., Sapho,... Anacréon..., puis les poètes attiques..., puis le ton laborieux et savant et pénible des poètes d'Alexandrie..., jusqu'à l'emphase, au mauvais style, aux sentences de Nonnus... Parler des poésies chrétiennes..., un mot de Musée..., un mot de Denys... et d'Oppien qui, sous les Antonins, a écrit sur la pêche et sur la chasse des tableaux pleins d'images et de verve, et excellents pour le style dans un temps où on n'en faisait plus même de médiocres... Ne pas oublier l'histoire des quatre anthologies, d'après la préface de Brunck.



... Chez les anciens, l'homme n'étant point habitué, façonné à une multitude d'institutions arbitraires et absolument éloignées de la nature, était plus... lui-même... plus nu.

(A l'endroit des ouvrages des anciens.)

(Morceau long et détaillé.) Les anciens étaient nus... leur âme était nue... Pour nous, c'est tout le contraire... Dès l'enfance, nous emmaillotons notre esprit ; nous retenons notre imagination par des lisières ; des manchettes et des

1. Inaccessible même aux chèvres.

2. Impossible à escalader.

jarretières gênent les articulations et les mouvements de nos idées (et notre âme est emprisonnée dans des culottes.)

Beaucoup de choses chez les anciens, soit dans les arts, soit dans les sciences (et il faut en faire l'énumération), nous sont absolument inconnues : leurs ouvrages nous font voir qu'elles existaient, mais ne nous expliquent ni pourquoi ni comment... Ce sont d'anciens aqueducs encore entiers, mais où il n'y a plus d'eau et nous ignorons d'où on la faisait venir.

(Un morceau est beau dans un auteur, on ne cite que ce morceau tout seul... Voltaire, d'autres apprennent cette manière commode de juger... qui plaît beaucoup aux gens qui veulent juger de tout sans rien lire... On dit : « Le quatrième livre de l'*Énéide* est admirable... » mais on devrait remarquer que les anciens écrivent tout comme il convient, changent de ton, etc...) (Détailler tout cela.)

Dans les tragédies grecques, tout intéressait les Grecs... une épithète flatteuse donnée à une ville, le seul nom de cette ville, faisait venir les larmes aux yeux de celui qui y était né ou qui y avait été élevé, ou qui y avait aimé. Qu'est-ce que l'aimable Trézène pour un Français ? (Allonger cela.)

...Ainsi, je rends justice aux travaux de Caro, de Marchetti et surtout de Pope, mais, d'après ce qui a été établi ci-dessus, je crois pouvoir dire que les poèmes anciens dans ces excellentes traductions ressemblent à ce vin qu'Ulysse donne au Cyclope, dont une mesure mêlée dans vingt mesures d'eau parfumait encore la bouche ; mais ceux qui lisent les originaux boivent le vin pur.

(En parlant du naturel des anciens, qui n'inspiraient point d'intérêt pour des sentiments factices et hors de la nature.)

Ce n'est pas eux qui ont imaginé les combinaisons absurdes dont tant de ridicules auteurs ont rempli de ridicules romans qui ont fait longtemps les délices de la France... ces.... ces...,

ces princes déguisés sous les apparences d'une naissance obscure, mais reconnus bientôt à leurs vertus, à leurs belles actions, à la noblesse de leur âme et de leur figure, car c'est toujours à cela qu'on reconnaît les rois, et les grandes vertus ne naissent jamais que chez eux : pensée inhumaine et lâche, bien digne d'être née chez des esclaves, contraire au bon sens et à la nature, outrageante pour tous les hommes, inventée au milieu des cours par quelques lettrés parasites, démentie par l'amas de bassesses, de crimes, d'infamies, de vices dégoûtants et ignobles, dont se sont noircis une foule de membres des familles royales depuis qu'il en existe sur la terre, démentie même par le soin petit et puéril que les rois chez qui elle s'est produite ont pris sans doute de la payer.

Des ouvrages pleins de ces inepties naissaient de tous les côtés. Ils devaient leur naissance aux mœurs insensées de leur temps et contribuaient à les maintenir. Plus on en avait fait, plus on en avait à faire encore, et alors des hommes d'un vrai génie, de grands hommes, se laissant aller à l'usage, séduits peut-être eux-mêmes par des traits de grandeur factice et exagérée, dont des auteurs ingénieux savaient parsemer ces sortes d'écrits, jaloux d'ailleurs de plaire à la plus belle part de leurs lecteurs qui faisaient leurs délices de ces gothiques lectures, employaient un temps qu'ils auraient pu illustrer de chefs-d'œuvre à rhabiller ces pensées empruntées et méprisables, et que leur belle âme ne leur eût jamais suggérées.

Il y a un fond de sensibilité dans le cœur des hommes : l'égarer vers des intérêts factices et vains, c'est l'épuiser ; il n'en reste plus pour goûter les vrais sentiments de la nature. De là sur la scène cet amas d'intrigues, de galanterie, tandis que la liberté, le patriotisme, l'amitié, passions grandes, fortes, sublimes, osaient à peine s'y présenter. S'ils y paraissaient, le mauvais goût des poètes, d'accord avec le mauvais goût des spectateurs, avilissait la majesté de ces sujets saints et terribles par des fadeurs amoureuses, qui rendaient ces ouvrages encore plus ridicules que les autres.

Les premiers anciens inventaient, nos grands hommes

étaient obligés de réparer. Les uns n'avaient qu'à copier la nature encore toute nue, les autres étaient contraints de la déterrer avec effort sous le poids de vêtements bizarres et faux ; les uns n'avaient qu'à élever, les autres devaient commencer par détruire ; les uns, pour être vrais, n'avaient qu'à dire ce que chacun pensait et sentait, les autres avaient toujours à contredire, toujours à se retirer, eux et leurs lecteurs, de la plus épaisse et de la plus ignorante barbarie.

... Les Grecs furent nés pour les beaux-arts plus que nul peuple du monde. Eux seuls, dans les égarements de l'enthousiasme, suivaient toujours la nature et la vérité... eux seuls ont bien su connaître les limites souvent imperceptibles qui séparent tous les genres, et n'ont jamais donné dans ces disparates bizarres, dans ces incohérences sauvages qui ne brillent aux yeux qu'en les aveuglant. Mais pour ne point sortir du sujet qui nous occupait, voyez-les dans leurs écrits s'entretenir des pensées de la mort : c'est avec une sensibilité intéressante et douce qui vous émeut, qui vous pénètre. Leurs larmes sur les pertes qu'ils ont faites, sur les malheurs de ceux qui leur sont chers, le doux souvenir de leurs amis, tout cela vous touche parce qu'ils étaient eux-mêmes touchés. Une mélancolie profonde et lente vous gagne insensiblement : votre cœur en est trempé. Leurs expressions sont vraies, humaines, nées dans l'homme et doivent toucher tous les hommes. Ce ne sont pas là de ces convulsions barbares de Shakespeare, de ces expressions monstrueuses et tirées on ne sait d'où, de ces idées énormes et gigantesques qui, dans les poètes du Nord, fatiguent et rembrunissent l'âme sans la toucher, sans l'intéresser le moins du monde...

Ce n'est pas qu'Young n'ait souvent parlé le vrai langage de la passion, et que tout lecteur qui n'est pas de pierre ne pleure avec lui sur le tombeau de sa fille ; mais la plupart de ces poètes du Nord, surtout Anglais, se tourmentent toujours et en toute occasion ; leur douleur est un désespoir frénétique ; leurs plaintes, des hurlements ; leurs images n'ont point de modèle dans la nature ; leur expression est démesurée ; ou si quelquefois ils veulent envisager

d'un œil insouciant et philosophique les objets de la terreur du vulgaire, alors autre excès : ils en parlent avec un rire grimaçant et triste : ils revêtent ces idées de mort d'une gaîté bizarre et farouche, plus effrayante que l'objet même; tandis que ces bons Grecs et ceux qui ont écrit comme eux, parce qu'ils avaient une âme tendre et flexible et vive comme eux, savent plaire et intéresser, et égayer doucement, dans leurs ingénieuses folies. Ils attendent la mort couronnés de roses, sans se travailler pour lui rire au nez. Leurs amis sont morts : la vie est courte : eh bien ! il faut qu'elle s'écoule mollement, sans y penser, parmi les jeux, les danses, les festins : cueillons les fleurs quand elles sont fraîches... et tous les autres conseils d'un épicuréisme aimable exprimés en vers délicieux que vous connaissez tous mieux que moi.



Ce ne sont point des conventions arbitraires et servilement adoptées, des habitudes aveugles et moutonnières, de froides et inintelligentes routines d'école qui ont guidé le ciseau de ces anciens artistes. A ces exercices de la main, à ces essais longs et assidus qui leur donnaient la facilité de saisir avec une promptitude infaillible toutes les formes de la nature, ils joignaient les études de l'esprit, plus profondes et plus importantes, la réflexion taciturne, la sublime méditation, la connaissance des mœurs de l'homme, — qui ont un rapport si intime avec la forme et l'expression de ses membres et de son visage, — la vue et l'expérience des passions naïves et libres. L'imagination des poètes enflammait et éclairait leur génie. En suivant la route de la nature même, ils arrivaient, ils s'élançaient jusqu'à la beauté parfaite, que la nature indique mais n'exécute que rarement. Au travers de nos corps dégradés, fatigués souvent par les travaux, par l'âge, par les infirmités, par l'empreinte des vices, des chagrins, ils savaient retrouver et rendre cette forme céleste et primitive : ils faisaient l'homme à l'image de Dieu. De là cette foule de chefs-d'œuvre dont rien depuis n'a approché, même de loin, si beaux qu'ils n'inspirent point

d'admiration au plus grand nombre des artistes, incapables même de les regarder et trop au-dessous de l'idée qui les a fait produire pour pouvoir les admirer ; ces chefs-d'œuvre qu'on sent, qu'on admire plus à mesure qu'on s'en éloigne moins, et qui semblent n'être venus jusqu'à nous que pour nous montrer ce que c'est que l'art et jusqu'où il peut atteindre. Certes, il ne faut point s'étonner que, par des routes si différentes, les sculpteurs anciens et les sculpteurs modernes soient parvenus à produire des ouvrages si différents... A voir le feu, l'enthousiasme avec lequel les anciens s'expriment, et la froideur géométrique de ceux-ci, on ne croirait pas qu'ils parlent du même art...

Artiste ignorant et timide, les routes de ces anciens modèles sont-elles fermées? Que ne les cherches-tu? Que ne t'y enfonces-tu avec eux? Pense, médite comme eux. Élance-toi comme eux pour atteindre où ils ont atteint ; marche sur le même sol pour t'élever à leur hauteur. Bon Dieu! que m'as-tu fait là? Ces pieds, ces mains sont fidèlement rendus, ces cheveux sont mollement tournés : c'est bien. Il faut cela aussi. Mais crois-tu que cela suffise? Quelle est cette expression? Quelle est cette attitude? Je vois là une pierre taillée en figure humaine, mais est-ce que cela vit, est-ce que cela parle, est-ce que cela pense? Je veux voir la beauté, et tu crois me satisfaire en me montrant, au hasard, des yeux, un nez, une bouche. Je te demande Achille ou Apollon, et, en copiant servilement le premier beau portefaix qui s'est montré devant toi, tu crois me montrer des héros et des dieux. Ce n'est point là qu'ils sont ; c'est dans l'imagination brûlante, c'est dans la sublime pensée. Phidias n'a point ôté d'Homère, avec mille autres, le Jupiter olympien. Cherche : il y est encore. Il y fait encore un signe de ses noirs sourcils, ses cheveux d'ambroisie s'agitent sur sa tête immortelle, et il ébranle le vaste Olympe. Quoi! tu ne sais rien y voir! Tu ne lis point les poètes. Tu n'as pas tant de temps à perdre. Il faut que tu travailles. Repasser dans ta tête les sublimes peintures d'Homère, de Virgile, de Racine, du Tasse, ce n'est point travailler, selon toi. Tu ne sais travailler qu'avec la main. Va, crois-moi : laisse là ton ciseau, prends un autre métier, fais-toi tailleur de pierres ou maçon. Mais toi, jeune

élève, si les chefs-d'œuvre antiques, chaque jour contemplés, baignent ton front de sueur, enflamment ton courage et laissent dans ton cœur un long aiguillon d'émulation et de gloire; si la vue ou l'idée de la beauté allume tes sens et te met hors de toi; si tu aimes à t'enfoncer dans les bois, seul, errant comme un insensé, et ruminant dans ton cerveau les brûlants tableaux des poètes et répétant les vers où respirent, où se meuvent les héros, les géants, les dieux : si tu frappes du pied, de dépit, en trouvant toujours ton exécution au-dessous de ta pensée ; si, toujours mécontent de ce que tu viens de faire, une ardente inquiétude te fait toujours chercher quelque chose au delà, viens, viens, travaille; c'est toi qui feras des chefs-d'œuvre ; c'est toi qui ressusciteras ce bel art, cet art divin, si mal connu parmi nous.

Eh bien donc, prends-moi ce ciseau, amollis-moi ce bloc de marbre, fais-moi des héros, fais-moi un dieu, étends-moi les voûtes de ce front où le monde a été conçu ; creuse-moi la vaste place de ces yeux qui lancent l'éclair ; ouvre-moi cette bouche éloquente où résident la justice et la vérité. Élance-moi ce corps divin, incorruptible, nourri d'ambroisie, ce corps tout d'esprit et de flamme. Laisse là ces rides, ces sillons, ces plis de la peau, vestiges profonds des maladies et de la décrépitude, avant-coureuses de la mort. Fais-moi un corps qui n'ait éprouvé, qui ne craigne nul changement, nul outrage des années. A travers cette chair transparente, montre-moi des nerfs, des muscles harmonieusement unis, que nul effort n'ait fatigués, pleins de cette vigueur tranquille, de ce calme inséparable de celui qui peut tout ce qu'il veut. Que j'y voie couler, non du sang, mais cette liqueur divine, cet *ichôr*, dont parle Homère, qui coule dans les veines des dieux immortels.

(Parler au long du défaut de donner la même figure à une déesse ou à une belle paysanne, à l'Hercule ou à Pâris, à une Lacédémonienne ou à une courtisane...) (Détailler les fautes de l'Hercule du Puget.)

(D'où naît le goût? Quels en sont les principes? L'envisager soit dans le rapport qu'il a avec l'artiste qui travaille ou avec le connaisseur qui juge.)



On sait que Platon brûla ses vers en relisant ceux d'Homère... Porphyre, qui fait mention de ce fait, nous apprend quel est l'endroit d'Homère qui lui fit faire ce sacrifice; et il dit aussi que Solon brûla de même ses poésies en lisant ce même endroit, c'est à savoir une comparaison magnifique, renfermée en trois vers, pleins de vie, de grandeur et d'harmonie imitative. (Ιλ. ρ. v. 263.)

En parlant de la manière dont les écrits d'Homère ont été recueillis et publiés, ajouter qu'il est évident d'après cela que tous les écrits qui portent le nom d'Homère ne sauraient être de la même main... qu'Homère n'était pas le seul poète de son temps... Outre l'invraisemblance qu'il y aurait à le supposer, les traditions grecques nous ont conservé le nom de plusieurs chanteurs qui ont vécu avant lui, ou qui l'ont précédé ou suivi de fort près... Il est clair que dans un temps où l'on n'écrivait pas et où les poèmes ne passaient à la postérité que de bouche en bouche, la réputation d'Homère ayant éclipsé celle de tous les autres, bientôt les Rapsodes, les Homérides, doivent lui avoir attribué tous les anciens poèmes qu'ils chantaient... Quand Lycurgue à Lacédémone, Pisistrate à Athènes, les ont recueillis et publiés, on aura rassemblé et recousu le tout. Le plan de ces poèmes et leur suite étant simple, on n'a pas été embarrassé de les mettre à leur place..., mais on en a nécessairement interpolé d'étrangers... Ainsi, les savants qui donnent une édition d'Homère augmentée de plusieurs morceaux trouvés dans des manuscrits, rendent sans doute aux lettrés le service de leur faire connaître de nouveaux et précieux monuments de cette antique et délicieuse simplicité de la Grèce encore naissante; mais ils croiraient vainement rendre à Homère des ouvrages qui probablement ne lui ont jamais appartenu... Les anciens ont pensé ainsi... Aristarque et d'autres critiques, guidés seulement par le goût et par la critique, avaient marqué comme ajoutés plusieurs vers cités avant et après eux comme d'Homère... C'est pour-

quoi quelques auteurs anciens citent des vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* qui n'y sont pas...

Enfin Archiloque ne fut pas seulement un satirique, amer et ingénieux; peut-être cette sorte d'esprit n'est-elle pas incompatible avec une âme ignoble et dépravée; mais il fut de plus un poète d'un goût pur et austère, fécond et varié dans les pensées, fier et vrai dans l'expression, grave et élevé dans le style. Ainsi nous le montrent les témoignages des anciens.

Callimaque avait écrit en vers dans toute sorte de mètres, et en prose sur tous les sujets. Tous les lecteurs qui font cas d'une élocution élégante et pure, et de la grâce et du goût dans la composition, doivent regretter la perte de ses *Élégies*, qui ont principalement servi de modèle à Properce, poète plus grec que latin.



Après les siècles du génie..., la Grèce devenue esclave des Macédoniens... et ensuite des Romains, ne produisit plus de ces esprits mâles et inventeurs... l'érudition prit la place du génie... Il y eut encore longtemps après, des poètes qui écrivirent très purement de petites poésies pleines de grâce et d'esprit... mais... les grammairiens devinrent les hommes les plus distingués de la littérature... On sentit qu'on ne pouvait plus atteindre les beaux ouvrages... on se contenta de les expliquer, de les commenter... ce fut l'objet des assemblées des savants. Dans le musée d'Alexandrie on proposait des questions sur les endroits difficiles d'Homère et on écrivait les solutions. (V. Porphyre)... Callimaque, Aristophane, Apollonius, Zénodote se distinguèrent par leurs notes critiques sur Homère et d'autres anciens... Plusieurs littérateurs [1] laborieux composèrent des dictionnaires pour les tragiques, pour les comiques, pour les orateurs... Tous ces ouvrages, refondus

1. Variante *grammairiens*.

par des savants de Constantinople en d'autres dictionnaires qui sont parvenus jusqu'à nous, ont beaucoup aidé les critiques modernes à retrouver la pureté de la langue grecque. D'autres avaient composé des dictionnaires, sinon pour tous les dialectes les moins connus, au moins pour toutes les expressions employées par des poètes ou d'autres auteurs qui avaient écrit dans ces dialectes... Cela, éparpillé dans ces compilations, a servi à nos savants à retrouver jusqu'à un certain point les innombrables rameaux de cette langue immense (il faut avoir dit plus haut que les Grecs n'avaient pas seulement quatre dialectes, mais beaucoup d'autres..., qui tous avaient leurs grâces particulières..., et tous avaient eu des auteurs distingués). Homère seul a occupé les veilles de plus de deux cents critiques avant la renaissance des lettres...

Puis ils en faisaient des métaphrases ou traductions en prose, en peignant ce troupeau de sots commentateurs fanatiques qui s'attachent à un auteur..., et en sifflant les bêtises sans nombre que beaucoup de critiques anglais ont dites sur Shakespeare.

Il ne faut pas oublier de rappeler et de berner Dorothée l'Ascalonite qui, selon Porphyre, passa toute sa vie à examiner un seul vers d'Homère. (C'est le 207e du dernier chant de *l'Odyssée*.)

Les Grecs toujours portés à la subtilité d'esprit, dès qu'ils eurent perdu leur génie, n'ayant point perdu leur activité d'esprit, ne furent plus que de pointilleux sophistes... Les subtilités de la religion chrétienne furent accueillies par ces gens-là avec fureur et les entretinrent dans cette disposition... Depuis, au lieu de continuer à copier les anciens chefs-d'œuvre, ils ne copient que des homélies... Wheler et Spon et les voyageurs plus modernes n'ont pas trouvé autre chose dans les bibliothèques des moines, les seules gens qui aient encore des bibliothèques...

Au lieu de faire eux-mêmes des ouvrages, ils se bornaient à faire l'extrait de ceux qu'ils avaient lus, comme l'impératrice Eudoxie et le patriarche Photius, en quoi ils sont très louables et on leur a obligation, puisqu'ils ne pouvaient rien faire de mieux.

... On se perdit dans des subtilités de sophistes... cette union des deux natures devenue sacrée et incontestable depuis les révélations chrétiennes, et qui longtemps avant J.-C. n'avait pas été inconnue aux anciens. Car, pour ne remonter qu'aux Grecs, c'est là ce qu'ils entendaient par le nom de héros.

— Qu'est-ce qu'un héros? car je l'ignore — demande Ménippe à Trophonius, dans les *Dialogues des morts* du sage Lucien.

— C'est, répond Trophonius, un composé de dieu et d'homme.

— Ce qui n'est ni homme ni dieu, reprend Ménippe, et qui est à la fois l'un et l'autre? Et maintenant, cette moitié de Dieu qui était en toi, qu'est-elle devenue?

— Elle rend, ô Ménippe, des oracles en Béotie,

— Je ne sais guère, ô Trophonius, ce que tu veux dire. Ce que je vois clairement, c'est que tu es bien mort tout entier.



La précision mâle et pittoresque de ce profond écrivain[1] semble être l'éloquence qui se rapportait le plus au caractère des Romains. Aussi fut-il le père d'une très nombreuse école. Mais, de tous les historiens qui se formèrent sur lui, il faut surtout regretter Arruntius, homme jugé digne de l'Empire par Auguste mourant, offert à nos respects par l'estime de Sénèque et de Tacite et par la haine de Tibère et de ses bourreaux, dont il confondit les accusations avant de se donner la mort, car il ne voulut pas attendre la fin prochaine du tyran auquel Caligula devait succéder. Cet éloquent et vertueux sénateur avait, dans l'histoire des guerres puniques, copié même avec un peu d'affectation, comme font les imitateurs, le ton, les formes et l'élocution de Salluste, plus constant que son modèle à retracer, non seulement dans son style, mais aussi dans sa vie et dans ses mœurs, la frugale austérité de ces siècles antiques dont il aimait le langage.

1. Salluste.

Catilina et *Jugurtha*, ouvrages... où l'on ne trouve pas une ligne qui n'inspire et qui ne mérite de profondes réflexions.

Trogue-Pompée fit vanter son éloquence, mais l'abrégé de son histoire universelle, fait par Justin, ne nous le montre ni judicieux ni sage.

... Et puisque nous voici à Cicéron et que la gloire de ce père et de cet enfant des lettres les intéresse elles-mêmes personnellement, mon sujet m'avertit que je ne pécherai point contre ma loi de brièveté si je m'étends ici un peu plus que je n'ai coutume, et si je donne un peu plus de paroles à l'examen de quelques accusations antiques, répétées de nos jours, contre la mémoire de ce plébéien consulaire : car la jalousie patricienne survit et se transmet dans les générations à toutes ces familles nobles qui, bien que divisées de siècle et de pays, toutefois, tant elles eurent toujours les mêmes prétentions, le même esprit, le même langage, semblent n'avoir jamais fait qu'un seul corps qui s'élève ensemble sur la tête des autres hommes et se soutient, à main forte, toujours avide d'empire et de pouvoirs exclusifs. Que si quelquefois le péril pressant de la chose publique, et le besoin qu'elle a de talents et de vertus, la fait se livrer à un homme nouveau et ferme la bouche à l'orgueil et à l'envie, ils reprennent la parole quand le danger est passé : et alors ils rencontrent avec dégoût dans l'histoire ces plébéiens renommés; ils dénigrent leurs travaux et réclament contre le jugement des contemporains. D'autre part, entre les écrivains, les uns par adulation pour cette hauteur patricienne, ou par une conscience présomptueuse, qui ne leur laisse pas croire qu'un autre puisse ce qu'ils sentent ne pas pouvoir eux-mêmes, sont convenus que les lettres rendent inhabiles aux affaires d'État; les autres, ou par envie, ou par la puérile ambition de paraître des esprits inébranlables et stoïques, ont triomphé presque avec insulte et mépris des erreurs et des faiblesses dont Cicéron ne fut pas plus exempt que les autres hommes. C'est ainsi que, sans examiner si les fastes romains se souviennent d'une administration sage, utile, glorieuse plus que la sienne, et si Rome ne dut pas à son consulat d'être libre un peu plus longtemps,

il s'est trouvé parmi les modernes nombre de censeurs amers, dont, à la vérité, la plupart semblent l'avoir connu bien peu; mais je pense que les lecteurs qui le connaissent et à qui les talents et la vertu sont chers, et qui se plaisent surtout à les voir sortir de l'obscurité et croître d'eux-mêmes en honneurs et en gloire, souffrent impatiemment qu'on outrage l'auteur de tant d'actions et d'écrits admirables, qui n'eut pour ennemis que des citoyens décriés et qui ne suivit pas l'usage commun en abandonnant les études auxquelles il devait sa grandeur, pour se livrer à l'oisiveté et à la mollesse; mais, au contraire, toujours dans une activité laborieuse et bienfaisante, au sénat, au camp, chez lui, protégeant les bons, poursuivant les méchants, repoussant les Parthes, développant à ses lecteurs l'art de bien parler qu'il pouvait regarder comme sien, ou embellissant les préceptes de la sagesse de cette éloquence divine qui était sa langue naturelle, il ne cessa pas un seul instant de rendre service à la patrie, à la vertu, au genre humain, et de bien mériter des lettres qui avaient si bien mérité de lui. Car elles seules l'avaient élevé à cette gloire qui rejaillissait sur elles : et c'est ici que son exemple est surtout mémorable comme un fort aiguillon à bien faire, et comme un grand encouragement aux talents et à la probité sans naissance.

C'est que, plébéien sans fortune, inconnu, ambitieux d'être grand et illustre dans une république alors très factieuse et très corrompue, il ne se fit jamais ni le sectateur, ni le chef d'aucun autre parti que le bien public. Il ne chercha que des amitiés et des inimitiés vertueuses ; il attendit de son travail et de sa bonne conduite des dignités légitimes, et ne voulut point devoir ses honneurs à des protecteurs que leur naissance, leur richesse et leur mauvaise ambition rendaient plus puissants qu'un homme de bien ne doit l'être dans un état libre. Ce furent les lettres saintement cultivées qui le firent consul et général. Ce fut l'étude et la vertu qui, d'homme nouveau qu'il était, le firent l'arbitre, le libérateur et le père de la plus noble patrie qui fut jamais.

Et plût au ciel, pour l'honneur des lettres et pour l'exemple de la postérité, que ces grands conjurés des ides de Mars, qui sortirent en agitant leur fer sanglant, et criant le nom

de Cicéron, et le félicitant le premier de la liberté recouvrée, et le désignant pour leur défenseur et leur appui, comme il le fut en effet, l'eussent encore appelé à la participation de leur beau dessein : car le vertueux oppresseur de Clodius et de Catilina était digne de mettre la main au châtiment de César. Mais ils craignirent, et, malgré ses regrets de n'avoir pas été invité, dit-il, à ce beau festin (lettre à Trebonius ; *Famil*, X, 28), ils craignirent, avec raison peut-être, que son esprit refroidi et intimidé par l'âge, plus frappé des hasards et des suites de ce projet, ne penchât vers ces prévoyantes lenteurs qui nuisent toujours à ces sortes d'entreprises, auxquelles, à la vérité, la vieillesse est moins propre.

Sa mort fut d'un citoyen comme sa vie. Car, las de disputer ses derniers jours et de survivre à la liberté, il empêcha ses esclaves de défendre sa tête contre l'ingratitude d'un assassin qui lui devait tout.

Il fut trop confiant dans la prospérité, trop méfiant dans l'adversité, quelquefois timide et irrésolu, trop aveugle sur ceux qui feignaient de l'admirer et dont il fut le jouet. Brutus lui fait ces reproches, il a raison ; mais je dirai que, si à son immense capacité et à ses autres dons il eût joint la fermeté inébranlable et plus qu'humaine de Caton et de Brutus, l'histoire du monde ne ferait mention d'aucun homme que l'on pût lui comparer. Il aima trop la louange, quoique sans vouloir l'usurper. Il ne connut, pour l'obtenir, d'autre voie que de la mériter. Mais, comme sa conscience avait droit de lui dire que la louange ne lui manquerait jamais tant qu'il y aurait sur la terre de justes estimateurs des actions des hommes, il n'eût point dû se la prodiguer lui-même. Et, toutefois, il faut se souvenir que ses plus pompeux accès d'amour-propre ne lui ont fait rien dire de lui qui n'ait été confirmé par les historiens, et plus encore par les larmes de tous les ordres de citoyens à l'aspect de sa tête et de ses mains suspendues dans la place publique.

Salluste, que nous savons et que nous voyons ne lui avoir pas été ami, avoue cependant que ce fut la crainte universelle des dangers prochains qui tourna tous les esprits vers lui. Car auparavant, dit ce grave et prudent écrivain, la

noblesse croyait le consulat souillé par un homme nouveau, quelque hors du commun qu'il pût être. Pollion, à qui un désir infructueux de l'égaler dans l'art oratoire, et l'amitié des deux triumvirs, et peut-être quelque honte secrète de n'être pas mort comme lui dans le parti républicain, inspiraient un peu de malignité chagrine contre lui, ne lui avait cependant pas refusé dans ses *Histoires* un éloge funéraire, où il observe sagement que, nul mortel n'ayant été doué d'une vertu parfaite, c'est sur la plus grande partie de sa vie et de ses travaux que tout homme doit être jugé. C'est en compensant ainsi le mal par le bien que Tite-Live, historien qui ne s'est pas plus ennobli par son beau génie que par sa candeur à apprécier les hommes célèbres, après l'avoir jugé sévèrement, finit cependant par cette belle pensée que pour le louer dignement il faudrait un autre Cicéron. Et certes, sans dire avec un ancien rhéteur que Rome n'a produit que ce génie qui fût égal à elle, qui pèsera d'un côté ses fautes et ses faiblesses et, de l'autre, tant de véritable gloire, tant de dignités honnêtement acquises et maintenues, tant de sueurs littéraires, civiles et même militaires, tous les travaux et tous les loisirs consacrés à la République, toutes les bonnes études approfondies, accrues, propagées, et toute une vie employée à la vertu, et perdue par une proscription dans une patrie plus d'une fois sauvée, — il aura en éternelle vénération la mémoire de ce grand personnage, de tous les hommes celui qui a le plus honoré les lettres et que les lettres ont le plus honoré.

(En parlant des *Églogues* de Virgile imitées de Théocrite, et que les poésies bucoliques ne sont originairement que des scènes de comédie, et que *versibus alternis opprobria rustica fudit* fut l'origine de la comédie ; et la poésie pastorale et la comédie viennent d'une même source, et, depuis, Théocrite imita Sophron...)

Ainsi les Italiens qui, lors de la Renaissance des lettres, firent de ces *favole boschereccie*, tant imitées dans les romans et pastorales et bergeries françaises, n'auraient pas dû s'en faire honneur comme d'une innovation. A moins qu'ils n'aient regardé comme une invention merveilleuse ces intrigues con-

fuses, ces méprises, ces reconnaissances, dont encore ils doivent l'idée aux romans grecs qui les avaient tirées des auteurs de la comédie nouvelle, et ces sentiments affectés, ce style recherché, ces dissertations subtiles, et ces amours... qui font de leurs bergers des êtres purement conventionnels, et qui ont rendu la poésie pastorale très ridicule aux yeux de ceux qui ont cru que c'était la poésie pastorale, laquelle n'a pas été mieux connue de beaucoup d'auteurs qui ont mis en tête de leurs bergeries des discours sur ce genre de poésie dont ils n'ont pas même soupçonné la nature : et leur théorie et leur pratique sont faites l'une pour l'autre.

Les élégiaques anciens, simples, naturels, passionnés, d'une nudité décente... comparés à ces fades et énigmatiques subtilités appelées galanteries, qui rendent la plupart de nos écrivains érotiques si fastidieux pour tous les lecteurs qui joignent à un esprit droit et juste une sensibilité vraie et une âme ouverte à tout ce que les passions ont de doux ou d'orageux. (Hercule Strozzi).



Les Mahométans ont causé un dommage irréparable aux lettres en brûlant la bibliothèque d'Alexandrie... mais il ne paraît pas que le temps eût laissé rien à faire à ces barbares, quand ils arrivèrent à Constantinople... Je crois que les Lascaris et les auteurs grecs qui passèrent en Italie emportèrent tout ce qui existait alors... Je fonde cette conjecture sur ce que Eustathe, archevêque de Thessalonique, qui écrivait au XIIe siècle, ne semble pas avoir lu aucun ouvrage qui ait péri aujourd'hui, à la réserve de quelques grammaires de peu d'importance. Lorsqu'il cite ou des tragédies ou des comédies qui n'existent plus, il n'en cite juste que les fragments qui sont cités par d'autres grammairiens plus vieux que lui, et notamment par Athénée... Cette observation, qui m'a semblé frappante, est due au docte Walckenaer.

Si les livres trouvés à Herculanum renfermaient ces ouvrages que nous regrettons, on pourrait dire que le Vésuve

ne les a ensevelis dans ses cendres et sous terre que pour nous les garder et les cacher au temps et à la main des barbares...

In the british γεωπονικ., description de l'invasion des barbares qui ruinèrent l'empire romain; misères qui suivent : les terres sans culture, point de commerce; on ressuscite : commerce de Venise, Italie, Marseille, villes de France, villes hanséatiques; et alors naquit l'agriculture, et le soc apprit à retourner cet immense amas de cendres gauloises, romaines, saxonnes et danoises.

ANDRÉ CHÉNIER

(A suivre.)

LE CHEMIN D'AMOUR

I

C'était le jour encore, un crépuscule de février grave et triste, une lumière affaiblie par cent nuages, mourante au profond couchant comme la frêle lueur d'un cierge dans une cathédrale.

Marie Gerfault contemplait la nuit croissante avec horreur. Il lui semblait que sa vie s'écoulait dans les ténèbres. Un livre était tombé à ses pieds. Elle entendait battre son cœur ardent et faible. Sa pensée roulait comme un torrent.

Une femme de chambre, silencieuse, apporta des lampes. Marie lui fit signe de la laisser seule. Et sa détresse devint plus insupportable. Elle souffrit toutes les lâchetés du compagnon de sa vie, ses trahisons toujours plus basses et moins secrètes. Faite pour la vie loyale et le grand amour, entrée au mariage pour le mieux et pour le pire, pour la joie et pour la douleur, pour soutenir et pour consoler, elle s'était, au fond de l'âme, offerte entière à l'époux et à sa descendance... Et l'adultère, dans sa forme si laide, si piteuse, avait été une « fin du monde »...

« Et si inconcevable ! » songea-t-elle, tandis qu'elle revoyait le spectacle honteux du matin, — les lèvres jointes de son mari et de son amie, le sourire convulsif de l'homme surpris, le tremblement de sa complice.

Pourquoi, élégant et plein de séduction, avait-il, après

tant de brillantes aventures, voulu cette figure argileuse, ces yeux de brebis, cette bouche aux dents bleues, sinon par le goût forcené du mensonge?

Sa robe de faille frémit dans le silence. Marie se redressa. Un flot de haine amère lui envahit l'âme. Elle rêva la fuite au hasard, dans le vent, dans le noir, vers des eaux meurtrières ou des gouffres. Elle aima la mort. Il lui fut doux de voir son cadavre étendu sur une berge, voguant au gré d'un fleuve, déchiré sur des pierres, ou descendu dans la profondeur des océans. Et, comme l'Ecclésiaste, elle trouvait heureux ceux qui s'évanouissent dans l'éternité, plus heureux ceux qui trépassent au ventre de leur mère.

Sa demeure lui devint odieuse. Elle sonna sa chambrière, se coiffa en hâte d'une capote, prit un manteau et s'enfuit.

La nuit s'agitait, aigre et tourbillonnante; la poussière montait en spirale: les nuages palpitaient comme des vagues livides, dans une lueur de catacombe, et la lampe confuse de la lune oscillait sur le zénith. Platanes, lanternes, enseignes, lumières et robes empruntaient aux éléments une vie sournoise et frénétique. Les crinières des chevaux se levaient comme de grandes chevelures.

Marie ne détesta pas cette fièvre. Elle s'accordait à son impétuosité, à la colère de sa douleur, à son goût pour les froids brusques et cinglants. Et, dans une sorte d'ivresse chagrine, elle se hâtait par l'avenue de l'Opéra, la rue de Rivoli, le pont au Change. Mais elle était très lasse; elle s'en aperçut devant le Palais de Justice. Ses jambes tremblèrent; son cœur se mit à battre en détresse; elle eut une sensation d'étouffement qui l'épouvantait. Comme entourée d'une atmosphère maladive, la vaste cour, les marches du temple, le cadran immense de l'horloge, accroissaient son vertige. Elle sentit elle-même ses grands yeux devenir étrangement fixes, sa figure mortellement pâle; elle se pâmait :

— De l'éther! de l'éther! se dit-elle.

Sa petite main impatiente fouillait ses jupes, s'égarait dans les plis, le mouchoir, le porte-cartes. Elle ramena enfin le flacon à l'odeur pénétrante: il lui semblait respirer de l'énergie, de la force fraîche, douce, allègre.

— C'est fini!

Après l'évanouissement, elle considérait les alentours d'une manière égarée, avec la peur qu'un passant ne l'eût vue et ne s'avisât de lui porter secours. Cette peur lui rendit ses jambes : elle traversa vite la chaussée, atteignit la station de voitures.

Dès qu'elle fut assise dans la petite chambre mobile, elle se sentit chez elle, séparée de la rue, des passants, comme par une muraille. Elle jeta son adresse, et, d'une aspiration dernière à la fiole odorante, reprit son sang-froid. Alors, il lui fut intolérable de retrouver le foyer menteur, les meubles de la trahison, la figure sacrilège de l'époux. Mais comment s'oublier, se dérober au rongement de sa peine?

Elle n'avait qu'une seule manière de se fuir, — la même depuis l'enfance : chercher un malheur, une misère, et les secourir. Hésitante, elle passa en revue ses pauvres, se rappela une adresse reçue le matin même et cria au cocher :

— Faubourg Saint-Jacques!... Mais nous passerons devant une fleuriste... près du musée de Cluny...

Le fiacre s'arrêta près de l'hôpital et du jardin de l'Observatoire : l'un, avec son triple corps de bâtiment jaunâtre, ses deux petites cours garnies de grilles, ses fenêtres éclairées d'une lumière où se volatilise de la mort et s'agitent des microbes, son odeur d'iodoforme, d'acides et de caustiques; l'autre avec ses hautes murailles, d'où les peupliers s'élancent parmi les étoiles, asile de rêves infinis où l'homme s'exalte vers le ciel.

Marie franchit une cour. Elle monta rapidement deux étages, avec cet élan qu'elle ne pouvait maîtriser. Une palpitation l'arrêta au troisième étage. C'était une odieuse maison pleine d'une senteur ammoniacale et moisie. Elle gravit jusqu'au cinquième, pénétra dans un couloir et frappa au numéro 4.

Dans la chambre basse, irrégulière, mansardée, longue et très étroite, meublée à peu près comme une cabane lacustre, une femme gisait sous des couvertures ruineuses, jeune encore, le visage attrayant. La lueur d'une petite lampe sans abat-jour éclairait la souffrance sur les yeux glauques, sur la

bouche amère et plaintive. Les mains sorties des draps, petites mais noueuses, montraient l'injure du travail, taches, cicatrices, et l'espèce de tatouage de l'aiguille.

Il faisait froid : le feu s'éteignait dans le poêle de fonte. Une fillette, assise sur un coffre, les jambes serrées dans ses bras, grelottait.

Marie s'émut à cette scène qui lui était familière. Elle reconnaissait l'odeur triste de la pauvreté, son atmosphère, où semblent flotter des douleurs anciennes, des soupirs figés. Elle tendait sa sensibilité de chasseresse de misère. Une petite joie passait, vive et fraîche, à travers sa mélancolie et celle des pauvres gens : elle imaginait d'un élan la scène qui allait suivre, scène très chère à son cœur et à son souvenir, comme un beau conte à l'âme d'un enfant et la vue du gîte au voyageur recru de fatigue.

A l'entrée de Marie, la malade et l'enfant se troublèrent. La visiteuse charmante, ses yeux magnifiés par la fatigue, son beau teint pâle, ces tissus délicats qu'elle portait avec une majesté élégante, intimidaient les malheureux.

— Madame? murmura la malade d'une voix creuse.

La jeune femme fit un pas; elle mit la main sur la tête de la petite fille. L'enfant leva les yeux ; et Marie vit avec plaisir que ces yeux étaient expressifs, doux et timides.

— Je viens vous aider, fit-elle.

Elle parlait du ton cordial dont elle rassurait les craintifs.

— Vous avez dîné, madame?

La femme répondit à voix basse :

— Nous n'avons plus d'argent!

— Écoute, dit Marie à l'enfant. Tu vas descendre. Tu feras monter la concierge ou une femme de ménage... Tu pourras faire cela?

— Oui, madame!

L'enfant secoua sa petite robe misérable, éleva encore un regard vers la dame et disparut.

Les deux femmes écoutèrent son pas décroître, puis Marie demanda doucement :

— Elle n'est pas malade?

— Non, madame, répondit la mère. Elle est bien consti-

tuée... et faite pour être forte. Elle a bon caractère. Elle serait heureuse, si je pouvais travailler...

Dans l'accent de la malade, triste sans amertume, perçait une résignation ancienne, des années de faim, d'âpre travail, d'incertitude. Et Marie se demandait si cette femme avait aimé, si elle avait souffert aussi de l'âme, d'un vague idéal brisé, de rêves aussi vite morts que conçus. Elle avait pu être jolie. Ses traits n'étaient point grossiers, ses paupières étaient fines, bien cillées, sur des yeux tendres.

— Votre mari vous a abandonnée, n'est-ce pas? fit doucement la visiteuse.

— Oui, madame, mais ce n'est pas là mon malheur : depuis longtemps il n'était plus qu'un étranger cruel... A peine s'il donnait quelque argent pour sa propre nourriture. Il m'a fait trop de mal pour que je le regrette. Il faudrait pouvoir travailler, et aussi trouver de l'ouvrage!... Je peux faire beaucoup de choses — écrire, traduire de l'allemand, broder, coudre... Je peux même enseigner : j'ai mes brevets. Mais je suis très faible.

Elle poussa un soupir. La souffrance assombrit son visage et le convulsa. Un peu de sueur parut à ses tempes :

— La poitrine! murmura-t-elle.

Ses mâchoires saillirent; ses yeux brillèrent de fièvre. Marie lui essuya le front et, délicatement, elle faisait bouffer les cheveux, du geste fin, vif, gracieux dont elle savait calmer les malades.

— Oh! madame... oh! madame, chuchotait l'autre.

Un plaisir mêlé de confusion la pénétrait au contact de ces mains charmantes, à la vue de ce visage étincelant. Et Marie en aimait mieux son rôle. Elle préférait ces misères craintives à qui l'on apporte mieux qu'un soulagement matériel.

— Pauvre âme! reprit la visiteuse... Il faut espérer, et ne pas songer au lendemain, nous l'assurerons...

Son enchantement agissait plus fort et plus doux. La malade dit tout bas, avec un sourire rajeuni :

— Vous me guérissez, madame!...

L'enfant reparut, accompagnée de la concierge, que madame Gerfault attira dans le couloir.

— Vous trouverez des violettes et des mimosas dans la voiture... lanterne bleue... Allez chercher du poulet, du consommé, du pain... ah! des oranges. du raisin... une charge de bois... Vite! faites-vous aider. Voici de l'argent.

Elle rentra, jeta son manteau sur une chaise, et se mit à causer avec la mère et l'enfant. Peu à peu les âmes s'ouvrirent; une grâce plana sur l'abandon et le chagrin. Ce grand naturel qui était en Marie, la chaleur, la vivacité, la sincérité, transfigurèrent le taudis. Quelque chose des temps où l'homme sentira toute l'humanité protégeant sa personne envahit la misérable: elle reprit espoir; son affreuse résignation dégela. Elle se blottit en quelque sorte dans cette élégance charmante, qui venait faire le miracle.

Et Marie, comme elle en avait eu si longtemps l'habitude avant son amour, s'oubliait à faire fleurir la joie dans la souffrance. Elle retrouvait son art si doux, — les petites paroles simples, d'une justesse pénétrante, jaillies de l'instinct le plus sûr, les beaux regards câlins ou émus, et ce sourire à qui personne encore n'avait résisté. Son gentil pouvoir lui était consolateur. Elle n'était plus abandonnée, parce qu'elle était venue aux abandonnées. Elle prenait sa force dans la faiblesse secourue, comme un mélancolique artiste dans l'œuvre née de sa fièvre...

La concierge revint bientôt suivie d'un charbonnier. Alors Marie s'empara des fleurs, les disposa à travers la chambrette, pendant que l'enfant allumait du feu, mettait le couvert. Une lumière vive égayant les pauvres meubles, acheva l'œuvre de charité. L'enfant, devenue joyeuse, avait les yeux pleins de sourires et de sensualité gourmande...

« Maintenant, elles seront mieux seules », pensa la jeune femme.

Et, tirant sa montre, d'une voix tendre :

— Il faut que je m'en aille... je reviendrai. Et pas de méchants soucis, madame!... je veillerai sur vous et la petite.

Elle laissa de l'argent, elle partit vite, comme elle était venue. La mère et l'enfant écoutaient s'affaiblir le joli friselis de ses jupes.

II

Marie demeura longtemps penchée sur son bras, sanglotante. La petite provision de courage prise au contact des pauvres gens n'avait pas duré. Sa nuit avait été dure, coupée d'éveils sinistres et de rêves pesants. Et elle se plaignait, au matin, mi-vêtue, les cheveux croulés en herbes farouches, inconsolable.

Quand elle se leva, pâle, les yeux battus, plus séduisante pour avoir pleuré, elle dit avec désespoir :

— Je ne veux pas mourir ainsi... Je veux...

Elle chercha quelque force dans la contemplation de sa beauté. Il n'en exista jamais de plus vivante. Son teint passait par les plus étonnantes métamorphoses. Diaphane ou d'une blancheur lactée, soudain couvert comme un ciel d'orage, puis lumineux, couleur de nacre, puis rose comme un très lointain crépuscule, et gris aussi, d'un gris voluptueux et charmant, d'une douceur touchante. Les yeux encore plus extraordinaires, emplis de tout l'éclat des océans, des fleuves et des ciels. Glauques ou couleur d'émeraude, ardoise ou améthyste, on y voyait les agitations de l'âme la plus mobile et la plus sensitive. Ils palpitaient comme des flots, ou, immobiles, regardaient fixement d'une façon étrange, lointaine et presque épouvantée. Cent lumières s'y mariaient, comme des étoiles parmi les nuées, et l'on souffrait de les voir, tellement ils figuraient de joies impossibles, d'aventures prodigieuses, de splendeurs fugitives.

— Je veux!... répéta-t-elle.

Elle se vit aux profondeurs de la glace. D'un geste agile elle rejeta la traîne de son peignoir, en un mouvement sauvage, puis tout son corps frémit de langueur élégante.

Mais ce qu'elle voulait, elle savait combien c'était difficile, et qu'il ne suffisait pas d'être belle, alors qu'on prétend choisir : elle connaissait l'isolement au sein de la multitude ! Arrêtée devant la glace, elle se méfia de son visage chagrin, qui peut-être lui portait malheur... Mais non ! sa volonté seule

la séparait des hommes; elle le voyait trop bien à leurs regards.

« Pourquoi? »

Elle savait mal si c'était pudeur, orgueil ou timidité. Elle eut le sentiment confus que nous ne sommes pas plus sûrs de nous-mêmes que des autres êtres — avec une peur excessive du lendemain, comme si elle allait mourir sans avoir réussi à se convertir elle-même au bonheur...

Ainsi s'attardait-elle, les yeux grands ouverts, dans un rêve vague, craintif, douloureux.

La portière s'agita, elle aperçut le visage de son mari. Qu'elle avait aimé ce brun visage, ces yeux conquérants, ce joli sourire clair, sans effort, même lorsqu'il était feint, ce corps un peu faible, mais prompt et gai!... Vivement dressée à son approche, elle l'accueillit sans douceur :

— Qu'est-ce tu veux? Je suis à ma toilette...

— Tu as défendu ta porte hier... dit-il : je suis inquiet.

Le charme triste de sa femme, la séduisante meurtrissure de son regard, l'enflammèrent du désir d'étreindre ce chagrin voluptueux :

— Marie! fit-il tout bas...

Et elle, encore si proche de leurs caresses, frémit, faiblissante. Mais elle eut trop le sentiment d'être la victime auprès du bourreau :

— Non!

— Sois bonne!

— Je souffre!

— Tu n'en souffriras pas davantage... Pardon! — fit-il avec le ton humble du désir.

— J'ai tant pardonné! Ma force est à bout. Ton incurie et ton égoïsme ont enfin tué notre amour.

— Je t'ai toujours aimée!

— Possible! Mais mieux valait m'épargner la honte et ne m'aimer point... Je ne te reproche pas tes trahisons, ni même de n'avoir pas su les cacher. Je t'accuse d'avoir agi avec bassesse, alors que je ne pouvais détourner la tête; je t'accuse d'avoir forcé tes maîtresses à se rire de moi. Le mensonge absolu était facile avec une femme incapable d'espionnage. Il fallait user de ce mensonge.

— Les choses finissent toujours par se découvrir. M'aurais-tu alors gardé ton amour?

— Non, mais je n'aurais pas cette horreur de ta personne.

— Je veux ton amour!

Elle dit, véhémente :

— Le voudras-tu, si je prends un amant?

Pâle et féroce, avec sa lèvre retroussée, ses yeux devenus obliques, ses petits poings tendus, il cria :

— Un amant!... Ah! si jamais...

Elle se mit à rire :

— Tu dois le savoir, pourtant, que je veux désormais être ton égale.

— Tu ne crois à rien! fit-il niaisement.

— Je ne crois qu'à la liberté individuelle. Il n'en a pas toujours été ainsi. Avant ta trahison, ta première trahison, j'ai cru à l'amour qui lie deux êtres pour la vie. Et il m'eût été doux de rester à jamais ton esclave. Tu as bien su me faire comprendre que chacun doit être libre.

Il l'écoutait avec une inquiétude croissante. Il ne répondit pas directement :

— Tu as eu bien tort de tant souffrir! Je t'aime cent fois mieux que ces femmes...

— Oui, l'ancien marché barbare!... une tendresse de dupe et de victime. Je veux que la fidélité de l'homme réponde à celle de la femme!

— La nature...

Elle l'interrompit :

— Les femmes ne sont plus vos esclaves ; pourquoi leur réclameriez-vous une vertu que vous n'avez pas vous-mêmes? Elles sont aussi des êtres palpitants. Si vous ne voulez pas vous passer de maîtresses, elles ne se passeront pas d'amants. Pourquoi vieillirions-nous dans un mariage devenu affreux, arrêtées par des scrupules que vous raillez chez vous et chez les femmes des autres?

— La fierté d'être une honnête femme...

— Ce qui fait l'honnête femme fait l'honnête homme!

— Pourquoi t'es-tu mariée?

— J'avais dix-huit ans. Je t'aimais. J'ai cru t'aimer toujours. Maintenant...

Elle s'interrompit, émue au souvenir merveilleux de son passé. Et lui, troublé de jalousie par ces regards lointains, avec un accent de haine et de crainte :

— En aimes-tu un autre?

— Cela ne te regarde pas... du moins. pas encore. Mes sentiments sont à moi seule, tant que je respecte ta *propriété!*

Le cœur de l'homme s'enflait, amer. Il ressentait toute la détresse d'une victime. Il épiait sa jolie compagne avec un désir vindicatif et une indignation bourgeoise, car il était de ceux qui trahissent, mais gardent un idéal du mariage. — Menteurs qui n'en veulent pas croire leur propre mensonge, égoïstes qui refusent la leçon de leur égoïsme. Il dit platement :

— Tu n'as pas de principes !

Elle éclata d'un rire triste ; puis, pensive :

— Je ne sais. Je suis misérable ; je voudrais être loyale et que les autres le fussent, quitte à souffrir autant de cette manière qu'autrement.

— L'impossible!... On ne peut faire un pas sans rencontrer le mensonge. Le plus sûr est, pour une femme, d'accomplir le devoir accepté.

— Le plus sûr est de mourir ! Pour vivre, un espoir est nécessaire...

— Il y a les enfants...

Des larmes emplirent les yeux de Marie :

— Le nôtre est mort!... Et le bonheur de l'enfant ne se fait pas avec le malheur de la mère. Il n'y a qu'à regarder autour de soi ! Les enfants des femmes adultères valent les autres...

Il s'écria d'une voix plaintive :

— Jamais je ne t'aurais crue si perverse !

L'accent la troubla. Elle s'inclinait, immobile, silencieuse, inquiète. Et lui, sentant son avantage, reprit avec supplication :

— Toi, si honnête et si fière, comment ces idées ont-elles pu te venir?

— Par tes actes ! As-tu hésité devant ma tristesse? M'as-tu ménagée? As-tu ménagé tes amis les plus proches? De quel droit me ferais-tu de la morale? La liberté que je réclame, les

autres la pratiquent dans le mensonge; et moi, libre de préjugés, je n'ai pas eu le courage de prendre un amant.

— Ne te calomnie pas. C'est ta conscience...

— C'est mon orgueil! Personne encore ne m'a tentée...

Il la regarda dans les yeux. Un frisson d'espérance le traversa. Il repartit, bien bas :

— Si je voulais t'être fidèle?

— Trop tard! Tu m'as désappris de t'aimer... Et puis, ce n'est là qu'un leurre : tu es incapable de fidélité; le mensonge t'est aussi naturel que la vie!

— Marie, quand tu connaîtras mieux les hommes...

— Je te connais.

Il haussa les épaules, confondu et furieux, inerte entre les contradictions, comme un mobile entre des forces égales.

Elle eut quelque pitié vague, aussitôt évanouie, trop sûre que cet homme ne saurait qu'abuser de la pitié comme il avait abusé de l'amour. Et se levant, pleine d'ennui et de lassitude :

— Laisse-moi... Cette dispute est aussi vaine qu'humiliante.

Elle acheva sa toilette et fit effort pour lire des romans et des revues. Mais son chagrin brisait le sens des phrases. Et elle s'abandonna à elle-même. Elle eut encore envie de mourir. Elle se disait :

— Ma vie pouvait être belle. Il n'y fallait qu'un cœur loyal.

Elle ne se trompait point sur elle-même. Elle avait un instinct croyant, avec une intelligence sceptique, ce qui est un terrain admirable pour les grands désespoirs. Nul travail, nulle œuvre n'étaient capables de l'absorber. Car, outre un penchant à croire qu'il n'y a que trop d'ambitieuses en France, elle ne se reconnaissait aucun pouvoir de créer, même de toutes petites choses. Quant aux travaux ordinaires, ils lui répugnaient : une femme riche ne peut rien faire qui ne semble une concurrence presque méchante. Elle n'eût d'ailleurs pu s'y oublier ni, par suite, y trouver le repos.

Elle avait jadis aimé la lecture, mais elle n'y goûtait plus

de joie *vivante*. Les anciens sont capables seulement de charmer un artiste érudit. Les modernes sentent trop l'effort ou le commerce pour une âme affinée : les plus sincères ne savent que donner l'envie de mourir. Ainsi tout recours lui était refusé hors la vie : — l'amour, la lecture, la fréquentation du monde... Mais si peu à peu la fréquentation du monde lui était devenue un besoin, impérieux, continu, c'est une jouissance grise, à peine un dérivatif à l'ennui. Et elle désespérait de l'amour.

Elle se trouvait ainsi singulièrement désarmée. L'avenir ne lui offrait qu'une image rapide et cruelle : — la chute à la vieillesse ou à la mort.

Elle demeura presque tout le jour dans une sorte d'épouvante. Sa rêverie sans ordre était d'autant plus propice aux impressions vives. Car la multitude des pensées et des images tombait sur sa douleur, comme mille sources dans une terre approfondie. Elle revoyait ces pauvres choses auxquelles l'âme s'est attachée et qui flottent ainsi que des toiles d'araignées détruites. Non qu'elle en dédaignât aucune : elle savait, au contraire, qu'elles avaient été réellement exquises, — mais il était atroce de voir qu'aucune n'avait eu de suite, que toutes avaient péri, à peine touchées, et que ce serait ainsi, toujours...

Cependant, après une longue prostration, elle se leva pour revoir son seul viatique, — sa beauté. Elle la contemplait avec attendrissement, si fugitive, si fragile :

« C'est tout ce que j'ai! Le reste n'a point d'existence! Rien que cette pauvre chose, et chaque jour l'effacera!... Ah! un peu d'amour en échange! »

Mais elle sentait l'amour sans prix si elle devait *offrir;* elle sentait que ce serait n'avoir pas été aimée que de l'avoir été sans résistance :

— Qui prendra ma pauvre âme? murmura-t-elle.

Une figure monta en elle, bientôt plus précise : une silhouette de jeune homme, fine, timide, deux beaux yeux sincères. Ses joues rougirent. Elle s'abandonna au rêve, les seins gonflés d'un vœu charmant. Et le regret de ne vivre pour la joie de personne prenait une forme nette. Puis, un frisson, une

crainte rapide. L'amour lui parut sournois et redoutable. Elle ne put réussir à l'espérer. Mille obstacles la séparaient du jeune homme.

Ce fut un moment d'obscurité affreuse où elle regretta de n'avoir pas, comme les autres femmes, cru à l'amour en le trahissant, à la vertu en se complaisant dans le vice, à l'idéal en se traînant dans une sale réalité. Mais ne croire à rien, et avoir cependant un cœur fidèle, être douée d'un caractère naïf et d'un cerveau indifférent à toute morale, n'avoir d'autre ambition que de goûter la vie et ne pouvoir mentir, c'est ne posséder d'arme que contre soi-même.

« Je suis perdue! » se dit-elle.

Et une voix pourtant, tout au fond, offrait encore la richesse abandonnée :

« Qui prendra ma pauvre âme? »

III

C'était, chez des gens luxueux, intelligents et lourds, une table immense, ombragée de palmiers, semée d'îles fleuries. Des lumières électriques étaient dissimulées dans les feuillages; des bougies jetaient une lueur délicate sur une nappe étincelante. Parfois les fleurs, trop hautes, cachaient des convives.

Marie dînait entre Farniès, qui professait l'histoire, et Verteil, qui ne professait que l'amour. Farniès était laid de cette façon morose qui déplaît à toutes les femmes. Il ne leur faisait pas la cour; il leur parlait d'une voix agressive : il en avait peur. Verteil, joli homme élevé par une mère amoureuse, réunissait les talents qui magnétisent l'être féminin. Il avait eu tant de maîtresses, parmi les plus délicates et les plus fières, qu'il aurait dû être rassasié jusqu'au dégoût. Mais il se lassait d'autant moins de la femme qu'il passait plus vite de l'une à l'autre. Parfaitement féroce, il tuait les âmes comme un chasseur tire sur la bête inoffensive.

Marie se pencha vers Farniès pour demander :

— Vos duchesses de la Ligue étaient-elles vraiment mieux habillées que mademoiselle Chesneux ou madame Barge?

Farniès, considérant les dames dont elle parlait, répondit :

— Non. Dans aucun temps il n'exista un luxe plus joli que celui de nos contemporaines, plus de soins du corps, visibles à cent détails, une plus sûre élégance. Les parfums sont irréprochables, comme la nourriture. La beauté est mise en valeur avec une délicatesse infinie et jamais les robes n'ont eu plus de variété, d'éclat et de nuances.

Marie se tourna, surprise de la vivacité de l'historien. Elle vit une face froide, presque dure, une bouche contractée, et pensa qu'il venait de lui resservir quelque phrase de conférence.

Alors, son autre voisin, d'une voix légère, enveloppante, tout habituée à une discipline de caresse :

— Monsieur Farniès a raison... et cela devrait ravir tous ces hommes... mais ils sont glacés.

— Non! reprit sèchement Farniès. Ils ne sont que las, ou ennuyés, infirmes, sourds, préoccupés, chagrins. Et l'abstention du vin empêche une petite griserie nécessaire... Les médecins deviennent trop puissants.

— C'est que nous sommes des malades.

— C'est qu'on n'a pas remplacé le prêtre... La médecine eut la même puissance au déclin de Rome, quand les cultes s'embrouillèrent. Pline rapporte que le médecin Charmis réclama deux cent mille sesterces pour soigner un malade. Claude put confisquer dix millions de sesterces au charlatan Alconte, qui refit en peu de temps cette fortune. Nos Charcot sont des enfants.

— Enfin, quelle que soit la raison, l'amour s'en va! dit Verteil.

Farniès se mit à rire :

— Lequel?

— Le goût de la femme, simplement.

— Mais jamais pareille contagion n'exista dans les sociétés antérieures! Le goût de la femme a perverti jusqu'aux dernières bourgades. C'est la déchéance de la race, le ferment de perdition, la source de toute infamie, de toute lâcheté... L'amour ne vaut que par une âpre pudeur, même hypocrite, et par des fidélités ardentes. Et la France l'a mis à l'étal public. L'histoire de femmes est presque la seule anecdote

qui s'entende au cabaret comme au cercle, à l'atelier comme au salon... L'amour léger fait exécrable notre littérature, comme l'anecdote galante rend basses nos réunions d'hommes. J'admire ces gens du Nord qui peuvent, durant des heures, — fût-ce platement — converser sans qu'il soit question de cette turpitude.

— Ah! vous avez raison! fit Marie.

Il sourit à peine, dédaigneux. Mais un convive s'écriait :

— Je ne crois pas! La France a toujours été amoureuse et cocardière. C'est sa façon de vivre. Ainsi étaient les hommes de la Grande Armée... et cela ne les empêchait pas d'enfoncer les bataillons!

— Amoureuse, oui! reprit Farniès. Mais par élans vifs, suivis d'insouciance. Aujourd'hui, elle ne pense qu'à cela, et au repos... Il faudrait enseigner aux générations nouvelles à *aimer* et à ne pas *faire l'amour*. Ainsi ce pays reprendrait sa force... Et les hommes rougiraient de se faire des confidences galantes. Même fugitive, toute aventure avec la femme est sainte : elle ne doit pas être profanée par de sales bavardages...

Il se tut, il mangea avec une sorte de fureur. Marie s'intéressait à son visage disgracié, comme à la souffrance d'un malade. On approchait du dessert; les voix devinrent plus bruyantes. L'esprit et la niaiserie circulaient avec les grands vins; des hommes subtils ouvraient un peu de leur âme aux caillettes. Et l'on entendait la voix puissante du maître de la maison tonner contre l'impôt sur le revenu. Il le réprouvait avec amertume, non pour lui-même, mais pour les pauvres, qui devaient en pâtir plus que les autres.

— Nul impôt n'atteint la richesse, déclarait-il. Elle est, de sa nature, insaisissable. Elle a cent manières d'échapper Elle est poltronne; elle se cache, elle se fait petite... Menacée, elle exagère le péril, elle cesse d'être libérale et entreprenante, et c'est le pauvre, en fin de compte, qui est le dindon de la farce!... Le bon impôt est celui qu'on n'aperçoit point.

Il ne se trouva personne pour le contredire, et cette approbation le réduisit enfin au silence. On entendit alors la voix de *l'essayist* Pasquale qui racontait l'histoire d'un financier. Cet homme étonnant avait, dans sa jeunesse, mis en actions

une mine de platine qui n'existait pas. Nanti de fonds par des imbéciles, il avait été lui-même à la découverte, il avait trouvé sa mine, par hasard, dans les monts Ourals.

— Ce financier parti escroc est revenu le plus honnête de tous les hommes d'affaires, — acheva Pasquale. — D'où je conclus que la loi Bérenger est insuffisante : il y a des crimes qui devraient être récompensés... Et l'escroquerie, surtout quand elle est bien conduite, mérite nos égards...

— Elle les a ! riposta Farniès. L'escroquerie punissable est celle qui ne se conforme pas au code. Cela est juste. Il est bien malhabile, celui qui ne sait pas tromper son prochain avec l'approbation du législateur. La société lui doit son blâme, car la civilisation consiste moins à développer la vertu qu'à faire obstacle au vice... Il convient que la loi soit aussi dure à ceux qui ne savent pas la franchir, qu'indulgente à ceux qui le peuvent.

Il parlait d'une voix sifflante. Et, comme une jeune femme l'interrompait avec indignation, il ajouta :

— En faisant ainsi, la société remplit tout son vrai rôle. La vertu ne lui demande rien. Il serait indigne qu'un honnête homme désirât l'approbation des coquins dont la multitude est faite. Il demandera seulement qu'on souffre qu'il accomplisse son œuvre, et qu'on daigne lui permettre d'être dupe.

— Hé ! ricana Pasquale, ce sera un coquin plus perfectionné que les autres : c'est gâter la vie de tous les humains que de faire profession de dupe... Et je confierais cette tête vertueuse au tranche-lard de Deibler...

Le maître de la maison écoutait cette causerie avec impatience. Il l'interrompit, et annonça de sa voix retentissante qu'il destinait, par testament, un prix à la vertu. L'approbation générale le réduisit de nouveau à se taire. Les paroles s'éparpillaient. On entendit de vagues anecdotes. La voix d'un membre de l'Institut sortit d'une immense barbe blanche :

— C'est arrivé l'année dernière. Je m'en souviens très nettement... Je m'en souviens comme si c'était d'il y a cinquante ans !

Et un banquier, parlant de l'avarice particulière du baron Stolz :

— Il n'a pas de chance ! Il mériterait une réputation de générosité parfaite s'il pouvait se décrasser des lésines. Personne ne trousse plus galamment un chèque pour un oui ou pour un non. Mais l'art de se séparer convenablement d'un louis, ou même d'une pièce de cent sous, lui est étranger. Il a le métal inextirpable. Il ruse pour un cigare, pour une consommation, pour un pourboire. Au théâtre, il donne quatre sous à l'ouvreuse. Comme sa femme ne peut supporter l'odeur, même affaiblie, du tabac, il n'a de fumoir que dans son appartement particulier ; après le dîner, il chuchote : « Nous irons fumer chez moi tout à l'heure... » Puis, il fait l'homme distrait, il muse, et soudain file à l'anglaise pour savourer tout seul un cigare qui doit lui paraître délicieux comme une fraude en douane à une femme riche.

— En Égypte. — dit le boursier Derval, — il lançait un chemin de fer avec Jacobi. Presque tous les jours, durant trois mois, il empruntait une livre sterling à Jacobi pour argent de poche. Jamais il n'a rendu une pièce, et il avait un air gêné de débiteur dont l'autre profitait pour se rembourser, au centuple, en concessions.

— Je m'explique cela très bien, dit Pasquale. Ce n'est pas de l'avarice. L'homme prodigieusement riche doit vouloir que la menue monnaie ne perde pas sa valeur intrinsèque, la valeur qu'elle a pour le pauvre diable. C'est la démonstration la plus concluante de sa force, cette preuve immédiate sans laquelle le sentiment précis du pouvoir nous échappe. Cette preuve faite, le plaisir sera plus vif d'avoir la signature généreuse.

Marie, inattentive, regardait, à travers des touffes de roses, le visage d'un jeune homme, — Henri Royère. — Elle aimait ce visage intelligent et timide, délicieusement prompt à se troubler et à rougir. Et tout l'être, silencieux d'habitude, causeur sobre parfois, lui plaisait. Elle ne rencontrait pas sans tressaillir son regard clair ; il était le seul qui occupait agréablement son imagination.

La voix de Verteil la réveilla :

— Je vous vois, disait-il, dans l'allée d'un château, sous les grands ormes... c'est en Bretagne. Avec vos flots de cheveux sombres et vos yeux d'eau verte, vous avez le mystère

des femmes celtiques. Vous êtes seulement plus grande, plus souple et plus vive...

— Je ne me sens pas bretonne, dit-elle. J'ai peu de mysticisme...

Et elle continuait de regarder Henri Royère.

Cependant le maître de la maison employait sa grande voix à réclamer la mort de l'anarchiste Luccheni. Il exigeait que les puissances s'unissent pour le réclamer au petit canton de Genève. Et il déplorait que notre temps fût plus barbare que celui des guerres religieuses.

— C'est le contraire qui m'apparaît, dit Farniès. Les attentats anarchistes démontrent à l'évidence combien nos mœurs sont devenues *réellement* douces. S'il avait existé de la dynamite au temps des réformes religieuses, — christianisme primitif, arianisme, luthérianisme, — ne doutez pas que c'est par myriades qu'on eût enregistré les morts. La secte vaincue ou nouvelle n'aurait pas laissé un jour de trêve à la majorité. On ne saurait rien rêver de plus anodin que les actes de Vaillant ou d'Henry, rien de plus hésitant non plus. Je ne parle même pas des fumisteries de Ravachol. Seule l'affaire du café Véry a été bien faite, et c'est parce qu'un autre mobile que l'anarchie — la vengeance individuelle, la vendetta — était en jeu. Je ne saurais dire, étant données les souffrances des prolétaires et surtout de l'immense tribu des déclassés, gent beaucoup plus sensible que les hommes d'autrefois, je ne saurais dire à quel point je suis touché de la douceur d'une époque qui n'a produit que quelques Henry, Vaillant, Ravachol, en vingt-cinq ans, et à peine déterminé trois ou quatre morts...

— Mais attendez la fin ! s'écria le maître de la maison. C'est des faubourgs entiers qui sauteront...

— Pas avec les anarchistes, j'en réponds bien. Vous verrez que la répression sera efficace.

— Monsieur Farniès abuse du paradoxe, — fit mélancoliquement le membre de l'Institut. — Mais il n'a point tort, après tout : le péril n'est pas du côté anarchiste. Du moins, le grand péril. Si la bourgeoisie ne prend pas des résolutions viriles, si nous ne créons une digue compacte, unie, homogène, c'est la caserne collectiviste qui nous attend.

— Fatalement! dit Farniès. Et ce ne sera, somme toute, qu'une suite logique de l'évolution contemporaine. En instituant le service universel, l'Allemagne, noyau central du socialisme collectiviste, sema le germe. En adoptant le système germanique, l'Europe lui donna une force contre laquelle rien ne saurait prévaloir. Ainsi, la monarchie soldatesque et la bourgeoisie créèrent l'organe fondamental du communisme. Et le groupe compact, homogène, que vous nous proposez, serait sans doute, inconsciemment, favorable à ceux que vous prétendez combattre.

Cette conclusion irrita les plus pacifiques :

— Le cou au boucher! répliqua vivement l'hôte. Le fatalisme est le signe même de la défaite. Il faut lutter.

— Luttez... mais avec vos armes. Ne rêvez pas des groupements. Gardez votre politique, qui est la temporisation, fiez-vous aux actions individuelles. Maniez le journal, faites les concessions utiles, dissimulez vos sentiments conservateurs, niez énergiquement les classes, affirmez la « liberté, égalité, fraternité » inscrite aux façades des monuments. Votre espérance est dans les groupements hétérogènes, dans les instincts bourgeois, dans les révolutionnaires parvenus. La discipline est votre ennemie. Vous êtes forcément des tirailleurs, sûrs de votre union occulte, car vous possédez la puissance impersonnelle, anonyme, à laquelle les mots d'ordre, nécessaires aux féodalités, aux monarchies, aux mandarinats, au collectivisme, sont inutiles.

— Du moins cela nous sauvera-t-il?

— Non. Une société ne se sauve jamais : elle gagne du temps. Vous retarderez les autres. D'ailleurs, cela même ne vous servira de rien, à vous ni à la génération que vous voyez grandir. La fortune des riches sera dissipée par leurs héritiers, et non par les socialistes : notre bourgeoisie, en somme, lutte pour la postérité des prolétaires, pour ceux qui seront les riches de demain. Les vrais intéressés sont ainsi les auvergnats du coin, marchands de marrons ou de ferraille; d'autre part les artisans condamnés à faire de la graine d'artisans. Et vos efforts pour assurer l'avenir sont dérisoires; travaillez pour le présent... Quant aux anarchistes, abstraction faite des attentats, comptez qu'ils sont vos amis.

— Vous prédisez la mort !

— Non pour vous ni pour vos fils. Encore un coup, votre postérité sera ruinée avant l'avènement du socialisme : dès lors, que vous importe?

Lizol, du Collège de France, dressa son visage de moine voyageur, à qui l'ascétisme n'a donné qu'un air plus subtil :

— Je ne crois pas à la caserne sociale. La hiérarchie par amour et par consentement, par influence des forts et adhésion des faibles, régira l'homme de demain. Elle succède à la hiérarchie par violence d'hier, à la hiérarchie par richesse d'aujourd'hui. Le socialisme collectiviste n'est qu'un retour barbare, une suppression d'organes : le pain est trop cher, au prix de l'esclavage communiste. Au reste, les réformes sociales suivent les doctrines philosophiques, et le collectivisme est l'antithèse de la philosophie dernière...

— Assurément, elles suivent ! dit Farniès. Avec de longs retards. La philosophie collectiviste succède aux Droits de l'homme : les masses s'y jetteront d'abord. Est-ce un recul? Non, nulle marche générale n'est en ligne droite. Ce que nous subissons trois ans à la caserne, une société peut bien le subir pendant un demi-siècle. Au sortir de cette discipline, la liberté sera un délice incomparable, et par là, peut-être, le collectivisme aura été un bienfait.

On se levait de table. Et Marie, conduite par Farniès, dit :

— Vous avez trop âprement annoncé le collectivisme pour n'être pas anarchiste ?

— Je le suis, dit Farniès... Et tout homme peut l'être avec d'autant plus de liberté qu'il est assuré de ne commettre aucun délit. Car l'anarchie, à bien lire les définitions des pauvres gens qui croient pouvoir la professer autrement qu'en rêve, n'est que la prophétie du triomphe moral... Et l'on peut être anarchiste tout en livrant Henry au bourreau : ce jeune homme, comme Vaillant ou Luccheni, est un type rétrograde, un seigneur féodal.

Au salon, Marie tomba dans une sorte de tristesse. Elle n'écoutait pas les vagues propos des femmes et des quelques hommes qui n'avaient point fui au fumoir. Elle s'abandonnait, lasse, pleine du goût de la mort.

Une impression désagréable la réveilla. Elle eut le sen-

timent d'une présence particulière, et, se tournant, elle s'aperçut que Verteil était tout près d'elle. Il avait glissé sa chaise vers la sienne; il se trouvait un peu en arrière, penché, à l'épaule gauche de Marie. Elle sentit un regard appuyé sur elle, qui se déplaçait doucement le long du cou et de la nuque. C'était comme le passage d'une goutte d'eau, tantôt froide, tantôt tiède, mais avec quelque chose d'impérieux, d'électrique, d'attractif, qui donnait un léger vertige, faisait se roidir les muscles. Choquée de cette impression, elle pouvait d'autant moins s'y soustraire qu'elle le voulait davantage, et n'y échappait que lorsqu'elle oubliait d'y résister.

Elle se dit : « Est-ce mon imagination qui lui donne ce pouvoir ou l'a-t-il réellement? »

Elle lui jeta un coup d'œil oblique, et elle vit qu'il la contemplait avec persistance, d'une manière autoritaire, presque dure. Dès qu'il rencontra la prunelle de la jeune femme, il prit un air de câlinerie. Elle se sentit violemment irritée contre lui et contre elle-même.

Elle fut soulagée en voyant Henri Royère revenir du fumoir. Il s'assit à trois pas d'elle, plongé dans une mélancolie qu'elle trouvait exquise. Et elle se figurait une sorte de jeu, entre Verteil et lui, dont elle était la mise. Henri, avec toutes les chances, n'avait aucun art, tandis que Verteil profiterait sûrement de la première faiblesse. L'idée la révolta : non seulement elle détesta Verteil, mais elle lui souhaita des malheurs véritables. Puis, il lui parut étrange qu'elle pût le craindre. Elle le regarda avec une attention profonde, comme on regarderait, en cage, un fauve qu'on serait sûr de voir s'échapper un jour. Il était à l'aise dans son vêtement, tel un léopard dans sa peau, désiré, redouté par les femmes, chasseur agile, heureux, patient, tout à son art. Cette contemplation agita Marie d'une colère généreuse, d'une pitié vive pour celles qui n'étaient pas de simples machinettes à adultère. Et, songeant qu'elle aimerait mieux se donner à n'importe lequel des autres hommes, fût-ce par charité pure, elle chercha du regard, tendrement, Henri.

Elle l'appela :

— Venez donc me dire, monsieur Royère, à quelles tristes choses vous pensez...

Il s'approcha, ému : sa timidité rejaillit sur Marie.

— Je ne pense pas, dit-il. Je vois des choses rapides dans de la fumée...

Et il demeura court.

Il aurait fallu mieux que l'encourager pour lui donner de l'assurance. Elle reprit :

— Ne penser à rien, n'est-ce pas penser à trop de choses? On laisse aller le cerveau au hasard...

— C'est vrai ! fit-il avec chaleur.

Un peu de moiteur perla sur sa tempe, et qui seyait à sa peau fraîche. Elle l'entraîna, gentiment, dans quelques menus bavardages où il reprenait de l'aplomb ; mais c'était le genre d'aplomb où les timides se rejettent pour fuir le supplice de leur trouble. S'ils en prennent l'habitude, ils peuvent fort bien devenir en quelque sorte insaisissables, être à tout jamais perdus pour la femme qui ne veut ou ne peut forcer leur aveu. Marie avait l'instinct de ce péril. Elle s'impatienta, elle désira bientôt interrompre la causerie. Son œil sourit à Pasquale, qui rôdait autour d'elle avec la mine friande d'un cannibale. Plus laid que Sainte-Beuve, maigre, pelliculeux, les yeux saignants, sa lèvre produisait un feutre jaune où s'enchevêtraient les poils du nez. Il était affreusement mal rasé, tatoué de petites coupures, de boutons, avec un front comme une planche, où resterait de la sciure, un menton si vaste et si lourd qu'il le laissait souvent retomber pour donner du repos à sa mâchoire.

Cette atroce physionomie pétillait, non d'esprit, mais d'intelligence méchante. Par crainte d'abord, par lassitude ensuite, on lui permettait, au moins devant les femmes mariées et les vieilles filles, des propos cyniques et des traits violents. Il n'effrayait pas Marie ; il l'amusait plutôt. Il vint, et Henri, qu'il incommodait, s'éloigna d'une conversation qui lui aurait été profitable.

— Vous avez votre figure des mauvais soirs ! fit la jeune femme tandis que Pasquale approchait sa chaise.

— Je n'ai jamais été aussi irrité de ma laideur ; je n'ai jamais souhaité aussi vivement, aussi cruellement, que ces jolis garçons, comme celui qui était là, eussent des lupus sur le nez ou des taies sur l'œil.

Il parlait avec une amertume peu habituelle, même chez lui, et, comme Marie souriait vaguement :

— Ne souriez pas, dit-il. C'est parce que la sotte nature a créé d'exécrables beautés comme la vôtre que je suis gâté jusqu'au fond du cœur... Aucun homme n'est mieux fait pour subir la dangereuse douceur de vos pareilles. Mais la beauté est le plus sinistre des pouvoirs, et ce qu'on peut attendre d'un puissant ou d'un riche, on ne saurait l'espérer d'une jolie femme : elles n'ont que des pitiés vaines.

Il n'essayait pas ce soir de parer sa thèse ; il parlait avec un ton sauvage qui déconcertait Marie. Elle dit :

— Leur pitié détruirait toute l'économie de l'amour, et sans doute sa valeur.

— On ne leur demande pas que ce soit la règle !... Supposez que vous ayez un seul moment, une seule fois pitié de moi : cela troublerait-il votre vie ?

Il la gênait de son horrible regard rouge ; pour nul homme, croyait-elle, sauf Verteil, elle n'était moins encline à la charité. Elle dit :

— Vous êtes trop cruel : vous décourageriez la pitié.

— C'est ma laideur qui est cruelle ; elle se venge !... Contre vous toutes qui m'avez jeté au désespoir j'ai une haine inextinguible. Celle qui aura pitié de moi rachètera mon âme... Pourquoi ne serait-ce pas vous ?

Elle eut un singulier frisson, à l'idée triste et douce du sacrifice, qui lui fit confusément pressentir qu'elle pourrait bien un jour faire à la laideur l'aumône de sa beauté. Mais cela n'était point pour les temps prochains, et sûrement elle serait toujours impitoyable pour ce Pasquale, dont la hideur semblait le produit de sa méchanceté, plutôt que sa méchanceté le produit de sa hideur.

Il devina à peu près les pensées de Marie, et il sourit aigrement :

— Je voudrais être sorcier... je couvrirais de rides et de verrues ce joli visage.

— Votre âme a parlé ! Sa férocité est native : vous préféreriez la vengeance à la séduction. Toute charité serait perdue.

Elle parlait avec rudesse, et c'est lui qui fléchit.

— Ma férocité est un excès de justice ! dit-il.

— L'excès de justice peut être la pire des injustices!

Il laissa retomber sa lourde mâchoire et demeura pensif. Puis il dit, en fureur :

— Cela vous est facile de réprouver la vengeance... Que savez-vous de ceux-là dont chaque ardeur d'amour et chaque tendresse furent glacées ? Quand j'arrête mon regard sur la beauté, c'est comme si l'on me crevait l'œil.

Elle se leva. Il reprit, à voix basse :

— Ah ! si un jour, il vous venait une souffrance assez forte pour comprendre toutes les peines, donnez-moi une heure : j'aurai vécu !

Comme elle se retirait, troublée de dégoût et de quelque pitié, elle fut saisie par la marquise de Vallergues. On ne pouvait imaginer créature mieux faite pour le monde aristocratique que cette grande jeune femme, par le charme de l'insolence et l'orgueil des contours : aussi bien, née dans la petite industrie, avait-elle été remise à son rang par un destin qui ne pouvait en quelque sorte lui manquer. Elle se jeta vers Marie avec une amitié joyeuse, où éclatait son admirable aptitude au bonheur et à la tyrannie.

— Ma petite chère, je ne vous ai pas eue encore... donnez-moi deux minutes le plaisir de vous voir !

Elle regardait madame Gerfault avec passion. Mais on sentait qu'elle distribuait au hasard ses jolis sourires, et que, à des nuances près, chacun avait droit à son ardente politesse. Son coup d'œil, le plus rapide de Paris, vit le trouble de Marie et Pasquale qui la suivait du regard :

— Ah bien ! dit-elle, il vous a décoché enfin sa flèche... Il y a mis le temps !

— Comment ? fit madame Gerfault.

— Vous ne savez pas, petite innocente ? Mais il y passe sa vie, et pas une encore qui ait répondu !... Pourtant, ça doit être curieux : si j'avais des caprices, il me semble que je voudrais connaître le goût de cette pomme pourrie.

— Et moi qui le prenais presque en pitié !...

— Mais il n'en est que plus pitoyable ! On laisserait à moins tomber sa mâchoire...

Elles s'assirent : elles se trouvèrent prises dans une discussion sur le féminisme. L'historien Farniès tenait la parole :

— Je suis féministe, si vous voulez. disait-il. Mais je tiens que le féminisme n'a aucunement besoin que nous l'aidions. Son règne s'établira de lui-même. Rien n'empêchera la femme de gagner la partie. Elle est tellement plus forte que nous! A part la pensée créatrice, qui ne vaut que de peuple contre peuple. — mais qu'est-ce qu'un être peut apporter de pire pour lutter contre ses propres concitoyens? — la femme a tous les avantages. Plus âpre à défendre ses intérêts, plus assimilatrice, plus indifférente à changer d'idée ou d'opinion, de toutes façons elle nous domine. La maternité seule l'a domptée, et aussi les guerres primitives où le muscle avait son éloquence. Mais, soit par le malthusisme, soit par le « jeune-fillisme », qui débute en Amérique, la maternité est destinée à être, non pas éteinte, mais raréfiée. Un ou deux enfants dans une vie ne gêneront pas sensiblement la combattante, surtout avec les progrès de l'obstétrique et des nourriceries... Quant au muscle, son rôle est fini. La résistance nerveuse a une autre importance : l'homme n'y est qu'un enfant auprès de sa gracieuse compagne, dont les faiblesses sont des simagrées. La femme supporte tout, traverse tout. Outre qu'elle n'a, comme disait un écrivain du XVIIIe siècle, « ni goût ni dégoût », la douleur lui est un jeu, la privation une risée, et l'excès un dépuratif. Jetez cent femmes et cent hommes nus dans une nuit d'hiver, par dix degrés au-dessous de zéro, et soyez sûr qu'au matin il restera bien une quinzaine de femmes, mais que tous les hommes seront morts.

— C'est de la résistance animale, — fit le membre de l'Institut, — mais la femme n'y apportera ni génie, ni faculté d'organisation supérieure...

— Elle n'empêchera pas l'homme, dit un sociologue, de mettre son génie en œuvre, pas plus que, dans la société contemporaine, on n'empêche les esprits originaux de produire des œuvres qui sont leur joie et leur torture, et qui, négligées d'abord, deviennent plus tard la proie des vulgarisateurs et la pâture des multitudes.

— L'homme n'en sera pas plus malheureux, reprit Farniès. La femme victorieuse aura détruit l'affreuse responsabilité du père ou de l'amant, où se débattent nos contemporains,

les horreurs de la famille et de la demi-famille... Et cette femme majeure, triomphante, il sera autrement délicieux de conquérir son amour que celui des mineures actuelles !

— Pourquoi une lutte quelconque ? fit doucement Marie. La femme ne doit ni ne saurait vaincre, — pas plus qu'elle ne doit être vaincue. Nous ne pouvons haïr l'homme, notre éternelle création, — car l'histoire véridique fait venir Adam d'Ève, et non Ève d'Adam... A libérer la femme, c'est l'homme qui sera le plus heureux. La femme ne saurait s'élever sans que l'homme s'élève. Allez, nous serons toujours vos mères, et vos mères ne sauraient être vos ennemies.

— Voire ! répliqua Pasquale. Vous négligez le « jeune-fillisme », dont on parlait tout à l'heure. Cette phase nouvelle de l'histoire humaine est aussi visible que la découverte prochaine de l'aviation. Les femmes, sans doute, aimeront encore l'homme ; mais les êtres indécis, ces Américaines aux jolis visages garçonniers, sans hanches presque, à la démarche virile, celles-là emploieront leurs forces à combattre l'homme et même à réduire (la science en donnera le moyen), le nombre des garçons et à augmenter celui des filles.

— Tant mieux ! s'écria Farniès, la pullulation des mâles est la misère de l'existence.

— Hosannah ! — fit un jeune chroniqueur, avec une vivacité sensuelle, — pour ce paradis lointain peuplé de femmes !... Quelle mélancolie de n'en être point !

— Elles seront à peine femmes, ricana Pasquale. Les mères seront choisies, comme dans les ruches d'abeilles... Les filles sans hanches seront mille contre une, et les autres, timides personnes à la marche mal sûre et gardant la forme de nos jolies amphores d'amour, seront élevées dans une douce niaiserie ; leur rareté fera le supplice des hommes !

— Je vous trouve timide, reprit le membre de l'Institut. Pourquoi le savoir, qui réglera la proportion des naissances, ne créerait-il pas tout juste les hommes intelligents nécessaires à la société, indifférents à la bagatelle et, tout juste aussi, les simples hommes destinés... à la floraison ?

— Éloignez de moi ce calice d'amertume ! s'écria le jeune chroniqueur. Périsse l'intelligence, si elle ne doit pas nous rendre plus précieux le charme de la femme...

— Eh ! fit Lizol, remarquez combien ces Américaines sans hanches peuvent néanmoins être exquises : elles ne perdront rien, sans doute, pour devenir encore un peu plus garçonnières ; et, d'ailleurs, le goût se modifiera... Ce seront des amours angéliques. C'est tout naturellement que les hommes supérieurs laisseront les petites amphores à hanches aux hommes simples...

— L'idée en est odieuse, reprit le chroniqueur. La femme de plus en plus femme est le seul éden qu'un vrai homme puisse concevoir.

En ce moment la marquise de Vallergues, qui avait écouté sans comprendre, se sauva, gracieuse et leste :

— Il n'y a pas de créature plus inutile ! — dit Pasquale, qui la suivait du regard. — Elle brille pour le néant : le marquis de Vallergues vaut tout au plus les gardiens de square des sultans...

Verteil, que madame de Vallergues avait refusé, eut un sourire d'approbation. Mais Lizol protesta :

— C'est une œuvre d'art. Elle vit pour tous au lieu de vivre pour quelques-uns. Ce n'est plus une femme, mais un symbole... Et je ne conçois point, Pasquale, que vous ne sentiez pas en elle la sœur des déesses et des reines fabuleuses qui sont modelées par le sculpteur et le peintre. Il faut, pour la désirer, être naïf comme un sauvage ou frappé d'érotomanie.

En ce moment, madame Gerfault se dirigea vers son mari, qui venait de se lever à l'autre extrémité du salon.

— Voilà la femme véritable, reprit Lizol. Il n'y a pas, me semble-t-il, si elle le voulait, un seul homme qui ne tombât amoureux d'elle jusqu'au délire. Elle est fière et fidèle, autant que cette statue de Vallergues... mais sa fidélité tient à des causes plus nobles.

Trois hommes emportaient l'image de Marie, dans la nuit : Henri Royère, Verteil et Farniès.

Henri hésitait entre l'espérance et la mélancolie. Il s'essayait à retrouver les gestes et les mots de madame Gerfault pour leur faire dire ce qu'il désirait. Mais il ne pouvait chasser l'insupportable obsession de sa maladresse. Avec l'orgueil

des timides, le plus vindicatif des orgueils, il s'irritait contre lui-même et contre la jeune femme. Puis l'image reparaissait, embaumée par l'odeur humide des arbres. Il bouillait d'amour; ses sentiments se coloraient comme la fleur nouvelle, mais épicés de scepticisme et d'ironie, à la bonne dose des jeunes hommes de son époque, — le tout aimable comme son visage, son teint frais, sa bouche saine — leste comme ses membres, ardent comme son cœur... Par sursauts, une souffrance mêlée de crainte méfiante, vite combattue par le sentiment de plaire.

Verteil n'était pas moins préoccupé de madame Gerfault. Il ne retrouvait point d'image plus charmante dans sa vie charmante. Et il ne désespérait pas de vaincre. D'un sourire à la glace du coupé, il s'encourageait à la poursuite, plein de foi en lui-même, de force souple et d'ingénieuse élégance. Jamais il n'avait mieux compris qu'il était un petit monde raffiné, une petite synthèse de tout ce qu'il y avait, dans Paris, de jolis êtres, de gestes gracieux, d'hygiène du corps, de voluptés parfaites et d'aimable artifice. A lui, sans effort, ces incomparables bestioles féminines qui se jouent des Stendhal et des Bonaparte. Il devinait pourtant que cette Marie Gerfault, la plus désirable, le méprisait. Le jeu serait plus passionnant, après l'avoir conquise, de la désespérer comme les autres. Non qu'il fût cruel par nature; mais l'amour appelle les tourments comme la faim appelle la proie.

Verteil, toutefois, n'était pas sans inquiétude. Cette femme avait le mouvement imprévu : il faudrait prodiguer l'effort, jouer sans martingale. Mais il se rassurait, en pensant qu'ellemême conduirait la partie et voudrait, un jour, la perdre. La patience, l'attention, la vitesse à profiter du moment, c'est tout ce qu'il faut: il était sûr de lui-même... Il tressaillit en songeant à Henri Royère. Il savait qu'on le préférait. Mais sa suffisance de triomphateur lui fit croire impossible l'accord entre la fierté de madame Gerfault et la timidité du jeune homme.

— Je gagnerai, fit-il. Du moins ai-je cent chances contre une!

Et il ne lui convint plus d'avoir de l'ennui... Il reprit, par caractère et par raison, la sérénité qu'il avait au départ

— sérénité de chasseur qui tire d'autant mieux qu'il ne craint pas de manquer la bête.

Il descendit de voiture et, sur la grande chaussée claire où la pluie avait fait cent miroirs, il se sentit mieux encore vainqueur de la chose humaine la plus coûteuse, la plus rare, que la société eût créée.

Farniès suivait à pied les avenues. Et, près de l'Arc de Triomphe, il vit un groupe de filles, qui s'agitaient, inquiètes. L'une, l'autre se détachait par instants, allait jusque vers l'avenue Friedland. Farniès devina qu'on avait dû faire une « rafle » dans l'arrondissement voisin, — que celles-ci avaient fui sur une terre provisoirement neutre. Leurs allures fiévreuses, leurs yeux, leurs visages plus mobiles, leur groupement de biches poursuivies sous les arbres, les robes légères qui remuaient dans l'air odorant d'après pluie, faisaient un petit tableau orageux, vif et singulier. L'une, piaffante, peau claire, une grande crinière noire qui avait perdu des épingles et semblait prête à se défaire, attira le regard de l'historien. Elle devina sa faiblesse et vint le saisir avec autorité. Il céda d'abord, muet et soumis, encore que le seul contact eût rompu le charme. Mais bientôt, se dégageant, il continua son chemin.

Son âme fut alors vraiment triste jusqu'à la mort : la terre humide sentit le tombeau. Il était toujours plus occupé de Marie. A cette image, son cœur s'emplit du désir de toutes les choses exquises auxquelles il n'avait point goûté. Elle fut l'emblème de ses vœux abolis. Et il retrouvait toute l'angoisse de sa vie, avec le souvenir de fugitives ivresses d'âme, de grandes espérances sans lendemain...

« Et voilà ! se dit-il. Elle trompera son mari. Elle sera à ce Verteil qui est le déshonneur de l'amour ! »

Ces mots eurent un goût affreux ; ils l'étouffèrent. Il s'arrêta devant l'obélisque ; il chercha cette consolation que les victimes cherchent dans l'évocation de vies brillantes et depuis longtemps évanouies. Mais sa courte palpitation de vermisseau, sur les eaux du temps, ne lui parut pas moins douloureuse... Il vit Verteil qui s'avançait pour prendre Marie, et il répéta, stupide de mélancolie :

— Il a mon âge... il n'est rien... il n'aime pas..., et il l'aura... et ce qui me ferait oublier la mort, lui sera un jeu !

IV

C'était un jour de printemps, fiévreux, hâtif, un de ces jours où il semble qu'on voit s'épaissir en quelques heures les ramures. Les jardins sont encore tout frileux, et l'ardeur de mars, coupée d'un vent frais, où les fumées se renversent, gonfle des bourgeons qui ne sont pas verts encore, mais rougeâtres.

Marie voulut monter, à pied, jusqu'au Bois. Paris était vif, léger, éclairé de jolies averses qui, sans les tremper, avaient rajeuni les façades et les trottoirs.

La jeune femme goûta la joie voluptueuse des fleurs et la tiédeur nerveuse de l'atmosphère. Elle s'enivra de la vie folle, du désir obscur partout présent autour d'elle. Ah ! la rumeur amoureuse qui ne s'éteindra pas tant qu'un soleil chaud regardera la terre !

« Comme ils se hâtent ! — songea-t-elle devant des lilas en fleurs dont elle se souvint d'avoir vu naguère les branches nues. — Ils n'ont d'autre drame que celui des premiers rayons. D'un jet, les voici dans la vie et l'amour ! »

Au sortir du Bois, elle désira voir madame Ferne : c'était une vieille femme sèche et rapide comme un lézard, l'esprit vif, avec un mélange de pédanterie et de finesse. Ses yeux et ses cheveux de satin blanc illuminaient de jeunesse des rides propres et agréables. Elle riait avec élégance, montrant de petites dents fausses qui lui seyaient, et savait s'attendrir aux chagrins des belles et des laides. Elle avait vécu de curiosité, si bien qu'elle en avait oublié de se mal conduire. Elle le regrettait, d'autant que son mari avait été un pourceau d'Épicure, homme sans venin, débonnaire, affectueux, mais toujours en voyage sur le trottoir ou vers les tavernes où l'amour se vend quelques pistoles.

Ce jour-là, l'aimable vieille, accoudée à son balcon, regar-

dait un chat blanc parfaire sa lumineuse toilette. Les jardins gris, plâtreux, noirâtres, avec des rubans chétifs de buis, des aucubas et des mousses moins vertes qu'en février, sont creusés entre les maisons, comme des carrières. Là-bas une lente scie grince sur des blocs; une paille couleur d'or sale couvre des châssis; un homme balaie et brouette; des oiseaux chantent, mais en cage; des arbres se tordent et leurs moindres branches se vrillent dans l'atmosphère.

Madame Ferne soupira. Elle sentit frémir en elle ce pauvre être captif, jeune, hélas! qui étouffe si souvent dans la prison des vieux corps. Hier, jadis, jeunesse, enfance, tout était proche dans l'île merveilleuse de son âme. Et voilà qu'elle n'est qu'un fantôme... et la beauté est morte qui faisait fermenter les désirs. Les hommes, songeait-elle, peuvent encore, avec un peu d'argent, rêver l'amour, goûter aux lèvres rouges et croire à la caresse...

Elle souffrait ainsi quand Marie entra, brillante et légère. Et la vieille dame, admirant la jeune avec une sorte d'ivresse chagrine :

— Oh! petite Marie... que ta beauté ne te fasse pas souffrir!

Cette parole tombait si juste que madame Gerfault rougit en embrassant son amie :

— Pourquoi dites-vous cela?

— Pour avoir regardé le printemps!.. J'ai comparé mes mains ridées à la fraîcheur des feuilles neuves...

Elle remarqua la physionomie troublée de l'autre :

— Qu'as-tu?

Jamais le silence n'avait été aussi lourd à Marie. Et elle savait ne pouvoir trouver aucune confidente aussi tendre que sa vieille amie :

— Ma chère enfant! chuchotait madame Ferne avec une voix de prêtre.

Et Marie fit lentement sa confidence. L'aïeule écoutait avec attendrissement la vieille histoire, qui ne finira qu'avec la dernière femme. Elle dit, levant un visage mélancolique :

— J'ai eu peur! Parmi les hommes, il en est un que tu retrouveras toujours sur ta route... dans ton monde... Il n'abandonne jamais la poursuite. Et il serait si abominable

qu'il trompât ton cœur loyal!... Quant à ce jeune Royère, il est capricieux, mais je pense qu'il vaut d'être aimé.

Marie baissa les yeux sans répondre. Elle éprouvait comme la gêne d'une première chute. Elle demeura quelques instants mélancolique, laissant parler son amie, puis, prenant son parti :

— Je me meurs de tristesse... je me meurs de néant... que faire?...

— Rien autre, répondit madame Ferne, que ce que tu as fait toujours. Sois sincère. C'est la grâce supérieure. Rien n'est platement bête comme de tromper... C'est le raffinement des gens qui, ayant goûté tous les parfums, n'aiment plus que l'air pur.

— Je n'ai pas goûté les parfums.

— Tes ascendants les ont goûtés pour toi!

— Ne me dites pas cela... Si je n'ai pu accepter aucune règle, bonne ou mauvaise, laissez-moi croire du moins que j'ai le cœur jeune et naïf.

— Je ne l'ai pas nié! Mais ta petite âme est naïve comme elle est vraie... par raffinement.

— La petite âme veut être aimée, — dit la jeune femme en s'appuyant doucement à la vieille; elle veut s'oublier, se perdre, se donner... elle veut trouver un peu d'eau fraîche, un peu de repos, vivre comme les fleurs de ce jardin : elle n'a plus d'autre refuge que l'amour.

Madame Ferne frissonna à la voix de la jeunesse et de la beauté. Elle regarda Marie avec détresse :

— Eh bien, hâte-toi, chère!... Je n'ai point d'autre regret, et dans mon misérable vieux corps il n'est d'autre révolte et d'autre colère, que d'avoir laissé passer l'heure. Aime, petite, aime beaucoup, aime souvent, s'il le faut; mais tâche d'aimer l'homme qui t'aimera et chez qui tu auras découvert une loyauté égale à la tienne.

Elles se turent, côte à côte près de la croisée. Le soir tombait, et, avec le soir, cette crainte, cette angoisse antique demeurée dans nos fibres, du temps où, avec les ténèbres, commençait à rugir la faim des carnivores. Les deux femmes regardaient un orme se charger d'ombre, les meubles prendre des attitudes d'embuscade.

Puis, la vieille serra tendrement la main de la jeune :

— Tu auras ton jour de joie... sache seulement le vouloir !

— Le vouloir !... Ah ! je connais trop l'ennemie que j'ai en moi-même.

Elles s'étreignent ; et soudain une pitié infinie vient au cœur de madame Gerfault. Elle s'émeut de la vieillesse de son amie ; elle conçoit que sa propre peine est chétive devant l'âme condamnée. Ah ! pour celle-ci, la vie n'a point à passer ! Le travail est fait, la destinée close, tout ce qu'on rêve et qu'on désire entièrement aboli. Qu'elle ait été ou non heureuse, l'ombre du sépulcre fait le même froid sur la pauvre tête blanchie. Et Marie, d'une voix tremblante :

— Pardonnez ! Comment ai-je pu vous parler de mes ridicules soucis !

V

On dansait la pavane si gentiment enveloppante de Cousture. C'était chez madame Sermaize, dans le grand salon blanc : une jeune fille menue, avec des yeux clairs de nymphe, des bandeaux de cheveux resplendissants, — toute en rythmes, en mouvements délicats, — conduisait avec un joli juif russe, crépu, olivâtre, bas sur jambes et plus vif qu'une mésange.

Marie s'ennuyait doucement. La musiquette lui rappelait un chant lointain de montagne entendu, un soir d'été, sur le Görnergrat. Elle retrouvait la langueur de ce moment. Alors aussi, elle était triste et désenchantée. Son père venait de mourir. Et les pierres immenses, debout tout autour d'elle, trempées de nuages, de lumière rouge, lui donnaient le même ennui doux que le salon pâle, les jeunes filles légères et la fine pavane.

La danse s'arrêta. Il se fit un petit remous de robes et d'habits. Marie aperçut la figure d'Henri, près de la cheminée. Il parlait avec d'autres hommes. Il semblait, par contraste, plus élégant et aristocratique. Marie aima sa présence. Et, au souvenir de tout à l'heure, un autre souvenir se substitua. Elle

revit, un soir de lune, son mari, Frédéric, sur la plage de Trouville. Comme Henri, il était dans un groupe d'hommes, qui le faisait paraître plus séduisant ; elle jetait vers lui sa vie et toute son espérance.

Cette vision la glaça comme un oiseau de mauvais présage. Elle regarda attentivement les yeux et la bouche du jeune homme, craignant d'y trouver une ressemblance avec les yeux et la bouche de Frédéric.

« Non, se dit-elle : il n'y a rien !... Ce sont deux êtres de race différente... Celui-ci est doux, mais sans câlinerie!... »

Juste à ce moment, Henri arrivait vers elle :

« Sa démarche aussi est autre... »

Elle sourit avec un plaisir franc, quand il se pencha sur elle, d'un geste lent, sans rien de la souplesse féline que Frédéric mettait dans ce geste. Et toute sa séduction lumineuse jaillissant dans ce sourire, la rendit de beaucoup la plus charmante parmi toutes ces femmes. Henri en fut ébloui; l'angoisse et la volupté serraient son cœur. Elle dit, pour vaincre le silence timide où elle le voyait se figer :

— Vous écoutiez cet affreux Pasquale. Sa parole est-elle aussi aigre lorsqu'il parle aux hommes que lorsqu'il parle aux femmes?

— Elle n'est pas aussi aigre peut-être à cause des mots drôlement obscènes dont il l'assaisonne. Il y met une force comique singulière et imprévue, qui pare la méchanceté... C'est un esprit cruel, mais inoffensif... Pasquale, au bout du compte, fait aimer la vie à tous ceux qui ne sont pas comme lui des épaves. Tout son anathème contre la femme et la société est plein de convoitise. Il donne l'idée que si le monde est tissu d'injustice, il l'est plus encore de plaisir et de beauté... L'injustice, au fond, n'effraie personne ; les plus sceptiques espèrent la vaincre. C'est la vanité, l'avortement inévitable de tout effort qui tue l'énergie. Et Pasquale, exaltant le bonheur de quelques-uns, exalte le sentiment du bonheur...

Marie s'étonna d'entendre dire ces choses au jeune homme, et ne s'avisa pas qu'il pouvait bien n'être qu'un écho. Elle murmura :

— Mais c'est juste ! Pasquale est le pessimiste par jalousie.

L'espèce n'en est ni rare ni terrible... Tout de même, il tuerait toute l'humanité, s'il n'avait qu'à pousser le bouton...

Madame Ferne approchait. Elle comprit les dernières paroles et, avec sa curiosité familière :

— Qui donc tuerait l'humanité ?

— Pasquale !

Madame Ferne arrêta Farniès au passage et lui demanda :

— Est-ce vrai ?

— Quoi donc ?

— Que Pasquale tuerait toute l'humanité ?

Farniès salua Marie, balbutia quelque chose de vague, puis repartit avec énergie :

— Que non !... Pasquale est plein de mauvaises paroles, mais au fond c'est un homme charitable qui est facilement refait par les mendiants et les tapeurs, incapable d'aucune brutalité physique...

Ils formaient groupe. D'autres approchèrent. Et Verteil intervint :

— Si, d'une seule !... Qu'on le mette dans un arbre du Bois de Boulogne et qu'on lui assure l'impunité : il fondra sur la première jolie femme comme un troglodyte. Je revois sa figure, dans une vignette de mon enfance : un affreux orang-outang emportant une jeune fille !

— Je suis sûr qu'on parle de moi, — cria brusquement Pasquale en s'introduisant dans le groupe. — J'ai entendu le mot « orang-outang ! »

Il avait bu du champagne ; il était gai : il eut un rire épouvantable qui lui avançait la mâchoire inférieure.

— Non, dit tranquillement Verteil, on parlait du Jardin d'Acclimatation.

— On parlait de moi ! fit Pasquale. Je l'ai vu aux visages naïfs du groupe... madame Gerfault et Royère. Et, après tout, j'aurais pu être là : c'était pas bien méchant... Y a eu que Verteil qui a été un peu rosse... Pauvre rosserie d'un esprit à tout faire !

Il haussa les épaules et contempla fixement madame Gerfault :

— Vous êtes la figure même de l'injustice ! reprit-il. Je ne voudrais pas d'autre preuve de la mauvaise organisation

du monde que votre délicieux visage entre ces deux jolis garçons.

Il montrait Verteil et Royère, d'un geste indigné :

— Si j'avais été Marat, dit-il, ce que j'en aurais fait monter sur l'échafaud, de ces accapareurs de femmes !... Anarchiste, ce n'est pas des riches ni des puissants, mais des séducteurs, à qui je destinerais le fruit dynamité de mes veilles !

— Eh ! s'écria madame Ferne, l'anarchiste peut encore rêver d'anéantir les riches, mais la nature s'obstinera à produire de jolis hommes et des rogatons...

— Vous n'avez rien compris, répliqua Pasquale. Je ne punirais pas les hommes séduisants mais les séducteurs. La crainte salutaire, qui leur enseignerait la continence, donnerait aux autres des chances qui leur sont à présent refusées... Un Verteil est un criminel bien pire que l'infortuné Vacher ou le délicat Jack l'éventreur. Et je n'hésiterais pas à l'envoyer à la lanterne, si l'on voulait bien me donner vingt-quatre heures de dictature.

Son œil jaune étincelait entre les paupières sanguinolentes ; il y avait dans sa voix une cruauté qui hypnotisait Verteil. On sentait une haine inextinguible sous l'ironie et une souffrance si amère qu'on pardonnait la haine. Il s'éloigna. Farniès avait pâli... Son visage était violent et triste. Il dit avec agitation :

— Et maintenant, c'est comme s'il avait guillotiné Verteil ! C'est un poète : les paroles le soulagent... Malheur aux taciturnes !

— Que ma mort lui soit légère ! ricana Verteil.

Il offrit son bras à madame Ferne, la conduisit vers le buffet. Farniès les suivit. Marie et Henri se réfugièrent dans le petit salon rouge, où des palmiers cachaient les couples. Elle était encore frappée des paroles de Pasquale. Elle détestait moins l'homme. Elle dit :

— Il est pourtant vrai que le métier de séducteur est immonde et féroce : car il est impossible sans la perpétuité du mensonge, de la trahison, de la lâcheté. Il abonde en meurtres moraux. Il ôte à la vie tout ce qu'elle peut avoir de noble, de fier et de fraternel. Ces choses-là ne sont plus dites

assez souvent ni avec assez d'énergie. Je voudrais les voir parées de tout le génie des écrivains.

Ce discours échauffa Henri. Il ressentit avec enthousiasme ce qu'avait exprimé cette bouche ravissante.

Il s'écria :

— Toute votre âme a parlé!... Et c'est comme le coup de la grâce. J'ai entrevu dans un éclair un monde de loyauté qui rend le nôtre ignoble.

— N'est-ce pas? — fit Marie avec vivacité. — Le mensonge est horrible. Je me suis sentie un animal vil chaque fois qu'il a fallu y recourir. Et je ne puis comprendre ce qu'on dit de la subtilité et de la souplesse qu'il donne aux êtres. J'ai toujours trouvé que la vérité était plus difficile, plus variée, plus pénible à concevoir... Ce que l'homme a d'abord appris sur le monde, n'était-il pas simple et faux? La connaissance de la vérité ne nous a-t-elle pas rendu l'esprit plus fort et plus ingénieux?... Le premier mouvement, dès qu'il y a crainte ou ennui, est de mentir. Cela se fait presque sans effort. On est pris quelquefois, mais rarement, pour peu qu'on ait une adresse moyenne. Au contraire, la vérité force à combattre, elle nous oblige aux réformes. Paresse, bassesse, lâcheté ou mensonge, j'ai toujours eu l'impression que c'est synonyme... Je me souviens que mon père se lavait les mains et le visage chaque fois qu'il avait été contraint de mentir... Et, tout un jour, il demeurait morose.

Elle s'animait d'une beauté neuve. Quelque chose d'héroïque transfigurait sa personne. Elle n'en était que plus femme. Il était enveloppé d'elle, stupide d'admiration. Il ne percevait plus ses paroles : il respirait leur sincérité. Elle, presque heureuse, en cette minute, *espérait* la loyauté de cet homme. Elle croyait la lire dans ses yeux frais, sur son visage prompt à rougir, dans l'évidence de son approbation. Et elle s'enivrait une fois encore de son énergique idéal de franchise et de durée.

Ils se turent. La musique légère frôlait les palmiers. On entendait confusément le piétinement des couples et la voix des causeurs. Henri et Marie étaient aussi loin des autres que si, véritablement, ils eussent été au pays des palmes qui

ombrageaient leurs têtes. L'air était léger, câlin ; une faible odeur de bois vert et de terreau se mêlait aux parfums flottants. Et les âmes des causeurs eurent quelque chose de primitif, en même temps qu'un raffinement délicat.

La danse s'arrêta encore. Des couples envahirent les feuillages. Marie se leva :

— Une heure. Je vais partir.

Il tressaillit. La timidité faisait trembler ses mains. Il osa cependant dire :

— Êtes-vous seule ? Puis-je vous accompagner ?

Elle répondit sans hésitation :

— Oui !

Le coupé les emportait dans une nuit orageuse. Les nues s'échevelaient en torsades. Une odeur grisante descendait du ciel. Les astres semblaient secoués au fond d'eaux troubles. Le parc Monceau passa comme un jardin d'enchanteur éclairé de lunes violettes.

Ils étaient bien. Marie s'abandonnait à l'illusion : elle ornait le jeune homme des qualités qu'elle avait elle-même. Henri goûtait dans sa plénitude la grâce de la jeune femme.

Il avança la main, peu à peu. Il appuya légèrement sur le gant de sa compagne. Elle le laissa faire en silence. Mais quand, enhardi, il tenta de serrer les doigts fins, elle se dégagea sans rudesse et se sentit mécontente. Il s'aperçut de ce mécontentement. Elle le vit pâlir dans la pénombre et tressaillit de joie. Presque aussitôt le coupé s'arrêtait :

— Mon cocher vous reconduira, fit-elle en sautant à terre.

Il sonna ; elle disparut, légère et comme fugitive. Il soupira. Il vit subitement comme il s'était montré lourd et terne auprès de cette lumineuse personne. Toute espérance s'éteignit dans son cœur.

VI

Marie fut presque heureuse. Elle ne reconnaissait pas son regard. Il redevenait clair, comme son regard de jeune fille

lorsqu'elle s'élançait au jardin vierge de la vie, ivre de croissance et d'amour vague. Elle s'attardait plus longtemps encore à ces toilettes pour elle seule, dont elle avait toujours raffolé, frémissante du bain, puis de l'eau froide, puis du bain encore. Jamais personne n'aima davantage les alternatives du froid et du chaud sur l'épiderme. Sa fine silhouette courait, ployait, se pelotonnait — nue, ou dans un flot léger de dentelles. Ses cheveux lassaient ses bras quand elle les peignait elle-même, par leur poids, par leurs caprices, par leurs crespelures. Elle avait, sur le devant de la tête, une houppe abondante comme une chevelure entière, et qui décorait sa finesse d'un luxe barbare.

Elle s'aimait aussi dans les petites jupes de soie, le corset bien harmonisé aux hanches, les seins petits et virginaux dressés dans les malines, la mince cheville dans la soie diaphane, — une élégance frissonnante, délicate, allongée, qui se compliquait de mouvements agiles, de jolis gestes sûrs, dont chacun était un rythme.

Parfois, immobile, avec un rire enfantin, se serrant elle-même dans ses bras, elle murmurait :

— A celui qui m'aimera, que j'aimerai... pour toujours... sans regret !...

Vêtue enfin, l'œuvre à son gré, elle demeure engourdie, les yeux mi-clos d'indolence, ou brillants d'un feu vert, électrique. Son menton se perd dans une fraise écrue, le peignoir de soie d'argent s'écoule comme une onde sur les petits pieds chaussés de fauve.

Elle est l'étrange fleur changeante, la fleur humaine qui choisit sa parure — le poème qui meurt et ressuscite trois fois par jour. Elle réalise tout ce qui distingue le moderne de l'ancien, fragilité des attaches, lignes délicieusement rompues, face nerveuse et dix fois, peut-être, plus variable, plus nuancée que celle de l'Athénienne ou de l'Alexandrine, — la femme enfin que, seule, les êtres supérieurs peuvent juger digne d'amour.

Frédéric se rongeait. Il connaissait le songe de ce magique visage. Il retrouvait celle qui, tout de même, fut plus que les autres dans le caravansérail de sa vie. A voir ces grands yeux

distraits, il se rappelait l'émotion dont ils palpitèrent jadis à son approche. Il venait vers elle avec colère, volupté, inquiétude: mais elle était plus loin qu'aux antipodes. Le dernier chaînon qui la reliait au passé était rompu. Et de toutes les choses impossibles, la plus impossible est le retour d'une âme sincère à l'amour renoncé. Les perfides seuls reviennent, aussi prompts à offenser qu'à oublier l'offense.

Elle s'impatientait de voir cet homme autour d'elle. Elle haïssait son pas et son regard. Sa fausseté le couvrait comme une lèpre.

Elle ne concevait pas comment elle avait pu le trouver aimable. Sa bouche vive et souple, son visage câlin semblaient abominables, répugnants. Elle lui parlait à peine. Et d'ailleurs, elle ne l'exécrait plus; elle ne lui gardait rancune que d'avoir pu chérir ses caresses. Il devinait cette aversion : elle excitait sa fureur jusqu'au délire. Il supportait le dégoût moral, mais d'être odieux au physique le blessait à la source profonde de son orgueil. Et il rôdait autour de sa femme, indécis, violent, craintif et féroce. Il aurait voulu lui parler et lui chercher querelle. Il ne le pouvait. Il ne trouvait que le vague, l'absence, le vide. Ils n'avaient plus le même langage; ils étaient comme deux étrangers qui, s'étant entendus par des signes, auraient oublié ces signes. Et, ne pouvant l'irriter par l'injure ni l'attirer par la douceur, ou l'intéresser par la plainte, il la convoitait comme une proie singulière et rare.

Elle revoyait partout Royère. Ils se cherchaient, se trouvaient sans peine. Henri devenait moins timide, mais ne parlait guère davantage. Avec une intelligence juste, abondante, peu spontanée, il donnait rarement son avis sur les choses, et réfléchissait avant de le donner. Marie aimait en lui une hésitation et un petit bégaiement quand il doutait d'un fait. Elle prenait un plaisir extrême à le voir rougir, ce qui n'arrivait jamais à Frédéric.

Elle le rencontra, un après-midi, au bois de Boulogne. Elle venait de quitter sa voiture, engourdie, désireuse de marche. Le jour était tiède, — les nuages en rideaux devant un soleil jaune. Ces mille petites joies qui ont accoutumé de

s'éveiller en nous avec l'avril grisaient doucement Marie. Elle vit un joli présage dans la rencontre, elle marcha confiante à côté du jeune homme. Et lui, qui répétait volontiers ce qu'il venait de lire, montra les arbres verdis et les ailes frémissantes :

— Le piège de la vie!... Et tout y obéit avec la force de l'illusion !

— C'est que ce n'est pas une illusion des êtres! fit-elle vivement, mais la réalité même. Comment pourraient-ils échapper à ce qui se passe dans chacune de leurs fibres? Ils ne seraient pas! La vie n'est ni bonne ni mauvaise, non plus que la course d'un nuage.

Il rougit, son cœur se mit à battre. Car il voulait parler d'amour. Et il fit une vingtaine de pas avant d'oser prononcer le mot :

— C'est l'amour que vous défendez !

— Ah! fit-elle en riant, je n'ai pas besoin de le défendre! il sait bien le faire lui-même!... Et ce n'est pas l'amour même pour qui je voudrais combattre, mais l'amour qui est à l'image et à la ressemblance des âmes fières — l'amour qui dure !

— Qui dure! fit-il d'un ton de rêve.

Il passait en lui une incertitude dont Marie s'aperçut. Elle eut froid, elle entendit le petit glas de la peur :

— Pourquoi avez-vous hésité?

— Pour rien, reprit-il; ou plutôt c'est ce mot qui me rend triste... Durer, vieillir, c'est pour moi la même chose!

— Vieillir dans une vie exempte de trahison, répliqua-t-elle, n'a rien qui ne me paraisse désirable... Je n'aime rien de ce qui doit finir vite... sauf les tâches matérielles. Je traîne les débuts. Et je me défie de toute affection vite venue...

— Il est rare que les sympathies ne soient pas subites. Elles se révèlent dès l'abord si elles doivent être vives.

— Sans doute, elles sont pressenties; mais je veux vérifier mon pressentiment...

Ils se turent. Puis elle dit soudain, et, le regardant en face :

— Vous n'êtes pas de ceux qui ne savent pas attendre?

Il répliqua gravement :

— Je sais attendre.

— Ah ! s'écria-t-elle, que vous me faites plaisir !

Elle avait avancé sa petite main ; elle la suspendit au bras du jeune homme. Troublé par ce geste, il sentit combien il chérissait cette femme. et qu'il la chérirait longtemps. Il fut sincère ; il subit l'influence de sa compagne. Et il murmura, assez bas pour qu'elle ne *dût* pas l'entendre. comme parlant à soi-même :

— Je l'aime !

— Oh ! pas encore ! — fit-elle avec effroi. — Ne me redites pas cela avant que je vous aie répondu !... Que ce mot ne soit un lien entre nous qu'au jour où vous aurez vu ce qu'il contient : laissez à notre sympathie le temps de croître...

La main craintive et volontaire tantôt tremblait et tantôt se crispait sur le bras d'Henri. Toute la vie de cette femme, — son ardeur, le feu gris de ses yeux, la cadence bruissante de sa robe, — semblait pénétrer l'air transparent et le paysage. Ivre de cette magie, pris d'un enthousiasme doux et sacré :

— Ah ! cria-t-il, comme vous voudrez ! Mes actes suivront votre commandement... et l'attente et l'épreuve, et la souffrance, je veux bien tout pour vous conquérir !

— Non, pas la souffrance ! dit-elle avec tendresse. Pourquoi souffrir ? C'est la jalousie qui fait la peine ; et, durant l'épreuve, je ne serai à personne, — ni de corps ni d'esprit. C'est vous seul que j'attendrai... Je ne regarderai pas ailleurs. Est-ce qu'on ne peut pas patienter ainsi ?... Je ne sais pas m'attacher autrement : ce serait devenir indigne du bonheur !... Il faut acheter l'amour et toute belle chose. Sinon, on les possède comme le voleur la richesse !

Elle se tut. Ils marchèrent longtemps. Ils suivaient une allée ombreuse, très longue, qui, au bout, se perdait dans le ciel et la verdure. Une vapeur argentée teintait l'espace. L'heure s'allongeait en ombres. Le frémissement léger des arbres, le vol des insectes, la rumeur des passereaux, les feuilles mortes sous les feuilles fraîches. — c'était une sauvagerie très douce dans ce bois si policé que pas un brin d'herbe n'y semblait pousser sans une volonté humaine.

Leurs cœurs aussi étaient pleins d'énergie vierge et sou-

mise. Ce fut une de ces minutes après lesquelles on peut bien se haïr, mais non plus devenir étrangers l'un à l'autre.

VII

Une salle de l'Exposition des Indépendants : des tableaux avortés, de pauvres choses hétéroclites et vaines, — mais aussi des visions frénétiques, des prescienees obscures, et, de-ci de-là, une réussite, une œuvre près de naître ou même née. On y sent, infiniment mieux qu'au Champ-de-Mars, l'âme jalouse, farouche, orgueilleuse des artistes, pleine de rivalité, de haine, de folie, mais aussi d'abnégation et de désintéressement. Tristesse de cimetière, — la tristesse de tant d'énergies qui doivent s'évanouir ou se résigner.

Royère, en attendant madame Gerfault, regardait trois symphonies — en bleu, en jaune, en rouge. Elles figuraient des scènes classiques ; — un repas de moissonneurs parmi les gerbes, un pâtre, des faneuses ; — mais la violente unité des couleurs leur donnait des apparences fantastiques, inquiétantes, mystérieuses, les éloignait dans le passé ou dans l'avenir.

— La voilà bien, la *tentative!* — disait un artiste au visage boursouflé. Le suprême du *maboulisme*... — et de la couleur d'enseignes !...

— Pas de ton avis, — répliqua son compagnon. — C'est évidemment pas fait... Et ce ne sera même jamais fait... Mais il y a là des intentions rouges, bleues et jaunes... un sens particulier des gueulements de la couleur, qui sera *rattrapé*, un jour, par un artiste plus heureux... Celui-ci, c'est le pauvre diable qui ne peut pas *se sortir*. Il vivrait mille ans qu'il ne le pourrait guère davantage. Ce n'est pas l'inventeur méconnu, c'est l'inventeur en herbe : il dit une phrase brumeuse qui permettra à l'inventeur méconnu d'être méconnu, — ce qui est bien quelque chose à Montmartre, — et d'inspirer enfin l'inventeur connu !...

L'artiste boursouflé chantonna railleusement :

— Si j'étions riche comme vous,
J'casserions pas tant de cailloux !

Les peintres partis, Henri Royère, à travers sa propre rêverie, méditait sur leurs propos. Il prenait un intérêt bizarre aux faneuses d'or posées dans un pâturage citron, parmi des foins pareils à de la limaille. Un âne jonquille, au visage sardonique, brayait auprès d'un moulin de cuivre jaune. L'azur du firmament était de la topaze; les nuages, de l'ambre et du soufre. Ce paysage, à mesure, devenait plus étrange. Henri y transportait sa destinée. Il y fuyait, avec Marie, le mensonge; il y devenait, comme elle, sincère; il n'y trompait plus son amie en gardant d'anciennes maîtresses; il y rompait complètement avec son passé. Car il avait souffert réellement, en ces derniers jours, à la simple pensée que Marie pouvait découvrir ses petites intrigues. Il convenait avec lui-même qu'un tel amour ne devait être mêlé d'aucune bassesse. Henri, enfin, n'était plus comme le conquérant devant la conquête future, mais comme celui qui a librement fait alliance avec un autre être, comme un voyageur qui accompagne un autre voyageur dans un pays redoutable. Il avait, entre les mains, la vie la plus précieuse, la plus pure. Et trahir Marie lui apparaissait pire que de frapper un innocent ou d'abandonner, sur le champ de bataille, l'ami qui marche avec nous contre l'ennemi.

D'ailleurs, il l'aimait toujours davantage. Il ne pouvait plus guère chérir la vie sans elle. Mais il la craignait un peu: il la concevait supérieure à lui, — plus volontaire, plus énergique, plus intelligente.

Comme il songeait, il vit tout à coup Marie près de lui. Il eut un petit frisson, comme si elle avait dû l'entendre penser. Puis, devant ce visage d'une pâleur ardente, ces yeux où éclatait alors une étincelante gaieté, sa tristesse s'évanouit.

Ils marchèrent quelque temps à travers les salles, dans un silence à peine interrompu d'une phrase courte, recueillis et charmés.

Elle dit soudain :

— Si vous avez quelques heures, je vous mènerai à la campagne.

— Quel bonheur!

— Eh bien, venez... J'ai à faire à Saint-Cloud.

Dans le coupé, elle devint grave et presque triste. Elle laissait Henri lui prendre la taille ; elle abandonnait doucement sa tête : il la couvrait de longs baisers, sans jamais atteindre la bouche.

— Ah ! murmurait-il, ne savez-vous pas encore que tout mon être est à vous ?...

Mais elle refusait le baiser :

— Non ! Cela m'est aussi impossible, maintenant, que de commettre un vol. Il faut me laisser libre... attendre... et ce sera bien plus doux...

Il frémissait d'une peur sourde. Quand il tenait ainsi Marie contre sa poitrine, cette bouche rouge si proche semblait devoir rester à jamais inaccessible. Il croyait alors madame Gerfault étrangère à la volupté, il s'étonnait qu'elle pût avoir ces lèvres palpitantes, ces yeux où brillait une flamme si troublante.

Plus excité que d'habitude, il déploya une sorte de rudesse pour en venir à ses fins :

— Ne faites pas d'effort, supplia-t-elle. Il me déplairait que vous preniez ce baiser. Et vous en seriez mécontent vous-même...

Il dit, un peu maussade :

— Ah ! vous êtes insensible.

— Ce serait fâcheux ! fit-elle.

Elle se mit à rire, malicieuse. Il se tut. Il craignit de l'avoir offensée. Et ils passèrent en silence le pont de Saint-Cloud. Ils jouissaient d'un spectacle très doux : les cimes des jeunes arbres, la Seine indolente et Paris sous une brume légère, qui semblait une ville de lagunes, une cité perdue sur des eaux confuses :

— Nous y voilà ! fit Marie... Vous m'attendrez ?

La voiture s'arrêtait devant une petite habitation : un arbre, du gazon, quelques fleurs font un jardin. Cela suffit au rêve : un arbre est une forêt ; un peu d'herbe, la savane ; un parterre, l'éblouissante Engadine.

Marie courut jusqu'à la porte. Une vieille femme parut, puis une petite fille. C'était l'enfant grelottante du faubourg Saint-Jacques. Elle ne grelottait plus ; la chair de son visage s'était raffermie. Mais elle avait encore le même regard incertain et

mélancolique. Marie la prit dans ses bras et lui baisa les cheveux. La petite s'abritait frileuse, avec une joie épouvantée. Et la vieille femme disait :

— Madame, cela ne va pas...

L'enfant s'abrita davantage dans la fourrure. Marie, inquiète du ton de la vieille, fit un signe auquel l'autre répondit par un hochement de tête. Puis :

— Le docteur est venu à une heure... Il doit revenir tantôt.

Elles montèrent l'escalier à pas furtifs. Une porte était entr'ouverte au premier étage. Et madame Gerfault se trouva au chevet de la même femme vers qui elle était accourue, le soir de sa détresse. Mais la femme était beaucoup plus pâle et plus maigre. La maladie avait encore ravagé cette chair; les yeux croulaient dans les orbites, allumés d'un feu de fièvre, verdâtres et vagues déjà, lointains, perdus... Mais d'autant plus étaient-ils pathétiques et comme remplis de la destinée humaine.

La femme demeura d'abord immobile. Elle ne reconnaissait personne. Elle se plaignait confusément, elle balbutiait des paroles jaillies d'elle comme d'une machine. Puis, une sorte de méditation tragique creusa son pauvre front, la lumière de ses yeux devint plus douce et plus vivante. Elle vit Marie, elle tendit ses mains débiles :

— C'est vous encore, madame !... Mon Dieu ! mon Dieu ! Ce sera moins triste de mourir maintenant !

— Vous ne mourrez pas ! fit Marie.

La femme la regarda, longuement. Elle aimait Marie avec la faiblesse d'un enfant, l'adoration d'une mère, la ferveur d'une amante, et d'un culte mystique. Il n'y avait pas en elle une fibre qui ne tressaillît à la présence de la jeune femme.

Elle murmura :

— Oh ! comme je voudrais vivre... rien que pour vous voir ainsi quelquefois !... Comme tout est bon avec l'idée que vous allez venir !... Comme j'aime être secourue par vous... comme j'aurais été heureuse de souffrir pour vous !...

Ses yeux redevenaient vivants. Ils semblaient remonter dans les orbites caves. Elle souriait, en une exaltation religieuse. Et quand Marie lui prit la main et caressa doucement les che-

yeux, une joie passa sur sa face blême, comme une étoile parmi des nuées. Elle murmura tendrement :

— Oh ! si je pouvais du moins ne pas partir *hors de votre présence !*... Il me semble que vous portez bonheur, même pour mourir !

Elle se tut. Sa main se crispait sur celle de Marie ; ses yeux étaient égarés : elle divagua :

— Pourquoi rit-il?... Je n'avais rien fait... Écoute, nous irons au parc de Montsouris... Comme l'enfant est lourde, Louis !...

Une sorte de sommeil la saisit ; elle ferma les yeux et respira avec force. Et Marie, tremblante, n'osa ni ne voulut retirer sa main. Il lui semblait que c'eût été une trahison. Elle trouva le courage d'assister à l'agonie. Et, ayant fait prévenir Henri, elle se consacra tout entière à la malheureuse.

Penchée, elle écoutait, avec horreur et compassion, tantôt le souffle rauque, tantôt les paroles indistinctes de la condamnée. Elle était toute patience, toute énergie et toute douceur. Sa charmante nature s'oubliait dans un amour généreux pour la souffrance et la défaite. Tandis qu'elle écoutait la plainte de la moribonde, elle retrouvait, dans sa mémoire, des scènes douloureuses de la mort de son père, l'agonie du petit Charles, les cris de ceux qu'elle avait veillés à leurs heures suprêmes. C'était comme si elle avait revécu des événements vieux de mille siècles.

De longues minutes passèrent. La femme déclinait rapidement ; sa plainte était plus faible, son souffle plus rauque. Une fois encore elle reprit conscience ; elle regarda Marie avec amour :

— Pardonnez-moi de mourir entre vos mains ! fit-elle tout bas. C'est une joie à laquelle il m'est impossible de résister...

Marie ne répondit pas : les sanglots l'étouffaient. Et, s'inclinant, elle baisa la joue de l'agonisante :

L'autre dit encore, en extase :

— Je ne sens plus mon mal !

Puis elle murmura :

— La petite ?...

L'enfant vint. Elle tremblait. Le visage de sa mère, son teint mourant, ses yeux voilés, la remplissaient de terreur. Elle se jeta sur Marie, passionnément. La mère lui sourit à travers son angoisse, et murmura :

— Elle a bien choisi son refuge !... Il ne pouvait y en avoir de meilleur.

— J'espère aussi, dit Marie, qu'il sera sûr !... Je la prends sous ma garde...

— C'est son bonheur ! fit ardemment l'agonisante. Rien de plus beau ne pouvait lui arriver...

Ses yeux se renfoncèrent et s'éteignirent. L'agonie recommença plus rapide. La condamnée s'accrochait à la main secourable. Elle balbutia, elle délira ; l'affreux bruit de souffle devint un râle ; la tête se dressa dans la terreur, puis retomba, tranquille et blanche, aussi lointaine que les astres au fond des cieux !

Et Marie lui ferma les yeux. Elle serra étroitement contre son sein la fillette aux yeux hagards, elle prit tendrement la charge entière de cette fragile destinée.

Le soir venait déjà, quand Henri et Marie s'en retournèrent. Paris semblait plus encore un pays étrange, et la tour Eiffel s'élevait comme un phare géant, sur un golfe de légende, avec sa rampe de lumière, son œil d'émeraude ou de topaze.

Henri respecta le silence mélancolique de sa compagne. Longtemps, dans la pénombre, il la vit immobile, merveilleusement pâle, éclairée de ses yeux pathétiques. Touchée du respect de son ami, elle s'attendrissait, plus désireuse d'aimer et d'être aimée, vaincue par la mort, fascinée par la force douce qui la combat et la compense.

Et, comme ils sortaient du Bois, elle éleva lentement la tête vers Henri, elle lui donna ses lèvres. Mais elle ne voulut pas les lui laisser reprendre.

(A suivre.) J.-H. ROSNY.

LE CANAL DE SUEZ[1]

L'ÉTAT ACTUEL — L'AVENIR

I

Malgré les améliorations successivement apportées au canal maritime depuis l'inauguration et les sommes importantes affectées à ce travail, la traversée d'une mer à l'autre devenait de plus en plus longue, au fur et à mesure que le trafic augmentait. En 1882, le séjour total des navires dans le Canal était de 53 heures 46 minutes, se décomposant en : marche effective, 18 heures 57 minutes; arrêts divers, 34 heures 49 minutes. Ainsi, sur un total de près de 54 heures, les navires ne marchaient que pendant 19 heures; les 35 heures restantes étaient perdues, en partie pour attendre dans les garages le croisement avec les navires à contre-bord, en partie par l'arrêt obligatoire pendant la nuit.

Il était indispensable de remédier à ces lenteurs dont souffraient surtout les Compagnies postales, pour lesquelles la vitesse n'est pas un élément négligeable, puisqu'elles s'imposent les plus lourds sacrifices afin de gagner quelques heures sur les longues traversées d'Europe en Extrême-Orient. Mais comment diminuer la durée des arrêts pour les garages? Quels moyens employer pour rendre possible la navigation de nuit?

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

Le Conseil d'administration décida qu'il consulterait, sur la première question, la Commission internationale, comprenant des ingénieurs et des marins. Il se réserva d'étudier et de résoudre, avec son service du transit en Égypte, celle de la navigation de nuit. La Commission internationale reconnut, en principe, que, si la Compagnie pouvait assurer le transit d'une mer à l'autre dans un temps moyen de 24 heures, elle donnerait satisfaction aux besoins généraux du commerce. Ce premier point admis, elle examina les moyens de diminuer la durée des garages.



Je suis obligé de recourir ici à des explications un peu techniques, afin d'essayer de bien faire comprendre la difficulté du problème et l'importance du résultat obtenu.

Dans un canal, le cube d'eau où se meuvent les navires est limité, et le remplacement du vide produit par les carènes en mouvement ne se fait pas aussi rapidement qu'en pleine mer, où l'énorme pression de l'eau ambiante suffit pour que le vide soit presque intantanément comblé. Aussi, chaque fois qu'un navire *en marche* dans un canal passe près d'un autre navire *arrêté*, il y a attraction du second par le premier. Pour éviter des accidents qui se seraient fatalement produits, on observa, dès le début de l'exploitation, qu'il fallait *amarrer* à des pieux enfoncés sur la berge le navire arrêté, pendant que celui en marche le *croisait*. Et encore était-il souvent nécessaire de manœuvrer les machines du navire amarré, pour *soulager* les amarres qui le tenaient accosté à la terre et les empêcher de se rompre.

La largeur du canal n'étant que de 22 mètres au plafond, deux navires, d'une dimension ordinaire, ne pouvaient s'y croiser, puisque leur largeur moyenne s'approche de 12 mètres. On avait créé de distance en distance des gares [1], où il existait une surlargeur, sur le plafond, de 15 mètres (en tout, par conséquent, 37 mètres), permettant ainsi les croisements. Les gares étaient situées à 10 kilomètres environ les unes des

1. Les longueurs des gares étaient, en général, de 500 mètres ; celle de Kantara avait 1000 mètres ; celles de Toussoum et du Déversoir, 750 mètres ; celle du kilomètre, de 133 à 700 mètres.

autres et on en comptait onze. En y ajoutant le lac Timsah et les grands lacs, il y avait treize points, sur les 160 kilomètres du canal, où les croisements pouvaient s'effectuer. Or, comme les vitesses autorisées n'étaient que de 10 kilomètres à l'heure, les gares se trouvaient à une heure de marche les unes des autres, ce qui entraînait au moins une heure de retard par chaque croisement. Dans la pratique, les garages de deux heures et même de trois étaient fréquents.

La solution la plus radicale, celle qui devait réduire la durée du transit au minimum, en supprimant les garages, pouvait être obtenue en élargissant suffisamment le canal, sur tout son parcours, pour que les navires pussent s'y croiser en marche sur tous les points où ils se rencontreraient, — ou en creusant un canal semblable et parallèle à celui existant ; un des canaux servant à la montée et l'autre à la descente. Ces deux moyens furent écartés comme entraînant une dépense beaucoup trop considérable ; de plus, les marins de la commission établirent que, dans un autre canal de vingt-deux mètres au plafond, on ne pourrait pas augmenter la vitesse de dix kilomètres à l'heure et que les échouages et autres accidents provenant du peu de largeur continueraient à se produire.

La commission décida donc à l'unanimité qu'il fallait se borner à élargir le canal existant. A la suite d'une minutieuse étude faite sur les lieux et après avoir recueilli les avis d'un grand nombre de capitaines, elle estima qu'il fallait donner au canal une largeur de soixante-cinq mètres au plafond, pour qu'il fût possible de faire croiser des navires en marche, *de jour*. Cette largeur, suffisante pour la région sans courant, de Port-Saïd aux Grands Lacs, devait être portée à soixante-quinze mètres, dans la région à courants, des Grands Lacs à Suez.

Comme on ne pouvait songer à engager d'un coup la dépense considérable qu'entraînait un pareil travail, il fut décidé que, dans une première phase, on élargirait le canal de quinze mètres, c'est-à-dire qu'on réunirait entre elles les gares existantes, de façon à créer ce qu'on aurait pu appeler comparativement à l'état antérieur un *Canal-Gare continu*. On vota en même temps le principe d'un approfondissement

donnant un peu plus d'eau sous les quilles et permettant ainsi aux navires de mieux gouverner.

Il fut pourvu à la dépense, estimée à cent millions, par un emprunt de pareille somme, qui fut autorisé par l'assemblée générale de 1885, et réalisé sous la forme d'obligations de cinq cents francs rapportant un intérêt annuel de quinze francs, et émises par fractions successives, au fur et à mesure des besoins. Les travaux, commencés en 1887, ont été terminés en 1898. La largeur du canal au plafond est donc partout de trente-sept mètres, et, comme les formes des talus sont inclinées, la largeur utilisable, pour des navires de sept mètres quatre-vingts de tirant d'eau, est de quarante mètres.

Si on s'était borné à cette amélioration déjà considérable, le vœu, formulé par la Commission consultative internationale et consistant à assurer le passage de tous les navires en vingt-quatre heures, se serait-il réalisé ? Je me permets d'en douter, surtout pour des années où le trafic est très actif, comme en 1898-99. Mais, pendant que les travaux d'élargissement et d'approfondissement s'accomplissaient, la Compagnie poussait activement ses essais pour la navigation de nuit, et je suis heureux de rendre hommage à la compétence et au zèle de notre chef du transit en Égypte, M. Tillier, ancien lieutenant de vaisseau et ancien commandant des Messageries Maritimes. A lui revient le principal mérite de l'organisation de ce service, qui constitue un progrès d'autant plus considérable qu'il a été réalisé à peu de frais.



L'arrêt de nuit avait de multiples inconvénients. Les navires entraient en effet facilement de nuit à Port-Saïd et à Suez, et il arrivait très fréquemment que les deux ports étaient encombrés, dès l'aube, de bâtiments prêts à s'engager dans le canal. En même temps, dans le canal lui-même, se trouvaient, au jour, un nombre plus ou moins grand de navires amarrés, soit dans les gares, soit hors des gares, là où la nuit les avait surpris. Il fallait donc les faire se rapprocher les uns des autres pour former des convois, ce qui amenait des pertes de temps. Aussi était-il facile de prévoir que le temps gagné

par la navigation de nuit dépasserait de beaucoup les dix heures de marche, correspondant à la moyenne des nuits d'Égypte.

M. Tillier et ses dévoués collaborateurs s'étaient passionnés pour cette question ; mais comme, au point de vue technique, elle était d'une entière nouveauté, il fallut bien procéder par tâtonnements. Il est incontestable que M. F. de Lesseps avait songé à la navigation de nuit, peu d'années après l'ouverture du Canal, puisqu'on a trouvé dans les magasins de la Compagnie toute une série d'appareils qui ne pouvaient être destinés qu'à cet emploi et qui ont, du reste, servi pendant toute la période des essais.

Ces essais furent tentés avec des remorqueurs de la Compagnie, éclairant leur route à l'aide d'un projecteur placé à l'avant. Ces projecteurs, semblables, en principe, à ceux dont se servaient depuis longtemps les navires de guerre pour découvrir les torpilleurs, avaient été modifiés d'après les plans de deux constructeurs français, MM. Sautter et Lemonnier, qui avaient presque, à cette époque, le monopole de cette fabrication. La modification avait consisté à munir le projecteur d'un appareil optique spécial renvoyant toute la lumière émise par le foyer électrique, sous forme d'une longue nappe lumineuse triangulaire. Notre service d'Égypte avait constaté que les remorqueurs éclairaient ainsi suffisamment leur route pour pouvoir naviguer, dans le canal, par les nuits les plus sombres. Mais d'autres tentatives faites exceptionnellement en service courant, sur de vrais paquebots, montrèrent que des projecteurs éclairant la route, près des navires, et permettant au pilote de juger s'il restait bien dans l'axe du canal, ne suffiraient pas, et qu'il était indispensable d'établir des feux éloignés, donnant à l'homme de barre, dans un horizon tout à fait sombre, un point sur lequel il devait se guider pour gouverner. Tous les gens du métier étaient d'accord pour approuver ce complément. Aussi la Compagnie Péninsulaire et Orientale, qui avait un intérêt capital à la rapidité du transit pour le transport des malles de l'Inde, voulut-elle bien prêter son concours à de nouveaux essais.

Le 22/23 mars 1886, le grand paquebot *le Carthage* se présenta à Port-Saïd, muni d'un projecteur de MM. Sautter

et Lemonnier. Après quelques hésitations, on amena l'éclairage à un degré de puissance suffisante pour rendre visibles du bord, à une distance de douze cents mètres, les petites bouées rouges et noires qui indiquent le chenal navigable dans la plus grande partie du canal. Dans ces conditions, les agents de la Compagnie estimèrent qu'ils pouvaient, sans danger pour le paquebot, se mettre en route et, par une nuit sombre et beau temps, *le Carthage* pénétra dans le canal.

Dès le début du voyage, on put espérer que l'expérience réussirait ; les berges et les bouées étaient en effet visibles à une distance suffisante pour permettre au pilote de juger des *embardées* qui se produisaient et de revenir en route avant de s'être approché des talus d'une façon dangereuse. Après avoir franchi quelques kilomètres, il ne resta plus d'indécision, dans l'esprit des marins, que sur le point de savoir si les croisements avec les navires garés s'opéreraient dans des conditions suffisantes de sécurité. On s'aperçut, en effet, à la première drague et au premier navire amarrés qui furent rencontrés, qu'il y avait avantage à ne pas employer une nappe lumineuse formant un trop petit angle au sommet, parce que les navires garés entraient dans la zone d'ombre, alors que le navire en marche en était encore très éloigné ; et il fut reconnu que l'angle le plus convenable au sommet, pour le faisceau lumineux, était celui de 15 degrés, qui fut adopté. Ce résultat acquis, nos marins s'enhardirent au point de ne pas se borner à ces essais dans la partie droite du canal ; ils conduisirent *le Carthage* dans les courbes jusques à Ismaïlia, où il jeta l'ancre au jour.

Dès que le conseil d'administration connut le rapport qui lui fut adressé à cette occasion et que j'ai sous les yeux, il ouvrit les crédits nécessaires pour procéder à des essais suivis, à bord des paquebots des diverses compagnies clientes du canal.

La question du projecteur étant résolue, l'attention du service du transit se porta sur la prompte installation des feux de direction. Un plan d'ensemble fut mis à l'étude, en même temps que les expériences se multipliaient. Je me bornerai à indiquer qu'on établit, sur tout le parcours du canal, dix-sept feux blancs à grande portée, servant de feux d'axe, et

soixante-dix-huit feux moins puissants, rouges et verts, dans les courbes et dans les lacs. En les plaçant et en les déplaçant, suivant les résultats des expériences, on finit par trouver, sans erreur possible, la place définitive de chacun d'eux. Il ne restait plus à décider que le système d'éclairage.

La Compagnie employait depuis plusieurs années, pour les passes de l'avant-port à Port-Saïd, des feux à gaz sous pression, dits feux « Pintch ». du nom de l'inventeur. Ces feux, placés sur des bouées flottantes de grandes dimensions, pouvaient brûler pendant deux mois, jour et nuit, sans qu'il fût besoin de s'en occuper. Une petite usine, établie à Port-Saïd, fournissait le gaz nécessaire et les bouées étaient chargées tous les soixante jours, au moyen de deux bateaux réservoirs construits à cet effet. On fut naturellement amené à utiliser ce système, qui fonctionnait parfaitement, pour tous les feux du Canal et des lacs, placés dans l'eau, accessibles seulement avec des canots et situés loin des gares. Quant aux feux placés à terre, à proximité d'une gare, en général, ils furent installés au pétrole et surveillés par des gardiens.

Les travaux d'élargissement d'une des courbes des Petits Lacs ayant été terminés dans le courant de janvier 1887, il fut décidé que le passage de nuit, d'une mer à l'autre, serait autorisé à partir du 1er mars. Le premier navire ayant transité d'une mer à l'autre, sans arrêt pour la nuit, est le *Salazie*, des Messageries Maritimes. Ce paquebot passa en 16 heures 30 minutes, dont 15 heures 43 minutes de marche effective. Comme on le voit, nous voilà bien loin des 53 heures dont on se plaignait à juste titre en 1882 !

Le progrès réalisé n'était cependant pas encore complet, parce que les paquebots ayant à bord de la lumière électrique qu'ils déviaient en partie dans leur projecteur, pendant le passage du Canal, pouvaient seuls transiter de nuit. Cependant, l'exemple du *Carthage* et d'autres navires de la Péninsulaire qui n'avaient pas encore d'électricité pour leur éclairage intérieur, avait prouvé combien il était facile d'embarquer, en même temps que le projecteur, une petite dynamo, qu'actionnerait la machine à vapeur du bord. C'est ce que comprirent les maisons de consignation de Port-Saïd. Aussi se munirent-elles d'un nombre de dynamos et de projecteurs

suffisant pour fournir aux besoins de leurs clients. De leur côté, les constructeurs électriciens, stimulés par la concurrence, inventaient divers systèmes d'appareils, et le rôle de notre service du transit se bornait à essayer tous les appareils nouveaux, à s'assurer de leur bon fonctionnement et à vérifier s'ils étaient assez puissants pour permettre de voir nettement, à douze cents mètres, une des petites bouées du Canal.

J'ajouterai, pour être complet sur une question dont il m'est inutile de faire ressortir l'importance, que le projecteur est placé dans une sorte de petite cage suspendue le long de l'étrave ; les règlements de la Compagnie exigent en plus la présence, dans la mâture, d'une lampe à arc ordinaire pouvant éclairer une zone circulaire d'environ deux cents mètres et que le navire utilise, lorsqu'il doit se garer pour un croisement. A ce moment, il doit éteindre son projecteur pour ne pas éblouir le navire à contre-bord, et sa lampe lui sert à éclairer, sur la berge, les pieux auxquels il doit attacher ses amarres.

L'éblouissement produit par la puissante lumière des projecteurs avait fortement inquiété le service du transit, dès le début de la marche de nuit. De nombreuses expériences avaient été faites pour se rendre compte de la distance à laquelle les projecteurs à contre-bord étaient gênants, et on avait constaté que l'éblouissement devenait insupportable au moment précis où le projecteur sortait de l'horizon, c'est-à-dire à vingt kilomètres environ. Les pilotes avaient trouvé d'eux-mêmes le moyen de remédier à ce très sérieux inconvénient. Dès que le projecteur d'un navire, venant à contre-bord, *sortait de l'eau*, ils se plaçaient *à l'abri* du mât de l'avant et se masquaient ainsi à eux-mêmes le foyer intense qui les aveuglait et les empêchait de gouverner.

Ils commettaient cependant des erreurs colossales, relativement à l'appréciation de la distance à laquelle les deux navires se trouvaient l'un de l'autre, et il était de toute nécessité de porter remède à cet important désidératum. Après avoir étudié bien des systèmes, signaux des gares, signaux optiques, etc, etc., on s'arrêta au moyen suivant : chaque projecteur, en outre de l'appareil optique ordinaire donnant la nappe lumineuse de 15 degrés, devait être muni d'un second appa-

reil, pouvant très rapidement se substituer au premier et formant un faisceau composé de trois parties : à droite, un triangle lumineux de 5 degrés ; à gauche un triangle lumineux semblable ; et, au milieu, un troisième triangle, également de 5 degrés, mais entièrement obscur.

Le résultat cherché pouvait être obtenu de différentes manières, mais nos agents du transit s'arrêtèrent au moyen, théoriquement le plus parfait, qui consistait à employer des prismes disposés, les uns par rapport aux autres, de façon que tous les rayons lumineux fussent renvoyés à droite et à gauche. Un appareil établi sur ce principe fut commandé à MM. Sautter et Lemonnier, et les essais en furent tellement concluants que les consignataires de Port-Saïd constatèrent eux-mêmes, de visu, la nécessité de l'emploi de la nappe à deux faisceaux lumineux et se procurèrent immédiatement ces appareils. Aussi, la Compagnie en rendit-elle l'emploi obligatoire et réglementaire, et la navigation de nuit fut interdite à tout navire qui n'en était pas pourvu.

On est arrivé à l'heure actuelle et malgré le nombre des navires transiteurs qui s'est élevé, en 1898, à 3 503, et dont les dimensions vont toujours en croissant, à faire passer, en seize ou dix-sept heures, des paquebots comme le *Friedrich der Grosse*, le *Bremen*, la *Königin-Luise* ou le *Barbarossa*, du Norddeutscher Lloyd, qui sont de vrais géants, puisqu'ils jaugent 10 700 tonnes en brut et 7 500 tonnes en net. C'est un résultat, je me plais à le répéter, qui fait le plus grand honneur à M. Tillier et à tous nos agents du service du transit.



Afin d'exposer dans leur ensemble les résultats obtenus pour la diminution de la durée des traversées, j'ai dû laisser de côté un point fort important de la question, celui de la diminution du nombre des échouages.

Sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucune explication technique, on comprend aisément que les navires gouvernent plus facilement dans un canal de quarante mètres que dans un canal de vingt-deux. De là, diminution non seulement des

échouages, mais encore des arrêts motivés par les navires échoués qui interceptaient souvent la voie pendant tout le temps employé à les remettre à flot. En 1886, le nombre des navires échoués avait été de 188, la proportion de 6,1 p. 100. Les arrêts motivés pour échouages étaient de 279 et la proportion de 9 p. 100. En 1898, le nombre des échouages tombe à 85 et la proportion à 2,4 p. 100. Quant aux arrêts pour échouages d'autres navires, ils sont réduits à 131 et la proportion à 3,7 p. 100.

La Compagnie ne s'est pourtant pas déclarée satisfaite et, pour activer les renflouements, elle a mis à la disposition du service du transit des appareils de plus en plus puissants.

Un premier remorqueur de 1 200 chevaux de force, *le Robuste*, fut construit par les Forges et Chantiers de la Méditerranée et a fait un excellent service. Un deuxième remorqueur de 2 500 chevaux, *le Titan*, dont la puissance dépasse de beaucoup tous les remorqueurs à flot, a été construit, en 1898, par MM. Renaldson et muni de tous les accessoires les plus perfectionnés. De plus, il est de première importance que l'entrée de Port-Saïd soit sans cesse maintenue à une profondeur donnant libre passage aux navires; or, les dragues employées jusqu'à présent à cet effet tenaient difficilement la mer pendant les mois d'hiver, et elles ne pouvaient extraire les sables limoneux, produits des alluvions du Nil, au fur et à mesure qu'ils étaient apportés par les mauvais temps. On a donc commandé une drague porteuse, contenant un puits d'une capacité de 1 200 mètres cubes, et qui devra draguer facilement, même par une houle de 90 centimètres à un mètre, jusqu'à une profondeur de 12 mètres sous la flottaison : elle produira au moins 650 mètres cubes de déblais solides par heure, à la vitesse de vingt godets par minute.

Enfin la Compagnie, par des améliorations incessantes, se met en mesure de répondre aux nécessités de l'avenir. Avant même que les travaux d'élargissement fussent achevés, elle a arrêté, sur la proposition de notre distingué ingénieur en chef, M. Quellenec, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, un programme de travaux complémentaires, qui est en cours d'exécution et ne nécessitera, je l'espère bien, aucun emprunt nouveau ; il comprend un nouvel élargissement de toutes les

courbes et l'approfondissement général du canal à neuf mètres.

On peut donc avancer, sans crainte d'être démenti, que rien n'est négligé pour faire face à toutes les éventualités et aux conséquences qu'a entraînées et qu'entraînera la mise en service des monstres marins, sortis récemment et appelés à sortir des divers chantiers de construction. Les plus grands navires fréquentant le canal jaugent de 7 500 à 4 500 tonneaux nets. On voit que nous avons parmi nos clients de beaux échantillons de l'art naval. S'il est vrai que nous n'admettons pas des navires excédant un tirant d'eau de 7^{m} 80, c'est que ce tirant d'eau correspond à l'état des ports des Indes et de l'Extrême-Orient. Il n'y a du reste, dans le monde, qu'une quinzaine de bateaux d'un tirant d'eau supérieur, tous affectés à la navigation transatlantique, comme le *Campania* et le *Lucania*, de la Compagnie Cunard, la *Lorraine*, que vient de lancer la Compagnie transatlantique, le *Kaiser Wilhem der Grosse* et l'*Océanic*, de la Wite-Star-Line, qui ne mesure pas moins de 214 mètres de longueur et détient, pour le moment, le record parmi les Léviathans de l'Océan Atlantique.

En fait, actuellement, aucun navire de commerce n'est obligé d'alléger pour passer le canal. Les plus grands cuirassés seuls doivent faire cette opération. Afin de se limiter au tirant d'eau réglementaire, le *Victorious*, de la marine anglaise, a dû décharger 600 tonnes, mais la *Rossia*, de la marine russe, le plus grand des croiseurs actuellement à flot, après le *Powerfull* et le *Terrible*, a pu passer en déplaçant simplement certains poids de l'arrière à l'avant.

On peut, il est vrai, nous reprocher que la vitesse des navires soit limitée à dix kilomètres à l'heure, dans les parties entre berges ; — mais, à supposer que le canal fût encore plus large, il serait imprudent d'augmenter sensiblement cette vitesse ; car les échouages de masses énormes, telles que les cuirassés et les grands paquebots modernes, risqueraient de devenir fort graves, si elles étaient lancées à grande allure. Or, dans un canal, même beaucoup plus large que le canal actuel, il faut toujours compter avec les échouages, qui résultent forcément d'une avarie au gouvernail ou à la ma–

chine, d'un ordre mal transmis, d'une erreur du timonier, d'une foule de circonstances fortuites, qu'il n'y a aucun moyen d'éviter[1].



Des voyageurs et des gens du monde, non pas des marins, m'ont fait cependant l'objection suivante : « Nous reconnaissons, m'ont-ils dit, que la traversée du canal de Suez est assurée de jour et de nuit avec une sécurité et une rapidité suffisantes, mais il nous semble que vous vous êtes donné beaucoup de peine et que vous avez recouru à des moyens bien savants, et peut-être trop compliqués, pour arriver à un résultat que vous auriez obtenu plus facilement, pour la navigation de nuit, en éclairant tout simplement les berges du canal par des lampes électriques, comme les Allemands l'ont fait à Kiel... Le canal de la mer du Nord (Nord-Zee-Kanaal), d'Amsterdam à Ymuiden, n'est même pas éclairé, et les navires s'y croisent de jour et de nuit, en pleine marche. »

Je connais le canal de Kiel et celui de la mer du Nord ; mais comme M. Tillier les a également visités et nous a fourni les renseignements les plus complets à ce sujet, grâce à sa compétence, à la bonne grâce qu'on a mise à le renseigner et aux recommandations de notre excellent collègue M. Anslijn, je crois être à même de répondre à cette critique.

D'abord, le canal de Kiel a 98 kilomètres de longueur et 45 mètres de largeur dans les gares, tandis que celui de Suez, comme on l'a vu, a 160 kilomètres de longueur et 37 mètres de largeur au plafond. On croit généralement que les lampes électriques, établies tout le long du canal de Kiel, sont assez nombreuses et puissantes pour éclairer la surface de l'eau et les berges, comme le font par exemple les lampes à arc des

1. Sir Charles A. Hartley, K. C. M. G. F. R. S. E., M. Inst. C. E. et membre de la commission consultative des travaux de la Compagnie de Suez, a fait, le 15 septembre dernier, à Douvres, une très savante communication sur le canal. Elle vient d'être publiée à Londres par William Clowes and Son, sous le titre : *A short story of the Engineering Works of the Suez Canal, to the present time.*

ports illuminés à la lumière électrique. C'est une erreur. On ne s'est nullement préoccupé d'éclairer la surface de l'eau et des berges, mais bien uniquement de créer deux lignes ininterrompues de petits feux, qu'on pourrait appeler feux de direction, s'ils n'étaient pas placés sur les berges, et si ce nom n'était pas ordinairement réservé aux feux sur lesquels on peut gouverner. Les lampes sont disposées sur les deux rives, toujours en face les unes des autres ; elles sont éloignées dans les parties droites de 200 mètres en longueur et, comme elles se trouvent placées à cinq ou dix mètres de la ligne d'eau, les lampes d'un même couple sont éloignées l'une de l'autre, en largeur, de 80 à 100 mètres. Dans les courbes, l'écartement en longueur varie de 60 mètres à 80, suivant le rayon : leur hauteur au-dessus de l'eau est de 5 mètres. La lumière est fournie par deux usines électriques fonctionnant chacune sur la moitié du canal, et installées l'une à Holtenau, l'autre à Brunsbuttel. Les tensions extrêmement considérables dans les fils (qui sont aériens) ont rendu nécessaire l'installation, dans les endroits habités, de filets placés au-dessous des fils pour éviter des accidents, des foudroiements, en cas de rupture. Toutes les lampes s'allument ensemble, à la nuit, et d'un seul coup. Après les quelques difficultés inhérentes au début dans des installations aussi complexes, le système paraît fonctionner d'une façon satisfaisante.

M. Tillier estime cependant qu'il est plus facile et plus pratique de naviguer avec un projecteur éclairant toute la route à une distance suffisante en avant, que de se guider entre deux lignes de petits feux, indiquant seulement cette route, sans l'éclairer réellement. Du reste, les trains de navires à voiles remorqués ne naviguent jamais de nuit, et il est intéressant de remarquer qu'à la latitude de Kiel (54° 2' N.) les nuits d'hiver sont très longues, et qu'il n'y a, au contraire, que deux ou trois heures de vraie nuit, en plein été.

D'après les règles écrites, dont j'avais eu connaissance, les croisements en marche des navires calant moins de 6m 50 étaient autorisés, et j'avoue qu'en considérant les profils du canal de Kiel, j'avais été surpris que de pareils croisements en marche pussent s'effectuer d'une façon normale et sans danger. J'en avais même conclu que nous péchions peut-être

à Suez par excès de timidité. Aussi, M. Tillier a-t-il étudié avec grande attention l'exploitation du canal de Kiel à ce point de vue.

Il résulte de ses renseignements que, dès le début de l'exploitation, on s'est aperçu, à la suite de quelques accidents, que la limite de 6m50 était beaucoup trop élevée. Aujourd'hui, le chef du transit, qui est un capitaine de vaisseau en retraite, a adopté des mesures plus sages. On fait garer tous les navires, même ceux qui calent 2m50, toutes les fois qu'un bâtiment, de plus de 5 mètres de tirant d'eau, doit les croiser : et encore cette limite de cinq mètres n'est-elle pas la limite inférieure. Si les officiers de marine qui remplissent des fonctions analogues à celles de nos agents principaux aux deux ports d'entrée, ou si les pilotes en route jugent qu'un bâtiment de moins de 5 mètres est surchargé, — le cas est fréquent pour les navires transportant du bois — ou gouverne mal, soit parce qu'il est sur lest, soit parce que le vent est de travers, le croisement en route avec ledit navire n'est pas autorisé et les autres navires au-dessus de 2m50 se garent pour lui.

A Kiel, les petits s'effacent toujours devant les gros, et c'est assez rationnel et même prudent, pour les bateaux. Du reste, les marins chargés de l'exploitation considèrent les croisements en route, sauf pour les très petits navires, comme dangereux et ils seraient tout disposés à procéder, comme nous le faisons à Suez, s'ils n'étaient pas absolument dominés par la question vitale de la rapidité du transit, car l'économie de temps réalisée par les navires qui prennent la voie de Kiel, au lieu de faire le tour du Jutland, est à peine de quarante heures.

Les gares sont au nombre de huit, espacées les unes des autres de douze kilomètres; de plus, dans les lacs, se trouvent des endroits où les navires peuvent, non seulement se croiser, mais s'éviter complètement.

Il n'est pas admis dans le canal de Kiel que les navires se garent sur berge, comme à Suez. C'est là une différence des plus notables qui tient à la qualité des terrains, et à ce que, partout ou presque partout, on peut craindre la présence sur le talus, de blocs de rochers dits « erratiques » sur lesquels les bâtiments peuvent s'avarier. Il a donc fallu adopter

un système permettant aux navires de s'amarrer, sans que leur flanc, du côté de la terre, touche le talus. On y est parvenu en battant sur la longueur de chaque gare, à petite distance les uns des autres, des pieux par les fonds de 5 mètres.

Quant aux accidents et incidents qui se produisent à Kiel, ils sont de la même nature que les nôtres. On ne se préoccupe seulement pas beaucoup de la durée des échouages, car on peut toujours ou presque toujours, en manœuvrant convenablement les écluses d'entrée et celle des rivières, faire monter l'eau et renflouer le navire échoué. Aussi l'administration a-t-elle jugé inutile d'avoir des remorqueurs puissants. Un accident qui a eu des suites graves, et qui ne s'est jamais produit à Suez, a interrompu pendant longtemps la navigation pour les navires dépassant 4 mètres. Un des bâtiments ayant touché sur des blocs « erratiques » s'est fait une voie d'eau à la suite de laquelle il a coulé, et il a complètement chaviré du côté du canal. L'opération de relevage a été des plus laborieuses, car le navire portait plus de 1 700 tonnes de net.

De plus, on sait que le canal de Kiel est une propriété de l'Empire, qu'il est administré par des agents de l'Empire; que c'est principalement un canal stratégique et qu'il a été établi pour servir de voie militaire à la flotte allemande et permettre aux plus gros cuirassés de transiter en tout temps, d'une mer à l'autre, sans être obligés de franchir les détroits du Danemark. Quand la flotte allemande doit y passer, tout transit commercial est interrompu. Si on avait voulu créer simplement une voie commerciale, qui existait pour les bateaux de rivière par le canal à écluses de l'Eider, on aurait certainement adopté des profils inférieurs à ceux qui ont été exécutés, car le commerce avec la Baltique se fait (et se fera sans doute toujours à cause des fonds de cette mer) par des navires de dimensions moyennes, et on ne peut compter sur le passage de grands paquebots.

Le canal de Kiel n'a donc pas, comme celui de Suez, un caractère international ; ce n'est point une entreprise industrielle et financière comme la nôtre, dans laquelle il convient certainement de réaliser toutes les améliorations possibles, mais aussi de tenir compte de la juste rémunération des capi-

taux engagés, de l'utilité pratique des sacrifices consentis et des responsabilités à encourir.

Le canal de la mer du Nord (Nord-Zee-Kanaal) appartient également à l'État hollandais; il n'a que 19 kilomètres de longueur, du port d'Amsterdam au point où commence l'élargissement de la grande écluse d'Ymuiden. Sa largeur, qui est de 36 mètres au plafond, est portée à 46 mètres dans les courbes. Les écluses d'Ymuiden sur la mer du Nord, d'une part, et celles qui font communiquer le port d'Amsterdam avec le Zuyderzee, d'autre part, permettent de maintenir un niveau à peu près constant. Aussi peut-on dire que, pratiquement, sauf près d'Ymuiden, au moment où l'on ouvre les écluses, il n'y a pas de courant sensible. La profondeur est maintenue à neuf mètres. Les berges sont presque partout défendues par des roseaux qui poussent très drus, comme dans les autres canaux de Hollande, et cette protection est d'une telle efficacité que le passage des navires n'occasionne aucune érosion.

Tous les navires sont obligés de se munir de pilotes et la vitesse réglementaire est de neuf kilomètres à l'heure. En dehors de ces prescriptions, les navires naviguent librement; ils peuvent se croiser en marche ou s'amarrer sur les pieux disposés sur toute l'étendue des berges ; mais, dans la pratique, la plupart des navires calant plus de vingt pieds se font remorquer par un ou deux remorqueurs et ne naviguent pas de nuit. Presque tous les capitaines, même ceux de petits navires, prennent à Ymuiden et à Amsterdam des hommes de barre spéciaux qui gouvernent les bâtiments, pendant toute la durée du transit, et qui sont devenus, par la pratique, d'une habileté remarquable.

Les navires sont toujours et *dans tous les cas* responsables des avaries qu'ils causent au matériel du Canal, et le montant de ces avaries, quelque faible qu'il soit, leur est toujours réclamé. Les capitaines sont seuls responsables des avaries de navires à navires.

La manœuvre à opérer pour les croisements en marche consiste à faire gouverner les deux navires directement l'un sur l'autre et à les faire *venir* légèrement ensemble sur tribord, lorsqu'ils sont à très petite distance l'un de l'autre? Cette manœuvre, qui est la seule pratique et possible, n'en

est pas moins fort délicate. Aussi, le directeur maritime de de la Compagnie *Nederland*, qui est un ancien capitaine, a déclaré à M. Tillier que cette manœuvre était dangereuse pour les navires de sa Compagnie, qui sont les plus gros fréquentant le Canal, bien qu'ils ne calent que 6m50.

Quant au Canal de Manchester, on n'y navigue pas pratiquement de nuit.

En résumé, si les croisements en marche ont lieu dans les canaux de Kiel et de la mer du Nord, c'est que les bâtiments qui les fréquentent sont d'un tonnage très inférieur aux paquebots et aux cargo-boats fréquentant le canal de Suez. De plus, les navires venant d'Amsterdam sont chargés et ceux s'y rendant sont plus ou moins lèges, de sorte que les croisements s'effectuent presque toujours entre un navire chargé et un autre qui ne l'est pas ou qui l'est peu. Il n'en est pas de même à Suez. Aussi, quelque séduisante que soit la tentation d'autoriser les croisements en marche, de jour et de nuit, je crois qu'il est prudent d'attendre que les dimensions du canal permettent d'appliquer cette amélioration sans aucune espèce de danger pour la sécurité de la navigation et la responsabilité de la Compagnie.



Nous venons de voir que les berges du canal de la mer du Nord sont protégées par des plantations de roseaux contre l'effet du remous et les érosions causées par le passage des navires. A Suez, la question des plantations est encore beaucoup plus importante.

Mon éminent collègue, M. Henri Boucard, ancien inspecteur général des forêts, nous a fait profiter, en cette matière, de son profond savoir et de sa longue expérience, et j'ai appris le peu que je sais, au cours des missions que j'ai eu le plaisir de remplir avec lui en Égypte.

Le sol de l'Isthme de Suez est généralement de nature siliceuse et très mobile ; or, comme le canal maritime est ouvert suivant une direction Nord-Sud, perpendiculaire à celle des vents régnants qui soufflent de l'Ouest, les pessimistes en avaient tiré, au commencement des travaux, de menaçantes

prévisions. Elles ne se sont pas réalisées : mais il ne faut pas moins reconnaître que la quantité de sable qui tombe annuellement dans le canal, jointe aux érosions des berges, oblige à des dragages permanents et à des dépenses, qui en sont la conséquence.

Contre l'apport des sables par les vents, on avait construit des écrans en barrières sèches, faites avec des roseaux ; mais elles n'avaient qu'un effet médiocre et devaient être renouvelées au moins tous les cinq ans. Ces moyens étaient donc insuffisants. On a d'abord entrepris de cuirasser les berges et on a eu recours à trois procédés : des empierrements, des fascinages, des palplanchages. Seuls, les empierrements ont réussi ; mais le prix en est très élevé et il eût été particulièrement regrettable d'appliquer ce système coûteux sur la berge Asie, qui ne présente qu'un caractère provisoire, à cause des élargissements successifs qui se sont faits et se feront toujours de ce côté. On a été ainsi amené à étudier l'emploi de plantes et d'arbres pour assurer la consolidation des berges, et pour former des écrans contre le vent.

Il a été prouvé par les plantations d'Ismaïlia[1] et de Bir-Abou-Ballah que le sol du désert, une fois dessalé et irrigué, devient très fertile. Cette terre, comme on l'a dit avant moi, *est redevenue vierge, à force de vieillesse !* Aussi commença-t-on les plantations par les bords des canaux d'eau douce, où elles réussirent parfaitement et tout autour de l'usine des eaux de Port-Saïd. Puis, comme il fut prouvé qu'on pouvait irriguer la plus grande partie des berges du canal maritime, on s'arrêta à un programme, qui est en cours d'exécution, et qui consiste à planter, parallèlement au canal et au delà des cavaliers, à 50 mètres environ de la ligne d'eau, une bande de grands arbres, sur 50 mètres de largeur, pour arrêter les sables

1. Je me souviens qu'en 1865, et même en 1869, il n'y avait pas un seul arbre à Ismaïlia. C'était le désert dans toute son horreur. Aujourd'hui, c'est une oasis merveilleuse, complantée d'arbres de hautes futaies, formant berceau dans les avenues et interceptant les rayons du soleil. Dans le jardin de notre chef des exploitations accessoires — le dévoué et fidèle M. Thévenet — poussent et prospèrent des letchi, des magnolias, des multipliants, le flamboyant de Madagascar, le frangipanier, le ficus elastica, le manguier, le goyavier, le caféier, toutes les variétés d'eucalyptus et de mimosas, et enfin le prunier et le pommier. Il y a un bougainvillea dont le tronc mesure 80 centimètres de diamètre et la longueur des rameaux dépasse 20 mètres.

d'apport ; puis, à la ligne d'eau, des roseaux destinés à amortir l'action érosive du flot ; enfin, à boiser les banquettes en arbustes, arbrisseaux et plantes rampantes. Les principales essences employées sont le tamarix, le filao, le leubach, les palmiers et toute une série de plantes robustes qui nous ont été indiquées par un botaniste de grand mérite, fixé depuis de longues années en Égypte, M. de Flers, correspondant du Muséum de Paris; par M. Sickemberger, ancien directeur du jardin botanique de l'École de médecine du Caire, et M. Nicour Bey, le très savant ingénieur en chef des chemins de fer égyptiens.

Si cette tentative est couronnée de succès, ainsi que nous l'espérons, des lignes continues de roseaux à fleur d'eau ne tarderont pas à faire l'office de fascinage ; des bandes d'arbres élevés, plantés en arrière des cavaliers, arrêteront une grande partie des sables, et les frais annuels de dragage seront ainsi diminués ; des arbustes garniront les talus. Cet ensemble de plantations, en abritant les navires des grands vents, améliorera les conditions du transit et reposera les yeux des voyageurs, en substituant de la verdure à l'aspect désolé du désert.



Je ne peux qu'effleurer la très intéressante question des plantations ; mais, avant de visiter les ports du canal, je tiens à signaler une ingénieuse expérience tentée par M. Boucart en 1893. Dans une très grande partie de l'isthme, on rencontre dans le sous-sol une nappe d'eau, à peine saumâtre, qui est retenue dans les sables par une mince couche d'argile et qui s'écoule à peu près au niveau de la mer et du canal. Comme les banquettes, déjà en déblai, ne se trouvent qu'à un mètre cinquante ou deux mètres au-dessus de cette nappe d'eau, M. Boucart eut la pensée de placer les tamarix à portée de cette bienfaisante humidité, en donnant aux boutures la longueur nécessaire pour l'atteindre. La nature des sables légère et perméable permettait d'espérer que les racines se développeraient et vivraient à cette profondeur.

Les prévisions de M. Boucart se sont réalisées ; cinq cent mille boutures longues furent plantées suivant ses indications

en 1894 et 1895 ; elles garnissent actuellement une étendue de vingt kilomètres, dans les reuils du Serapeum et d'El-Guisr et jouissent d'une bonne santé, puisque leurs jets ont atteint, en trois ans, jusqu'à trois mètres de hauteur.



Des trois villes auxquelles le canal de Suez a donné naissance, Port-Saïd, Ismaïlia et Port-Tewfik, la première seule me paraît appelée à un véritable avenir commercial. Ismaïlia, sur laquelle on avait fondé, au début de l'entreprise, de grandes espérances, comme port central, ne les a pas réalisées, et je crois qu'elle est appelée plutôt à décroître qu'à grandir. Le commerce y est nul, et le mouvement maritime se borne à quelques barques venant par le canal Ismaïlieh. On y a maintenu le centre de notre organisation administrative, mais les ateliers de réparation eux-mêmes disparaîtront peu à peu, pour être concentrés à Port-Saïd.

C'est à Ismaïlia que se trouve le chalet Lesseps, dont la véranda, toute recouverte de plantes grimpantes, disparaît presque sous les grands arbres plantés par le président-fondateur. Rien n'est plus modeste que cette demeure, et rien ne dépeint mieux le caractère et la simplicité de M. de Lesseps. Au rez-de-chaussée : un salon, une salle à manger et une petite chambre, meublée d'un lit de camp, d'une toilette, d'un bureau et d'une chaise. Point d'armoire à glace, car sa garde-robe était plus que rudimentaire. J'ai eu souvent l'honneur de voyager avec lui : une redingote, un pantalon et un gilet noirs, un habit pour les grandes circonstances, une cravate noire et une cravate blanche, quelques paires de chaussettes, deux chemises de soie et deux chemises blanches qu'il faisait laver et repasser là où il pouvait... Quel repassage !... Un morceau de savon, une brosse et un rasoir constituaient tout son fourniment... Comme manteau, il portait une *abaye*[1] et comme coiffure la *couffieh*[2].

1. L'*abaye* est une sorte de longue chape en poils de chameaux, à raies blanches et marrons et munie de larges manches, que portent les bédouins et les pâtres du désert.

2. Le *couffieh* est une espèce de foulard soie et coton, ou tout soie, qu'on enroule autour de la tête, et qu'on retient par une corde en poils de chameau.

Aussi la malle était pour lui un objet de luxe inconnu, et une toute petite valise lui suffisait amplement... Comme je l'ai dit déjà, Ismaïlia est une délicieuse oasis, mais elle vit surtout de souvenirs ; c'est une petite colonie fort intéressante, il est vrai, et j'en reparlerai en m'occupant de l'œuvre sociale de la Compagnie.

Port-Tewfik n'est pas à proprement parler une ville. C'est un terre-plein où ont été groupés les logements de nos employés et de nos ouvriers. Je ne dirai rien de la résidence qui y avait été construite et qu'on a eu le bon esprit de convertir en bureaux. A l'entrée de l'avenue Hélène, complantée de beaux arbres, est érigé un monument qui m'a longtemps intrigué. Sur un piédestal assez élevé, se trouve un buste en bronze, beaucoup plus grand que nature, et on lit sur le socle : « A Wagorn ». — Qu'est-ce que Wagorn? — J'avais souvent posé cette question et on me répondait simplement que c'était un ami de M. de Lesseps. Comme je savais que le monument avait été élevé aux frais de la Compagnie, je me doutais bien que l'amitié seule n'avait pas dû décider M. de Lesseps à faire cette dépense et j'ai fini par trouver l'explication du mystère. Wagorn était un lieutenant de la marine anglaise qui, en 1831-1832, pendant que M. de Lesseps était élève-consul en Égypte, s'était donné pour mission de démontrer à son gouvernement qu'il fallait abandonner la route du Cap, pour ses correspondances avec les Indes, et adopter celle de la mer Rouge et du Grand Océan Indien. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint de la vieille politique anglaise de porter, à ses frais, les duplicata des dépêches expédiées par le Cap. Wagorn traversait la France ou l'Italie, s'embarquait à Marseille, à Trieste, à Gênes ou à Livourne et débarquait à Alexandrie. Sans perdre une minute, il gagnait Suez, montait sur le premier bateau qu'il trouvait pour le conduire à Bombay ou à Calcutta. Il est sans exemple que la malle anglaise, qui contournait le Cap, ait devancé l'arrivée de cet infatigable voyageur, qui prouvait ainsi que le transit vers l'Extrême-Orient par l'Égypte, Suez et la Mer Rouge, méritait toute l'attention du commerce. Les expériences du lieutenant Wagorn avaient fortifié dans l'esprit de M. de Lesseps les impressions qu'y

avait laissées la lecture du rapport de Lepère, et c'est par reconnaissance que M. de Lesseps lui a fait ériger un monument à Port-Tewfik.

Suez, dont l'importance commerciale a été fort minime depuis l'ouverture du canal, car les navires transiteurs ne s'y arrêtent pas et charbonnent à Port-Saïd, va voir peut-être la fortune lui sourire. Depuis qu'on a découvert d'importants gisements de pétrole à Sumatra et à Bornéo, la grande maison de commerce Samuel et Cie a monopolisé l'achat et la vente de cette huile dans tout l'Orient. Elle a acquis du gouvernement égyptien un des anciens bassins du commerce et s'est installée sur le quai Nord. L'intention de ces négociants est de fournir aux navires du pétrole comme combustible, en remplacement du charbon, et, pour atteindre ce but, ils ont disposé des entrepôts tout le long de la route de l'Extrême-Orient et dans les principaux ports d'escale et de ravitaillement. Ce serait une sérieuse perturbation apportée dans la marine européenne, mais il paraît que les appareils brûleurs d'huile lourde de pétrole s'adaptent facilement aux foyers actuels, que les navires peuvent donc marcher, tour à tour, au charbon et au pétrole, et que quelques heures suffisent pour opérer le changement. On sait, du reste, que ce mode de chauffage n'est pas nouveau et qu'il est employé sur une vaste échelle dans la Caspienne et la mer Noire. A notre dernier voyage, deux énormes réservoirs en tôle étaient en construction à Suez. Une machine à vapeur et des pompes puiseront le pétrole dans les soutes des navires pétroliers et les déverseront dans les réservoirs qui sont à un niveau assez élevé. Un simple tuyau, longeant le quai et muni, de distance en distance, de prises et de robinets, permettra de distribuer le pétrole dans les navires accostés le long du quai. Je crois que cette industrie a de l'avenir, et que la seule difficulté réside dans l'emmagasinement d'une provision de pétrole suffisante pour atteindre le prochain port d'escale, et dans la difficulté de rendre étanches les soutes à charbon qui ne le sont pas actuellement.

D'après le dernier recensement, qui a eu lieu en juin 1897, la population de Port-Saïd est de 42 095 habitants. Les Égyptiens et les Arabes figurent dans ce chiffre pour 24 096,

les Européens et les étrangers pour 11 322, et les gens du port pour 6 677.

Le mouvement du port s'élève à 1 135 283 tonnes, mais la houille constitue la plus forte partie de ce tonnage qui n'est qu'un frêt d'aller. Les navires charbonniers repartent presque toujours à vide, ne trouvant pas à Port-Saïd de fret de retour, et sont obligés d'aller en chercher à Alexandrie ou sur la côte de Syrie. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, le gouvernement égyptien s'est opposé, jusqu'à présent, à mettre Port-Saïd en communication directe, par voie ferrée, avec les centres industriels et agricoles de la Basse-Égypte, dans la crainte de nuire à Alexandrie, et il a systématiquement entravé le développement d'une ville qui ne demande qu'à grandir. La Compagnie, au contraire, a tout fait pour l'aider. Elle n'a pas reculé devant la dépense importante de la construction d'un canal d'eau douce, le canal Abassieh, qui a sa prise dans le canal Ismaïlieh, et dont la longueur est de 76 kilomètres 800. Dans la section comprise entre l'ouvrage de prise et le kilomètre 30 400, il a 9 mètres de largeur au plafond, une profondeur moyenne de 2^{m}30 et une largeur de 18 mètres à la surface. Il peut donc, sur ce point, donner passage à des barques. Dans la section comprise entre le kilomètre 30 400 et Port-Saïd, sa largeur est réduite à 4 mètres avec 1^{m}50 de profondeur et 10 mètres de largeur à la surface. Il devient un simple canal d'alimentation. Il a été créé, en effet, non seulement pour donner l'eau douce nécessaire à l'alimentation de Port-Saïd, mais pour servir aux arrosages des rues et des places de la ville, et à la fourniture des navires. Des bassins de décantation et une usine, placés au point d'arrivée du canal, servent à filtrer l'eau qui est refoulée dans des réservoirs placés sur des pylônes élevés, et assurent ainsi une pression suffisante pour qu'elle monte aux étages supérieurs des maisons. Le nouveau système est entré en fonctionnement le 3 mai 1893, et le Conseil d'administration s'est appliqué à diminuer graduellement le prix de l'eau, afin de le rendre abordable pour les petits.

Les rues de Port-Saïd sont macadamisées et soigneusement entretenues; les ateliers de réparations et les magasins d'approvisionnement de la Compagnie sont importants et le devien-

dront sans doute davantage, quand la plus grande partie du travail aura été centralisée sur ce point. A mesure que le vieux matériel, que nous usons en ce moment, sera à bout de course et qu'il aura été remplacé par des appareils nouveaux, tels que le remorqueur et la drague dont j'ai parlé, je me demande si nous ne serons pas amenés à construire une cale sèche, soit fixe, soit flottante.

Afin de désencombrer le canal maritime des canots à vapeur qui y circulaient jour et nuit pour le service des gares et le transport de notre personnel, et afin d'assurer les communications rapides entre Ismaïlia et Port-Saïd, nous avons obtenu l'autorisation d'établir entre ces deux points un tramway à vapeur, et la ligne a été livrée à l'exploitation le 3 décembre 1893. Mais on nous a imposé la voie étroite de 75 centimètres et interdit de transporter des marchandises. Nos wagons ne peuvent donc circuler sur les chemins de fer égyptiens et nos voyageurs sont obligés de transborder à Ismaïlia, point terminus de ces voies. Le tramway, quelque microscopique qu'il soit, n'en rend pas moins de réels services à notre personnel et aux voyageurs qui désirent se rendre à Zagazig, Mansourah, le Caire, Tantah, Suez et Alexandrie, et on peut juger par là des résultats que produirait une vraie voie ferrée, se raccordant directement avec les grandes lignes égyptiennes et pouvant transporter non seulement des voyageurs, mais des marchandises. Comme il faut espérer que le mauvais vouloir du gouvernement égyptien à l'égard de Port-Saïd aura bientôt un terme, nous devons chercher dès à présent comment on pourra développer les bassins et faciliter leur accès.

Il est certainement fâcheux que les quais n'aient pas été construits avec une largeur suffisante pour l'établissement de voies ferrées et de grues destinées aux chargements et déchargements des navires, mais les regrets de ce genre sont faciles à exprimer, après coup, et il ne faut pas oublier les difficultés du début.

Les bateaux charbonniers ont été placés dans le bassin le plus éloigné, le bassin Abbas, et se trouvent ainsi à une bonne distance de la ville qu'ils ne recouvrent plus de leur noire poussière ; le port des transiteurs s'est ainsi trouvé considérablement dégagé.

Le bassin des pétroliers va être agrandi de façon à recevoir tous les navires porteurs de pétrole, soit en vrac, soit en tonneaux, soit en caisses ; il sera muni des pannes réglementaires et tout danger d'incendie sera écarté.

On établira dans le bassin Chérif, fréquenté par les caboteurs et les navires à voiles, de petits wharfs permettant un débarquement facile.

Enfin, le monument que l'on élève à M. de Lesseps et que nous sommes sur le point d'aller inaugurer, occupe le centre de la grande jetée et ne pouvait être mieux placé pour l'embellissement de la ville. Le quai François-Joseph qui y conduit a été entièrement restauré, et la partie de la jetée qui précède l'îlot sur lequel se dresse la statue forme une promenade, où la population viendra, en été surtout, respirer avec plaisir la brise de la mer.

Jusqu'à ces dernières années, l'eau douce ne parvenant à Port-Saïd que par une conduite en fonte d'un diamètre réduit, les habitants ne disposaient que d'une quantité à peine suffisante pour leur alimentation et les besoins du ménage. Aussi aucune culture n'était possible et on était obligé de faire venir de Damiette, ou des points environnants, les légumes nécessaires à l'existence. La création du canal Abassieh a heureusement modifié cette situation et, en dehors des différents services de la ville qui, comme on l'a vu, sont assurés, nous avons pu concéder à des maraîchers le trop-plein que nous rejetons dans le canal maritime, et qu'ils utilisent pour arroser des jardins potagers. C'est un véritable bienfait pour Port-Saïd et une source de profits, car les navires transiteurs ne manqueront pas de s'y ravitailler et les voyageurs achèteront avec joie les fraises et les raisins qui leur seront offerts.

En dehors de l'utilité incontestable de cette industrie horticole, nous verrons avec grande satisfaction et une certaine coquetterie pousser des légumes, des fruits et des fleurs sur cette étroite bande de sable de Péluse, si désolée et si solitaire il y a trente ans à peine. Je suis convaincu que bien des habitants de Port-Saïd auront la pensée pieuse d'aller déposer leurs premiers œillets et leurs premières roses au pied de la statue de M. de Lesseps.

II

Afin de pouvoir envisager les perspectives d'avenir du canal, il faut d'abord jeter un coup d'œil sur les éléments qui composent le trafic actuel, et sur les principales causes qui ont porté le mouvement maritime à 9 238 000 tonneaux nets, après vingt-neuf ans d'exploitation.

Sur deux tableaux, j'indique ci-contre la progression du tonnage et des recettes produites par le droit spécial de navigation, de 1870 à 1898, le nombre des passagers et les recettes en provenant, durant la même période. On verra que la progression est constante de 1870 à 1883; que le mouvement reste stationnaire à 55, 60 millions de tonnes, de 1883 à 1890, et qu'une forte poussée se produit en 1891, puisque le transit dépasse 81 millions de tonnes ; ce chiffre ne se maintient pas pendant les six exercices suivants, mais il est atteint de nouveau et même dépassé en 1898[1].

Les progrès réalisés dans les constructions maritimes et la substitution des machines à triple expansion au système compound, ont grandement contribué à établir la suprématie de la vapeur sur la voile et à faire préférer, par conséquent, la route du canal à celle du Cap.

A la dernière réunion de la British Association, à Douvres. sir William White, constructeur en chef de l'amirauté et président de la section de science mécanique de cette association, a lu un très savant mémoire sur les progrès de la navigation à vapeur, et le capitaine Muller a résumé cet important document dans le numéro d'octobre de la *Revue générale de la Marine marchande*. D'après sir William White, qui est bon juge, les progrès de la navigation à vapeur ont été marqués par les caractéristiques suivantes :

1° Augmentation des dimensions et accroissement de force pour les machines, à mesure que les vitesses augmentent ;

1. Ce résultat, déjà fort respectable, sera dépassé, en 1899, dans de notables proportions, car les neuf premiers mois de l'exercice donnent déjà un excédent de recettes de plus de 5 millions.

TRANSIT DU CANAL MARITIME DE SUEZ
DE 1870 A 1898.
(Recettes du Transit des Navires.)

ANNÉES	TONNAGE NET	RECETTES PROVENANT DU DROIT SPÉCIAL DE NAVIGATION
	tonnes.	
1870	436 609 370	4 345 758 42
1871	761 467 050	7 595 385 13
1872	1 160 743 542	14 377 092 17
1873	1 367 767 820	20 850 726 15
1874	1 631 650 140	22 667 791 94
1875	2 009 984 091	26 430 790 61
1876	2 096 771 613	27 631 458 20
1877	2 355 447 695	30 180 928 72
1878	2 269 678 315	28 345 672 87
1879	2 263 332 194	27 131 116 77
1880	3 057 421 881	36 492 620 25
1881	4 136 779 769	47 193 882 67
1882	5 074 808 885	55 421 039 59
1883	5 775 861 795	60 558 488 57
1884	5 871 500 925	58 628 759 82
1885	6 335 752 984	60 057 259 97
1886	5 767 655 847	54 771 076 72
1887	5 903 024 094	55 995 298 28
1888	6 640 834 446	63 037 618 20
1889	6 783 187 122	64 412 511 64
1890	6 890 094 414	65 427 230 22
1891	8 698 777 360	81 540 836 24
1892	7 712 028 610	72 613 311 13
1893	7 659 059 765	68 862 961 37
1894	8 039 175 276	72 116 965 18
1895	8 448 383 015	75 934 357 56
1896	8 560 283 609	76 487 716 81
1897	7 899 373 841	70 918 410 43
1898	9 238 603 381	82 657 420 75

MOUVEMENT
DES PASSAGERS DANS LE CANAL DE SUEZ
DE 1870 A 1898.

ANNÉES	NOMBRE DES PASSAGERS[1]	RECETTES PROVENANT DU DROIT PAYÉ PAR LES PASSAGERS
1870	26 758	263 552 »
1871	48 422	484 220 »
1872	67 640	676 407 »
1873	68 030	680 308 »
1874	73 597	735 971 »
1875	84 446	844 465 »
1876	71 843	718 430 »
1877	72 822	728 225 »
1878	99 209	992 098 »
1879	84 512	845 120 »
1880	101 551	1 015 517 »
1881	90 524	905 248 »
1882	131 068	1 310 686 »
1883	119 177	1 191 772 »
1884	151 916	1 519 166 »
1885	205 951	2 059 513 »
1886	171 411	1 714 115 »
1887	182 997	1 829 976 »
1888	183 895	1 838 957 »
1889	180 594	1 805 940 »
1890	161 353	1 613 538 »
1891	194 467	1 944 677 »
1892	189 809	1 898 091 »
1893	186 495	1 864 957 »
1894	165 980	1 659 807 »
1895	216 938	2 169 385 »
1896	308 243	3 082 432 »
1897	191 215	1 912 150 »
1898	219 554	2 195 545 »

1. Les nombres de passagers ayant été arrondis pour ne pas faire apparaître de fractions, les recettes présentent, avec les nombres publiés, multipliés par 10 francs, des différences de quelques francs.

2° Perfectionnement des machines marines à mesure que la pression de régime augmente : économie de combustible et diminution du poids de l'appareil propulseur proportionnellement à la puissance développée :

3° Amélioration dans les matériaux employés pour la construction navale, meilleurs arrangements pour la structure : coques relativement plus légères et capacité de portée plus grande ;

4° Perfectionnement dans les formes, d'où moindre résistance et économie proportionnelle dans la puissance à développer.

La navigation postale, cette aristocratie de la marine commerciale, qui assure des communications rapides et régulières entre l'Orient et l'Extrême-Orient et les divers pays d'Europe, et que tous les gouvernements subventionnent largement, a passé de 1 611 000 tonneaux en 1890 à 2 194 000 tonneaux en 1898, soit une augmentation de 26.6 p. 100. Cette catégorie de clients constituent l'élément le plus stable de notre trafic et ne participe pas aux fluctuations et aux surprises que nous réservent les cargo-boats, qui représentent cependant le principal aliment de nos recettes et 70 p. 100 du transit total. Les « *tramp* » steamers, comme les appellent les Anglais, toujours à la recherche du fret, là où il se présente, ne fréquentent en masse le canal qu'au cas où les besoins du commerce sont supérieurs à la capacité des flottes postales ou régulières.

Jusqu'à présent, la marchandise qui a fourni le plus d'activité a été le blé de l'Inde, dans les années surtout où les récoltes ont été déficitaires, soit en Europe, soit dans les deux grands pays exportateurs, les États-Unis et la République Argentine. Comme le blé se récolte en Europe en juillet-août, il devient difficile d'assurer la consommation pendant les derniers mois de la campagne, surtout lorsque les États-Unis ne sont pas en mesure de combler le déficit. La récolte dans l'Inde commençant en février, et le nouveau blé arrivant fin mars dans les ports d'embarquement, des navires sont affrétés en Europe et transitent sur lest pour aller chercher le blé et le

rapporter promptement. Dans ce cas le canal bénéficie d'un double mouvement : mais, en temps normal, la navigation sur lest est la portion la plus aléatoire du trafic.

On a également tendance à exagérer dans le public le rôle joué par le transit des navires de guerre et les affrétés, au point de vue des résultats généraux de l'entreprise. En 1896, où ce trafic a atteint le chiffre le plus élevé (407 000 tonneaux), il n'a représenté que 4.7 p. 100 du transit total. Si l'on dressait un tableau indiquant le mouvement maritime décomposé par catégories, de 1889 à 1896, on verrait que les années, où le mouvement des navires de guerre et des affrétés s'accentue, coïncident avec des expéditions militaires : 1895, expédition de Madagascar et d'Abyssinie ; 1896, expédition d'Abyssinie et retour de Madagascar. Un accroissement en 1898 résulte de l'action des nations européennes en Chine et du passage, dans les deux sens, de la flotte de l'amiral Camara, pendant la guerre hispano-américaine.

Je crois qu'au point de vue du mouvement normal résultant des relèves de troupes et des envois de matériel, les nouvelles acquisitions territoriales de l'Europe et de l'Amérique en Extrême-Orient, le développement des colonies italiennes, de nos colonies indo-chinoises, de la côte des Somalis et de Madagascar, auront pour conséquence d'augmenter graduellement l'importance de la navigation militaire. Mais, je le répète, ce n'est point là une des bases de notre activité ; les trois principales sont : la navigation postale, les lignes régulières et les cargo-boats.



En l'état du développement économique des pays d'Orient et d'Extrême-Orient, l'Inde (y compris Ceylan et la Birmanie) absorbe 50 p. 100 environ du mouvement maritime total du canal. Cette situation prépondérante s'explique par la position géographique de l'Inde, que le percement de l'Isthme a particulièrement avantagée : par la densité de sa population, qui dépasse 250 millions d'habitants ; par ses progrès agricoles et industriels et par l'importance de ses échanges avec l'Angleterre et l'Europe.

Les facilités de communication, de toute nature, sont la

grande cause du développement économique d'un pays ; — ce n'est plus une vérité à prouver, et nous l'oublions cependant quelque peu en France, surtout en matière coloniale.— Les Anglais ont établi dans leur vaste empire indien plus de 35 000 kilomètres de voies ferrées (chiffre de 1898) ; ces chemins de fer ont transporté 151 599 000 voyageurs et 35 626 000 tonnes de marchandises ; ils multiplient les lignes télégraphiques et les bureaux de poste ; ils n'épargnent aucun des travaux nécessaires pour parer aux inconvénients que présente, dans certaines régions, l'inégalité des pluies, à l'époque de la germination des céréales. Il n'est donc pas étonnant que le mouvement des marchandises effectué entre l'Inde et l'Europe par le canal, en 1898, se soit élevé à 4 686 000 tonneaux nets, c'est-à-dire à 50, 7 p. 100 par rapport au mouvement total. A part les années de crise, d'épidémie grave, ou de mauvaises récoltes, comme en 1896-97, cette quote part s'est maintenue à 52, 53 p. 100.

Mais un fait considérable et intéressant pour l'avenir du canal s'est produit en 1898 : bien que le mouvement de l'Inde ait augmenté très sensiblement, il est cependant inférieur à l'augmentation générale du canal, puisque la proportion est réduite à 50 p. 100. La raison en est que d'autres pays ont également réalisé de rapides progrès et sont entrés sérieusement en ligne.

La région qui, après l'Inde, fournit au canal la plus grosse part de trafic, est l'Indo-Chine française, la Chine et le Japon. Le mouvement aller retour, en 1894, était de 1 347 000 tonneaux nets et il s'est élevé en 1898, à 1 851 300 tonneaux nets, soit une augmentation de 504 000 tonneaux en cinq ans, et la proportion a passé de 17 à 20 p. 100, par rapport au trafic total. Je crois que ce mouvement est appelé à s'accentuer. Il ne faut pas oublier que, si les Indes anglaises comptent 250 millions d'habitants, la Chine proprement dite et la Mandchourie — en laissant de côté les déserts de la Mongolie et les plateaux infertiles du Tibet — présentent une population à peu près égale à celle de toute l'Europe, soit 350 à 360 millions d'habitants.

Bien que les anciens ports chinois ouverts au commerce international fassent déjà un commerce important, — puisque

le seul port de Chang-Haï a exporté, en 1897, plus de 70 mille balles de soies grèges, — on peut dire que la Chine, jusqu'à ces derniers temps, a été à peine effleurée par la civilisation européenne. Mais le Céleste-Empire vient d'être secoué de sa torpeur, d'abord par sa guerre malheureuse avec le Japon, qui l'a forcé de recourir à l'Europe pour payer sa rançon, et surtout par l'action pacifique des nations européennes. Dans l'âpre lutte qu'elles soutiennent pour asssurer de nouveaux débouchés à leurs industries, ces puissances après le partage de l'Afrique, se sont tournées vers l'Empire chinois : elles ont obtenu diverses concessions territoriales sur le littoral, sous forme de location à bail, et le droit de construire des chemins de fer et d'exploiter les mines dans les arrière-pays de ces concessions. L'Allemagne s'est installée à Kiao-Tchéou, aujourd'hui déclaré port franc, sur la côte méridionale de la presqu'île du Chan-Toung. Le port est excellent, commande une province de 20 à 25 millions d'habitants, et se trouve suffisamment près du golfe du Pe-Tchi-Li, pour permettre à ses maîtres de se faire entendre éventuellement à Pékin. La Russie occupe Port-Arthur et Talien-Wan (qui vient d'être également déclaré port franc) ; la Mandchourie entre dans sa sphère et elle y fera construire une ligne ferrée se raccordent à son Transsibérien. L'Angleterre, tout en protestant qu'elle ne souffrirait à aucun prix qu'on attentât à l'intégrité de l'Empire chinois, s'est emparée de la forte position navale de Wei-Hai-Wei, munie d'un superbe port, d'où elle peut surveiller à la fois la Russie à Port-Arthur, l'Allemagne à Kiao-Tchéou et la Chine à Pékin. En même temps, sous prétexte de compléter les défenses de l'île de Hong-Kong, elle s'est fait octroyer un territoire de 200 milles carrés, sur la terre ferme, en arrière de Kao-Loun, en face du port de Victoria. Il est déjà question de faire partir de là un chemin de fer vers Canton [1].

La France, qui possède l'avantage considérable d'avoir une colonie limitrophe, est autorisée à prolonger ses chemins de fer dans le Yunnan, et des ingénieurs étudient sur les lieux le tracé de Lao-Kay à Yunan-fou ; elle occupe à bail la baie de

1. Chambre de Commerce de Lyon. — *La Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine*, 1895-1897. Lyon, A. Rey et Cie, imprimeurs-éditeurs. 1898.

Ouang-Tchéou-Ouan et elle est chargée de l'organisation du service postal chinois. L'Italie cherche à obtenir certains avantages commerciaux dans le Shan-Si. Enfin, de nombreuses concessions de chemins de fer ont été obtenues par différents syndicats européens ou américains et c'est par plusieurs milliers de kilomètres que se chiffrent les lignes concédées.

Mais le principal phénomène révélateur de l'évolution économique de la Chine est dans l'ouverture de douze nouveaux ports ou villes au commerce européen, ce qui porte actuellement le nombre total à trente-quatre [1], de plus l'ouverture de toutes les rivières navigables à la navigation à vapeur, dans les provinces ayant des ports à traité, c'est-à-dire en fait, dans presque toutes les provinces ayant des rivières navigables. Cette concession est d'autant plus importante qu'elle doit entraîner progressivement mais fatalement, avec l'aide des chemins de fer, la suppression des douanes intérieures ou li-kin, qui sont une des entraves les plus sérieuses au commerce.

Ainsi que l'écrit M. Pierre Leroy-Beaulieu au début de son article sur *les Chemins de fer chinois* et *l'Ouverture du Céleste-Empire* paru dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre dernier : « En dépit des rivalités qui n'ont cessé d'exister à Pékin entre la diplomatie des diverses puissances, de l'âpre lutte d'influence qui s'y est engagée et qui a souvent compromis le but que tous prétendaient poursuivre avec un égal intérêt, il semble que l'Europe et sa civilisation aient enfin réussi à enfoncer les portes du Céleste-Empire ».

Oui, de larges brèches ont été pratiquées dans la vieille muraille matérielle et morale derrière laquelle la Chine s'obstinait à se renfermer, et elle ne tardera pas à s'écrouler de toutes parts. Sans prétendre établir dès à présent un parallèle entre l'Inde qui est en pleine exploitation, et la Chine qui nait à la civilisation européenne, en tenant compte des multiples détours de l'âme des Célestes, de leur inertie, de leur fana-

1. Il ne serait que temps en France d'apporter à notre loi sur la marine marchande les modifications que nous réclamons avec tant d'insistance, et dont j'ai essayé de faire ressortir l'urgence dans mon livre sur « Notre Marine Marchande », afin que nos armateurs puissent avoir leur part dans le mouvement maritime auquel ces heureuses innovations vont donner lieu.

tisme savamment entretenu par les mandarins, les associations secrètes ou religieuses, il est cependant impossible que la Chine, avec son merveilleux sol et sous-sol, ne devienne un champ immense ouvert à notre activité et ne constitue une réserve incalculable pour l'avenir du canal de Suez.

Le rapport de la mission lyonnaise, dirigée par M. Brenier et à laquelle s'étaient associées les Chambres de commerce de Marseille, Bordeaux, Lille, Roubaix et Roanne, et qu'a publié l'an passé la Chambre de commerce de Lyon, ne laisse aucun doute à ce sujet. Ce volumineux in-quarto, fruit de deux ans d'études, est le document de ce genre le plus complet et le plus utile qu'il soit possible de consulter. Il n'a cependant pas fait grand bruit en France et il ne serait pas surprenant qu'il profitât plus encore aux étrangers qu'à nous-mêmes. Je sais qu'il a été traduit déjà en plusieurs langues, qu'on en a fait des résumés dans plusieurs pays, et j'en ai un sous les yeux qui émane d'un avocat à la cour d'appel de Louvain, M. Dupont. Ce publiciste se montre justement fier du rôle joué par ses compatriotes aux Hauts fourneaux d'Hanyang, et il annonce qu'une mission belge est partie le 26 février dernier pour la Chine *afin de s'assurer une place à la table si disputée du Fils du Ciel*. Les Belges donnent du reste assez de preuves de leur génie industriel et colonial, pour prétendre à la part qui leur revient dans l'ouverture de la Chine au progrès moderne. Ce courageux et laborieux petit peuple ambitionne même de créer une flotte de commerce et de s'élever à la hauteur d'une nation maritime. Je fais les vœux les plus sincères pour que son projet se réalise et que nous puissions le compter au nombre de nos clients.

Les Japonais ne ressemblent en rien aux Chinois. Doués d'une puissance d'assimilition extraordinaire, leurs progrès industriels et commerciaux ont été surprenants. Ils possèdent un réseau ferré dépassant 4 000 kilomètres; les statistiques des transports permettent d'enregistrer un mouvement de 65 millions de voyageurs et de 7 millions de tonnes. Pour une population de 43 millions d'habitants, les échanges postaux atteignent des chiffres fantastiques : 506 millions de lettres, imprimés, etc., et 11 millions de messages télégraphiques. Après leur guerre avec la Chine, qui s'est soldée par

un profit net important (l'indemnité payée par la Chine ayant notablement dépassé les frais de guerre), le Japon s'est lancé plus résolument que jamais dans la voie du progrès. Des filatures, des établissements métallurgiques, des industries de tous genres ont été créés. Il possède actuellement une marine de commerce à vapeur qui égale en quantité et en qualité, celles de certains pays d'Europe ; le gouvernement subventionne une puissante compagnie, la « Nippon Yusen Kaïsha » qui, outre un service bi-mensuel sur l'Europe, entretient des services sur l'Amérique et l'Australie. En consultant les statistiques du Canal, on est frappé du développement de la navigation battant pavillon japonais, durant les trois dernières années : en 1895 on ne compte que deux navires japonais jaugeant 2 354 tonneaux nets ; en 1896, la progression commence, avec dix navires de 30 553 tonneaux nets ; en 1897, le chiffre s'élève à trente-six navires de 114 434 tonneaux nets ; et nous arrivons en 1898 à quarante-six navires jaugeant 183.324 tonneaux nets. Les premiers paquebots avaient été achetés en Europe, mais pour souligner les rapides progrès réalisés par l'industrie japonaise, je tiens à signaler que l'une des plus puissantes unités de la flotte de la *Nippon Y. K*, le *Hitachi Maru*, a été construit et lancé dans le pays.

Afin de ne pas prolonger outre mesure ce voyage au long cours, je me bornerai à indiquer que le Siam, les Indes néerlandaises, l'Australie et le Golfe Persique sont dans notre champ d'action et que tous ces pays sont en progrès. Nos comptoirs des Indes françaises, glorieux débris de notre splendeur passée, fournissent un trafic important de graines oléagineuses. Quant à Madagascar, cette colonie ne peut que croître, dès qu'on se sera décidé à la doter de la voie ferrée que réclame avec tant de raison le général Galliéni ; et il en sera de même de la côte des Somalis, quand le chemin de fer en construction du Harrar et du Choa amènera à Djibouti les produits de l'empire de Ménélik et que l'Europe pourra facilement lui envoyer les siens.

En résumé, le mouvement maritime du canal a passé de 8 039 000 tonneaux, en 1894, à 9 238 000 tonneaux, en 1898. L'accroissement pendant cette période quinquennale a donc été de 1 199 000 tonneaux, ou de 15 p. 100 environ. Les

régions commerciales que nous venons de visiter ont participé dans les proportions suivantes à cette augmentation :

Régions	1894 Totaux nets	1898 Totaux nets	Différence en plus ou en moins, en 1898, par rapport à 1894. Totaux nets	Proportion de l'augmentation
Inde anglaise. . .	4 348 100	4 686 100	+ 338 000	+ 28 0/0
Chine, Japon. . . .	1 347 000	1 851 300	+ 504 300	+ 42
Archipel de la Sonde.	969 600	1 047 500	+ 77 900	+ 6
Australie.	794 100	838 700	+ 44 600	+ 4
Afrique orientale . .	192 600	341 500	+ 148 900	+ 13
Mer Rouge	279 300	412 300	+ 133 000	+ 11
Golfe Persique . . .	108 300	60 600	— 47 700	— 4[1]
Totaux. . . .	8 039 000	9 238 000	+ 1 199 000	

Je crois donc, qu'à moins de cataclysmes imprévus, on doit au moins s'attendre à la même progression, au cours des cinq années qui vont suivre, et entrevoir le chiffre de dix millions cinq cent mille à onze millions de tonneaux nets, en 1903.



Après avoir constaté les progrès réalisés en Orient et en Extrême-Orient, il faut voir maintenant les immenses préparatifs auxquels se livrent les principales nations d'Europe.

L'empereur d'Allemagne ne manque aucune occasion de déclarer solennellement à ses sujets que le commerce et la marine doivent être leur principale préoccupation, et les pas de géant qu'a faits ce peuple en peu de temps prouvent qu'il suit fidèlement les conseils qui lui sont donnés. Au 1er septembre 1899, vingt vapeurs, jaugeant bruts 126 050 tonneaux, étaient en construction pour le Norddeutscher Lloyd, de Brême. Sur ce total, neuf unités, dont le tonnage, en moyenne dépasse 7 000 tonneaux, sont destinées à accroître les lignes de cette Compagnie vers les pays au delà de Suez,

1. A mon avis, la diminution du golfe Persique n'est qu'apparente, parce que beaucoup de marchandises, expédiées dans cette région, sont envoyées sur des navires allant à Bombay et sont transbordées de là sur des caboteurs qui les portent à leur destination.

et entreront en service avant la fin de 1900. A partir du 1er octobre, le service de la Compagnie hambourgeoise-américaine sur l'Extrême-Orient sera augmenté. En outre des départs bimensuels de Hambourg et du départ mensuel de Brême, il y aura des départs de cargo-boats toutes les quatre semaines de Rotterdam et d'Anvers, qui sont devenus, du reste, les véritables ports de l'Allemagne du sud.

L'achat de l'archipel des Carolines par le gouvernement allemand a eu pour conséquence la création d'un service de navigation destiné à les relier aux autres colonies allemandes de l'Océanie, et le Norddeutscher Lloyd fera desservir les Carolines par les paquebots qui vont d'Australie à la Nouvelle-Guinée, à l'archipel Bismarck et à Hong-Kong. D'autre part, la Compagnie à vapeur *Jaluit*, qui dessert plusieurs îles de l'Océanie, organise un service régulier entre Jaluit, Ponape, les îles Mariannes et Palan, avec retour par les îles Truck et Ponape, jusqu'aux îles Marshall. Un projet de loi va être déposé au Reichstag pour faire accorder une subvention postale à ces deux Compagnies. Je cite ces quelques exemples pour permettre d'apprécier l'ampleur du programme allemand.

L'Angleterre considère d'un œil jaloux et même inquiet les ambitions de sa nouvelle rivale, et, loin de s'endormir, prend ses précautions pour conserver sa prépondérance. La Péninsulaire-Orientale, habilement dirigée par notre aimable et distingué collègue, sir Thomas Sutherland, multiplie et améliore ses services et ne consentira pas aisément à perdre son titre de « reine des mers d'Orient ».

La Russie elle-même, qui devrait bien entr'ouvrir quelque peu ses frontières en adoucissant les rigueurs de son tarif douanier et instituer un entrepôt réel des douanes, pour nous permettre d'y commercer, la Russie veut aussi encourager le trafic par des navires russes entre la mer Noire et les ports de l'Océan indien et du Pacifique. Aussi le gouvernement s'est engagé à rembourser aux armateurs russes, à partir du 1er janvier prochain, et pendant une période de dix ans, la totalité des droits de transit du canal de Suez. Déjà « la Flotte volontaire » russe a effectué, en 1898, vingt-deux départs d'Odessa sur l'Extrême-Orient, mais j'ai appris de source autorisée qu'une autre compagnie russe de navigation se

propose d'établir une ligne de vapeurs entre Aden et Bassorah, avec escales à Mascate, Binder-Abbas et Bouchir, en correspondance avec les vapeurs de « la Flotte volontaire » qui font escale déjà à Aden.

La France semble se réveiller à demi du long et regrettable sommeil dans lequel l'a plongée l'application du nouveau et triste régime économique de 1892. L'instabilité douanière, qui en était la conséquence fatale, a entravé le commerce au point d'amener le découragement et l'inertie, et les primes instituées par la loi sur la marine marchande de 1893 n'ont abouti qu'à développer la marine à voiles, ce qui est un comble. Si le gouvernement et le Parlement ne se décident pas promptement à brûler leurs faux dieux et à s'occuper de temps en temps de questions d'affaires, nous perdrons notre situation de grande puissance maritime, malgré le bon vouloir de notre monde commercial et les excellentes dispositions qui se manifestent dans nos ports de l'Océan et de la Méditerranée. Il faut nous mettre sans tarder à rattraper le temps perdu. Pendant que les Allemands ont presque doublé leur trafic en cinq ans sur le canal de Suez (555 000 tonnes en 1893 et 969 000 en 1898), nous n'avons gagné que 110 000 tonnes dans la même période (571 000 en 1898 contre 461 000 tonnes en 1893).

La Compagnie des Messageries Maritimes soutient cependant avec vaillance l'honneur de notre pavillon. Depuis 1896, elle fait partir mensuellement cinq paquebots à destination de l'Indo-Chine, de l'Extrême-Orient, de l'Océan Indien et de l'Australie, et, pour assurer ce service, elle a fait construire quatre nouveaux navires : *l'Indus*, *le Laos*, *le Tonkin* et *l'Annam*, qui, comme stabilité, vitesse et comfort, peuvent hardiment soutenir la comparaison avec tous leurs concurrents. *L'Annam*, qui est le dernier sorti des chantiers de La Ciotat, mesure 142 mètres de longueur, développe une puissance de 9 498 chevaux, et a fait en août dernier son voyage d'essai. Le conseil d'administration m'avait fait l'honneur de m'engager à cette fête, et le président, M. Lefèvre-Pontalis, M. Meunier, administrateur; le directeur général, M. Lecat; M. Dumonteil-Lagrèze, directeur à Marseille, et M. Aubry de la Noë, chef du service maritime, recevaient leurs nombreux

invités avec cette courtoisie qui est de tradition aux Messageries. Notre croisière en Sicile, à Naples et sur les côtes de Corse a été favorisée par un temps merveilleux, qui défiait tout mal de mer, et a permis au gracieux essaim de jeunes femmes et de jeunes filles, que nous avions la bonne fortune d'avoir à bord, de danser tous les soirs. M. Lefèvre-Pontalis. à la fin de notre voyage, a été fort heureusement inspiré en félicitant le directeur des chantiers de La Ciotat. M. Risbec, sur l'ensemble de son œuvre. Nous avions, en effet, remarqué qu'à force de science M. Risbec était parvenu à construire des paquebots à deux hélices, et filant 18 et 19 nœuds, sans qu'il se produisît la moindre vibration en marche ; et le problème n'était pas simple à résoudre.

Les compagnies Nationale et Havraise-Péninsulaire ont également augmenté le nombre de leurs départs.

J'espère que, grâce aux nouveaux chantiers de construction qu'on est en train de créer à Dunkerque, à Nantes et à Port de Bouc (près Marseille), et qui sont surtout destinés à la construction rapide et économique de cargo-boats. le nombre des tramp-steamers ne tardera pas à augmenter. Pour le moment, la qualité ne laisse rien à désirer, mais nous péchons par la quantité. Nos lignes postales subventionnées sont admirablement desservies ; mais c'est la navigation libre qu'il faut développer ; nos armateurs y sont tout disposés, et il faut espérer que le Parlement se décidera enfin à leur en donner les moyens.

Que nous portions donc nos regards soit vers l'Orient, soit vers l'Europe, nous devons bien augurer de l'avenir du canal : l'ère des difficultés diplomatiques avec la Grande-Bretagne paraît close ; les aspirations commerciales de toutes les grandes nations et l'accroissement de leurs marines à vapeur rendent le canal de plus en plus indispensable et fortifient son caractère essentiel de grande voie internationale.

Il me reste à examiner l'œuvre social de la Compagnie et le côté administratif et financier de l'entreprise. Je le ferai dans un dernier article.

J. CHARLES-ROUX

Ancien Député.

(La fin prochainement.)

TANAGRA

LA FRESQUE D'AMOUR

I

O petit monde vain et frivole et charmant ;
Fleurs d'amour dont j'ai bu le parfum goutte à goutte,
Lorsqu'un Dieu de pitié vous sema sur ma route
Pour adoucir l'horreur de chaque heure qui ment !

J'ai voulu que l'artiste, au mur, pareillement,
Éternisât vos traits — car la mémoire doute ! —
Et souvent une image à tant d'autres s'ajoute
Où l'amante sourit aux regards de l'amant.

Chacune m'a trahi, croyant se donner toute :
Pas une que je n'aie indulgemment absoute ;
Toutes m'ont pardonné d'oublier mon serment.

Mais, à me souvenir, sous vos portraits, je goûte
Comme un charme attendri : car, tout bas vous nommant,
Je m'imagine encor que la fresque m'écoute.

II

Sur la fresque, où j'ai fait peindre avec un enduit
De cire vos portraits en nombre qui me flatte,
O mes belles! filtrant du toit par une latte,
Dès l'aube, un petit rond de soleil vole et luit.

Comme un papillon d'or qu'Éros pousse et conduit,
De l'une à l'autre il court d'heure en heure; il éclate
Sur ta tempe, Myrtò, puis rend plus écarlate
Le bouton de ta gorge, Érinne; il passe, il fuit.

Mais le soir, il se meurt sur ta lèvre, Pandore,
Ma dernière maîtresse; et, d'ailleurs, vierge encore
Est le pan de mur qui fait suite à ton portrait.

— Tel mon baiser de feu de l'une à l'autre, avide,
Vola... Le temps d'aimer n'est plus, et mieux vaudrait
Tracer mon épitaphe au panneau resté vide.

LES SILLONS DE LA PLAGE

Sitôt qu'ils ont vidé leur écuelle de pois
Et puisé la vigueur à l'amphore ventrue
Les pêcheurs se hélant, la voix rogue et bourrue,
Descendent vers la mer les bateaux noirs de poix.

Or les quilles des nefs, pesant de tout leur poids,
Sur la plage où, d'accord, chaque équipe se rue,
Creusent le sable roux, comme un soc de charrue,
De sillons tous égaux, symétriques et droits.

Et la grève où, glissant vers l'eau, chaque carène
Derrière elle a laissé sa trace dans l'arène,
Reluit striée ainsi près des flots écumants :

Tel un grand peigne d'or, dont les dents parallèles
Sous la vague mordraient les échevellements
De l'algue et du varech noués en boucles frêles.

LA LITIÈRE VERTE

C'est l'heure où, comme un vol de papillons glissant
A travers les jardins dont la côte est fleurie,
Essor bariolé, la riche théorie
Des litières sans nombre à la plage descend.

S'abandonnant, légère, à leur effort puissant,
L'hétaïre assouplit sa vague rêverie
Au pas de ses porteurs d'Égypte ou de Syrie :
Telle pâme en un lis l'abeille en s'y berçant.

Alors, je songe au temps de ma jeunesse morte,
Où, faisant faire halte aux nègres à ma porte,
Joyeuse m'appelait la petite Agavé...

Car sous des rideaux verts, adolescent timide,
En litière, près d'elle, autrefois j'ai rêvé
Vivre au fond de la mer près d'une Océanide...

POUR LA DANSEUSE CLÉOPATRE
QUI S'ILLUSTRA
SOUS LE NOM DE CLÉO DE RHODES

De ta beauté le moindre aspect, la moindre phase
Importent plus que lois, flotte et gouvernement
A la foule qui sait lire ton nom charmant
Sur le marbre anonyme où revit ton extase.

Mais, si Midas honteux coiffait l'ample pétase,
Toi, — murmure en douceur l'envieuse qui ment, —
Tu caches une oreille affreuse assurément,
Sous tes cheveux plaqués dont le bandeau s'évase.

Vain propos !... puisqu'il sait, celui-là qui t'est cher,
Que nul diamant rare à cette fleur de chair
N'est digne de perler en goutte de rosée :

Lui seul lève et rabat tes cheveux tour à tour,
Car seul, il peut trouver la cachette rosée
Qui pour tous, hormis toi, cèle ses mots d'amour.

LE LACET DE SANDALE

De sa robe traînante ayant noué le pan,
Atthis, près du rivage où tremble l'iris mauve,
Se déchaussait, le pied posé sur un roc chauve,
Pour traverser le gué tout moiré d'yeux de paon.

Un bruit de joncs froissés a frappé son tympan;
Elle pousse un cri fou, se redresse et se sauve...
Sur l'autre bord, un homme a surgi, le poil fauve
Et les yeux plus lascifs que l'impudique Pan.

— Telle, pour échapper au berger Aristée,
Quand sous son pas rampait la vipère irritée,
Les bois virent jadis Eurydice s'enfuir :

Car dans l'herbe ou d'Atthis le pied vole et se pose,
Le lacet dénoué de sa sandale en cuir
Comme un petit serpent poursuit son talon rose.

LE CYGNE

Le cygne défunt luit comme un neigeux écueil
Dans les roseaux penchant sur lui leur verte rampe;
Et la vase, où sans bruit l'anguille glisse et rampe,
Lui prépare en secret un calme et doux accueil.

Deux fleurs veillent le mort au transparent cercueil :
L'iris mauve à cœur d'or, qui pend comme une lampe
Funèbre, et l'iris noir, qui dans l'eau berce et trempe
Le crèpe déchiré de son calice en deuil.

Et les heures fuiront, sans que l'oiseau décrive
Son ellipse d'argent de l'une à l'autre rive.
— Léda! de l'aube au soir, tu l'attendras en vain...

Mais qu'au lac le nuage, en volant dans l'espace,
Se mire, tu verras, toi, Poète divin,
Le fantôme éclatant du Cygne qui repasse!

LÉONCE DE JONCIÈRES

AUX PHILIPPINES

— LE SIÈGE DE MANILLE —

Des notes prises au jour le jour, pendant le siège de Manille, donnent peut-être mieux l'idée de ce qu'il fut, et de ce qui s'en devait suivre, qu'un récit continu. On ne s'en fait point une opinion décidée du premier coup ; mais on en reçoit l'impression directe d'événements dont le sens est devenu de plus en plus clair par la suite. Du reste, toute cette histoire est trop obscure encore, si l'on ne met plutôt sous les yeux l'image des faits que les idées où l'on se fixe, et qu'on y porte de parti pris. Il est probable que les Américains sont victimes, en partie, d'une ignorance et de préjugés analogues. L'ambition de la conquête les a lancés contre Manille, et ils en ont cru trop facilement leur convoitise. Ils ne savaient pas au juste à quoi ils s'engageaient. Enfin la conduite d'Aguinaldo et des Philippins n'est légitime que s'ils ont été trompés par les États-Unis. Comme cette tromperie ne s'avouera pas, ni le mépris de la foi jurée, il faut les prendre sur le fait s'il est possible.

*
* *

DIMANCHE 29 MAI 1898. — Le blocus de Manille dure déjà depuis un mois.

La saison va devenir mauvaise. Les Américains ne se

décident pas à rien tenter contre la ville. Ils attendent des troupes de terre, qu'on leur envoie de San Francisco. Les insurgés ont pris les armes. Ils serrent Manille chaque jour de plus près. Les Espagnols se laissent enfermer. Ils ne font rien pour forcer l'investissement. Il sera bien temps, quand l'armée américaine aura débarqué.

En rade, les Anglais, qui semblent au mieux avec l'escadre de l'amiral Dewey ; les Allemands, qui se donnent beaucoup de mal pour faire croire qu'ils feront quelque chose ; les Japonais, qui vont et viennent ; et les Français, qui attendent, observent, et savent bien que tout se fera sans eux.

Chacun s'occupe de protéger ses nationaux. Jeudi matin les délégués français sont venus à bord, conduits par le consul et un ingénieur français, qui sert à la *Compagnie générale des Tabacs*. On prend des dispositions. L'ingénieur peut fournir un bateau de la Compagnie ; on y embarquera tout ce qu'on pourra prendre d'hommes, d'objets précieux et de vivres, quand le bombardement sera certain. Il ne peut tarder, croit-on. Le paquebot viendra alors se ranger sous la protection de nos canons. Il y a place pour un grand nombre de personnes. La France protège les Grecs, les Roumains, les Valaques, et toute sa vieille clientèle du Levant, — sans compter les Turcs mêmes. Beaucoup de filles galantes sont levantines ; elles se donnent pour Moldo-Valaques : peut-être le sont-elles ; on leur doit aussi la protection. La crainte des obus lève une foule de difficultés sociales.

Au fond, les insurgés sont maîtres de la situation pour le moment. Ils font la loi à terre. Ils font peur aux Espagnols et ils travaillent pour les Américains. Les travaux des Espagnols sont-ils sérieux ? Et tout ce qu'ils font, n'est-ce pas seulement pour avoir l'air de prendre quelques mesures de défense ?

LUNDI 30 MAI. — Ce matin, à six heures, je descends à terre avec un camarade. Nous faisons une visite aux marchés de Binondo et de San-Miguel. Énorme affluence de Tagals et de Chinois. Quantité de poissons et de beaux fruits dans les paniers. L'odeur chinoise domine celle même de la marée.

Beaucoup de couleur, de vie, de mouvement. Regards sympathiques pour nous, ou indifférents ; nulle malveillance. Tout ce monde grouille, parle, suit ce train de la vie qui emporte tout, et que les pires catastrophes n'arrêtent qu'un instant.

— Et pourtant, nous dit-on une heure après, on a commencé à se battre, ce matin, de bonne heure, à las Piñas, aux portes de Manille. La distance entre Espagnols et insurgés diminue de moment en moment. Sous peu, les deux partis tomberont l'un sur l'autre.

— Enfin, que veulent les insurgés ?

— L'autre jour, il y a eu une grande conférence entre les chefs Philippins et les hauts fonctionnaires de Manille. Aguinaldo y aurait parlé pour tous les siens. Il a déclaré que ses hommes avaient des armes : les Espagnols ne l'ignorent pas, puisqu'ils ont armé eux-mêmes les Tagals, le mois dernier. Telle est leur incurie, qu'ils se sont flattés de voir les insurgés d'il y a un an faire cause commune avec eux contre les Américains. Malgré tout, Aguinaldo aurait proposé son aide aux trois conditions suivantes : 1° expulsion des religieux ; 2° sécularisation de tous les biens, meubles et immeubles du clergé aux Philippins ; 3° autonomie absolue. Voilà ce qu'on raconte, mais il n'en faut rien croire. Aguinaldo est à Cavite, où les Américains l'ont ramené de Hong-Kong... Dans la ville, les étrangers s'inquiètent. C'est une situation absurde, et qui ne peut durer longtemps. Demain, les bâtiments affrétés vont sortir de la Rivière ; on embarque déjà les derniers bagages ; on boucle les malles...

— Et d'Europe, ne sait-on rien ?

— En ville, on s'entretient toujours d'un secours, qui doit venir des puissances ; on garde la même confiance à l'Allemagne. Pour moi, j'ai reçu, d'un correspondant de Hong-Kong, une note où il est question d'un combat naval ; les Américains auraient eu le dessous ; les détails de leur défaite ne seraient pas encore connus ; et l'Europe se prépare à intervenir, dès qu'elle le pourra.



AGUINALDO ENTRE EN SCÈNE (JUIN 1898)

JEUDI, 2 JUIN. — *Aguinaldo à Manille.* — Aguinaldo n'a pas perdu de temps. En quelques jours, il a créé un gouvernement révolutionnaire à Cavite. Il a pris la dictature, ou s'en est fait investir. Les cadres de la Révolution sont, du reste, ceux de la grande révolte encore en armes l'année dernière. Ce peuple s'est assidument préparé à la République par l'insurrection. La province de Cavite en a été le foyer. Elle le reste. Des insurgés, un dictateur : les Tagals ont, en politique, des habitudes latines. Les luttes de Bolivar, du Pérou, du Mexique contre l'Espagne ont dû ressembler à celle-ci.

L'escadre américaine ne peut rien faire contre Manille : elle a brûlé toute sa poudre, et attend des munitions. Quand même le pût-elle, si elle bombardait Manille, ce serait au profit des insurgés ; il en sera ainsi tant que l'amiral Dewey n'aura pas de troupes en nombre suffisant pour occuper la place. Il ménage donc les Philippins, et leur tient la bride. Il n'agit pas, faute d'en avoir les moyens, et, sans doute, il modère ses alliés plus qu'il ne les pousse à l'action. On reconnaît peu l'habileté asiatique dans la conduite d'Aguinaldo : il paraît s'en fier entièrement aux Américains de donner l'indépendance à son pays. Il n'a pas assez lu l'histoire. Il faut tenir ce que l'on a : si on ne le tient d'abord, on n'a bientôt plus le droit de le tenir. Tant que les soldats des États-Unis n'auront pas pris terre, Aguinaldo est maître de la situation. Chaque régiment américain dont on annonce le départ de San Francisco, et la prochaine arrivée ici, menace la jeune République et peut-être la dépouille. Aguinaldo l'a proclamée le 24 mai, à Cavite, il y a huit jours.

Depuis, le dictateur a lancé des messages et des appels au peuple des Philippines, qui sont répandus partout. C'est sous cette forme qu'Aguinaldo est entré à Manille les trois nuits dernières. Les proclamations se sont glissées chez les consuls, et les étrangers en ont reçu. Aguinaldo parle au nom de la Révolution. Les Philippins veulent la République.

Une fois libres, ils ont le projet d'élire un président et des Chambres. Ils ne veulent plus, à aucun prix, du clergé ni des ordres[1]. Ils réclament la liberté. Aguinaldo assure la sécurité à tous les habitants; il garantit aux colonies étrangères le respect des biens et des personnes. Les Chinois eux-mêmes ne souffriront aucun mal. En revanche, sera traité comme traître à la patrie et décollé tout Philippin assez dénaturé pour être espion ou émissaire de l'Espagne.

Les provinces voisines de Manille entrent toutes en insurrection. Les événements se précipitent. Depuis deux jours, on entend la fusillade. Le canon tonne toute la journée. A terre, si l'on interroge les Espagnols : « Ce n'est rien, font-ils, quelques petits combats... » Si l'on parle en confidence à un Tagal, cocher ou domestique chez l'étranger, il affirme que les troupes d'Aguinaldo ont tué beaucoup de monde aux Espagnols. Aussi bien, pas un Tagal qui ne répande ces nouvelles avec une joie secrète et profonde ; on sent une haine enracinée dans leur accent, quand ils disent : « Les Espagnols ont eu un grand nombre de tués. » Si Aguinaldo se fie aux Américains ou feint la confiance, les Tagals ne la partagent pas. Ils ne sont, en réalité, ni pour les États-Unis, ni pour l'Espagne. Ils espèrent pouvoir se servir de ceux-ci contre celle-là. Il n'est pas prouvé que les Américains ne fassent pas le même calcul à leur endroit.

D'après leurs manifestes, leurs proclamations, leurs assemblées, il est remarquable combien leurs chefs sont hantés par le souvenir de la Révolution française ; il s'y mêle une teinte religieuse, qui rappelle aussi les actes de l'Indépendance américaine. Qu'on le veuille ou pas, qu'on en rie ou non, ces Indiens parlent de république, de liberté, d'égalité, de fraternité, de droit naturel, comme les peuples de l'Occident. Toutes les révolutions se ressemblent : elles se fondent sur une revendication de l'idéal et de la dignité humaine. C'est beaucoup, pour les Philippins, que ce sublime caractère ne soit pas méconnaissable ici.

MARDI 7 JUIN. — *Escarmouches.* — On s'est battu, dans

1. Les prêtres séculiers sont désignés sous le nom générique de *curas*, les réguliers sous le nom de *frailes*.

les environs de Manille, presque tous les jours depuis le 31 mai. Les attaques reprennent la nuit. Un combat assez sérieux s'est livré sur la rivière qui débouche à Cavite. Les réguliers Tagals font défection dans toutes les rencontres, au début de l'affaire. Quelques Américains se mettent à la tête des insurgés: on en aurait relevé parmi les blessés. Comme s'ils ne devaient pas s'y attendre, les Espagnols sont furieux de la défection des indigènes. Pour s'en être trop défiés, ils en ont été victimes. Ils les avaient placés sur leurs derrières; ceux-ci les ont fusillés à bout portant; les Espagnols, alors, de faire demi-tour, et de tirer sur leurs propres troupes.

La loi martiale est appliquée : patrouilles dans les rues; doubles gardes aux ponts; quelques exécutions sommaires. Les Espagnols à Manille sont fort inquiets. Ils redoutent beaucoup plus une entrée des indigènes que le bombardement de l'escadre. Ils craignent d'avoir à payer l'arriéré de la haine. L'esprit de la ville n'est pas bon. Les marchands, les banquiers, les gens d'affaires sont tous étrangers : les Tagals ne les menacent pas. Les Espagnols ne forment qu'une immense colonie de fonctionnaires, religieux et soldats compris. Ils ont tout à craindre. Une révolte peut éclater dans la capitale, tandis qu'au dehors les insurgés donnent l'assaut. Il est inadmissible qu'Aguinaldo ne tente pas la chance de ce hardi coup de force, si l'amiral Dewey ne le lui a pas formellement interdit.

Manille n'est plus semblable à elle-même. La Escolta[1] est triste, presque déserte. Les Chinois ont fui. Les boutiques sont closes ; plus de flâneurs ; plus d'acheteuses, coquettes et bavardes, à qui rit le Cantonnais rusé, dont il se laisse moquer, et qu'il tente. Plus de disputes ni de chants. Les mandolines, les guitares et le fausset perçant des Tagals se sont tus. On ne rencontre que des soldats, ou des officiers qui discutent en groupes. On croit, en général, à une action combinée de l'escadre et des insurgés pour bientôt. On pense moins à défendre la ville qu'à se défendre d'un massacre.

Les femmes, les religieuses et les moines ont perdu le sang-froid. Les consulats sont assiégés de nationaux, qui

1. C'est la grand'rue de la ville, ses boulevards.

exigent qu'on les mette à l'abri. Il est fâcheux que le consul de France ne soit pas à Manille, en un pareil moment. D'autant plus que M. de B... est le doyen du corps diplomatique, et qu'il passe pour jouir d'un grand crédit. Un subalterne n'est point à sa place là où le besoin se fait sentir d'un titulaire : et d'autant moins qu'il est mieux à son rang de subalterne : il est dangereux de l'en tirer pour lui faire faire l'expérience de la grande responsabilité. C'est aux dépens des autres. Le consulat de France se trouve dans un quartier entièrement déserté par les Espagnols. D'où l'anxiété.

Les insurgés embarqueraient dans l'Est, pour surprendre la ville par le Nord. Ils sont armés de fusils américains. La preuve en est faite par le docteur du bord : il a vu des blessés espagnols et reconnu les balles aux blessures.

Jeudi dernier, le combat, dans la direction de Bacoor, a duré dix heures. Les Américains, en petit nombre, s'étaient fortifiés au pont de la Divisoria. Les Espagnols se vantent d'avoir gardé la ligne du Zapote. Ils ont ou six morts et trente-trois blessés. C'est à quoi se réduisent ces escarmouches qui durent souvent d'une nuit à l'autre, à grand renfort de fusillade.

Un bruit singulier et qui, déjà, ne surprend plus personne. Les Yankees n'auraient pas du tout été contents de leurs alliés, les insurgés, qui ne le seraient pas d'eux, chaque parti s'isolant dans la mêlée. On dit même que l'amiral Dewey a fait mettre Aguinaldo aux fers, sous prétexte qu'ayant affirmé que toute la province de Cavite était à lui, l'événement lui a donné tort. Nul doute que ce ne soit un conte absurde. L'amiral Dewey est un politique bien trop avisé pour faire ce que ses ennemis voudraient qu'il fît, et qu'ils ne manqueraient pas d'avoir fait à sa place. Tout indique, au contraire, que, s'il n'y a aucune direction chez les Espagnols, les Américains en ont une prudente et ferme.

Les sœurs de charité françaises sont passées à bord du *Sotolongo*, paquebot affrété pour servir de refuge. Quelques Irlandaises dans le nombre. La mer, qui est dure, les éprouve beaucoup. Les pauvres filles se font scandale à elles-mêmes du haut prix où leur reviennent le vivre et le couvert. Les Irlandaises parlent de se rendre à Singapore, ou à Hong-

Kong, pour se mettre sous la protection de la reine. Je trouve fort mauvais qu'on ne se soucie pas davantage de ces catholiques d'Irlande. La France se doit à ses clients ; elle n'est point elle-même si elle ne se montre pas, seule, dans le monde, et à toute occasion, tutrice des nations malheureuses.

Dans la nuit de dimanche, de grandes lueurs d'incendie s'élèvent au nord de Manille. Désormais il ne s'écoulera pas de semaine qu'on ne signale le feu sur quelques points. La cause reste toujours incertaine : accident ou crime, les Espagnols voient partout la main de leurs ennemis.

Les insurgés sont plus près de Manille. Les consuls sollicitent des commandants en rade l'embarquement des nationaux. Je prends une voiture[1] et vais voir les troupes espagnoles dans les faubourgs, à Malate et à Paco. La route grouille de soldats. Petits postes un peu partout. A Malate, défense de passer : *Per orden general, no se puede pasar de paisano*, me dit un lieutenant de chasseurs. Il n'y a pas à insister. D'ailleurs, il y aurait quelque imprudence à pousser plus loin : on entend le feu des insurgés qui sont à Pasay. Avant de quitter les lieux, j'interroge un sergent-major du 6e d'artillerie. Je lui dis qui je suis. Il me répond aussitôt avec complaisance, ne manque pas d'esprit et ne hâble pas.

— Combien de troupes espagnoles en tout ?

— Huit ou neuf mille hommes, y compris les milices.

— Sont-elles sûres ?

— Il s'en faut. Ce sont des ennemis. Ils désertent au premier coup de feu.

— Et eux ?

— On dit qu'ils sont trente mille. Ils ont de l'or et de bonnes armes. Tenez, voilà des Remington qu'on leur a pris.

— Ici, combien de soldats ?

— Deux mille ; nous avons des chasseurs et de l'artillerie.

— Combien de canons ?

— En tout, douze pièces de 80 millimètres : de bonnes pièces, oui.

Je me retire. Tous les hommes que je vois paraissent très découragés. Ma voiture suit le landau d'un général de divi-

1. Un *quilez*, en langue du pays, sorte de char à bancs. Le cocher est indigène.

sion, petit, vieux, sec, nez de perroquet, voix sèche, qui fait une reconnaissance du pont de Paco à la Concordia. Un colonel d'état-major l'accompagne. Ils sont vêtus de coutil, portent le chapeau de paille, une bizarre écharpe rouge à glands d'or et la canne.

A Concordia, des chasseurs et des marins : de pauvres diables, chétifs, beaucoup trop jeunes, malsains. Un enseigne les commande. Une pièce de 80 millimètres est braquée sur la route.

Le consul d'Allemagne vient s'entendre avec nous. Il s'agit de prendre un grand nombre de réfugiés espagnols, femmes et enfants, à bord des vapeurs. Les Japonais ont refusé de s'en charger. Les Allemands auraient deux de ces paquebots à leur charge ; nous, un.

Le *Darmstadt*, qui part demain pour Shanghaï, emporte, dit-on, de hauts dignitaires espagnols. Les Allemands se prodiguent. A moins de tenir tête aux Américains, ils ne peuvent faire plus. A les voir, et à la place qu'ils tiennent en rade, on jurerait qu'ils vont demain mettre le holà entre les partis. Ils agissent, enfin, et nous n'agissons pas. Les Anglais naviguent dans les eaux de l'escadre américaine. Et nous, sommes à la remorque de l'Allemagne. Si le mot est dur à entendre, le fait est plus dur à subir.

Presque chaque nuit, nous causons à deux ou trois sur le boulevard[1]. La malheureuse Espagne fait les frais de notre pitié, de notre mépris et de notre admiration. Le docteur est revenu attristé de sa visite à l'hôpital de Manille. L'insouciance des Espagnols est folle ou ridicule, selon l'angle d'où on la voit. Ils sont démoralisés et fatalistes. Ils se savent et se disent perdus. Ils ont même un certain plaisir à en faire l'aveu.

On parle à mots couverts d'une trêve. Manille négocierait avec Aguinaldo. Le consul de Belgique aurait pris en main les négociations. Il aurait vu Aguinaldo à Manille même, où le dictateur aurait pénétré de nuit, sous un déguisement. Les conditions d'Aguinaldo ne varient pas : expulsion des religieux ; sécularisation des biens ecclésiastiques ; autonomie. Quelles qu'elles soient, l'Espagne les admettrait si elle était

1. On donne ce nom à l'étroite terrasse qui règne sur quelques cuirassés, le long des flancs.

sage, si elle avait l'ombre d'esprit politique. Mais elle préférera sa vengeance à son intérêt, même le plus noble : elle aimera mieux livrer les Philippins aux États-Unis, que de reconnaître en eux une nation issue d'elle. Avec des grands mots, tout ce que pensent les Espagnols est petit.

JEUDI 9 JUIN. — *A terre.* — Ce matin commence l'exode des femmes espagnoles à bord des bâtiments français, anglais et allemands.

On dit que les Américains retiennent les insurgés. Aguinaldo ne se hâte point. A la fin du mois, il sera trop tard ; les troupes de l'Union seront arrivées ; et il aura été joué,

Des fumées d'incendie en ville. Caloocan et Malabon sont aux mains des insurgés. Le cordon se resserre autour de Manille. Tout ce qui reste de Chinois se dispose à partir. Le *Yuen-Sang* va les porter à Hong-Kong. La ville se dépeuple et devient morne.

L'horreur de la guerre m'est apparue. J'aime l'énergie et l'action. Je ne m'intéresse à rien, même aux idées, que comme à des actions. Mais je suis témoin, ce soir, devant ces cadavres, de ce que la force a d'aveugle, de sanglant. Qu'ont fait ces pauvres Galiciens, ces Andalous, ces gais Sévillans pour être là, défigurés, ensanglantés, déjà verdis, les yeux mal fermés, où des mouches rôdent, la bouche hideusement ouverte pour un dernier cri, la main crispée? Des enfants de vingt ans, qu'on a jetés à trois mille lieues de leur village natal, dans les bras d'une mort solitaire, que la présence d'une femme ou d'un frère n'a pas adoucie pour eux.

MARDI 14 JUIN. — *Allemands.* — Avant-hier, à midi, l'amiral allemand est reconnu à Corregidor. Les Américains le saluent. Le *Kaiserin-Augusta* mouille sur rade, à une heure vingt, après avoir salué la terre de vingt et un coups. D'autres bateaux doivent le suivre. Pendant que le prince Henri débarque en Chine, et y paraîtra au premier rang, s'il veut ; pendant que ni les Français ni les Russes ne sont en mesure de distraire leur vice-amiral dans les mers de la Chine, où de graves compétitions les retiennent, les Allemands envoient ici le leur. Celui-là prononcera le mot qu'il faut dire, aujour-

d'hui ou demain, s'il y a intérêt; et si les affaires se compliquent, celui-là va parler en maître, étant de beaucoup le plus ancien et le plus gradé.

Un temps de diable; nous devons être tangents à un typhon. Tornades continuelles; grains de pluie incessants; on annonce que la dépression atmosphérique passe, pourtant, assez loin de Manille, et qu'il n'y a pas de danger.

Le fait le plus saillant, depuis une semaine, est la présence en rade d'embarcations portant le pavillon insurgé: bleu-rouge, étoiles dans l'angle. Elles vont et viennent de Cavite au nord de la baie. Ces petits vapeurs sont chargés de soldats philippins. L'un d'eux accostait, vendredi, l'*Immortalité*, si j'en crois un témoin. Aucun de nos timoniers ne l'a vu, je l'avoue. Mais je n'en puis guère douter. En ce cas, et si les insurgés communiquent avec les Anglais comme avec les Américains, quelle espèce de neutralité observe donc l'Angleterre? Car enfin, le pavillon de la République des Philippines n'est pas reconnu. Je suis jaloux pour la France, qu'il ne l'ait pas été, d'abord, par elle.

Le *Kaiser* mouille en rade le 18. Le *Cormoran* va en reconnaissance à Mariveles. Il rentre de nuit dans la baie et reprend son mouillage. Il se sert de son projecteur pour échanger des signaux avec le *Kaiserin-Augusta* et pour éclairer sa route. Ces manœuvres, et la plupart des autres, sont précises et soigneusement faites. Les Allemands font tout avec logique, avec calme, avec raison. On voit que ces gens-là savent ce qu'ils veulent, et font ce qu'ils veulent. Ici, ils donnent le ton.

LUNDI 20 JUIN. — Ce matin, en corvée, je fais visite au *Kaiser*. A la coupée me reçoit un jeune officier, grand, blond, sec, glabre, fort aimable, et souriant. Il parle bien le français. Je n'ai garde, du reste, de dire un mot d'allemand. Je lui demande s'il ne sait rien.

— Non, dit-il; pourtant, les Américains contaient hier, à Cavite, qu'on signale une escadre espagnole dans l'océan Indien. Elle viendrait au secours des Philippines.

— Il le faudrait, dis-je.

— Oui, fait-il, mais je ne le crois pas sûr.

— Et les troupes américaines, où sont-elles? Au Japon?

— On n'en sait rien. Eux-mêmes n'ont pas de nouvelles. Au moment de le quitter, il s'écrie avec dédain : « Oh! cette guerre!... », avec un sourire, et l'air de ne pas parler de quelque chose de sérieux.

Cette après-midi, le commandant du *Kaiser* vient à bord. Un vigoureux gaillard, large d'épaules, jeune, barbu et roux. Ces Allemands ont une tenue irréprochable. Leur consigne paraît être de se montrer aimables avec nous.

A quatre heures cinquante-cinq, mouille en rade un autre croiseur allemand, le *Prinz-Wilhelm*. Les voilà cinq Allemands dans la baie de Manille : *Kaiserin-Augusta; Kaiser; Irène; Prinz-Wilhelm; Cormoran;* une très bonne division, solide et bien tenue. Pour nous, c'est le *Bayard*, qui va faire son entrée, seul en bois, parmi ces bateaux d'acier, avec ses canons de 24 courts, sa coque pourrie et sa mâture à perroquets.

La vie se fait de jour en jour moins commode à Manille. Les vivres frais y sont plus rares. Les denrées y doublent de prix. Les Chinois disparus, plus de petit commerce. Les belles Espagnoles jeûnent de friandises. Mais, pour peu qu'on leur en montre le chemin, elles rient de leur misère présente. Elles s'amusent d'un rien ; elles sont femmes, et deux ou trois fois, étant Espagnoles. Les hommes sont plus sombres.

MARDI 21 JUIN. — *Progrès des insurgés.* — Aguinaldo serait déjà dans Manille, selon moi, si l'amiral Dewey ne lui en fermait les portes. Et, sans doute, l'Amérique ne voit pas d'un bon œil le progrès des indigènes dans leur marche en avant.

Le progrès des insurgés est continu. Ils se sont portés régulièrement de Cavite à Malate, sur la plage, et ont essayé un mouvement de flanc par Pasay, Santa Anna et Paco. Ils formaient, vers le 10 du mois, une ligne en arc de cercle très étendue. Les Espagnols se sont efforcés de leur barrer la route à Santa Anna. Le cordon des insurgés s'est ensuite tendu tout autour de la ville, du nord au sud, à moins de six kilomètres des murs. Les Espagnols, trop faibles pour une offensive sérieuse, en un point quelconque du cercle, restent sur leurs positions de défense. Ils travaillent avec assez de persévérance à des tranchées, des remblais et des fortins. Aujourd'hui les derniers ouvrages ne sont pas à plus de

cinq mille mètres des lignes ennemies. Les Espagnols ont voulu se donner l'illusion d'une défense efficace; elle le serait s'ils ne manquaient de canons et d'hommes. Leur ligne est beaucoup trop étendue, pour ce qu'ils en ont. Ils ont établi quatorze fortins. Les troupes sont éparpillées dans les tranchées, et prêtes à se replier peu à peu sur la Ville-Murée, si le gouverneur général Augustin persiste dans la lutte. Qu'attend-il? Apparemment une escadre de secours. Il ne pense pas, par malheur. à s'entendre avec les insurgés.

Il n'y a cependant rien de mieux à faire. Ceux-ci ne peuvent plus douter des sentiments de l'Amérique à leur égard : on ne veut pas qu'ils entrent à Manille. L'idée de réduire la ville par la famine n'est pas venue à l'esprit d'Aguinaldo. L'amiral Dewey la lui impose, et ce n'est qu'un prétexte pour l'empêcher d'agir. Aguinaldo est plein de prudence : il la pousse trop loin. L'amiral Dewey lui fait peur d'un massacre des Espagnols, perpétré par les indigènes. Aguinaldo redoute d'en avoir la honte; et il temporise.

On ne se bat plus guère, depuis le milieu du mois. La nuit, quelques alertes plus ou moins chaudes. On dépense beaucoup de poudre, de part et d'autre, sans résultats. Les Américains veillent avec leurs projecteurs; parfois. un de leurs croiseurs fait une ronde, et passe l'inspection nocturne des divisions étrangères. A terre, quelques coups de canon, au point du jour. Cependant, le prétexte de la famine ne suffit pas à l'ardeur des troupes philippines : il est clair que Manille y succombera dans un temps plus ou moins long; mais les insurgés se sentent en forces et ont un obscur besoin de les exercer. Aux avant-postes. on a de la peine à les retenir. Dès qu'ils le peuvent, décidés, fanatiques. ils se jettent sur les Espagnols, et vont au canon, armés d'un couteau et d'une hache. A plus forte raison, sont-ils avides de se battre. maintenant qu'ils ont des fusils.

Les Espagnols. profondément découragés, ne sont pas moins irrésolus. Tous sentent que la situation est désespérée. Nul n'ose en convenir. La tactique de leurs chefs est d'une odieuse mollesse. Ce sont des vieillards sans nerfs et sans muscles. La moindre pensée suivie les dépasse. Tout leur art est de gagner du temps, un jour, une heure, une minute, ils ne

savent pas pourquoi, ne sachant aucunement qu'en faire : ils ne songent qu'à donner l'illusion de ce qu'ils ne font pas. Ils désespèrent de tenir contre le flot des insurgés ; mais, pour avoir le droit de croire, devant les autres, à une défense qu'ils ne croient pas eux-mêmes, ils sacrifient de temps en temps quelques petits paquets de troupe. Des hommes se font tuer bravement pour répondre à l'idée la plus lâche. Là où le soldat est le plus héroïque, ses généraux le sont le moins. Enfin le silence général couvre tout. La presse est muselée. Les officiers ont manifestement l'ordre de ne rien dire. A tout, ils répondent : « Rien de nouveau. » Cette situation est, d'ailleurs, extraordinairement rare et curieuse : elle met en jeu toutes les ressources et tous les genres de mensonge. Chacun a peur du soudain éclat de la vérité ; il y verrait, en effet, ce qu'il craint le plus : un appétit farouche, qui ne tient pas compte du sien.

La ville elle-même a l'aspect moral le plus étrange, quand on soulève le voile gris des habitudes. Tous ont à peu près le même air qu'ils avaient la veille. Les Tagals y sont toujours domestiques, cochers, familiers de la vie quotidienne. Cependant, tous, *ce sont des insurgés*. Il n'y a pas, à ce sujet, d'illusion chez personne. Tel, qui reçoit un verre de la main d'un Tagal, ne doute pas, s'il est Espagnol, que, le cas échéant, cette nuit peut-être, de cette même main il sera frappé. Les meilleurs, les moins capables de meurtre, n'hésiteront pas à accueillir, le moment venu, les insurgés à bras ouverts. Cela se sait : les visages l'avouent ; les amis se le confient ; et les bouches ne le confessent pas. De là, l'odeur savoureuse et cruelle de cette ville, qui rit encore, et qui sent l'angoisse.



ESPAGNOLS ET AMÉRICAINS (JUILLET 1898)

VENDREDI 1er JUILLET. — *Bad news.* — Hier soir, à quatre heures, des fumées tôt reconnues s'avancent rapidement : le *Baltimore* et le *Charleston* s'avancent, entrent dans la baie, escortant trois énormes paquebots, dont deux à quatre mâts, sans doute de la ligne San Francisco-Yokohama.

Voilà la première expédition américaine, trois ou quatre mille hommes pour le moins. Tout n'est pas que *humbug*. L'affaire n'est pas encore perdue, si les Espagnols donnent l'autonomie aux Tagals : à deux, ils peuvent jeter ces troupes à la mer et changer le succès de cette navigation en un désastre. Les Espagnols ne le feront pas ; du reste, les Tagals, dix fois trompés, n'ont aucune confiance en eux. Il leur faudrait des gages sérieux, comme l'expulsion générale des ordres ; non pas une promesse, — le fait : des paquebots emportant tous les religieux en Chine ou en Europe.

Les dépêches Reuter de la semaine définissent la situation :

23 juin. — Une troisième expédition pour Manille quittera San Francisco le 27 ;

24 juin. — On annonce aux Cortès que l'escadre Camara se rend aux Philippines ;

26 juin. — La flotte de Cadix a été vue au large de Port-Saïd ;

27 juin. — L'escadre Camara comprend deux cuirassés, deux croiseurs, deux grands torpilleurs et cinq transports, avec quatre mille hommes. Le gouvernement égyptien refuse du charbon à Camara ;

28 juin. — La troisième expédition pour Manille, quatre transports avec quatre mille hommes, a quitté San Francisco ;

29 juin. — Le général Merritt part en toute hâte de San Francisco pour Manille.

La lutte sera passionnante, — si elle a lieu. Camara a-t-il du charbon, ou non ? En y mettant le prix, il en aura toujours. Le refus de l'Égypte, c'est le refus de l'Angleterre. Les Anglais n'ont pas refusé le charbon aux Américains, à Hong-Kong. La houille indispensable, ici, c'est la volonté, la résolution, le combustible moral. Que Camara se hâte et qu'il ose. Il peut être ici dans vingt jours. Il tombe sur les Américains au mouillage : il peut fort bien les surprendre, un matin, à l'aube, et fondre sur eux à toute vapeur, avant qu'ils soient tous sous pression. Et c'est alors à lui de tenir sous ses canons les soldats débarqués à Cavite.

L'orgueil et la jalousie britanniques se manifestent. Depuis qu'ils ont appris quelle force navale les Allemands ont sur rade, les Anglais ont doublé le nombre de leurs navires. Il leur

est insupportable que les Allemands aient le pas sur eux. Le 25 juin, arrive au mouillage le croiseur *Iphigenie*; trois heures après, la canonnière *Plover* fait son entrée. Et de cinq. Deux jours se passent : le 27, arrive le *Pigmy*. Et de six. Voilà le pied où se tiennent les Anglais : dès qu'il le faut et où il le faut, ils ont cinq ou six bâtiments de guerre, d'ailleurs non toujours les mêmes ; système excellent, qui exerce les unités navales, qui permet de pratiquer les mouillages du monde entier, et de montrer les éléments divers de sa force, et d'en donner à tous les peuples une idée supérieure même à ce qu'elle est.

Le 28 juin, on hissait le grand pavois en l'honneur de Her British Majesty. Ce fut la troisième fois en quelques jours : pour la naissance de Victoria, pour son avènement au trône, pour son couronnement. A la fin, c'en est trop. L'abus est manifeste. On devrait rajeunir ces règlements et cette manie des révérences. Ces mœurs ont de la vieillerie. Ce temps est trop pressé pour danser le menuet à la cour navale. L'admirable, c'est que le commandant anglais, sans rire, envoie demander le pavois, et que personne ne peut le refuser. Plus admirable encore, que les Anglais doivent le trouver tout naturel : ce ridicule répété de la cérémonie ne leur paraît pas bouffon, quand il s'agit d'eux et de leur loyalisme. Au demeurant, c'est encore aujourd'hui un prétexte à *some drinks, some Champagne, some dry* et *little more whisky and soda*. Cependant il va en être partout de même, d'un bout du planète à l'autre. Et voilà comme la force n'est pas ridicule, même quand elle bouffonne.

SAMEDI 2 JUILLET. — *Dans les lignes espagnoles.* — Le *quilez* file rapidement sur Paco. Il est déjà un peu tard. Je pousse le cocher, que j'ai réussi à convaincre. D'autres ont refusé de me conduire. Il a peur : *Tengo miedo*. Enfin, à force de : *Sigue, sigue, hombre, pronto !* voici les avant-postes et le pont de Paco. Des groupes de marins, de chasseurs, dans des paillottes ; des hommes de communication à tous les coins ; aux arroyos, et aux carrefours des nombreux chemins qui coupent la plaine, quelques gardes...

Au pont, j'aperçois à cheval un marin, casquette blanche sur l'oreille, veston blanc, pantalon bleu, les bottes et le

sabre de marine... Mais, c'est don Juan de la C*** ! — Lui-même, de capitaine de vaisseau devenu colonel de marineria. Je descends de voiture et m'approche. On se reconnaît, et l'on se donne la main. Il prodigue les saluts courtois, à l'espagnole. J'ai plaisir à parler sa langue avec cet Aragonais, à l'accent de bronze. Il est entouré d'officiers de toutes armes, artilleurs, chasseurs et marins. Je flatte la tête sèche et l'encolure de son petit cheval, qui hennit. Pour lui, c'est bien mon vaillant D. Juan de la C***, sa franche figure de brave homme, son œil loyal et vif, joyeux même dans la colère, la tête enfin du vieux loup de mer méditerranéen, au cuir tanné, aux traits d'airain, tel qu'on le rencontre de Cadix à Trébizonde, marins admirables qui sont allés aux Indes et en Amérique sur des barques à peine pontées.

— Hé ! fait-il, la drôle de chose de voir un marin à cheval !

— Oui, c'est notre manie, à terre. Mais pour vous, c'est votre devoir, à ce qu'il paraît. Quoi de nouveau ?

— Nous sommes là, l'ennemi nous entoure ; nous l'empêchons de passer. Ils ne passent pas.

D. J. de la C*** me présente au général de division N** ; j'en reçois l'accueil le plus gracieux : il n'y a point de doute, les Espagnols, sans calcul, nous préfèrent, nous Français, à tous autres. On parle de la guerre. Le général nous envie nos bâtiments. Apparemment, il ne les connaît pas tous.

— Ces Américains nous ont mis à une belle sauce, fait-il. Ah ! si nous avions des bateaux comme le *Bruix* !...

Tous s'exclament de même : « Ah ! si... » Je n'entends pas cette plainte sans quelque honte. Un peuple est bien malade quand il n'a plus que des regrets. Tous ne songent qu'à la venue soudaine de l'escadre Camara. Ces braves gens seront trop déçus, si ce dernier espoir les trompe. Ils se font des illusions incroyables. L'un d'eux soutient que cette force navale porte un renfort de onze mille soldats. Folie. Ils déplorent de n'avoir pas de torpilleurs.

— Si nous avions des torpilleurs, *carajo !*

Je n'ose pas faire observer que, si l'on n'en a point, on en improvise. « Ah ! si... »

Le général me permet d'aller avec le colonel de la C**

jusqu'au poste de Santa Anna. Je prends congé. Le général me serre fortement la main. Je remarque, entre autres, par leur sympathie, deux officiers de marine : on me nomme l'un d'eux, comme le fils du capitaine de vaisseau Cadarso, mort au combat de Cavite. Je lui apprends que j'ai vu sa mère, la veille, à Manille, et je tiens à lui dire que j'ai plaisir à le connaître, et à lui tendre la main en souvenir de son père. Il en semble touché.

Le colonel et moi, nous nous rendons en voiture à Santa Anna. Sur la route, des marins par petits groupes, envoyés comme renforts un peu partout.

— Eh bien, monsieur, vous êtes toujours gai, malgré tout, toujours dans votre assiette ! C'est ce qui me plaît en vous...

— Que faut-il faire? Je suis prêt à mourir le cœur content. C'est ce qu'il faut !

— Si tout le monde était comme vous, vos affaires en iraient mieux. Laissez-moi vous le dire, sans flatterie.

— Oui, tout va mal, bien mal. L'ennemi a une ligne très étendue; ils sont beaucoup plus nombreux que nous ; et ces porcs de Yankees les gorgent d'or et de bonnes armes... C'est la guerre, je le sais bien... Mais, *carajo !* n'est-ce pas ignoble de voir une puissance si forte faire une guerre de marchands à l'Espagne, faible aujourd'hui, et qui a fait tout ce qu'elle a pu pour l'éviter ? Tout va mal, bien mal... *Carajo !* je suis dégoûté qu'on me disperse tous mes hommes : vingt ici, trente là, *Carajo* ! cela ne vaut rien.

A tout moment, sur le chemin, les soldats saluent, rectifient la position, attendent une parole. Lui, salue du doigt et dit avec bonhomie :

— *Cara al enemigo, hombre !*[1] Allons, veillez.

Une petite tranchée dans la plaine : quarante hommes gardent une sorte de bastion, carré de dix mètres de côté, élevé tant bien que mal, fait de sacs remplis de terre : un petit couloir sert d'entrée : au centre, des tentes-abris, des boulets. En sort un gros capitaine de chasseurs, l'air ennuyé, qui s'informe des nouvelles. Les renforts de matelots arrivent, conduits par un enseigne. D. J. de la C*** regarde ces

1. Face à l'ennemi, ami.

marins et leur pose des questions. Il leur commande instamment de ménager les cartouches.

— Tirez peu. Visez, visez bien : comme à Cebu[1]. Il n'y a pas un de mes matelots de l'*Austria*? interroge-t-il.

— Si, señor ; moi ! fait quelqu'un.

— Ah ! il y a toi? Et qu'est-ce que tu fais ici?

— J'ai été blessé, puis à l'hôpital, puis versé dans ce régiment.

— Tu as été blessé? où ça?

— Là, à la jambe, et là, à l'épaule.

— Comment t'appelles-tu?

— Romero Ramon.

— Bon. Vous autres, les enfants, s'ils viennent...

— S'ils viennent, crient-ils joyeux, nous les recevrons.

La nuit tombe par nappes immenses et rapides. Il se fait très tard. La voiture court à cahots violents. Au delà de Paco, le colonel hèle un marin qui est en faction devant la marmite.

— Je vais vous faire goûter le rata... Hé! *hombre*, porte ici un peu de rata... dépêche,.. nous sommes pressés... Bon, ne remplis pas l'assiette... donne.

Le marin tend le plat de fer-blanc, viande et fayots, un mets très mangeable. Nous vantons tous deux cette nourriture.

— Les hommes sont contents de nous voir goûter leur dîner, dis-je ; c'est comme à bord, cela leur fait toujours plaisir.

On file au galop. On se sépare. D. J. de la C*** m'invite à revenir bientôt. Il me conduira partout où je voudrai.

— Merci. Je viendrai sous deux ou trois jours.

— Quand il vous plaira.

Et, riant :

— Je ne vous promets pas, cependant, d'être vivant.

— Bon, qu'allez-vous dire? Allons donc ! bonne nuit, bonne chance...

— Mille grâces. A bientôt.

LUNDI 4 JUILLET. — *Anniversaire.* — A huit heures, on hisse le grand pavois. C'est la fête des États-Unis, et le jour

1. A Cebu : combat acharné, livré en 1897 entre les Espagnols et les Philippins.

de l'Indépendance. Il y a cent vingt ans, ces gens-là n'existaient pas comme nation. Trois cents ans plus tôt, ils ne comptaient pas plus pour l'humanité qu'Uranus ou Saturne : ils n'étaient littéralement pas. Et les voici qui dépouillent de son dernier bien l'Espagne qui les a promus à l'être. Ombres de Magellan, de Colomb, de Charles-Quint, d'Isabelle, qu'en dites-vous?

Cependant, à terre, il paraît que les Tagals sont furieux contre les Américains, et leur reprochent d'avoir envoyé aux Philippines des troupes noires. Le Tagal est humilié d'être pris pour un nègre, et il sent trop bien que les Yankees ne feront pas la différence. Aguinaldo, lui aussi, doit s'arrêter sans retard à un choix : ou se débarrasser des Américains ou s'y soumettre. L'amiral Dewey cache toujours son jeu : il ne jettera les cartes sur la table qu'à la fin du mois, quand il tiendra tous les atouts, quinze mille soldats, les canons et la mitraille. Toutefois, même alors, il ne viendra pas à bout des Tagals si aisément qu'il se le figure.

« L'Amérique n'a pas encore conquis les Philippines », écrit un Anglais qui les connaît bien. Elle ne les occupera qu'avec l'aide et le bon vouloir des Philippins. La possession de Manille ne signifie pas plus la possession des Philippines, que celle de New-York ne signifie l'empire de l'Amérique. Je crois pouvoir établir que, sans le consentement des indigènes, les États-Unis, ni aucune autre nation, ne peuvent espérer s'en rendre maîtres avec moins de 200 000 hommes, quoi qu'en puissent dire les théoriciens. L'Espagne et une armée de 35 000 hommes solides n'a rien pu faire contre des Philippins mal organisés et n'ayant jamais plus de 600 fusils. Personne ne peut, pourtant, reprocher au fantassin espagnol le manque de courage : on sait son endurance, sa patience aux privations, au peu de nourriture, au défaut total de confort. Dans un pays comme les Philippines, un soldat doit pouvoir sauter de roche en roche, comme une chèvre, sans bagages, pour se mesurer à force égale avec les habitants.

« ... La seule solution possible du problème philippin est un gouvernement indépendant sous le protectorat des États-Unis. C'est la politique que j'ai recommandée au général Aguinaldo

et à ses compatriotes. Sans aucun doute, elle doit triompher, et l'avenir le fera voir[1]. »

MARDI 5 JUILLET. — Dans la nuit, vive alerte : fusillades et coups de canon. Les troupes américaines vont-elles entrer en ligne ?

Ce matin, promenade à terre. Nous allons à trois voir si mon bon colonel de la C*** est toujours en vie. On ne sait pas ce qui peut arriver. Il n'est pas mort : nous le joignons à Malate : mais il paraît morne, triste, déconfit. Il fait peine à qui l'a connu quelques jours auparavant. Camara n'arrive pas ; et les Américains débarquent. Il feint de ne pas le savoir. Il s'en informe près de nous. Il est assez difficile de répondre. Enfin, on lui dit tout ce qu'on sait. Pour le dérider, je l'engage à réconcilier les Tagals avec les Espagnols. Unissez-vous contre les Américains, et dix, quinze, cinquante mille Yankees ne suffiront pas alors à prendre Manille. Ce qui est hors de doute. Il me laisse calquer un croquis de la défense, avec les fortins qui entourent la place. Il nous lit, dans le rapport qu'il reçoit tous les matins, qu'on a dépensé hier seulement quatre mille et quelques cartouches. Il se préoccupe justement de cette prodigalité absurde. On ne peut bien faire la guerre qu'en donnant aux hommes le sens de la mesure et de l'ordre. Rares ceux qui l'ont. Au reste, les troupes espagnoles ont perdu confiance. mais non courage. Il convient de faire la nuance.

Beaucoup d'ouvrages et peu de soldats. Les Espagnols ont multiplié les tranchées. Ils ont rasé en ville tout ce qui était bois. arbres, jardins. La ville murée est ceinte d'une série de barrières, de fascines, d'abatis. Toute cette défense, suffisante contre l'infanterie, tiendra-t-elle contre l'artillerie de siège ?

Ce blocus menace d'être éternel. L'amiral Dewey est maître de la rade, depuis soixante-six jours. Qu'attend-il ? D'être maître des Philippins comme il l'est de Manille. La vie se fait pénible. Plus de changements. Nulle animation. Une tension nerveuse chaque jour plus accablante. Qu'on en finisse.

1. Lettre de M. H.-W. Bray, dans la *Hong-Kong Weekly Press*, 8 juin 1898.

Cette nuit, coups de canon à San Antonio. Immense incendie dans la ville, jusqu'à l'aube.

LUNDI 11 JUILLET. — *Américains et Allemands.* — Les Anglais, à en croire une dépêche Reuter, sont mécontents des menées allemandes aux Philippines. A la bonne heure : la politique de M. Chamberlain ne chôme pas. Les amis de nos amis sont nos amis. Les Allemands se démènent toujours beaucoup ; à la vérité, on ne voit pas où ils tendent. L'histoire de l'*Irène* a fait grand bruit en Extrême-Orient. Un journal anglais la conte ainsi[1] :

L'action des Allemands cause beaucoup d'anxiété dans la baie de Manille. Ils n'ont pas observé avec soin les règles de la courtoisie navale. Ils ennuient tout le monde, en envoyant sans cesse leurs embarcations dans toute la rade, après les couleurs, ce qui est tout à fait contraire aux usages. Mais le fait le plus extraordinaire a trait à la prise de Rio Grande, à l'entrée de la baie de Subig. Les insurgés avaient réussi à se rendre maîtres de toute la contrée, village par village ; les Espagnols furent, enfin, obligés de se réfugier dans l'île. Les rebelles, ayant capturé le steamer *Filipinas*, se préparèrent à l'attaque de l'île. Le croiseur allemand *Irène*, qui se trouvait là, intervint et menaça de protéger les Espagnols si les insurgés ouvraient le feu. Là-dessus, le *Filipinas* vint à Manille, rapporta l'incident à Aguinaldo, qui en informa l'amiral Dewey aussitôt. Le lendemain, à la première heure, le captain Coghlan reçut l'ordre de se rendre à Subig, avec le *Raleigh* et la *Concord*, de prendre l'île et de faire prisonniers les Espagnols. Dès que les Américains parurent, l'*Irène* leva l'ancre et mit le cap sur Manille.

Cependant les Espagnols exprimèrent le désir de se rendre si les Américains prenaient soin d'eux. Le captain Coghlan fit demander par la *Concord* de nouvelles instructions à Dewey. Celui-ci répondit : « Exécutez les ordres reçus. » Les Espagnols furent informés que leur requête n'était pas admise, et sommés de se rendre, D'abord ils refusèrent, Puis quelques obus les persuadèrent : ils hissèrent le drapeau blanc. Les pri-

1. Voir la *Hong-Kong Weekly Press*, des 10 et 16 juillet 1898 : *Extraordinaire conduite d'un croiseur allemand.*

sonniers — quatre cents soldats armés, cent malades et cent femmes, — furent remis aux insurgés.

Aguinaldo affirme que, des deux côtés, les Espagnols et les Allemands lui ont fait des ouvertures, sur lesquelles il garde naturellement le silence. Écrivant au consul général Wildmann à Hong-Kong, il fait allusion à la flotte espagnole, en route pour les Philippines, et dit :

« Ce secours ne m'effraie pas du tout. Je doute que ces bateaux puissent entrer à Manille : *l'Amiral Dewey ne dort pas*[1]. »

Il paraît, en effet, que les Américains ont entrepris de défendre les passes du Corregidor avec des canons et des torpilles. L'idée est toute naturelle : mais ont-ils de quoi le faire ?...

Les Anglais insistent, cependant. Ils veulent à tout prix se faire valoir près des Américains, comme leurs seuls amis sincères. Ils prétendent que les soldats et les marins des États-Unis s'indignent des bravades allemandes. « Elles sont condamnées même par les hommes de sang allemand. »

La diplomatie de Dewey attire l'attention de tous. Il sait mieux que quiconque tout ce qui se passe en rade. Ses relations avec l'amiral allemand paraissent toujours aussi courtoises. On dit que l'amiral de Diedricks a informé Dewey qu'il n'avait jamais eu la moindre intention de faire offense aux Américains, et que les mouvements continuels de ses navires n'étaient rien moins que des démonstrations hostiles. A quoi l'amiral Dewey aurait répondu qu'il eût mieux valu, en ce cas, s'y prendre un peu différemment.

MARDI 19 JUILLET. — *Finis Hispaniæ*. — C'en est fait. On apprend le désastre de Santiago : la meilleure flotte de l'Espagne détruite, Cuba perdue, et l'Espagne frappée à mort. La plénitude du désastre effraie. Camara ne viendra plus. Je n'en veux pas d'autre preuve qu'il fallait qu'il vînt. Il y a deux jours, le second convoi de troupes américaines a

1. Ces curieux détails sont fournis par la *Hong-Kong Weekly Press*, de juillet 1898. Quant à l'épisode de l'*Irène*, on sait à quel incident le récit du captain Coghlan a donné lieu. Depuis, le captain Coghlan n'a rien ajouté à ce qu'on peut lire dans cette relation. Cf. *New-York Herald*, 23, 24, 25 et 26 avril 1899.

mouillé sur rade. Manille n'a plus qu'à ouvrir ses portes, ou à se laisser réduire en cendres. Dewey ne dissimule déjà plus. Les États-Unis ne lâcheront pas les Philippines. Dewey retire aux Philippins les quelques pièces de canon qu'il leur avait d'abord prêtées. Non seulement il ne veut pas que les insurgés entrent à Manille, il veut que les Américains y entrent et y restent seuls.

La lutte est trop inégale : d'un côté l'ordre, la force, l'or, les armes, toutes les puissances. De l'autre, la mort, la déraison et la caducité.



INTRIGUES (JUILLET 1898)

JEUDI 21 JUILLET. — *Folies. Mentiras.* — On doutait encore. On ne le peut plus. On a les détails d'une défaite irréparable : sans combat, sans gloire, honteuse comme la débilité. La meilleure escadre de l'Espagne a été coulée dans le golfe du Mexique, comme à Cavite la plus mauvaise. Ici, de vieux bateaux en bois ; là-bas, des croiseurs en acier : mais, le même désastre. Tel un vieillard infirme succombe contre un brigand victorieux et bien armé, qu'il se défende avec un revolver ou avec une batte.

Ce soir, les Espagnols se persuadent encore que l'escadre Camara est dans la mer Rouge ; elle doit être, à leur compte, au delà d'Aden depuis trois ou quatre jours. Le désastre de Santiago ne les touche plus : ils l'oublient. Ils sont incorrigibles.

— C'était un plan gigantesque, me disait quelqu'un, peu d'heures avant la fatale nouvelle. Les deux amiraux Cervera et Camara se sont entendus : *Mire usted*, n'avez-vous pas remarqué que Camara a quitté Cadiz le 18 juin, pour y rentrer à la fin du mois ?

— Oui ; et après ?

— Bon ! Et ne sait-on pas que Cervera était alors à Santiago, et qu'on ne sait plus du tout où il est ?

— Oui ; et alors ?...

— Bon. Comprenez donc : Cervera est sorti de Santiago ; Camara l'attend dans l'Océan Indien ; ils vont arriver ensemble

aux Philippines, pour la fin du mois. *Esto seria un plano gigantesco, ¿ no?*

— Quoi? Ce n'est pas possible : avez-vous seulement songé à la distance qui sépare Cuba des Philippines, en passant par le cap Horn ? Il serait plus court de doubler l'Afrique ! Votre idée n'est pas pratique.

— Et pourquoi non ! C'est un plan à la Napoléon[1] !...

— Sans doute, mais irréalisable, comme celui de Napoléon lui-même : il comptait sans la mer, sans le vent, sans Villeneuve.

Mentiras[2]. Telle est leur espérance : une crédulité puérile. Ils attendent ainsi la victoire. On force la victoire, pauvres gens : on ne l'attend pas !

On se demande si la paix ne sera pas conclue avant la prise de Manille. J'en doute. En tout cas, que l'amiral Dewey en finisse. C'est le vœu de tout le monde.

Cependant, on a hissé ce matin le grand pavois pour la fête de S. M. la Reine Christine. Malheureuse Reine ! plus malheureuse Espagne ! C'est peut-être la dernière fois que les couleurs de Castila y Leon flotteront sur la baie et la ville de Manille. Il y a, je pense, quelque animosité secrète contre les Américains, dans l'empressement que tous les navires sur rade ont mis à pavoiser[3].

SAMEDI 23 JUILLET. — *L'Amiral Dewey.* — En vedette, passe l'amiral Dewey. C'est la troisième fois que je le vois. Il paraît dispos, heureux, même gai. Il y a vingt jours, la mine était moins prospère et le front plus soucieux. Le Consul de Belgique, dans une visite, l'avait trouvé fort abattu[4]. L'intervention possible d'une escadre espagnole ne le rassurait qu'à demi.

— Voilà ! aurait-il dit ; avec des Français ou des Anglais

1. *Esto seria un plano alla Napoleon* (sic).

2. *Mentiras*, folies, illusions, mensonges qu'on donne à croire aux autres, et à soi-même.

3. Le 24, on répéta la même cérémonie pour l'anniversaire du couronnement. Abus de rubans, en de pareilles circonstances.

4. Le consul de Belgique a servi d'intermédiaire commun aux partis en présence. Grâce à lui, ils ont pu négocier entre eux. Au reste, ses sympathies étaient américaines.

sur une escadre comme celle-là, je serais f... ; mais avec un état-major espagnol, j'ai encore bon espoir : ces gens-là n'ont pas de pointeurs. Moi, je pourrai toujours me tenir à bonne distance ; et alors, avec des hommes comme ceux-là, — il avisa un chef de pièce, sur le pont, pointeur excellent, paraît-il, — je n'ai rien à craindre d'un combat d'artillerie.

Depuis, l'amiral Dewey a reçu six mille hommes, des munitions, — et Camara n'a pas donné signe de vie.

L'amiral Dewey, quoique déjà âgé, paraît vigoureux. Il a l'air calme. Les traits sont assez doux : la bouche grande et les muscles de la joue un peu détendus donnent au visage une expression souvent railleuse. Un gros nez et une épaisse moustache au-dessus d'un menton carré. La physionomie est tantôt placide, tantôt rusée. Un vieux renard, si bien caché qu'on lui fait garder les poules. Presque tout le monde fait son éloge. Il est courtois et complaisant ; d'une extrême circonspection. Il ne se compromet que par la faute d'autrui, quand il est déjà compromis. Il sait plaire. Il promet beaucoup, ou paraît promettre. Il tergiverse et traîne en longueur. Aguinaldo en sait quelque chose.

LUNDI 25 JUILLET. — *Aguinaldo.* — L'amiral Dewey et Aguinaldo luttent d'habileté. Jusqu'ici Dewey a eu besoin d'Aguinaldo. C'est maintenant Aguinaldo qui dépend de Dewey. Ce changement s'est produit peu à peu, sans engagements, sans signatures, sans paroles irréparables. Aguinaldo ne fait pas ce qu'il veut. Il est loyal par force ; et les Yankees en profitent déjà pour ne plus l'être.

Qu'il y aille de son intérêt ou non, Aguinaldo veut sa patrie libre. Il craint maintenant le poids de la main qui l'a aidé à la délivrer. Comme il ne peut se débarrasser des Américains, il tâche de vivre avec eux le moins possible. Il espère les amener à reconnaître le gouvernement institué par lui. Il a proclamé la république, et il en a revêtu la dictature.

L'amiral Dewey ne s'y est pas associé publiquement ; mais il n'y a point fait non plus une opposition publique. Aguinaldo, qui doit se défier beaucoup des Américains, s'efforce de n'en rien laisser paraître. Il veut, au contraire, qu'on n'en puisse croire la nouvelle d'une rupture avec lui si

jamais les États-Unis la provoquent. Tactique fort habile, qui donne déjà gain de cause près de tous les hommes libres. Son grand souci est de se montrer digne du gouvernement, et sa nation digne de l'indépendance.

En fait, on n'a point de reproches à lui faire. Ce chef de magots[1], de singes bons à mettre en cage, ou à tirer au fusil comme un gibier tropical, — ainsi que les Espagnols l'osaient prétendre, — maintient l'ordre, et respecte toutes les lois de la guerre. Il veut gagner la confiance de l'Europe, et a le droit de la réclamer sur ses actes. Il s'est conduit généreusement avec la famille du capitaine général, et lui a signé un sauf-conduit pour rentrer dans Manille. Il a accueilli des étrangers avec faveur, et s'est piqué de courtoisie. Il leur a laissé visiter les provinces au pouvoir de l'insurrection. Tous ont dit, de retour, que l'ordre y règne, en dépit de la guerre, et que la discipline y est bonne. Sans doute, on a commis des excès : mais quelle guerre en a jamais été exempte ? En tout cas, point de massacre, point d'effusion de sang. Quelques vengeances particulières, tirées sur des moines, c'est à quoi se sont bornées les représailles. Aguinaldo fait même le prodige d'unir toute sa nation sur son nom : les indigènes ne sont pas en lutte les uns contre les autres. Une certaine méthode préside à cette révolution. Les troupes ne sont pas si loin des troupes régulières. Elles ont des armes et les tiennent bien. La discipline des Tagals ne souffre pas d'être comparée à celle des Américains, qui est médiocre.

Tandis que le général Aguinaldo fait tous ses efforts pour donner l'idée d'un État régulier, l'amiral Dewey semble dépité qu'il y réussisse. Plus d'une fois, peut-être, il a voulu le tenter, et le provoquer, sinon lui, ses soldats, à quelque inexcusable violence. Ainsi, l'amiral Dewey n'a pas hésité à reconnaître le métis qui s'est proclamé lui-même chef de la flotte insurgée, après le meurtre de l'équipage du *Filippinas*. Ce fripon est reçu à bord de l'*Olympia*. D'autre part, l'amiral Dewey a livré un grand nombre de prisonniers espagnols faits autour de Manille, et même aux Mariannes, à la garde d'Aguinaldo et de ses troupes. On pourrait croire qu'il ne l'a pas

1. *Monos*, en espagnol.

fait sans quelque singulier dessein. Il n'était pas sûr qu'Aguinaldo eût l'autorité nécessaire pour contenir la fureur d'insurgés, ivres de leurs succès et de ressentiments.

Aguinaldo est sorti à son avantage de ces épreuves et de beaucoup d'autres. Il a publié divers actes de son gouvernement, où l'on remarque le même souci d'agir avec humanité. Le dictateur des Philippines n'oublie, du reste, jamais d'associer tout son peuple à l'œuvre entreprise. C'est au nom de la Patrie que ses émissaires ont fini par soulever les îles du sud, qui passaient pour le boulevard de la domination espagnole, et où le nom des États-Unis n'était pas même connu. L'on dit, enfin, qu'il doit bientôt exiger de ses troupes un serment solennel et convoquer un parlement philippin.

A Manille, plus de commerce, et de moins en moins de vie. La principale force des Philippins tient à ce qu'ils sont eux-mêmes la vraie richesse des Philippines. Ils représentent le travail, la terre, les cultures, les échanges, qui ne peuvent se faire sans eux, sous ce climat, et dont seuls, comme les Chinois et les Japonais, ils peuvent tirer parti. Une insurrection des Philippins n'est pas seulement un mouvement politique : elle arrête la vie. C'est pourquoi les Américains s'abusent, s'ils croient tenir la poule aux œufs d'or, — car elle ne voudra plus les pondre. S'ils ont le projet de faire des Philippines leur domaine privé, il leur faudra, ou détruire les Philippins, ou les réduire à la condition d'esclaves.

Aujourd'hui, toute l'île est au pouvoir des insurgés, sauf Manille. Les forces indigènes enveloppent la place, et touchent aux faubourgs. Toute communication est coupée, à l'Est, avec la Laguna. Au nord, la voie ferrée est occupée dès le quatrième kilomètre.

MARDI 26 JUILLET. — *Compétitions.* — La timidité même de la diplomatie française, la médiocrité de nos forces navales, rien ne décourage l'envie des Anglais. Ils veillent toujours avec la même rigueur. Les voilà, à Hong-Kong, qui songent, sans rire, à une intervention de la France aux Philippines. En réalité, ces soupçons devraient dicter leur devoir aux ministres de la République. L'étranger se fait de la France une idée, héritée du passé, qui est plus digne de la politique

française, que la faible politique des ministres. Quoi qu'il en soit, au moment même où nos Richelieu du *Far East* exigent que les bateaux de guerre de la France n'aillent jamais plus au nord que Shangaï, dans les mers de Chine, il y a des Anglais pour craindre de voir les Français prendre pied à Manille. Certes, il eût fallu ne pas balancer, et intervenir au premier moment. Il fallait négocier l'indépendance des Philippins, et la rendre moins blessante à l'orgueil castillan. Et c'était l'occasion, ou jamais, de compenser l'abandon des Pescadores, cette faute capitale qui pèsera sur toute la politique française, en Extrême-Orient, aussi longtemps qu'on ne l'aura pas réparée.

« L'idée d'une vente des Philippines à la France pourrait être sérieuse, si elle est vraie. Pourtant nous n'y ajoutons pas foi. Il y a de bonnes raisons pour n'y pas croire. La lutte pour posséder ces îles a pris de telles proportions que les États-Unis ne sauraient tolérer de voir le prix de la guerre ainsi arraché de leurs mains. L'amiral Dewey est pratiquement maître de Manille. La vente des Philippines à la France ne serait tranquillement acceptée ni par les États-Unis ni par l'Allemagne, ni par la Grande-Bretagne. Si elles devenaient françaises, ces îles pourraient peut-être, d'une certaine façon, gagner au change : car elles auraient moins de prêtres ; mais les naturels considéreraient sans doute le changement, à beaucoup d'égards, comme la simple substitution de la règle de *King log* à celle de *King stork*[1]. Le gouvernement français est plus doux que la domination espagnole, mais la politique fiscale de la France a toujours été fort dure et fort restrictive dans toutes ses colonies ; en tout cas, cette politique entrave le développement économique de tous les pays que la France a la bonté de se soumettre. Ni les conseils des commerçants, ni ceux des coloniaux français, ni les enseignements de l'expérience n'ont réussi à instruire les hommes d'État français[2] ».

Les Anglais, ni personne d'ailleurs, ne se soucient un seul instant des Philippins. Les Anglais ne soutiennent les Américains que faute de mieux. Au début, quand ils ignoraient

1. Entendez : Le roi Héron succède au roi Cigogne (tomber de mal en pire).

2. *Hong-Kong Weekly Press*, 28 mai 1898.

encore le tour possible des événements, ils n'étaient pas sans mauvaise humeur contre les États-Unis. La mauvaise humeur des Anglais, c'est l'humeur jalouse. Un journal anglais écrivait alors : « Le point important est que, les Américains une fois établis aux Philippines, la possession n'en peut être pour eux qu'un embarras [1]. » Il ajoutait que l'hypothèse d'une colonie américaine aux Philippines ne laisse pas « de faire naître beaucoup d'objections ». Pour une fois, l'intérêt européen s'accordait avec l'intérêt britannique. « Les Philippines représentent un joyau qu'aucune puissance intéressée dans le *Far East* ne saurait voir réuni à un rival possible dans les Eaux orientales. Tant que l'Amérique limite sa sphère d'activité à l'hémisphère occidental, on ne la dérangera pas ; mais quand elle touche à l'Est, elle renie tous ses anciens principes, et rentre dans le cercle des jalousies continentales. La question se pose ainsi : *l'Espagne dépossédée, qui prendra sa place?* L'Amérique n'a pas besoin de se mêler aux difficultés du problème Extrême-Oriental. *Tous les motifs commerciaux qui nous tiennent en alerte en Chine, nous forcent également à veiller sur les Philippines.* L'anarchie là-bas fournirait à l'Allemagne un prétexte pour s'y établir. Le Japon est tout près, à Formose, et montrera plus qu'un intérêt platonique. La *Grande-Bretagne, qui a la plus large part dans le commerce des Philippines, doit naturellement aussi y être un facteur considérable.* »

En mai, à Hong-Kong, on publiait cette nouvelle-ci, qui est d'un cynisme ingénu : « On dit que le président Mac-Kinley est résolu à garder les Philippines ou à les vendre à une nation en mesure de payer une indemnité de guerre pour l'Espagne. » Ainsi les Américains ne possèdent même pas Manille, qu'il leur semble tout naturel, aux Anglais comme à eux, d'en disposer à leur guise. Quant à les remettre aux Philippins, il n'en est jamais question, même en rêve. Les Philippins ne sont assurément qu'un prétexte pour prendre pied aux Philippines.

De là les mouvements fiévreux des Allemands, leur nervosité, leur inquiétude. De là aussi, l'amitié teintée d'envie

1. *London and Chain Express*, 10 mai 1898.

que les Anglais montrent aux Américains, dont on dirait qu'ils attendent toujours une récompense. De là encore la mine contrite et attentive des Japonais. Tous les appétits s'excitent devant cette proie ; toutes les dents sont aiguisées. Chacun désire de mordre et d'enlever le morceau. Mais ils n'osent : ils ont peur les uns des autres.

Cependant les insurgés ne cachent plus qu'ils ne sont pas contents. L'attente devant Manille, qui est la mesure de la duperie, leur paraît longue et pénible. Ils se sentent joués, et trop faibles pour mettre fin au jeu. On leur avait fait des promesses formelles au début : on les élude une à une. Chaque semaine, la veille du dimanche, on leur laissait espérer la prise de Manille. On les aidait et les encourageait de toutes les manières ; on les poussait sur la place, tant qu'on croyait qu'ils n'y pourraient entrer ; on leur prêtait des mitrailleuses et des canons ; les États-Unis n'avaient alors une flotte dans la baie que pour permettre à la république philippine de s'établir : sitôt après, elle devait reprendre le chemin de la libre Amérique, le grand œuvre accompli.

Mais depuis, les soldats de l'Union sont en nombre. Ils seront dix mille demain. Les Tagals doivent agir de leur côté, seuls, à l'écart. On leur communique sèchement des ordres pour qu'ils se tiennent tranquilles. On leur retire les canons. On leur enlèverait bien, si on l'osait, les fusils. Entre eux et les Américains éclatent des rixes. Le rusé Tagal, dont la bonne foi est le moindre défaut, se défie. Il sait, et on le lui a dit, que les Américains ont cueilli comme des fruits mûrs, au passage, les îles Hawaï et les Mariannes. Il se doute qu'il a seulement changé de maîtres, et un aigre ressentiment commence à fermenter en lui.

LIEUTENANT X.

(*La fin prochainement.*)

M. DE SEMONVILLE

ET M. DE TALLEYRAND

Dans les Souvenirs malheureusement très fragmentaires et incomplets que M. d'Argout a écrits, à diverses époques sur les événements les plus importants de sa vie, le morceau le plus considérable est relatif à la mission qu'il remplit le 29 juillet 1830 avec M. de Semonville auprès du maréchal Marmont et de Charles X. Ce récit ne fut écrit qu'en 1839, immédiatement après la mort de Semonville survenue le 11 avril. C'est le 14 avril que d'Argout jeta sur le papier quelques notes sur la vie de Semonville. Nous en donnons ici les premières pages qui forment une sorte de parallèle entre Semonville et Talleyrand.

G. MONOD.

*
* *

M. de Semonville vient de mourir. Sa fin a été tragique. Il descendait un escalier, il avançait sa canne en tâtonnant pour trouver un point d'appui ; la canne a glissé sur la marche inférieure, M. de Semonville a perdu l'équilibre, il est tombé la tête en avant, il s'est fracassé le crâne, on l'a relevé mort. Ses obsèques ont eu lieu ce matin ; elles ont été mo-

destes : une messe basse, point de tentures, d'écussons, d'escorte militaire, ni de cortège d'amis. Semonville avait voulu qu'ils se réunissent directement à l'église. Elle était remplie : la moitié de la Chambre des pairs s'y trouvaient ; beaucoup de députés ; tous ceux qui avaient vécu dans sa société ; et le nombre en était considérable. Le service s'est accompli dans un morne recueillement : toutes les figures portaient l'empreinte de la tristesse, circonstance rare dans le convoi d'un vieillard de quatre-vingt-deux ans. Les parents et les intimes paraissaient sincèrement affligés, des femmes sanglotaient, les gens de sa maison montraient des visages bouleversés.

J'ai assisté, il y a peu de mois, aux splendides funérailles de M. de Talleyrand. L'impression qu'elles m'ont laissée est tout autre. Un immense cortège offrait aux regards un peuple d'ambassadeurs, de hauts dignitaires, de grandes notabilités.

L'or des broderies, les crachats, les uniformes reluisaient au soleil. Les haies de soldats, les longues files du clergé, les enfants de chœur portant à la main des cierges allumés, un char magnifique surchargé de velours, d'armoiries, de panaches et de décorations, les housses des chevaux traînantes et ornées de larmes argentées, les fenêtres encombrées de femmes élégamment vêtues, une foule curieuse, rangée le long du chemin, tout contribuait à donner à cette solennité un aspect brillant et animé. Les invités marchaient en désordre, se groupant, se saluant, se donnant la main, causant politique, spectacles ou littérature, parlant aussi quelquefois du défunt, mais pour s'informer en souriant des particularités d'une tardive et miraculeuse conversion, ou bien des compliments qu'avait pu balbutier un courtisan moribond en recevant une visite auguste. L'observateur le plus sagace n'aurait pu discerner sur aucune de ces physionomies la plus légère trace d'un regret, même par les héritiers menant le deuil. N'étaient le cercueil et le corbillard on aurait pu croire, en regardant le cortège, qu'on assistait à un baptême, à une noce ou à une cérémonie de cour.

D'où proviennent des différences aussi tranchées dans les impressions produites par la mort de ces personnages éminents ?

Tous deux s'étaient ressemblés par leurs vices et par quelques-unes de leurs qualités, tous deux avaient beaucoup d'esprit, mais l'un avait un grand esprit, et l'autre un esprit fin, délié, gracieux, original, et d'une médiocre portée. Aussi M. de Talleyrand a-t-il joué un grand rôle dans le monde. Par son ascendant moral, il a plusieurs fois dominé la France, influencé l'Europe, préparé et amené des changements de dynasties, et sa carrière politique s'est terminée avec éclat: il a consolidé la Révolution de juillet en nous préservant d'une guerre générale. Semonville n'a exercé d'action que sur des événements secondaires, et il a stérilement dépensé une habileté prodigieuse dans des menées obscures et dont le but souvent était futile. Tous deux, jusqu'à leur dernier jour, ont aimé l'intrigue, mais l'un comme moyen et l'autre comme occupation. Tous deux ont constamment tenu en médiocre estime la véracité, la loyauté, la fidélité politique, et ils se sont bien gardés de mettre jamais en pratique ces compromettantes vertus. De la probité, ils n'en faisaient guère plus de cas. Leurs relations privées ont rarement offert sincérité et sûreté, quoiqu'elles fussent douces, agréables et faciles ; mais M. de Talleyrand a trahi à mesure du besoin tous ses amis et il les a successivement perdus; Semonville s'est contenté de les jouer et il les a gardés. L'un et l'autre se complaisaient dans l'ironie et dans es mots piquants, mais l'un les aiguisait avec une brièveté incisive et profonde, l'autre prodiguait d'amusantes et originales railleries. Semonville égratignait les gens, M. de Talleyrand les poignardait.

Leur vie ne saurait être offerte comme un modèle de régularité ; le scandale y abonde. Le goût des plaisirs s'est conservé en eux dans leur extrême vieillesse ; mais M. de Talleyrand couvrait ses dérèglements d'un vernis de dignité ; son impassibilité profonde le mettait au-dessus des atteintes de l'opinion ; le cri de la morale publique n'arrivait pas jusqu'à lui. M. de Semonville se disculpait de ses méfaits en s'en accusant ; il les avouait, il s'en faisait gloire ; sous le règne dévôt de Charles X, il en faisait parade comme d'un acte de courage et d'indépendance, et cela lui servait à racheter quelques lâchetés.

L'un et l'autre exerçaient une séduction puissante, avec des manières essentiellement dissemblables. M. de Talleyrand, inégal et quinteux, ne montrait son esprit que par boutades ou par intérêt; il passait des journées entières dans une taciturnité froide et maussade, puis tout à coup il se réveillait, sa conversation s'animait, elle devenait ingénieuse, brillante, profonde, son esprit lançait des éclairs; on en était ébloui, on l'écoutait avec ravissement; mais, en parlant, il ne songeait nullement à plaire à son entourage, il s'en souciait peu, il obéissait au caprice du moment; son cerveau chargé d'électricité avait besoin de se dégager. Toutefois, bien ou mal disposé, son esprit ne lui faisait jamais défaut lorsqu'il jugeait utile de capter des adhérents ou des suffrages. En toute occasion, il parlait de haut; il dominait constamment ses interlocuteurs. Il n'en était pas ainsi de M. de Semonville; il se mettait au niveau de tout le monde, il voulait plaire à tous, toujours et à tout prix; il cherchait à charmer maîtres et valets, sans autre profit que celui de se rendre agréable; il aimait à être aimé; il se repliait comme un serpent pour trouver des arguments et un langage approprié aux goûts, aux intérêts de chacun. Quelquefois il donnait au pouvoir d'utiles et de hardis avertissements; mais il savait les revêtir d'une forme bouffonne qui le mettait à l'abri de la colère des gouvernants. Sa gaieté était intarissable. Ni la vieillesse, ni les infirmités, ni la perte d'une grande partie de sa fortune, ni la mort des gens qu'il aimait le mieux n'avaient pu altérer sa verve et sa causticité. Le malheur glissait sur lui; cependant jamais il ne s'est montré insensible aux infortunes d'autrui. Son caractère était bienveillant, il sympathisait aux douleurs des malheureux, il s'efforçait de les soulager; sa générosité était extrême. S'agissait-il de rendre service à un parent, à un ami, à un collègue, voire même à un ennemi, il se mettait en campagne, il courait, il se démenait, il ne se donnait trêve ni repos qu'il n'eût réussi. La masse de services individuels qu'il a rendus aux membres de la pairie est incalculable. Il était bon pour sa famille, pour ses subordonnés, pour ses domestiques; il s'en faisait adorer.

Telle est l'explication des regrets qu'il a laissés après lui. M. de Talleyrand l'appellait un pendard obligeant; mais lui,

M. de Talleyrand, sous le Directoire, avait refusé de donner cinquante louis pour sauver son frère d'un danger capital. Vers la fin du Directoire, il y eut une réaction contre les émigrés. Plusieurs émigrés furent fusillés, entre autres le marquis d'Ambert. Archambauld de Périgord s'était caché à Passy. Il vivait avec madame de Bouillé. Celle-ci devait douze cents livres à sa femme de chambre qui menaça de dénoncer Archambauld si elle n'était pas payée. Archambauld demanda cinquante louis à son frère, alors ministre des affaires étrangères. M. de Talleyrand commença par les refuser, puis, après trois mois de supplication, il consentit à prêter cette somme, mais il l'avança cent livres par cent livres. M. de Talleyrand n'a jamais fait que des libéralités d'ostentation : il a laissé d'anciens amis dans une horrible détresse sans leur porter secours. A Moutron, ruiné et paralytique, il a ironiquement légué un bureau à Tronchin ; enfin son âme était si sèche et son égoïsme si complet qu'il se refusait même à de simples démarches qui auraient pu tirer d'embarras des hommes qui depuis quarante ans vivaient dans son intimité. Ce n'est pas qu'il redoutât d'user son crédit ; mais il lui répugnait de se donner la peine. Il n'est donc pas surprenant que personne n'ait été affligé de sa mort.

En résumé, M. de Talleyrand et M. de Semonville étaient égoïstes tous deux, mais l'un avec une bonne et l'autre avec une mauvaise nature. Tous deux, malgré leur égoïsme, avaient un grand courage ; ils étaient braves devant le péril et devant la douleur, devant les approches de la mort. Tous deux se sont mis en toutes circonstances au-dessus des événements ; ils les ont toujours pressentis avec une sagacité merveilleuse, toujours ils en ont tiré le meilleur parti dans leur propre intérêt. M. de Talleyrand, par son calme imperturbable, a exercé un grand empire sur une société pétulante et passionnée. M. de Semonville saisissait le côté ridicule des événements et se moquait de tout. Sa tournure d'esprit était sympathique au caractère national, et il l'a exploité avec une grande supériorité ; mais il y avait en lui du comédien et du subalterne. Quelquefois il manquait de goût, et son langage devenait cynique ; il n'avait pas le ton de la très bonne compagnie ; il racontait à merveille, mais à chaque récit il ajou-

tait quelque ornement nouveau, en sorte qu'au bout de dix ans le fait devenait méconnaissable. Vers la fin de sa vie, son esprit s'était alourdi, et il répétait trop souvent les mêmes choses.

M. de Talleyrand a été le dernier des grands seigneurs, et M. de Semonville le type de la gaieté spirituelle et des vices de la société parisienne d'autrefois. Ces deux moules sont brisés ; quiconque ne les a pas vus ne se formera jamais une juste idée de ce qu'était avant la Révolution la haute aristocratie et la société de la capitale. Dans ma jeunesse, j'ai vu beaucoup de débris de l'une et de l'autre, mais ils ont successivement disparu...

COMTE D'ARGOUT

CŒURS PURITAINS[1]

IV

Après le départ de Déborah Thayer, la jeune fille assise près de la porte se leva.

— Je ne savais pas qu'elle était là, sans quoi... je ne serais pas entrée, dit-elle vivement.

— Cela ne fait rien du tout! répondit madame Barnard, qui tremblait de la tête aux pieds.

Elle s'était laissée tomber dans un *rocking-chair*, et le balançait violemment sans s'en douter.

Céphas ouvrit la porte du four, il y engouffra toute une collection de ses tourtes; le claquement du loquet de fer fit tressauter Rachel comme un coup de pistolet.

Charlotte se leva et sortit de la cuisine, après un regard en arrière et un léger signe de tête; la jeune fille la suivit si discrètement qu'elle avait l'air de ne pas se voir elle-même. Céphas leur jeta un coup d'œil farouche, mais ne dit rien; il était comme un savant absorbé dans une telle rage de recherches et d'expériences que, pour l'instant, il ne faisait plus attention à rien d'autre.

La jeune fille — c'était Rose Berry, la cousine de Charlotte, — grimpa derrière elle, tout essoufflée, les marches raides qui menaient à sa chambre.

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

C'était une mignonne petite créature qui avait présentement les nerfs tendus à l'excès. Elle pouvait à peine respirer quand elle s'assit sur la petite chaise de bois dans la chambre de Charlotte. Charlotte, elle, s'assit sur son lit. Les deux jeunes filles se regardèrent, Rose avec des yeux inquiets et curieux, Charlotte avec un air douloureux et digne.

— Je n'ai pas couché ici cette nuit, dit enfin Charlotte.

— Vous êtes allée chez tante Sylvia, n'est-ce pas ? répondit Rose. comme s'il n'était pas question d'autre chose.

Charlotte inclina la tête, puis elle regarda tristement par la fenêtre, par-dessus la tête de sa cousine.

— Vous avez entendu parler de cela, je pense? fit Charlotte.

— Un peu, répondit Rose d'un ton évasif.

— Je ne comprends pas comment cela s'est su. Pour moi, je ne crois pas qu'il en ait rien dit à personne.

La petite figure mutine et le cou fin de Rose devinrent cramoisis. Elle ouvrit la bouche comme pour parler, puis la referma et respira profondément.

— Je ne peux pas imaginer comment cela s'est su, répéta Charlotte.

Rose regarda Charlotte avec effort; elle serra convulsivement ses petits poings :

— Je venais ici à travers champs hier soir, et je vous ai entendue sur la route appeler Barney, — dit-elle en articulant ses mots avec peine.

— Rose Berry, vous ne l'avez dit à personne?

— Je suis rentrée et je l'ai dit à mère, voilà tout ! Je ne pensais pas que cela pût faire aucun mal, Charlotte.

— Ce sera la fable de toute la ville, voilà tout ! ça suffit comme ça.

— Je ne crois pas qu'on le sache. J'ai dit à mère de ne pas le dire.

— Madame Thayer le sait.

— Peut-être Barney le lui a-t-il dit.

— Rose Berry, vous savez très bien que Barney ne ferait pas une chose pareille.

— C'est vrai, je ne suppose qu'il en soit capable.

— Il ne s'agit pas de supposer ! Vous le savez bien !

— Oui, je le sais. Je connais Barney aussi bien que vous,

Charlotte... Oh! Charlotte ne soyez pas fâchée! Si j'avais réfléchi, je ne l'aurais pas dit à mère. Je ne pensais pas mal faire. J'étais moi-même toute bouleversée. Ne pleurez pas Charlotte.

— Je ne pleurerai pas, — dit Charlotte courageusement. — J'ai fini de pleurer.

Elle essuya ses yeux avec son tablier, d'un geste rude, et releva fièrement la tête.

— Je sais que vous n'avez pas voulu mal faire, Rose, et je suppose que, de toute façon, cela se serait su. Presque tout se sait, sauf les bonnes actions.

— Bien vrai, je n'avais pas l'intention de mal faire, Charlotte!

— Ne parlons plus de cela.

— Je venais en courant à travers champs, hier soir. Je pensais que vous seriez dans la salle de devant avec Barney, mais que je verrais tante Rachel. J'étais terriblement seule à la maison : père était couché et mère dormait dans son fauteuil. Quand je suis arrivée au mur de pierre, près du bois, je vous ai entendue, et alors je suis rentrée... Vous ne croyez pas qu'il reviendra... jamais?

— Non.

— Oh! Charlotte!

La voix de la jeune fille prenait un son étrange, comme si quelque grande émotion cachée dans son cœur essayait de se faire jour et de crier. Charlotte tressaillit sans savoir pourquoi. Les mots et le ton ne paraissaient pas avoir le même sens, les paroles n'étaient pas d'accord avec la musique.

— J'y ai renoncé la nuit dernière, dit Charlotte. C'est fini, je vais ranger mon trousseau.

— Je ne vois pas pourquoi vous en êtes si sûre.

— Je le connais.

— Mais je ne vois pas ce que vous lui avez fait, Charlotte : ce n'est pas avec vous qu'il s'est querellé.

— Cela ne fait rien. Il ne peut plus se marier avec moi sans se contredire ; et cela, il ne peut pas le faire. Il ne peut pas assez sortir de lui-même pour se contredire. J'ai bien réfléchi à tout cela. C'est mathématique. C'est bien fini.

— Charlotte...

— Quoi ?

— Est-ce que vous ne pourriez pas aller vous marier ailleurs ? Quelle nécessité y a-t-il qu'il vienne ici, s'il en a été chassé et s'il a déclaré qu'il n'y reviendrait pas ?

— Ce serait s'en tenir à la lettre, oui, sans doute ! — répondit Charlotte dédaigneusement. — Croyez-vous qu'il tricherait ainsi avec lui-même et que, s'il en était capable, je le laisserais faire ? Non, quand Barney Thayer est sorti de cette maison hier soir, quand il a dit ce qu'il a dit, cela signifiait que tout était fini, qu'il ne se marierait jamais avec moi, qu'il n'avait plus rien à faire avec nous, et il ne changera pas d'avis. Je ne lui en fais pas de reproches. Je suis convaincue que tout est fini et je vais ranger mon trousseau.

— Oh ! Charlotte, comme vous prenez cela tranquillement !

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Avec toute autre personne, je croirais à de l'indifférence !

— Peut-être est-ce cela !

— Je ne pourrais pas le supporter comme cela, non, je ne le pourrais pas ! — cria Rose tout à coup, avec violence. — Je ne le supporterais pas, quand je devrais aller à genoux lui demander de revenir !

Rose rejeta la tête en arrière et regarda Charlotte avec une singulière expression de défi ; son visage enflammé semblait subitement s'épanouir et se colorer comme une fleur. Les pupilles de ses yeux bleus étaient dilatées jusqu'à les faire paraître noirs, ses lèvres minces étaient gonflées et rouges.

— Je le ferais, — dit-elle, les joues en feu, la poitrine soulevée, — sans me soucier de rien, je le ferais !

Charlotte la regarda et une rougeur fugitive monta comme un reflet sur son beau visage.

— Je le ferais ! répéta Rose.

— Cela ne servirait à rien.

— Cela servirait, s'il avait le moindre sentiment pour vous !

— Cela servirait, si ce sentiment pouvait l'emporter. Mais Barney Thayer a une terrible volonté qui ne le laisse pas toujours maître de faire ce qu'il désire.

— Je ne le crois pas assez fou pour se crever les yeux à lui-même.

— Vous ne le connaissez pas.

— En tout cas, j'essaierais.

— Cela ne servirait à rien.

— Je crois vraiment que vous ne tenez pas à lui le moins du monde, Charlotte Barnard! s'écria Rose. Autrement, vous ne renonceriez pas à lui si facilement pour une si sotte histoire! Vous restez là, l'air si tranquille!... Je finirais par croire que, dans un mois, un autre garçon tiendra la corde... J'en connais un qui meurt d'envie de vous avoir.

— Il m'aura peut-être! répondit Charlotte.

— Vraiment?...

Rose essayait de plaisanter, mais son regard était féroce.

— Vous saurez cela quand je reviendrai de mon tombeau pour le dire, fit Charlotte. Il faut patienter jusque-là, Rose.

Elle se leva et alla épousseter sa commode et le petit miroir accroché au-dessus. Elle serrait violemment les lèvres et ne regardait pas sa cousine.

— Voyons, Charlotte, ne devenez pas folle! répliqua Rose. Je n'aurais peut-être pas dû vous dire ce que je vous ai dit, mais il m'a semblé que vous n'y teniez pas *tant*... Il me semble, à moi, que je ne pourrais pas rester là, calme et tranquille, si j'étais à votre place... J'éprouverais le besoin de faire quelque chose.

— Je le ferais s'il y avait quelque chose à faire, dit Charlotte.

Elle cessa d'épousseter et s'appuya contre le mur; elle réfléchissait.

— Je voudrais qu'il y eût une montagne à soulever, dit-elle. Je la soulèverais.

— Moi, j'irais tout droit au champ qu'il laboure et je lui ferais promettre de venir me voir ce soir même.

— Je l'ai rappelé hier soir... vous m'avez entendue! dit Charlotte avec amertume.

Le front baissé, elle regardait par terre; son délicat petit menton carré s'appuyait sur son fichu de mousseline.

— Je le rappellerais encore.

— Vous feriez cela? Vous le feriez? — cria Charlotte en se redressant. — Vous resteriez sur la route à rappeler un homme qui ne tournerait même pas la tête? Vous continueriez à l'appeler pour que toute la ville vous entendît?

— Oui, je le ferais, je le ferais. Je ne serais honteuse de rien, pourvu que je l'épouse!... J'irais à genoux devant lui, à la face de toute la ville.

— Eh bien, moi pas! dit Charlotte.

— Je le ferais si j'étais sûre qu'il pense à moi comme je pense à lui.

Charlotte la regarda fièrement :

— Pour cela, dit-elle, j'en suis sûre.

Rose tressaillit.

— En ce cas, je ferais n'importe quoi! répliqua-t-elle obstinément.

— Eh bien, je pourrais le faire, dit Charlotte, mais peut-être que je n'y tiens pas. Peut-être que tout cela n'est pas aussi dur pour moi que pour une autre...

La voix de Charlotte se brisa; mais elle secoua la tête, elle reprit son plumeau et se remit à épousseter.

— Oh! Charlotte! Je ne voulais pas dire cela. Je sais trop bien que vous y tenez... c'est effrayant!... Seulement je ne comprends pas comment vous pouvez avoir l'air aussi calme; ça ne me ressemble pas. Naturellement, je sais que vous souffrez en dedans. Votre robe de noces est prête, et tout... N'est-ce pas, tout est prêt, Charlotte?

— Oui, dit Charlotte, à peu près.

Elle tâchait de parler posément, mais la voix lui manqua. Tout à coup, elle se jeta sur son lit en cachant son visage; tout son corps était soulevé, convulsé par de grands sanglots.

— Oh! non, Charlotte! non!

Rose criait, en se tordant les mains, la figure frissonnante, mais sans larmes.

— Peut-être que je n'y tiens pas! sanglotait Charlotte. Peut-être... que je n'y tiens pas!

— Oh! Charlotte!

Rose regardait les pauvres épaules secouées par les sanglots, la pauvre tête abattue. Charlotte, ramassée ainsi, sur le lit, en un petit tas misérable, paraissait très jeune et très faible. Sa belle taille de femme, par où d'ordinaire elle était si supérieure à Rose, avait disparu. Rose approcha sa chaise du lit, s'assit et posa sa petite main fine sur le bras de Charlotte; Charlotte, à travers sa manche, la sentit brûlante.

— Oh! non, Charlotte! fit Rose. Je suis désolée d'avoir dit cela.

— Peut-être que je n'y tiens pas, — sanglotait encore Charlotte, — peut-être que je...

— Oh! Charlotte, je suis désolée, dit Rose en tremblant. Je sais que vous y tenez. Ne soyez pas si fâchée de ce que j'ai dit.

Elle pressa plus fortement le bras de Charlotte; sa voix changea :

— Écoutez. Charlotte, dit-elle, je ferai tout au monde pour vous aider, je vous le promets, et je le ferai comme je le promets.

Charlotte serra la main de sa cousine.

— Je suis désolée d'avoir dit cela! répéta Rose.

— N'y pensons plus! fit Charlotte en suffoquant.

Elle sanglota encore un peu, entraînée par son chagrin, puis elle se leva et secoua la main de Rose.

— Allons, c'est oublié, dit-elle ; je n'aurais pas dû y attacher d'importance, car je sais bien que vous n'aviez pas de mauvaise intention. Mais c'était... la dernière goutte... et, quand vous avez parlé de ma robe de noces...

— Oh! Charlotte, c'est vous qui en avez parlé la première! dit Rose d'un ton suppliant.

— J'en avais parlé, donc personne autre ne devait le faire, répondit Charlotte.

Elle essuya ses yeux, puis elle lissa ses cheveux avec la paume de ses mains.

— Je sais que vous n'aviez aucune mauvaise intention, Rose... Ma robe de soie a été finie mercredi dernier: je voulais vous le dire.

Charlotte essayait de sourire, avec ses pauvres lèvres gonflées et ses yeux rougis.

— Je suis désolée d'en avoir parlé, dit Rose encore une fois; j'aurais dû penser que cela vous ferait du mal, Charlotte.

— Non, vous ne pouviez pas le prévoir. J'ai été horriblement sotte. Voulez-vous voir ma robe, Rose?

— Oh! Charlotte, vous ne voulez pas me la montrer?

— Si, je le veux. Je veux que vous la voyiez... avant que je l'enferme. Elle est dans la chambre du nord.

Rose suivit Charlotte par le couloir, jusqu'à la chambre du nord. Charlotte avait eu un frère qui était mort, une dizaine

d'années plus tôt, à l'âge de vingt ans. La chambre du nord était la sienne ; les tiroirs de la commode étaient restés remplis de ses vêtements ; le chapeau de soie, qui avait été l'orgueil de son adolescence, était encore accroché au clou où il l'avait laissé. avec son habit du dimanche. Sa mère n'avait pas voulu qu'on les enlevât, et les gardait là, les brossant fréquemment pour les préserver de la poussière et des mites.

Chaque fois que Charlotte pénétrait dans cette chambre étroite et longue, toute en lignes ondoyantes avec son plancher inégal, ses murs et son plafond à l'avenant, avec son papier bleu et blanc, à grandes arabesques, et ses rideaux de papier vert sur lesquels retombaient d'autres rideaux de basin blanc à franges, tirés en hiver et flottant au vent des fenêtres ouvertes en été, elle se sentait comme enveloppée d'une présence invisible mais réelle, aussi réelle que ses visions de petite fille, alors qu'elle découvrait des visages, à la longue, dans les dessins vagues du vieux papier de tenture.

Ce jour-là, quand elle ouvrit la porte et que les rideaux verts et blancs furent soulevés par le courant d'air, elle ne pensa pas à son frère, elle ne lui donna aucun souvenir.

Rose la suivit jusqu'au lit ; un drap blanc était posé sur le couvre-pied de perse. Charlotte le souleva.

— J'y ai fait le dernier point mercredi soir, dit-elle d'une voix étouffée.

— Est-ce qu'il n'est pas venu, ce soir-là ?

— Je l'avais finie avant son arrivée.

— L'a-t-il vue ?

Charlotte fit signe que non. Les deux cousines regardaient gravement la robe de soie.

— Vous ne pouvez pas la voir, il fait trop sombre, dit Charlotte.

Et elle releva un rideau.

— Oui, je la vois mieux, fit Rose à demi-voix. Elle est bien belle, Charlotte !

La robe, étalée sur le lit, formait des plis onduleux. Elle était pourpre, avec des rayures blanches et roses, d'un rose délicat. Un glacis argenté courait sur le tout, comme la lumière même de la soie,

Rose tâta la robe avec respect.

— Comme elle est épaisse! dit-elle.

— Oui, c'est une belle étoffe.

— Vous aviez envie d'une robe pourpre?

— Oui, il aime cette couleur.

— Il a raison, c'est joli et cela vous va très bien.

Charlotte prit la jupe et la passa, avec un frou-frou de soie, par-dessus sa tête. L'étoffe glissa en cercle autour d'elle, elle avait l'air d'une admirable tulipe renversée.

— Elle est magnifique! dit Rose.

La figure de Charlotte, baissant les yeux sur la jupe de soie, avait presque son expression naturelle. Son esprit, malgré elle, se complaisait dans le passé.

— Essayez le corsage, demanda Rose.

Charlotte ôta son corsage de toile et passa ses bras blancs et fermes dans les manches de soie flambantes; la longue courbe de son cou jaillissait de là noblement. Elle se mit devant sa glace et boutonna le corsage, avec un froncement de sourcils.

— Elle vous va comme un gant! murmura Rose avec admiration, en passant la main sur le dos brillant de Charlotte.

— J'ai aussi un capuchon pour aller au service.

Charlotte alla vers la commode, ouvrit le tiroir d'en haut et en tira un capuchon de mousseline brodée; elle l'ajusta soigneusement sur ses épaules, l'attachant sur sa poitrine par une petite broche en d'or qui renfermait des cheveux de son frère.

— Très élégant! s'écria Rose,

— Je vais vous montrer mon chapeau, dit Charlotte.

Elle entra dans un cabinet et en ressortit avec un grand carton vert.

Rose se pencha; elle ne respirait plus tandis que Charlotte ouvrait le carton.

— Oh! cria-t-elle. Oh! Charlotte!...

Charlotte élevait en l'air le chapeau en belle paille brillante de Danstable; sous le bord, tout autour, une ruche de dentelle et une guirlande légère de fleurs blanches. Là-dessus, des coques de gaze blanche, bien raides, et de grandes brides flottaient sur les bras de Charlotte tandis qu'elle élevait en l'air cette merveille.

— Essayez-le, dit Rose.

Charlotte se mit devant la glace et posa le chapeau sur sa tête. Elle noua soigneusement les brides sous son menton, en un grand nœud carré. puis elle se tourna vers Rose. La guirlande blanche entourait sa tête comme un nimbe; elle avait l'air d'une mariée à la chapelle.

— Il est magnifique! — dit Rose en souriant, avec des yeux graves. — Vous êtes vraiment belle ainsi, Charlotte.

Charlotte resta un moment immobile; Rose la contemplait.

— Oh! Charlotte, s'écria-t-elle soudain, je ne peux pas croire que vous ne finirez pas par l'avoir!...

Les yeux de Rose étaient ardemment fixés sur Charlotte, comme si la robe de mariée qui était là, bien visible, était pour elle, tout à coup, la preuve d'une réalité: ainsi d'un vêtement laissé par un fantôme. Rose eut tout à coup la conviction que leur querelle passerait, que Charlotte épouserait Barney, et qu'elle le savait.

Un changement se fit sur le visage de Charlotte. Elle commença à dénouer les brides du chapeau.

— Est-ce que vous ne le croyez pas? demanda Rose, sans haleine.

— Non, je ne le crois pas.

Charlotte retira le chapeau et lissa soigneusement les brides, un peu chiffonnées.

— A votre place, cria Rose, cela me ferait du bien de mettre ce chapeau en miettes.

Charlotte le replaça dans le carton et commença à défaire sa robe.

— Je ne comprends pas que vous puissiez seulement supporter la vue de toutes ces choses-là; il me semble que je ne pourrais pas les garder à la maison. Je donnerais cette robe au chiffonnier, si elle était à moi!

Les joues de Rose prenaient feu et ses yeux devenaient féroces en regardant la robe que Charlotte laissait glisser par terre et qui s'amoncelait en plis bruissants autour d'elle.

— Je ne trouve aucun sens à abîmer tout ce qu'on a pu avoir parce qu'on ne peut plus avoir ce qu'on désire! répondit Charlotte d'une voix sévère.

Elle remit soigneusement la robe de soie sur le lit et la

recouvrit de son enveloppe. Sa figure était parfaitement calme.

Rose la regardait toujours, avec la même question dans ses yeux perçants.

— Vous savez très bien que Barney et vous, vous finirez par faire la paix ! dit-elle.

— Non, je ne sais pas cela ! répondit Charlotte. Si nous descendions maintenant ? J'ai de l'ouvrage qui m'attend.

Elle baissa le rideau vert devant la fenêtre et sortit de la chambre.

Rose la suivit. Comme Charlotte allait descendre, elle lui saisit le bras.

— Attendez un moment. Écoutez, Charlotte.

— Qu'y a-t-il ?

— Écrivez-lui un mot et je le lui porterai. J'irai jusqu'au champ où il travaille, en rentrant à la maison.

Les larmes montèrent aux yeux de Charlotte.

— Vous êtes vraiment bonne, Rose, dit-elle, mais je ne peux pas.

— Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux ?

— Non, je ne peux pas. N'en parlons plus.

Charlotte repoussa la main de Rose qui la retenait, et les deux jeunes filles descendirent. Madame Barnard leur jeta un regard découragé lorsqu'elles entrèrent dans la cuisine. Ses yeux étaient rouges, sa bouche tombante. Elle nettoyait les débris de pâte restés sur la table ; il y avait dans la cuisine une odeur de cuisson, mais Céphas était sorti. Elle essaya de sourire à Rose.

— Est-ce que vous partez ? lui demanda-t-elle.

— Oui, j'ai à faire ; il faut que je couse ma robe de mousseline... Quand viendrez-vous, tante Rachel ? Il y a un siècle que vous n'êtes venue chez nous.

— Je n'ai envie d'aller nulle part ! — cria madame Barnard avec un soudain désespoir. — Je n'en peux plus.

Elle tomba sur une chaise et se couvrit le visage de son tablier.

— Mère, ne pleurez pas ! dit Charlotte.

— Je ne peux pas m'en empêcher, sanglota sa mère. Vous êtes jeune, vous avez plus de force pour supporter le malheur ;

moi, je suis à bout... Je souffre plus pour vous que si c'était pour mon compte; et puis, j'ai encore tant de choses à endurer, avec cela. Je sens que je n'ai plus la force d'endurer tant de choses, maintenant!

— Oncle Céphas devrait être honteux! cria Rose.

Rachel se leva :

— Allons, je n'ai pas encore autant d'ennuis que bien des gens! dit-elle, en rattrapant sa respiration et sa dignité. Votre oncle Céphas est plein de bonnes intentions... Les tourtes à l'oseille, ç'a été la dernière goutte d'eau qui a fait déborder le vase, mais je n'aurais pas dû y attacher d'importance.

— Vous n'allez pas manger des tourtes à l'oseille, je suppose? demanda Rose tout effarée.

— Ce ne sera peut-être pas plus mauvais qu'autre chose! répondit Rachel se remettant à gratter la planche à pâte.

— Je ne sais pas comment vous feriez.

— Cela ne nous empoisonnera pas, toujours!

— Il faut que je m'en aille, fit Rose.

Au moment de sortir, elle regarda Charlotte et, tout bas, d'une voix hésitante :

— Est-ce que cela ne vaudrait pas mieux? dit-elle.

Charlotte secoua la tête, et Rose sortit, au beau soleil du printemps. Elle baissait la tête, sur la route, devant les tièdes bouffées du vent; elle ne voyait pas les oiseaux dans les branches: les blancs pommiers lui semblaient chanter.

La figure de Rose, encadrée de sa capeline verte, était comme la fleur même, la fleur hâtive de la jeunesse au printemps: ses yeux avaient la fraîcheur imprévue des violettes; les lèvres rouges, le sang aux joues, elle se penchait vers le vent comme vers un amoureux. Elle dépassa la maison neuve de Barnabé Thayer: elle arriva bientôt à la hauteur du champ qu'il labourait. Derrière son cheval blanc, elle voyait sa veste bleue courbée sur la charrue.

Elle s'arrêta pour le regarder, puis elle fit quelques pas et s'arrêta de nouveau. Barney ne jeta pas les yeux de son côté. Il y avait entre eux toute la largeur d'un champ.

Elle se décida à passer la barrière de ce premier champ. Elle allait lentement, relevant sa jupe là où l'herbe était humide et cueillant un petit bouquet de violettes d'un air très occupé,

comme si elle n'était pas venue pour autre chose. Puis elle passa la barrière qui séparait les deux champs, et ne se trouva plus qu'à une petite distance de Barney. Il ne la regardait toujours pas.

Rose releva sa jupe et marcha dans le sillon derrière lui.

— Hé! Barney, fit-elle d'une voix tremblante.

— Hé! répondit-il, sans un coup d'œil de côté, continuant sa besogne.

— Barney! dit-elle timidement.

— Eh bien! dit Barney, se tournant à moitié, avec un léger mouvement de politesse.

— Savez-vous si Rébecca est à la maison?

— Je n'en sais rien du tout.

Barney suivait obstinément sa charrue; et Rose suivait Barney.

— Barney! reprit-elle.

— Quoi?

— Arrêtez-vous un moment et regardez par ici.

— Je n'ai pas le temps de causer.

— Si, si, rien qu'une minute... Regardez par ici.

Barney s'arrêta, et tourna sur l'épaule une figure sévère et triste.

— Je viens de chez Charlotte, dit Rose.

— Que voulez-vous que cela me fasse?

— Barney Thayer, n'êtes-vous pas honteux?

— Je n'ai pas le temps de causer.

— Si! si!... Regardez par ici. Charlotte souffre horriblement.

Barney tournait le dos à Rose; ses épaules elles-mêmes avaient l'air hargneux.

— Barney, pourquoi ne faites-vous pas la paix avec elle?

Il ne broncha pas.

— Barney, elle souffre horriblement de ce que vous n'êtes pas revenu hier soir quand elle vous appelait.

Il ne répondit pas. Lui et son cheval blanc, c'étaient deux statues.

— Barney, pourquoi ne faites-vous pas la paix avec elle? Je vous en prie!

Barney se retourna entre les mancherons de la charrue et la regarda en face :

— Rose, vous ne savez pas le premier mot de l'affaire! dit-il.

Rose le regarda de ses jolis yeux suppliants :

— Oh ! Barney, la pauvre Charlotte est si profondément malheureuse! Je sais cela, en tout cas.

— Vous ne savez pas dans quelle situation je suis. Je ne peux pas...

— Allez la voir, Barney.

— Croyez-vous que je retournerai dans la maison de Céphas Barnard après qu'il m'en a chassé?

— Allez un peu sur la route et elle viendra vous rejoindre. J'irai la chercher.

Barney secoua la tête.

— Je ne peux pas, vous ne savez rien de l'affaire, Rose!

Il la regarda dans le blanc des yeux :

— Vous êtes vraiment bonne, Rose! dit-il, comme s'il s'apercevait tout à coup de sa présence.

Elle rougit légèrement, elle lui sourit et sa figure, tournée vers lui, comme une fleur vers le soleil, devint toute rose.

— Non, je ne suis pas bonne, murmura-t-elle.

— Si, vous l'êtes... mais je ne peux pas. Vous ne savez rien de l'affaire.

Il reprit le manche de la charrue.

— Barney, encore un moment!

— Je n'ai pas le temps de m'arrêter; cela ne sert à rien de causer, dit-il.

Et il repartit, plein de remords, dans le sillon qui s'ouvrait devant lui. Avant qu'il tournât le coin, Rose courut jusqu'à lui et lui prit le bras.

— Vous ne trouvez pas que j'ai fait quelque chose d'inconvenant en vous parlant de cela, Barney? lui dit-elle, pleurant à demi.

— Quelle idée! Je pense que l'intention était bonne, dit Barney.

Il dégagea son bras doucement et tira la bride de droite pour faire tourner le cheval.

— Hue! cria-t-il, — et il s'éloigna d'un air décisif.

Rose le suivit des yeux, une minute, puis elle traversa le

champ. Comme elle franchissait les sillons, ses genoux tremblaient.

Une fois sur la route, elle marcha vite jusqu'à la maison Thayer ; elle allait la dépasser quand elle s'entendit appeler ; elle se retourna pour voir qui c'était.

Rébecca Thayer traversait la cour d'un pas rapide, un panier au bras :

— Attendez-moi un instant, cria-t-elle, et j'irai avec vous.

V

Rébecca, marchant à côté de Rose, semblait appartenir à une autre race. Elle était beaucoup plus grande, et, dans la splendeur de ses formes jeunes et pleines, auprès de Rose si svelte et mignonne, elle semblait une fleur des tropiques. Son corps ondulait en avant, plutôt qu'elle ne marchait, tandis que Rose pressait les mouvements de ses membres délicats.

— Je vais porter ces œufs au magasin et demander du sucre en échange, dit Rébecca.

Rose répondit d'un signe, distraitement. Elle ne pensait qu'à sa conversation avec Barney.

— Quelle belle journée, n'est-ce pas? dit Rébecca.

— Oui, très belle... Mais, Rébecca, je pense à Barney; j'ai bien peur de l'avoir rendu furieux, tout à l'heure.

— Pourquoi? Qu'avez-vous fait?

— En passant, je me suis arrêtée dans le champ. J'avais été voir Charlotte et je lui ai parlé de la chose.

— Qu'est-ce que vous en savez? demanda brusquement Rébecca.

— Charlotte m'en a parlé ce matin... Et hier soir, j'allais justement chez elle à travers champ : j'ai aperçu Barney qui s'en allait et je l'ai entendue l'appeler... J'ai eu l'idée d'aller le trouver, lui, pour lui persuader de faire la paix avec elle, mais je n'ai pas réussi.

— Oh! cela s'arrangera, dit Rébecca.

— Alors, vous croyez qu'ils feront la paix? demanda vivement Rose.

— Bien entendu!... Nous passons un vilain moment, grâce au pauvre Barney. Il n'est pas rentré cette nuit et n'a pas desserré les dents ce matin. Il n'a pas voulu déjeuner. Il est entré dans sa chambre juste le temps de changer de vêtements, et il s'en est allé à son travail. Il n'a pas voulu donner un mot d'explication à mère. Je ne l'ai jamais vue, elle, aussi bouleversée : elle a une peur affreuse qu'il n'ait fait quelque chose de mal.

— Il n'a rien fait de mal, répondit Rose. Je crois que votre mère est horriblement dure pour lui. C'est oncle Céphas qui a commencé : il cherchait une querelle. Il n'a jamais aimé Barney qu'à demi... Alors, vous croyez que Barney fera la paix avec Charlotte et qu'ils finiront par se marier?

— Bien entendu! répondit Rébecca sans hésiter. Je ne crois pas qu'ils soient assez fous tous les deux pour rompre sur un incident aussi stupide, quand la maison de Barney est presque terminé et le trousseau de Charlotte entièrement fait.

— Est-ce que Barney n'est pas très entêté?

— Assez, mais j'ai idée qu'il ne le sera pas cette fois.

— Espérons qu'il ne le sera pas! dit Rose,

Et elle marcha sans plus rien dire, le visage enfoui dans les profondeurs de sa capeline.

Maintenant, à droite de la route, Rébecca regardait avec attention une maisonnette blanche à toit gothique, située sur le sommet d'une petite éminence labourée. C'était là que demeurait Richard Alger.

— C'est drôle, la manière dont il se conduit avec votre tante Sylvia depuis quelques années! dit-elle.

— Oui, en effet, répondit Rose.

Et, justement, un homme tourna le coin de la maison ; il portait un panier : il allait planter des pommes de terre.

— Le voilà, dit Rose.

— Connaissez-vous ses raisons? demanda Rébecca en baissant la voix.

— Je n'en sais rien. Je suppose qu'il s'est habitué à vivre comme cela.

— Je ne pense pas qu'ils aient été très heureux! dit Rébecca en rougissant.

— Il me semble que cela ne doit pas faire une grande différence, quand les gens deviennent vieux ! répondit Rose.

— Peut-être bien... Rose ?

— Qu'y a-t-il ?

— Je serais bien aise que vous entriez dans le magasin avec moi.

Rose se mit à rire.

— Pourquoi donc ?

— Pour rien ; seulement, cela me ferait plaisir.

— Vous avez peur de Guillaume ?

Le regard de Rose plongea sous la capeline de Rébecca. La jeune fille rougit, les larmes lui vinrent aux yeux.

— Je serais curieuse de savoir pourquoi j'aurais peur de Guillaume Berry ! dit-elle.

— Alors, pourquoi me demandez-vous d'entrer avec vous ?

— Pour rien.

— Vous êtes une grande enfant, Rébecca Thayer, — dit Rose en riant, — mais j'irai tout de même, si cela vous fait plaisir. Je sais que cela ennuiera Guillaume. Vous le fuyez tout le temps. Il n'y a pas dans tout Pembroke une autre jeune fille pour le traiter aussi mal que vous.

— Je ne le traite pas mal.

— Si fait ! Et, pour un peu, je croirais que vous l'aimez, Rébecca Thayer... Sans cela, vous ne vous conduiriez pas avec lui si bêtement.

Rébecca ne répondit pas. Rose la regarda encore.

— Ce n'est qu'une plaisanterie. Je vous estime davantage, de ne pas courir après Guillaume et lui aussi vous en estime davantage... Vous n'avez pas idée de certaines péronnelles qui le pourchassent dans le magasin ! Mère et moi, nous les avons comptées quelquefois, et nous avons fait enrager Guillaume, mais il ne veut pas avouer qu'elles viennent pour lui. Il en a l'air plus honteux qu'elles.

— Voilà une chose que je ne ferai jamais... courir après un garçon ! dit Rébecca.

— Moi non plus !

Les deux jeunes filles avaient atteint la taverne et le magasin. Le père de Rose, Silas Berry, avait longtemps tenu la

taverne, mais elle était fermée maintenant, et ne s'ouvrait qu'à l'occasion, pour des hôtes spéciaux.

Il avait gagné une certaine aisance, et sa femme Hannah s'était révoltée contre ce métier. D'ailleurs, le chemin de fer qu'on avait construit ne passait pas à Pembroke, mais à Est-Pembroke ; l'ancienne ligne de diligences n'était plus qu'un souvenir et la taverne n'était plus suffisamment achalandée. Cependant Silas l'avait abandonnée à regret ; il en voulait à sa femme d'avoir insisté.

Il conserva le magasin, mitoyen de la taverne; son fils Guillaume s'en occupait. Silas Berry devenait vieux; il avait eu, l'année précédente, une légère attaque de paralysie qui l'avait laissé affaibli et boiteux, quoique son intelligence fût restée aussi nette. Sans prendre une part active aux affaires, il passait là presque toutes ses journées, surveillant de près ses intérêts.

Les deux jeunes filles montèrent les marches du magasin. Rose s'arrêta et regarda par la porte.

— Père est là, Tommy Ray aussi, — dit-elle tout bas. — Vous pouvez entrer sans crainte.

Tout en parlant, elle entra ; et Rébecca la suivit.

Il y avait un acheteur dans ce grand magasin, du côté de l'épicerie, un gros vieil homme. Il tourna un moment vers elles sa large figure rouge, puis, du coin de l'œil, se remit à examiner ce qu'on empaquetait pour lui sur le comptoir. Il marchandait des graines pour semer. Guillaume Berry, qui le servait, n'eut pas l'air de regarder sa sœur ni Rébecca Thayer; mais Rébecca avait pénétré dans son cœur aussi bien que dans le magasin : il portait son image gravée en dedans de lui-même.

Tommy Ray, un grand garçon presque albinos qui aidait Guillaume à servir, se dandinait indécis derrière le comptoir; les jeunes filles n'avaient pas l'air de le voir. Il s'adossa aux rayons, regarda par la porte et se mit à siffloter. Dans le fond obscur du magasin, on distinguait la figure étroite, la tête hérissée d'un vieillard qui, le dos bossu dans un fauteuil recourbé, se tenait aux aguets comme un chat.

— M. Nims va partir dans un instant, murmura Rose.

Le vieux fermier, en effet, les frôla en sortant; il comptait

l'argent qu'on lui avait rendu, et le faisait passer d'une main dans l'autre, en remuant les lèvres.

Guillaume Berry remit en place les paquets de graines que le client avait rejetés sur le comptoir : les jeunes filles s'approchèrent de lui.

— Rébecca a apporté des œufs à vendre, dit Rose.

Les larges épaules et la taille mince de Guillaume Berry se retournèrent derrière le comptoir; il sourit, et ce sourire ajouta encore à l'agrément de son visage. Il avait le front haut, très blanc, des cheveux blonds et lisses, et ne portait pas de barbe.

— Comment allez-vous? dit-il.

— Comment allez-vous? répondit Rébecca très digne, mais très émue.

Elle avait fortement rougi sous le tunnel de sa capeline verte; ses yeux noirs étaient aussi doux et sages que ceux d'un baby, ses lèvres rouges avaient une expression innocente et sérieuse.

— Combien de douzaines d'œufs avez-vous apportées, Rébecca? demanda Rose en regardant le panier.

— Deux douzaines. Mère n'a pas pu en réunir davantage, cette fois! répondit Rébecca d'une voix tremblante.

— Combien de sucre donnez-vous pour deux douzaines d'œufs, Guillaume? demanda Rose.

Guillaume hésita ; il jeta un coup d'œil vers le vieux guetteur dont les yeux semblaient absorber toute la lumière de l'arrière-magasin.

— Mon Dieu, à peu près deux livres et demie! répondit-il à voix basse.

Rébecca déposa son panier sur le comptoir.

— Combien de livres lui avez-vous dit, Guillaume? cria la voix enrouée du vieillard.

— A peu près deux livres et demie, père.

— Combien ?

— Deux et demie.

— Combien de douzaines d'œufs?

— Deux.

— Vous ne lui avez pas offert deux livres et demie de sucre pour deux douzaines d'œufs?

— J'ai dit deux livres et demie de sucre, père, dit Guillaume tout en commençant à compter les œufs.

— Êtes-vous devenu fou ?

— Cela n'a pas d'importance, murmura Rébecca. C'est trop de sucre pour les œufs. Mère n'en attendait pas autant. N'en parlez plus, Guillaume.

Son visage était redevenu calme et de sang-froid : elle regardait Guillaume, qui fronçait les sourcils d'un air chagrin en comptant les œufs.

— Donnez à Rébecca deux livres de sucre pour ses œufs, père, et ce sera bien! fit Rose.

Silas Berry trouva moyen de se lever, et, boitant avec raideur, il s'avança, la tête précédant le corps. Il entra derrière le comptoir et se plaça à côté de son fils, puis il regarda durement Rébecca :

— Le sucre vaut quatorze sous la livre, à l'heure qu'il est, et la douzaine d'œufs n'en vaut que dix. Vous pourrez le dire à votre mère.

— Père, je lui ai dit que je lui donnerais deux livres et demie pour deux douzaines d'œufs, fit Guillaume.

Il était devenu blême. Il se remit à compter les œufs, ses mains tremblaient.

— Je prendrai ce que vous voudrez bien me donner, dit Rébecca à Silas.

— Le sucre vaut quatorze sous la livre et les œufs n'en valent que dix, reprit le vieux ; je vous donnerai une livre et demie de sucre, si vous ajoutez un sou pour faire le compte.

— J'ai peur de n'avoir pas un sou sur moi, — fit Rébecca en rougissant ; — je n'ai pas pris ma bourse. Donnez-moi du sucre pour un sou de moins, monsieur Berry.

— Il est bien difficile de calculer avec tant de précision! répondit gravement Silas. Vous feriez mieux d'aller parler à votre mère et de revenir tout à l'heure avec le sou.

— Oh! père! cria Rose.

Guillaume repoussa son père brusquement :

— Je m'occupe de cela, père ; ne vous en mêlez pas, dit-il sèchement à voix basse.

— Croyez-vous que je vais rester là, à vous voir donner pour des œufs deux fois ce qu'ils valent, parce que c'est avec

une jeune fille que vous faites affaire? Cette manière de faire du commerce n'a jamais été la mienne, et je n'ai pas envie de la voir pratiquer chez moi. Je n'aurais pas mis un sou de côté si j'avais eu ces façons-là ; et je n'ai pas envie de vous voir gâcher le fruit de mon travail. Donnez-lui une livre et demie de sucre pour ses œufs, et qu'elle vous rende un sou.

— Vous n'y perdrez rien, père, — dit Guillaume d'un ton furieux, — laissez-moi tranquille.

Le baril de sucre était tout à côté. Guillaume l'atteignit en deux pas et y plongea bruyamment la grande cuiller. Il prit un morceau de papier, y entassa le sucre d'un air insouciant, et le posa sur la balance.

— Ne me donnez pas plus d'une livre et demie, dit Rébecca doucement.

— Taisez-vous! lui murmura Rose à l'oreille.

Silas s'avança, et, se penchant sur la balance :

— Vous avez pesé près de trois livres..., commença-t-il.

Mais son fils le regarda en face : il recula et ne dit plus rien.

Quelquefois Silas Berry cédait ainsi, malgré lui, à la supériorité physique et intellectuelle de son fils. Bien que l'esprit du père n'eût rien perdu de sa vigueur, sa faiblesse corporelle le faisait un peu se défier de lui-même. Il lui semblait que son fils le dominait avec sa propre force perdue, et brandissait contre lui les armes qui jadis étaient siennes.

Guillaume enveloppa soigneusement le sucre, ôta les œufs du panier et mit le paquet à la place. Silas, alors, retira les œufs de la boîte où Guillaume les avait placés et les compta vivement.

— Il n'y a que vingt-trois œufs! s'écria-t-il pendant que Rébecca et Rose s'en allaient et que Guillaume se glissait hors du comptoir pour les accompagner.

— Je croyais qu'il y en avait vingt-quatre, répondit Rébecca d'une voix navrée.

— Mais oui, mais oui, dit Rose; il y en a vingt-quatre! Vous avez mal compté, père... Allez, Rébecca ; c'est bien.

— Je vous dis qu'ils n'y sont pas, il n'y en a que vingt-trois. C'est déjà assez désagréable de payer des œufs le double

de ce qu'ils valent, sans que, par-dessus le marché, il en manque !

— Je vous dis que je les ai comptés deux fois et qu'ils y sont ! Tenez-vous tranquille, père ! fit une voix basse et furieuse à l'oreille du vieillard.

Et Silas dompté par son fils, battit en retraite avec un grognement.

Guillaume avait formé le projet d'accompagner Rébecca jusqu'à la porte et même plus loin ; mais maintenant il restait derrière le comptoir, rangeant des boîtes d'un air affairé.

— Est-ce que vous ne faites pas un bout de conduite à Rébecca pour lui porter son panier, Guillaume? lui cria Rose, comme elles atteignaient la porte.

Rébecca lui serra le bras :

— Oh ! non, ne parlez pas de cela ! soupira-t-elle.

Rose se mit à rire :

— Est-ce que vous ne venez pas, Guillaume?

Rébecca se hâta de sortir, non sans avoir entendu Guillaume répondre froidement qu'il ne pouvait pas, qu'il était trop occupé. Elle pleurait à moitié, quand Rose la rattrapa.

— Guillaume avait une terrible envie de venir, mais il était trop bouleversé de ce que père avait dit... Il ne faut pas faire attention à père, — dit Rose en regardant sous la capeline de Rébecca. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne suis pas du tout allée au magasin pour voir Guillaume Berry. Vous le savez bien ! — cria Rébecca avec une soudaine violence.

Sa voix était rauque, pleine de larmes, sa figure était enflammée de honte et de colère.

— Mais, bien entendu ! répondit Rose effrayée. Qui a dit le contraire?

— Oui, vous le savez bien ! J'avais horreur d'aller au magasin, aujourd'hui. J'ai dit à mère que je ne voulais pas y aller, mais elle n'avait plus de sucre à la maison, et elle n'avait personne à envoyer. Éphraïm n'est pas bien portant et le docteur Whiting dit qu'il ne doit pas beaucoup marcher... Il a fallu que je vienne, mais je ne suis pas venue pour voir Guillaume Berry ; personne n'a le droit de le dire ni de le penser !

— Mais qui donc a dit cela? Je ne sais pas ce que vous voulez dire, Rébecca !

— Vous avez fait comme si vous le croyiez. Je n'ai pas besoin que Guillaume Berry me reconduise chez moi en plein jour, quand j'ai été au magasin pour affaire, et vous ne devez pas croire, ni vous ni lui, que c'est pour cela que je suis venue.

— Mais il ne l'a pas cru, Rébecca Thayer ! Et moi j'ai plaisanté... Il serait venu avec nous, mais il était tellement furieux de ce qu'avait dit père qu'il est resté. Guillaume se démonte juste aussi facilement que vous... Je n'avais pas de mauvaises intentions... Voyons, Rébecca, entrez un petit moment à la maison, voulez-vous? Votre mère n'est peut-être pas si pressée d'avoir son sucre !

Rose prit le bras de Rébecca, mais celle-ci se dégagea tout de suite, avec un sanglot, et continua son chemin presque en courant.

— Allons ! allons ! vous êtes un peu susceptible, Rébecca Thayer, — s'écria Rose en la suivant des yeux. — On finira par croire, si vous n'y prenez garde, que vous venez pour voir Guillaume, grâce aux embarras que vous faites, quand personne ne vous accuse !...

Rébecca, tremblante, se hâta plus encore. Elle ne répondit rien : elle sentait trop que Rose avait raison et que si elle avait pris le parti de lui adresser des reproches immérités, c'était pour ne pas rougir de honte à ses propres yeux. Elle savait très bien que, malgré toutes ses hésitations et ses objections, malgré son émoi pudique au seuil du magasin, elle était venue pour voir Guillaume Berry. Elle avait été très heureuse, en dépit de son hypocrisie devant sa propre conscience, qu'Éphraïm fût mal en train et qu'elle se trouvât ainsi forcée d'y aller. Son cœur avait bondi de joie quand Rose avait proposé à Guillaume de la reconduire, mais le refus de Guillaume l'avait cruellement humiliée.

« Il aura pensé que j'étais venue pour le voir ! » se redisait-elle en marchant.

Et il n'y avait pas de mensonge qu'elle n'eût juré pour détourner d'elle et de sa modestie l'affront de cette pensée...

Quand elle arriva chez elle et entra dans la cuisine, elle ne tourna pas la figure du côté de sa mère.

— Voilà le sucre, dit-elle.

Elle le prit dans son panier et le posa sur la table.

— Combien vous en a-t-il donné? demanda Déborah Thayer.

Elle battait des œufs devant la fenêtre. De là, elle pouvait de temps en temps apercevoir Barnabé à travers les arbres, lorsqu'il passait dans le champ avec sa charrue.

— A peu près deux livres.

— C'est bien.

Rébecca ne dit rien. Elle se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous donc? demanda aigrement sa mère. Otez votre chapeau. J'ai besoin de vous pour battre le beurre et le sucre; ce gâteau devrait déjà être dans le four.

La figure de Déborah battant les œufs et confectionnant un gâteau exprimait une résolution aussi désespérée que celle d'un soldat sur le champ de bataille. Déborah ne faiblissait devant aucune des difficultés de la vie; elle les combattait loyalement, comme des ennemis, et en venait à bout, non par la lance et la trompette, mais par son assiduité aux devoirs quotidiens. On racontait dans le village qu'après avoir perdu son premier-né dans la matinée, Déborah Thayer avait nettoyé, dans l'après-midi, toutes les fenêtres de sa maison. Maintenant elle avait un accès de rage et de chagrin à propos de son fils: sa bouche était si pleine d'amertume que nulle sucrerie au monde n'aurait une pu lui ôter ce goût de fiel; mais elle faisait un gâteau.

Rébecca retira son chapeau qu'elle suspendit à une patère; elle prit une boîte dans le garde-manger, y mit le sucre; elle tenait toujours, autant que possible, son visage à l'abri des yeux maternels.

Déborah regarda le sucre avec satisfaction:

— Il y en a près de trois livres. Il me semble que l'on vous a favorisée, Rébecca. Est-ce Guillaume qui vous a servie?

— Oui, c'est lui.

— Il me semble qu'on vous a favorisée! reprit Déborah.

Et un demi-sourire passa sur son visage renfrogné.

Rébecca se tut. Elle prit du beurre et se mit à le travailler avec une cuiller de bois, dans une écuelle de bois brun, battant le beurre et le sucre mêlés à petits tours rapides de

son poignet blanc et fort. Éphraïm la guettait; assis près d'une fenêtre, il ôtait les pépins du raisin sec. Sa mère lui avait défendu d'en manger, pensant que le raisin lui ferait mal : aussi calculait-il ses chances et en fourrait-il une poignée dans sa bouche quand elle regardait Barney : mais ses mâchoires étaient toujours nettes quand elle se tournait de son côté.

La figure d'Éphraïm avait une curieuse teinte bleuâtre, comme si son sang avait eu la couleur du jus de raisin. Sa respiration était courte et pénible. Le médecin du village avait dit à sa mère qu'il avait une maladie de cœur et que cette maladie pouvait être fatale. comme elle pouvait passer avec la croissance; mais Déborah avait fait bonne contenance devant cette menace. Dans les yeux noirs d'Éphraïm pétillait un esprit de révolte gamine et d'importance. Sa bouche était sérieuse avec méchanceté ; sa silhouette, gauche, embarrassée, se tortillait toujours comme pour se faufiler dans quelque trou défendu. Il y avait quelque chose dans sa physionomie qui faisait que si par hasard, sa mère le regardait tout à coup, elle était chaque fois persuadée qu'il avait désobéi.

— Qu'avez-vous fait, Éphraïm ? — lui demandait-elle souvent avec sévérité, sans cause apparente, quitte à être absolument déroutée par la grimace d'étonnement et d'innocence qu'elle obtenait pour toute réponse.

Éphraïm était soumis à un système de privations qui rendait sa vie misérable ; mais la tâche d'éplucher du raisin sec pour un gâteau était tout à fait de son goût. Il aimait beaucoup le raisin sec, qui lui était formellement défendu. Il en roula un grain, tranquillement, sous sa langue et se mit à examiner sa sœur avec des yeux perçants. Elle pouvait difficilement lui dérober son visage en même temps qu'à sa mère.

— Dites donc, mère, Rébecca a pleuré ! s'écria-t-il soudain.

Déborah se retourna et regarda la figure de sa fille, de plus en plus penchée sur l'écuelle de bois. Il y avait un cercle rouge au long de ses cils noirs, et ses lèvres étaient gonflées.

— Je voudrais bien savoir à propos de quoi vous avez pleuré.

Chose étrange, elle n'eut pas une minute la pensée que Rébecca fût affligée par sympathie pour Barney. Elle attribua

de suite son chagrin à quelque raison personnelle, égoïste.

— A propos de rien! répondit Rébecca, très misérable.

— Pas du tout! Vous avez pleuré pour quelque chose. Je veux savoir ce que c'est.

— Rien. Je vous en prie, mère, n'insistez pas.

— Avez-vous vu Guillaume Berry, au magasin?

— Je vous ai déjà dit que oui.

— Bon! Vous n'allez pas me manger!... Vous a-t-il dit quelque chose?

— Il a pesé le sucre. Ce que je sais, c'est que jamais de la vie je ne remettrai les pieds au magasin!

— Je serais curieuse de savoir ce que cela veut dire, Rébecca Thayer!

— Je ne veux pas que les gens se figurent que je cours après Guillaume Berry.

— Je serais curieuse de savoir qui se figure cela! Si c'est Hannah Berry, elle ferait bien de se taire, après la façon dont sa fille est venue ici faire la chasse... Rose Berry ne venait que pour vous peut-être? Ouais! je me permets d'en douter... Que vous a dit Hannah Berry?

— Elle ne m'a rien dit. Je ne l'ai pas vue.

— Qu'est-ce qui s'est passé, alors?

Mais Rébecca ne voulait pas conter à sa mère ce qui s'était passé. Pouvait-elle lui dire que Guillaume, invité à la reconduire, avait froidement refusé? Finalement, Déborah repoussée avec perte, s'en prit à elle :

— J'espère, dit-elle, que vous n'avez rien fait qui ne fût convenable!

— Mais vous le savez bien!...

— Rien, n'est-ce pas?

— Mère, je ne supporterai pas qu'on me parle ainsi.

— Et moi, j'estime que j'ai le devoir de vous dire tout ce que je crois être pour votre bien! — reprit Déborah obstinément. — Je n'admets pas qu'une fille à moi dise quelque chose de trop libre et de hardi.

Rébecca pleurait maintenant sans se cacher.

— Mère, vous savez bien que c'est vous-même qui m'avez envoyée au magasin; il n'y avait personne d'autre pour y aller! dit-elle en sanglotant.

— Que vous soyez allée au magasin, cela ne signifie rien. Il me semble que vous pouvez y aller pour échanger des œufs contre du sucre, le jour où je fais un gâteau, sans que Guillaume Berry ou sa mère puisse imaginer que vous courez après lui... Mais il n'est pas nécessaire que vous ayez des entretiens particuliers avec lui ou que vous ayez l'air de mourir d'envie de le voir!

— Je n'ai pas fait cela. Je ne traverserais pas la chambre pour voir Guillaume Berry. Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi, mère!

— J'ai le droit de dire ce que je veux à ma fille. Où irions-nous bientôt, si je ne pouvais rien vous dire quand je vois que vous ne suivez pas le droit chemin!... Ce que je sais, c'est que vous ne retournerez plus au magasin. J'irai moi-même, la prochaine fois. Avez-vous fini de mélanger le sucre et le beurre?

— Je l'espère bien, que vous irez... oh! oui... Je ne veux plus y aller.

Elle avait fini de pleurer, mais ses joues étaient en feu. Elle frappait de petits coups avec la cuiller de bois.

— Ne faites pas l'impertinente!... Cela suffit; passez-moi l'écuelle.

Déborah termina le gâteau, avec un tour de main magistral. Quand elle prit les raisins épluchés par Éphraïm, elle lui jeta un regard scrutateur, mais il y était préparé : il s'était fait une mine suppliante et maladive.

— Est-ce que je ne peux pas avoir un seul
mère?

— Si, à condition que vous n'en ayez pas mangé de

Il avança le pouce et l'index et choisit un grain é
qu'il avala bien vite avec une ostentation de friandise.

L'estomac d'Éphraïm lui faisait mal, sa respiratio
devenait plus pénible, mais il avait dans l'âme la joi
triomphe. La privation de toutes les gâteries qu'il aimait
tous les plaisirs de l'enfance, avait éveillé en lui un ave
esprit de rébellion qu'il jugeait beau d'exercer. Éphraïm é
absolument dénué de conscience dès qu'il s'agissait de s
plaisirs furtifs.

Déborah possédait un fourneau de cuisine. Elle aimait l

progrès, et, la première dans le pays, elle avait abandonné le fourneau de briques, hormis les cas où une très longue cuisson était nécessaire. Quand le nouveau fourneau fut établi dans son arrière-cuisine, elle fit souvent des allusions méprisantes aux principes conservateurs d'Hannah Berry. La sœur d'Hannah, madame Barnard, lui avait dit qu'on aurait pu très aisément en installer un dans la taverne, mais qu'Hannah dédaignait les nouveautés.

— Hannah n'en veut pas avoir, — avait dit madame Barnard. — Pour moi, j'en voudrais bien un, si Céphas y consentait et n'avait pas la tête montée contre eux. Il me semble que cela épargnerait tout un monde d'ouvrage!

— Il y a des gens si attachés à leurs vieilles idées qu'ils ne peuvent rien admettre en dehors! avait déclaré Déborah.

Souvent, lorsqu'elle faisait la cuisine sur ce fourneau, elle s'élevait contre la folie d'Hannah Berry :

— Si Hannah Berry tient à chauffer un fourneau de briques et à travailler toute une après-dînée pour faire cuire une tranche de gâteau, c'est son droit! — dit-elle, ce jour-là, en mettant le gâteau sur le feu. — Surveillez-moi cela, Rébecca Thayer... Ne le laissez pas brûler, et faites des pommes de terre pour le dîner.

— Où allez-vous, mère? demanda Éphraïm.

— Je veux marcher un peu.

— Puis-je sortir aussi?

— Non, restez tranquille. Vous n'êtes pas en état de marcher, ce matin. Vous savez ce qu'a dit le docteur.

— Ça ne me ferait aucun mal! dit Éphraïm.

Il avait des moments d'exaspération tels que la maladie et la mort mêmes lui apparaissaient comme des fruits savoureux qui se balançaient devant lui.

— Restez tranquille! répéta sa mère.

Elle avait une capeline verte, elle aussi, raidie par une carcasse de carton et qui lui frottait les oreilles; elle la mit en hâte et prit à travers champs pour gagner l'endroit où labourait son fils. L'herbe n'était pas mouillée; elle n'en relevait pas moins sa robe, elle faisait de grandes enjambées en montrant ses gros souliers et ses bas bleus reprisés. La main au manche de la charrue, Barney allait passer devant elle.

— Arrêtez-vous un moment, dit-elle avec autorité. Il faut que je vous parle!

— Ho! cria Barney en arrêtant le cheval. Eh bien, qu'y a-t-il?

Sa voix était bourrue; il tenait les yeux fichés en terre.

— Allez tout de suite dire aux ouvriers de revenir travailler à votre maison. Laissez le cheval ici, je le surveillerai... Allez dire à Sam de venir avec les autres hommes.

— Hue! fit Barney.

Et le cheval repartit avec la charrue.

Madame Thayer saisit le bras de Barnabé.

— Arrêtez! dit-elle. Ho!... ho!... Maintenant, regardez-moi, Barnabé Thayer. Je ne sais pas ce que vous avez fait pour que Céphas Barnard vous ait chassé de sa maison, mais certainement vous avez fait quelque chose. On ne me fera pas croire qu'il ne s'agissait que de l'élection. Il y avait autre chose que ça... Vous avez beau être mon fils, je ne prendrai pas votre parti. Je sais combien vous êtes entêté, comme vous êtes capable de vous laisser aller à la colère. Je vous connais depuis que vous êtes au monde, vous ne m'apprendrez rien de nouveau sur votre compte. Si je ne sais pas ce que vous avez fait pour mettre Céphas en fureur, je sais ce qu'il vous reste à faire. Allez rechercher les ouvriers pour qu'ils finissent votre maison, et puis retournez chez Céphas Barnard et dites-lui que vous regrettez votre conduite... Ce n'est pas que je tienne à Céphas Barnard: si on m'avait écoutée tout d'abord, je n'aurais rien eu à démêler avec lui ni avec sa famille; mais, maintenant, il faut que vous fassiez votre devoir, puisque vous en êtes arrivé là, et que Charlotte est prête à vous épouser... Allez-y tout de suite, Barnabé Thayer.

Barnabé resta immobile, comme au-dessus des remontrances maternelles, aussi impassible et résistant qu'un rocher.

— Y allez-vous?

Barnabé ne répondit pas.

Déborah fit un mouvement; elle plongea ses yeux dans les yeux de son fils: ils se regardaient en silence: on eût dit deux volontés croisant le fer.

Puis elle se retira.

— Je ne vous dirai plus un mot de cela, fit-elle, mais

écoutez-moi bien... vous pouvez vous dispenser de rentrer pour dîner... Vous ne vous assoirez plus à la table de votre père et de votre mère tant que cela durera.

— Hue ! fit Barnabé.

Le cheval partit, et Barnabé se courba vers la charrue; sa mère rentra chez elle en piétinant impitoyablement sur la crête des sillons, comme sur des ennemis tués dans la bataille.

Juste au moment où elle atteignait la cour de sa maison, Caleb arrivait, conduisant une charrette. Elle lui fit signe : il arrêta son cheval.

— Je lui ai dit qu'il pouvait se dispenser de revenir dîner ! fit-elle, se tenant droite près de la roue.

Son mari la regarda d'un air consterné.

— Bien ! dit-il. Vous savez, sans doute, ce qu'il y a de mieux à faire, Déborah.

— S'il ne fait pas son devoir, qu'il en pâtisse ! répliqua sa mère.

Elle rentra, et Caleb mena la voiture sous la grange.

Avant le dîner, le vieillard se coula dehors et prit à travers champs, lui aussi ; guettant les fenêtres de la cuisine, il eut soin de se mettre hors de vue. A son tour, il plaida auprès de Barnabé ; vainement ! Le jeune homme se montra plus expansif avec son père, mais non moins obstiné.

— Votre mère est terriblement butée là-dessus, Barney. Vous feriez mieux d'aller trouver Charlotte et de faire la paix.

— Je ne peux pas; c'est bien fini, dit Barney.

Et, de guerre lasse, Caleb s'en retourna tristement chez lui.

Après dîner, il alla derrière la grange, et Rébecca, qui venait donner à manger aux poules, le trouva assis sous les merisiers : il sanglotait dans son vieux mouchoir rouge.

— Ne soyez pas si malheureux, père ! dit-elle; Barney finira par céder, et il reviendra souper.

— Non, non, gémit le vieux. Non, voyez-vous... il ressemble trop à votre mère.

VI

Les semaines passèrent — et Barnabé ne céda pas.

L'histoire de sa querelle avec Céphas Barnard et de sa

rupture avec Charlotte était déjà vieille dans Pembroke, mais elle n'avait pas encore perdu son intérêt. Un vrai motif d'excitation était si rare dans ce paisible village qu'il fallait le faire durer, le tourner et le retourner avec soin, comme un fin morceau sous la langue avant de l'avaler. Cette fois, pourtant, il semblait qu'il n'en manquait pas : celui-là même en avait mis d'autres en mouvement : chacun savait que Barnabé Thayer ne vivait plus chez ses parents, — qu'à la chapelle il ne s'asseyait plus dans leur banc, mais dans la galerie, — et que Richard Alger n'allait plus chez Sylvia Crane.

On se promenait peu dans le village, excepté le dimanche, pour aller au service et en revenir ; mais maintenant, le dimanche soir, on voyait parfois un couple, ou bien un vieillard curieux, avec des yeux perçants sous des sourcils blancs, le menton en quête comme un chien de chasse, qui passait devant la maison de Sylvia, devant celle des Thayer, devant la maison neuve de Barnabé ou devant celle de Céphas Barnard.

Ils regardaient malicieusement s'il y avait de la lumière dans la belle salle, chez Sylvia, et si l'on distinguait la tête de Richard Alger à travers les vitres ; si Barnabé Thayer, obéissant aux ordres de sa mère, était retourné chez elle ; si l'on avait travaillé à sa maison neuve et s'il avait recommencé à faire la cour à Charlotte Barnard.

Mais ils ne virent jamais Richard Alger dans le salon de la pauvre Sylvia, quoique la chandelle y fût toujours allumée ; ils ne virent jamais Barney dans son ancienne maison, la maison neuve ne se termina pas, et jamais, un soir de dimanche, Barney ne fut aperçu chez les parents de Charlotte... Une fois, cependant, il y eut une rumeur à ce sujet. Un homme brun, aux cheveux lisses, fut signalé près d'une fenêtre, dans la salle du devant, assis en face de la blonde Charlotte, et tout le monde supposa que c'était Barney.

Le lendemain matin, la mère de Barney alla jusqu'à la porte de la maison neuve.

— Je viens savoir s'il est vrai que vous êtes allé là-bas hier soir, dit-elle.

Sa voix était rude, mais sa bouche était bienveillante.

— Non, je n'y suis pas allé ! répondit Barney d'un ton bref.

Et Déborah s'en retourna, en laissant pour adieu à son fils une apostrophe sévère. Avant peu elle sut, et tout le monde sut avec elle, que l'homme signalé près de la fenêtre était, non pas Barney Thayer, mais Thomas Payne.

Là-dessus, Éphraïm s'en alla tout doucement vers le coin du jardin où Barnabé plantait. Il respirait avec peine et faisait des grimaces. Quand il arriva près de Barney, il l'examina en silence et les grimaces redoublèrent.

— Dites donc, Barney! fit-il tout essoufflé.

— Qu'y a-t-il?

— Vous avez perdu votre fiancée... saviez-vous cela?

Barney grommela quelque chose d'inintelligible, qui ressemblait à l'aboiement d'un chien, mais Éphraïm n'en fut pas intimidé. Il gloussait de plaisir et reprit :

— Dites donc, Barney! Thomas Payne a pris votre fiancée ; saviez-vous cela, Barney?

Barney se retourna, menaçant; mais il était impuissant devant la figure malingre de son frère: Éphraïm le savait bien. La rougeur de ses pommettes et sa respiration haletante lui avaient valu plus d'un armistice sur le champ de bataille; il en ressentait une certaine fierté. C'était un triomphe d'un genre lugubre, mais c'en était un, et il en jouissait.

— Thomas Payne a pris votre fiancée, dit-il encore. Il lui faisait la cour hier soir, il est d'accord avec elle.

Barney avança d'un pas; Éphraïm se sentit faiblir, tout en continuant ses grimaces.

— Mêlez-vous de vos affaires! lui dit Barney entre ses dents.

Éphraïm ricana de plus belle et répéta :

— Thomas Payne a pris votre fiancée.

Barney se retourna et se remit à planter. Éphraïm, plus prudent depuis que son frère s'était rapproché, se tenait un peu à l'écart, mais continuait à répéter sa phrase aussi agaçante que le bourdonnement d'un moustique.

— Thomas Payne a pris votre fiancée. Barney, saviez-cela? Thomas Payne a pris votre fiancée.

A la fin, Éphraïm s'arrêta tout contre Barney et lui cria dans l'oreille :

— Dites donc, Barney, Barney Thayer, êtes-vous sourd? Thomas Payne a pris...votre...fiancée!

Mais Barney plantait toujours. Il frémissait de tous ses nerfs, l'envie de frapper vibrait dans ses bras avec une telle force qu'Éphraïm aurait dû, semblait-il, être blessé rien que par cette violence immatérielle, mais il ne fit pas un signe, ne dit plus un mot.

Éphraïm, dompté enfin par le silence, opéra une lente retraite. A moitié chemin, au milieu du champ, sa voix pantelante cria de nouveau :

— Barney, Thomas Payne a pris votre fiancée !...

Le cri s'acheva dans un rire suffoqué.

Barney plantait, il ne fit aucune réponse; mais quand Éphraïm ne fut plus en vue, il jeta sa houe avec un grand soupir, et s'en alla, tout chancelant, sur la terre meuble du jardin, jusqu'à un petit bouquet de bois qui lui faisait suite.

Il s'enfonça sous l'ombrage des arbres et finit par s'abattre, la face enfouie dans les jeunes fleurs et dans les herbes.

— Oh ! Charlotte !... Oh ! Charlotte ! Charlotte !...

Couché par terre, Barney se mit à pleurer et à sangloter comme un enfant; il remuait les bras convulsivement, il arrachait des poignées de gazon et de feuilles et les jetait au loin, dans un geste inconscient de désespoir.

— Oh! je ne peux pas! gémissait-il. Je ne peux pas! Charlotte !... Je ne peux pas laisser un autre homme vous avoir! Aucun autre homme ne vous aura, — cria-t-il avec rage en relevant la tête ; — vous êtes à moi, à moi ! Je tuerai celui qui osera vous toucher !

Barney se releva, le visage en feu : il partit à grands pas ; puis il s'arrêta court et jeta ses bras autour du tronc délicat d'un bouleau, qu'il serra contre lui comme si c'était Charlotte. Il posa sa joue contre l'écorce blanche et froide et sanglota encore.

— Oh ! Charlotte ! Charlotte !...

La foi de Barney en Charlotte avait été aussi forte que celle d'aucun homme en sa fiancée : il ne douta pas, cependant, qu'un autre eût trouvé grâce devant ses yeux. Il n'eut aucun blâme pour elle, il ne fut même pas surpris de son inconstance. Il n'accusait que les événements : Si cela n'était pas arrivé, jamais elle n'aurait fait attention à un autre », pensait-il; et, à cette pensée, il se révoltait contre Dieu.

Ce Thomas Payne était le plus beau parti du village ; il était le fils du squire, fort bien de sa personne ; il avait été élevé au collège. Barney avait toujours su qu'il avait un penchant pour Charlotte et il avait ressenti un certain orgueil de l'avoir emporté sur lui. Il avait dit un jour à Charlotte :

— Si vous ne m'aviez pas, vous auriez pu avoir quelqu'un de beaucoup mieux que moi...

Et ils savaient bien tous les deux à qui il faisait allusion.

— Je ne veux personne que vous ! avait répondu Charlotte.

Maintenant Barney se disait qu'elle avait changé d'avis ; et pourquoi n'aurait-elle pas changé ? Il faut qu'une femme se marie quand elle le peut : puisqu'il ne pouvait pas l'épouser, devait-elle rester fille toute sa vie pour l'amour de lui ? Naturellement, Charlotte devait se marier, comme les autres... Ce besoin d'amour et de mariage qu'il supposait chez elle faisait frémir d'une terreur presque sacrée son imagination de mâle fortement épris et tout à fait ignorant, d'ailleurs, de la nature féminine... Et puis, il faisait cette réflexion que Thomas Payne serait pour elle un bon mari : « Il pourra lui acheter tout ce dont elle aura envie », se dit-il avec une satisfaction étrange, traversée d'une douleur poignante.

Il pensa aux petits chapeaux qu'il avait voulu lui acheter, et ces détails lui percèrent le cœur comme des aiguilles. Il sanglota. Il vit Charlotte en son chapeau de mariée, se rendant à l'église avec Thomas Payne... Il vit Charlotte avec Thomas Payne, son visage fier et délicat rougissant lorsqu'il la regardait ; il la vit avec les enfants de Thomas Payne...

— Oh ! Dieu ! soupira-t-il.

Et de nouveau, il se jeta sur le sol, et resta là, se cachant la face, aussi immobile qu'un mort.

— Barney ! Barney, où êtes-vous ?

C'était son père qui l'appelait.

— Je viens ! répondit Barney d'une voix hargneuse.

Il se leva et sortit du bois pour entrer dans le carré de terre où se tenait Caleb.

— Ah ! vous voilà ! lui dit son père.

Barney répondit par un grognement inintelligible et reprit sa houe. Caleb le regardait, avec des yeux irrésolus sous des sourcils froncés.

— Barney ! fit-il enfin.

— Quoi, que voulez-vous ?

— On vient de me dire..., commença le vieillard ; mais il s'arrêta brusquement.

— Je ne veux pas savoir ce qu'on vous a dit. Gardez cela pour vous ! cria Barney.

— Je ne savais pas que vous saviez..., — balbutia Caleb en manière d'excuse. — Je ne savais pas, Barney...

Caleb s'en alla au bout du carré ; il s'assit sur une grosse pierre, sous un cerisier. Il ne se sentait pas bien, il avait la tête lourde ; Déborah lui avait fait boire un bol de tisane et lui avait défendu de travailler.

Caleb ôta son chapeau et se passa la main sur le front. Il regardait Barney qui poursuivait sa besogne avec acharnement ; il sembla s'abrutir dans cette contemplation, comme un écolier en tête à tête avec un problème d'arithmétique qu'il ne peut résoudre.

Il n'existait pas un être humain aussi étrange, aussi mystérieux, aussi incompréhensible pour Caleb Thayer, que son fils Barnabé. Il n'avait pas un trait de caractère commun avec lui, — ou du moins pas un seul ne se traduisait dans son langage naturel de façon qu'il pût le comprendre. C'était pour Caleb comme si, se regardant dans un miroir, il y avait vu la figure d'un étranger.

Le vent était froid. Barney regardait Caleb assis sur la pierre.

— Vous prendrez froid, père, si vous restez là.

Il y avait dans sa voix une tendresse rude.

Caleb se releva :

— C'est bien possible. Je crois que vous avez raison. Je ne comptais rester ici qu'un instant...

Il se rapprocha de Barney et le regarda travailler. La houe de Barney heurta une pierre ; il la ramassa et la jeta au loin.

— Il y a beaucoup de pierres dans ce champ, dit le vieillard.

— Oui, quelques-unes.

Ç'a a été un rude ouvrage de le mettre en état la première fois ! Vous n'aviez pas plus de deux ans, alors... Mon frère Siméon m'a aidé... C'était cinq ans avant qu'il prît la fièvre dont il est mort.

Caleb regardait son fils avec une anxiété hors de proportion avec ses paroles. Barney continuait sa besogne en silence.

— Il me semble pourtant que... si vous alliez là-bas... vous la reprendriez à ce Thomas Payne !

Il avait lâché cela tout à coup ; puis il récula devant la rebuffade attendue.

Barney, avec sa houe, fit voler une motte de terre.

— Une fois pour toutes, père, je ne veux plus entendre un mot là-dessus !

— Je n'aurais pas dû en parler, Barney, mais je pensais...

— Je n'ai pas besoin de savoir ce que vous pensez ; gardez vos pensées pour vous.

— Je sais qu'elle a toujours beaucoup pensé à vous, et...

— Pas un mot de plus là-dessus, père !

— Bon, je ne dirai plus rien, si cela vous contrarie, Barney, mais vous connaissez les idées de votre mère, et... C'est bon, je ne dirai plus rien.

Caleb se passa encore la main sur le front. Il s'en allait ; avant qu'il fût trop loin pour entendre, Barney le héla :

— Vous sentez-vous mieux, père ?

— Qu'est-ce que vous dites, Barney ?

— Vous sentez-vous mieux que ce matin ?

— Oui, je vais mieux, Barney, beaucoup mieux. J'ai la tête moins lourde.

— Vous devriez vous coucher et tâcher de faire un somme, dit Barney.

— Oui, c'est ce que je vais faire ; je crois que c'est une bonne idée ! répondit le vieillard d'une voix satisfaite.

Il enjamba un petit mur de pierre, et disparut derrière des arbres.

Il était juste cinq heures de l'après-midi : une femme traversa le champ ; elle courait, tenant à la main un ouvrage de couture : elle avait cousu, toute la journée, chez une voisine, et se hâtait de rentrer pour faire le souper de son mari. C'était une jolie femme, mariée depuis peu de temps. Elle fit un signe de tête à Barney lorsqu'elle passa près de lui, en relevant sa jupe de calicot égayée de fleurs imprimées.

Ses beaux cheveux blonds brillaient au soleil comme du satin ; elle portait, noué sur la tête, un petit fichu bleu qui glissait pendant qu'elle courait contre le vent. Elle ne parla ni ne sourit à Barney : il lui sembla que ce joli visage le regardait avec sévérité.

Il se demanda si elle venait de chez Charlotte, si Charlotte ou sa mère lui avait parlé, si elle savait ce qu'il en était de Thomas Payne. Il suivit de l'œil, aussi longtemps qu'il le put, les mouvements de sa jupe, sa tête bleu et or qui se balançait au rythme de son allure dansante, puis il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil à sa pauvre maison neuve avec son foyer sans feu... Si tout avait bien marché, Charlotte et lui seraient mariés maintenant : elle serait occupée, à cette heure, à faire son souper ; peut-être elle rentrerait en courant de chez une voisine avec son ouvrage, comme cette jeune femme...

Il se dit tout à coup que Charlotte préparerait le souper d'un autre homme.

— Il ne l'aura pas ! cria-t-il à haute voix, avec fureur.

Le son de sa voix sembla le calmer ; la bouche contractée, il se remit au travail.

Une demi-heure après, il rentra chez lui, portant sa houe sur l'épaule, comme une arme.

La maison était juste comme les ouvriers l'avaient laissée le samedi soir qui précéda sa querelle avec Céphas. Il avait posé des vitres lui-même aux fenêtres de la cuisine et de sa chambre ; il avait bouché les autres avec des planches. Il avait acheté quelques meubles très simples : et c'était là tout son misérable établissement de célibataire. Il n'entendait rien à la cuisine et l'on ne pouvait trouver aucun aliment tout cuit dans Pembroke. Il avait vécu principalement de lait, d'œufs et d'une méchante bouillie de farine grumeleuse, qu'il était venu à bout de confectionner après maints efforts infructueux.

La première chose qu'il vit en entrant, ce soir-là, dans la chambre fut un gros morceau de gâteau, posé sur la table. Il n'était pas sur une assiette, les bords en étaient émiettés.

Barney comprit que son père l'avait mis de côté, sur son propre souper, l'avait glissé dans sa poche ; après quoi, il avait traversé le champ avec le fruit de ses détournements.

Sa mère ne lui avait pas envoyé une bouchée de nourriture

depuis qu'elle lui avait défendu de venir manger chez elle, et sa sœur n'avait pas osé le faire.

Barney s'assit et mangea le gâteau en regardant sa table solitaire, où jamais il ne verrait en face de lui que les figures de ses rêves morts. Ensuite il mit une chaise devant une fenêtre ouverte, et, accoudé sur la barre, il resta là, les yeux perdus dans le vague.

Le soleil se coucha, la nuit s'épaissit, les oiseaux chantaient encore et l'on entendait au loin des cris d'enfants ; peu à peu toutes les rumeurs s'éteignirent, les étoiles apparurent. L'air était doux et humide : de pâles bandes de brouillard glissaient sur les champs et changeaient de forme ainsi que des fantômes. Une femme entra sans bruit dans la cour, se pressa, haletante, contre la porte et frappa. Avant que le coup résonnât dans la maison, Barney avait vu passer une robe légère. Il se leva en tremblant, ouvrit la porte et resta là, regardant la femme qui baissait vers le seuil sa tête encapuchonnée.

— C'est moi, Barney ! dit la voix de Charlotte.

— Entrez, fit Barney.

Mais Charlotte resta immobile.

— Je peux vous dire ici ce que j'ai à vous dire, Barney !...

— Qu'y a-t-il, Charlotte ?

— Barney...

Barney attendit.

— Je suis venue pour vous voir, Barney, — dit Charlotte, avec des pauses entre ses mots ; — je crois bien que j'aurais dû avoir plus d'orgueil... J'ai d'abord cru que je ne pourrais pas... et puis, j'ai pensé que c'était mon devoir... Barney, comptez-vous... laisser les choses où elles en sont... pour toujours ?

— Cela ne sert à rien d'en parler, Charlotte.

La figure de Charlotte se dressa devant lui, droite et rigide. Il y avait de la résolution dans toute sa personne, et sa voix suppliante était grave et solennelle.

— Barney ! dit-elle encore.

Et Barney attendit, son pâle visage évanoui dans l'obscurité.

— Barney, pensez-vous qu'il soit bien de laisser les choses

où elles en sont... quand nous étions presque mari et femme?

— Cela ne sert à rien d'en parler, Charlotte.

— Barney, pensez-vous que cela soit bien?

Barney ne répondit pas.

— Si vous ne voulez pas me répondre, je m'en vais.

Et elle se détourna; mais Barney la prit dans ses bras. Il la serra contre lui, respirant à grands coups. Il lui enleva son capuchon avec force, en tremblant, et la couvrit de baisers rudes.

— Charlotte!

Il sanglotait presque.

La voix de Charlotte, pleine d'une grande indignation, résonnait à son oreille:

— Barney, lâchez-moi!

Et Barney obéit.

— Si je suis venue ici toute seule, dit-elle, c'est que j'avais la conviction que vous vous conduiriez en homme d'honneur.

Elle remit son capuchon, prête à partir.

— Je ne vous dirai plus jamais un mot de ceci. Vous avez choisi votre route; vous devez savoir si vous y trouverez la justice et le bonheur.

— J'espère que vous serez heureuse, Charlotte! fit Barney avec un gros soupir.

— Cela vous est bien égal! dit Charlotte froidement.

— Non, Charlotte. Quand j'ai entendu parler de Thomas Payne, je me suis dit... je me suis dit que vous seriez heureuse. J'ai...

— Qu'est-ce que vous dites de Thomas Payne? demanda Charlotte vivement.

— On m'a dit...qu'il venait vous voir.

— Que voulez-vous dire?... Vous désirez que j'épouse Thomas Payne, Barney Thayer?

— Je désire que vous soyez heureuse, Charlotte.

— Vous désirez que j'épouse Thomas Payne?

Barney se tut.

— Répondez-moi! cria Charlotte.

— Oui, je le désire, — répliqua Barney avec fermeté, — si cela doit faire votre bonheur.

— Vous désirez que j'épouse Thomas Payne? répéta Charlotte. Vous voulez que je devienne sa femme au lieu d'être la vôtre, que j'aille demeurer avec lui au lieu de demeurer avec vous? Vous voulez que je passe ma vie avec un autre homme?

— Il serait malheureux pour vous de ne pas vous marier, dit Barney d'une voix rauque.

— Vous me conseillez d'épouser un autre homme! Savez-vous bien ce que cela veut dire?

Barney poussa un gémissement qui était presque un cri.

— Le savez-vous?

— Oh! Charlotte! — gémit Barney comme s'il implorait sa pitié.

— Vous voulez que j'épouse Thomas Payne, que je vive avec lui?...

— Ce sera... un bon mari pour vous!... Charlotte... Moi, je ne peux pas... Charlotte... Il faut que vous soyez heu-Il n'est pas juste... Moi, je ne peux pas...

— C'est bien, dit Charlotte, je l'épouserai... Bonsoir, Barney Thayer.

Elle s'en alla d'un pas rapide.

— Charlotte!

Barney l'appela comme malgré lui, mais elle ne retourna pas la tête.

MARY E. WILKINS

(Traduction de Pierre Mercieux.)

(A suivre.)

LA TRANSPORTATION

EN SIBÉRIE

De toutes les peines qui sont inscrites dans les codes des nations européennes, aucune certainement n'a une histoire aussi intéressante et ne suscite autant de discussions que celle de la transportation. Dans tous les pays qui la pratiquent, la transportation, après avoir été un objet d'engouement pour les gouvernements et les criminalistes, a causé aux uns et aux autres un désappointement. Cette peine a une double fin : punir le transporté et l'amender, coloniser un pays dépeuplé et y porter une force-travail gratuite, ou tout au moins à bon marché. Or, il s'en faut que la première de ces deux fins soit toujours atteinte; quant à la seconde, sitôt qu'une colonie se sent en force de vivre, l'apport de l'élément criminel lui devient une charge gênante et odieuse. Si la population de cette colonie a des libertés civiles suffisantes et des institutions de *self-government*, elle prend l'initiative d'empêcher la transportation. C'est ainsi qu'elle fut supprimée dans la Nouvelle-Galles du Sud, dans l'Australie occidentale et en Tasmanie, où l'Angleterre l'avait d'abord pratiquée largement. Dans les pays où ces institutions n'existent pas, le gouvernement seul peut décider.

Pendant plusieurs dizaines d'années, la population sibérienne et de savants publicistes ont saisi toutes les occasions de montrer les inconvénients et les vices de la transportation. La Russie continuait néanmoins de pratiquer ce système irra-

tionnel de peine et de colonisation. Mais, par le décret du 6/18 mai 1899, la question a été soumise à la discussion d'une Commission spéciale présidée par le ministre de la Justice, et il faut espérer que ce fléau social va disparaître.

Pour bien comprendre ce décret, dont l'importance est de tout premier ordre, une courte histoire de la transportation en Sibérie est nécessaire.



Depuis qu'en 1580, les souverains moscovites ont ajouté à leur titre celui de « Tsar de Sibérie », ils se sont occupés de peupler les pays trans-ouraliens. Déjà, en 1590, on ordonna à trois cents paysans de partir pour la Sibérie avec leurs femmes et leurs enfants. Un décret semblable, en 1592, envoie dans cette contrée des familles munies de nombreux privilèges. Des prisonniers de guerre suédois, polonais, sont également envoyés en Sibérie. La population indigène pratiquait à peine l'agriculture. On était obligé d'expédier du blé de la Russie aux soldats de l'armée d'occupation, ce qui n'allait pas sans inconvénients de toutes sortes. C'était donc une nécessité pour le gouvernement russe d'y envoyer des « hommes ruraux », pour cultiver le blé et pour russifier le pays.

Déjà au XVIe siècle, les Russes avaient fondé quelques villes : Tumen, Tobolsk, Beresov, etc. En même temps que la colonisation officielle, se développait la colonisation volontaire. Des paysans, des artisans, des entrepreneurs se frayaient des routes à travers les *taïgas* (forêts sibériennes) et les grandes plaines de la Sibérie. Ces hommes allaient chercher la liberté loin du servage, « loin des désordres, des révoltes, de l'oppression, des réglementations sévères, des impôts insupportables et des abus[1] ». Jusqu'à Théodore, fils d'Ivan le Terrible, et Boris Godounoff, cette émigration du peuple russe ne rencontra guère d'obstacles et se produisit en masse. La loi promulguée par Boris pour fixer les paysans sur le sol gêna, mais n'arrêta pas ce mouvement. Elle stimula, au contraire, la passion du « vagabondage », comme disent les documents historiques.

1. Iadrintsef, *La Sibérie comme colonie.*

Dès 1622, il y avait en Sibérie 77 000 originaires de la Russie, y compris les colons par ordre, ces derniers au nombre de 7 400 seulement. C'était, pour l'immense étendue de la Sibérie, un contingent bien médiocre; aussi le tsar moscovite décida d'élargir sa politique coloniale et commença à pratiquer la transportation comme peine criminelle. Elle fut appliquée d'abord aux criminels d'État, puis à tous les autres : en même temps qu'elle avait son utilité pratique, puisqu'elle colonisait la Sibérie, elle était un progrès d'humanité, comparée aux horribles supplices du XVIIe siècle. C'est pendant le règne de Michel Féodorovitch que la Sibérie devint un pays de transportation. Celle-ci, réglementée par son fils Alexis Mikhaïlovitch, fut étendue à tous les paysans qui avaient violé la loi de Boris Godounoff en quittant leurs terres, à tous les voleurs, aux brigands et aux faux-monnayeurs. Les condamnés emmenaient en Sibérie leurs femmes et leurs enfants. Le tsar Théodore, de la dynastie des Romanoff, ajouta de nouvelles catégories de condamnés. En 1709, il y avait 229 227 Russes en Sibérie.

Un moment, la colonisation par transportés fut suspendue. Pierre le Grand, qui avait besoin d'une grande quantité de travailleurs pour la réalisation de ses plans gigantesques, employa les condamnés sur les galères ou dans les différentes régions de l'Empire, pour y construire des forteresses, des ports, etc. Après lui, la transportation reprend son cours. Élisabeth l'alimente en supprimant la peine de mort pour les délits de droit commun. Mais la transportation ne peut guère fournir à la Sibérie que les éléments les plus dépravés de la population et les moins capables du travail obstiné qu'exigeait la Sibérie du XVIIIe siècle, où la culture de la terre commençait à peine. Les transportés arrivaient aigris par les fatigues et les privations d'un long voyage. Exaspérés par le manque de femmes, saisis par le spleen, mal gardés par une administration paresseuse, ils s'échappaient et se cachaient. Tous les efforts de l'État pour améliorer la transportation et organiser des villages de transportés, restèrent sans résultats pour la colonisation.

Le XIXe siècle arrive; on essaie un nouveau type de colonisation : les « colonies d'État ». Le travail, dans ces

colonies, était obligatoire, la vie des transportés réglementée étroitement. L'essai ne réussit pas. Dans les villages ainsi fondés, les colons commirent de nombreux crimes, et les évasions furent tout aussi nombreuses.

En 1819, avec la nomination de Spéransky au gouvernement général de la Sibérie, le régime de la transportation fut heureusement modifié. Spéransky commença par condamner les anciens administrateurs comme Treskine, Loskoutoff, auteurs de cruautés sans nom, d'actes arbitraires de toutes sortes, et de prévarications. Il élabora ensuite un plan très large de réformes. Des fabriques furent fondées pour occuper les transportés. Mais, dans la pratique, l'effet fut nul. Les fabriques étaient mal outillées; l'administration sibérienne, encombrée de formalités et d'abus, ne put organiser le travail. Sous Nicolas 1er, on inaugura un type nouveau de « colonies d'État » où, « par une étroite surveillance et des occupations agricoles », on espérait empêcher la fainéantise et les évasions des criminels. Pour fonder ces colonies on dépensa, en 1829, 500 000 roubles, et on envoya en Sibérie 63 358 individus parmi lesquels 3 835 femmes seulement, ce qui devait fatalement amener la prostitution. Les crimes continuèrent, les évasions aussi ; les transportés qui ne s'enfuyaient pas faisaient de leurs villages des repaires de brigands[1]. Le gouvernement se convainquit que les « colonies d'État » et le travail réglementé ne pouvaient donner de bons résultats. Pourtant il continua d'envoyer chaque année en Sibérie des milliers de condamnés qui n'y trouvaient ni moyen d'existence ni surveillance organisée.

Le bagne n'était pas dans une meilleure situation. La condamnation au bagne existe en Russie depuis 1721 : les condamnés au bagne expédiés en Sibérie étaient employés dans les mines et dans les fabriques de l'État ou des particuliers. Les condamnés s'y épuisaient dans un travail au-dessus de leurs forces : une nourriture insuffisante, le défaut de toute précaution hygiénique engendraient de graves maladies. A cela s'ajoutaient les sévérités et les abus épouvantables d'une administration laissée sans surveillance par le

1. Drill, *La transportation en France et en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1899.

gouvernement central. L'exploitation des fabriques était ruineuse ; les forçats s'enfuyaient en masse : il y eut en dix ans 12 929 évasions; sur les routes, ces chemineaux terribles commettaient d'énormes crimes. Alors le gouvernement résolut de réunir les condamnés au bagne dans l'île Sakhaline, espérant « que les fuites seraient presque impossibles, que la transportation dans cette île aurait un caractère correctionnel, amènerait la colonisation de l'île et diminuerait les dépenses». En 1869, commença une transportation régulière dans cette île et les forçats furent mis à l'exploitation de la houille. Au commencement de 1880, le gouvernement décida de retenir sur place tous les condamnés qui auraient fait leur temps et de leur procurer des terrains. Mais la terre est infertile, le climat très rude; le travail obligatoire, ici encore, se montra improductif, et ce nouvel essai se termina en pleine banqueroute.



Est-il possible de déterminer le chiffre des transports en Sibérie? Un savant spécialiste, Maximoff[1], nous fournit quelques données, d'après lesquelles, pour la période de 1754 à 1864, on aurait envoyé en Sibérie 900 000 condamnés. Pour la période de 1864 à 1888 le nombre, d'après Iadrintsef, aurait été de 415 000 environ. Si, enfin, nous prenons le chiffre moyen annuel de 112 000, donné par le professeur Kotliarevski, nous obtenons, pour la période de 1888 à 1898 inclus, le chiffre de 132 000. Ainsi, sans remonter plus haut que 1754, nous avons le chiffre considérable de 1 450 000 transportés.

Il semblerait que, grâce à cette immigration et à l'accroissement normal de la population indigène, la Sibérie dût commencer à être bien peuplée. Cependant le pays, avec son immense superficie de 12 518 487 kilomètres carrés, n'a que 5 727 090 habitants d'après le dénombrement de 1897 ; et la terre noire, si l'on prend la densité moyenne de la population d'Europe, pourrait y nourrir, d'après Tchoudnovski, 51 362 000 habitants. La population de la Sibérie reste presque stationnaire. Il n'est pas étonnant que la transpor-

1. Maximoff, *La Sibérie et le bagne.*

tation ne profite guère au pays. Ceux qui connaissent le mieux la question estiment que la Sibérie ne garde pas un cinquième des transportés : les autres meurent ou s'enfuient. Les évasions sont plus fréquentes que jamais. D'après des chiffres officiels, le nombre des fuyards atteint en certains endroits 50, et même 90.5 p. 100. La statistique de l'an dernier constate que, dans la province de Krasnoïarsk, sur 20 798 déportés, il y en avait 10 248 en fuite en 1898 ; la même année, dans la province d'Atchinsk, sur 9 413, 5 190 sont évadés ; dans celle de Kansk il y en avait 8 814 sur 16 746 ; dans celle d'Amour 358 sur 506 ; dans celle d'Irkoutsk 434 sur 561. Les misérables conditions dans lesquelles on laisse les transportés, sans ressources pécuniaires ni matérielles, les rapports hostiles avec la population sibérienne, l'incapacité de ces malheureux à un travail régulier auquel ils ne sont pas préparés, suffisent à expliquer le grand nombre des évasions [1].

Comment d'ailleurs la transportation serait-elle un moyen efficace de peuplement ? Spéransky avait déjà remarqué en 1822 que, dans le nombre total des transportés, « il n'y a pas même 1 p. 100 de femmes ». D'après les données recueillies en 1867, 1868, 1869 et 1870, les femmes qui sont passées avec les transportés par la ville de Tumen formaient le quart, le dixième, le huitième et le septième du convoi. Sur cent transportés dans le gouvernement de Vladivostok, il n'y a que 45,5 p. 100 de femmes ; dans l'île Sakhaline, d'après le dénombrement de 1897, sur 20 518 individus il n'y avait que 7 648 femmes, soit 27, 8 p. 100. Une pareille disproportion entre les sexes donne naturellement naissance à une démoralisation épouvantable. Les transportés eux-mêmes disent que « les femmes sont absolument perdues ». La prostitution étant inévitable, des transportés vivent de cette ressource. Ce ne sont pas seulement leurs maîtresses qu'ils vendent. « Celui-là vit bien ici, dit un transporté, dont la femme et la fille sont bonnes : dans ce cas, nul besoin de vaches [2]. »

Autre condition défavorable à la colonisation : la proportion énorme des hommes âgés. Ce grand nombre de vieux et de

1. Tchoudnovski, *La Colonisation par rapport à la transportation en Sibérie.*

2. Drill, *La Transportation en France et en Russie*, p. 93.

faibles est d'autant plus lamentable que la vie est plus pénible. En 1894, parmi ceux qui avaient fini leur temps de bagne et restaient en Sibérie pour coloniser, il y en avait 472 au-dessous de 40 ans, dont 326 de 36 à 40 ans ; 159 de 40 à 50 ans ; 28 de 50 à 60 ans ; 13 de 60 à 70 ans, et 2 de 70 à 80 ans. Et cette année-là, le tsar Nicolas II avait, à l'occasion de son avènement, gràcié beaucoup de transportés ou réduit leur temps de bagne. En 1895, année également exceptionnelle en raison du couronnement du tsar, il y avait : 1 565 condamnés au-dessous de 40 ans, dont 983 de 30 à 40 ; 438 de 40 à 50 ; 116 de 50 à 60 ; 18 de 60 à 70, et 6 au-dessus de 70 ans. Tous ces transportés étaient dans l'île de Sakhaline, où l'on envoie de préférence les plus jeunes. Au bagne de Nertchinsk, l'âge moyen de ceux qui finissent leur temps de bagne était, en 1895, de 41 ans ; sur 800 transportés, il y en avait 128 de 50 à 60 ans ; 60 de 60 à 70 ans, et 16 au-dessus de 70 ans sur 800.

Dans ce triste milieu de la transportation, toutes les sortes de maladies sont installées à demeure. C'est ainsi que, en 1895, la proportion des malades dans l'île de Sakhaline était de 13,47 p. 100 chez les hommes et de 7,46 p. 100 chez les femmes. Ceux qui étaient dans l'incapacité absolue de travailler étaient dans la proportion de 2,69 p. 100 chez les hommes et de 0,84 p. 100 chez les femmes. Dans la prison de Rychov, contre 714 hommes valides, il y avait 285 malades ; dans la prison d'Alexandrov, où le travail est le plus pénible, contre 54 hommes valides, il y avait 30 malades. Enfin la syphilis propagée par les transportés « s'est acclimatée : des villages entiers en sont contaminés et des générations entières en meurent ». La mortalité est énorme : en 1873, elle était, dans les hôpitaux, de 9,5 p. 100.

La transportation ainsi pratiquée a créé en Sibérie un prolétariat qui vit de mendicité, de vagabondage et de crimes. Dans son ouvrage célèbre de statistique criminelle [1], Anoutchine montre l'accroissement continu du nombre des crimes à mesure que l'on va de l'ouest à l'est de la Russie, jusqu'à la frontière sibérienne. Le maximum des crimes est constaté

1. Anoutchine, *Matériaux de statistique criminelle pour la Russie.*

dans les gouvernements voisins de l'Oural, ceux de Perm et d'Orenbourg. L'auteur explique cette forte criminalité dans ces gouvernements par la présence des échappés des bagnes et des transportés en fuite. Que doit être alors la criminalité au milieu même des pays de transportation? Elle est supérieure à celle de tous les autres pays de l'empire russe, et les crimes les plus épouvantables occupent ici la première place [1]. « Dans les pays que l'on peuple de transportés, le nombre des crimes est plus élevé et le caractère même de la criminalité est tout à fait différent tant au point de vue des dommages causés que de la férocité. » Dans l'arrondissement d'Ichinsk, pas un pouce de terre, lit-on dans un journal sibérien, qui n'ait été arrosé de sang humain : « il ne se passe pas une semaine sans qu'il s'y commette un ou deux assassinats », — et l'arrondissement d'Ichinsk est loin d'être une exception.



Si l'on compare la colonisation russe en Sibérie à la colonisation anglaise en Australie, quelle différence! Bien que celle-ci ait commencé beaucoup plus tard. puisque les 757 premiers transportés ont été envoyés en Australie il y a seulement un siècle. l'Australie a plus de 3 300 000 habitants. Sans doute la différence du climat explique la différence du succès. mais la cause principale de la prospérité australienne, c'est que l'Angleterre a renoncé à la colonisation forcée, qui a été remplacée par la colonisation libre. En Sibérie, la colonisation libre ne se développe guère. Il y aurait place en Sibérie pour des millions de paysans de la métropole, toujours menacés de famine. Le paysan russe ne demanderait pas mieux que de s'expatrier pour chercher de meilleures conditions de vie. Après la loi favorable à l'émigration du 13 juillet 1889, le nombre des émigrants s'est élevé au point d'atteindre en 1896 le chiffre de 200 000. Mais alors intervint, en janvier 1897, une loi qui enraya le mouvement. En 1898, le nombre des émigrés libres n'est plus que de 68 000. Au reste. la colonisation forcée fait obstacle à la colonisation libre.

1. Iadrintsev, *La Sibérie comme colonie.*

Les Sibériens eux-mêmes disent que « les transportés constituent le vrai fléau de leur pays par leur dépravation, leur paresse, leur ivrognerie et leurs crimes : ils portent la pourriture dans les familles autochtones, corrompent la jeunesse par leurs paroles et leurs actes, et entraînent la société à tous les vices ». Ce sont eux qui font à la Sibérie la réputation d'être « un pays de crimes » dans lequel « rien n'a moins de prix que la vie d'un homme »[1].

« La transportation est très peu correctionnelle pour les criminels, peu civilisatrice pour la Sibérie, et ne concourt pas du tout à la sécurité de la société »[2], telles sont, d'après le professeur Kistiakovski, les conséquences pratiques de la transportation. Et ces conclusions sont adoptées maintenant par presque tous les auteurs criminalistes. Le délégué officiel du gouvernement belge au Congrès de criminologie de Paris, l'inspecteur des prisons Prins, nie absolument la possibilité d'une colonisation par les transportés. De même M. Starcke, délégué de l'Allemagne, M. Bérenger, délégué de la France, et aussi les délégués de la Russie. En 1878, au Congrès de criminologie de Stockholm, on a voté cette déclaration : « La peine de la transportation présente des difficultés qui ne permettent pas de l'adopter dans tous les pays, ni d'espérer qu'elle y réalise toutes les conditions d'une bonne justice ».

Le gouvernement russe s'est inspiré de ces idées, et il a résolu, sinon de supprimer, au moins de limiter la transportation[3]. De là, le décret du 6/18 mai 1899.

En vertu de ce décret, la question est renvoyée à l'étude d'une commission que préside le ministre de la justice Mouravieff et qui s'est assuré le concours de nombreux jurisconsultes et des différents ministères. Le décret justifie la nécessité d'une prompte solution par les déclarations suivantes : La transportation « concourait autrefois au peuplement de ce

1. Cité par Drill, *La Transportation en France et en Russie*.

2. Kistiakovski, *Cours de droit criminel*.

3. Il faut noter que la transportation coûte très cher. Selon Iadrintsef, chaque individu transporté en Sibérie coûte près de 126 roubles ; d'après le professeur Lochvitski, cette dépense atteint même 800 roubles en y comprenant les frais d'administration ; en France, au contraire, la dépense pour chaque transporté est de 400 francs en Nouvelle-Calédonie et de 275 francs en Guyane.

pays vaste et riche de ses ressources naturelles (la Sibérie) »; mais aujourd'hui, « à mesure qu'il commence à arriver en Sibérie toujours plus d'émigrés libres créant par leur travail honnête et pénible le bien-être dans ces pays auparavant vastes et déserts, l'envoi continu de transportés n'est pas seulement inutile, mais nuisible au pays ». « Avec l'amélioration des voies de communication et des moyens de transport des criminels, avec le développement général de la Sibérie, la transportation perd peu à peu son caractère pénal... » « Dans sa forme actuelle, la transportation a pour unique effet la dépravation des transportés et celle de la population autochtone. » « La transportation est une charge lourde pour la Sibérie et un obstacle au développement de ce pays. »

Nous nous arrêterons seulement aux quatre points de ce décret qui sont les plus importants : 1° le remplacement par d'autres peines correspondantes de la transportation prononcée par les tribunaux; 2° la suppression ou la limitation de la transportation prononcée par les communautés de paysans ou de bourgeois ; 3° la transformation du bagne et de la relégation qui le suit; 4° l'amélioration de la condition des transportés qui sont maintenant en Sibérie.

Pour juger avec précision ce décret, il est nécessaire de le comparer avec le « Projet de nouveau code pénal » qui est en discussion au Conseil d'État russe. Ce projet est le fruit du long travail d'une commission nommée en 1879 à l'effet de préparer la revision de la législation pénale russe. Aux termes de ce projet, la transportation n'est désormais une peine spéciale et distincte que pour les crimes qui n'ont point le caractère infamant, comme les crimes contre la religion et l'État. Elle subsiste comme peine additionnelle ajoutée à la condamnation au bagne. Pour tous les autres cas, elle est supprimée. C'est une limitation considérable.

Ce sont ces conclusions de la « Commission de revision » qui sont la base du décret du 6/18 mai. Il est très désirable qu'elle les adopte. La transportation d'individus condamnés pour crimes non infamants présenterait pour la Sibérie de moindres inconvénients. Les condamnés de cette catégorie, étant des hommes habitués à la vie de travail honnête, pourraient trouver assez facilement l'emploi de

leur activité en Sibérie, et cette activité serait bienfaisante.

Mais il y a encore en Russie un genre spécial de transportation qui a disparu depuis longtemps de tous les codes civilisés : la transportation sans jugement *par ordre administratif*. Cette transportation a lieu dans trois cas : 1° transportation des individus vicieux remis, à la suite de jugements des communautés de paysans ou de bourgeois, entre les mains du Gouvernement ; 2° transportation des personnes qui ne sont pas acceptées par les communautés lorsqu'elles se présentent après avoir subi leur peine dans les prisons ou aux travaux publics; enfin 3° la transportation politique administrative, c'est-à-dire la transportation des personnes que le gouvernement estime « peu sûres » (en russe : *niéblagonadiéjny*) pour l'État, souvent seulement sur un soupçon, par ordre de l'administration, et sans intervention du pouvoir judiciaire.

Cette dernière catégorie est très nombreuse. Le chiffre moyen annuel des transportés par ordre administratif atteint 6 000[1] (4 000 femmes et enfants les accompagnent[2]) ; dans les époques de troubles politiques ce chiffre s'élève beaucoup plus haut. Ainsi, pendant la réaction qui suivit les expériences pourtant si libérales de l'empereur Alexandre II, le nombre des transportés administratifs augmenta énormément : pour la période de 1867 à 1876 il y en eut 78 686[3], et le règne d'Alexandre III a plutôt encore accru ce chiffre.

Le décret du 6/18 mai ne parle que de la première catégorie de transportés, c'est-à-dire de ceux qui le sont par suite de jugements prononcés par les communautés de paysans et de bourgeois; il n'y est pas fait mention de la transportation politique administrative. Sans doute, il ne faut pas espérer que ce mode de transportation soit de sitôt remplacé par la légalité judiciaire; mais on pourrait y substituer la surveillance de la police, la caution, d'autres mesures encore (pourvu que ce ne soit pas le long internement dans les forteresses).

1. Professeur B. Kotliarevski, *Cours de droit criminel*.

2. D'après Anoutchine, pour la période de 1826 à 1846, c'est-à-dire depuis le début du règne de Nicolas Ier, sur les 79 909 transportés, plus de la moitié étaient des déportés administratifs.

3. Pour la seule année 1895 ils forment plus de 65,3 p. 100 de tous les transportés.

Le 7 décembre 1895, l'empereur ordonna au ministre de l'intérieur de soumettre immédiatement à la revision la législation de la transportation administrative politique. Mais cette « revision immédiate » n'a pas encore été faite. Puisse la commission, bien qu'elle ne soit pas saisie de la question, proposer l'abolition de ce fléau de la vie russe!

Quant à la suppression complète de la transportation à la suite des jugements des communautés paysannes et bourgeoises, il ne semble pas qu'elle doive faire difficulté, et elle sera un sérieux progrès social. N'espérons pas que l'existence des transportés qui se trouvent à présent en Sibérie sera sérieusement améliorée, bien qu'une amélioration, si petite qu'elle soit, ne soit pas à dédaigner. Mais il serait à souhaiter que le gouvernement s'inspirât des paroles prononcées par l'initiateur du Congrès international des prisons, à Londres, le Dr Wines : « Traitez les coupables comme vos semblables, et il est plus que probable que leur conscience se réveillera à votre appel. »

Revenons, en terminant, à la Sibérie. Ce vaste pays a un grand avenir. Jusqu'ici la colonisation libre n'y a pas été encouragée sérieusement ni d'une façon continue. La transportation, comme on l'a pratiquée, a été désastreuse pour les transportés et pour le pays. Limiter la transportation, si on ne peut la supprimer, ce sera ouvrir une ère nouvelle. L'accroissement si considérable de la population sur le sol russe lui permet d'essaimer largement. Nous avons dit que la terre noire sibérienne peut nourrir 50 millions d'hommes. Le jour viendra sans doute (dans combien d'années?) où elle nourrira ces 50 millions. Pour le bien de l'humanité, pour l'honneur de la Russie, nous faisons le vœu que ce futur grand peuple sibérien soit fils d'émigrants libres et non de transportés pour crimes, non pas surtout de transportés pour crimes politiques, et sans jugement.

SERGE DUJOUR.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1899

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

